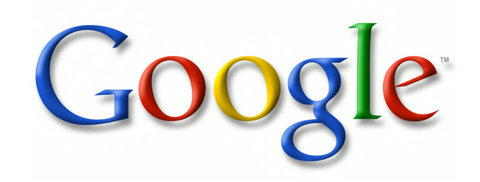
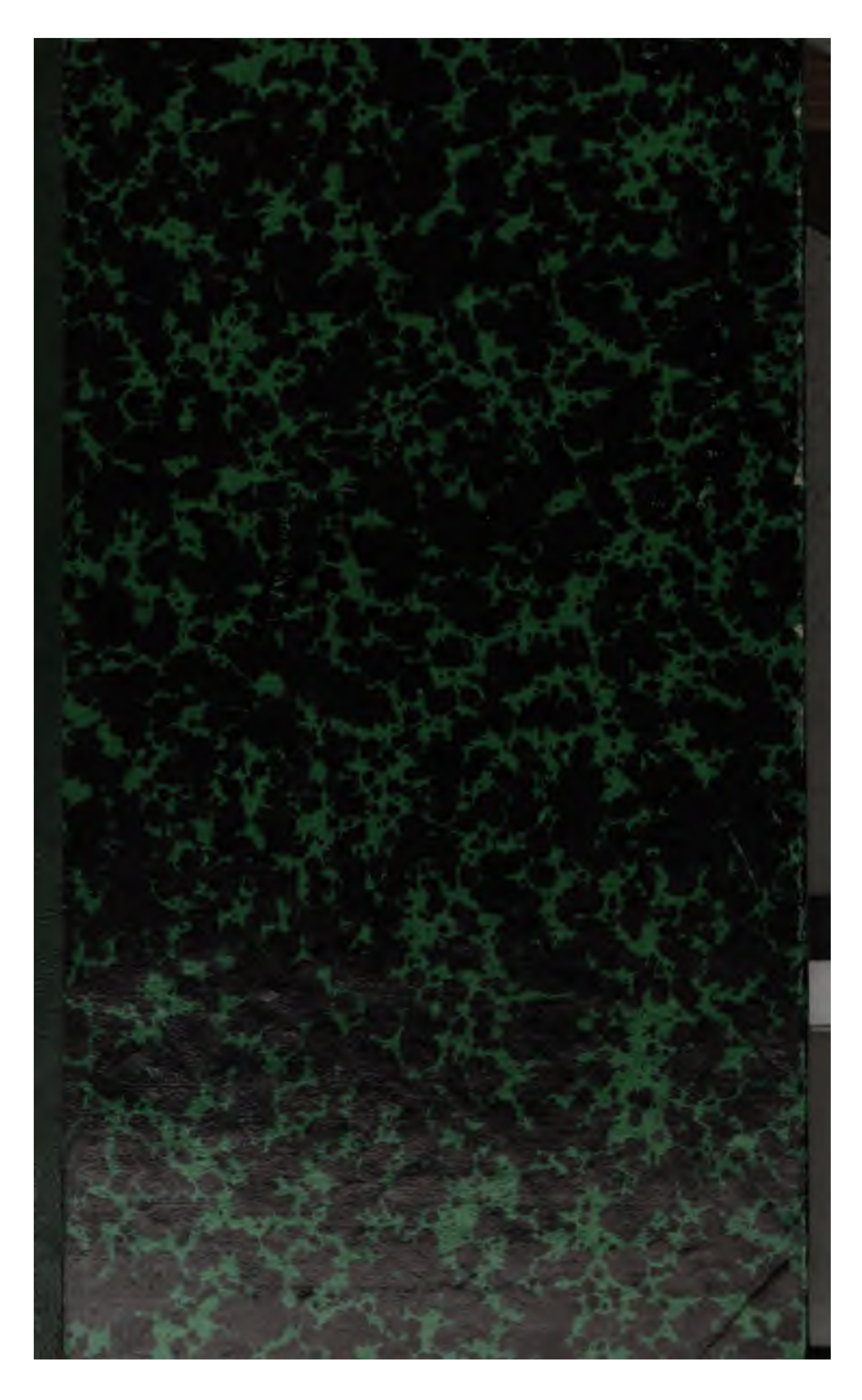





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

IV.

N.—SER.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, n° 9.

1822.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

N.

NAAMAN, général de l'armée de Benadab, roi de Syrie, étant devenu lépreux, obtint de son maître des lettres pour Joram, roi d'Israël, et alla les présenter au roi. Joram ayant vu ces lettres par lesquelles le roi de Syrie le priait de guérir Naaman, prit cette ambassade pour un piége qu'on lui tendait, et demanda si on le croyait un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étaient frappés. Mais Elisée fit dire au roi d'Israël de lui envoyer Naaman, afin qu'il sût qu'il y avait un prophète en Israël. Ce général étant arrivé à la porte d'Elisée avec un grand équipage, le prophète lui fit dire d'aller se laver sept fois dans le Jourdain. Naaman, regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retira en colère; mais ses serviteurs lui ayant remontré que la chose que le prophète désirait de lui était très-facile, il se lava sept fois dans le Jourdain et fut guéri. Il alla aussitôt remercier Elisée, et lui offrit de grands présens, que le prophète refusa. Ceci arriva 884 ans avant J.-C. Les commentateurs ne conviennent pas entre eux sur la manière d'expliquer la permission que Naaman demanda à Elisée d'emporter la charge de deux mulets de terre du pays d'Israël, et d'entrer dans le temple de Remmon.

NAAS, roi des Ammonites, fit une rude guerre aux Israélites qui demeuraient au-delà du Jourdain; tous ceux qui tombaient entre ses mains avaient l'œil droit crevé, parce que leur bouclier leur couvrant l'œil gauche, ils devenaient incapables de porter les armes. Enfin il vint mettre le siége devant Jabès de Galaad, l'an 1095 avant J.-C., et offrit aux habitans pour composition de leur crever l'œil droit comme aux autres; ceux-ci promirent de s'y soumettre s'ils n'étaient secourus dans sept jours. Naas méprisait trop les Israélites pour refuser leur demande; mais Saül, qui n'était roi des Juifs que depuis un mois, ramassa une armée, défit entièrement les Ammonites; Naas fut tué dans la mêlée.

NABAL. *Voy.* ABIGAIL.

NABIS, fameux tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Nabis y exerça les plus grandes cruautés, et inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme, et qu'il fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains, et le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait, « peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais j'espère qu'Apega, ma femme, vous persuadera. » Aussitôt la statue

d'Apega paraissait, et Nabis la prenant par la main la conduisait à son homme, qu'elle embrassait, et à qui elle faisait jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'assiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, et la lui accorda; mais à peine le général romain fut-il parti de la Grèce, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avaient pour général le célèbre Philopœmen. Ce général, très-expérimenté dans les combats de terre, fut battu sur mer, n'ayant aucune connaissance de la marine; mais peu de jours après il surprit Nabis et le défit près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenait la fuite, vers 194 avant J.-C.

NABONASSAR, premier roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par la fameuse ère qui porte son nom, et qui commence le 26 février 747 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Belesis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, qui envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias, et qui fut père de Mérodac.

NABONIDE, dernier roi des Assyriens et Babyloniens, dont le royaume fut détruit par Cyrus, 538 avant J.-C., était un prince vaillant.

NABOPOLASSAR ou NABOLASSAR, gouverneur babylonien, s'empara de l'empire de Ninive, et détrôna Saracus ou Chiniladan, 626 avant J.-C. Il fut défait par Néchao, roi d'Egypte, qui lui enleva Carchemis. Il régna 21 ans, et eut pour successeur son fils Nabuchodonosor II, ou le Grand.

NABOTH, célèbre juif de Jesraël, n'ayant point voulu vendre sa vigne à Achab, roi d'Israël, fut mis à mort par ordre de Jezabel, femme d'Achab, 899 avant J.-C.; mais Dieu vengea la mort de Naboth d'une manière éclatante.

NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive et de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, défit et tua Phraortes, second roi des Mèdes, appelé aussi Arphaxad, et envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. On croit que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR II, roi des Assyriens et des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda à son père Nabopolassar; et se rendit maître de presque toute l'Assie. Il prit Jérusalem sur Joakim, roi de Juda, qui s'était révolté contre lui, et l'emmena captif à Babylone, 605 avant J.-C. Il lui rendit ensuite sa liberté et ses états, moyennant un tribut; mais ce roi s'étant révolté de nouveau trois ans après, il fut pris et mis à mort, 599 avant J.-C. Joakim, nommé aussi Jéchonias, lui succéda, et fut emmené chargé de fers à Babylone, avec sa femme, ses enfans, et 10,000 hommes de Jérusalem. C'est en cette occasion que Nabuchodonosor prit tous les trésors du temple, et les vases sacrés que Salomon avait fait faire. Il établit roi, en la place de Joakim, Mathathias, son oncle, auquel il donna le nom de Sédécias. Ce prince se révolta comme ses prédécesseurs, et Nabuchodonosor envoya une armée dans la Judée, qui la subjugua, et s'empara de Jérusalem, 588 ans avant J.-C. Sédécias fut mené à Nabuchodonosor, qui était pour lors en Syrie : ce prince fit égorger ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaines, l'emmena à Babylone, et envoya Nabuzardan pour achever de ruiner Jérusalem. Ensuite ayant subjugué presque tout l'Orient, il se fit élever une statue d'or, et ordonna à tous ses sujets de l'adorer. Les trois jeunes seigneurs hébreux Ananias, Azarias et Misaël, qui refusèrent de fléchir le genou devant la statue, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils sortirent miraculeusement. C'est ce prince qui vit en songe, la seconde année de son règne, une grande statue qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les jambes de fer. Le prophète Daniel expliqua ce songe mystérieux, et déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue était composée représentaient les quatre grandes monarchies du monde : savoir, selon l'interprétation la plus commune des savans, celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Grecs et celle des Romains. Nabuchodonosor eut un autre songe, dans lequel il vit un arbre qui touchait le ciel de sa cime, couvrait la terre de ses branches, et donnait de l'ombre à tous les animaux, mais qui fut coupé et couché par terre en un moment. Daniel expliqua encore ce

songe divin, et, suivant sa prédiction, Nabuchodonosor fut transformé en bœuf, c'est-à-dire qu'il s'imagina être tel, soit par une maladie qu'on nomme lycanthropie, soit par un trouble de son imagination, causé par la justice divine. On le chassa de son palais, et il demeura sept ans à la campagne, vivant comme une bête farouche. Il recouvra ensuite l'usage de la raison, et fut remis sur le trône, reconnaissant par ce châtiment la puissance et la bonté du vrai Dieu. Il mourut un an après, 562 ans avant J.-C., après un règne de 43 ans. Evilmérodac son fils lui succéda.

NABUNAL ou NABINAL (Elie), célèbre théologien cordelier, nommé Nabunal, du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie et patriarche de Jérusalem, et fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon le 4 octobre 1367. On a de lui en latin des Commentaires sur les quatre livres des Sentences et sur l'Apocalypse, un Traité de la vie contemplative, et des Sermons sur les évangiles.

NACCHIANTE ou NACLANTUS (Jacques), religieux dominicain, natif de Florence, fut évêque de Chiozza, et assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-fol., dans lesquels il soutient les opinions des ultramontains, avec flatterie et bassesse. Il mourut le 24 avril 1569.

NACHOR, fils de Sarug, et père de Tharé, mourut 2,008 ans avant J.-C., à 148 ans. Il ne faut pas le confondre avec Nachor, fils de Tharé et frère d'Abraham.

NACLANTUS. *Voy.* Nacchiante.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam, 945 avant J.-C. Il se livra à toutes sortes de sacriléges et d'impiétés, et fut tué en trahison, après un règne de deux ans, par Baasa, l'un de ses généraux, qui s'empara de son trône et fit mourir toute sa famille. Il est différent de Nadab, fils d'Aaron et frère d'Abiu. *Voy.* Abiu.

NADAL (Augustin), natif de Poitiers, s'attacha à la maison d'Aumont, dont le crédit lui fit obtenir une place à l'Académie des inscriptions en 1706. Il fut nommé en 1712 par Louis XIV secrétaire de l'ambassade extraordinaire du duc d'Aumont auprès de la reine Anne d'Angleterre, pour la paix d'Utrecht. L'abbé Nadal plut partout par son caractère aimable et par ses talens. Il mourut à Poitiers le 7 août 1741, à 82 ans. Il s'est acquis quelque réputation par ses poésies et par ses autres ouvrages, dont il donna lui-même le recueil en 1738, à Paris, en 3 vol. in-12: ce recueil comprend 1° des Dissertations sur les vestales, le luxe des dames romaines, etc.; 2° cinq tragédies, *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, *Marianne* et *Moïse*, dont les quatre premières furent jouées avec quelque succès: la dernière n'a point été représentée, quoiqu'elle ne soit pas inférieure aux autres, etc.

NADASTI (François, comte de), président du conseil souverain de Hongrie, n'ayant pu obtenir de l'empereur la dignité de palatin, conspira contre lui en 1665, avec le comte de Serin, Frangipani et Ragotski. Après avoir tenté plusieurs fois, mais sans succès, d'empoisonner l'empereur, sa conspiration fut découverte, et il eut la tête tranchée le 30 avril 1671, dans l'hôtel-de-ville de Vienne. Ses enfans furent condamnés à quitter le nom et les armes de leur famille, et prirent celui de Cruzemberg. On a de lui un livre in-fol. en latin, intitulé *Mausolée du royaume apostolique des rois et des ducs de Hongrie*. Thomas, comte de Nadasti, un de ses ancêtres, fut l'un des plus grands capitaines du 16e siècle. Il défendit avec valeur en 1531 la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs, mais la garnison le trahit et le livra pieds et mains liés au Grand-Seigneur avec la ville et le château. Soliman détesta cette trahison, punit sevèrement les traitres en présence de Nadasti, et le renvoya avec de grands éloges et sous bonne escorte à Ferdinand, roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles V, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au fameux Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, qui n'avait alors que 23 ans, et prédit qu'il deviendrait un des plus grands capitaines de son siècle.

NÆVIUS (Cnéïus), fameux poète latin, après avoir quitté le métier des armes, composa, à l'exemple d'Andronique, un grand nombre de comédies et une histoire en vers de la première

guerre punique. Sa première comédie fut représentée à Rome 229 ans avant J.-C.; mais étant trop satirique, il déplut à Metellus, qui le fit chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut 203 ans avant J.-C. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages dans le *Corpus poetarum*.

NAHUM, c'est-à-dire *Consolateur*, le septième des douze petits prophètes, vivait depuis la ruine des dix tribus par Salmanazar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda. Ses prophéties sont en hébreu et contiennent trois chapitres d'un style vif, figuré et plein de comparaisons. Elles ne regardent presque que la ruine de Ninive.

NAÏADES, filles de Jupiter, nymphes des fontaines et des fleuves, que les païens adoraient comme des divinités. *Voy.* NYMPHES.

NAILLAC (PHILIBERT DE), trente-troisième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait pour lors à Rhodes, succéda en 1396 à Ferdinand d'Heredia. Il mena du secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre Bajazet, et s'acquit une grande réputation par sa valeur et par sa prudence. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut à Rhodes en 1421.

NAILOR (JACQUES), fameux imposteur, natif du diocèse d'Yorck, après avoir servi quelque temps comme maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des quakers ou trembleurs. Il entra en 1656 dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, et criaient, suivis d'une foule de sectateurs : « Saint, saint, saint le seigneur Dieu de Sabaoth. » Les magistrats se saisirent de lui et l'envoyèrent au parlement, où il fut condamné le 25 janvier 1657, comme un séducteur, à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B, pour signifier blasphémateur. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, ayant le visage tourné vers la queue, puis on le renferma dans une étroite prison pour y finir le reste de ses jours; mais ayant obtenu son élargissement quelque temps après, il prêcha parmi les quakers jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN (LOUIS-SÉBASTIEN LE), de Tillemont, l'un des plus savans, des plus judicieux et des plus exacts critiques et historiens que la France ait produits, naquit le 30 novembre 1637, de Jean Le Nain, maître des requêtes, et de Marie Le Ragois. Il consacra tout son temps à la prière et à travailler à l'histoire ecclésiastique. M. Le Maître de Sacy, avec lequel il était lié d'une étroite amitié, l'engagea à prendre l'ordre de prêtrise en 1676. M. de Tillemont était ami de M. Hermant, docteur de Sorbonne, de Baillet, de Nicole, et d'un grand nombre d'autres savans, dont il était souvent consulté. Il joignait à une science profonde de l'histoire ecclésiastique une humilité et une régularité exemplaire. Ses veilles et ses austérités le firent tomber dans une langueur qui lui causa une maladie dont il mourut le 10 janvier 1698, à 61 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° d'excellens Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, 16 vol. in-4°; 2° l'Histoire des empereurs, 6 vol. in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages, qui sont universellement estimés, beaucoup d'ordre et de précision, avec une saine et judicieuse critique. Les passages des auteurs y sont rapportés et cités avec une exactitude qui fait l'admiration de tous les savans. M. Tronchai, chanoine de Laval, a écrit sa vie, 1711, in-12. On trouve à la suite de cette vie des réflexions de piété et des lettres édifiantes de M. de Tillemont. C'est sur les mémoires de M. de Tillemont qu'ont été composés la Vie de saint Louis par M. de la Chaise, et plusieurs excellens ouvrages. Il a aussi laissé en manuscrit un Mémoire sur Guillaume de Saint-Amour et sur le démêlé des dominicains avec l'université; la Vie de la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis; des Remarques sur le bréviaire du Mans et sur celui de Paris; une Légende pour le bréviaire d'Evreux; et l'Histoire des rois de Sicile de la maison d'Anjou.

NAIN (DOM PIERRE LE), frère du précédent, et célèbre religieux de la Trappe, naquit à Paris le 25 mars 1640. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra à Saint-Victor à Paris, et se retira en 1668 à la Trappe pour mener une vie plus austère. Dom Le Nain y édifia par ses vertus, y fut long-temps sous-prieur, et y mourut en 1713, à 73 ans. On a de lui 1° *Essai de l'his-*

toire de l'ordre de Cîteaux, en 9 vol. in-12; 2° *Homélies sur Jérémie*, 2 v. in-8°; 3° une traduction française de saint Dorothée, père de l'église grecque, in-8°; 4° *La vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 3 vol. in-12. Cette vie a été revue par le célèbre M. Bossuet, et n'a point été publiée telle que Dom Le Nain l'avait faite : on y a inséré des traits satiriques dont l'auteur n'était pas capable; 5° *Relation de la vie et de la mort de plusieurs religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12; 6° *Élévations à Dieu pour se préparer à la mort*, livre excellent; 7° deux petits Traités, l'un de l'état du monde après le jugement dernier, et l'autre sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup d'onction et de piété, mais peu de critique et un style trop diffus. Sa Vie a été écrite par M. Darnaudin, neveu du docteur, in-12.

NANCEL (Nicolas de), ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon et Soissons, vint étudier à Paris, au collége de Presles, où il fut chargé d'enseigner publiquement les langues grecque et latine, lorsqu'il avait à peine 18 ans. Il devint ensuite professeur dans l'université de Douai, où il prononça deux discours en latin sur l'excellence et la nécessité de la langue grecque. Appelé à Paris par ses amis, il fut de nouveau professeur au collége de Presles, et se fit recevoir docteur en médecine. Il alla ensuite la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, et il y mourut en 1610, à 71 ans, laissant un fils qui a fait des tragédies saintes. Ses principaux ouvrages sont 1° *Stichologia græca latinaque informanda et reformanda*, in-8°, ouvrage où il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et de la poésie latine, afin, dit-il, de la rendre plus difficile et moins commune : projet singulier et bizarre, qui a échoué; 2° *Discours de la peste*, in-8°; 3° Traités *De Deo; de immortalitate animæ, contra Galenum, et de sede animæ, in corpore*, in-8° : il a aussi donné ces trois traités en français, in-8°; 4° *Declamationum liber, eas complectens orationes quas vel ipse juvenis habuit ad populum, vel per discipulos recitavit*, etc., in-8°; 5° *Petri Rami vita*, in-8° : cette vie est curieuse et intéressante; c'est le meilleur ouvrage de Nancel.

NANGIS (Antoine de Brichanteau, marquis de), descendait d'une famille dont la filiation connue ne remonte qu'à la fin du quatorzième siècle. En sa qualité de gentilhomme ordinaire du duc d'Anjou, il accompagna ce prince en Pologne, et à son retour il coupa le pont qui sépare la Pologne de la Moravie, ce qui empêcha les Polonais de le joindre. En 1576, le roi lui donna le régiment des gardes, et en 1589 l'amirauté. Il resta également attaché à Henri IV, l'accompagna dans tous ses voyages, depuis 1590 jusqu'en 1592, avec une compagnie de gendarmes qu'il entretenait à ses frais. Il suivit le roi au siége de la Fère, et mourut en 1617.

NANGIS. *Voy.* Guillaume de Nangis.

NANI (Jean-Baptiste), noble vénitien et procurateur de Saint-Marc, naquit le 20 août 1616. Jean Nani, son père, aussi procurateur de Saint-Marc, et ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, et le forma de bonne heure aux affaires. Nani demeura cinq ans en France, en qualité d'ambassadeur, et s'y acquit beaucoup de réputation. Le cardinal Mazarin s'entretenait souvent avec lui, et en reçut de bons conseils sur la conclusion du traité de Munster en 1648. Il obtint de la France des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs, devint à son retour de Venise sur-intendant des affaires de la guerre et des finances, fut ambassadeur à la cour de l'empereur en 1654, et rendit à la république de Venise les services les plus importans. Le sénat l'ayant chargé d'écrire l'histoire de Venise, il en composa la première partie, qui fut reçue de toute l'Europe avec applaudissement, 1662, in-4°. On travaillait à imprimer la seconde partie, lorsqu'il mourut le 5 novembre 1678, à 62 ans. Elle a paru en 1679, in-4° : ces deux parties font les 8e et 9e vol. des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4° : la première partie a été traduite par l'abbé Tallemant, 1682, 4 vol. in-12; la 2e par Masclary,

Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12 : on a de lui d'autres ouvrages.

NANNI ou NANNIUS (PIERRE), célèbre écrivain du 16e siècle, naquit à Alcmaër en 1500. Il enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 10 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras qu'il garda jusqu'à la mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages par lesquels on voit qu'il était bon critique, habile grammairien et orateur, et qu'il savait la théologie, le droit et les mathématiques : les principaux sont : 1° des Harangues ; 2° des Notes sur la plupart des auteurs classiques, et sur des traités de quelques pères ; 3° *Miscellaneorum decas cum auctuario et retractationibus*, in-8° ; 4° *Dialogue des Héroïnes*, 1541, in-4° : ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre, et qui est traduit en français, 1550, in-8° ; 5° des traductions latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschyne, de Synesius, d'Apollonius, de Plutarque, de saint Basile, de saint Chrysostôme, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de saint Athanase : cette dernière traduction n'est pas estimée ; 6° une traduction de quinze psaumes en vers latins. Il mourut à Louvain le 21 juillet 1557, à 57 ans.

NANNI (REMI) ou REMI DE FLORENCE, dominicain, né à Florence et mort dans cette ville en 1581, est auteur de plusieurs poésies, Venise, 1547, in-8° ; d'une traduction italienne des Epîtres d'Ovide, en vers, dont on a donné une belle édition à Paris, en 1762, in-8°, et d'autres traductions ; d'une édition de l'Histoire universelle de Villani, 2 parties in-4°, Vérone, 1581.

NANNI (JEAN), peintre, né à Udine en 1494, avait un père qui était passionné pour la chasse ; quant à lui, il ne s'y plaisait que pour dessiner les animaux qu'il voyait : son père s'aperçut de son inclination, et la seconda ; il l'envoya à Rome, où il devint disciple de Raphaël. Son maître fut si content de ses progrès, qu'il le faisait travailler sur ses tableaux. C'est lui qui a peint l'orgue de Sainte-Cécile, dans le tableau de Raphaël. Quand on eut découvert les ornemens de stuc qui décoraient le palais de Titus, il fut chargé de les dessiner : il en fit une étude particulière, et vint à bout de renouveler ce secret des anciens, qui était perdu. Nanni réussissait à peindre des fleurs, des fruits, des animaux ; mais il n'était pas si habile à peindre l'histoire. Il est mort à Rome en 1564.

NANNI. *Voy.* ANNIUS DE VITERBE.

NANQUIER (Frère SIMON), *Nanquerius* ou *Nancherius*, surnommé *le Coq*, fut l'un des meilleurs poètes latins du 15e siècle. On a de lui un poëme en vers élégiaques, intitulé *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseriâ*, et un autre poëme en vers héroïques et en forme d'églogue, sur la mort de Charles VIII, roi de France, Paris, 1606, in-8°. Nanquier est encore auteur de quelques épigrammes. Le tout est imprimé in-4°, sans date, au commencement du 16e siècle.

NANTERRE (MATHIEU DE), premier président du parlement de Paris, fut occuper la même place à Toulouse en 1465 ; il revint peu après à Paris occuper la place de second président. Il mourut en 1487 ; l'orgueil ne faisait pas alors refuser ses services pour un passe-droit.

NANTEUIL (ROBERT), célèbre graveur et dessinateur du cabinet du roi, naquit à Reims en 1630, d'un pauvre marchand de cette ville ; il fut élevé avec soin, et eut dès son enfance une si forte inclination pour le dessin, que sur la fin de ses deux années de philosophie il dessina et grava lui-même la thèse qu'il soutint. Dans la suite il vint s'établir à Paris, où il s'acquit beaucoup de réputation par ses portraits en pastel, qu'il gravait ensuite pour servir à des thèses. Il fit ceux de Louis XIV et de la reine-mère, ceux du cardinal Mazarin, du duc d'Orléans, du maréchal de Turenne, et de presque toutes les personnes les plus qualifiées de la France. Le roi, pour le récompenser, créa en sa faveur une charge de dessinateur et graveur de son cabinet, avec des appointemens de 1000 livres, et lui en fit expédier des lettres-patentes très-honorables. Il mourut à Paris le 18 décembre 1678, à 48 ans.

NANTIGNI (LOUIS-CHASOT DE), né à Saulx en Bourgogne en 1690, vint de bonne heure à Paris, où il se chargea successivement de l'éducation de quelques jeunes seigneurs. Cette occupation ne l'empêcha pas de donner une

partie de son temps à l'étude des généalogies. C'est par ce genre de connaissance qu'il s'est fait connaître : il a donné 4 vol. in-4° des Généalogies des maisons souveraines, qui n'ont pas été continuées ; ses Tablettes généalogiques, 9 vol. in-24. Il devint aveugle en 1752, et mourut en 1755.

NANTILDE, reine de France, épousa le roi Dagobert Ier en 632, et gouverna le royaume avec beaucoup d'habileté et de sagesse pendant la minorité de Clovis II son fils. Elle mourut en 641.

NANTOUILLET (Charles de Melun, baron de), était un des amis les plus privés du roi Louis XI, qui l'avait quelquefois fait coucher avec lui. Il l'avait nommé son chambellan, grand-maître de sa maison, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, lieutenant-général partout le royaume ; il ne lui manquait que le titre de connétable, dont il faisait les fonctions. Sur un soupçon, le roi lui fit trancher la tête aux Andelys, le 20 août 1483. Le bourreau l'ayant manqué, Nantouillet se releva, et protesta de nouveau de son innocence. Il descendait d'un frère de Simon de Melun. *Voy.* Melun.

NAOGEORGE ou KIRCHMAIER (Thomas), fameux théologien de la religion prétendue réformée, né à Straubingue dans la Bavière en 1511, se rendit fameux par des vers latins et satiriques contre plusieurs coutumes de l'église catholique. Il mourut en 1578. Le plus fameux de ses poëmes est celui qui a pour titre *Regnum papisticum*, 1553 et 1559, in-8° ; *Pamachius, tragœdia*, 1538, in-8° ; *Incendia, sive pyrgopolinices, tragœdia*, 1538, in-8° ; *Agricultura sacra*, 1551, in-8° ; *Hieremias, tragœdia*, 1551, in-8° ; *Mercator, tragœdia*, 1560, in-8°. Il y a deux éditions de la traduction française du *Marchand converti*, 1558, in-8°, et 1561, in-12 ; il y en a une troisième de 1591, in-12, où se trouve la comédie du *Pape malade*, de Bèze : tous ces ouvrages sont rares. On a encore de lui un Commentaire sur les épîtres de saint Jean et divers autres ouvrages.

NAPLES (le royaume de), fut envahi par les Goths dans le 5e siècle ; il passa ensuite aux Lombards, jusqu'à ce que Charlemagne, ayant mis fin à leur royaume, l'unit à son empire. Ses successeurs le partagèrent avec les empereurs de Constantinople, qui se l'approprièrent tout entier ; mais les Sarrasins les en dépouillèrent dans les 9e et 10e siècles. C'est sur eux que les fils de Tancrède en firent la conquête.

Simon, mort en. 1101
Roger. 1154
Guillaume Ier. 1166
Guillaume II. 1189
Tancrède. 1195
Guillaume III. 1197
Constance et * Henri VI. . . 1197
* Frédéric II. 1250
* Conrad IV. 1254
* Mainfroi. 1266
* Conradin. 1269
* Charles d'Anjou. 1284
Charles II. 1309
* Robert. 1343
* Jeanne Ire. 1382
Charles III. 1386
* Ladislas. 1414
* Jeanne II. 1434
Alphonse d'Aragon. 1469
Ferdinand. 1494
Alfonse II. 1495
Ferdinand II. 1496
Frédéric. 1506

* Ferdinand III, qui était 5e roi d'Aragon, et les autres rois d'Espagne, jusqu'à Philippe V, sur lequel l'empereur Charles VI en fit la conquête en 1707, et qui le garda jusqu'en 1733, que le roi d'Espagne en fit la conquête pour son fils Charles, jusqu'en 1759.

Ferdinand IV.

Voy. Histoire de Naples, de Giannone ; Histoire des rois des Deux-Siciles, de M. d'Egly.

NARBOROUGH (Jean), fut chargé par le duc d'Yorck, depuis Jacques II, d'aller vérifier les découvertes de la mer du Sud. Il partit de Deptfort le 26 septembre 1669, avec deux vaisseaux, mais il perdit de vue le second sur les côtes des Patagons. Après avoir passé les détroits, examiné les terres qu'il rencontra, il rentra dans la mer du Nord, et revint en Angleterre le 10 juin 1671. Son voyage est imprimé à Amsterdam, 1722, in-12.

NARCISSE, fils du fleuve Céphise et de Liriope, fille de l'Océan, était un jeune homme d'une grande beauté, dont le devin Tirésias prédit qu'il vi-

trait autant de temps qu'il ne se regarderait pas. Il méprisa toutes les nymphes du pays, et fit mourir de langueur Echo, n'ayant pas voulu répondre à sa passion. Mais un jour qu'il revenait de la chasse, las et fatigué, il s'arrêta sur le bord d'une fontaine pour s'y désaltérer : alors, ayant vu sa figure dans l'eau, il en fut tellement épris, et eut un si grand amour pour lui-même, qu'il en mourut de langueur. Les dieux, touchés de sa mort, le changèrent en une fleur de son nom, selon la fable.

NARCISSE (Saint), célèbre évêque de Jérusalem, mort vers 212, à 116 ans, se trouva au concile de Palestine de 195, pour déterminer à quel jour on doit célébrer la Pâque.

NARES (Jacques), docteur en musique, organiste et compositeur de la chapelle de Saint-James, est mort le 10 février 1783.

NARSES, roi de Perse, succéda à son père Varanne III en 295. Il eut d'abord quelqu'avantage contre les Romains; mais enfin Maximien Galère le défit et le prit prisonnier. Il obtint sa liberté quelque temps après, et mourut en 301.

NARSÈS, célèbre eunuque persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle, qui commanda l'armée romaine contre les Goths, et les défit en 552, en deux batailles, dans la dernière desquelles leur roi Totila fut tué. Narsès continua de remporter des victoires; mais on dit que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire de quitter les armes, et de venir filer avec les femmes, lui reprochant ainsi qu'il était eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'il lui ourdirait une toile qu'elle ne déferait pas aisément, et que, pour se venger, il appela les Lombards en Italie. Le cardinal Baronius juge, non sans fondement, que ces derniers faits sont inventés à plaisir.

NASSARO (Mathieu), habile graveur en pierres fines, né à Vérone, passa en France sous François I[er], qui lui donna une pension, et le chargea de divers ouvrages. Pendant la prison de ce prince, Nassaro retourna à Vérone; mais François I[er], à son retour, lui envoya un exprès pour le faire revenir, le fit payer de ce qui lui était dû de sa pension, et le nomma graveur général de ses monnaies; il se maria en France, et y fit des élèves. Indépendamment de la correction du dessin, il avait le talent heureux de disposer ses figures de façon que les différentes couleurs des pierres servaient à faire l'effet de la peinture.

NATALIS (Jérôme), jésuite flamand, mort en 1581, est connu par un ouvrage qui doit la plus grande partie de son mérite aux figures dont il est orné; il est intitulé *Meditationes in evangelia totius anni*, Antuerpiæ, 1595, in-fol.

NATALIS (Michel), liégeois, fils d'un graveur de la monnaie, a gravé une partie de la galerie Justinienne; il a aussi gravé d'après différens maîtres en France, pendant le 17[e] siècle; son burin froid n'est pas sans mérite. On distingue de lui une sainte Famille, d'après le Poussin, et une autre d'après Bourdon; la Madeleine chez le Pharisien, d'après Rubens; différens portraits.

NATALIS. *Voy.* Hervé.

NATHAN, prophète du Seigneur, reprit David de son adultère, 1035 ans avant J.-C., et contribua beaucoup à faire nommer Salomon successeur de ce prince.

NATHAN, rabbin du 15[e] siècle, s'est rendu fameux par sa Concordance hébraïque, Venise, 1524, in-fol., à laquelle il travailla pendant dix ans: cette Concordance a été traduite en latin, et depuis perfectionnée par Buxtorf, Bâle, 1632, in-fol. Ce rabbin est appelé tantôt Isaac, et tantôt Mardochée, selon la coutume des juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence et du changement de leurs mœurs.

NATHANAEL, docteur de la loi judaïque, natif de Cana en Galilée, ayant ouï dire à saint Philippe que Jésus de Nazareth était le Messie prédit par les prophètes, s'écria : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Philippe lui répondit : « Venez, et voyez »; et l'amena à J.-C. Jésus dit, en le voyant venir : « Voici un vrai Israélite, dans lequel il n'y a point d'artifice. » Nathanaël lui ayant demandé : « D'où me connaissez-vous? »

Jésus lui répondit : « Je vous ai vu avant que Philippe vous eût appelé, lorsque vous étiez sous le figuier. » A ces paroles Nathanaël le reconnut pour le Messie, et devint son disciple. Quelques auteurs ont cru qu'il fut l'un des 12 apôtres, et qu'il est le même que saint Barthélemi ; mais cette opinion n'est fondée sur rien de solide.

NATIVELLE (Pierre), habile architecte de Paris, a donné un beau Traité d'architecture, Paris, 1729, 2 grand vol. in fol., fig.

NATTA (Marc-Antoine), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, natif d'Asti en Italie, dont on a divers ouvrages, entre autres *De Deo libri XV*, Venise, 1559, in-fol. ; *Consiliorum tomi tres*, Venise, 1587, in-fol. ; *De immortalitate animæ, libri quinque* ; *De passio Domini*, 1579, in-fol. ; *De doctrinâ principum lib. IX*, 1564, in-fol. ; *De pulchro*, Venise, 1553, in-fol., etc. Il était magistrat à Gênes.

NATTIER (Jean-Marc), né le 17 mars 1685, était fils d'un peintre et le devint lui-même. Il se fit connaître dans sa jeunesse par les dessins de la galerie du Luxembourg, sur lesquels on la grava, et les gravures parurent en un vol. in-fol., 1710. Il fut obligé de sacrifier son goût pour peindre l'histoire, aux empressemens que la famille royale et tous les grands de la cour eurent de se faire peindre par lui. Il avait trouvé le secret de plaire par une touche légère, un coloris suave, et une manière d'embellir les objets. Il mourut en 1766, laissant trois filles mariées.

NAUCLERUS (Jean), prévôt de l'église de Tubinge, et professeur dans l'université de cette ville, était d'une noble famille de Souabe, et se nommait Vergnan. Il changea ce nom, qui en allemand signifie nautonier, en celui de Nauclerc, qui signifie la même chose en grec. Il vivait encore en 1501. On a de lui une Chronique en latin, in-fol., plus exacte que celle des auteurs qui l'ont précédé. Elle va jusqu'en 1500, et est d'un grand secours pour l'Histoire du 15e siècle. Elle a été continuée jusqu'en 1514, par Nicolas Basélius, et jusqu'en 1564 par Surius.

NAUCRATE, poète grec, fut un de ceux qu'Artémise employa pour travailler à l'Éloge de Mausole, vers 352 avant J.-C.

NAUDÉ (Gabriel), habile critique et médecin du 17e siècle, natif de Paris, fut bibliothécaire des cardinaux Bagni et Antoine Barberin, à Rome, puis du cardinal Mazarin, qui lui donna un canonicat de Verdun, et le prieuré de Lartige en Limousin. La reine Christine l'appela ensuite en Suède, et lui donna des marques publiques de son estime. A son retour, il mourut à Abbeville le 29 juillet 1653, à 53 ans. Ses principaux ouvrages sont *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4o, où il donne de bons préceptes sur la manière d'étudier ; *Syntagma de studio militari*, 1637, in-4o : c'est peu de chose ; *Apologie pour les grands hommes accusés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée en Hollande en 1712 : c'est le plus connu de tous ses ouvrages ; *Instruction touchant la chimérique compagnie des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-8o ; *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1644, in-8o ; *Addition à la vie de Louis XI*, in-8o ; *Science des princes, ou Considérations politiques sur les coups d'état*, 1639, in-4o, réimprimé avec les notes de L. du May, en Allemagne, en un vol. in-8o, et à Paris en 2 vol. in-12, peu estimé ; *Bibliographia politica*, 1642, in-4o ouvrage curieux, qui a été traduit en français ; *De antiquitate scholæ medicæ Parisiensis*, 1628, in-8o ; *Questiones Iatro-philologicæ* ; *Epistolæ* ; *Carmina* ; *Jugement sur tout ce qui a été imprimé contre le cardinal de Mazarin*, appelé aussi le *Mascurat de Naudé*, 1650, in-4o de 717 pages, etc. Il y a dans tous les ouvrages de Naudé des choses curieuses et intéressantes. *Voy.* Quatremaire.

NAUDÉ (Philippe), né à Metz en 1654, de parens pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fit amitié avec Langerfeld, mathématicien de la cour, qui enseignait les pages, et lui succéda en 1696. Il fut reçu de la société des sciences de Berlin en 1701, et attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. Il mourut à Berlin en 1729. Il avait fait une étude particulière de la théologie, sur laquelle il a beaucoup plus écrit que sur

les mathématiques. On n'a de lui sur cette dernière science qu'une Géométrie, in-4°, en allemand, et quelques autres petites pièces dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. Ses ouvrages de théologie sont *Méditations saintes*, in-12; *Morale évangélique*, 2 vol. in-8°; *La souveraine perfection de Dieu dans ses divins attributs, et la parfaite intégrité de l'écriture prise au sens des anciens réformés*, 2 vol. in-8°, contre Bayle; *Examen de deux traités de M. de la Placette*, 2 vol., in-12, etc.: on remarque dans tous ces ouvrages plus de zèle que de lumière et de politesse. Son fils aîné remplit sa place avec distinction, et mourut en 1745. Il était habile mathématicien, et membre des sociétés de Berlin et de Londres. On a de lui divers mémoires dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUPLIUS, fils de Neptune et d'Amymone, l'une des Danaïdes, fut roi de Seriphe et d'Eubée. Voyant que Palamède son fils avait été injustement condamné à mort par Ulysse, il se mit à courir toute la Grèce, menant avec lui des jeunes gens pour corrompre les femmes de ceux qui étaient allés au siége de Troie. Ensuite ayant vu, d'un lieu élevé, la flotte des Grecs battue de la tempête, il alluma un fanal au sommet d'un rocher nommé Capharée, pour les y attirer et les faire périr contre cet écueil. En effet les Grecs y brisèrent leurs vaisseaux et y périrent, excepté Ulysse et Diomède, qui échappèrent de ce péril. Nauplius en fut si chagrin (car c'était surtout à ces deux qu'il en voulait) que de désespoir il se jeta dans la mer, vers 1180 avant J.-C.

NAUSEA (Frédéric), célèbre et laborieux théologien et jurisconsulte du 16e siècle, après s'être distingué par ses prédications et par son zèle contre les hérétiques, fut nommé en 1541 évêque de Vienne en Autriche, par l'empereur Charles-Quint. Il remplit ses devoirs avec édification, et mourut à Trente, où il assistait au concile, le 6 février 1552. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin: les principaux sont 1° quatre Discours sur la messe contre les hérétiques; 2° cinq livres sur les conciles; 3° un Catéchisme catholique; 4° la Doctrine catholique sur le symbole des apôtres; 5° sept livres curieux des choses merveilleuses; 6° Questions et décisions sur les biens laissés par les ecclésiastiques après leur mort; 7° Abrégé de la vie du pape Pie II, et de celle de l'empereur Frédéric III; 8° *Consilia de puero litteris instituendo*; 9° des homélies, des harangues, des pièces de poésie, des lettres; 10° *De J.-C. et novissimâ mortuorum resurrectione*, Vienne, 1551, in-4°, etc.

NAUSICAA ou NAUSICAE, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, accueillit Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île, lui fit donner des habits, et le servit auprès du roi son père. Cette princesse tient un rang distingué dans l'Odyssée d'Homère.

NAUZE (Louis-Mommroux de la), d'Agen, était de l'académie des inscriptions, et est mort le 2 mai 1773, il a traduit le Directeur des âmes religieuses de Blosius, 1726, in-18.

NAVÆUS (Joseph), fameux théologien, natif du diocèse de Liége, était docteur de Louvain, ami d'Opstract, de M. Arnauld et du père Quesnel. Il eut beaucoup de part aux réglemens de l'hôpital des Incurables de Liége, et à l'établissement de la maison des repenties. Il mourut à Liége en 1705, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est intitulé *Le fondement de la vie chrétienne, selon les principes que la foi nous en donne dans l'Écriture sainte et la doctrine de l'Église*. Il ne faut pas le confondre avec Mathias Navæus, aussi liégeois, et habile docteur de Douai au 17e siècle, dont on a 1° des Sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de *Prælibatio theologica in festâ sanctorum*, in-4°; 2° *Annotationes in summæ theologiæ et sacræ scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°.

NAVAGERO, *Naugerius* (André), noble vénitien, et l'un des hommes les plus illustres du 16e siècle, né à Venise, en 1483, se fit estimer par son éloquence et par son érudition, et encore plus par les services qu'il rendit à sa patrie. Il fut envoyé en ambassade par les Vénitiens vers l'empereur Charles-Quint, et composa des Epigrammes, des Eglogues, des Odes et des Élégies latines, Venise, 1530, in-fol., rare, qui sont écrites avec beau-

coup de goût et de délicatesse; des poésies italiennes estimées; des Leçons diverses sur Ovide; des Harangues, etc. Il avait aussi composé l'Histoire de Venise; mais il la jeta au feu un peu avant sa mort, ne la trouvant pas assez parfaite. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Padoue, en 1718, in-4°. Il mourut à Blois, en venant en ambassade vers François Ier, le 8 mai 1529, à 46 ans.

NAVAGERO (Bernard), évêque de Vérone et cardinal, qui assista au concile de Trente, et qui mourut en 1565, à 58 ans, était de la même famille que le précédent. C'était aussi un homme de mérite, dont on a des Harangues et la vie du pape Paul IV. André Gritti, doge de Venise, était si charmé de son éloquence qu'il lui dit un jour qu'il mourrait avec plaisir s'il était assuré qu'il voulût faire son oraison funèbre; et Bernard Navagero le lui promit.

NAVAILLES. *Voy.* Montault.

NAVARRE (Martin). *Voy.* Azpilcueta (Pierre).

NAVARRE (la) avait été soumise par Charlemagne; mais elle se révolta contre Louis-le-Débonnaire, et secoua le joug en 845, sous Charles-le-Chauve. Les peuples nommèrent pour leur premier roi

Azuar, qui mourut en.	836
Sanche.	853
Garcias Ximénès.	857
Garcias Ier.	880
Fortunio.	906
Sanche Ier.	926
Garcias II.	966
Sanche II.	994
Garcias III.	999
Sanche III, le Grand.	1035
Garcias IV.	1054
Sanche IV.	1076
Sanche V.	1094
Pierre, roi d'Aragon	1104
Alfonse d'Aragon.	1134
Garcias-Ramire.	1150
Sanche VI.	1194
Sanche VII.	1234
* Thibaut Ier, comte de Champagne.	1253
Thibaut II.	1272
Henri.	1285
* Philippe, roi de France.	1305
* Louis Hutin.	1316
* Philippe-le-Long.	1321
* Charles-le-Bel.	1328
Philippe et Jeanne.	1343
Jeanne.	1349
* Charles d'Evreux, le Mauvais.	1387
Charles III.	1427
Jean, fils de Ferdinand, roi d'Aragon.	1467
Gaston de Foix	1480
François Phœbus de Foix.	1481
Interrègne.	1486
Jean d'Albret et Catherine sa femme perdent la haute Navarre en 1512 et 1516.	
Henri.	1516
* Jeanne d'Albret et * Antoine de Bourbon.	1572
* Henri IV, roi de France, leur fils, unit à la France la partie de la Navarre qu'il possédait.	

Voy. comme à Espagne.

NAVARRETTE (Balthasar), célèbre théologien espagnol de l'ordre de saint Dominique, sur la fin du 16e siècle, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé *Controversiæ in D. Thomæ ejusque scholæ defensionem*, 1634.

NAVARRETTE (Ferdinand), autre dominicain espagnol, qui, après avoir été missionnaire à la Chine, porta ses plaintes au pape contre les jésuites, dont les conversions tenaient plus de la finesse attribuée aux enfans de Loyola, que de la force de la grâce. Il devint archevêque de Saint-Domingue en 1678, et mourut en 1689. On a de ce dernier une *Relation des affaires de la Chine*, qui est estimée, et dont il n'a paru que les deux premiers volumes : le premier imprimé à Madrid, 1676, in-fol., est rare et curieux; le second fut supprimé par l'inquisition, et on ne sait ce qu'est devenu le troisième.

NAVEAU (Jean-Baptiste), né à Puiseaux en 1716, fut fermier des devoirs de Bretagne, directeur de la correspondance, et est mort le 2 février 1762. Il est auteur d'un ouvrage estimable intitulé *Le financier citoyen*, 1757, 2 vol. in-12.

NAVIER (Pierre-Toussaint), né à Saint-Dizier, exerça la médecine à Châlons, où il est mort en 1779. Il était chargé de veiller à la guérison des maladies épidémiques de sa province, sur lesquelles il a donné des

observations, ainsi que sur l'amollissement des os, sur la jusquiame, sur les inhumations précipitées, et sur celles qui se font dans les églises; *Question sur l'usage du vin de Champagne mousseux, dans les fièvres putrides*, 1778, in-8°, etc. Sa découverte de l'éther nitreux, et ses combinaisons du mercure avec le fer, l'ont rendu célèbre.

NAVIERES (Charles de), poète français du 16e siècle, natif de Sedan, était calviniste et gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué à Paris en 1572, au massacre de la Sainte-Barthélemi. Colletet croit qu'il y a survécu 40 ans. On a de lui un poëme de *la Renommée*, Paris, 1571, in-8°; une tragédie intitulée *Philandre*, et divers autres ouvrages.

NAXERA (Emmanuel de), savant jésuite espagnol, né à Tolède en 1605, et mort vers 1680, dont on a des commentaires sur Josué, les Juges et les Rois; des Sermons pour le carême, in-4°, et d'autres ouvrages.

NEANDER (Michel), théologien protestant, savait les langues et les belles-lettres. Il composa et publia divers ouvrages, fut recteur à Ilfeldt en Allemagne, et mourut le 26 avril 1795, à 70 ans. On a de lui 1° *Erotemata linguæ græcæ*, in-8°; 2° une Grammaire hébraïque, in-8°; 3° *Pindarica aristologia et aristologia Euripidis*, in-8°; 4° *Gnomologia è Stobeo confecta*, in-8°; 5° *Sententiæ theologicæ insigniores*, in-8°; 6° des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs, et beaucoup d'autres ouvrages.

NEANDER (Michel), habile médecin et physicien, né en Misnie en 1525, devint professeur en médecine et de mathématiques à Iène, où il mourut en 1581. On a de lui divers ouvrages estimés, entre autres *Synopsis mensurarum et ponderum*, 1555, in-4°.

NEANDER (Jean), médecin de Brême, est auteur d'un Traité du tabac, estimé; *Tabacologia*, Leyde, 1622, in 4°, fig.; *Sassafrologia*, 1627; *Syntagma, in quo medicinæ laudes, natalitiæ, sectæ*, etc., *depinguntur*, 1623.

NEARQUE *Nearchus*, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, qui l'envoya naviguer sur l'océan des Indes avec Onesicrite. Arrien n'a fait presque que le copier. On estime, à cause de son antiquité, sa Navigation de l'embouchure de l'Inde à Babylone.

NEBRISSENSIS. *Voy.* Antoine Nebrissensis.

NECHAO, roi d'Égypte, commença à régner 691 ans avant J.-C., et fut tué 8 ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammitique son fils lui succéda, et fut père de Néchao II, qui régna après lui, l'an 616 avant J.-C. Ce Néchao II est célèbre dans l'histoire: il entreprit, mais en vain, de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe arabique, envoya des Phéniciens faire le tour de l'Afrique par mer, défit Josias et les Babyloniens, et remporta plusieurs victoires; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut 600 ans avant J.-C.

NECKAM, NECQUAM ou NEKAM (Alexandre), habile théologien anglais au 13e siècle, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Alban; mais, ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine régulier, et fut abbé à Exceter: il y mourut en 1227. On a de lui en latin des Commentaires sur les psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques et les Evangiles; un Traité *De nominibus ustensilium*; un autre des Vertus; un troisième *De naturis rerum*, et plusieurs autres. On fit sur lui les deux vers suivant:

> Vir bene discretus, et in omnibus ore facetus,
> Dictus erat Nequam, vitam duxit tamen æquam.

NECTAIRE, fameux patriarche de Constantinople, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de Saint-Grégoire de Nazianze, par les pères du concile de Constantinople, en 381, à la recommandation de l'empereur Théodose. Il n'était encore que catéchumène lorsqu'il fut élu, et n'avait point la science nécessaire au gouvernement d'un si grand siége. Il supprima la dignité de pénitencier dans son église, ce qui a fourni un grand sujet de controverses entre les catholiques et les protestans, et mourut en 397. Saint-Jean Chrisostôme lui succéda.

NÉE DE LA ROCHELLE (Jean-

BAPTISTE), avocat, subdélégué de l'intendant à Clamecy sa patrie, est mort le 5 décembre 1772, à plus de 80 ans. Il est auteur du *Maréchal de Boucicaut*, 1714, in-12; *Histoire du véritable Démétrius*, 1715, in-12; *La duchesse de Capoue*, 1732, in-12; ce sont trois romans historiques. *Mémoires sur le Nivernois*, 1747, in-12; *Commentaire sur la coutume d'Auxerre*, 1748, in-4°. Ce dernier ouvrage, plus analogue à son état, a fait oublier les anciens commentaires de cette coutume, jusqu'à ce qu'il en vienne un plus moderne, qui le copie et y ajoute quelque chose, pour se donner le titre de *Commentateur*.

NEEDHAM (MARCHAMONT), médecin et écrivain satirique anglais, était né à Burford en 1620. Il obtint son pardon au retour de Charles II, et exerça la médecine parmi les non-conformistes; car chaque secte a ses ministres, ses marchands, ses médecins, etc. Néedham gagna beaucoup d'argent, et mourut en 1678. Parmi ses écrits on distingue *Mercurius britannicus*, *pragmaticus*, *politicus*, etc.

NEEDHAM (JEAN-TUBERVILLE), né à Londres le 10 septembre 1713 d'une branche puînée de la famille dont milord Kilmotey est le chef, embrassa l'état ecclésiastique, et vint s'établir en 1768 dans le séminaire des Anglais à Paris; l'académie royale des sciences le nomma un de ses correspondans. Dès 1749 la société royale de Londres l'avait choisi pour un de ses membres; et c'est le premier ecclésiastique catholique qui soit entré dans cette compagnie. En 1769 le gouvernement des Pays-Bas l'invita à venir concourir à l'établissement d'une société littéraire à Bruxelles: il y est mort le 30 décembre 1781. La physique et l'histoire naturelle faisaient sa principale occupation. On lui doit de Nouvelles observations microscopiques, qui ont été traduites en français par Lavirotte, Paris, 1750, in-8°; des Recherches sur la nature et la religion, et des Notes sur les Recherches microscopiques de Spalanzani, imprimées à la suite de l'ouvrage de cet auteur, Paris, 1769, 2 vol. in-8°.

NÉEL (LOUIS-BALTHASAR), mort à Rouen sa patrie en 1754, a fait paraître à Paris *La vie du maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12; *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, 1751, in-12; *Histoire de Louis, duc d'Orléans, fils du régent*, 1753, in-12; quelques pièces de vers en différentes circonstances: son *Voyage de Saint-Cloud* a eu la réussite d'une bagatelle agréable; *La vie du maréchal de Saxe* l'a dû à l'importance du sujet; pour la *Vie du duc d'Orléans*, elle est dans un parfait oubli.

NÉELLE. *Voy*. CLERMONT (Raoul II).

NEELS ou NEELSIUS (NICOLAS), habile dominicain, natif du Brabant, fut docteur en théologie dans la faculté de Douai, et y enseigna cette science avec réputation. Il savait le grec et l'hébreu, et fut provincial de son ordre. Il mourut le 29 janvier 1604. On a de lui en latin de savans Commentaires sur la Genèse, le Cantique des cantiques, les Epîtres de saint Paul et l'Apocalypse, et d'autres ouvrages.

NEERCASSEL (JEAN DE), célèbre évêque des catholiques de Hollande, connu sous le nom d'évêque de Castorie, était de Gorkum. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, et après y avoir fait son institution, il alla professer la philosophie à Saumur, puis la théologie à Malines. Il devint ensuite archidiacre d'Utrecht et provicaire apostolique. Jacques de la Torre, archevêque d'Utrecht, étant mort, M. de Neercassel fut élu à sa place par le chapitre de cette ville; mais Alexandre VII, voulant faire élire M. Catz, doyen du chapitre de Harlem, ils convinrent tous deux, pour l'amour de la paix, que M. Catz gouvernerait le diocèse de Harlem sous le titre d'archevêque de Philippe, et M. Neercassel celui d'Utrecht, sous le titre d'évêque de Castorie. Cet accord fut approuvé par le nonce de Bruxelles, et ils furent tous deux sacrés le même jour à Cologne le 9 septembre 1662. M. Catz étant mort un an après, M. de Neercassel fut seul évêque de tous les catholiques de Hollande, qui étaient au nombre de plus de 400 mille. Il les gouvernait avec sagesse; et après avoir rempli avec une grande édification tous les devoirs d'un vrai pasteur et d'un évêque apostolique, il mourut le 8 juin 1686, à 60 ans, des fatigues que lui causèrent

les visites de ses églises. On a de lui trois Traités latins : le premier de la lecture de l'Ecriture sainte, auquel il a joint une Dissertation de l'interprète des écritures ; le second sur les cultes des saints et de la Sainte-Vierge ; et le troisième intitulé l'Amour pénitent : c'est un Traité sur la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. Les deux premiers ont été traduits en français par M. Le Roy, abbé de Haute-Fontaine, en 2 vol. in-8°. Le Traité intitulé *Amor pœnitens* a aussi été traduit en français par Pierre-Gilbert Parisien, 1741, 3 vol. in-12. La meilleure édition latine de l'*Amor pœnitens* est celle de 1684, 2 vol. in-8°. La seconde partie de l'*Appendix*, qui se trouve dans cette édition, est de M. Arnauld, et M. de Neercassel ne fit que l'approuver : ces trois Traités de M. de Castorie sont excellens et très-exacts, à quelques expressions près, qui ont paru à plusieurs théologiens être favorables aux erreurs de Baïus et de Jansenius. Ces théologiens firent des démarches à Rome pour y faire condamner l'*Amor pœnitens*, mais ils n'y purent réussir, et l'on assure que le pape Innocent XI, voyant qu'on insistait sur la condamnation de ce Traité, s'écria : « Comment! c'est un livre de bonne doctrine, et l'auteur est un saint homme. »

NEESEN (Laurent), natif de Brabant, chanoine de la cathédrale de Malines, et président du séminaire de cette ville, augmenta considérablement le revenu de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une Théologie scolastique, et une Théologie morale en latin, dont on se servait autrefois dans les séminaires des Pays-Bas.

NEGRO (François), appelé Le Bassan parmi les poëtes, comme Jacques du Pont parmi les peintres, était maître d'école à Chiavenne dans le 16e siècle. C'est de lui qu'est la fameuse tragédie *Il Libero arbitrio*, 1550, in-8°, plus recherchée que l'édition de 1546 : il y en a une traduction française intitulée *La tragédie du roi franc-arbitre*, 1558, in-8° et en 1559, *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, 1550, in-8°.

NÉHÉMIE, pieux et savant juif, s'acquit la faveur d'Artaxerxès Longue-Main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir les murs de Jérusalem. Il exécuta ce grand ouvrage 454 ans avant J.-C., malgré les ennemis de sa nation, et il en fit ensuite solennellement la dédicace. Ce fut alors que, selon l'auteur du second livre des Machabées, chap. 1, Néhémie envoya des prêtres chercher le feu sacré, qui avait été caché durant la captivité dans un puits sec et profond ; mais ces prêtres n'y ayant trouvé que de l'eau épaisse, Néhémie la fit répandre sur l'autel, et le bois qui en avait été arrosé s'enflamma aussitôt que le soleil parut. Néhémie demeura douze ans à Jérusalem, gouvernant les Juifs avec autant de sagesse que de piété, et retourna à la cour d'Artaxerxès, 441 ans avant J.-C. ; mais quelque temps après, ayant appris que pendant son absence les Juifs étaient déchus de la piété où il les avait rétablis, il obtint une seconde fois la permission d'aller à Jérusalem, où étant arrivé il corrigea les abus. Il mourut dans sa patrie, sur la fin du règne de Darius Nothus, ou au commencement de celui d'Artaxerxès Mnémon. Il est auteur du second livre qui porte le nom d'Esdras, et qui commence ainsi : « Ce sont ici les paroles de Néhémie. » Ce livre est canonique et du nombre de ceux qui ont été inspirés par le Saint-Esprit.

NEKAN. *Voy.* Neckam.

NELDELIUS (Jean), grand philosophe péripatéticien, natif de Glogau en Silésie, fut professeur en logique et en morale à Leipsick, où il mourut en 1612, à 58 ans. Il a composé sur Aristote un ouvrage intitulé *Institutio de usu organi aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°.

NELÉE, fils de Neptune et de Tyro, fut chassé de la Thessalie par Pélias et se réfugia à Lacédémone, où il épousa Cloris dont il eut douze enfans. Hercule le massacra avec eux, excepté Nestor, parce qu'ils lui avaient refusé le passage lorsqu'il allait en Espagne.

NELSON (Robert), né à Londres le 22 juin 1656, eut un grand zèle pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers, et pour l'instruc-

tion des pauvres enfans, en faveur desquels il institua des écoles de charité. Ses richesses et son économie le mettaient en état de se satisfaire sur ces objets. Il mourut à Kensington le 16 janvier 1715, et fut enterré à Saint-Georges, où on lui a élevé un monument. Il a composé aussi des ouvrages de controverse ; car l'esprit de contradiction est l'âme de la religion des Anglais : cela ne peut pas être autrement, au milieu d'un si grand nombre de sectes, dont chaque sectaire regarde la sienne comme la meilleure.

NEMÉE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide où il y avait une vaste forêt fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa. *Voy* ARCHEMORUS.

NEMÉSIEN (SAINT), et ses collègues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique, durant la persécution de Valérien, l'an 257 de J-C. Saint Cyprien fait d'eux un grand éloge.

NEMÉSIEN (*Aurélius-Glympius-Nemesianus*), poète latin, natif de Carthage, vivait sous l'empire de Carus et de ses fils Carin et Numérien, vers l'an 281 de J.-C. On était si prévenu en faveur de ses ouvrages, dans les 8e et 9e siècles, qu'on les faisait lire aux jeunes gens dans les écoles publiques. Il s'acquit l'estime de Numérien, et dans le temps qu'il était élevé en faveur et dans une haute fortune, il n'oublia point le poète Calpurnius, alors réduit à une extrême misère. Némésien a composé *Halieutica*, *Cynegetica* et *Nautica*, ce sont trois poèmes qui sont perdus. On lui attribue encore quatre églogues, que l'on trouve presque toujours réunies avec celles de Calpurnius. M. Mairault a traduit les Eglogues de Némésien en français, et sa traduction a paru en 1744, in-12 : elle est estimée. Il y a eu un autre poète latin nommé Némésien, qui vivait dans le même temps, et dont il nous reste deux fragmens d'un poëme intitulé *Ixeutique*, ou de la chasse à la glu, dans *Poetæ rei Venaticæ*, Leyde, 1728, in-4o, et dans *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4o : ce dernier poète était sans talens.

NÉMÉSIS, déesse, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou, selon d'autres, de l'Océan et de la Nuit, avait soin de venger les crimes que la justice humaine laissait impunis. On l'appelait aussi Adrastée et Rhamnusie. Elle avait un temple à Rome dans le Capitole. On la représentait avec des ailes, armée de flambeaux et de serpens, et sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf.

NÉMÉSIUS, philosophe qui se fit chrétien, et auquel on donne la qualité d'évêque d'Émèse, lieu de sa naissance dans la Phénicie, vivait sur la fin du 4e siècle ou au commencement du 5e. Il nous reste de lui un livre de la Nature de l'homme, qui se trouve en grec et en latin dans la Bibliothèque des Pères. Némésius y combat avec force la fatalité de stoïciens et les erreurs des Manichéens ; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des âmes. On lui attribue dans l'édition d'Oxford, 1671, in-8o, des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On a dit même qu'il connaissait la circulation du sang.

NEMOURS (MARIE D'ORLÉANS-LONGUEVILLE, duchesse de), comtesse souveraine de Neufchâtel et de Valengin, née en 1625 et morte en 1707, a laissé des Mémoires très-bien écrits, où l'on trouve des particularités curieuses des temps malheureux de la Fronde. On les trouve dans plusieurs éditions de ceux de Joly, et séparement, in-12. *Voy*. JACQUES DE SAVOIE.

NEMOURS (JACQUES D'ARMAGNAC, duc de), fils d'un frère du dernier comte d'Armagnac, entra dans toutes les ligues qui se firent contre Louis XI. Il en obtint, à diverses fois, le pardon ; et, lors de la dernière abolition du 17 janvier 1469, il renonça au privilége de la pairie, et consentit à la confiscation de ses biens, s'il contrevenait aux conditions de son abolition. Cependant il fut soupçonné d'intelligence avec le roi d'Angleterre, le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Paul. Le roi le fit arrêter dans son château de Carlat, et conduire à la Bastille ; son procès lui fut fait par le parlement, qui le condamna à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 4 août 1477, aux Halles. Il pouvait le mériter ; cependant Louis XI se repentit de cette rigueur. Il se repentit peut-être davantage d'avoir voulu que les enfans du comte, qui étaient fort

jeunes, fussent sous l'échafaud pendant l'exécution de leur père, dont le sang se répandit sur eux. Le dernier de ses trois enfans mâles mourut à la bataille de Cérignole en 1503: aucun ne laissa de postérité. Ce duché fut donné à Gaston de Foix, duc de Nemours, cousin germain du dernier roi de Navarre de cette maison. C'était un jeune prince de grande espérance, neveu, par sa mère, de Louis XII; il fut tué à la bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée, en 1512. François Ier donna ensuite ce duché à Philippe de Savoie, fils puîné du duc de Savoie Philippe II, mort en 1533, qui commença une nouvelle maison de ducs de Nemours. *Voy.* JACQUES DE SAVOIE.

NEMOURS (CHARLES-AMÉDÉE DE SAVOIE, duc de), après avoir servi dans les troupes de France, en qualité de colonel-général de la cavalerie légère de France, suivit le parti des princes pendant la guerre de la Fronde, et fut tué par le duc de Beaufort, son beau-frère, d'un coup de pistolet, le 30 juillet 1652. La jalousie du commandement était la cause de leur querelle. Ce prince n'avait laissé d'Elisabeth de Vendôme, qu'il avait épousée en 1643, que deux filles; l'une qui épousa Charles-Emmanuel, duc de Savoie, l'autre qui épousa successivement les rois de Portugal Alfonse et Pierre, le premier ayant été déclaré impuissant, et renfermé comme furieux. Le duc de Nemours avait un frère nommé Henri, mort en 1659, sans laisser de postérité de Marie d'Orléans-Longueville, comtesse souveraine de Neufchâtel et de Valangin, morte en 1707, à 82 ans. Elle a laissé des Mémoires très-bien écrits, où l'on trouve des particularités curieuses des temps malheureux de la Fronde. Ils sont imprimés dans plusieurs éditions de ceux de Joly, et séparement, in-12. *Voy.* JACQUES DE SAVOIE.

NEMROD ou NIMROD, fils de Chus, et petit-fils de Cham, selon l'Écriture, était un puissant chasseur; ce qui était nécessaire et très-estimable dans ces premiers temps, pour se garantir des bêtes féroces. On croit que c'est le premier qui usurpa la puissance souveraine sur les autres hommes, et que ce fut sous sa conduite que la tour de Babel fut bâtie, 2233 ans avant J.-C. Il régna à Babylone, dans le pays de Sennaar, qui de son nom fut aussi appelé le Pays de Nemrod. Il pourrait bien être le même que Bacchus ou que Belus; mais quoiqu'il ait fondé Ninive, il faut bien se garder de le confondre avec Assur, car l'Écriture distingue très-clairement ces deux hommes. *Voy.* ASSUR.

NEOPTOLÈME. *Voy.* PYRRHUS.

NEPER (JEAN), gentilhomme écossais, et baron de Merchiston, au commencement du 17e siècle, se rendit très-habile dans les mathématiques, et inventa les logarithmes. On a de lui *Arithmetica logarithmica*, 1628, in-fol., ouvrage rare et important; *Logarithmorum descriptio*, in-4°, et d'autres ouvrages savans et ingénieux.

NEPHTALI, patriarche, et 6e fils de Jacob, eut pour mère Bala, servante de Rachel. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant est diversement interprétée; mais il semble que l'explication la plus naturelle est celle qui rend les termes de l'original de cette manière. « Nephtali est comme un tronc d'arbre qui pousse des branches nouvelles et dont les rejetons sont beaux. » Les versions grecques, chaldéennes et arabes sont conformes à cette interprétation, qui d'ailleurs est justifiée par l'histoire; car aucune tribu ne multiplia aussi prodigieusement que celle de Nephtali, qui n'avait que quatre fils lorsqu'il entra en Egypte, lesquels en moins de 220 ans produisirent environ 53,000 hommes portant les armes.

NEPOMUCÈNE ou NEPOMUCK (SAINT-JEAN DE), chanoine de Prague, confesseur et martyr, naquit à Nepomuck en Bohème vers 1320. Il se distingua par sa vertu, par sa science et par ses prédications, et refusa constamment plusieurs évêchés. La reine Jeanne, femme de Wenceslas, s'étant mise sous sa direction, et ayant été accusée d'avoir eu un commerce illégitime avec un seigneur de la cour, le roi voulut obliger Népomucène de lui révéler ce que la princesse lui disait en confession; mais le saint, n'y ayant pas voulu consentir, fut jeté dans la rivière de Moldaw, où il se noya en 1383. L'église honore sa mémoire d'un culte public. Benoit XIII l'a canonisé en 1729.

NEPOS (Cornelius), célèbre historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissait du temps de l'empereur Auguste. Il était ami de Cicéron et d'Atticus, et composa plusieurs excellens ouvrages, dont il ne nous reste que les Vies des plus illustres capitaines grecs et romains. On les a long-temps attribuées à Æmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose. L'édition *Ad usum Delphini* est de 1674, in-4°; celle *cum notis variorum*, Leyde, 1734, in-8°. Il y en a une jolie édition de Paris, 1745, in-12. Le père Le Gras de l'Oratoire en a donné une traduction française dont on estime les notes, in-12, et il y en a une plus nouvelle chez Barbou qui vaut mieux.

NEPTUNE, dieu de la mer, fils de Saturne et d'Ops, et frère de Jupiter et de Pluton, ayant été chassé du Ciel avec Apollon, selon la Fable, pour avoir conspiré contre Jupiter, bâtit les murs de Troie, et punit Laomédon, roi de Phrygie, qui lui refusait son salaire. Il fit naître un cheval d'un coup de trident, pour donner le nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il trouva le premier l'art de dompter les chevaux, et que c'est pour cette raison qu'on institua en son honneur les jeux du cirque, où la pompe et la magnificence des chevaux était grande, et les courses célèbres et très-fréquentes. Neptune épousa Amphitrite, et eut diverses concubines qui lui donnèrent un grand nombre d'enfans. Les Grecs le nommaient Ποσειδῶν, c'est-à-dire *briseur de vaisseaux*, et Ἐννοσίχθων, *celui qui ébranle la terre*. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille traîné par des chevaux-marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU (François), né à Saint-Malo en 1639, se fit jésuite en 1654, et était recteur du collége de Rennes quand il mourut. On a de lui *De la connaissance et de l'amour de J.-C.*; *Méthode d'oraison*; *Exercice pour honorer les mystères de J.-C.*; *Retraite selon l'esprit de saint Ignace*; *Préparation à la mort*; *L'Esprit du christianisme*; *Conduite chrétienne*; *Retraite pour les ecclésiastiques*; *Retraite pour les personnes religieuses* : chaque ouvrage en un vol. in-12; les *Pensées chrétiennes* en 4 vol. in-12.

NERÉE, dieu marin, fils de l'Océan et de Thetys, épousa sa sœur Doris, dont il eut 50 filles, nommées Néréides dans les poètes.

NERI (Saint Philippe de), fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence le 23 juillet 1515, d'une famille noble. Il s'acquit une réputation extraordinaire par sa piété et par son zèle pour la gloire de Dieu, et mourut à Rome en 1595, à 80 ans. C'est lui qui engagea le cardinal Baronius, qui était entré dans sa congrégation, à écrire les Annales ecclésiastiques. Le pape Grégoire XV le canonisa en 1622. La congrégation de saint Philippe de Néri fut confirmée en 1574 par Grégoire XIII, et prit le nom de l'Oratoire, parce que les premières assemblées qui donnèrent lieu à son établissement s'étaient tenues dans un oratoire de l'église de Saint-Jérôme à Rome. Cette congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par saint Philippe de Néri, est différente de la congrégation de l'Oratoire, fondée en France par le cardinal de Bérulle. L'on n'y fait point de vœux; le général n'y gouverne que trois ans; leur emploi est de faire tous les jours dans leur église des instructions à la portée de tout le monde. L'une et l'autre ont produit une multitude d'hommes illustres par leur piété, par leur science et par les services qu'ils ont rendus à l'église, à la religion et à l'état.

NERICAULT DESTOUCHES. *Voy.* Touches.

NÉRON (Domitius), empereur romain, fils de Caïus Domitius Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J.-C., et lui succéda l'an 54, au préjudice de Britannicus, fils de Claude et de Messaline, à qui l'empire appartenait par le droit de la naissance. Il déclara au commencement de son règne qu'il voulait suivre l'exemple d'Auguste, et se fit aimer par sa libéralité et par sa clémence. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : « Je voudrais bien, dit-il, ne savoir pas écrire. » Et comme le sénat lui rendait grâce de sa juste administration, il répondit :

« Il en sera temps lorsque je l'aurai mérité. » Enfin tout l'empire retentit de ses louanges, tandis qu'il suivit les sages conseils de Burrhus et de Sénèque, dont l'un avait été son gouverneur, et l'autre son précepteur; mais après cinq ans de règne, il s'abandonna aux désordres les plus honteux et aux crimes les plus extravagans qui puissent jamais entrer dans l'imagination de l'homme. Il montait sur le théâtre en habit de fille, et commettait les débauches les plus abominables, particulièrement avec Sporus, qu'il tint dans sa maison habillé en femme ; sur quoi quelqu'un dit en raillant : « Que le monde serait bien heureux si son père Domitius avait eu une telle femme. » Il empoisonna Britannicus, fit mourir sa mère avec sa femme Octavie, et tua d'un coup de pied Poppée, qu'il avait épousée et qui était grosse. Sénèque même ne pouvant échapper à sa cruauté, fut obligé de se faire ouvrir les veines. Ce prince inhumain disait souvent « qu'il souhaiterait que tout le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper. » Il mit le feu dans Rome, l'an 64 de J.-C., pour avoir la gloire de la rebâtir et de lui faire porter son nom. Pendant l'embrasement il monta sur une tour, habillé en comédien, et y chanta un poëme sur la ruine de Troie. Il accusa ensuite les chrétiens de cet incendie, publia contre eux des édits cruels, et commença la première persécution, qui donna à l'église un nombre infini de martyrs. Néron entreprit le voyage d'Achaïe, l'an 66 de J.-C., et voulut creuser l'année suivante l'Isthme de Corinthe ; projet qui demeura sans effet, à cause de ses dépenses superflues. Il jouait ordinairement 10,000 écus en un coup de dez, et pêchait avec un filet doré, dont les cordes étaient teintes en écarlate. Une conduite si détestable le rendit l'exécration de l'univers. L'armée romaine quitta son service dans les Gaules, et Galba se révolta contre lui en Espagne. A ces nouvelles, le sénat déclara Néron ennemi public et le condamna à être précipité de la roche Tarpeïenne, après avoir été fustigé publiquement. Néron tomba dans le désespoir, et, voyant que tout le monde l'abandonnait, il s'écria de rage : « N'aurai-je donc ni amis ni ennemis ? » Il se sauva ensuite déguisé, et craignant d'être pris par ceux qui le poursuivaient, il se donna lui-même la mort, le 9 juin de l'an 68 de J.-C., à 32 ans, après avoir régné 13 ans et 8 mois moins 2 jours. *Voy.* LAURIERE.

NERVA (COCCEIUS), empereur romain, succéda à Domitien le 18 septembre de l'an 96 de J.-C. C'est le premier empereur qui ne fut point romain ou italien d'origine ; car quoiqu'il fût né à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étaient originaires de Crète. Son aïeul M. Cocceïus Nerva fut consul sous Tibère, et jouit d'une grande considération sous ce méchant prince. Il l'avait emmené avec lui dans l'île de Caprée, mais il s'y laissa mourir de faim pour n'être pas témoin de ses crimes. Son père était ce savant jurisconsulte que Vespasien combla d'honneurs et de bienfaits. Nerva fut digne de lui par sa sagesse, son affabilité, sa générosité. Il rappela aussitôt ceux qui avaient été exilés pour la religion, et n'oublia rien pour remettre l'empire dans son ancien lustre : une de ses plus belles lois est d'avoir défendu de faire des enfans eunuques ; mais voyant que son âge était un obstacle à ses desseins, il adopta Trajan, estimé pour sa vertu et pour son courage, et mourut le 27 janvier de l'an 98 de J.-C.

NESMOND (HENRI DE), de l'académie française, évêque de Montauban, puis archevêque d'Albi, et ensuite de Toulouse, mourut en 1727. On a imprimé ses Discours, 1734, in-12.

NESSUS. *Voy.* DEJANIRE

NESTOR, moine russe, né à Biélozero en 1056, est le premier historien des Russes. Il avait étudié le grec à Kiow, et s'était formé par la lecture des historiens grecs du Bas-Empire. Ses Annales sont précédées d'une Description de la Russie et de ses habitans. Ces Annales commencent en 858 jusqu'en 1113. Elles ont la sécheresse d'une chronique ; mais elles sont plus sensément écrites que celles des autres moines de ces siècles d'ignorance : elles ont été continuées jusqu'en 1703, et traduites en allemand.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée et de Chloris, est célèbre dans tous les poètes. Il subjugua les Cléens, et vainquit les Centaures qui voulaient enlever Hippodamie. Il alla ensuite au

siége de Troie vers 1190 avant J.-C., avec Agamemnon, qui eut pour lui une estime particulière à cause de sa sagesse et de son éloquence. Il était alors si âgé, selon Homère, qu'il avait vu trois générations d'hommes.

NESTORIUS, fameux hérésiarque, natif de Germanicie, ville de Syrie, fut élevé dans le monastère de Saint-Euprépie, au faubourg d'Antioche, et se distingua tellement par sa piété et par son éloquence, qu'il fut mis sur le siége de Constantinople, en 428, à la place de Sisinnius. Il fit d'abord paraître un grand zèle contre les hérétiques, et s'attira l'admiration du clergé et du peuple par sa vertu et par ses talens; mais Anastase, prêtre d'Antioche, qu'il avait amené avec lui, ayant osé prêcher qu'on ne devait point appeler la Sainte-Vierge mère de Dieu, Nestorius, bien loin d'apaiser le scandale qu'une telle doctrine avait excité, loua publiquement le prédicateur, et soutint qu'il y avait deux personnes en J.-C., aussi bien que deux natures, que la Sainte Vierge ne devait point être appelée Θεοτόκος, c'est-à-dire *Mère de Dieu,* mais seulement Χριστοτόκος, c'est-à-dire *Mère de J.-C.* Saint Cyrille d'Alexandrie combattit et réfuta ses erreurs; et le pape saint Célestin les condamna dans un concile tenu à Rome en 430. On assembla ensuite contre Nestorius le concile général d'Ephèse en 431, où n'ayant pas voulu comparaître, il fut condamné et déposé, puis renvoyé dans son monastère. L'empereur Théodose-le-Jeune l'exila ensuite dans la ville d'Oasis en Egypte; mais cette ville ayant été ruinée par les Blemmyens, Nestorius erra de tous côtés, et mourut de misère quelque temps après. Il nous reste dans le *Marius mercator* du père Garnier des fragmens de ses Sermons et de ses autres écrits. Il y a encore des Nestoriens en Syrie. Le père Doucin a fait l'Histoire du nestorianisme, 1698, in-4°.

NETHENUS (Mathias), savant théologien de la religion prétendue réformée, né en 1618, dans le pays de Juliers, fut quelque temps ministre à Clèves, puis professeur de théologie à Utrecht en 1646; mais ayant soutenu avec trop de chaleur que les revenus du chapitre d'Utrecht ne pouvaient sans injustice être donnés à des laïques, et ayant aussi parlé avec peu de ménagement des états de Groningue au sujet de l'emploi des biens ecclésiastiques, il fut déposé en 1662. Il devint sept ans après pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui un Traité *De transsubstantiatione*; un autre *De interpretatione scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°, et divers autres livres de théologie et de controverse.

NETSCHER (Gaspard), peintre célèbre, natif de Prague, s'établit en Hollande, et s'y acquit une grande réputation par ses portraits. Sa mère, obligée de sortir de Prague avec trois enfans, se retira dans un château qui fut bientôt assiégé: elle y vit périr deux de ses enfans de faim, et se sauva avec Gaspard à Arnheim, où un médecin prit soin d'eux. Netscher, peu disposé à apprendre la médecine, s'appliqua à la peinture. Il voulut aller en Italie; mais en passant à Bordeaux, il logea chez un marchand dont la nièce lui plut: il l'épousa et revint en Hollande, où il mourut à la Haie en 1684, à 48 ans.

NETTER (Thomas), célèbre théologien anglais de l'ordre des Carmes, dont il fut provincial, plus connu sous le nom de Thomas Waldensis, ou de Walden, qui est un village d'Angleterre dans lequel il prit naissance, fut employé par les rois d'Angleterre en des affaires importantes, et parut avec éclat au concile de Constance. Il mourut en 1430. On a de lui un bon traité intitulé *Doctrina antiquitatum fidei ecclesiæ catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol.: le premier volume est contre les erreurs des hussites et des wiclefistes; le second renferme la doctrine des sacremens; le troisième est contre ceux que l'on désigne sous le nom de sacramentaux. Il devait y avoir un quatrième volume sur les indulgences, etc., qui n'a jamais été fait.

NEU (Jean-Christian), savant professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tubinge, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques très-estimés.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), célèbre théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur

en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui beaucoup de Dissertations académiques fort estimées, des Explications très-heureuses de divers textes de l'Écriture sainte; des Sermons; des Recueils de petits traités des savans de Hesse; la Vie des professeurs en théologie de Giessen, et plusieurs autres ouvrages.

NEUBRIGE. *Voy.* LITLE.

NEUFGERMAIN (LOUIS DE), poète français sous le règne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers, dont les rimes étaient formées des syllabes qui composaient le nom de ceux qu'il prétendait louer; ce que Voiture tourna avec raison en ridicule. Neufgermain se donnait lui-même le titre de poète hétéroclite de Monsieur, frère unique de sa majesté, en quoi il se rendait justice. Ses poésies ont été imprimées en 1630 et 1637, 2 vol. in-4°.

NEUFVILLE (NICOLAS DE), seigneur de Villeroi, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand-trésorier des ordres du roi et l'un des plus sages et des plus habiles ministres de son siècle, épousa la fille de M. de l'Aubespine, secrétaire d'état, et fut aussitôt employé par la reine Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Il exerça la charge de secrétaire d'état dès l'an 1567, à l'âge de 24 ans, sous le roi Charles IX, et fit dès lors paraître une prudence et des talens extraordinaires pour les affaires. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus importans. Il mourut à Rouen le 12 novembre 1627, à 74 ans. On a des Mémoires curieux, imprimés sous son nom en 4 vol. in-8°, qui s'étendent depuis 1567 jusqu'en 1604, et une Lettre sur la conversion de Henri IV: ils ont été réimprimés à Trévoux en 7 vol. in-12. Charles de Neufville, seigneur de Villeroi, son fils unique, gouverneur du Lyonnais et ambassadeur à Rome, mourut le 18 janvier 1642, à 76 ans, laissant Nicolas de Neufville son fils, qui fut choisi en 1646 pour être gouverneur du roi Louis XIV. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut le 28 novembre 1685, à 88 ans. François de Neufville son fils, duc de Villeroi, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut fait prisonnier à Crémone, le 1[er] février 1702, et eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies en Flandre, le 23 mai 1706. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet: il devint ministre d'état, chef du conseil royal des finances, et gouverneur du roi Louis XV. Il mourut à Paris le 18 juillet 1730, à 87 ans. *Voy.* AUBESPINE.

NEUHOFF (THÉODORE DE), gentilhomme allemand, se trouvant en 1736 à Livourne, y eut correspondance avec les mécontens de Corse: il négocia pour eux à Tunis et en rapporta des armes et des munitions; les rebelles le couronnèrent roi de Corse, mais il s'y maintint peu de temps; les Français soumirent l'île pour les Génois: il fut obligé d'en sortir et alla finir ses jours à Londres dans la misère.

NEUMAN (GASPARD), savant théologien, et célèbre orateur allemand, s'est fait une grande réputation par son éloquence et par la beauté de son style allemand. Il mourut le 27 janvier 1715 à Breslau, où il était pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui 1. *Disputatio de dispensatione circa legem naturæ*; 2° *Epistola de scientiâ litterarum hieroglyphicâ*; 3° *Biga difficultatum physico-sacrarum*; 4° *Clavis domûs hebr.*: c'est une grammaire hébraïque; 5° *De punctis Hebræorum litterariis*; 6° *Genesis linguæ sanctæ*: il y a beaucoup d'imagination et de choses hasardées dans cet ouvrage; 7° *Trutina religionum*, etc.

NEUMAN (JEAN-GEORGES), célèbre théologien luthérien, né le 1[er] mai 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut le 5 septembre 1709. Il est auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont *Theologia aphoristica*; *Dissertationes antichyliasticæ*; *Synopsis errorum fanaticorum, quos tremuli moderni fovent*; *Programmata*; *De retractationibus patrum*; *Dissertationes de descensu Christi ad inferos*; *De fide alienâ*; *De passione Christi vicariâ*; *De [illegible] fanaticorum*; *De fausto præstigiatore*; *De*

peccato sub spe veniæ commisso; De parallelismo Scripturæ sacræ; De fidelium μελαγχολικῶν; De conditoribus symboli apostolici; De palmâ ab angelis non intervertendâ; De missionariis pontificorum; De trinitate Platonis; De brabeo ante victoriam, etc.

NEURÉ et non DE NURÉ (Mathieu de), habile mathématicien du 17e siècle, natif de Loudun, fut précepteur des enfans de M. de Champigni, intendant de justice à Aix, et ami de Gassendi. Il vint ensuite à Paris, et fut chargé de l'éducation de MM. les princes de Longueville. On a de lui une longue lettre latine à Gassendi, imprimée dans la première édition des œuvres de ce dernier; 2° deux autres lettres en français, en faveur de Gassendi, contre Morin, imprimées à Paris, chez Courbé, en 1650, in-4°; 3° un écrit en latin sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux, in-4°, 61 pages.

NEUVILLÉ (Didier-Pierre-Chicaneau de), avocat au parlement, naquit à Nanci d'une famille noble en 1720. Il entra dans les gardes du roi de Pologne (Stanislas), prit ensuite le parti du barreau, qu'il abandonna lorsqu'il vit qu'on ne pouvait parvenir dans cet état que par une étude longue et aride des lois. Il accepta la place d'inspecteur de la librairie à Nîmes, à laquelle on lui faisait espérer que des émolumens fixes seraient attachés; mais au bout de deux ans, n'ayant reçu aucun honoraire, et n'ayant obtenu qu'avec bien des difficultés quelques modiques gratifications, il revint à Paris: il voulut alors entrer dans l'état ecclésiastique, et venait de recevoir la tonsure, lorsqu'il obtint une place de professeur d'histoire au collége de Toulouse: il y est mort au mois d'octobre 1781. On a de lui *Le Bouquet*, conte, 1748, in-12; *L'Oracle de Cythère*, 1752, in-8°; *Chansi*, conte, avec le *Moyen d'être heureux*, de M. Rivière, 1750, in-12; *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, 1758, in-12; *La Feinte supposée*, comédie en un acte, en prose, 1750; le *Dictionnaire philosophique, ou Introduction à la connaissance de l'homme*, dont la troisième édition est de 1762, petit in-8°.

NEUVILLE (Charles-Frey de), né dans le diocèse de Coutances le 20 octobre 1693, d'une famille établie à Vitré en Bretagne, entra au noviciat des jésuites en 1710. Il courut avec honneur la carrière de l'éloquence de la chaire: lorsqu'on l'entendit à Paris pour la première fois en 1736, l'empressement avec lequel on accourait à ses sermons tenait de l'enthousiasme; la durée du concours fit connaître que sa réputation était moins due à la nouveauté qu'au mérite de sa composition. L'édit qui supprima sa société en France vint remplir sa vieillesse de peines et de chagrin. Après sept ans d'une vie errante et fugitive, il obtint la permission de se retirer à Saint-Germain-en-Laye, où il est mort le 13 juillet 1774: ses Sermons ont été imprimés à Paris en 1776, 8 vol. in-12.

NEUVILLE (Pierre-Claude-Frey de), frère de Charles, naquit à Grandville en 1692, et entra avec son frère au noviciat des jésuites en 1710. Il fut occupé à enseigner jusqu'à l'âge de 45 ans; ensuite l'administration de son ordre l'occupa jusqu'à son anéantissement. Il fut deux fois provincial, et deux fois supérieur de la maison professe. Il était à la tête de cette maison lorsque sa société fut dissoute. Il se retira à Rennes, où il est mort au mois d'août 1773. Malgré ses occupations, il avait trouvé le moyen de s'adonner à la prédication; et en 1778 on a imprimé à Rouen 2 vol. in-12 de ses Sermons. Il faut ajouter aux ouvrages de son frère la *Morale du Nouveau Testament*, partagée en réflexions pour chaque jour, 1783, 3 vol. in-12.

NEVERS (Philippe-Julien Mazarin-Mancini, duc de), chevalier des ordres du roi, est auteur de plusieurs pièces de poésie d'un goût très-singulier. Il préférait Pradon à Racine, et sachant que celui-ci travaillait à sa *Phèdre*, il engagea Pradon à en composer une pour faire tomber celle de Racine quand elle paraîtrait. Pradon osa en effet entrer en lice, et fit représenter sa *Phèdre* deux jours après celle de Racine. Sa cabale, dont le duc de Nevers était le chef, lui procura six représentations favorables, et on assure qu'il en coûta à ce duc 15,000 livres pour faire valoir la pièce de Pradon. Madame Deshoulières, qui était du complot, fit contre celle de Racine le

fameux sonnet qui commence par ces vers :

> Dans un fauteuil doré Phèdre, tremblante et blême,
> Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.

On attribua ce sonnet au duc de Nevers, et les amis de Racine le parodièrent sur les mêmes rimes : le duc de Nevers, outré de cette parodie, où lui et la duchesse de Mazarin sa sœur étaient fort maltraités, et que l'on attribuait à Racine et à son ami Boileau, annonça une vengeance éclatante par un sonnet sur les mêmes rimes ; mais M. le prince rendit sans effet les menaces du duc de Nevers en se déclarant hautement le protecteur de Racine et de Boileau, et la querelle fut apaisée quand on sut que c'était le chevalier de Nantouillet, le comte de Fiesque et d'autres seigneurs qui avaient fait dans un repas la parodie du sonnet attribué au duc de Nevers, Ce duc mourut en 1707. *Voy.* PRADON, GONZAGUE.

NEVISAN (JEAN), célèbre jurisconsulte italien, natif d'Asti, étudia le droit à Padoue, et l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé *Sylva nuptialis*, 1521, in-8°, livre curieux, qui souleva contre lui les personnes du sexe : il y traite ce qui regarde le mariage, conséquemment à cette question : « Faut-il se marier ou non ? » Il mourut en 1540 : il laissa un fils naturel qui fut avocat, devint fou, et mourut dans la misère.

NEWCASTLE. *Voy.* CAVENDISH.

NEWTON (ISAAC), né à Volstrope, dans la province de Lincoln, le jour de Noël 1642, descendait de la branche aînée du baron Jean Newton ; il réussit si promptement dans l'étude des mathématiques, qu'à l'âge de 24 ans il avait déjà posé les fondemens des deux ouvrages qui l'ont rendu si célèbre dans la suite, les Principes et l'Optique. Après avoir revu et augmenté ces ouvrages, il publia le premier en 1787, en latin, sous le titre de Principes mathématiques de la philosophie naturelle, Londres, 1726, in-4°. Mme du Châtelet en a donné une traduction française, Paris, 1759, 2 vol. in-4° : c'est dans cet ouvrage qu'il développe son système de l'attraction. M. Newton fut fait garde des monnaies en 1696, et trois ans après il devint maître des monnaies, emploi d'un revenu très-considérable, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fut élu en 1703 président de la société royale de Londres, et publia l'année suivante, en anglais, son Optique, où il donna un grand nombre d'expériences sur les couleurs, avec des découvertes qui rendront sa mémoire immortelle : ce Traité d'Optique a été traduit en latin par Samuel Clarcke, Londres, 1719, in-4°, et en français par M. Coste. Newton fut fait chevalier en 1708 par la reine Anne, et le roi Georges lui donna des marques publiques de son estime. Newton avait souvent des entretiens sur les sciences avec la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre ; et c'est pour cette princesse qu'il composa son Abrégé de chronologie, traduit en français par Granet, 1728, in-4°, où il a des sentimens et un système très-différens des autres chronologistes. M. Freret attaqua ce système, et Newton lui répondit avec vivacité en 1726. Le père Souciet, jésuite, s'éleva aussi contre la chronologie de Newton dans plusieurs dissertations ; et M. de la Nauze lui fit une belle réponse, qui a été insérée dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du père Desmolets. M. Newton ne discontinua point pendant toute sa vie de s'appliquer avec ardeur à la recherche de la nature, à la physique, à l'astronomie et aux mathématiques. Il mourut de la pierre à Londres, le 20 mars 1727, à 85 ans, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où l'on voit son mausolée à côté de celui du général Stanhope, avec une épitaphe dont quelques critiques ont blâmé le ton trop emphatique, *gratulentur sibi mortales tale ac tantum extitisse humani generis decus*. Il avait été reçu académicien associé de l'académie des sciences de Paris en 1699. On a de lui, outre ses Principes, son Optique, et sa Chronologie réformée, 1° une Arithmétique universelle en latin, avec des Commentaires de Castillon, Amsterdam, 1661, 2 vol. in-4° ; 2° *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1711, in-4°, traduit en français par M. de Buffon, Paris, 1740, in-4° ; 3° plusieurs lettres dans le *Commercium epistolicum, lectiones*

opticæ, 1729, in-4°, qui se trouvent aussi dans ses Opuscules, Lausane, 1744, 3 vol. in-4°. Il avait même commenté l'Apocalypse, où il trouvait clairement que le pape est l'Antechrist, et les autres chimères des protestans contre l'église romaine. Il a voulu, dit un homme d'esprit, consoler par ses rêveries la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, etc. On remarque dans les ouvrages de Newton un génie supérieur, et une connaissance profonde de ce qu'il y a de plus relevé et de plus difficile dans la physique, dans l'astronomie et dans les mathématiques. Il était d'un caractère doux et tranquille, simple, affable, modeste et rempli de candeur. Persuadé de la révélation, il était attaché à la religion chrétienne, et le livre qu'il lisait le plus souvent était la Bible. On trouve à la fin de sa Chronologie des réflexions sur la concorde et sur la suite des événemens de l'Évangile, qui font voir que ce grand philosophe et ce profond mathématicien avait fait une étude particulière du Nouveau Testament. Il jouit pendant sa vie des honneurs et de la gloire qu'il méritait, bien différent en cela de Descartes, qui n'a été vraiment honoré qu'après sa mort.

NICAISE (Saint), évêque de Reims, au 5e siècle, fut martyrisé en cette ville par les Vandales, pour la foi de J.-C.

NICAISE (Claude), natif de Dijon, où son frère était procureur-général à la chambre des comptes, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, où il demeura quelques années, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avait à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il mourut au village de Velley, au mois d'octobre 1701, à 78 ans. On a de lui un *Discours sur les Sirènes*, Paris, 1691 in-4°, dans lequel il prétend, avec M. Huet, qu'elles étaient des oiseaux et non pas des poissons ou des monstres marins; l'Explication d'un ancien tombeau et monument trouvé dans le diocèse d'Auch, in-4°; une Dissertation latine sur une médaille de l'empereur Adrien, in-4°; la Traduction française de la description italienne des tableaux du Vatican, par Bellori, manuscrit. Il serait à souhaiter qu'on publiât le Recueil de ses Lettres et de celles que les savans lui ont écrites.

NICANDRE, *Nicander*, célèbre grammairien et poète grec, natif de Claros, demeura long-temps en Etolie, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, dont il ne nous reste que deux ouvrages en vers, intitulés *Theriaca* et *Alexipharmaca*, grec et latin, dans *Corpus poetarum græcorum*, et séparément, par Gorris, Paris, 1557, in-4°, traduit en français par Grevin, Anvers, 1567, in-4°. Il florissait vers l'an 140 avant J.-C. Les anciens citent souvent ses ouvrages avec éloge.

NICANOR, général de l'armée des rois de Syrie, fut envoyé en Judée contre les Juifs; mais il fut vaincu par Judas Machabée, en 2 batailles, 165 et 162 avant J.-C.: il perdit la vie dans la dernière.

NICANOR, natif de l'île de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICÉARQUE, l'un des plus excellens peintres de l'antiquité, dont on admirait surtout une Vénus au milieu des trois Grâces, un Cupidon, et un Hercule d'un air triste et plein de dépit, pour s'être laissé vaincre par l'amour.

NICÉPHORE (Saint), célèbre martyr d'Antioche, vers 260, était un simple laïque, lié d'amitié avec un prêtre nommé Saprice, brouillé depuis peu avec lui. Celui-ci étant sur le point d'avoir la tête tranchée pour la foi de J.-C., Nicéphore alla le trouver comme on le conduisait au supplice, lui demanda pardon, et fit tout ce qu'il pût pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne. Alors Nicéphore se déclara chrétien, et eut la tête tranchée à la place de Saprice.

NICÉPHORE (Saint), célèbre patriarche de Constantinople, succéda à Tharaise en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes Images contre l'empereur Léon l'Arménien, ce qui le fit exiler en 815, dans un monastère, où il mourut saintement en 828, à 70 ans.

On a de lui 1° un Abrégé historique, depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Constantin Copronime, imprimé au Louvre, 1648, in-fol., faisant partie de la Bysantine; il a été traduit en français par le président Cousin : c'est un ouvrage solide et exact, mais trop sec et trop concis; 2° un Abrégé chronografique, qui se trouve à la fin du Syncelle, et plusieurs autres ouvrages en grec, qui se trouvent dans les conciles du père Labbe, ou dans la Bibliothèque des Pères. Le cardinal Baronius rapporte dans le 2e tome de ses Annales la confession de foi de ce patriarche.

NICÉPHORE (Callixte), historien grec du 14e siècle, a donné une Histoire ecclésiastique jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol.

NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802, sur l'impératrice Irène, qu'il relégua dans l'île de Metelin. Il favorisa les iconoclastes, et fit paraître beaucoup de haine contre l'église romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Nicéphore déclara ensuite Auguste son fils Staurace, pour prévenir les révoltes; mais sa cruauté les multiplia : Bardane, que les troupes d'Asie avaient élu empereur, eut les yeux crevés, et ses complices furent punis. L'empereur, défait par les Sarrasins, se soumit à leur payer un tribut de 33 mille pièces d'or; ce fut une occasion pour ce mauvais prince de vexer ses sujets par les impôts. Il fut plus heureux contre les Bulgares; ce qui obligea Chrumne ou Crame, leur roi, à lui demander la paix; mais n'ayant pas voulu l'accorder, les Bulgares, réduits au désespoir, l'attaquèrent de nuit, mirent son armée en déroute, et le tuèrent dans sa tente le 25 juillet 811. Chrumne fit faire une coupe du crâne de cet empereur, pour s'en servir dans les festins solennels. Staurace son fils ne se sauva qu'avec peine, et mourut de ses blessures l'année suivante.

NICÉPHORE II, empereur d'Orient, surnommé Phocas, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, après avoir remporté de célèbres victoires sur les Sarrasins et sur les Russes, fut reconnu et couronné empereur le 6 août 963, après la mort de l'empereur Romain-le-Jeune. Il continua par lui-même et par ses généraux de faire de grands progrès contre les Musulmans. Mais pendant que l'empereur était la terreur des ennemis : il était le fléau de ses sujets; il augmenta les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. L'impératrice Théophanie, son épouse, lasse de vivre avec l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, le fit assassiner le 11 décembre 969, par dix conjurés, à la tête desquels était Jean Zimiscès, qui lui succéda.

NICÉPHORE III, surnommé *Botoniate*, fut déclaré empereur d'Orient le 1er octobre 1077. Il fit la guerre à Nicéphore Bryenne, le prit et lui creva les yeux, et punit tous ceux qui se révoltèrent contre lui; mais n'ayant pas eu la reconnaissance qu'il devait avoir pour Alexis Comnène, le plus ferme appui de son trône, celui-ci le détrôna le 1er avril 1081, et le fit renfermer dans un monastère. Botoniate y mourut quelque temps après.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-à-dire *garde des archives*, auteur grec, du commencement du 9e siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans le Recueil du droit gréco-romain.

NICÉPHORE BLÉMIDAS, savant moine et prêtre grec du mont Athos, au 13e siècle, refusa le patriarcat de Constantinople, et fut favorable aux latins : On a de lui deux Traités de la procession du Saint-Esprit, dans lesquels il réfute ceux qui soutenaient que l'on ne peut pas dire que le Saint-Esprit procède du père par le fils, imprimés avec d'autres théologiens grecs, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°.

NICÉPHORE GRÉGORAS, historien grec du 14e siècle, fut bibliothécaire de l'église de Constantinople, et eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une Histoire qui contient ce qui s'est passé depuis l'an 1204 jusqu'en 1341 : la meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec et en latin, en 1702, 2 vol. in fol. *Voyez* Bryenne.

NICERON (Jean-François), habile mathématicien, natif de Paris, entra dans l'ordre des minimes en 1632, et s'y appliqua à l'étude de l'optique, dans laquelle il fit de grands progrès. Il était ami du célèbre Descartes, et mourut à Aix le 22 septembre 1646, à 33 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Thaumaturgus opticus*, 1646, in-fol. Il en avait donné l'essai dans sa *Perspective curieuse*, 1638, in-fol., réimprimée avec l'*Optique* du père Mersenne, 1652, in-fol. : cette dernière édition est la plus estimée. Il avait encore traduit de l'italien le Traité des chiffres de Cospi, 1641, in-8°.

NICERON (Jean-Pierre), savant religieux barnabite, était parent du précédent. Il naquit à Paris le 11 mars 1685. Il enseigna les humanités et la théologie dans son ordre, et se livra ensuite tout entier à la composition de plusieurs ouvrages qui lui ont fait honneur, et dont le plus connu est intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, 43 vol. in-12, dont les 3 derniers sont posthumes, et renferment plusieurs articles qui ne sont point de lui ; le tome 10 a 2 part., ce qui forme 44 vol. : cet ouvrage est curieux et intéressant. Les autres écrits du père Nicéron sont *Le grand Fébrifuge*, ou discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et vraisemblablement pour la peste, traduit de l'anglais de Jean Hanckoc, in-12, réimprimé sous le titre de *Traité de l'eau commune*, 1730, 2 vol. in-12 ; *La conversion de l'Angleterre au christianisme, comparée avec sa prétendue réformation*, traduite de l'anglais, in-8°. Il a traduit quelques pièces qui se trouvent à la fin de la Géographie physique, ou Histoire naturelle de la terre, in-4° ; *Voyage de J. Owington*, 1725, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris le 8 juillet 1738, à 53 ans.

NICET (Flavius Nicetius), l'un des plus éloquens et des plus judicieux orateurs et jurisconsultes des Gaules, dans le 5e siècle, dont Sidoine Apollinaire, qui était son ami, fait un grand éloge.

NICÉTAS (Saint) natif de Césarée en Bythinie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, à cause de son zèle pour la foi et pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acœmètes, dans le monastère de Médicée, sur le mont Olympe, et mourut en 824.

NICÉTAS SERRON, savant diacre de l'église de Constantinople, dans le 11e siècle, puis évêque d'Héraclée, auquel on attribue une Chaîne des pères grecs sur le livre de Job, grecque et latine, Londres, 1637, in-fol.; une autre sur les Psaumes, et une troisième sur le Cantique des cantiques. On a aussi de lui des Commentaires sur une partie des œuvres de saint Grégoire de Naziance.

NICÉTAS (David), historien grec du 9e siècle, nommé le *Paphlagonien*, quoiqu'il fût de Constantinople, a écrit la Vie de saint Ignace, patriarche de Constantinople, qui a été traduite en latin par Frédéric Mutius, évêque de Termoli, imprimée à Ingolstad en 1604. Nicétas est encore auteur de différens Panégyriques qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, de Combéfis.

NICÉTAS ACHOMINATE, célèbre historien grec, surnommé Choniate, parce qu'il était de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Après la prise de cette ville par les Français en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui une Histoire depuis l'an 1118 jusqu'à l'an 1205, 1647, in-fol.; elle fait partie de la Byzantine : cette histoire est estimée, quoique le style en soit très-mauvais ; elle a été traduite en français par le président Cousin. On a encore de cet auteur un Trésor ou Traité de la foi orthodoxe, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

NICHOLS (Guillaume), né en 1664, fut reçu docteur en théologie en 1695. Il était alors curé de Selsey, près de Chichester. Il est mort vers 1717, après avoir publié différens ouvrages en anglais, entre autres Essai pratique du mépris du monde, 1704, in-8° ; les Avantages d'une bonne éducation, 1698, in-4° ; du Devoir des inférieurs envers leurs supérieurs, 1701, in-8° ; la Vie de saint François de Sales, 1701, in-8° ; *De litteris inventis*, 1711, in-8°, etc.

NICHOLSON (GUILLAUME), né en 1655, étudia à Oxford. Après avoir possédé quelques bénéfices, il devint archidiacre de Carlisle en 1682, et en fut sacré évêque en 1714. En 1718 il fut transféré à l'évêché de Derry en Irlande, et nommé à l'archevêché de Cashel le 9 février 1727; mais il mourut le 14 du même mois. Il a travaillé à l'Atlas anglais, 3 vol. in-fol., 1680, 1681 et 1683, et il est auteur de la Bibliothèque historique d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, trois vol. in-8°, réunis en un vol. in-fol., depuis sa mort; de Sermons et de quelques ouvrages sur des contestations ecclésiastiques.

NICIAS, capitaine athénien, célèbre par sa valeur et par ses richesses, était fils de Nicerate. Il s'éleva par son mérite aux premiers emplois militaires, et remporta plusieurs victoires. Il persuada aux Athéniens de consentir à une trève de 50 ans avec les Lacédémoniens; et dans la guerre de Sicile, il fut nommé l'un des généraux de cette expédition; mais s'étant opiniâtré avec sa flotte au siége de Syracuse, il fut vaincu et fait prisonnier, puis mis à mort avec le général Démosthène, 413 ans avant J.-C.

NICOCLÈS, fils d'Évagoras, roi de Chypre et de Salamine, succéda à son père, qui fut assassiné par l'eunuque Thrasidée 374 avant J.-C. C'était un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, sénateur juif, de la secte des pharisiens, alla voir de nuit J.-C., eut une conversation avec lui, et devint ensuite son disciple. C'est lui qui, après la mort de notre Sauveur, prit soin de sa sépulture. On lui attribue un Evangile que nous avons en latin; mais c'est un livre apocryphe, qui est rempli de fables, et qui ne mérite aucune croyance: il a été composé par les manichéens.

NICOLAI (PHILIPPE), luthérien hessois, dans le 16e siècle, est connu par deux satires sanglantes contre le pape, l'une *De duobus antichristis Mahumete et pontifice romano*, Marpurgi, 1590, in-8°; l'autre *De antichristo romano perditionis filio*, Rostochii, 1609, in-8°.

NICOLAI (NICOLAS), gentilhomme de Dauphiné, publia en 1568, in-fol., un relation curieuse de ses voyages, sous le titre de *Navigations orientales*. Il mourut à Paris le 25 juin 1583.

NICOLAI (JEAN), savant docteur de Sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Monza, village du diocèse de Verdun, près de Stenai, en 1594, et prit le bonnet de docteur le 15 juillet 1632. Il enseigna la théologie à Paris, chez les jacobins, pendant 20 ans, et mourut le 7 mai 1673, à 78 ans. On a de lui 1° une bonne édition de la Somme de saint Thomas, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce docteur, Lyon, 1660 et suivantes, 19 vol. in-fol.; 2° cinq Dissertations sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, contre M. de Launoi, in-12; 3° *Judicium, seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi*, in-4°, etc., écrit qu'il a aussi donné en français, sous le titre d'*Avis délibératif*, etc., sur cette proposition de M. Arnauld: *La grâce a manqué à saint Pierre*, in-4°, etc. Cet écrit du père Nicolai fut réfuté par MM. Arnauld, Nicole et de la Lane, dans l'écrit latin qui a pour titre *Vindictæ S. Thomæ circa gratiam sufficientem*; 4° des thèses sur la grâce, réfutées par M. Nicole, dans le *Causa Arnaldina*, où l'on trouve aussi un écrit du même M. Nicole contre le *Judicium censorium* du père Nicolai; 5° enfin quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a des opinions singulières. Il ne faut pas le confondre avec Philippe Nicolai, habile théologien, mort en 1608, dont on a plusieurs ouvrages, ni avec Melchior Nicolai, célèbre professeur de théologie à Tubinge, mort en 1659, dont on a aussi divers ouvrages.

NICOLAS, le premier des sept diacres choisis par les apôtres, donna occasion, selon quelques auteurs, à la secte des nicolaïtes, et fut ensuite évêque de Samarie; mais ces deux faits sont incertains. Les sectaires qui se parent de son nom avaient des idées extravagantes sur la divinité et sur la création: ils admettaient la communauté des femmes, et pratiquaient sans scrupule les impiétés du paganisme.

NICOLAS (SAINT), célèbre évêque de Myre en Lycie, que l'on croit avoir

vécu au 4e siècle, est honoré par un culte public dès le 6e siècle; mais il n'y a rien que d'incertain sur les circonstances de sa vie et de sa mort.

NICOLAS DE TOLENTIN (Saint), naquit à Tolentin en 1239, et fut chanoine de cette ville, après y avoir fait ses études. Il entra ensuite dans l'ordre des augustins, et s'acquit une grande réputation par ses vertus et par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1310.

NICOLAS Ier, romain, et diacre de l'Église romaine, succéda au pape Benoît III le 25 mars 858, et fut sacré le même jour dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de saint Ignace, et frappa d'anathème Photius, ce qui donna origine au schisme déplorable qui subsiste encore entre l'église grecque et l'église latine. Photius de son côté excommunia Nicolas: il prétendait que la primauté de l'église était passée avec les empereurs à Constantinople. Nicolas excommunia Lothaire, avec Valdrade, concubine de ce prince; mais les évêques de France n'eurent aucun égard à ses censures, ne voulant pas le reconnaître pour pape en cette cause. Il travailla ensuite avec zèle à la conversion des Bulgares, qui le consultèrent en 866, sur 106 questions touchant la religion, auxquelles le pape répondit par autant d'articles. Il tint plusieurs synodes, et mérita le nom de *Grand*, à cause de son zèle, de sa fermeté et de ses autres belles qualités. Il mourut le 13 novembre 867, après un glorieux pontificat de 9 ans, 6 mois et 20 jours. Il nous reste de lui un grand nombre d'Épîtres dans le Recueil des conciles, et dont on a publié un vol. in-fol.

NICOLAS II, appelé auparavant Gérard de Bourgogne, parce qu'il était né en cette province, devint évêque de Florence, et fut élu pape à Sienne, le 28 décembre 1058. Il fit casser l'élection factieuse de l'antipape Benoît X, et confirma à Richard la principauté de Capoue, et à Robert Guischard la Pouille et la Calabre. Telle est, selon M. Fleury, l'origine du royaume de Naples. Nicolas II mourut à Florence le 22 juillet 1061: on a de lui 9 lettres.

NICOLAS III, nommé auparavant Jean Gaëtan, romain, de la maison des Ursins, cardinal diacre, fut élu pape à Viterbe le 25 novembre 1277. Il était savant et ami des gens de lettres, et il avait de grandes qualités; mais il ternit la gloire de ses belles actions par un trop grand attachement à ses parens, et par une haine injuste contre Charles d'Anjou, roi de Sicile: on dit même qu'il entra dans la conjuration des Vêpres siciliennes, avec Pierre, roi d'Aragon; mais il n'en vit point l'exécution, étant mort d'apoplexie le 22 août 1280. On lui attribue un Traité *De electione dignitatum*.

NICOLAS IV, natif d'Ascoli, dans la marche d'Ancône, de l'ordre des frères mineurs, appelé auparavant Jérôme, cardinal, évêque de Palestrine, succéda au pape Honorius IV le 22 février 1288. Il était habile philosophe et bon théologien, et avait été employé par les papes précédens dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Église avec sagesse, apaisa les dissensions qui s'étaient élevées dans Rome et dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile et d'Aragon, et fit paraître un grand zèle pour la conversion des infidèles et pour le recouvrement de la Terre-Sainte; mais il n'eut pas la consolation de voir réussir ses desseins, étant mort le 4 avril 1292. On lui attribue des Commentaires sur l'Écriture sainte, sur le Maître des sentences, et plusieurs autres ouvrages. Ce lui qui fonda l'université de Montpellier.

NICOLAS V, nommé auparavant Thomas de Sarzane, cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, succéda au pape Eugène IV le 16 mars 1447. Il travailla aussitôt à la paix de l'Église et de l'Italie, et il réussit heureusement, en engageant Félix V à renoncer aux droits qu'il prétendait avoir à la papauté, et en recevant à la communion le célèbre cardinal d'Arles, déposé par Eugène IV. Nicolas était d'un caractère doux et paisible, libéral, magnifique et zélé pour le bien du peuple et pour la gloire de la religion. Il embellit la ville de Rome, et s'acquit une estime universelle par ses bienfaits et par la protection qu'il accordait aux savans. C'est sous son pontificat que les

belles-lettres, qui avaient été comme ensevelies pendant plusieurs siècles, commencèrent à reprendre naissance : il fit rechercher avec soin les plus beaux manuscrits grecs et latins, pour enrichir sa bibliothèque, et récompensa avec magnificence ceux qui s'appliquaient à traduire les livres grecs et à faire fleurir les sciences. Enfin ce grand pape, ayant découvert une conspiration formée contre lui, et reçu la nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs, en eut tant de chagrin, que la maladie dont il était tourmenté augmenta, et qu'il en mourut le 24 mars 1455, à 57 ans. Dominique Georgi, chapelain du pape Benoît XIV, a donné en latin une Vie très-curieuse du pape Nicolas V, imprimée à Rome en 1742, in-4°: on trouve une de ses lettres dans l'ouvrage d'Arcudius, *De processione Spiritus sancti*. *Voyez* JEAN XII.

NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, fut considéré comme l'un des plus savans hommes de son siècle. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°.

NICOLAS-LE-GRAMMAIRIEN, savant patriarche de Constantinople, succéda à Eustache en 1084, et fut surnommé *Musalon*. Il mourut en 1111. On a de lui des Décrets, et une Epître synodale, dans les Basiliques de Fabrot.

NICOLAS DE CLAIRVAUX, savant religieux du 12e siècle, fut disciple et secrétaire de saint Bernard, et se retira ensuite dans le monastère de Montiramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un volume de Lettres qui sont estimées dans la Bibliothèque des Pères.

NICOLAS DE CUSA (CUSANUS), né en 1401, à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, était fils d'un batelier nommé Jean Crebs. Le comte de Manderscheidt prit soin de son éducation. Il prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans, et se rendit habile, non-seulement dans le latin, le grec et l'hébreu, mais aussi dans la philosophie, les mathématiques, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. Quelque temps après il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, dans le monastère de Tartemberg ; mais il ne fut jamais dominicain. Nicolas de Cusa devint curé de Saint-Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité en 1441 au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs, et où il s'acquit tant de réputation qu'Eugène IV se l'attacha, et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liége ; mais Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le fit cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen, dans le Tirol, siége où il le maintint, malgré les chanoines et Sigismond même, archiduc d'Autriche, qui avait fait élire, d'une manière irrégulière, Léonard Corsmer son chancelier. Le cardinal de Cusa assista à l'ouverture du jubilé en 1450, et fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les unir contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il se concilia tellement l'estime des Allemands pendant sa légation, qu'il y fut encore envoyé en qualité de légat, par les papes Calixte II et Pie II. Ce dernier pape fit ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé de nouveau avec lui, à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme. Sigismond fit les plus belles promesses ; mais à peine le cardinal Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc : dès ce moment on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse ; le pape excommunia Sigismond ; et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très-dures. Ce grand homme, rendu à son diocèse, mourut quelque temps après, à Todi, le 11 août 1454, à 53 ans. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Bâle en 1565, en 3 tomes in-fol. ; le premier contient des Traités théologiques sur les mystères, sur la filiation de Dieu, etc. Le second tome renferme le grand Traité intitulé *la Concordance catholique*, pour prouver la supériorité du concile au-dessus du pape ; l'*Alcoran criblé*, et quelques autres Traités de controverse ; des *Conjectures sur les derniers temps*, dans lesquelles il met la défaite de l'antechrist et la gloire de l'E-

glise dans le 18e siècle, et avant 1734 : on en a donné une traduction française en 1700, in-8°. Il est surprenant qu'un aussi bon esprit se soit laissé aller à des imaginations aussi chimériques. Enfin le troisième vol. contient des Traités de mathématiques, de géométrie et d'astronomie. On remarque dans tous les ouvrages du cardinal de Cusa beaucoup de science et d'érudition, mais trop de subtilités et d'abstractions métaphysiques. On estime surtout son grand traité intitulé *la Concordance catholique*. Le père Gaspard Hattzeim, jésuite, a écrit sa vie imprimée à Trèves en 1730, en latin.

NICOLAS DE LYRE ou DE LYRA, *Lyranus*, célèbre cordelier du 14e siècle, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Lyre, bourg de Normandie, au diocèse d'Evreux, de parens juifs. Après avoir été instruit dans les sciences des rabbins, il embrassa la religion chrétienne, et entra chez les cordeliers à Verneuil en 1291. Il vint ensuite à Paris, où il enseigna avec réputation. Son mérite l'éleva aux premières charges de son ordre, et lui acquit l'estime des grands. La reine Jeanne, comtesse de Bourgogne et femme du roi Philippe-le-Long, le nomma l'un des exécuteurs de son testament en 1325. Il mourut le 23 octobre 1340, dans un âge très-avancé. On a de lui des Postilles ou petits Commentaires sur toute la Bible, qui ont été autrefois en grande réputation, dont l'édition la plus rare est de Rome, 1472, 7 tom. in-fol., et la meilleure est d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. : ces Commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol.; il y en a une traduction française, Paris, 1511 et 1512, 5 vol. in-fol.; une dispute contre les Juifs, in-8° ; un Traité particulier contre un rabbin, qui se servait du Nouveau Testament pour combattre la religion chrétienne, et d'autres ouvrages non imprimés, dans lesquels on remarque une connaissance de l'Ecriture sainte beaucoup plus parfaite qu'on ne l'avait communément de son temps.

NICOLAS DE METHONE, évêque de cette ville, dans le 11e siècle, régla son diocèse par les canons, l'édifia par ses vertus, et l'éclaira par sa science. On trouve dans la Bibliothèque des Pères un Traité de cet évêque sur la présence réelle de J.-C. dans l'eucharistie, et dans Allatius un Traité de la procession du Saint-Esprit.

NICOLAS DE PISE, fameux architecte et sculpteur du 13e siècle, fit un tombeau de marbre pour le corps de saint Dominique, et bâtit à Bologne l'Eglise et le couvent des dominicains. On voit de lui plusieurs autres monumens à Pise et dans les villes les plus célèbres d'Italie.

NICOLAS EYMERIC, fameux dominicain, natif de Gironne, fut inquisiteur-général sous le pape Innocent VI, puis chapelain de Grégoire XI, et juge des causes d'hérésies. Il mourut à Gironne le 4 janvier 1399. Son principal ouvrage est intitulé *Le Directoire des inquisiteurs*, dont les meilleures éditions sont celles où se trouvent les corrections et les scolies de Penna. Il y a dans cet ouvrage des maximes pernicieuses et qui font horreur, suivant lesquelles non-seulement des hommes privés, mais des princes et des rois peuvent être jugés secrètement par l'inquisition, et sans être entendus, et ensuite mis à mort par le poison ou autrement. Il est étonnant qu'un livre qui contient des principes si détestables ait été imprimé à Barcelone, puis à Rome, 1587, in-fol., et à Venise en 1607 : le Commentaire n'en est pas moins dangereux. On a donné un abrégé en français, 1762, in-12.

NICOLAS (Augustin), avocat, natif de Besançon, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des langues espagnoles et italiennes. Il devint conseiller d'état du duc de Lorraine, dont il avait sollicité l'élargissement auprès du roi d'Espagne, et fut pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, à la sollicitation de dom Louis de Haro. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivait facilement en vers et en prose, et on a de lui 1° des Poésies réimprimées à Besançon en 1693. On le railla beaucoup pour s'être vanté ridiculement, dans des vers gravés au bas de son portrait, d'égaler Horace, Virgile et Ovide ; 2° une Relation de la dernière révolution de Naples, une autre de la campagne de 1664 en Hongrie, avec diverses pièces historiques ; Dissertations sur cette question : si la torture

est un moyen sûr de découvrir les crimes secrets, Amsterdam, 1682, in-12.

NICOLAS (GABRIEL), seigneur de la Reynie, conseiller d'état, et premier lieutenant-général de police de la ville de Paris, naquit à Limoges, d'une famille ancienne, et fut envoyé à Bordeaux pour y faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guyenne en 1650. Le duc d'Epernon, gouverneur de la province, le présenta ensuite à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661, et créa pour lui en 1667 une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de cet excellent magistrat que nous sommes redevables de la plupart des beaux réglemens de police qui s'observent dans Paris. Il se fit généralement estimer par sa vigilance et par son intégrité, par son amour pour le bon ordre et pour la sûreté du peuple. Sa Majesté, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. M. de la Reynie mourut le 14 juin 1709, à 85 ans, universellement regretté.

NICOLE (PIERRE), naquit à Chartres le 13 octobre 1625, de Jean Nicole, avocat de cette ville. Il vint à Paris en 1642, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il apprit en même temps l'hébreu, se perfectionna dans le grec, apprit l'italien et l'espagnol, et donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse, dont messieurs de Port-Royal s'étaient chargés. Il fut reçu bachelier de Sorbonne le 19 juin 1649, et se préparait à entrer en licence; mais les disputes survenues à l'occasion des cinq fameuses propositions de Jansénius, et ses liaisons avec M. Arnauld l'en détournèrent. Il se retira alors à Port-Royal, auquel il s'attacha, et travailla avec M. Arnauld à plusieurs des ouvrages que ce célèbre docteur publia pour sa défense; ils allèrent ensemble en 1664 à Châtillon, près de Paris, chez M. Varet, où ils continuèrent de travailler de concert. Depuis ce temps M. Nicole demeura en divers endroits, tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris en l'abbaye de Haute-Fontaine, à Grenoble, etc. En 1656 il fut sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, mais après un examen de trois semaines et de l'avis de M. Pavillon, évêque d'Aleth, il demeura simple tonsuré. Quelques-uns ont prétendu qu'étant resté court à l'examen du sous-diaconat, il prit le refus qu'on fit de l'admettre comme un avertissement de Dieu. Il fut obligé en 1679 de sortir du royaume, à cause de ses écrits en faveur de Jansénius; il se retira à Bruxelles, puis à Liége, ensuite à Orval et en divers autres endroits. Enfin il eut permission de revenir à Paris en 1683. Il continua de s'y appliquer à l'étude et à la composition des ouvrages qui lui ont acquis une si grande réputation. Il vivait avec beaucoup de simplicité, aimait la retraite et le repos, et n'était aucunement versé dans les manières du monde: il avait néanmoins la conversation agréable, et savait l'intéresser par des réflexions solides et peu communes; mais il était si crédule, qu'il ajoutait foi à tous les faits qu'on lui rapportait, quelque peu vraisemblables qu'ils fussent, ne pouvant s'imaginer qu'on le voulût tromper. Il n'avait point la répartie prompte dans la conversation, et il était lent à trouver des raisons de ce qu'il avançait; ce qui lui faisait dire au sujet de M. de Tréville, homme d'esprit et qui parlait bien: « Il me bat dans la chambre; mais je ne suis pas plutôt au bas de l'escalier, que je l'ai confondu »: sa timidité allait jusqu'à la faiblesse: à peine osait-il sortir de sa maison, tant il appréhendait les accidens imprévus, dont mille personnes, disait-il, avaient été tuées ou blessées. Il mourut à Paris, d'une seconde attaque d'apoplexie le 16 novembre 1695, à 70 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en latin et en français, mieux écrits dans cette dernière langue que dans la première: les principaux sont 1° *les Essais de morale*, en 14 vol. in-12, parmi lesquels on trouve 3 vol. de Lettres et les *Réflexions sur les épîtres et évangiles*, 5 vol., et qui, joints aux *Instructions théologiques sur les sacremens*, 2 vol., sur le *Symbole*, 2 vol., sur le *Pater*, un vol., sur le *Décalogue*, 2 vol., et sur le *Traité de la prière*, 2 vol., forment les 23 vol. des *Essais de morale*; 2° les *Lettres imaginaires et visionnaires*, 1667, 2 vol. in-12; 3° *La petite Perpétuité*, avec sa défense; 4° *La grande Perpétuité*, avec M. Ar-

nauld, 3 vol. in-4° : cet excellent ouvrage est presque tout de M. Nicole, et M. Arnauld y a très-peu de part; 5° les *Préjugés légitimes contre les calvinistes*, in-12; 6° *Traité de l'unité de l'église*, contre le ministre Jurieu; 7° *Les prétendus réformés convaincus de schisme*; 8° *Réfutation des principales erreurs des quiétistes*; 9° un très-grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansénius et de M. Arnauld; 10 plusieurs Ecrits contre la morale des casuistes relâchés; 11° Ecrits sur la grâce générale : ils ont été recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits de M. Arnauld, du père Quesnel et des autres théologiens qui ont combattu ce système; 12° *Traité de la foi* humaine, 1664, in-4°, composé avec M. Arnauld: ce Traité passe pour un chef-d'œuvre parmi les amis de messieurs de Port-Royal; 13° un choix d'épigrammes latines, intitulé *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12; 14° traduction latine des Lettres provinciales, avec des notes, etc., sous le nom de Wendrock. Tout ce qu'a fait M. Nicole, sous le nom de Wendrock, a été traduit en français par mademoiselle de Joncoux: on a encore de M. Nicole un très-grand nombre d'autres écrits, dont il composa plusieurs avec M. Arnauld. On ne peut nier que M. Nicole ne soit un des plus polis et des meilleurs écrivains: on trouve dans tous ses ouvrages beaucoup de génie, une suite de raisonnemens solides, une métaphysique profonde, et une érudition peu commune; on lui reproche néanmoins, comme à M. Arnauld son ami, d'avoir pris la défense des écrits de Jansénius, quoique la Sorbonne, le clergé de France et toute l'église les eussent condamnés. On a publié en 1733, in-12, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. Nicole*.

NICOLE (Claude), de la même famille que le précédent, fut conseiller, puis président en l'élection de Chartres sa patrie, où il mourut le 22 novembre 1685, à 74 ans. Il était savant, et il avait un talent médiocre pour la poésie française. On a un Recueil de ses poésies, dont la plus ample édition est celle de Paris en 1693, 2 vol. in-12 : ce sont pour la plupart des traductions et des paraphrases en vers français, des poètes latins.

NICOLE (François), né à Paris le 23 décembre 1683, dut ses progrès dans les mathématiques à M. de Montmort, qui se chargea de son éducation. Il démontra la paralogisme de la solution de M. Mathulon, sur la quadrature du cercle, et gagna les 3000 livres que son adversaire avait déposées pour celui qui démontrerait la fausseté de sa solution; mais il en fit présent à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il était de l'académie des sciences, et mourut le 8 avril 1724. On trouve plusieurs de ses Mémoires dans ceux de l'académie.

NICOLLE DE LA CROIX (Louis-Antoine), était ecclésiastique, et mourut à Paris sa patrie en 1760, à 56 ans. Il a traduit la Méthode d'étudier saint Augustin, de Ballerini, 1760, in-12; une Géographie estimée, 1773, 2 vol. in-12; et l'Abrégé de cette géographie en un vol.

NICOLO, peintre célèbre, surnommé *del Abbate*, né à Modène en 1512, vint en France en 1552, et s'y acquit beaucoup de réputation par ses tableaux, dont on voit un grand nombre à Paris et ailleurs. Il mourut en cette ville dans un âge avancé. Il excellait surtout dans le coloris.

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, succéda à son père Zipoète, 281 avant J.-C., et traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. On prétend qu'il bâtit la ville appelée de son nom Nicomédie. Zeilas et Prusias ses fils régnèrent successivement après lui.

NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, détrôna Prusias son père, roi de Bithynie, et le fit tuer dans un temple de Jupiter à Nicomédie, 198 ans avant J.-C. Il régna ensuite en paix jusque sur la fin de sa vie; mais craignant alors la puissance de Mithridate, dont il avait épousé la sœur, veuve d'Ariarate, parce que ce prince avait fait un de ses fils roi de Cappadoce, il aposta un jeune homme, qu'il disait être le troisième fils d'Ariarate. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, qui mourut l'année suivante, 92 ans avant J.-C.

NICOMÈDE III son fils lui succéda, et fut détrôné par son frère aîné, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans,

75 ans avant J.-C., laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMÈDE, géomètre célèbre par l'invention de la courbe conchoïde. Il vivait peu après Eratosthènes.

NICON (Saint), moine célèbre du 10e siècle, surnommé *Metanoïte*, travailla avec zèle et avec succès à la conversion des Arméniens, et mourut à Corinthe le 26 novembre 998. On a de lui un petit Traité de la religion des Arméniens, dans la Bibliothèque des Pères.

NICON, le plus célèbre patriarche de Russie, naquit en 1613, d'une famille très-obscure. Il étudia la théologie et l'Écriture sainte, les seules sciences connues alors en Russie. Il se maria, et obtint une cure de village; mais épris des charmes du cloître, il se retira dans une île de la mer Blanche, où il forma une communauté religieuse, après qu'il eut persuadé à sa femme de prendre le voile. Le supérieur de cette communauté l'ayant contraint d'en sortir, il passa dans un autre couvent pour les intérêts duquel il fut envoyé à Moscou. Alexis Michaelowits admirant sa piété, son éloquence et ses talens, le retint à la cour, et l'éleva à la dignité patriarcale en 1652. Il s'appliqua alors à réformer son église et ses ministres: il établit des séminaires; fit venir des manuscrits grecs du mont Athos; fit réimprimer la Bible en langue esclavonne, et fit ôter des églises les portraits des personnes décédées, qu'y avaient placés leurs parens, parce qu'il s'était aperçu que le peuple ignorant leur adressait des hommages. De si grands changemens ne pouvaient que déplaire à un clergé crapuleux et ignorant. Nicon prévit bien l'orage qui se formait contre lui; il se démit de la dignité patriarcale en 1658, et se retira dans le couvent de Jérusalem, à trente milles de Moscou, où il pratiquait les plus grandes austérités. Ses ennemis ne furent pas encore satisfaits; ils le firent déposer dans un concile tenu en 1666; il fut renfermé. Fédor, successeur d'Alexis, le fit mettre en liberté, et il mourut en 1681. Son corps fut transporté au couvent de Jérusalem, où il fut enterré avec tous les honneurs rendus aux patriarches. Dans sa retraite il fit une collection complète des Annales de la Russie, depuis le moine Nestor jusqu'au règne d'Alexis: elle est regardée comme très-importante par les historiens de Russie.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain et maître de requêtes de l'hôtel du roi, était de Nîmes. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1559, et en rapporta la plante qui de son nom fut appelée *Nicotiane*, mais qui est plus connue sous le nom de *tabac*. Il la présenta à la reine Marie de Médicis, ce qui lui fit donner encore le nom d'*herbe à la reine*. Il mourut à Paris le 18 mai 1600. On a de lui un Dictionnaire français-latin, 1606, in-fol.; un Traité de la marine, et d'autres ouvrages manuscrits.

NIDHARD ou NITHART (Jean-Evrard), jésuite, naquit au château de Falkeinstein en Autriche, le 8 décembre 1607. Après avoir enseigné la philosophie et le droit canon à Gratz, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa le roi Philippe IV. Après la mort de ce prince, il devint inquisiteur-général, et eut beaucoup de part au gouvernement. Le père Nithart n'avait pour toute mérite qu'une morgue insupportable. Il osait dire au duc de Lerme: « Vous me devez du respect, à moi qui tiens tous les jours votre Dieu dans mes mains, et votre reine à mes pieds. » Mais il laissait le trésor sans argent, les places fortes en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, sans chef et mal payées. Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, forma contre lui un parti qui l'obligea de sortir de la cour en 1669. Il se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne, puis cardinal en 1672. Il mourut en cette ville le 1er février 1681, à 73 ans. On a de lui quelques ouvrages sur la conception de la Sainte-Vierge. Ses différens ouvrages sont imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe), savant jésuite, natif de Madrid, mort le 7 avril 1658, à 68 ans, dont on a un Traité de l'origine de l'Écriture sainte, Lyon, 1641, in-fol.; *Historia naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.; *Occulta philosophia*, Madrid, 1643, in-4o, rare; un Eloge des jésuites,

en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol., etc.

NIEULANT (Guillaume), habile peintre de paysages, né à Anvers en 1584, est mort à Amsterdam en 1635. Il a aussi gravé une suite de paysages, à l'eau forte, d'après lui et d'après Paul Brill.

NIEUWENTIT (Bernard), habile philosophe et savant mathématicien hollandais, naquit à Westgraafdyk en 1654. Il se rendit très-habile dans la médecine et dans la philosophie, et devint conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerende, où il se fit estimer par son intégrité et par son savoir. Il mourut le 30 mai 1718, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un excellent Traité en hollandais, traduit en français par Nogues, sous ce titre: *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1740, in-4°, en Hollande en 1727; 2° une Réfutation de Spinosa, in-4°, en hollandais; 3° *Analysis infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4°; 4° *Considerationes circa calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-8°.

NIGIDIUS FIGULUS (Publius), l'un des plus savans hommes de l'ancienne Rome, vivait au même temps que Cicéron. Il composa plusieurs livres sur divers sujets, mais on les trouva si subtiles et si difficiles, qu'on les négligea. Il devint prêteur et sénateur, et seconda Cicéron avec beaucoup de prudence, à dissiper la conjuration de Catilina. Dans la suite, ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, et mourut dans son exil 45 ans avant J.-C. Cicéron, qui fait de lui un grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. Saint Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servait d'un exemple tiré de la roue de potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisait contre l'astrologie: « Pourquoi la fortune de deux enfans jumeaux n'est-elle pas la même? » Il ne nous reste de ses écrits que des Fragmens, recueillis par Rutgersius.

NIGRISOLI (François-Marie), habile médecin italien, natif de Ferrare, dont on a divers ouvrages qui sont estimés, entre autres un Traité du quinquina en latin, Ferrare, 1700, in-4°; *Pharmacopœa ferrariensis*, etc. Il mourut à Ferrare le 10 décembre 1727, à 79 ans. Son père Jérôme Nigrisoli, mort en 1689, à 69 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata medica*.

NIHUSIUS (Barthold), natif de Wolpe, dans les états de Brunswick, embrassa la religion catholique à Cologne vers 1622, et devint abbé d'Ilfeld en 1620, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au mois de mars 1657, à 66 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire. On trouve un ouvrage de lui sur la communion des Orientaux, sous une seule espèce, dans l'ouvrage d'Allatius, *De perpetuâ consentione*, etc.

NIL, *Nilus* (Saint), disciple de saint Chrisostôme, et l'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle et de la profession religieuse, est célèbre par sa piété et par son savoir. Il exerça la charge de préfet de la ville de Constantinople sous l'empire de Théodose-le-Jeune, et embrassa dans la suite la vie solitaire sur le mont Sinaï, avec son fils Théodule, dans le même temps que sa femme entra dans un monastère de vierges. Il mourut en 451. Toutes ses œuvres furent imprimées dans la Bibliothèque des Pères, et à Rome, en 1668 et 1678, 2 vol. in-fol., en grec et en latin. On estime principalement ses Epîtres et ses Exhortations à la vie spirituelle.

NIL, archevêque de Thessalonique, dans le 14e siècle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir écrit en faveur, adopta les erreurs de Nil, et les soutint dans un écrit; Saumaise les a réunis tous deux en un vol. in-4°, Elzevir, 1645.

NILUS DOXAPATRIUS, archimandrite, c'est-à-dire abbé d'un monastère grec, composa, par ordre de Roger, roi de Sicile, dans le 12e siècle, un Traité des cinq patriarcats, dont Etienne Le Moine a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINO DE GUEVARA, peintre espagnol, né à Madrid en 1631, prit ce qu'il y avait de mieux dans les écoles flamande, italienne et espagnole, et s'en fit une manière distinguée par le coloris, la touche ferme et vigoureuse, et surtout par la correction du dessin. Il mourut en 1698. On voit ses ouvra-

ges dans les églises de Cordoue, Malaga et Grenade.

NINON. *Voy.* Lenclos.

NINUS, premier roi des Assyriens, était, dit-on, fils de Bélus ou de Nemrod, roi de Babylone. On ajoute qu'il subjugua et agrandit Ninive, qu'il vainquit Zoroastre, roi de la Bactriane, qu'il épousa Sémiramis, qui était d'Ascalon, qu'il subjugua presque toute l'Asie, et qu'il mourut après un règne glorieux de 52 ans, vers 2150 avant J.-C.; mais tous ces faits sont fabuleux ou incertains.

NIOBÉ, fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, princesse d'une grande beauté, ayant eu sept fils et sept filles, osa se préférer avec ses enfans à Latone, qui n'avait eu qu'Apollon et Diane. Lotone, irritée d'un tel mépris, fit tuer à coups de flèches, par Diane et par Apollon, les quatorze enfans de Niobé, laquelle en conçut une douleur extrême, et fut métamorphosée en rocher, selon la fable. Il ne faut pas la confondre avec Niobé, fille de Phoronée, et mère d'Argus et de Pélarge.

NIPHUS (Augustin), né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, épousa à Sessa une fille très-sage et très-vertueuse, nommée *Angelella*, dont il eut quelques enfans. Quelque temps après on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé qu'il y composa un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutenait qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde, surtout les moines, contre Niphus; ce qui l'obligea à publier son Traité avec des corrections, en 1492, in-fol., réimprimé en 1503 et 1527. Niphus donna depuis ce temps au public une suite d'autres ouvrages qui lui acquirent une si grande réputation que les plus célèbres universités d'Italie lui offrirent des chaires avec des appointemens considérables. Il est constant qu'il avait mille écus d'or d'appointemens, lorsqu'il professait à Pise, vers 1520. Le pape Léon X eut une telle estime pour lui qu'il le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès-arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique, de légitimer des bâtards, et d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces priviléges singuliers sont du 15 juin 1521. Niphus était un philosophe d'assez mauvaise mine, mais il parlait de bonne grâce, aimait la bonne chère et les plaisirs, et avait le talent d'amuser et de plaire par ses contes et par ses bons mots, ce qui lui procurait de l'accès auprès des grands seigneurs et des dames de considération qui étaient charmés de l'entendre. On ne sait point au juste l'année de sa mort. Il est sûr qu'il vivait encore en 1545, et qu'il était mort en 1550. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il mourut. On a de lui des Commentaires latins sur Aristote et Averroès, 14 vol. in-fol.; des Opuscules de morale et de politique, Paris, 1645, in-4°; un Traité de l'immortalité de l'âme, contre Pompenace, Venise, 1518, in-fol., etc. Il est trop diffus, et il écrit mal en latin.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avait parmi ses cheveux blancs un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla sa fille ayant conçu de l'amour pour Minos qui assiégeait Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son père, et livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir et fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla, se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, et fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourrait bien être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendait la fortune de ce héros.

NITART ou NITARD. *Voyez* Nidard.

NITHARD, abbé de Saint-Riquier, d'une noble et ancienne maison, était attaché à Charles-le-Chauve, et mourut vers 853. Nous avons de lui une Histoire des guerres entre les trois fils de Louis-le-Débonnaire, dans le recueil des historiens de France.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, fit bâtir un pont sur ce fleuve, et fit mettre sur son tombeau une inscription par laquelle elle promettait de grands biens à ceux qui l'ouvriraient. On dit que

Darius le fit ouvrir, et qu'il n'y trouva que ces mots : « Si tu n'avais pas été insatiable d'argent, tu n'aurais pas violé la sépulture des morts. »

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), prêtre, né à Paris, entra au séminaire de Saint-Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1723, époque des changemens arrivés à ce séminaire ; son opposition à la bulle Unigenitus le fit renfermer quatre mois à la Bastille en 1730. Il était prieur commandataire de Saint-Géréon, diocèse de Nantes, et mourut le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il a publié la *Relation des assemblées de Sorbonne au sujet de la constitution*, 7 vol. in-12 ; *Le cri de la foi*, 3 vol. in-12 ; *La Constitution déférée à l'église universelle, ou Recueil général des actes d'appel*, 1757, 4 volumes in-fol.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (Pierre-Claude), natif de Paris, s'est acquis de la réputation par un genre de comédie qu'il a renouvelé, et que l'on a nommé le *comique larmoyant*. Au lieu d'imiter Aristophane, Plaute, Térence, Molière et les autres célèbres poètes comiques qui l'avaient précédé, et au lieu de faire rire en peignant les différens ridicules du caractère, les travers d'esprit, et les autres vices ou défauts extérieurs des mœurs et de la société, il s'est attaché à représenter les faiblesses du cœur, à toucher et à attendrir. Il a fait en ce genre cinq comédies : *La fausse antipathie* ; *Le préjugé à la mode* : cette pièce a eu le plus grand succès ; *Mélanide* ; *Amour pour amour*, et *L'Ecole des mères*. Il fut reçu de l'académie française en 1736, et mourut à Paris en 1754, à 63 ans. On a encore de lui une tragédie intitulée *Maximien*, et l'*Epître à Clio*, poëme didactique et ingénieux, où il attaque solidement et avec esprit le faux système de M. de la Mothe en faveur de la prose. Mais les louanges qu'il y prodigue à des auteurs méprisables ne font point d'honneur à son goût. La dernière édition de ses ouvrages est de 1763, 5 vol. in-12.

NIZOLIUS (Marius), célèbre grammairien italien, natif de Bersello au 15e siècle, contribua beaucoup dans le 16e à la renaissance des lettres. On a de lui 1° *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos, libri IV* : il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs ridicules opinions en plusieurs points ; le célèbre Leibnitz donna en 1670 une nouvelle édition de cet ouvrage, in-4° ; 2° *Thesaurus Ciceronianus*, ou *Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. : c'est un bon dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui a composé ces sortes de dictionnaires des œuvres de Cicéron.

NOAILLES (Antoine de), chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, etc., naquit le 4 septembre 1504, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et château de Noailles, situé près de Brives. Il fut ambassadeur en Angleterre, chambellan des enfans de France, et amiral sous Henri II. En 1547, il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux dont ils s'étaient emparés, et mourut le 11 mars 1562, à 58 ans. François de Noailles son frère, évêque de Dax, et l'un des plus habiles négociateurs de son siècle, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople. Il mourut à Bayonne le 16 septembre 1585, à 66 ans : leurs Ambassades en Angleterre ont été imprimées à Paris, 1763, 5 vol. in-12.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, et maréchal de France, etc., était fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit le 5 février 1650, fut fait premier capitaine des gardes-du-corps en survivance de son père, eut le commandement de la maison du roi en Flandre en 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Gironne, etc., et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, naquit en 1678, épousa Françoise d'Aubigné, seule nièce de madame de Maintenon, et jouit de

toute la faveur que put lui procurer une pareille alliance. Il servit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne, et fut nommé grand d'Espagne de la première classe par Philippe V en 1718; il fut du conseil de régence, reçut le bâton de maréchal de France en 1733, et mourut en 1766, âgé de 88 ans.

NOAILLES (Louis-Antoine de), frère d'Anne-Jules, célèbre cardinal, et archevêque de Paris, proviseur de Sorbonne, etc., naquit le 27 mai 1651. Après avoir été reçu docteur de Sorbonne le 14 mars 1676, il devint évêque de Cahors en 1679, puis de Châlons-sur-Marne en 1680, archevêque de Paris en 1695, et enfin cardinal le 21 juin 1700. Il fit paraître pendant toute sa vie une piété exemplaire dans sa conduite, et une attention à faire fleurir dans le clergé la science, les bonnes mœurs et la régularité. Il fit à ce sujet d'excellens règlemens, et maintint avec zèle la discipline ecclésiastique. Il était doux, affable, d'un accès facile aux pauvres comme aux riches, et très-charitable. L'approbation authentique qu'il donna en 1695, étant évêque de Châlons, au livre du père Quesnel, lui causa bien du chagrin ; il chargea plusieurs docteurs d'en retrancher ce qu'ils trouveraient de répréhensible ; et ce fut après cette révision que parut l'édition de 1699. M. de Noailles avait censuré trois ans auparavant, par une ordonnance du 20 août 1696, le livre de M. de Barcos, intitulé *Exposition de la foi catholique touchant la grâce*. Mais après avoir condamné, dans la première partie de cette ordonnance, les erreurs du livre de Jansénius, il s'étendit beaucoup dans la seconde partie, pour prouver la grâce efficace par elle, et la prédestination gratuite ; et il y fit défense de donner à qui que ce soit le nom vague de janséniste, qu'à ceux qui seraient convaincus d'avoir enseigné quelques-unes des cinq propositions dans le sens naturel, selon les nouveaux brefs d'Innocent XII. Cette ordonnance déplut tellement aux jésuites, qu'on assure que le père la Chaise, confesseur du roi, dit « qu'il ferait boire à ce prélat jusqu'à la lie, le vase de la colère de la société. » Le père Doucin, jésuite, composa et publia à cette occasion en 1698 le fameux problème, savoir : auquel il fallait croire, ou de M. de Noailles, archevêque de Paris, condamnant l'Exposition de la foi, ou du même M. de Noailles, évêque de Châlons, approuvant le père Quesnel. Ce problème fut comme le signal d'attaque à l'égard du livre du père Quesnel. M. de Noailles obtint qu'il fût lacéré et brûlé par arrêt du parlement, et condamné à Rome par un décret du Saint-Office. Il donna de nouveaux sujets de mécontentement aux jésuites dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida. Il y admit la dénonciation du livre du cardinal Sfondrate, et il y eut grande part à la condamnation de 127 propositions, parmi lesquelles on y condamne le pacte enseigné par Molina, et quelques autres opinions, comme renouvelant le pélagianisme, *mutatis tantùm vocibus*. Le fameux cas de conscience proposé en 1701 : « Si l'on pouvait donner les sacremens à un homme qui aurait signé le Formulaire en croyant, dans le fond de son cœur, que le pape, et même l'Église, peut se tromper sur les faits », occasionna de nouveaux troubles. Quarante docteurs signèrent qu'on pouvait donner l'absolution à un tel homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine, et le pape Clément XI donna en 1705 sa bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou humaine, que l'assemblée du clergé reçut le 3 août de la même année : le cardinal de Noailles, qui y présidait, fit insérer dans le procès-verbal d'acceptation, que les évêques acceptaient cette bulle par voie de jugement : cette clause déplut beaucoup à Clément XI ; et quoique ni le pape, ni le clergé de France n'eussent ordonné de signer cette bulle, le cardinal de Noailles crut néanmoins devoir la faire signer aux religieuses de Port-Royal. Elles le firent en ajoutant que c'était sans déroger à ce qui s'était fait à leur égard à la paix de Clément IX. Cette restriction fut mal interprétée. Le cardinal de Noailles avait souvent dit qu'il regardait Port-Royal-des-Champs comme le séjour de l'innocence et de la piété, et il avait assuré les religieuses qu'il ne contribuerait jamais à leur destruction; mais il ne leur tint pas parole. Leur monastère fut détruit, et elles

dispersées par son autorité en 1709. Clément XI, qui avait donné, le 13 juillet 1708, un décret contre le livre du père Quesnel, *voy.* QUESNEL, donna le 8 septembre 1713 la bulle *Unigenitus*, dont l'enregistrement éprouva de grandes difficultés au parlement, et ne fut fait qu'avec des modifications. Le cardinal de Noailles anima tellement contre lui le père Tellier, confesseur du roi, qu'il dit (à ce qu'on prétend), « qu'il fallait qu'il perdit sa place, ou le cardinal la sienne », et qu'il proposa de le faire déposer dans un concile national; en quoi il aurait peut-être réussi sans le crédit de madame de Maintenon, dont le cardinal de Noailles était allié. Quoi qu'il en soit, le cardinal de Noailles accepta enfin purement et simplement la constitution, par un mandement du 1er octobre 1728, et mourut à Paris le 4 mai 1729, à 78 ans. Il avait souvent dit au père Bourdaloue, « qu'il voulait toujours être l'ami des jésuites, jamais leur valet. » Mais il ne fut ni l'un ni l'autre. C'est à lui principalement qu'est dû l'établissement de la maison des prêtres de Saint-François de Sales. *Voy.* WITASSE. On a de lui plusieurs Instructions pastorales. La seconde partie, celle de 1719, n'a paru qu'après sa mort. Gaston Jean-Baptiste-Louis de Noailles son frère, évêque de Châlons-sur-Marne après lui, était un prélat d'une piété exemplaire. Il mourut à Châlons le 17 septembre 1720, à 72 ans.

NOBILIUS. *Voy.* FLAMINIUS.

NOBLE (EUSTACHE LE), l'un des fertiles écrivains de son temps, naquit à Troyes en 1643, d'Eustache Le Noble, président et lieutenant-général de cette ville, d'une famille noble et ancienne. Il se fit un nom dans la république des lettres par des pasquinades ingénieuses, et par plusieurs petits ouvrages où l'on trouve de l'esprit, du feu et de l'enjouement. Il devint procureur-général du parlement de Metz. Mais sa mauvaise conduite lui ayant attiré des affaires fâcheuses, il fut accusé d'avoir fait de faux actes à son profit, et fut mis en prison au Châtelet, où on le condamna à faire amende honorable et à un bannissement de neuf ans. Il appela de cette sentence et fut transféré à la Conciergerie. Ce fut là qu'il devint l'amant et l'avocat de Gabrielle Perreau, dite la *belle épicière*, que son mari avait fait renfermer dans cette prison pour ses désordres. Le Noble fit en sa faveur plusieurs Mémoires et autres Écrits qui eurent un grand cours. S'étant sauvé de la Conciergerie en 1695, il se tint long-temps caché avec cette femme, qui s'était sauvée d'un couvent où elle avait été transférée, et en eut trois enfans; mais ayant été repris, il fut condamné malgré le beau discours qu'il fit à ses juges sur la sellette le 24 mars 1698. L'arrêt le condamna, comme faussaire, à faire une amende sèche à huis clos dans la chambre du Châtelet, et à un bannissement de neuf ans. Il sortit de prison quatre jours après, et l'année suivante il obtint des lettres de rappel de ban, à la charge de ne point exercer d'office de judicature. Sa maîtresse fut jugée au mois de mai suivant, et par l'arrêt, Le Noble fut chargé des trois enfans déclarés bâtards. Il mourut à Paris le 31 janvier 1711, à 68 ans, si pauvre que la charité de la paroisse Saint-Severin fut obligée de le faire enterrer. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 19 vol. in-12 : les principaux sont les *Dialogues sur les affaires du temps*, estimés; *Le Bouclier de la France*, ou *les Sentimens de Gerson et des canonistes, touchant les différends des rois de France avec les papes*; une Traduction des psaumes en prose; *Relation de l'état de Gênes; Histoire de l'établissement de la république de Hollande* : c'est un extrait de l'histoire de Grotius, à peu de chose près. Des Contes et des Fables avec le sens moral : c'est peu de chose; des Romans ou Historiettes, dont le fond est vrai, mais déguisé par des aventures romanesques; *L'École du monde*, 4 vol. in-12, en 24 entretiens. C'est lui qui a traduit les Voyages de Gemelli Carreri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOÉ, célèbre patriarche, fils de Lamech, naquit 2978 avant J.-C., et fut le seul avec sa famille qui fut préservé du déluge universel, lorsque Dieu par un juste jugement extermina tout le genre humain à cause de ses crimes. Ayant bâti une arche par ordre du Seigneur, il y entra avec sa femme, ses trois fils et les femmes de ses trois fils, et y renferma des animaux de chaque espèce, pour en repeupler la terre après le déluge. Dieu extermina alors

tous les hommes et les animaux de la terre, et ne conserva que ceux qui étaient dans l'arche. Noé en sortit un an après, et témoigna aussitôt sa reconnaissance en élevant un autel au Seigneur, et en lui offrant un sacrifice. Dieu agréa son sacrifice : il bénit Noé et ses enfans, fit une alliance éternelle avec eux, et promit que les eaux ne submergeraient plus la terre, donnant l'arc-en-ciel pour signe de cette promesse. Noé s'exerça ensuite à cultiver la terre, et planta la vigne ; mais ayant bu du jus de son fruit, dont il ne connaissait peut-être pas la force, il tomba dans l'ivresse, et parut découvert d'une manière contraire à la pudeur : ce qui l'exposa à la dérision de Cham. Noé à son réveil maudit Chanaan, fils de Cham, et mourut 2029 avant J.-C., à 950 ans, 350 ans après le déluge, laissant trois fils, savoir, Sem, Cham et Japhet, desquels sont sortis tous les peuples de l'univers.

NOÉMI, femme d'Élimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, il y perdit et maria ses deux fils à des filles moabites. Ces jeunes hommes étant morts sans enfans, elle prit le parti de revenir dans la Judée avec Ruth, une de ses belles-filles. Elles arrivèrent à Bethléem dans le temps qu'on y moissonnait l'orge. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, qui l'invita à manger avec ses gens. Ruth ayant raconté à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci lui apprit que Booz était proche parent d'Élimelech, et lui donna l'expédient pour le déterminer à l'épouser ; Ruth l'exécuta et épousa Booz, dont elle eut Obed, un des ancêtres de J.-C.

NOET, *Noetus*, fameux hérésiarque du 3e siècle, fut maître de Sabellius. Il confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de Jésus-Christ.

NOGARET (GUILLAUME DE), fut chargé par Philippe-le-Bel d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile des bulles dont le roi se plaignait. Les Colonne lui fournirent quelques troupes ; les habitans d'Anagnie, où était le pape, se laissèrent séduire avec de l'or et lui ouvrirent leurs portes. Au lieu de signifier simplement l'appel projeté, Sciarra Colonne, qui accompagnait Nogaret, donna au pape un soufflet, les autres lui firent souffrir mille indignités, jusqu'à ce que les bourgeois d'Anagnie, révoltés de la conduite de Nogaret et de ses satellites, prirent le pape sous leur escorte, et le conduisirent à Rome. Nogaret, de retour en France, eut les sceaux en 1307, et fut chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avait laissé commettre contre le pape ; il ne l'obtint qu'à condition de passer en Terre-Sainte, et de n'en pas revenir ; mais il mourut avant de partir. *Voy.* LA VALETTE.

NOGAROLA (LOUIS), savant écrivain du 16e siècle, natif de Vérone, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1559. On a de lui, en latin : 1° des Questions platoniques tirées de Plutarque ; 2° des Dialogues sur les accroissemens du Nil, in-4° ; 3° des Lettres touchant les hommes illustres d'Italie, avec l'*Ocellus Lucanus*, du même auteur, qui se trouve dans *Opera Mithologica*, Cambridge, 1671, in-8°, et divers autres ouvrages.

NOGAROLE (ISOTTA), était une fille fort instruite dans les belles-lettres, et fort versée dans la lecture des Pères. Elle mourut sans avoir été mariée, à Vérone sa patrie, en 1446, à 38 ans. Cent ans après on a imprimé d'elle un Dialogue sur la question de savoir « qui était plus coupable d'Adam ou d'Eve ; » elle y prend le parti d'Eve, contre Louis Foscaro, qui prenait celui d'Adam.

NOINVILLE (JACQUES-BERNARD DURET DE), maître des requêtes honoraire, président honoraire au grand conseil et de l'académie des inscriptions, dans laquelle il a fondé un prix de 400 liv. en 1733, est mort le 19 juillet 1768. Il est auteur de l'Histoire du théâtre de l'Opéra, 1757, 2 vol. in-8° ; Dissertation sur les bibliothèques et les dictionnaires, 1756, in-12 ; sur les fleurs de lis, 1757, in-12 ; sur les calendriers et les almanachs, 1762, in-12.

NOIR (JEAN LE), chanoine et théologal de Séez, était fils de Jean Le Noir, conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec ré-

putation, et se brouilla ensuite avec M. de Medavi son évêque, par sa hardiesse à reprendre non-seulement la doctrine, mais aussi les mœurs de ses supérieurs; il fut exilé en 1663, renfermé à la Bastille en 1683, et condamné le 24 avril 1684 à faire amende honorable devant l'église métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité; mais sa peine ayant été commuée en une prison perpétuelle, il fut ensuite conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes, où il mourut le 22 avril 1692. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont curieux, mais remplis d'injures et d'emportemens. Les principaux sont : 1° un Recueil de ses Requêtes et de ses Factums, in-fol.; 2° une Traduction de l'*Echelle du cloître*; 3° les *Avantages incontestables de l'église sur les calvinistes*, in-8°; 4° l'*Hérésie de la domination épiscopale qu'on établit en France*, in-12; 5° les *Nouvelles lumières politiques pour le gouvernement de l'église, ou l'Evangile nouveau du cardinal Palavicini dans son Histoire du concile de Trente*, Hollande, 1676, in-12 : cet écrit fit supprimer la traduction française que l'on préparait de l'Histoire de Palavicini; 6° *L'Evêque de cour*; 7° Protestation contre les assemblées du clergé, de 1681, in-4°; un Écrit curieux contre le Catéchisme de Séez, etc.

NOIR (LE PRINCE). *Voy.* EDOUARD, prince de Galles.

NOIRMOUTIERS (LOUIS DE LA TRIMOUILLE DE), descendait d'un fils puîné du petit-fils du fameux Louis de la Trimouille, dit le *chevalier sans reproche*. Il se distingua aux siéges de Perpignan, de Retwil, de la Motte. Il fut fait prisonnier à Dutling, et blessé à Dixmude; mais ses services ne lui auraient peut-être pas valu l'érection de sa terre en duché, si, après avoir été grand partisan du cardinal de Retz, il n'eut fait sa paix particulière lors de la rentrée du cardinal Mazarin dans le royaume. Le cardinal de Retz lui avait procuré le gouvernement de Charleville et du Mont-Olympe, qu'il garda lors de son accommodement. Il est mort à Châteauvilain le 12 octobre 1666.

NOLDIUS (CHRÉTIEN), naquit à Hoybia en Scanie, le 22 juin 1626, et fut nommé en 1650 recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant 4 ans. Il voyagea ensuite en Europe, et devint en 1664 ministre et professeur de théologie à Copenhague. Il mourut en cette ville le 22 août 1683. On a de lui plusieurs savans ouvrages, dont les principaux sont 1° *Concordantiæ particularum Hebræo-Chaldaïcarum*, ouvrage excellent, dont la meilleure édition est celle d'Iéne, en 1734, in-4°; 2° *Historia Idumæa, seu de vitâ et gestis Herodum diatribe*; 3° *Sacrarum historiarum et antiquitatum Synopsis*; 4° *Logica*; 5° une nouvelle édition de l'historien Josèphe, etc. Noldius est l'un des premiers qui ont soutenu que « les diables ne peuvent faire aucun miracle pour introduire ou autoriser l'erreur ou le vice. »

NOLIN (DENIS), avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte. Il mourut en 1710. On a de lui 1° Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissemens sur quelques difficultés, Paris, 1708, in-12; 2° deux Dissertations, l'une sur les Bibles françaises jusqu'à l'an 1541, et l'autre touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens.

NOLIN (JEAN-BAPTISTE), géographe de Paris, mort le 1er juillet 1762, à 76 ans, a fait plusieurs belles cartes, mais qui n'ont pas passé pour exactes.

NOLLET (JEAN-ANTOINE), né le 19 novembre 1700, à Pimpré, dans le diocèse de Noyon, enseigna la physique au duc de Savoie, aux enfans de France, et professa la physique expérimentale au collége de Navarre. Il était de l'académie des sciences, et mourut le 24 avril 1771. Ses ouvrages sont 1° des *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12; *L'Art des expériences*, 3 vol. in-12; *Lettres sur l'électricité*, 3 vol. in-12; *Recherches et Essai sur l'électricité*, chacun un vol.

NONIUS. *Voy.* NUNEZ.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe, péripatéticien, natif de Tivoli, dont il nous reste un Traité de la propriété du discours latin, sous ce titre : *De proprietate Sermonum*. Cet auteur n'est estimable que parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens auteurs, que l'on ne trouve point

ailleurs. Ce Traité, qui contient neuf chapitres, fut imprimé à Paris en 1614, in-8°, avec des notes. Les premières éditions de 1471 et 1476 sont rares.

NONNIUS ou NONIUS (PIERRE), en espagnol Nunez, savant médecin et mathématicien portugais, natif d'Alcaçar-do-Sal, fut précepteur de dom Henri, fils du roi Emmanuel, et enseigna les mathématiques dans l'université de Coimbre, avec une réputation extraordinaire. Il mourut en 1576 ou 1577, à 80 ans. On a de lui 1° deux livres *De arte navigandi*, Coïmbre, 1573, in-fol.; *De Crepusculis*, in-4°; 3° *Opera mathematica*, Bâle, 1592, in-fol., qu'il estimait beaucoup, etc.

NONNIUS ou NONIUS (LOUIS), savant médecin d'Anvers au 17e siècle, dont on a divers ouvrages estimés. Les principaux sont 1° *Ichthyophagia, sive de piscium esu*, in-8°: il y fait voir que, selon les anciens médecins, le poisson est un aliment très-salubre aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang propre à leur tempérament; 2° *Hispania*, 1607, in-8°, très-utile pour l'ancienne géographie d'Espagne; 3° un Commentaire sur les médailles de la Grèce et sur celles de Jules-César, d'Auguste et de Tibère, 1620, in-fol. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet; 4° un Commentaire sur la Grèce, les îles, etc., de Goltzius, ouvrage très-curieux; 5° un excellent Traité *De re cibariâ*, in-8°, où il prouve la même chose que dans son *Ichthyophagie*; 6° des Poésies, etc.

NONNUS, poète grec du 5e siècle, natif de Panople en Egypte, est auteur d'un poëme en vers héroïques, en 48 livres, intitulé *Les Dionysiaques*, dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. et séparément, Leyde, 1610, in-8°, et d'une Paraphrase en vers sur l'évangile de saint Jean, 1610, dans la Bibliothèque des Pères, et 1627, in-8°. Cette Paraphrase peut servir de commentaire. Son style est sombre et embarrassé.

NOODT (GÉRARD), célèbre professeur en droit à Nimègue, lieu de sa naissance, puis à Francker, à Utrecht et enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1725, à 78 ans. On a de lui d'excellens Traités sur des matières de jurisprudence, dont il donna lui-même un recueil qu'il fit imprimer à Leyde en 1724, in-fol. Barbeyrac a traduit son Traité sur le pouvoir des souverains, et la liberté de conscience, Amsterdam, 1714, in-12.

NOORT (OLIVIER DE), amiral hollandais, partit avec quatre vaisseaux et 248 hommes d'équipage pour aller troubler les possessions des Espagnols dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan. Il appareilla de Rotterdam le 2 juillet 1598, et sortit du détroit le 29 février 1600. Alors il n'avait plus que trois vaisseaux et 147 personnes. Il avait été obligé d'en brûler un sur les côtes du Brésil. Il en perdit un le 12 mars, et avec les deux autres il atteignit, le 16 septembre, les îles des Larrons. Il perdit encore un de ses vaisseaux dans un combat contre les Espagnols aux Manilles, et rentra avec un seul le 26 août 1601 à Rotterdam. Son Voyage se trouve parmi ceux de la compagnie des Indes.

NORADIN, fils de Sanguin, soudan d'Alep, le surpassa en tout, quoique Sanguin eût été le plus grand prince que les Turcs eussent de son temps. Noradin partagea avec son frère la succession de Sanguin, en 1143, et devint, par ce partage, soudan d'Alep. Également brave et prudent, grand capitaine, honnête homme et religieux, il devint bientôt l'un des plus puissans princes de l'Asie. Il défit d'abord Josselin de Courtenai, comte d'Edesse, et s'empara de la plupart de ses états 1148, le fit prisonnier et le laissa mourir dans les fers à Alep, après avoir défait le prince d'Antioche dans une bataille où il fut tué. Noradin conquit aussi la ville et l'état de Damas, et fut vaincu plus d'une fois par Baudouin, roi de Jérusalem. Ce prince ayant été empoisonné par son médecin, à l'âge de 32 ans, Noradin refusa de tirer avantage de cette mort, en disant « qu'il fallait plutôt compatir à la douleur qu'elle causait, puisque ce grand prince ne laissait point d'égal après lui. » Peu de temps après il conquit toute la Syrie, la Mésopotamie et la Cilicie, défit le sultan d'Icône, et porta ses armes avec succès en Egypte par son général Syracon. Il mourut en 1173; sa veuve se remaria avec Saladin, qui dépouilla son fils de ses états.

NORBERT (Saint), fondateur des prémontrés, naquit à Santein, dans le duché de Clèves, en 1082, d'une maison illustre alliée aux empereurs et aux princes de Lorraine. Il fut aumônier de l'empereur Henri V, qui voulut lui donner l'évêché de Cambrai; mais saint Norbert le refusa, et se démit même de ses bénéfices, pour aller prêcher de ville en ville. Barthélemi, évêque de Laon, attira cet illustre prédicateur dans son diocèse, et saint Bernard lui donna un vallon solitaire nommé Prémontré. Saint Norbert se retira dans ce vallon en 1120, y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de *Prémontré*, confirmé par Honorius II en 1126, et fut fait la même année archevêque de Magdebourg, où il appela plusieurs de ses chanoines. Il combattit l'hérétique Tanchelin, s'opposa à l'antipape Anaclet, et mourut dans sa ville archiépiscopale le 6 juin 1134. Il fut mis au nombre des saints par Grégoire XIII en 1584. On a de lui un Discours moral en forme d'exhortation, adressé aux chanoines de son ordre. On lui attribue quelques autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères

NORBERT (le Père). *Voy.* Parisot.

NORDEN (Frédéric-Louis), célèbre capitaine, alla en Egypte, où il prit les dessins de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les Mémoires de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en français: ils sont très-curieux et très-importans; on y voit les dessins des monumens qui subsistent dans la Thébaïde.

NOREȘ (Jason de). *Voy.* Denores.

NORIS (Henri), naquit à Vérone le 29 août 1631, d'Alexandre Noris, originaire d'Irlande, et auteur d'une histoire d'Allemagne. Il se fit religieux dans l'ordre des ermites de saint Augustin, et se livra à l'étude des saints pères et des antiquités ecclésiastiques avec tant d'ardeur qu'il s'y appliquait ordinairement 14 heures par jour. Il professa ensuite avec réputation à Pezaro, à Pérouse, où il prit le bonnet de docteur, et à Padoue. Le grand-duc de Toscane, informé de son mérite, l'appela à Florence en 1674, le prit pour son théologien, et le fit professeur en histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage que Noris donna au public fut son Histoire Pélagienne, qu'il fit imprimer à Florence en 1673, in-fol.: cet ouvrage ayant été attaqué par divers écrits, fut examiné deux fois avec rigueur au tribunal de l'inquisition, et en sortit sans aucune flétrissure. L'auteur fut même honoré par le pape Clément X du titre de *Qualificateur du saint office*. Ce savant homme demeura tranquille jusqu'en 1692, que le pape Innocent XII l'appela à Rome, et le fit sous-bibliothécaire du Vatican. On renouvela alors les accusations contre lui, et le pape fit examiner ses livres par des théologiens éclairés, dont le témoignage fut si avantageux à Noris que Sa Sainteté le fit consulteur de l'inquisition. Enfin cet habile homme s'étant justifié dans un livre qu'il publia en 1695, Innocent XII lui rendit enfin justice, en le faisant cardinal, le 12 décembre de la même année. Depuis ce temps-là le cardinal Noris fut de toutes les congrégations, et le saint Siége l'employa dans les plus grandes affaires. Il succéda au cardinal Casanate dans la place de bibliothéquaire du Vatican en 1700, fut nommé par le pape pour travailler à la réformation du calendrier en 1702, et mourut à Rome le 23 février 1704, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages bien écrits en latin, et remplis d'une érudition profonde: les principaux sont 1° l'Histoire Pélagienne, dont il donna une quatrième édition en 1702, in-fol.; 2° *Defensiones augustinianæ*, contre les pères Adam, Martinon et Annat, jésuites; cinq Dissertations sur différens points de l'histoire ecclésiastique; 3° un savant Traité sur les époques des Syro-Macédoniens, in-4° et in-fol; 3° une Dissertation sur le cinquième concile œcuménique; 4° *Dissertatio de duobus nummis Diocletiani et Licinii cum auctuario chronologico de votis decennalibus imperatorum*, ouvrage excellent; 5° *Cenotaphia pisana Caii et Lucci Cæsarum*; 6° *Historiæ Pelagianæ ab anonymi scrupulis vindiciæ*, etc. Toutes ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Vérone, 1729 à 1732, en 4 vol. in-fol. Le père Colo-

nia ayant mis dans la Bibliothèque Jansénienne les ouvrages du cardinal Noris au nombre des livres hérétiques, on suivit son exemple en Espagne, et l'on y mit en 1747, dans l'index des livres prohibés, l'Histoire Pélagienne du cardinal Noris, et sa Dissertation sur le cinquième concile œcuménique. Les augustins de Madrid s'en plaignirent au grand inquisiteur d'Espagne; mais ce prélat n'ayant eu aucun égard à leurs plaintes, ils s'adressèrent au pape Benoît XIV. Ce savant pape prit la défense du cardinal Noris, et écrivit fortement au grand inquisiteur d'Espagne, par une lettre datée du 31 juillet 1748. Cependant cet inquisiteur ne se rendit point, mais son successeur annula, par un décret solennel du 8 janvier 1758, ce qui avait été fait contre ce cardinal, et défendit sous peine d'excommunication de se prévaloir jamais de l'espèce de flétrissure qui avait été faite à la mémoire du cardinal Noris, ordonnant qu'on la regardât comme non avenue. Les ennemis de la mémoire de ce savant homme avaient publié quelques années auparavant un libelle sous ce titre, *Theses Norisianæ, in quibus dogmata Jansenii et Novatorum damnata magno adscribuntur Augustino.*

NORMANDIE (LA), fut donnée par Charles-le-Simple à * Rollon ou Robert Ier, qui abdique en 926, et meurt en. 930
Guillaume Ier son fils. 942
Richard Ier fils. 996
Richard II, fils. 1026
Richard III, fils. 1028
Robert II, frère. 1035
* Guillaume II, le Bâtard, fils . 1087
Robert III, fils. 1106
mourut en 1134.
Henri Ier roi d'Angleterre, frère. 1135
Guillaume III, compétiteur. . 1128
Matilde, fille de Henri Ier. . 1167
elle avait épousé Geofroi, comte d'Anjou, dit Plantagenet.
Henri II, fils. 1183
Geofroi Plantagenet, père. . 1189
Richard III, fils. 1199
Jean, fils de Henri II, sur lequel la Normandie fut confisquée pour crime de félonie. . . 1202

Il est sorti de cette maison quelques branches collatérales par bâtardise, qui sont éteintes dès le quinzième siècle en Angleterre, où elles étaient établies.

NORMANT (ALEXIS), célèbre avocat au parlement de Paris, et fils d'un procureur au même parlement, était né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr, et un amour sincère du vrai. Il joignait à ces dons précieux de la nature le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Avant que de se charger d'une cause, il l'examinait en juge impartial avec la plus grande sévérité; et quand il en avait senti l'injustice, il n'y avait nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, et l'arbitre des plus grands différends. Il excellait surtout dans l'art de la conciliation, et portait le désintéressement au plus haut degré. Ayant conseillé à une dame de ses clientes de placer sur une certaine personne une somme de 20,000 livres, et quelques années après cette personne étant devenue insolvable, il se crut obligé de restituer ces 20,000 livres à sa cliente, et il les lui a léguées par son testament. Il mourut à Paris le 4 juin 1745, à 58 ans, et fut enterré à Saint-Eustache.

NORRIS (JEAN), né en 1657 dans le comté de Wilts, entra dans l'état ecclésiastique, devint curé de Newton-Saint-Loe, dans la province de Sommerset, et ensuite de Bémerton, près de Sarum, où il est mort en 1711. Il a traduit en anglais l'*Effigies amoris* de Robert Warting, 1682, in-12; *Hierocles*, Oxford, 1682, in-8o; la Cyropédie, 1685, in-8o, avec M. Fr. Digtey. Il est auteur de Poésies et Discours, 1710, in-8o; d'une Théorie du monde idéal, Londres, 1704, in-8o; de Discours sur l'immortalité de l'âme, 1708, in-8o, etc. Il avait l'opinion du père Malebranche, que nous voyons tout en Dieu.

NORTH (FRANÇOIS), lord Guilfort, garde du grand sceau sous les règnes de Charles et Jacques II, est mort en 1685. Il auteur d'un *Traité de la pesanteur des fluides, considérée dans la vessie des poissons*, qu'on trouve dans le 2e vol. de l'*Abrégé des transac-*

tions philosophiques de Lowthorp ; *Essai philosophique sur la musique*, 1677 ; des *Concerto*, etc.

NORTH (Jean), frère du précédent, né le 4 septembre 1645, étant d'une faible complexion, fut destiné à l'état ecclésiastique. Il devint maître du collége de la Trinité à Oxford, et mourut en 1608. Il a publié plusieurs ouvrages de Platon, Cambridge, 1673.

NORTH (Georges), né à Londres en 1707, eut quelques bénéfices, et mourut le 27 juin 1772. C'était un habile antiquaire, qui a publié différentes Dissertations sur les anciennes monnaies d'Angleterre.

NORTON (Thomas), écuyer, était avocat et zélé calviniste sous le règne d'Elisabeth, comme il paraît par quelques Traités qu'il fit imprimer en 1569, in-8°. Il travailla à la révision des Psaumes en 1583 ou 1584, qui est le temps de sa mort. Le comte de Dorset, avec qui il était lié d'amitié, travailla avec lui à quelques Traductions du latin, et à une pièce dramatique intitulée *Ferrex et Porrex*, dont Norton fit les trois premiers actes. Elle a reparu depuis avec de grands changemens, sous le titre de *Gorboduc*.

NORTHUMBERLAND. *Voy.* Jeanne Gray.

NOSTRADAMUS (Michel), habile médecin et fameux astrologue au 16e siècle, naquit à Saint-Remi, petite ville à 4 lieues d'Arles, au diocèse d'Avignon, le 13 décembre 1503. Il étudia à Montpellier, et voyagea ensuite à Toulouse et à Bordeaux. De retour en Provence, il publia en 1555 ses sept premières Centuries, dont le roi Henri II fit tant de cas, qu'il voulut voir l'auteur. L'ayant fait venir il lui donna 200 écus d'or, et l'envoya voir les princes ses fils à Blois, pour tirer leur horoscope : c'était alors le règne de l'astrologie et des prédictions; Marie de Médicis en était entêtée. Le roi Charles IX lui donna aussi des marques publiques de son estime en passant en Provence. Nostradamus publia ses trois dernières Centuries en 1558, mourut à Salon le 2 juillet 1566, à 63 ans, et fut enterré dans l'église des Cordeliers, où l'on voit son épitaphe. L'on imprima depuis sa mort une onzième et une douzième Centuries. L'édition de Lyon, 1568, est estimée; celle d'Amsterdam, Jansson, 1668, in-12, se joint à la collection des Elzévirs. Tout le monde connaît le distique suivant, attribué à Etienne Jodelle, sur le caractère de Nostradamus :

Nostra damus, cum falsa damus, nam fallere nostrum est :

Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

Il avait été marié deux fois, et laissa deux fils : César Nostradamus, mort en 1629, qui est auteur d'une Histoire et Chronique de Provence, in-fol.; de Poésies, 1606 et 1608, 2 vol. in-12, imprimées à Toulouse; et Michel Nostradamus le jeune, qui excella dans la poésie provençale, et dont on a quelques pièces en ce genre. Celui-ci se mêlait d'astrologie comme son père, et fit imprimer un almanach ou prophéties de 1568. Etant au siége du Poussin en 1574, Saint-Luc lui demanda quelle en serait l'issue; Nostradamus répondit que la ville périrait par le feu; et pour faire réussir sa prophétie, il y mettait le feu. Saint-Luc, l'ayant aperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre, et le tua.

NOSTRADAMUS (Jean), frère puîné du précédent, exerça long-temps avec honneur la charge de procureur au parlement de Provence. On a de lui les *Vies des anciens poètes provençaux*, dits *Troubadours*, imprimées à Lyon en 1575, in-8° : ces Vies sont au nombre de 76; il y a trop de merveilleux et trop peu de critique. Il composa aussi des Chansons provençales.

NOSTRE (André Le), contrôleur des bâtimens du roi, dessinateur de ses jardins, et celui qui a porté l'art des jardiniers au plus haut point de perfection, naquit à Paris en 1613. Il avait près de 40 ans lorsque M. Fouquet, surintendant des finances, lui donna occasion de se faire connaître par les magnifiques jardins de Vaux-le-Vicomte. Il travailla ensuite pour Louis XIV à Versailles, à Trianon, à Saint-Germain, etc., et fit paraître un goût admirable dans tous ses ouvrages. Il alla à Rome avec la permission du roi en 1678, pour y acquérir de nouvelles connaissances; mais son génie l'avait conduit à la perfection, et il ne trouva rien de comparable à ce qu'il avait fait. Le pape Innocent XI voulut voir Le Nostre, et lui donna une audience assez longue,

sur la fin de laquelle Le Nostre s'écria : « J'ai vu les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté et le roi mon maître ! » — « Il y a grande différence, reprit le pape ; le roi est un grand prince victorieux, et je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nostre, charmé de cette réponse, et oubliant qui la lui faisait, frappa sur l'épaule du pape, en lui disant : « Mon révérend père, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré Collége. » Le pape rit du pronostic. Le Nostre, charmé de plus en plus des bontés du souverain pontife, et de l'estime singulière qu'il témoignait pour le roi, se jeta au cou du pape et l'embrassa. Il avait coutume d'embrasser ainsi tous ceux qui publiaient les louanges de Louis XIV, et il embrassait le roi lui-même toutes les fois que ce prince revenait de la campagne. Le Nostre avait aussi du talent pour la peinture. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie son bon sens et la vivacité de son esprit. Il mourut à Paris au mois de septembre 1700, à 87 ans.

NOTKER, *le Bègue*, florissait dans le 9e siècle. Il était moine de Saint-Gal, et composa un martyrologe qui est dans le *Canisius* de Basnage, et quelques autres ouvrages dans le *Novus thesaurus monumentorum* de dom Pez, Augsbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. *Nota* que le tome V est coté tome VI.

NOTKER, évêque de Liége, mort en 1008, se distingua par sa piété, sa science, et les bâtimens magnifiques dont il orna sa ville épiscopale. Il a laissé une Histoire des évêques de Liége qui se trouve dans le Recueil des évêques de Liége de Chapeauville, 1612, 3 vol. in-4o.

NOTREDAME (Bénédictines de la compagnie de). *Voy.* Lestonac.

NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE. *Voy.* Yvan.

NOUE (François de la), surnommé *Bras-de-Fer*, célèbre gentilhomme breton, né en 1531, porta les armes dans sa jeunesse en Italie. De retour en France il embrassa le parti des calvinistes, et leur rendit les services les plus importans par sa valeur, par sa prudence et par sa probité. Il prit Orléans sur les catholiques le 28 septembre 1567, conduisit l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et enleva plusieurs places. Ayant eu l'os du bras gauche cassé à la prise de Fontenai en Poitou, on le lui coupa à La Rochelle, et il s'en fit faire un de fer, dont il se servait bien, ce qui le fit surnommer *Bras-de-Fer*. La Noue passa en 1578 au service des états-généraux dans les Pays-Bas : il leur fut d'un grand secours, et fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove ; mais il fut fait lui-même prisonnier en 1580, et ne fut échangé avec le comte d'Egmont qu'en 1585. La Noue continua de servir avec gloire sous le roi Henri IV, et fut blessé à la tête au siége de Lambale en 1591, d'un coup de mousquet, dans le temps qu'il était monté sur une échelle pour reconnaître ce que l'on faisait dans la place. Il mourut de sa blessure quelques jours après. On a de lui *Discours politiques*, Genève, 1587, in-4o. Son fils Odet de la Noue, mort entre 1611 et 1620 ; est auteur de quelques poésies chrétiennes, Genève, 1594, in-8o. On a vu depuis un de ses petits-neveux se distinguer à la tête des volontaires pendant la guerre terminée en 1763 : c'était Stanislas-Louis de la Noue, comte de Vair, né en 1729, au château de Nazelles, près de Chinon, et tué dans une retraite à Saxerhausen en 1780, à 31 ans. Louis XV, en apprenant sa mort, dit : « Je viens de perdre un homme qui serait devenu le Laudon de la France » (fameux général autrichien). Il est auteur d'une *Nouvelle constitution militaire*, 1760, in-8o. M. le vicomte de Toustaint a fait imprimer son Éloge en 1782, à Rennes. *Voy.* la Noue.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieux en 1604, de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. S'étant brouillé avec M. de la Barde son évêque, ce prélat l'interdit de toutes les fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Noulleau composa plusieurs Ecrits et Factums pour sa défense ; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour pour se rendre à Saint-Quel, dans le diocèse de Dol, afin d'y offrir le saint

sacrifice. Il mourut de fatigues et d'austérités vers 1672. On a de lui 1° *Politique chrétienne et ecclésiastique, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée générale du clergé*, en 1665 et 1666, in-12; 2° *Conjuration contre les blasphémateurs*, in-4°; 3° *Pratiques de l'oraison*; 4° *L'Esprit du christianisme dans le saint sacrifice de la messe*; 5° *Traité de l'extinction des procès, de l'usage canonique des biens de l'Église*, etc.; 6° *Diverses pièces latines et françaises sur les libertés de l'Église gallicane*, in-4°, etc.

NOURRY (dom Nicolas Le), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Dieppe en 1647. Il se rendit habile dans l'antiquité ecclésiastique, travailla aux Editions de Cassiodore et de saint Ambroise, et mourut à Paris le 24 mars 1724, à 77 ans. On a de lui un *Apparat*, en latin, à la Bibliothèque des Pères, 1703 et 1715, en 2 vol. in-fol.; le premier est rare: c'est un Recueil de dissertations sur chacun des ouvrages des auteurs de cette collection dont le père Le Nourry voulait donner une nouvelle édition. On les joint à la Bibliothèque des Pères de Philippe Despont, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol., et avec l'Index de Siméon de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol.; cela forme 30 vol.: il y en a qui y joignent *Bibliotheca patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. Il prétend, dans une Dissertation sur le traité *De mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8°, que ce Traité n'est point de Lactance; mais il a été solidement réfuté sur ce point dans le journal de la Haie.

NOVARIN (Louis), savant religieux théatin, natif de Vérone, se rendit habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales. Il exerça divers emplois dans son ordre, et mourut à Vérone en 1650, à 56 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont des Commentaires sur les quatre évangiles et sur les actes des apôtres, 4 vol. in-fol; *Electa sacra*, 7 liv. en 6 vol. in-fol.; *Adagia sanctorum patrum*, 2 vol. in-fol., etc.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de Carthage au 3e siècle, pour éviter la punition de ses crimes, se joignit au diacre Félicissime contre saint Cyprien. Il passa à Rome en 251, et y trouva Novatien, prêtre ambitieux, qui s'était acquis une grande réputation par son éloquence, et qui murmurait de ce qu'on ne l'avait pas mis sur le siége de Rome plutôt que le pape Corneille. Novat fit amitié avec lui; puis ayant publié des calomnies atroces contre le pape, ils firent venir trois évêques simples et ignorans, et les ayant fait boire, ils les obligèrent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste qui dégénéra en hérésie; car Novat et Novatien soutinrent aussi que l'Église n'avait pas le pouvoir de remettre les grands crimes commis après le baptême, ni de recevoir à la communion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie. On attribue à Novatien le Traité de la Trinité, et le livre des viandes juives, qui sont parmi les œuvres de Tertullien. C'est lui et non pas Novat qui a donné son nom aux hérétiques appelés novatiens. Ils prirent aussi le nom de *catharres*, c'est-à-dire *purs*. Ils avaient un grand mépris pour les catholiques, et quand quelqu'un se rangeait de leur côté, ils le rebaptisaient. Saint Cyprien, saint Pacien, évêque de Barcelone, saint Ambroise et saint Basile sont entre les saints pères ceux qui ont combattu avec le plus de force l'hérésie des novatiens, qui a aussi été condamnée par le concile général de Nicée et par plusieurs autres conciles.

NOVATIEN. *Voy.* l'article précédent.

NOY (Guillaume), procureur-général sous le règne de Charles Ier, est mort en août 1634, et enterré à New-Brentford. Sa rigidité le fit regretter de ses amis et des ecclésiastiques; mais les cabaretiers, les ivrognes, les gens de mauvaise vie, les marchands de bière s'en réjouirent; les comédiens le jouèrent dans une comédie intitulée *Le Faiseur de projets mort*. Noy a fait plusieurs livres de jurisprudence anglaise.

NOYER (Anne-Marguerite Petit du), était de Nîmes et de la famille du père Coton, jésuite. Après avoir abjuré le protestantisme elle ép[illegible] M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit; mais ne s'accordant pas avec l'humeur de son mari, elle imagina de retourner au protestantisme, et de passer en Hollande avec deux filles qu'elle avait.

Elle s'y fit une ressource de l'art d'écrire, et y mourut en 1720. La cadette de ses filles eut une intrigue avec M. de V....., qui était à la suite de M. de Châteauneuf à la Haie en 1713. Pour se mettre à couvert du ressentiment de madame du Noyer, M. de V..... fut obligé de passer au plus vite en France. Ses Lettres ont été imprimées en 5 vol. in-12; ses Mémoires font le sixième; le tout a été réimprimé en 8 vol. petit in-12, qui se relient en 9, parce que le 8e a deux parties. Il y a dans ces Lettres bien des anecdotes douteuses, mais elles sont de nature à se faire lire avec plaisir. On a imprimé une satire contre elle : *Le Mariage précipité*, comédie en 3 actes en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS (Miles VI de), rendit de grands services au roi Philippe-le-Bel, qui le fit maréchal de France en 1304. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis Hutin, porta l'Oriflamme à la bataille de Montcassel, et mourut en 1350.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre, un des grands-oncles du précédent, eut des démêlés avec le comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte pour s'en venger chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterrerait un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporterait nu-pieds et en chemise dans le cimetière; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Hugues mourut en 1206.

NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, épousa Erèbe, dont elle eut beaucoup d'enfans. On la représente avec des habits noirs parsemés d'étoiles, traînée dans un char à deux chevaux.

NUMA POMPILIUS, second roi des Romains, natif de Cures, ville des Sabins, et fils de Pompilius-Atticus, succéda à Romulus, 715 avant J.-C. Pour adoucir le peuple romain, encore farouche et barbare, il institua des cérémonies religieuses, bâtit un temple à Vesta, choisit des vierges pour avoir soin de conserver le feu sacré, établit huit colléges de prêtres, et ordonna le culte de Janus. Il divisa l'année en 12 mois, et publia des lois très-sages et d'un grand usage. Voulant faire recevoir ses institutions avec plus de respect, il fit accroire au peuple qu'il les tenait de la nymphe Égérie, avec laquelle il conversait pendant la nuit. Il épousa Tatia dont il eut quatre fils, et une fille mariée à Tullus Hostilius qui lui succéda. Il mourut l'an 82 de Rome, 672 avant J.-C., après un règne de 42 ans.

NUMENIUS, philosophe grec du 2e siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. Il prétendait que Platon avait tiré de Moïse ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde; « car, qu'est-ce que Platon, disait-il, sinon Moïse parlant athénien? » Il ne nous reste de Numénius que des fragmens qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc.

NUMERIEN (Marcus-Aurelius-Numerianus), empereur romain, était fils de Carus et frère de Carin; il suivit son père en Orient, étant déjà César, et il lui succéda avec son frère Carin, au mois de janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'Arius Aper son beau-père, au mois de septembre 285. C'était un prince éloquent qui parlait en public avec grâce, et qui aimait les belles-lettres et la poésie. Après sa mort, l'armée romaine élut Dioclétien, qui tua Aper de sa main.

NUMITOR, était fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Procas en mourant, 800 avant J.-C., le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils régneraient tour à tour d'année en année; mais Amulius s'empara du trône et donna l'exclusion à Numitor, dont il fit mourir le fils, nommé *Lausus*, et contraignit Rhéa Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les vestales; mais cette princesse, étant devenue grosse, publia que c'était du dieu Mars. Elle accoucha de Rémus et de Romulus, qui tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône, 755 avant J.-C.

NUNEZ, ou NONIUS (Ferdinand), célèbre critique espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il était de Pincia, introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque; quoiqu'il fût de l'illustre maison des Gusman, il ne crut pas se dé-

honorer en professant les belles-lettres à Alcala et à Salamanque. Il mourut fort âgé en 1552. On estime surtout ses Commentaires sur Pline, sur Pomponius Mela et sur Sénèque.

NUNEZ. *Voy*. Nonnius.

NUZZI (Mario), peintre *Voyez* Mario.

NYDER (Jean), pieux et savant dominicain, mort après l'an 1440, dont on a un rare Traité ascétique, intitulé *Dispositorium moriendi*, petit in-4°, sans date ni lieu d'impression.

NYE (Philippe), ministre anglais non-conformiste, était né en 1596; il fut nommé curé de Saint-Michel à Londres; mais l'évêque le contraignit de l'abandonner, faute par lui de se conformer au rit anglican. Il passa en Hollande en 1633, où il resta jusqu'en 1640, que les presbytériens prirent le dessus. Il revint alors, et fut choisi par ceux de sa secte pour en être le champion. Il mourut l[illegible]7 septembre 1672 sur la paroisse dont il avait été curé, et y fut enterré. Nye a publié quelques ouvrages en faveur de sa secte contre l'épiscopat, et il a laissé deux fils, Jacques et Henri, qui se sont distingués dans la littérature par les livres qu'ils ont publiés sur le même sujet que leur père, et en faveur des changemens que Jacques II faisait dans l'église, espérant que l'accord de la liberté de conscience deviendrait favorable aux non-conformistes.

NYMANNUS (Grégoire), habile professeur d'anatomie et de botanique à Wittemberg sa patrie, où il mourut le 8 octobre 1638, à 43 ans, est auteur d'un Traité latin de l'apoplexie, qui est estimé, et d'une curieuse Dissertation sur la vie du *Fœtus*, dans laquelle il prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie, et que la mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein, encore vivant et sans l'offenser.

NYMPHES, déesses de l'antiquité païenne, filles de l'Océan et de Thétis, étaient distinguées en Néréides, en Naïades, etc. Les Néréides présidaient sur la mer, les Naïades sur les fleuves et les fontaines; les Drïades et Hamadrïades sur les forêts, les Napées sur les bocages et les prés, les Oréades sur les montagnes. *Nymphe* est la même chose que *Nephesch*, qui en hébreu signifie *âme*. Or, comme les païens s'imaginaient que les âmes des morts erraient autour des lieux qui leur avaient été les plus agréables pendant leur vie, de là vint la coutume de sacrifier sous les arbres verts, dans les antres, etc., dans la pensée que quelque âme y faisait son séjour. Ainsi les âmes des hommes qui avaient pris plaisir à habiter dans les bois, étaient devenues Drïades, c'est-à-dire Nymphes des bois et des forêts. Celles de ceux qui avaient habité les montagnes étaient Oréades ou Nymphes des montagnes, et ainsi des autres.

NYNAUD (Jean de), a fait un Traité peu commun de la *Lycantropie*, ou de la Transformation et extase des sorciers, Paris, 1615, in-8°.

O.

O (François d'), sieur de Fresnes, s'acquit les bonnes grâces de Henri III, et parvint par les bassesses les plus viles à l'emploi important de surintendant des finances. Son ministère fut marqué chaque jour par quelque nouvel édit bursal. Après la mort d'Henri III, il s'attacha à Henri IV, et le servit dele même. Le roi manquait de tout pendant que le luxe du surintendant dévorait la substance des peuples. Henri IV ne laissa pas de lui donner le gouvernement de Paris; mais il le connaissait et ne le regretta pas lorsqu'il mourut en 1594.

OATES (Titus), anglais, né vers 1619, fut d'abord ministre de l'église anglicane, puis jésuite, ensuite renégat, et enfin sans religion. Après avoir demeuré quelque temps en France, il retourna en Angleterre et fit beaucoup parler de lui par l'accusation qu'il intenta en 1678 contre les catholiques anglais, d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestans anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite et de marque et quelques jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, et l'on donna une pension au scélérat Oates. Mais sous le règne de Jacques II leur mémoire fut réhabilitée, et Oates condamné comme parjure à une prison perpétuelle et à être fustigé par la main du boureau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori : ce qui fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange, s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison, et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. On a de lui quelques ouvrages. Ce fut à l'occasion de cette accusation que le ministre Jurieu publia son livre *De la Politique du clergé*, auquel M. Arnauld répondit par l'Apologie des catholiques, où il justifie les catholiques et en particulier l'archevêque de Paris, le père de la Chaise et les jésuites.

OBADIAS. *Voy*. Abdias.

OBED, un des aïeux de Jésus-Christ selon la chair, était fils de Booz et de Ruth, et fut aïeul de David. Obed naquit vers 1275 avant J.-C., Booz son père ayant 95 ans.

OBEDEDOM, israélite, fils d'Idithum, de la tribu de Lévi, est appelé *Gethéen* dans l'Ecriture; non qu'il fût de Geth, qui était une ville des Philistins, mais parce qu'il y avait demeuré avec David. Il eut l'avantage d'avoir chez lui l'Arche pendant trois mois; ce qui porta le Seigneur à combler sa maison de toute sorte de prospérités. Il vivait 1045 avant J.-C.

OBLATES. *Voy*. Falconieri, Françoise.

OBRECHT (Ulric), habile professeur en droit à Strasbourg, embrassa la religion catholique, et fit abjuration entre les mains de M. Bossuet, après la prise de cette ville par les Français; et Louis XIV le fit préteur royal de Strasbourg en 1685, charge qui a passé à son fils. Il mourut le 6 août 1701, à 55 ans. On a de lui divers ouvrages dont les plus estimés sont *Prodomus rerum alsaticarum*, 1681, in-4°, livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg; *Excerpta historica de naturâ successionis in monarchiâ hispanicâ*, en 3 parties in-4° : il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et que les lois la défèrent à Philippe V; *Mémoires concernant la sûreté publique de l'empire*, etc. Il était petit-fils de Georges Obrecht, savant professeur de droit à Strasbourg, mort le 7 juin 1612, à 66

ans. On a aussi de ce dernier quelques ouvrages.

OBREGON (Bernardin), instituteur des frères infirmiers minimes, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, le 20 mai 1540, d'une famille noble et ancienne. Il vécut d'abord dans la dissipation qu'entraine le parti des armes; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, lui toucha le cœur. Il établit sa congrégation en 1568, et mourut dans son hôpital-général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appela *Obregons* les religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS (Julius), écrivain latin que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers 395 de J.-C., composa un livre des Prodiges, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son Histoire. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obséquens sont celles où les additions de Lycosthènes sont distinguées du texte, Leyde, 1720, in-8o, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*.

OCCAM ou OCCHAM (Guillaume), fameux théologien scolastique de l'ordre des cordeliers, au 14e siècle, était anglais de nation, et disciple de Scot. Il fut le chef des nominaux, et s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le docteur invincible*. Il prit le parti de l'empereur Louis de Bavière, à la sollicitation de Michel de Cesène, général de son ordre, et écrivit avec force contre le pape Jean XXII et contre ses successeurs. Cette conduite le fit excommunier par le pape; mais on croit qu'il fut dans la suite absous de cette censure. Il mourut vers 1347. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit et de subtilité : l'édition de Paris, 1476, 2 vol. in-fol., est rare.

OCCHIALI. *Voy.* Louchali.

OCEAN, dieu de la mer, selon la fable, était fils du Ciel et de Vesta, mari de Thétis et père des fleuves et des fontaines. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles étaient engendrées de l'humidité; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe.

OCELLUS, ancien philosophe grec de l'école de Pytagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait long-temps avant Platon. Il composa un Traité des rois et du royaume, dont il ne nous reste que des fragmens; mais le livre περὶ τοῦ παντὸς, c'est-à-dire de l'univers, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures éditions sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8o, ou Amsterdam, 1688, in-8o. Il s'efforce d'y prouver l'éternité du monde, en quoi il a été suivi par Aristote. M. le marquis d'Argens l'a traduit en français, 1762, in-12, avec des notes, et M. l'abbé Batteux, dans son Histoire des causes premières, in-8o.

OCHIN ou OKIN, *Ocellus* (Bernardin), fameux prédicateur du 16e siècle, naquit à Sienne en 1487. Il se fit cordelier, puis embrassa vers 1534 la réforme des capucins, dont il fut élu général en 1538 et en 1541. Il était savant, éloquent et hardi, et jamais homme ne prêcha avec plus de réputation et plus d'applaudissement que lui. Il quitta l'habit de capucin au bout de 8 ans, se fit luthérien, et se retira à Genève, puis à Augsbourg. Il voyagea en Angleterre, avec Pierre Martyr, en 1547, et fut appelé à Zurich en 1555, pour y être ministre de l'église italienne. Ses Dialogues, où entre autres erreurs il enseignait la polygamie, le firent chasser en 1563. On ne voulut point le souffrir à Bâle, et il se vit obligé de se retirer en Pologne, où il donna dans les erreurs des sociniens. Enfin, ayant été aussi chassé de ce royaume, il mourut à Slaucow en Moravie en 1564, à 77 ans, abandonné de tout le monde, et le plus misérable de tous les hommes. Ses deux fils et sa fille étaient morts peu de temps auparavant. Pour sa femme elle était morte à Zurich avant qu'il en fût chassé. On a de lui 30 Dialogues, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8o; plusieurs Sermons, Bâle, 1562, 5 vol. in-8o; *Dialogo del*

purgatorio, 1556, in-8° : il est traduit en français et en latin, mais l'édition italienne est plus recherchée; *Disputa intorno alla presenza del Corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Basilea, 1561, in-8° ; le même en latin, avec un Traité du libre arbitre, in-8° ; *Sinceræ et veræ doctrinæ de Cœnâ Domini defensio*, Tiguri, 1556, in-8° ; *Il catechismo*, 1561, in-8° ; *Liber adversus papam*, 1549, in-4° ; *Apologi ne i quali si scuoprono gli abusi della sinagoga del papa*, Genève, 1554, in-8° ; il n'y a que le premier livre d'imprimé, contenant 100 apologues; *Epistole alli senori della citta di Siena*, Geneva, 1543, in-8° : elle est traduite en français; *Rimedio alla dottrina di B. Ochino da Amb. Catarino*, Roma, 1544, in-8° ; *Riposta d'Ochino alle Bestemmie d'Amb. Catarino*, 1546, in-8°, et d'autres ouvrages très-rares.

OCHOSIAS, roi d'Israël, succéda à son père Achab, 897 avant J.-C., et imita ses impiétés. Etant tombé d'une fenêtre à Samarie, et se voyant en danger de mourir, il envoya consulter Béelzebud, le dieu d'Accaron; mais Elie l'en reprit, fit descendre le feu du ciel sur les gens que ce prince avait envoyés pour se saisir de lui, et prédit sa mort. Ochosias mourut en effet 896 ans avant J.-C. sans laisser d'enfans. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, appelé aussi *Joachaz*, était le dernier des fils de Joram et d'Athalie. Ayant succédé à son père, il marcha sur ses traces, et se joignit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie. Joram y fut blessé et Ochosias l'alla visiter à Jezraël; mais Jéhu les fit mettre tous deux à mort, 884 avant J.-C.

OCHS (Jean-Rodolphe), né à Berne en 1675, gravait les pierres avec une précision qui les faisait facilement confondre avec les antiques. Il mourut à Londres en 1750.

OCHUS, roi de Perse. *Voy.* Darius II.

OCKLEY (Simon), né à Excéter en 1678, s'appliqua à Cambridge à l'étude des langues orientales, et y fit de tels progrès, qu'il devint professeur en arabe. Il fit paraître en 1706 *Introductio ad linguas orientales*. Il traduisit en 1707 les Coutumes des juifs, de Léon de Modène; la Vie de Haï Ebn Yokdhan, ou les Progrès de la raison humaine, traduite de Tophail, 1711, in-8°, fig. ; Relation de la barbarie occidentale, 1713, in-8° ; Histoire des Sarrasins, 1757, 2 vol. in-8°, qui est traduite en français, en 2 vol. in-12, 1748. Ockley se sentit de la disgrâce du comte d'Oxfort; une nombreuse famille le mit à l'étroit, et il fut conduit en prison. L'introduction de son second volume de l'Histoire des Sarrasins, qui parut en 1718, est datée du château de Cambridge.

OCTAVIE, fille d'Octavius, sœur de l'empereur Auguste, et petite-nièce de Jules-César, fut mariée à Marcellus, puis à Marc-Antoine. De Marcellus elle eut le jeune Marcellus, qui épousa Julie, fille d'Auguste, et qui mourut à la fleur de son âge, dans le temps qu'Auguste le destinait pour héritier de l'empire. Elle eut de Marc-Antoine, Antonia, l'aînée, qui épousa Domitius Enobarbus, et Antonia la Jeune, femme de Drusus, frère de Tibère. Marc-Antoine, épris de Cléopâtre, abandonna Octavie, dont la vertu, la constance et l'attachement à un si indigne époux furent admirés de toute la terre. Elle mourut onze ans avant J.-C.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus; mais ce mariage se rompit par les intrigues d'Agrippine, et Octavie épousa Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité, pour épouser Poppée, laquelle accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse, et quelques-unes ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente; une entre autres eut le courage de répondre à Tigellin : *Castiora esse mulibria Octaviæ quam os ejus*. Cependant Octavie fut reléguée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron à la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qui parut dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Poppée se crut perdue si Octavie ne périssait; elle se

jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une île où on la contraignit de se faire ouvrir les veines à l'âge de 20 ans. On lui coupa ensuite la tête que l'on porta à sa rivale.

OCTAVIEN, antipape. *Voyez* ALEXANDRE III.

OCTAVIUS ou OCTAVIANUS. *Voy.* AUGUSTE.

ODAZZI (JEAN), habile peintre et graveur, naquit à Rome en 1663. Il fut disciple de Corneille Bloëmart, de Ciroferri et du Bacici, s'acquit une grande réputation et devint très-riche. On estime surtout de lui la coupole du dôme de Velletri, peinte de sa main. Il ruina sa santé par les remèdes qu'il prit sans nécessité pour la conserver, et mourut à Rome en 1731.

ODELL (THOMAS), érigea un théâtre en Goodman-Fields en 1729, devint maître des réjouissances en 1738, et mourut en mai 1749. Il a donné quatre Pièces dramatiques anglaises, depuis 1721 jusqu'en 1744.

ODENAT, roi des Palmyreniens, et l'un des plus grands capitaines de son temps, s'éleva par sa valeur à ce degré de gloire et de puissance. Il était de Palmyre, ville de Phénicie, et il épousa la célèbre Zénobie, qui se disait issue des Ptolomées et des Cléopâtres. Après la fameuse défaite des Romains par les Perses, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'indignité par le roi Sapor en 260, tout l'Orient consterné envoya des présens à ce prince barbare pour le fléchir. Sapor reçut ceux d'Odenat avec le dernier mépris et les fit jeter dans la rivière, indigné qu'un si petit prince eût osé lui écrire, au lieu de se présenter lui-même à sa cour. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina ensuite le parti de Quietus, fils de Macrien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services qu'en l'associant à l'empire. Il lui donna les titres de César, d'Auguste et d'empereur, et celui d'Cuguste à la reine Zénobie sa femme, et à leurs enfans. Odenat fit mourir Baliste qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné dans un festin avec Hérode son fils, à Héraclée de Pont. Zénobie eut après lui le titre de reine d'Orient.

ODESPUN (LOUIS), prêtre de Chinon en Touraine, fit paraître en 1646 un Recueil des conciles de France, latin, in-fol., qui sert de suite à ceux du père Sirmond, 3 vol. in-fol., et auxquels on joint les Supplémens de La Lande, 1666, in-fol. Il avait déjà recueilli les Mémoires du Clergé, dont il avait paru 2 vol. in-fol., en 1638; mais ce Recueil a été effacé par ce qui a paru depuis.

ODET DE COLIGNI. *Voy.* COLIGNI.

ODIEUVRE (ANTOINE), né en Normandie, de l'état de tailleur passa à celui de maître peintre, non pas pour peindre, mais pour vendre des tableaux et estampes. Il s'est fait un nom par une suite de 600 portraits d'hommes illustres qu'il a fait graver, et pour lesquels M. Dreux du Radier a fait des sommaires historiques; ce qui forme *L'Europe illustre*, en 6 vol. in-4°. Odieuvre est mort à Rouen en 1756.

ODILLON (SAINT), cinquième abbé de Cluni, était fils de Beraud-le-Grand, seigneur de Mercœur. Il succéda à Saint-Maïeul, abbé de Cluni, et gouverna cette abbaye avec beaucoup de sagesse pendant 50 ans. Il refusa constamment l'archevêché de Lyon, et il institua dans l'église de Cluni la fête de la commémoration des morts, laquelle passa bientôt de Cluni à d'autres églises, et devint ensuite commune à toute l'église catholique. Il mourut à Souvigny le 31 décembre 1049, à 87 ans. On a de lui la Vie de saint Maïeul, celle de sainte Adélaïde, impératrice, quelques lettres et quelques Sermons sur les principales fêtes, dans la Bibliothèque de Cluni, 1614, in-fol., dans la Bibliothèque des Pères et dans le *Thesaurus* de Martène. Saint Pierre Damien a écrit sa vie. Il ne faut pas le confondre avec Odilon, moine de Saint-Médard de Soissons, qui vivait au commencement du 10e siècle, et qui a laissé un Traité sur la translation des reliques de plusieurs saints à Saint-Médard de Soissons, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon.

ODIN, législateur du nord, était, suivant l'opinion commune, originaire de Scythie, qu'il fut contraint d'abandonner du temps des guerres de Mithri-

date et de Pompée. Il apporta dans le Nord, dont les habitans étaient alors dans les ténèbres de la plus profonde ignorance, le culte simple d'un Être suprême. Par sa valeur et son éloquence, il soumit les peuples du nord, composa en Danemarck et en Suède un conseil, composé de douze druides, leur donna des rois, et n'y régna directement que par la vénération qu'on avait pour lui. C'est à lui qu'on attribue la poésie erse, les caractères runiques, et les semences de la haine que ces peuples ont manifestée depuis contre les Romains. Ce grand homme, sentant sa fin approcher, ne voulut pas tenir des suites d'une maladie une mort qu'il avait tant de fois bravée; il se perça d'une lance, et fut brûlé, suivant l'usage du pays. La reconnaissance lui fit déférer les honneurs divins par des peuples qui jouissaient, depuis lui, d'un bien-être qu'ils n'avaient pas connu auparavant. On prétend même que le nom d'*Odin* n'était pas son nom, mais celui de la Divinité suprême; que ce nom lui fut donné, et que les rois, qui voulaient autrefois avoir des extractions surnaturelles pour s'attirer le respect des peuples, se disaient fils d'Odin, soit qu'ils prétendissent descendre du fameux guerrier qui leur avait enseigné les principes de la société, soit qu'ils prétendissent descendre de la divinité même. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe, comme on peut le voir dans l'*Edda*, traduit par M. Mallet à la tête de son Histoire de Danemarck.

ODOACRE, *Odoacer*, fils d'Edicon, roi des Erules, peuples originaires de Scythie, fut appelé en Italie par les partisans de Nepos en 475. Il s'empara du pays des Vénitiens et de la Gaule cisalpine, défit Oreste, relégua Augustule dans un château près de Naples, et acheva de détruire l'empire romain en Italie. Il refusa les ornemens impériaux, et prit le titre de roi d'Italie, le 23 août 476. Dans la suite il eut la guerre contre les Rugiens; il les vainquit et prit leur roi prisonnier. Mais Théodoric, roi des Goths dans la Mœsie, donna du secours au fils du roi vaincu, et passa en Italie en 487. Il gagna trois batailles sur Odoacre, et l'assiégea dans Ravenne en 490. Ensuite, ennuyé de la longueur du siége, qui avait déjà duré deux ans, il fit la paix avec Odoacre et partagea l'empire d'Italie avec lui; mais peu après il le fit assassiner dans un festin en 493. Odoacre était un prince modeste, doux et clément. Quoique arien il protégeait les catholiques.

ODON (SAINT), né dans le Maine en 879, d'une famille noble, fut chanoine de Saint-Martin de Tours en 899, moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluni en 927. Il mit la réforme dans beaucoup de couvens, et mourut le 18 novembre 942. On a de lui un Abrégé des morales de saint Grégoire sur Job, 1617, in-8°; des Hymnes en l'honneur de saint Martin; trois Livres du Sacerdoce; la Vie de saint Gérard, comte d'Aurillac; divers Sermons, qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères et dans celle de Cluni, 1614, in-fol, etc.

ODON, ou ODARD, savant évêque de Cambrai, natif d'Orléans, mourut en 1113. On a de lui une Explication du canon de la messe, Paris, 1640, in-4°, et d'autres Traités dans la Bibliothèque des Pères et dans le *Thesaurus* de Martène.

ODON DE KENT, moine bénédictin, florissait dans le 12e siècle. Il a composé un Commentaire sur le Pentateuque; des Réflexions morales sur les Psaumes, sur l'Ancien Testament; *De moribus ecclesiasticis; De vitiis et virtutibus animæ*, qu'on trouve dans *Collectio amplissima* de D. Martène.

ODORAN, moine de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, est auteur d'une Chronique qui se trouve dans le Recueil des historiens de France. Il vivait en 1045.

OEBARE, est le nom de cet écuyer par l'adresse duquel Darius Ier, son maître, devint roi de Perse en faisant hennir son cheval.

OECOLAMPADE (JEAN), fameux théologien allemand, au 16e siècle, né au village de Reinsperg en 1482, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, et quitta le froc de religieux de Sainte-Brigitte, pour embrasser les opinions de Zuingle et se marier, ce qui fit dire à Erasme que la prétendue réforme était une comédie qui finissait toujours par le mariage. Il devint ministre à Bâle en 1525, et publia un livre contre la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, in-

titulé *De genuinâ expositione verborum Domini, HOC EST CORPUS MEUM, id est, figura, signum, typus, symbolum.* Erasme dit que ce livre est écrit avec tant d'éloquence dans le style, et tant de force dans les raisonnemens, qu'il serait capable de séduire même les élus si Dieu ne l'empêchait. Les luthériens répondirent à Œcolampade par un livre intitulé *Syngramma*, attribué à Brentius; il répliqua par un *Anti-Syngramma*, et composa des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages qui lui acquirent une grande réputation parmi les Zuingliens. Il mourut à Bâle le 1er décembre 1531, à 49 ans, et fut enterré dans le temple de cette ville, où l'on voit son tombeau et son épitaphe.

OECUMENIUS, auteur grec du 10e siècle, dont on a des Commentaires sur les actes des apôtres, sur l'épître de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1630, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrisostôme.

OEDIPE, fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste, fut donné par son père à un berger pour être mis à mort, afin d'éviter le malheur dont l'oracle le menaçait; mais le berger touché de compassion eut horreur de répandre le sang du jeune prince, et l'attacha par les pieds à un arbre de peur qu'il ne fût dévoré par les bêtes sauvages. Cet enfant fut trouvé en cet endroit par un autre berger nommé Phorbas, qui le porta à Polybe, roi de Corinthe. La reine, qui n'avait point d'enfans, l'éleva avec autant de soin que s'il eût été son fils; mais lorsqu'il fut devenu grand, ayant appris qu'il n'était point fils de Polybe, il alla chercher son père dans la Phocide par ordre de l'oracle. A peine y fut-il arrivé qu'il rencontra son père dans son chemin, et le tua sans le connaître. Peu de temps après, ayant délivré le pays du monstre Sphynx, il épousa Jocaste sans savoir qu'elle était sa mère, et en eut quatre enfans; mais dans la suite, ayant reconnu son inceste, Jocaste en mourut de chagrin. OEdipe renonça au trône, et se jugeant indigne de voir la lumière, il se creva les yeux et s'exila de sa patrie. Eteocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'OEdipe et de Jocaste, aussi bien qu'Antigone et Ismène. Les aventures d'OEdipe ont servi de sujet à beaucoup de tragédies. L'abbé Gedoyn dit que OEdipe n'eut pas d'enfans de Jocaste, mais qu'il avait eu ces quatre enfans d'Euriganée, fille de Periphas.

OELHAF (Nicolas-Jérome), savant théologien, né à Nuremberg en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht, puis devint pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le Droit naturel et sur la Prédestination. Il a fait aussi une Réfutation du traité de l'état des âmes après la mort, etc. Il ne faut pas le confondre avec Tobie OElhaf, né à Nuremberg en 1601, jurisconsulte et vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, après avoir écrit sur les monnaies, sur les formes et les espèces des républiques, sur les donations, les magistrats, les principes du droit, les appellations, etc.; ni avec Nicolas OElhaf, habile médecin, qui a écrit en latin sur les plantes des environs de Dantzick, 1643 ou 1646, in-4o; ni avec Pierre OElhaf, né à Dantzick le 19 août 1599. Celui-ci étudia en médecine à Kœnisberg, et s'appliqua ensuite au droit. Il fut professeur en droit et en histoire, et mourut le 27 décembre 1654, à 55 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de droit et de philosophie.

OENOMAUS, roi de Pise et fils de Mars et d'Asteropé. *Voy.* Hippodamie.

OENOMAUS, habile philosophe et orateur grec au 2e siècle, fit un Recueil des mensonges de l'oracle de Delphes, et les réfuta avec beaucoup d'esprit et de solidité. Eusèbe, dans sa préparation évangélique, nous a conservé un fragment considérable de cet ouvrage.

OENONE, nymphe du mont Ida, qui se mêlait de prédire l'avenir et de donner des remèdes, était fille d'un fleuve de Phrygie, selon la fable. Elle fut la première femme de Pâris, auquel elle prédit tous les malheurs qui lui devaient arriver, s'il voyageait dans la Grèce. Elle en eut un fils, nommé Corinthus, qu'elle aima tendrement. Pâris ayant enlevé Hélène, et ayant été blessé par Philoctète au siége de Troie, or-

donna qu'on le portât sur le mont Ida, afin qu'Œnone le guérît de sa blessure ; mais il mourut avant que d'y arriver. Œnone, à la vue du corps de Pâris, en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur, soit qu'elle se soit pendue ou étranglée, comme le disent quelques-uns, ou que, selon les autres, elle se soit jetée dans le bûcher de Pâris.

OENOTRUS, roi des Sabins, peupla la côte du golfe de Tarente, et donna le nom d'Œnotrie à ce pays, qui, ayant reçu de nouvelles colonies des Grecs, prit dans la suite le nom de Grande Grèce. Il y a eu un fils de Lycaon, de même nom, et à qui on attribue la même chose.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à Ethelbad en 758. C'était un prince guerrier, adroit et ambitieux. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut ensuite des différends avec Charlemagne ; mais Alcuin, moine savant et politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé pour la défense d'une partie de ses états ; et après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit la couronne à son fils Egfor, et mourut en 796, après un glorieux règne de 18 ans.

OG, roi de Basan, était le seul homme resté de la race des géans, ou *Raphaïm*. Il s'opposa au passage des Israélites lorsqu'ils voulurent entrer dans la terre promise ; mais il fut vaincu par Moïse, et tué dans une grande bataille, qui fut suivie de la perte de tout son pays, dont les Israélites s'emparèrent. On montrait son lit de fer à Rabbath, capitale des Ammonites. Ce lit avait neuf coudées de long et quatre de large, c'est-à-dire quinze pieds quatre pouces et demi de long sur cinq pieds dix pouces de large. David enleva dans la suite cette ville aux Ammonites.

OGDEN (Samuel), né à Manchester en 1716, fut docteur en théologie, et recteur de Lawford en Essex. Il est mort le 23 mars 1778. Un abord rude éloignait de lui les étrangers, mais ne nuisait pas aux qualités de son cœur. Il a publié 2 vol. in-8° de Sermons en 1780.

OGER, *le Danois*, appelé aussi *Otger* et *Autcaire*, est célèbre dans les anciens romans. Il rendit de grands services à Charlemagne, et fut en grande considération à la cour de ce prince. Dans la suite, étant dégoûté du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis nommé Benoît. Ils moururent tous deux au 9e siècle, avec de grands sentimens de piété. Leur tombeau, que l'on voit à l'abbaye de Saint-Faron, est un des plus illustres monumens de nos antiquités du Bas-Empire.

OGIER (Charles), né à Paris en 1595, d'un père qui était procureur au parlement, se fit recevoir avocat. Il fut ensuite secrétaire de Claude de Mesmes, comte d'Avaux, que Louis XIII envoya en 1634 en ambassade en Suède, en Danemarck et en Pologne. Il mourut à Paris le 11 août 1654, à 59 ans. On a de lui une Relation de ses voyages, 1656, in-8°, en latin.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et s'acquit beaucoup de réputation par son éloquence et par son érudition. Il était avec le comte d'Avaux à la paix de Munster en 1648. Il mourut à Paris le 28 juin 1670. Ses principaux ouvrages sont 1° *Jugement et Censure de la doctrine curieuse de François Garasse*, in-8° ; 2° *Apologie pour M. Balsac ;* 3° un Recueil de Sermons, sous le titre d'*Actions publiques*, en 2 vol. in-4°, où est un Panégyrique de Louis XIII, etc.

OGIER (Jean). *Voy.* Gombaud.

OGILBY (Jean), habile écrivain écossais, était né près ou à Edimbourg même en 1600. Il commença par enseigner la danse ; mais s'étant perfectionné dans les langues latine et grecque, dont il avait eu quelque teinture, il traduisit Virgile en 1649, in-8°, réimprimé en 1654 et en 1658, in-fol., fig. ; les Fables d'Esope, en vers, 1651, réimprimées en 1673, 2 vol. in-8°, fig. ; l'Iliade d'Homère, 1660, in-fol. ; l'Odyssée, en 1665, in-fol. ; la Bible, en 1660. Il est auteur de deux poëmes, *La Matrone d'Ephèse* et *L'Esclave romain*. Il avait aussi composé un poëme en l'honneur de Charles Ier, intitulé *Carolies*, qui fut brûlé avec la maison de M. Ogilby dans le grand incendie de Londres en 1666. Ce savant, qu'on appela *le prodige de son siècle*, resta avec 5 livres sterling ; il trouva cepen-

dant moyen de faire rebâtir sa maison, et d'y établir une imprimerie, d'où il sortit de grands ouvrages de géographie sur papier impérial, avec cartes et ornemens. Le roi l'avait nommé son imprimeur cosmographe et géographe. Ogilby est mort le 4 septembre 1676, et est enterré dans l'église de Saint-Bride.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), fut nommé gouverneur de la Géorgie en 1732; il réussit à surmonter un nombre infini d'obstacles et de difficultés pour le maintien de cette colonie, tant contre les Espagnols que contre les siens, qui formèrent le projet de l'assassiner. Il apaisa la sédition, et revint en Angleterre en 1743; il fut fait major-général la même année, lieutenant-général en 1747 et général en 1765. Depuis 1745 qu'il avait accompagné le duc de Cumberland dans le nord, il n'avait plus fait d'expéditions militaires; mais dans sa patrie, comme ailleurs, les places se donnent au rang d'ancienneté; au reste, les services qu'il avait rendus en Georgie méritaient ces distinctions. Il mourut le 30 juin 1785, âgé de 87 ans.

OGYGES, roi d'Ogygie et d'Acté, qu'on appela depuis Béotie et Attique, fonda Thèbes et Eleusine. C'est de son temps, c'est-à-dire, comme on le croit, 1748 ans avant J.-C., qu'arriva un célèbre déluge, dont, selon quelques-uns, il se sauva, et dans lequel, selon d'autres, il périt avec la plupart de ses sujets. L'opinion la plus probable est que ce déluge arriva 248 ans avant celui de Deucalion.

OIHENART (Arnaud), habile avocat au parlement de Navarre au 17e siècle, natif de Mauléon, dont on a un excellent livre intitulé *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4° : c'est la même édition.

OISEL (Jacques), habile jurisconsulte et philologue, naquit à Dantzick le 21 mai 1631, d'une famille originaire de France. Il devint professeur du droit public et du droit des gens dans l'université de Groningue, et rassembla une belle bibliothèque dont le catalogue fut imprimé en 1686, et mourut le 20 juin 1686. Il a fait des corrections et des notes sur divers auteurs, et un Traité intitulé *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum ære expressorum*, 1677, in-4° : ce Traité est curieux et instructif. *Voy.* Oisel.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais, qui fut provincial de son ordre en Pologne l'an 1649, fit paraître en 1641 un ouvrage estimé, intitulé *Orbis Polonus*, Cracoviæ, 3 vol. in-fol.

OLAUS MAGNUS, archevêque titulaire d'Upsal en Suède, succéda à son frère Jean Magnus en 1544. Il parut avec éclat au concile de Trente en 1546, et fut chanoine de Saint-Lambert à Liége. Il mourut à Rome après 1555. On a de lui l'*Histoire des mœurs, des coutumes et des guerres des peuples du Septentrion*, Rome, 1755, in-fol. *Voy.* Magnus.

OLDCASTLE (Jean), lord Cobham par sa femme, né sous le règne d'Edouard III, commanda, pour le roi Henri IV, les armées de l'Angleterre en France. Il fut accusé d'hérésie sous Henri V, déclaré contumace et excommunié, et comme tel renfermé à la Tour. Il trouva moyen de s'en échapper, et de se cacher dans le pays de Galles; mais le clergé, zélé, instruisit le roi que 20,000 Lollards s'assemblaient à Eltham contre ses intérêts, et qu'ils avaient mis le lord Cobham à leur tête. Cette prétendue conspiration avait pour fondement une assemblée de 100 personnes qui priaient Dieu à leur manière. On passa un bill d'*attainder* contre le lord Cobham; on promit des récompenses à qui le livrerait mort ou vif. Il ne put échapper à ses ennemis; au bout de quatre ans il fut mené à Londres en triomphe, et brûlé vif en 1417, comme traître et hérétique. Il a écrit des conclusions adressées au parlement: les anglicans en font leur premier martyr.

OLDECORNE, jésuite flamand, passa en Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et y entra dans le ressentiment des catholiques, qui attendaient depuis long-temps l'effet des promesses du roi. Catesby, à leur tête, imagina de faire sauter la grande salle de Westminster quand le roi y serait avec le parlement assemblé. Ils avaient déjà mis trente-six barils de poudre dans la cave qui est au-dessous, lorsqu'un des conjurés voulant sauver la vie d'un de ses amis, membre du parlement, lui écrivit de ne s'y pas trouver à certain jour marqué. Cet avis donna des soup-

çons, et le projet fut découvert. Oldecorne, convaincu d'avoir dit que, pour défendre la cause des catholiques contre les hérétiques, on pouvait envelopper quelques innocens avec les coupables, fut pendu en 1606 avec son confrère Garnet. Quelques-uns ont prétendu que c'était un tour du ministre Cécile pour éloigner le roi des catholiques, qu'il regardait favorablement.

OLDENBURG (Henri), habile gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwel. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire et associé. Il mourut à Charlton, dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les Transactions philosophiques des quatre premières années, en 4 tomes; savoir depuis le no I, 1664, jusqu'au no CXXXVI, 1667. Il était ami de Boyle, dont il a traduit quelques ouvrages en latin.

OLDENBURGER (Philippe-André), enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation, et il y mourut en 1678. Il est auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages estimés, dont plusieurs sont pseudonymes : les principaux sont 1° *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, en 4 vol. in-8° : livre utile et curieux pour la connaissance des nouvelles monarchies et de leurs intérêts; 2° *Limnæus enucleatus*, in-fol., estimé et nécessaire pour l'étude du droit de l'empire; 3° *Notitia imperii, sive discursus ad instrumenta pacis Osnabrugo-Monasteriensis*, sous le nom de Phil. And. Burgoldensis, in-4°; 4° un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis, in eoque conservandis*; 5° *Tractatus de quatuor elementis juridicè consideratis et notis illustratus*; 6° *Manuale principum christianorum de verâ eorum felicitate*; 7° *Tractatus juridico-politicus de securitate juris publici ac privati*; 8° *De origine et progressu juris romani*, etc.

OLDENDORP (Jean), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1567. On a de lui divers ouvrages.

OLDERMAN (Jean), né en Saxe en 1686, s'appliqua principalement à l'étude des langues orientales et aux antiquités judaïques. Il se plaisait aussi à l'étude de l'astronomie, particulièrement à observer les aurores boréales. Une hydropisie termina sa carrière en 1723. Voici le titre des Dissertations qu'il a mises au jour : *De imperfectione sermonis humani*; *De Phraate fluvio*; *De muri Algoro*; *De Ophir*; *De festivitate Encæniorum*; *De specularibus veterum*; *De origine natalitiorum Jesu-Christi.*

OLDFIELD (Anne), célèbre actrice anglaise, née en 1683, mourut le 23 octobre 1730. Le drap mortuaire fut porté, à son convoi, par deux lords et quatre écuyers, jusqu'à l'abbaye de Westminster.

OLDHAM (Jean), célèbre poète anglais du 17e siècle, fils d'un ministre non conformiste, fut successivement précepteur de plusieurs jeunes seigneurs; et ayant amassé quelque argent, il alla demeurer à Londres, où il se livra aux plaisirs de la table et aux bonnes compagnies. Sa conversation était très-agréable, ce qui le faisait rechercher des grands. Il mourut de la petite-vérole, dans la maison du comte de Kinston, à Holmo-Pierpointe, en Nottinghamshire, en 1683, à 30 ans. Ses Traductions de divers auteurs sont excellentes, et les Anglais font beaucoup de cas de ses Poésies. Dryden son ami honora sa mémoire d'un Poëme funèbre, dans lequel il nomme Oldham le *Marcellus de la langue anglaise.*

OLDISWORTH (Guillaume), l'un des auteurs du *The Examiner*, a publié de sa composition quelques Poésies, 1715, in-8°; la traduction des Odes d'Horace, Timothée et Philotée, 3 vol. in-8°. Il est mort le 15 septembre 1734.

OLDMIXON (Jean), gentilhomme anglais, désigné dans le *Tatler* sous le nom du *Poëte Unborn*, était un satirique outré, et d'une partialité étrange dans ses écrits. La maison Stuart était l'objet de ses pamphlets. Les poëtes ses contemporains, particulièrement Addisson, Eusden, Pope, l'étaient de sa critique; aussi a-t-il sa place dans la *Dunciade*. Il mourut avancé en âge, le 9 juillet 1742. Ses ouvrages sont : Réflexions sur la langue anglaise, 1712, in-8°; un Recueil de poésies, 1714;

la Vie de la reine Anne, une Tragédie, un Opéra, deux Pastorales.

OLDYS (Guillaume), né à Adderbury le 10 octobre 1636, devint avocat-général de l'amirauté, commissaire de Sainte-Catherine, et mourut en 1708. Son éloquence, sa mémoire, la clarté de son élocution lui ont fait un honneur infini dans son état, surtout dans la cause du duc et de la duchesse de Newcastle. Ses talens ne se bornèrent pas cependant à ceux d'avocat; il était poète, historien, astronome : ce qu'il a écrit sur le calendrier grégorien donne une haute idée de ses connaissances dans cette dernière science.

OLDYS (Guillaume), savant antiquaire anglais et bon historien, était fils naturel du précédent, et naquit en 1687. Après avoir demeuré à Londres, il se retira dans le comté d'York en 1724, et revint en 1710 à Londres, où il est mort le 15 avril 1761. Il est enterré à Saint-Benoît. On trouve de lui des Vies de savans dans des Recueils, et à la tête de leurs ouvrages.

OLÉARIUS (Adam), mathématicien allemand, se rendit habile dans les langues orientales et dans la musique. Il fut bibliothécaire du duc de Holstein à Sleswich, en 1664, et suivit, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur que le duc de Holstein envoya en 1633, en Moscovie et en Perse; il retourna dans son pays en 1639; et publia en allemand une Relation de son voyage. Cette relation est traduite en français par M. de Wicquefort, Amsterdam., 1726, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui une Chronique abrégée du Holstein, in-4°, et de la Vallée des Roses de Perse, 1660, in-fol. : c'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots, et de maximes tirées des livres Persans. Oléarius est mort en 1671, à 68 ans.

OLÉARIUS (Godefroi), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un Corps de théologie luthérienne, et d'autres ouvrages. Jean Oléarius son fils fut professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsick, et l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il exerça les emplois les plus distingués dans l'université, et mourut à Leipsick, le 6 août 1713, à 74 ans, étant né à Hall en Saxe, le 5 mai 1639. On a de lui une Introduction à la théologie; une Théologie positive, polémique, exégétique et morale, et un grand nombre de divers autres ouvrages qui sont estimés.

OLÉARIUS (Godefroi), l'un des fils du précédent, a été aussi célèbre que son père par son érudition : il fut professeur à Leipsick en langue grecque et latine, puis en théologie, et chanoine. Il mourut le 10 novembre 1715, à 43 ans. On a aussi de lui : 1° *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, 1709, in-4°, contre les sociniens; 2° une bonne édition de Philostrate en grec et en latin, Leipsick, 1709, in-fol.; 3° la Traduction latine de l'Histoire de la philosophie, de Thomas Stanley, 1712, in-4°; 4° Jésus-Christ le véritable messie, en allemand; 5° L'Histoire romaine et d'Allemagne, etc.

OLÉASTER (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. Il mourut en 1563. On a de lui des Commentaires sur le Pentateuque, Lisbonne, 1556, à 1558 5 parties en 1 vol. in-fol., et sur Isaïe, Paris, 1628, in-fol., par lesquels on voit qu'il savait le latin, le grec et l'hébreu.

OLEN, poète grec, plus ancien qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs Hymnes que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels; et il y en avait une que l'on chantait pendant que l'on jetait de la cendre sur le tombeau d'Ops et d'Argis, deux filles hyperboréennes mortes à Délos. On dit aussi qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers.

OLESNIKI (Sbignée), issu d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon, et suivit, en cette qualité, ce prince dans ses expéditions militaires. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint évêque de Cracovie et cardinal, et fut employé, par le roi Ladislas, dans les ambassades et dans les affaires les plus

importantes. Aussitôt après la mort de ce prince, Olesniki fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varnes en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Le cardinal Olesniki mourut à Sandomir, le 1er avril 1455, à 66 ans. C'était un prélat d'une régularité exemplaire et d'une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie. Il laissa en mourant tous ses biens aux pauvres.

OLGIATI. *Voy.* LAMPUGNANI.

OLIER (JEAN-JACQUES), second fils de Jacques Olier, maître des requêtes, naquit à Paris le 20 septembre 1608. Il accepta la cure de Saint-Sulpice en 1642, et fonda son séminaire, pour lequel il obtint des lettres-patentes en 1645. M. Olier tomba malade en 1652, et se démit de sa cure. Il mourut avec de grands sentimens de piété le 2 avril 1657, à 49 ans. Il était abbé de Pebrac en Auvergne. Il travailla avec zèle à la réforme de cette abbaye, fit des missions fructueuses en Auvergne et dans le Vivarais, refusa deux évêchés, et établit des séminaires à Nantes, à Viviers, au Pui en Velai, à Clermont en Auvergne, et à Quebec. On a de lui des Lettres, 1674, in-12, et quelques autres ouvrages de dévotion. On y trouve de grands sentimens de piété, mais une spiritualité, des visions et des imaginations fort singulières.

OLIMPIA MORATA (FULVIA). *Voy.* MORATA.

OLIMPO (BALTHASAR), poète italien du 16 siècle, dont on a *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°; *La gloria d'amore*, 1530, in-8°; le Recueil de ses œuvres avec les deux précédentes, 1538 et 1539, a 8 parties en 2 vol. in-8°. Comme il y a des changemens, on recherche aussi les deux premières.

OLIVA (ALEXANDRE), général de l'ordre de saint Augustin, et célèbre cardinal, natif de Saxoferrato, de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie, fut évêque de Camérino, et rendit des services importans au pape Pie II. Il mourut à Tivoli le 21 août 1463, à 55 ans, laissant plusieurs ouvrages de sa composition : *De Christi ortu*, *Sermones* 100; *De cœnâ cum apostolis factâ*; *De peccato in Spiritum Sanctum*.

OLIVA (JEAN), né à Rovigo, dans les états de Venise, le 11 juillet 1689, ayant reçu la prêtrise en 1711, fut pendant huit ans professeur d'humanités à Asolo. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave, ce qui lui procura la connaissance du cardinal de Rohan qui se l'attacha, et qui le fit son bibliothécaire en 1722. L'abbé Oliva a rempli cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. Il a traduit en italien le Traité des études de M. l'abbé Fleury. On a encore de lui un Discours latin sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits; une Dissertation sur l'accroissement et la décadence des lettres chez les Romains; une autre Dissertation sur un monument de la déesse Isis : ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, 1758, in-8°.; une édition d'un manuscrit de Silvestri sur un ancien monument de Castor et de Pollux, avec la vie de l'auteur, in-8°; une édition in-4° de plusieurs Lettres du Pôgge, qui n'avaient point encore paru; enfin il a fait un catalogue manuscrit de la bibliothèque du cardinal de Rohan, en 25 vol. in-fol.

OLIVARES (D. GASPARD DE GUZMAN, comte d'), était aussi duc de Sanlucar, ce qui lui fit prendre la réunion des titres de comte-duc, comme le cardinal de Richelieu prenait ceux de cardinal-duc. Sa faveur auprès de Philippe IV venait, dit-on, des moyens qu'il avait procurés au jeune prince, de satisfaire ses goûts pour les femmes. Quoi qu'il en soit, la couronne d'Espagne essuya tant de disgrâces à la guerre sous son administration, et en perdant le Portugal, qu'à la fin le roi lui ordonna de se retirer dans ses terres peu après la mort du cardinal de Richelieu; en quoi il eut tort, car son ministre n'était pas sans qualités propres au gouvernement, et peut-être aurait-il pris, sur les autres ministres de France, l'ascendant qu'il n'avait jamais pu prendre sur le cardinal de Richelieu. Il mourut en 1643. Le fils de sa sœur, don Louis de Haro,

lui succéda dans la faveur. On a imprimé l'Histoire de son ministère, traduite de l'espagnol, du comte de la Roça, 1673, in-12; Relation de sa disgrâce, traduite de l'italien, par André Félibien, 1650, in-8°.

OLIVE (Jean-Paul), général des jésuites, natif de Gênes, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, a fait construire et peindre la belle église des jésuites, qui est une des merveilles de Rome. Il mourut en cette ville en 1681, à 82 ans. On a de lui un recueil de Lettres, et d'autres ouvrages.

OLIVE (Pierre-Jean), de Serignan, fameux cordelier, dans le diocèse de Beziers, voulut faire pratiquer dans son ordre la pauvreté et la *désappropriation* des biens, d'une manière si sublime et si mystique, qu'il s'attira un grand nombre d'enemis. Il eut néanmoins plusieurs sectateurs zélés, et mourut dans le couvent des cordeliers de Narbonne en 1297. Ses ouvrages firent grand bruit au 13e siècle.

OLIVET (Joseph Thoullier d'), né en 1682, entra chez les jésuites qu'il quitta en 1715; il s'acquit une telle réputation, avant d'avoir rien écrit, que l'académie française le choisit pour un de ses membres en 1723. L'étude de la langue française et des lanques savantes l'occupèrent principalement, quoiqu'il n'ait donné sur cet objet que sa Prosodie française et ses Remarques sur Racine, in-12. Le Cicéron, dont il avait préparé une édition, le fit connaître du cardinal Fleury, qui, sachant que l'abbé d'Olivet était sollicité d'en aller donner une belle édition en Angleterre, l'engagea à la donner en France, où elle parut à Paris, 1740, 9 vol. in-4°. Il mourut le 9 octobre 1768. On a de lui les Traductions de la nature des dieux de Cicéron, 2 vol. in-12; des Tusculanes, avec le président Bouhier, 2 vol. auxquels on joint un volume de remarques; des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, in-12; Pensées de Cicéron, in-12; *Histoire de l'académie française*, in-4°, ou 2 vol. in-12; *Carmina*, dans *Poetarum ex academiâ gallicâ qui latinè scripserunt carmina*, 1738, in-12.

OLIVETAN (Robert), parent du fameux Jean Calvin, est le premier qui ait donné au public une Traduction française de la Bible sur l'hébreu et sur le grec. Il la fit imprimer à Neuchâtel en 1535, in-fol., qui est la première année de la prétendue réformation des calvinistes : cette traduction n'est pas fort exacte, mais elle est rare; la réimpression faite à Genève, 1540, in-4°, qu'on appelle la *Bible de l'épée*, est encore plus rare. Il est mort en 1538.

OLIVEYRA (François d'), portugais, ayant embrassé le protestantisme, se retira en Hollande, et ensuite en Angleterre, où il écrivit des ouvrages sur la littérature portugaise, qui ont servi à améliorer les études de ce pays. La catastrophe du tremblement de terre de Lisbonne lui donna lieu de faire imprimer deux Discours pathétiques adressés à ses compatriotes, qui ont servi, dit-on, à adoucir la rigueur de l'inquisition. Il était naturel que les Anglais fissent l'honneur de ces changemens à un apostat; mais la haine du gouvernement contre les jésuites a pu faire prendre le contre-pied de leur éducation, et opérer ces heureux changemens, sans le secours d'Oliveyra, qui est mort le 18 octobre 1783, à 83 ans.

OLIVIER (Jacques), fils d'un procureur au parlement de Paris, qui amassa de grands biens, fut avocat-général, ensuite premier président au parlement de Paris, se distingua par son mérite et par les services qu'il rendit au public, et mourut le 20 novembre 1519.

OLIVIER (François), fils du précédent, était un magistrat habile, éloquent, judicieux, sincère, bon ami, d'un courage inflexible et d'une force d'esprit qui ne se relâchait jamais de ce qu'il devait à son roi et à sa patrie. Il fut d'abord conseiller au parlement, puis envoyé en plusieurs ambassades importantes, ensuite président à mortier, et enfin chancelier de France, le 18 avril 1545, sous le règne de François Ier. Après la mort de ce prince, Henri II lui fit quitter la charge de chancelier, à la persuasion de la duchesse de Valentinois; mais on la lui rendit sous François II en 1549. Le chancelier Olivier s'opposa fortement à la restitution de Metz, Toul et Verdun à l'empereur Ferdinand Ier, et mourut à Amboise le 30 mars 1560.

OLIVIER (Jean), frère de Jacques, premier président, et oncle de François, fut évêque d'Angers en 1532, et se rendit célèbre par sa piété et par sa science. Il mourut le 12 avril 1540. On a de lui un poëme latin intitulé *Pandora*, qui lui a acquis de la réputation, Paris, 1542, in-12, réimprimé à Reims, 1618, in-8°; il a été traduit en français par Gabriel-Michel de Tours, 1542, in-12. La postérité masculine du chancelier finit à Charles, mort en 1671, à 22 ans.

OLIVIER (Séraphin), natif de Lyon, devint auditeur de Rote sous Pie IV, et fut employé par Grégoire XIII, Sixte V et Clément VIII en diverses nonciatures. Ce dernier pape le fit cardinal en 1604, à la recommandation d'Henri IV. Il eut l'évêché de Rennes après le cardinal d'Ossat, mais il n'en prit pas possession, et mourut à Rome en 1609, à 71 ans. On a de lui *Decisiones Rotæ romanæ*, Rome, 1614, et Francfort, 1615, en 2 vol. in-fol.

OLIVIER, de Malmesbury, savant bénédictin anglais, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale, et voler en l'air; il s'élança du haut d'une tour, mais les ailes qu'il avait attachées à ses bras et à ses pieds n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury en 1060.

OLIVIER (Isaac), peintre d'histoire anglais, est mort à 50 ou 60 ans sous le règne d'Elisabeth. On lui avait élevé un monument à Blackfriars; mais il a été détruit en 1666. Son fils Pierre excellait dans les portraits en miniature, et mourut à près de 60 ans.

OLIVIER (Claude-Mathieu), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille le 21 septembre 1701, après avoir fait de bonnes études, parut avec éclat dans le barreau, et contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut l'un des premiers membres. Il eut ensuite un brevet d'écrivain du roi sur les galères, et mourut en 1736, à 35 ans. Ses ouvrages sont: 1° l'*Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre-le-Grand*, 2 vol. in-12, assez estimée; 2° des Mémoires lus à l'académie de Marseille.

OLLENIX DU MONT-SACRÉ. *Voy.* Montreux.

OLONNOIS (Jean-David l'), ainsi appelé parce qu'il était d'Olonne, passa de bonne heure en Amérique où il s'engagea à un habitant des îles. Il se joignit ensuite aux aventuriers français qui avaient leur retraite à la Tortue, et dont il devint le chef. Les Espagnols armèrent contre lui, lui tuèrent tout son monde et le blessèrent; il contrefit le mort, et lorsque les ennemis furent retirés, il prit l'habit d'un Espagnol qui avait été tué et s'approcha de la ville de Campêche; il y suborna des esclaves qui lui amenèrent le canot de leur maître, avec lequel il se sauva à la Tortue; ensuite avec un second canot il alla croiser devant la Havane. Le gouverneur envoya contre lui une frégate de 2 pièces de canon. L'Olonnois s'en rendit maître, et coupa la tête à tous les Espagnols, excepté à un seul qu'il renvoya au gouverneur, lui faisant dire qu'il lui en ferait autant. Cet homme, aussi cruel qu'intrépide, fut pris, après plusieurs autres exploits, par les sauvages, qui le coupèrent par morceaux, le firent rôtir et le mangèrent dans le 18e siècle.

OLONNE (Louis de la Trimouille, comte d'), né en 1626, se trouva à la bataille de Norlingue en 1645, commanda les chevau-légers à la majorité de Louis XIV, et mourut en 1686. Il avait épousé en 1652 Catherine-Henriette d'Angennes, parente de la maréchale de la Ferté, morte en 1714 sans enfans. C'est cette dame que le comte de Bussy n'a rendue que trop célèbre dans son roman satirique. Le frère du comte d'Olonne a terminé cette branche en 1690. Sa fille en a fait passer les biens dans la maison de Montmorency.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, épousa Philippe, roi de Macédoine, et fut mère d'Alexandre-le-Grand. Son humeur altière et ses intrigues la mirent mal avec Philippe, qui la répudia pour épouser Cléopâtre. Après la mort de ce prince, à laquelle on le soupçonna d'avoir eu part, elle recommença ses intrigues et eut un grand crédit. C'était une princesse ambitieuse, adroite et très-spirituelle. On dit qu'Alexandre-le-Grand ayant pris le titre de Fils de Jupiter dans

une lettre qu'il lui écrivait, elle lui répondit en raillant, « qu'elle le priait de ne la point mettre mal avec Junon. » Six ans après la mort d'Alexandre, elle fit assassiner Aridée son frère avec sa femme Eurydice, Nicanor et cent illustres Macédoniens ; mais Cassander, pour venger leur mort, l'assiégea dans Pidne, la fit prisonnière et ordonna de la faire mourir. Olympias mourut avec un courage digne de la mère d'Alexandre, 316 ans avant J.-C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, natif d'Alexandrie, vivait sous Théodose-le-Jeune, et a fait des Commentaires sur quelques traités d'Aristote, 1551, in-fol., et de Platon, et une Vie de Platon, où il y a bien des choses qui ne se trouvent pas dans Diogène Laërce. Jacques Windet a traduit cette vie en latin et y a fait des notes. Il ne faut pas confondre cet Olympiodore avec un moine grec du même nom qui vivait au 5e ou au 6e siècle, et qui a fait sur Job et sur l'Ecclésiaste des Commentaires courts et élégans, qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères grecs.

OLZOFFSKI (André), théologien polonais, prit le degré de docteur en droit à Rome, et devint chanoine de Gnesne et chancelier de l'archevêché. Il fut député par le roi à l'élection de Léopold à l'empire, ensuite à Vienne, pour engager cette cour à retirer ses troupes du territoire de la Pologne. A son retour il fut nommé évêque de Culm. Il s'efforça en vain de dissuader Casimir II de renoncer à la couronne. Michel, qui fut élu, l'envoya en ambassade à Vienne demander en mariage une princesse d'Autriche. Le roi le récompensa de sa mission, en le nommant grand-chancelier du royaume. Son crédit contribua beaucoup à l'élection de Sobieski, qui le fit archevêque de Gnesne et primat du royaume. Il est mort en 1678 à Dantzick ; son corps fut rapporté à Gnesne. Il écrivait fort bien en latin. Les diverses circonstances lui donnèrent lieu de faire différens écrits ; celui qui est d'un usage plus général est intitulé *Singularia juris patronatûs regni Poloniæ.*

OMAR Ier, célèbre calife, défit Ali que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Abubeker en 634. Il devint ainsi le second calife des musulmans et tourna ses armes contre les chrétiens. Il s'empara en 635 de Damas et de toute la Syrie sur l'empereur Héraclius, et subjugua ensuite toute la Phénicie, où ses troupes commirent mille violences pour faire embrasser la religion de Mahomet. Il prit l'année suivante la ville d'Alexandrie, et peu de temps après il se rendit maître de toute l'Egypte. C'est dans cette conquête que fut brûlée la magnifique bibliothèque d'Alexandrie. Omar marcha ensuite vers Jérusalem ; il y entra victorieux en 638, après un siége de deux ans. Depuis ce temps cette ville sainte demeura entre les mains des infidèles jusqu'en 1099, que Godefroi de Bouillon en fit la conquête. Omar subjugua encore la Mésopotamie, et soumit toute la Perse sur Izdegerde, qui fut le dernier roi des idolâtres de cette grande monarchie. Enfin Omar, après avoir fait des conquêtes surprenantes pendant l'espace de dix ans et demi, fut tué à Jérusalem en 645 par un de ses esclaves qui était Persan. C'est lui qui fit bâtir le Caire en Egypte. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, huitième calife, de la race des Ommiades, succéda à son cousin Soliman l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables ; mais il fut obligé d'en lever le siége ; et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il persécuta cruellement les chrétiens de son empire. Il mourut de poison auprès d'Emèse, ville de Syrie, en 720, après un règne de 2 ans et 5 mois.

OMEIS (Magnus Daniel), savant professeur en éloquence, en morale et en poésie à Altorf, où il mourut le 22 novembre 1708, à 63 ans, eut divers autres emplois honorables dans l'académie d'Altorf. Il était né à Nuremberg le 6 septembre 1646. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° *Ethica Pythagorica ;* 2° *Ethica Platonica cui accessit speculum virtutum quotidiè consulendum ;* 3° *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum ;* 4° *Juvenci historia evangelica, cum notis.* Il était savant dans l'histoire de l'ancienne philoso-

phie et dans l'histoire grecque et romaine.

OMER (Saint), *Andomarus*, évêque de Terouanne dans le 7e siècle, naquit à Goldenthar près de Constance, sur le Haut-Rhin, d'une famille noble et riche. Il se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut nommé évêque de Terouanne par le roi Dagobert en 636. Il travailla avec zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, donna son nom. Saint Omer mourut en 668.

OMNIBONUS. *Voy.* Leonicenus.

OMPHALE, reine de Lydie et femme d'Hercule, répondit à la passion de ce héros, parce que, selon la fable, il tua près du fleuve Sangaris un serpent qui désolait le pays de cette princesse. Hercule fut tellement épris des charmes d'Omphale, qu'il quitta sa massue pour prendre la quenouille et filer avec les femmes.

OMPHALIUS (Jacques), habile jurisconsulte allemand, natif d'Andernach, dont on a un Traité de l'office et du pouvoir du prince, et d'autres ouvrages en latin qui sont estimés, mourut en 1570.

ONAN, fils de Juda et de Sué, fut obligé, suivant la loi, d'épouser Thamar, veuve de son frère aîné mort sans enfans; mais ayant empêché, par une action détestable, qu'elle ne devînt mère, de peur que les enfans qu'il aurait eu d'elle ne succédassent aux avantages de son frère aîné, il fut puni de mort par le Seigneur.

ONESIME (Saint), était de Phrygie, et fut d'abord esclave de Philémon, qu'il vola. Il alla ensuite voir saint Paul, qui était captif à Rome. Le saint apôtre, l'ayant instruit, le baptisa, le retint quelque temps et le renvoya à Philémon, auquel il le recommanda par cette admirable Epître canonique qui lui est adressée. Philémon reçut Onésime avec bonté, et le mit en liberté. Onésime devint dans la suite si éminent en vertu et en piété, qu'il fut évêque de Berée, selon l'auteur des constitutions apostoliques. D'autres disent qu'il fut évêque d'Ephèse, qu'il souffrit le martyre à Rome sous l'empire de Trajan, et que c'est de lui dont parle saint Ignace, martyr. Mais il est plus vraisemblable que l'Onésime dont saint Ignace fait l'éloge est différent du précédent.

ONESIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut traîné à la queue d'un cheval.

ONIAS, nom de trois grands pontifes des Juifs; le premier succéda à Jaddus, 324 avant J.-C., sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus; le deuxième commença à gouverner 242 avant J.-C., et pensa causer la ruine des Juifs pour avoir manqué de payer un tribut à Ptolémée Evergètes; enfin, le troisième, petit-fils du précédent, reçut la fameuse ambassade des Lacédémoniens, fut dépouillé de la souveraine sacrificature par Antiochus Epiphanes, puis tué à Antioche, près du bourg de Daphné, par un nommé Andronic, l'un des grands officiers de la cour d'Antiochus. C'est sous ce dernier Onias qu'arriva l'histoire d'Héliodore: il a mérité, par sa piété et par ses vertus, que le Saint-Esprit même fît de lui un magnifique éloge dans l'Ecriture sainte. Son fils, se voyant exclus de la souveraine sacrificature par ses oncles, passa en Egypte, où il bâtit un temple dans lequel il établit les mêmes cérémonies et les mêmes officiers qu'à Jérusalem.

ONKELOS, surnommé *le Prosélyte*, fameux rabbin du premier siècle, est auteur de la première Paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque. On dit, dans le Talmud, qu'il fit les funérailles du rabbin Gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres: sur quoi il faut observer que, comme c'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort, de même, aux funérailles des présidens de la synagogue, tel qu'était Gamaliel, ils brûlaient aussi leur lit et leurs meubles pour marquer qu'ils ne leur portaient guère moins de respect qu'aux rois. Il n'y a pas d'apparence qu'Onkelos soit la même personne qu'Aquila, comme quelques auteurs l'ont cru.

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur des poésies attribuées à Orphée et à Musée, vivait environ 516 ans avant J.-C., et fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate. *Voy.* Orphée.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un Traité du devoir et des vertus d'un général d'armée, que Rigault a publié en grec, avec une bonne Traduction latine, 1600, in-4° : c'est la meilleure édition; Vigenère l'a traduit en français, 1605, in-4°; mais M. le baron de Zurlauben en a donné une meilleure Traduction française dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12.

ONUPHRE PANVINI, célèbre religieux augustin du 16e siècle, natif de Vérone, composa les Vies des papes et un grand nombre d'autres ouvrages remplis d'érudition. Il mourut à Palerme en 1568, à 39 ans. Il est plus flatteur que Platine à l'égard des papes. On estime surtout entre ses ouvrages 1° *De principibus romanis*, in-fol.; 2° *De antiquo ritu baptisandi catechumenos*, in-4° et in-8°; 3° *Commentarii de Republicâ romanâ*, in-8°, livre excellent; 4° *Fasti et triumphi romani*, in-fol. : très-bon et très-utile; 5° *De primatu Petri*, in-4°; 6° *Chronicon ecclesiasticum à Julii Cæsaris imperio ad Maximil. II*, in-fol., très-estimé et rempli d'érudition ecclésiastique; 7° *De summis pontificibus et cardinalibus*, 1567, in-4°; 8° *In fastos consulares Appendix*, in-fol.; 9° *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol.; 10° *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et de cæmeteriis eorumdem*, in-8°, traduit en français, in-8°; 11° *De triumpho et ludis circensibus*, Patavii, 1681, in-fol.; 12° *civitas Romana, etc.; Topographia urbis Romæ*, Francofurti, 1597, *et seq.* 6 tomes, en 3 vol. in-fol.

OPHIONÉE, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, syrien; d'où il semble que les anciens païens ont eu quelque connaissance de la chute de Lucifer : car il est bon d'observer qu'Ophionée, en grec, signifie *serpent*, ou *serpentin*, et que c'est sous cette figure que le démon tenta nos premiers pères.

OPILIUS (Aurélius), habile grammairien, dont l'ouvrage, intitulé *Libri Musarum*, est perdu, florissait 94 ans avant J.-C.

OPITIUS (Martin), célèbre poète allemand, natif de Breslaw, s'est acquis une grande réputation par ses Poésies latines, 1631 et 1640, in-8°, et encore plus par ses Poésies allemandes, Amsterdam, 1698. Il mourut en 1639. On a de lui des Silves, des Epigrammes, un bon Poëme du Vésuve, les Distiques de Caton, ouvrage estimé, etc. Il passe pour l'un de ceux qui ont le plus excellé à faire des vers allemands.

OPITIUS (Henri), très-célèbre théologien luthérien, né à Altenburg en Misnie en 1642, fut professeur en langues orientales et en théologie à Kiel, où il s'acquit une grande réputation, et où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages sur la littérature orientale et sur les antiquités hébraïques; mais il se fit du tort en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avait suivie pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bisarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu, l'engagea à donner là-dessus un petit ouvrage intitulé *Græcismus facilitati suæ restitutus, methodo novâ, eâque cum præceptis hebraïcis Wasmuthianis, et suis orientalibus, quàm proximè harmonicâ, adeòque regulis 34 succinctè absolutus*. Les autres ouvrages de Henri Opitius, qui sont généralement estimés, sont *Syriasmus*, *Chaldaïsmus*, *Atrium linguæ sanctæ*, *Parva Biblia*, *Biblia hæbraïca*, Kiloni, 1709, 2 vol. in-4°; *Disputationes*, etc.

OPMÉER (Pierre), habile écrivain du 16e siècle, natif d'Amsterdam, est illustre par son érudition et par son zèle pour la défense et le soutien de la religion catholique. Il mourut à Delft le 10 novembre 1595, à 69 ans. On a de lui un Traité de l'office de la messe; l'Histoire des martyrs de Gercum et de Hollande; une Chronique, in-fol., 1611; plusieurs ouvrages historiques en latin.

OPORIN (Jean), célèbre imprimeur, natif de Bâle, était fils d'un peintre nommé Jean Hebst. Il se rendit habile dans les langues grecque et latine, et dans la médecine, et se fit ensuite imprimeur; mais quoiqu'il imprimât les ouvrages des anciens avec beaucoup de soin et d'exactitude, il ne put suffire à ses dépenses qu'avec le secours de ses amis. Il mourut le 6 juillet 1568, à 61 ans. Sa première femme

était méchante ; la seconde le ruina par ses dépenses ; la troisième et la quatrième furent plus raisonnables. On a de lui diverses Lettres, des Scholies sur plusieurs livres de Cicéron, et d'autres ouvrages. Il changea son nom de famille, selon la coutume de plusieurs hommes de lettres de son temps, et prit celui d'Oporin, mot grec qui signifie *Automnal*. Robert Winter son associé en fit de même, et prit le nom de Chimerin, qui, en grec, signifie *Hiemal*. Ce dernier imprimeur mourut insolvable.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président au parlement d'Aix, fit exécuter en 1545, par un zèle qui parut excessif, l'arrêt rendu contre les Vaudois le 18 novembre 1540, qui condamnait dix-neuf de ces hérétiques à être brûlés, et ordonnait que toutes leurs maisons des villages de Cabrières et de Merindol seraient entièrement démolies, aussi bien que tous les châteaux et tous les forts qu'ils occupaient. L'exécution de l'arrêt avait été suspendue à la requête du cardinal Sadolet, par ordre de François Ier, à condition qu'ils abjureraient leurs erreurs ; mais ne l'ayant pas fait, d'Oppède, au lieu de dix-neuf des principaux habitans de Cabrières et Merindol, fit passer au fil de l'épée tous les habitans de ces bourgs ; il finit par faire enfermer les femmes qui restaient dans une grange, à laquelle il fit mettre le feu ; au lieu de 2 villages, il y en eut 44 de brûlés, et 4000 âmes y perdirent la vie. Mais après cette exécution, la dame de Cental, dont les villages et les châteaux avaient été brûlés et désolés, en demanda justice au roi. Henri II ordonna que cette affaire serait jugée par le parlement de Paris. Il n'y eut jamais de cause plus solennellement plaidée ; elle tint 50 audiences consécutives ; et Louis Auberi, lieutenant civil, qui fit en cette cause la fonction d'avocat-général, ayant parlé pendant 7 audiences, et conclu peu favorablement pour le président d'Oppède, celui-ci se défendit avec tant de force par son excellent plaidoyer, qui commence par ces mots : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sanctâ*, qu'il fut renvoyé absous ; mais Guérin, avocat-général, qui avait donné trop de licence aux soldats, eut la tête tranchée en place de Grève. Le président d'Oppède mourut quelques années après, en 1558. On a de lui une Traduction française de six Triomphes de Pétrarque.

OPPENORT (Gilles-Marie), habile architecte, mort à Paris vers 1740, fut directeur des bâtimens et jardins de M. le duc d'Orléans, régent du royaume, et passa pour l'un des plus grands architectes de son temps. Il a laissé un grand nombre de Dessins, dont il y a eu de gravés une suite considérable.

OPPIEN, *Oppianus*, célèbre poète et grammairien grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, est auteur de deux excellens Poëmes, l'un sur la chasse, et l'autre sur la pêche. Il les présenta à l'empereur Caracalla, qui en fut si satisfait qu'il lui fit donner un écu d'or pour chaque vers, d'où on croit que les vers d'Oppien furent appelés *vers dorés*. Ce poète mourut de peste en son pays au commencement du 3e siècle, à l'âge de 30 ans. Ses concitoyens lui dressèrent une statue, et mirent sur son tombeau une épitaphe qui portait que les dieux l'avaient fait mourir parce qu'il avait surpassé tous les mortels. La meilleure édition de ses deux Poëmes est celle de Leyde, 1597, en grec et en latin, avec les Notes de Rittershusius, in-8o : la plus rare est de 1478, in-fol.

OPPORTUNE (Sainte), abbesse de Montreuil dans le diocèse de Séez, était d'une famille illustre, et sœur de Godegrand, évêque de Séez. Elle mourut le 22 avril 770.

OPSOPOEUS (Jean), né à Bretten dans le Palatinat en 1556, se rendit habile dans les langues grecque et latine, et fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris. On le mit deux fois en prison, parce qu'il prenait avec ardeur la défense des nouveaux hérétiques. Il s'appliqua à la médecine, et il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en médecine à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers ouvrages sur Hippocrate, etc., et on lui doit le Recueil des oracles des sibylles, Paris, 1607, in-8o. Simon Opsopœus son frère fut un bon médecin praticien. Il mourut en 1619. Il ne faut pas les confondre avec Vincent Opsopœus, dont nous avons un poëme latin inti-

tulé *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°.

OPSTRAET (Jean), fameux théologien, naquit à Beringhen, petite ville du pays de Liége, le 3 octobre 1651. Il fut fait licencié en théologie à Louvain en 1681, enseigna ensuite la théologie dans le collége d'Adrien, puis au séminaire de Malines; il en fut chassé en 1690 par Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, à cause de son attachement à la défense de Jansénius : s'étant depuis déclaré l'un des principaux adversaires de Steyaërt, il fut exilé en 1704. Mais deux ans après, Louvain ayant passé sous la domination de l'empereur, M. Opstraet fut fait principal du collége de Faucon. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1720. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en latin, qui sont recherchés par les disciples de Jansénius et du père Quesnel. Ces livres sont assez rares en France : les principaux sont, Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence, contre Steyaërt; la Vraie doctrine touchant le baptême laborieux, 3 vol. in-12, contre Steyaërt; Instructions théologiques pour les jeunes théologiens; le Bon Pasteur, où l'on traite des devoirs des pasteurs : ce livre a été traduit en français en 2 vol. in-12; Théologien chrétien : ce livre a été traduit en français par M. de Saint-André de Beauchêne, sous ce titre, *Le Directeur d'un jeune théologien*, 1723, in-12; Instructions théologiques sur les actes humains, en 3 vol. in-12; Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique, en 3 vol.; Traité des lieux théologiques, en 3 vol. : c'est un des plus estimés; Dissertation théologique sur la conversion du pécheur, traduit en français par M. l'abbé de Natte, et imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la conversion du pécheur*, 1732, 2 vol. in-12, avec des additions qui ne sont pas du traducteur; un grand nombre de Mémoires et d'autres écrits en faveur des théologiens de Louvain, et contre ceux qu'il appelle constitutionnaires et les jésuites, etc.

OPTAT (Saint), évêque de Milève en Afrique dans le 4e siècle, composa vers l'an 370 ses livres du schisme des donatistes, dans lesquels il combat Parménien, évêque de cette secte. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. Son style est noble, véhément et serré, et il fait paraître beaucoup d'esprit et d'étude. Saint Augustin dit de lui « qu'il pourrait être une preuve de la vérité de l'église catholique, si elle s'appuyait sur la vertu de ses ministres, » et saint Fulgence le met au nombre des plus grands hommes dont Dieu s'est servi pour nous découvrir les secrets de ses divines Ecritures, et pour défendre la pureté de la foi. Il mourut vers 380. La meilleure édition de ses œuvres est celle de M. Dupin, en 1700, in-fol.

ORANGE (Claude de Chalon, héritière de la principauté d'), épousa Henri de Nassau, et mourut en 1521. Son fils René ayant pris le parti de Charles V contre François Ier, vit confisquer sa principauté pour crime de félonie, par arrêt du parlement de Provence du 30 juin 1542. Il mourut sans enfans, et fit son testament en faveur de son cousin, le fameux Guillaume de Nassau, prince d'Orange, *voy.* ce mot, ce qui lui fut contesté par la maison de Longueville. Louis XIV s'en était emparé pour le prince de Conti, étant aux droits de la maison de Longueville, et la possession lui en a été confirmée par le traité d'Utrecht en 1713.

ORANGE (Princes d'). *Voy.* Chalon, Maurice.

ORANGZEB. *Voy.* Aurengzeb.

ORANTES (François), habile cordelier espagnol, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. Il mourut le 12 octobre 1584. On a de lui un livre contre les institutions de Calvin, et d'autres ouvrages en latin.

ORATOIRE (Congrégation de l'). *Voy.* Berulle, Neri, Quental.

ORBELLIS (Nicolas de), fameux cordelier du 15e siècle, natif d'Angers, dont on a un Abrégé de Théologie selon la doctrine de Scot, in-8°, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1455.

ORBILIUS, ancien et célèbre grammairien de Bénévent, parvint à un si grand âge, que l'on dit qu'il oublia tout ce qu'il savait.

ORDRIC VITAL, né en Angleterre en 1075, fut élevé dans l'abbaye d'Auch, après que son père, qui était prêtre et

veuf, fut entré dans l'ordre monastique. Il en prît lui-même l'habit à 11 ans, et passa toute sa vie appliqué à l'étude, sans accepter aucune charge de la maison. Il vivait encore en 1143. Son Histoire ecclésiastique se trouve dans les *Historiæ Normanorum scriptores* de Duchesne; elle mériterait une édition plus correcte.

OREGIUS (Augustin), natif de Florence, alla à Rome pour y faire ses études, et demeura dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et ne fut pas moins fidèle à son devoir. Le cardinal Bellarmin, instruit de la vertu de ce jeune homme, le fit élever dans un collége. Oregius fut chargé dans la suite, par le cardinal Barberin, d'examiner quel était le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme, afin de faire interdire par le pape les leçons sur Aristote, si on reconnaissait que ce philosophe était contraire à cette vérité fondamentale de la religion. Oregius le déclara innocent, et fit sur ce sujet, en 1631, son livre intitulé *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4°. Enfin Barberin étant devenu pape, sous le nom d'Urbain VIII, le fit cardinal en 1634, et lui donna l'archevêché de Benevent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de lui les Traités *De Deo*, *De Trinitate*, *De Angelis; De Opere sex dierum*, et d'autres ouvrages imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-fol. Le cardinal Bellarmin l'appelait son théologien, et le pape Urbain VIII le nommait son Bellarmin. C'est Nicolas Oregius son neveu qui donna en 1637, en un tome in-fol., l'édition complète de tous les ouvrages de son oncle.

ORELLANA (François), est, à ce que l'on croit, le premier Européen qui a reconnu la rivière des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la rivière de Coca, d'où il entra dans une autre plus grande, qui le conduisit au Cap-Vert, sur les côtes de la Guïane, après une navigation de 1800 lieues. Orellana périt en 1549 avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit en descendant de quelques femmes armées, dont un cacique de ses amis lui dit de se défier, lui fit donner à cette rivière le nom de rivière des Amazones.

ORESME (Nicolas ou Nicole), savant docteur de Sorbonne, et grand maître du collége de Navarre au 14e siècle, natif de Caen, fut précepteur du roi Charles V, qui lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. Il mourut en 1382. Ses principaux ouvrages sont 1° un Discours contre les déréglemens de la cour de Rome; 2° un beau Traité *De Communicatione idiomatum;* 3° un Discours contre le changement de la monnaie, dans la Bibliothèque des Pères; 4° un Traité savant, curieux et solide, *De Antichristo*, imprimé dans le IXe tome de l'*Amplissima collectio* du père Martenne, etc. On lui attribue encore une Traduction française de la Bible, qui est également attribuée à Raoul de Presle et à Guyars des Moulins. Il traduisit en français, par ordre du roi Charles V, le Livre du Ciel, celui du Monde, avec les Morales et la Politique d'Aristote, et le Livre de Pétrarque, des Remèdes de l'une et de l'autre fortune.

ORESTE, roi de Mycène, était fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Il vengea la mort de son père par le conseil de sa sœur Electre, et n'épargna pas même sa propre mère. Il tua aussi Pyrrhus, fils d'Achille, parce que Pyrrhus avait enlevé Hermione, qui lui était promise en mariage. On dit qu'il devint furieux après avoir tué Clytemnestre, et que, pour expier ce crime, il fut obligé d'aller au temple de Diane, dans la Chersonèse Taurique. Son ami Pylade l'y conduisit; et comme le roi Thoas voulait le sacrifier à Diane, à qui l'on immolait des hommes, Pylade assura que c'était lui qui était Oreste, voulant être sacrifié pour son ami; Oreste, au contraire, soutint qu'il était véritablement Oreste, pour n'être pas cause de la mort de Pylade. Pendant cette généreuse contestation, qui a rendu l'amitié d'Oreste et de Pylade si célèbre, Iphigénie, qui présidait aux sacrifices de Diane, reconnut son frère, et les délivra de ce danger. Quelques jours après, Oreste, accompagné de Pylade, tua le roi Thoas, emporta ses richesses, et emmena avec lui sa sœur Iphigénie en Arcadie. Il la maria à Pylade, épousa Hermione, et prit le gouvernement de ses états. On dit qu'il

fut mordu d'une vipère, et qu'il mourut de cette morsure vers 1132 avant J.-C.

ORFANEL (Hyacinthe), vertueux dominicain espagnol, martyrisé dans sa mission du Japon en 1622, est auteur d'une Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon, qui passe pour exacte, Madrid, 1633, in-4°.

ORGAGNA (André), peintre célèbre de Florence, mort en 1398, à 60 ans, se fit surtout admirer par son Tableau du Jugement universel. Il y met ses amis au nombre des élus et en paradis, au lieu qu'il place ceux qu'il n'aimait pas en enfer avec les réprouvés.

ORGEMONT (Pierre d'), natif de Lagny-sur-Marne, fut conseiller au parlement de Paris sous le roi Philippe de Valois, puis successivement maître des requêtes de l'hôtel, second président au même parlement, chancelier de Dauphiné, premier président, et enfin chancelier de France le 20 novembre 1373. Les actes anciens de la chambre des comptes de Paris remarquent que Pierre d'Orgemont fut élu chancelier de France par voie de scrutin, en présence du roi Charles V, qui tenait son conseil au Louvre, tant des princes et barons, que des seigneurs du parlement, des comptes et autres, au nombre de 130. Il exerça cette charge avec une grande réputation jusqu'au mois d'octobre 1380, que son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi. Il mourut à Paris le 3 juin 1389. Sa postérité masculine finit à François, mort au siége de Chorges en Provence en 1587, sans avoir été marié.

ORIBASE DE PERGAME, fut disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, et se fit estimer des barbares mêmes par sa vertu. On le rappela dans la suite. Il mourut au commencement du 5e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-8°, et dans *Artis Medicæ principes*, d'Étienne; son Anatomie a été réimprimée à Leyde, 1735, in-4° : il y en a plusieurs qui lui sont faussement attribués. *Voy.* Cocchi.

ORICELLARIUS, ou RUCELLAI (Bernard), célèbre Florentin de la fin du 15e siècle, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Le père Mabillon, dans son *Musæum italicum*, l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII en Italie, dans son ouvrage *De Bello italico*, qui a été imprimé à Londres en 1733, in-4°. *Voy.* Rucellaï.

ORICHOVIUS, ou ORECHOVIUS (Stanislas), fameux gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Premislaw, étudia à Wittemberg sous Luther et Melanchton. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé, devint chanoine de Premislaw, et se distingua tellement par son éloquence et par son intrépidité, qu'il fut surnommé *le Démosthène polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther le fit excommunier par son évêque. Il résigna alors son bénéfice, se maria, et causa de grands maux au clergé, et de grands désordres par son esprit et ses discours séduisans. Enfin il rentra dans l'église catholique au synode tenu à Varsovie en 1561, et fit imprimer sa Profession de foi, avec d'autres Opuscules sur différens sujets, notamment contre le célibat des prêtres, Cologne, 1563, in-8°. Depuis ce temps-là il s'éleva avec zèle contre les protestans, et publia un grand nombre de livres de controverse.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique et évêque d'Elvire en Espagne dans le 6e siècle, cultiva la morale et la poésie. Dans le Trésor du père Martenne, et dans la Bibliothèque des Pères, on trouve de lui des Avertissemens aux fidèles, en vers, dont la faiblesse du style est relevée par l'excellence des préceptes.

ORIFICUS. *Voy.* Aurificus.

ORIGÈNE, dit l'*Impur*, était égyptien. Il enseigna vers 290 que le mariage était de l'invention du démon, et qu'il était permis de suivre tout ce que la passion suggère de plus infâme pour empêcher la génération : il avait encore des sectateurs au 5e siècle.

ORIGÈNE naquit à Alexandrie l'an 185 de J.-C., et fut surnommé *Adamantius*, soit à cause de son application infatigable au travail, soit à cause de sa fermeté dans les tourmens qu'il souffrit pour la foi de J.-C. Léonide son père l'éleva avec soin, et l'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte dès sa plus tendre jeunesse. Il eut pour maître saint Clément d'Alexandrie, et à l'âge de 18 ans seulement il succéda

à ce grand homme dans la place de catéchiste; emploi important, destiné à enseigner la théologie et à expliquer l'Ecriture sainte. Léonide son père avait souffert le martyre l'année précédente, durant la persécution de Sévère, l'an 202, et lui-même avait témoigné tant d'empressement pour suivre son père au martyre, que sa mère fut obligée de cacher ses habits pour l'empêcher de sortir. « Tenez ferme, lui écrivit-il, et ne vous mettez pas en peine de nous. » Origène eut dans son école un grand concours d'auditeurs, dont les uns étaient fidèles, et les autres païens. Il fortifia les premiers dans la foi, et convertit la plupart des derniers. On compte tant de martyrs parmi ses disciples, que l'on pourrait dire qu'il tenait plutôt une école de martyrs que de théologie. Il enseignait la théologie aux filles et aux femmes aussi bien qu'aux hommes; et pour prévenir le scandale et la calomnie, il se rendit eunuque, prenant trop à la lettre ce que J.-C. dit dans l'Evangile des eunuques volontaires. Cette action, étant devenue publique, fit grand bruit, et fut interprétée diversement. Il fit un voyage à Rome en 211, et publia à son retour plusieurs ouvrages qui lui acquirent une réputation extraordinaire, et lui attirèrent une foule d'auditeurs. Démétrius, évêque d'Alexandrie, en conçut de la jalousie, et l'accusa d'avoir prêché en 216, dans les églises de Palestine, à la prière des évêques, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Mais Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, le justifièrent: cependant Démétrius, ayant rappelé Origène, l'obligea de reprendre son premier emploi. Quelque temps après, Origène fit un voyage à Antioche, où l'impératrice Mamée l'avait mandé, pour l'entendre discourir sur la religion chrétienne. Il retourna aussitôt à Alexandrie, où il continua d'enseigner jusqu'en 228, qu'il en sortit avec des lettres de recommandation de son évêque, pour aller en Achaïe. Ce fut en ce voyage que, passant en Palestine, les évêques de cette province l'ordonnèrent prêtre à l'âge de 42 ans. Cette ordination faite par des évêques étrangers, sans la permission de Démétrius, irrita de nouveau ce prélat contre lui. Origène ne laissa pas de retourner à Alexandrie pour le fléchir; mais Démétrius l'en chassa en 231, et le fit excommunier et même déposer dans un concile d'Egypte, quoique saint Alexandre eût pris sa défense. Il écrivit à Rome et à toutes les églises pour le rendre noir et odieux, au lieu qu'Origène demeura tranquille. Ce furent ces lettres que Démétrius se hâta d'écrire, qui décrièrent Origène, et c'est ainsi, comme le dit saint Cyprien au pape Corneille, « que l'innocence fut surmontée par la diligence. » Origène écrivit ensuite, mais trop tard, pour sa justification, et se retira auprès de Théoctiste à Césarée en Palestine, où il établit une école célèbre. Il y eut pour disciple saint Grégoire Thaumaturge, et saint Athénodore son frère. Il fit ensuite en 238, après la persécution de Maximilien, un voyage à Athènes; puis ayant demeuré quelque temps à Césarée de Cappadoce, à la prière de saint Firmilien, il fut appelé en Arabie, pour convaincre et ramener à la vérité Bérylle, évêque de Bostre, qui était tombé dans une erreur considérable, en soutenant que le Verbe n'était pas une personne subsistante avant son incarnation. Origène eut le bonheur de lui faire abandonner son erreur; et quelques années après, ayant encore été appelé en Arabie par une assemblée d'évêques, pour disputer contre quelques Arabes qui soutenaient que les âmes mourraient et ressusciteraient avec le corps, il y combattit cette erreur, et fit changer de sentiment ceux qui y étaient tombés. Enfin, la 7ᵉ persécution contre les chrétiens étant survenue sous l'empire de Dèce, en 249, nul ne fut attaqué avec plus d'opiniâtreté qu'Origène. Il soutint avec une constance incroyable les horribles tourmens dont les persécuteurs de la foi se servirent contre lui; tourmens d'autant plus insupportables qu'on les faisait durer long-temps, et que l'on évitait avec un grand soin qu'il n'expirât dans la torture. On raconte, à la vérité, que, pour se tirer de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens aux idoles, et en particulier à l'idole de Sérapis à Alexandrie; mais c'est une pure calomnie, inventée par quelques ennemis de ce grand homme, à dessein de ternir sa grande réputation, et l'on est fâché de voir saint Epiphane donner dans cette

accusation sur des rapports frivoles; car il est constant qu'Origène, dans les tourmens les plus longs et les plus cruels, fit paraître un courage héroïque, et qu'il ne lui échappa jamais rien qui ne fût digne d'un disciple de J.-C. Origène ne survécut pas long-temps aux tourmens qu'il avait endurés durant la persécution de Dèce; il mourut à Tyr en 254, à 69 ans, sous l'empire de Gallus et de Volusien. Il avait composé un très-grand nombre d'excellens ouvrages, dont les principaux de ceux qui nous restent sont 1° un Traité contre Celse, dont Spencer a donné une bonne édition en grec et en latin, avec des Notes, Cambridge, 1658, in-4°. Ce savant Traité a été traduit en français par Elie Bouhereau, ministre protestant, natif de La Rochelle, Amsterdam, 1700, in-4°: Origène y répond pied à pied, avec une modestie et une force admirable, à toutes les difficultés de Celse; et au jugement d'Eusèbe et de saint Jérôme, « tout ce qu'on avait opposé, et tout ce qu'on opposera jamais au christianisme se trouve, pleinement et d'avance, réfuté dans cet excellent ouvrage. » On y voit en effet une réfutation solide des plus fortes objections de Bayle et de nos incrédules modernes; 2° un grand nombre d'Homélies et de Lettres, avec des Commentaires sur l'Ecriture sainte; 3° La *Philocalie*, ou Explication des endroits obscurs de l'Ecriture sainte, et plusieurs autres Traités; 4° des Fragmens de ses *Hexaples*, recueillis par le père de Montfaucon, en 2 vol. in-fol. De tous les livres d'Origène, ce sont les *Hexaples* qu'on doit le plus regretter: on les nommait ainsi, parce qu'ils contenaient six colonnes, dans la première desquelles était le texte de la Bible, en caractères hébreux; dans la deuxième, le même texte hébreu de la Bible, mais en caractères grecs; ce qui en fixait la lecture et la prononciation; dans la troisième, la version grecque des Septante; dans la quatrième, celle d'Aquila; dans la cinquième, celle de Symmaque; et enfin, dans la sixième, la version grecque de Théodotion: c'est cet ouvrage admirable et digne de l'immortalité qui a donné l'idée de nos bibles polyglottes. Ce qu'on appelle *Octaples* contenait de plus deux versions grecques, qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Les *Enneaples* comprenaient une 9e version grecque de quelques livres de l'Ecriture sainte, et ainsi des *Décaples*, etc.: il n'en reste plus que quelques fragmens; 5° le Livre des principes, dont nous n'avons plus qu'une version latine de Rufin, qui ne passe point pour exacte. Ce livre fit grand bruit, et les ennemis d'Origène prétendaient qu'il y enseignait un grand nombre d'erreurs; cependant le père Halloix, jésuite, et plusieurs autres célèbres écrivains, ont entrepris de le justifier, et il faut avouer que, dans tous les traités que nous avons en grec d'Origène, et qui sont constamment de lui, il n'y a aucune erreur dans la foi, ni aucune hérésie. On remarque dans tous ses écrits une modestie, une douceur et une humilité admirables, un esprit élevé, beau et sublime, un savoir profond et une érudition très-vaste. Il avait un zèle ardent pour répandre les vérités et la morale de l'Evangile. Il ruinait sa santé à force de veilles et de jeûnes; et s'il tomba dans quelques erreurs, ce fut contre son intention et pour répondre avec plus de succès, à ce qu'il croyait, aux difficultés des manichéens et des philosophes. Enfin il mourut dans la communion des évêques catholiques et de l'Église. La plus ample édition de ses ouvrages est celle du père de la Rue, bénédictin, 1733, 1740 et 1759, en 4 vol. in-fol., en grec et en latin. *Voy.* M. Dupin, tom. I de sa Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques; M. du Fossé, dans son livre intitulé *Vies de Tertullien et d'Origène*, et le père Doucin, jésuite, dans son *Histoire de l'Origénisme*. Il faut bien se garder de le confondre avec un autre Origène, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre. C'est ce dernier Origène qui étudia la philosophie sous Ammonius.

ORIGNY (Pierre-Adam d'), mort le 29 septembre 1774, à Reims sa patrie, entra de bonne heure au service, mais une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Wissembourg, en Allemagne, le contraignit d'en sortir avec la croix de saint Louis. Son loisir fut rempli par l'étude de l'Histoire, dont le fruit a été l'Egypte ancienne, et la Chronologie des Egyptiens, qu'il nous a données, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. A

travers un système contredit par l'Histoire, on y trouve des recherches laborieuses et importantes.

ORIOLE ou AUREOLE, *Aureolus* (PIERRE), savant théologien scolastique du 14e siècle, de l'ordre des cordeliers, natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. Il devint provincial dans son ordre, puis archevêque d'Aix en 1322. Il ne mourut point le 27 avril 1321, puisqu'il vivait encore en 1341, et qu'il composa cette année son Abrégé de la Bible, selon Denys de Sainte-Marthe, dans sa *Nouvelle France chrétienne*, tom. I, p. 321. On a de lui des Commentaires fort subtils sur le Maître des sentences, Rome, 1596 et 1605, 2 vol. in-fol.; un Abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8o, et d'autres ouvrages. Capreolus, dominicain, l'a réfuté sur les points qui divisent les écoles des scotistes et des thomistes.

ORIOLLE (PIERRE D'), chancelier de France, et seigneur de Loiré en Aunis, était natif de La Rochelle. Il fut employé dans les affaires les plus importantes, depuis 1472 jusqu'en 1483, et mourut le 14 septembre 1485, laissant deux filles.

ORION, était, selon la fable, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, et selon d'autres d'Apollon. Son père Hyriée ayant donné l'hospitalité à ces dieux, à qui il demanda pour grâce d'avoir un fils sans femme, ses trois dieux urinèrent sur une peau de génisse, de laquelle naquit un fils au bout de dix mois; il fut nommé Urion, et par changement de l'U en O, Orion. Il s'adonna à la chasse et à la contemplation des astres, et mourut d'une piqûre de scorpion. D'autres disent qu'il fut tué par Diane, à laquelle il avait voulu faire violence. Après sa mort, il fut transporté au ciel, et mis au nombre des constellations.

ORITHYE, reine des Amazones, succéda à Marpesie. Si l'on en croit la fable, elle se rendit illustre par son courage et par ses guerres contre les Grecs. Pentésilée lui succéda. Il y en eut une autre, fille d'Erectée, et qui fut enlevée par Borée, dont elle eut Calaïs et Zethès.

ORLAND LASSUS. *Voy.* LASSUS.

ORLANDIN (NICOLAS), célèbre jésuite, né à Florence en 1556, fut recteur du collége des jésuites à Nole, et mourut à Rome le 17 mai 1606. Il a composé en latin l'histoire de la compagnie de Jésus, imprimée à Cologne en 1615, et à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage doit être précédé d'*Imago primi seculi*, Anvers, 1640, et suivi des 4 vol. de Sacchini et de celui du père Jouvency, 1710, in-fol.

ORLEANS (Ducs d'). Il y eut un fils de Philippe VI qui porta ce nom et mourut sans postérité en 1383.

Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre. *Voyez* LOUIS. Il eut un fils nommé Charles, mort en 1465, dont il y a un recueil de poésies manuscrites à la bibliothèque du roi, où l'on découvre un vrai talent pour la poésie. Son fils Louis fut Louis XII. *Voyez* ANGOULÊME. Ce titre passa successivement à deux des fils de François Ier, dont le second fut Henri II; à deux fils de Henri IV, dont le second fut Gaston. *Voyez* GASTON; et enfin à un fils de Louis XIII, nommé Philippe, mort en 1701, qui eut Philippe, *Voyez* PHILIPPE. Celui-ci fut père de Louis. *Voyez* LOUIS. Son fils porte actuellement le titre de duc d'Orléans. *Voyez* le père Anselme.

ORLEANS (la pucelle d'). *Voyez* ARC.

ORLEANS (LOUIS D'), ou plutôt DORLÉANS, fameux ligueur, du temps de Henri IV, et avocat-général de la ligue, est auteur de plusieurs écrits satiriques et séditieux en faveur de la ligue; *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8o; première et deuxième *Avertissemens des catholiques anglais*, 1590, in-8o; *Expostulatio Ludovici Dorleans*, 1593, in-8o: dans ce dernier il a l'audace d'appeler Henri IV *Fœtidum Satanæ stercus*. Rose, évêque de Senlis, eut assez peu de sens pour mettre de sa main des notes marginales sur ce détestable écrit en signe d'approbation; mais le parlement l'obligea de les rétracter, et condamna l'ouvrage au feu. Dorléans ayant été proscrit à cause du *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8o, autre satire sanglante contre Henri IV, même après la conversion de ce grand prince, revint après un

exil de neuf ans. Ses discours séditieux le firent arrêter de nouveau et mettre à la Conciergerie; mais Henri IV, par un excès de bonté, ordonna qu'on l'en fit sortir. On représenta alors à Sa Majesté que cet avocat avait déclamé d'une manière injurieuse dans ses ouvrages contre la feue reine sa mère, et comme on lui en lut quelques endroits, il s'écria: « Oh le méchant! mais il est revenu sur la foi de mon passeport, je ne veux point qu'il ait de mal. On ne doit pas plus, ajouta-t-il, lui vouloir du mal et à ses semblables, qu'à des furieux, quand ils frappent, et à des insensés, quand ils se promènent tout nus. » Dorléans sortit donc de prison, et fit imprimer en 1604 un remercîment au roi, in-8°, dans lequel il dit autant de bien de ce prince, qu'il en avait dit de mal. Deux ans après il fit 29 discours in-4°, sur les ouvertures du parlement. Dorléans est encore auteur de *Renaud,* poëme, 1572, in-8°; *Plainte sur la mort de Henri IV*, in-4°, et autres poésies. On a encore de lui des Commentaires sur Tacite et sur Sénèque, et quelques autres ouvrages peu estimés. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper Marchand lui attribua le libelle intitulé *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais de Louis d'Orléans, pour l'exclusion du roi de la couronne de France......* (supposé) traduit du latin, 1588, in-8° de 575 pages, avec une table des matières de 27 pages. Il y a dans ce libelle un grand nombre de faits calomnieux, en particulier contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, que l'on y dit faussement avoir fait frapper une monnaie à son coin, où il prenait, y ajoute-t-on, le nom de Louis XIII, roi de France.

ORLEANS (PIERRE-JOSEPH D'), célèbre historien jésuite, naquit à Bourges le 6 novembre 1641. Il entra jeune chez les jésuites, y professa la rhétorique, et s'y distingua par ses talens pour l'Histoire. Il mourut à Paris le 31 mars 1698. Tous ses ouvrages sont très-bien écrits en français. Ce sont, 1° une excellente *Histoire des révolutions d'Angleterre,* 3 vol. in-4°, et en 3 et 4 vol. in-12: on l'estime surtout pour le temps qui a précédé le règne de Henri VIII; 2° *Histoire des Révolutions d'Espagne*, imprimée à Paris en 1734, en 3 vol. in-4°, et en 5 vol. in-12, avec la continuation par les pères Arthuis et Brumoi; elle est très-estimée; 3° une Histoire curieuse des deux conquérans tartares, Chunchi et Camhl, qui ont subjugué la Chine, in-8°; 4° la *Vie du père Cotton, jésuite*: il y a omis plusieurs traits rapportés dans la vie du même jésuite, par le père Rouvier; 5° les *Vies du bienheureux Louis de Gonzague et de quelques autres jésuites*, in-12; 6° la *Vie de Constance, premier ministre du roi de Siam*, in-12; 7° deux vol. in-12 de Sermons estimés, etc.

ORMESSON, surnom de la famille de Lefèvre, dont était la branche de Caumartin; celle-ci s'est aussi distinguée dans la robe. Olivier Lefèvre d'Ormesson était conseiller au parlement et s'immortalisa par sa fermeté dans le rapport du procès de M. Fouquet; quelque faveur qu'il eût pu se promettre, en donnant contre lui des conclusions sévères, il ne donna que celles que lui dicta la justice; et quoique sa conduite choquât les desseins arrêtés, sa probité le fit respecter. Louis XIV s'en ressouvint lorsqu'on lui présenta son petit-fils. « Soyez aussi honnête homme, lui dit-il, que le rapporteur de M. Fouquet. » Il mourut en 1686.

ORNANO (ALPHONSE D'), colonel général des Corses qui servaient en France, disposa le Dauphiné à rentrer sous la domination de Henri IV, en 1594, ce qui lui en procura le gouvernement et le bâton de maréchal l'année suivante. Il mourut de la pierre, à Paris, en 1610, à 62 ans; son fils aîné, Jean-Baptiste, fut colonel de la garde corse, et gouverneur de Gaston, frère de Louis XIII, qui sollicita pour lui le grade de maréchal de France, qu'il obtint sans avoir servi. Il fut soupçonné d'inspirer au duc d'Orléans des dessins pernicieux à l'Etat, ce qui le fit mettre à Vincennes, où il mourut à 45 ans, le 9 novembre 1626, pendant qu'on lui faisait son procès. Ils descendaient de San-Pietro Bastelica, qui servit en France sous François I[er]. Sa bravoure et son expérience alarmèrent les Génois, seigneurs de la Corse; et de peur qu'il n'y formât un parti, ils le firent mettre en prison. Henri II le fit

remettre en liberté, sur la menace de faire pendre des nobles Génois par représailles. Bastelica jura une haine éternelle aux Génois. Deux fois il entra en Corse et battit leurs troupes; et quand la paix l'eut privé du secours du roi, il en alla solliciter jusqu'à Constantinople. Sa femme, Vanina d'Ornano, crut bien faire de solliciter sa grâce pendant son absence; mais son mari arriva comme elle allait partir pour le faire; Bastelica, l'ayant appris, lui dit qu'il ne pouvait lui pardonner ce projet. Sa femme, qui le connaissait, sans s'effrayer, se mit à genoux et reçut courageusement la mort que son mari lui donna en l'étranglant, pendant qu'il l'embrassait et l'appelait sa reine et sa maîtresse. Son nom devint en horreur, et son fils fut obligé de prendre celui de sa mère d'Ornano. Les Génois firent assassiner San-Pietro en 1567.

ORNESAN (Bernard d'), seigneur d'Astarac et de Saint-Blancard, marquis des îles d'Or, était d'une famille dont la filiation remonte au commencement du 15e siècle. Il fut général des galères en 1521, mena du secours à Rhodes, et défit, à son retour, l'armée navale de l'empereur Charles V, en 1523. Il vivait encore en 1538. Sa petite-fille fit passer l'héritage de sa maison dans celle de Biron. Elle avait épousé le maréchal, dit *le Boiteux*. Une autre branche de cette maison a pris fin en 1573; une sœur du dernier mâle en fit passer l'héritage dans la maison de Narbonne.

ORNÉUS, nom d'un centaure, et surnom de Priape, en l'honneur duquel on célébrait les fêtes Ornéennes.

OROBIO (Isaac), fameux juif espagnol, fut élevé dans la religion judaïque par son père et sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il fut fait lecteur en métaphysique dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua ensuite à la médecine, et l'exerça à Séville avec succès; mais ayant été accusé de judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il souffrit, pendant trois ans des tourmens horribles sans rien avouer; ce qui le fit mettre en liberté. Il vint alors en France, et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine et faisant profession extérieure de la religion catholique; mais enfin, étant las de feindre, il se retira à Amsterdam, où il reçut la circoncision et fit profession du judaïsme. Il mourut en 1687. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier intitulé *Amica Collatio*. On a d'Orobio, *Certamen philosophicum adversus Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°; d'autres écrits manuscrits.

ORODES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate, qu'il fit tuer. Il vainquit Crassus l'an 53 avant Jésus-Christ, prit les enseignes romaines, et fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable qui lui avait fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Orodes, étant vieux et hydropique, fut empoisonné par Phraates, l'un de ses fils; mais le poison, bien loin de le faire mourir, le guérit de son hydropisie. Alors Phraates l'étrangla de ses mains, 35 ans avant Jésus-Christ. Orodes avait régné 50 ans.

OROMAZE, c'est-à-dire *lumière ardente*, nom que les mages et les Chaldéens donnaient au Dieu suprême ou au bon Principe, qu'ils décrivaient comme s'il eût été environné de feu. Ils admettaient un autre Dieu suprême, ou mauvais principe, qu'ils nommaient Arismanes.

OROSE (Paul), prêtre de Tarragone en Catalogne, au 5e siècle, fut envoyé par deux évêques espagnols, en 414, vers saint Augustin; il demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des saintes Ecritures. Saint Augustin l'envoya, en 415, à Jérusalem, pour consulter saint Jérôme sur l'origine de l'âme. A son retour il composa, par le conseil de saint Augustin, son Histoire en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en l'an 416 de Jésus-Christ; cette Histoire est utile, quoique peu exacte; les meilleures éditions sont celles de 1615, in-4°; et de Leyde, 1738, in-4°; la première est de 1471, in-fol. Orose a fait encore une Apologie du libre arbitre contre Pélage, et une lettre adressée à saint Augustin, sur les erreurs des priscillianistes et des origénistes,

qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères.

ORPHÉE, de Thrace, célèbre poète grec, plus ancien qu'Homère, était fils d'Apollon, selon la fable. Il accompagna les Argonautes dans leur expédition, et il était si excellent musicien, qu'au son de sa voix et de sa lyre les rivières arrêtaient leur cours, les rochers s'approchaient, les bêtes les plus féroces s'adoucissaient. Etant descendu aux enfers pour en retirer Eurydice son épouse, Pluton et Proserpine lui permirent de l'emmener, à condition qu'il ne la regarderait point qu'elle ne fût sortie des enfers; mais son impatience lui ayant fait tourner la tête, sa chère Eurydice lui fut enlevée pour jamais. Depuis ce temps il n'eut que de l'indifférence pour le sexe; ce qui indigna tellement les femmes de Thrace, qu'elles le mirent en pièces. Après sa mort, les Muses eurent soin de son corps; il fut changé en cygne, et sa lyre fut placée dans le ciel parmi les constellations, ornée de neuf belles étoiles, dont chaque Muse fournit la sienne. Les anciens ont beaucoup parlé d'Orphée et de ses poésies; ils le font disciple de Linus, maître de Musée, et plus ancien que la guerre de Troie. Nous avons sous son nom des Hymnes et d'autres pièces de poésie, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4°; mais les meilleures sont de Utrecht, 1689, in-8°, *Cum notis variorum*; Leipsick, 1764, in-8°; et dans les *Miscellanea Græcorum carmina* de Maittaire, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. Son poëme des Argonautes est d'Onomacrite, qui vivait du temps de Pisistrate. On représente ordinairement Orphée avec une lyre, un luth, ou un violon.

ORPHIREUS. *Voy.* s'GRAVESANDE.

ORRERY (le comte d'). *V.* BOYLE.

ORSATO (SERTORIO), célèbre antiquaire, historien, philologue et poète, naquit à Padoue le 1er février 1617, d'une des premières familles de cette ville. Il s'appliqua avec soin à la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes, ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différens endroits de l'Italie. Etant déjà âgé, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Ayant été présenter au doge et au sénat de Venise l'histoire de Padoue qu'il leur avait dédiée, il leur fit un long discours pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il retint, et qui lui causa une rétention d'urine, dont il mourut le 3 juillet 1678, après 40 ans de mariage. Il était de l'académie des Ricovrati. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin sont, 1° *Sertum philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°; 2° *Monumenta patavina*, 1652, in-fol.; 3° *Commentarius de notis Romanorum*, ouvrage utile et estimé: on l'a inséré dans le XIe tome du Trésor de Grævius, et séparément, Paris, 1723, in-12. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien; 4° Histoire de Padoue, en deux parties, 1678, in-fol.; 5° *I. Marmi eruditi*, 1663 et 1719, 2 vol. in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties; 6° *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, revue avec des notes, 1666, in-4°; plusieurs Poésies lyriques, 1637, in-12; des Comédies, et d'autres Pièces de poésie, etc. Jean-Baptiste Orsato, habile médecin et antiquaire, naquit à Padoue le 19 novembre 1607, et mourut le 11 janvier 1720. On a de lui, *Dissertatio epistolaris de Lucernis antiquis*; un petit traité *De sternis veterum*: une dissertation *De Paterâ antiquorum*, et quelques autres ouvrages.

ORSI (JEAN JOSEPH), philologue et poète italien, naquit à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. Il mourut en 1733, à 81 ans, ayant été marié deux fois. On a de lui des Sonnets ingénieux, des Pastorales, plusieurs autres Pièces de poésie, et d'autres ouvrages en italien: on en trouve dans les Traités de poésie de Muratori et Crescimbeni; on a imprimé à Modène en 1735, en 2 vol. in-4°, ses Pensées sur la manière de penser du père Bouhours.

ORSI (FRANÇOIS-JOSEPH-AUGUSTIN, cardinal), né dans la Toscane en 1692, entra chez les dominicains où il professa la théologie. Il remplit ensuite

l'office de maître du sacré palais, et fut honoré de la pourpre par Clément XIII en 1759. Il a composé, *Infallibilitas act. Rom. Pont.*, 1741, 3 vol. in-4°; une Histoire ecclésiastique des six premiers siècles de l'Eglise, en 20 vol. in-4° ou in-8°, dont le dernier a été publié en 1761, année de la mort de ce savant et pieux cardinal.

ORSINI. *Voy.* FULVIUS.

ORTELIUS (ABRAHAM.), célèbre géographe du 16e siècle, naquit à Anvers au mois d'avril 1527. Il se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et s'acquit une telle réputation par son savoir dans la géographie, qu'il fut surnommé le Ptolomée de son temps. Il mourut à Anvers, sans avoir été marié, le 26 juin 1598, à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie, dont les principaux sont les Tables, le Théâtre, le Trésor, les Synonymes géographiques, etc : tous ces ouvrages sont en latin, in-fol.

ORTILZ (ALPHONSE), chanoine de Tolède, mort vers 1530, fut chargé par le cardinal Ximénes de donner une édition de l'office mozarabique, dont il voulut perpétuer le rit dans une chapelle où il mit des chanoines exprès. Le Missel parut en 1500, et le Bréviaire en 1502, chacun en 1 vol. in-fol. On attribue cette liturgie à saint Léandre et à saint Isidore son frère. Elle avait d'abord été nommée gothique, et ensuite mozarabe, du nom que l'on donnait aux chrétiens qui, payant tribut vivaient sous la domination des Maures, suivant leurs lois et leurs coutumes. Il y a trois ouvrages sur cette liturgie, assez rares : l'un est de Blaise Ortilz, *Descriptio summi Templi Toletani per Blasium Ortesium*, Tolède, 1549, in-4°; le second, une Vie de Ximenès, et une Histoire du rit mozarabe en espagnol, Tolède, 1604, in-4°; et le troisième, *Joannis Pinii liturgia Mozarabica*, Romæ, 1746, 2 vol. in-fol.; il y a aussi le Bref mozarabe par Eugenio de Roblès, Tolède, 1603, in-4° de 23 feuillets, rare.

ORVAL. *Voy.* MONTGAILLARD.

ORVILLE (JACQUES-PHILIPPE D'), l'un des plus grands littérateurs du 18e siècle, naquit à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Il devint en 1730 professeur en histoire, en éloquence et en langue grecque à Amsterdam, et remplit sa chaire avec la plus haute réputation jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour se livrer entièrement à l'étude. Il publia *Observationes miscellaneæ*, ouvrage qui prouve combien il était versé dans la critique et dans la lecture des anciens auteurs grecs et latins. De savans anglais avaient commencé ces Observations; M. d'Orville et M. Burman de Leyde continuèrent d'en publier ensemble 10 vol.; et après la mort de ce dernier, M. d'Orville se chargea seul de cet ouvrage, et en publia 4 vol. sous le titre d'*Observationes miscellaneæ novæ*. Parmi les pièces de sa composition qu'on y trouve, sa Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos est de main de maître, et l'on estime infiniment ses remarques sur le roman grec de Chariton d'Aphrodisée, ouvrage qui n'avait jamais paru, et qui fut tiré d'un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne de Florence. On a encore de M. d'Orville *Critica vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas* : c'est une pièce savante et curieuse contre M. de Pauw, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, M. Burman a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol. Il mourut en 1751, à 55 ans. Pierre d'Orville son frère, mort en 1739, quoique dans le commerce, cultiva les belles-lettres avec succès. On a de lui des Poésies estimées.

OSBORN (FRANÇOIS), fameux écrivain anglais, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwel. Il mourut le 11 février 1659, à Néther-Worton, où il est enterré sous un monument. On a de lui des Avis à un fils, 1656 et 1658, 2 vol. in-8°, qui passèrent pour inspirer l'irréligion, et dont le débit fut défendu; d'autres ouvrages de politique et de controverse, car il se croyait théologien de fait et de droit, parce qu'il croit prouver, dans son *Non plus ultrà du Chrétien particulier*, 1656, in-4°, 3 feuilles et demie, que les laïques ont le droit d'expliquer l'Ecriture sainte. C'est au reste l'opinion de tous les sectaires, qui n'admettent aucune autorité dans l'Église, pour secouer celle qui existe dans la religion catholique romaine.

OSÉE, le premier des douze petits prophètes, était fils de Béeri, et de la tribu d'Issachar. Il prophétisa sous les règnes d'Ozias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda, environ 800 avant J.-C. Ses Prophéties sont en hébreu, et contiennent 14 chapitres. Osée y reproche au peuple d'Israël son idolâtrie, et prédit la ruine de la synagogue et la vocation des gentils. Son style est pathétique, ses sentences courtes et animées. Le commandement que Dieu fait à ce prophète de prendre une femme prostituée et d'en avoir des enfans, est un grand sujet de disputes parmi les savans. Les uns, comme saint Jérôme, prétendent que cela se doit entendre simplement d'une vision; les autres l'expliquent autrement, en disant que Dieu ne commande pas à Osée de commettre l'adultère ou la fornication, mais de retirer du désordre une femme prostituée, et de l'épouser. Cette explication est préférable, parce qu'il est dit dans l'Ecriture qu'Osée épousa effectivement Gomer, fille de Débalaïm, et qu'il en eut trois enfans, un fils et deux filles.

OSÉE, fils d'Ela, et dernier roi d'Israël, avait succédé à Phacée. Il fit alliance avec Sua, roi d'Egypte, et ayant refusé de payer le tribut accoutumé à Salmanasar, ce prince alla assiéger Samarie, et s'en rendit maître après un siége de 3 ans, 721 ans avant J.-C. Il transporta ensuite les Israélites dans la Médie et dans l'Assyrie, et mit fin au royaume d'Israël, 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER (André), fameux théologien protestant, naquit en Bavière le 19 décembre 1498. Il prêcha l'un des premiers la doctrine de Luther, et devint professeur et ministre dans l'université de Kœnisberg. Il se fit des affaires par son esprit inquiet et par ses emportemens, et surtout par les erreurs qu'il publia sur la justification. Il mourut le 17 octobre 1552, à 54 ans. Son nom de famille était Hosen, qui signifie en allemand *haut-de-chausse*; mais comme ce nom ne lui plaisait pas, il le changea pour celui d'Osiander. Les plus connus de ses ouvrages sont 1° *Harmonia evangelica*, in-fol.; 2° *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ*; 3° *Dissertationes duæ de lege et Evangelio et de justificatione*; 4° *Liber de imagine Dei, quid sit*. Il ne faut pas le confondre avec son fils Luc Osiander, autre ministre protestant, mort le 17 septembre 1604, dont on a en latin des Commentaires sur la Bible; des Institutions de la religion chrétienne; un Abrégé des Centuries de Magdebourg, 1592 et 1604, in-4°; *Enchiridia controversiarum religionis cum pontificiis, calvinianis et anabaptistis*, Tubinge, 1605, in-8°, etc. Son fils André Osiander, ministre et professeur de théologie à Wittemberg, mort le 21 avril 1617, à 54 ans, a donné une édition de la Bible, avec des observations: on a encore de lui *Assertiones de conciliis*; *Disputationes in lib. concordiæ*; *Papa non papa, seu papæ et papicolarum Lutherana confessio*, Tubinge, 1599, in-8°; *Responsa ad analysin Gregorii de Valentiâ de Ecclesiâ*, etc.; ni avec Jean-Adam Osiander, théologien de Tubinge, mort le 26 octobre 1697, dont on a des Observations latines sur le livre de Grotius, *De jure belli et pacis*; 2° *Disputationes de mysterio Trinitatis*; 3° *Specimen jansenismi*; 4° *Typus legis naturæ, item moralis*; 5° *Commentarium in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth et duos libros Samuel*, 3 vol. in-fol.; 6° *De Jubilæo hebræorum, gentilium et christianorum*; 7° *De asylis hebræorum, gentilium et christianorum*, dans le tome VI du Trésor de Gronovius; 8° *Theologia casualis, de magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, etc.; ni enfin avec Luc Osiander, chancelier de l'université de Tubinge, mort le 10 août 1638, à 68 ans. On a de ce dernier *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ Christi naturæ*; *Disputatio de omnipræsentiâ Christi hominis*; *De communicatione idiomatum*, *De Regimine ecclesiastico*; *Admonitiones de corruptelis vaticianorum*; *Orthodoxæ conciliationis modi*, *de enthusiasmo*, *De inducatione*, *De viribus liberi arbitrii*, *De baptismo*; *De efficacia verbi*; *Orationes funebres*, etc.

OSIAS, Ozias. *Voy.* Azarias.

OSIRIS, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens; puis, ayant cédé son royaume à son frère Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître. Il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les

Egyptiens, et y introduisirent des arts très-utiles. On dit qu'Osiris fut tué et mis en pièces par ses ennemis. Quoi qu'il en soit, lui et Isis son épouse furent honorés comme des dieux après leur mort. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue.

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

On représentait Osiris sous la figure d'un homme, avec une mitre, un bonnet pointu et un fouet à la main. Quelquefois au lieu du bonnet il a un globe ou une trompe d'éléphant sur la tête, et au lieu d'une tête d'homme celle d'un épervier.

OSIUS, très-célèbre évêque de Cordoue, naquit en Espagne l'an 257, et fut élu évêque de Cordoue en 295. Il confessa généreusement la foi de J.-C. durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, et mérita le titre glorieux de *Confesseur*. L'empereur Constantin-le-Grand eut pour lui une estime particulière, et le consulta dans les affaires ecclésiastiques. Osius présida en 325 au concile général de Nicée, dont il dressa le symbole, et à celui de Sardique en 347. Son zèle pour la religion lui attira la haine des donatistes, des ariens et des autres hérétiques. L'empereur Constance le fit venir à Milan, et n'oublia rien pour lui faire embrasser le parti des ariens; mais il fut si surpris de la constance de ce grand évêque, qu'il le renvoya dans son église. Peu de temps après, il lui écrivit encore, et ce fut à cette occasion qu'Osius lui adressa la Lettre admirable que saint Athanase nous a conservée; « J'ai confessé, dit Osius à l'empereur, J.-C. dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise. Si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité et de consentir à la condamnation d'un innocent; je ne suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos menaces. » Cependant les ariens, indignés de cette réponse, engagèrent l'empereur à mander Osius à Sirmich. On l'y retint un an en exil, on le chargea de coups, et succombant aux tourmens, il eut la faiblesse de souscrire, en 356, à la confession de foi dressée en cette ville par les hérétiques à la tête desquels était Potamius, évêque de Lisbonne; mais on ne put le contraindre à souscrire à la condamnation de saint Athanase, et deux ans après, étant au lit de la mort, il protesta de la violence qu'on lui avait faite à Sirmich, et anathématisa l'arianisme. Il mourut en 358, âgé de 102 ans. Les ariens triomphèrent de la chute d'Osius, mais pouvaient-ils sans pudeur se prévaloir d'une signature que l'on avait extorquée à un vieillard âgé de 100 ans, par les mauvais traitemens, et par les suites d'une longue et rigoureuse captivité?

OSIUS ou OSIO (Félix), célèbre orateur, né à Milan en 1587, apprit les langues et les belles-lettres, et se distingua par son éloquence. Il fut longtemps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le 29 juillet 1631. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont 1° *Romano-Græcia*; 2° *Tractatus de sepulchris et epitaphiis ethnicorum et christianorum*; 3° *Elegia scriptorum illustrium*; 4° *Orationes*; 5° *Epistolarum libri* 2; 6° des notes et des corrections sur l'histoire de Morenas, du temps de Frédéric Barberousse, dans le tome III des Antiquités d'Italie de Burman, 45 vol. in-fol., et sur celle de l'empereur Henri VII, par Albert Mussato, Venise, 1635, in-fol.; 7° un Recueil des écrivains de l'histoire de Padoue, etc. Théodat Osius son frère est aussi auteur de divers Traités, et leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise, et disait qu'ayant pris le parti des Turriani contre les Visconti, elle avait été chassée de Milan, et s'était dispersée dans diverses provinces de l'Europe, même en Pologne, où ils avaient suivi la reine Bonne Sforce. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius ou plutôt Hozius, dont on peut voir l'article au mot Hosius.

OSMAN, empereur des Turcs, fils d'Achmet Ier, lui succéda en 1618, à l'âge de 12 ans. Il marcha en 1621 contre les Polonais, avec une armée formidable; mais ayant perdu plus de 100,000 hommes en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce

mauvais succès aux janissaires, et résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes; mais ils le prévinrent, et s'étant révoltés le 19 mai 1622, ils placèrent sur le trône son oncle Mustapha qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain.

OSMAN II, fils de Mustapha II, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V. Son règne peu fertile en événemens fut terminé par sa mort le 29 novembre 1757, âgé de 59 ans.

OSMOND, *Osmundus* (SAINT), célèbre évêque de Salisbury vers la fin du 11e siècle, était né en Normandie d'une famille noble. Il joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence et les qualités guerrières. Ayant succédé à son père qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit en 1066 Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis chancelier, et ensuite évêque de Salisbury. Il eut la faiblesse, pour plaire au roi, d'abandonner le parti de son archevêque Anselme; mais il s'en repentit presque aussitôt, lui en demanda l'absolution et la reçut. Il corrigea la liturgie de son diocèse, la déchargea de plusieurs termes barbares et grossiers, et la mit dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de toute l'Angleterre. Osmond mourut en 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

OSORIO, en latin, *Osorius* (JÉRÔME), né à Lisbonne en 1559, d'une famille noble, devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarbes. Il s'exprimait avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron de Portugal*. Il mourut à Tavila, dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans. On a de lui des Paraphrases et des Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte, et des Traités estimés, *De Nobilitate civili*, *De Nobilitate christianâ*: ces deux traités ont été traduits en français par la Guilletierre; *De Gloriâ*, *De Regis institutione*, *De rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis*, ouvrage excellent traduit en français par Simon Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581, 1587, in-fol. et in-8o; *De Justitiâ cœlesti*, *De Sapientiâ*; *Epistola ad reginam Angliæ*, etc. Tous ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tom. in-folio. Jérôme Osorius son neveu, et chanoine d'Evora, a écrit sa vie.

OSSAT (ARNAUD D'), né à Cassagnabère, petit village près d'Auch, de parens pauvres, se trouva orphelin et sans biens à l'âge de 9 ans. Il fut mis, quelques années après, au servive d'un jeune seigneur de son pays, appelé Castelnau de Magnoac, de la maison de Marca, qui était aussi orphelin. Il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur, ainsi que de deux autres enfans, cousins germains de ce jeune seigneur. Quand son éducation fut finie, il suivit le barreau, où son mérite lui procura la connaissance et l'estime de plusieurs personnes distinguées. Il obtint par leur protection une charge de conseiller au présidial de Melun, dont il était encore revêtu en 1588. Paul de Foix, qui était devenu archevêque de Toulouse, ayant été nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, d'Ossat fut chargé des affaires de la France à la cour de Rome. Il obtint du pape Clément VIII la réconciliation de Henri IV avec le saint Siége, et rendit au roi et à l'état les services les plus importans. Il fut nommé à l'évêché de Rennes, puis fait cardinal en 1598, et eut l'évêché de Bayeux en 1601. Il mourut à Rome le 13 mars 1604, à 68 ans. C'était un homme d'une pénétration prodigieuse, et qui prenait son parti avec tant de discernement, que dans toutes les affaires et les négociations dont il fut chargé, il est impossible de touver une fausse démarche. Il sut allier dans un degré éminent la politique avec la probité, et s'acquit une estime universelle. Nous avons de lui *Expositio in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, Paris, 1564, in-4o: c'est une défense de la dialectique de père Ramus son maître, contre Charpentier; un grand nombre de Lettres, qui passent avec raison pour un chef-d'œuvre de politique: les meilleures éditions sont celles d'Amelot de la Houssaye, à Paris,

1698, 2 vol. in-4°, et Amsterdam, 1708, 5 vol. in-12.

OSSIAN, barde ou druide d'un rang inférieur, dont l'emploi était de chanter les exploits de la nation, naquit en Ecosse dans le 3e siècle. Dès qu'Ossian put porter les armes, il accompagna son père Fingal dans toutes ses expéditions, principalement en Irlande. Il lui succéda dans le commandement, jusqu'à ce que, aveugle, infirme, privé de son fils, qui avait été tué en trahison, il fut obligé de le quitter. Alors, pour charmer son ennui, il chanta les exploits de ses amis, surtout ceux de son fils Oscar. La veuve de ce fils, nommée Malvina, resta toujours attachée à son beau-père. Elle apprenait par cœur les poëmes d'Ossian, et les transmettait de même; c'est ainsi qu'ils ont été conservés pendant 1400 ans, jusqu'à ce que M. Macpherson parcourut le nord de l'Ecosse et les îles Hébrides pour recueillir ces poésies et celles des anciens bardes, et les fit imprimer, avec la traduction anglaise, à Londres, 1662, un vol. in-fol. Feu M. Le Tourneur en a donné une traduction française, avec des notes, en 1777, 2 vol. in-8°.

OSSONE (don Pierre Giron, duc d'), après s'être distingué dans les guerres des Pays-Bas, devint gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne, et chevalier de la Toison-d'or. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'expulsion des Maures qu'il jugeait préjudiciable à l'État, et fut successivement vice-roi de Sicile et de Naples. Ce fut dans ce dernier poste qu'il se rendit redoutable aux Vénitiens, non-seulement par des courses continuelles dans le golfe, mais encore par la part qu'il eut à la conjuration de Jaffier, qui n'allait pas à moins que d'égorger le sénat, et de porter le fer et le feu dans Venise. Il est encore incertain si c'est lui ou le marquis de Bedmar, ambassadeur à Venise, qui en conçut le projet. Quoi qu'il en soit, on le soupçonna à la cour d'Espagne d'aspirer à la souveraineté de Naples. Il fut mis en prison, où il mourut en 1624, avant d'être jugé. Gregoreo Leti a écrit sa Vie en 3 vol. in-12.

OSSUN. *Voy.* Ausson.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), naquit en 1663, à Neuchâtel, d'une famille noble et ancienne, et fut fait pasteur à Neuchâtel en 1699. M. Ostervald s'acquit la plus haute réputation par ses talens, par ses vertus, et par son zèle à former des disciples et à rétablir la discipline ecclésiastique. Il fit plusieurs établissemens pieux, et mourut en 1747, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés des protestans; les principaux sont, 1° *Traité des sources de la corruption*, in-12 : c'est un bon traité de morale; 2° *Catéchisme ou instruction dans la religion chrétienne*, in-8° : ce catéchisme est très-estimé; il a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. L'Abrégé de l'Histoire sainte qui est à la tête fut traduit et imprimé en arabe pour être envoyé aux Indes orientales, par les soins de la Société royale pour la propagation de la foi, et cette Société, établie à Londres, fit à M. Ostervald l'honneur de l'admettre au nombre de ses membres; 3° *Traité contre l'impureté*, in-12 : il est exact, et écrit avec beaucoup de sagesse; 4° une édition de la Bible française de Genève, avec des Argumens et des Réflexions, in-fol.; 5° un Recueil de Sermons, in-8°; 6° *Ethica christiana*; 7° *Theologiæ compendium*; 8° Traité du ministère sacré : ces trois derniers Traités ont été recueillis de ses leçons et imprimés à son insu; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient estimés. M. Jean-Rodolphe Ostervald son fils aîné, pasteur de l'église française à Bâle, a donné au public un Traité intitulé *Les Devoirs des communians*, in-12, qui est estimé des protestans.

OSTIENSIS. *Voy.* Henri de Suze.

OSWALD (Saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Edelfrid son père, arrivée en 617, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce que Eduin son oncle s'était emparé de son royaume. Il se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit Cedwal, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille, où ce roi fut tué, et réunit les deux royaumes de Northumberland. Il bâtit dans ses états un grand nombre d'églises, fonda plusieurs monastères, et fut tué, en 642, dans un combat contre Penda, roi de Mercie.

OSWALD (Erasme), habile écri-

vain et mathématicien allemand du 16e siècle, fut professeur d'hébreu et de mathématiques à Memmengen, à Tubinge et à Fribourg, et mourut en 1579, à 68 ans. On a de lui une traduction, en hébreu, du Nouveau Testament, et d'autres ouvrages traduits de l'hébreu.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres, pour en faire une bibliothèque. Il donna à cette curieuse collection le titre de Pharmacie de l'âme. De tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi et d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence presque incroyable de ce monument et des sommes immenses qu'il avait coûté. Entre autres merveilles, on y voyait une statue dans la posture d'une personne assise, et qui était la plus grande de toute l'Egypte, la longueur d'un de ses pieds étant de plus de sept coudées. Ce qui rendait cette pièce un chef-d'œuvre admirable, n'était pas seulement l'art du sculpteur, mais aussi la beauté de la pierre qui était parfaite dans son genre. On y lisait l'inscription suivante : « Je suis Osymandyas, roi des rois; celui qui voudra connaître ma grandeur, ou en quoi je mens, qu'il me surpasse en quelqu'un de mes ouvrages. » Ce prince soumit les Bactriens qui s'étaient révoltés. On ne sait pas au juste en quel temps il vivait. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Menés et Myris; mais si ce qu'il dit de la bibliothèque d'Osymandyas est véritable, son règne doit avoir été plus récent.

OTHELIO, *Othelius* (MARC-ANTOINE), célèbre jurisconsulte, natif d'Udine, enseigna le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans, avec un succès et un applaudissement universel. Il se faisait tellement aimer de ses écoliers par sa douceur et par son caractère, qu'ils lui donnaient ordinairement le nom de père. Il mourut en 1628. On a de lui *Consilia*, *De jure dotium*, *De Pactis*, et des Commentaires sur le droit civil et canonique.

OTHMAN ou OSMAN, fameux et 3e calife des musulmans, depuis Mahomet, succéda à Omar en 643 de Jésus-Christ, à 70 ans. Il fit de grandes conquêtes par Moavie son parent, et général de ses armées, et fut tué dans une sédition qui s'éleva contre lui, l'an 655 de Jésus-Christ. C'était un prince doué des plus grandes qualités; il supprima plusieurs copies défectueuses de l'Alcoran, qui s'étaient répandues, et fit publier l'Alcoran d'après l'original qu'Abubeker avait mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves de Mahomet. Ali, chef des révoltés, lui succéda; mais Moavie vengea sa mort. C'est ce Moavie, qui, s'étant rendu maître de l'île de Rhodes en 654, fit briser le célèbre colosse du soleil, et en fit porter les morceaux à Alexandrie sur 900 chameaux.

OTHON (M. SALVIUS), septième empereur romain, était fils de Lucius Othon et d'Albia Térentia. Il devint favori de Néron par la conformité de ses mauvaises inclinations avec celles de ce prince, et débaucha Poppée, femme de Crispinus Rufus, chevalier romain, puis l'épousa; mais Néron la lui enleva, et l'envoya en Portugal, en qualité de gouverneur; Othon s'attacha ensuite à Galba, qui succéda à Néron l'an 68 de J.-C. Il croyait que ce prince l'adopterait; mais voyant que Pison avait été préféré, il les fit assassiner tous deux, et se fit proclamer empereur, l'an 69 de J.-C. Peu de temps après, son armée ayant été défaite à la bataille de Bedriac, par celle de Vitellius, il se tua de désespoir, le 15 avril de la même année 69, n'ayant régné que quatre mois. Ses dernières paroles, « Il vaut mieux qu'un périsse pour tous, que tous périssent pour un », lui méritèrent des regrets; il y'eut plusieurs soldats qui se jetèrent dans son bûcher.

OTHON Ier, *le Grand*, empereur d'Allemagne, succéda à l'empereur Henri Ier son père, en 936. Il vainquit les Hongrois et les Bohémiens, et réduisit quelques rebelles qui avaient conspiré contre sa vie. Quelque temps après, il marcha en Italie, et défit le roi Bérenger, qui tenait Adélaïde assiégée dans la forteresse de Canosse. Othon

prit Pavie, délivra Adélaïde et l'épousa en 951. Cette princesse était fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, et veuve de Lothaire, roi d'Italie. De retour en Allemagne, il apprit que Ludolphe, son fils aîné, avait conspiré contre lui avec plusieurs autres princes de l'empire. Il prit Ratisbonne, défit l'armée de son fils, qu'il reçut en grâce quelque temps après, et tournant ses armes contre les Hongrois, il remporta sur eux, en 955, une victoire signalée, où le duc de Worms fut tué avec deux princes tartares L'empereur fit couronner son fils à Aix-la-Chapelle en 961, et marcha en Italie au secours du pape Jean XII, contre lequel le roi Bérenger commettait mille violences. Il conquit la Lombardie, fit couronner Othon son fils à Aix-la-Chapelle en 962, et envoya Béranger avec sa femme, Gilles Willa, prisonniers en Allemagne. Mais le pape ayant reçu dans Rome Adalbert, fils de Bérenger, Othon le fit déposer, et élire à sa place Léon VIII. A peine Othon était sorti de Rome que les Romains se révoltèrent. L'empereur prit Rome en 964, envoya prisonnier en Allemagne Benoît V, successeur de Jean XII, vainquit Adalbert, et remit en 967 Jean XIII en possession de la ville de Rome. Il mourut à Magdebourg le 7 mai 973. C'est l'un des plus grands empereurs que l'Allemagne ait eus. Il aimait la justice, et avait beaucoup de clémence et de magnanimité.

OTHON II, empereur d'Allemagne, surnommé *le Sanguinaire*, et *la pâle mort des Sarrasins*, fils d'Othon Ier et d'Adélaïde sa seconde femme, succéda à son père le 13 mai 973. Il avait défait les Grecs et les Sarrasins avant la mort d'Othon Ier, et il mit à la raison Henri de Bavière son cousin, qui s'était fait proclamer empereur à Ratisbonne. Quelque temps après, ayant donné à Charles, frère unique de Lothaire, roi de France, la basse Lorraine, à condition qu'il lui en ferait hommage, Lothaire, indigné de ce procédé, lui déclara la guerre, prit et pilla Aix-la-Chapelle en 978, soumit la Lorraine, et remporta une grande victoire sur les troupes impériales. La paix se fit entre ces deux princes en 980, et Othon marcha en Italie contre les Grecs, lesquels, étant secourus des Sarrasins, le défirent entièrement en 982. Othon échappa avec peine; on dit même qu'il fut fait prisonnier en cette bataille, mais qu'il se racheta avant que d'être reconnu. Il prit ensuite et brûla Bénévent, et mourut à Rome de chagrin, ou de la blessure d'une flèche empoisonnée, le 7 décembre 983, après un règne de 10 ans. Othon III son fils lui succéda.

OTHON III, empereur d'Allemagne, surnommé *le Roux*, et *le Miracle du monde*, succéda à son père Othon II, à l'âge de 12 ans, en 983. Sa minorité causa des troubles au commencement de son règne; mais ils furent heureusement apaisés. Aussitôt que son âge lui permit de prendre les rênes de l'empire, il fit voir qu'il était très-digne de les avoir entre les mains. La plus fâcheuse affaire qu'il eut sur les bras fut à Rome, où Crescentius s'arrogea la souveraine puissance, et chassa le pape Grégoire V. Cet usurpateur se prépara à une vigoureuse défense, lorsqu'il apprit qu'Othon marchait vers Rome pour le châtier; mais il ne résista guère, et fut contraint de se rendre en peu de jours, avec l'anti-pape qu'il avait créé sous le nom de Jean XVI. Celui-ci fut fouetté, aveuglé, et tué par la populace avant que l'empereur eût eu le temps de le condamner, et Crescentius fut mis à mort : ceci arriva en 998. Le pape Grégoire V étant mort peu de temps après son rétablissement, Othon fit élire en se place le fameux Gerbert, son précepteur, qui prit le nom de Sylvestre II. Ce fut à la prière de ce pape qu'Othon donna à l'église de Verceil la ville même de Verceil avec toute l'autorité publique, et cette donation est la première où l'on voit la puissance publique donnée à une église sans aucune borne. L'empereur étant retourné en Allemagne, le peuple de Rome se souleva de nouveau en 1001, n'aimant point à dépendre des Allemands. On flatta Othon qu'en se montrant seulement avec sa majesté impériale, chacun rentrerait dans son devoir; mais il éprouva tout le contraire, car le peuple, voyant qu'il n'avait presque aucunes troupes avec lui, l'enferma dans son palais, et l'on ne sait ce qu'il serait devenu, si Hugues, marquis de Toscane, et Henri, duc de Bavière, ne fussent accourus à Rome, et n'eussent amusé le peuple par diverses propositions, jusqu'à ce qu'ils eussent

fourni à l'empereur les moyens de s'évader. Othon, qui avait de bonnes troupes en Italie, avec lesquelles il avait pris Capoue sur les Sarrasins, rentra dans Rome bien accompagné, et châtia les rebelles. Il mourut à Paterne, petite ville d'Italie, en reprenant le chemin de l'Allemagne, le 28 janvier 1002, par des gants empoisonnés que la veuve de Crescentius lui donna, pour se venger de ce qu'il n'avait point voulu l'épouser, selon sa promesse, après avoir obtenu d'elle ce qu'il voulait. Ce que l'on trouve dans plusieurs écrivains, qu'il fit brûler en 998 Marie d'Aragon sa femme, convaincue d'adultère, est une fable, puisqu'il ne fut jamais marié.

OTHON IV, surnommé *le Superbe*, fils de Henri-le-Lion, duc de Saxe, et de Mathilde d'Angleterre, se fit couronner roi des Romains en 1198, après la mort de l'empereur Henri VI, et fut entièrement défait en 1206 par Philippe, duc de Souabe, frère de Henri VI et tuteur de Frédéric II; mais il rétablit ses affaires par le secours du pape Innocent III, qui le couronna empereur le 4 octobre 1209. Ce prince, voulant faire valoir ses droits et son autorité en Italie, se brouilla avec Innocent III son bienfaiteur, et en fut excommunié et déposé en 1210. Depuis ce temps ses affaires déchurent de jour en jour. Il fut vaincu par Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, le 2 juillet 1214, et mourut abandonné de tout le monde, au château de Hortzbourg, le 19 mai 1218, sans laisser d'enfans.

OTHON (Saint), évêque de Bamberg et apôtre de Poméranie, naquit en Souabe vers 1069. Il devint chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1100. Il convertit Uratislas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, et mourut à Bamberg le 30 juin 1139. On a de lui une Lettre à Paschal II.

OTHON DE FRISINGEN, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au 12e siècle, était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il vint en France faire ses études dans l'université de Paris, puis se retira dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Il fut évêque de Frisingen en 1138, accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, et mourut à Morimond le 21 septembre 1158. On a de lui une Chronique en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cette Chronique est utile pour l'histoire des 10e, 11e et 12e siècles. Elle a été continuée jusqu'en 1210 par Othon de Saint-Blaise. On a encore d'Othon de Frisingen un Traité de la fin du monde et de l'Antéchrist, et deux Livres de la vie de l'empereur Frédéric Barberousse. L'un et l'autre se trouvent dans les recueils de Pistorius, Muratori, etc., et séparément.

OTHONIEL, fils de Cenez et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, celui-ci l'ayant promise en mariage à celui qui prendrait cette ville des Cananéens. Dans la suite les Israélites ayant été assujettis pendant huit ans par Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel fut suscité de Dieu, vainquit ce prince, et ayant délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix pendant 40 ans. Il mourut 1344 avant J.-C.

OTTER (Jean), né à Christianstadt en 1707, passa en France, où il fit abjuration du luthéranisme. Le cardinal de Fleury lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint que 10 ans après. Le but de sa mission était de rétablir le commerce des Français en Perse. A son retour il fut attaché à la bibliothèque du roi en qualité d'interprète des langues orientales, et fut nommé en 1746 professeur royal de la langue arabe. Il mourut en 1748, après avoir été reçu de l'académie des inscriptions. Il a donné la Relation de son voyage en 2 vol. in-12.

OTTFRIDE ou OTFRIDE, *Otfridus*, savant et pieux moine allemand, florissait vers le milieu du 9e siecle. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le monastère de Weissembourg, dans la basse Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appelait alors théodisque ou

thudesque, et fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avait commencée. On en trouve des fragmens dans la polygraphie de Trithême. Il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Évangile, qui se trouvent dans les antiquités teutoniques de Schilter mieux que dans les autres éditions; et comme ses vers pouvaient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et firent tomber les chansons profanes, selon le dessein qu'il s'était proposé.

OTTIUS (Jean-Henri), savant théologien de Zurich, naquit en 1617. Il fut professeur en éloquence, en hébreu et en histoire ecclésiastique à Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de littérature, qui sont estimés. Son fils, Jean-Baptiste Ottius, naquit en 1661. Il se rendit habile dans les langues orientales et dans les antiquités, et fut professeur en hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages.

OTTO GUERICK. *Voy.* Guerick.

OTTOBONI (Pierre). *Voyez* Alexandre VIII.

OTTOCARE II, roi de Bohème, élu duc de Styrie, usurpa l'Autriche et acquit la Carinthie en 1269; mais ayant refusé de rendre hommage pour quelques terres qui relevaient de l'Empire, l'empereur marcha contre lui. Ottocare, se défiant de ses forces, céda l'Autriche, et rendit hommage pour la Bohème à genoux. Sa femme lui ayant reproché sa lâcheté, il s'empara de l'Autriche; mais l'empereur, ayant marché contre lui, le défit et le tua en 1248.

OTTOMAIO. *Voy.* Grazzini.

OTWAY (Thomas), célèbre poète anglais du 17e siècle, né à Trottin dans le Sussex en 1651, fut élevé à Vinchester et à Oxford, puis alla à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il était en même temps auteur et acteur. Il mourut en 1685, à 34 ans. Ses tragédies sont plus estimées que ses comédies et ses autres pièces, Londres, 1736, 2 vol. in-12 : on fait surtout beaucoup de cas de *l'Orphelin*, de *Venise sauvée* et de *Don Carlos*. Il a paru une autre édition de ses œuvres en 1757, 3 vol. in-12. M. de la Place a traduit sa *Venise sauvée* dans son *Théâtre anglais*; il en a fait aussi une tragédie, 1747, in-8°, dans laquelle il a fait disparaître les monstruosités; mais il n'y a pas mis le même feu; cependant ce sera toujours une des bonnes pièces du théâtre français.

OUDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la charge de secrétaire et interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut le premier octobre 1625. On a de lui des grammaires et des dictionnaires pour les langues italienne et espagnole, des traductions et d'autres ouvrages. Antoine Oudin, fils aîné du précédent, eut la même charge que lui, et enseigna l'italien à Louis XIV. Il mourut le 21 février 1653, laissant divers ouvrages; savoir, *Curiosités françaises*, pour servir de supplément aux dictionnaires : c'est un recueil in-8° de nos façons proverbiales de parler; 2° *Grammaire française rapportée au langage du temps*, in-12 : elle était estimée; 3° *Recherches italiennes et françaises*, 2 vol. in 4°; 4° *le Trésor des deux langues espagnole et française*, in-4°.

OUDIN (Casimir), né à Mézières sur la Meuse le 11 février 1638, entra chez les prémontrés en 1656, et s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Il fut chargé ensuite par son général de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourrait servir à son Histoire. Il s'en acquitta bien, et vint à Paris en 1683, où il se lia avec plusieurs savans illustres. Oudin apostasia en 1690, et se retira à Leyde. Il y embrassa la religion prétendue réformée, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Il mourut dans cette ville au mois de septembre 1717, à 79 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, etc. Leipsick, 1722, 3 vol. in-fol., ouvrage utile. Les autres écrits d'Oudin sont, 1° un Supplément en latin des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin, 1686, in-8°; 2° *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra*

nunquam edita, 1692, in-8°; 3° *Le Prémontré défroqué.*

OUDIN (François), né à Vignory en Champagne le 1er novembre 1673, entra en 1691 chez les jésuites. Le père Oudin se fixa à Dijon, où il régenta pendant 15 ans la rhétorique, puis la théologie positive pendant 15 autres années avec applaudissement. Outre le latin et le grec il savait l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais. Il avait fait une étude particulière des antiquités profanes et sacrées et des médailles. Le père Oudin avait entrepris des Commentaires sur toute l'Ecriture sainte; mais il ne put les achever, parce qu'il fut chargé en 1731 par le père François Rets, général des jésuites, de travailler à la Bibliothèque des écrivains de sa société. Cet important ouvrage a été commencé par le père Ribadeneira, et poussé jusqu'en 1618; il a été continué par le père Philippe Alegambe jusqu'en 1643, et par le père Sotwel jusqu'en 1673. Les pères Bonanni, de Tournemine, Kervillars et Hongnant furent ensuite successivement chargés de le continuer; mais n'ayant rien donné au public, et ayant seulement recueilli quelques mémoires informes, on crut que le père Oudin s'en acquitterait mieux. Ce savant jésuite y travailla en effet avec une ardeur infatigable pendant tout le reste de sa vie, et en a fait 1928 articles qui sont restés manuscrits. Il mourut à Dijon d'une hydropisie de poitrine, le 28 avril 1752, à 79 ans, après avoir reçu les sacremens avec de grands sentimens de piété. Les principaux de ses ouvrages imprimés sont, 1° un excellent petit poëme latin qu'il fit à 22 ans, et qui est intitulé *Somnia*, in-8° et in-12; quelques autres poésies latines, dont la plus grande partie se trouve dans *Poemata didascalica*, 3 vol. in-12; 2° des Harangues latines et plusieurs Dissertations sur divers sujets d'érudition, comme sur l'Ascia sépulcrale des anciens, dans les Dissertations de l'abbé Le Bœuf, 3 vol. in-12; 3° quelques Vies de savans, dans les Mémoires du père Niceron; 4° un Mémoire in-4° pour servir de réponse à l'ordonnance de l'évêque d'Auxerre, du 18 septembre 1725, contre quelques propositions dictées par le père Le Moyne, jésuite; 5° un Commentaire latin sur l'Epître de saint Paul aux Romains, 1743, in-12. Les principaux de ses ouvrages manuscrits sont, 1° plusieurs pièces de poésie et d'éloquence; 2° des Commentaires sur les Psaumes, sur saint Mathieu et sur toutes les Epîtres de saint Paul; *Historia dogmatica conciliorum*, in-4°; Disquisitions théologiques en latin sur le concile de Trente et sur les hérésies du premier siècle; 5° un Bréviaire pour l'église de Verdun; 6° des Recherches concernant les Ambrons; 7° un Glossaire celtique curieux et instructif. *Voyez* le second volume des Mélanges historiques et philologiques de M. Michault.

OUDINET (Marc-Antoine), né à Reims en 1643, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et y plaida avec succès. Il retourna ensuite à Reims, où il se livra entièrement au barreau. Quelque temps après il devint professeur en droit dans l'université de Reims. Il succéda à M. Rainssant, son parent, dans l'emploi de garde des médailles du cabinet du roi. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux cabinet, eut pour récompense une pension du roi de 500 écus, fut reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris le 12 janvier 1712, à 68 ans. On a de lui trois Dissertations estimées, l'une sur l'origine du nom de médaille; l'autre sur les médailles d'Athènes et de Lacédémone, et la troisième sur deux agathes du cabinet du roi, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre, élève de Largillière, retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris. Il avait un talent supérieur pour peindre les animaux, ce qui ne l'empêchait pas de réussir en histoire. On voit dans Saint-Leu, à Paris, une belle crèche de ce peintre, qui mourut en 1755. On a gravé les fables de la Fontaine, in-fol., d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avaient pas ses talens.

OUEN (Saint), évêque de Rouen, assista au concile de Châlons en 644. Les fonctions du ministère épiscopal ne l'occupèrent par tellement qu'il n'employât l'autorité que lui donnait son

caractère pour rétablir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi, près Paris, le 14 août 683. Il est auteur de la vie de saint Eloy, traduite en français, 1693, in-8°.

OUGHTRED (Guillaume), savant mathématicien anglais, naquit à Eaton vers 1573. Il fut élevé en ce lieu, puis au collége royal à Cambridge, dont il fut membre environ douze ans. Il reçut ensuite la prêtrise, et devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétablissement du roi Charles II, au mois de mai 1660, à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique, dont Wallis fait un grand éloge : *Arithmetica*, Londres, 1648, in-8°; les autres en anglais.

OUSEL (Philippe), né à Dantzick en 1671, d'une noble et ancienne famille originaire de France, devint ministre de l'église allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, in-4°: il soutient dans la préface de cet ouvrage que les points et les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Ecriture sainte, ce qui l'engagea dans quelques disputes littéraires; 2° *De accentuatione Hebræorum prosaicâ*, in-4°; 3° divers Traités sur le Décalogue, in-4°; *De leprâ*, 1709, in-4°. *Voyez* Oisel.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du 17ᵉ siècle, a donné un Traité latin des sacrifices, 1677, in-4°, qui est estimé. Les préjugés de sa secte lui ont fait rejeter celui du Messie.

OUVRARD (René), savant chanoine de Tours, se rendit habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie, et dans la musique. Il mourut à Tours en 1694. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Secret pour composer en musique par un art nouveau*; 2° *Biblia sacra* 529 *carminibus mnemonicis comprehensa*; le même ouvrage en français; 3° *Motifs de réunion à l'église catholique*, etc.; 4° *Calendarium novum, perpetuum et irrevocabile*. M. Arnaud le docteur ne faisait pas grand cas de ce dernier ouvrage.

OVERALL (Jean), un des plus célèbres évêques et théologiens d'Angleterre du temps de la reine Elisabeth et de Jacques Iᵉʳ, fut d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres. Il devint en 1614 évêque de Conventry et de Lichfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il mourut en 1619, et il se donna beaucoup de peine par ses lettres pour accorder les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On en trouve quelques-unes dans le recueil intitulé *Epistolæ præstantium virorum*, Amstelodami, 1704, in-folio.

OVERBURY (Thomas), né dans le comté de Warwick, se lia d'amitié avec Robert Carr, comte de Rochester, favori de Jacques Iᵉʳ, qui obtint du roi qu'Overbury serait créé chevalier en 1608. L'intérêt qu'Overbury prenait au comte de Rochester lui fit voir avec chagrin la passion naissante de ce seigneur pour la comtesse d'Essex, qu'il traitait d'indigne et impudique femme; mais que servent les raisons contre les passions violentes! Le comte de Rochester eut la faiblesse de confier ce conseil à la comtesse d'Essex. Celle-ci jura la perte du conseiller, et par les intrigues d'elle et de son amant ils parvinrent à le faire mettre à la Tour le 21 avril 1613, et de l'y faire empoisonner le 15 septembre suivant. Ce ne fut que deux ans après que l'intrigue se découvrit; les ministres de la vengeance, le lieutenant de la Tour, celui qui donna le poison, celle qui l'avait préparé furent exécutés. Le comte de Rochester et sa femme, qui l'avaient fait faire, furent condamnés à mort; ils portaient alors le nom de Sommerset: le roi leur fit grâce de la vie; ils furent relégués dans une maison de campagne. Cette indulgence criminelle a fait croire que Jacques Iᵉʳ avait des raisons pour ménager ces coupables. On a du chevalier Overbury deux poëmes anglais intitulés *La Femme*, 1614, in-4°; *Le Remède d'amour*, 1620, in-8°, fort célébrés par les Anglais, parce que tout ce qui vient d'eux est merveilleux.

OVIDE (Publius Ovidius Naso),

très-célèbre poète latin, et l'un des plus beaux esprits du siècle d'Auguste, était chevalier romain. Il naquit à Sulmone 43 ans avant J.-C., étudia la rhétorique sous Arelius Fuscus, et fréquenta quelque temps le barreau; mais il s'en dégoûta ensuite pour se livrer à la poésie. Ovide, après avoir eu l'estime d'Auguste, encourut son indignation, et fut exilé à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers l'embouchure du Danube. Il avait alors 50 ans. Plusieurs écrivains ont dit qu'il fut exilé pour avoir été l'un des amans de Julie, fille d'Auguste, qu'il désigne, selon eux, sous le nom de Corinne; mais Alde Manuce a très-bien réfuté cette opinion. Ovide assure lui-même que son exil vint de deux causes; de ses vers trop licencieux, et de ce qu'il avait vu par hasard et involontairement quelque chose qu'il ne devait pas voir. Il employa inutilement toutes les finesses de son esprit pour apaiser l'empereur; rien ne fut capable d'obtenir sa grâce. Il mourut dans le lieu de son exil, au pays des Gètes, l'an 17 de J.-C., à 57 ans, après en avoir passé 7 dans son exil. Les poésies qui nous restent de lui sont, 1° les Métamorphoses, qui sont nécessaires pour la connaissance de la mythologie; 2° les Fastes; 3° les Tristes; 4° les quatre livres intitulés *De Ponto*; 5° les Epîtres appelées Héroïdes; 6° les trois livres des Amours; 7° les livres de l'Art d'aimer et du Remède de l'amour; 8° un poëme satirique contre *Ibis*, et des fragmens de quelques autres. On remarque dans toutes les poésies d'Ovide beaucoup d'esprit et de facilité. Le style est aisé, doux et naturel, et souvent les pensées en sont ingénieuses; mais il est quelquefois trop négligé et trop diffus, et presque toujours trop licencieux. Il excelle surtout dans ses Epîtres. Les premières éditions de ses œuvres complètes sont de Rome, 1471, 2 volumes in-fol., et de Boulogne, 1471, in-folio. Les bonnes sont d'Elzévir, 1629, 3 volumes in-12; *cum notis variorum*, 1662, 3 volumes in-8° à cause des figures, mais moins ample que celles de 1670, 1683 et 1702, *ad usum Delphini*, Lyon, 1686 et 1689, 4 volumes in-4°; avec les notes de Burmann, 1727, 4 volumes in-4°. La traduction des Métamorphoses, par l'abbé Banier, a été imprimée à Amsterdam, 1732, 2 volumes in-fol., figures de Picart, et réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 et suivantes, 4 volumes in-4°; elles sont aussi en 3 volumes in-12, de Hollande et de Paris. Le père Kervillars a traduit les Tristes et les Fastes en 3 volumes in-12. Il n'y a que Martignac qui ait traduit toutes les œuvres, 9 volumes in-12, avec le latin.

OVIEDO (Gonzalès-Fernand), intendant ou inspecteur général du commerce dans le Nouveau-Monde sous le règne de Charles-Quint, est auteur d'une Histoire générale des Indes. Salamanque, 1546, in-fol., traduite en français par Jean Poleur, Paris, 1556, in-folio.

OVO. *Voyez* ALBA.

OWEN, *Audoënus* (Jean), célèbre poète latin, né à Armon dans le comté de Caernavan en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, et fut obligé de tenir école pour subsister. Il mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'épigrammes qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être, ce qui fait qu'Owen a raison de dire au commencement de son ouvrage :

> Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
> Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

On le regarde comme le Martial moderne, et on lui reproche avec raison ses obscurités et ses traits satiriques contre les moines et les ecclésiastiques, et contre le clergé de Rome; c'est ce qui a fait mettre ses épigrammes à l'index, et en particulier la suivante :

> An Petrus fuerit Romæ sub judice lis est;
> Simonem Romæ nemo fuisse negat.

La meilleure édition est d'Elzévir, 1628, in-16. Le Brun a fait un choix des Epigrammes d'Owen, et les a données en vers français en 1709, in-12.

OWEN (Jean), habile controversiste anglais, et célèbre poète, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement il prêcha contre les évêques, les cérémonies, etc., et fut ministre dans le parti des non conformistes. Owen, sur

la fin de 1648, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles Ier, et prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 août 1683, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui *De Justitiâ divinâ*, Oxon, 1653, in-8°, et autres ouvrages anglais remplis d'érudition.

OXENHAM (Jean), avait servi sous Drake, et avait reconnu combien les Espagnols étaient peu sur leurs gardes dans la mer du Sud. Au bruit qui se répandit d'un nouveau voyage de Drake dans ces mers, il résolut de le prévenir. Il arma un vaisseau, le cacha dans un lieu couvert de bois, dans le golfe de Panama, et se mit en marche, à pied, vers la mer du Sud. Arrivé à une rivière, il y construisit une barque, avec laquelle il entra dans la mer du Sud. Il s'empara de deux barques chargées d'or et d'argent, qu'il aurait pu rapporter à son vaisseau s'il ne se fût pas amusé à chercher des perles dans l'île des Perles, et à contester avec les gens de son équipage sur le transport des effets par terre jusqu'au vaisseau. Les Espagnols, en étant informés, reprirent les deux barques, où l'or et l'argent n'étaient plus; mais ils se mirent à la poursuite des Anglais, qu'ils atteignirent. Contens d'avoir recouvré leur or et leur argent, qu'ils trouvèrent dans une cabane, les Espagnols s'en retournaient; mais Oxenham, fâché de voir échapper sa proie, fondit sur eux, et en fut maltraité. Il regagnait cependant son vaisseau lorsque les habitans de Nombre-de-Dios avertis s'en emparèrent, et le firent prisonnier. Comme il n'avait pas de commission à montrer, il fut pendu en 1575; la hardiesse de cette entreprise méritait un meilleur sort.

OXENSTIERN (Axel), grand-chancelier de Suède, et premier ministre d'état de Gustave-Adolphe, eut après la mort de ce prince, arrivée à la bataille de Lutzen en 1632, l'administration des affaires des Suédois et de leurs alliés en Allemagne en qualité de directeur-général. Mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France, pour pouvoir s'en retourner en Suède, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine de Suède pendant sa minorité. Toutes les affaires de Suède s'y gouvernèrent principalement par son conseil jusqu'à sa mort, qui arriva lorsqu'il était dans un âge très-avancé. Son fils Jean Oxenstiern fut ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster en 1648. Il ne faut pas les confondre avec Gabriel Oxenstiern, grand-maréchal de Suède, ni avec Benoît Oxenstiern, grand-chancelier de Suède, et principal ministre d'état de ce royaume. Le comte Oxenstiern, dont nous avons les *Pensées* en deux volumes in-12, était petit-neveu d'Axel.

OXFORT (le comte d'). *Voy.* Harley.

OZANAM (Jacques), né à Boligneux en Bresse en 1640, prit la tonsure par obéissance pour son père, et étudia pendant quatre ans en théologie. Son père étant mort, il renonça à l'état ecclésiastique pour se livrer tout entier aux mathématiques. Il les enseigna à Lyon avec succès, puis à Paris, où il se maria, et eut douze enfans. Ses leçons de mathématiques lui produisirent un revenu considérable jusqu'en 1701, que la guerre étant survenue pour la succession d'Espagne, elle lui enleva presque tous ses écoliers, et le réduisit à une situation assez triste. La mort de sa femme, arrivée la même année 1701, augmenta son affliction, et le jeta dans une mélancolie qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Il fut reçu élève de l'académie des sciences de Paris en 1702, et mourut d'apoplexie le 17 avril 1717, à 77 ans. Il était d'un caractère doux et tranquille, avait l'humeur gaie et une générosité qui a peu d'exemples. Ses mœurs étaient irréprochables: il avait même une piété tendre et sincère; mais il ne voulut jamais se mêler des affaires de religion, ni des questions qui s'agitent en théologie; et il avait coutume de dire que « c'était aux docteurs de Sorbonne à les discuter, au pape à les décider, et au mathématicien d'aller au ciel en ligne perpendiculaire. » Les principaux ouvrages d'Ozanam sont, 1° *Géométrie pratique*, in-12; 2° l'*Usage du compas de proportion*, in-12; 3° *Dictionnaire de mathématiques*, 1691, in-4°; 4° *Cours*

de mathématiques, 5 volumes in-8° ; 5° *Récréations mathématiques et physiques*, dont la première édition complète est de 1724, en 4 vol. in-8° ; 6° *Méthode facile pour arpenter*, in-12 ; 7° *Nouveaux élémens d'algèbre*, in-8° : M. Leibnitz faisait beaucoup de cas de cet ouvrage ; 8° *La Perspective théorique et pratique*, in-8°, etc.

OZELL (Jean), poète dramatique anglais, fut auditeur général de la cité, de la cathédrale de Saint-Paul et de l'hôpital de Saint-Thomas, postes de grand revenu, qui le mirent en état de donner à ses ouvrages la perfection dont il était capable. Il est mort le 15 octobre 1743, et est enterré dans la paroisse de Sainte-Marie. Ses ouvrages consistent en un grand nombre de pièces dramatiques de sa composition, et en un plus grand nombre qu'il a traduites de Molière, Corneille, Racine, etc.

OZIAS. *Voy.* Azarias.

P.

PAAS (Crispin), célèbre graveur de Cologne, qui fut appelé à la cour de Danemarck, où il mourut au commencement du 17e siècle, a gravé les Histoires de la Bible et les Sujets de la fable. Sa fille Madelaine et ses deux fils Simon et Gaspard héritèrent de son burin.

PAASSERI, peintre italien, disciple de Carlo Maratte.

PAAW (Pierre), médecin de Leyde, mort en 1617, à 53 ans, a donné un Commentaire sur Vésal en latin, Leyde, 1616, in-4°, et quelques autres ouvrages d'anatomie, un Traité de la peste en latin, Leyde, 1636, in-12; *Hortus Lugduno-Batavus*, 1629, in-8°.

PACÆUS. *Voy.* Pacz.

PACAT. *Voy.* Latinus.

PACAUD (Henri), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort en 1760, se distingua par ses prédications. Ses Sermons ont été imprimés à Paris, 1745, 3 vol. in-12, sous le titre de *Discours de piété.*

PACHACAMAC, nom que les peuples du Pérou donnaient au Dieu souverain qu'ils adoraient avec le soleil, et plusieurs autres fausses divinités. Il avait un temple magnifique dans une vallée de même nom, à 4 lieues de Lima, d'où Ferdinand Pizarro tira des richesses immenses. Les ruines de ce temple, qui subsistent encore, donnent une grande idée de sa magnificence.

PACHECO (Jean de), marquis de Villena, favori de Henri IV, roi de Castille, trahit son maître dans le traité qu'il fit au sujet de la Catalogne avec la France en 1463, moyennant une pension de 12,000 écus que lui fit Louis XI. Henri, qui s'en aperçut, voulut l'éloigner de sa cour, mais il y était trop puissant. N'ayant pas pu réussir à faire enfermer le roi sous prétexte d'impuissance, il le fit déclarer déchu de la couronne, et fit proclamer Alfonse en 1465. N'espérant pas jouir de toute l'autorité qu'il s'était promise sous le nouveau prince, il se réconcilia avec Henri IV. La mort précipitée d'Alfonse fut attribuée au poison qu'il lui avait donné. Henri IV lui rendit sa confiance et le regretta beaucoup lorsqu'il mourut en 1474.

PACHYMÈRE (Georges), célèbre historien grec du 13e siècle, eut des emplois considérables à la cour de Michel Paléologue et d'Andronic son successeur. L'histoire qu'il nous a donnée de ces deux empereurs est d'autant plus estimable qu'ayant eu grande part aux affaires civiles et ecclésiastiques de son temps, il a été parfaitement instruit des choses dont il parle. Son style est obscur, mais ses réflexions sont judicieuses, et il entre souvent en des détails curieux et intéressans. Elle est imprimée à Rome, 1666 et 1669, 2 vol. in-fol.: elle a été traduite en français par le président Cousin. On a de lui des Scholies sur saint Denis Aréopagite, imprimées avec ses œuvres; un Traité sur la procession du Saint-Esprit, qui se trouvent dans Léon Allarius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4°.

PACIAUDI (Paul-Marie), né à Turin le 13 novembre 1710, prit l'habit de théatin à Venise en 1728; il professa la philosophie à Gênes, et fut le premier, en Italie, qui se mit à la mode en enseignant la philosophie de Newton. Il prêcha aussi dans plusieurs villes d'Italie, et quelques-uns de ses discours sont imprimés. Ce n'est cependant ni comme philosophe ni comme orateur qu'il est connu dans la république des lettres, mais comme amateur d'antiquités. Ses connaissances en ce genre lui firent donner, en 1769, une place d'associé dans l'académie des inscriptions de Paris, dont il était correspondant depuis long-temps. L'infant don Philippe le chargea des fonctions de son bibliothécaire. Il est mort d'apo-

plexie le 2 février 1785. Ses ouvrages sont, *Monumenta Peloponesiaca*, 2 v. in-4°; *Memorie de' gran maestri dell' ordine Gerosolimitano*, 3 vol. in-4°, et beaucoup d'autres ouvrages sur des antiquités particulières.

PACIEN (Saint), évêque de Barcelonne, célèbre par sa chasteté, par son éloquence et par son savoir, florissait sous Valens, et mourut sous Théodose-le-Grand vers 390. Nous avons de lui une Exhortation à la pénitence, des Epîtres contre les novatiens, et un petit Traité du baptême. C'est dans la première de ses lettres qu'il dit ces paroles si connues : « Chrétien est mon nom, et catholique mon surnom. » Les ouvrages de saint Pacien sont bien écrits pour son temps ; les pensées en sont justes, le style châtié et poli ; ils sont imprimées à Paris, 1538, in-4°, et se trouvent aussi dans la Bibliothèque des Pères.

PACIFICATEURS. *Voy.* Cougheim.

PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, mourut l'an 1500. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre d'*Hecatelegium, sive elegiæ*, etc., Florence, 1489, in-4°, édition très-rare, réimprimée à Boulogne, 1523, in-8°, rare ; et en dernier lieu avec ses autres ouvrages à Parme, 1691, in-4° ; mais on a retranché les vers licencieux dans cette édition. La maladie vénérienne est si bien décrite dans ses poésies qu'on ne peut révoquer en doute que cette maladie ne soit en Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique en 1493, puisque notre auteur en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. Il faudra donc adopter l'opinion de ceux qui regardent l'introduction de cette maladie comme une épidémie qui régna dans ce temps-là ; car Pacificus, qui suivait le siècle, n'aurait pas été capable de la gagner de la manière dont elle se communique actuellement. Cette maladie n'aura donc pas pris son origine dans le Nouveau-Monde, suivant l'opinion de M. Astruc et de plusieurs autres.

PACIUS (Jules), chevalier de Saint-Marc, philosophe et célèbre jurisconsulte, et frère de Fabius Pacius, habile médecin, naquit à Vicence en 1550. Il enseigna le droit en Suisse, en Allemagne et en Hongrie. Il vint ensuite en France, et il y professa à Sedan, à Nîmes, à Montpellier, à Aix et à Valence, avec tant de réputation qu'on lui offrit des chaires de droit à Leyde, à Pise et à Padoue. Il préféra cette dernière ville ; et après y avoir enseigné quelque temps, il revint à Valence, où il mourut en 1635, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit qui sont estimés : les principaux sont, 1° *de Contractibus*, in-folio ; 2° *Epitome Juris*, in-folio ; 3° *De jure maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8° ; 4° *In Decretales lib. V*, in-8°, etc.

PACOME (Saint), célèbre abbé de Tabenne en Egypte, naquit vers 292, de parens idolâtres. Il porta les armes à l'âge de 20 ans, et fut si touché des œuvres de charité qu'il vit exercer à quelques chrétiens qu'à la fin de la guerre il retourna dans la Thébaïde, et se fit chrétien. Il se mit ensuite sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit sous cet excellent maître des progrès si merveilleux dans la vertu qu'il devint le fondateur et l'abbé du monastère de Tabenne, situé sur les bords du Nil. Saint Pacome peupla la Thébaïde de saints solitaires, et eut sous sa conduite plus de 5000 moines. Sa sœur fonda de l'autre côté du Nil un monastère de religieuses, qui vivaient en communauté et qui pratiquaient une vie très-austère. Saint Pacôme mourut le 3 mai 348. Il nous reste de lui des Epîtres, une Règle et quelques autres écrits dans la Bibliothèque des Pères. M. Arnauld d'Andilly a traduit en français la Vie de saint Pacome, qui se trouve avec celles des Pères du désert.

PACORI (Ambroise), né à Ceancé dans le bas Maine, prit l'ordre du diaconat, et devint principal du collége de Ceaucé, où il enseigna en même temps les humanités. Ayant ensuite été empoisonné, on s'en aperçut assez tôt pour lui sauver la vie ; mais il en souffrit toujours depuis. Pour fuir ses ennemis il quitta Ceaucé, et prit la conduite du petit séminaire de Mehun, que lui donna M. de Coislin, évêque d'Orléans. Après la mort du cardinal de Coislin, il fut obligé de sortir du diocèse ; il vint alors à Paris, où il passa tout le reste de sa vie dans la retraite. Il y mourut en 1730, à près de 80 ans.

Son humilité le fit rester diacre. On a de lui un grand nombre de livres de piété, dont le principaux sont, 1° *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfans*; 2° *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes*; 3° *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*; 4° *Journée chrétienne*; 5° *Les Regrets de l'abus du* Pater; 6° *Pensées chrétiennes*; 7° une Edition augmentée des Histoires choisies; 8° une nouvelle édition des Epîtres et Evangiles, en 4 volumes, etc.

PACORUS, roi des Parthes, fils d'Orodes, et neveu de Mithridate, se signala à la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, 53 ans avant J.-C. Il prit le parti de Pompée, puis celui de Brutus et de Cassius, et ravagea la Syrie et la Judée; mais il fut ensuite défait et tué dans un combat par Ventidius, l'an 39 avant J.-C. Il y a eu un roi des Parthes du nom de Pacorus du temps de Trajan.

PACUVIUS (Marcus), ancien poète latin, natif de Brindes, était neveu d'Ennius, et s'acquit à Rome une grande réputation par ses tragédies vers 154 avant J.-C. Il mourut à Tarente à plus de 90 ans. Il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dans le *Corpus poetarum*. On estimait surtout sa tragédie d'*Oreste*.

PACZ ou PAZ, *Pacæus* (Richard), doyen de Saint-Paul de Londres, fut employé par le roi Henri VIII en diverses négociations importantes, et mourut en 1532 de jalousie contre Volsey, qui lui fit perdre son crédit. Erasme et tous les savans hommes de son temps en font un grand éloge. On a de lui des Lettres, un traité *De Lapsu Hebraicorum interpretum*, un autre *De fructu scientiarum*, 1517, in-4°, et d'autres ouvrages.

PADOUAN (Louis-Léon Le), célèbre peintre de Padoue en Italie au commencement du 17e siècle, se fit généralement estimer par ses talens et par sa vertu. Il excellait dans le portrait, et mourut sous le pontificat de Paul V, à 75 ans. Il a aussi gravé des médailles. Son fils se faisait appeler le Padouan, quoique né à Rome, où il mourut à 52 ans. On confond souvent leurs ouvrages.

PAES (François-Alvar), fameux théologien portugais, se fit cordelier en 1304, et devint pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. Paes mourut à Séville le 8 mai 1352. On a de lui un fameux traité *De planctu Ecclesiæ*, où il soutient l'opinion des ultramontains sur l'autorité du pape; une Somme de théologie, et l'Apologie de Jean XXII, Ulm, 1474, Lyon, 1517, Venise, 1560, in-fol.

PAETZ ou PAATS (Adrien de), illustre Hollandais, fonda l'école de Roterdam en faveur de Jurieu et Bayle. Il avait beaucoup de génie et de grands talens pour les négociations, dont il donna des preuves dans son ambassade d'Espagne. Il est auteur d'une Lettre qui parut en 1685 sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. On trouve aussi plusieurs de ses Lettres dans le recueil intitulé *Præstantium ac eruditorum epistolæ*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1685, à 55 ans.

PAEZ (Balthasar), savant religieux et docteur en théologie de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, a fait des Sermons et des Commentaires sur l'épître de saint Jacques et sur quelques autres livres de l'Ecriture sainte, Paris, 1631, 2 vol. in-fol. Il mourut à Lisbonne en 1638.

PAGAN (Pierre), natif de Wanfrid dans la basse Hesse, fut professeur en poésie et en histoire à Marpurg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui 1° plusieurs pièces de poésie qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur; 2° *Praxis metrica*; 3° l'Histoire des Horaces et Curiaces en vers latins, dans le tome 5 de *Deliciæ poetarum germanorum*.

PAGAN (Blaise-François, comte de), excellent capitaine et habile mathématicien, naquit à Avignon ou à Rennes, près de Marseille, le 3 mars 1604. Il s'acquit une grande réputation par son courage et par ses talens dans l'art militaire, surtout au Pas de Suze, et devint aveugle en 1642, à l'âge de 38 ans, étant pour lors maréchal-de-camp. Depuis ce temps-là il se livra tout à l'étude des mathématiques et des fortifications. Il mourut à Paris le 18 no-

vembre 1665, à 62 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages, réunis en 1669, in-12, sont 1° un *Traité des fortifications*; 2° *Théorèmes géométriques*; 3° *Théorie des planètes*; *Tables astronomiques*; 4° une Relation de la rivière des Amazones, in-8°: elle est rare et curieuse, etc,

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnauld), né à Brême, mort en 1730, a donné des traités singuliers de jurisprudence, entre autres *De jure ventris*; *De cornibus et cornutis*, 1714, in-12.

PAGET (Guillaume), fils d'un simple huissier de Londres, s'éleva par son mérite aux premières charges, et devint chef d'une famille célèbre en Angleterre. Henri VIII l'envoya en France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son retour chevalier, secrétaire d'état et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince Paget fut membre du conseil privé d'Edouard VI, puis envoyé ambassadeur à l'empereur Charles-Quint. A son retour il fut élevé à de nouvelles dignités; mais à la 5e année du règne d'Edouard VI il fut compris dans la disgrâce du duc de Sommerset, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à 6000 livres sterlings d'amende. Paget fut rétabli dans ses emplois à l'avénement de la reine Marie à la couronne, et mourut en 1564, la sixième année du règne d'Elisabeth.

PAGI (Antoine), très-célèbre cordelier, né à Rogne en Provence le 31 mars 1624, prêcha quelque temps avec succès, et fut dans la suite quatre fois provincial de son ordre. Il mourut à Aix en Provence le 7 juin 1699. Son principal ouvrage est une critique des annales de Baronius, où, en suivant ce savant cardinal année par année, il rectifie une infinité d'endroits dans lesquels Baronius s'était trompé, soit dans la chronologie, soit dans la narration des faits. Cet excellent ouvrage du père Pagi est en 4 vol. in-fol. en latin, tome premier, Paris 1689; les 3 autres, Genève 1705; réimprimé à Genève en 1727. François Pagi son neveu est auteur d'un Abrégé chronologique de l'Histoire des papes, en latin, 1717, 4 vol. in-4°. Il mourut le 21 janvier 1721, à 66 ans. Il était aussi cordelier. Antoine Pagi, neveu de François Pagi, a donné trois autres tomes de l'Histoire des papes, et travailla aux deux derniers. L'abbé Pagi, auteur de l'Histoire de Cyrus le jeune, 1730, in-12, était parent des précédens.

PAGI (Gio-Baptista), habile peintre et graveur, naquit à Gênes en 1556, de parens nobles. Il apprit seul le dessin, et s'appliqua à la peinture malgré son père. S'étant perfectionné dans l'école du Cangiage, une fâcheuse affaire l'obligea de se retirer à Florence, où les princes François et Ferdinand de Médicis le retinrent quelque temps par leurs bienfaits. Il retourna ensuite à Gênes, et y mourut en 1629.

PAGNINUS (Santès), dominicain de Lucques, mourut en 1536, est auteur d'un Dictionnaire hébreu, Cologne 1614, in-fol.

PAILLET, peintre de Paris, mort le 29 juin 1701, à 75 ans, a travaillé pour les appartemens de Versailles.

PAJON (Claude), né à Romorantin en 1626, devint ministre à Marchenoir dans le Dunois à l'âge de 24 ans, et quelques années après professeur de théologie à Saumur; mais à peine y avait-il commencé ses leçons que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu sur l'efficacité de la grâce, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes, sans cependant y nommer M. Pajon. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étaient en grand nombre, furent nommés pajonites. Il mourut en 1685, immédiatement avant la révocation de l'édit de Nantes. Ses ouvrages imprimés sont, 1° Examen du livre qui porte pour titre *Préjugés légitimes contre les calvinistes*, 2 vol. in-12; 2° *Remarques sur l'avertissement pastoral*, etc.: ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre. M. Pajon a laissé outre cela un grand nombre d'écrits manuscrits qui sont conservés dans sa famille.

PAJON (Henri), avocat au parlement, né à Paris, y est mort au mois de mars 1776. Il est auteur de l'*Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; *Histoire des trois fils d'Haly*, 1746,

in-12; *Histoire du roi Splendide*, 1746, 2 vol. in-12, romans qui ont eu peu de réussite; *Observations sur les donations*, 1761, in-12; *Dissertation sur les articles 15 et 16 de l'ordonnance de 1731, concernant les donations*, 1765, in-12.

PAJOT D'ONS EN BRAI (Louis-Léon), de l'académie des sciences, directeur des postes, né en 1678, avait formé à Bercy le plus beau cabinet philosophique qu'on ait encore vu. Il a donné plusieurs Mémoires à l'académie, et est mort en 1754.

PAJOT (Marie-Anne), fille d'un apothicaire de Paris, était femme de chambre de Mademoiselle lorsque le duc de Lorraine vint à Paris. Ce prince fréquentait beaucoup le Luxembourg, où logeait Madame, qui était sa sœur. Il eut occasion d'y voir mademoiselle Pajot, et en devint amoureux; la vertu de cette demoiselle ne lui laissa l'espérance de sa possession que par un mariage. Ce contrat fut dressé le 18 avril 1662; toute la famille était au festin de noces chez un oncle de la demoiselle; le mariage devait se faire à minuit lorsqu'on vit arriver M. Le Tellier, qui lui proposa de faire signer à M. de Lorraine un papier qu'il tenait, lui promettant que, si elle y réussissait, le mariage s'acheverait, et le roi lui donnerait le lendemain les honneurs de duchesse de Lorraine; sinon qu'il avait ordre de la conduire dans un couvent. Elle refusa de solliciter M. de Lorraine à faire quelque chose d'indigne de lui; elle s'arracha des bras de sa famille, des emportemens de M. de Lorraine, et se fit conduire au couvent de la Ville-l'Evêque, où elle resta tout le temps du séjour de M. de Lorraine à Paris, c'est-à-dire cinq mois. Une compagnie de gardes prévenait les entreprises qu'on pouvait faire de l'enlever, et empêcha que M. de Lorraine vint lui parler. Dès le lendemain de sa détention elle renvoya au duc pour un million de pierreries qu'il lui avait données, disant que, n'étant pas duchesse de Lorraine, il ne lui convenait pas de les garder. Le duc de Lorraine, de retour dans ses états, lui écrivit de venir avec quelqu'un de ses parens, et qu'il l'épouserait; mais elle lui répondit qu'elle n'irait en Lorraine que duchesse de Lorraine. Cette vertueuse fille épousa le marquis de Lassay en 1675; elle en eut un fils, et mourut peu après la conclusion de la paix de Nimègue, en 1678. Après sa mort le marquis de Lassay épousa Julie de Bourbon en mars 1696.

PAIVA D'ANDRADA. *Voyez* Andrada.

PALAFOX (Jean de), fils naturel de Jacques de Palafox, marquis d'Ariza, dans le royaume d'Aragon, naquit en 1600. Sa mère voulut le noyer en naissant; mais un vassal de son père le retira de l'eau, et l'éleva jusqu'à l'âge où ses parens le reconnurent. Il fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il devint évêque de Los-Angelos, *Angelopolis*, dans l'Amérique, en 1639, avec le titre de visiteur des chancelleries et des audiences, et celui de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il profita de son autorité pour adoucir la servitude des Indiens, et pour réprimer les brigandages des grands et les vices des petits. Il eut dans ce pays de grands démêlés avec les jésuites au sujet des droits de l'épiscopat, et devint dans la suite évêque d'Osma dans la vieille Castille en 1553. Il gouverna ces diocèses avec beaucoup de sagesse et de régularité, et mourut en odeur de sainteté le 30 septembre 1659, à 59 ans. On a de lui des livres de piété qui sont estimés, et d'autres ouvrages en espagnol; les principaux sont, 1° des Homélies sur la passion de J.-C., traduites par Amelot de la Houssaye, in-16; 2° plusieurs écrits sur la vie spirituelle, traduits par l'abbé Le Roi; 3° le Pasteur de la nuit de Noël; 4° l'Histoire du siége de Fontarabie; 5° l'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares, in-8°, traduite par Collé, etc. Antoine Gonzales de Résende a écrit sa vie; l'abbé Dinouart en a publié une nouvelle en 1767, in-8°.

PALAMÈDES, fils de Nauplius, roi d'Eubée, était un prince ingénieux, auquel on attribue l'invention des poids et des mesures; l'art de ranger un bataillon, de régler l'année par le cours du soleil, et les mois par le cours de la lune; quelques-uns, le jeu des échecs, celui des dés, etc. Pline lui attribue encore l'invention de ces

quatre lettres de l'alphabet grec θ, ξ, φ, χ, et il dit qu'il les inventa durant le siége de Troie. Philostrate au contraire ne lui donne que l'invention des trois lettres θ, φ, χ; quoi qu'il en soit, les poètes disent qu'Ulysse ayant contrefait l'insensé pour n'être pas obligé d'aller au siége de Troie, ce fut Palamèdes qui découvrit la feinte; mais qu'Ulysse s'en vengea dans la suite par une autre ruse, et fit lapider Palamèdes par les princes grecs.

PALAPRAT (Jean), seigneur de Bigot, et poète français, naquit à Toulouse en 1650, d'une famille noble. Il fut de l'académie des jeux floraux, et devint capitoul de Toulouse en 1675, ayant à peine 25 ans. Il fut fait, en 1684, chef du consistoire, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de probité. Deux ans après il alla à Rome, vint ensuite à Paris, où il a presque toujours demeuré depuis, et où M. de Vendôme se l'attacha, en 1691, en qualité de secrétaire des commandemens du grand-prieur. Il mourut à Paris le 22 octobre 1721, à 71 ans. On a de lui plusieurs comédies et un petit recueil de poésies diverses, la plupart adressées à M. de Vendôme. Il travaillait pour le théâtre avec Bruéis son ami, et leurs œuvres ont été recueillies en 5 petits vol. in-12, auxquels Palaprat a eu la moindre part. Il y a de l'esprit, de l'enjouement et de la vivacité dans ce qu'il a fait, mais point de génie ni d'invention, et presque toujours trop de longueur.

PALATI (Jean), Vénitien, mort en 1680, a donné *Monarchia occidentalis, sive aquila inter lilia, et aquila saxonica*, Venise, 1671, in-fol.: c'est une Histoire des empires d'Occident, de la maison de France et de Saxe, ornée de médailles, 1671 et 1673, 2 vol. in-fol.; *Aquila franca*, 1679, in-fol.; *Aquila sueva*, 1679, in-fol.; *Fasti ducales Venetorum*, 1696, in-4°.

PALAZZO (Paul de), pieux et savant théologien, natif de Grenade, fut professeur des saintes lettres à Coïmbre, et mourut en 1582. On a de lui un Commentaire sur l'Ecclésiastique, et des énarrations sur saint Matthieu en 2 vol. in-fol., etc.

PALEARIUS (Aonius), natif de Véroli, était très-habile dans les belles-lettres, et savait la philosophie et la théologie. Il s'acquit l'estime des savans de son siècle par son poëme de l'immortalité de l'âme, et fut fait professeur de belles-lettres à Sienne, où il se maria. Sa réputation et son éloquence lui suscitèrent des envieux, puis des ennemis, ce qui l'engagea d'aller professer à Lucques, où les magistrats de cette ville l'invitèrent de venir, en lui offrant des appointemens considérables. Quelque temps après Paléarius se retira à Milan, où il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome; il y fut convaincu d'avoir parlé avec éloge des luthériens, et contre l'inquisition, et en conséquence condamné à être brûlé : cette sentence fut exécutée en 1570, et non en 1566. Outre son poëme de l'immortalité de l'âme, on a de lui divers ouvrages en vers et en prose, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1696, in-8°, ou d'Iène, 1728, in-8°. On trouve une lettre de lui à Luther et Calvin au sujet du concile de Trente, qui a paru dans *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, Leipsick, 1737, in-8°, tom. 1er.

PALÉMON, ou MÉLICERTE, dieu marin, était fils d'Athamas, roi de Thèbes et d'Ino, selon la fable. Ino, craignant la fureur du roi son époux, prit Mélicerte entre ses bras, et se jeta avec lui dans la mer; ils furent changés en divinités marines, la mère sous le nom de *Leucothée*, que l'on suppose être la même que l'Aurore; et le fils sous celui de Palémon, ou *Portunus*, dieu qui présidait sur les ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté mort dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe son oncle, qui régnait en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

PALEMON (Q. Rhemmius), célèbre grammairien latin, natif de Vicence, était fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire sous Tibère et Claude : Juvénal en parle avec éloge. Il ne nous reste que des Fragmens de ses écrits dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et un traité *De ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8°.

PALEOTA (Gabriel), célèbre cardinal du 16e siècle, natif de Bologne, fut lié d'une étroite amitié avec saint



Charles Boromée : il était évêque de Bologne, et mourut à Rome le 23 juillet 1597, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages : *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8° : il est solide et rempli d'érudition ; *Archiepiscopale bononiense*, Romæ, 1594, in-fol. ; *De nothis spuriisque filiis*, in-8°.

PALÉPHATE, ancien philosophe grec, dont il nous reste un Traité des choses incroyables. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam en 1688, in-8° ; l'édition d'Elzévir, 1649, in-12, est fort jolie. On ignore en quel temps au juste vivait Paléphate ; ce qui parait constant, c'est qu'il est postérieur au temps d'Aristote, et antérieur à la naissance de J.-C.

PALÈS, déesse des pasteurs, à laquelle ils faisaient des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et leurs troupeaux, des loups et des dangers.

PALFIN (Jean), habile chirurgien et anatomiste, et lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages, dont les principaux sont une excellente Ostéologie, imprimée à Paris en 1731, in-12, et une Anatomie du corps humain, imprimée à Paris en 1734, 2 vol. in-8°. Il mourut à Gand sa patrie en 1730, dans un âge avancé.

PALICE. *Voy*. Chabanes.

PALINGENE *Palingenius* (Marcel), fameux poète du 16e siècle, né à la Stellada dans le Ferrarais, et très-connu par son poëme latin divisé en 12 livres, intitulé *Zodiacus vitæ*, Roterdam, 1722, in-8° ; il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il était médecin ; mais d'autres disent qu'il était un de ces savans luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, et qu'elle honora de sa protection. Ce poëme de Palingène renferme des maximes judicieuses et philosophiques, et une vive satire contre la vie licencieuse des moines, ce qui l'a fait mettre à Rome à l'*index*, au nombre des hérétiques de la première classe. Il a été traduit en français par M. de la Monnerie en 1731, in-12 : cette traduction est en prose. Le nom de famille de ce poète était Pierre Angelo Manzolli, dont Marcello Palingenio n'est que l'anagramme. Son corps fut déterré, et brûlé par sentence de l'inquisition.

PALINURE, pilote d'Enée, qui, étant tombé à la mer, aborda à la nage sur les côtes d'Italie. Les habitans le tuèrent, et furent affligés de peste jusqu'à ce qu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs.

PALISSI (Bernard de), né dans le diocèse d'Agen, exerça à Saintes la profession de potier de terre. On se tromperait beaucoup si l'on bornait son talent à ceux de cette profession. Il couvrait sa poterie d'émail, et faisait réellement ce que nous appelons de la faïence. Le roi et les grands, entre autres le connétable de Montmorenci, en ornaient leurs châteaux, ce qui lui sauva la vie plusieurs fois dans les persécutions qu'essuyèrent les calvinistes, dont il suivait les sentimens. Palissi était aussi géomètre, et fut employé à lever les plans des marais-salans de la Saintonge. Il savait encore peindre sur verre, et avait étudié en chimie, ce qui l'avait conduit à perfectionner ses émaux et sa peinture. Quoiqu'il ne sût ni grec ni latin, comme il le dit lui-même, il était très-savant dans l'art de connaître les minéraux, les métaux et les eaux, et dans l'agriculture, dont il a donné des traités. On sait qu'en 1584 il avait 60 ans ; mais on ignore l'année de sa mort. On peut voir, dans la *Confession de Sancy*, chap. VII, la réponse noble qu'il fit à Henri III, qui l'exhortait à changer de religion, sinon qu'il serait contraint de l'abandonner à ses ennemis. « Vous m'avez dit plusieurs fois, lui répondit-il, que vous aviez pitié de moi ; mais moi j'ai pitié de vous, qui avez prononcé ces mots. J'y suis contraint : ce n'est pas parler en roi ; mais je vous apprendrai, en langage royal, que les Guisarts, tout votre peuple, ni vous, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des statues. » Les titres de ses ouvrages sont, *L'Art de la terre, de son utilité ; Des émaux et du feu ; Des terres d'argile, des pierres, de la marne, des sels ; Des eaux et fontaines ; Des métaux et alchimie, de l'or potable, du mithridate, des glaces ; Les abus des médecins ; Recette par laquelle les hommes pourront multiplier leurs trésors* (*l'agriculture*). Ces ouvrages, imprimés séparément, avaient été réunis à Paris,

1636, 2 vol. in-8°, sous le titre de *Moyen de devenir riche;* mais cette édition était mutilée. Mr Faujas de Saint-Fonds a rendu service au public en donnant une nouvelle édition de ces excellens ouvrages sur l'Histoire naturelle, avec des notes, Paris, 1777, in-4°.

PALLADE, *Palladius*, natif de Cappadoce, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint, en 401, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone; il était lié d'une étroite amitié avec saint Jean Chrysostôme, et prit avec zèle sa défense. On a de lui l'Histoire des solitaires, appelée l'Histoire Lausiaque, parce qu'il la composa à la prière de Lausus, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420 : elle est estimée; Hervet l'a fait imprimer en latin, Paris, 1555, in-12. On lui attribue encore un Dialogue contenant la Vie de saint Jean Chrisostôme, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, et Paris, 1680, in-4°; mais il est plus vraisemblable que ce dernier ouvrage est d'un autre Pallade, qui était aussi ami de saint Chrysostôme, et évêque en Orient au commencement du 5e siècle.

PALLADINO (JACQUES), plus connu sous le nom de Jacques de Teramo, nom de la ville où il était né en 1549, entra dans l'état ecclésiastique, et devint successivement archevêque de Tarente, de Florence et de Spolette. Il était administrateur du duché pour les papes Alexandre V et Jean XXIII. En 1417 il fut envoyé en qualité de légat en Pologne, et y mourut la même année. Il est auteur d'un roman de piété intitulé, *J. de Teramo, Compendium perbreve, consolatio peccatorum nuncupatum, et apud nonnullos* Belial *vocitatum, id est processus Luciferi contra Jesum*, Ausb., 1472, in-fol., et plusieurs autres fois dans les 15e et 16e siècles, même dans un recueil intitulé *Processus juris joco-serii*, Hanoviæ, 1611, in-8°, qui contient aussi le procès de Satan contre la Vierge par Barthole, et les Arrêts d'amour. Pierre Farget, augustin, a traduit en français le procès de Belial, Lyon, 1485, in-4°, plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de Jacques d'Ancharano. Cet ouvrage a été traduit dans les principales langues de l'Europe.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte du 16e siècle, natif de Vicence, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire revivre les anciennes beautés de l'architecture, fut disciple de Trissin, et alla ensuite à Rome, où, s'étant appliqué à l'étude des anciens monumens, il rétablit les vraies règles de l'architecture, qui avaient été corrompues par la barbarie des Goths. Il est mort en 1580. Son principal ouvrage est un excellent traité d'architecture en quatre livres, qu'il publia en 1570, in-fol. fig. Rolland Friart l'a traduit en français, la Haie, 1726, 2 vol. ni-fol.

PALLADIUS (RUTILIUS-TAURUS-ÆMILIANUS), dont on n'a rien de certain, mais qui vivait après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore, a fait un Traité *De re rusticâ* qui se trouve avec *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°: M. Sabotreux de la Bonetrie en a donné une traduction française, Paris 1775, in-8°, qui fait le tome 5 de l'économie rurale en 6 vol. in-8°. On trouve des vers de lui dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

PALLAS. *Voyez* MINERVE.

PALLAVICINI (SFORZA), célèbre cardinal, naquit à Rome le 20 novembre 1607, d'une maison noble et ancienne en Italie. Quoiqu'il fût l'aîné de sa maison, il embrassa l'état ecclésiastique, et mena une vie exemplaire. Il devint l'un des membres des congrégations romaines, puis de l'académie des humoristes, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camérino. Palavicini renonça à tous ces avantages, et se fit jésuite le 28 juin 1638. Après son noviciat il enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes; et Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devait en partie sa fortune, le fit cardinal en 1657. Pallavicini fut en grand crédit auprès de ce pape, et mourut le 5 juin 1667, à 60 ans. Son principal ouvrage est l'Histoire du concile de Trente, qu'il fit pour l'opposer à celle de Fra-Paolo : elle est très-bien écrite en italien; la meilleure édition est celle de Rome en 1656, en 2 vol.

in-fol.; il y en a encore une de Rome, 1664, 3 vol. in-4°, et une autre latine 1670, 3 vol. in-4°. *Voyez* Noir (Jean Le). On a encore de lui un Traité estimé du style et du dialogue, en italien, Rome, 1662, in-16. Lettres, 1669, in-12 et quelques livres de piété. Il ne faut pas le confondre avec Antoine Pallavicini, autre célèbre cardinal, natif de Gênes, qui fut évêque de Ventimille et de Pamplume, et eut la confiance des papes Innocent VII, Alexandre VI, et Jules II. Il rendit de grands services au saint siége dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome, le 10 septembre 1507, à 65 ans.

PALLAVICINI (Ferrante), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, natif de Plaisance, avait beaucoup d'esprit. Mais l'ayant employé à composer divers écrits satiriques contre le pape Urbain VIII pendant la guerre de ce pape contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, il devint l'exécration de la cour de Rome; et le saint Siége mit sa tête à prix: Pallavicini se retira à Venise. Il y vivait en repos lorsqu'un jeune homme qui affecta de prendre part à son malheur lui conseilla de venir en France, où il lui faisait espérer de grands avantages. Le malheureux Ferrante se laissa conduire par ce faux ami, qui le fit passer sur le pont de Sorgues dans le comtat Venaissin, où il fut arrêté par des gens apostés, qui le conduisirent à Avignon. Aux satires qu'il lâcha contre les Barberins était jointe une planche qui les irrita plus que tout le reste; c'était un crucifix planté dans des épines ardentes et environné d'un gros essain d'abeilles, que les Barberins portaient dans leurs armes, avec ces paroles du psalmiste : *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis et in nomine Domini, quia ultus sum in eos.* Il y avait un an qu'il était en prison, avec assez de liberté de voir qui bon lui semblait, lorsqu'ayant tenté de se sauver, il fut resserré plus étroitement; un ordre vint de lui faire son procès, et il eut la tête tranchée en cette dernière ville, 14 mois après, en 1644, à la fleur de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages en italien, et l'on trouve un bon abrégé de sa vie, à la tête de la nouvelle traduction du *Divorce céleste*, imprimée à Amsterdam en 1696: cet écrit, intitulé *le Divorce céleste*, lui est attribué; mais M. de la Monnoye soutient qu'il n'est pas de lui. On a imprimé un choix de ses œuvres, Villefranche, 1673, 1 volume qui se partage en deux; il faut prendre garde si la *Rettorica delle puttane* s'y trouve. Toutes ses œuvres permises sont imprimées à Venise, 1655, 4 volumes in-12.

PALLOT (Pierre), imprimeur et libraire à Paris, était généalogiste du duché de Bourgogne, et mourut à Dijon en 1698, à 89 ans. Il a fait l'*Histoire du parlement de Bourgogne*, Dijon, 1649, in-folio, qui a été continuée par François Petitot, 1733, in-folio. *La Science des armoiries de Louvan Geliot*, Paris, 1660, in-folio. Il y a des titres de différentes années; mais c'est toujours la même édition.

PALLU (Martin), pieux jésuite, né en 1661, mort à Paris à la maison professe le 20 mai 1742, avait prêché un Avent devant le roi, et était nommé pour y prêcher un Carême; mais ses infirmités l'en empêchèrent. Il ne contribua pas moins à l'instruction et à l'édification par la composition de différens livres : *La science du salut; Les quatre fins de l'homme; De l'usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie*, chacun en un volume; des Sermons, 6 vol. in-12, plus remplis d'onction que d'éloquence, et qui par conséquent atteignent plus le but de la persuasion que les discours académiques qu'on prêche si souvent. C'est le père de Ségaud qui en a donné l'édition.

PALME le Vieux (Jacques), peintre italien, naquit à Sermalta en 1548, et fut élève du Titien. Il excellait dans le portrait, et l'on admire son coloris; mais son dessin n'est ni correct, ni d'un grand goût. Il mourut à Venise en 1588. Jacques Palme *le jeune* son neveu était aussi un excellent peintre. Il naquit à Venise en 1544, et y mourut en 1628. Ses dessins sont très-recherchés.

PALMIER (Mathieu), natif de Florence, d'une famille considérable, agrégé au corps des apothicaires, suivant l'usage des nobles, pour avoir un air populaire. On a de lui une continuation de la *Chronique* de Prosper

jusqu'en 1449. Il parut avec éclat au concile de Florence; mais son poëme intitulé *Città divina*, en 3 livres, non imprimé, où il parle de la nature des anges, fut condamné au feu. Il y prétend que nos âmes sont des anges qui n'ont voulu s'attacher ni à Dieu ni à Lucifer, et qui en punition sont condamnés à animer des corps. Il mourut en 1475, à 70 ans. Mathias Palmier de Pise, qui vivait aussi dans le 15e siècle, continua la *Chronique* dont on vient de parler, depuis 1449 jusqu'en 1481, 1483, in-4°. Il a fait imprimer une Bible latine à Rome, 1471, 2 volumes in-folio, qui est la première imprimée dans cette ville. Il est mort en 1483, à 60 ans.

PALU, *Paludanus*, ou *Petrus de Palude*, (PIERRE DE LA), célèbre docteur de Sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, et patriarche de Jérusalem au 14e siècle, était fils de Gérard de la Palu, chevalier seigneur de Varambon et d'autres lieux. Il enseigna la théologie à Paris avec réputation, et se déclara l'un des premiers contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique, ce qui n'empêcha pas ce pape de le faire patriarche de Jérusalem en 1329. Il alla aussitôt en Palestine, d'où étant de retour en 1331, il n'oublia rien pour faire entreprendre une nouvelle croisade contre les infidèles; mais il ne put y réussir. Il mourut à Paris le 31 janvier 1342. On a de lui des Commentaires sur le Maître des sentences, in-folio, et d'autres ouvrages.

PALUDANUS (BERNARD), professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1634, avait beaucoup voyagé, et a mis des notes aux navigations de Linschott.

PALUDANUS (JEAN), natif de Malines, fut docteur et professeur en théologie dans l'université de Louvain, chanoine et curé de Saint-Pierre dans la même ville, où il mourut le 20 février 1630. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Vindiciæ theologicæ adversùs verbi Dei corruptelas*, 1620, 2 volumes in-8°; 2° *Apologeticus Marianus*, 1623, in-4°; 3° *Officina sacra et spiritualis*, 1642, in-4°.

PAMELIUS, ou DE PAMÈLE (JACQUES), né à Bruges en 1536, d'Adolphes, baron de Pamèle, conseiller d'état sous l'empereur Charles V, devint chanoine de Bruges, archidiacre de Saint-Omer, et prévôt d'Utrecht. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma ensuite à l'évêché de Saint-Omer; mais Pamélius mourut à Mons comme il en allait prendre possession, au mois de septembre 1587, à 52 ans. On a de lui, 1° des éditions de saint Cyprien et de Tertullien, avec des notes, et d'autres ouvrages; 2° une nouvelle édition de Raban, qu'il préparait quand il mourut, et qui parut à Cologne après sa mort: on trouve dans cette édition les Commentaires de Pamélius sur Judith et sur l'épître de saint Paul aux Hébreux; 3° *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universâ Bibliâ*, Anvers, 1566, in-8°; 4° *Conciliorum Paralipomena*; 5° un Discours en latin aux états de Flandre, *De non admittendis unâ in republicâ diversorum religionum exercitiis*, 1589, in-8°; 6° *Micrologus de ecclesiasticis observationibus*; 7° une édition du Traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*; 8° deux livres des Liturgies des latins, 1571, 2 volumes in-4°.

PAMMAQUE (SAINT), prêtre de Rome, d'une famille illustre, embrassa l'état monastique après la mort de sa femme, et employa tout son bien à secourir les pauvres dans un hôpital qu'il fonda à Porto. Il était ami de saint Jérôme et de saint Paulin, et mourut en 409.

PAMPHILE (SAINT), célèbre prêtre et martyr de Césarée en Palestine, recueillit une très-belle bibliothèque, et transcrivit de sa main les œuvres d'Origène. Saint Jérôme, qui posséda depuis ce manuscrit, dit qu'il le préférait au plus grand trésor. Saint Pamphile souffrit la mort pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Maximin, vers l'an 308. Eusèbe de Césarée fait de lui les plus grands éloges.

PAMPHILE, peintre célèbre, était macédonien, et savait parfaitement les mathématiques. Il ennoblit tellement l'art de la peinture que les personnes de condition l'apprenaient sous lui, et qu'il fit ordonner par un édit publié à Sicyone et ensuite dans toute la Grèce qu'il n'y aurait que les enfans des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier pein-

tre qui appliqua les mathématiques à son art; il eut Apelles pour disciple.

PAMPHILUS MAURILIANUS, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, qui est imprimé, avec la traduction en vers français, à Paris chez Verard, 1494, in-folio. Cet ouvrage a été fait pour Charles VIII avant qu'il partit pour l'Italie.

PAN, dieu des pasteurs, selon la fable, poursuivit Syrinx jusqu'au fleuve Ladon, entre les bras duquel se jeta cette nymphe, qui fut changée en roseau, dont il fit la première flûte. Il accompagna Bacchus dans les Indes, et l'aida à remporter ses victoires. On le regardait aussi comme le dieu de la nature, et on le représentait avec des cornes, le visage enflammé, l'estomac couvert d'étoiles, les cuisses et les jambes velues et hérissées, des pieds de chèvre, une flûte et un bâton recourbé. On croyait que Pan courait la nuit par les montagnes; ce qui fit, dit-on, donner le nom de terreur panique à l'épouvante dont on est saisi pendant l'obscurité de la nuit, ou par une pure imagination et sans aucun fondement. Le dieu Pan était principalement honoré dans l'Arcadie. Les Egyptiens l'adoraient sous la figure d'un bouc.

PANAGIOTI, grec de nation, natif de l'île de Chio, et premier interprète du Grand-Seigneur dans le 17e siècle, eut beaucoup de crédit à la Porte, parce qu'il avait, par ses intrigues, occasionné la capitulation de Candie. Il rendit de grands services à ceux de sa nation, défendit avec zèle la foi orthodoxe contre Cyrille Lucar, et fit imprimer en Hollande le fameux livre intitulé *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient* : ce livre est écrit en grec vulgaire. Il mourut le 21 septembre 1673.

PANARD (Charles-François), né à Couville près Chartres, s'acquittait d'un petit emploi dans un bureau lorsque le comédien Legrand, qui avait vu quelques-uns de ses vaudevilles, l'encouragea à travailler dans son genre, l'assurant qu'il le surpasserait. Cet homme, qui savait si bien manier l'épigramme, ne s'en servait jamais contre personne. Il mourut à Paris en 1765, à 74 ans. Ses ouvrages sont imprimés à Paris, 1763, 4 volumes in-12. Il y a cinq comédies, treize opéras-comiques et des poésies diverses.

PANCIROLE (Gui), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, naquit à Reggio en 1523, d'une famille distinguée. Il étudia dans les principales universités d'Italie, et il s'y fit admirer par la beauté de son génie et par sa science. Il professa le droit à Padoue pendant sept ans avec un applaudissement extraordinaire, et Philibert Emmanuel, duc de Savoie, qui avait pour lui une estime particulière, l'attira dans son université de Turin en 1571. C'est là que Pancirole composa son traité ingénieux *De rebus inventis et de perditis*, Leipsick, 1707, in-4°, traduit en français, 1617, in-8°, par Pierre de La Nouë. Mais l'air de Turin lui ayant déjà fait perdre un œil, et le mettant en danger de perdre l'autre, il retourna à Padoue en 1582. Il y mourut le 1er juin 1599, à 76 ans. On a encore de Pancirole, 1° *Commentarium in notitiam utriusque imperii, et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-folio, ouvrage excellent et très-utile pour l'histoire romaine; il se trouve dans la collection de Grævius; 2° *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°.

PANCKOUCKE (André-Joseph), libraire de Lille, mort à Paris le 17 juillet 1753, est auteur des *Elémens de geographie et d'astronomie*, 1740, in-12; *Manuel philosophique*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, in-8°, qu'il était inutile de faire après celui de Le Roux, à moins que ce ne fût pour en retrancher les obscénités; les *Etudes convenables aux demoiselles*, 2 vol. in-12, souvent réimprimées; *Abrégé chronologique de l'histoire des comtes de Flandre*, 1762, in-8°; l'*Art de désopiler la rate*, dont l'édition qu'il a donnée en un volume vaut mieux que toutes les autres, qu'on a augmentées, parce qu'on y a fait aussi des retranchemens de choses curieuses en bibliographie.

PANDION, cinquième roi d'Athènes, commença à régner vers 1463 avant J.-C., après Erichthonius. De son temps l'abondance du blé et du vin fut si grande que l'on disait que Cérès et Bacchus étaient allés dans l'Attique. Il donna sa fille Progné en mariage à Térée; mais la brutalité de ce prince envers Philomèle sa belle-sœur

mit tant de désordres dans sa famille que Pandion en mourut de chagrin vers 1423 avant J. C. Erechtée lui succéda.

PANDORE, c'est-à-dire *tout don*, femme admirable, sortie des mains de Vulcain, avait reçu, selon la fable, de chacun des dieux quelque perfection. Vénus lui avait donné la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, Apollon la connaissance de la musique, etc. Jupiter, irrité contre Prométhée de ce qu'il avait dérobé le feu du ciel, envoya Pandore sur la terre avec une boîte fatale, qu'Epiméthée, frère de Prométhée, ayant ouverte, les maladies et les maux dont elle était remplie se répandirent sur la terre; la seule espérance resta au fond. Telle fut l'origine du siècle de fer.

PANIGAROLE (FRANÇOIS), né à Milan, d'une famille noble, le 6 janvier 1548, entra chez les cordeliers; Sixte V le fit évêque d'Asti, où il est mort en 1594. On a de lui des Sermons, des livres de piété et de controverse en latin et en italien.

PANNON (JANUS PANNONIUS), savant évêque de la ville de Cinq-Eglises dans la basse Hongrie, au 15e siècle, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des Elégies et des Epigrammes, Venise, 1553, in-8°, et dans *Deliciæ poetarum hungarorum*, Francfort, 1619, in-16. Il était mort en 1490.

PANOETIUS, célèbre philosophe grec de la secte des stoïciens, et l'un des plus excellens écrivains de son temps, était natif de Rhodes, et fut ami de Scipion l'Africain le jeune. Il florissait vers 127 avant J. C. Il avait composé 1° un livre sur les sectes des philosophes; 2° un autre de la tranquillité de l'âme; 1° un des Offices, etc.

PANOPE, néréide sage et de mœurs intègres, une des divinités littorales. Panope, fille de Thésée, qu'Hercule épousa, et dont il eut un fils, qu'il nomma aussi Panope.

PANORMITA, *le Panormitain*, ou Antoine de Palerme, célèbre jurisconsulte, orateur et poète du 15e siècle, naquit à Palerme d'une famille illustre, et se mit d'abord au service de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel il enseigna l'histoire. Il passa ensuite à celui d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples, qui l'employa dans les affaires d'état, et qui l'envoya vers les Vénitiens en 1451, pour leur demander un os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. Antoine de Palerme eut des démêlés très-vifs avec Laurent Valle, qu'il accabla d'injures dans ses écrits. Il mourut à Naples le 6 janvier 1471, à 78 ans, laissant plusieurs enfans. On a de lui en latin des Epîtres, des Harangues, des Epigrammes, des Satires contre Laurent Valle, Venise, 1553, in-4°; un recueil des Faits et Dits mémorables d'Alfonse son maître, en latin. Pise, 1485, in-4°, Bâle, 1538, in-4°. On assure que le Panormitain vendit sa maison, d'autres disent une terre, pour acheter un manuscrit de Tite-Live écrit de la main du Pogge. *Voyez* TUDESCHI.

PANTALEON (SAINT), c'est-à-dire *tout-miséricordieux*, célèbre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort pour la foi de Jésus-Christ, vers 305, sous l'empire de Galère.

PANTALEON, diacre de Constantinople dans le 13e siècle, est auteur d'un Traité contre les erreurs des grecs, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères.

PANTALEON (HENRI), né à Bâle le 13 juillet 1522, docteur en médecine, et recteur de l'université de Bâle en 1585, mourut en cette ville le 3 mars 1595. On a de lui *Prosographia virorum illustrium Germaniæ*, Basileæ, 1565, 1566, 3 vol. in-fol., fig.; *Libellus de peste*, Basileæ, 1564; *Historia militaris ordinis Johannitarum*, Basileæ, 1580, in-fol.

PANTALEON (JACQUES). *Voyez* URBAIN IV.

PANTENUS, célèbre philosophe stoïcien, natif de Sicile, fut chef de la fameuse école d'Alexandrie vers l'an 180. On l'envoya ensuite instruire les Ethiopiens de la religion chrétienne, et il s'en acquitta très-dignement. On dit qu'il trouva que la foi avait déjà été annoncée à ces peuples par l'apôtre saint Barthélemy, et qu'il y vit un Évangile de saint Mathieu écrit en hébreu, que cet apôtre leur avait laissé. Saint Jérôme assure que Pantenus rapporta cet Évangile avec lui, et qu'il était encore gardé, de son temps, dans la bi-

bliothèque d'Alexandrie; mais quelques savans doutent de la vérité de ce fait. Quoi qu'il en soit, Pantenus, de retour à Alexandrie, continua d'expliquer publiquement l'Ecriture sainte sous le règne de Sévère et de Caracalla, et de servir l'Église par ses discours et par ses écrits. Il avait composé des Commentaires sur la Bible, remplis d'allégories; mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il eut pour disciples saint Clément d'Alexandrie et plusieurs autres hommes illustres.

PANTHÉE. *Voy.* ABRADATE.

PANTIN (PIERRE), célèbre littérateur, natif de Thiel en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les enseigna à Louvain et à Tolède. Il devint doyen de Sainte-Gudule, et mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui, 1° des Traductions de plusieurs auteurs grecs; 2° un traité *De dignitatibus et officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les conciles de Loaysa et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol., et d'autres ouvrages. Il était neveu de Guillaume Pantin, savant médecin à Bruges, mort le 2 octobre 1583, dont on a un Commentaire sur le traité de Celse, *De re medicâ*.

PANVINI. *Voy.* ONUPHRE.

PAOLI (PIERRE), peintre, né à Lucques en 1681, passa quinze ans à Rome et deux à Venise pour étudier les grands maîtres. Il vint ensuite se fixer dans sa patrie, où il ouvrit une académie publique, et où il est mort. Ses tableaux sont distingués par un bon goût dans les contours et le coloris.

PAPE, nom du souverain pontife de Rome, qui cependant était commun à tous les évêques, et qui ne leur est devenu particulier que depuis Grégoire VII. Les papes s'élisaient d'abord comme tous les autres évêques par le peuple et le clergé. Quand les empereurs furent devenus chrétiens ils s'attribuèrent le droit de les confirmer. Justinien et ses successeurs exigeaient même une somme d'argent pour le droit de confirmation. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Débonnaire déclara en 824 qu'il voulait que l'élection des papes fût libre; ce qui souffrit quelques difficultés pendant les désordres des 10e et 11e siècles. Mais les cardinaux réunis sous l'obédience d'Innocent II, après l'extinction du schisme, acquirent tant d'autorité qu'ils firent seuls en 1143 l'élection du pape Célestin II. Le sénat, le peuple et le clergé ayant cessé peu à peu d'y prendre part, Honorius III en 1216, ou Grégoire X en 1274, ordonnèrent que l'élection se ferait à l'avenir dans un conclave, ce qui s'est pratiqué depuis.

L'année indique la mort des papes, les caractères italiques désignent les anti-papes.

* Saint Pierre, mort en. . .	66
* Saint Lin.	67
* Saint Clément.	76
* Saint Clet.	83
* Saint Anaclet.	96
* Saint Evariste.	108
* Saint Alexandre Ier. . .	117
* Saint Sixte Ier.	127
* Saint Télesphore. . . .	138
* Saint Higyn.	142
* Saint Pie Ier.	150
* Saint Anicet.	161
* Saint Soter.	171
* Saint Eleuthère.	185
* Saint Victor Ier.	197
* Saint Zéphirin.	217
* Saint Calixte Ier. . . .	222
* Saint Urbain Ier. . . .	230
* Saint Pontien.	235
* Saint Anthère.	236
* Saint Fabien.	250
* Saint Corneille.	252
* *Novatien*.	251
* Saint Luce Ier.	254
* Saint Etienne Ier. . . .	257
* Saint Sixte II.	259
* Saint Denis.	268
* Saint Félix Ier.	274
* Saint Eutichien.	283
* Saint Caie.	295
* Saint Marcellin.	304
* Saint Marcel.	310
* Saint Eusèbe.	310
* Saint Melchiade.	314
* Saint Sylvestre.	335
* Saint Marc.	336
* Saint Jules Ier.	352
* Libère.	366
* Félix II.	
* Saint Damase.	384
Ursicin.	
* Saint Sirice.	399
* Saint Anastase.	401
* Innocent Ier.	417
* Zozime.	418
* Boniface Ier.	422

* *Jean* XVI.	998
* Grégoire V.	999
* Sylvestre II.	1003
* Jean XVII.	1003
* Jean XVIII.	1009
* Sergius IV.	1012
* Benoît VIII.	1024
Léon ou Grégoire.	1012
* Jean XIX.	1033
* Benoît IX, abdique en.	1044
Sylvestre et Jean.	1044
* Grégoire VI.	1046
* Clément II.	1047
* Benoît IX réintégré.	1048
* Damase II.	1048
* Léon IX.	1054
* Victor II.	1057
* Etienne IX ou X.	1058
* *Benoît X.*	1058
* Nicolas II.	1061
* Alexandre II.	1073
* *Honoré II.*	1061
* Grégoire VII.	1085
Clément III.	1080
* Victor III.	1087
* Urbain II.	1099
* Pascal II.	1118
Albert et Théodoric.	
* Gelase II.	1119
Maurice Bourdin.	1119
* Calixte II.	1124
* Honoré II.	1130
Calixte III.	
* Innocent II.	1143
Anaclet et Victor.	
* Célestin II.	1144
* Lucius ou Luce II.	1145
* Eugène III.	1153
* Anastase IV.	1154
* Adrien IV.	1159
* Alexandre III.	1181
Victor, Pascal, Calixte, Innocent.	
* Luce III.	1185
* Urbain III.	1187
* Grégoire VIII.	1187
* Clément III.	1191
* Célestin III.	1198
* Innocent III.	1216
* Honoré III.	1227
* Grégoire IX.	1241
* Célestin IV.	1241
* Innocent IV.	1254
* Alexandre IV.	1261
* Urbain IV.	1264
* Clément IV.	1268
* Grégoire X.	1276
* Innocent V.	1276
* Adrien V.	1276
Vicedominus, non sacré	1276
* Jean XXI.	1277
* Nicolas III.	1280
* Martin IV.	1285
* Honoré IV.	1287
* Nicolas IV.	1292
* Célestin V abdique	1294
* Boniface VIII.	1303
* Saint Benoit XI.	1304
* Clément V siége à Avignon	1314
* Jean XXII.	1334
Pierre de Corbière.	1338
* Benoit XII.	1342
* Clément VI.	1352
* Innocent VI	1362
* Urbain V.	1370
* Grégoire XI retourne à Rome.	1378
A Rome.	
* Urbain VI.	1389
* Boniface IX.	1404
* Innocent VII.	1406
* Grégoire XII.	1409
* Alexandre V.	1410
* Jean XXIII.	1415
* Martin V.	1431
* Eugène IV.	1447
A Avignon.	
* Clément VII.	1394
* Benoit XIII	1423
* Clément VIII.	1429
* Félix V.	1449
Fin du Schisme.	
* Nicolas V.	1455
* Calixte III.	1458
* Pie II.	1464
* Paul II.	1471
* Sixte IV.	1484
* Innocent VIII.	1492
* Alexandre VI.	1503
* Pie III.	1503
* Jules II.	1513
* Léon X.	1521
* Adrien VI.	1523
* Clément VII.	1534
* Paul III.	1549
* Jules III.	1555
* Marcel II,	1555
* Paul IV.	1559
* Pie IV.	1565
* Saint Pie V.	1572
* Grégoire XIII.	1585
* Sixte V.	1590
* Urbain VII.	1590
* Grégoire XIV.	1591
* Innocent IX.	1591
* Clément VIII.	1605
* Léon XI.	1605

* Paul V.	1621
* Grégoire XV.	1623
* Urbain VIII.	1644
* Innocent X.	1655
* Alexandre VII.	1667
* Clément IX.	1669
* Clément X.	1676
* Innocent XI.	1689
* Alexandre VIII.	1691
* Innocent XII.	1700
* Clément XI.	1721
* Innocent XIII.	1724
* Benoit XIII.	1730
* Clément XII.	1740
* Benoit XIV.	1758
* Clément XIII.	1769
* Clément XIV.	1774
* Pie VI.	1800

Voy. l'Histoire ecclésiastique de Fleury.

PAPE (Guy), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, natif de Grenoble, fut avocat, puis conseiller au parlement de cette ville, où il mourut en 1487. Son ouvrage le plus estimé est son Recueil des décisions des plus belles questions de droit, 1630, in-fol. Chorier l'a donné en français, Lyon, 1692, in-4°.

PAPEBROCH (Daniel), célèbre jésuite, natif d'Anvers, fut associé par Bollandus et par Henschenius pour travailler à la collection des *Acta Sanctorum*, et devint le chef de cette louable entreprise après la mort d'Henschenius, avec lequel il avait donné les trois vol. de mars, les trois vol. d'avril, et les trois premiers vol. de mai; il donna ensuite les quatre volumes suivans : tous ces volumes auxquels Papebroch a travaillé sont très-estimés. Il eut de grands démêlés avec les carmes pour avoir attaqué l'antiquité de leur ordre, et composa plusieurs vol. in-4° d'Apologies, où il y a des choses très-curieuses. Il mourut en 1714, à 86 ans. Il a inséré dans ses *Acta Sanctorum* une bonne Dissertation sur la manière de discerner les fausses pièces d'avec les véritables dans les Cartulaires. *Voy.* Bollandus.

PAPHNUCE, disciple de saint Antoine, puis évêque dans la haute Thébaïde, confessa généreusement la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Galère et de Maximin. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Il assista dans la suite au concile de Nicée en 325, et il y reçut de grands honneurs à cause de sa qualité de confesseur. Socrate et Sozomène rapportent que, quelques évêques ayant proposé en ce concile d'obliger au célibat ceux qui étaient dans les ordres sacrés, Paphnuce s'y opposa en disant qu'il ne fallait point imposer aux clercs un joug si pesant : on croit que c'est sans fondement que Baronius et quelques autres auteurs ont voulu contester la vérité de cette histoire, puisque la loi du célibat des clercs n'a jamais été établie universellement en Orient. Paphnuce soutint avec zèle la cause de saint Athanase au concile de Tyr, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense.

PAPIAS, évêque d'Hiéraple, ville de Phrygie, fut disciple de saint Jean l'évangéliste avec saint Polycarpe, comme le rapporte saint Irénée, et non point de Jean l'ancien, comme le disent quelques autres auteurs. Il composa un ouvrage en cinq livres, qu'il intitula *Explications des discours du Seigneur*: il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage, dans lequel Papias faisait paraître, au jugement d'Eusèbe, beaucoup de crédulité et de simplicité, et peu de science. C'est lui qui fut auteur de l'erreur des millénaires, qui prétendent que Jésus-Christ viendra régner corporellement sur la terre, mille ans avant le jugement, pour assembler les élus après la résurrection dans la ville de Jérusalem.

PAPIAS, grammairien qui a publié en 1053 un *Vocabularium latinum*, Mediolani, 1476, in-fol., qui est rare de cette édition. Il a été réimprimé plusieurs fois depuis.

PAPILLON (Almaque ou Télémaque), poète français, né à Dijon en 1487, était valet de chambre de François Ier, qu'il suivit en Espagne, et vivait encore en 1559. On a de lui le *Nouvel amour*, poëme qui se trouve parmi des Opuscules sur l'amour, Lyon, 1547, in-8°.

PAPILLON (Thomas), avocat au parlement de Paris, mort au commencement du 17e siècle, était de la même famille. Parmi ses ouvrages on distingue *De Jure accrescendi*, 1613, in-8°, et imprimé plusieurs fois depuis; *De directis hæredum substitutionibus*, 1616, in-8°, etc.

PAPILLON (Jean-Michel), célèbre

graveur en bois, né à Paris le 2 juin 1698, paroisse Saint-Severin, mort dans la même ville le 14 mai 1776, paroisse Saint-Etienne-du-Mont, est auteur d'un *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, in-8°, 2 vol, 1766. Il a déposé dans le cabinet des estampes de la bibliothèque du roi, son OEuvre, qui forme 2 vol. in-fol.

PAPILLON (PHILIBERT), savant chanoine de la Chapelle-au-Riche de Dijon, naquit en cette ville le 1er mai 1666 de Philippe Papillon, avocat au parlement. Il se rendit très-habile dans la critique et dans la littérature, et fournit au père Le Long de l'Oratoire, au père Desmolets, au père Niceron et à plusieurs autres savans un grand nombre de Mémoires importans. Il mourut à Dijon le 23 février 1738, à 72 ans. Son principal ouvrage est la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1742, in-fol., par les soins de M. Joly, chanoine de la Chapelle-au-Riche, son ami.

PAPILLON (JEAN), né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, surpassa son père dans ce talent. En 1684 il vint à Paris où il se mit en réputation par des dessins de modes; mais rien ne lui a fait plus d'honneur que la gravure en bois, qu'il a fait revivre. Il est mort en 1744. Son fils a continué cet art dans la même perfection, et a donné une Histoire de la gravure en bois, 1766, 2 vol. in-8°.

PAPIN (ISAAC), né à Blois le 27 mars 1657, prit la défense de M. Pajon, son oncle maternel, contre le ministre Jurieu, au sujet de la grâce efficace, ce qui lui attira de fâcheuses affaires parmi ceux de son parti. Pour éviter leurs poursuites il passa en Angleterre en 1686, et y reçut le diaconat et la prêtrise de l'évêque d'Eli. Papin alla ensuite en Allemagne. Il prêcha à Hambourg et à Dantzick, puis, étant venu à Paris, il embrassa la religion catholique, et fit son abjuration entre les mains de M. Bossuet le 15 janvier 1690. Il mourut en cette ville le 19 juin 1709, à 52 ans, et fut enterré à Saint-Benoît, où l'on voit son épitaphe. On a de lui un excellent Traité contre le tolérantisme en matière de religion, et d'autres bons ouvrages, dont la meilleure édition est de Paris, en 3 vol. in-12, 1723, par les soins de sa veuve, morte en 1725, et du père Pajon de l'Oratoire, cousin de l'auteur. Nicolas Papin son oncle, et Denis Papin son cousin-germain, tous deux habiles médecins et calvinistes, sont aussi auteurs de divers ouvrages; le premier d'un *Traité sur la salure, le flux et reflux de la mer, et l'Origine des fontaines*, in-12; le second, d'une *Machine propre à amollir les os, et en faire du bouillon*, en français, Paris, 1682, in-12, et dans *Fasciculus dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marpurgi, 1695, in-12, fig.

PAPINIEN, célèbre jurisconsulte du 13e siècle, fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire, sous l'empereur Sévère. Ce prince eut pour lui une estime particulière, et lui recommanda en mourant ses fils Caracalla et Géta; le premier, ayant fait mourir son frère, voulut obliger Papinien à composer un discours pour excuser ce meurtre devant le sénat ou devant le peuple; mais ce grand jurisconsulte lui répondit « qu'il était plus facile de commettre un parricide que de l'excuser; et que c'est un second parricide d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie. » Caracalla, indigné de cette réponse, lui fit trancher la tête. Des inscriptions sur une urne qu'on soupçonnait contenir ses os, et qui lui donnaient à sa mort l'âge de 36 ans, ont induit en erreur sur son âge. Papinien fut consécutivement assesseur du préfet du prétoire, maître des requêtes de l'empereur Sévère, avocat du fisc, et enfin préfet du prétoire. Il n'est guère possible qu'il ait passé par toutes ces charges avant l'âge de 36 ans; mais Spartien, dans la Vie de Sévère, nous apprend que Papinien avait un fils qui était questeur, et qui avait donné des jeux magnifiques depuis trois jours, lorsque Caracalla, après avoir fait mourir le père, fit aussi mourir le fils: ce dernier pouvait avoir 36 ans. Gennaro, jurisconsulte napolitain, croit que le père a vécu plus de 70 ans.

PAPIRE MASSON (JEAN), né à Saint-Germain-Laval en Forez le 6 mai 1544, se fit jésuite à Rome, enseigna ensuite à Naples, à Tournon et à Paris; puis, étant sorti des jésuites, il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et mourut le 9 janvier 1611, à 67 ans. On a de lui des Annales de France,

bon ouvrage, dont la meilleure édition est de 1598, in-4° ; des Eloges des hommes illustres, 1656, in-8° ; la Description de la France par les rivières, 1685, in-8°, et la Notice des évêchés de France, in-8° : ces deux ouvrages ne sont point estimés ; *De episcopis Urbis*, in-4°, qui est une Histoire des papes, et divers autres ouvrages pleins d'esprit et d'érudition. On lui attribue encore *Vita Joannis Calvini*, in-4°, qui est bien écrite, et que d'autres donnent à Jacques Gillot. Tous les ouvrages précédens sont en latin. M. de Thou son ami a écrit sa vie ; elle se trouve à la tête de ses Eloges.

PAPIRIUS-CURSOR (Lucius), célèbre dictateur romain, et le plus grand capitaine de son temps, triompha des Samnites, et prit la ville de Lucéries. Il vivait 320 ans avant J.-C. Sa famille était illustre à Rome entre les patriciennes, et donna plusieurs grands hommes à la république, entre autres Papirius, surnommé *Prætextatus*, parce que, portant encore la robe nommée *prætexta*, son père le mena un jour au sénat, où l'on traitait les affaires les plus importantes : à son retour, sa mère voulant absolument savoir ce qui s'était passé au sénat, le jeune Papirius lui fit accroire que l'on avait agité la question s'il serait plus avantageux à la république de donner deux femmes à un mari que de donner deux maris à une femme. Cette réponse ingénieuse intrigua les dames romaines ; et, croyant que telle avait été en effet la délibération du sénat, elles s'y présentèrent le lendemain, et demandèrent que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien à cette demande, le jeune Papirius les tira de peine en leur déclarant la réponse qu'il avait faite à sa mère pour se débarrasser de son importunité sans révéler ce qui s'était passé au sénat. Il fut extrêmement loué de sa prudence ; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée du sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étaient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement ; Auguste rétablit cet usage, selon Suétone.

PAPIUS (André), natif de Gand, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par *Livinius Torrentius* son oncle ; et dès l'âge de 18 ans il publia le livre de Denys d'Alexandrie, *De situ orbis*, avec sa traduction en vers latins et de savantes notes. Il devint ensuite chanoine à Liége, où il mourut en 1681, à l'âge de 30 ans. On a encore de lui des poésies latines et d'autres ouvrages.

PAPON (Jean), savant jurisconsulte, né dans le Forez vers 1505, fut lieutenant-général au siége de Montbrison, et maître des requêtes ordinaire de la reine Catherine de Médicis. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont 1° des Commentaires latins sur la coutume du Bourbonnais : ils ne sont pas fort estimés ; 2° *Rapport des deux principes de l'éloquence grecque et latine*, in-8° ; 3° *Recueil d'arrêts notables*, in-fol., estimé ; 4° *les Notaires*, en 3 vol. in-fol. : c'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Il mourut à Montbrison en 1590.

PAPPUS, célèbre philosophe et mathématicien d'Alexandrie sous le règne de Théodose-le-Grand, composa des Collections mathématiques en huit livres, Pisauri, 1588, in-fol.

PAPPUS (Jean), célèbre théologien protestant, né à Lindau le 16 janvier 1549, devint dès l'âge de 21 ans ministre et professeur à Strasbourg, où il se maria. Il mourut le 13 juillet 1610. On a de lui en latin un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, 1584, in-8°, et quelques livres de controverse, in-4°.

PARABOSCO (Jérôme), napolitain, a donné des nouvelles dans le goût de Boccace, mais très-inférieures, sous le titre *Diporti, o vero novelle*, Venise, 1558, in-8°, Rome, 1547, in-8° ; *Commedie*, Venise, 1560, in-12 ; *Lettere*, 1546, in-12.

PARACELSE (Aurèle-Philippe-Théophraste Bombast de Hohenheim), né à Eimsidren, bourg du canton de Schwitz, en 1493, du fils naturel d'un prince, fit en peu de temps de grands progrès dans la médecine. Il fut assez heureux pour guérir Froben, illustre imprimeur de Bâle, ami d'Erasme : cette cure le rendit célèbre, ainsi que

son élixir de propriété. Les magistrats de Bâle le nommèrent à la chaire de médecine, où il donnait ses leçons en latin et plus souvent en allemand. Il fit ses leçons de médecine à Bâle en langue allemande. Les remèdes chimiques qu'il employa l'un des premiers lui acquirent une grande réputation. Paracelse se faisait gloire de détruire la méthode de Galien, qu'il croyait peu sûre; il s'attira par là la haine des autres médecins. On dit qu'il se vantait de pouvoir conserver par ses remèdes, surtout par son élixir, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à Saltzbourg le 24 septembre 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Genève en 1658, 3 vol. in-fol.; il y a quelques bonnes choses, mais beaucoup plus de forfanterie que de vraie science; il écrit sans méthode, sans clarté, et se livre avec excès à son imagination déréglée et à une vanité insupportable. On dit qu'il avait une telle opinion de lui-même, qu'il brûla Galien et Avicenne dans la première leçon qu'il fit à Bâle en qualité de professeur, et qu'il y apostropha les autres médecins en ces termes : « Sachez que mon bonnet est plus savant que vous tous, et que ma barbe a plus d'expérience que vos académies. » On lui attribue une satire contre le pape intitulée *Expositio vera harum imaginum Norimbergæ repertarum, ex fundatissimo veræ magiæ vaticinio deducta*, 1570, in-4°.

PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain du 16e siècle, né à Cuizeau, dans la Bresse châlonnaise, et vivant encore en 1581, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° l'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4°; 2° l'*Histoire de notre temps*, in-fol.; 3° *Annales de Bourgogne*, in-fol., 4° *De moribus Galliæ historia*, in-4°; 5° *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1625, in-fol.; 6° *De rebus in Belgio anno* 1543 *gestis*, in-8°; 7° la Chronique de Savoie, 1602, in-fol. Son frère Claude Paradin, qui vivait encore en 1561, est auteur des *Alliances généalogiques de la France*, 1636, in-fol., et des Devises héroïques, in-8° ou in-16. Il y a un autre auteur nommé Jean Paradin, de Louans en Bourgogne, dont on a plusieurs pièces en vers imprimées sous le titre de *Micropédie*, Lyon, in-12.

PARAMO (Louis de), inquisiteur d'Espagne, qui a fait paraître en 1598, un livre in-fol. rare, imprimé à Madrid à l'imprimerie royale, intitulé *De origine et progressu sanctæ inquisitionis ejusque officii dignitate et utilitate.* Il est dans la meilleure foi du monde sur l'utilité de ce tribunal, et compte ceux qui ont péri comme autant de victimes utiles à l'état et à la religion; s'il se trompe, la conduite des peuples où ce tribunal n'était pas établi l'induisait en erreur; car les guerres de religion qui régnaient alors ont fait périr bien plus d'hommes que l'inquisition; mais l'un et l'autre sont contraires à l'esprit de la religion; et toutes les fois que les hommes s'écartent de cet esprit ils ne peuvent que faire de lourdes fautes.

PARASOLS (Barthélemi de), fameux poète provençal, était fils d'un médecin de la reine Jeanne, et naquit à Sisteron. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal; entre autres des vers à la louange de Marie, fille de Jean, roi de France, et femme de Louis Ier, roi de Naples. Il est encore auteur de cinq tragédies qui contiennent toute la vie de la reine Jeanne, et qu'il dédia à Clément VII. Ce pape, pour le récompenser, lui donna un canonicat de Sisteron, et la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poète fut empoisonné en 1383.

PARAVICINI (Giacomo), dit *il Giannolo*, né dans la Valteline, était un excellent peintre d'histoire. Il mourut en 1729.

PARAVICINI (Vincent), né dans le pays des Grisons en 1648, mourut à Bâle le 17 décembre 1706. On a de lui *Catalogus scriptorum ab Helvetiis editorum*, 1698 et 1702; *Singularia de viris eruditione claris*, in-8°, 1713.

PARCIEUX (Antoine de), né dans le diocèse d'Usez le 28 octobre 1705, s'étant appliqué aux mathématiques, devint constructeur de cadrans solaires. C'est de lui qu'est la belle méridienne que M. le duc de Nevers fit faire au Louvre, et beaucoup d'autres. La mécanique fut aussi une des sciences qui l'occupa le plus. On connait les pompes d'Arnouville et de Crécy,

autant par leur grande simplicité que par leur grand effet. Sur la fin de ses jours il conçut le projet d'amener la petite rivière d'Ivette à Paris, et n'eut pas la satisfaction de voir son projet adopté à cause des grandes dépenses que cela aurait occasionnées. Il mourut d'un rhumatisme goutteux le 2 septembre 1768. Il a donné une *Trigonométrie rectiligne* et une Gnomonique dans le même volume, 1741, in-4°; *Essai sur la probabilité de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°, avec la réponse aux objections; trois Mémoires sur le projet d'amener l'Ivette à Paris, in-4°.

PARDIES (IGNACE-GASTON), né à Pau en 1636, d'un père qui était conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans, et après avoir long-temps enseigné les humanités, il se livra tout entier à l'étude des mathématiques et de la physique. Quoiqu'il suivit dans le fond les sentimens de Descartes, il affecta toujours de paraître s'en éloigner, et sut se tirer avec adresse des contradictions qu'il eut à essuyer. Il mourut à Paris en 1673, à 37 ans, d'une maladie contagieuse, qu'il rapporta de Bicêtre, où il avait confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages qui lui font honneur, et qui sont fort bien écrits en français, Lyon, 1725, in-12 : ce sont 1° des Elémens de géométrie : ils sont clairs et précis; 2° un Discours sur la connaissance de l'âme des bêtes, où il expose les raisons des cartésiens avec tant de force, et les réfute si faiblement, qu'on y voit bien qu'il était cartésien dans l'âme, 3° la Statique ou la science des forces mouvantes; 4° la Description de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité; 5° Discours du mouvement local; 6° *Horologium Thaumanticum duplex*, in-4°; 7° *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, 1665, in-8°.

PARE (AMBROISE), célèbre chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, était natif de Laval dans le Maine, et s'acquit une réputation extraordinaire au 16e siècle par sa science et par ses ouvrages. Il aurait été enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi si le roi Charles IX lui-même ne l'en eût sauvé en l'enfermant dans sa chambre, et en disant « qu'il n'était raisonnable qu'un qui pouvait servir à tout un petit monde fût ainsi massacré. » Il mourut le 22 décembre 1590. Nous avons de lui divers traités de chirurgie qui sont estimés, 1614, in-fol.

PARENNIN (DOMINIQUE), célèbre jésuite, arriva en 1698 à la Chine, où il mourut le 29 septembre 1741. Tout ce qu'il y avait de grand à la cour et l'empereur, avec lequel il avait de fréquens entretiens, assistèrent à ses obsèques. On trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*. Sa correspondance avec M. de Mairan a été imprimée en 1759, in-12.

PARENT (ANTOINE), né à Paris le 6 septembre 1666, d'un avocat au conseil, originaire de Chartres, se livra entièrement à l'étude des mathématiques par inclination, et se renferma au collége de Beauvais, où, avec de bons livres et moins de 200 livres de revenu, il vécut heureux et content. Quand il se sentit suffisamment instruit sur les mathématiques il prit des écoliers, et peu après il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, pour s'instruire dans les fortifications. Il leva quantité de plans, et acquit beaucoup de lumières par la vue des places. De retour à Paris, il fut admis dans l'académie des sciences en qualité de géomètre, et mourut de la petite-vérole le 26 septembre 1716, à 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : les principaux sont des Élémens de mécanique et de physique; des Recherches de mathématiques et de physique, en 3 vol. in-12; une Arithmétique théori-pratique, in-8°, et plusieurs écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences.

PARES ou PERÈS (JACQUES), savant théologien espagnol, connu sous le nom de Jacques de Valence sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Il mourut en 1491. On a de lui des Commentaires sur les Psaumes, sur le Cantique des cantiques, et un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PAREUS (David), habile théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Franckenstein en Silésie le 30 décembre 1548. Il fut élevé dans la religion luthérienne, qu'il quitta ensuite pour suivre les opinions de Calvin. Il professa les humanités, puis la théologie à Heidelberg avec une réputation extraordinaire, et mourut le 15 juin 1622, à 74 ans. Ses œuvres *Exégétiques* ont été imprimées en 1647, 4 vol. in-fol. : il y a plusieurs traités contre Bellarmin, et d'autres écrits de controverse. Ses Commentaires sur l'épître de saint Paul aux Romains furent brûlés en Angleterre par la main du bourreau, comme contenant des maximes contraires aux droits des souverains ; et l'université d'Oxfort les censura de la manière la plus flétrissante. Jean-Philippe Pareus, fils du précédent, fut recteur de plusieurs colléges, et passa avec raison pour un des plus laborieux grammairiens que l'Allemagne ait produits. On a de lui divers ouvrages, dont les principaux sont, 1° *Lexicon Plautinum*, in-8° ; 2° une édition de Plaute avec des notes, in-8° ; 3° *Analecta et electa Plautina*, in-8°, où il y a beaucoup d'injures contre Gruter ; 4° *Electa Symmachiana*, in-8° ; 5° *Galligraphia romana*, in-8° ; 6° la Vie de David Pareus son père, in-8° ; 7° *Catechesis religionis christianæ* ; 8° un livre *De Deo et verâ ejus agnitione*, etc. Il vivait encore en 1645, et l'on croit qu'il mourut en 1648. Daniel Pareus, fils du précédent, s'appliqua comme lui à l'étude des humanités, et s'y rendit habile. On a de lui un Lexicon, avec des notes sur Lucrèce, in-8° ; *Mellificium atticum*, in-8° : c'est un recueil de maximes tirées des auteurs grecs ; *Historia Palatina*, petit ouvrage très-estimé ; *Medulla Historiæ ecclesiasticæ* ; *Medulla Historiæ universalis*, in-12, etc. Il fut tué par des voleurs, ou selon d'autres à la prise de Kaiserslauter, en 1635.

PARFAIT (François), né à Paris en 1698, d'une famille ancienne et distinguée, fit paraître de bonne heure du goût pour le théâtre, dont il fréquenta les acteurs et les auteurs. Il mourut à Paris en 1753, à 55 ans. On a de lui, 1° l'*Histoire générale du théâtre français, depuis son origine jusqu'à présent*, en 15 vol. in-12 : il fut aidé dans cet ouvrage, qui est estimé, par Claude Parfait son frère ; 2° *Mémoires pour servir à l'Histoire de la foire*, 2 vol. in-12, avec son frère ; 3° *Histoire de l'ancien théâtre italien* ; 1753, in-12 ; 4° *Histoire de l'Opéra*, 2 vol. in-12 ; 5° *Dictionnaire des théâtres*, 7 vol. in-12 ; 6° *Atrée*, tragédie, et *Panurge*, ballet : ces deux pièces n'ont point été représentées.

PARIGI (Jules), architecte florentin, enseigna les mathématiques aux princes de Toscane, et bâtit la maison de plaisance appelée *Poggio imperiale*, le palais Manetti et le couvent des augustins à Florence. Il mourut en 1590. Son fils Alphonse a fait aussi plusieurs constructions considérables ; mais rien ne lui fit plus d'honneur que le moyen qu'il trouva pour remettre sur ses aplombs le second étage du palais Pitti, qui surplombait de huit pouces et demi du côté de la place. Les contradictions qu'il éprouva de la part de ses envieux lorsqu'il réparait les digues de l'Arno lui causèrent tant de chagrin qu'il en mourut en 1656.

PARIS, fils de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, est célèbre dans tous les poètes de l'antiquité. Hécube ayant vu en songe que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait cause de la ruine de Troie, Priam le donna, aussitôt qu'il fut né, à un de ses domestiques nommé Archélaüs, pour s'en défaire ; mais Hécube, touchée de compassion et de tendresse, le déroba et le confia à des bergers du mont Ida. Pâris se distingua bientôt par sa bonne mine, par son esprit et par son adresse. Il épousa la nymphe Oénone, et fut choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, pour avoir la pomme d'or, jetée par la Discorde dans un festin des dieux aux noces de Thétis et de Pélée, avec cette inscription : *Pour la plus belle.* Ces déesses ayant comparu devant Pâris, il adjugea la pomme à Vénus, laquelle en récompense lui promit Hélène. Pâris alla ensuite à Troie, où il se fit connaître d'Hector et de Priam, qui lui donnèrent le nom d'Alexandre, à cause du grand courage qu'il faisait souvent paraître contre les voleurs et les brigands. Quelque

temps après, ayant équipé une flotte, il passa dans la Grèce ; il y fut très-bien reçu de Ménélas, époux d'Hélène, et roi de Mycènes. Mais ce prince ayant été obligé d'aller en Crète, Pâris profita de son absence, et emmena Hélène en Asie. C'est cet enlèvement qui causa la fameuse guerre de Troie, dans laquelle Hector et Troïle, frères de Pâris, furent tués. Pendant cette guerre Pâris tua Achille d'un coup de flèche, et fut tué lui-même par Pyrrhus, ou selon d'autres par Philoctète, vers 1180 avant J.-C. Après la mort de Pâris Hélène épousa son frère Deïphobus ; mais la ville de Troie ayant été ruinée par les Grecs, elle fut rendue à Ménélas, son premier époux.

PARIS (MATHIEU), célèbre bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, dans le 13e siècle, était l'un des plus savans hommes de son temps. Il possédait la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il était outre cela bon poète et bon orateur pour son temps. Il fit paraître dans toute sa conduite tant de probité et de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères, et d'y faire observer une exacte discipline ; ce qu'il exécuta avec zèle et avec succès. Il mourut en 1259. Son principal ouvrage est une excellente histoire d'Angleterre depuis le commencement du monde jusqu'en 1273. C'est surtout depuis Guillaume-le-Conquérant que cette histoire est estimée de tous les savans ; les meilleures éditions sont de Londres en 1571, in-fol., et 1640, 2 vol. in fol.

PARIS (FRANÇOIS), né à Châtillon près de Paris, d'une famille pauvre, se mit étant fort jeune au service de MM. Varet, qui avaient une maison dans ce village, et qui, lui trouvant d'heureuses dispositions, le firent étudier. Etant devenu prêtre, il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, étant sous-vicaire de Saint-Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété, dont les principaux sont, 1° les *Psaumes en forme de prières*, in-12 ; 2° *Prières tirées de l'Ecriture sainte, paraphrasées*, in-12 ; 3° un Martyrologe, ou idée de la Vie des saints, in-8° ; 4° *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, imprimé en 1673, par ordre de M. Gondrin, archevêque de Sens ; 5° *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, in-12 ; etc. On a encore de lui quelques écrits pour prouver contre M. Bocquillot que les auteurs peuvent légitimement retirer quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font imprimer sur la théologie et la morale.

PARIS (FRANÇOIS), fameux diacre natif de Paris, était fils aîné d'un conseiller au parlement, auquel il devait naturellement succéder dans sa charge ; mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique, et après la mort de ses père et mère il abandonna tout le bien à son frère, se réservant à lui demander ce qui lui serait nécessaire. C'était un homme rempli de dévotion, qui joignait à un esprit simple des mœurs douces. Il fit pendant quelque temps des cathéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. M. le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut lui faire tomber la cure de cette paroisse ; mais il s'y trouva des obstacles, et M. Pâris, après divers asiles, où il avait vécu dans une grande retraite, alla se confiner dans une maison du faubourg Saint-Marcel, où, séquestré du monde, il se livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence et au travail des mains, ayant appris à cet effet à faire des bas au métier. Il avait adhéré à l'appel de la bulle *Unigenitus* interjeté par les quatre évêques, et renouvelé son appel en 1720. Il avait aussi voulu faire des livres, on a de lui des Explications sur l'Epître de saint Paul aux Romains, sur celle aux Galates, et une Analyse de l'Epître aux Hébreux ; mais il n'y réussit pas, pour ne rien dire de plus. On dirait, par exemple, que ses Explications sur ces paroles de saint Paul, *in sempiternum sedet*, etc., tendent à prouver l'inamissibilité de la justice chrétienne, ce qui serait une hérésie. Il mourut à Paris le 1er mai 1727, à 37 ans, et fut enterré dans le petit cimetière de la paroisse Saint-Médard. Ayant été inutile pendant sa vie à la cause des

appelans, on voulut l'employer après sa mort à opérer des miracles; et on alla en foule grimacer et convulsionner sur son tombeau d'une manière si ridicule et si contraire au bon ordre que la cour fut enfin obligée de faire cesser un spectacle si singulier en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. On a différentes Vies imprimées de ce diacre, dont on n'aurait peut-être jamais parlé si le parti des appelans n'avait voulu en faire un thaumaturge. Plusieurs curés ayant supplié en 1731 par deux requêtes M. de Vintimille, archevêque de Paris, de faire faire des informations juridiques sur les principaux miracles attribués à M. Pâris, ce prélat nomma des commissaires à cet effet; mais on reconnut par cet examen que dans ces prétendus miracles, dont on parlait tant, il n'y avait rien de divin ni de surnaturel. *Voyez* MONTGERON.

PARIS (CLAUDE), habile opticien, né en 1703, à Chaillot près de Paris, s'occupait à faire des instrumens de mathématiques; leur précision les rendait supérieurs à ceux des autres artistes; mais il se borna à ceux qui concernaient l'optique. Quoiqu'il n'ait pas inventé les télescopes, il a participé à l'honneur de l'invention pour en avoir exécuté un après avoir vu celui de Skarlett en 1733. La matière du miroir était un secret; M. Paris sut trouver une combinaison de métaux qui en composa un aussi parfait que le modèle. Le reste n'était qu'un résultat de combinaisons qu'il était facile d'imiter. Ce premier télescope n'était que de seize pouces, et équivalait une lunette de huit pieds; il les a étendus jusqu'à six, sept et huit pieds. Il en a fait aussi de six pouces qui tiennent lieu d'une lunette de trois pieds. Le roi de France, les souverains de l'Europe s'empressèrent de lui demander des télescopes; on en voit de sa composition dans les cabinets d'un grand nombre de particuliers. Le soin qu'il donnait à ses ouvrages exigeait beaucoup de temps; de sorte que, quoiqu'il ait beaucoup travaillé, il a laissé peu de fortune quand il est mort, en 1763.

PARISIÈRE (JEAN-CÉSAR ROUSSEAU DE LA), né à Poitiers en 1667, fut évêque de Nîmes, et mourut en cette ville en 1736. Il a laissé 2 vol. in-12 de Harangues, Panégyriques, Sermons, etc. Il avait édifié ses diocésains par ses instructions et par sa charité, surtout envers les calvinistes et les enfans.

PARISOT (JEAN-PATROCLE), est auteur d'un livre impie intitulé *La Foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8°. Il fut supprimé en naissant, et n'en est pas plus recherché.

PARISOT (PIERRE), plus connu sous le nom de père Norbert et d'abbé Platel, était né à Bar-le-Duc le 8 mars 1697, d'un tisserand. Il fit sa profession chez les capucins de Saint-Mihiel le 13 avril 1716. Le provincial, allant à Rome pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le père Norbert en qualité de secrétaire. Les cardinaux dont il se procura la bienveillance lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangères. En 1736 il était à Pondichéri, bien venu de M. Duplex, qui l'en nomma curé; mais les jésuites trouvèrent le moyen de l'en faire destituer, et de le faire passer dans les îles de l'Amérique, d'où il revint à Rome en 1744. Il s'y occupa de son ouvrage contre les jésuites, au sujet des rites malabares; mais craignant les intrigues des jésuites, il se retira à Lucques, où il fit paraître son livre en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage le brouilla avec son ordre, qui ne voulait point avoir de démêlés avec les jésuites. Il passa à Venise, en Hollande, en Angleterre, en Prusse et dans le duché de Brunswick, où il reçut du pape en 1759 un bref qui lui permettait de porter l'habit de prêtre séculier. Il prit le nom de Platel, et revint en France. De là il passa en Portugal, où ses démêlés avec les jésuites le firent accueillir. Enfin il est revenu en France faire réimprimer son grand ouvrage contre les jésuites, en 6 vol. in-4°. Il y est mort en 1770, après être rentré dans l'ordre des capucins.

PARKER (MATHIEU), né à Norwich le 6 août 1504, était un homme savant, pieux, humble, se défiant de lui-même, bon mari, bon père, charitable, en un mot ayant toutes les qualités estimables selon les Anglais. Il devint le premier archevêque de Cantorbéry. Il avait possédé huit différens

bénéfices conjointement ou successivement, dont le dernier était le doyenné de Lincoln, lorsque, sous la reine Marie, il lui fallut y renoncer et se cacher. Mais à l'avénement d'Elisabeth, dont Anne de Boulen lui avait recommandé de prendre soin et de lui donner ses sages et pieux avis, cette princesse le nomma à l'archevêché de Cantorbéry, qu'il refusa d'abord; les persécutions qu'il avait souffertes l'avaient affaibli, disait-il, et le mettaient hors d'état de remplir des fonctions publiques. Plus il avait souffert pour la bonne cause, plus il parut mériter cette place éminente; il se fit la violence de l'accepter. Il fut sacré le 17 décembre 1559 par Barlow et Scory, évêques sans siéges, mais destinés à remplir ceux des catholiques qui ne voudraient pas convenir qu'Elisabeth était le chef visible de l'Eglise; par Coverdale, qui avait été évêque d'Exéter sous Edouard VI, et que Marie avait chassé de ce siége, et par Hodgkins, suffragant de Bedfort, qui s'en étaient chargés au refus des évêques ordinaires. Le sacre fut fait suivant la formule d'Edouard VI. Le sacré et les sacrans vinrent ensuite dîner au cabaret qui avait pour enseigne *la Tête de cheval*, ce qui donna lieu de dire qu'il avait été sacré au cabaret. Il y puisa au moins de nouvelles forces, qui le mirent à portée de remplir les fonctions pénibles de l'épiscopat pendant 16 ans; car il ne mourut que le 17 mai 1575. Il fit sûrement beaucoup de bien dans son diocèse; car il était aussi zélé persécuteur des puritains que des catholiques. Parker fut enterré dans sa chapelle de Lambeth. Lorsque la monarchie eut été détruite en 1648 le palais de Lambeth échut à Thomas Scot, un des régicides. La chapelle fut convertie en une salle de danse; le tombeau de Parker fut détruit, son cercueil de plomb vendu et ses os enterrés dans du fumier. A la restauration de Charles II l'archevêque Sancroft les fit chercher et enterrer à peu près où ils avaient été mis d'abord. On a de lui un Traité *de Antiquitate britannicæ ecclesiæ*, Londres, 1729, in-fol. Jean Stype publia en 1711 un volume in-fol. concernant la vie et les actions de ce fameux archevêque.

PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640 d'une famille noble, devint archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford en 1686. Il mourut au mois de mars 1687. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en anglais : les principaux sont 1° *Tentamina physico-theologica*; 2° *Disputationes de Deo et providentiâ*, Londres, 1678, in-4°; 3° Discours servant de défense pour l'évêque Bramhall, 4° Démonstration de l'autorité divine de la loi naturelle et de la religion chrétienne; 5° Discours sur le gouvernement ecclésiastique; 6° Traité de la nature et de la bonté de Dieu; 7° Etat du gouvernement de l'Eglise dans les six premiers siècles, etc. Tous ces derniers ouvrages sont en anglais.

PARKINSON (Jean), apothicaire anglais, né en 1567, a donné *Theatrum botanicum* en anglais, Londres, 1640, 2 vol. in-fol.; *Collectio florum*, Londres, 1656, in-fol., en anglais.

PARME et PLAISANCE, ces duchés appartenaient au saint Siége lorsque Paul III les donna à son fils Pierre-Louis Farnèse en 1545. Il en jouit jusqu'en 1547.

Octave	1583
* Alexandre	1592
Rainuce	1622
Odoart	1646
Rainuce II	1694
François	1727
Antoine	1731
Don Carlos, infant d'Espagne	1735
* Charles VI, empereur	1740
Marie-Thérèse d'Autriche	1748
Don Philippe, infant d'Espagne	1765
Ferdinand	

Voy. l'*Histoire d'Italie* de Saint-Marc, 6 vol. in-8°; l'*Histoire universelle*, d'une société de gens de lettres de Londres, 36 vol. in-4°.

PARMÉNIDES D'ÉLÉE, célèbre philosophe grec, était disciple de Xénophane, et pensait que la terre était ronde et placée au centre de l'univers. Il n'admettait que deux élémens, le feu et la terre, et soutenait que la première génération des hommes est venue du soleil, ce qui est ridicule. Il disait aussi qu'il y a deux sortes de

philosophie, l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion, et que tout est incompréhensible. Parménides vivait vers 430 avant J.-C. Il avait mis sa philosophie en vers. Il ne nous en reste que des fragmens. Platon suivit son système sur les idées.

PARMÉNION, général des armées d'Alexandre-le-Grand, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce célèbre conquérant. Darius, roi de Perse, ayant offert à Alexandre de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate avec sa fille Statyra en mariage, et 10,000 talens d'or pour avoir la paix, cette proposition parut si avantageuse à Parménion qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « J'accepterais ces offres si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. » Dans la suite, étant gouverneur de Médie, il fut accusé de conspirer contre Alexandre, et fut mis à mort avec son fils Philotas par ordre de ce prince, à 70 ans, 330 ans avant J.-C.

PARMENTIER (Jean), marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530 dans l'île de Sumatra. Voici ce que Pierre Crignon, son intime ami, nous en dit : « Dès l'an 1522 il s'était appliqué à la pratique de la cosmographie sur les grosses et lourdes fluctuations de la mer. Il y devint très-profond, et en la science de l'astrologie..... Il a composé plusieurs Mappemondes en globe et en plat, sur lesquelles on a navigué sûrement ; il est le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier Français qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Samothra ou Samatra, nommée Trapobane par les anciens cosmographes ; il comptait même aller jusqu'aux Moluques, et m'avait dit plusieurs fois qu'il était déterminé, quand il serait de retour en France, d'aller chercher un passage au nord, et découvrir par là jusqu'au sud. » On a de Jean Parmentier diverses poésies intitulées *Description des dignités du monde*, où se trouve une moralité à dix personnages à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie, 1531, in-4°.

PARMESAN, peintre. *Voyez* Mazzuoli.

PARNELL (Thomas), né à Dublin, en 1679, fut archidiacre de Clogher et vicaire de Dublin. Les wighs ayant eu le dessous vers la fin de la reine Anne, son ambition le fit changer de parti ; et, pour se rendre utile à celui qu'il venait d'embrasser, il déploya son éloquence dans les chaires de Londres avec beaucoup de succès ; mais la mort de la reine Anne mit fin à ses espérances. Il était ami de Pope, Swift, Gay, des comtes de Bolingbroke et d'Oxford. Sur la fin de ses jours il chercha à noyer dans le vin le chagrin que lui donna la mort prématurée d'un fils. Il mourut à Chester, en juillet 1717, à 38 ans. On a de lui divers ouvrages de littérature, entre autres le conte de l'Ermite ; la Vie de Zoïle, dont Pope a donné une édition.

PARQUES, déesses du paganisme qui présidaient au destin de la vie des hommes, étaient filles de Jupiter et de Thémis, ou, selon d'autres, de l'Erèbe, de la Nuit ou du Chaos, et de la Nécessité. On disait qu'elles étaient trois sœurs, Clotho, Lachésis et Atropos. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil ; ce qui marquait l'heure fatale de la mort. On les représentait sous différentes figures.

PARRAIN. *Voyez* Coutures.

PARRE (Catherine), sœur de Guillaume Parre, marquis de Northampton, et veuve de Jean Nevil, baron de Latimer, épousa Henri VIII, roi d'Angleterre, après la mort de Catherine Howard. Ce prince voulut lui faire son procès comme à une hérétique ; mais, l'ayant interrogée, il jugea par ses réponses qu'elle avait été injustement accusée, et il se réconcilia avec elle. Après la mort de Henri VIII, arrivée en 1547, elle épousa, 34 jours après, en troisièmes noces, Thomas Seymour, grand-amiral d'Angleterre, et mourut en 1548.

PARRHASIUS, peintre célèbre d'Ephèse, ou, selon d'autres, d'Athènes, florissait vers 420 avant J.-C. Les anciens en font un grand éloge, et Pline assure qu'il porta l'art de la peinture à une grande perfection, et qu'il observa le premier exactement les pro-

portions. Il excellait dans le dessin, comme Zeuxis son émule dans le coloris. Il épuisa toutes les richesses de son art dans le tableau du peuple d'Athènes, qui exprimait d'une manière admirable toutes les vertus et tous les vices de ce peuple fameux. On reproche à Parrhasius une vanité ridicule et un amour-propre excessif. Si la victoire qu'il remporta sur Zeuxis servit à augmenter son orgueil, sa défaite par Timante dut encore plus l'humilier. On proposa un prix pour celui dont le tableau exprimerait mieux Ajax outré de colère, de ce qu'il n'avait pu obtenir les armes d'Achille. La victoire fut adjugée au peintre Timante, et Parrhasius brava ses juges par cette rodomontade. « Voyez, dit-il, mon héros, son sort me touche encore plus que le mien propre : il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas ».

PARROCEL (Joseph), bon peintre français, né à Brignoles en 1648, était fils d'un peintre. Après avoir appris les élémens de son art d'un de ses frères, il alla se perfectionner à Rome et à Venise. De retour en France, il fut reçu à l'académie de peinture : il excellait surtout dans les batailles ; et quoiqu'il n'eût jamais vu de combats, il en exprimait admirablement tous les mouvemens et toute la fureur, de sorte que (comme il le disait lui-même) aucun peintre n'a su mieux tuer son homme. Il mourut en 1704. Charles Parrocel son fils et son élève excellait aussi dans le genre de son père, et fut choisi pour peindre les conquêtes de Louis XV. Il mourut en 1752 Pierre Parrocel, neveu de Joseph, mort en 1739, fut l'élève de son oncle, et peignit l'histoire de Tobie dans la galerie de M. de Noailles, à Saint-Germain-en-Laye, et d'autres tableaux d'histoire.

PARRY (Richard), docteur en théologie, recteur de Wichampton, mort le 9 avril 1780, à Market-Harboroug, a publié, en anglais, le Sabbat chrétien, 1753, in-4o; des Sermons; Histoire de la résurrection du Sauveur, 1765, in-4o, etc.

PARSONS ou PERSONS, né à Nether-Stovey près de Bridgewater en 1546, étudia à Oxford, et quitta l'Angleterre en 1574. L'année suivante il se fit jésuite, et désirant signaler son zèle pour son ordre et pour la religion catholique, il suivit, en 1580, en Angleterre, le jésuite Campian, et ils cherchèrent ensemble à soulever les catholiques contre Elisabeth ; mais il fut plus habile que son camarade, qui se laissa prendre. Parsons se sauva à Rome, où il mourut le 15 avril 1610. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages apologétiques de la religion romaine et contre la religion anglicane.

PARSONS (Jacques), habile médecin anglais, né à Barnstaple en mars 1705, fut de la société royale et de la société des antiquaires ; il s'était marié en 1739, et est mort le 4 avril 1770. On trouve de lui, dans les Transactions philosophiques, différens Mémoires, entre autres la Description du rhinocéros. Il a laissé aussi *Figuræ quædam miscellaneæ quæ ad rem Anatomicam historiamque naturalem spectant*, un grand vol. in-fol.

PARTENIO ETIRO. *Voy*. (Pierre) Aretino.

PARTHENAY (Anne de), dame célèbre par son esprit et par sa science ; était de l'illustre maison de Parthenay, et femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes. Elle fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, et fille de Louis XII. Anne de Parthenay avait une belle voix, chantait bien et savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Écriture sainte et la théologie, et prenait un plaisir singulier à s'entretenir presque tous les jours avec les savans ; mais cette grande curiosité lui fut nuisible, car elle donna dans les nouvelles opinions de Calvin.

PARTHENAY (Catherine de), nièce de la précédente, était fille et héritière de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise. Elle épousa, en 1568, le baron de Pons, Charles de Quellence, qui fut tué à la Saint-Barthélemi, après s'être défendu comme un lion contre les massacreurs. Sa belle-mère lui avait intenté un procès, pour cause d'impuissance, qui ne fut pas jugé. Catherine épousa, en 1575, René, vicomte de Rohan, second du nom, duquel étant devenue veuve en 1585, elle ne pensa plus qu'à bien élever ses enfans. L'aîné de ses fils fut le célèbre duc de Rohan, qui soutint le parti des calvinistes avec tant de vigueur pendant les guerres civiles, sous le règne de Louis XIII.

Son second fils fut le duc de Soubise. Elle eut trois filles, Henriette qui mourut en 1629 sans avoir été mariée; Catherine, qui épousa un duc de Deux-Ponts, et qui fit cette belle réponse à Henri IV : « Je suis trop pauvre pour » être votre femme, et de trop bonne » maison pour être votre maîtresse; » et Anne, qui ne fut point mariée. Celle-ci supporta aussi bien que sa mère les incommodités du siége de la Rochelle avec une constance héroïque. N'ayant pas voulu être comprises dans la capitulation, elles demeurèrent prisonnières de guerre, et furent menées au château de Niort, le 2 novembre 1628. Catherine de Parthenay avait alors 74 ans; elle mourut en 1631. Elle avait fait une tragédie d'*Holopherne* qui fut jouée à la Rochelle, et d'autres pièces tragiques et comiques qui n'ont pas été imprimées.

PARTHENAY (Emmanuel de), aumônier de madame la duchesse de Berri, mort le 3 juillet 1761, à 96 ans, a traduit en latin le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, 1718, in-12.

PARTHENIUS, de Nicée, vivait du temps d'Auguste, et est auteur *de Amatoriis affectibus*, imprimé en grec et en latin plusieurs fois in-8°, entre autres dans *Historiæ poeticæ scriptores* de Gale. Jean Fornier les a traduits en français, Lyon, 1555, in-8°, réimprimé en 1743, petit in-8°.

PARTHENOPE, l'une des Sirènes qui, n'ayant pu, selon la Fable, charmer Ulysse et ses compagnons par leur chant, se jetèrent dans la mer par désespoir. Les poètes feignent que Parthenope aborda en Italie, qu'elle y mourut, et que l'on bâtit, dans l'endroit où était son tombeau, une ville qui, de son nom, fut appelée Parthenope, aujourd'hui Naples.

PARTHES (les), avaient été soumis aux Perses, et avaient fait partie du royaume de Séleucus, successeur d'Alexandre. La brutalité d'un lieutenant d'Antiochus, nommé Agathocle, envers un jeune homme, excita les Parthes à la révolte. Arsace, frère de ce jeune homme, se mit à leur tête, et donna lieu à cet empire redoutable aux Romains.

* Arsace commença à régner, avant J.-C., en	256
* Tiridate ou Arsace II.	246
Artaban Ier.	217
Phriapatius.	202
* Phraates Ier.	194
Mithridate Ier.	141
* Phraates II.	129
Artaban II.	128
Mithridate II, *le Grand*.	125
Mnaskirès.	86
Sinatrockes.	77
* Phraates III.	66
Mithridate III.	61
* Orodes.	53
* Phraates IV.	35
Phraatace, Orodes II, après J.-C.	13
Vonones Ier.	14
Artaban III.	14
Tiridate.	
Cinname.	
Vardane.	41
Cotarze.	
Vonones II.	50
Vologèse, Artaban IV.	50
* Pacorus.	90
Chosroès.	108
Parthamasparès.	
Vologèse II.	134
Vologèse III.	189
Artaban IV.	214

La Parthie réunie à la Perse. *Voy.* comme à Argos.

PARUTA (Paul), noble et illustre Vénitien, s'acquit une grande réputation dans le 16e siècle, par son savoir et par son habileté dans les affaires d'état. Il fut d'abord historiographe de la république, ensuite il s'éleva par degrés aux premières charges, fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Bresce; et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il mourut en 1598, à 58 ans, ayant eu 4 fils. On a de lui 1° de bonnes Notes sur Tacite; 2° des Discours politiques, Venise, 1599, in-4°, très-profonds et très-estimés; 3° un Traité de la perfection de la Vie politique, Venise, 1582, in-fol., traduit en français par Gilbert de la Brosse, Paris, 1582, in-4°, livre très-judicieux; 4° une Histoire de Venise depuis 1513 jusqu'en 1552, avec une relation de la guerre de Chypre, Venise, in-4°, 1605 ou 1703. Elle est aussi dans le recueil des historiens vénitiens, 1718, 10 vol. in-4°.

PARUTA (Philippe) connu par les recherches immenses qu'il a faites sur la Sicile, a donné la première édition de

la Collection des médailles de Sicile, à Palerme, 1612, in-fol., Rome, 1649, Lyon, 1697 : l'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en a donné une édition latine, 3 vol. in-fol. qui font partie de la grande Collection des Antiquités d'Italie, par Grævius et Burmann, Leyde, 1725 et suivantes, 45 vol. in-fol.

PARYSATIS ou PARISATIS, sœur de Xerxès, et femme de Darius Ochus roi de Perse, fut mère d'Artaxerxès Mnémon, et de Cyrus-le-Jeune. Elle favorisa l'ambition de se dernier qui se révolta contre son frère Artaxerxès, et fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, 401 avant J.-C. Parysatis ne cessa de le pleurer. Elle tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient eu part à sa mort, et fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxerxès, qu'elle n'aimait point.

PAS (Manassès de), marquis de Feuquières, l'un des plus grands capitaines du 17e siècle, était fils de François de Pas, premier chambellan du roi Henri IV, de l'ancienne maison de Pas en Artois, et de Madeleine de la Fayette. Il naquit à Saumur, le 1er juin 1590, et parvint par son mérite et par sa naissance aux premiers grades militaires Il commanda deux fois en chef les armées du roi, conduisit le fameux siége de la Rochelle, où il fut fait prisonnier, et contribua beaucoup à la reddition de cette place importante, par les intrigues de madame de Noailles, belle-mère de sa femme. Il fut ensuie ambassadeur extraordinaire en Allemagne, où il rendit de grands services à l'État. De retour en France, il fut fait lieutenant-général de Metz, Toul et Verdun, et mourut à Thionville, le 14 mars 1640, des blessures qu'il avait reçues l'année précédente au siége de cette ville, où il fut fait prisonnier. On a imprimé ses Négociations en Allemagne en 1633 et 34, Paris, 1753, 3 vol. in-12. Isaac de Pas, marquis de Feuquières, son fils aîné, fut aussi lieutenant-général des armées du roi, conseiller d'état ordinaire, gouverneur de Verdun, et lieutenant-général de Toul. Il fut envoyé en 1672 ambassadeur en Allemagne et en Suède, et donna dans cette dernière ambassade des preuves de sa sagesse et de sa valeur. Il mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, le 6 mars 1688, après avoir été vice-roi de l'Amérique en 1660. Antoine de Pas, marquis de Feuquières, fils aîné d'Isaac de Pas, fut comme son aïeul l'un des plus grands hommes de guerre de son temps. Il se signala en Allemagne, en Italie, etc., et fut fait lieutenant-général en 1693. Il mourut étant gouverneur de Verdun, le 27 janvier 1711, à 63 ans. On a de ce dernier d'excellens Mémoires sur la guerre, in-4°, ou 4 vol. in-12, dont on ne peut trop conseiller la lecture et l'étude aux jeunes militaires. Son esprit chagrin paraît jusque dans son livre; il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait de lui qu'il était le plus brave homme de son siècle, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa jalousie contre ceux qui parvinrent au grade de maréchal de France nuisit au bien général, et causa l'espèce de disgrâce dans laquelle il était lorsqu'il mourut.

PAS (Crispin, Madeleine et Barbe de), vivans dans le 16e siècle, se sont distingués dans la gravure en petit, et l'on estime leurs estampes d'après Adam Elsheimer.

PASCAL (Blaise), naquit à Clermont en Auvergne le 19 juin 1623, d'Étienne Pascal, président à la cour des aides de cette ville, et d'Antoinette Begon, qui vinrent s'établir à Paris en 1631, croyant cette demeure nécessaire pour former l'esprit et le cœur de leur fils. Le jeune Pascal fit paraître un génie extraordinaire pour les mathématiques; on dit même que sans le secours d'aucun livre, et par les seules forces de son esprit, il parvint à découvrir et à démontrer toutes les proposition du premier livre d'Euclide, jusqu'à la 32e; mais Descartes semble avoir eu raison de révoquer en doute un fait si peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, Pascal fit de si grands progrès dans les mathématiques, qu'à l'âge de seize ans il composa un Traité des sections coniques, qui fut admiré de tous les savans géomètres, et qu'à l'âge de dis-neuf il inventa une machine d'arithmétique par laquelle on peut faire toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons. Il apprit en même temps le latin, le grec et la philosophie, et se rendit très-habile dans la

physique. Il fit des expériences et des découvertes importantes sur la pesanteur de l'air et sur l'équilibre des liqueurs; découvrit plusieurs problèmes difficiles sur la roulette, dont il composa un Traité sous le nom de Dettonville, Paris, 1649, in-4°, réimprimé en 1658. Mais à l'âge d'environ 30 ans, à la persuasion de sa sœur, qui était religieuse à Port-Royal-des-Champs, il quitta l'étude des mathématiques et de toutes les sciences profanes, pour s'appliquer uniquement à la prière, à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte, et à réfléchir sur les vérités les plus importantes du salut. Il travailla depuis ce temps-là à plusieurs ouvrages avec MM. Arnauld et Nicole, ses intimes amis, et mourut à Paris le 19 août 1662, à 39 ans, ayant mené depuis l'âge de 18 ans une vie languissante et infirme, à cause de la faiblesse de son tempérament, qui était augmentée par sa grande application à l'étude et à la prière. On dit qu'il croyait voir sans cesse un précipice affreux à l'un de ses côtés, et que, pour se garantir de cet objet désagréable, il avait presque toujours quelque chose à côté de lui, qui en dérobait la vue. On a de lui 1° les 18 fameuses *Lettres Provinciales* qui parurent toutes in-4°, dans le courant de l'année 1656, jusqu'au 24 mars 1657. Ces lettres furent revues par MM. Arnauld et Nicole avant que de paraître, et il y en a eu depuis un grand nombre d'éditions et de traductions. M. de Voltaire assure avoir entendu dire à M. de Bussi-Rabutin, évêque de Luçon, qu'ayant demandé à M. Bossuet quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, M. Bossuet lui répondit, les *Lettres provinciales*. Quoique ces lettres aient paru dès 1656, la diction n'en a point vieilli, et l'on n'y remarque rien qui se ressente des changemens et de l'altération que le temps introduit dans les langues vivantes. Ce qui porte à croire que c'est principalement à ces lettres qu'il faut rapporter l'époque de la fixation du langage. Les Elzévirs les ont imprimées sous le titre de *Cologne la Vallée*, 1657, in-12. Il y en a une édition de Hollande, 1739, en 4 vol. in-12, avec les notes de Wendrock (Nicole), et une autre en 4 langues, Cologne, 1684, in-8°; 2° des pensées sur la religion, Amsterdam, 1688, in-12: ces pensées sont écrites sans liaison et sans aucun ordre, M. Pascal ne les ayant jetées sur le papier que pour servir à la composition d'un ouvrage dans lequel il avait dessein de démontrer la vérité de la religion chrétienne contre les athées, les libertins et les juifs; mais ses infirmités continuelles l'empêchèrent d'exécuter un si louable projet; 3° plusieurs écrits pour les curés de Paris, contre l'Apologie des casuistes, composée par le père Pirot, en 1658; 4° un Traité de l'équilibre des liqueurs, in-12, et un Traité du triangle, arithmétique, 1665, in-4°. Tous les ouvrages de M. Pascal sont très-bien écrits en français; l'on y remarque beaucoup d'esprit, de génie et de délicatesse, et une persuasion vive et inébranlable des mystères de notre sainte religion; ce qui prouve que les plus grands génies peuvent être remplis de religion. « Pascal, dit le fameux Bayle, mortifie plus les libertins que si on lâchait sur eux une douzaine de missionnaires; ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que des petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde. » Madame Perrier, sœur de M. Pascal, a écrit sa vie, à la tête de ses Pensées.

PASCHAL Ier, romain, succéda au pape Etienne IV en 817, et envoya des légats à Louis-le-Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au saint Siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, couronna Lothaire empereur, et mourut le 12 mai 824; c'était un pape pieux, savant, et orné de toutes les vertus ecclésiastiques; mais qui manquait de fermeté; de là les factions qui divisèrent Rome, les meurtres et les crimes qui furent commis sous son pontificat.

PASCHAL II, Toscan, nommé auparavant Rainier, succéda au pape Urbain II, le 12 août 1099; il excommunia l'antipape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitaient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri Ier, roi d'Angleterre, et de l'em-

pereur Henri IV. Il contribua par ses intrigues à faire détrôner l'empereur; et ne voulut point couronner Henri V son fils, qu'il ne renonçât au droit des investitures; mais ce jeune prince le retint prisonnier pendant 2 mois, et Paschal fut obligé de le couronner. Il mourut le 21 janvier 1118. On a de lui plusieurs Lettres dans les conciles du père Labbe. *Voyez* ALEXANDRE III, SERGE Ier.

PASCHAL (SAINT-PIERRE), célèbre religieux de la Merci, dans le 13e siècle, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec réputation, fut précepteur de l'infant Don Sanche, puis évêque de Jaën en 1295. Il combattit avec zèle le mahométisme, et fut pris par les Mores de Grenade en 1267; ils le retinrent en esclavage, et le firent ensuite mourir cruellement pour la foi de J.-C., au commencement du 14e siècle.

PASCHAL (CHARLES), natif de Coni en Piémont, vicomte de Quente, conseiller d'état et avocat-général au parlement de Rouen, fut ami de Pibrac, dont il écrivit la vie; il fut envoyé ambassadeur en Pologne, puis en Angleterre et chez les Grisons. Il mourut paralytique, dans sa terre de Quente, près d'Abbeville, en 1625, à 79 ans. On a de lui, 1° un Traité estimé, intitulé *Legatus*, Elzévir, 1643, in-12; 2° la Vie de Pibrac, 1584, in-12, en latin; elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, 1617, in-12; 3° un bon ouvrage *De Coronis*, Leyde, 1671, in-8°; 4° *Censura animi ingrati*, in-8°; 5° *Legatio rhætica*, in-8°, peu estimée, etc.

PASCHASE RATBERT, célèbre religieux bénédictin du 9e siècle, natif de Soissons, fut élevé avec soin par les religieux de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur abbaye, et se fit ensuite religieux dans l'abbaye de Corbie, sous saint Adelard. Pendant l'exil de son abbé Wala, qui avait succédé à saint Adelard, il composa, vers 831, un Traité du corps et du sang du Seigneur, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie en Saxe. Paschase enseigne dans ce Traité que le corps de J.-C. est réellement, dans l'Eucharistie, le même qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté au ciel. Ce Traité fit grand bruit du temps de Charles-le-Chauve; et Bertram, autrement Ratramne, Jean Scot Erigène, et quelques autres, écrivirent contre Paschase Ratbert, qui était devenu abbé de Corbie. Frudegard, abbé de la nouvelle Corbie, écrivit aussi sur ce sujet à Paschase, vers 864, et lui manda que plusieurs entendaient dans un sens de figure les paroles de l'institution de l'Eucharistie: « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et qu'ils s'appuyaient de l'autorité de saint Augustin. Mais Paschase soutint qu'il n'enseignait dans son Traité que la foi de l'Eglise et la créance universelle depuis les apôtres; cependant ces disputes, jointes à quelques brouilleries qu'on lui suscita, le portèrent à se démettre de son abbaye. Il mourut peu de temps après, le 26 avril 865, n'étant que diacre, et n'ayant point voulu, par humilité, être ordonné prêtre. Le ministre Claude, et plusieurs écrivains calvinistes, ont prétendu que c'est Paschase Ratbert qui a le premier enseigné la présence réelle du corps de notre seigneur J.-C. dans l'eucharistie, et qu'en cela il a été novateur; mais MM. Arnauld et Nicole ont fait voir clairement, dans l'excellent Traité de la Perpétuité de la foi, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Eglise. Il nous reste de Paschase Ratbert des Commentaires sur saint Mathieu, sur le 44e psaume, et sur les lamentations de Jérémie; un Traité du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie, et une épître à Frudegard sur le même sujet; la Vie de saint Adelard, et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères, que le père Sirmond fit imprimer séparément à Paris en 1618, in-fol. Le père d'Achery a publié, dans le tome XII de son Spicilége, le Traité de Paschase Ratbert, *De partu Virginis*, question qui fit grand bruit aussi dans le 9e siècle. D. Martène a inséré dans sa collection le traité *De Corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du père Sirmond, et quelques ouvrages découverts depuis 1618.

PASCHIUS (GEORGES), professeur

en théologie à Kiel, a fait paraître, au commencement du 18e siècle, *De novis inventis*, Leipsick, 1700, in-4° : selon lui, les anciennes inventions ont été la source des nouvelles; *De variis modis moralia tradendi*, Kilonii, 1707, in-4°; c'est un supplément au chap. IV du livre précédent.

PASIPHAÉ, fille d'Apolon, ou du Soleil, et de la nymphe Perseïde, épousa Minos, roi de Crète, dont elle eut Androgeos, Ariadne et Phèdre. Elle conçut, selon la fable, de la passion pour un taureau, et en eut le Minotaure, qui faisait son séjour dans le labyrinthe, et qui y fut tué par Thésée. On croit que Taurus était l'un des généraux de Minos, et qu'ayant eu un commerce illégitime avec Pasiphaé, il en eut un fils, qui, du nom de Minos et de Taurus, fut appelé Minotaure, ce qui donna lieu à la fable de dire que Pasiphaé avait conçu de la passion pour un taureau, et qu'elle en avait eu le monstre Minotaure.

PASOR (Mathias), né à Herborn, le 12 avril 1599, fut fait professeur de mathématiques à Heidelberg en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de passer en Angleterre. Il y devint professeur à Oxford, en hébreu, puis en mathématiques, et enfin, en langues orientales. Il fut appelé à Groningue en 1629, et y enseigna successivement la philosophie, les mathématiques et la théologie. Il mourut en 1658, sans avoir été marié, et sans avoir donné d'autres écrits au public, que des Thèses, et un Traité contenant des idées générales de quelques sciences. Mais il publia les ouvrages de Georges Pasor son père, dont les principaux sont 1° un Lexicon de tous les mots grecs du Nouveau Testament, Elzévir, 1672, in-8°; 2° une Grammaire grecque. Au reste, ce Georges Pasor fut professeur en théologie et en hébreu à Herborn, puis en langue grecque à Franeker, où il mourut le 10 décembre 1637.

PASQUALIGO (Zacharie), théatin de Vérone qui florissait vers le milieu du 16e siècle, est auteur *De praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-fol., et d'un Traité contre la pratique de faire des eunuques pour conserver la voix.

PASQUIER (Etienne), célèbre avocat, puis conseiller au parlement de Paris, ensuite avocat-général de la chambre des comptes, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Paris en 1529. Il plaida long-temps avec un applaudissement universel, et fut chargé des plus belles causes, et entre autres de celle de l'université de Paris contre les jésuites. Henri III, pour récompenser son mérite, le gratifia de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes. Pasquier se rendit très-habile dans l'Histoire, surtout dans celle de France, et s'acquit par ses ouvrages et par ses talens une réputation immortelle. Il mourut à Paris, en se fermant les yeux lui-même, le 31 août 1615, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° ses Recherches de la France, 1665, in-fol.; 2° ses Epîtres, en 2 vol. in-8°; 3° des Poésies latines et françaises, in-8° : les latines sont les plus estimées; entre les françaises, *la Puce* et *la Main* sont les plus curieuses. Toutes ses œuvres, excepté son *Catéchisme des jésuites*, 1602, in-8°, et les *Ordonnances d'Amour*, pièce licencieuse, Anvers (au Mans), 1674, in-8°, ont été imprimées à Trévoux en 1723, en 2 vol. in-fol., avec les œuvres de son fils Nicolas. Tous les ouvrages de Pasquier sont remplis de génie, d'esprit, de sel, d'agrémens, et de cette urbanité qui caractérise les beaux esprits. Sa passion contre les jésuites souleva contre lui le père Garasse. Pasquier laissa trois fils tous dignes de porter son nom : Théodore, avocat-général à la chambre des comptes, dès le vivant de son père; Nicolas, maître des requêtes, dont on a des Lettres curieuses, 1623, in-8°, et avec les œuvres de son père, et Gui, auditeur des comptes. Ils écrivirent pour la défense de leur père contre les trois écrits du père Garasse.

PASQUILLUS. *Voy*. Curio.

PASQUIN, statue de marbre d'un ancien gladiateur, qui est placée près du palais des Ursins à Rome, et à laquelle les railleurs vont attacher de nuit les billets satiriques appelés *pasquinades*. On rapporte l'origine de cet usage à un savetier romain, nommé Pasquin, grand diseur de bons mots, dans la boutique duquel les rieurs de son temps avaient coutume de s'assembler. Après sa mort, ne pouvant plus fréquenter sa boutique, ils prirent l'oc-

casion d'une statue antique nouvellement déterrée, pour continuer leurs bons mots et leurs traits satiriques. Ils nommèrent cette statue Pasquin, et se firent une coutume d'y attacher secrètement les productions de leur médisance, ou de leur inclination à railler. Cette liberté s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Dans les dialogues satiriques, on donne Marforio pour collègue à Pasquin.

PASSÆUS (Crispin), savant fleuriste d'Arnheim, y a publié en 1607, 1614, 1616 et 1617, les quatres parties de son *Hortus floridus*, in-4°. fig. obl.

PASSAVANTE (Jacques), célèbre dominicain, natif de Florence, d'une famille distinguée, dont on a un Traité de la pénitence, que l'académie de la Crusca fit réimprimer en 1681, et qui a été réimprimé en 1725, in-4°, comme un des livres les mieux écrits en italien. Il mourut le 15 juin 1357.

PASSEMANT (Claude-Siméon), naquit en 1701. Malgré son goût pour la physique et l'astronomie, il déféra aux conseils de sa mère, d'abord en entrant chez un procureur, ensuite chez un marchand de draps. L'oisiveté souvent inséparable de cet état le lui rendit supportable, parce qu'elle lui donnait lieu d'employer son loisir à satisfaire son goût favori pour l'optique et l'astronomie, qu'il avait puisé dans le Traité des globes de Bion. A la mort de sa mère, il se débarrassa du détail de son commerce de boutonnier sur la compagne qu'il se choisit, Marie-Anne Olivier, qu'il épousa à l'âge de 31 ans. Ne s'occupant plus alors que des connaissances profondes de la physique, il fit paraître, en 1738, un in-12, sur la Construction d'un télescope de réflexion de seize pouces jusqu'à six pieds et demi, ce dernier faisant l'effet d'une lunette de cent cinquante pieds de longueur. Peu après il donna la *Description et usage des télescopes, microscopes, etc., de l'invention de M. Passemant*. Ses principales occupations, comme on le voit, roulaient sur l'optique. Cependant il exécutait d'autres machines relatives à l'astronomie, entre autres la pendule astronomique, couronnée d'une sphère mouvante, qu'il eut l'honneur de présenter à Louis XV, et qui se voit dans le grand cabinet du roi à Versailles; les révolutions des planètes y sont si exactes qu'elles ne s'écartent pas des Tables astronomiques. Il en fit une autre pour le Grand-Seigneur, où l'on observait le lever et le coucher du soleil et de la lune; une autre pour le roi de Golconde, dont on peut voir la description dans celle qu'il a donnée de ses ouvrages. elle n'est pas allée à sa destination; M. de Baquencourt, neveu de M. Dupleix, l'acheta. Il a encore fait, pour le roi, des boîtes d'optique, des télescopes, des baromètres qui, du beau au mauvais temps, parcourent dix pieds de chemin; un miroir ardent de quarante-cinq pouces de diamètre, qui fond un morceau d'argent en trois secondes; des montres à équations. Ce fut lui aussi qui donna, en 1765, les plans nécessaires pour faire des canaux, au moyen desquels les vaisseaux pourraient remonter jusqu'à Paris. Son projet est inséré dans l'ouvrage que M. de Lalande a publié, en 1778, sur les canaux de navigation. Il n'eut pas la satisfaction d'en voir l'exécution; un assoupissement l'enleva au bout de vingt-quatre heures, le 6 novembre 1769. Il a laissé deux filles mariées, et sa veuve a joui d'une pension et du logement que le roi avait donné à son mari au Louvre; car M. Passemant songeait plus à la perfection de ses ouvrages qu'à ses intérêts.

PASSERAT (Jean), né à Troyes le 18 octobre 1554, succéda à P. Ramus dans la chaire d'éloquence, au collége royal, en 1571. Passerat discontinua ses leçons pendant les troubles de la ligue, et il ne les reprit que lorsque Henri IV entra triomphant dans Paris en 1594. Il s'était alors attaché à Henri de Mesme, son Mécène, dans la maison duquel il demeura 30 ans. Il y mourut de paralysie, le 22 septembre 1602, à 68 ans. On a de lui, 1° de bons Commentaires sur Catule, Tibulle et Properce, 1608, in-fol; 2° un savant livre *De Cognatione litterarum*, 1605, in-8°; 3° des Préfaces et des Harangues en latin sur divers sujets, 1606, in-8° : elles sont pleines d'esprit et d'érudition; 4° des Poésies latines et françaises. On estime principalement ses Epigrammes latines. Il composa son Poëme des chiens de chasse en vers français, à la sollicitation du roi Henri III. Ses autres poé-

sies sont des Elégies, des Sonnets, des Chansons, des Odes, des Epitaphes, 1606, in 8°; une traduction française d'Apollodore, etc. Tous les ouvrages de Passerat sont très-bien écrits en latin; ce fut lui avec Nicolas Rapin qui fit les vers de la satire Ménippée, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8°, excepté la *Lamentation sur le trépas de l'Asne ligueur*, qui est de Durand de la Bergerie. Il fut inhumé à Paris dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques, où Jean-Jacques de Mesmes lui fit ériger un monument avec une courte épitaphe. Passerat s'en était fait une où il disait :

> Mea molliter ossa quiescant,
> Sint modo carminibus non onerata malis.

PASSIGNANI (Dominique), habile peintre italien, natif de Florence, fut élève de Frédéric Zucchero, et fit à Rome plusieurs grands ouvrages, dans lesquels on admire son goût de dessin, et la noblesse de ses expressions. Il mourut à Florence, à 80 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII.

PASSIONEI (Dominique), né à Fossombrone en 1682, d'une famille illustre, commença de bonne heure à former cette bibliothèque devenue depuis si utile aux savans de l'Europe. Clément XI et ses successeurs l'employèrent en diverses nonciatures, dans les Pays-Bas, en Suisse; à Vienne, enfin il fut fait cardinal en 1738. Benoît XIV le fit bibliothécaire du Vatican en 1755. L'académie des Inscriptions lui donna une place d'associé étranger. Il mourut d'apoplexie en 1761. L'auteur de son éloge prétend qu'elle lui fut occasionnée par la violence qu'il se fit en signant le bref de condamnation lancé contre l'exposition de la doctrine chrétienne de Mésenguy. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il n'était pas favorable aux adversaires de cet écrivain. Il a laissé *Acta legationis Helveticæ*, in-fol.; son neveu a publié les inscriptions grecques et latines qu'il avait ramassées à Lucques, 1764, in-fol.

PASTEUR (Bqn). *Voy.* Cyz.

PASTOUREAUX. *Voy.* Jacob.

PASTRENGO. *Voy.* Guillaume.

PATEL, peintre, dont on a des paysages et des morceaux d'architecture qui sont estimés.

PATER (Jean-Baptiste), peintre, né à Valenciennes en 1695, fut disciple de Watteau, et se distingua par le coloris. Il s'appliqua plus à amasser de l'argent qu'à perfectionner ses ouvrages, et mourut à Paris en 1736.

PATER (Paul), célèbre philosophe et littérateur allemand, né en 1656, à Menersdorf en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement à la religion protestante. Il devint successivement bibliothécaire du duc de Wolfembuttel, professeur au collége de Thorn, et enfin professeur en mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. Il était si laborieux et si robuste qu'il ne dormait d'ordinaire que deux heures par jours en été, et quatre en hiver. Son épitaphe, qu'il avait composée lui-même avant sa mort, marque un caractère rare et estimable : *Hic situs est Paulus Pater, mathematum professor, qui nescivit in vitâ quid sit cum morbis conflictari, irâ moveri, cupiditate aduri. Decessit vitâ cœlebs.* Il est auteur de divers ouvrages de philosophie et de littérature.

PATERCULUS. *Voy.* Velleïus Paterculus.

PATERE, *Paterius*, auteur ecclésiastique du 6e siècle, fut disciple et intime ami de saint Grégoire-le-Grand, notaire de l'église de Rome, et enfin, à ce que l'on croit, évêque de Bresse. On a de lui une espèce de Commentaire sur tout l'Ancien Testament, et sur la plus grande partie du Nouveau, tiré des ouvrages de saint Grégoire, et qui se trouve avec.

PATIN (Gui), célèbre professeur en médecine au collége royal à Paris, naquit à Hodenc en Bray, village du Beauvaisis, à quatre lieues de Beauvais, le 31 août 1601. Sa conversation enjouée et satirique, jointe à un esprit vif et à une mémoire très-ornée, le faisait rechercher; et quand il parlait en public et qu'il présidait à des thèses de médecine, tout Paris y accourait. Il avait une belle bibliothèque, et connaissait bien les livres; mais son goût n'est pas toujours sûr dans le jugement qu'il en porte. Il affectait de la singularité dans la manière de s'exprimer en latin, et dans son habillement. On a remarqué qu'il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit beaucoup de choses du

caractère de Rabelais. Il mourut en 1672, de chagrin de ce que la faculté avait mis le vin émétique au rang des purgatifs; il y avait toujours été opposé. On a de lui, 1° des Lettres en 5 vol. in-12, qui sont très-satiriques et qui sont peu exactes sur la plupart des faits, et surtout sur les matières de la religion. Il y attaque sans cesse le ministère du cardinal Mazarin, les chimistes, et l'usage de l'antimoine; 2° *Le Médecin et l'apothicaire charitables*; 3° des Notes sur le Traité de la peste de Nicolas Allain, etc. Il laissa deux fils, Robert Patin, savant médecin, mort en 1671, et Charles, dont nous allons parler dans l'article suivant.

PATIN (Charles), habile médecin et célèbre antiquaire, naquit à Paris le 23 février 1633. Il fut élevé avec soin par Gui Patin son père, et fit des progrès si surprenans dans ses études, qu'à l'âge de 14 ans il soutint sur toute la philosophie des thèses grecques et latines, où assistèrent trente-quatre évêques, le nonce du pape et plusieurs autres personnes de distinction. Il pratiqua la médecine avec succès, et il l'enseigna avec réputation à Paris pendant quelque temps; mais craignant d'être emprisonné, on ne sait pourquoi (quelques-uns croient que c'est pour avoir débité un ouvrage satirique contre un prince du sang, qu'il s'était engagé de supprimer; il se mêlait au moins de faire venir de ces libelles que l'on imprimait en Hollande, contre le roi et contre l'État, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Suisse et en Italie. Enfin il se fixa à Padoue, où on lui donna une chaire de professeur en médecine, puis la première chaire de chirurgie. Il fut long-temps chef et directeur de l'académie des Ricovrati, et mourut à Padoue en 1693. On a de lui un grand nombre d'ouvrages principalement concernant les médailles, qui sont estimés: les principaux sont *Itinerarium comitis Briennæ*, in-8°; *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus illustratæ*, 1663, in-fol.: la 2ᵉ édition de 1703 est augmentée; c'est l'ouvrage de *Fulvius Ursinus*, chanoine de Saint-Jean de Latran; *Imperatorum romanorum numismata*, Amsterdam, 1697, in-fol.; *Thesaurus numismatum*, Amsterdam, 1672, in-4°, très-estimé; *Thesaurus numismatum antiquorum Mauroceni*, Venetiis, 1684, in-4°; *De numismate antiquo Augusti et Platonis*, Basileæ, 1675, in-4°; *De numismate antiquo Horatii Coelitis*, Patavii, 1678, in-4°; *Judicium Paridis in numism.*, Patavii, 1679, in-4°; *Suetonius illustratus*, Basileæ, 1675, in-4°; *De optimâ medicorum sectâ*, Patavii, 1676, in-4°; *Dissertatio de peste*, Aug. Vind., 1683, in-4°; *Lyceum Patavinum*, 1682, in-4°: Relations historiques et curieuses de divers voyages, in-12; Traité des tourbes combustibles, in-12; un Traité des fièvres, Patavii, 1679, in-4°; un autre du scorbut, Patavii, 1679, in-4°; un troisième pour prouver qu'un bon médecin doit être en même temps chirurgien, Patavii, 1681, in-4°, et plusieurs autres: l'introduction à l'histoire par la conaissance des médailles, 1691, in-12: il n'a fait que répéter Savot dans cet ouvrage. Sa femme et ses deux filles étaient aussi très-savantes. Elles furent toutes trois de l'académie des Ricovrati, et l'on a des livres de leur composition, savoir, de sa femme, un Recueil de Réflexions morales et chrétiennes; de Charlotte sa fille aînée, une Harangue en latin sur la levée du siége de Vienne, et des *Tabellæ selectæ*, Patavii, 1691, in-fol.; enfin de Gabrielle sa fille cadette, le Panégyrique de Louis XIV, et une Dissertation, in-4°, sur le Phœnix d'une médaille d'Antonin Caracalla.

PATISSON (Mamert), habile imprimeur de Paris, en 1648, était d'Orléans. Ses connaissances dans la littérature et ses talens dans la typographie lui ont mérité une juste réputation, et la place d'imprimeur du roi en 1579. Il ne vivait plus en 1602. Sa femme était veuve de Robert II Etienne. Malheureusement les livres qu'il a imprimés ont cessé d'avoir de la valeur, parce qu'il en parut d'autres sur les mêmes objets, ou d'autres éditions qui ont fait oublier les anciennes; le Discours sur les médailles de Le Pois, 1579, in-4°, est encore recherché.

PATISSON (Guillaume), naquit à Pearsmarsh, dans le comté de Sussex, en 1706. Son inclination pour la poésie ne favorisa pas sa fortune. Il dit de lui que, sans amis, sans argent, il passait

les jours sans manger et les nuits sur un banc dans le parc de Saint-James. Ce malheureux jeune homme mourut à l'âge de 21 ans, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Clément après un long délai; car il ne laissait pas d'argent pour payer son enterrement. Ses Poésies ont été publiées en 1728, 2 vol. in-8° : elles sont d'un grand mérite, dit un de ses compatriotes.

PATKUL (Jean-Réginold de), gentilhomme livonien, supportait impatiemment la perte des privilèges de sa patrie par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étaient arrogée; à la mort du premier, il tenta de livrer la Livonie au czar ou au roi de Pologne; mais ses tentatives ayant échoué, il passa au service du roi de Pologne, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe : ce qui n'empêcha pas Charles XII de contraindre le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Alt-Ranstad. Le czar le réclama en vain; Charles XII le fit rouer et écarteler en 1707.

PATRIARCHES, on appelle ainsi les chefs de famille qui ont conservé la connaissance du vrai Dieu, avant Abraham et ses descendans, jusqu'à Moïse. Voici les années de leur naissance avant J.-C.

*	Adam.	4004
*	Cain.	4003
*	Abel.	4002
*	Seth.	4874
*	Enos.	3769
*	Cainan.	3710
	Malaléel.	3609
*	Jared.	3544
*	Enoch.	3382
	Mathusala.	3317
*	Lamech.	3130
*	Noë.	2978
*	Japhet.	2448
*	Sem.	2446
	Déluge.	2348
*	Arphaxad.	2346
*	Salé.	2311
*	Heber.	2281
	Phaleg.	2247
	Rehu.	1217
	Sarog.	2185
*	Nachor.	2155
	Tharé.	2126
*	Abraham.	1999
*	Sara.	1986
*	Melchisédech bénit Abraham.	1912
*	Ismaël.	1910
*	Isaac.	1896
*	Jacob.	1836
*	Ruben.	1752
*	Simon.	1749
*	Lévi.	1748
*	Juda et Dan.	1747
*	Nephtali et Gad.	1746
*	Isachar et Aser.	1741
	Zabulon.	1740
*	Joseph.	1737
*	Benjamin.	1729
*	Manassé.	1712
*	Éphraïm.	1711
	Caath, fils de Lévi.	1662
	Amram, fils de Caath.	1630
*	Aaron, fils d'Amram.	1574
*	Moïse, fils d'Amram.	1571

Voyez l'Histoire des Juifs de Joseph, la Bible de Vence.

PATRICE (Saint), évêque et apôtre d'Irlande en 431, mort vers l'an 460, était natif d'Écosse. Ce fut lui qui fonda l'église métropolitaine d'Armach, et qui introduisit l'usage des lettres en Irlande. On raconte beaucoup de fables sur le purgatoire de saint Patrice : c'était une caverne d'Irlande dans un monastère où les peines de l'enfer étaient représentées. On lui attribue quelques ouvrages, Londres, 1656, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères.

PATRICE, *Patricius* (Augustin Piccolomini), né à Sienne, d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un abrégé des actes du concile de Bâle, qui est imprimé dans le 3e tome des Conciles du père Labbe. Patrice fut aussi maître des cérémonies de la chapelle du pape Paul II, et évêque de Pienza dans la Toscane. Il mourut en 1496. On lui attribue le Traité des rites de l'Église romaine, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom à Venise, en 1516, in-fol.; il a eu part au Pontifical imprimé à Rome en 1485, in-fol. On trouve de lui dans le *Musæum italicum* du père Mabillon : *Adventus Friderici III*; *Ad Paulum II*; *Vita Bencii*; et dans Freher : *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*; ses autres ouvrages sont restés manuscrits.

PATRICE (André), savant Polonais du 16e siècle, fut prévôt de Varsovie, archidiacre de Wilna, et premier évêque de Wenden. Il mourut en 1583. On a de lui divers ouvrages de belles-lettres et de controverse, entre autres des Commentaires latins sur deux Oraisons de Cicéron, et des Harangues latines au roi Battori.

PATRICE (François). *Voyez* Patricius.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique, fut envoyé en ambassade par Justinien en 534, vers Amalasonte, reine des Amazones, et en 550 vers Chosroès, roi de Perse, pour conclure la paix avec lui. On trouve des fragmens de ces ambassades dans le corps de l'histoire Byzantine, 1648, in-fol.

PATRICK (Simon), fameux évêque anglican, naquit à Gainsborough, dans la province de Lincoln, le 8 septembre 1626, d'un père qui était un bon marchand de ce lieu; il devint vicaire de Bartersea dans le Surrey, puis curé de Coventgarden, paroisse de Saint-Paul, à Londres. Il accepta, en 1678, le doyenné de Peterborough, puis l'évêché de Chichester en 1689. On le transfera en 1691 à l'évêché d'Ély, où il mourut le 31 mai 1707, à 81 ans. On a de lui des Commentaires sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Écriture sainte; un Recueil de prières, et un grand nombre d'autres ouvrages très-bien écrits en anglais et remplis d'érudition; mais il s'y élève avec trop de passion contre la croyance de l'Église romaine.

PATRITIUS, PATRICIUS ou PATRICE (François), de Sienne, célèbre évêque de Gayette dans la Terre de Labour, mort en 1494, est auteur de divers ouvrages pleins d'érudition : les principaux sont, 1° *De Regno et Regis institutione*, 1531, in-fol.; 2° *De Institutione Reipublicæ*, 1519, in-fol.: l'un et l'autre sont traduits en français; le premier par Jean de Ferrey, Paris, 1577, in-8°; le second, Paris, 1520, in-fol. M. de la Mouchetière en a fait une nouvelle traduction, Paris, 1610, in 8°.

PATRITIUS, PATRIZIO ou PATRICE (François), célèbre philosophe, et l'un des plus savans hommes de son temps, était de Clisle en Istrie. Il enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentimens péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 67 ans. On a de lui une Poétique en italien, 1536, in-4°; *La Militia romana*, Ferrara, 1583, in-4°; un grand nombre de divers ouvrages et une édition des livres attribués à Mercure Trismégiste.

PATRIX, PATRIS ou PATRICE, (Pierre), poète français, né à Caen en 1583, d'un conseiller au baillage de cette ville, suivit constamment la fortune du duc d'Orléans; mais il n'en devint pas plus riche. Après la mort de Gaston, Patrice s'attacha à la princesse sa veuve, qui ne le rendit pas plus heureux. Il avait l'esprit agréable, le caractère enjoué, et il plaisait dans toutes les bonnes compagnies par ses réparties et par ses bons mots. Il en dit jusqu'à la fin de sa vie, et l'on raconte qu'étant revenu d'une grande maladie à l'âge de 80 ans, comme ses amis s'en réjouissaient et lui disaient de se lever : « Hélas, messieurs, leur répondit-il, ce n'est pas la peine de m'habiller. » Il mourut à Paris avec de grands sentimens de piété en 1671, à 88 ans, après avoir supprimé, le plus qu'il put, les pièces galantes et licencieuses qu'il avait faites dans sa jeunesse. Il ne nous reste de lui, 1° qu'un Recueil de vers, Blois, 1660, in-4°, sous ce titre : *La Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*; 2° une pièce de vers intitulé *La plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neufgermain* : elle se trouve dans les œuvres de Voiture; 3° des Poésies diverses insérées dans le recueil de Bardin : elles sont estimées à cause de leur naïveté. Peu de jours avant sa mort il fit ces vers si célèbres :

Je songeois, cette nuit, que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé;
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même;
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PATROCLE, fils de Ménœtius et de Sthenélé, fut élevé par Chiron avec

Achille, et devint célèbre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie; et voyant qu'Achille, qui s'était brouillé avec Agamemnon, ne voulait plus combattre en faveur des Grecs, après avoir tenté vainement de le fléchir, il se couvrit des armes de son ami, pour inspirer, au moins par ces dehors, de la terreur aux Troyens. Cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens qui le prenaient pour Achille, et vainquit Sarpedon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea en tuant Hector, dont il traîna impitoyablement le cadavre autour des murs de Troie.

PATRONA (Kalil), Albanais de naissance, et janissaire, faisait un petit commerce de vieux habits. On venait de mettre à Constantinople un impôt sur les marchandises de détail; Patrona, mécontent de ce qu'on lui faisait payer une somme trop forte, selon lui, ameuta ses compagnons, et renversa le sultan Achmet de dessus son trône. Mahmoud qui fut proclamé sultan parut d'abord avoir des égards pour Patrona; mais voyant qu'il formait tous les jours de nouvelles prétentions, il le fit appeler dans la salle d'audience, sous prétexte de lui conférer les emplois auxquels il prétendait, et l'y fit massacrer avec ceux qui l'accompagnaient, en 1730.

PATRU (Olivier), né à Paris en 1604, suivit le barreau avec succès. Sa réputation lui mérita une place à l'académie française, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un remercîment qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus feraient un discours pour remercier l'académie; ce qui s'est toujours observé depuis. Vaugelas tira de lui de grands secours pour la composition de ses Remarques sur la langue française, dont Patru avait une si parfaite connaissance, que Despréaux et les plus célèbres écrivains le consultaient comme un oracle. Les qualités de son cœur n'étaient point inférieures à celles de son esprit. Il eut pendant toute sa vie une fortune assez étroite, qu'il supporta sans chagrin. Il mourut à Paris, le 16 janvier 1681, à 77 ans. M. de Colbert le visita pendant sa maladie, et lui envoya une gratification de cinq cents écus. On a de lui des Plaidoyers et d'autres ouvrages très-bien écrits en français, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4°, et de 1732, en 2 vol. in-4°. Ce fut lui qui introduisit dans le barreau l'ordre, la clarté, la bienséance, et l'éloquence du discours. M. Conrart, de l'académie française, étant mort, un des plus grands seigneurs de la cour, mais qui ne s'était que médiocrement cultivé l'esprit, se proposant pour la place vacante, Patru ouvrit l'assemblée par cet apologue : « Messieurs, dit-il, un ancien Grec avait une lyre admirable; il s'y rompit une corde au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent; et la lyre avec sa corde d'argent perdit son harmonie. » Sur la fin de sa vie, Boileau ayant appris que l'indigence allait l'obliger de vendre sa bibliothèque pour une somme assez modique, lui en offrit la moitié de plus, et mit généreusement dans le marché que la bibliothèque ne lui appartiendrait qu'en survivance, alléguant pour prétexte qu'il n'avait pas alors d'endroit commode pour la mettre, et qu'il faudrait pour cela une dépense qu'il aimait mieux remettre à un autre temps. Les Dialogues sur les plaisirs, entre Patru et d'Ablancourt, 1714, in-12, ne sont pas de ces savans.

PATU (Claude Pierre), avocat en parlement, mort à Paris sa patrie le 20 août 1757, à 28 ans, a traduit de l'anglais un choix de petites pièces de théâtre, 1756, 2 vol. in-12, et a fait avec M. Portelance la comédie des *Adieux du Goût*, 1754. Il avait passé la plus grande partie de sa vie à voyager.

PAUL (Saint), apôtre de Jésus-Christ, et docteur des Gentils, naquit à Tarse en Cilicie, de parens juifs. Il fut élevé avec soin par son père, qui était pharisien, et envoyé à Jérusalem pour étudier la loi sous Gamaliel. Quelque temps après, animé d'un zèle aveugle pour le judaïsme, il excita une violente persécution contre les chrétiens, fit lapider saint Étienne, et ne respirant que le sang et le carnage, il obtint des lettres du grand-prêtre des juifs, pour aller à Damas se saisir de tous les disciples de Jésus-Christ, et

les menet chargés de chaînes à Jérusalem; mais ayant été miraculeusement converti dans le chemin, l'an 35 de J.-C., il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Évangile avec zèle en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint Barnabé le mena à Antioche; ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J.-C., que ce fut alors que le nom de chrétien fut donné pour la première fois aux disciples de notre Sauveur. Ils allèrent ensuite dans l'île de Chypre, l'an 43, puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius Paulus. On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des Gentils prit le nom de Paul, car il s'appelait auparavant Saul. De Paphos ils passèrent dans l'Asie-Mineure, convertirent un grand nombre de juifs et de gentils à Icone, d'où étant allés à Lystres, saint Paul guérit un homme perclus des jambes; ce miracle fit tant d'impression sur les habitans de cette ville, qu'ils voulurent adorer les deux apôtres comme des dieux. Ils allèrent ensuite annoncer l'Évangile en plusieurs autres villes, et furent envoyés d'Antioche à Jérusalem, l'an 51 de J.-C., pour consulter les apôtres sur l'observation des cérémonies légales. Cette question ayant été décidée au concile de Jérusalem, saint Paul retourna à Antioche avec saint Barnabé; mais s'étant séparés à l'occasion de Marc, saint Paul prit Silas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes Denis l'Aréopagite, et étant retourné à Jérusalem, l'an 58 de J.-C., il y fut arrêté par le tribun Lysias et conduit à Félix, gouverneur de la Judée (il n'était que procureur du gouverneur de Syrie; c'est par honneur que Lysias lui donne le titre de gouverneur), qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Quelque temps après, il comparut devant Festus, successeur de Félix, qui le voulut mener à Jérusalem pour le juger; mais saint Paul, averti que les juifs avaient dessein de le tuer en chemin, en appela à César. Il fut entendu quelques jours après par le roi Agrippa II, et partit ensuite pour Rome, où il arriva après son naufrage, l'an 61 de J.-C. Il y demeura deux ans prisonnier sur sa parole, au bout desquels il en sortit pour aller prêcher de nouveau en Asie et dans la Grèce. Mais étant retourné à Rome avec saint Pierre, il y eut la tête tranchée, le 29 juin de l'an 66 de J.-C., selon l'opinion la plus probable. On dit que Néron le fit mourir parce qu'il avait converti Poppée Sabine, concubine de ce prince. Nous avons 14 Épitres de cet apôtre, qui portent toutes son nom, excepté celle qui est adressée aux Hébreux: elles sont toutes écrites en grec, et rangées, non selon l'ordre des temps auxquels elles ont été écrites, mais selon la dignité de ceux à qui elles sont adressées; savoir, l'épître aux Romains, écrite de Corinthe, vers l'an 57 de J.-C.; la première et la seconde épître aux Corinthiens, écrites d'Éphèse, vers l'an 57; l'épître aux Galates, écrite à la fin de l'an 56; l'épître aux Éphésiens, écrite de Rome pendant sa prison; l'épître aux Philippiens, écrite vers l'an 62; l'épître aux Colossiens, la même année: la première épître aux Thessaloniciens, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52; la deuxième épître aux mêmes, écrite quelque temps après; la première à Thimothée, l'an 58; la deuxième au même, écrite de Rome pendant sa prison; celle à Tite, l'an 63; l'épître à Philémon, écrite de Rome l'an 61; et enfin l'épître aux Hébreux. L'Église reçoit ces 14 épitres comme canoniques, et composées par l'inspiration du Saint-Esprit. Saint Jean Chrisostôme est de tous les saints pères celui qui a donné les plus excellens commentaires sur les Épitres de saint Paul, et qui a parlé avec le plus d'éloquence de ce divin apôtre. L'épître aux Laodiciens, les Lettres à Sénèque, et les Actes de sainte Thècle, attribués aussi à saint Paul par quelques anciens, sont constamment des pièces supposées.

PAUL (Antoine, dit le capitaine Saint-), brave homme du temps de la ligue, qui fut élevé à la dignité de maréchal de France par le duc de Mayenne. Il se donnait le titre de comte de Rethelois, parce que, sur une commission du duc de Mayenne, il s'était emparé de ce comté qui appartenait au duc de Nevers, royaliste, et en jouissait. Le duc de Guise le tua à Reims en 1594.

PAUL (Saint), premier ermite, c'est-à-dire le premier des solitaires chrétiens dont l'histoire fasse mention, naquit dans la basse Thébaïde, de parens très-riches, et perdit son père et sa mère à l'âge de 15 ans. Il en avait 22 lorsque la persécution de Dèce étant survenue en 250, il s'enfuit dans le désert, et se renferma dans une caverne, où il passa le reste de sa vie, et où il mourut en 341, à 113 ans. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes de palmier jusqu'à l'âge de 53 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement, et qu'après sa mort deux lions firent la fosse dans laquelle saint Antoine l'enterra.

PAUL Ier, succéda au pape Etienne II son frère, le 29 mai 757. Il donna avis de la mort d'Etienne et de son élection à Pepin, lui promettant la même amitié et la même fidélité jusqu'à l'effusion du sang. Il eut souvent recours à ce prince contre les vexations de Didier, roi des Lombards. Il fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec sagesse et avec prudence, il mourut le 26 juin 767. On a de lui vingt-deux lettres dans le Recueil de Gretser.

PAUL II (Pierre-Barbo), noble vénitien, neveu par sa mère du pape Eugène IV, succéda au pape Pie II, le 29 août 1464. Il accorda plusieurs priviléges aux cardinaux, travailla sans succès à liguer les princes chrétiens contre les Turcs, et n'oublia rien pour procurer la paix à l'Italie. Il envoya en France, en 1467, le cardinal d'Arras, pour faire vérifier au parlement les lettres-patentes par lesquelles le roi Louis XI avait aboli la pragmatique sanction; mais le procureur-général et l'université de Paris s'opposèrent à cet enregistrement. Il excommunia le roi de Bohème qui persécutait les catholiques de ses États, et publia contre lui une croisade qui n'eut pas d'effet. Il mourut subitement le 26 juillet 1471, à l'âge de 54 ans, pour avoir trop mangé de melons à son dîner. C'était un pape de bonne mine, qui aimait la pompe et la magnificence extérieure. Il pleurait facilement, et ne manquait jamais de tâcher d'obtenir par ses larmes ce qu'il ne pouvait persuader par ses raisons. C'est lui qui réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimait pas les gens de lettres, et supprima le collége des Abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. Platine, l'un de ces abréviateurs, finit à la mort de Paul II son histoire des papes, et ne le ménage aucunement; mais comme il avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. On a de Paul II des Lettres et des Ordonnances, et on lui attribue un Traité des règles de la chancellerie. Le cardinal Quirini a donné sa vie, Rome, 1740, in-4°.

PAUL III (Alexandre-Farnèse), Romain, évêque d'Ostie et doyen du sacré collége, fut élu pape d'une voix unanime, le 13 octobre 1534. Il indiqua un concile général à Mantoue, et le transféra ensuite à Trente, où la première session se tint le 13 décembre 1545. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens une ligue contre les Turcs, qui échoua, et il engagea en 1538 le roi François Ier et l'empereur Charles V, à se trouver à Nice, où ils firent une trève de dix ans, laquelle fut rompue par l'ambition de Charles V. Paul III établit l'inquisition à Naples, approuva la société des jésuites, condamna l'*Interim* de Charles V, se conduisit avec beaucoup de rigueur envers Henri VIII, roi d'Angleterre. Il était savant et judicieux, écrivait bien en vers et en prose, et protégeait les gens de lettres. Il avait eu, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance: ce dernier fut père d'Octavio, dont on a dit que l'ingratitude affligea tellement Paul III son aïeul, qu'il en mourut de chagrin le 10 novembre 1549, à 82 ans, après avoir souvent répété ces paroles: *Si mei non fuissent dominati, immaculatus essem et emundarer à delicto maximo.* Il savait l'astronomie, et il écrivit diverses Lettres à Erasme, à Sadolet et à d'autres savans.

PAUL IV (Jean-Pierre Caraffe), archevêque de Théate, autrement Chieti, instituteur des théatins avec saint Gaétan, succéda au pape Marcel II le 23 mai 1555, âgé de près de 80 ans. Son grand âge ne le rendit pas plus modéré; il renvoya injurieusement l'ambassadeur de Ferdinand, parce que

ce prince avait accepté l'empire sans le consulter. Ferdinand, pour s'en venger, n'alla pas se faire couronner à Rome, en quoi ses successeurs l'ont imité; il en agit de même avec l'ambassadeur d'Elisabeth, prétendant qu'elle devait se remettre à lui de ses prétentions au trône, auquel elle n'avait pas droit comme bâtarde. Mais Elisabeth rompit avec la cour de Rome, au lieu d'attendre sa réponse. Il savait les langues et la théologie. Il travailla à la réforme des mœurs et des habits des ecclésiastiques. Il condamna les abus et les livres impies, punit les blasphémateurs, défendit les lieux infâmes, et chassa même de Rome ses neveux, parce qu'ils abusaient de leur autorité contre les lois de la justice et de la religion. Paul IV étendit l'autorité de l'inquisition, et lui accorda de grands priviléges. Il obligea les évêques de résider dans leurs diocèses, et les religieux de rentrer dans leurs monastères; il érigea les archevêchés de Goa, de Cambrai, de Malines et d'Utrecht, et travailla avec un zèle amer à rétablir la religion catholique en Angleterre, sous le règne de la reine Marie. Il se joignit avec Henri II, roi de France, et avec les Suisses, contre les Espagnols, qui ravageaient l'Italie, et que l'on accusa d'être les auteurs d'une conjuration qui se forma contre lui. Il mourut le 18 août 1559, à 83 ans. Sa grande sévérité lui avait attiré tant d'ennemis secrets, qu'aussitôt après sa mort le peuple en fureur brisa sa statue, détruisit les armes et les monumens de la famille des Caraffe, et brûla la maison de l'inquisiteur. Paul IV a dressé la règle des théatins, et une profession de foi dont les évêques se servent à leur sacre.

PAUL V (Camille-Borghèse), originaire de Sienne, Romain de naissance, et cardinal de Saint-Chrysogone, succéda au pape Léon XI, le 16 mai 1605. Il était très-habile jurisconsulte, et eut pour concurrens à la papauté les cardinaux Bellarmin et Baronius. Aussitôt après son élection il reprit les fameuses congrégations *De Auxiliis*, et défendit dans la suite aux deux partis de se censurer. Il interdit la République de Venise, pour avoir fait des lois qu'il croyait contraires aux libertés des ecclésiastiques: l'une défendait de fonder des monastères sans son concours; l'autre d'aliéner des biens ecclésiastiques; enfin le sénat avait attribué à la justice séculière la connaissance du procès d'un chanoine et d'un prêtre meurtriers et sacriléges, ce qui causa un grand différend qui est l'un des points les plus importans de l'histoire du 17e siècle; mais il fut heureusement terminé le 21 avril 1607, par l'entremise de Henri IV, roi de France, et par les soins du cardinal de Joyeuse. Paul V approuva la congrégation des prêtres de l'Oratoire de France, l'ordre des religieuses de la Visitation, et plusieurs autres nouveaux instituts. Il canonisa saint Charles Borromée, et mourut le 28 janvier 1621, à 66 ans.

PAUL DE SAMOSATE, évêque d'Antioche, et fameux hérésiarque du 3e siècle, fut déposé au concile d'Antioche vers 270. On nomma ses disciples *paulianistes*. Il est regardé, avec raison, comme le précurseur des ariens. Il niait la divinité de Jésus-Christ et disait que la Trinité n'était pas trois dieux, mais trois attributs de la Divinité. Il fut condamné dans un concile d'Antioche en 270.

PAUL DE TYR, enseignait la rhétorique vers l'an 120 de J.-C. Il fut député par ses concitoyens vers l'empereur Adrien, dont il obtint le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a laissé quelques écrits en grec sur la rhétorique.

PAUL, jurisconsulte célèbre dans le 2e siècle, et conseiller d'état avec Ulpien et Papinien, vers 193 de J.-C.

PAUL EGINETTE, ou D'EGINE, célèbre médecin grec du 7e siècle, ainsi nommé parce qu'il était natif de l'île d'Egine, aujourd'hui *Engia*. On a de lui un Abrégé des œuvres de Galien, et plusieurs autres ouvrages en grec, qui renferment des choses très-curieuses et très-intéressantes, Venise, 1528, in-fol. en latin, 1538, in-4°, et plusieurs autres fois depuis.

PAUL, diacre d'Aquilée, appelé Warnefride, de son nom de famille, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards, et mourut étant moine du Mont-Cassin, au commencement du 9e siècle. On a de lui une importante Histoire des Lombards en 6 livres; on la trouve dans les Recueils de Vulcanius et de Grotius et avec l'Eu-

trope de Rome, 1471, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages, dont une partie se trouve dans la Bibliothèque des Pères. On lui attribue aussi l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis*, etc.

PAUL, diacre de Mérida en Espagne, vivait dans le 7e siècle. Il a donné une Histoire des Pères de sa patrie, dont il y a une assez bonne édition d'Anvers, 1635, in-4°.

PAUL-LE-SILENCIEUX, poète grec du 6e siècle, a donné un Poëme sur l'église de Sainte-Sophie, qui se trouve à la fin de Cinname, Paris, 1670, in-fol.

PAUL (François), médecin des académies de Montpellier et de Marseille, était né à Saint-Chamas en Provence, et mourut à 43 ans, en 1777. Il a rédigé les Mémoires de Berlin, en 5 vol. in-4°, ou 10 vol. in-12; ceux de Bologne, en 1 vol. in-4°, et ceux de Turin, en 1 vol. in-4°. Ils n'ont de valeur que pour faire suite à la Collection académique; mais il a rendu un meilleur service à la médecine, en traduisant les Institutions chirurgicales d'Helster, 1770, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-8°, et en publiant *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du* 18e *siècle*, 1773, in-4° et in-8°; *Dictionnaire de chirurgie*, 1773, 2 vol. in-8°; le Traité de la péripneumonie, traduit de Van Swieten, 1760, in-12; celui de la pleurésie, 1763, in-12; celui des maladies des enfans, 1769, in-12.

PAUL DE BURGOS, savant juif du 15e siècle, natif de cette ville, embrassa la religion chrétienne, et entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. Il devint précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trevigno, évêque de Carthagène, et enfin évêque de Burgos. On dit qu'il mourut étant patriarche d'Aquilée, le 29 août 1435, à 82 ans. On a de lui des Additions aux Postilles de Nicolas de Lyra ; un Traité intitulé *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol., et plusieurs fois depuis ; et d'autres savans ouvrages. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. Alphonse fut évêque de Burgos, et composa un Abrégé de l'histoire d'Espagne dans *Hispania illustrata*, 4 vol. in fol. Gonsalve, le second, fut évêque de Placentia, et Alvarez, le troisième, publia l'Histoire de Jean II, roi de Castille.

PAUL (Saint Vincent de). *Voyez* Vincent de Paul (Saint).

PAUL. *Voy.* Sarpi.

PAULE (Sainte), dame romaine, illustre par sa naissance, par sa piété et par son esprit, étant restée veuve, quitta toutes les pompes et les délices de Rome pour s'enfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena une vie pénitente, sous la conduite de saint Jérôme, et y pratiqua avec édification toutes les vertus évangéliques. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entendre l'Ecriture sainte, dont elle faisait sa consolation, et mourut le 26 janvier 407, à 57 ans. Saint Jérôme a écrit sa vie.

PAULET (Guillaume), fils de Jean Paulet, d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre, sous Henri VIII, qui l'éleva à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importans sous Edouard VI, et fut confirmé dans la charge de grand trésorier du royaume par la reine Marie et par la reine Elisabeth. Il mourut à 97 ans, comptant 103 personnes qui étaient descendues de lui. On rapporte qu'ayant été interrogé comment il avait fait pour se maintenir sous quatre règnes différens, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'état et dans l'Église, il répondit : « Étant un saule et non pas un chêne. »

PAULIN (Saint), célèbre évêque de Nole, et docteur de l'Église, naquit à Bordeaux, vers 353, d'une famille illustre et consulaire. Il fut disciple du poète Ausone, et devint consul romain en 378, après la mort de Valens. Il épousa Thérasie, qui lui apporta de grands biens en mariage; mais ayant été baptisé par Delphin, évêque de Bordeaux, en 389, il vécut en continence avec sa femme, et distribua ses biens aux pauvres et aux églises. Il fut ordonné prêtre à Barcelone, à la sollicitation du peuple, le jour de Noël 393, et se retira dans la suite auprès de Nole, où il fit de sa maison une communauté de moines, exerçant avec sa femme les œuvres de charité, et pratiquant toutes les vertus chrétiennes. Il fut fait évêque de Nole en 409, et mourut le 22 juin 431, à 78 ans. On a de

lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dans la Bibliothèque des Pères, dont la plus ample édition est celle de Vérone, 1736, in-fol., par Maffei : celle de Brun Desmarettes, 1685, 2 tom. en 1 vol. in-4°, est estimée; ils consistent en 50 Lettres, traduites en français, 1724, in-8°, que saint Augustin ne se lassait point de lire; en un beau Discours sur l'aumône; l'Histoire du martyre de saint Genès; et 32 Poëmes, dont la plupart sont à la louange de saint Félix. Saint Jérôme, saint Augustin, et les autres grands hommes qui sont venus après eux, font de saint Paulin un grand éloge. Dom Gervaise a écrit sa vie, in-4°.

PAULIN (Saint), patriarche d'Aquilée, et docteur de l'Eglise, au 8e siècle, natif d'Autriche, parut avec éclat au concile de Francfort en 794, et mourut le 11 janvier 804. On a de lui un livre contre Elipand de Tolède et Félix d'Urgel, et plusieurs autres ouvrages, dont la plus ample édition est celle de Venise en 1737.

PAULIN, évêque de Trèves, défenseur de la doctrine et de la personne de saint Athanase, dans le 4e siècle, fut condamné dans une assemblée d'ariens, tenue à Arles, dont les actes se trouvent dans la collection des conciles du père Labbe. Il mourut en Phrygie l'an 359, après 5 ans d'exil.

PAULIN (le capitaine). *Voy.* Escalin.

PAULINE, dame romaine, illustre par sa naissance, par sa beauté et par sa vertu, était femme de Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le 1er siècle. Un jeune homme, nommé Mundus, conçut pour elle une violente passion, et n'ayant pu s'en faire aimer ni par présens ni par aucun autre moyen, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, lequel fit savoir à Pauline que le dieu Anubis la voulait voir en particulier. Cette dame s'en sentit fort honorée, et alla coucher dans la chambre du prétendu Anubis, où Mundus, qui s'y était caché, eut commerce avec elle. Quelque temps après, Pauline ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari, qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis, renverser le temple, jeter dans le Tibre la statue de la déesse, et envoya Mundus en exil.

PAULLI (Simon). Frédéric III, roi de Danemarck, lui donna la prélature d'Arhus, pour lui et ses descendans. De deux femmes qu'il eut, la première lui donna plusieurs enfans, dont l'aîné, Jacques-Henri, fut d'abord médecin et ensuite s'occupa du droit public. Christian V l'envoya résider en différentes cours; il était à Hambourg lorsque s'éleva la sédition de 1686. Paulli fut assez heureux pour se sauver, mais il oublia une cassette pleine de papiers qui fit connaître son intelligence avec les séditieux. Il publia plusieurs écrits pour sa défense, quelques pièces de vers, quelques ouvrages de médecine et de politique. Deux de ses frères furent libraires : Simon à Strasbourg et Daniel à Copenhague; un troisième, nommé Oliger, fut un fanatique, et se prétendait descendre de David, et devoir reconduire les juifs en Judée, où il serait le premier des souverains, et distribuerait, comme fiefs, toutes les souverainetés. Il fut traité à Amsterdam comme il le méritait : il fut mis en prison, parce que ses prédictions alarmaient les peuples. Il en sortit cependant, et se retira à Altona, d'où il fut chassé en 1705, et alla mourir à Copenhague, vers 1714, à 70 ans. Simon mourut le 23 avril 1680, à 77 ans. On a de lui un livre intitulé *Flora danica*, 1647, in-4°, Francfort, 1708, in-4°, dans lequel il traite des plantes singulières qui naissent en Danemarck et en Norwége; un autre livre intitulé *Quadripartitum Botanicum, viridaria, varia, regia et publica*, Hafniæ, 1655, in-12; un Traité de l'abus du tabac et du thé, Argent., 1681, in-4°; *De febribus malignis*, 1678, in-4°, et d'autres savans ouvrages.

PAULLINI (Christian-François), né à Eisénack le 25 février 1643, étudia en médecine, en théologie et en histoire. Après avoir parcouru toute l'Europe, pour satisfaire son goût en histoire naturelle, il mourut à Eisénack, où il pratiquait la médecine, le 10 juin 1712. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages : *Observationes medicæ*, 1689, in-4°, 1706, in-8°; *Canis descriptio*, 1685, in-4°; *De asino*, 1695, in-8°; *De bufone*, 1666, in-8°;

De corvo, 1687, in-4°; *De lepore*, 1691, in-4°; *De lupo*, 1694, in-8°, etc. Il a aussi écrit sur la théologie et sur l'histoire.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (JACQUES LE), savant critique du 17e siècle, naquit au pays d'Auge le 5 décembre 1587, d'une famille noble. Il fut élevé dans la religion prétendue réformée, servit avec honneur en Hollande et en France, et se retira ensuite chez lui pour se livrer à l'étude. Il mourut à Caen le 1er octobre 1670, à 83 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Observationes in optimos autores græcos*, Leyde, 1668, in-4°; 2° une Description de l'ancienne Grèce, en latin, 1768, in-4°. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample Vie de l'auteur. Julien Le Paulmier, père du précédent, fut docteur en médecine à Paris et à Caen, et médecin du duc d'Anjou, frère de Charles IX. Il se distingua par sa science et par sa bravoure, et mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui un Traité *De Vino et Pomaceo*, in-8°, et un autre *De Luc venereâ*, in-8°; *De Morbis contagiosis*, in-4°.

PAULMY (MARC-ANTOINE-RENÉ LE VOYER, marquis de), neveu du garde-des-sceaux d'Argenson, était né pendant l'intendance de son père à Valenciennes, le 6 novembre 1722. Il a été ministre d'état pendant quelques mois, ambassadeur en Suisse, en Pologne et à Venise. Les affaires publiques ne lui firent pas abandonner la littérature, dont il s'était occupé dans sa jeunesse, et qui lui a procuré l'entrée de l'académie française, de celle des inscriptions et de celle des sciences. Pendant ses voyages et depuis son retour, il avait formé une nombreuse bibliothèque qui faisait ses délices, et d'après laquelle il a publié les *Mélanges*, tirés d'une grande bibliothèque, 65 parties in-8°. M. de Paulmy a vu passer avec plaisir à Monsieur, comte d'Artois, sa bibliothèque, qui ne serait pas désunie. Il est mort le 13 août 1787. Sa fille unique a épousé le duc de Luxembourg.

PAULUTIO (ANAFESTO), premier doge ou duc de Venise. Cette république fut d'abord gouvernée par des tribuns que l'on élisait tous les ans, ce qui dura 200 ans; mais vers l'an 697 les Vénitiens choisirent un doge, qui fut Paulutio, auquel succédèrent deux autres doges. Ensuite on donna le gouvernement de la république à des généraux d'armée dont le pouvoir ne durait qu'un an; mais six ans après, on élut des doges comme auparavant, et cet usage s'est toujours observé depuis.

PAUSANIAS, célèbre général des Lacédémoniens, et l'un des grands capitaines de l'ancienne Grèce, gagna avec Aristide la fameuse bataille de Platée sur Mardonius, général des Perses, 479 avant J.-C. Il défit ensuite les Perses sur mer, délivra de leur joug plusieurs villes grecques, et prit sur eux la ville de Bysance; mais, aveuglé par la prospérité, il résolut de s'agrandir aux dépens de sa patrie, et manda à Xerxès que s'il voulait lui donner sa fille en mariage, il le rendrait maître de toute la Grèce; ce que ce prince lui promit: mais une de ses lettres ayant été interceptée, il se sauva dans un temple de Minerve, où il mourut de faim, 474 avant J.-C., l'entrée du temple ayant aussitôt été fermée avec de grosses pierres.

PAUSANIAS, savant historien et orateur grec, dans le 2e siècle, sous le règne d'Antonin-le-Philosophe, après avoir demeuré long-temps dans la Grèce, alla à Rome où il mourut fort âgé. Il nous reste de lui une excellente Description de la Grèce, en 10 livres, dans laquelle on trouve non-seulement la situation des lieux, mais aussi les antiquités et tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant à savoir sur l'ancienne Grèce. La meilleur édition grecque latine de Pausanias est celle de 1696, in-fol., avec les notes de Kunhius. L'abbé Gédoin en a donné une traduction française, Paris, 1731, en 2 vol. in-4°.

PAUSIAS, célèbre peintre, natif de Sicyone, fut disciple de Pamphile, et se fit admirer par un genre particulier de peinture, appelé caustique, parce qu'il faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire, par le moyen du feu. Le plus célèbre de ses tableaux était une Ivresse peinte avec tant d'art, que l'on apercevait à travers un vase qu'elle vidait tous les traits de son visage enluminé.

PAUTRE (Antoine Le), architecte, natif de Paris, excellait dans les ornemens et les décorations des édifices. Il fut architecte de Louis XIV et de Monsieur, frère unique du roi. Ce fut lui qui donna le dessin des cascades du château de Saint-Cloud que l'on admire avec raison, et qui bâtit en 1625 l'église des religieuses du Port-Royal, à Paris. Il fut reçu de l'académie royale de sculpture, le 1[er] décembre 1671, et mourut quelques années après. Ses OEuvres d'architecture sont gravées en un volume in-fol. Jean Le Pautre, son parent, naquit à Paris en 1617, et fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers élémens du dessin; mais il surpassa bientôt son maître, et devint excellent dessinateur et habile graveur. Il entendait très-bien les ornemens d'architecture, et les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets d'eau et tous les autres embellissemens des jardins. Il fut reçu de l'académie royale de peinture et de sculpture le 11 avril 1677, et mourut le 2 février 1682, à 65 ans. Son œuvre comprend plus de 782 planches dont le Cavalier Bernin faisait un grand cas. On le partage en 3 volumes in-fol. Pierre Le Pautre leur parent naquit à Paris, le 4 mars 1659. Il excella dans la sculpture et devint sculpteur du roi. Il fit à Rome, en 1691, le groupe d'Enée et d'Anchise que l'on voit dans la grande allée des Tuileries, et acheva en 1716 celui d'Arrie et Pœtus (ou plutôt de Lucrèce qui se poignarde en présence de Collatinus), lequel avait été commencé à Rome par Théodon. Plusieurs autres de ses ouvrages ornent Marly. Cet habile sculpteur fut professeur et directeur perpétuel de l'académie de Saint-Luc, et mourut à Paris le 22 janvier 1744, à 84 ans.

PAVILLON (Nicolas), célèbre évêque d'Alet, était fils d'Étienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris. Il naquit en 1597. Le cardinal de Richelieu, informé de sa piété et de ses talens, le nomma à l'evêché d'Alet en 1637, à la sollicitation de la duchesse d'Aiguillon et de M. Vincent, sous la direction duquel il s'était mis. M. Pavillon n'oublia rien pour rétablir la régularité et la discipline ecclésiastique dans son diocèse, contribua beaucoup à la conversion d'Armand, prince de Conti, et remplit avec zèle les fonctions de son ministère. Cependant on porta contre lui des plaintes à la cour, et le roi nomma des commissaires, sur l'avis desquels il intervint un arrêt du conseil en faveur de M. d'Alet. Les Factums que M. Arnauld composa à ce sujet méritent d'être lus. M. Pavillon mourut à Alet le 8 décembre 1677, à 80 ans, après avoir publié le fameux Rituel connu sous le nom de Rituel d'Alet, en 1677, in-4°; des Ordonnances et des Statuts synodaux pour son diocèse, 1675, in-12, etc. Il fut l'un des évêques qui firent le plus de bruit par la défense qu'ils prirent de Jansénius et des immunités ecclésiastiques au sujet de la régale. Sa Vie a été donnée au public en 1738, en 3 vol. in-12.

PAVILLON (Étienne), né en 1632, était neveu du précédent; après avoir été avocat-général au parlement de Metz, et s'être démis de cette charge à cause de ses infirmités, il se retira à Paris, et forma une société d'amis et de personnes d'esprit qu'il rassemblait souvent dans sa maison, pour jouir du plaisir de leur conversation. Il fut reçu de l'accadémie française en 1691, puis de celle des inscriptions et belles-lettres, et mourut à Paris le 10 janvier 1705, à 73 ans. On a de lui plusieurs petites pièces en vers et en prose, écrites avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles d'Amsterdam et de Paris, en 1720, in-12; et depuis à Paris en 2 vol. petit in-12: elles consistent en Stances, en Lettres, etc., et sont écrites avec beaucoup d'esprit, de naturel et de délicatesse.

PAVIN (Denis Sanguin de Saint-), poète français, natif de Paris, était fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, et n'eut point d'autre passion que celle des belles-lettres et de la poésie, qu'il cultiva avec soin. Il passait la plus grande partie de sa vie à Livri, dont il était abbé, et où il menait une vie voluptueuse et tranquille. Il débitait et mettait en pratique les maximes pernicieuses que lui avait in-

spirées le poète Théophile son maître, et il y était tellement attaché, que Boileau, dans sa première satire, met sa conversion au nombre des choses moralement impossibles :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Cependant Saint-Pavin fut très-offensé de ces vers de Boileau, et il s'en vengea par le sonnet qui commence ainsi :

Despreaux, grimpé sur le Parnasse,
Avant que personne en sût rien,
Trouva, etc.

Boileau y répondit par l'épigramme suivante :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi :
Je ris de ses discours frivoles ;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Ce que l'on raconte de la prétendue conversion de Saint-Pavin, à l'occasion d'une voix terrible qu'on prétend qu'il entendit à la mort de Théophile en 1625, est une fable; sa conversion ne précéda sa mort que de très-peu de temps. Il mourut en 1670. Il est auteur de plusieurs pièces de poésie qui font partie du 4ᵉ volume du Recueil de Barbin ; elles sont d'un goût délicat. C'est lui qui composa cette épigramme :

Thirsis fait cent vers en une heure ;
Je vais moins vite, et n'ai pas tort :
Les siens mourront avant qu'il meure.
Les miens vivront après ma mort.

On peut juger du mérite personnel de Saint-Pavin, par l'épitaphe suivante, que fit pour lui M. Fieubet, le maître des requêtes, l'un des esprits des plus polis de France :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin :
Donne des larmes à sa fin,
Tu fus de ses amis peut être ?
Pleure ton sort, pleure le sien :
Tu n'en fus pas ? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

On en a donné un recueil en 1759, in-12, avec Charleval, Lalane et Montplaisir. Il était parent d'un Claude Sanguin, maître-d'hôtel du roi et du duc d'Orléans, qui fit paraître des Heures en vers français, Paris, 1660, in-4°. Tout le Psautier y est traduit.

PAYS (René Le), né à Nantes en 1636, demeura presque toujours dans le Dauphiné et dans la Provence, où il était directeur-général des gabelles. Ses Amitiés, Amours et Amourettes, imprimées en 1685, in-12, trouvèrent beaucoup d'admirateurs à la cour et à la ville. Il paraît, par quelques-unes de ses lettres, qu'il voyagea en Hollande et en Angleterre. Il était de l'académie d'Arles, et il fut fait chevalier de Saint-Maurice par le duc de Savoie qui l'estimait. Il mourut à Paris le 30 avril 1690, à 54 ans, après avoir perdu un fameux procès peu d'années auparavant, par la friponnerie d'un de ses associés qui avait emporté des fonds qu'il fut obligé de remplacer. Sa *Zélotude*, histoire galante, passe pour le plus mauvais de ses ouvrages, dont il y a eu plusieurs éditions. Ses nouvelles Œuvres, 2 volumes in-12, Paris, 1672, sont pleines d'esprit et d'enjouement. On l'appelait le *Singe de Voiture* ; mais Boileau ne pouvait souffrir qu'on l'égalât à ce célèbre écrivain : ce qui lui fit dire dans sa troisième Satire, par la bouche d'un campagnard :

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

Le Pays prit cette raillerie en galant homme ; il écrivit de Grenoble à un de ses amis une lettre badine à ce sujet ; et, étant venu à Paris, il alla rendre visite à Boileau avec lequel il soutint toujours son caractère enjoué. Le satirique se trouva d'abord fort embarrassé, et il s'excusa en disant qu'il ne l'avait nommé dans sa satire que parce qu'il avait vu des gens qui le préféraient à Voiture. Le Pays passa aisément condamnation sur cette préférence, et ils se séparèrent bons amis.

PAZZI (Jacques), chef de la faction de Florence opposée aux Médicis, s'unit avec François Salviati, archevêque de Pise, et le cardinal Riario, pour se défaire des deux frères Julien et Laurent. Pazzi devait les faire assassiner ; l'archevêque devait s'emparer du palais, et Riario approuver le tout au nom du pape. Ce projet fut exécuté le 26 avril 1478. Julien fut assassiné dans l'église pendant qu'il entendait la messe. Laurent fut blessé légèrement dans la même église, et se sauva dans

la sacristie. L'archevêque se promenait dans le palais pour s'en emparer au premier bruit qu'il entendrait de la mort des deux frères. Mais aux premières rumeurs du peuple le gonfalonnier, se doutant de quelque chose, arrêta l'archevêque ; Pazzi le fut aussi, et on les pendit aux fenêtres du palais. La dignité de cardinal sauva Riario qui fut renvoyé à Rome un mois après.

PEAN, mort au mois d'octobre 1764, à 80 ans, a donné au public le *Parallèle de la morale des païens avec celle des jésuites*, 1726, in-8°; *Mémoires historiques sur le formulaire*; le *Combat de l'erreur contre la vérité*, 1749, in-8°; le *Combat du jansénisme contre le molinisme*, 1756, 2 vol. in-12.

PEARCE (ZACHARIE), né à Londres, en 1690, d'un distillateur, prit le degré de docteur en théologie. Après avoir été, en 1719, 1720 et 1723, curé de trois paroisses différentes, il devint doyen de Winchester en 1739, évêque de Bangor en 1748, de Rochester et doyen de Westminster en 1756. Il résigna son doyenné en 1768, et mourut en juin 1774. On a de lui *Essai sur l'origine et le progrès des temples*, 1726; une édition de *Cicero de oratore et de officiis*; *De corruptis Novi Testamenti locis*, 1721; Défense des miracles de Jésus-Christ, 1727; des Sermons.

PEARSON (JEAN), né à Snoring en 1613, prit les ordres selon le rite anglican en 1639. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques, et devint en 1672 évêque de Chester, où il mourut en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve une saine et judicieuse critique, une profonde érudition et une sage modération : les principaux sont 1° *Vindiciæ epistolarum sancti Ignatii*, 1672, in-4°, ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des épîtres de saint Ignace martyr, contre quelques calvinistes ; 2° des Annales de la vie et des ouvrages de saint Cyprien, qui se trouvent dans l'édition de ce père, donnée par Jean Fell, évêque d'Oxford ; 3° un excellent Commentaire en anglais, sur le Symbole des apôtres : il a été traduit en latin, Francfort, 1691, in-4° ; 4° les Annales de la vie de saint Paul et des leçons sur les actes des apôtres, avec des Dissertations chronologiques sur l'ordre de la succession des premiers évêques de Rome, le tout en latin, sous le titre d'*Opera posthuma*, Londres, 1688, in-4°; 5° *Prolegomena in Hieroclem*. avec les ouvrages de ce philosophe, in-8°, etc. Il a donné avec son frère Richard, mort en 1670, catholique romain, une édition des grands critiques, Londres, 1660, 10 vol. in-fol., réimprimés à Amsterdam en 1684, 8 tomes en 9 vol. in-fol.; il faut y joindre le *Thesaurus theologico-philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. ; le *Capelli*, *Raleigh et L. de Dieu*. *critica sacra*, chacun un volume in-fol. Le *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., est estimé.

PECHANTRÉ (NICOLAS DE), poète français, naquit à Toulouse en 1638. On a de lui *Geta*, *le Sacrifice d'Abraham*, *Joseph vendu par ses frères*, *Jugurtha*, et *la Mort de Néron*. On raconte sur cette dernière pièce que, comme Péchantré travaillait ordinairement dans une auberge, il y oublia un jour un papier où était le plan de sa pièce, et où il avait mis après quelques chiffres : « Ici le roi sera tué. » L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier, et lui remit le papier. Le poète étant revenu à l'auberge à son ordinaire, fut aussitôt environné de gens armés qui voulaient se saisir de sa personne ; mais ayant aperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria avec joie : « Ah ! le voilà, c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron. » L'innocence du poète ayant été ainsi découverte, l'on ne fit que plaisanter de l'aventure. Il mourut à Paris en 1709. On a encore de lui deux opéras, *Amphion* et *Parthenope*, qu'il acheva un peu avant sa mort.

PECHLINUS (JEAN-NICOLAS), né à Leyde, étudia la médecine, et la professa à Kiel, où il fut premier médecin du duc de Holstein-Gottorp et son bibliothécaire. Il mourut à Stockholm en 1706. On a de lui, *De purgantium medicamentorum facultatibus*, 1672, in-8°, réimprimé en 1702; *De aeris et alimenti defectu, et de vitâ sub aquis*, 1676, in-8°, à l'occasion d'un jardinier qui resta seize heures sous la glace, et qui fut rappelé à la vie ; *De habitu et colore Æthiopum*, 1677, in-8°; *Observationes medicæ*, 1691, in-4°, etc.

PECHMÉJA (Jean de), né à Villefranche de Rouergue en 1741, fut professeur d'éloquence au collége royal de la Flèche, et vint ensuite résider à Paris. Une maladie qu'il eut en 1776 y attira M. Jean-Baptiste-Léon Dubreuil, son compatriote et son camarade de collége. Celui-ci était docteur en médecine de Montpellier, et venait secourir son ami. Il réussit, et sa réputation le fit nommer médecin du roi et des hôpitaux. Depuis cette époque, M. Dubreuil et M. Pechméja n'eurent qu'un même logement, et ne se quittèrent plus; tout leur devint commun. M. Dubreuil mourut à Paris le 17 avril 1785, après avoir institué M. Pechméja son légataire universel. Vingt jours après, M. Pechméja le suivit au tombeau; mais auparavant il rendit à la famille de M. Dubreuil le legs qu'il en avait reçu. M. Pechméja s'était déjà fait connaître, en 1773, par un *Eloge de Colbert*, qui obtint l'accessit, au jugement de l'académie française; mais son roman moral de *Télèphe*, qui parut en 1784, in-8°, lui fit une réputation plus solide; l'élégance du style, des images riantes et vraies, la peinture de l'amitié qu'il sentait si bien lui-même, assignent à ce roman une place parmi les meilleurs de ce genre. Il a déjà été réimprimé plusieurs fois, et même traduit en anglais.

PECK, *Peckius* (Pierre), savant jurisconsulte, natif de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut le 16 juillet 1589, à 60 ans. Il fut porté à Louvain dans l'église de Saint-Michel, où sa femme et ses enfans lui firent dresser un tombeau. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, qui sont estimés: *Paraphrasis in universam legatorum materiam; De testamentis conjugum; De amortizatione bonorum à principe impetrandâ; De ecclesiis catholicis ædificandis et reparandis*; le tout imprimé à Anvers, 1666, in-fol., etc. Pierre Peck son fils, conseiller de Malines, se distingua par ses talens, par sa science et par sa piété, et mourut en 1625. Il a laissé *Votum pro studiis humanitatis*: c'est une pièce de vers.

PECK (François), né à Stamford le 4 mai 1692, a passé sa vie à écrire sur différens sujets. Le premier ouvrage qui l'a fait connaître est un Poëme sur la mort de la reine Anne, en 1714. Deux ans après il fit paraître un Traité de la création, 1716, in-8°. Les antiquités du lieu de sa naissance l'occupèrent ensuite, sous le titre de *Academia tertia anglicana*, ou Antiquités de Stamford, de son université, monastères, etc., 1727, in-fol.; Essai sur l'état ancien et moderne de Stamford, 1726, in-4°. L'Histoire naturelle et antiquités du comté de Leicester et Rutland parut en 1729, et fut réimprimée en 1740. Il fit imprimer ensuite un Recueil de mémoires, de lettres, d'épitaphes, etc., sous le titre de *Desiderata curiosa*, dont le premier volume parut en 1732, et le second en 1735; un Recueil de Mémoires sur la vie de Cromwel, 1740, 2 vol. in-4°; Mémoires sur Milton, un autre volume qui fait suite aux *Desiderata curiosa*. Il avait été curé de deux endroits différens, et est mort le 13 août 1743.

PECQUET (Antoine), né en 1704, fut grand-maître des eaux et forêts de Rouen, et intendant de l'École royale militaire en survivance. Il est mort en 1762, le 27 août. Il a traduit le *Pastor fido*, l'*Aminte* du Tasse, l'*Arcadie* de Sannazar; il est auteur de l'*Art de négocier; Pensées sur l'homme; Discours sur l'emploi du loisir, Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*: chacun de ces ouvrages a un vol. in-12; *Analyse de l'esprit des lois et l'esprit des maximes politiques*, 1757, 3 vol. in-12; *Lois forestières de France*, 1753, 2 vol. in-4°.

PECQUET (Jean), savant docteur en médecine, natif de Dieppe, a rendu son nom immortel par la découverte du réservoir du chyle, qui de son nom est appelé le *réservoir de Pecquet*. Il publia de nouvelles expériences d'anatomie en 1651, in-4°, et mourut à Paris au mois de février 1674. Il avait été médecin de M. Foucquet qu'il entretenait à ses heures perdues des plus belles questions de la physique.

PEDRUZZI (Paul), jésuite, né à Mantoue, fut choisi par Ranuce, duc de Parme, pour arranger son cabinet. Il y passa la plus grande partie de sa vie, qui a été terminée le 20 janvier 1721, à 75 ans. Il avait fait paraître

les 8 premiers vol. du *Museo Farnese*, 1694 à 1727, 10 vol. in-fol.

PEELE (GEORGES), poète anglais qui a vécu sous le règne d'Elisabeth, était né dans le Devonshire, et s'occupa de comédies et de poésies qui lui ont fait donner le nom d'*Anacréon* par ses compatriotes. Voici le titre de quelques-unes de ses pièces : *Edouard Ier*, 1593; *Le Jugement de Pâris*, 1584; *David et Bethsabée*, 1599. Il est mort en 1598, d'une maladie qu'il s'était attirée, laissant une veuve et une fille. On croit que le rôle de Georges Pichoard, dans la comédie du *Puritain*, est son portrait.

PEGASE (MANUEL-ALVARÈS), célèbre jurisconsulte portugais dans le 17e siècle, natif d'Estremos, dont on a un Recueil des ordonnances et des lois de Portugal, en 14 vol. in-fol., avec des notes, et d'autres savans ouvrages. Il mourut à Lisbonne le 12 novembre 1696, à 60 ans.

PEGASE, cheval ailé, célèbre dans la fable, fut produit par Neptune, et selon d'autres naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. Il fit sortir de terre d'un coup de pied la fontaine Hipocrène. Bellérophon le monta pour combattre la Chimère. Il fut depuis mis au nombre des étoiles. On croit que Pégase était le nom d'un vaisseau de Bellérophon, ou celui de son cheval le plus léger à la course; ce qui a donné lieu aux poètes de feindre qu'il avait des ailes.

PEGUILLON. *Voy*. BEAUCAIRE.

PEIRCE (JACQUES), né à Londres en 1674, fut ministre non-conformiste en Angleterre; mais ses opinions sur la Trinité le firent chasser de son église à Exéter en 1718. Il y en forma une autre; car un prédicant est toujours sûr de faire des prosélytes en Angleterre, où l'on nage dans l'incertitude. Il mourut le 30 mars 1726. Le curé refusa de mettre une épitaphe sur son tombeau; on la mit dans le lieu où il prêchait. Comme chef d'opinion et comme presbytérien, il ne manqua pas d'occasions d'écrire pour le soutien de son église. Il a fait aussi imprimer des Sermons, un Catéchisme scripturaire; on appelle ainsi un catéchisme dans lequel on prétend ne se servir que des termes de l'Ecriture sainte.

PEIRESC (NICOLAS-CLAUDE FABRI, seigneur de), conseiller au parlement de Provence, abbé de Guistres en Guienne, naquit au château de Bougencier en Provence le 1er décembre 1580, d'une famille noble et ancienne. Il se rendit habile en toutes sortes de sciences, surtout dans la connaissance de l'antiquité. Il avait un riche cabinet de médailles, dans lequel il s'en trouvait plus de mille grecques, qu'il savait parfaitement bien expliquer. Il mourut à Aix le 24 juin 1637. L'académie romaine lui rendit des honneurs extraordinaires, et fit prononcer son oraison funèbre. Gassendi a écrit sa Vie en latin, la Haie, 1651, in-12, traduite en français par Requier, in-12. M. de Péiresc a laissé un grand nombre de manuscrits sur différentes matières, mais nous n'avons d'imprimé de lui qu'une Dissertation sur un trépied ancien dans le tome X des Mémoires du père Desmolets.

PELAGE Ier, Romain, diacre de l'église romaine, fut archidiacre du pape Vigile, et apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence et par sa fermeté. Il fut élu pape en 555, et dut en partie son élévation à l'empereur Justinien, qui l'aimait. Pélage condamna les trois chapitres, dont il avait auparavant pris la défense avec zèle, et travailla à faire recevoir le cinquième concile. Il rendit de grands services aux Romains assiégés par les Goths, soit en distribuant des vivres, soit en obtenant de Totila, à la prise de la ville en 556, plusieurs grâces en faveur des citoyens. Il mourut le 2 mars 560. On a de lui seize Épîtres. Le droit que s'attribua alors l'empereur Justinien dans l'élection des papes, lequel fut suivi par ses successeurs, occasionna dans la suite des vacances du siége de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant.

PELAGE II, Romain, fils de Wingil ou Vinigilde, qui est un nom goth, succéda au pape Benoît Ier, le 27 novembre 578. Il travailla avec zèle, mais sans succès, à ramener à l'unité de l'Eglise les évêques d'Istrie et de Vénétie, qui faisaient schisme pour la défense des trois chapitres; s'opposa à Jean-le-Jeûneur, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'évêque œcuménique, et fit paraître une grande charité envers les pauvres. Il

s'éleva de son temps une peste si violente que souvent on expirait en éternuant et en bâillant; d'où est venue, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue : « Dieu vous assiste », et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. Pélage II fut attaqué de cette peste, et mourut le 12 février 590. On lui attribue dix Épîtres, mais la 1re, la 2e, la 8e et la 9e sont constamment supposées.

PELAGE, fameux hérésiarque, naquit dans la Grande-Bretagne, au 4e siècle. Il se fit moine, et se distingua d'abord par sa piété et par sa science; mais dans la suite, se livrant à la vanité de ses pensées, et aux spéculations d'une philosophie profane, il tomba en plusieurs erreurs. Il prétendait « que l'on peut opérer son salut par les seules forces naturelles du libre arbitre, et sans le secours de la grâce; que l'homme peut de lui-même parvenir à un état de perfection dans lequel il ne soit plus sujet aux passions ni au péché; que la grâce est donnée à proportion qu'on l'a méritée; qu'il n'y a point de péché originel, et que les enfans qui meurent sans baptême ne sont point damnés.» Pélage commença à enseigner ces erreurs dans Rome, vers l'an 400. Il s'y fit un grand nombre de sectateurs, dont le plus fameux fut Celestius, avec lequel il alla en Sicile, vers l'an 409. Ils passèrent de là en Afrique, en 411, d'où Pélage alla en Palestine. Il y fut bien reçu de Jean de Jérusalem, ennemi de saint Jérôme; mais ses erreurs ayant été déférées au concile de Diospolis, elles y furent condamnées; il trompa les pères de ce concile par des réponses ambiguës, et y fut absous. Cependant les évêques d'Afrique qui avaient condamné Célestius et Pélage aux conciles de Carthage et de Milève écrivirent fortement à Rome au pape Innocent Ier, qui les condamna aussi. Ce saint pape étant mort peu de temps après, ils se présentèrent tous deux au pape Zozime son successeur, qui leur permit de se défendre; mais peu après il reconnut leurs erreurs et les condamna. L'empereur Honorius les bannit ensuite de Rome, par un édit donné à Ravenne le 30 avril 418. Pélage se retira alors en Palestine, d'où il fut encore chassé. On ne sait point ce qu'il devint depuis; mais il y a tout lieu de croire qu'il retourna en Angleterre et qu'il y répandit ses erreurs; ce qui porta les évêques des Gaules à y envoyer saint Germain d'Auxerre pour les réfuter. L'hérésie de Pélage s'étendit en Orient et en Occident, et y jeta de si profondes racines, qu'elle y a subsisté jusqu'aujourd'hui en différentes sectes. Il nous reste de Pélage une Lettre à Démétriade, dans le tome II de saint Augustin, des B. B. des fragmens de ses quatre livres du libre arbitre, et des Commentaires sur les épîtres de saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix Operum sancti Augustini*, Antuerpiæ, 1703, in-fol. Saint Augustin est de tous les pères celui qui l'a combattu avec plus de force. Ce sont ses sectateurs que l'on nomme *Pélagiens*. Le cardinal Noris a donné l'histoire de ces hérétiques, et le père Patouillet aussi, 1751, in-12; mais cette dernière est moins une Vie de Pélage que des invectives contre ceux qui suivent les sentimens de saint Augustin sur la manière dont la grâce agit sur le cœur humain.

PELAGE ALVARÈS ou ALVARÈS PELAGE. *Voyez* PAES.

PELAGIE (SAINTE), illustre pénitente du 5e siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche; mais s'étant convertie, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, où, déguisée en homme, et se faisant appeler Pélage, elle mena une vie très austère. On reconnut son sexe après sa mort.

Sainte Pélagie, vierge et martyre d'Antioche, dans le 4e siècle, durant la persécution de Maximin Daïa, laquelle se précipita du haut du toit de sa maison sur le pavé pour éviter par cette mort violente la perte de son honneur, que des gens envoyés par le magistrat païen voulaient lui ravir.

PELARGUS, *Voyez* STORCK.

PÉLÉE, épousa Thétys, néréïde, dont il eut Achille.

PELETIER. *Voyez* PELLETIER.

PELIAS, fils de Neptune et de Tyro, et frère d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason, ayant atteint l'âge de 20 ans,

se fit reconnaître par ses parens, et redemanda ses états. Pélias ne les lui refusa pas; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la Toison d'or, croyant qu'il périrait dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avait promis de le rajeunir, comme elle avait fait Eson.

PELISSIER, PELICIER ou PELLICIER (GUILLAUME), célèbre évêque de Montpellier, né dans un petit bourg de ce diocèse, s'acquit l'estime de François Ier, qu'il accompagna à Marseille, et qui l'envoya ambassadeur à Venise en 1540. Il obtint de Paul III la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier : ce qu'il exécuta au retour de son ambassade de Venise en France. Il s'opposa avec zèle au progrès du calvinisme en Languedoc : ce qui n'empêcha point ses ennemis de l'accuser d'en avoir les sentimens. Il fut aussi accusé de libertinage, et mourut à Montpellier en 1568, d'un ulcère dans les entrailles, causé par l'ignorance ou par la malice d'un apothicaire, qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Ce prélat avait une belle bibliothèque, et de précieux manuscrits qu'il avait achetés à Venise et ailleurs, et dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du Roi. Il laissa aussi en manuscrit plusieurs ouvrages de sa composition. Cujas, Rondelet, Turnebe, M. de Thou, Scevole de Sainte-Marthe, et les autres savans font de lui de grands éloges.

PELL (JEAN), mathématicien anglais, né à Southwyke le 1er mars 1611, fut professeur de mathématiques à Bréda, résident pour Cromwel chez les Suisses, et enfin curé de différentes paroisses. Il était marié et avait des enfans, ce qui, joint à son incapacité dans les affaires temporelles, le réduisirent à manquer de tout; il fut mis en prison, et enterré aux dépens de ses amis dans la paroisse de Saint-Gilles. Il est mort le 16 décembre 1685. On a de lui une Dissertation sur le pape, 1664, in-4°; une Table de dix mille nombres carrés, 1672, in-fol.; des Additions à l'algèbre de Rhonius, en anglais, 1668, in-4°.

PELLEGRIN TIBALDI ou PELLEGRIN DE BOLOGNE, célèbre peintre et architecte du 16e siècle, était natif de Bologne, et fils d'un architecte milanais. Il excella dans l'architecture et dans la peinture; mais ignorant comme tous les habiles artistes le talent de se faire valoir, et ennuyé d'une vie pénible, il se mit derrière un buisson dans le dessein de s'y laisser mourir de faim. Le pape Grégoire XIII, se promenant vers ce lieu, y fut attiré par une voix plaintive, et fort étonné du projet de Pellegrin, il l'employa dans ses bâtimens. Il fut aussi occupé par le cardinal Borromée, et par Philippe II, roi d'Espagne, et mourut à Milan, comblé d'honneurs et de biens, en 1591, à 70 ans.

PELLEGRIN (SIMON-JOSEPH DE), poète français, fils d'un conseiller au siége de Marseille, et natif de cette ville, entra jeune dans l'ordre des servites, et demeura long-temps parmi eux à Moutiers, au diocèse de Riez. Ensuite, ennuyé de ce genre de vie, il le quitta, retourna à Marseille, et s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier. De retour à Marseille en 1703, après avoir fait deux courses, il remporta le prix de poésie de l'académie française en 1704, par son Epître sur le glorieux succès des armes de sa majesté, en 1703. Il avait envoyé avec cette Epitre une Ode sur le même sujet. Il vint à Paris recevoir lui-même le prix qui lui était adjugé. L'abbé de Choisi lui dit en cette occasion qu'il avait eu un concurrent qui avait balancé quelque temps les suffrages de l'académie; mais il se trouva que la pièce qui avait balancé les suffrages était cette Ode même que l'abbé Pellegrin avait envoyée avec son Epître. Cette singularité ayant fait quelque bruit, madame de Maintenon voulut connaître l'auteur des deux pièces. L'abbé Pellegrin en fut très-bien reçu, et obtint par son moyen un bref de translation dans l'ordre de Cluni; il fit par reconnaissance des Cantiques pour les demoiselles de Saint-Cyr. Comme il était sans biens, il avait chez lui, pour subsister, une espèce de boutique ouverte d'épigrammes, de madrigaux, d'épitalames et de complimens, pour toute sorte de fêtes et d'occasions, qu'il vendait plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différente mesure. Il travailla aussi pour les diffé-

rens théâtres de Paris, et pour l'Opéra-Comique, quoiqu'il dît tous les jours la messe, ce qui fit dire :

> Le matin catholique et le soir idolâtre,
> Il dîna de l'autel et soupa du théâtre.

Il fut interdit par le cardinal de Noailles, et cet interdit ne fut jamais levé. L'abbé Pellegrin eut depuis une pension sur le Mercure, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Il ne répondit jamais avec aigreur aux divers traits satiriques lancés contre lui, et n'attaqua la réputation de personne. Il mourut à Paris avec des sentimens pleins de religion, le 5 septembre 1745, à 82 ans. On a de lui 1° des Cantiques spirituels, in-8°; des Noëls, in-8°; 2° Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, mise en cantiques, 2 vol. in-8°; les Psaumes de David, en cantiques, in-8°; 3° l'Imitation de J.-C., de même, in-8°; 4° Les OEuvres d'Horace, en vers français, Paris, 1715, 2 vol. in-12 : cet ouvrage ne contient que les cinq livres des odes. Le libraire et le public le dispensèrent de traduire le reste. Comme il avait ajouté le texte d'Horace à sa traduction, M. de la Monnoye fit à ce sujet cette jolie épigramme :

> Il faudrait, soit dit entre nous,
> A deux divinités offrir ces deux Horaces;
> Le latin à Vénus, la déesse des grâces,
> Et le français à son époux.

5° un grand nombre d'Odes, de Tragédies, de Comédies et d'Opéras, etc. Les plus estimées de ces dernières pièces sont l'opéra de *Jephté*, la tragédie de *Pélopée*, et la comédie du *Nouveau-Monde*; mais on révoque en doute que cette dernière pièce soit de lui. Quoi qu'il en soit l'abbé Pellegrin n'était point un homme sans talens ni sans mérite; mais son indigence le mit dans la nécessité de travailler à la hâte et de faire un nombre prodigieux de pièces dont la plupart sont mauvaises, plusieurs indécentes, et un petit nombre dignes d'être lues.

PELLERIN (Joseph), après avoir rempli les fonctions de commissaire général et de premier commis de la marine pendant quarante ans, profita du loisir que lui procura sa retraite pour composer un des plus beaux cabinets de médailles, dont le roi a fait l'acquisition en 1776. Il est mort le 30 août 1782, dans sa 99ᵉ année. Ses recherches ont beaucoup développé la science numismatique dans son *Recueil de médailles des peuples et des rois*, Paris, 1762 et suiv., 8 vol. in-4°, dont voici le détail : Recueil de médailles des rois, 1762, in-4°; Recueil de médailles des peuples et des villes, 1763, 3 vol.; Mélanges de diverses médailles, 1765, 2 vol.; Supplément aux six volumes et la table des sept, 1766, 1 vol.; troisième et quatrième Supplémens, 1767, 1 vol. Il a donné depuis, Lettres de l'auteur du Recueil de médailles, Francfort (Paris), 1768 et 1770, 1 vol. in-4°, qui fait le neuvième; Additions à ces neuf volumes, 1 vol. in-4°, mince.

PELLETIER (Jacques), savant médecin et célèbre mathématicien, naquit au Mans le 25 juillet 1517, d'une bonne famille. Il devint principal du collége de Bayeux, puis de celui du Mans à Paris, où il mourut au mois de juillet 1582. On a de lui 1° de mauvaises OEuvres poétiques, qui contiennent quelques traductions en vers, 1547, in-8°; un autre Recueil, 1555, in-8°; un autre en 1581, in-4°; traduction en vers français de l'Art poétique d'Horace, 1545, in-8°; un Art poétique en prose, 1555, in-8°, où il y a de bonnes maximes et des pensées justes; 3° des Dialogues sur l'orthographe et la prononciation française, in-8°, où il veut réformer l'une et l'autre par un système ridicule d'écrire comme l'on prononce, qu'il a suivi dans ses OEuvres en français, ce qui en rend la lecture encore plus désagréable. Il fit ce mauvais ouvrage étant secrétaire de l'évêque du Mans; 4° des Commentaires latins sur Euclide, in-8°; quelques autres ouvrages de mathématiques, estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendait, la quadrature du cercle; 5° la Description du pays de Savoie, 1572, in-8°; 6° un petit Traité latin de la peste; un autre pour concilier plusieurs endroits de Galien et quelques autres, réunis en un vol. in-4°, 1559. Il eut cinq frères, tous habiles et célèbres dans la république des lettres. Jacques ou Julien, le dernier de tous, curé de Saint-Jacques-la-Boucherie, après son frère Jean en 1583, fut un fameux ligueur du conseil des Seize.

Il eut part à la mort de Brisson, et fut obligé de s'enfuir après la réduction de Paris, ayant été condamné à être rompu vif pour cela en 1595.

PELLETIER (Claude Le), né à Paris en 1630, après avoir fait d'excellentes études, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis au parlement, ensuite président de la 4me chambre des enquêtes, temps auquel il travailla avec M. de Lamoignon à corriger le droit français, et prévôt des marchands en 1668. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683 à Colbert dans celle de contrôleur-général des finances, dont il se démit six ans après, et quitta entièrement la cour en 1697, pour ne plus s'occuper que de l'étude et de l'affaire de son salut. Il venait passer tous les carêmes aux chartreux, où il avait un appartement, et demeurait tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut le 11 août 1711, à 81 ans, avec de grands sentimens de piété. On a de lui 1° un très-grand nombre de petits volumes in-12, qui consistent en des Extraits et des Recueils très-bien faits de l'Écriture, des pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes; 2° *Comes senectutis*, petit ouvrage excellent, et le *Comes rusticus*, que l'on estime aussi; 3° les éditions de ses oncles maternels Pierre et François Pithou, sur le droit canon et civil. *Voy.* Pithou. La Vie de Claude Le Pelletier a été écrite en latin avec élégance par M. Boivin le cadet, in-4°.

PELLETIER (Jean Le), marchand de saline, naquit à Rouen le 29 décembre 1633. Il s'appliqua d'abord à la peinture; et, ayant atteint l'âge de 20 ans, il voulut apprendre le latin. Il n'eut un maître pour l'étude de cette langue que pendant un mois, et l'apprit ensuite très-bien seul, aussi bien que l'italien, l'espagnol, le grec, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la médecine et la chimie; à l'âge de 40 ans il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et il continua cette étude jusqu'à sa mort, arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui 1° une excellente Dissertation sur l'Arche de Noé, et sur l'Hémine de saint Benoit, c'est un gros volume in-12; 2° des Dissertations sur la Bible, répandues dans le journal de Trévoux; 3° une Traduction française de la vie de Sixte V, par Léti; Caractère d'Élisabeth et de ses favoris, traduit de Robert Naunton, dans les dernières éditions de la Vie d'Elisabeth par Léti.

PELLETIER (Claude Le), docteur en théologie, et chanoine de Reims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la bulle *Unigenitus;* ils sont mal écrits et peu estimés.

PELLETIER DE SOUZI (Michel Le), frère de Claude, contrôleur général, mort en 1711, naquit à Paris le 12 juillet 1640. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement en 1665, intendant de Franche-Comté en 1668, et ensuite de Lille. Etant devenu conseiller d'état en 1683, il fut associé en qualité d'intendant des finances à Claude Le Pelletier son frère, qui venait d'être nommé contrôleur-général. M. Le Pelletier de Souzi fut nommé en 1701 conseiller au conseil royal, et directeur général des fortifications. Enfin, à l'exemple de son frère aîné, il quitta la cour à l'âge de 80 ans, et il se retira à l'abbaye de Saint-Victor à Paris, où il vécut près de six ans dans les exercices d'une vie très-chrétienne, et où il mourut le 10 décembre 1725, à 86 ans. Il avait été reçu académicien honoraire de l'académie des inscriptions en 1701, et il en était digne par son érudition et par sa science. On a de M. Le Pelletier de Souzi, dans les premiers Mémoires de l'académie, de savantes recherches sur les Curiosolotes, anciens peuples de l'Armorique, dont il est parlé dans les Commentaires de César.

PELLETIER (Pierre Le), que l'on croit parent de Claude et de Michel Le Pelletier dont il est parlé ci-dessus, était de Paris. Il se fit recevoir avocat au parlement, et négligea sa profession pour se livrer à la poésie. Sa principale occupation était de composer des sonnets à la louange de tout le monde, et dès qu'il savait qu'on imprimait un livre, il allait aussitôt porter un sonnet à l'auteur pour en avoir un exemplaire. Etant devenu amoureux d'une demoiselle, il composa pour elle tant de sonnets, qu'elle se laissa gagner, et qu'elle l'épousa. Il gagnait sa vie à aller en ville enseigner la langue fran-

çaise aux étrangers. Boileau parle souvent de lui, comme d'un mauvais poète, ayant dit dans sa seconde satire :

J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier.

Ce bon homme fut assez simple pour prendre ce vers comme une louange, et la fit imprimer dans un Recueil de poésie où il y avait quelques vers de sa façon. Il mourut à Paris en 1680, et fut enterré à Saint-Séverin.

PELLETIER (Ambroise), né en 1703, à Porcieux en Lorraine, fut bénédictin de Saint-Vannes, et curé de Senones. Il est mort en 1758. On a de lui, *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-fol.

PELLEVÉ ou PELVÉ (Nicolas de), fameux cardinal, naquit au château de Jouy le 18 octobre 1518, d'une noble et ancienne famille de Normandie. Il s'attacha au cardinal de Lorraine, qui contribua à son élévation, et lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Ecosse en 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques, ou pour la douceur ou par la force; mais la reine Elizabeth ayant donné du secours aux Ecossais, il fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il se déclara contre les libertés de l'église gallicane, malgré ses instructions. De retour en France Pie V le fit cardinal en 1570. Deux ans après il alla à Rome, où il servit nos rois avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années; mais dans la suite il devint l'un des premiers chefs de la ligue, et le roi Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585. Il fut fait archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine aux états de Blois, en 1588, et mourut à Paris le 28 mars 1594, à 82 ans, en apprenant que Paris avait ouvert ses portes à Henri IV.

PELLICAN (Conrad), né à Ruffac en Alsace le 8 janvier 1478, se fit cordelier en 1493, et changea le nom de sa famille, qui était Karsiners, en celui de Pellican, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre avec éputation; mais il donna dans les sentimens de Luther, quitta l'habit de religieux en 1526, et alla enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria peu de temps après. Il lia une étroite amitié avec Zuingle, et mourut le 14 septembre 1556, à 78 ans, laissant des Commentaires sur l'Ecriture qui ont été imprimés en 7 vol. in-fol., 1532 à 1537.

PELLISSIER. *Voy.* Pélissier.

PELLISSON FONTANIER (Paul), fils de Jean Jacques Pellisson, conseiller à Castres, et de Jeanne de Fontanier, naquit à Bésiers en 1624, et fut élevé dans la religion prétendue réformée. Pellisson suivit le barreau à Castres avec réputation. Il y eut la petite-vérole, et son visage en fut tellement défiguré, que ses amis eurent de la peine à le reconnaître, et que madame de Sévigné disait qu'il « abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. » Il fit ensuite plusieurs voyages à Paris, dans le dessein de s'y établir. Il acheta une charge de secrétaire du roi en 1652, et devint premier commis de M. Fouquet en 1657. Il eut part à la disgrâce de ce ministre et fut renfermé à la Bastille en 1661, d'où il ne sortit que plus de quatre ans après. Pendant sa prison, s'étant appliqué à la lecture de l'Ecriture sainte et des livres de controverse, il commença à prendre du goût pour l'église catholique; il ne fit cependant abjuration qu'en 1670. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Louis XIV lui donna une pension de deux mille écus, avec un brevet d'entrée, et le chargea du soin d'écrire son histoire. Depuis ce temps, Pellisson ne travailla que pour la religion qu'il avait embrassée, et pour la gloire de son prince. Il acheta une charge de maître des requêtes en 1671, et suivit le roi dans la campagne de 1672 et dans la plupart des campagnes suivantes. Il avait été reçu de l'académie française en 1671. Quelque temps après il se joignit à deux autres académiciens, pour distribuer, de deux en deux ans, un prix à celui qui célébrerait mieux dans une pièce de vers quelques actions du roi. Il fut pourvu, en 1676, de l'abbaye de Gimont, et quelques années après du prieuré de Saint-Orens d'Ausche. Il mourut le 7 février 1693, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° l'*Histoire de l'académie française*

qui lui mérita une place dans cette académie, continuée par l'abbé d'Olivet jusqu'à la fin du 17e siècle, 1730, 2 vol. in-12; 2° *Réflexions sur les différends de la religion*, etc., en 4 vol. in-12, estimés; 3° l'*Histoire de Louis XIV*, 3 vol. in-12: c'est peu de chose; 4° un grand nombre de Discours; la belle Préface qui est à la tête des œuvres de Sarrazin son ami; 5° un Traité de l'eucharistie, in-12; 6° Lettres historiques, 3 vol. in-12, et Œuvres diverses, 3 vol. in-12; 7° des Poésies avec celles de madame la Suze, 5 vol. in-12, etc.; 8° de beaux Factums pour M. Fouquet: il les composa à la Bastille, malgré la vigilance de ses gardes, etc. Tous ces ouvrages sont très-bien écrits en français.

PELLOUTIER (Simon), originaire de Lyon, naquit à Leipsick le 17 octobre 1694. Il fut chargé de l'éducation du fils du prince de Montbelliard, avec lequel il passa les années 1712 et 1713 à Genève, ce qui lui donna occasion de prendre des leçons de théologie de MM. Turretin et Pictet. M. Lenfant, dont il fut aussi disciple, le consacra au service des autels. Il devint pasteur de l'église française de Berlin, conseiller du consistoire supérieur, membre et bibliothécaire de l'académie, et mourut en 1757, à 63 ans. Son *Histoire des Celtes*, imprimée en Hollande en 1740 et 1750, 2 vol. in-12, a été réimprimée à Paris en 1770, 8 vol. in-12, ou 2 in-4°.

PELOPIDAS, célèbre général thébain, reprit Cadmet par stratagème sur les Lacédémoniens, 380 avant J.-C. et se signala avec Epaminondas dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie, surtout à la bataille de Leuctres, 371 avant J.-C., et au siége de Sparte deux ans après. Il persuada aux Thébains de faire la guerre à Alexandre, tyran de Phérès, et eut la conduite de cette guerre; mais il fut tué dans une bataille qu'il gagna sur ce prince, 364 avant J.-C.

PELOPS, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide où il épousa Hyppodamie, fille d'Œnomaüs, roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant que tout le pays qui est au-delà de l'isthme qui compose une partie considérable de la Grèce fut appelé Péloponèse, c'est-à-dire île de Pélops, de son nom, et du mot grec Νῆσος, qui signifie île. Les poètes ont feint que Tantale servit Pélops à la table des dieux, et que Cérès affamée dévora une épaule de ce jeune prince; mais que Jupiter ranima ses membres, et lui mit une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avait mangée. Pélops eut Atrée, Thieste et plusieurs autres enfans.

PELTAN (Théodore Antoine), savant jésuite, ainsi nommé parce qu'il était natif de Pelte, dans le diocèse de Liége, enseigna le grec, l'hébreu et la théologie dans l'université d'Ingolstad, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Augsbourg en 1584. On a de lui divers Traités: *De peccato originali; De satisfactione Christi; De purgatorio; De christianorum scripturis; De Matrimonio; Catena græcorum patrum in proverbia*, et un grand nombre d'autres ouvrages.

PEMBROKE (Marie-Herbert, épouse de Henri, comte de), se distingua, sous la reine Elisabeth et le roi Jacques Ier, par son goût pour la littérature. Elle est morte à Londres le 25 septembre 1621. C'est sous son nom que son frère Philippe Sidney a donné l'Arcadie, traduite en français par Baudoin. Elle a traduit la tragédie d'Annius et des Psaumes de David en vers anglais; on les trouve dans *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12.

PEMBROKE (Guillaume-Herbert, comte de), né à Wilton le 8 avril 1580, succéda aux honneurs de son père en 1601, et mourut à Londres le 10 avril 1630. Il a fait quelques Poésies, imprimées avec d'autres, 1660, in-8°. *Voyez* Herbert.

PENA (Jean), célèbre mathématicien, natif de Moustier au diocèse de Riez en Provence, fut disciple de Ramus pour les belles-lettres; mais on assure qu'il fut ensuite son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au collége royal avec beaucoup de réputation, et mourut le 23 août 1560, à 30 ans. On a de lui, 1° une Traduction latine de la Catoptrique d'Euclide, avec une préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre; 2° une édition en grec et en latin des Sphériques de

Théodose, Paris, 1538, in-4°, etc. Il était d'une illustre famille de la ville d'Aix.

PENELOPE, fille d'Icare, épousa Ulysse, dont elle eut Télémaque. Pendant l'absence d'Ulysse qui était allé à la guerre de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de ses états, divers princes, charmés de la beauté de Pénélope, lui disaient qu'Ulysse était mort, et la pressaient de se déclarer en leur faveur. Elle le promit, à condition qu'ils lui donneraient le temps d'achever une pièce de toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait pendant la nuit l'ouvrage qu'elle avair fait pendant le jour; et par cet ingénieux artifice, elle éluda l'importunité de ceux qui la recherchaient en mariage, jusqu'au retour d'Ulysse. Homère, dans son Odyssée, fait un portrait admirable de la vertu de cette princesse durant l'absence du roi son époux; mais Pausanias soutient au contraire qu'Ulysse la chassa pour s'être abandonnée à ces princes qui lui faisaient la cour, et qu'elle se retira à Sparte, puis à Mantinée, où elle mourut.

PENN (Guillaume), célèbre écrivain parmi les quakers, et le grand boulevart de cette secte, était fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre. Il naquit à Londres en 1644, et fut élevé avec soin dans l'université d'Oxford. Après avoir voyagé en France, son père lui donna, vers 1666, la conduite d'un bien considérable qu'il avait en Irlande; ce qui l'obligea d'aller en cette île. Il assista aux assemblées des quakers ou trembleurs, et se livra tout entier à leur parti. Sa famille s'efforça en vain de dissiper ses illusions: elle fut enfin obligée de l'abandonner à ses caprices. Il voyagea en Hollande et en Allemagne, en 1677, avec Georges Fox, pour prêcher le quakérisme. Il eut de fréquentes conversations en Hollande avec la princesse palatine Elisabeth, tante de Georges Ier, roi d'Angleterre, qui leur fit un accueil très-favorable. De retour à Londres, il y recueillit la succession de son père, qui, entre autres, lui laissa de grandes dettes à recouvrer pour avances faites à la couronne. Au lieu d'argent il reçut, en 1680, la souveraineté et la propriété d'une province de l'Amérique, au sud de Mariland. Le roi Charles II confirma, en 1681, pour lui et pour ses successeurs, la donation de cette province, qui, de son nom et des bois qui l'environnent, a été appelée Pensilvanie. Guillaume Penn y envoya plusieurs colonies de quakers, y fonda la ville de Philadelphie, y établit de bonnes lois qui n'ont pas varié, et fit tellement fleurir les arts et le commerce dans cette province, qu'elle est devenue une des plus riches et des plus considérables de l'Amérique. Il fut en grand crédit auprès du roi Jacques II, dont il avait été favori lorsque ce prince n'était encore que duc d'Yorck. Après que le roi Jacques se fut retiré en France, Penn fut accusé d'entretenir des liaisons secrètes avec lui; mais il s'en justifia, et parla avec tant d'éloquence en présence de ses juges et de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espèce de solitude sous le roi Guillaume, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons, et fit un second voyage en 1699, avec sa femme et sa famille, dans la Pensilvanie, d'où il fut de retour en Angleterre en 1701. La reine Anne eut pour lui beaucoup d'estime, et voulut souvent l'avoir à sa cour; mais l'air de Londres étant contraire à sa santé, il se retira en 1710 à Ruschomb, près de Twiford, dans la province de Buckingham, où il passa le reste de sa vie, et où il mourut en 1718, à 74 ans. Il avait vendu la Pensilvanie à la couronne d'Angleterre 280 mille livres sterling, en 1712. Sa douceur et son esprit pacifique, joints à ses grands talens, lui acquirent partout une grande considération, et le firent extrêmement aimer et respecter des peuples de l'Amérique. On a de lui plusieurs écrits en anglais en faveur de la secte des trembleurs, dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique, et le principal soutien en Europe.

PENNI (Jean-François), peintre italien, naquit à Florence en 1488, et fut élève du célèbre Raphaël, qui l'aimait beaucoup, et qui le chargeait du détail de ses affaires; ce qui fit donner à Penni le surnom d'*il Fattore*. Il fut aussi héritier de Raphaël, conjointement avec Jules Romain. Il excellait surtout dans le paysage, et mou-

rut en 1528. Lucas Penni son frère exerça aussi l'art de la peinture, mais dans un degré fort inférieur. Il s'adonna encore à la gravure, et travailla en Italie, en Angleterre et en France.

PENS (Georges), habile peintre et graveur, natif de Nuremberg, florissait au commencement du 16e siècle.

PENTHESILÉE, reine des Amazones, succéda à Orithye, et donna des preuves de son courage au siége de Troie, où elle fut tuée par Achille. Pline dit, *Liv.* 7, *ch.* 56, qu'elle inventa la hache d'armes.

PEPIN-LE-BREF, ou le PETIT, fils de Charles Martel, et le premier roi de la seconde race de nos monarques, fut proclamé roi de France à Soissons en 752, dans l'assemblée des états-généraux de la nation. Il fut secondé dans cette grande entreprise par le pape Zacharie, et par saint Boniface, archevêque de Mayence, qui fit la cérémonie de son sacre; et tel est le premier sacre de nos rois dont il soit parlé dans l'Histoire par des historiens dignes de foi. En même temps Childéric III fut détrôné, rasé et renfermé dans un monastère. Cependant Pepin-le-Bref demanda, peu de temps après, au pape Etienne II, l'absolution du crime qu'il avait commis en manquant de fidélité à son roi légitime, à qui il avait prêté serment. Il défit ensuite les Saxons, soumit le duc de Bretagne, et passa deux fois en Italie au secours du pape. Il défit Astolphe, roi des Lombards, et prit sur lui l'exarchat de Ravenne, dont il fit don au pape Etienne III et à ses successeurs en 675. Tel est proprement le commencement de la puissance temporelle des papes. Le pape, devenu plus puissant par la mort d'Astolphe, arrivée peu de temps après, servit l'ambition de Didier, général d'Astolphe, et l'aida à s'emparer du royaume des Lombards, au préjudice du frère d'Astolphe. Didier par reconnaissance augmenta et confirma la donation que Pepin avait déjà faite au saint Siége. Pepin-le-Bref, de retour en France, fit la guerre avec succès aux Saxons, aux Esclavons et aux Bavarois; il défit Vaifre, duc d'Aquitaine, et réunit ce duché à la couronne en 768. Il alla ensuite avec Bertrade son épouse et ses enfans au monastère de Saint-Denis, où il mourut d'hydropisie, le 23 septembre 768, à 54 ans. On dit qu'au commencement de son règne, s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas pour lui le respect convenable, à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un jour un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau, et leur dit qu'il fallait lui faire lâcher prise. Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même sur le lion, lui coupa la tête, puis se retournant vers eux: « Hé bien, leur dit-il avec une fierté héroïque, vous semble-t-il que je sois digne de vous commander? » Pepin ne fut pas aussi puissant que Clovis l'avait été. Ce premier conquérant, en partageant les terres à charge de service, s'était réservé le droit de les ôter à ceux qui ne satisferaient pas à leur devoir. Ainsi toute la conquête était en sa main; mais ses successeurs avaient été contraints d'en donner à vie, même de les continuer aux enfans, moyennant une rétribution. Les maires du palais, au temps de Pepin, s'étaient bien donné de garde d'attaquer l'inamovibilité des offices et des terres; ils ne subsistaient eux-mêmes que par-là, et en se conciliant l'amour des seigneurs français par leur complaisance; de sorte que Pepin n'avait pas une autorité aussi grande sur les Francs, que l'avait eue Clovis: il ne l'avait pas même sur le commun peuple. Les Gaulois ou Romains, qui étaient restés libres au commencement de la conquête, et qui payaient de modiques tributs au roi, devenaient peu à peu serfs des seigneurs dans le district desquels ils se trouvaient, et ne payaient plus rien au roi. Ce prince subsistait des terres de la couronne qui lui restaient, et des présens que les seigneurs lui faisaient dans les assemblées de la nation. Son fils Charlemagne étendit ses conquêtes plus loin qu'aucun roi de France, et donna un tel éclat à sa race, qu'elle se maintint sur le trône pendant plus de deux siècles, quoique les sujets qui remplirent le trône n'eussent aucune des vertus propres au gouvernement. Charlemagne et Carloman, fils de Pepin, lui succédèrent, et partagèrent ses Etats.

PEPIN-LE-GROS ou DE HERISTEL, maire du palais de nos rois, était fils d'Anchise, et petit-fils de saint Ar-

noul, qui fut depuis évêque de Metz. Il gouverna en Austrasie, défit le roi Thierry, et posséda toute l'autorité dans les deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert III. Il remporta plusieurs victoires, et mourut dans le château de Jupil, près de Liége, le 16 décembre 714, laissant entre autres enfans Charles Martel, tige de la seconde race de nos rois.

PEPIN Ier, roi d'Aquitaine, second fils de Louis-le-Débonnaire, crut obtenir de Dieu le pardon de ses révoltes contre son père, en fondant les abbayes de Saint-Jean-d'Angély, de Saint-Cyprien de Poitiers et de Brantôme. Son ivrognerie le fit devenir maniaque. Il mourut le 13 janvier 838, et fut enterré à Sainte-Radegonde de Poitiers. Son fils, Pepin II, fut aussi roi d'Aquitaine; mais il indisposa tellement ses sujets, qu'il pillait à la tête des Normands, qu'ils le prirent et le livrèrent aux Français, qui le firent renfermer à Senlis en 864.

PEPUSCH (JEAN-CHRISTOPHE), fameux musicien, né à Berlin en 1667, passa en Angleterre en 1700, et fut honoré du titre de docteur en musique à Oxford en 1713; il suivit, en 1724, le docteur Berkeley aux Bermudes. A son retour il se maria à Londres, où il mourut le 20 juillet 1752. L'étude qu'il fit de la musique des Grecs et des anciens l'a fait regarder comme le premier dans la théorie de la musique. Il est enterré dans la chapelle de Charterhouse, sous une inscription.

PEQUIGNY (BERNARDIN DE), *Bernardinus à Piconio*, savant capucin, né à Péquigny en Picardie en 1633, et mort à Paris le 9 décembre 1709, à 76 ans, est auteur d'un Commentaire sur les Évangiles, in-fol., en latin, et d'une Triple exposition sur les Épitres de saint Paul. Ce dernier ouvrage, qui est estimé, est en latin, 1703, en un volume in-fol., et en français, en quatre volumes in-12. Ces quatre volumes en français sont un abrégé du Commentaire latin.

PERAU (GABRIEL-LOUIS-CALABRE), licencié en théologie, s'abstint de la prêtrise par humilité. Ses travaux littéraires le firent connaître plus qu'il ne chercha lui même à être connu. Le roi le gratifia d'une pension dont il ne jouit qu'un an, étant mort à Paris sa patrie en 1767, à 67 ans. Il avait aussi recouvré la vue peu avant sa mort. Le principal de ses ouvrages est la continuation des *Hommes illustres de France*, de Dauvigny, tomes XIII à XXIII. Il a donné une *Description des Invalides*, 1756, in-fol; *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, in-12.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes de ce héros, et après sa mort, ayant épousé Cléopâtre sa sœur, il voulut usurper l'empire; mais il ne réussit point dans ses projets ambitieux; car étant entré en Égypte pour y attaquer Ptolomée Lagus, il fut tué dans une sédition par quelques-uns de ses cavaliers, 322 avant J.-C. et deux ans après la mort d'Alexandre. Vain, emporté, cruel, il ne sut gagner ni l'amitié de ses officiers, ni la confiance de ses soldats. Il ne faut pas le confondre avec trois rois de Macédoine, nommés Perdiccas.

PEREFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), fameux archevêque de Paris, et proviseur de Sorbonne, était fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rhodez; mais ne pouvant résider à son évêché, il en donna sa démission. Il fut fait archevêque de Paris en 1664, et par l'avis du père Annat, jésuite, il publia peu de temps après un mandement pour la signature pure et simple du Formulaire d'Alexandre VII. La distinction qu'il y fit de *foi divine* et de *foi humaine* fit grand bruit, et fut attaquée par le célèbre Nicole. Ayant voulu faire signer le Formulaire aux religieuses de Port-Royal, il y trouva de la résistance, ce qui occasionna beaucoup d'écrits contre sa conduite. Il avait naturellement beaucoup de douceur dans le caractère, et il ne se porta qu'avec une peine extrême à agir contre ces fameuses religieuses. Il mourut à Paris le 31 décembre 1670. Il avait été reçu de l'académie française en 1654. On a de lui 1° une excellente Histoire du roi Henri IV, Elzévir, 1661, in-12: quelques auteurs prétendent que Mézerai est le vrai auteur de cette histoire, et que M. de

Perefixe n'a fait que l'adopter, mais ils n'en apportent aucune preuve; 2° un livre intitulé *Institutio Principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant.

PEREGRIN, fameux philosophe cynique, surnommé *Protée*, se brûla vif à Olympie par vanité, dans le 2e siècle, sous l'empire de Marc-Aurèle. Lucien a donné une bonne relation de sa mort.

PEREIRA, *Pererius*, (BENOÎT), savant jésuite espagnol, natif de Valence, dont on a de savans Commentaires sur la Genèse et sur Daniel, et d'autres ouvrages. Il mourut à Rome le 6 mai 1610, à 75 ans.

PEREIRA (GEORGES-GOMEZ), fameux médecin espagnol, qui vivait au milieu du 16e siècle, affecta de combattre les opinions les mieux établies, et de soutenir des paradoxes. Il rejeta la matière première d'Aristote, et traita fort mal Galien sur la doctrine des fièvres. C'est lui qui enseigna le premier cette opinion, que les bêtes sont de pures machines, et qu'elles n'ont point d'âmes sensitives; doctrine que Descartes adopta dans le siècle suivant. Pereïra soutint cette opinion, dans un livre qu'il intitula *Antoniana Margarita*, pour faire honneur aux noms de son père et de sa mère : ce livre, qui est fort rare, fut imprimé en 1554. On a encore de Pereïra une Apologie de ses sentimens, imprimée en 1554, in-fol : il faut qu'elle soit jointe aux objections de Palacios. Il y en a encore une réfutation extrêmement rare, intitulée *Indecalogo contra Antoniana margarita*, 1556, in-8°, et un autre ouvrage intitulé *Nova veraque medicina*, imprimé en 1558, in-fol : tous ces ouvrages sont imprimés à Medina-del-Campo; le dernier est le moins intéressant et le plus rare.

PERELLE (GABRIEL), avec ses deux fils Adam et Nicolas, ont gravé, sur la fin du 17e siècle, les estampes qu'on réunit sous le titre de Délices de Paris, Délices de Versailles et des maisons royales, 2 grands vol. in-fol. Le père fut plus habile que ses fils; ses Paysages ont un effet piquant et pittoresque.

PEREYRA (MANUEL), sculpteur portugais, établi à Madrid, où il est mort en 1667, à 63 ans, devint aveugle, et l'on prétend que depuis cet accident il conduisit le travail d'un de ses élèves pour faire une statue de saint Jean-de-Dieu, qui est de la plus grande beauté.

PEREZ (ANTONIO), habile écrivain espagnol, était neveu de Gonsalvo Pérez, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II. Il eut divers emplois à la cour d'Espagne, et devint secrétaire d'état avec le département des affaires d'Italie; mais dans la suite, étant tombé dans la disgrâce, à cause d'une intrigue de galanterie avec une maîtresse du roi, il fut obligé de se retirer en France, où le roi Henri IV lui donna de quoi subsister avec honneur. Il mourut à Paris en 1611. On a de lui des Lettres ingénieuses, des Relations curieuses en espagnol, et d'autres ouvrages estimés, Paris, 1598, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Antonio Perez, jurisconsulte espagnol, natif d'Alforo sur l'Ebre, qui fut professeur en droit dans l'université de Louvain, au 17e siècle, et dont on a divers ouvrages, entre autres des Commentaires sur le code et le digeste, Elzévir, 1661, 3 vol. in-4°, ni avec Antonio Perez, archevêque de Tarragone, mort à Madrid le 1er mai 1637, à 68 ans. On a de ce dernier des Sermons, et plusieurs Traités de théologie, entre autres *Pentateuchus fidei*, Matriti, 1620, 5 tomes en un volume in-fol., rare.

PERGAME, royaume de l'Asie-Mineure, échut à Lysimaque après la bataille d'Ipsus: celui-ci déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philetère. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de la ville et des trésors; telle fut l'origine du royaume de Pergame avant J.-C.

Philætærus.	282
Eumènes.	263
* Attale, premier roi.	241
* Eumènes II.	197
* Attale II.	159
* Attale III.	138
* Aristonicus.	133

Ce royaume fut réduit en province romaine en 126, en vertu de la donation qu'Attale en avait faite aux Romains. *Voy*. comme à Argos.

PERGOLÈSE, l'un des célèbres musiciens qui aient paru en Italie, était de Naples. Ses principaux ouvrages

sont des Ariettes ; la *Serva padrona* ; *Il Maestro di musica*, intermèdes ; un *Salve regina*, et le *Stabat mater*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Il mourut vers 1733, à 32 ans, comme il finissait la musique du dernier verset de ce *Stabat mater*. Quelques-uns croient qu'il fut empoisonné par ses envieux. D'autres disent qu'il mourut d'une attaque de pleurésie.

PÉRI (Dominique), pauvre et misérable berger, qui devint poète en lisant l'Arioste. On a de lui *Fiezole distrutta*, Florence, 1619, in-4°.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe et de Corcyre, fut mis au nombre des sept sages de la Grèce, quoiqu'on eût dû plutôt le placer au nombre des plus méchans hommes, puisqu'il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, 626 ans avant J.-C. Le commencement de son règne fut assez doux ; mais il devint très-cruel depuis qu'il eut envoyé vers le tyran de Syracuse, pour le consulter sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci, ayant entendu les envoyés de Périandre, les mena dans un champ, et pour toute réponse, il arracha devant eux les épis qui passaient les autres en hauteur. Périandre, au récit de cet action, comprit la leçon qu'elle renfermait. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Il s'abandonna à plusieurs crimes énormes : il commit un inceste avec sa mère, fit mourir sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Epidaure, sur de faux rapports ; et, ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portaient pour leur parure. Périandre passa pour l'un des plus grands politiques de son temps. L'une de ses maximes favorites était « qu'il faut garder sa parole, et cependant ne point faire scrupule de la rompre, quand ce que l'on a promis est contraire à ses intérêts ; que non-seulement il faut punir les crimes, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourraient les commettre ; » maximes pernicieuses adoptées depuis par Machiavel. Périandre aimait la paix ; et pour en jouir plus sûrement, il fit construire et équiper un grand nombre de vaisseaux qui le rendirent formidable à ses voisins. Il réconcilia les Athéniens avec ceux de Mytilène, fit mourir les matelots corinthiens qui avaient jeté Arion dans la mer, et mourut lui-même après un règne de 41 ans, 585 ans avant J.-C.

PERIBÉE. *Voy.* Alcinous.

PÉRICLÈS, l'un des plus grands hommes que l'ancienne Grèce ait produits, naquit à Athènes, et fut élevé avec tout le soin imaginable. Il eut entre autres maîtres Zénon d'Elée et Anaxagoras, et devint grand capitaine, habile politique et excellent orateur. Il s'acquit dans le gouvernement d'Athènes une aussi grande autorité que s'il eût été un monarque, et fit bannir par l'ostracisme Cimon son concurrent. On dit que la sœur de Cimon censurant en cette occasion la conduite de Périclès, il lui dit pour toute réponse : « Vieille comme vous êtes, vous ne devriez plus user de fard. » Il fit néanmoins rappeler Cimon quelque temps après. Périclès commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse. Il remporta une célèbre victoire près de Némée, contre les Sicyoniens, ravagea l'Acarnanie à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait ; et, ayant déclaré la guerre aux Samiens, 441 ans avant J.-C., il prit Samos après un siége de neuf mois. Ce fut durant ce siége qu'Artemon de Clazomène inventa le bélier, la tortue, et quelques autres machines de guerre. Périclès engagea les Athéniens à continuer la guerre contre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta ses emplois ; mais on fut bientôt contraint de les lui rendre. Il mourut dans la troisième année de cette guerre, 429 ans avant Jesus-Christ, après avoir joint le Pyrée à la ville d'Athènes par une longue muraille, et avoir élevé neuf trophées pour monumens de ses victoires ; ses deux fils légitimes étaient morts avant lui. Toutes les fois que Périclès prenait le commandement, il faisait cette réflexion, « qu'il allait commander à des gens libres, et qui de plus étaient Grecs et Athéniens. » On dit que le poète Sophocle son collègue, s'étant récrié à la vue d'une belle per-

sonne : « Ah ! qu'elle est belle ! » Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue. « Au milieu des éloges prodigués à Périclès, pour avoir rempli Athènes de temples, de théâtres, de statues, d'édifices publics, modèles et règles du goût de toute la postérité, Platon demandait si l'on pouvait nommer un seul homme, à commencer par ses propres enfans, que Périclès eût rendu, par ses soins, plus sage et plus homme de bien. Il remarquait au contraire qu'il avait par sa conduite fait perdre aux Athéniens les vertus de leurs ancêtres, et qu'il les avait rendus paresseux, mous, causeurs, curieux, amateurs de folles dépenses, admirateurs de choses vaines et superflues, d'où il concluait que c'était à tort qu'on donnait de si grandes louanges à son administration. Pourquoi Platon ne savait-il pas que les hommes donnent plus de louanges à ce qui plaît qu'à ce qui est utile? Périclès son fils naturel combattit avec valeur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, 405 ans avant J.-C., et fut cependant condamné à perdre la tête pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner.

PERIEGETE (Denys). *Voyez* Denys de Carax.

PERÎER, *Voyez* Perrier.

PÉRIERS (Bonaventure des), fameux écrivain du 16e siècle, natif d'Arnay-le-Duc en Bourgogne, fut en 1536 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier. On dit qu'il se tua dans la suite d'un désespoir, malgré ses gardes, en 1544. On a de lui plusieurs ouvrages, dont celui qui a fait le plus de bruit est intitulé *Cymbalum mundi*, ou Dialogues satiriques sur différens sujets, 1537, in-8°, rare; l'édition de 1538 est rare aussi. Ce livre fut censuré en Sorbonne en 1538. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711 à Amsterdam, in-12, et à Paris, 1732, petit in-12 : cet ouvrage, à quelques obscénités près, pèche bien plus contre le bon sens que contre la religion. Les autres écrits de des Périers sont une Traduction en vers français de l'Andrienne de Térence, 1537, in-8° ; une Traduction en français du cantique de Moïse; un Recueil de ses Œuvres, 1544, in-8°; *Nouvelles récréations et joyeux devis*, 1561, in-4°, et 1571, in-16, 1711, 2 volumes, et 1735, 3 volumes in-12; il n'est pas constant que ce dernier ouvrage soit de lui. On dit qu'il eut aussi beaucoup de part à la *Marguerite des Marguerites*; à l'*Eptameron de la reine de Navarre*, et à la Bible française d'Olivetan.

PERIGNON (D. Pierre), né à Sainte-Menehould, entra chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne, à Verdun, le 3 juillet 1658. La Champagne lui a l'obligation d'avoir appris à mélanger les raisins de différentes côtes, pour en faire le vin délicat qui a tant de réputation. Il a laissé aussi des Mémoires sur la façon de provigner et tailler la vigne, et sur celle de faire et gouverner les vins. Il conserva la finesse du goût pour savoir assigner le terroir de chaque raisin, jusqu'à sa mort, arrivée à Hauvillers le 24 septembre 1715.

PERINGSKIOLD (Jean), né à Strengnes dans la Sudermanie le 6 octobre 1654, d'un père qui était professeur en éloquence et en poésie, se rendit habile dans les antiquités du Nord, et en devint professeur à Upsal, secrétaire antiquaire du roi de Suède, et conseiller de la chancellerie pour les antiquités. Il mourut le 24 mars 1720 Il a eu deux femmes, et a laissé de la première un fils qui lui a succédé dans ses charges. Ses principaux ouvrages sont une Histoire des rois du Nord, celle des rois de Norwége, 1697, 2 volumes in-fol.; une édition de Jean Messenius, touchant les rois de Suède, de Danemarck et de Norwége, imprimée en 1700, en 14 volumes in-fol., etc. Tous les ouvrages de Peringskiold sont excellens et très-estimés.

PERION (Joachim), docteur de Sorbonne dans le 16e siècle, naquit à Cormery en Touraine, et se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517. Il s'acquit dans son temps une grande réputation par ses ouvrages, et mourut dans son monastère, vers 1559, âgé d'environ 60 ans. On a de lui quatre Dialogues latins sur l'origine de la langue française, et sur sa conformité avec la grecque, Paris, 1555, in-8°; des écrits en faveur d'Aristote et de Cicéron contre Pierre Ramus, in-8°; des

Traductions latines de quelques livres de Platon et d'Aristote, et de saint Jean Damascène, etc.; des Lieux théologiques estimés, Paris, 1549, in-8°, et d'autres ouvrages bien écrits en latin, ce qui était rare parmi les théologiens de son temps, mais peu exacts pour les faits et sans critique.

PERIPATÉTICIENS. *Voyez* ARISTOTE.

PERIZONIUS (JACQUES), né à Dam le 26 octobre 1651, devint recteur de l'école latine à Delft, et ensuite professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université de Franeker en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. Il y mourut le 6 avril 1715, à 64 ans. On a de lui 1° un grand nombre de savantes Dissertations sur divers points de l'histoire; 2°. *Origines Babylonicæ et Egyptiacæ*, Leyde, 1711, 2 volumes in-8°, ouvrage curieux où il réfute Marsham sur plusieurs points. On estime davantage la réimpression d'Utrecht, 1736, 2 volumes in-8°, à cause des notes de Duker; 3° *Animadversiones historicæ*, in-8°: ce sont des explications de plusieurs endroits de différens auteurs grecs et latins; 4° des Commentaires historiques sur ce qui s'est passé dans le 17e siècle, in-8°; 5° des Harangues, etc.: tous ces ouvrages sont en latin.

PERKIN, imposteur qui se donna pour le duc d'Yorck, fils d'Edouard IV, se nommait Warbeck, et était d'une famille juive convertie, établie dans les Pays-Bas. Ses père et mère étant passés en Angleterre, il naquit à Londres, et eut pour parrain Edouard IV, qui le nomma *Pierre*, dont on a fait *Perkin*. L'honneur que reçut en cette occasion une famille qui n'avait pas lieu d'y prétendre, fit penser que ce prince, qui aimait les femmes, pouvait bien être son père. Quoi qu'il en soit, il fut élevé en Flandre, et il parut à la duchesse de Bourgogne un sujet capable de troubler le règne de Henri VII qu'elle haïssait. Elle instruisit Perkin pour lui faire jouer le rôle du duc d'Yorck, que Richard III avait fait mourir. Il fut reconnu en cette qualité par le roi de Portugal, le roi de France et le roi d'Ecosse; il eut beaucoup de partisans en Angleterre, néanmoins il fit peu de progrès. S'étant sauvé dans un asile, le roi lui promit la vie s'il se rendait volontairement : il accepta le parti, et fut envoyé à la Tour. Il y forma le dessein de se sauver, et fit entrer dans son complot le comte de Warwick, que Richard III y avait fait enfermer, après avoir fait mourir son père, le duc de Clarence, dans un tonneau de malvoisie. Henri VII, à son avénement au trône, l'avait fait transférer à la Tour; le complot fut découvert; Perkin fut pendu, et le comte de Warwick fut décapité. L'intérêt que Henri avait de se défaire de ces deux personnes a donné lieu de croire qu'il avait fourni les moyens et l'idée de cette entreprise pour s'en débarrasser. Le comte de Warwick était gardé en prison par des princes à qui il faisait ombrage; il n'avait jamais commis aucun crime qui méritât la mort; le désir de recouvrer sa liberté lui en tint lieu. Cette catastrophe, qui indigna le peuple contre Henri, arriva en 1409.

PERKINS (GUILLAUME), savant docteur et théologien anglais, né à Morston dans le comté de Warwick en 1558, devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut le 18 décembre 1602, à 43 ans. On a de lui des Commentaires sur une partie de la Bible, et un grand nombre d'ouvrages théologiques imprimés en trois volumes in-fol.; on estime surtout son Traité des cas de conscience.

PERMISSION (BERNARD-BLUET D'ARBÈRES, comte de), nom d'un homme qui trouvait le moyen de vivre en distribuant des extravagances imprimées à différentes personnes qui lui donnaient de l'argent : ce sont des oraisons, des sentences et principalement des prophéties; la plupart se trouvent réunies sous le titre de ses œuvres. Il y prend le titre de chevalier des ligues des treize cantons suisses, et le dédiait à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Il parait que l'exemplaire doit contenir 103 pièces; la 38e et la 82e partie doivent être doubles et différentes, de 12 pages chacune. Dans la 61e il y a un supplément de 4 pages qui commence par *Libéralités* que j'ai reçues; mais on n'en connait pas d'exemplaires complets. Son Testament, imprimé en 1606, in-8°, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché

l'explication des énigmes de ce livre ; chacun a cru y trouver ce qu'il cherchait, comme des prédictions d'événemens, d'autres les mystères du grand œuvre ; mais dans le fait, ce sont des visions qui partent d'une tête moins folle que celle de ceux qui les accueillaient avec de l'argent, à moins que la charité ne les guidât.

PERMOSER (Balthasar), habile sculpteur, né à Cammer en Bavière, exerça son art à Dresde, où il s'est érigé un magnifique tombeau à Fridéricstad, et à Vienne, où l'on voit de lui une belle statue du prince Eugène, et beaucoup d'autres morceaux. Il est mort à Dresde en 1732.

PERNETY (l'abbé Jacques), parent du Bénédictin, et historiographe de la ville de Lyon, est mort le 6 février 1777, à 81 ans. Ses ouvrages, en assez grand nombre, sont déjà à peu près oubliés : *Abus de l'éducation*, 1728, in-12; le *Repos de Cyrus*, 1732, in-12; *Conseils de l'amitié*, 1746, in-12; *Lettres sur les physionomies*, in-12; *Histoire de Favoride*, in-12; *Observations sur la vraie Philosophie*, 1757, in-12; les *Lyonnais dignes de mémoire*, 1757, 2 vol. in-8º.

PEROT ou PERROT (Nicolas), natif de Sasso-Ferrato, d'une illustre famille, que l'on croit descendue de la maison de Lévi en France, fut obligé d'enseigner le latin pour subsister. Il mit à l'usage de ses écoliers les rudimens du latin dans un meilleur ordre et dans une méthode plus courte qu'ils n'étaient auparavant, et alla ensuite à Rome, où il se fit extrêmement aimer du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort du pape Paul II. Ce fut alors que par une imprudence on dit qu'il fit manquer à Bessarion la papauté, car les cardinaux s'étant réunis au choix de ce cardinal, trois d'entre eux allèrent à sa cellule, pour lui faire part de leurs intentions et pour le saluer pape ; mais Perot ne voulut jamais les laisser entrer, sous prétexte qu'ils pourraient détourner Bessarion de ses études. Ce cardinal, informé de l'étourderie de son conclaviste, ne s'en émut pas davantage, et lui dit seulement d'un ton doux et tranquille : « Par votre soin à contretemps, vous m'avez ôté la tiare, et à vous le chapeau. » Perot s'acquit l'estime de plusieurs papes, et devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie. Il fut fait archevêque de Siponto en 1458, et mourut en 1480, à Fugicura, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Il traduisit de grec en latin les cinq premiers livres de l'histoire de Polybe ; il fit un traité *De generibus metrorum*, 1497, in-4º; *Rudimenta Grammatices*, Rome, 1473, in-fol., etc. ; mais son plus fameux ouvrage est un long commentaire sur Martial, qu'il a intitulé *Cornucopia, seu latinæ linguæ Commentarius*, et dont la meilleure édition est de 1513, in-fol : il y a beaucoup d'érudition profane dans ce livre, dont Calpin a fait un grand usage dans son Dictionnaire. Il ne faut pas le confondre avec François Perot ou Perrot, ami de Fra Paolo, et auteur d'un livre italien estimé, dans lequel il réfute la bulle de Sixte V, contre le roi de Navarre.

PERPETUE (Sainte) et FELICITÉ (Sainte), célèbres martyres, que l'on croit avoir souffert la mort à Carthage pour la foi de Jésus-Christ en 203 ou 205. Dom Ruinart a donné les Actes de leur martyre.

PERPINIEN (Pierre Jean), savant jésuite espagnol, né à Elche au royaume de Valence, fut le premier jésuite qui fut professeur d'éloquence à Coimbre. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Écriture sainte dans le collége de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris, où il mourut le 28 octobre 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret et Paul Manuce en font un grand éloge. Ses ouvrages ont été imprimés à Rome en 1749, en 4 vol. in-12, par les soins du père Pierre Lazeri, jésuite : ils contiennent dix-neuf belles Harangues ; la Vie de sainte Elisabeth, reine de Portugal ; trente-trois Lettres ; seize petits Discours : tous ces ouvrages sont en beau latin.

PERRAC (Etienne du), architecte, peintre et graveur; né à Paris, vivait à la fin du 16e siècle. Il a élevé la galerie du Louvre, depuis le guichet de Saint-Nicaise jusqu'aux Tuileries; les cinq tableaux des Dieux marins qui sont dans la salle des Bains à Fontainebleau sont de lui. Enfin il a gravé quelques Paysages d'après le Titien.

PERRACHE (Michel), sculpteur de Lyon, né le 12 juillet 1685. Après avoir

visité les Académies d'Italie et des Pays-Bas, il retourna dans sa patrie en 1717. Les églises et les jardins de Lyon offrent des preuves de son habileté. Cet artiste est mort en 1750.

PERRAULT (Claude), médecin de la faculté de Paris, abandonna en quelques sorte cette profession pour se livrer à l'étude de l'architecture. La belle colonnade du Louvre, le grand modèle de l'arc de triomphe au bout du faubourg Saint-Antoine, l'Observatoire, et la chapelle de Sceaux, chefs-d'œuvre d'architecture, furent élevés sur ses dessins, à ce que l'on dit; mais un habile critique lui enlève les trois premiers morceaux, et prétend que dans la façade du Louvre on a suivi le dessin du fameux de Vau. Perrault était né à Paris, en 1613, d'un avocat au parlement, originaire de Tours. Il s'appliqua aussi à la physique et à l'Histoire naturelle, et devint l'un des membres de l'académie des sciences. Il mourut à Paris le 9 octobre 1688, à 75 ans. On a de lui 1° une excellente Traduction française de Vitruve, entreprise par ordre du roi, et enrichie de savantes Notes, 1673, in-fol., dont les épreuves sont plus belles que celles de la seconde édition de 1684, mais celle-ci est augmentée; 2° un Abrégé de Vitruve, in-12; 3° un livre intitulé *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1683, in-fol., dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture; 4° un Recueil de plusieurs machines de son invention; 4° quatre vol. in-12 ou 2 in-4° d'Essais de physique; 6° des Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, 3 vol. in-4° : l'édition de 1671, avec la suite de 1676, in-fol., est belle pour les figures. Etant entré dans la querelle au sujet des anciens et des modernes, il se déclara ennemi de Despréaux, et l'accusa malignement d'avoir fait allusion au roi, dans ce vers :

Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.

Boileau pour toute vengeance désigna Perrault dans ce vers du quatrième chant de l'art poétique, par la métamorphose du médecin de Florence, qui,

De méchant médecin devint bon architecte.

Perrault, très-mécontent de cette raillerie, en alla porter ses plaintes à M. Colbert, qui en parla à Boileau, mais le poète ne répondit que par une plaisanterie qui fit rire le ministre. « Il a tort de se plaindre, dit-il, je l'ai fait précepte. » En effet, il donne dans la suite cet exemple pour précepte, dans ce vers :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Perrault avait trois frères, Pierre, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, dont on a un Traité de l'origine des fontaines, in-12, et une Traduction française du poëme du Tassoni intitulé *Le Sceau enlevé;* Nicolas, le second, docteur de Sorbonne, mort en 1661, dont on donna en 1667, en un vol. in-4°, et depuis en 3 vol. in-12, la Théologie morale des jésuites; et Charles, dont il sera parlé dans l'article suivant.

PERRAULT (Charles), frère cadet du précédent, né à Paris en 1633, devint contrôleur-général des bâtimens par la protection de M. Colbert. Perrault ne se servit du crédit qu'il avait auprès de ce grand ministre que pour faire fleurir les sciences et les arts, et procurer aux savans des récompenses et des pensions. Les académies de peinture, de sculpture et d'architecture furent formées sur ses Mémoires. Il eut l'honneur d'entrer des premiers dans celle des siences et dans celle des inscriptions, et fut reçu de l'académie française le 23 novembre 1671. Ce fut aux soins de M. Perrault que cette dernière académie dut la place qu'elle occupe au Louvre et l'établissement des jetons. Après la mort de M. Colbert, il fut déchargé de son emploi et rendu à la vie paisible. Son poëme intitulé *Le Siècle de Louis XIV*, qu'il publia en 1687, donna lieu à son parallèle des anciens et des modernes, 4 vol. in-12, 1690. Bien loin de prouver dans cet ouvrage que les modernes l'emportaient sur les anciens, il fit voir clairement qu'il n'avait ni le goût ni les connaissances nécessaires pour faire, comme il faut, ce parallèle. Boileau y répondit d'une manière satisfaisante dans ses Réflexions critiques sur Longin. Il mourut à Paris le 17 mai 1703, à 70 ans. On a de lui un Recueil de vers, imprimé sous le titre d'OEuvres, Paris, 1675,

in-4°; mais le principal et le plus estimé de ses ouvrages est son *Éloge historique des grands hommes qui ont paru dans le 17e siècle*, avec leurs portraits au naturel, 1700, 2 vol. in-fol., ou en Hollande, in-12. Il composa cet ouvrage en partie sur les Mémoires de M. Begon, intendant de La Rochelle et de Rochefort, qui lui fournit aussi les portaits. Il s'était borné à cent hommes illustres, et il avait mis de ce nombre MM. Arnauld et Pascal; mais les ennemis de ces deux écrivains célèbres les firent exclure, par la cour, de l'ouvrage de Perrault dans le temps de l'impression, ce qui fit courir ce passage de Tacite, *Præfulgebant Cassius et Brutus, eo ipso quòd eorum effigies non visebantur.* Cette allusion les fit remettre dans la suite, et ainsi il se trouve dans l'ouvrage de Perrault 102 hommes illustres. Son poëme de Saint-Paulin, 1675, in-4°, et ses autres poésies, sont oubliés. C'est le fils de Charles, Perrault d'Armancourt, qui est auteur des *Contes des Fées*, qui font partie de la *Bibliothèque Bleue*.

PERRENOT (Antoine), plus connu sous le nom de cardinal de Granvelle, naquit à Besançon en 1517, de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, et chancelier de l'empereur Charles-Quint. Né avec un esprit ambitieux, intrigant et opiniâtre, et doué de grands talens, il ne fut pas long-temps à s'élever. Il devint chanoine et archidiacre de Besançon, puis évêque d'Arras. Il parla en cette qualité avec beaucoup de force au concile de Trente, à l'âge de 24 ans, et servit depuis l'empereur Charles-Quint en diverses ambassades en France, en Angleterre et ailleurs. Ce prince avait pour lui une estime et une confiance particulière. Il le recommanda, en abdiqnant l'empire, à Philippe II son fils; et ce dernier prince ne concluait presque rien, ni pour les affaires privées, ni pour les affaires publiques, que par son conseil et par son ministère. Granvelle fut fait dans la suite premier archevêque de Malines, puis cardinal, en 1561, par Pie IV, et enfin premier conseiller de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, où, selon Strada, il fut cause, par sa dureté et par son ambition, d'une partie des désordres qui s'y commirent. Philippe II le rappela une seconde fois auprès de lui, et le chargea de toutes les affaires de la couronne d'Espagne, dans le temps qu'il allait prendre possession de celle de Portugal. Le cardinal de Granvelle mourut à Madrid, comblé de gloire, aimé et regretté de son roi, le 21 septembre 1586, à 70 ans, après avoir été nommé à l'archevêché de Besançon. Sa Vie par dom Prosper Levêque, bénédictin, a été imprimée à Paris en 1753, en 2 vol. in-12: elle est curieuse, mais l'auteur n'aurait pas dû y dissimuler la dureté, l'ambition, et les autres défauts de ce fameux cardinal.

PERRIER ou PERIER (Charles du), né à Aix, de Charles du Perrier, gentilhomme de Charles de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Provence, fit ses délices de la poésie latine, et y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il était ami et jaloux sans cesser d'être son ami. Du Perrier cultivait aussi la poésie française, et remporta souvent le prix proposé par l'académie. C'est de lui dont parle Boileau dans le quatrième chant de son art poétique, en ces termes:

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits, lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.

Un jour étant allé à la messe avec Boileau, il ne fit que lui parler d'une Ode qu'il avoit présentée à l'académie française, et qui n'avait pas été couronnée. A peine put-il se contenir, même pendant l'élévation, et s'approchant de l'oreille de Boileau, « Ils ont dit, lui cria-t-il assez haut, que mes vers étaient trop Malherbiens. » Cette saillie fournit à notre poète satirique les deux vers suivans:

Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Du Perrier mourut à Paris le 28 mars 1692. On a de lui de fort belles Odes latines dans différens recueils, plusieurs pièces en vers français, où il s'est trop astreint à imiter Malherbe, et des traductions en vers de plusieurs écrits de Santeuil, qui se trouvent dans les œuvres de ce dernier. Il était neveu de François du Perrier, l'un des plus beaux

esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers :

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle.

PERRIER (François), peintre et graveur, naquit à Saint-Jean de Losne vers 1590. Il quitta ses parens fort jeune par libertinage ; et étant à Lyon sans argent et sans ressource, il se fit conducteur d'un aveugle qui allait à Rome, et arriva ainsi en cette ville sans frais. Dans la suite il revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des Chartreux. Quelque temps après il se rendit à Paris, où Vouet l'employa et le mit en réputation. Il devint professeur de l'académie, et mourut en cette ville en 1650. On remarque dans ses tableaux, qui sont en grand nombre, des talens, du goût, et une grande correction de dessin. On a de sa façon deux Recueils gravés à l'eau-forte, l'un intitulle *Segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1638, in fol., 100 fig.; *Icones illustrium è marmore tabularum quæ Romæ extant*, 1645, in-fol. obl., 50 planches. Guillaume Perrier, son neveu et son élève, peignait dans sa manière. Il mourut en 1655.

PERRIER (François), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, est auteur d'un Recueil d'arrêts du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, 2 volumes in-fol.

PERRIÈRE DE ROIFFÉ (Jacques-Charles-François de la), né à Marancènes en Aunis, était de l'académie de Metz, et est mort en 1777. Il s'était occupé de la physique, et avait fait paraître, en 1756, le *Mécanisme de l'électricité et de l'univers*, 2 vol. in-12; il en donna l'extrait en 1761, in-12. Enfin il publia sa *Nouvelle Physique céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12.

PERRIN (Pierre), poète français, natif de Lyon, entra dans l'état ecclésiastique, et fut introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans. Il imagina le premier de donner des opéras français, à l'imitation de ceux d'Italie, et en obtint le privilége du roi en 1669. L'abbé Perrin céda ce privilége à Lully en 1672, et mourut à Paris en 1680. On a de lui quatre opéras, des Odes, des Stances, des Élégies et d'autres poésies, 1661, 3 vol. in-12; l'Énéide en vers héroïques, d'un style barbare, 2 vol. in-4°, et un grand nombre d'autres Poésies. Le premier volume de ses poésies, intitulé *Jeu de poésie sur divers insectes*, est de tous ses ouvrages le moins mauvais.

PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, avait su trouver le moyen d'intéresser l'archevêque de Paris dans la cause de ses confrères ; mais l'instant fixé par la Providence pour leur destruction était arrivé. Ses démarches et ses plaintes auraient pu lui nuire plus qu'à ses confrères, s'il n'eût trouvé une retraite à l'archevêché, d'où il passe à Liége où il est mort en 1767, à 77 ans. Il avait fait un Poëme latin sur la mort de Louis XIV, et des Sermons, imprimés en 1768, 4 vol. in-12.

PERRIN DEL VAGA, peintre italien. *Voy.* Buonacorsi.

PERRIN (Denys-Marius de), chevalier de Saint-Louis, mort le 29 janvier 1754, à 72 ans, a été l'éditeur des Lettres de madame de Sévigné, en 1737, 6 vol. in-12.

PERRON (Jacques-Davy du), célèbre cardinal, et grand aumônier de France, naquit dans le canton de Berne le 25 novembre 1556, de parens calvinistes, d'une maison noble et ancienne de la basse Normandie. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le jugea digne de son amitié, et le fit connaître au roi Henri III. Il abjura le calvinisme et embrassa l'état ecclésiastique. Il ramena à l'église catholique, par la solidité de ses raisonnemens, un grand nombre des protestans, entre autres le savant Henri Sponde, qui fut depuis évêque de Pamiers. Ce fut lui aussi qui contribua le plus à la conversion de Henri IV. Ce prince l'envoya à Rome pour ménager sa réconciliation avec le saint Siége, en quoi il réussit avec le secours d'Ossat. Du Perron fut sacré évêque d'Evreux pendant son séjour à Rome. De retour en France, ayant vu le livre de du Plessis-Mornay contre l'eucharistie, il y remarqua plus de 500 fautes, et eut à ce sujet, avec ce seigneur, une célèbre conférence à Fontainebleau, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il fut fait cardinal, en 1604, par le pape Clément VIII, et entreprit la réponse au

roi de la Grande-Bretagne, à la sollicitation de Henri IV, qui le nomma dans la suite à l'archevêché de Sens. Le roi l'envoya encore à Rome avec le cardinal de Joyeuse, pour terminer les différends survenus entre Paul V et les Vénitiens. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentimens du cardinal du Perron, qu'il avait coutume de dire: « Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » Il y assista aux fameuses congrégations *De Auxiliis*, et persuada au pape qu'il ne fallait point donner de décision sur cette matière. Après la mort de Henri IV, il assembla ses évêques suffragans à Paris, et y condamna le livre du célèbre Richer, touchant la puissance ecclésiastique et politique : quelque temps après il se retira à la campagne, où il mit la dernière main à ses ouvrages. Il mourut à Paris le 5 septembre 1618, à 63 ans. Sa Vie se trouve en abrégé au commencement de ses œuvres en 3 vol. in-fol. Outre ces trois volumes, on a encore un vol. in-fol. de ses Ambassades, de ses Négociations et de ses Lettres, recueillies par son secrétaire et imprimées à Paris en 1623. Ce dernier ouvrage n'est point estimé, et l'on n'y remarque pas les talens d'un habile négociateur. Le livre intitulé *Perroniana*, in-12, fut composé par Christophe du Puy, prieur de la Chartreuse de Rome, et frère des célèbres MM. du Puy; il est joint au *Scaligerana*, 2 vol. in-12. Il n'y a aucune vraisemblance que ce célèbre cardinal ait dit toutes les puérilités et les impertinences qu'on lui prête dans ce dernier ouvrage, non plus que le Discours contre les athées, qu'on dit qu'il fit devant Henri III, et à qui il promit d'en faire un contraire s'il voulait..

PÉRRON DE CASTERA (LOUIS-ADRIEN DU), mort, résident de France en Pologne le 28 août 1752, à 45 ans, a traduit en français la Luciade du Camoens, 3 vol. in-12; le Newtonianisme des dames, 2 vol. in-12: l'Histoire du mont Vésuve, in-12; Léonidas et Sophronie, in-12; la Pierre philosophale des dames, in-12; le tombeau d'Orcavelle, in-12; Clitophon et Leucippe, in-12; Entretiens littéraires et galans, 2 vol.; Théâtre espagnol, 1738, in-12, 2 tom.; le Phénix; le Stratagème de l'amour, etc.

PERROT (NICOLAS), sieur d'Ablancourt, naquit à Châlons-sur-Marne le 5 avril 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle son père, fameux par ses ouvrages en vers et en prose, et qui avait eu part à la composition du *Catholicon*, était petit-fils d'Emile Perrot, conseiller au parlement de Paris, et fils de Nicolas Perrot, conseiller de la grand'-chambre. Celui dont nous parlons, ayant été reçu avocat au parlement de Paris à l'âge de 18 ans, fréquenta le barreau quelque temps. Il abjura solennellement le calvinisme à l'âge de 20 ans, à la sollicitation de Cyprien Perrot son oncle, conseiller de la grand'chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique, dans l'espérance de lui procurer quelques riches bénéfices. D'Ablancourt avait à peine publié la préface de l'*Honnête femme*, du père du Bosc, qui est un chef-d'œuvre en notre langue, qu'il rentra dans la religion prétendue réformée. Il fit sa seconde abjuration dans le temple du village d'Helme, auprès de Vitry. Peu de temps après il se retira en Hollande pour laisser passer les premiers bruits de ce nouveau changement. Il demeura près d'un an à Leyde, où il apprit la langue hébraïque, et fit amitié avec Saumaise. De Hollande il passa en Angleterre et revint à Paris, où il se logea près du Luxembourg, et fit venir auprès de lui deux de ses neveux (MM. Frémont d'Ablancourt), auxquels il donna l'éducation la plus heureuse. Perrot d'Ablancourt mena depuis ce temps-là une vie fort agréable. Il voyait ce qu'il y avait de plus distingué dans Paris, et allait presque tous les jours chez MM. du Puy, où tous les curieux et tous les savans abordaient. Il fut reçu de l'académie française en 1637, et fut contraint de quitter Paris pour aller dans la province veiller sur son bien. Il se retira donc avec sa sœur à sa terre d'Ablancourt, où il demeura jusqu'à sa mort. Il y mourut de la gravelle, entre les bras de sa sœur et de son neveu d'Ablancourt, le 17 novembre 1664, à 59 ans. Les livres dont il a donné de belles traductions françaises sont Minutius Félix; quatre Oraisons de Cicéron;

Tacite; Lucien, dont la seconde édition est la meilleure; la Retraite des dix mille de Xénophon; Arrien, des guerres d'Alexandre; les Commentaires de César; Thucydide; l'Histoire grecque de Xénophon; les Apophthegmes des anciens; les Stratagèmes de Frontin; et enfin l'Histoire d'Afrique de Marmol, en 3 vol. in-4° : toutes ces traductions sont très-bien écrites en français. D'Ablancourt y rend le plus souvent le sens de l'original, sans lui rien ôter de sa force ni de ses grâces. Ses expressions sont si vives, si hardies et si éloignées de toute servitude, qu'on pense lire des Originaux et non pas des traductions; mais elles ne sont pas toujours exactes ni conformes au texte des auteurs, ce qui les a fait appeler les belles Infidelles. Outre les traductions et la préface dont nous avons parlé, on a encore de lui un *Traité de la bataille des Romains*, à la fin de son *Frontin*; un Discours sur l'immortalité de l'âme, et des lettres à Patru. Colbert l'avait choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, et lui avait donné pour cet effet une pension de mille écus; mais lorsqu'il en rendit compte au roi, ayant dit que M. d'Ablancourt était protestant: « Je ne veux point d'un historien, dit le roi, qui soit d'une autre religion que moi. » Sa pension lui fut néanmoins conservée; Patru, son ami, a écrit sa vie.

PERROT (Nicolas). *Voy.* Perot.

PERRY (Jean), célèbre ingénieur anglais, a résidé long-temps en Russie, à la sollicitation de Pierre Ier, pour le seconder dans l'établissement de ses flottes, et dans la pratique de rendre les rivières navigables. Il revint en Angleterre en 1712, où il fit différens travaux, entre autres au port de Dublin en 1721. Il est mort le 11 février 1723. Son séjour en Russie lui a donné lieu de publier une excellente Description de la Russie, 1716, in-8°, qui a été traduite en français. Les changemens arrivés dans cet empire la rendent précieuse, pour connaître ceux qui ont mis ces peuples dans l'état où ils sont aujourd'hui.

PERSE (Aulus-Persius-Flaccus), poète latin, sous l'empereur Néron, est célèbre par ses satires. Il naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia dans le golfe de la Spécie, l'an 34 de J.-C. Il était chevalier romain, et fit ses études à Rome, sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Virginius, et sous Cornutus, célèbre philosophe stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Perse consultait cet illustre ami dans la composition de ses vers, et ce fut par son conseil qu'il changea ces paroles de sa première satire où il désignait Néron : *Auriculas asini Midas rex habet*, c'est-à-dire « le roi Midas a des oreilles d'âne, » en celles-ci: *Auriculas asini quis non habet?* c'est-à-dire « qui n'a point des oreilles d'âne?» Lucain étudia avec lui sous Cornutus, et était charmé de ses vers. Perse ne connut Sénèque que fort tard, et ne goûta jamais son esprit. Il fut bon ami, bon fils, bon frère et bon parent. On assure qu'il était chaste dans ses mœurs, sobre dans ses repas et doué d'une douceur et d'une modestie admirables; cependant ses satires sont très-licencieuses, et remplies de fiel et d'aigreur contre les désordres de son temps. Il n'épargna pas même la personne de l'empereur Néron; et l'on croit communément que c'est pour tourner ce prince en ridicule qu'il inséra dans sa première satire ce vers :

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis.

avec les trois suivans, que plusieurs écrivains ont prétendu avoir été composés par Néron. Il mourut l'an 62 de J.-C., à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses satires le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliothèque et environ 25 mille écus. Mais Cornutus ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse. Il revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avait composés dans sa jeunesse, entre autres les vers qu'il avait faits sur Arrie, illustre dame romaine, parente de Perse. De là vient qu'il ne nous reste de ce célèbre poète que six Satires, qui sont estimées, mais dont on blâme avec raison l'obscurité. Perse est en effet, de tous les poètes de l'ancienne Rome, le plus obscur; et l'on peut dire qu'il est le Lycophron des Latins: ce qui fait que Boileau, dans le second chant de son Art poétique, le caractérise ainsi :

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

On trouve parmi les Œuvres de Suétone la vie de Perse. Les bonnes éditions de Perse sont avec Juvenal. La traduction française la plus estimée de ses satires était celle de Tarteron, avant celle de l'abbé Le Monnier. Un nouveau traducteur a cru mieux faire que ses prédécesseurs en 1776, in-8°. Il faut bien se garder de le confondre avec Perse, un autre savant homme, qui vivait 200 ans auparavant, et qui fut questeur et préteur.

PERSE (la monarchie des), est une des plus anciennes de l'univers, et qui a subsisté le plus long-temps sous le même nom. Il y avait du temps d'Abraham un roi de Perse nommé Codorlahomor, qui conquit Sodome et Gomorrhe, et défit cinq rois voisins. Mais ce royaume était peu considérable lors même que Cyrus régna sur lui, ce n'était qu'une petite province divisée en 12 tribus qui ne faisaient en tout que six vingt mille hommes. Ce prince ayant succédé à Astyage, roi des Mèdes, se trouva souverain de toute l'Asie antérieure. . . . . avant J.-C.

* Cyrus régna seul en 536
* Cambyse. 529
* Smerdis. 523
* Darius, fils d'Histaspe. . . . 522
* Xerxès-le-Grand. 485
* Artaxerxès Longuemain. . . 464
* Xerxès II. 425
* Sogdian. 423
Ochus ou * Darius-le-Bâtard. . 424
* Artaxerxès Mnémon. 405
* Artaxerxès Ochus. 361
* Arsès ou Arsamès. 338
* Darius Codoman. 336
Alexandre-le-Grand. 331

Après sa mort la Perse fit partie du royaume de Syrie sous les Séleucides, et ensuite de celui des Parthes, sous les Arsacides, jusqu'à ce que Ardschir ou Artaxerxès, soldat persan, qui se prétendait issu des anciens rois de Perse, eut sécoué le joug d'Artaban, dernier roi des Parthes, et fonda le second empire des Perses en . . . . après J.-C. 226

* Sapor Ier. 242
Hormisdas Ier. 272
Varannès Ier. 273
Varannès II. 276
Varannès III. 293
* Narsès. 295
Hormisdas II. 301
* Sapor II. 310
Artaxerxès ou Ardschir II. . . 380
* Sapor III. 383
Varannès IV. 388
Iezdegirdès Ier. 400
Varannès V. 421
Iezdegirdès II. 441
Pérozez ou Phirouz. 458
Valens ou Obalas. 482
* Cabadès ou Kobad. 485
Lambadès ou Zamasphès. . . 496
* Cabadès rétabli. 501
* Chosroès Ier ou le Grand. . . 531
Hormisdas III. 579
* Chosroès II. 591
Siroès. 628
Adeser. 629
Sarbarazas. 630
Borane, reine. 630
Hormisdas IV. 630
Iezdegirdès III. 632

Les Arabes s'emparèrent de la Perse sous le califat d'Abubeker, et y régnèrent sous différentes dynasties jusqu'en 1401, que Tamerlan s'en empara.

* Usum Cassan, un de ses descendans, fut roi de Perse en 1469
Iacoub. 1478
Iulaver. 1485
Baisancor. 1488
Rostam. 1490
Ahmed, usurpateur. 1497
Alvand. 1497
Ismael Sophi. 1499
Thamas. 1524
* Ismael II. 1576
Mahomet Codabende. . . . 1577
Emir Hems. 1585
Ismael III. 1585
* Abas-le-Grand, qui rétablit le royaume dans son ancienne splendeur. 1585
Sesi ou Sain-Mirza. 1629
* Abas II. 1642
Soliman. 1666
Schah Houssein. 1694
Mahmud, usurpateur. 1722
Aszraff, usurpateur. 1725
Thames. 1728
Mirza Abas. 1731
* Thamas Kouli-Kan, usurpateur. 1736

Après la mort de Schach Nadir ou Thamas Kouli-Kan, ses généraux qui l'avaient assassiné se firent la guerre pour conquérir l'empire. Kerim-Kan

finit cette guerre en s'emparant de la province où est situé Ispaham et de quelques autres voisines; mais il ne tenta pas de s'assurer des provinces éloignées, qui restèrent à ceux qui s'en étaient emparés. Il sut par sa justice et son équité se concilier l'affection et l'estime universelle. Il mourut le 1er mars 1779, à 74 ans. Après sa mort les grands excitèrent de nouveaux troubles; Saquir Kham s'empara de la famille du roi, et, sous prétexte qu'il n'y avait pas assez de vivres pour la nourrir, il la fit massacrer, excepté deux fils du roi. Ses atrocités révoltèrent ses soldats mêmes, qui le tuèrent. Abulath-Kan, fils aîné du roi, fut proclamé, et fit son entrée dans Schiras le 21 juin 1779. Shadic-Kan, frère du feu roi, qui avait été délivré après la mort de Saquir, fit renfermer le roi le 28 août, et le fit déclarer incapable de gouverner. Il s'empara de la régence, sous prétexte de prévenir les désordres qui menaçaient l'état. Les atrocités de ce régent excitèrent l'ambition d'Ali-Murat-Kan, généralissime des troupes de Perse. Il s'empara de Schiras et d'Ispahan, et se fit déclarer régent au mois de mars 1780; il fit crever les yeux aux malheureux restes de la famille royale, et s'empara peu à peu de toutes les provinces de l'empire.

Voyez l'Histoire universelle d'une société de gens de lettres de Londres, 36 vol. in-4°; l'Histoire des Turcs de M. l'abbé Mignot, 4 volumes in-12 ou in-4°.

PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé, est célèbre dans la fable par ses exploits. Acrisius, ayant appris de l'oracle que son petit-fils lui donnerait la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfans. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, corrompit les gardes, et eut de Danaé un fils nommé Persée. Acrisius, ayant appris que sa fille était enceinte, la fit jeter dans la mer; mais les flots la portèrent heureusement sur les bords du rivage. Un marinier la mena avec son fils au roi du pays. Ce prince l'épousa, et confia l'éducation de Persée à Dyctis, frère de Polydecte. Persée s'acquit ensuite une réputation immortelle par sa prudence et par son courage. Les poëtes ont feint que Minerve lui avait prêté son bouclier. Il surmonta Méduse, vainquit les peuples du mont Atlas, et épousa Andromède, après l'avoir délivrée d'un monstre marin. Il en eut Alcée, Stenelus, Helas, Mestor et Electryon. A son retour, il tua innocemment son aïeul Acrisius. Il fit si touché de ce funeste accident, qu'il quitta Argos, et se contenta de Tyrinthe. Persée bâtit dans son territoire la ville de Mycène, où sa race régna environ 100 ans. Il aima les gens de lettres, et ils le mirent par reconnaissance au nombre des constellations.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succéda à son père Philippe, 178 avant J.-C. Il hérita de la haine et des desseins de son père contre les Romains; et, après s'être assuré de la couronne par la mort d'Antigonus son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée romaine sur les bords du Penée; mais dans la suite il fut vaincu et entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul-Emile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur. Il mourut dans les fers quelques années après, vers 168 avant J.-C.

PERSON (Claude), médecin, de Châlons-sur-Marne, exerça à Paris, et mourut le 4 juillet 1758. Il est auteur des *Élémens d'Anatomie raisonnée*, in-8°, espèce d'ouvrage qui le cède toujours aux nouveaux du même genre, parce qu'on tâche de n'y oublier rien de ce qui a été dit, et qu'on y ajoute toujours quelques prétendues découvertes, qui ne sont souvent que des omissions des compilateurs précédens.

PERSYN (Régnier de), peintre et graveur d'Amsterdam, a gravé dans le 17e siècle une partie de la galerie Justiniani pendant qu'il était en Italie. On a, outre cela, de lui, Léandre et Héro, des Portraits, quelques-uns des douze mois de l'année.

PERTANA. *Voy.* Conto.

PERTINAX (Ælius ou Publius-Helvius), dix-neuvième empereur romain, naquit en un lieu appellé *Villa-Martis*, près de la ville d'Albe, le 1er août 126. Il était fils d'un affranchi nommé Helvius, simple mercier de profession, ou qui, selon d'autres, gagnait sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres, et il y fit tant de progrès qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie.

Il prit ensuite le parti des armes, et s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur à 70 ans, par les soldats prétoriens, le 1er janvier 193. Cette élection plut au sénat et à tout le peuple, qui avait tout lieu d'espérer de grandes choses des belles qualités de ce prince. Pertinax, ayant entrepris trop tôt de réformer l'état, de remettre aux provinces les impôts dont elles avaient été chargées, de retenir les troupes dans leur devoir, et de remédier avec trop de précipitation aux désordres de la milice, dont il aurait pu venir à bout avec le temps, les soldats prétoriens, qui méprisaient sa vieillesse, et que Julien avait soulevés contre lui, l'assassinèrent le 28 mars de la même année, 193 de J.-C., après un règne de 87 jours. Julien, Niger et Sévère se disputèrent ensuite l'empire.

PERUGIN (PIERRE LE), célèbre peintre italien, naquit à Pérouse en 1446, de parens pauvres. Après avoir appris les élémens de la peinture dans sa patrie, il alla à Florence, où il fut condiciple de Léonard de Vinci, et élève d'André Vérochio. Il fut employé à Rome par Sixte IV, et amassa beaucoup d'argent, auquel il était si attaché, qu'il ne s'écartait jamais de sa maison, que sa cassette ne le suivît; mais cette précaution lui fut préjudiciable, car un filou, s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin, et le dépouilla de ses trésors. Le Pérugin fut si affligé de cette perte qu'il en mourut de chagrin peu de temps après à Pérouse en 1524. Le célèbre Raphael avait été son disciple.

PERUSSEAU (SILVAIN), jésuite, confesseur du dauphin, et ensuite du roi jusqu'à sa mort en 1751, s'est distingué dans la chaire; il a laissé des Sermons choisis, 1758, 2 vol. in-12.

PERUZZI (BALTHASAR), habile peintre et architecte italien, naquit à Sienne en 1500. Il s'acquit une grande réputation, et fut employé par le pape Jules II. Rome ayant été saccagée par l'armée de Charles-Quint en 1527, le Péruzzi fut arrêté prisonnier; mais il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536. C'est à lui que l'on doit le rétablissement des anciennes décorations de théâtre, dont l'usage était perdu.

PÉSARÈSE (LE), peintre. *Voyez* CANTARINI.

PESCAIRE. *Voy.* AVALOS.

PESNE (JEAN), graveur du 17e siècle, a gravé principalement d'après le Poussin; l'importance de son auteur fait rechercher ses gravures. Il y a aussi de lui une suite de Paysages d'après le Guerchin.

PESSELIER (CHARLES-ETIENNE), né à Paris en 1712, avait un emploi dans les fermes, et était marié, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres. Il était de plusieurs académies, et mourut en 1763. Il a travaillé au *Glaneur français*, 4 vol. in-12, et a fait seul un Théâtre, in-8°; des Fables, in-8°; l'Esprit de Montagne, 1753, 2 vol. in-12. *Idée générale des Finances*, 1759, in-fol.; *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt*, in-12 et in-4°.

PÉTAU, *Petavius* (DENIS), né à Orléans en 1583, entra dans la société des jésuites en 1605, à l'âge de 22 ans. Il régenta la rhétorique, puis la théologie dans leur collége de Paris avec une réputation extraordinaire, et se fit estimer de tous les savans de l'Europe par sa vaste et profonde érudition. Il se rendit très-habile dans les langues grecque et latine, et passa, avec raison, pour l'un des meilleurs critiques de son siècle. Il mourut à Paris au collége de Louis-le-Grand, le 11 décembre 1652, à 69 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, presque tous en latin: les principaux sont 1° son livre de *Doctrina temporum*, 1627, avec son *Uranologie*, 1630, 3 vol. in-fol.: ces 3 vol. ont été réimprimés à Amsterdam en 1703; 2° Ses Dogmes théologiques, 1644 et 1650, en 5 vol in-fol., réimprimés à Amsterdam, 1703, et à Florence, 1722, 6 tom. en 3 vol. in-fol.; 3° son *Rationarium temporum*, ouvrage très-estimé, dont la meilleure édition latine est celle de Leyde en 1710, 2 vol. in-8°, qui contient une bonne continuation. Il a été fort bien traduit en français par Moreau de Mautour et Dupin; 4° de savantes Editions des œuvres de Synesius, de Themistius, de Nicéphore, de saint Epiphane, de

l'empereur Julien, etc.; 5° *De Ecclesiasticâ hierarchiâ*, 1643, in-fol.; 6° une belle Traduction des psaumes en vers grecs, qu'il fit pour se délasser quand il descendait pour aller à l'église ou au réfectoire, 1637, in 12; 7° plusieurs écrits contre Saumaise, et plusieurs autres ouvrages très-bien écrits en latin, et remplis d'une profonde érudition; mais on lui reproche avec raison de n'avoir point écrit avec assez de modération, et de s'être laissé emporter à des injures même dans ses livres de chronologie. On désirerait aussi plus de jugement dans plusieurs endroits de ses ouvrages. *Voyez* le 37e tome des Mémoires du père Niceron. Il ne faut pas le confondre avec Paul Petau, habile antiquaire et savant jurisconsulte, qui fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1588, et mourut à Paris le 17 septembre 1614. On a aussi de lui divers ouvrages, entre autres *Antiquaria suppellectilis portiuncula*, Paris, 1610, in-4°, figur.

PÉTERSBOROUGH. *Voy.* MORDAUNT.

PETERNEFS, fameux peintre, natif d'Anvers, excella dans la peinture à représenter l'intérieur des églises et dans la connaissance de l'architecture et de la perspective. Il vivait au commencement du 17e siècle. Son fils travailla dans le même genre, et il lui fut fort inférieur pour le talent.

PETERS (BONAVENTURE), peintre de marines, né à Anvers en 1614, y est mort en 1562; les tempêtes y sont représentées avec un air de vérité qui inspire l'effroi.

PETIS DE LA CROIX (FRANÇOIS), savant secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales, succéda à son père en cette charge, et la remplit avec honneur, surtout en refusant les offres qu'on lui fit pour mettre, dans le traité des Algériens avec Louis XIV, que les 600,000 livres qu'il fallait payer à ce prince le seraient en écus de Tripoli, ce qui aurait produit un sixième de diminution. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour, et devint professeur d'arabe au collége royal en 1692. Il mourut en 1713. On a de lui un grand nombre de traductions de livres arabes restées manuscrites. On a imprimé l'*Histoire de Timurbec*, ou du grand Tamerlan, 1722, 4 vol. in-12; l'*Etat de l'empire ottoman*, 1683, 3 vol. in-12; *Histoire de Genghiscan*, 1710, in-12; Traduction des Mille et un jours, contes persans, 5 vol. in-12. Son fils Alexandre-Louis-Marie fut aussi professeur en arabe au collége royal, et mourut en 1751 à 53 ans; il a traduit le Canon de Soliman II, pour l'instruction de Mourad IV, 1725, in-12.

PETIT (FRANÇOIS). *Voyez* POURFOUR.

PETIT (JEAN), fameux docteur de Paris, fut de la célèbre ambassade que la France envoya en Italie pour la pacification du schisme en 1407, et harangua dans Rome, le 20 juillet de cette année. Mais il ternit ensuite toute sa gloire, et se comporta en âme vénale et vendue à l'iniquité; car Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Charles VI, Jean Petit soutint, dans la grande salle de l'hôtel royal de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc était légitime, puisqu'il était permis d'user de surprise et de trahison pour se défaire d'un tyran, et qu'on n'est pas tenu de lui donner la foi promise; il rendit public son plaidoyer, dans lequel il déchirait l'honneur du duc d'Orléans avec plus de rage que son sorps ne l'avait été par ses assassins. La doctrine contenue dans ce plaidoyer, intitulé *Justification du duc de Bourgogne*, est si énorme et si capable d'introduire toutes sortes de confusions dans l'Etat, que Jean de Montaigu, évêque de Paris, la condamna comme hérétique, le 23 novembre 1414. Le concile de Constance la condamna de même l'année suivante, principalement à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt sanglant contre ce pernicieux libelle, et l'université le censura. Cependant le duc de Bourgogne eut le crédit, en 1418, d'obliger les grands-vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. Jean Petit était mort à Hedin en 1411.

Son plaidoyer en faveur du duc de Bourgogne, et tous les actes concernant cette affaire, se trouvent dans le cinquième tome de la dernière édition des œuvres de Gerson. Il est constant, par les listes de licence, et par l'état des officiers et pensionnaires des ducs de Bourgogne, que Jean Petit était cordelier.

PETIT-DIDIER (Jean-Joseph), jésuite lorrain, mort le 10 août 1756, à 92 ans, a composé différens ouvrages apologétiques pour les jésuites ou pour leur façon de penser. Ce qu'il a fait de plus considérable est *Paraphrasis canonica de jure clericorum*, 1700, in-4° ; *In Librum quartum Decretatium*, 1701, in-fol.

PETIT (Jean-Louis), né à Paris le 13 mars 1674, fit paraître dès sa plus tendre enfance son inclination pour la chirurgie, par le plaisir qu'il avait d'assister aux leçons d'anatomie que donnait M. Littre, célèbre anatomiste qui demeurait dans sa maison. Il fut reçu maître en chirurgie en 1700, et s'acquit une si grande réputation dans la pratique de cet art, qu'il fut appelé en 1726 par le roi de Pologne Auguste Ier, et en 1734 par don Ferdinand, qui depuis a été roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir ; mais il aima mieux revenir en France. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1716, devint directeur de l'académie royale de chirurgie, fit des découvertes importantes, inventa de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie, et mourut à Paris le 20 avril 1750, à 77 ans. On a de lui 1° un excellent Traité sur les maladies des os, dont la meilleure édition est celle de 1723, 2 vol. in-12; 2° plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de l'académie des sciences, et dans le premier volume des Mémoires de l'académie de chirurgie. Il a paru, en 1774, sa Chirurgie donnée par M. Lesne, Paris, 3 vol. in-8°.

PETIT (Pierre), célèbre mathématicien et physicien, naquit à Mont-Luçon le 31 décembre 1598, d'un père qui était contrôleur en l'élection de cette ville. Il se rendit habile dans les mathématiques, et après avoir vendu, en 1633, la charge de contrôleur, dont il avait hérité, il vint à Paris, où il devint peu de temps après ingénieur et géographe du roi, puis intendant des fortifications de France. Il visita tous les ports de mer par ordre de Louis XIII et du cardinal de Richelieu, fit un grand nombre d'expériences sur les pierres d'aimant et sur plusieurs autres points de physique, et fut lié d'amitié avec Descartes et avec les autres savans de son temps. Il mourut à Lagny-sur-Marne le 20 août 1677. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique et de physique qui sont curieux et intéressans, et dans lesquels il traite de l'usage du compas de proportion, de la pesanteur et de la grandeur des métaux, de la construction et de l'usage du calibre d'artillerie, in-8°; du vide, 1647, in-4°; des éclipses, 1652, in-fol. broché; des remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris, 1668, in-4°; de la jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aude et de la Garonne, in-4° ; des comètes, 1665, in-4°; de la nature du chaud et du froid, 1671, in-12, etc.

PETIT (Pierre), médecin, natif de Paris, dont nous avons un Recueil de poésies latines, 1683, in-8°, qui sont estimées, avec un Traité curieux de la fureur poétique. Outre ce Recueil, qui comprend les poëmes intitulés *Codrus*, *la Cynomagie*, un autre sur la boussole, etc.; il fit encore imprimer un petit poëme sur les regrets de la ville de Paris privée de la présence du roi ; un autre sur le thé, *Lipsiæ*, 1685, in-4°, et un troisième sur la chicane, et laissa plusieurs autres pièces de poésie en manuscrits. Nous avons aussi de lui trois Traités physiques : un du mouvement des animaux, 1660, in-8°; le second, des larmes, 1661, in-8°, et le troisième, de la lumière, 1663 et 1664, in-4°; deux ouvrages de médecine, dont l'un est *Homeri Nepenthes, seu de Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente*, Utrecht, 1689, in-8°, et l'autre un Commentaire sur les trois premiers livres d'Arétée, 1726, in-4°. Il est encore auteur d'un Traité des Amazones, en latin, 1687, in-8°, en français, 1718, 2 tomes in-8°; d'un autre de la Sibylle, 1686, in-8°, et d'un vol. d'Ob-

servations mêlées, 1683, in-8°. Il a laissé outre cela en manuscrit un grand nombre de belles Dissertations qui mériteraient d'être imprimées. La beauté de ses vers latins le fit recevoir de l'académie de Padoue. Il mourut le 13 décembre 1687, âgé d'environ 71 ans. Il s'était marié dans un âge avancé.

PETIT (SAMUEL), né à Nîmes le 25 décembre 1594, devint ministre en Languedoc à 17 ans. Il fut ensuite professeur en théologie, en hébreu et en grec à Nîmes, où il mourut le 12 décembre 1645. On a de lui plusieurs ouvrages excellens et remplis d'érudition : les principaux sont *Leges atticæ*, Paris, 1635, in-fol.; *Eclogæ chronologicæ ; Miscellanea; Variæ lectiones ; Observationes de jure principum*, etc.

PETIT DIDIER (DOM MATHIEU), fameux religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, naquit à Saint-Nicolas en Lorraine le 18 décembre 1659. Il enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Michel, et devint abbé de Senones en 1715, puis évêque de Macra en 1726. Il mourut à Senones le 14 juin 1728, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° 3 volumes in-8° de Remarques sur les premiers tomes de la bibliothèque ecclésiastique de M. Dupin; 2° l'Apologie des Lettres provinciales de M. Pascal, en dix-sept lettres. Il désavoua dans la suite cet ouvrage, dans une lettre au cardinal Corradini, du 30 septembre 1726, où il déclare que c'est faussement et témérairement qu'on lui attribue ces dix-sept lettres : il est néanmoins constant qu'elles sont de lui; 3° un Traité de l'infaillibilité du pape, en faveur du saint Siége et des préjugés ultra-montains, Luxembourg, 1724, in-12; 4° *Dissertation sur le concile de Constance*, 1725, in-12. Il accepta la constitution *Unigenitus*, et écrivit en sa faveur, ce qui lui valut l'abbaye de Senones que lui disputait un dévolutaire.

PETIT-PIED (NICOLAS), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Paris, d'une bonne famille, fut conseiller clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Martial, qui a été réunie à celle de Saint-Pierre-des-Arcis. Il mourut en 1705, à 75 ans, étant sous-chantre et chanoine de l'église de Paris. On a de lui un savant ouvrage intitulé *Du Droit et des prérogatives des ecclésiastiques, dans l'administration de la justice séculière*, in-4°, qu'il composa à cette occasion. Ayant voulu présider au Châtelet, en 1678, en l'absence de MM. les lieutenans, parce qu'il se trouvait alors le plus ancien conseiller, les conseillers laïques, reçus depuis lui, s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de *décaniser*. Cette contestation excita un procès, et il intervint un arrêt définitif, le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers clercs. Petit-Pied avait fait un ample recueil de pièces, tant imprimées que manuscrites, sur différens sujets. En mourant, il légua ce recueil à la bibliothèque de Sorbonne.

PETIT-PIED (NICOLAS), neveu du précédent, et fameux docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Paris le 4 août 1665. Il devint professeur de Sorbonne en 1701; mais ayant signé la même année, avec 39 autres docteurs, le fameux *cas de conscience*, il fut exilé à Beaune en 1703, et privé de sa chaire. Quelque temps après il se retira en Hollande, avec le père Quesnel et M. Fouillon, et il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. La faculté de théologie et la maison de Sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur, au mois de juin 1719; mais dès le mois de juillet suivant sa Majesté cassa ce qui avait été fait en faveur de M. Petit-Pied. Il devint ensuite le théologien de M. de Lorraine, évêque de Bayeux. Ce prélat étant mort le 9 juin 1728, M. Petit-Pied manqua d'être arrêté, et se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mena ensuite une vie tranquille à Paris jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1747, à 82 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages bien écrits, dont la plupart sont en français, et les autres en latin. Il y fait paraître une grande opposition à la constitution *Unigenitus*. Les principaux sont 1° *Obedientiæ credula vana religio, seu silentium religiosum*

in causâ Jansenii explicatum, et salvâ fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum, 1708, 2 vol. in-12; 2° un Traité du refus de signer le Formulaire, 1789, in-12; 3° *De l'injuste accusation de jansénisme, plainte à M. Habert*, etc., in-12; 4° *Règles de l'équité naturelle et du bon sens pour l'examen de la constitution* Unigenitus, 1713, in-12; 5° *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la bulle*, etc., 1713, 3 vol. in-12; 6° *Réponses aux avertissemens de M. l'évêque de Soissons* (Languet), 5 tom. in-12, en dix parties; 7° les mandemens et instructions pastorales qu'a donnés M. de Lorraine, évêque de Bayeux, pendant que M. Petit-Pied était auprès de lui; 8° *Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la bulle* Unigenitus, 1749, 3 vol. in-12; 9° *Traité de la liberté*, en faveur de Jansénius, 1753, in-4°. Il a aussi travaillé avec M. Le Gros à l'ouvrage intitulé *Dogma ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, in-4°; 10° trois Lettres sur les convulsions, et des Observations, in-4°, sur leur origine et leur progrès : il ne leur est point favorable, etc.

PETITOT (Jean), excellent peintre en émail, naquit à Genève en 1607. Il porta à sa perfection l'art de peindre en émail, et vint en France, où il fut employé par Louis XIV et par plusieurs personnes de la cour. Sa majesté lui donna une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre ; mais après la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, qui était protestant, se retira dans sa patrie, et mourut à Vevay, ville du canton de Berne, en 1691. Il s'était associé dans son travail avec Bordier son beau-frère, qui s'était chargé de peindre les cheveux, les draperies et les fonds; Petitot faisait les têtes et les mains. Ces deux artistes vécurent toujours dans une parfaite amitié et sans jalousie. Ils gagnèrent ensemble plus d'un million, qu'ils partagèrent sans dispute et sans procès.

PETITOT (Simon), célèbre mécanicien, né à Dijon le 16 août 1682, s'est principalement distingué dans l'hydraulique, par les machines qu'il a faites à Lyon, sur le Rhône, pour en amener l'eau dans la ville. Il avait construit à Paris en 1740 le puits qui servait à remplir le réservoir de la ville pour nettoyer les égouts, qui a été détruit depuis. A Toulon, la machine qui fournit de l'eau au port est de lui. Sans une paralysie qui l'attaqua, et dont il mourut en 1746, il devait élever, sur la place de l'estrapade, à Paris, 300 pouces d'eau, pour fournir les fontaines et les maisons des particuliers.

PETIVER (Jacques), de la société royale de Londres, a donné *Gazophilacii naturæ et artis decades decem.*, Londres, 1702, in-fol.: ce sont 102 planches gravées; les explications sont collées au verso des gravures; *Centuriæ X, rariora naturæ continentes*, Londini, 1692 à 1703, in-8°; *Pterigraphia americana*, Londini, 1712, fol. *tab. XX*; *Catalogus J. Raii herbarii britannici ex edit. L. Hans Sloane*, Londres, 1732, in-fol. etc.

PETRÆUS (Théodore), né à Elensbourg, dans le Holstein, s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales; il fit un voyage dans le Levant, pour s'y perfectionner, et il y acheta beaucoup de manuscrits. Il a publié à Leyde plusieurs morceaux de l'Ecriture sainte, avec Nesselius; et il a publié seul *le Psautier Copte*, 1663, in-4°; *Doctrina christiana*, armenicè, 1667, in-8°, etc.

PETRARQUE (François), né à Arezzo le 20 juillet 1304, perdit à l'âge de 22 ans son père et sa mère, qui moururent de peste à Avignon, où ils s'étaient retirés; la contagion l'obligea d'en sortir. Il alla demeurer à Vaucluse, qui en est proche. C'est là qu'il connut la belle Laure, qu'il aima et qu'il a tant célébrée dans ses poésies. Il voyagea ensuite en France, dans les Pays-Bas et en Allemagne. De retour à Avignon, il entra au service du pape Jean XXII, qui l'employa en diverses affaires importantes. Par cette voie, Pétrarque espérait d'être élevé à des places considérables; mais ayant été trompé dans ses espérances, il se livra de nouveau tout entier à la poésie. Il s'y acquit une si grande réputation, qu'il reçut, en un même jour, du sénat de Rome et du chancelier de l'université de Paris, des lettres par les-

quelles on l'invitait de venir recevoir la couronne de poète. Il préféra Rome à Paris, par le conseil du cardinal Colonne et de Thomas Messine, et y reçut la couronne poétique le 8 avril 1341, à 37 ans. Il retourna ensuite à Vaucluse; mais après la mort de la belle Laure, le séjour de Provence lui étant devenu insupportable, il se retira en Italie en 1352. Etant à Milan, Galeas Visconti le fit conseiller d'état. Pétrarque passa presque tout le reste de sa vie à voyager dans les différentes villes d'Italie. Il fut archidiacre de Parme, puis chanoine de Padoue, et refusa plusieurs autres bénéfices. Dans le temps qu'il demeurait à Arcqua, à 3 lieues de Padoue, les Florentins lui députèrent Bocace avec des lettres qui le rappelaient à Florence, et par lesquelles on lui restituait tous les biens dont son père et sa mère avaient été dépouillés pendant les dissensions des Guelphes et des Gibelins. Pétrarque mourut peu d'années après, à Arcqua, le 18 juillet 1374, à 70 ans. Dans la bibliothèque du collége Ambrosien, à Milan, il y a un *Virgile* qui a appartenu à Pétrarque, et dont les marges sont couvertes de notes de sa main. L'une d'elles, qui se trouve à la première page, concerne sa belle Laure, en voici la traduction : « Laure, illustre » par les vertus qu'elle possédait, et » que mes vers ont célébrée long-temps, » m'apparut pour la première fois le » 6e jour d'avril de l'an 1327, à Avi» gnon, dans l'église de Sainte-Claire, » à six heures du matin. J'étais alors » dans ma première jeunesse (il avait » 23 ans). Dans la même ville, le même » jour et à la même heure, en l'année » 1348, cette lumière, ce soleil se re» tira du monde. J'étais pour lors à » Vérone, ignorant le malheur qui » m'était arrivé. Une lettre que je reçus » à Parme, de mon Ludovico, le 19 du » même mois, m'apporta cette fatale » nouvelle. Son corps, si beau, si pur, » fut déposé, le jour de sa mort, après » vêpres, dans l'église des cordeliers. » Son âme, comme Sénèque l'a dit de » Scipion l'Africain, retourna, j'en suis » persuadé, au ciel, d'où elle était ve» nue. En vue de m'arrêter souvent » sur le triste souvenir d'une perte si » cruelle, j'ai écrit ces détails dans un » livre que je parcourus fréquemment. » Je me suis ainsi préparé une douceur » mêlée d'amertume. Ma perte, tou» jours présente à ma mémoire, m'ap» prendra qu'il n'y a plus rien dans » cette vie qui puisse me procurer du » plaisir. Il est temps à présent que je » renonce à Babylone, puisque la » chaîne qui m'attachait si tendrement » à elle est rompue; et, avec l'aide » de Dieu tout-puissant, cela ne sera » pas difficile. Mon esprit, se retour» nant vers le passé, me rappellera » tous les inutiles soins qui m'occupè» rent, toutes les espérances trompeu» ses que j'ai nourries, et les suites » aussi affligeantes qu'imprévues de tous » mes projets. » Cette note peut servir à corriger les articles de Laure et de Pétrarque; elle peut servir aussi à expliquer le doute qui s'est élevé sur le mariage de Laure, fondé sur ce qu'un amour pour une femme mariée aurait été répréhensible, au lieu que Pétrarque fait de son amour pour Laure la source de son orgueil et de sa gloire; mais c'était un usage reçu de son temps, et dans le pays de Laure, que chaque poète eût un objet, quelquefois imaginaire, pour diriger les vers qu'enfantait son imagination échauffée, sans nuire à la réputation de la dame. Il est vrai que l'objet de Pétrarque était réel, et qu'il a pu, comme il le dit, rendre des soins inutiles, former des espérances trompeuses, faire des projets dont les suites auraient été aussi affligeante qu'imprévues. S'il s'est retenu sur l'exécution de ces fantômes que la passion enfante, s'il n'en a pas fait participer Laure, il a pu diriger sans crime ses poésies amoureuses vers l'objet de sa pensée, même se glorifier de la pureté de sa passion, comme les autres poètes le faisaient. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, en italien et en latin, qui rendront sa mémoire immortelle. Il excelle surtout dans ses Poésies italiennes, dont les éditions rares sont celles de Venise, 1470; Padoue, 1472; Venise, Milan, Rome, 1473, in-fol. On estime les éditions des Aldes à Venise; des Juntes, à Florence; des Rouilles, à Lyon; de Gesualdo, 1553, in-4°; de Castelvetro, 1582, in-4°, réimprimée par Muratori en 1711; mais la meilleure est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°. *Vite de Pontefici romani ed*

Imperatori romani, Firenze, 1478, in-fol. Les principaux de ses ouvrages latins sont *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4° ; *De vitâ solitariâ ; De otio Religiosorum ; De verâ sapientiâ ; De contempu mundi ; De republicâ optimè administrandâ ; Rerum memorabilium libri sex* ; des Epîtres, des Harangues, etc. Toutes ses œuvres furent imprimées à Bâle en 1581, en 4 vol. in-fol. Plusieurs auteurs, en dernier lieu M. Muratori et l'abbé de Sade, ont écrit sa vie. Cette dernière a 3 vol. in-4°, 1764.

PETRI ou CUNERUS PETRUS, savant théologien, né à Duivindick, village de Zélande, devint premier évêque de Leuwarden en 1570. Il fut chassé de ce siége par les protestans, et mourut à Cologne, le 15 février 1580, à 48 ans. On a de lui des Traités latins sur le sacrifice de la messe ; sur le célibat des prêtres ; sur l'accord des mérites de Jésus-Christ avec ceux des saints ; sur les caractères distinctifs de la vraie Église ; sur les devoirs d'un prince chrétien, 1579, in-8 ; sur la Grâce, le Libre Arbitre et la Prédestination ; des Questions pastorales, etc.

PETRI (SUFRIDUS), historien, poète et orateur du 16e siècle, natif de Leuwarden, enseigna les belles-lettres à Erford, et fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle. Enfin il devint professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Il mourut en 1597, à 69 ans : il s'était fait prêtre après la mort de sa femme, et avait un canonicat de Cologne. On a de lui plusieurs ouvrages bien écrits en latin, par lesquels on voit qu'il n'avait aucune critique et qu'il donnait aveuglément dans les fables les plus ridicules. Les principaux sont *De Frisiorum antiquitate et origine ; Apologia pro antiquitate et origine Frisiorum ; De scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8°, etc.

PETRI (BARTHÉLEMI), savant docteur et chanoine de Douai, était né dans le Brabant. Il enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut le 26 février 1630, à 85 ans, après avoir publié Vincent de Lerins avec de savantes notes, et des Commentaires sur les actes des apôtres, 1622, in-4°. Il a aussi donné l'édition des œuvres posthumes d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des épîtres canoniques de saint Jean.

PETROBUSIENS. *V.* BRUYS.

PETRONE, *Petronius Arbiter*, favori de Néron, que l'on croit être le même que celui dont Tacite fait mention dans le livre XVI de ses Annales. Il fut proconsul de Bithynie, puis consul, et se montra capable des plus grands emplois. C'était un homme voluptueux, qui donnait la plus grande partie du jour au sommeil, et la nuit aux plaisirs et aux affaires. Il fut l'un des principaux confidens de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs ; car ce prince ne trouvait rien d'agréable ni de délicieux que ce que Pétrone avait approuvé ; mais cette grande faveur lui attira l'envie de Tigillin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. Petrone fut arrêté, et ayant été condamné à mort, il se fit ouvrir puis refermer les veines de temps en temps, s'entretenant de vers et de poésie avec ses amis. Il envoya ensuite à Néron un livre cacheté de sa main, dans lequel il décrivait les débauches de ce prince sous des noms empruntés, et mourut vers l'an 66 de J.-C. Il nous reste de lui une Satire, et quelques autres pièces très-bien écrites en latin, mais remplies de saletés, ce qui fait nommer Pétrone *Auctor purissimæ impuritatis*. On trouva dans le 17e siècle un fragment de ses ouvrages à Traou, ville de Dalmatie, dans l'archevêché de Spalatro. Ce fragment est dans un manuscrit in-folio épais de deux doigts, où est contenu le souper de Trimalcion ; il a fait grand bruit parmi les savans, et ils ont beaucoup disputé pour savoir si c'est une pièce authentique ou supposée. Il est dans la bibliothèque du roi, et il passe aujourd'hui pour constant que c'est l'ouvrage de Pétrone. Il n'en est pas tout-à-fait de même des autres fragmens tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, et que M. Nodot publia à Paris en 1694. Les savans ne conviennent pas encore de l'authenticité de ces derniers fragmens. La traduction française la plus complète de Pétrone est celle de Nodot, 1709, 2 vol. in-12. Le président Bouhier a très-bien traduit en vers français le poëme sur la guerre civile, morceau

d'une grande beauté. Le père Rapin prétend que l'auteur y tombe dans tous les défauts qu'il reprend. Les meilleures éditions de Pétrone sont celle de Venise, 1499, in-4°; celles *cum notis variorum*, Amsterdam, 1669, in-8°, 1709 et 1743, 2 vol. in-4°. On trouve dans *Corpus Poetarum* de Mettaire des vers de cinq Pétrones différens.

PETRONE (SAINT), évêque de Bologne au 5e siècle.

PETTY (GUILLAUME), fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, qui le fit chevalier en 1661. Il amassa de grands biens, et mourut à Londres en 1687. On a de lui un traité des Taxes et des Contributions; un autre de l'Éducation de la Jeunesse; une Arithmétique politique; l'Anatomie politique de l'Irlande, in-8°; un bon ouvrage intitulé *Jus antiquum communium Angliæ assertum*, in-8° : il a été traduit en français sous ce titre : La défense des droits des communes d'Angleterre, in-12; un livre rare et curieux intitulé *Britannia languens;* et un grand nombre d'autres ouvrages en anglais.

PEUCER (GASPARD), fameux médecin et mathématicien allemand, né à Bautzen, dans la Lusace, le 6 janvier 1525, fut ami et gendre de Mélanchton. Il fut long-temps retenu en prison par l'électeur de Saxe, parce qu'il s'efforçait de répandre la doctrine des sacramentaires dans les états de ce prince. Il mourut le 25 septembre 1602, à 78 ans, laissant une nombreuse postérité. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont 1° *De præcipuis divinationum generibus*, in-8°; 2° *Methodus curandi morbos internos*, in-8°; 3° *De febribus*, 1614, in-4°; les noms des monnaies, des poids, des mesures, des animaux, etc., in-8°.

PEURBACH. *Voy.* PURBACH.

PEUTINGER (CONRAD), célèbre jurisconsulte d'Augsbourg, né en cette ville le 15 octobre 1465, mourut le 28 décembre 1547, à 82 ans, laissant dix enfans. Il avait reçu de Conrad Celtes une carte dressée vers la fin du 4e siècle, sous l'empire de Théodose-le-Grand, où sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines. C'est cette carte que l'on nomme la Table de Peutenger, et que Marc Velser fit imprimer à Venise en 1591. Les savans en font beaucoup de cas. Elle a été retrouvée en entier en 1714 parmi les manuscrits de Peutinger, et on en a donné une magnifique édition à Vienne en 1753, in-fol., avec des dissertations. Peutinger fut secrétaire de la ville d'Augsbourg, et conseiller des empereurs Maximilien Ier et Charles-Quint. Il fut employé dans les affaires les plus importantes, et il ne se servit de son crédit que pour le bien de sa patrie. Ce fut lui qui obtint pour la ville d'Augsbourg le privilége de battre monnaie. Ses principaux ouvrages sont 1° *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum et ejus diœcesi*, Moguntiæ, 1528, in-fol.; 2° *Sermones convivales*, dont la meilleure édition est celle d'Iène, 1683, in-8°; 3° *De inclinatione romani imperii, et exterarum gentium, præcipuè Germanorum, commigrationibus*, avec *Sermones convivales*, et dans Procope, *De rebus Gothorum*, Basileæ, 1531, in-fol., etc.

PEYRAT (GUILLAUME DU), d'abord substitut du procureur-général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris, mourut en 1645. Il a donné l'*Histoire de la chapelle de nos rois*, 1645, in-fol.; des *Essais poétiques*, 1593, in-12.

PEYRE (JACQUES-D'AUZOLES, sieur de la), gentilhomme auvergnat, mort d'apoplexie à Paris le 19 mai 1642, était secrétaire du prince de Montpensier et son homme de confiance. On a de lui divers ouvrages de chronologie et d'histoire; contre le père Petau, et contre le père Bolduc, *l'Anti-Baban*, Paris, 1632, in-8°, qui sont remplis de sentimens et d'imaginations extraordinaires, et dans lesquels on remarque peu de critique. Il était né le 14 mai 1571.

PEYRE (NICOLAS-JOSEPH), architecte du roi, né à Paris en 1730, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art, et fut reçu de l'académie en 1767. Le seul ouvrage public où il ait été employé est la construction de la comédie française, avec M. de Vailly. Il avait épousé en 1762 Mlle Moreau, sœur de l'architecte de la ville, dont il a eu un fils. Il est mort en 1785. On a son OEuvre d'architecture, 1765, in-fol.

PEYRERE (ISAAC LA), auteur du

fameux traité des Préadamites, naquit à Bordeaux, et fut élevé dans la religion protestante. On dit que lisant un jour le 5e chapitre de l'Épître de saint Paul aux Romains, il lui vint dans l'esprit que l'on pourrait prouver, par les versets 12, 13 et 14, qu'il y a eu des hommes avant Adam. Cette opinion bizarre, qu'il ne regardait d'abord que comme un jeu d'esprit, l'entêta tellement dans la suite, qu'on ne put jamais la lui faire abandonner sincèrement. Il publia pour la soutenir, en 1655, in-4o et in-12, son fameux livre intitulé *Præadamitæ*, dans lequel il prétend qu'il y a eu des hommes avant Adam. Cet ouvrage fut solidement réfuté par plusieurs savans, et brûlé à Paris par la main du bourreau. L'évêque de Namur le censura la même année, et La Peyrère fut arrêté à Bruxelles en 1656, par l'autorité de l'archevêque de Malines; mais le prince de Condé le tira de ce danger. Il alla ensuite à Rome, où il abjura le calvinisme, et où il rétracta son livre des Préadamites en présence du pape Alexandre VII, qui lui offrit plusieurs bénéfices. La Peyrère les refusa et revint en France. Il y fut bibliothécaire du prince de Condé, qui lui donna une pension. Il se retira ensuite au séminaire des Vertus, où il mourut le 30 janvier 1676, à 82 ans, après avoir reçu les sacremens et donné des marques d'un bon chrétien. On lui fit néanmoins l'épitaphe suivante:

La Peyrère ici gît, ce bon israélite,
Huguenot, catholique, enfin préadamite,
Quatre religions lui plurent à la fois;
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, et n'en choisit pas une.

On a de lui, outre son livre des Préadamites; 1o un Traité singulier du rappel des juifs, 1643, in-8o: ce livre est rare; 2o une Relation de l'Islande, 1663, in-8o, et du Groenland, 1647, in-8o: elle est estimée; 3o une Lettre à Philotime, 1658, in-8o: c'est dans cette lettre que La Peyrère expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. *Voy.* les tomes XII et XX des Mémoires du père Niceron. Il avait un frère, Abraham La Peyrère, avocat au parlement de Bordeaux, qui donna un vol. in-4o des Décisions du parlement de Bordeaux, dont la dernière édition est de 1725, in-fol.

PEYRONIE (François de la), premier chirurgien du roi, et, entre tous les célèbres chirurgiens français qui ont paru jusqu'aujourd'hui, celui qui a montré le plus de zèle et qui a fait le plus de dépense pour la perfection et les progrès de la chirurgie, est mort à Versailles le 24 avril 1747. C'est lui qui a procuré l'établissement de l'académie royale de chirurgie de Paris en 1731. Il a légué à la communauté des chirurgiens de cette ville sa bibliothèque, avec la terre de Marigni, que lesdits chirurgiens ont vendue au roi 200,000 livres, et a institué cette même communauté légataire universelle pour les deux tiers de ses biens. M. de la Peyronie a aussi légué à la communauté des chirurgiens de Montpellier deux maisons situées à Montpellier, avec 100,000 livres pour y faire construire un amphithéâtre de chirurgie, et a institué la même communauté légataire universelle pour le tiers de ses biens. Tous ces legs de M. de la Peyronie renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection et au progrès de la chirurgie. C'est par là aussi bien que par ses talens que ce célèbre chirurgien a immortalisé son nom.

PEYSSONNEL (Charles), né à Marseille le 17 décembre 1700, fut consul à Smyrne, correspondant de l'académie des belles-lettres et de l'académie de Marseille. Il est mort le 16 mai 1757. On a de lui *Remarques sur plusieurs branches du commerce et de la navigation*, en 2 parties; un Traité sur le corail, extrait des Transactions philosophiques, 1756, in-12.

PEZAY (Masson, marquis de), né près de Blois, savait allier les muses avec l'art militaire. Il était capitaine de dragons, lorsqu'il fut nommé inspecteur-général des gardes-côtes, dont il remplit la commission avec exactitude; mais sa hauteur occasionna des plaintes qui le firent exiler à sa terre, où il mourut le 6 décembre 1777. On a de lui le poëme de *Zélis au bain*, 1763, d'abord en quatre, ensuite en six chants, in-8o; *La Rosière de Salency*, pastorale, in-8o; *La Closière*, comédie, in-8o; *Les Soirées helvétiennes*, 1770, in-8o; la Traduction de Catulle, Tibulle et Gallus, 2 vol. in-8o ou in-12, qui a eu peu de succès;

la Lettre d'Alcibiade à Glycère : les figures qu'il a jointes à ses Poésies leur ont donné un peu de véhicule. Il voulait être voluptueux, mais les estampes qui ornent ses Poésies le sont plus que ses vers. Cependant ses compositions ne sont pas sans mérite et ont eu du succès. Un ouvrage plus essentiel qu'il a publié est *les Campagnes de Maillebois*, 1775, 3 vol. in-4°, avec un atlas.

PEZENAS (ESPRIT), naquit à Avignon le 28 novembre 1692. Les jésuites chez qui il entra le destinèrent aux mathématiques. Il y avait 21 ans qu'il était dans l'ordre, lorsqu'en 1728 il fut pourvu de l'emploi de professeur royal d'hydrographie à Marseille. Il exerça cet emploi jusqu'à la suppression des galères en 1649, qu'il n'eut plus d'exercice; l'astronomie devint alors son occupation favorite, jusqu'à la dissolution de sa compagnie. Il revint à Avignon en 1764, et y mourut le 4 février 1776. Les traductions de la Physique de Désaguliers, 2 vol. in-4°; de l'Optique de Smith, 2 vol. in-4°; des Fluxions de Maclourin; de l'Algèbre du même; du Microscope de Baker; du Guide des mathématiciens, de Wardo, in-8°, lui ont fait honneur. On a encore de lui *Elémens du pilotage*, 1733 et 1754, in-8°; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-8°; *Méthode du jaugeage*, 1742, in-4°; *Théorie et pratique du jaugeage*, 1749, in-8°, réimprimé à Avignon, 1778; *Astronomie des marins*, 1766, in-8°; 5 vol. in-4° de Mémoires de mathématiques et de physique, rédigés à l'observatoire de Marseille, avec MM. Blanchard et La Grange, 1755 et suivantes. L'exactitude qu'il a mise dans les Tables de Gardiner, imprimées à Avignon en 1770, les rend préférables à celles imprimées en Angleterre. C'est lui qui a nivelé le canal projeté en Provence; on en trouve le détail dans l'ouvrage de M. de Lalande, sur les canaux de navigation. Il a aussi traduit le Dictionnaire des arts et des sciences de Thomas Dyche, 1753, 2 vol. in-4°.

PEZRON (PAUL), né à Hennebon en Bretagne en 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite dans le collége des Bernardins à Paris. Il eut dans son ordre plusieurs autres emplois honorables, et devint abbé de la Charmoie en 1697. Il donna la démission de cette abbaye en 1703, et mourut le 10 octobre 1706, à 67 ans. On a de lui 1° un savant traité intitulé *l'Antiquité des temps rétablie*, 1687, in-4°, dans lequel il entreprend de rétablir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible, et donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui; 2° un gros volume in-4° intitulé *Défense de l'Antiquité des temps*, 1691, contre les pères Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué son premier ouvrage; 3° *Essai d'un Commentaire sur les prophètes*, 1693, in-12, très-estimé; 4° *Histoire évangélique, confirmée par la judaïque et la romaine*, 1696, 2 vol. in-12, bon ouvrage; 5° un *Traité de l'Antiquité de la nation et de langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, 1703, in-8°, livre curieux, etc.

PFAFF (JEAN CHRISTOPHE), célèbre théologien luthérien, né à Pfussinge, dans le duché de Wirtemberg, le 28 mai 1651, enseigna la théologie à Tubinge avec réputation, et y mourut le 6 février 1720. On a de lui un Recueil de controverses; une Dissertation sur les passages de l'Ancien Testament allégués dans le Nouveau, et d'autres ouvrages en latin, qui sont estimés. Christophe Mathieu Pfaff, l'un de ses fils, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubinge, est aussi auteur d'un grand nombre de savans ouvrages en latin, entre autres, *Institutiones theologicæ*, 1719 et 1721, in-8°, et *Sancti Irenæi fragmenta anecdota*, in-8°, en grec et en latin.

PFANNER (TOBIE), naquit à Augsbourg le 15 mars 1641, d'un conseiller du comte d'Oëtingen. Après avoir été successivement gouverneur de plusieurs jeunes seigneurs, il fut fait secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé en même temps d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean Ernest. Il fut nommé en 1686 conseiller de toute la branche Ernestine, et passa l'année suivante à Weymar; mais on le rappela à Gotha en 1699. Il était si versé dans les affaires, qu'on

l'appelait *les Archives vivantes de la maison de Saxe*. Il fut dès son enfance très-porté à la mélancolie, et après avoir achevé son ouvrage intitulé *Le Chemin de la repentance et de la vie*, ce mal augmenta tellement, qu'il quitta tout travail pour se préparer à la mort. Il mourut à Gotha le 23 novembre 1716 ou 1717. Ses autres ouvrages sont l'Histoire de la paix de Westphalie, dont l'édition de Gotha, 1697, in-8°, est de beaucoup la meilleure; l'Histoire des assemblées de 1652, 1653 et 1654, Weymar, 1694, in-8°; un Traité des princes d'Allemagne; la Théologie des païens; un Traité du principe de la foi historique, etc. Tous ces ouvrages sont estimés. Ils sont écrits en latin.

PFEFFEL (JEAN ANDRÉ), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort vers le milieu du 18e siècle, fut chargé des gravures des 750 planches de la Physique sacrée. *Voy.* SCHEUCHZER.

PFEFFERCORNE (JEAN), fameux juif du 16e siècle, embrassa la religion chrétienne, et par un zèle indiscret, ou pour avoir de l'argent des juifs, il tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébreux à l'exception de la Bible, « parce que, disait-il, ils contiennent des blasphèmes, de la magie, et autres choses aussi dangereuses. » L'empereur, surpris par de tels discours, publia en 1510 un édit par lequel il ordonnait de porter tous les livres hébreux à la maison de ville, afin de brûler tous ceux qui contiendraient quelque blasphème; mais Capnion montra le danger de cet édit, en quoi il fut soutenu par Ulric de Hutten, qui publia alors ses *Epistolæ obscurorum virorum*, 1701, in-12, pour tourner les moines en ridicule. On écrivit avec vivacité de part et d'autre, et l'affaire fut plaidée devant les évêques; mais Hoogstraten ayant pris la défense de Capnion, celui-ci triompha, et l'édit ne fut point exécuté. On croit communément que Pfeffercorne en fut si chagrin qu'il embrassa de nouveau le judaïsme, et qu'il fut tenaillé et brûlé vif en 1515 pour ses crimes, et pour la profanation de l'eucharistie, qu'il avait commise à Hall; mais ce doit être une autre personne de même nom, puisque celui qui fait le sujet de cet article vivait encore en 1517. On a de lui 1° *Speculum adhortationis judaïcæ ad Christum*; 2° *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud judæos*; 3° *Hostis judæorum*; 4° *Panegerycus*; 5° *De abolendis judæorum scriptis*.

PFEIFFER (AUGUSTE), célèbre philosophe et théologien allemand, naquit à Lawembourg le 27 octobre 1640. Étant tombé à l'âge de cinq ans du haut d'une maison, il se fracassa tellement la tête contre une laine de fer qui était sur le pavé, qu'on le releva pour mort, et qu'on se disposa à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire, le piqua dans un des doigts, et s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle demanda du secours, et il se rétablit si heureusement qu'il ne se ressentit jamais de ce fâcheux accident. Il devint pasteur et professeur en langue orientale et en théologie à Wirtemberg, à Leipsick et en différens autres lieux, et fut appelé à Lubeck en 1690 pour y être surintendant des églises. Il y mourut le 11 janvier 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, qui sont tous fort estimés. Les principaux de ceux qui sont écrits en latin sont 1° *Dubia vexata Scripturæ sacræ*; 2° *Decas selecta exercitationum biblicarum*; 3° *Pansophia mosaïca*; 4° *Critica sacra*, Dresdæ, 1680, in-8°; 5° *Antichiliasmus*; 6° *Thesaurus hermeneuticus*; 7° *Exercitatio de Thargumim*; 8° *De Masorâ*; 9° *De Trihæresi judæorum*; 10° *Sciagraphia systematis antiquitatum hebræarum*; 11° *Decades duæ de antiquis judæorum ritibus*; 12° *Specimen antiquitatum sacrarum*, etc. Tous ces ouvrages de philosophie ont été imprimés ensemble à Utrecht en 2 vol. in-4°.

PFIFFER (LOUIS), né à Lucerne en 1530, entra fort jeune au service de la France, dans les troupes suisses. Capitaine dans le régiment suisse de Taumman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'était fort distingué. Son régiment ayant été réformé en 1563, à cause de la paix, Pfiffer fut lieutenant de la compagnie des cent gardes suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena en 1567 un régiment de six mille Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce régiment, dont il était

colonel, qu'il sauva le même roi, le 29 septembre de la même année, dans un bataillon carré, de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé. Cette journée a été appelée *la célèbre retraite de Meaux*. Pfiffer continua de rendre des services importans à Charles IX, à la tête de son régiment et par le crédit qu'il s'était acquis en Suisse, crédit qui lui avait fait donner le surnom de roi des Suisses. Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Montcontour contre les huguenots. Il signala également son zèle pour Henri III jusqu'à la naissance de la ligue; mais le duc de Guise l'ayant gagné, sous prétexte de la conservation de la religion, Pfiffer se déclara ouvertement pour la ligue, et engagea une partie des cantons catholiques à aider puissamment ce parti. Il mourut à Lucerne en 1594, à 64 ans. Il était advoyer, c'est-à-dire premier chef du canton de Lucerne, depuis plusieurs années.

PHACÉE ou PEKAH, roi d'Israël, et fils de Romélie, tua le roi Phaceïa dans son palais, et s'empara de son trône, 759 avant J.-C. Il fit la guerre à Achaz, roi de Juda, et défit ses armées. Cependant les Israélites, ses sujets, en s'en retournant victorieux à Samarie, renvoyèrent 200,000 captifs de Juda, sur les remontrances du prophète Obed. Phacée fut assassiné par un de ses sujets, nommé Osée, qui régna en sa place, 739 avant J.-C.

PHACIÉA, roi d'Israël, succéda à son père Manahem, 761 avant Jésus-Christ, et marcha sur ses traces impies. Il fut tué en trahison deux ans après par Phacée, général de ses troupes, en 759.

PHAETON, fils du Soleil et de Climène, obtint de son père la permission de conduire son char au moins pour un jour; mais ignorant la route qu'il fallait tenir, il s'approcha trop près de la terre, et la brûla presque entièrement. Alors Jupiter irrité le tua d'un coup de foudre, et le précipita dans le Pô. Son ami Cycnus fut transformé en cygne, ses sœurs, les Héliades, furent changées en peupliers, et leurs larmes en ambre, selon la fable.

PHAINUS, ancien astronome grec, natif d'Elide, est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice. Il faisait ses observations auprès d'Athènes. Méton, autre fameux astronome, était son disciple.

PHALARIS, fameux tyran d'Agrigente en Sicile, se rendit maître de cette ville vers 571 avant J.-C. Il y exerça les cruautés les plus inouïes, et y fit faire un taureau d'airain, pour brûler vifs ceux qu'il condamnait à mort. Pérille, auteur de cette cruelle invention, en ayant demandé la récompense, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Enfin les Agrigentins se révoltèrent et y brûlèrent Phalaris lui-même, 561 avant J.-C. Nous avons des Lettres sous le nom d'Abatis à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées: sur quoi l'on peut consulter Bentley et Boyle. Elles ont été imprimées en Sorbonne vers 1470, in-4°, et à Trévise, 1471, in-4°. On en a donné une Traduction française en 1726, in-12.

PHALEREUS. *Voy.* Demétrius de Phalère.

PHAON, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, reçut de Vénus, selon la fable, un vase d'albâtre rempli d'une essence dont il ne se fut pas plutôt frotté qu'il devint le plus beau de tous les hommes. Les femmes et les filles de Mitylène en devinrent éperdument amoureuses; et la célèbre Sapho se précipita, parce qu'il ne voulait pas correspondre à sa passion. On dit qu'il fut tué ayant été surpris en adultère.

PHARAMOND, fils de Marcomir, est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France vers 420, et que Clodion son fils lui succéda. Mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. On lui attribue l'institution de la loi salique, dans laquelle il est dit qu'aucune partie de l'héritage salique ne doit venir aux femmes; de là la loi fondamentale qui exclut les femmes de la succession à la couronne.

PHARAON, c'est-à-dire *roi*, ou *crocodile*, nom commun à tous les anciens roi d'Egypte. L'Ecriture sainte

fait mention de dix, savoir : de celui qui vivait du temps d'Abraham, *Genèse*, 12; d'un second auquel Joseph interpréta des songes, *Genèse*, 41; d'un troisième qui maltraita les Israélites après la mort de Joseph, *Exode*, 1; de celui qui fut englouti dans la mer Rouge, *Exode*, 14; d'un autre qui régnait du temps de David; d'un sixième qui fut le beau-père de Salomon, et qui peut être le même que le précédent; de Pharaon *Sesac;* de Pharaon *Sua* ou *So;* de Pharaon *Nechao* ou *Necho;* et enfin de Pharaon *Hophra* ou *Vaphrès*. Il est aisé de conclure de ces quatre derniers que les autres avaient aussi des noms propres; mais il est difficile de les déterminer au juste, et les savans, tant anciens que modernes, sont fort partagés à ce sujet, parce que, ne sachant pas encore expliquer d'une manière certaine l'ancienne écriture hiéroglyphique des Egyptiens, nous n'avons ni des moyens ni des monumens suffisans pour les caractériser.

PHARÈS, fils du patriarche Judas et de sa bru Thamar; il était jumeau et aîné de Zara.

PHARNACES, fils de Mithridate, roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir, 64 ans avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de César et de Pompée. Mais, nonobstant cette neutralité, César marcha contre lui et le vainquit avec tant de promptitude qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, vidi, vici.* Ceci se passa 47 ans avant J.-C.

PHEBADE, FEBADE, PHIBADE, SOEBAD, FITADE (Saint), célèbre évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment saint Fiari, réfuta la confession de foi que les ariens avaient publiée à Sirmich en 357, par un Traité qui est cité par saint Jérôme, et que nous avons dans la Bibliothèque des Pères; il assista au concile de Rimini en 359, et il y soutint le parti catholique; mais il fut surpris par les ariens, l'amour de la paix lui ayant fait signer une confession de foi orthodoxe en apparence, mais qui cachait le poison de l'hérésie : il connut depuis sa faute, et témoigna par une rétractation publique qu'il n'avait eu dessein que de détruire l'erreur, bien loin de souscrire à l'hérésie. Saint Phebade se trouva au concile de Valence en 374, et à celui de Sarragosse en 380. Il vivait encore en 392, mais il était mort en 400. C'est à lui, et à saint Delphin de Bordeaux, que saint Ambroise adresse sa lettre 70.

PHEDON, célèbre philosophe grec, natif d'Elée, fut d'abord esclave; mais Socrate ayant obtenu sa liberté, il devint disciple de ce grand homme, s'appliqua à l'étude de la philosophie, se retira à Elée, et devint chef de la secte Eléaque. Il composa plusieurs Dialogues, prit la défense de Socrate, et ne le quitta point jusqu'à la mort. Il eut Plisthènes pour successeur.

PHEDRE, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, épousa Thésée, et conçut pour son fils Hippolyte une passion criminelle, à laquelle le jeune prince n'ayant pas voulu correspondre, elle l'accusa d'inceste auprès de Thésée. Celui-ci invoqua Neptune contre son fils, et ce Dieu suscita un monstre marin qui effraya tellement les chevaux d'Hippolyte, qu'il fut renversé de son char, et mis en pièces, selon la fable. Après sa mort, Phèdre s'étrangla de désespoir. Euripide et Racine en ont fait le sujet d'une belle tragédie.

PHÈDRE, célèbre poète latin, affranchi d'Auguste, était natif de Thrace. Il fut opprimé par Séjan, favori de Tibère, et eut néanmoins le bonheur de lui survivre. Il vécut en philosophe, et ne se mit point en peine d'amasser du bien. Il nous reste de lui cinq livres de Fables, en vers latins, à l'imitation de celles d'Esope. Elles sont écrites avec une pureté, une élégance et une brièveté admirables. François Pithou les découvrit, et les fit imprimer le premier avec Pierre Pithou son frère, en 1596. Il y en a eu dans la suite un très-grand nombre d'éditions. On en recherche celles *cum notis variorum*, 1667, in-8°, figures, où le feuillet 275-276 manque quelquefois; celle *ad usum Delphini*, 1675, in-4°; celles d'Amsterdam, 1701, et de Leyde, 1727, in-4°; celle du Louvre, 1729, in-16; de Paris, 1748, in-12. M. de Sacy a traduit en français cet excellent poète, in-12.

PHEDRE (Thomas), était professeur d'éloquence à Rome, et chanoine de Saint-Jean de Latran dans le seizième siècle. On lui donna le nom de Phèdre,

parce que, dans sa jeunesse, il avait joué, avec de grands applaudissemens, le rôle de Phèdre dans la tragédie d'*Hippolyte* de Sénèque. Il est mort des suites d'une chute sous un chariot qui passa sur lui sans le blesser, mais qui lui fit perdre la tête d'effroi. On lui attribue le fragment des Antiquités étrusques de Prosper, auteur du temps de Cicéron, prétendu trouvé à Volterre par Inghiramius, Francfort, 1637, in-folio.

PHELIPEAUX (Jean), né à Angers, fut précepteur de l'abbé Bossuet, neveu du grand Bossuet, qui fut depuis évêque de Troyes. Il se trouvait à Rome avec son élève, lorsqu'on y instruisait l'affaire des *Maximes des saints de M. de Fénélon*, ce qui lui donna l'occasion de faire la *Relation des progrès et de la condamnation du quiétisme en France*, 1732, in-12. On peut bien juger qu'il est plus favorable à M. Bossuet qu'à M. de Fénélon. L'abbé Phelippeaux était mort le 3 juillet 1708.

PHELYPEAUX. *Voyez* Pontchartrain.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut accusé par Clytie, concubine de son père, d'avoir voulu lui faire violence, et quoiqu'il fût innocent, Amyntor ordonna qu'on lui fit perdre la vue. Mais Chiron le guérit, et lui donna la conduite d'Achille. Il donna à ce prince une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de Troie où il avait accompagné Achille, Pelée, père de ce héros, rétablit Phénix sur le trône, et le fit proclamer roi des Dolopes.

PHÉRÉCRATE, célèbre poète comique grec, contemporain de Platon et d'Aristophane, travailla dans le goût de l'ancienne comédie, qui introduisait sur le théâtre non des personnages feints et imaginaires, mais des personnages actuellement vivans que leurs noms et leurs marques faisaient connaître aux spectateurs, et que l'on tournait en ridicule. Phérécrate n'abusa point de la licence qui régnait alors sur la scène, et il se fit une loi de n'injurier et de ne diffamer jamais personne. On lui attribue 21 comédies, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par Hertelius et par Grotius. On juge par ces fragmens que Phérécrate écrivait très-purement en grec, et qu'il excellait dans cette raillerie fine et délicate qu'on appelle urbanité attique. Il fut auteur d'une espèce de vers appelés de son nom *phérécratiens*. Ils étaient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, avec cette condition que le premier de ces trois pieds était toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple, *Quamvis pontica pinus*, est un vers phérécratien. M. Burette, dans le tome XV des Mémoires de l'académie des inscriptions, a examiné un fragment de ce poète concernant la musique, qui se trouve dans Plutarque.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, natif de l'île de Scyros, fut disciple de Pittacus et maître de Pythagore. On dit qu'il fut le premier qui soutint que les animaux sont de pures machines; mais cette opinion ne paraît pas fondée. Il florissait vers 560 avant J.-C. *Voy.* les Mémoires de l'académie de Berlin, année 1747. Il ne faut pas le confondre avec Phérécyde l'historien, natif de Leros, et surnommé l'Athénien. Celui-ci vivait vers 456 avant J.-C., et avait composé l'Histoire de l'Attique, mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

PHIDIAS, excellent sculpteur grec, vers 448 avant J.-C., fit la fameuse statue de Minerve, qui fut placée dans la citadelle d'Athènes, et dont il est si souvent parlé dans les anciens. Ayant été chassé d'Athènes, il se retira à Elide, où il fut tué après avoir achevé la statue de Jupiter, qui fut mise dans le temple d'Olympie, et qui passa pour une des merveilles du monde. Il possédait surtout l'optique, ce qui donnait un grand avantage à ses statues mises en place.

PHILAMMON, musicien et poète, qu'on croit plus ancien qu'Homère, était frère jumeau d'Autolyque, aïeul d'Ulysse, et fils de la nymphe Chione. C'est lui qui avait établi des chœurs de musiciens autour du temple de Delphes, qui faisaient partie du culte rendu à Apollon. Son fils Tamyas eut une dispute avec les Muses, et y succomba. Il passe pour l'inventeur de l'harmonie dorienne, et l'auteur de plusieurs hymnes qui sont perdues.

PHILANDER (Guillaume), né à

Châtillon-sur-Seine en 1505, se rendit habile dans les belles-lettres, la philosophie, l'architecture et les mathématiques. Sa réputation le fit appeler à Rhodez par Georges d'Armagnac, protecteur des savans, pour lors évêque de Rhodez, et depuis cardinal. Philander suivit ce prélat dans son ambassade à Venise. Il fit construire plusieurs beaux édifices publics à Rhodez, et ayant embrassé l'état ecclésiastique il devint chanoine de cette ville, et archidiacre de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse le 2 février 1565, à 60 ans, dans un voyage qu'il y fit pour voir son Mécène, Georges d'Armagnac, qui en était devenu archevêque. On a de lui 1° un bon Commentaire sur Vitruve, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1552; 2° un Commentaire sur une partie de Quintilien.

PHILASTRE, *Philastrius* (Saint), évêque de Bresse en Italie, vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec saint Ambroise en 381. Il fit connaissance à Milan avec saint Augustin, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des Hérésies, qui est écrit sans goût et sans critique, et dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas. Il est dans la Bibliothèque des pères, et imprimé séparément à Hambourg, 1721, in-8°, et à Bresse en 1738, in-fol.

PHILE (Manuel), auteur grec dont il nous reste des vers iambiques sur la propriété des animaux, dont la meilleure édition est celle de Paaw, Utrecht, 1730, in-4°. Il était d'Ephèse et vivait dans le 4e siècle; son Poëme est dédié à Michel Paléologue-le-Jeune, empereur de Constantinople.

PHILELEUTHERE. *Voyez* Bentley.

PHILELPHE (François), né à Tolentin, le 24 juillet 1398, enseigna les humanités avec tant de succès à Venise, que la République le nomma secrétaire du Bayle à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il y épousa Théodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, et fut envoyé par l'empereur Jean Paléologue à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec une réputation extraordinaire. Il était grammairien, poète, orateur et philosophe. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron, intitulé *de Gloriâ*. Il mourut à Florence le 31 juillet 1481, à 83 ans, ayant été marié 3 fois. On a de lui des Lettres, Venise, 1502, in-fol.; des Odes et Poésies, 1497, in-4°; des Discours, Venise, 1492, in-fol.; des Dialogues, des Satires, Milan, 1476, in-fol.; Venise, 1502, in-4°; et Paris, 1508, in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, en vers et en prose, dont les plus connus sont les traités *De morali disciplinâ*; *De exilio*, *De jocis et feriis*; et ses deux livres *Conviviorum*, ou des repas, qui sont estimés, et dans lesquels il y a beaucoup d'érudition. Le tout a été réimprimé à Bâle, 1739, in-fol. Son fils Marius, mort un an avant lui, a aussi laissé quelques poésies.

PHILEMON, poète comique grec, était fils de Damon, et contemporain de Ménandre, sur qui il l'emporta souvent par faveur; ce qui lui faisait dire par Ménandre: «N'avez-vous pas honte de me vaincre?» Plaute a imité sa comédie du *Marchand*. On dit qu'il mourut de rire en voyant son âne manger des figues. Il avait alors environ 97 ans. Philémon le jeune, son fils, composa aussi 54 comédies, dont il nous reste des fragmens considérables avec Ménandre.

PHILEMON, homme riche de la ville de Colosse, fut converti à la foi chrétienne par saint Epaphras, disciple de saint Paul. Onésime, son esclave, le vola et s'enfuit à Rome; saint Paul l'y convertit, et le renvoya à son maître avec une lettre qui est au rang des livres canoniques. Les Grecs le font martyriser avec sa femme Appia, dans une émeute populaire.

PHILETAS, poète et grammairien grec, natif de Coos, fut précepteur de Ptolémée Philadelphe, et composa des Elégies, des Epigrammes et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs poésies.

PHILETE (Aimable), ayant été converti à la foi, sans oser nier la résurrec-

tion, soutenait qu'il n'y en avait point d'autre que celle du péché à la grâce.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, était le 4e fils d'Amyntas, et succéda à son frère Perdiccas III, 360 avant J.-C. Ayant été donné en otage aux Illyriens et aux Thébains, il fut élevé auprès d'Epaminondas, et Perdiccas son frère étant mort, il s'empara du trône au préjudice de son neveu. Il vainquit les Athéniens près de Méthone, la première année de son règne, et fit la paix avec eux. Il subjugua les Péoniens, les Illyriens et les Thessaliens, et ayant épousé Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, il en eut Alexandre-le-Grand. Philippe assiégea Bysance, 341 avant J.-C.; mais il fut contraint d'en lever le siége pour marcher contre les Scythes, qu'il vainquit par stratagème, et sur lesquels il fit un grand butin. A son retour, les Triballiens se révoltèrent contre lui : il se donna à cette occasion un sanglant combat dans lequel il eût été tué infailliblement, si son fils Alexandre ne l'eût couvert de son bouclier, et n'eût mis à mort les assaillans. Philippe était l'un des plus grands politiques de son temps. Il aspirait à l'empire de toute la Grèce, et il n'y avait plus que les Athéniens qui retardassent ses entreprises, lorsqu'il leur déclara la guerre. Il les défit aves les Thébains, leurs alliés, près de la ville de Chéronée en Béotie, 338 avant J.-C. Il leur accorda ensuite la paix ; mais il punit sévèrement ceux qui avaient pris leur défense. Il donna une fête après cette bataille, fit paraître des transports de joie indécens pour un grand roi, et comme il dansait et chantait ridiculement sur le champ de bataille, Demarate lui envoya dire : « La fortune t'a donné le nom d'Agamemnon, et tu joues le rôle de Thersite. » Cette généreuse critique fit rougir Philippe, il traita les vaincus avec humanité, et donna la liberté à Demarate. Quelque temps après il répudia Olympias, ce qui irrita tellement Alexandre qu'il se retira de sa cour. Philippe faisait de grands préparatifs contre les Perses, lorsqu'il fut tué par Pausanias, l'un de ses gardes, 336 avant J.-C., à 47 ans. C'était un prince doué des plus grandes qualités, prudent, courageux, ferme, tendant toujours à ses fins par des voies imperceptibles, n'employant jamais la force qu'au défaut de l'artifice, se croyant moins honoré du succès d'un combat que de celui d'une négociation, et employant tous les moyens imaginables pour exécuter les projets que son ambition lui avait fait former. Il parlait et il écrivait avec facilité, avec justesse et avec dignité. Il savait employer les personnes de mérite, et il les récompensait en roi ; mais s'il avait de grandes qualités, on lui reproche aussi de grands défauts. Il poussait la dissimulation à un point excessif. Peu scrupuleux à garder sa parole et ses traités, il se jouait de ses sermens, ayant coutume de dire « qu'on amuse les enfans avec des osselets, et les hommes avec des sermens. » Sa cour était un théâtre de débauches et de prostitutions ; il s'y livrait lui-même d'une manière scandaleuse, et jugeait souvent ses sujets au milieu de l'ivresse, ce qui lui faisait commettre bien des injustices. Il est vrai néanmoins qu'il en rougissait lui-même, et qu'il ne trouvait pas mauvais qu'on l'en reprît. Un jour, comme il sortait d'un grand repas, une femme vint lui demander justice. Il écouta le fait et jugea contre elle : « J'en appelle! lui dit cette femme. — Et à qui en appelez-vous? lui répondit le roi. — A Philippe à jeun, lui répliqua-t-elle. » Il examina cette affaire de nouveau, et jugea en sa faveur. Une autre femme sollicitant une affaire, et Philippe la remettant toujours, ennuyée des délais : « Cessez donc d'être roi ! » lui dit-elle. Bien loin de se fâcher d'une telle liberté, il répondit sur-le-champ à sa plainte. Il était d'ailleurs doué d'une pénétration et d'un jugement admirables, et n'avait négligé aucune des belles connaissances : on peut dire qu'il avait en grand ce que Louis XI avait en petit. Ce fut lui qui institua la phalange macédonienne, corps redoutable, si difficile à ébranler. Alexandre son fils lui succéda.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, monta sur le trône 220 avant J.-C. Les conquêtes d'Aratus le firent régner glorieusement d'abord, mais Philippe, jaloux de sa réputation et de sa vertu qui contrastait avec ses vices, le fit empoisonner. Il fut défait par les Romains, qui lui laissèrent la Macédoine,

en le dépouillant de tous les autres pays qu'il tenait dans la Grèce. Il mourut 178 ans avant J.-C. La fin de ses jours fut empoisonnée par le chagrin qu'il eut d'avoir fait mourir son fils Démétrius, sur une fausse accusation de son frère Persée.

PHILIPPE, gouverneur de Jérusalem pour Antiochus Epiphanes, tourmenta les Juifs pour leur religion. Le même Antiochus le nomma régent sous la minorité de son fils Antiochus Eupator; mais Lysias s'empara du gouvernement, défit Philippe et le fit mourir.

PHILIPPE, fils d'Hérode, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de saint Jean; il régna sur la Gaulonite et la Béthanie, et rendit ses sujets heureux pendant 37 ans de règne. Il mourut la vingtième année du règne de Tibère; c'est de lui que Césarée fut nommée de Philippe. Salomé était fille d'un autre Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, qui avait épousé Hérodias.

PHILIPPE (SAINT), apôtre de Jésus-Christ, natif de Bethsaïde, ville de Galilée, fut le premier que Jésus-Christ appela à sa suite. Il alla dire à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie, et assista aux noces de Cana et à la multiplication miraculeuse des pains. C'est lui qui demanda à Jésus-Christ, la veille de sa passion, qu'il lui fît voir son père. A quoi notre Sauveur répondit: « Celui qui me voit voit aussi mon père. » On croit que saint Philippe prêcha l'Évangile en Phrygie, et qu'il mourut à Hiéraple, ville de cette province, après l'an 84 de Jésus-Christ, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que cette année, fut son disciple. Il ne faut pas le confondre avec saint Philippe, l'un des sept premiers diacres élus par les apôtres, qui annonça l'Évangile à Samarie, baptisa l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie, l'an 35 de Jésus-Christ, et demeura ensuite à Césarée avec ses quatre filles, qui étaient vierges et qui prophétisaient. On croit qu'il mourut dans cette ville.

PHILIPPE BENITI ou BENIZZI (SAINT), cinquième général des servites, naquit à Florence en 1232, d'une famille noble. Il obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon en 1274, et mourut à Todi le 22 août 1285. Il n'est point le fondateur de l'ordre des servites, comme quelques-uns l'ont cru, mais seulement le propagateur. Clément X le canonisa en 1671.

PHILIPPE (MARC-JULES), empereur romain, surnommé l'Arabe, naquit à Bostres en Arabie, d'une famille obscure, et s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. Il assassina l'empereur Gordien-le-Jeune, l'an 244 de J.-C.; puis, s'étant fait proclamer empereur, il conclut une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse; revint à Rome, où il célébra les jeux séculaires, et publia des réglemens salutaires pour faire oublier l'horreur de son crime. Eusèbe rapporte que Philippe avait été chrétien, et qu'il s'était soumis à la pénitence publique: quoi qu'il en soit, il fut assassiné à Vérone, l'an 249 de J.-C., par Dèce son successeur.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils de Frédéric Barberousse, et frère de Henri VI, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que les autres donnèrent leurs voix à Othon, duc de Saxe. Philippe fut excommunié par Innocent III, qui avait reconnu Othon; mais Othon ayant été battu, l'excommunication fut levée. Philippe refusa sa fille à Othon, et allait l'attaquer lorsqu'il fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, à 34 ans. C'était un prince libéral, qui avait beaucoup de piété et de prudence. Il avait épousé Irène, sœur d'Alexis, empereur d'Orient.

PHILIPPE Ier, roi de France, succéda à son père Henri Ier en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui gouverna sagement et s'acquitta avec honneur de son emploi de tuteur. Il défit les Gascons qui voulaient se soulever, et mourut laissant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre contre l'usurpateur Robert, y fut battu près de Saint-Omer, et fit la paix. Quelque temps après, parlant de Guillaume, roi d'Angleterre, que son trop d'embonpoint rendait valétudinaire, il demanda à ses courtisans par plaisanterie « quand donc le gros homme

releverait de ses couches. » Guillaume lui fit dire que « quand il serait accouché il irait faire ses relevailles à Sainte-Geneviève de Paris, avec 10,000 lances en guise de cierges. » Il tint parole, entra dans le Vexin français, où il commit mille ravages, et aurait fait de plus grands maux si la mort ne l'eût enlevé dans cette expédition. Après cette guerre, qu'une mauvaise plaisanterie avait fait naître, Philippe répudia Berthe, fille de Florent, comte de Hollande, en 1093, quoiqu'il en eût plusieurs enfans, et il épousa Bertrade de Montfort, qu'il enleva à Foulques Rechin, comte d'Anjou, son mari. Cette action le fit excommunier par le pape Urbain II, et souleva plusieurs évêques contre lui. Il fut absous en 1096 après avoir quitté Bertrade; mais il la rappela du consentement de Foulques son mari, et fut excommunié une seconde fois le 18 novembre 1100. On croit néanmoins qu'il obtint dans la suite une dispense pour épouser Bertrade. Quoi qu'il en soit, les enfans qu'il avait eus d'elle ne furent point réputés bâtards. Il était brave, avait de l'esprit, du jugement, et un excellent caractère; mais il n'en fit pas tout l'usage qu'il en pouvait faire, et il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était fécond en héros. Il laissa affaiblir l'autorité royale, et mourut à Melun le 29 juillet 1108, à 65 ans. Louis-le-Gros son fils, qu'il avait eu de Berthe sa première femme, lui succéda.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste le Conquérant et Dieu-Donné*, naquit le 22 août 1165, de Louis VII, dit *le Jeune*, roi de France, et d'Alix, fille de Thibault, comte de Champagne. Il parvint à la couronne après la mort de son père en 1180, à l'âge de 15 ans. Il réprima les violences des grands, chassa les juifs, les comédiens et les farceurs de son royaume. Il embellit Paris, en faisant paver les rues et les places publiques, et réunissant dans son enceinte une partie des bourgs qui l'environnaient. Il embellit et fortifia également les principales villes du royaume, et eut un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après il fit la guerre à Henri, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans, et d'autres places. Il se croisa en 1190, prit la ville d'Acre, défit 17,000 Sarrasins, et se trouvant très-incommodé et peu satisfait de Richard, roi d'Angleterre, il revint dans ses états en 1191. L'année suivante il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, de lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe-Auguste s'empara de la Normandie sur Jean-sans-Terre en 1204, et remit sous son obéissance les comtés d'Anjou, du Maine, de Touraine, de Poitou et de Berri. La répudiation qu'il fit d'Ingerburge, princesse de Danemarck, pour épouser Agnès de Métanie, attira sur lui les censures de l'Eglise; mais la promptitude de la pénitence mit aussitôt fin à ce scandale. Il marcha en Flandre avec son armée en 1213, et y prit Ypres, Tournai, Cassel, Douai et Lille. Mais la plus remarquable de ses actions est la célèbre bataille de Bouvines. L'empereur Othon IV, le comte de Flandre, et plusieurs autres princes confédérés, avaient levé contre lui une armée de 150,000 hommes. Le roi les défit à Bouvines, le 26 juillet 1214, et fit prisonnier Ferrand, comte de Flandre, Renauld, comte de Boulogne, et un grand nombre d'autres seigneurs. Philippe fonda, en mémoire de ce succès, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, près de Senlis. Le roi, qui, lorsqu'il avait été excommunié, avait déclaré nulles et abusives les censures de Rome, se chargea d'exécuter celles lancées contre Jean-sans-Terre. Il envoya son fils Louis VIII jusqu'à Londres, d'où il revint sans rien faire, le pape s'étant réconcilié avec Jean. Philippe mourut à Mantes le 14 juillet 1223, à 59 ans, après un règne de 43 ans. C'est l'un des rois de France qui firent le plus de conquêtes. Ce fut sous son règne que l'on vit, pour la première fois, le maréchal de France commander l'armée (c'était Henri Clément). Louis VIII son fils lui succéda.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de saint Louis son père, en 1270. Il battit les infidèles, puis, ayant fait avec eux une trève de 10 ans,

il revint en France, et fit pendre Pierre de la Brosse, son favori, qui avait été autrefois barbier de saint Louis, pour avoir calomnié la reine Marie de Brabant. Quelque temps après les Siciliens, animés par Pierre, roi d'Aragon, massacrèrent tous les Français sujets du roi de Naples qui étaient en Sicile, le jour de Pâques 1282, à l'heure de vêpres. C'est ce massacre qu'on appelle les Vêpres siciliennes. Philippe-le-Hardi, pour s'en venger, marcha en personne contre le roi d'Aragon, et prit Gironne. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 5 octobre 1285, à 41 ans. Ce prince, vaillant, bon, libéral, fit fleurir la France au dedans, et ne la vexa point d'impôts. C'est sous son règne que furent données les premières lettres de noblesse, en faveur de Raoul l'orfèvre. Philippe-le-Bel son fils lui succéda.

PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, naquit à Fontainebleau en 1268, et succéda à son père Philippe-le-Hardi en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard Ier, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince, ayant refusé de comparaître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, et la Guienne lui fut enlevée en 1293 par Raoul de Nesle, connétable de France. Philippe gagna par ses généraux la bataille de Furnes en 1297, et prit plusieurs villes considérables. Mais la jalousie des chefs de son armée fit perdre en 1302 la bataille de Courtray, où périt l'élite de la noblesse française. Le roi eut ensuite divers avantages, et gagna, le 18 août 1304, la célèbre bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 25,000 Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette victoire que fut élevée, dans l'église de Notre-Dame de Paris, la statue équestre de ce prince. Il fit ensuite la paix avec les Flamands; mais la retraite qu'il donna aux Colonnes, ennemis du pape, et l'usurpation du pape sur la collation des bénéfices et sur les décimes du clergé, donnèrent occasion aux démêlés qu'il eut avec Boniface VIII, qui eurent de fâcheuses suites; mais Benoît XI, successeur de ce pontife, et plus prudent que lui, cassa tout ce que Boniface avait fait contre Philippe, et sa conduite fut suivie par le pape Clément V, qui transporta le saint Siége à Avignon en 1308, et qui, de concert avec le roi, abolit l'ordre des templiers au concile général de Vienne en 1311. Philippe-le-Bel conclut un traité de paix avec l'empereur Henri VII en 1310, et mourut à Fontainebleau le 29 novembre 1314, à 46 ans. Il fut appelé le faux monnayeur, parce qu'il est le premier de nos rois qui altéra la monnaie, à la sollicitation d'Enguerrand de Marigny, son favori et son ministre, qui fut pendu sous le règne suivant. Il réunit aussi à la couronne le droit qu'avaient quelques seigneurs de battre monnaie; ces petites finesses ne suffirent pas pour fournir aux dépenses que lui occasionnèrent les guerres; il fut obligé d'augmenter les impôts, et craignant que le peuple ne profitât de ses contestations avec Boniface VIII pour se révolter, il fit entrer le tiers-état dans les états-généraux de 1304; en faisant part à ses peuples de l'état des affaires, il les engageait à l'aider volontairement, et prévenait par là les mécontentemens que la surcharge des impôts pouvait occasionner. Philippe-le-Bel avait eu pour précepteur le célèbre Gilles, de Rome, de la famille des Colonnes, qui fut depuis archevêque de Bourges, et qui lui inspira l'amour des lettres et des savans. Ce fut lui qui rendit le parlement sédentaire à Paris en 1302. Louis Hutin son fils lui succéda.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long* à cause de sa grande taille, était fils puîné de Philippe-le-Bel, et portait le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda à Louis Hutin son frère, roi de France, en 1316, à l'exclusion de Jeanne, fille de ce prince. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossais, chassa les juifs de son royaume, dissipa une troupe de brigands qui, sous le nom de Pastoureaux, faisaient de grands ravages, et mourut le 3 janvier 1321, à 28 ans. Les lépreux étaient en grand nombre sous ce règne; on les accusa d'avoir empoisonné les puits et les fontaines, il y en eut de brûlés et d'autres enfermés. Ces malheureux

jouissaient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payaient pas de subsides. Charles-le-Bel son frère lui succéda.

PHILIPPE VI DE VALOIS, roi de France, succéda à Charles-le-Bel son cousin-germain en 1328. Il était petit-fils de Philippe-le-Hardi, et fils de Charles de Valois. Il défit les Flamands à la bataille de Cassel, et les contraignit de reconnaître pour souverain Louis leur comte, contre lequel ils s'étaient révoltés. Peu de temps après s'éleva la querelle sur la juridiction ecclésiastique, et sur les libertés de l'église gallicane, qui furent vivement défendues par Pierre de Cugnières, avocat du roi, et fortement attaquées par Bertrand, évêque d'Autun, et par Pierre Roger, nommé à l'archevêché de Sens. Le roi fut favorable aux ecclésiastiques; mais depuis ce temps la forme des appels comme d'abus fut introduite, et les disputes sur les immunités ecclésiastiques n'ont point cessé de se renouveler. Philippe de Valois bannit ensuite du royaume Robert d'Artois, et fit la guerre à Edouard III, roi d'Angleterre; mais il fut défait par les Anglais à la bataille de Créci en Ponthieu, le 26 août 1346, où plus de 30,000 Français, le duc d'Alençon, frère du roi, et plusieurs autres princes, restèrent sur la place. Cette défaite fut suivie de la perte de Calais, dont Edouard s'empara le 13 août 1347. Cette place resta aux Anglais 210 ans, jusqu'en 1558, que François, duc de Guise, la reprit. Philippe de Valois s'efforça de réparer de si grandes pertes. Il acquit le Roussillon et la ville de Montpellier, réunit à la couronne les comtés de Champagne et de Brie, et se fit donner le Dauphiné par Humbert II, dernier dauphin de Viennois. Il mourut à Nogent-le-Roi, près de Chartres, le 23 août 1350, à 57 ans. C'est lui qui introduisit la gabelle et les impôts sur le sel, ce qui le fit appeler par Edouard le roi de la loi salique, par allusion au sel. Il fit aussi fabriquer de la monnaie de bas aloi, et s'imaginant que l'on ne s'en apercevrait pas, il faisait jurer aux officiers des monnaies qu'ils n'en parleraient pas. Jean son fils lui succéda.

PHILIPPE EMMANUEL DE LORRAINE, duc de Mercœur, était fils de Nicolas, duc de Lorraine; sa fille Françoise épousa le duc de Vendôme, fils de Henri IV, et mourut en 1669. Il avait pour sœur Louise de Lorraine, femme de Henri III, dont il fut institué l'héritier à la charge de fonder un monastère de capucines à Bourges. Marie de Luxembourg, veuve du duc de Mercœur, suppléa au legs de la reine sa belle-sœur, qui ne suffisait pas pour la fondation, et fonda ce monastère à Paris, au lieu de le fonder à Bourges. Elle y fit enterrer la reine et son mari. Elle mourut elle-même en 1623.

PHILIPPE Ier, roi d'Espagne, archiduc d'Autriche, etc., surnommé *le Bel*, était fils de l'empereur Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne. Il épousa Jeanne-la-Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il succéda à la reine Isabelle en Castille en 1504, et fut un prince doux et paisible. Il mourut à Burgos le 25 septembre 1506, à 28 ans. Après sa mort, Ferdinand son beau-père gouverna la Castille et s'empara du royaume de Navarre.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, était fils de l'empereur Charles V et d'Isabelle de Portugal. Il naquit le 21 mai 1527, et fut marié en 1545 à Marie, fille de Jean III, roi de Portugal, dont il eut don Carlos, que l'on croit qu'il fit mourir en 1568. Il épousa ensuite Marie, reine d'Angleterre, dont il n'eut point d'enfant, et depuis Isabelle, fille de Henri II, qui avait été promise à don Carlos. Après la mort de celle-ci, il épousa Marguerite d'Autriche, dont il eut Philippe III qui lui succéda. Charles V abdiqua la couronne d'Espagne à Bruxelles en 1555, en faveur de Philippe II. Ce prince continua la guerre contre Henri II, roi de France, et gagna sur les Français, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin, autrement de Saint-Laurent. Mais ce malheur fut réparé par la prise de Calais, de Thionville et de Dunkerque, et fut suivi de la paix faite à Câteau-Cambrésis en 1559. Philippe II donna la même année le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur Marguerite, duchesse de Parme; ce qui indisposa le prince d'Orange et le comte d'Eg-

mont, qui aspiraient à cette dignité. La gouvernante des Pays-Bas ayant introduit l'inquisition, et faisant punir les hérétiques avec une sévérité inflexible, le peuple se révolta, et les Pays-Bas devinrent le théâtre d'une longue et cruelle guerre, pendant laquelle se forma la république de Hollande. Philippe se rendit maître du royaume de Portugal en 1580. Il mit en mer une flotte nombreuse contre l'Angleterre, qui fut entièrement dissipée en 1588, tant par la tempête que par l'adresse et le courage des Anglais. Quand on lui porta cette fâcheuse nouvelle de la perte de sa flotte, « Je ne l'avais pas envoyée, répondit-il froidement, pour combattre les vents et les flots de la mer. » Il favorisa puissamment en France le parti de la ligue, ce qui porta le roi Henri IV à lui déclarer la guerre en 1595. Cette guerre fut terminée par la paix de Vervins en 1598. Philippe II mourut à l'Escurial, le 13 septembre de la même année, à 72 ans. Son génie vaste, élevé, pénétrant, aurait rendu son gouvernement heureux, si sa cruauté n'eût terni tout ce qu'il a fait de bien: 40,000 hommes périrent, sous son règne, sur l'échafaud ou de poison; il croyait faire ces sacrifices à la religion catholique, il les faisait à son ambition et à son despotisme. C'est lui qui fit imprimer à Anvers la belle Bible polyglotte qui porte son nom, 1569 à 1572, 8 vol. in-fol., et qui soumit les îles qui de son nom furent appelées Philippines.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, naquit à Madrid le 14 avril 1578, et monta sur le trône après la mort de son père, le 13 septembre 1598. Il se rendit maître d'Ostende par Spinola, général de son armée, le 21 septembre 1604, après un siége de trois ans, où périrent plus de 50,000 hommes. Cinq ans après il fit une trève de douze ans avec les Provinces-Unies, et les reconnut pour états libres et indépendans. Il ordonna en 1610 à tous les Maures et aux Juifs de sortir de ses états; et ces peuples ayant quitté l'Espagne, au nombre de plus de 900,000 hommes, laissèrent des provinces entières dépeuplées. Il mourut le 31 mars 1621, à 43 ans. C'était un prince faible et superstitieux. Philippe IV son fils fut son successeur.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, naquit le 8 avril 1605, et succéda à son père le 31 mars 1621. Cette même année, la trève de douze ans faite avec la Hollande étant expirée, la guerre recommença, et se fit avec succès par les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais ils éprouvèrent ensuite des revers de tous cotés. En 1524 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandais, qui depuis trois ans avaient formé la compagnie des Indes occidentales. Philippe IV entra en possession des Pays-Bas en 1633, par la mort d'Elisabeth-Claire-Eugénie sa tante. Deux ans après, en 1635, il s'éleva entre lui et la France une guerre longue et cruelle, à laquelle les Espagnols donnèrent occasion par la prise de Trèves et par l'enlèvement de l'électeur qui s'était mis sous la protection de la France. Cette guerre ne fut terminée qu'en 1659 par le traité des Pyrénées. Les Portugais secouèrent le joug d'Espagne le 1er décembre 1640, et mirent sur le trône Jean IV, duc de Bragance, légitime héritier de la couronne de Portugal. D'un autre côté, les peuples de Catalogne se soumirent à Louis XIII en 1621, et la ville de Naples se révolta quelque temps après; Philippe IV mit à la raison les Napolitains, et rentra en possession de la Catalogne en 1652. Il mourut le 17 septembre 1665, à 61 ans, après un règne qui ne fut presque qu'un enchaînement de pertes et de disgrâces. Charles II son fils lui succéda.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne, le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II, roi d'Espagne, son grand-oncle, du chef de Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV. Ce prince étant mort le 1er novembre suivant, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Versailles le 16 novembre de la même année, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette dernière ville le 14 avril 1701. Il essuya ensuite plu-

sieurs revers ; et comme on voulait l'obliger de revenir en France, il prit sur-le-champ la résolution de passer en Amérique avec ses principaux seigneurs, pour y régner, plutôt que de se désister honteusement de ses droits au royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe V est peut-être le plus beau trait de sa vie. Elle fit changer le système de la cour de France, qui envoya le duc de Vendôme dont le génie supérieur rétablit les affaires à bataille de Villa-Viciosa, en 1710, et ce prince se vit paisible possesseur de l'Espagne par le traité d'Utrecht, signé le 11 avril 1713, après une guerre de douze ans, faite avec différens succès. Il s'empara de l'île de Sardaigne en 1717, et du royaume de Naples l'année suivante ; mais il les rendit en 1720, en accédant au traité de la quadruple alliance, après avoir éloigné de sa cour le cardinal Alberoni son premier ministre, qui avait suscité cette guerre. Philippe V fit la paix avec l'Angleterre en 1721, et abdiqua la couronne en 1724, en faveur de Louis son fils aîné. Mais ce jeune prince étant mort de la petite-vérole le 31 août de la même année, sans laisser d'enfant de Louise-Elisabeth d'Orléans son épouse, Philippe remonta sur le trône et conclut la paix avec l'empereur. Antoine Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfans mâles en 1731, Philippe V envoya l'infant don Carlos, son fils du second lit, prendre possession des états de ce duc, et l'infant fit son entrée à Parme et à Plaisance en 1732. L'année suivante, Philippe V entreprit la conquête de Naples et de la Sicile en faveur de l'infant don Carlos ; ce prince en fut paisible possesseur le 12 juillet 1735. Philippe V mourut le 12 juillet 1746, à 63 ans, laissant de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI qui lui succéda ; et d'Elisabeth Farnèse, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'est devenu d'Espagne ; Philippe, duc de Parme et de Plaisance ; l'infant don Louis, etc.

PHILIPPE DE FRANCE, duc d'Orléans, de Chartres, de Nemours, de Valois, etc., était fils du roi Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV. Il naquit à Saint-Germain-en-Laie le 21 septembre 1640, et porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661 qu'il prit celui de duc d'Orléans. Il épousa Henriette d'Angleterre, princesse qui réunissait l'éclat de la beauté à tous les charmes de l'esprit, et suivit le roi Louis XIV son frère dans la campagne de Flandre en 1667, dans celle de Hollande en 1672, et dans les suivantes. Il assiégeait Saint-Omer en 1677, lorsque le prince d'Orange, qui commandait les armées d'Espagne et de Hollande, s'avança pour lui faire lever le siége ; mais le duc d'Orléans sortit de ses lignes, lui livra bataille et le défit à Mont-Cassel le 11 avril de la même année. Il rentra ensuite dans ses lignes, et prit Saint-Omer peu de jours après. Ce prince, qui s'habillait souvent en femme, et que l'on soupçonnait en avoir les inclinations, agit ce jour-là en capitaine et en soldat. Il mourut d'apoplexie à Saint-Cloud le 9 juin 1701, à 61 ans. L'abbé Le Vayer, précepteur de ce prince, a fait imprimer en 1670, in-12, la Traduction que ce prince avait faite de Florus.

PHILIPPE, petit-fils de France, duc d'Orléans, de Chartres, de Valois, etc., fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière sa seconde femme, naquit le 2 août 1674. Il fit sa première campagne en 1691, fut blessé à l'épaule au combat de Steinkerque, où il commandait le corps de réserve, et se signala à la bataille de Nerwinde. Le roi lui donna en 1706 le commandement de son armée en Lombardie ; mais à peine y fut-il arrivé que le prince Eugène de Savoie s'avança pour faire lever le siége de Turin. Le duc d'Orléans était d'avis de sortir de ses lignes pour l'aller attaquer, comme son père avait fait à Saint-Omer en 1677 ; mais son avis n'ayant pas été suivi par M. de Marcin qui avait le secret de la cour, les lignes furent forcées. Il y fut blessé de deux coups de feu ; et le maréchal de Marcin, qui commandait sous lui, ayant été tué, il fut obligé de repasser les monts. Il alla en 1707 au secours du roi d'Espagne, prit Lérida et Tortose, et fit une ligue par ses agens avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône au cas que Philippe en descendit. Le

projet ayant été découvert, les deux cours de Madrid et de France firent grand bruit, et le duc d'Orléans fut rappelé en France en 1708. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans fut déclaré régent du royaume par le parlement, suivant le droit que lui donnait sa naissance, le 2 septembre 1715, pendant la minorité du roi Louis XV. Sa régence fut très-paisible à deux événemens près. La conspiration de Celamare, dirigée de loin par le cardinal Alberoni, et mal tramée en France; et le bouleversement des finances et des fortunes par le fameux système de Law. On peut voir tout le détail de ces deux événemens dans la Vie de ce prince, imprimée en 2 vol. in-12. Les affaires de l'Eglise et la bulle *Unigenitus* l'occupèrent aussi pendant toute sa régence. Louis XV, étant devenu majeur, le pria de se charger du détail des affaires et des fonctions de principal ministre d'état, dont il prêta serment le 11 août 1723; mais il ne jouit pas long-temps de cette administration, étant mort subitement à Versailles le 2 décembre 1723, à 50 ans. C'était un prince spirituel, savant et grand politique. Il s'occupait sans cesse des arts et des sciences, s'intéressait à leurs progrès, et accordait sa protection et des récompenses à ceux qui s'y distinguaient. *Voyez* LONGUS. Il avait toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner, mais son trop d'attachement aux plaisirs, sa confiance extrême au cardinal du Bois son favori, et son trop de goût pour des sciences plus curieuses qu'utiles à un homme d'état, firent perdre une partie des avantages que faisaient espérer ses rares qualités. Les bruits injurieux qui se répandirent contre ce prince à la mort prématurée de presque toute la famille de Louis XIV, et pendant l'éducation de Louis XV, sont des calomnies destituées de tout fondement, et sont aujourd'hui reconnus comme tels de tous les écrivains instruits et judicieux.

PHILIPPE-LE-HARDI, quatrième fils de Jean, roi de France, fut fait duc et souverain de Bourgogne en 1363, et en même temps premier pair de France, avec la clause que faute d'enfans mâles le duché serait reversible à la couronne. Il fut chef de la seconde race des ducs de Bourgogne, et en porta la puissance à un degré où elle n'avait jamais été, non-seulement sous les premiers ducs, mais même sous les anciens rois de Bourgogne. Il épousa, le 19 juin 1369, Marguerite, fille unique et héritière de Louis de Mâle, comte de Flandre. Ce comte étant mort en 1384, Philippe prit possession des comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rethel, etc. Il acheta en 1394, de Jean, comte d'Armagnac, le comté de Charolois; et Charles VI, roi de France, étant devenu hors d'état de gouverner, le duc Philippe, qui était son oncle, fut appelé à la cour, et chargé du gouvernement avec le duc de Berri. Cette préférence donnée à Philippe sur le duc d'Orléans, frère du roi, fut la source de cette inimitié cruelle qui divisa dans la suite les maisons de Bourgogne et d'Orléans, et qui causa de si grands maux à la France. Il mourut à Halle avec de grands sentimens de piété, le 27 avril 1404, à 63 ans. C'était un prince sage, prudent, judicieux, libéral et courageux. Il était capable d'exécuter les plus grandes entreprises, et fut toujours protecteur zélé des églises et du peuple. Sa maison devint une des plus puissantes de l'Europe, et il n'y en avait aucune qui l'égalât en magnificence. Jean-sans-Peur son fils aîné lui succéda.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils de Jean-sans-Peur, qui fut tué à Montereau-Faut-Yonne en 1419, naquit à Dijon le 13 juin 1396. Il succéda à Jean-sans-Peur, le 10 septembre 1419, et voulant venger la mort de son père, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France sur la fin du règne de Charles VI et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le dauphin la bataille de Mons en Vimeu en 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea en 1428 de le déclarer son héritier. Philippe-le-Bon quitta le parti des Anglais en 1435, et se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras. Il reçut néanmoins dans la suite Louis, dauphin de France, dans

ses états, et favorisa la révolte du duc de Berri contre Louis XI. Il réduisit en cendres la ville de Dinan au pays de Liége, dont il avait reçu plusieurs outrages; institua l'ordre de la Toison-d'Or; réunit sous sa puissance presque toutes les 17 provinces des Pays-Bas, et mourut à Bruges le 15 juin 1467, à 71 ans. Charles-le-Téméraire son fils lui succéda.

PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAINE, duc de Mercœur, pair de France, gouverneur de Bretagne, etc., fils de Nicolas de Lorraine, duc de Mercœur, et de Jeanne de Savoie-Nemours sa seconde femme, naquit le 9 septembre 1558. Il s'endurcit dès sa jeunesse aux fatigues de la guerre, et se signala en diverses occasions. Après la mort du duc de Guise, tué aux états de Blois en 1588, il se déclara ouvertement pour le parti de la ligue, se cantonna dans son gouvernement de Bretagne et se rendit très-redoutable. Dans la suite, tous les autres chefs de la ligue ayant fait leur paix avec le roi, il se détermina enfin à faire aussi la sienne en 1598. Henri IV, en faveur de cette réconciliation, lui fit des avantages considérables, et le reçut à Angers avec une magnificence extraordinaire. Le duc de Mercœur alla en Hongrie, en 1601, commander l'armée de l'empereur Rodolphe II contre les Turcs, qu'il défit devant Albe-Royale. Après plusieurs autres belles actions, en revenant en France, il mourut à Nuremberg, le 19 février 1602. Saint François de Sales fit son oraison funèbre dans l'église de Notre-Dame de Paris.

PHILIPPE DE VENDOME, grand prieur de France, et frère du fameux duc Louis-Joseph de Vendôme, naquit à Paris le 23 août 1655. Il fit ses premières armes sous le duc de Beaufort son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie, et suivit ensuite Louis XIV en 1672 à la conquête de la Hollande; il se signala au passage du Rhin, aux siéges de Maestricht, de Valenciennes et de Cambrai, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marsaille, où il fut blessé, et en plusieurs autres occasions. Ayant été fait lieutenant-général en 1693, il eut en 1695 le commandement de la Provence à la place du duc de Vendôme son frère, qui passait en Catalogne. Il servit ensuite en Piémont, et passa de là en Catalogne auprès du duc son frère. Il se distingua au siége de Barcelone en 1697, et à la défaite de don François de Velasco, vice-roi de Catalogne, et passa ensuite en Italie, où il prit plusieurs places sur les Impériaux; mais après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, où il ne s'était point trouvé par un défaut de conduite et de vigilance, il fut disgracié, et se retira à Rome après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 livres. Dans la suite il alla à Venise, d'où étant parti pour revenir en France, par les terres des Grisons, Thomas Masner, conseiller de Coire, le fit arrêter le 28 octobre 1710, en représailles, disait-il, de ce que son fils était retenu prisonnier en France, et le fit passer sur les terres de l'empereur. L'ambassadeur de France en Suisse s'étant plaint de cette insulte faite par un particulier à un prince du sang, les Grisons firent le procès à Masner qui s'était sauvé en Allemagne, et ils le condamnèrent à mort par contumace en 1712. Le grand-prieur, qui avait été élargi l'année précédente, étant revenu en France, partit en 1715 pour Malte, menacée par les Turcs; il y arriva le 7 avril, et fut nommé généralissime des troupes de la religion. Mais le siége n'ayant pas eu lieu, il revint en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de prince de Vendôme, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans, sans avoir pris d'alliance. En lui finit la postérité des ducs de Vendôme, descendans d'Henri IV. Il était brave comme son frère, doux, bienfaisant et sans faste, mais d'une mollesse, d'une prodigalité et d'une malpropreté révoltante, surtout dans un petit-fils d'Henri IV. Le duc Louis son frère était aussi très-négligé et très-mal propre.

PHILIPPE DE DREUX, fameux évêque de Beauvais au 12e siècle, petit-fils du roi Louis-le-Gros, et fils de Robert de France, comte de Dreux, et d'Agnès de Baudement sa troisième femme, se croisa pour la Terre-Sainte, et se trouva au siége d'Acre en 1192. Dans la suite, ayant suivi le roi Phi-

lippe-Auguste dans la guerre contre les Anglais, il fut fait prisonnier vers 1197. Le pape Innocent III écrivit alors à Richard, roi d'Angleterre, pour obtenir la liberté de ce prélat, qu'il appelait son fils; mais le roi d'Angleterre envoya au pape la cotte d'armes de l'évêque tout ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la présenta ces paroles des frères de Joseph à Jacob: « Voyez, saint Père, si vous reconnaissez la tunique de votre fils. » Le pape répliqua que le traitement qu'on faisait à cet évêque était juste, puisqu'il avait quitté la milice de Jésus-Christ pour suivre celle des hommes. Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servait de cette arme, et ne voulait point, par un scrupule étrange, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, et mourut à Beauvais le 2 novembre 1217.

PHILIPPE DE PRETOT (Etienne-André), né à Paris, censeur royal, des académies d'Angers et de Rouen, mourut le 6 mars 1787, et fut enterré à Saint-Severin. Il était marié et a laissé des enfans. Ses ouvrages sont les éditions de quelques auteurs latins, données par Coutellier; *Essai de géographie*, 1748, in-8°; *Analyse de l'histoire universelle*, in-8°; *le Spectacle de l'histoire romaine*, 1762, in-8°; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des anciens auteurs*, 1755, 2 vol. in-12; ouvrages relatifs aux leçons qu'il donnait.

PHILIPPE-LE-SOLITAIRE, auteur grec dont nous avons un ouvrage intitulé *Dioptra*, ou la Règle du Chrétien, dont Jacques Pontanus a donné une édition en grec et en latin dans *Versio et Notæ in varios autores græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol., et qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Cet auteur grec vivait vers 1105.

PHILIPPE DE BONNE-ESPÉRANCE, célèbre religieux prémontré du 12e siècle, appelé aussi Philippe *de Havinge*, nom du village où il était né, et l'*Aumonier* à cause de ses abondantes aumônes, étant prieur de l'Abbaye de Bonne-Espérance en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, écrivit trop vivement à Saint Bernard, pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint avait reçu à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec saint Bernard, et devint abbé de Bonne-Espérance en 1155. Il y fit fleurir les sciences et la vertu, et y mourut le 13 avril 1182. On a de lui des Questions théologiques, des Vies et des Eloges de plusieurs saints, et d'autres ouvrages qui ont été recueillis et donnés au public à Douai en 1621, in-fol., par le père Chamart, abbé de Bonne-Espérance.

PHILIPPE LEVI, juif converti, dont on a une bonne Grammaire hébraïque, imprimée en anglais à Oxford en 1705.

PHILIPPE (le marquis de Saint-) *Voy.* Bacalar.

PHILIPPY DE LEYDE, né en cette ville vers 1300, professa le droit à Paris et à Orléans, et mourut chanoine d'Utrecht vers 1380. Il a laissé un ouvrage sur le gouvernement civil et domestique, 1701, in-4°. Ce qu'il dit sur le civil vaut moins que ce qu'il dit sur le domestique.

PHILIPPIQUE BARDANNES, Arménien, d'une famille illustre, se fit proclamer empereur d'Orient en 711, après avoir tué par trahison l'empereur Justinien II; mais il fut déposé, et eut les yeux crevés; la veille de la Pentecôte, en 713. On l'envoya ensuite en exil. C'était un prince indolent, qui ne se croyait sur le trône que pour s'abandonner à ses plaisirs. Anastase régna après lui.

PHILIPS (Catherine), illustre dame anglaise du 17e siècle, s'est rendue célèbre par ses Poésies, qui passent pour ingénieuses. Sa traduction anglaise de la tragédie de *Pompée*, de Corneille, fut reçue avec un applaudissement universel.

PHILIPS (Fabien), savant jurisconsulte anglais, est né le 28 septembre 1601, à Prestbury. Il a publié différens ouvrages relatifs aux anciens usages et priviléges d'Angleterre, entre autres, *Charles Ier martyr pour son peuple*, 1649, in-4°, réimprimé en 1660. Il mourut le 17 novembre 1690, et fut enterré auprès de sa femme à Twyford.

PHILIPS (Jean), célèbre poète anglais, né à Bampton dans le comté d'Oxford en 1676, est auteur de trois poëmes, l'un géorgique, intitulé *Pomone* ou le Cidre; l'autre héroïque sur la bataille de Bleinhem; et le troisième burlesque, *Le précieux Chellin.* Ils sont très-estimés des Anglais, et ont été traduits en français par l'abbé Yart. Philips, après avoir enseigné le grec et le latin à Winchester, et s'être rendu habile dans la physique et dans les antiquités, alla demeurer à Londres, où il mourut en 1708, à 32 ans, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où l'on voit son épitaphe composée par le célèbre Atterburi.

PHILIPS (Ambroise), poète anglais, qui s'est surtout distingué par ses pastorales, qu'on a comparées à celles de Virgile, de Théocrite et de Pope. Il a aussi fait plusieurs pièces dramatiques: *La femme malheureuse; Le Breton; Humtrot, duc de Gloester*, etc. Ce poète est mort le 18 juin 1749. Pope, dans sa *Dunciade*, fait éteindre le feu que Cibber avait mis à ses écrits avec une feuille de Thulé, poëme dont Philips n'a fait imprimer qu'une feuille, que la stupidité met sur le bûcher.

PHILISTE, fameux historien, natif de Syracuse, était disciple d'Isocrate et ennemi de Platon. Il devint favori de Denys-le-Tyran, et fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse, et mit en lui sa confiance; mais il le bannit ensuite pour avoir épousé la fille de Leptine, frère de ce prince. Philiste choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa, pendant sa disgrâce, une Histoire de Sicile, et celle de Denys-le-Tyran, dont Cicéron et les anciens font l'éloge. Bien loin de témoigner du ressentiment envers Denys dans cette histoire, il l'excusa et le loue même, comme s'il eût écrit dans le temps de sa plus grande faveur; sans doute qu'il en usa ainsi pour être rappelé. Il le fut en effet sous Denys-le-Jeune, dont il gagna tellement les bonnes grâces, qu'il lui fit chasser Dion, frère de la seconde femme de Denys-l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse; et ayant battu sa flotte commandée par Philiste, celui-ci souffrit une mort cruelle, 367 ans avant J.-C. Cicéron appelle cet historien « le petit Thucydide, » parce qu'il avait imité cet ancien historien grec. *Voy.* l'académie des inscriptions, tome 13.

PHILOCTETES, fils de Péan, fut le fidèle compagnon d'Hercule, lequel en mourant lui fit faire serment de ne découvrir jamais le lieu de sa sépulture, et lui donna ses armes teintes du sang de l'hydre. Les Grecs, étant au siége de Troie, ayant su de l'oracle qu'ils ne prendraient jamais la ville sans ces flèches fatales, voulurent y emmener Philoctètes. Celui-ci, leur ayant indiqué le tombeau d'Hercule en frappant du pied dessus, fut puni de son parjure en se blessant avec une de ces flèches, dont il sortit un pus si infect, que les Grecs l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos. Mais après la mort d'Achille ils furent obligés de le venir chercher. Machaon le guérit, et Philoctètes, ramené au siége de Troie par Ulysse, tua Pâris d'un coup de flèche.

PHILOLAUS DE CROTONE, célèbre philosophe pythagoricien, vers 392 avant J.-C., enseignait que tout se fait par harmonie et par nécessité, et que la terre tourne circulairement. « Dieu est le chef, disait-il, c'est lui qui commande à tout ce qui existe. Il est éternel, unique, immuable, semblable à lui seul, et différent de tout autre. » Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe de même nom qui donna des lois aux Thébains.

PHILOMELE, fille de Pandion, roi d'Athènes, était sœur de Progné, femme de Térée, roi de Thrace. Ce prince, ayant abusé de Philomèle, lui coupa la langue, et l'enferma dans une étroite prison, pour dérober la connaissance de son inceste; mais cette princesse ayant eu l'adresse de faire connaître ses malheurs à sa sœur Progné, celle-ci la délivra de prison, et l'emmena dans le palais. Elles tuèrent ensuite Itys, fils de Térée, et le lui servirent à manger. Térée, irrité, se jeta sur son épée pour se venger; mais il fut changé en épervier, Progné en hirondelle, Itys en faisan, et Philomèle en rossignol, selon la fable.

PHILOMELE, général des Phocéens,

fut auteur de la guerre sacrée, et s'empara du temple de Delphes, 357 avant J.-C., pour employer les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie; en quoi il fut aidé par Archidamus, roi de Lacédémone. Il vainquit deux fois les Locriens, et fit alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens; mais ayant été poussé dans des défilés, et craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme un sacrilége, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque et Phayllus, ses frères, lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON, très célèbre écrivain juif du 1er siècle, natif d'Alexandrie, d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs d'Alexandrie envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitans de la même ville, vers 40 de J.-C. Cette députation fut sans effet. Caligula lui donna audience, l'écouta, et ne lui voulut rien accorder. Philon a écrit lui-même une relation curieuse de cette ambassade, sous le titre de *Discours contre Flaccus*. Il nous reste encore de lui plusieurs autres ouvrages divisés en trois parties, dont la première regarde la création du monde; la seconde l'histoire sainte; et la troisième les lois et les coutumes des Juifs. Ils sont tous bien écrits en grec et remplis de belles pensées morales et d'allégories. Philon s'y est tellement appliqué à suivre et à imiter le style et la doctrine de Platon, qu'il a été surnommé par quelques-uns le *Platon juif*. La meilleure édition des Œuvres de Philon est celle d'Angleterre, 1742, 2 vol. in-folio, en grec et en latin.

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était un célèbre grammairien, et vivait dans le 1er siècle. Il avait composé plusieurs ouvrages et traduit en grec l'Histoire phénicienne de Sanchoniaton. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens sur lesquels M. Fourmont et d'autres savans ont fait des commentaires curieux. *Voy.* SANCHONIATON.

PHILON DE BYSANCE, célèbre architecte qui vivait 300 ans avant J.-C., est auteur d'un Traité sur les machines de guerre, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le Traité qu'Allatius a publié, *De septem orbis spectaculis, græcè et latinè*, Romæ, 1640, in-8°.

PHILONIDES, fameux coureur d'Alexandre-le-Grand, fit, dit-on, le chemin de Sycione à Élide en 9 heures, quoique ces deux villes fussent éloignées l'une de l'autre de 50 lieues. *Voy.* PLINE, liv. 2, chap. 72.

PHILONOME, seconde femme de Cycnus, ayant conçu une passion criminelle pour Térès, fils de son mari et d'une autre femme, sans avoir pu l'engager à y répondre, l'accusa du crime qu'elle avait voulu commettre. Cycnus, trop crédule, fit mettre son fils dans un coffre et le fit jeter à la mer. Neptune le fit aborder à Lemnos, où il régna.

PHILOPOEMEN, brave et savant général des Achéens, natif de Mégalopolis, donna les premières preuves de son courage lorsque cette ville fut surprise par Cléomènes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigonus-le-Tuteur, et gagna, 208 avant J.-C., la fameuse bataille de Messène contre les Étoliens, alliés des Romains. Deux ans après il tua, dans un combat près de Mantinée, Méchanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Méchanidas, défit sur mer Philopœmen; mais celui-ci eut sa revanche sur terre, il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, 188 avant J.-C. Quatre ans après il fut fait prisonnier dans un combat par Dinocrates, tyran des Messéniens, et fut contraint de prendre du poison, dont il mourut à 70 ans. Sa mort fut vengée par Lycortas, préteur des Achéens.

PHILOPONUS (JEAN), habile grammairien grec, natif d'Alexandrie, et l'un des principaux chefs des trithéites, sur la fin du 6e siècle et au commencement du 7e, composa un ouvrage sur la création du monde, donné au public à Vienne en 1630, in-4°, par le père Cordier; et plusieurs autres ouvrages sur Aristote, grec et latin, Venise, 1536, 15 tomes in-fol. Cet auteur, selon Photius, est pur, agréable et élégant dans son style, mais impie dans sa doctrine, et faible dans ses raisonnemens. Il rejetait la résurrection des

corps. Beaucoup de ses ouvrages se sont perdus.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique du 4e siècle, natif de Cappadoce, était arien. On a de lui un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, dans lequel il déchire les orthodoxes, surtout saint Athanase. A cela près, il nous apprend beaucoup de choses utiles pour l'histoire ecclésiastique. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Henri de Valois, en grec et en latin, avec Eusèbe; celle que Godefroi donna en 1642, in-4°, renferme des Dissertations curieuses et utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, fameux sophiste qui vivait à Rome du temps de l'empereur Sévère, vers l'an 200 de J.-C., composa en grec, à la prière de l'impératrice Julie, la Vie d'Apollonius de Tyane, ouvrage rempli de fables et de faux miracles, traduit en français par B. de Vigenère, in-4°. *Voy.* BLOUNT (Charles). La meilleure édition des ouvrages de Philostrate est celle de Godefroi Olearius, en grec et en latin, à Leipsick, en 1709, in-fol. avec de savantes notes. Son livre d'images ou tableaux est très-bien écrit en grec; il est traduit en français, et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1637, in-fol. On estime surtout les exemplaires où les vignettes sont en cuivre. Il ne faut pas le confondre avec un autre Philostrate, qui était son petit-fils, ou plutôt son neveu. C'est ce dernier qui est l'auteur des Vies des sophistes.

PHILOTÉE, moine du mont Athos, dans le 14e siècle, dont on a des Traités dogmatiques et ascétiques, et des Sermons qui se trouvent en grande partie dans la Bibliothèque des Pères.

PHILOXÈNE, ancien poète grec, natif de Cythère, se rendit célèbre par sa gourmandise et par ses satires. Il alla en Sicile à la cour de Denys-le-Tyran, attiré par la magnificence de ce prince, et il y plut par les saillies de son esprit; mais on dit qu'ayant été convaincu d'avoir débauché une joueuse de flûte, il fut condamné au cachot. Ce fut là, ajoute-t-on, qu'il composa une pièce intitulée *le Cyclope*, sous le nom duquel il jouait Denys-le-Tyran, la joueuse de flûte sous celui de Galathée, et lui sous le nom d'Ulysse, par laquelle il s'acquit une grande réputation. Il avait une telle aversion pour les poètes médiocres, que Denys-le-Tyran ne put jamais lui faire approuver ses vers. Ce prince lui offrit un jour de le délivrer des Carrières, nom de la prison publique, s'il voulait donner son approbation à une nouvelle pièce qu'il venait de composer. Philoxène écouta le poëme avec beaucoup de patience; mais dès qu'il fut fini il se leva brusquement en disant: « Qu'on me ramène aux Carrières! » Cette réponse apaisa Denys. Philoxène mourut à Ephèse, 380 avant J.-C. Photius le traite d'écrivain minutieux et crédule.

PHILYRE, fille de l'Océan, eut de Saturne le centaure Chiron, et fut métamorphosée en tilleul.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, avait épousé Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia. Borée, pour venger sa fille, creva les yeux de Phinée, qui obtint le don de connaître l'avenir. Ce fut aussi pour le punir que Junon envoya les harpies, qui gâtaient ce qu'on lui servait à manger. Il y eut un autre Phinée, rival de Persée, qui fut changé en pierre par la tête de Méduse.

PHINÉES, fils d'Eléasar, et petit-fils d'Aaron, étant animé d'un saint zèle, tua Zambri, chef de la tribu de Siméon, tandis qu'il commettait le péché avec Cozbi, fille d'un des principaux madianites, vers 1455 avant J.-C. Dieu, pour récompenser son zèle, conserva la grande sacrificature des Juifs dans sa famille.

PHLEGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il était de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien. Il composa un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, mais dont il ne nous reste que peu de chose; savoir un Traité assez court sur ceux qui ont long-temps vécu; un autre des choses merveilleuses, en 135 chapitres, la plupart très-courts; et un fragment de son Histoire des Olympiades, qui était divisée en 16 livres. La meilleure édition de ces débris de Phlégon est celle que Meursius donna à Leyde en 1622, in-4°, en grec et en latin, avec des remarques. Phlégon vécut au moins jusqu'à la dix-huitième année du règne d'Antonin-le-Pieux, c'est-à-dire jus-

qu'à l'an 156 de J.-C. On prétend qu'il a parlé dans le 13e et le 14e livre de ses Olympiades des ténèbres arrivées à la mort de Notre-Seigneur. Eusèbe dans sa Chronique rapporte ses paroles.

PHLEGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes et père d'Ixion, mit le feu au temple d'Apollon, parce que ce Dieu avait insulté sa fille Coronis. Apollon le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers, où il reste sous un rocher qui, paraissant prêt à tomber, le remplit d'une frayeur continuelle.

PHLUGIUS, ou plutôt PFLUG (JULES), était d'une famille noble et distinguée. Il fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeitz, et entra par son mérite dans le conseil des empereurs Charles V et Ferdinand Ier. Pflug ayant été élevé sur le siége de Naumbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après par l'empereur Charles V. Il se trouva à presque toutes les assemblées qui se tinrent de son temps au sujet de la religion; fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il gouverna son diocèse avec sagesse pendant 18 ans, et mourut le 3 septembre 1564, à 74 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui lui ont acquis beaucoup de réputation, surtout son livre de l'Institution de l'homme chrétien, qu'il écrivit contre Luther. Les autres sont 1° Explication de toutes les cérémonies de la messe; 2° du Rétablissement de la république, aux princes et aux peuples d'Allemagne, Francfort, 1612, in-fol.; 3° Du vrai culte de Dieu; 4° Conseil donné à l'empereur au sujet de la religion; 5° du Sacrifice de la messe; de Dieu et de la Sainte-Trinité; de la Réformation chrétienne; Avis aux prédicateurs de son diocèse; de la Justice et du Salut du Chrétien; de la Pénitence; de la Foi et de la Charité; de la Création; un livre du Schisme, adressé aux Allemands, etc. Tous ces ouvrages sont en latin. Il en a fait aussi quelques-uns en allemand.

PHOCAS, empereur, ou plutôt tyran d'Orient, homme d'une naissance obscure, après avoir passé par tous les degrés militaires, fit égorger l'empereur Maurice et ses enfans, le 27 novembre 602, et s'empara du trône impérial. Il affecta d'abord une grande douceur et beaucoup de zèle contre les hérétiques, et envoya sa confession de foi à saint Grégoire-le-Grand. Mais peu de temps après il se plongea dans les débauches les plus infâmes, commit les cruautés les plus inouïes, et laissa ravager l'Orient par les Perses. Enfin Héraclius, gouverneur d'Afrique, le fit mourir d'une manière ignominieuse le 5 octobre 610, et régna après lui.

PHOCAS-NICEPHORE. *Voy.* NICÉPHORE II.

PHOCAS (JEAN), pieux et savant moine du 12e siècle, était natif de l'île de Crète selon les uns, ou de Calabre selon les autres. Après avoir servi dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnène, il se fit religieux, visita les saints lieux, et fit bâtir une petite église sur le mont Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. On a de lui une description de la Terre-Sainte, de la Syrie, de la Phénicie, et de ses autres voyages, dans le *Symmichtæ d'Allatius*, 1653, in-8°.

PHOCILIDE, poète grec et philosophe de Milet dans l'Ionie, vivait 540 ans avant J.-C. La pièce de poésie que nous avons sous son nom n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivait du temps d'Adrien ou de Trajan, temps auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans Phocilide. On trouve sa pièce de poésie dans plusieurs recueils, entre autres avec Théognide d'Heidelberg, 1597, in-8°. Il est traduit en français, Paris, 1698, in-12.

PHOCION, général athénien et grand orateur, fut disciple de Platon et de Xénocrate. Il vivait tranquillement dans la solitude, lorsqu'il se vit obligé de prendre les armes pour la défense de sa patrie contre Philippe de Macédoine. Il fit la guerre avec quelque succès contre ce prince, et ne s'en laissa jamais corrompre par les sommes d'argent que Philippe lui offrait. Démosthène même redoutait son éloquence, et avait coutume de dire, lorsque Phocion allait lui répondre: « Voici la hache de mes harangues; » voulant marquer par là que Phocion

était le seul orateur qui sût couper les nœuds de ses discours, en résoudre les difficultés et en affaiblir les raisons. Sa modération l'emportait sur la véhémence de Démosthène, et faisait souvent plus d'impression sur l'esprit des Athéniens. Il détourna Alexandre de faire la guerre aux Grecs ; en lui représentant que c'était sa patrie, et il l'engagea à tourner ses armes contre les Perses. Ce conquérant, après la dernière victoire contre Darius et la conquête entière de la Perse, lui envoya, par reconnaissance, un présent de 100 talens : Phocion demanda à ceux qui le lui apportaient pourquoi Alexandre voulait faire à lui seul une si grande libéralité ; et ceux-ci ayant répondu que c'est qu'il était le seul dans Athènes qu'Alexandre eût reconnu pour homme de bien, il refusa le présent en disant : « Si Alexandre m'a connu tel dans la médiocrité de ma fortune, qu'il me laisse dans cette médiocrité. » Pendant ce discours, il s'occupait à tirer lui-même de l'eau d'un puits, et sa femme faisait du pain. Il persista toujours dans la suite à refuser avec la même fermeté les présens d'Alexandre, quelques instances que ce prince lui fit, et ne lui demanda pour toute grâce que la liberté de quelques Rhodiens retenus dans les prisons de Sardes. Antipater, un des successeurs d'Alexandre, fit aussi offrir de grandes sommes à Phocion ; et comme, sur son refus, on lui représentait que s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfans, « Si mes enfans, répondit-il, doivent me ressembler, ils en auront assez, aussi bien que moi ; et s'ils veulent être débauchés je ne veux point leur laisser de quoi entretenir leurs débauches. » La probité de ce grand homme ne le mit point à l'abri de la calomnie. Il fut accusé, après la prise du port de Pirée, d'avoir eu des intelligences secrètes avec les ennemis, et fut condamné à mort, dans une assemblée tumultueuse, 318 avant J.-C, à 80 ans. Il était alors archonte et gouverneur d'Athènes. Peu de temps après, les Athéniens ayant reconnu, mais trop tard, son innocence, lui élevèrent une statue, et firent mourir Agnonide son accusateur.

PHORONÉE, fils d'Inachus et roi d'Argos, apprit aux hommes à vivre en société, et fut juge d'un différend entre Jupiter et Junon.

PHOTIN, hérésiarque du 4e siècle, avait été diacre et disciple de Marcel d'Ancyre, et fut élevé sur le siége de Sirmich avec applaudissement. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menait une vie irréprochable ; mais il donna en des erreurs monstrueuses, et soutint que J.-C. était un pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 351, puis exilé par Constance quelque temps après. Julien le rappela et lui écrivit une lettre pleine d'éloges ; mais il fut exilé de nouveau sous l'empire de Valentinien, et mourut en Galatie en 376. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étaient un Traité contre les gentils, et les Livres adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivait bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*.

PHOTIUS, très-célèbre patriarche de Constantinople, et l'un des beaux génies et des plus savans hommes qui aient paru dans l'Eglise, sortait d'une des plus illustres et des plus riches maisons de Constantinople. Il était petit-neveu du patriarche Tarasius, et frère du patrice Sergius, beau-frère de l'empereur. Son mérite l'éleva à de grands emplois, qu'il remplit d'une manière distinguée. Il fut capitaine des gardes de l'empereur, ambassadeur en Perse, puis secrétaire d'état. Mais son ambition ternit la gloire qu'il devait acquérir par ses belles qualités et par ses talens ; car Bardas ayant chassé saint Ignace du siége de Constantinople, Photius, qui n'était que laïque, se fit élire patriarche, et fut sacré par Grégoire Asbeste le 25 décembre 857. Il fit approuver son ordination, et condamner saint Ignace dans un synode de 318 évêques, tenu à Constantinople en 861. Les légats du pape approuvèrent le jugement de ce synode, mais le pape Nicolas l'improuva, et tint un concile à Rome dans lequel il déclara nulle l'ordination de Photius, et ordonna le rétablissement d'Ignace. Photius, de son côté, condamna le pape Nicolas dans un synode. Mais l'empereur Michel, qui le soutenait, étant mort en 867, Basile, qui lui succéda, rétablit Ignace et chassa Photius, le-

quel fut aussi déposé et frappé d'anathème dans le huitième concile général tenu en 869. Les évêques souscrivirent au décret de ce concile avec le sang de Jésus-Christ qu'on venait de consacrer. Dans la suite Photius, étant rentré en grâce avec l'empereur Basile, retourna à Constantinople, et se fit rétablir sur le siége patriarcal après la mort de saint Ignace. Le pape Jean VIII consentit même à ce rétablissement, qui fut confirmé dans un concile de Constantinople en 879, auquel assistèrent les légats du pape. Mais Jean VIII se repentit bientôt de ce qu'il avait fait, et Photius fut chassé du siége de Constantinople en 886 par l'empereur Léon, fils de Basile. Il mourut quelque temps après. C'était le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle, mais le plus hypocrite, agissant en scélérat, et parlant en saint. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages, par lesquels on voit qu'il avait beaucoup d'esprit et d'érudition, et qu'il savait les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la théologie et même la médecine. Les plus importans sont 1° Son *Nomo-canon*, ou Recueil de canons, dont on fait grand cas, Oxford, 1672, in-fol., et qui se trouve dans la Bibliothèque de Justel; 2° des Lettres, Londres, 1651, in-fol. On estime surtout sa Bibliothèque, Rouen, 1653, in-fol., ouvrage excellent, dans lequel il porte son jugement sur un grand nombre d'auteurs, et sur 280 livres dont il rapporte des fragmens considérables. C'est peut-être cet excellent livre de Photius qui a donné l'idée de nos journaux littéraires. Il serait à souhaiter que quelque savant donnât une édition complète des œuvres de Photius; dont il reste encore en manuscrits un grand nombre d'écrits qui mériteraient d'être imprimés, et en particulier ses *Amphilochia*, du nom d'Amphilochius, évêque d'Icone, auquel il les adressa, et dont il résout plusieurs difficultés concernant l'Écriture sainte.

PHRAATES, nom de 4 rois des Parthes. Le premier succéda à Arsace III, autrement Phapatius, et mourut 141 avant J.-C., sans avoir rien fait de remarquable. Mithridate lui succéda. Phraates II succéda à Mithridate son père, 131 avant J.-C. Il fit la guerre contre Antiochus Sidètes, roi de Syrie, qui fut tué dans un combat; mais il fut ensuite défait lui-même et tué dans une bataille contre les Scythes, 129 avant J.-C. Artaban Ier son oncle fut son successeur. Phraates III, surnommé le Dieu, succéda à son père Sintricus, ou Sinatroccès, 66 avant J.-C., et fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, 36 avant J.-C. Enfin Phraates IV fut nommé roi par Orodes son père, qui eut bientôt sujet de s'en repentir, car ce fils dénaturé fit mourir tous ses frères, et Orodes lui-même; il n'épargna pas davantage son propre fils, de crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Depuis Phraates fut détrôné par Tiridate, mais il remonta sur le trône avec le secours des Scythes, 23 avant J.-C. Ce fut lui qui rendit à Auguste les drapeaux et les soldats pris à la défaite de Crassus. Il vécut en paix avec les Romains, et mourut 4 ans avant J.-C.

PHRANZA (GEORGES), maître de la garde-robe des empereurs de Constantinople, eut la douleur de voir prendre Constantinople, et d'être réduit en esclavage avec sa femme et ses enfans. Sa fille mourut de la peste; son fils, qui était un beau garçon, fut étranglé par son maître; sa femme fut rachetée; il le fut aussi à Lacédémone, et devint domestique du prince Thomas, frère du défunt empereur Constantin, qui le députa vers différens princes. On a de lui une Chronique, qui commence en 1260, et finit en 1476. Il a fait aussi une Histoire de Mahomet II, qui mourut en 1481. Phranza était alors religieux; sa Chronique a été imprimée avec *Gennesius* et *Malala*, à Venise, 1735, in-fol.

PHRAORTÈS, roi des Mèdes, succéda à Déjocès, 657 avant J.-C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda.

PHRYGION (PAUL CONSTANTIN), savant théologien protestant du 16e siècle, natif de Schelestadt, embrassa les erreurs de Zuingle et d'Œcolampade, et fut le premier ministre de l'Église de Saint-Pierre à Bâle, en 1529. Ulric, duc de Wirtemberg, qui s'était réfugié à Bâle, goûta Phrygion, et

ayant été rétabli dans ses états en 1534, il y appela ce théologien, et le fit ministre à Tubinge, où Phrygion mourut le 1er août 1543. On a de lui une Chronologie, et des Commentaires sur l'Exode, le Levitique, Michée, et sur les deux Epîtres à Timothée.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce, fut attachée au célèbre sculpteur Praxitèle qui fit sa statue : elle offrit de rebâtir, à ses dépens, les murs de Thèbes, vers 328 avant J.-C., pourvu qu'on y mît cette inscription :

Alexandre a détruit Thèbes, et Phryné l'a rétablie.

Il y a eu plusieurs courtisanes de ce nom.

PHRYNIQUE, sophiste de Bythinie, et orateur grec, dont il nous reste un Traité des Dictions attiques, imprimé plusieurs fois en grec et en latin, Augsbourg, 1601, in-4°. Il vivait du temps des empereurs Antonin et Commode.

PHRYNIS, fameux musicien grec, natif de Mitylène, remporta le premier le prix de la cithare aux jeux des panathenées, célébrés à Athènes, 438 avant J.-C. Il ajouta deux nouvelles cordes à cet instrument, car au lieu de sept il en mit neuf; et à la place d'une musique noble et mâle, il introduisit des airs mous et efféminés. Cela fut cause que s'étant présenté avec sa cithare dans les jeux publics de Lacédémone, l'éphore coupa les deux cordes que ce musicien y avait ajoutées.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère de Hellé, étant chez son oncle Creté, roi d'Iolcos, fut accusé à tort d'avoir voulu attenter à l'honneur de sa femme; mais les dieux, protecteurs de l'innocence, enveloppèrent le frère et la sœur d'une nuée, d'où sortit un bélier qui les enleva par les airs. Hellé, effrayée du bruit de la mer, tomba dans celle qui, de son nom, s'appela Hellespont. Phryxus aborda en Colchide, où il sacrifia le bélier à Jupiter, et en consacra la toison dans une forêt consacrée au dieu Mars, et la fit garder par un dragon. Mars fut si content de cette offrande, qu'il fit publier que ceux qui posséderaient cette toison vivraient dans l'abondance. Telle est l'origine de la fable de la toison d'or. Le bélier fut changé en constellation.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, pour s'en emparer, vers 765 ans avant J.-C., mais Manahem, roi d'Israël, lui ayant donné mille talens d'argent, il s'en retourna dans ses états. 4. *Reg.* 15. 19.

PIANESSE. *Voy.* SIMIANE.

PIASECKI, *Piasecius* (PAUL), savant évêque de Premifli en Pologne, publia en 1646 une belle Histoire in-fol. de tout ce qui s'est passé dans la Pologne depuis Etienne Battori, c'est-à-dire depuis 1571, jusqu'à l'année 1646. Elle n'est cependant estimée que pour ce qui concerne la Pologne. On a encore de lui *Praxis episcopalis*, in-4°.

PIAZZA (JÉRÔME-BARTHÉLEMI), dominicain apostat, né à Alexandrie de la Paille, termina, selon l'usage, la comédie de sa conversion, par épouser la fille d'un protestant français. Il avait été professeur en philosophie et en théologie, et un des juges de l'inquisition. Quand il se fut retiré en Angleterre, il enseigna l'italien et le français à Cambridge, et ne put rien faire de plus agréable aux Anglais que de publier une Histoire de l'inquisition, qui fut imprimée à Londres en 1722. Aussi, après sa mort, arrivée en 1745, ses écoliers assistèrent à ses funérailles, faites en l'église de Saint-André, et portèrent le drap mortuaire. Sa veuve, son fils et ses deux filles, réduits à la dernière misère, trouvèrent quelque assistance dans les bienfaits de l'université et de ses écoliers.

PIAZZETTA (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Venise en 1682, était si difficile sur ses productions, qu'il était long à les terminer, et recommençait souvent ses tableaux. Aussi, malgré sa réputation, il mourut si pauvre, en 1754, qu'un libraire de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

PIBRAC. *Voy.* FAUR.

PIC (JEAN), prince souverain de la Mirandole et de la Concorde, naquit le 24 février 1463, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons d'Italie. Il fit tant de progrès dans l'étude qu'il savait un grand nombre de langues à l'âge de 18 ans, et qu'à 24 il soutint à Rome, avec un applaudis-

tement extraordinaire, de savantes thèses sur la dialectique, la physique, les mathématiques, la cabale, la théologie, etc., en un mot, *de omni scibili.* Des demi-savans, jaloux, ou plutôt envieux de sa gloire, firent grand bruit à l'occasion de ses thèses, et les déférèrent au pape Innocent VIII. Mais Pic de la Mirandole les défendit dans une apologie, et le pape Alexandre VI lui donna un bref d'absolution le 18 juin 1493; Pic renonça à la souveraineté de la Mirandole en faveur de son neveu, et mourut à Florence le 17 novembre 1494, à 31 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il traite des sciences les plus sublimes avec tant de capacité, que Scaliger l'appelle *monstrum sine vitio.* Jean-François Pic, prince de la Mirandole, son neveu, tué par Galeotti Pic en 1533, et auteur de plusieurs ouvrages imprimés avec ceux de son oncle, a écrit sa Vie au commencement de ses œuvres, imprimées à Bâle en 1573 et en 1601, in-fol. On y trouve 1° ses thèses avec l'apologie qu'il en fit. Il rapporte dans cette apologie qu'un théologien qui censurait ses thèses avec le plus de vivacité, ayant été interrogé sur ce que c'était que la cabale, il répondit que c'était un homme méchant et hérétique, qui avait écrit contre Jésus-Christ, et que ses sectateurs avaient eu de lui le nom de *cabalistes.* On voit, par cet échantillon, l'ignorance des censeurs de ce prince; 2° sept livres sur le commencement de la Genèse; 3° un Traité de la dignité de l'homme; 4° des Règles de la vie chrétienne; 5° un Traité du royaume de Jésus-Christ; 6° une Exposition de l'oraison dominicale; 7° des Lettres pleines d'esprit et d'érudition; et 8° un bon Traité de l'Astrologie judiciaire, mais qui n'est pas achevé. Ils sont tous fort bien écrits en latin. Les suivans sont de Jean-François, et ne sont pas dans le recueil : *Strix, sive de ludificatione dæmonum*, 1612, in-8°; *De animæ immortalitate*, 1523, in-4°; *Vita Savonarolæ*, Paris, 1674, in-12.

PICARD (Benoit), capucin, connu sous le nom du père Benoît de Toul, mort en 1720, à 40 ans, est auteur d'une *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8°; d'une *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4°; d'un *Pouillé de Toul*, 2 vol. in-8°.

PICARD, natif des Pays-Bas, renouvela les erreurs des adamites au commencement du 15e siècle, et se fit suivre par une populace ignorante. Il prétendait être envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature, et fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohème, et qui, de son nom, furent appelés *Picards.* Zisca les extermina en 1420.

PICARD (Jean), prêtre et prieur de Rillé en Anjou, était né à la Flèche. Etant venu à Paris, il fut reçu de l'académie des sciences en 1666, en qualité d'astronome. Il publia la même année, avec M. Auzout, un nouveau micromètre; fut envoyé en 1671, par ordre du roi, au château d'Uranibourg, bâti par Ticho-Brahé en Danemarck, pour y faire des observations astronomiques, et il en rapporta des manuscrits originaux de celles de Ticho-Brahé, manuscrits d'autant plus précieux qu'ils diffèrent en plusieurs endroits des imprimés, et qu'ils contiennent un livre de plus que ce qui avait paru. Il fit des découvertes importantes en astronomie; observa le premier la lumière dans le vide du baromètre, ou le phosphore mercuriel, et fut aussi le premier qui parcourut divers endroits de la France, par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du méridien terrestre, et déterminer la méridienne de France. Il travaillait avec le célèbre Cassini, et mourut en 1603. Ses ouvrages sont 1° *Traité du nivellement*; 2° *Pratique des grands cadrans par le calcul*; 3° *Fragmens de dioptrique*; 4° *Experimenta circa aquas effluentes*; 5° *De mensuris*; 6° *De mensurâ liquidorum et aridorum*; 7° *Abrégé de la mesure de la terre*; 8° *Voyage d'Uranibourg, ou Observations astronomiques faites en Danemarck*; 9° *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume*; 10° *La connaissance des temps pour les années 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement.* Tous ces ouvrages se trouvent dans les 6e et 7e tomes des Mémoires de l'académie des sciences. Ils sont savans et estimés.

PICARD, ou plutôt PICART (Bernard), célèbre dessinateur et graveur, naquit à Paris le 11 juin 1673,

d'Étienne Picard *le Romain*, artiste distingué dans la gravure, doyen des académies de peinture et sculpture de Paris, mort à Amsterdam le 22 novembre 1721, à 90 ans. Son fils l'avait suivi en Hollande, où il s'acquit une grande réputation, et où il ne fut presque employé que par des libraires. Il mourut à Amsterdam le 8 mai 1753, à 50 ans. Ses estampes sont en grand nombre, et les curieux les recherchent à cause de leur élégance, de leur propreté et de la correction du dessin. L'ouvrage le plus considérable auquel il ait travaillé est les Cérémonies des nations, Amsterdam, 1723 et suivantes; 1° 5 vol. contenant toutes les religions qui ne reconnaissent qu'un Dieu; 2° 2 vol. pour les idolâtres; 3° deux autres vol. intitulés, l'un tome 7, 2e partie; l'autre, tome 8; 4° 2 vol. de superstitions. MM. Banier et Le Mascrier ont refondu ce livre, Paris, 1741 et suivantes, 7 vol. in-fol., auquel on joint les Superstitions. Les figures en sont moins belles que de l'édition de Hollande; mais il y a un frontispice gravé, et le tombeau de M. Pâris qui ne sont pas dans celle de Hollande, à moins qu'on ne les y joigne. *Voy.* Stosch. Les figures du temple des Muses, Amsterdam, 1733, in-fol.

PICART (MICHEL), savant écrivain allemand du 16e siècle, naquit à Nuremberg le 29 septembre 1574. Il fut reçu bachelier dès l'âge de 15 ans, et devint ensuite professeur de philosophie et de poésie à Altdorf, où il mourut le 3 avril 1620. Il a laissé des Commentaires sur la politique et sur quelques autres ouvrages d'Aristote; des disputes, des harangues, des essais de critique, une traduction latine d'Oppien, etc.

PICARD (FRANÇOIS LE), célèbre docteur de Sorbonne, né à Paris le 16 avril 1504, d'une famille noble et ancienne, fut doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois et seigneur d'Atilli et de Villeron. Il mourut à Paris le 17 septembre 1546, à 52 ans. Le père Hilarion de Coste, minime, a écrit sa vie.

PICART DE SAINT-ADON (FRANÇOIS), né à Saint-Côme, diocèse de Rhodez, en octobre 1698, fut le dernier doyen dignitaire de Sainte-Croix d'Estampes; il était docteur de Sorbonne et doyen rural de l'archidiaconé d'Étampes. Il y est mort le 14 novembre 1773, à 75 ans, regretté des habitans de cette ville, qu'il avait édifiés pendant près de 43 ans par sa piété, ses travaux apostoliques et ses ouvrages. Il est auteur de l'*Histoire des voyages de J.-C.*; de ceux de saint Paul; de l'*Histoire de la passion de J.-C.*; du *Livre des affligés pénitens*; du *Livre de piété, ou Recueil de prières*; du *Recueil de vérités pratiques sur le dogme et la morale*, de *La raison soumise à l'autorité*, chacun un volume in-12.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), archevêque de Paris, coadjuteur de Sienne, et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, était fils d'Agnolus Piccolomini, d'une illustre et ancienne maison originaire de Rome et établie à Sienne. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets, dont les principaux sont une Théorie des planètes; une Traduction de la rhétorique et de la poésie d'Aristote, in-4°; l'Institution morale, Venise 1575, in-4°, traduit en français par Pierre de Larivey, Paris, 1581, in-4°; Morale des nobles, Venise, 1552, in-8°, etc., et quelques pièces de théâtre qui lui acquirent une grande réputation. Un Traité de la sphère. *Dialogo della bella creanza delle donne*, Milano, 1558, et Venetia, 1574, in-8°. Cet ouvrage convient peu à la dignité d'un prélat; il a été traduit en français par F. d'Amboise, Lyon, in-16, sous le titre d'*Instruction des jeunes dames*, et réimprimé en 1582 sous celui de *Dialogue et devis des demoiselles*. Il joignait à l'étude des belles-lettres, de la physique, des mathématiques et de la théologie, une vie exemplaire et des mœurs innocentes. Il mourut à Sienne le 12 mars 1578, à 70 ans. Ses ouvrages sont en italien.

PICCOLOMINI (FRANÇOIS), de la même famille que le précédent, fut l'un des plus célèbres philosophes du 16e siècle. Il enseigna avec réputation pendant vingt-deux ans dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans, laissant plusieurs enfans. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie, dans lesquels il s'efforce de faire revivre la doctrine de Platon.

Les plus connus sont : 1° Des Commentaires clairs et subtils sur Aristote, Mayence, 1608, in-4°; 2° *Universa Philosophia de moribus*, Venise, 1583, in-fol.; 3° *Comes politicus*, avec le précédent, Francfort, 1601, in-8°, etc.

PICCOLOMINI D'ARAGON (Octave), duc d'Amalfi, prince de l'Empire, général des armées de l'empereur, chevalier de la Toison-d'Or, et l'un des plus grands capitaines du 17e siècle, naquit le 11 novembre 1599, et mourut le 10 août 1656, sans laisser de postérité : il était de l'illustre maison de Piccolomini, si féconde en grands hommes.

PICCOLOMINI (Jacques). *Voyez* Pie II et Pie III.

PICCOLOMINI (Jacques), dont le nom était Ammanati, prit celui de Piccolomini en l'honneur de Pie II son protecteur. Il devint évêque de Massa, puis de Frescati, cardinal en 1461, porta le nom de cardinal de Pavie, et mourut en 1479, à 59 ans. Ses ouvrages, qui consistent en des Lettres et une Histoire de son temps, sont imprimés à Milan en 1521, in-fol.

PICCOLOMINI (Augustin-Patrice). *Voyez* Patrice.

PICHOU (N.), poète français, natif de Dijon, fut assassiné en 1631 à la fleur de son âge, et ne nous est guère connu que par ses ouvrages, qui sont 1° *Les Folies de Cardenio*, etc., 1630, in-8°; 2° *Les Aventures de Rosiléon*, 1630, in-8°; 3° *L'infidèle confidente*, 1631, in-8°, pièce qui fut souvent représentée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne; 4° une traduction en vers de la Pastorale de la Filis de Scire, 1631, in-8° : le cardinal de Richelieu faisait grand cas de cette traduction; 5° *L'Aminte*, pastorale en vers français, 1632, in-8°.

PICOT (Eustache), musicien de la chapelle de Louis XIII, chanoine de la Sainte-Chapelle, fonda en 1642 la procession qu'on nomme *des trois Maries*, qui se fait dans les salles du palais le jour de Pâques, à quatre heures du matin. Une des conditions de la fondation, réversible à l'Hôtel-Dieu, est d'y chanter des morceaux de musique de sa composition; ils ne donnent pas grande idée de la musique de ce temps, depuis son changement total sous M. de Lalande.

PICQUET (François), né à Lyon le 12 avril 1626, d'un banquier de cette ville, fut nommé consul d'Alep en Syrie en 1652. Quoiqu'il n'eût alors que 26 ans, il remplit cet important emploi avec tant d'applaudissement, que la république de Hollande le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnait sa place que pour le bien des nations qu'il servait, et l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande, et aux chrétiens du Levant; ramena un grand nombre de schismatiques à l'église catholique, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. André, archevêque des Syriens, et homme de mérite, qui devait son élévation à M. Picquet, sachant qu'il voulait abdiquer le consulat, retourner en France, et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna lui-même la tonsure cléricale en 1660. M. Picquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les chrétiens d'Alep, dont il était comme le père, et de tous les habitans de cette grande ville, admirateurs de ses vertus et de son mérite. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VII de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France, où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1674 vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césarople dans la Macédoine. Ayant été sacré en 1677, il repartit pour Alep en 1679. Il rendit les services les plus importans à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission, et mourut à Hamadan, ville de Perse, le 26 août 1685, à 60 ans. Il avait le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à M. Nicole pour son grand ouvrage de la Perpétuité de la foi. Sa vie a été donnée au public à Paris en 1732, in-12. Elle est curieuse : on l'attribue à M. Anthelmi, évêque de Grasse.

PICQUET (François), né à Bourg-en-Bresse le 6 décembre 1708, devint docteur de Sorbonne, missionnaire du roi, et préfet apostolique au Canada, où il s'est rendu utile aux sauvages, en leur enseignant la vraie religion, et aux Européens, en facilitant leurs entreprises. Ce fut en 1733 que la congrégation de Saint-Sulpice l'envoya à Montréal. Vers 1740 il s'avança vers

le nord de Montréal, près du lac des Deux-Montagnes, où il construisit un fort, en partie des deniers du roi, en partie par corvées. Ce fort lui donna moyen de fixer deux nations errantes, les Algonquins et les Nipissings; de leur faire cultiver la terre, et de leur procurer une vie heureuse, dont ils ne se doutaient pas, et qu'on avait jugé impossible de leur faire goûter. Pendant la guerre de 1742 à 1748, il veilla à la sûreté de sa mission, et sut la garantir des invasions des Anglais. En 1749, après la paix, il établit une nouvelle mission chez les Iroquois, qui ôtait aux Anglais la facilité de surprendre la colonie. Cette mission prit le nom de la Présentation. Il vint à Paris en 1753 rendre compte au ministère de l'état de la colonie. En 1754 il retourna au Canada, où les sauvages, qu'il avait instruits rendirent les plus grands services pendant la guerre qui éclata cette année. Mais la bataille du 13 septembre 1759, où le marquis de Montcalm fut tué, devint fatale à la France, et décida M. Picquet à se retirer en France, par la Louisiane. Il n'avait reçu d'autre récompense qu'une gratification de mille écus et des livres, en 1754. Il fut obligé de vendre ses livres pour payer son retour, et le roi cessa de lui payer son traitement de missionnaire. Réduit à un très-petit patrimoine, il ne sollicita aucune grâce. Cependant le clergé lui donna, en 1765, une gratification de 1200 livres, et autant en 1770. En 1772, il se retira dans sa famille, en Bresse, où il continua les fonctions du ministère, comme il avait fait à Paris. En 1777, il fit un voyage à Rome, où le pape, pour honorer ses travaux, lui donna une gratification de 500 livres. Il revint en Bresse, et mourut à Verjon, chez sa sœur, le 15 juillet 1781. L'austérité de ses mœurs n'excluait pas une gaité décente qui lui conciliait l'amitié des sauvages; son industrie causait leur admiration; ses vertus chrétiennes leur donnaient de lui la plus haute idée. Un chef anglais, qui avait mis sa tête à prix, tomba dans les mains de ses sauvages, qui n'attendaient que le signal pour lui casser la tête: mais il lui sauva la vie.

PICQUET (Christophe), avait été l'instituteur de M. de Sénozan le fils, qu'il eut le chagrin de voir mourir à la fleur de son âge. M. Picquet devint censeur royal en 1752, et est mort le 25 janvier 1779, regretté de ceux qui le connaissaient, pour son exacte probité et son caractère liant dans la société. On lui doit la traduction du roman de *Jonathan Wild*, de Fielding; 1763, 2 vol. in-12.

* PICTET (Bénédictin), célèbre théologien protestant, naquit à Genève le 30 mai 1655, d'une famille illustre et ancienne. Il était fils d'André Pictet, syndic de cette république, et de Barbe Turretin, sœur du savant François Turretin. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie à Genève avec une réputation extraordinaire, et y mourut le 9 juin 1724. Il avait épousé Catherine Burlamaqui, dont il a eu plusieurs enfans. On a de lui une *Théologie chrétienne*, dont la meilleure édition est celle de 1721, en 3 vol. in-4°; des Sermons, 1697, 1698, 1718 et 1721, 4 volumes in-8°; des Lettres, des Dissertations, des Traités de controverse; l'*Histoire du* 11e *et du* 12e *siècle*, pour servir de suite à Le Sueur; *Traité contre l'indifférence des Religions*, Genève, 1716, in-12; *Morale chrétienne*, Genève, 1710, 8 volumes in-12; et un grand nombre d'autres ouvrages très-estimés des protestans.

PICUS, fils de Saturne, régna dans l'Italie. Circé le changea en pivert, parce qu'il lui avait préféré la nymphe Canente.

PIDOU DE SAINT-OLON (François), né en Touraine en 1640, obtint en 1672 une place de gentilhomme ordinaire du roi, qui ayant démêlé les talens de Saint-Olon, l'employa comme envoyé extraordinaire en Espagne et à Maroc. Il mourut en 1720. Il est auteur de l'*Etat de l'empire de Maroc*, 1694, in-12, et des *Evénemens du règne de Louis XIV*, 1690, in-12.

PIE Ier, succéda au pape Hygin en 142, et mourut le 11 juillet 150. Les Epîtres qu'on lui attribue sont supposées.

PIE II (Æneas-Sylvius-Piccolomini), né à Corsini, bourg du territoire de Sienne, le 18 octobre 1405, parut à l'âge de 26 ans avec éclat au conseil de Bâle, et composa divers ouvrages pour la défense de ce concile contre

le pape Eugène IV. Il fut ensuite employé en diverses ambassades et négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur, et devint l'évêque de Trieste, puis de Sienne. Le pape Calixte III le fit cardinal en 1456. Après la mort de ce pape, arrivée le 6 août 1458, Æneas-Sylvius fut élu en sa place, le 27 août suivant, et prit le nom de Pie II. Il changea le nom de Corsini, lieu de sa naissance, en celui de *Pienza;* donna en 1460 la bulle *execrabilis* contre les appels au futur concile; abrogea la *Pragmatique Sanction*, et publia, le 26 avril 1463, une bulle dans laquelle il rétracte ce qu'il avait écrit autrefois en faveur du concile de Bâle. Il fut presque toujours occupé du dessein de faire la guerre aux Turcs, et mourut à Ancône, où il faisait des préparatifs pour cette guerre, le 14 août 1464, à 58 ans. Ses OEuvres ont été imprimées à Helmstadt en 1700, in-fol. On y trouve sa Vie au commencement, et on croit qu'il en est l'auteur, sous le nom de son secrétaire; des Mémoires concernant le concile de Bâle, dans lesquels il fait un grand éloge du cardinal d'Arles; l'Histoire des Bohémiens; une cosmographie; des Traités de l'éducation des enfans; un Poëme sur la passion de Jésus-Christ; 432 Lettres : celles-ci ont aussi été imprimées sous la date fautive 1468, in-fol., rare, de Milan, 1473, in-fol. Il avait composé en latin le roman d'Euriale et de Lucrèce, petit in-4°, sans date, mais fort ancien, imprimé en français à Paris, 1493, in-fol.; *Historia rerum ubicumquè gestarum*, dont il n'y a eu que la première partie d'imprimée, Venise, 1477, in-fol.; une Histoire curieuse et estimée de Frédéric III, 1685, in-fol.

PIE III (François Todeschini), fils d'une sœur du pape Pie II, qui lui permit de prendre le nom de François Piccolomini, et qui le fit archevêque de Sienne et cardinal, succéda au pape Alexandre VI le 22 septembre 1503. Son élection fut universellement applaudie, et l'on conçut de grandes espérances de son gouvernement; mais il mourut le 13 octobre suivant, 21 jours après son élection.

PIE IV (Jean-Ange), cardinal de Médicis, d'une autre famille que celle de Florence, né à Milan, de Bernardin Médichin, en 1499, s'éleva par son mérite et eut divers emplois importans sous les papes Clément VII et Jules III. Il fut traité moins favorablement par le pape Paul IV, auquel il succéda néanmoins le 25 décembre 1559. Il exerça une grande sévérité envers les neveux de Paul IV; le cardinal Caraffe fut étranglé dans le château Saint-Ange, et le prince de Palliane son frère eut la tête coupée. Il fit continuer, comme malgré lui, le Concile de Trente, qui fut heureusement conclu sous son pontificat en 1563, par les soins de saint Charles Borromée son neveu; sollicita les princes chrétiens contre les Turcs, qui menaçaient l'île de Malte, et s'occupa beaucoup de l'embellissement de Rome, de l'agrandissement de sa famille et de son pouvoir temporel. Sa sévérité envers les hérétiques et sa bulle contre la reine Élisabeth lui font tort dans l'esprit des politiques. Il mourut le 9 décembre 1565, à 67 ans.

PIE V (Saint, Michel-Chisledi), naquit à Boschi ou Bosco le 17 janvier 1504, d'une famille obscure. Il se fit religieux dans l'ordre de saint Dominique, et s'y distingua par son mérite et par sa vertu. Paul IV lui donna l'évêché de Sutri, le créa cardinal en 1557, et le fit inquisiteur-général de la foi. Il devint ensuite évêque de Mondovi sous Pie IV, et succéda à ce pape le 7 janvier 1566. Il s'éleva aussitôt avec une zèle outré contre les hérétiques, et en fit brûler plusieurs; condamna la doctrine de Baïus, et contribua par ses galères au gain de la bataille de Lépante, donnée le 7 octobre 1571. Pie V rétablit les Caraffes dans leurs biens, et abolit l'ordre des humilis. La publication qu'il fit en 1568 de la fameuse bulle *In Cœnâ Domini* fit grand bruit. Il mourut le 30 avril 1572. On a de lui un volume de Lettres, imprimé à Anvers en 1640, in-4°. Il fut canonisé en 1712.

PIEMONTOIS (Alexis), nom devenu fameux par les secrets qui lui sont attribués. En effet, ils sont d'un médecin italien, nommé Guillaume Ruscelli, mort en 1565, et ont été donnés sous le titre de *Secreti d'Alessio Piemontese*, par François Sansovino, et traduits en français. Il y a eu beaucoup d'éditions de ce Recueil, in-8° et in-16, auquel il faut sept livres. Il est

moins recherché actuellement qu'autrefois, parce que tous les donneurs de secrets modernes l'ont mis à contribution

PIERCE (Edouard), peintre anglais sous le règne de Charles II, réunissait le talent de peindre l'histoire et le paysage. Il est mort à Londres, laissant trois fils.

PIERIDES, filles de Piérus, prince macédonien, furent changées en pies, selon la fable, pour avoir osé disputer aux Muses le prix de la poésie. On donne aussi le nom de Piérides aux Muses, parce que le mont Piérus en Thessalie leur était consacré.

PIERINO DEL VAGA, habile peintre italien, né en Toscane en 1500, est mort d'apoplexie à Rome en 1547. Il a beaucoup travaillé dans le Vatican, sous Raphaël et sous Jules-Romain. A peine était-il marié, en 1525, qu'il fut séparé deux ans de sa femme, ayant été fait prisonnier par les Espagnols, à qui il lui fallut payer une grosse rançon. Pierino travailla depuis à Gênes pour le prince Doria, et à Pise. Paul III le fit revenir à Rome, pour travailler au palais Farnèse. Il avait assez la manière de son maître Raphaël; son genre principal était les décorations.

PIERIUS VALERIANUS BOLZANI, (Jean), natif de Belluno, ayant perdu son père à l'armée, à l'âge de 9 ans, fut élevé dans l'étude des belles-lettres par Urbain Valère son oncle parternel, cordelier, qui avait été précepteur de Léon X, et qui le retira dans son couvent. Léon X et Clément VII lui donnèrent des marques efficaces de leur estime. Content de la dignité de protonotaire apostolique, il refusa constamment l'évêché de Justinopoli, et celui d'Avignon. Il s'acquitta avec honneur des négociations importantes dont il fut chargé par plusieurs princes, et mourut à Padoue le 25 décembre 1558, à 81 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont les principaux sont un traité *De infelicitate litteratorum*, Venise, 1620, in-8°, réimprimé en 1707, in-8°, avec des additions; ses Hiérologlyphes en latin, ouvrage curieux, dont la meilleure édition est de Lyon, 1686, in-fol.; des Commentaires sur Virgile; des Poésies latines estimées, dans *Deliciæ poetarum italorum*; les Antiquités de Belluno, 1620, in-8°; une Apologie curieuse de la barbe des prêtres, 1533, in-8°, etc.

PIERQUIN (Jean), fils d'un avocat de Charleville, fut curé de Châtel en Champagne; cette cure était d'un si modique revenu, que l'on y en joignit une autre voisine. Sans négliger ses fonctions il s'amusait de différens objets de physique : système astronomique, formation des pierres précieuses, dissertations sur la couleur des nègres, etc., recueillis en un même volume in-12, imprimé à Paris en 1744, sous le titre d'*OEuvres physiques et géographiques*. Il avait déjà donné une *Vie de saint Juvin*, Nancy, 1732, in-12; Dissertation sur la conception de Jésus-Christ, et sur une sainte face qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12. Il mourut au mois de mars de cette même année, à 70 ans.

PIERRE (Saint), prince des apôtres, vicaire de Jésus-Christ, le premier des pasteurs et le chef visible de l'Eglise, était de Bethsaïde en Galilée, et s'appelait Simon; mais Jésus-Christ, l'ayant appelé à l'apostolat, changea son nom en celui de *Cephas*, qui signifie *Pierre*. Un jour qu'il pêchait sur le bord du lac de Génésareth, avec André son frère, le Fils de Dieu leur ordonna de quitter leurs filets pour le suivre, et depuis ce temps-là ils demeurèrent toujours avec Jésus-Christ. Ils avaient une maison à Capharnaum, où notre Sauveur guérit la belle-mère de Pierre. Dans l'élection de ses apôtres, il donna à Pierre le premier rang et la prééminence; et l'Écriture et la tradition le mettent toujours à la tête des douze apôtres. En traversant le lac de Tibériade, il marcha sur l'eau pour aller à J.-C. Il témoigna tant de zèle pour sa doctrine, et tant d'attachement à sa personne en faisant profession de le reconnaître pour le Christ et le Fils de Dieu, que Jésus-Christ l'assura qu'il bâtirait son église sur lui, et lui promit les clés du royaume des cieux. Il fut témoin de la transfiguration de Notre-Seigneur, assista à sa dernière cène, et fut le premier à qui Jésus-Christ lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives quand les soldats arrêtèrent Jésus-Christ, et transporté de colère il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit Jésus-Christ. Ce fut là

qu'il rénia trois fois Notre Seigneur, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle, et témoigna son repentir par ses larmes. Saint Pierre fut témoin de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, et de la descente du Saint-Esprit. Il prêcha ensuite l'Evangile avec un zèle admirable, et convertit 3,000 personnes à sa première prédication. Il faisait des miracles surprenans pour prouver la vérité de sa doctrine, et son ombre seule rendait la santé aux malades. Il guérit à Lydde un paralytique de 8 ans, nommé Enée, ressuscita Thabire, veuve illustre dans Joppé, et convertit le centenier Corneille. On croit que saint Pierre fonda l'église d'Antioche l'an 36 de Jésus-Christ, et qu'il fut le premier évêque de cette ville, où les disciples de Jésus-Christ commencèrent à prendre le nom de chrétiens. Quelque temps après Hérode Agrippa le fit emprisonner à Jérusalem; mais ayant été délivré par un ange il alla à Rome, l'an 42 de Jésus-Christ, et y établit son siége, qui jusqu'ici a toujours été rempli par une succession non interrompue; succession que saint Augustin met au rang des marques éclatantes de la véritable Eglise. On n'a jamais douté dans l'antiquité ni que le Siége de Rome ait été fondé par saint Pierre, ni que les papes soient ses successeurs. Pearson, savant évêque protestant, l'a reconnu de bonne foi, et l'a même prouvé avec évidence contre les hérétiques modernes qui ont osé s'écarter de la tradition sur ce point. Saint Pierre assista en 51 au concile de Jérusalem, et y maintint la liberté de l'Evangile. Il alla peu de temps après à Antioche, et ce fut là que saint Paul lui résista. Etant retourné à Rome avec saint Paul, l'empereur Néron les fit mettre en prison et les fit mourir 9 mois après, le 29 juin de l'an 66 de Jésus-Christ. Saint Paul eut la tête coupée; mais l'on croit que saint Pierre mourut en croix, la tête en bas, grâce qu'il demanda pour mettre de la différence entre son supplice et celui de Jésus-Christ. Il avait gouverné l'église de Rome 24 ans 5 mois et 10 jours. Il nous reste de lui 2 Epitres adressées de Rome aux juifs convertis, dispersés dans les provinces d'Asie. L'Eglise reconnait ces deux Epîtres pour canoniques et inspirées du Saint-Esprit; mais tous les autres ouvrages qu'on attribue à saint Pierre sont constamment supposés.

PIERRE (Saint), célèbre évêque d'Alexandrie, fit des canons pénitentiaux, et déposa dans un synode Mélicius, évêque de Nicopolis, convaincu de divers crimes. Il souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ, vers l'an 310.

PIERRE-LE-CRUEL, roi de Castille, succéda à son frère Alphonse II en 1350, à l'âge de 16 ans. Il fit mourir plusieurs gentilshommes de ses états, et épousa Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon; mais il la quitta trois jours après son mariage et la fit mettre en prison, pour reprendre Marie de Padilla, qu'il entretenait. Il épousa aussi Jeanne de Castro, qu'il abandonna peu de temps après. Ce procédé, joint à ses horribles cruautés, souleva les grands contre lui. Pierre-le-Cruel en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même son frère Frédéric ni la reine Blanche. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui; et ayant à leur tête Henri, comte de Trastamare, son frère naturel, s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa alors dans la Guienne, et eut recours aux Anglais, qui le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour long-temps, car Henri de Trastamare, assisté des Français, le vainquit dans une bataille, le 14 mars 1369, et le tua huit jours après.

PIERRE Ier, *le Grand*, très-célèbre czar de Moscovie, et l'un de ces princes rares et extraordinaires que la Providence suscite pour faire sortir les nations de la barbarie et de l'ignorance, naquit le 11 juin 1673, et succéda à son frère Théodore à l'âge de 10 ans, au préjudice de Jean son frère aîné, dont la santé était délicate et l'esprit imbécile. Il s'éleva à cette occasion une révolte en faveur de ce dernier; et pour mettre fin à la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneraient ensemble. Pierre sentit aussitôt les défauts de l'éducation qu'on lui donnait, et né avec une vive inclination pour les exercices militaires, il forma une compagnie de 50 hommes, commandés par des officiers étrangers qui étaient habillés et faisaient leurs exercices à l'allemande. Il entra lui-même

dans cette troupe, et y voulut servir dans le moindre de tous les grades, qui est celui de tambour; et priant les officiers d'oublier qu'il était czar, il vécut de sa paie, coucha dans une tente de tambour à la suite de sa compagnie, et obéit à leurs ordres comme le moindre soldat. Il devint ensuite sergent, après l'avoir mérité au jugement des officiers, et ne fut avancé que par degrés aux grades militaires, comme s'il eût été un simple soldat de fortune. Par là il voulait apprendre à la noblesse que c'était le mérite et non pas la naissance seule qui était un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires. A cette première compagnie il en ajouta plusieurs autres, et forma en peu de temps un corps considérable de troupes mieux disciplinées et plus fidèles que les Strélitz, dont la trop grande puissance lui faisait justement ombrage. Jean son frère étant mort en 1696, il devint le seul maître de l'empire moscovite, et se vit en état d'exécuter les grands desseins qu'il avait projetés. Il signala le commencement de son règne par le siège d'Azof, qu'il prit sur les Turcs en 1697. Ayant reconnu à ce siége l'importance d'une marine, il envoya, en 1698, une ambassade en Hollande. Il se mit incognito à la suite de cette ambassade, pour apprendre par lui-même la construction des vaisseaux. Il se fit inscrire à Amsterdam dans le rôle des ouvriers, sous le nom de Pierre Michaëlof, et travailla dans le chantier avec la même ardeur et la même assiduité que les simples charpentiers. Il alla ensuite se perfectionner en Angleterre, d'où, ayant acquis la science de la construction des vaisseaux, il repassa en Hollande pour retourner dans ses états par l'Allemagne. Il apprit à Vienne la révolte de 40,000 Strélitz, ce qui l'obligea de se rendre promptement à Moscou, où étant arrivé sur la fin de 1699, il les cassa tous. L'année suivante, ayant fait alliance avec Auguste, roi de Pologne, il entra en guerre avec Charles XII, roi de Suède; et faisant réflexion que les Suédois étaient depuis long-temps belliqueux et bien disciplinés, au lieu que les Moscovites n'avaient encore qu'une légère teinture de la discipline militaire : « Je sais bien, disait-il ordinairement, que mes troupes seront long-temps battues; mais cela même leur apprendra enfin à vaincre. » Il ne se trompait point. Après de grands désavantages, il gagna enfin sur les Suédois, en 1709, la fameuse bataille de Pultawa, et conquit sur eux la Livonie, l'Ingrie, la Finlande et une partie de la Poméranie. Les Turcs ayant rompu, en 1712, la trève qu'ils avaient avec lui, il se laissa enfermer par leur armée sur les bords de la rivière de Pruth. Il semblait alors que sa perte était inévitable; mais la czarine Catherine amusa habilement le grand-visir, en lui faisant promettre une grande somme d'argent, et la prudence du czar acheva le reste. Il continua les années suivantes la guerre contre les Suédois, et remporta encore sur eux plusieurs victoires, tant sur mer que sur terre. Le czar Pierre supprima en 1716 la dignité de patriarche de Moscovie; fit la même année un second voyage en Allemagne et en Hollande, et vint en France en 1717. Il s'y instruisit sur tout ce qui pouvait augmenter ses lumières et ses connaissances; visita l'Académie des sciences, dont il fut depuis membre honoraire, et s'entretint avec tous les savans, auxquels il proposait des avantages considérables et des récompenses pour les attirer en Moscovie. Lorsqu'il vint en Sorbonne, ayant vu le mausolée du cardinal de Richelieu, il sauta sur la statue de ce célèbre ministre, se jeta à son cou, et l'embrassa en disant : « Que n'es-tu en vie! je te donnerais la moitié de mon empire, afin que tu m'apprennes à gouverner l'autre. » Il parla ensuite avec les docteurs des moyens de réunir l'église de Moscovie avec celle de France, et cette réunion ne parut point difficile. De retour en Moscovie, il profita des troubles de la Perse, et s'empara de la ville de Derbent et de tout ce qui lui convenait sur la mer Caspienne, pour étendre le commerce de Moscovie. Il mourut le 8 février 1725, à 53 ans, avec la réputation d'un héros et d'un des plus grands princes qui aient paru dans le monde. La Moscovie lui est redevable de sa puissance, de ses lois et des beaux établissemens que l'on y voit aujourd'hui. Il y attira tout ce qu'il put d'étrangers capables d'éclairer et d'instruire ses sujets; officiers de terre

et de mer, matelots, ingénieurs, mathématiciens, architectes, médecins, chirurgiens, artisans de toute espèce. Il fit bâtir en 1704 la fameuse ville de Pétersbourg, et joignit par un canal la rivière de Volkova, qui passe en cette ville, avec le Volga. Il fortifia un grand nombre de places; mit sur pied une infanterie de 100,000 hommes; forma une marine de 40 vaisseaux de ligne et de 200 galères; introduisit une excellente police dans les grandes villes; et fonda des colléges à Moscou, à Pétersbourg et à Kiof, pour les langues, les belles-lettres et les mathématiques; des leçons publiques d'anatomie; un observatoire pour l'astronomie; un jardin des plantes; de belles imprimeries; une bibliothèque royale, etc. Ce grand prince fit la plupart de ces établissemens au milieu même des guerres qu'il avait à soutenir. Il n'oublia rien pour policer ses peuples et pour introduire les arts et les sciences dans ses états. Il était magnanime, libéral, laborieux, fidèle, courageux, et capable de former et d'exécuter les plus vastes desseins. On lui reproche néanmoins plusieurs vices considérables, et surtout d'avoir été cruel, et de n'avoir point épargné son propre fils, qu'il disgracia, et même qu'il fit mourir d'une manière inhumaine, selon plusieurs auteurs. *Voy.* Alexis. La czarine Catherine, sa veuve, régna après lui, et continua de travailler sur le plan qu'il avait tracé.

PIERRE II, fils du czarewitz, que son père, Pierre Ier, avait fait mourir, succéda à sa belle-mère en 1727, à l'âge de 11 ans. Menzikoff, tout puissant sous la czarine Catherine Ire, comptait bien prolonger son autorité sous le règne d'un enfant. Par le testament de l'impératrice, Pierre devait épouser la fille de Menzikoff. Jamais puissance de favori ne parut plus sûrement établie, quand Dolgorouki, qui s'était emparé de l'esprit du prince, renversa la fortune de Menzikoff, et le fit exiler en Sibérie avec toute sa famille. Le nouveau favori chercha à se concilier l'amour des peuples, en paraissant peu attaché aux nouveautés de Pierre-le-Grand. Pierre II quitta Pétersbourg pour aller faire son séjour à Moskou; il venait de fiancer la sœur de Dolgorouki, quand il mourut de la petite-vérole le 29 janvier 1730. Il est inhumé dans la cathédrale de Saint-Michel à Moskou.

PIERRE III, fils d'Anne Pétrowna et de Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp, né en 1728, fut déclaré en 1742, par l'impératrice Catherine sa tante, son successeur au trône, et grand-duc de Russie, après avoir embrassé la religion grecque. Il se nommait auparavant Charles-Pierre-Ulrich. Après la mort d'Elisabeth, il fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762; mais il ne jouit pas longtemps du trône; au mois de juin suivant, il fut contraint de donner une déclaration par laquelle il s'avouait incapable de régner. L'impératrice sa femme fut proclamée impératrice sous le nom de Catherine II. Pierre mourut le 28 juillet suivant d'un accident hémorrhoïdal, laissant un fils.

PIERRE (SAINT), *Chrysologue* c'est-à-dire *dont les paroles sont d'or*, fut élu archevêque de Ravenne vers 433, et s'acquit une grande réputation par sa vertu et par son éloquence. Il mourut vers 458. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, 176 Sermons ou Homélies, dans lesquels il a fallu allier la clarté avec la brièveté. Le style en est fleuri et plein de sentences et de phrases coupées, mais il y a trop de jeux de mots. Le père d'Acheri a publié dans son Spicilége cinq nouveaux Sermons de saint Pierre Chrysologue. On trouve aussi dans ses Œuvres la réponse qu'il fit à Eutychès, qui lui avait écrit en 449 pour se plaindre de saint Flavien de Constantinople. Cette réponse commence ainsi: *Tristis, legi tristes litteras tuas.* Il y défend la foi orthodoxe, et renvoie Eutichès à la belle lettre de saint Léon à Flavien, laquelle enseigne ce qu'il faut croire sur le mystère de l'incarnation, contre Eutichès et Nestorius. La dernière édition de saint Pierre Chrysologue est celle d'Ausbourg, 1758, in-fol.

PIERRE Ier, roi de Portugal, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il ne s'occupa qu'à venger sa maîtresse, Agnès de Castro, que son père avait fait assassiner en 1355. Il obtint de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, la remise des assassins, qui s'étaient réfugiés dans ses états, et les fit mou-

rir cruellement, en sa présence. Il déclara ensuite qu'il avait épousé Agnès; mais cette déclaration fut inutile pour les enfans qu'il avait eus d'elle; il ne laissa pas d'honorer le corps de sa maîtresse comme celui d'une femme légitime. Il lui fit dresser un tombeau dans l'abbaye d'Alcobare, et placer dessus sa statue avec une couronne en tête. Pierre mourut le 18 janvier 1367, et voulut être enterré auprès de sa maîtresse. Il avait eu une autre femme légitime, Constance de Pennafiel, qui était morte en 1344, et dont le fils, Ferdinand, succéda à son père.

PIERRE II, roi de Portugal, prit le titre de régent en 1667, après la déposition de son frère Alfonse, dont il épousa la femme, Marie-Françoise-Elisabeth de Savoie-Nemours, morte en 1683, peu après son premier mari. Elle ne laissa qu'une fille, qui épousa le duc de Savoie. Pierre prit le titre de roi, et se remaria avec Marie-Sophie-Elisabeth de Bavière-Neufbourg, morte en 1699, dont il eut huit enfans. Il fut forcé de prendre part à la guerre de la succession d'Espagne avec les Anglais, et mourut à sa maison d'Alcantara le 9 décembre 1706, à 58 ans.

PIERRE II de Courtenai, petit-fils de Louis-le-Gros, fut élu empereur de Constantinople par les seigneurs français après la mort de Henri de Hainaut, dont il avait épousé la sœur. Il fut couronné à Rome le 9 avril 1217, et envoya sa femme et ses filles à Constantinople. Pour lui il alla faire le siége de la ville de Duras, qu'il fut obligé de lever. Théodore Commène, prince d'Epire, le trompa sous l'appât d'un traité, et le fit prisonnier. Il mourut peu après, car il était mort au mois de janvier 1218. Son fils Robert lui succéda dans l'empire.

PIERRE DAMIEN, pieux et savant cardinal dans le 11ᵉ siècle, était natif de Ravenne. Il fit ses études sous la conduite d'un de ses frères, qui s'appelait Damien, et prit ce surnom par reconnaissance. Il se retira ensuite au monastère de Sainte-Croix d'Avellane, près d'Eugubio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape Etienne IX, instruit de son mérite, le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'église romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivans, d'être chargé de diverses affaires et légations importantes. Il travailla avec zèle et avec une sainte liberté à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères; et après s'être démis de son évêché, il mourut à Faenza le 13 février 1073, à 66 ans. On a de lui des Lettres, des Sermons, des Opuscules, des Prières, des Hymnes, des Proses et d'autres ouvrages, qui ont été recueillis, Paris, 1663, in-fol., et qui sont très-utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique du 11ᵉ siècle.

PIERRE IGNÉE, c'est-à-dire *de feu*, fameux religieux de l'ordre de Vallombreuse, était de l'illustre maison des Aldobrandins. Pierre de Pavie, évêque de Florence, ayant été accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint Jean Gualbert, qui ne voulaient plus communiquer avec lui, et cette accusation faisant grand bruit, Pierre Ignée fut choisi, en 1063, par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. On dit qu'il entra gravement les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, et qu'il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout, où s'étant aperçu qu'il avait laissé tomber son mouchoir, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi entier, dit-on, et aussi blanc qu'il l'avait en y entrant. Les écrivains de ce temps-là, et surtout Didier, abbé du Mont-Cassin, qui fut depuis pape sous le nom de Victor III, parlent de ce fait comme d'une chose très-certaine; cependant on croit que Pierre de Pavie continua d'être évêque de Florence nonobstant cette épreuve, qui était défendue par les canons de l'Eglise. Pierre Ignée fut ensuite élu abbé, et devint cardinal et évêque d'Albano en 1073.

PIERRE DE CLUGNY, ou PIERRE-LE VÉNÉRABLE, natif d'Auvergne, de la famille des comtes Maurice, ou de Montboissier, se fit religieux à Clugny, et devint prieur de Vézelay, puis abbé et général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. Il fit revivre la discipline monastique dans l'abbaye de Clugny, y reçut le pape Innocent II, en 1130, puis le fameux Abailard. Il

combattit les erreurs de Pierre de Bruys et de Henri, et mourut saintement dans son abbaye le 24 décembre 1156. On a de lui six livres de Lettres et plusieurs autres ouvrages curieux et intéressans, dans la Bibliothèque de Clugny. Des Homélies dans le *Thesausus anecdotorum* de Martenne; mais il donne quelquefois dans des fables.

PIERRE DE HONESTIS. *Voy.* Honestis.

PIERRE LOMBARD, très-célèbre théologien du 12e siècle, appelé aussi *le Maître des sentences*, fut nommé *Lombard*, parce qu'il était de Novarre dans la Lombardie. Il se distingua tellement par son savoir dans l'université de Paris, qu'il fut pourvu d'un canonicat de Chartres, et puis de l'évêché de Paris, vers 1159. Philippe, fils du roi Louis-le-Gros, et frère de Louis-le-Jeune, refusa cet évêché pour le céder à Pierre Lombard, qui avait été son maître, voulant lui donner par là des marques de sa reconnaissance. Pierre Lombard mourut en 1164. On a de lui 1° l'excellent ouvrage des Sentences, divisé en 4 livres, Venise, 1477, in-fol. première édition, sur lesquels Guillaume d'Auxerre, Albert-le-Grand, saint Thomas, saint Bonaventure, Guillaume Durand, Gilles de Rome, Gabriel Major, Scot, Okam, Estius, et divers autres, ont fait des commentaires. On peut regarder cet ouvrage de Pierre Lombard comme la source et l'origine de la théologie scolastique dans l'église latine. 2° Des *Commentaires* sur les psaumes, Paris, 1541, in-fol., et sur les Epîtres de saint Paul, 1537, in-fol.

PIERRE DE CELLES, savant religieux du 12e siècle, natif de Troyes, fut élu abbé de Celles, vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Remy de Reims en 1162. Il devint évêque de Chartres en 1182, et mourut le 17 février 1187. On a de lui des Lettres, des Sermons, des Traités de morale, et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères, et recueillis par dom Ambroise Janvier, bénédictin, qui les fit imprimer à Paris en 1671, in-4°. *Voy.* Janvier.

PIERRE DE POITIERS, chancelier de l'église de Paris, dans le 12e siècle, et l'un des premiers et des plus célèbres théologiens scolastiques du 12e siècle, après Pierre Lombard, est auteur de quelques Traités dans la Bibliothèque des Pères; d'un Traité des Sciences, imprimé à la fin des œuvres de Robert Pullus, 1655, in-fol. Il mourut en 1200.

PIERRE *Comestor*, ou *le mangeur*, fameux écrivain du 12e siècle, natif de Troyes, fut chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris. Il quitta ces bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, où il mourut au mois d'octobre 1198. On a de lui, 1° l'Histoire scolastique, qui comprend en abrégé l'histoire sainte, depuis la Genèse jusqu'aux Actes des Apôtres. Il la dédia au cardinal Guillaume de Champagne, archevêque de Sens; 2° des Sermons, qui ont été publiés par Busée, sous le nom de Pierre de Blois, en 1600, in-4°. On lui attribue *Catena temporum*, qui est une histoire universelle, Lubec, 1475, 2 vol. in-fol., traduite en français sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol.

PIERRE-LE-CHANTRE, savant docteur de l'université, et chantre de l'église de Paris, dans le 12e siècle, est auteur d'un livre intitulé *Verbum abbreviatum*, Mons, 1637, in-4°, lequel est souvent cité avec éloge par les écrivains des siècles suivans. Il se fit religieux dans l'abbaye de Long-Pont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres ouvrages de cet auteur, en manuscrits.

PIERRE DE BLOIS, l'un des plus savans et des plus célèbres écrivains du 12e siècle, après avoir étudié à Paris et à Bologne, devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Dans la suite, il fut appelé en Angleterre par le roi Henri II, qui lui donna l'archidiaconé de Bath, et qui lui permit de se retirer auprès de Richard, archevêque de Cantorbéri, dont il fut chancelier. Pierre de Blois fut dépouillé, sur la fin de sa vie, de l'archidiaconé de Bath. On lui donna celui de Londres, où il trouva beaucoup de travail et peu de revenu. Il mourut en Angleterre en 1200. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des Lettres, des Sermons et d'autres ouvrages dans lesquels il s'élève avec

force contre les abus et les déréglemens qui régnaient de son temps dans l'Eglise. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Pierre de Goussainville en 1667, in-fol.

PIERRE, moine de Vaux-de-Cernai, ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, dans le 13e siècle, fut avec Gui, son abbé, un des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller en Languedoc combattre les Albigeois. Il y accompagna son abbé, et fut témoin oculaire des événemens de cette guerre, dont il a écrit l'Histoire avec celle des hérétiques albigeois. Elle est curieuse, et a été imprimée à Troyes en 1615, in-8°, et dans la Bibliothèque de Cîteaux de dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avait traduite de latin en français, et cette traduction a été imprimée à Paris en 1569, in-8°.

PIERRENO, LASQUE (Saint), fondateur de l'ordre de la Merci pour la Rédemption des captifs, naquit dans le Lauragais, au diocèse de Saint-Papoul, vers 1189, d'une famille noble. Il fonda son ordre le 10 août 1218, et en fut le premier supérieur-général. Il mourut saintement la nuit de Noël, en 1256 ou 1258, à 67 ans. Saint-Louis faisait de lui un cas particulier, et l'honora de plusieurs lettres. Urbain VIII le canonisa en 1628.

PIERRE D'ALCANTARA (Saint), religieux de l'ordre de saint François, naquit à Alcantara en 1499, d'Alfonse Garavito, jurisconsulte et gouverneur de cette ville. Il fut provincial dans son ordre en 1538. Il établit ensuite une réforme qui fut approuvée, en 1554, par le pape Jules III. Il mourut le 18 octobre 1562. Clément IX le canonisa en 1669.

PIERRE DE NAVARRE, célèbre capitaine du 16e siècle, né dans la Biscaye, d'une famille de la lie du peuple, s'éleva par son mérite aux premières dignités militaires. Il servit en Italie dans la guerre Lunigiane, et s'y distingua tellement qu'on ne parlait que de sa valeur. Gonsalve, surnommé *le grand capitaine*, l'attira dans son armée peu de temps après, et connut, en 1503, la capacité de ce grand homme, à la prise du château de l'OEuf, à Naples : car ce fut là que Pierre de Navarre inventa le premier les mines. Il s'acquit beaucoup de gloire dans les armées d'Espagne contre les Turcs et contre les Maures, auxquels il enleva Oran, Bugie, Tripoli et plusieurs autres places. Dans la suite, ayant été fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne en 1512, et les Espagnols le laissant languir en prison, il passa au service de la France; mais il fut fait prisonnier en 1528, dans le royaume de Naples, où il avait suivi le comte de Lautrec, et y mourut de chagrin en prison. D'autres disent qu'il y fut étranglé par ordre de Charles-Quint.

PIERRE (Corneille de la), *Cornelius à lapide*, natif d'un village du diocèse de Liége, entra jeune parmi les jésuites, et après avoir appris le grec et l'hébreu, il se livra tout entier à l'étude de l'Ecriture sainte. Il enseigna à Louvain, puis à Rome, où il mourut le 12 mars 1657, à 71 ans. On a de lui de longs Commentaires sur toute l'Ecriture sainte, excepté les psaumes, Anvers, en 10 vol in-fol., où il y a beaucoup d'érudition et de recherches, mais peu de critique et point de goût. Les autres éditions sont moins estimées.

PIERRE DE SAINT-LOUIS (le père), grand carme, se nommait Barthélemi de son nom de famille, et naquit à Vauréas dans le diocèse de Vaison en 1626. Etant devenu amoureux à l'âge de 18 ans d'une demoiselle nommée Madeleine, et cette demoiselle étant morte de la petite-vérole quelques années après, dans le temps qu'il était sur le point de l'épouser, il tomba dans une noire mélancolie, et en conçut tant de chagrin, qu'il résolut de quitter le monde. Il pensa alors à se faire dominicain, mais se ressouvenant que sa chère Madeleine lui avait fait présent d'un scapulaire quelques jours avant sa mort, il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que Dieu voulait qu'il fût carme. Il embrassa donc cette profession, et ayant du goût pour la poésie, il la cultiva dans son nouvel état. Le souvenir de son ancienne maîtresse lui fit choisir la Madeleine, pour en faire le sujet d'un poëme. Cet ouvrage lui coûta au moins cinq ans de travail, et l'on prétend qu'il était quelquefois des jours entiers sur un seul vers. Quand ce poëme fut achevé, il le porta à Lyon, où, après

quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre : *La Madeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence, poëme spirituel et chrétien en douze livres.* Ce poëme plein de phœbus et de galimatias, et chef-d'œuvre de pieuse extravagance, selon l'expression de M. de la Monnoye, demeura dix ans inconnu dans le magasin de l'imprimeur ; mais quelqu'un en ayant eu par hasard un exemplaire, le fit si bien connaître, qu'on le rechercha aussitôt avec avidité, et qu'il en fallut faire peu de temps après une seconde édition. Le père de Saint-Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de sa Madeleine ; il était mort en 1670 d'une hydropisie de poitrine, un an avant que son poëme ressuscitât. Nonobstant ces deux éditions, le poëme de la Madeleine étant devenu fort rare, M. de la Monnoye le fit réimprimer dans son Recueil de pièces choisies. Le père de Saint-Louis avait achevé avant sa mort un autre poëme sur le prophète Élie, et il lui avait donné pour titre l'*Eliade*. La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade* lui paraissait d'un heureux augure pour le succès de son poëme, mais il n'a point paru, les carmes ayant eu la prudence de le supprimer. Le père de Saint-Louis étoit aussi le plus grand faiseur d'anagrammes de son temps. Il avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les saints. Il avait la simplicité de croire que la destinée des hommes était marquée dans leurs noms, et il citait le sien en preuve, ayant trouvé dans ces deux mots *Ludovicus Barthelemi*, cette anagramme *Carmelose devovet*, en français *il est du Carmel.*

PIERRE (l'abbé de SAINT-). *Voy.* SAINT-PIERRE.

PIERRE (EUSTACHE de SAINT-), notable bourgeois de Calais, se dévoua pour sa patrie en 1347. Edouard, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait pas leur accorder de composition si on ne lui livrait six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Eustache s'offrit avec cinq autres ; ils allèrent la corde au cou, nus en chemise, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir, et ne leur accorda la vie qu'aux prières de la reine sa femme. C'est le sujet d'une tragédie de M. du Belloy.

PIERRE DE SAINT-ROMUALD, (PIERRE GUILLEBAUD), né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis feuillant, et mourut en 1667, à 81 ans. On a de lui un Recueil d'épitaphes, 2 vol. in-12 ; *Le trésor chronologique*, 3 vol. in-fol. ; l'Abrégé, en 3 vol. in-12, bon pour la date des faits arrivés de son temps ; la Chronique d'Adhémar, avec une continuation, 2 vol. in-12, qui a été censurée par l'archevêque de Paris, en 1633. Le censure fut supprimée par arrêt du parlement.

PIERRE (LA), *Voy.* MALLEBOT.

PIET (BAUDOUIN VANDER), célèbre jurisconsulte flamand, naquit à Gand, le 11 août 1546, d'une famille patricienne. A la naissance de l'université de Douai, il fut le premier qui eut le titre de bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le désira et le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres, mais Piet refusa constamment cet honneur, aimant mieux former des juges que d'être juge lui-même. Il mourut à Douai le 19 janvier 1609, à 63 ans. On a de lui de savans ouvrages : *De fructibus ; De duobus reis ; De emptione et venditione ; De pignoribus et hypothecis ; Tractatus elegantiorum juris questionum ; Responsa juris, sive Consilia.* Il joignait à une profonde érudition un jugement solide, et une grande connaissance des coutumes et des lois de sa patrie ; et s'était acquis tant de confiance, d'estime et de vénération, qu'il était consulté des grands et des petits.

PIETISTES. *Voy.* ARNOLD (Godefroi).

PIETRINI (JOSEPH), né dans le baillage de Lugano, fut un habile peintre d'histoire, et mourut en 1757.

PIETRO-COSIMO, habile peintre italien, mort en 1521, à 80 ans, était si infatigable dans le travail, qu'il oubliait très-souvent de prendre ses repas. Il eut pour disciples André-del-Sarte, et François de Sangalle.

PIETRO-DELLA-FRANCESCA,

habile peintre florentin, fut longtemps employé dans le Vatican par le pape Nicolas V. Il excellait dans le portrait, dans les combats et dans les sujets de nuit. Il mourut en 1443. On a de lui des Livres d'arithmétique et de géométrie.

PIETRO DI PETRI, habile peintre italien.

PIETRO-LONGO. *Voy.* AARSENS.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), fils d'un menuisier, naquit à Paris en 1714. Son père le mit à l'âge de huit ans chez M. Le Lorrain, sculpteur, qui était de l'académie. Le jeune Pigalle montra beaucoup d'ardeur et peu de dispositions pour cet état; ses parens se seraient déterminés à lui faire apprendre un métier s'ils n'eussent craint de détourner un penchant qui paraissait l'entraîner à la sculpture. A l'âge de 20 ans il entra chez Le Moine; il tenta inutilement le grand prix de l'académie, et n'osait plus retourner à l'académie, quand il s'associa avec un de ses compagnons d'infortune pour faire à pied le voyage d'Italie. Son goût ne diminuait pas son indigence. Heureusement pour lui que M. Coston fils lui offrit sa bourse, et qu'en y puisant modérement il put rester pendant 3 ans en Italie, pour y admirer les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les ébaucher, les dessiner; mais si imparfaitement que cent fois il aurait renoncé à la sculpture si le sentiment intérieur de ses forces ne l'eût pas soutenu. A son retour il fut arrêté à Lyon par différens travaux dont il fut chargé; c'est là qu'il fit son Mercure, le premier ouvrage dont il fut content, et celui qui a commencé sa réputation. Au bout de 18 mois de séjour à Lyon il revint à Paris, et présenta à son ancien maître, avec une défiance timide, son Mercure. Le Moine, pour toute réponse, lui dit: « Je voudrais l'avoir fait. » Il fut aussitôt agréé à l'académie, qui lui fit faire en marbre ce même Mercure, pour sa réception; il l'acheva en 1744. Ce premier degré de réputation ne le mit pas à son aise; il fut obligé pendant cinq ans de s'occuper pour les sculpteurs de travaux peu dignes de lui. Une Vierge qu'il fit pour les invalides le fit connaître du comte d'Argenson, et depuis il ne connut plus le besoin. Ce ministre lui commanda une statue de Louis XV; madame de Pompadour lui fit faire la sienne, celle du silence, et un groupe de l'amour et de l'amitié, qui fut admiré des connaisseurs, ainsi que l'enfant tenant une cage d'où s'est échappé un oiseau. Le roi lui fit faire son Mercure en grand, et une Vénus dont il fit présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait grand cas. Le tombeau du maréchal de Saxe, qui est placé dans le temple de Saint-Thomas à Strasbourg, celui du comte de Harcour à Notre-Dame, et la statue pédestre de Louis XV dans la place de Reims, donnent la plus grande idée de ses talens. On admire dans tous ces ouvrages l'imitation de la nature. On lui reproche de n'avoir pas toujours choisi des sujets heureux pour la représenter dans son beau. La critique trouve toujours de quoi s'exercer, même en se contredisant; ainsi dans le mausolée du maréchal de Saxe on lui reproche d'avoir représenté la mort sous la forme d'un squelette, auquel on donne un mouvement qu'il ne peut avoir, et de l'avoir couvert en partie sans besoin. On reproche l'air vigoureux du maréchal, qui paraît mourir volontairement, puisqu'il descend au tombeau plein de santé. On lui reproche, dans le mausolée du comte de Harcour, d'avoir représenté une figure hideuse, en représentant le comte mourant. Malgré ces critiques, ces grands sujets frappent par leur ensemble, et seront toujours estimés des connaisseurs. Bouchardon, prévoyant qu'il ne pourrait mettre la dernière main à le statue équestre de Louis XV, destinée pour Paris, désigna Pigalle pour l'achever. C'est lui qui a fondu les quatre statues et les bas-reliefs du piédestal. Il fut encore chargé de faire la statue de Voltaire. Ce ne pouvait jamais être un morceau agréable; il imagina de représenter Voltaire absolument nu; il ajouta par là tous les dégoûts que la représentation d'une nature détruite peut donner. Sa statue est vraie; mais elle ne peut être placée nulle part. Ces vérités de nature qu'il savait observer et rendre avec finesse lui faisaient aimer les portraits. Il a fait ceux de Diderot, Raynal, Perronet, Gougenot, etc. Pigalle, reçu à l'académie en 1744, fut nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint à

recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avait été décoré en 1769 de l'ordre de Saint-Michel. Dans un âge avancé il avait épousé une de ses nièces, dont il n'a point eu d'enfans. Cet habile artiste est mort le 20 août 1785.

PIGANIOL DE LA FORCE (Jean Aymar de), savant et laborieux écrivain, né en Auvergne d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à l'étude de la géographie et de l'histoire de France. Il fit à ce sujet divers voyages dans nos différentes provinces, ce qui lui donna lieu de faire des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce, et sur le gouvernement civil et ecclésiastique de chaque province. Il mourut à Paris en 1753, à 80 ans. Ses ouvrages sont 1° une *Description historique et géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage qui ait paru jusqu'ici sur cette matière, quoiqu'il renferme encore un grand nombre de fautes; 2° la *Description de Paris*, en 10 vol. ouvrage instructif, curieux et intéressant, et l'abrégé en 2 vol.; 3° *Description du château et parc de Versailles, de Marly*, etc., en 2 vol. in-12; 4° *Voyage en France*, 2 vol. in-12. Piganiol a aussi travaillé avec l'abbé Nadal au Journal de Trévoux.

PIGHIUS (Albert), natif de Campen, publia plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchton, Bucer et Calvin. Adrien VI et les papes suivans lui donnèrent souvent des marques de leur estime. Il mourut à Utrecht, où il était prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste, le 29 décembre 1542. On a de lui un un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est intitulé *Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-fol. Pighius fait paraitre dans ce livre, et dans tous ses autres écrits, une prévention aveugle pour les opinions les plus insoutenables des ultramontains. Au sujet de son traité *De gratiâ et libero hominis arbitrio*, Cologne, 1542, in-fol. Bellarmin l'a souvent combattu, comme fauteur des pélagiens et des calvinistes en certains points. Il composa aussi plusieurs ouvrages excellens sur les mathématiques, pour les sphères armillaires.

PIGHIUS (Etienne Vinand), son neveu, aussi natif de Campen, fut un savant antiquaire, et s'attacha au cardinal de Granvelle, dont il fut secrétaire pendant quatorze ans. Dans la suite, il se fit chanoine régulier, et mourut en 1604, à 84 ans. On a de lui les Annales de la ville de Rome, Anvers, 1615, en 3 tomes in-fol., et d'autres ouvrages.

PIGNA (Jean-Baptiste), né dans le Ferrarais, au commencement du 17[e] siècle, est auteur de différens livres de politique et d'histoire, *Il principe*, Venise, 1561, in-8°; *Il duello nel quale si tratta dell'onore e dell'ordine della cavaleria*, 1554, in-4°. *Historia de' principi di Este*, Ferrara, 1570, in-8°. *I Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4°.

PIGNORIUS (Laurent), savant antiquaire du 17[e] siècle, naquit à Padoue le 12 octobre 1571. Il devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis chanoine de Trévise, et eut pour amis les plus grands hommes de son temps. Il mourut de peste en 1631. On a de lui un traité *De servis. et eorum apud veteres ministeriis*, in-4°; *Caracteres Egyptii*, 1669, in-4°; *Origini de Padoua*, 1625, in-4°, et plusieurs autres savans ouvrages.

PIJON, né à Provins en 1756, y fut conseiller au présidial, et y mourut le 1[er] novembre 1766. On a de lui la tragédie de *Progné*, *Les Muses françaises*, première partie, ou Tableau des théâtres de France, 1764, in-12.

PILARINO (Jacques), né en 1659, dans l'île de Céphalonie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. Il exerça cette science auprès de divers princes en Valachie, en Moscovie, etc., fut consul à Smyrne, et mourut à Padoue en 1718. Il a donné un traité latin de l'Inculation de la petite-vérole, Venise, 1715, in-12; *La Medicina difesa*, contre J. Gazola, 1717, in-12.

PILASTRE DE ROSIER, jeune physicien, qui, pour animer l'oisiveté d'un certain genre de Parisiens, avait imaginé de former un musée où chacun apportait de sa science pour s'amuser réciproquement. C'est dans cette circonstance que M. de Montgolfier, fabricant de papier à Annonay, s'aperçut que l'air dilaté par le feu, qui remplis-

sait une capacité légère, la faisait élever en l'air, comme la fumée s'y élève d'elle-même. Cela lui parut nouveau; il répéta l'expérience en grand. Il eut la satisfaction de voir voler en l'air des globes remplis de cet air dilaté. M. de Montgolfier vint à Paris faire part de sa découverte; il ne manqua pas de gens qui cherchèrent à en tirer parti, quoiqu'ils sussent bien qu'elle n'était pas nouvelle, mais qu'elle n'avait pas été exécutée en grand, à cause de son inutilité et de la dépense qu'elle devait occasionner. M. Pilastre de Rosier fut un des premiers qui mirent la découverte en vogue. En 1784 il osa monter, lui second, dans un panier attaché à un globe rempli d'air dilaté, et dont il entretenait la dilatation avec de la paille allumée. Il partit du château de la Muette à Passy, rasa les cheminées de Paris, et alla descendre aux Moulins, près de l'hôpital. Le marquis d'Arlande, son compagnon de voyage, était moins enthousiasmé que lui; et, pendant que M. Pilastre faisait toujours du feu sous la montgolfière, pour la soutenir en l'air et continuer le voyage, le marquis, qui la voyait brûler, s'occupait à éteindre le feu, et à presser son compagnon de descendre. Cependant MM. Charles et Robert, autres physiciens, avaient imaginé un autre moyen pour faire élever un globe; c'était de le remplir de gaz ou air inflammable, de le fermer bien exactement, et de s'abandonner à son ascension. La machine n'avait pas besoin d'un entretien continuel, et pouvait mener loin. Ils s'élevèrent en effet avec ces machines à une hauteur prodigieuse, et firent des voyages de 30 et 40 lieues en peu d'heures; mais le vent, qui les y avait conduits, n'avait pas été assez officieux pour les ramener. Il fallut des voitures aux hommes et à la machine pour revenir. M. Blanchard, autre physicien hardi, enchérit sur les voyages de MM. Charles et Robert; il osa franchir le pas de Calais en s'élevant à Douvres; il descendit près de Calais. M. Pilastre de Rosier voulut tenter un voyage plus difficile, celui de passer de France en Angleterre. Il joignit une machine de MM. Charles et Robert à une montgolfière, pour se servir de l'une, au défaut de l'autre, et s'éleva de Boulogne le 15 juin 1785, à 7 heures 7 minutes du matin, avec M. Romain, qui voulut l'accompagner. M. de Maisonfort devait être du voyage; mais la machine ne put suffire à trois voyageurs. Le vent sud-est chassa les voyageurs sur la mer; un vent de sud-ouest les ramena à la côte. Alors le taffetas creva, et retomba dans le globe. La montgolfière aurait pu substituer le service du globe; mais les voyageurs n'en usèrent pas. Ils tombèrent précipitamment, horriblement mutilés. M. Pilastre de Rosier était mort; son compagnon donna encore des signes de vie pendant dix minutes, mais sans pouvoir parler. La montgolfière était en bon état, ni brûlée ni déchirée, et le fourneau s'est trouvé fermé, ce qui fait croire qu'ils n'ont pas eu le temps d'en faire usage. Ce malheur n'arrêta point les expériences de M. Blanchard; il a continué d'amuser la curiosité des étrangers pour ces voyages, partout où la sagesse du gouvernement n'a pas remis le premier voyage au temps où l'on en connaîtrait l'utilité.

PILATE, *Pontius Pilatus*, gouverneur de la Judée, sous l'empire de Tibère, fut celui auquel les juifs menèrent Jésus-Christ. Il essaya d'abord de lui sauver la vie, étant persuadé de son innocence; mais il le condamna ensuite par raison d'état et par respect humain. Il exerça une si grande cruauté envers les Samaritains, qu'ils en portèrent leurs plaintes à Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci accusa Pilate devant Tibère; et sur cette accusation, Pilate fut mandé à Rome. Il y arriva l'an 37 de J.-C., au commencement du règne de Caligula, successeur de Tibère, et fut exilé près de Vienne en Dauphiné, où il se tua de désespoir deux ans après. Nous avons sous son nom une Lettre adressée à Tibère; mais les habiles critiques conviennent que c'est une pièce supposée. On a traduit de l'italien, Trésor admirable de la sentence de Ponce Pilate contre Jésus-Christ, trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila, Paris, 1581, in-8°.

PILES (ROGER DE), né à Clamecy en 1635, d'une famille noble, se livra à l'étude du dessin et de la peinture, où son goût l'entraînait. Il fut précepteur de M. Amelot, avec lequel il fit

un voyage en Italie. Il l'accompagna à Venise en 1682, en qualité de secrétaire d'ambassade, et fut dans la suite chargé par la cour de diverses commissions importantes. Ayant été envoyé en Hollande en 1692, sous prétexte de rechercher ce qu'il y avait de plus curieux en peinture, mais en effet pour y agir de concert avec les personnes qui souhaitaient la paix, on découvrit son vrai motif, et il fut arrêté et retenu en prison par ordre des Etats, pendant cinq ans, jusqu'à la paix de Riswick. C'est pendant sa prison qu'il composa son *Abrégé de la vie des peintres*, 1715, in-12, ouvrage généralement estimé. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il mourut à Paris le 5 avril 1709, à 74 ans. Ses occupations lui permirent peu de s'occuper de la peinture; il imitait cependant assez bien et réussissait dans les portraits. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, il en a composé un grand nombre d'autres qui ont tous rapport à la peinture. Les principaux sont 1° *Abrégé d'anatomie*, accommodé aux arts de peinture et de sculpture, sous le nom de Tortebat, 1667, in-fol.; 2° *Conversations sur la connaissance de la peinture et sur le jugement qu'on doit faire des tableaux*, 1677, in-12; 3° *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux peintres*, 1681, in-12; 4° *Les premiers élémens de la peinture pratique*, 1684, in-12; 5° Traduction française de l'art de peindre de du Fresnoy, avec des Remarques, 1684, in-12; 6° *Cours de peinture*, 1708, in-12, etc.

PILES (Armand de Clermont de), capitaine huguenot, qui s'était vaillamment défendu dans Saint-Jean-d'Angély en 1569, fut peut-être un de ceux qui déterminèrent la Sainte-Barthélemi. Lorsque l'amiral fut assassiné par Maurevert, quoique le roi et la reine eussent paru désapprouver le fait, quoiqu'ils eussent nommé des juges pour en informer, Piles osa entrer dans le Louvre à la tête de 400 gentilshommes, pour demander justice de cet assassinat. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les frayeurs dans l'âme du roi, et lui faire juger nécessaire le projet de les exterminer. Quelques jours après, cette funeste journée de Saint-Barthélemi commença, dans les ténèbres de la nuit: le brave Piles fut un des premiers immolés, en 1572.

PILKINGTON (Mistriss Lætitia), née en 1712, était fille du docteur Van-Lewen, gentilhomme, Hollandais d'origine; elle épousa le docteur Mathieu Pilkington, qui était dans l'état ecclésiastique. Ses talens pour la poésie, les charmes de sa personne excitèrent la jalousie de son mari, et firent le malheur de l'un et de l'autre. Elle mourut le 29 août 1750. On a de sa composition une comédie intitulée *The Turkis Chourt*, jouée à Dublin en 1748, et le premier acte de la tragédie *The roman Father*.

PILON (Germain), excellent sculpteur et architecte, natif de Paris et originaire du Maine, fut l'un de ceux qui firent renaître en France le bon goût dans la sculpture et dans l'architecture. Il mourut vers 1608. Les églises de Paris sont ornées d'excellens morceaux de sa façon.

PILPAY ou BIDPAY, très-célèbre bramine indien, gymnosophiste et philosophe, que l'on croit avoir été gouverneur d'une partie de l'Indostan, et conseiller de Dabschelim, puissant roi indien. Pilpay enseigna à ce prince les principes de la morale et de l'art de gouverner par des fables ingénieuses qui ont rendu son nom immortel et célèbre dans tout l'Orient. Ces Fables, écrites en indien, ont été traduites en presque toutes les langues connues. Nous ne savons au juste le temps où vivait Pilpay, mais on convient assez généralement qu'il florissait au plus tard vers 230 ans avant J.-C. On a imprimé ses Fables en français, Paris, 1688, in-12.; *Le Naufrage des îles flottantes*, ou *la Basiliade*, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

PIN (Jean du), moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambrai, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Champ vertueux*, in-4°, gothique en vers français.

PIN (Joseph). *Voy.* Arpino.

PIN (Louis-Ellies du), né à Paris le 17 juin 1657, d'une famille noble et ancienne, fut reçu docteur de Sorbonne le 1er juillet 1684. Il entreprit aussitôt après sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*,

dont le premier volume parut en 1686. Il avait déjà fait les huit premiers siècles, lorsque la liberté avec laquelle il portait son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, ayant déplu à quelques personnes, elles en portèrent leurs plaintes à M. de Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat fit donner à M. Du Pin une rétractation d'un assez grand nombre de propositions qui avaient paru répréhensibles aux docteurs qui les avaient examinées, et l'ouvrage fut supprimé le 16 avril 1693. Sur quoi on peut consulter un Mémoire curieux de M. Bossuet, inséré à la fin du second volume de ses OEuvres posthumes. Mais nonobstant cette suppression, M. Du Pin eut la liberté de continuer son ouvrage, en changeant seulement le titre; ce qu'il fit sans aucun nouvel empêchement. Ce grand ouvrage, capable d'occuper lui seul la vie de plusieurs hommes, ne l'empêcha point de donner au public plusieurs autres écrits sur des matières importantes; et quoiqu'il fût professeur de philosophie au collége royal, quoiqu'il travaillât au *Journal des Savans*, et qu'il eût plusieurs autres occupations, cependant son extrême facilité et sa grande application à l'étude lui faisaient enfanter en peu de temps des livres que d'autres n'auraient composés que pendant plusieurs années. Il fut exilé à Châtellerault pour l'affaire du fameux *Cas de conscience*, et privé en même temps de sa chaire, laquelle ne lui fut pas rendue lorsqu'il eut obtenu son retour. Il mourut à Paris le 6 juin 1719, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° sa *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, depuis le 1er siècle de l'Eglise jusqu'en 1711, qui contient les trois premiers siècles, 1698, 2 vol.; 4e siècle, 1702, 3 vol.; 5e siècle, 1690, 2 vol., et 2e partie du 5e siècle, 1702, 2 vol.; 6e siècle, 1 vol.; 7e et 8e siècles, 1 vol. Supplément du 4e au 8e siècle, 1 vol.; 9e, 10e et 11e siècles, chacun 1 vol.; 12e siècle, 2 vol.; 13e et 14e siècles, chacun 1 vol.; 15e siècle, 2 vol.; 16e siècle, 5 vol.; 17e siècle, 7 vol.; *Histoire ecclésiastique du 18e siècle*, 4 vol., et la *Bibliothèque du 18e*, 2 vol.; *Discours préliminaire sur la Bible*, 3 vol. Table, 5 vol. On y ajoute la *Doctrine chrétienne*, in-8°; *La Puissance temporelle*, in-8°; *La Bibliothèque des auteurs séparés de la communion romaine*, 4 vol.; *Dissertations sur la Bible*, in-8°; *L'amour de Dieu*, in-8°; *Liber psalmorum*, in-8°; *Le Supplément de l'abbé Gouget*, 3 vol; *Les Remarques sur la Bibliothèque de Du Pin*, Paris, 1691, 3 vol. in-8°; *La Critique de Du Pin*, par Simon, 1730, 4 vol. in-8°. Alors il y a 66 vol.; 2° un traité *De antiquâ ecclesiæ disciplinâ*, in-4°; 3° *Traité historique des excommunications*, 2 vol in-12; 4° une *Histoire profane*, en 6 vol. in-12; 5° *Méthode pour étudier la théologie*, in-12; 6° des nouvelles éditions des œuvres d'Optat et de Gerson; 7° *Histoire des Juifs*, 7 vol. C'est celle de Basnage, à laquelle M. Du Pin fit quelques changemens; 8° *Bibliothèque des historiens*, 2 vol. in-8°; 9° *Défense de la monarchie de Sicile*, 1716, in-12, 2 parties; 10° l'*Histoire de l'Eglise*, 1714, 4 vol. in-12; 11° l'*Histoire d'Apollonius de Thiane*, convaincu d'impiété, 1705, in-12, etc. On ne peut nier que M. Du Pin ne fasse paraître dans tous ses ouvrages beaucoup de goût, de précision et de méthode, un esprit net, une vaste lecture, une mémoire heureuse et une vive imagination. Il joint à la pureté et à la noblesse du style un talent merveilleux pour bien faire l'analyse d'un ouvrage. Il juge presque toujours sans partialité et sans prévention; et sa critique est ordinairement dégagée des préjugés du vulgaire; mais la vitesse avec laquelle il travaillait lui a fait commettre un grand nombre de fautes. Ceux qui lui ont reproché ses liaisons et son commerce de lettres avec Guillaume Warc, archevêque de Cantorbéry, paraissent n'avoir pas été au fait de cette affaire. Ces liaisons étaient innocentes, et M. Du Pin ne les entretenait que pour l'honneur et l'avantage de l'Eglise.

PINA (Jean de), savant jésuite espagnol, né à Madrid en 1582, fut prédicateur, recteur, et provincial dans sa société, et mourut en 1657. On a de lui 1° un Commentaire sur l'Ecclésiaste, en 2 vol. in-fol.; 2° un autre sur l'Ecclésiastique, en 5 vol. in-fol., etc.

PINÆUS ou PINEAU (Severinus), né à Chartres, fut chirurgien du roi

et expert dans la lithotomie; il mourut à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi. Son traité *De virginitatis notis*, Leyde, 1641, in-12, est recherché. On a encore de lui *Discours touchant l'extraction du calcul de la vessie*, 1610, in-8°.

PINAMONTI (Jean-Pierre), jésuite, né à Pistoie, fut le compagnon des missions du père Ségnéri, confesseur de la duchesse de Modène et du grand-duc Cosme III, après le père Ségnéri. Il est mort à Otta en 1703, à 71 ans. Ses ouvrages de piété ont été recueillis à Parme en 1706, in-fol. Le père de Courbeville en a traduit *Le Directeur dans les voies du salut*, et les *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, chacun en un vol. in-12.

PINART (Michel), né à Sens et mort à Paris en 1717, était de l'académie des inscriptions, à qui il a fourni plusieurs Mémoires. Sa dissertation sur les bibles hébraïques est estimée.

PINCHESNE (Étienne-Martin de), contrôleur de la maison du roi, était neveu de Voiture; mais quoique poète il n'hérita pas de sa réputation. Il y a 2 vol. in-4° de ses poésies, auxquelles on ne songe que lorsqu'on lit ces deux vers de Boileau :

D'un Pinchesne in-quarto, Dodillon étourdi
Et long-temps le teint pâle et le cœur affadi.

PINDARE, très-célèbre poète grec, et prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers 500 avant J.-C. Il apprit l'art de faire des vers de Lasus d'Hermione, et d'une dame grecque très-savante nommée Myrtis Il était au plus haut point de sa réputation dans le temps que Xercès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre, vers 436 avant J.-C. Il avait composé un très-grand nombre de diverses poésies; mais il ne nous reste que les Odes qu'il fit pour ceux qui, de son temps, avaient remporté le prix aux quatre jeux solennels des Grecs, qui sont les jeux Olympiques, les Isthmiques, les Pythiques et les Néméens. On trouve dans les Odes de Pindare une grandeur, une fécondité, une élévation et une force inexprimables. La rapidité de sa diction, au jugement d'Horace, est semblable à celle d'un torrent impétueux qui descend des montagnes, enflé par les pluies, et qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Alexandre eut tant d'estime et de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes il conserva sa maison et sa famille, en sa considération. Il y a eu un grand nombre d'éditions des OEuvres de Pindare. Celle d'Erasme Schmidt, de l'an 1616, in-4°, est estimée, mais celle d'Oxford, 1697, in-fol., est la meilleure. L'abbé Massieu en a traduit une partie en français.

PINEAU (Gabriel du), célèbre jurisconsulte, né à Angers en 1573, d'une bonne famille, suivit le barreau à Angers avec une réputation supérieure à son âge; il vint ensuite à Paris, et parut avec éclat au parlement et au grand conseil par ses éloquens plaidoyers. Il épousa en 1600 Françoise Ladvocat, fille d'Amauri Ladvocat, écuyer seigneur de Fougères, et conseiller au présidial d'Angers; et de retour dans sa patrie, il devint conseiller au même présidial. Marie de Médicis ayant eu occasion de le connaître en 1619, eut pour lui une estime singulière, le créa maître des requêtes de son hôtel, et chercha dans ses disgrâces à s'appuyer de son crédit et de ses conseils; mais du Pineau ne cessa d'inspirer à cette princesse des sentimens de paix qui furent suivis. Louis XIII, par reconnaissance, le nomma, le 2 juin 1632, maire et capitaine-général de la ville d'Angers, place où du Pineau mérita le titre flatteur de *Père du peuple*. Sa maison devint aussi une espèce d'académie. Chacun y proposait librement ses difficultés sur les matières les plus épineuses du droit et de l'histoire, et quand du Pineau avait parlé tout était éclairci. Il mourut avec de grands sentimens de religion et de piété le 15 octobre 1644, à 71 ans. Ses écrits sont 1° Notes latines opposées à celles de Du Moulin sur le droit canon, imprimées avec les OEuvres de du Moulin, par les soins de François Pinsson; 2° Commentaires des observations et consultations sur la coutume d'Anjou, réimprimés en 1725, en 2 volumes in-fol., par les soins de M. de Livonière, qui les a enrichis de remarques très-utiles. Ménage rapporte que quand Guillaume Ménage son père et du Pineau s'accordaient sur une même question, les Angevins disaient : « Il faut que cela soit vrai, puisque du Pineau confirme la décision de Ména-

ge. » Sa maison était si fréquentée, qu'on nomma la rue où il demeurait la rue Pineau. Ménage fit sur sa mort les deux vers suivans.

Pinellus periit, Themidis plus ille sacerdos,
In proprio judex limine perpetuus.

PINEDA (Jean), savant jésuite du 17e siècle, natif de Séville, dont on a des Commentaires sur Job, 2 volumes in-fol., et sur l'Ecclésiaste, 2 volumes in-fol.; *De rebus Salomonis*, in-fol.; une Histoire de l'église en espagnol, 4 volumes in-fol.; une Histoire de Ferdinand III, en espagnol, in-fol. Il mourut le 27 janvier 1637, à 80 ans.

PINET (Antoine du), né à Besançon, professait la religion prétendue réformée, et a fait plusieurs ouvrages en sa faveur, tels que la *Conformité des églises réformées de France et de l'Eglise prémitive*, Lyon, 1564, in-8°, des Sermons, des Notes sur la taxe de la chancellerie romaine, Lyon, 1564, in-4°, ou Amsterdam, 1700, in-12. La première édition est la plus recherchée, *voyez* Sixte IV. Il a fait différentes Traductions dont la principale est celle de Pline, Lyon, 1562 ou 1566, ou Paris, 1608, 2 volumes in-fol. Il a aussi mis au jour les Plans des principales forteresses du monde, Lyon, 1564, in-fol. Il était seigneur de Noroy, et a vécu jusqu'au commencement du 17e siècle.

PINGOLAN ou PUY-GUILLON, (Aymeric de), poète provençal du 13e siècle, fit diverses pièces ingénieuses, mais si satyriques, qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. Il mourut vers 1260. On a de lui un poëme intitulé, *Las Angueyssas d'Amour*. Pétrarque l'a imité, et parle de lui avec éloge.

PINON (Jacques), poète latin, était doyen des conseillers de la grand'chambre du parlement de Paris, le 25 avril 1641; il est enterré à Saint-Paul. Ses poésies sont imprimées à Paris en 1615 et en 1630, in-8°. On y distingue son poëme *De anno romano*, accompagné d'une explication en prose, fort savante. Il eut un fils, de même nom que lui, abbé de Condé, et chanoine de l'église de Paris, qui cultiva aussi la poésie latine. On a de lui, entre autres livres, *Paraphrase des psaumes de la pénitence*.

PINS (Jean de), né à Toulouse, d'une noblesse distinguée, était évêque de Rieux en 1523; il avait été abbé de Moissac, et conseiller-clerc au parlement de Toulouse. Il fut ambassadeur à Venise et à Rome, et mourut à Toulouse le 1er novembre 1537. Il est auteur d'une Vie de sainte Catherine de Sienne et de Philippe Beroald son maître, l'une et l'autre imprimées en latin à Bologne en 1505, in-4°; *De vitâ aulicâ*, Toulouse, in-4°; *Sancti Rochi vita*, Paris, in-4°. Son Eloge, avec quelques-unes de ses lettres à François Ier et à Louise de Savoie, régente, a été imprimé à Avignon en 1748, in-12.

PINSONAT (Jacques), de Châlons-sur-Saône, était professeur royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur en théologie de la faculté de Paris. Il mourut en 1723, âgé de 70 ans. On a de lui une Grammaire hébraïque, des Considérations sur les mystères de Jésus-Christ, avec des Prières.

PINSSON (François), habile avocat au parlement de Paris, était fils de François Pinsson, docteur et professeur en droit dans l'université de Bourges. Il donna au public un excellent Traité de la Régale, 1688, 2 volumes in-4°; une édition de la Pragmatique Sanction, 1666, in-fol., et d'autres ouvrages, et mourut à Paris le 10 octobre 1691, à 80 ans, laissant plusieurs enfans.

PINTO (Hector), savant religieux portugais, de l'ordre de saint Jérôme, mort en 1583, dont on a des Commentaires sur Isaïe, sur Ezéchiel et sur Daniel, Paris, 1617, 3 tom. in-fol., et un livre intitulé *Image de la vie chrétienne*, traduit en français par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

PINTO (Fernand ou Ferdinand Mendez). *Voyez* Mendez.

PINTOR (Pierre), médecin espagnol, né à Valence en 1420, fut médecin d'Alexandre VI qu'il suivit à Rome, où il mourut en 1503. Il est auteur de *Libellus de pestilentiâ*, Romæ, 1499, in-fol.; *De Morbo fœdo et occulto, his temporibus affligenti, etc.*, Romæ, 1500, in-4°, gothique, 44 pages non chiffrées, en 22 chapitres, livre extrêmement rare inconnu à Luisini et à M. Astruc, qui fait remonter la maladie vénérienne à l'année 1494.

PINTURRICHIO (Bernardin), peintre italien, avait du goût, du génie et du

talent. C'est lui qui a peint, dans le dôme de la bibliothèque de Sienne, la vie de Pie II, dans une suite de tableaux très-estimés. On dit qu'il fut aidé dans ce travail par le célèbre Raphaël. Il mourut en 1513, à 59 ans.

PIO (ALBERT) DE SAVOIE, prince de Carpi. La maison Pio, agrégée à celle de Savoie, en joignait le nom au sien depuis la concession de Louis, duc de Savoie, en 1540. Dépouillé de sa principauté de Carpi par le duc de Ferrare, il fut général d'armée de François Ier, et mourut à Paris en 1535, à 55 ans. Il est enterré aux Cordeliers. On a de lui un vol. in-fol., imprimé à Paris en 1531; ce sont des Réfutations des nouvelles opinions, dans lesquelles il critique les plaisanteries d'Erasme dans ses Colloques. Erasme lui a rendu le change; car ce prince s'étant fait enterrer en habit de cordelier, Erasme joignit à ses Colloques, *Exequiæ Seraphicæ*.

PIPER (FRANÇOIS), excellent peintre anglais; fut principalement un grand maître en perspective. On distingue parmi ses tableaux la prédication d'un jésuite et celle d'un quaker, et d'autres prédicateurs de différentes sectes à Amsterdam. Il est mort à Aldermanbury en 1740.

PIPPI (GIULIO). *Voyez* ROMAIN.

PIPPO (PHILIPPE SANTA-CROCÉ, surnommé), excellent graveur, s'amusait à tailler, sur des noyaux de prunes et de cerises, de petits bas-reliefs, composés de plusieurs figures, dont on admire le beau fini et l'extrême délicatesse.

PIRCKEIMER (BILIBALDE), savant jurisconsulte du 16e siècle, et conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, servit avec honneur dans les troupes de cette ville, et fut employé en diverses négociations et affaires importantes, où l'on admira son éloquence, sa sagesse et sa science. Il mourut le 22 décembre 1530, à 60 ans. Sa femme était morte en 1504. Ses OEuvres ont été recueillies et publiées à Francfort par Melchior Goldast, en 1610, in-fol.

PIRITHOUS, fils d'Ixion, roi des Lapithes, devint ami de Thésée, et entreprit, selon la fable, de ravir Proserpine, femme de Pluton; mais étant descendu aux enfers avec son ami, il fut dévoré par Cerbère, selon les uns, ou selon d'autres retenu prisonnier, jusqu'à ce qu'il fut délivré par Hercule. On croit que, selon l'histoire, Proserpine était fille d'Aidoneus, roi des Molossiens, et que Pirithoüs ayant voulu la ravir, il fut arrêté et exposé aux chiens, mais qu'Hercule le délivra.

PIROMALLI (PAUL), célèbre dominicain, natif de Calabre, ayant appris les langues orientales, fut envoyé dans les missions d'Orient; il demeura long-temps en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'église catholique beaucoup de schismatiques et d'eutychiens, et le patriarche même, qui l'avait traversé et maltraité. Il alla aussi dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y apaiser les troubles causés par les disputes des arméniens, qui y étaient en grand nombre. Piromalli réunit les esprits, et retournant en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Ayant été racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission; le pape lui donna des marques éclatantes de son estime, et le renvoya en Orient. Il y fut évêque de Nassivan en 1655, et après avoir gouverné cette église pendant 9 ans, il revint en Italie, où il fut chargé de l'église de Bisignano, et où il mourut trois ans après en 1667. Il est auteur de plusieurs ouvrages de Controverse et de Théologie; 2° de deux Dictionnaires, dont l'un est latin-persan et l'autre arménien-latin; 3° d'une Grammaire arménienne, et d'un Directoire, estimé pour la correction des livres arméniens.

PIRON (ALEXIS), naquit à Dijon, le 9 juillet 1689, d'un apothicaire qui s'était fait quelque réputation par des Noels bourguignons, qui ont été effacés par ceux de M. de la Monnoye. Son inclination pour la poésie ne lui permit pas de s'occuper d'états qui auraient pu réparer son peu de fortune. Il fut obligé d'accepter pour vivre l'emploi de copiste, à Paris, chez M. le chevalier de Belle-Isle. Un événement assez singulier lui donna lieu de faire connaître ses talens pour le comique. Francisque, entrepreneur de l'Opéra-Comique, jouissait d'un tel succès, que les comédiens français et italiens, dont les théâtres étaient déserts, avaient obtenu

qu'il n'y aurait qu'un seul acteur parlant dans ses opéras-comiques. Le Sage et Dorneval avaient renoncé à faire une pièce d'un seul monologue. Piron l'entreprit et y réussit dans son opéra-comique de *Deucalion*. Il en fit encore d'autres pleins de saillies et de cette gaîté française à laquelle nous avons vu succéder le ton triste et chagrin des étrangers. Ces pièces n'eurent pas cependant toujours un succès satisfaisant pour lui; il fut plus flatté de sa réussite au théâtre Français. *Les Fils ingrats* ou *l'École des Pères*, époque de la renaissance du Comique larmoyant, *Calistène*, *Les Courses de Tempé*, *Cortez*, et surtout *Gustave*, et sa *Métromanie* lui ont assuré l'immortalité. Son *Ode à Priape*, fruit de sa jeunesse, dont il s'est repenti toute sa vie, mais qu'il ne put ensevelir dans les ténèbres, suivant son désir, l'empêcha d'être admis à l'académie française dont il avait réuni les suffrages en sa faveur en 1753. Louis XV, qui l'en faisait exclure, l'en dédommagea par une pension de 1,000 liv. sur sa cassette. Ce bienfait fut suivi d'une pension de 1,200 liv. sur le *Mercure*, qui fut portée jusqu'à 2,000 liv., et qui, jointe aux libéralités qu'il avait reçues de M. le comte de Livry et de M. le marquis de Lassay, le mit en état de supporter avec aisance les infirmités de la vieillesse. Il avait épousé vers 1735 Marie-Thérèse Quenaudon, âgée de 53 ans, qui mourut en 1751. Cette demoiselle, qu'il avait connue chez madame la marquise de Mimeure, avait beaucoup d'esprit et de gaîté, et quoique la simple amitié fût le lien de leur union, cette perte lui fit ressentir une peine de cœur qui absorba son âme tout entière, et lui fit perdre cette gaîté naturelle qu'il avait toujours conservée dans les adversités de la fortune. Une chute qu'il fit au mois de décembre 1772 le conduisit au tombeau le 21 janvier 1773, à 83 ans. Le recueil de ses ouvrages a paru à Paris en 1776, en 7 vol. in-8°. On y retrouve ces saillies, cette judicieuse critique, ce ton de bonhomie qui lui firent tant d'amis pendant sa vie. Son Théâtre Français est imprimé séparément en 3 vol. in-12, et en 1776, sous le titre de Chefs-d'œuvre de Piron, 2 vol. in-12.

PISAN (Thomas de), natif de Bologne, avait la réputation d'être le meilleur philosophe et le plus habile astrologue de son temps. Il épousa la fille d'un conseiller de la république de Venise, et le devint lui-même; mais il se rendit aux instances de Charles V, roi de France, qui l'invita de se rendre auprès de lui. Charles V, ayant connu par lui-même le mérite de cet étranger, suivit ses avis en plusieurs occasions importantes, lui donna une place dans son conseil avec des pensions considérables et l'engagea à faire venir sa famille en France en 1370. La faveur de Pisan dura autant que ce grand prince. Mais après sa mort, arrivée en 1380, le crédit de notre astrologue tomba bientôt. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, et ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. Christine de Pisan sa fille assure qu'il mourut à l'heure même qu'il avait prédit. Charles V lui donnait cent francs de gages par mois, ce qui revient à peu près à 700 livres d'aujourd'hui; il en recevait d'ailleurs de grandes et de fréquentes gratifications, tant l'astrologie judiciaire était alors en crédit auprès des princes les plus sages et les plus éclairés.

PISAN (Christine de), fille du précédent, naquit à Venise vers l'an 1363. Elle n'était âgée que de cinq ans, lorsque son père la fit venir en France. Elle montrait de si heureuses dispositions pour les sciences, qu'on lui fit apprendre les langues, qui en sont regardées comme la clef. Sa beauté, son esprit, et la faveur de son père, la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Elle épousa à l'âge de 15 ans un jeune gentilhomme de Picardie, nommé Etienne Castel, qui fut pourvu bientôt après de la charge de notaire et secrétaire du roi; mais une maladie contagieuse l'ayant emporté en 1389, à 34 ans, il laissa Christine âgée seulement de 25 ans, désolée, chargée de trois enfans, et accablée d'un grand nombre de procès. Pour se consoler de sa mauvaise fortune, elle se remit à l'étude, et composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, qui lui acquirent une grande réputation, et l'estime de plusieurs princes qui eurent soin de ses enfans, et qui lui firent des gratifica-

tions. On voit, dans un registre de la chambre des comptes, que Charles VI lui accorda, le 13 mai 1411, une somme de 200 livres, somme assez considérable pour ce temps-là. M. Boivin, dans le second tome des Mémoires de l'académie, et M. l'abbé Le Bœuf, dans ses *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Paris*, ont écrit la vie de cette dame illustre. Une partie de ses Poésies a été imprimée à Paris en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrits dans la bibliothèque du Roi, et dans d'autres bibliothèques. Il y en a de fort tendres. Le plus considérable de ses ouvrages en prose est la Vie de Charles V, qu'elle composa à la prière de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette Vie se trouve dans le troisième volume des Dissertations de M l'abbé Le Bœuf, que nous venons de citer. On a encore imprimé d'elle les *Cent Histoires de Troyes* en rime, petit in-fol. sans date, et le *Trésor de la cité des Dames*, Paris, 1497, in-fol.

PISANI (André), excellent peintre, sculpteur et architecte, embellit la ville de Florence dans ces trois genres d'ouvrages que l'on admire encore aujourd'hui. Il mourut à Florence en 1389, à 60 ans. Il était aussi fort bon poète et grand musicien.

PISANI (Victor), général vénitien, se distingua dans la guerre qu'il fit aux Génois; et en Dalmatie, un revers fit oublier ses services; il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant convertie en cinq ans de prison; avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente; ceux-ci armèrent le plus de galères qu'ils purent; mais les matelots refusèrent d'y monter si on ne leur rendait le général Pisani; les nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, et il parvint au palais au milieu des acclamations du peuple. Bien loin de se ressentir de l'injure qu'on lui avait faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avait crue utile au bien public, et reprit le commandement que le doge le pressait d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1380.

PISCATOR (Jean Fischer, surnommé), habile théologien protestant d'Allemagne, enseigna la théologie à Strasbourg, d'où il fut obligé de se retirer à cause de ses sentimens calvinistes, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg sa patrie en 1546. On a de lui des Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament, en plusieurs vol. in-8°; *Amica collatio de religione, cum C. Vorstio*, Goudæ, 1613, in-4°.

PISIDES (Georges), garde des chartres et référendaire de l'église de Constantinople sous l'empire d'Héraclius, vers 640, est auteur d'un ouvrage en vers grecs iambes, sur la création du monde, d'un autre poëme sur la vanité de la vie, dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et séparément, Paris, 1584, in-4°. On lui attribue encore plusieurs Sermons en l'honneur de la Sainte-Vierge, que le père Combefis a publiés dans la Bibliothèque des Pères.

PISISTRATE, Athénien, rendit de grands services à sa patrie à la prise de l'île de Salamine, et aspira dès lors à la souveraineté. Pour y parvenir il feignit d'implorer la protection du peuple contre ses ennemis, et demanda des gardes aux Athéniens. Il se servit ensuite de ses gardes contre sa patrie, et s'empara d'Athènes vers 560 avant J.-C. Il en fut chassé trois fois, et y étant rentré, il mourut vers 528 avant J.-C., laissant deux fils, Hippias et Hipparque, qui lui succédèrent. Hippias fut tué par Harmodius et Aristogiton, 516 ans avant J.-C., et Hipparque fut chassé d'Athènes avec toute sa famille quatre ans après. Pisistrate fut le premier qui dressa une bibliothèque publique à Athènes, bibliothèque que Xerxès fit ensuite transporter en Perse. Il fut cruel envers Mégaclès et ses partisans, qui l'avaient contraint de sortir deux fois d'Athènes; mais du reste il gouverna les Athéniens en père.

PISON (L. Calpurnius), surnommé *Frugi*, fut tribun du peuple 149 avant J.-C., et publia des lois contre le crime de concussion : *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il fut aussi consul et censeur, et publia plusieurs autres lois. Il avait composé des Annales et d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Caïus Calpurnius Pison, consul romain 67 ans avant J.-C., fut auteur de la loi qui défen-

était les brigues pour les magistratures, *Lex Calpurnia de ambitu*. Il était orateur comme le précédent. Cette famille des Pisons était l'une des plus illustres de l'ancienne Rome, et donna plusieurs grands hommes à la république.

PISON (Guillaume), né à Leyde, se fit recevoir docteur en médecine, et la pratiqua au Brésil, aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-fol., réimprimée a Amsterdam, 1658, in-fol. Dans le livre intitulé *De Indiæ utriusque re naturali et medicâ*.

PISONES. *Voy.* Pois.

PISSELEU (Anne de), duchesse d'Étampes, était fille de Guillaume de Pisseleu, seigneur de Heilly, d'une ancienne noblesse de Picardie; François Ier, à son retour de Madrid, l'ayant trouvée à Bayonne à la suite de Louise de Savoie, dont elle était fille d'honneur, en devint éperdument amoureux. Il la maria en 1536 à Jean de Brosse, petit-fils du fameux Philippe de Commines; il usa de ce moyen pour rentrer dans ses biens que son père avait perdus par son attachement au connétable de Bourbon. Il reçut encore le collier de l'ordre, et le roi lui fit présent du comté d'Étampes, qu'il érigea en duché en sa faveur. La duchesse d'Étampes se servit du crédit qu'elle avait auprès du roi pour enrichir sa famille, faire du bien à ses amis et perdre ses ennemis. Elle trahit même le roi en découvrant des secrets importans à l'empereur Charles-Quint, et continua d'avoir un empire absolu sur l'esprit du roi François Ier jusqu'à la fin de son règne; mais après la mort de ce prince elle se retira dans une de ses terres, et y mourut dans l'oubli et le mépris de tout le monde, vers 1576.

PISTORIUS (Jean), savant théologien, naquit à Nidda le 4 février 1546. Il se fit recevoir d'abord docteur en médecine; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espérait, il se livra à la jurisprudence, et fut conseiller d'Ernest Frédéric, margrave de Bade-Dourlach, auquel il persuada d'embrasser la religion protestante; mais il la quitta quelque temps après pour se faire catholique. Sa femme étant morte, il devint docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur, prévôt de la cathédrale de Breslau, et prélat domestique de l'abbé de Fulde. Il mourut à Fribourg en 1608. On a de lui 1° plusieurs Traités de controverse contre les luthériens; 2° *Scriptores rerum polonicarum*; 3° *Scriptores de rebus germanicis*, 1607, 1613, en 3 vol. in-fol., recueil curieux et estimé. L'édition d'*Artis cabalisticæ scriptores*, Basileæ, 1587, in-fol., est estimée.

PITARD (Jean), chirurgien de saint Louis, de Philippe-le-Hardi et de Philippe-le-Bel, suivit saint Louis dans la Palestine, à l'âge de 20 ans, en 1248. Son habileté dans les opérations le conduisit à la place de premier chirurgien du roi dix ans après. Par la considération que méritaient ses services, par son zèle pour le bien public il réussit à réunir les chirurgiens en une compagnie, et à leur donner des statuts qui furent consignés dans un édit de Philippe-le-Bel du mois de novembre 1311. Pitard mourut en 1315, à 87 ans.

PITAU (Nicolas), graveur d'Anvers qui a travaillé en France; il a gravé une sainte famille d'après Raphaël, où saint Joseph sort d'une porte; une autre d'après Villequin, où un ange présente une corbeille de fleurs; un Christ au tombeau; un Christ mort pleuré par les anges; des Vierges d'après le Carache. Il avait un fils nommé comme lui, qui s'occupait à graver le portrait; ils vivaient l'un et l'autre vers le milieu du 17e siècle.

PITCAIRN (Archibald), naquit à Edimbourg le 25 décembre 1652, d'un père qui était marchand et magistrat de cette ville. Il étudia la théologie, puis la jurisprudence, avec tant d'application, qu'il en tomba malade et fut menacé de phthisie, ce qui l'obligea d'aller prendre l'air à Montpellier, où sa santé se rétablit parfaitement. Pitcarin fit ensuite de grands progrès dans les mathématiques, et se détermina à s'appliquer entièrement à la médecine. Il étudia pendant quelque temps la botanique, la pharmacie et la matière médicale à Edimbourg, et vint ensuite se perfectionner à Paris. De retour en Ecosse il s'acquit aussitôt une si grande réputation, que les curateurs de l'université de Leyde lui

firent offrir une chaire de médecine. Pitcairn l'accepta et prononça sa harangue inaugurale le 26 avril 1692. Il retourna en Ecosse l'année suivante, s'y maria, et y mourut le 20 octobre 1713. On a de lui plusieurs savantes dissertations, la Haie, 1718, in-4°.

PITHEAS. *Voy.* PYTHEAS.

PITHOIS (le père), minime de la province de Champagne, et grand prédicateur, s'étant dégoûté de son état, se retira à Sedan, où il embrassa la religion protestante; il y fut avocat et professeur de philosophie, et y mourut en 1676, à 80 ans. Il est auteur de l'*Apocalypse de Méliton*, ou *Révélation des mystères cénobitiques*, 1668, in-12. C'est un ouvrage satirique contre les moines, extrait de l'ouvrage de M. Le Camus, évêque du Bellay, intitulé *De l'ouvrage des moines*.

PITHON-CURT (l'abbé), mort en 1780, est auteur de l'*Histoire de la noblesse du comté Vénaissin*, 1743, 4 vol. in-4°, intéressante pour les familles qui la composent.

PITHOU (PIERRE), célèbre jurisconsulte et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, naquit à Troyes en Champagne le 1er novembre 1539. Il étudia sous Turnèbe et sous Cujas, puis ayant donné dans les erreurs des calvinistes, peu s'en fallut qu'il ne lui en coutât la vie au massacre de la Saint-Barthélemi. Pithou rentra peu de temps après dans le sein de l'église catholique. Il devint bailli de Tonnerre et fut fait en 1581 procureur-général dans la chambre de justice de Guienne par le roi Henri III. Il travailla avec zèle pour la réduction de Paris sous l'obéissance du roi Henri IV, et mourut à Nogent-sur-Seine le 1er novembre 1596, à 57 ans, laissant deux filles. On a de lui 1° un *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*, qui sert de fondement à tout ce que les autres en ont écrit depuis, réuni avec d'autres ouvrages sur la même matière, 1731, 4 vol. in-fol.; 2° un grand nombre d'opuscules imprimés à Paris en 1609, in-4°; 3° des éditions de plusieurs monumens anciens; 4° un Commentaire sur la coutume de Troyes, in 4°; 5° *Comes theologus*, in-12, *Comes juridicus*, in-12, etc. Il eut aussi la meilleure part à la Satire Menippée. Josias Le Mercier, M. Boivin et M. Grosley ont écrit sa vie. On estime surtout celle de M. Grosley; elle est curieuse et intéressante, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

PITHOU (FRANÇOIS), avocat au parlement de Paris, frère du précédent, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Troyes en 1544, et se rendit très-habile dans les belles-lettres et dans le droit. Ce fut lui qui découvrit le manuscrit des fables de Phèdre, qu'il envoya à son frère, et avec lequel il le publia pour la première fois. Ces deux habiles frères travaillaient ensemble, et leur nom est très-célèbre parmi les gens de lettres. François Pithou s'appliqua particulièrement à restituer et à éclaircir, avec l'aide de son frère, le corps du Droit canonique. Il fut imprimé en 1687, 2 vol. in-fol., suivant leurs corrections; et cette édition est la meilleure. *Voy.* Gratien, *Codex canonum*, 1687, in-fol. On a encore de François Pithou une édition de la Loi salique avec des notes; la Comparaison des lois romaines avec celles de Moïse, 1673, in-12; *Observationes ad codicem*, 1689, in-fol.; *Antiqui rhetores latini*, *Rutilius Lupus*, *Aquila Romanus*, *Julius Rufinianus*, *Curius Fortunatianus*, *Marius Victorinus*, etc. Paris, 1599, in-4°, redonnés par M. Caperonier, Strasbourg, in-4°, etc. Il mourut le 7 février 1621, à 78 ans. Les Œuvres de M. Pithou ont été imprimées en 1715, en latin. *Voy.* PELLETIER (Claude Le).

PITISCUS (BARTHÉLEMY), mathématicien de Grunberg en Silésie, mort en 1613, est auteur d'un livre assez rare, intitulé *Thesaurus mathematicus*, Francofurt., 1613, in-fol.

PITISCUS (SAMUEL), savant antiquaire et littérateur, né à Zutphen le 30 mars 1637, fut recteur du collége de cette ville, puis de celui de Saint-Jérôme à Utrecht, où il mourut le 1er février 1717, à 80 ans. On a de lui 1° *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuvarde, 1713, 2 vol. in-fol., ouvrage estimé: l'édition en 3 vol. est moins recherchée; 2° des éditions de plusieurs auteurs latins avec des notes, et d'autres ouvrages.

PITOT (HENRI), savant mécanicien, né à Aramon sur le Rhône en Languedoc le 31 mai 1695, enseigna les mathématiques au maréchal de Saxe, qui fut son protecteur. Il était

des académies des sciences de Paris, de Montpellier et de Londres, et censeur royal. Il est mort à Aramont le 27 décembre 1771. Outre les Mémoires qu'on a de lui dans les recueils de l'académie, il est auteur de la Théorie de la manœuvre des vaisseaux, réduite en pratique, 1731, in-4°, et d'une Réponse à M. Duquet, sur les machines à remonter les bateaux. Parmi les travaux qu'il a exécutés en Languedoc, on distingue le desséchement des marais, la construction de plusieurs ponts, entre autres celui qui est adossé au pont du Gard, la conduite des eaux dans Montpellier. Il avait obtenu en 1748 des lettres de confirmation de noblesse, et en 1754 le collier de Saint-Michel. Il a laissé un fils.

PITROU (Robert), inspecteur-général des ponts et chaussées de France, né à Mantes en 1684, commença par construire en 1716 le pont de Blois, sous les ordres de M. Gabriel. Ce fut alors qu'il imagina les cintres de bois, appelés retroussés, dont on se sert actuellement. Il fit aussi connaître la nécessité de décintrer immédiatement après la construction. Le dessin du pont d'Orléans est de lui, mais la mort l'ayant enlevé à Paris le 15 janvier 1750, il ne put le faire construire. Sa veuve a publié en 1756 un Recueil de ses dessins, in-fol. Le dessin d'une place pour Louis XV en fait la première partie.

PITS ou PITSEUS (Jean), natif de Southampton, était neveu du fameux docteur Sanderus. Il abjura l'hérésie dans le collége des Anglais à Rheims. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat de Verdun; et peu de temps après il fut confesseur de la duchesse de Clèves, sœur de ce cardinal. Après la mort de cette princesse, Pitseus fut doyen de Liverdun, où il mourut en 1616, à 56 ans. On a de lui un livre des illustres écrivains d'Angleterre, Paris, 1619, in-4°, et d'autres ouvrages en latin.

PITT (Christophe), poète anglais, né à Blandford en 1699, devint recteur de Pimpern en 1722, et mourut le 13 avril 1748. Son tombeau se voit à Blandford. Il a traduit Lucain et l'Enéide, la Poétique de Vida. Cette dernière a paru en 1727, et est estimée.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, était de Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis, qui avait souvent remporté le prix aux jeux olympiques. Le parti fut accepté, et Pittacus le prit dans un filet qu'il avait caché sous son bouclier et le vainquit. Les Mityléniens, par reconnaissance, lui offrirent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta pour quelque temps et y renonça dans la suite, après avoir donné des lois comprises en 600 vers. Il mourut 579 avant Jésus-Christ, à 70 ans. Il avait coutume de dire que « la preuve d'un bon gouvernement c'était quand les sujets craignaient non le prince, mais pour le prince. »

PITTHÉE, père d'Ethra, qui eut un fils d'Egée, roi d'Athènes. Pendant que ce prince était logé chez lui, Egée, en la quittant, lui laissa une épée et une chaussure qu'elle devait donner à l'enfant qu'elle mettrait au monde, pour le reconnaître. Ce fut Thésée, qui, dans la suite, reconnu par son père, devint son héritier.

PITTON (Jean-Scholastique), docteur en médecine d'Aix en Provence, mort en 1690, a donné les *Eaux chaudes d'Aix*, 1678, in-8°; *Annales de l'église d'Aix*, avec des Dissertations historiques contre M. de Launoy, Lyon, 1668, in-4°; l'*Histoire de la ville d'Aix*, 1666, in-fol., mal écrite et sans ordre; *Sentiment sur les historiens de Provence*, Aix, 1682, in-12. Cet ouvrage est le plus estimé, parce que M. Templery, auditeur des comptes d'Aix l'a mis en état d'être lu.

PIZARO ou PIZARRO (François), fameux Espagnol, découvrit le Pérou, où étant entré en 1525, avec Diego Almagro qui se joignit à lui, ils en firent la conquête. Ces deux aventuriers, d'une naissance obscure et inconnue, exercèrent des cruautés inouïes sur les Indiens et sur Atabalipa leur roi, et firent un butin immense; mais ils se divisèrent lorsqu'il fut question de le partager. Les partisans d'Almagro tuèrent François Pizaro en 1541, dans sa maison.

PLACCIUS (Vincent), habile jurisconsulte et professeur de philosophie et d'éloquence à Hambourg, naquit en

cette ville le 4 février 1642. Il s'acquit beaucoup de réputation par son savoir et par ses divers ouvrages, et mourut d'apoplexie à Hambourg le 6 avril 1699. Le plus considérable de ses livres est son grand Dictionnaire des auteurs anonymes et pseudonymes, que Fabricius fit imprimer à Hambourg en 1708, 2 tom. in-fol. en latin. Ce livre est très-utile, quoiqu'il ne soit point exempt d'un grand nombre de fautes. On a encore de Placcius un traité *De jurisconsulto perito*, Hambourg, 1693, in-8°; *Carmina Juvenilia*, Amst., 1667, in-12; *De Arte excerpendi*, Hamb., 1689, in-8°, etc.

PLACE (Josué de la), habile ministre protestant et fameux professeur de théologie à Saumur, descendait d'une noble et ancienne famille. Il épousa en 1622 Marie de Brissac, de l'illustre maison des Brissac, et s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages contre les sociniens. Il avait une opinion particulière sur l'imputation du péché d'Adam, laquelle fut condamnée dans un synode de France, sans que l'auteur eût été ouï. Il mourut à Saumur le 17 août 1655, à 59 ans. Ses OEuvres ont été réimprimées à Francker en 1699 et en 1703, in-4° en 2 tomes, dont le premier contient un Traité des types: ceux de l'imputation du premier péché d'Adam, de l'Ordre des décrets divins, du Libre arbitre, et un Abrégé de théologie. On trouve dans le second ses disputes contre les sociniens. C'est le plus important de ses ouvrages. On a encore de lui, *Examen des raisons pour et contre le sacrifice de la messe*, in-8°.

PLACE (Pierre de la), protestant, natif d'Angoumois, fut successivement avocat, conseiller et premier président de la cour des Aides, en 1553. Il fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi; il avait plusieurs enfans. On a de lui un *Commentaire de l'état de la religion et république*, depuis 1556 jusqu'en 1561, in-8°, 1566; quelques livres de piété, comme l'*Excellence de l'homme chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une Vie de la Place, par P. de Farnace.

PLACÈTE (Jean de la), célèbre ministre protestant, naquit à Pontac en Béarn, le 19 janvier 1639. Il était fils d'un ministre de ce lieu, qui l'éleva avec soin, et qui lui fit apprendre les humanités et la théologie. La Placète fut ministre en France dès l'an 1660; mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemarck, où il demeura jusqu'à la mort de la reine, arrivée en 1711. Il alla ensuite à la Haie, puis à Utrecht, où il mourut le 35 avril 1718, à 81 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tous estimés des protestans. Les principaux sont 1° *Nouveaux essais de morale*, 6 vol. in-12; 2° *Traité de l'orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699; 3° *Traité de la conscience*; 4° *Traité de la restitution*; 5° *La Communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699; 6° *Traité des bonnes œuvres en général*; 7° *Traité du Sermon*; 8° *Divers traités sur des matières de conscience*; 9° *La Mort des justes*; 10 *Traité de l'aumône*; 11° *Traité des jeux de hasard*; 12° *La Morale chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est de 1701; 13° *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*. Tous ces livres ont chacun un vol. in-12; 14° *De insanabili ecclesiæ romanæ scepticismo dissertatio*, 1686, in-4°; 15° *De l'autorité des sens contre la transsubstantiation*, in-12; 16° *Traité de la foi divine*, 4 tomes in-4°; 17° *Dissertation sur divers sujets de théologie et de morale*, in-12, etc.

PLACENTINUS (Pierre), poète allemand, qui publia sous le nom de Publius Porcius un Poëme lettrisé, ou Tautograme, c'est-à-dire dont tous les mots commencent par la même lettre, intitulé *Pugna porcorum*, dont tous les mots commencent par la lettre *P*, Anvers, 1530, in-8°, réimprimé depuis dans *Nugæ venales*, in-12.

PLACIDE (le père), parent et élève de Pierre Duval, entra chez les augustins déchaussés de la place des Victoires à Paris, en 1666. Il y continua de s'appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle du cours du Pô. Il devint géographe ordinaire du roi en 1705, et mourut à Paris dans son couvent le 30 novembre 1734, à 86 ans.

PLACIDIE, *Galla Placidia*, fille de l'empereur Théodose-le-Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, fut

prise avec la ville de Rome par Ataulfe, qui l'épousa. Elle sut si bien gagner l'esprit de ce roi barbare, qu'elle l'engagea à quitter l'Italie. Après la mort d'Ataulfe, arrivée à Barcelone en 415, Honorius la remaria à Constance, consul, patrice et associé à l'empire, dont elle eut Valentinien III. Ayant encore perdu son mari Constance, elle ne s'occupa plus que de l'éducation de son fils Valentinien. C'était une princesse douée d'une grande piété et d'une grande prudence. Elle mourut à Ravenne le 25 novembre 450. Sa médaille la représente avec le nom de Jésus-Christ sur le bras droit et une couronne qui lui est apportée du ciel.

PLAISANCE (le cardinal de). *Voy.* Sega.

PLANCHE (Le Fèvre de la), exerça long-temps la place d'avocat du roi à la chambre du Domaine ; il s'en démit en 1732, et obtint des lettres de conseiller d'honneur à la même chambre. Il est mort en 1738. M. Lorry a mis au jour son Traité des domaines, 1764, 3 vol. in-4°.

PLANCHER (dom Urbain), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur à Saint-Bénigne de Dijon, a passé sa vie dans les exercices religieux, et à composer l'*Histoire du duché de Bourgogne*, dont il a publié 3 vol. in-fol., avec figures. Depuis sa mort, arrivée en 1750, un bénédictin des Blancs-Manteaux en a donné le quatrième.

PLANQUE (François), médecin, mort en 1765, à 69 ans, est éditeur d'une Bibliothèque choisie de médecine, 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12 ; la traduction des Observations rares de médecine et de chirurgie de Wanderwiel, 1758, 2 vol. in-12.

PLANTAVIT DE LA PAUSE (Jean), né dans le diocèse de Nîmes, d'une famille noble, mais calviniste, fut ministre à Béziers. Mais il fit abjuration en 1684, et se livra tout entier à l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie. Il devint ensuite grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucault, puis aumônier d'Elisabeth de France, reine d'Espagne, et enfin évêque de Lodève en 1625. Il remit son évêché en 1648, à François Bosquier, à cause de ses infirmités. Il se retira ensuite au château de Margon, dans le diocèse de Béziers, où il mourut le 28 mai 1651, à 75 ans. On a de lui 1° une Histoire des évêques de Lodève, en latin, Aramont, 1634, in-4° ; 2° un Dictionnaire hébreu, Lodovæ, 1645, 3 vol. in-fol., par lequel on voit qu'il était très-habile dans les langues orientales. On l'a accusé d'avoir eu part à la révolte de Montmorency.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur, natif de Mont-Louis, près de Tours, était savant dans les belles-lettres. Il se retira à Anvers et y porta l'imprimerie au plus haut point de perfection. Quoique la Polyglotte de Philippe II l'eût mis à l'étroit, il payait encore 200 florins par jour pour faire marcher 13 presses. Il avait une riche bibliothèque, qu'il laissa à Balthasar Moret son petit-fils, qui a continué l'imprimerie de Plantin. Il vivait avec une grande magnificence, et se faisait un honneur des grands biens qu'il avait amassés. Il mourut en 1598, à 75 ans.

PLANUDES (Maxime), moine grec de Constantinople, qui vivait en 1327, a fait un recueil des Epigrammes des anciens en VII livres, sous le nom d'Anthologie, dont la première édition est de Florence, 1494, in-4°, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol. On a aussi de lui la *Vie d'Ésope*, qui est plutôt un roman qu'une histoire ; et des traductions en grec des Métamorphoses d'Ovide et de quelques autres ouvrages latins. Son penchant pour l'Église romaine lui attira quelques persécutions et le fit mettre en prison où on l'obligea d'écrire contre les Latins ; mais il le fit si faiblement que le cardinal Bessarion en concluait que le cœur de Planudes n'avait eu aucune part à ce qu'il avait écrit en cette occasion. On trouve de lui un Sermon sur la mort de Jésus-Christ dans la Bibliothèque des Pères.

PLATEL. *Voy.* Parisot.

PLATINE (Baptiste), se nommait Barthélemi Sanchi, et naquit en 1421, dans un village nommé Piadena, en latin *Platina*, entre Crémone et Mantoue. Il suivit d'abord le métier des armes, puis il s'appliqua à l'étude et y fit des progrès considérables. Il alla à Rome sous le pontificat de Calixte III, et s'y étant fait connaître du cardinal Bessarion, il obtint de Pie II quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II,

ayant cassé tous les abréviateurs sans avoir égard aux sommes qu'ils avaient déboursées pour l'achat de cette charge, Platine s'en plaignit amèrement et avec trop de liberté, dans une lettre qu'il écrivit au pape à ce sujet. Pour toute réponse, il fut mis en prison chargé de fers. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. On l'accusa ensuite de conspiration et d'hérésie, et il fut remis en prison, où il reçut toutes sortes de mauvais traitemens. Son innocence fut enfin reconnue, ce qui n'empêcha point qu'on ne le retînt encore prisonnier pendant un an, pour ne point avoir la honte de reconnaître qu'on avait traité si cruellement un homme de mérite, sur des soupçons mal fondés. Le pape fit ensuite espérer à Platine qu'il lui procurerait quelque bon établissement, mais il mourut d'apoplexie sans avoir rien effectué. Son successeur Sixte IV, ayant dressé la bibliothèque du Vatican, en donna la charge de bibliothécaire à Platine. Ce savant se trouva par ce moyen dans son élément, et vécut fort tranquille jusqu'à sa mort, arrivée en 1481, à 60 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont le principal est l'*Histoire des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Sixte IV, auquel il la dédia. Il avait entrepris cette histoire par ordre de ce pape. Il y parle avec beaucoup de liberté, et quoiqu'il flatte en plusieurs endroits les souverains pontifes, il ne les ménage aucunement en plusieurs autres. La première édition de cette histoire est celle de Venise, en 1479, in-fol. en latin. C'est la plus estimée. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres éditions et deux traductions françaises, dont la dernière est de Louis Coulon, 1651, in-4°. Toutes les œuvres de Platine sont en latin, et furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol. Ce sont des ouvrages en forme de dialogues du vrai et du faux bien; un livre contre les amours, qui est traduit en français et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4°; un Dialogue de la vraie noblesse; deux du bon citoyen; le Panégyrique du cardinal Bessarion; un traité *De pace Italiæ componendâ et de bello Turcis inferendo*. On a encore de lui 1° la Vie de Nerio Capponi, qui est curieuse et utile pour l'histoire de ce temps-là, et que Muratori a insérée dans le 20e tome de ses écrivains d'Italie; 2° l'Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues, publiée par Lambecius en 1675, in-4°, et réimprimée dans le tome II de Muratori; 3° un Traité sur les moyens de conserver la santé, de la nature des choses et de la science de la cuisine, imprimé en 1480, in-4°, à Bologne, en 1498, et à Lyon en 1541, in-8°. C'est sur ce traité que Sannazar a fait l'épigramme suivante :

Ingenia et mores, vitasque, obitusque notasse
Pontificum, arguta lex fuit historiæ.
Tu tamen hinc lautæ tractas pulmenta culinæ;
Hoc, Platina, est ipsos pascere pontifices.

Il y en a une traduction française par Didier Christol, imprimée plusieurs fois dans le 16e siècle, in-8° et in-fol.

PLATON, très-célèbre philosophe grec, et l'un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde, était fils d'Ariston, et fut chef de la secte des académiciens. Il naquit à Athènes vers 429 avant J.-C., d'une famille noble et illustre. Il comptait des rois parmi ses aïeux et descendait de Solon par sa mère. Il s'adonna d'abord à la peinture et à la poésie, et se livra ensuite tout entier à la philosophie. Il eut pour maîtres Cratyle, Socrate, Euclide de Mégare, Théodose le mathématicien, et enfin Philolaüs et Euritus, savans pythagoriciens. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre un voyage en Egypte, où l'on croit qu'il eut connaissance de la religion judaïque; mais quoi qu'il en soit de ce fait, qui est révoqué en doute par plusieurs savans, la conformité de sa doctrine avec celle de l'Ancien Testament lui a fait donner le nom de *Moïse Athénien* par Numénius. De retour à Athènes, il y enseigna dans le lieu nommé *Académie*, d'où ses disciples furent nommés *académiciens* et sa doctrine *académique*. Platon fit trois voyages en Sicile, le premier pour découvrir la cause des feux du mont Etna; en revenant de ce voyage il fut fait esclave par des pirates, et racheté ensuite par Niecte le Cirénéen. Dans le second

et le troisième voyage il tâcha de régler la cour de Denis-le-Tyran, et de le réconcilier avec Dion. Il mourut vers 348 avant J.-C., à 81 ans. Il nous reste de lui un grand nombre de dialogues très-bien écrits en grec, et qui sont presque tous des chefs-d'œuvre. C'est de tous les anciens philosophes celui dont la doctrine approche le plus de celle de l'Evangile; ce qui fait que presque tous les saints pères en font de si grands éloges. Elle contient ce que les plus excellens esprits de la Grèce ont pensé de plus juste et de plus raisonnable. Platon ne reconnaît qu'un seul Dieu, qui connaît tout et qui gouverne le monde avec une souveraine sagesse. Il dit que l'âme est immortelle, qu'il y a des récompenses pour les bons après la mort et des châtimens pour les méchans, etc. Il suit Héraclite pour la physique, Pythagore dans la logique et Socrate dans la morale. Il exprime dans ses dialogues ses propres sentimens sous les personnages de Socrate et de Timée; ceux des autres, sous les personnages de Gorgias et de Protagoras. Au reste, son Opinion des idées et sa République ont donné lieu à un grand nombre de disputes. La plus belle édition de ses œuvres est celle de Serranus ou de Jean de Serres, en grec et en latin, 1578, 3 vol. in-fol. Celle de Marsile Ficin, Francfort, 1602, in-fol., grec et latin, est assez estimée. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon et d'Aristote dans ses discussions péripatéticiennes, et dans son livre intitulé *Aristoteles exotericus*. M. Dacier a traduit en français une partie des dialogues de Platon, 1699 ou 1701, 2 vol. in-12, réimprimé, à Paris en 1771, 3 vol. in-12, augmentés de l'*Hippia*, ou Traité du beau, traduit par Maucroix, et du Banquet de Platon, par Jean Racine. M. l'abbé Grou a traduit la *République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12; des Lois, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-12; des Dialogues non traduits par Dacier, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12.

PLATON, ancien et célèbre poète grec, plus jeune d'environ 100 ans que Platon le philosophe, passe pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces. Ils suffisent pour faire juger qu'il était un excellent poète comique.

PLATRIÈRE (Imbert de la), dit le maréchal de Bourdillon, gentilhomme du Nivernois, se fit connaître à la bataille de Saint-Quentin, où il sauva le tiers de l'armée française. Son amour pour le bien public ne lui fit pas moins d'honneur. Lorsqu'il reçut ordre, en 1561, d'évacuer le Piémont où il commandait, il ne le fit qu'après que le duc de Savoie eut payé les garnisons et prêté cinquante mille écus au roi. Le gouvernement lui sut gré de sa résistance. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1562, et mourut en 1567.

PLAUTE (*Marcus Accius Plautus*), très-célèbre poète comique latin, était de Sarsine, ville d'Ombrie. Il s'acquit à Rome une très-grande réputation, et ses pièces y eurent un succès prodigieux. Le peuple était charmé de ses bons mots, et tous admiraient la facilité et la pureté de son style et ses railleries ingénieuses. On dit qu'ayant perdu tout son bien dans le négoce, il fut obligé, pour vivre, de se louer à un boulanger pour tourner une meule de moulin, et que dans ce fâcheux exercice il employait quelques heures à la composition de ses comédies; mais cela n'a aucune vraisemblance. Il mourut l'an 184 avant J.-C. Il nous reste de lui 20 comédies, dont on estime surtout l'*Amphitrion* et l'*Epidicus*. Madame Dacier en a traduit quelques-unes en français, avec des remarques. *Voyez* Dacier, Limiers, Gueudeville. Les éditions les plus estimées de Plaute sont celles de Venise, 1472, in-fol.; de Gruter et de Taubman, 1621, in-4°; de Gronovius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1684; 2 vol. in-8°, de M. de Lœuvre, *ad usum Delphini*, 1679, 2 vol. in-4°; et celle de M. Capperonier, chez Barbou, en 1759, 3 vol. in-12.

PLAUTIUS. *Voy.* Plotius.

PLAYFORD (Jean), musicien distingué, né en 1613, fit paraître en 1655 une *Introduction à la science de la musique*, réimprimée souvent jusqu'en 1697, que parut la treizième édition, in-12. Il a publié un grand nombre de livres de musique, depuis 1650 jusqu'en 1685, et mourut en 1693. Son fils Jean imprimait la musique, et un

autre de ses fils, nommé Henri, la vendait.

PLELO (Louis-Robert-Hippolyte de Brehan, comte de), né en 1699, se distingua dans le militaire et dans les ambassades. Il était ambassadeur auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas, élu pour la seconde fois roi de Pologne, se trouva renfermé dans la ville de Dantzick par les troupes russes; il y passa pour y commander 1500 Français qui étaient dans la ville. Le comte de Plélo crut qu'il fallait tout tenter, même l'impossible, pour délivrer le roi. Il sortit à la tête des Français, força trois retranchemens des Russes; mais enfin il périt, et toute sa troupe périt ou fut faite prisonnière le 27 mai 1734. Il avait recueilli, dans sa bibliothèque qui a passé à M. le duc d'Aiguillon son gendre, tout ce qu'il y a de plus curieux sur le Nord.

PLEMPIUS (*Vopiscus Fortunatus*), né à Amsterdam, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer la médecine dans sa patrie en 1633. L'archiduchesse Isabelle l'appela à Louvain pour y professer la médecine. Il y avait étudié la philosophie, ce qui le détermina à abjurer les erreurs des protestans. Il mourut à Louvain le 12 décembre 1671, âgé de 70 ans; sa femme était morte en 1661. Il a donné *Ophtalmographia, sive de oculi fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4°, réimprimé avec ses *Medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol.; *De affectibus capillorum, et unguium naturâ*, 1662, in-4°; *De togatorum valetudine tuendâ*, 1670, in-4°; *Pulvis Peruvianus febrifugus vindicatus*, Romæ, 1655, in-8°.

PLESSIS-MORNAY. *Voyez* Mornay.

PLESSIS-RICHELIEU (Antoine du), dit le Moine, parce qu'il l'avait été, est mentionné, dans l'histoire de M. de Thou, comme un homme redoutable par ses voleries et pilleries. Il était capitaine d'une compagnie d'arquebusiers de la garde du roi, chevalier de son ordre, et gouverneur de Tours, qu'il ne tint pas à lui de faire saccager par ses mauvais rapports. Les magistrats de la ville eurent bien de la peine à effacer les mauvaises impressions qu'il avait données contre leur ville au conseil du roi en 1560, les taxant d'avoir favorisé l'entreprise d'Amboise. Cet Antoine était oncle de François, mort en 1590, à 42 ans, qui de Suzanne de la Porte eut pour enfans: le cardinal de Richelieu dont l'article est ci-après; son frère Alfonse, que l'on trouvera ensuite; Henri, qui fut tué en duel en 1619, sans laisser d'enfans; Nicolle, qui épousa Urbain de Maillé, marquis de Brézé, et mourut le 30 août 1635, *voyez* Maillé; et Françoise, morte en 1615, qui avait épousé en secondes noces René de Vignerot de Pontcourlay, grand-père du duc de Richelieu, *voyez* Vignerot, et père de Marie-Madeleine, dame d'atours de la reine Marie de Médicis, qui fut mariée à Antoine de Beauvoir du Roure de Combalet, dont elle n'eut point d'enfans. Elle participa à la haine que la reine portait au cardinal. Cette princesse la chassa de son service en 1630 et tâcha en vain de persuader au roi que le cardinal voulait lui ôter la couronne pour la donner au comte de Soissons qui épouserait la Combalet. Le roi eut plus de foi aux insinuations du cardinal. Il fut toujours persuadé que sa mère avait voulu lui ôter la couronne, pour la donner à son frère, en lui faisant épouser la reine. Le cardinal ayant tenté en vain de marier sa nièce, qu'il aimait beaucoup, au frère du duc de Lorraine, lui acheta le duché d'Aiguillon, et l'en fit recevoir duchesse et paire en 1638. Elle mourut en 1675, et légua son duché d'Aiguillon à sa nièce Marie-Thérèse, sœur du duc de Richelieu, qui mourut en 1704, à 68 ans, sans alliance. Ce duché a passé dans la branche cadette des ducs de Richelieu.

PLESSIS-RICHELIEU (Armand Jean du), troisième fils de François du Plessis, seigneur de Richelieu, chevalier des ordres du roi, et grand-prévôt de France, d'une famille noble et ancienne, naquit à Paris le 5 septembre 1585, fut reçu de la maison de Sorbonne dès l'âge de 22 ans, obtint du pape Paul V dispense pour l'évêché de Luçon, et fut sacré à Rome par le cardinal de Givry, le 17 avril 1607. De retour en France il s'avança à la cour par son mérite, et par la faveur de la marquise de Guercheville, du maréchal d'Ancre, et de Léonore Galligaï, femme de ce maréchal. La

reine Marie de Médicis, alors régente du royaume, le fit son grand aumônier, puis secrétaire d'état en 1616; mais après la mort du maréchal d'Ancre, arrivée en 1617, Marie de Médicis ayant été reléguée à Blois, il l'y suivit; puis étant devenu suspect au duc de Luynes, il eut ordre de se retirer à Avignon. C'est là qu'il composa son excellente *Méthode de Controverses* sur les principaux points de la foi. Le roi le rappela en 1619, et l'envoya à Angoulême, où il disposa la reine à un accommodement qui fut conclu en 1620. En conséquence de ce traité, le duc de Luynes lui obtint le chapeau de cardinal, du pape Grégoire XV, et donna en mariage M. de Combalet, son neveu, à mademoiselle de Vignerod. *Voy*. l'article précédent. Après la mort du connétable de Luynes, le cardinal de Richelieu, continuant ses services, entra au conseil en 1624, par la protection de la reine, presque malgré le roi, qui, dévot et scrupuleux, traitait Richelieu de fourbe, parce qu'il était informé de ses galanteries. On prétend même qu'il eut l'audace de prétendre à la reine Anne d'Autriche, et que les railleries qu'il en essuya furent le motif de son animosité contre elle. Il fut ensuite déclaré principal ministre d'état, chef des conseils, grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France. Il conserva l'île de Rhé en 1627, et entreprit la même année le siége de la Rochelle sur les huguenots. Il prit cette ville rebelle, le 28 octobre 1628, en dépit du roi d'Espagne qui avait retiré ses troupes, du roi d'Angleterre qui ne put la secourir, et du roi de France qui se dégoûtait tous les jours de cette entreprise, par le moyen de cette fameuse digue exécutée par ses ordres, et imaginée par Louis Métezeau et par Jean Tiriot. La prise de cette ville fut un coup mortel pour le calvinisme, et l'événement le plus glorieux et le plus utile du ministère du cardinal de Richelieu. Il accompagna le roi au secours du duc de Mantoue en 1629, et fit lever le siége de Casal. A son retour, il força les huguenots d'accepter le traité de pacification qui avait été conclu à Alais, et acheva de ruiner leur parti. Six mois après, s'étant fait déclarer lieutenant-général de-là les monts, il prit Pignerol, secourut une seconde fois Casal assiégée par le marquis Spinola, défit, par le duc de Montmorenci, au combat de Veillane, le général Doria, le 10 juillet 1630, et s'empara de toute la Savoie. Le roi, qui était tombé malade, étant retourné à Lyon, la reine mère et la plupart des grands profitèrent de cette maladie pour former des complots contre le cardinal de Richelieu, et pour décrier sa conduite auprès du roi. Ils y réussirent si bien, que Sa Majesté promit à la reine de le disgracier. Le cardinal semblait perdu, et se préparait déjà à se retirer au Hâvre-de-Grâce qu'il avait choisi pour le lieu de sa retraite, lorsque, par le conseil du cardinal de la Valette, sachant que la reine n'avait point suivi le roi à Versailles, il alla le trouver. Il détruisit aussitôt toutes les accusations de ses ennemis; justifia sa conduite, fit voir les avantages et la nécessité de son ministère, et persuada tellement Sa Majesté par la force de ses raisons, que dès ce moment, bien loin d'être disgracié, il devint plus puissant que jamais. Il punit tous ses ennemis des mêmes peines qu'ils avaient conseillé qu'on lui fît souffrir; et la journée de cet événement, si glorieuse au cardinal de Richelieu, fut appelée la *Journée des Dupes*. Ceux qui eurent le malheur d'encourir sa disgrâce ne méritaient pas tous la peine qu'il leur destinait; mais il sut se rendre maître de leur sort en décernant à des juges dont il disposait des commissions pour les juger. Cette pratique odieuse, d'ôter à des accusés leurs juges naturels, avait servi, dans le siècle précédent, de moyen à la famille des condamnés pour faire rétablir leur mémoire, et les Français, d'après cela, n'avaient pas lieu de craindre de la voir renouveler. Mais le cardinal de Richelieu n'hésita pas de l'employer, au risque de se charger de la haine publique, parce qu'elle convenait à ses desseins. En se rendant ainsi maître de la vie et des biens des mécontens, il faisait taire jusqu'aux plaintes. Cet habile ministre, sûr désormais de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit du roi, et ayant déjà réussi dans l'un des deux grands objets qu'il s'était proposés au commencement de son ministère, qui étaient de

détruire la faction des huguenots, et d'abaisser la trop grande puissance de la maison d'Autriche, pensa alors aux moyens d'exécuter cette seconde entreprise. Le principal et le plus efficace de ces moyens fut le traité qu'il conclut le 23 janvier 1631, avec Gustave Adolphe, roi de Suède, pour porter la guerre dans le sein de l'Allemagne. Il se ligua aussi avec le duc de Bavière, s'assura de la Lorraine, souleva une partie des princes de l'empire contre l'empereur, traita avec les Hollandais pour continuer la guerre contre l'Espagne, favorisa les Catalans et les Portugais, lorsqu'ils secouèrent le joug de la domination espagnole; enfin, il prit tant de mesures et employa tant de moyens, qu'il vint heureusement à bout de son dessein. Il continuait la guerre avec succès, et songeait à faire cette paix glorieuse, qui ne fut conclue qu'en 1648, lorsque, épuisé par ses longs travaux, il mourut à Paris, dans son palais, le 4 décembre 1642, à 58 ans. Il fut enterré en Sorbonne, où l'on voit son mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Le cardinal de Richelieu passe avec raison pour l'un des plus grands ministres et des plus habiles politiques qu'il y eut jamais eu. Au milieu des troubles que lui devait nécessairement causer la crainte de ses ennemis, il forma les projets les plus vastes et les plus compliqués, et les exécuta avec cette supériorité de génie qui fait les grands hommes. C'est lui qui affermit le trône encore ébranlé par les factions des huguenots et par la puissance de la maison d'Autriche, et qui rendit l'autorité du roi véritablement absolue et indépendante, par l'extinction des petits tyrans qui désolaient ce royaume. En même temps, il n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à la gloire de la France. Il y fit fleurir les arts et les sciences. Il établit à Paris le jardin des Plantes, appelé le jardin du Roi, fonda l'académie française, établit l'imprimerie royale, bâtit le palais que nous nommons aujourd'hui le palais Royal, qu'il donna au roi, fit rebâtir la Sorbonne (dont il était le proviseur) avec une magnificence vraiment royale, et prépara toutes les merveilles du règne de Louis XIV. Ses ennemis, ne pouvant disconvenir de ses grandes qualités, lui ont reproché de grands défauts: une conduite peu réglée, une ambition excessive, un despotisme universel, qu'il étendait jusqu'au roi son maître, auquel, disent-ils, « il n'avait laissé que le pouvoir de guérir des écrouelles; » une vanité et un faste qui effaçait la dignité même du trône, où tout était simplicité et négligence, tandis qu'à la cour du cardinal, tout était pompe et splendeur; une ingratitude inouïe pour la reine Marie de Médicis, sa bienfaitrice, qu'il força inhumainement d'aller mourir en Allemagne dans l'obscurité et dans l'indigence; enfin, la passion de la vengeance, qui lui fit faire un grand nombre d'exécutions sanglantes, telles que celles de Chalais, de Grandier, du maréchal de Marillac, de M. de Montmorenci, de Cinq-Mars, de M. de Thou, etc. La reine elle-même, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, vit saisir ses papiers et subit un interrogatoire devant le chancelier Séguier. Madame de Hautefort, madame de la Fayette, le père Caussin, confesseur du roi, donnant de l'ombrage à ce ministre despotique, furent disgraciés. Mais il y aurait bien des réflexions à faire sur tous ces reproches; il est constant, par mille traits de la vie de ce célèbre cardinal, qu'il était naturellement très-reconnaissant, et qu'il ne se portait à la punition que quand il croyait que l'état y était intéressé; ce qui fit que dans sa dernière maladie, son confesseur lui ayant demandé « s'il pardonnait à ses ennemis, — Je n'en ai jamais eu d'autres, répondit-il, que ceux de l'état. » On peut voir, à la tête de son Testament politique, comment il se justifie sur ces exécutions sanglantes qui lui ont tant été reprochées. Il n'est pas moins constant qu'il ne foula jamais les peuples par des impôts ou des subsides exorbitans, nonobstant les longues guerres qu'il eut à soutenir; que s'il punit rigoureusement les crimes, il sut distinguer le mérite et le récompenser avec générosité. Il mit dans les premières places du clergé des évêques et des docteurs savans et vertueux; à la tête de nos armées, des généraux habiles et expérimentés; dans le maniement des affaires, des hommes sages, exacts et intelligens.

Ce fut lui qui établit une marine. Sa vigilance s'étendit à toutes les parties du gouvernement, et malgré les cabales, les complots, les brigues continuelles qu'on ne cessa de former contre lui pendant tout le cours de son ministère (ce qui devait lui emporter une grande partie de son temps), il laissa à sa mort des sommes capables de faire continuer glorieusement la guerre, et le royaume dans un état plus puissant et plus florissant qu'il ne l'était à la mort de Louis XIV. D'après ces faits, nous laissons à penser aux ennemis mêmes du cardinal de Richelieu, s'il eût été plus avantageux à la France qu'elle eût été gouvernée par Marie de Médicis, Gaston d'Orléans, etc., que par ce célèbre cardinal. La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie, au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, etc. Outre sa Méthode, dont nous avons parlé, on a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux de ceux qui sont imprimés sont 1° *Les principaux points de la foi catholique défendus, etc.* David Blondel a répondu à cet ouvrage. 2° *Instruction du chrétien*, in-8° et in-12; 3° *Perfection du chrétien*, in-4° et in-8° 4°; un Journal très-curieux, in-8°, et en 2 vol. in-12; 5° ses Lettres, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12: elles sont curieuses et intéressantes, mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'autres dans le *Recueil de diverses pièces, pour servir à l'histoire*, etc., in-fol. de Paul Hay, sieur du Châtelet; 6° des Relations, des Discours, des Mémoires, des Harangues, etc.; 7° un Testament politique, ouvrage savant et profond en politique, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, in-12. L'abbé de Saint Pierre en donna une autre en 1737, en 2 vol. in-12. M. de Voltaire a prétendu que ce Testament politique n'était pas du cardinal de Richelieu; mais il n'est plus permis de douter qu'il n'en soit l'auteur, depuis que l'on en a trouvé en manuscrit à la Bibliothèque du roi un exemplaire apostillé de la main même du cardinal, qui en avait aussi composé la suite jusqu'en 1641 inclusivement. Cette suite se trouve aussi à la bibliothèque du roi avec des corrections en plusieurs endroits, de la même main du cardinal. On trouve un autre exemplaire manuscrit du Testament politique dans le dépôt des affaires étrangères, et un troisième dans la bibliothèque de Sorbonne, qui a été légué à cette bibliothèque par M. Le Masle des Roches, secrétaire de ce célèbre cardinal. M. de Voltaire ne savait pas ces faits, quand il a révoqué en doute que le Testament politique fût du cardinal de Richelieu. L'édition de 1764, 2 vol. in-8°, a été faite sur ce manuscrit. Ce célèbre cardinal a eu aussi part à une comédie intitulé *Europe*, aux pièces qui ont paru sous le nom des cinq auteurs qui étaient Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Etoile et Rotrou, et à celle de *Mirame*, donnée sous le nom de Desmarets. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du Fils*, qui a paru en 1731, en 2 vol. in-12, sous le nom de Mézerai. Plusieurs auteurs ont écrit la vie du cardinal de Richelieu. La meilleure est celle de Jean Leclerc, qui, avec le Journal du cardinal et autres pièces, forme 5 vol. in-12, 1753. Il parut après sa mort une mauvaise mais violente satire intitulée *Dialogue du cardinal de Richelieu voulant entrer en paradis, et sa descente aux Enfers*, suivi de *la Farce du cardinal de Richelieu aux enfers*, en un acte et en vers, 1645, in-4°. Le Dialogue avait été imprimé plusieurs fois, mais la farce n'est pas aux autres éditions.

PLESSIS (Alfonse-Louis du), son frère, lui céda son évêché de Luçon pour se faire chartreux; mais quand son frère fut revêtu de la toute-puissance, il se laissa persuader d'accepter l'archevêché d'Aix et ensuite celui de Lyon. Il fut cardinal, grand-aumônier de France et proviseur de Sorbonne. Il mourut en 1653, à 71 ans, après avoir dit dans sa dernière maladie, à l'abbé de Pont-Château son ami, « qu'il aimerait beaucoup mieux mourir dom Alfonse que cardinal de Lyon. »

PLESSIS (Claude du), issu d'une famille noble dans le Perche, se fit recevoir avocat à Paris en 1649. M. de Colbert le choisit pour l'avocat des finances; et il mourut en 1681. Son

Commentaire sur la coutume de Paris a fait sa réputation. L'édition de 1709, in-fol., et les suivantes sont bonnes. On y joint les autres ouvrages de M. du Plessis, qui forment un tome 2, 1726, in-fol.

PLESSIS-PRASLIN. *Voyez* CHOISEUL.

PLESSIS (TOUSSAINT-CHRÉTIEN DU), né à Paris, entra chez les bénédictins en 1715, et mourut en 1764, à 75 ans. Nous avons de lui, *Histoire de la ville de Couci*, 1728, in-4°; *De l'Eglise de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4°; *De Jacques II*, 1740, in-12; *Description de la haute Normandie*, 2 vol. in-4°; *Nouvelles Annales de Paris*, in-4°.

PLETHON. *Voyez* GEMISTE.

PLINE-L'ANCIEN (*C. Plenius Secundus*), l'un des plus savans hommes de l'ancienne Rome, était de Vérone, d'une famille illustre. Il porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des augures, devint intendant en Espagne, et fut employé en diverses affaires importantes par Vespasien et Tite, qui l'honorèrent de leur estime. L'embrasement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. Pline, qui commandait alors une escadre des Romains, voulut s'approcher du mont Vésuve pour observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans. Pline-le-Jeune, son neveu, raconte les circonstances de sa mort et de cet embrasement dans la 16e lettre de son 6e livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Pline-l'Ancien que son *Histoire naturelle* en 37 livres, ouvrage qui renferme une érudition immense, et une infinité de choses très-curieuses et très-importantes. Il y en a eu un grand nombre d'éditions; la plus estimée est celle du père Hardouin, en 1723, à Paris, 3 vol. in-fol., avec des notes. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum Delphini*, 1685, 5 vol. in-4°. L'édition d'Elzévir est de 1635, 3 vol. in-12; celle *cum notis variorum*, 1669, 3 vol. in-8°. Parmi les anciennes on estime celles de Venise, 1469, 1472, et celles de Rome, 1470 et 1473. La traduction de du Pinet, 2 vol. in-fol., est oubliée depuis celle que donne M. Poinsinet, latin-français, 12 vol. in-4°. David Durand a fait imprimer l'Histoire de l'or et de l'argent, extrait de Pline, Londres, 1729, in-fol., et celle de la Peinture, 1725, in-fol.

PLINE-LE-JEUNE (*Cæcilius Plinius Secundus*), neveu et fils adoptif du précédent, était natif de Côme, et fut disciple de Quintilien. Il s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges sous l'empire de Trajan, et devint même consul. C'est pendant son consulat qu'il prononça dans le sénat le panégyrique de Trajan, que plusieurs savans regardent comme un chef-d'œuvre. Il florissait au commencement du 2me siècle de J.-C. Outre son Panégyrique, traduit en français par M. de Sacy, il nous reste encore de lui 10 livres de Lettres, qui sont pleines d'esprit et de politesse, mais dans lesquelles il montre trop de vanité, et s'éloigne du bon goût du siècle d'Auguste. M. de Sacy, de l'académie française, en a donné une excellente traduction française. C'est dans le 10e livre que l'on trouve la Lettre à Trajan, laquelle fait tant d'honneur aux chrétiens, et celle de ce prince qui finit par cette belle maxime : « Au reste, dit l'empereur, dans nul genre de crime, l'on ne doit recevoir des dénonciations qui ne soient souscrites de personne; car cela est d'un pernicieux exemple et ne convient point à notre règne, ni au temps où nous vivons. » Les éditions les plus estimées sont celles d'Elzévir, 1640, in-12; *cum notis variorum*, 1669, in-8°; d'Oxfort, 1703, in-8°; d'Amsterdam, 1634, in-4°. La première est de 1471.

PLOT (ROBERT), professeur de chimie dans l'université d'Oxford garde du cabinet d'Ashmol, mort en 1696, à 45 ans, est auteur de l'Histoire naturelle du comté d'Oxford, 1677, in-fol., réimprimée en 1705; du comté d'Hartford, 1679, in-fol., réimprimée en 1686; l'une et l'autre en anglais, et curieuses.

PLOTIN, très-célèbre philosophe platonicien, dans le 3e siècle, surpassait en esprit les autres philosophes de son temps. Il avait des idées singulières et extraordinaires. Il ne voulut ja-

mais se laisser peindre, et quand son disciple Amelius l'en pria : « N'est-ce pas assez, répondit-il en montrant son corps, de traîner partout avec nous cette image dans laquelle la nature nous a formés, sans vouloir encore transmettre aux siècles futurs une image de cette image, comme un spectacle digne de leur attention? » Par la même raison, il ne voulut jamais dire ni le jour, ni le mois, ni le lieu de sa naissance. On sut néanmoins qu'il était de Lycopolis, ville d'Egypte. A l'âge de 28 ans il eut un désir extrême d'étudier en philosophie. On le recommanda aux plus célèbres professeurs d'Alexandrie; mais il n'en fut point content, et il revenait de leurs leçons tout mélancolique. Un de ses amis, ayant su la cause ce dégoût, le mena à Ammonius. Dès que Plotin eut entendu ce philosophe, il confessa que c'était l'homme qu'il cherchait. Il passa onze ans de suite auprès de cet excellent maître, et devint un grand philosophe. Il voulut ensuite savoir ce que disaient les philosophes persans et les philosophes indiens; et comme l'empereur Gordien allait faire la guerre aux Perses, Plotin profita de cette occasion et suivit l'armée romaine, l'an 243 de J.-C.; mais il s'en repentit sans doute, car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y fit des leçons de philosophie. Il était dans sa 50e année lorsque Porphyre devint son disciple. Un disciple de cette force, qui voulait qu'on lui expliquât à fond les difficultés, donna à Plotin beaucoup d'occupation, et l'obligea de composer des livres. Il en composa 24 pendant les six ans que Porphyre fut auprès de lui, et ces 24 joints aux 22 qu'il avait faits avant l'arrivée de Porphyre, et aux 9 qu'il composa depuis que ce disciple fut sorti de Rome, font en tout 54 livres. Il ssont divisés en six Enneades, et roulent sur des matières abstraites, très-obscures et même presque toujours incompréhensibles. Cependant on découvre dans les ouvrages de Plotin, surtout dans les 24 livres qu'il composá pour l'instruction de Porphyre, un génie élevé, fécond, très-vaste et très-pénétrant, et une méthode serrée de raisonnemens. Les Romains eurent pour lui la plus haute vénération. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sénat, et inspira à plusieurs dames romaines une forte inclination pour l'étude de la philosophie. Il passait pour un homme si habile et si vertueux tout ensemble, que plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, à la veille de leur mort, lui confiaient leurs biens et leurs enfans, comme à une espèce d'ange tutélaire. Il était l'arbitre de mille procès, et il se conduisit avec tant d'équité et d'honnêteté, qu'il ne se fit aucun ennemi pendant tout le temps qu'il fut à Rome. Il ne trouva pas la même justice parmi tous ceux de sa profession; car un philosophe d'Alexandrie, envieux de sa gloire, fit tout ce qu'il put pour le perdre; mais ce fut en vain. L'empereur Galien et l'impératrice Salonique eurent pour Plotin une extrême considération, et sans les traverses de quelques courtisans jaloux, ils auraient fait rebâtir une ville de la Campanie qu'ils lui auraient cédée, avec tout son territoire, pour y établir une colonie de philosophes, et y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon. Il eut diverses incommodités la dernière année de sa vie, qui l'obligèrent de quitter Rome. Il se fit porter dans la Campanie, chez les héritiers d'un de ses amis, qui lui fournirent tout ce qui lui était nécessaire. Il y mourut en 270 de J.-C., à 66 ans, en prononçant ces paroles : « Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers. » Ses 54 livres, divisés en six Enneades, ont été imprimés en grec, avec la version latine, des sommaires et des analyses sur chaque livre, par Marsile Ficin, Bâle, 1580, in-fol. On y trouve des choses très-singulières. Plotin méditait si profondément, qu'il arrangeait dans sa tête tout le plan d'un ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin, et qu'il n'y changeait rien en écrivant. Les idées et les réflexions lui demeuraient si présentes, qu'il ne perdait point de vue sa méditation, lorsqu'on venait l'interrompre pour quelques affaires, et qu'il continuait ensuite d'écrire, sans chercher sur le papier où il en était demeuré. Porphyre, le plus illustre de tous ses disciples, a écrit sa vie.

PLOTINE, femme de l'empereur Trajan, se rendit illustre par sa modestie et par sa bonté. Elle se conduisit avec tant de sagesse et de prudence qu'elle contenta également les seigneurs et le peuple. C'est à elle que l'on doit attribuer la diminution des impôts et des taxes dont les provinces étaient surchargées. Elle contribua à l'adoption d'Adrien, à qui elle aida à parvenir à l'empire. Elle accompagnait Trajan, lorsque cet empereur mourut à Selinonte en 117. Elle mourut elle-même l'an 129 de J.-C.

PLOTIUS (Lucius), fameux rhéteur gaulois, né environ 100 ans avant J.-C., est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin, et qui enseigna aux Romains l'art de bien parler leur propre langue. Cicéron témoigne ses regrets de n'avoir pas assisté à ses leçons. Plotius composa un *Traité du geste de l'orateur*, que le temps a dévoré. Il parvint à une extrême vieillesse. Il ne faut pas le confondre avec un autre Lucius Plotius, dont parle Pline, ni avec plusieurs autres Plotius, dont l'histoire fait mention.

PLUCHE (Noël), né à Reims en 1688, fut professeur de seconde, puis de rhétorique dans sa patrie, et y prit les ordres sacrés. De là il passa à Laon pour avoir la direction du collége de cette ville. Les affaires du temps le contraignirent d'en sortir. Il alla à Rouen pour élever le fils de M. de Gasville, intendant de Rouen. Son éducation finie, il vint à Paris où il donna des leçons de géométrie et d'histoire. En 1749 il se retira à la Varenne de Saint-Maur, où il mourut en 1761, à 72 ans. Nous avons de lui le *Spectacle de la nature*, 8 tomes en 9 volumes in-12, livre instructif et amusant; l'*Histoire du ciel*, 2 vol. in-12: le premier est une espèce de Mythologie, le second l'histoire physique du ciel. *La Mécanique des langues*, in-12; la *Concorde de la géographie de différens âges*, in-12; l'*Harmonie des Psaumes*, in-12.

PLUKENET (Léonard), né en 1642, s'est distingué par ses recherches sur la botanique, dont il nous a donné le résultat dans sa *Pythographia, seu plantartum icones*, Londres, 1691, 92 et 96, 4 parties, 328 planches; *Almagestum botanicum, sive phytographiæ onomasticon*, 1696; *Almagesti botanici mantissa plantas novissimè deteotas complectens*, 1700, planches 329 à 350. *Amaltheum botanicum, id est, stirpium indicarum alterum copiæ cornu*, 1705, planches 351 à 454, le tout 454 planches, et trois parties imprimées in-4°, très-recherché de cette première édition; il en a paru une nouvelle édition à Londres, 1769, in-4°, qui est assez commune, moins belle, mais plus commode pour les recherches à cause de la table générale.

PLUMIER (Charles), savant religieux minime, né à Marseille en 1646, et l'un des plus habiles botanistes du 17e siècle, fut disciple du célèbre Maignan, qui lui apprit les mathématiques, l'art de tourner, de faire des lunettes, des miroirs ardens, des microscopes et autres ouvrages curieux. Il alla ensuite à Rome, où il s'appliqua à la botanique qu'il apprit d'un habile Italien. De retour en Provence, on le mit au couvent de Bormes, lieu maritime et champêtre, près d'Hières, où il avait la commodité de faire dans les champs des découvertes sur les simples. Quelque temps après il fut envoyé par le roi en Amérique pour en rapporter en France des plantes dont on pourrait tirer plus d'utilité pour la médecine. Le père Plumier fit trois voyages différens aux Antilles, et s'arrêta plus volontiers à l'île Saint-Domingue. Il fut honoré d'une pension du roi et vint ensuite demeurer à Paris. Il allait une quatrième fois en Amérique, à la sollicitation de M. Fagon, pour examiner l'arbre qui produit le quinquina, lorsqu'il mourut sur la route, au port Sainte-Marie, près de Cadix, en 1706. On a de lui d'excellens ouvrages, dont les principaux sont 1° *Nova plantarum americanarum genera*, Parisiis, 1703, in-4°; 2° *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches: par erreur il y a sur le titre 1713; 3° un *Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., 172 planches; 4° un ouvrage curieux et enrichi de figures, intitulé *L'Art de tourner*, 1749, in-fol.; 5° deux Dissertations sur la cochenille, dans le Journal des Savans,

1694, et dans celui de Trévoux, 1703, et un grand nombre d'ouvrages en manuscrits.

PLUNKETT (Olivier), Irlandais, passa de bonne heure en Italie, où Clément IX le sacra archevêque d'Armagh en 1669. Ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des hérétiques, qui l'accusèrent d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'Angleterre. Il fut condamné à être pendu et écartelé en 1681, à 65 ans. L'innocence du prélat fut reconnue ensuite, et ses accusateurs punis du dernier supplice. Les juges eurent aussi à se reprocher de ne lui avoir pas donné le temps de faire venir d'Irlande des preuves de son innocence.

PLUTARQUE, très-célèbre philosophe, historien et orateur grec, natif de Chéronée, ville de Béotie, florissait sous le règne de l'empereur Trajan, au commencement du 2e siècle. Ce prince eut pour lui une extrême considération. Il l'honora de la dignité consulaire, l'envoya en Illyrie en qualité d'intendant, et l'employa en diverses négociations importantes. Avant ce temps-là Plutarque avait étudié sous Ammonius et voyagé dans la Grèce et en Egypte pour y consulter les savans. Dans ses divers voyages il eut soin de marquer dans ses mémoires tout ce qu'il trouvait de curieux. Sur la fin de sa vie il retourna en son pays, où l'on croit qu'il mourut, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, vers l'an 140 de J.-C. On a de lui les Vies des hommes illustres grecs et romains, des Traités de morale, et plusieurs autres excellens ouvrages remplis d'érudition, de réflexions sages et judicieuses, et de tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant à savoir dans l'antiquité profane. Le célèbre Amiot a donné en français une excellente traduction des œuvres de Plutarque. L'abbé Tallemand et M. Dacier ont traduit les Hommes illustres. *Voyez* Amiot, Dacier et Tallemand. Les meilleures éditions en grec et en latin de Plutarque sont celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8o : le 13e contient l'Appendix et les notes; et celle de Maussac, en 1624, 2 vol. in-fol. Les Vies ont été réimprimées à Londres, 1729, 5 vol. in-4°, auxquelles il faut joindre les Apophthegmes, imprimés en 1741.

PLUTON, dieu des enfers, selon la Fable, était fils de Saturne et d'Ops, et frère de Jupiter et de Neptune. On le représentait sur un chariot tiré par quatre chevaux noirs, tenant des clefs à la main, pour signifier qu'il avait les clefs de la mort. Les poètes feignent aussi qu'il ravit et qu'il épousa Proserpine, fille de Cérès.

PLUTUS, dieu des richesses, selon la Fable, était représenté boiteux en arrivant chez les mortels, et avec des ailes en s'en retournant, pour marquer que l'on a beaucoup de peine à amasser des richesses, et qu'on les perd souvent en peu de temps. On le représentait encore aveugle, pour signifier que souvent il comblait de biens les plus indignes et laissait dans le besoin ceux qui avaient le plus de mérite.

PLUVINEL (Antoine), gentilhomme de Dauphiné, est le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles de manége, que l'on nomma *académies*. On était auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Henri III lui fit de grands biens, et Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie. Ce prince le fit encore son chambellan, sous-gouverneur de monseigneur le dauphin, et l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris le 24 août 1620, après avoir composé un excellent livre sur l'art du manége, 1625, in-fol., recherché principalement à cause des portraits des premières personnes de la cour qui y sont représentées au naturel et fort ressemblantes.

PNEUMATIQUE. (*Voy.* Athénée.)

POCOCK (Edouard), né à Oxford le 8 novembre 1604, alla dans le Levant pour s'y perfectionner dans les langues orientales, et y fut chapelain des marchands anglais à Alep, pendant cinq ou six ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en arabe en 1636, dans la chaire fondée cette année par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople pour y acheter des manuscrits orientaux. A son retour on lui donna la cure de Childrey. Pocock fut nommé en 1648 professeur en hébreu et chanoine de l'église de Christ à Oxford, à

la sollicitation du roi, qui pour lors était prisonnier dans l'île de Wight. Il fut privé de ces postes en 1650, parce qu'il refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira alors dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le collége de Bailleul, ne s'étant alors trouvé personne dans le collége capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford le 10 septembre 1691, à 87 ans. C'était un homme recommandable, non-seulement par sa capacité, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération et par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des traductions des Annales d'Eutichius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 vol. in-4°; de l'Histoire orientale d'Abulpharage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4°, etc.; une Version du syriaque de la seconde épître de saint Pierre, de la seconde et de la troisième de saint Jean, et de celle de saint Jude, 1650, in-4°; une Version du livre intitulé *Porta Mosis*, 1655, in-4°; des Commentaires sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol.; *Specimen historiæ arabum*, Oxford, 1650, in-4°, et un grand nombre d'ouvrages imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol., etc.

POCOCK (RICHARD), docteur en théologie, était né à Southampton en 1704; il fit ses études à Oxford, et entreprit de voyager dans le Levant en 1737. A son retour en 1742, il mit en ordre le premier vol. de ses voyages, qui parut en 1743; le second en 1745, auquel il faut un supplément. Après avoir possédé quelques bénéfices, il fut successivement évêque d'Ossory, d'Elphin, dont il ne prit pas possession, et de Méath. Il mourut d'apoplexie au mois de septembre 1765. Ses Voyages sont fort intéressans pour ceux qui veulent connaître la topographie du pays qu'il parcourt; mais ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser n'en sont pas satisfaits. La légèreté de l'esprit des Français ne leur en a pas fait goûter la traduction, qui a 7 vol. in-12, et n'est pas achevée.

POERSON (CHARLES), né en Lorraine, se distingua dans la peinture, et mourut à Paris en 1660. On remarque de lui à Notre-Dame de Paris le naufrage de saint Paul près de l'île de Malte, et la prédication de saint Pierre dans Jérusalem. Son fils Charles-François fut élève de Noël Coypel, peintre du roi, et directeur de l'académie de France à Rome. Il est mort en 1725, à 73 ans. On voit quelques-uns de ses tableaux à Versailles.

POGGIO BRACCIOLINI, ou POGGE FLORENTIN, l'un des plus beaux esprits et des plus savans hommes du 15e siècle, naquit à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, en 1380. Il alla à Florence en 1378, et y étudia la langue latine sous Jean de Ravenne, et la grecque sous Emmanuel Chrysoloras. Dans la suite il apprit aussi l'hébreu. Son mérite le fit bientôt connaître à Rome. Il y eut l'emploi d'écrivain des lettres apostoliques, pendant plusieurs années; savoir, depuis Boniface IX jusqu'à Alexandre V. Il fut ensuite secrétaire des papes Jean XXIII, Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III. On l'envoya en 1414 au concile général de Constance, où il s'appliqua à déterrer des manuscrits. Ses recherches ne furent pas vaines. Il découvrit les ouvrages de Quintilien dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal. Il déterra une partie d'Asconius Pedianus, de Valerius Flaccus, de Cicéron, *De finibus et De legibus*, et trouva Ammien Marcellin et quelques autres ouvrages. Pogge devint secrétaire de la république de Florence en 1453, et mourut en cette ville le 30 octobre 1459, à 89 ans. On a de lui une Histoire de Florence en latin, 1350 à 1455, 1715, in-4°. Avant cette édition, donnée par Reconati, il n'en avait paru que des traductions italiennes, dont celle de Venise, 1476, in-fol., est rare: cette traduction est de son fils Jacques, dont il va être parlé: un grand nombre d'Epîtres; un livre de Contes, mais trop sales et trop licencieux; la première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4°; on la reconnaît à une dédicace, *Glorioso et felici militi Raymondo*, etc.; celles du 15e siècle sont rares: on les trouve dans le *Laurentius valla* et dans *Petrarcha de salibus virorum illustrium*, sans

date, in-4°. Il y en a une traduction française, 1649, in-4°, 1605, in-12, Amsterdam, 1711, in-12 : cette dernière est de M. Durand; des Harangues, une traduction latine des cinq premiers livres de Diodore de Sicile, et d'autres ouvrages, Strasbourg, 1510, in-fol.; Bâle, 1538, in-fol., augmentés. Il laissa de sa femme légitime cinq fils et une fille nommée Lucrèce, qui se distinguèrent tous par leurs talens. Le plus célèbre fut Jacques Poggio, dont on a aussi plusieurs ouvrages. Il fut secrétaire du cardinal Riario, jusqu'en 1478, qu'ayant trempé dans la conjuration de Pazzi, il fut pendu avec plusieurs autres des conjurés.

POGGIO (Jean-François), autre fils du précédent, chanoine de Florence, et secrétaire de Léon X, mourut en 1522, à 79 ans. Il a donné un Traité de l'autorité du pape et du concile, dans lequel il exalte beaucoup la puissance pontificale.

POILLY (François de), célèbre graveur, naquit à Abbeville en 1622. Son père, qui était orfèvre, lui montra de bonne heure le dessin et l'envoya ensuite à Paris, où il le confia à Pierre Daret, qui avait alors beaucoup de réputation. Poilly fit en peu de temps de grands progrès, et grava plusieurs sujets d'après les plus grands maîtres. Il alla à Rome en 1649, et y demeura 6 à 7 ans, durant lesquels il donna au public plusieurs planches de dévotion, d'histoire et de portraits de diverses grandeurs. De retour à Paris, Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 décembre 1664, « en considération, dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvrages qu'il a mis au jour, tant en Italie où il a séjourné qu'à Paris. » Poilly était aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau forte, pour être mis à la tête des OEuvres de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son burin par aucun sujet libre et capable de blesser les mœurs, et mourut à Paris au mois de mars 1693, âgé d'environ 70 ans. Nicolas de Poilly, son frère et son élève, se distingua aussi dans la gravure, surtout dans le portrait. Il mourut en 1696. L'un et l'autre ont laissé des enfans qui ont suivi leurs traces, et qui se sont appliqués à la gravure et à la peinture.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), né à Fontainebleau en 1735, ne dut qu'à lui-même le succès de ses pièces; car il avait fait des études trop médiocres pour en tirer du secours. Il se noya en 1769 dans le Guadalquivir, où il se baignait. L'objet de son voyage en Espagne était de fournir à un entrepreneur d'une troupe de comédiens toutes les pièces dont il aurait eu besoin. Il a donné à l'Opéra *Ermelinde*, *Théonis*; à la Comédie italienne *Gilles*, *Garçon peintre*, *la Bagarre*, *Soncho Pança*, *le Sorcier*, *Tom-Jones*.

POINTIS (Louis de), chef d'escadre française, devint fameux par son expédition de Carthagène en 1697, dont la relation est imprimée. Il fut moins heureux au siége de Gibraltar en 1705, que l'amiral Leack fit lever comme il l'avait prévu; il mourut en 1707, à 62 ans.

POIRIER (Claude), habile sculpteur de Paris, mort à Varsy dans le diocèse d'Auxerre le 10 octobre 1729, âgé de 73 ans, a travaillé pour les jardins de Versailles et de Marly. On distingue entre autres, dans un bosquet de Marly, une statue appuyée sur une urne, de laquelle sort une rivière.

POIRET (Pierre), fameux théologien mystique de la secte des protestans, naquit à Metz le 15 avril 1646. On le mit, dans sa jeunesse, chez un sculpteur qui lui apprit à dessiner; mais il quitta le dessin et la sculpture pour s'appliquer aux sciences. Il devint ministre à Heidelberg, puis à Anweil, et mourut à Rheinsburg, près de Leyde, le 21 mai 1719, à 73 ans. Sa femme était morte 20 ans auparavant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis d'une mysticité singulière et outrée, L'*Economie divine*, 1687, 7 vol. in-8°; *La Paix des bonnes âmes*, in-12; *Les Principes de la Religion*, in-12; *La Théologie du cœur*, 2 vol. in-12, etc.; un livre de philosophie contre Descartes, intitulé *De eruditione triplici*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-4°. Il a aussi procuré des éditions des OEuvres d'Antoinette Bourignon, de madame Guyon, et des autres ouvrages de mysticité, qui ont fait le plus de bruit.

POIS (Antoine le), conseiller et

médecin du duc de Lorraine Charles III, mort en 1578, s'est fait connaître par son Discours sur les médailles et gravures antiques, Paris, 1579, in-4°, qui est encore recherché. Il faut prendre garde si le priape qui doit être au verso de la page 146 n'est pas effacé.

POIS (Nicolas et Charles le), frères, nés à Nancy et médecins, ont donné des Traités de médecine qui, réunis ensemble, forment une espèce de corps complet de médecine, dont Boerhaave a donné une édition à Leyde, 1736, 2 vol. in-4°. Ils y sont nommés *Pisones*. Charles est mort en 1633.

POISLE (Jean), conseiller au parlement de Paris, qui fut condamné par arrêt du parlement de Paris, du 19 mai 1582, à faire amende honorable, privé de son état, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il y a sur cette affaire deux livres assez rares; l'un, *Légende de M. Jean Poisle*, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir, 1576, in-8°; l'autre, *Avertissement et Discours des chefs d'accusation*, etc., avec l'arrêt, 1582, in-8°. Son fils Jacques Poisle, mort en 1623, ne laissa pas d'être conseiller au parlement. Il est auteur de quelques poésies, 1626, in-8°. Ce dernier eut une fille, Françoise Poisle, mère du maréchal de Catinat.

POISSON (Nicolas-Joseph), savant prêtre de l'Oratoire, natif de Paris, se rendit habile dans la philosophie, les mathématiques et la théologie, et fit un séjour assez long en Italie, où il s'acquit l'estime des savans. Il fut pendant quelque temps supérieur de la maison de sa congrégation, à Vendôme, et mourut à Lyon le 5 mai 1710, dans un âge avancé. On a de lui, 1° une Somme des Conciles, imprimée à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol., sous ce titre, *Delectus actorum Ecclesiæ universalis, seu nova summa Conciliorum*, etc. Près de la moitié du second volume est rempli de Notes sur les conciles; 2° des Remarques estimées sur le Discours de la méthode, sur la mécanique et sur la musique de Descartes, son ami, et quelques manuscrits. On dit qu'il possédait plusieurs écrits de Clemangis et de Théophylacte, qui n'ont point encore été imprimés.

POISSON (Raimond), fameux comédien, natif de Paris, et l'un des plus grands acteurs pour le comique qui aient paru sur notre théâtre. Ayant perdu en bas âge son père, qui était un célèbre mathématicien, M. le duc de Créqui, gouverneur de Paris, lui servit de père; mais Poisson, entraîné par sa passion pour la comédie, abandonna son protecteur, et renonçant aux avantages qu'il en pouvait espérer, il alla faire le rôle de comédien dans les provinces. Quelques années après Louis XIV, faisant le tour de son royaume, se trouva à une pièce où Poisson jouait. Il en fut si satisfait, qu'il le choisit pour un de ses comédiens, et le remit même dans les bonnes grâces de M. de Créqui, lequel fut toujours depuis son protecteur et celui de sa famille. Poisson s'acquit une très-grande réputation sur notre théâtre. Il avait tous les talens qui caractérisent les grands acteurs dans le comique, et surtout un naturel merveilleux. Il mourut à Paris en 1690. On a de lui plusieurs Comédies dont la plus ample édition est celle de Paris, 1743, 2 vol. in-12. Ce fut lui qui inventa le rôle de Crispin, qu'il jouait toujours avec des bottines, chaussure que les acteurs qui représentent ce rôle ont conservée. Il abondait en saillies agréables. Il fut un jour chez M. Colbert qui avait tenu un de ses enfans au baptême, pour lui demander un emploi pour son filleul; la compagnie aimable et spirituelle l'ayant engagé à faire un impromptu, on dit que Poisson fit celui-ci:

Ce grand ministre de la paix,
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais;
Hé bien, tenez, c'est mon compère.

Puis il ajouta;

Fier d'un bonheur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne,
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

Ces quatre derniers vers valurent à son fils un emploi de contrôleur-général des aides. Poisson laissa plusieurs enfans; l'aîné prit le parti des armes, se distingua en qualité de volontaire sous les yeux de Louis XIV, au siége de Cambrai, et y fut tué. Le roi témoigna qu'il était sensible à cette perte. Paul Poisson, son second fils, fut d'a-

bord porte-manteau de Monsieur, frère unique de Louis XIV; mais ayant hérité des talens de son père pour jouer dans le comique, il ne put retenir son attrait pour le théâtre. Il le quitta et y remonta plusieurs fois, et se retira enfin avec sa famille à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 28 décembre 1735, à 77 ans. Philippe Poisson, fils aîné de ce dernier, après avoir été comédien cinq ou six ans, se retira avant son père à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 4 août 1743, à 60 ans. On a de lui 6 comédies en 2 vol. in-12.

POISSON (François-Armand), fils du précédent, fut aussi comédien, et mourut en 1753. Sa figure comique aidait beaucoup à son jeu. Son défaut de mémoire et son bredouillement y nuisaient. Madame de Gomez était sa sœur.

POITIERS (Diane de), duchesse de Valentinois, se rendit fameuse sous le règne de Henri II, dont elle était la maîtresse. Elle était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Valier, d'une ancienne maison, lequel fut arrêté comme complice de la rébellion du connétable Charles de Bourbon. Il aurait eu la tête tranchée, si Diane ne lui eût sauvé la vie, en obtenant sa grâce du roi François Ier, dont elle gagna le cœur par sa beauté. Elle fut mariée à l'âge de 14 ans à Louis de Brézé, comte de Maulevrier, seigneur d'Anet, gouverneur et sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles qu'elle maria très-avantageusement, l'une au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Henri II, sur l'esprit duquel elle avait tant de crédit, la fit duchesse de Valentinois, et se gouverna par ses volontés et ses caprices. Après la mort de ce prince, arrivée en 1559, la reine Catherine de Médicis se contenta de la chasser de la cour, après l'avoir obligée de rendre des pierreries de grand prix, et de céder sa belle maison de Chenouceaux sur le Cher. Diane de Poitiers, qui s'était attiré la haine publique, se voyant abandonnée de tout le monde, se retira dans sa maison d'Anet, où elle mourut le 26 avril 1566, à 66 ans, étant née le 31 mars 1500. Elle fut enterrée dans la grande chapelle du château d'Anet, qu'elle avait fait bâtir, et où l'on voit son mausolée de marbre, élevé au milieu du chœur.

POIVRE (M.), né à Lyon en 1719, finit son éducation au séminaire des missions étrangères à Paris. Son inclination bienfaisante lui faisait désirer d'être envoyé en mission. Pour s'y rendre plus utile, et pénétrer plus facilement dans des pays où les sciences sont estimées et mal pratiquées, il s'appliquait par récréation au dessin et à la peinture. Ses supérieurs l'envoyèrent en Chine, et lui prescrivirent de passer en Cochinchine avant que d'être engagé dans les ordres sacrés. Dans une relâche il reçut une prétendue lettre de recommandation en chinois. C'était au contraire une lettre d'un Chinois, qui, pour se venger des Européens, écrivait que le porteur de la présente était coupable envers la nation, et méritait la mort. M. Poivre, à son arrivée à Canton, présente sa lettre au premier mandarin, et est aussitôt mis en prison. Les prisonniers sont humainement traités en Chine; il apprit le chinois pendant sa détention. Le vice-roi, convaincu de son innocence, devint son protecteur, et lui procura toutes les facilités qu'on refuse aux Européens, pour voir l'intérieur du royaume. Le crédit qu'il avait acquis auprès du vice-roi procura souvent une prompte justice aux Français, et fut très-utile à la compagnie des Indes. En 1745 M. Poivre revint en France pour revoir sa famille, se lier irrévocablement à son état de missionnaire, et retourner en faire les fonctions. Son vaisseau fut attaqué et pris par les Anglais. M. Poivre, en se portant partout où sa présence pouvait être utile aux blessés, eut le poignet emporté. Les Anglais avaient peu de vivres; ils conduisirent leurs prisonniers à Batavia, où ils les remirent en liberté. Au bout de quatre mois il débarqua à Pondichéry dans le temps des querelles de MM. Dupleix et de la Bourdonnaye; il suivit le dernier à l'Ile de France, d'où il gagna Saint-Eustache, et revint en France sur un vaisseau hollandais. Son accident ne lui laissait plus l'espérance de continuer son projet pour être missionnaire; mais les connaissances qu'il avait acquises pendant son séjour aux Indes, à la Chine, à la Cochinchine, et la facilité qu'il avait à parler

les langues de ces pays, le firent choisir en 1751 pour aller en qualité de ministre du roi à la Cochinchine, où il réussit à faire une alliance, fondée sur l'amitié. Cette alliance a été trop négligée dans la suite, parce qu'il ne dépendait pas de M. Poivre de l'entretenir; mais il y fit une collection de poivriers, de caneliers, de plusieurs arbres à résine, de teinture et de vernis, dont il enrichit l'île de France à son retour. Ces objets en devaient un jour faire fleurir le commerce. Les arbres fruitiers et le riz sec qu'il y transporta aussi devaient subvenir aux premiers besoins des habitans. Le défaut de culture de ce riz, inconnue aux esclaves, a laissé péri cette production. Il fut ensuite chargé par la compagnie des Indes d'une mission à Manille, qui ne réussit qu'en partie, par la jalousie des envoyés de Pondichéry; mais dans une autre il en rapporta des muscadiers en l'Ile de France; dans des voyages subséquens il y joignit d'autres arbres à épiceries. En 1754 l'académie des sciences le nomma à la place de correspondant, et celle de Lyon lui avait déjà donné une place parmi ses membres. De retour en France, il se fixa dans une campagne près de Lyon. Il lut à l'académie deux mémoires sur les mœurs des peuples de l'Afrique et de l'Asie, dont le gouvernement favorisa l'impression, et dont il suspendit la distribution. Quelques exemplaires échappés en firent faire des contrefaçons en pays étrangers, sous le titre de *Voyages d'un philosophe*, in-12. M. Poivre se disposait à se marier, lorsque le gouvernement jeta les yeux sur lui pour l'administration des iles de France et de Bourbon, qui étaient dans un état malheureux, par l'administration mal entendue de ceux qui avaient succédé à M. de la Bourdonnaye dans le gouvernement de ces iles. Il obéit au roi, et justifia de l'étendue de ses talens par les plus grands succès. En 1769 il envoya chercher des muscadiers et des girofliers, et enrichit sa colonie de ces nouveaux plants qui doivent faire sa richesse, ainsi que des autres colonies où il en a été transplanté. Il avait pourvu auparavant aux besoins des habitans par la culture, et à la conservation des hommes par la modération des travaux. Il avait encore rendu le Port-Louis sûr pour les navigateurs, lorsqu'il quitta son administration en 1773. A son retour à Versailles il y trouva une apparence de disgrâce; ce ne fut que sous Louis XVI que M. de Turgot joignit 12,000 liv. de pension au cordon de Saint-Michel qu'il avait déjà. C'est avec cette fortune et la sienne propre, qui ne l'égalait pas, qu'il a passé le reste de ses jours à Lyon, ou dans le délicieux jardin de la Fretta, sur les bords de la Saône, à deux lieues de Lyon. Ce vertueux et utile citoyen est mort d'une hydropisie de poitrine, occasionnée par la goutte, le 6 janvier 1786.

POL (le comte de SAINT-). *Voyez* FRANÇOIS, LUXEMBOURG.

POLAILLON (MARIE LUMAGUE, veuve de François), résident de France à Raguse, se retira du monde vers l'an 1630, et s'appliqua à faire subsister de pauvres filles dont la vertu était en danger. A la mort de son mari, elle était chargée de 200 de ces filles. La reine Anne d'Autriche lui donna une maison à Fontenai près Paris, où elles prirent le nom de filles de la Providence. Elles furent transférées de là à Charonne, et ensuite au faubourg Saint Marceau. De cet établissement sortit celui des Nouvelles-Converties. Elle mourut en 1657.

POLAN (AMAND), savant théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppaw en Silésie le 16 décembre 1561, devint professeur de théologie à Bâle, et y mourut le 17 juillet 1610, à 49 ans. On a de lui des Commentaires latins sur Ezéchiel, Daniel et Osée; des Dissertations, des Thèses et des ouvrages de controverse contre Bellarmin, etc.

POLEMBOURG ou POELEMBURG (CORNEILLE), célèbre peintre d'Utrecht, mort en 1660, à 74 ans, dont on a un grand nombre de petits tableaux qui sont très-estimés. Il réussissait surtout dans les paysages qu'il ornait des ruines de l'ancienne Rome. Le transparent de son coloris se fait remarquer dans ses ciels.

POLEMON, fameux philosophe grec, natif d'Oete près d'Athènes, fut très-débauché dans sa jeunesse. Mais un jour, étant entré à demi ivre dans l'école de Xénocrates, il fut si touché d'un discours que ce philosophe faisait sur la tempérance, qu'il changea

de vie, devint très-réglé dans ses mœurs, et mérita de succéder au même Xénocrates. Les Athéniens eurent pour lui une estime singulière, à cause de sa probité, de sa douceur et de sa constance. Il mourut fort âgé vers 272 avant J.-C., après avoir composé plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

POLENI (le marquis Giovanni), né à Padoue en 1683, et mort dans cette ville en 1761, y fut professeur d'astronomie et de mathématiques. Il a donné un Supplément aux Antiquités grecques et romaines de Grævius et Gronovius, Venise, 1737, 5 vol. in-folio.

POLI (Martin), habile chimiste, né à Lucques le 21 janvier 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, s'y rendit habile dans la connaissance des métaux, y inventa plusieurs opérations nouvelles, y eut un laboratoire public de chimie, et y fut reçu apothicaire. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint à Paris l'offrir à Louis XIV. Ce grand prince loua l'invention, donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. M. Poli retourna en Italie en 1704; il fut employé par Clément XI et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, et eut une place d'associé étranger à l'académie des Sciences. Sa pension fut augmentée l'année suivante de plus de moitié, et Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille, laquelle en arrivant eut la douleur de voir mourir M. Poli, le 29 juillet 1714. On a de lui un grand ouvrage où il fait l'apologie des acides, sous ce titre *Il Trionfo de gli acidi*, Roma, 1706.

POLI (Mathieu). *Voyez* Poole.

POLIDORE, peintre célèbre, naquit en 1495 au bourg de Caravage dans le Milanais. Il fit le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans, et fut ensuite employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avaient besoin pour la peinture à fresque. Polidore se sentit comme inspiré à la vue des merveilles qui s'opéraient sous ses yeux, et résolut dès lors de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de Raphaël le secondèrent dans son entreprise, et il s'attacha tellement au dessin et aux autres parties de la peinture, qu'il s'acquit bientôt une haute réputation. Ses tableaux et ses dessins sont d'une beauté admirable et d'un grand prix. Il est le seul de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et qui ait bien entendu la pratique du clair-obscur. On a beaucoup gravé d'après lui. Polidore fut assassiné dans son lit, et volé par son valet, à Messine, en 1543, dans le temps qu'il se disposait à retourner à Rome.

POLIGNAC (Melchior de), célèbre cardinal, abbé de Corbie, d'Anchin, de Bonport, etc., archevêque d'Auch, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, naquit au Puy en Velay le 11 octobre 1661, de Louis Armand, vicomte de Polignac, marquis de Chalençon, etc., d'une des plus anciennes maisons de Languedoc. Il fut amené de bonne heure à Paris, où il fit ses études avec distinction. Le cardinal de Bouillon le mena à Rome en 1689, et l'employa en diverses négociations importantes. De retour à Paris, Louis XIV lui accorda une longue audience, et dit de lui en sortant: « Je viens d'entretenir un homme, et un jeune homme qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu. » L'abbé de Polignac fut envoyé ambassadeur en Pologne en 1693, et fit élire et proclamer roi de ce royaume le prince de Conti en 1696; mais cette élection n'ayant pas eu lieu, il fut obligé de se retirer et de revenir en France, où il arriva en 1698, après avoir perdu tous ses équipages et ses meubles, qui lui furent enlevés par les Dantzickois. Le roi l'exila alors dans son abbaye de Bonport; mais il le rappela à la cour en 1702, lui témoigna une estime particulière, et le nomma auditeur de Rote en 1706. L'abbé de Polignac partit alors de nouveau pour Rome, et le cardinal de la Trémoille, qui y était chargé des affaires de France, eut pour lui les mêmes sentimens que le cardinal de Bouillon, et l'employa dans plusieurs de ses négociations. Trois ans après, étant revenu en France, le roi l'envoya plénipotentiaire en Hollande en 1710, avec le maréchal d'Uxelle. Il fut encore plénipotentiaire aux conférences et à la paix d'Utrecht en 1712

et 1713. Le roi, satisfait de ses services, lui obtint la même année le chapeau de cardinal, et lui donna la charge de maître de sa chapelle. Durant la régence, le cardinal de Polignac fut exilé dans son abbaye d'Anchin en 1718, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Il alla à Rome en 1724, pour l'élection du pape Benoît XIII, et il y demeura huit ans chargé des affaires de France. Il fut nommé archevêque d'Auch en 1726, et revint en France en 1732. Il mourut à Paris le 10 novembre 1741, à 80 ans. Il avait été reçu de l'académie Française en 1704, de celle des Sciences en 1715, et de celle des Belles-Lettres en 1717. On a de lui un poëme latin intitulé *Anti-Lucrèce*, 1747, in-8°, dans lequel il réfute le système et la doctrine d'Epicure, en suivant les principes de la philosophie de Descartes. M. de Bougainville, secrétaire de l'académie des Belles-Lettres, a donné au public une belle traduction française de ce poëme du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8°.

POLIN. *Voy.* Escalin.

POLINIÈRE (Pierre), né à Coulonce près de Vire le 8 septembre 1671, après avoir fait ses humanités à Caen, vint à Paris, où il fit son cours de philosophie au collége d'Harcourt. Il s'adonna ensuite à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie, et prit des degrés en médecine. Ce fut lui qui fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les colléges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement en sa maison de campagne à Coulonce, le 9 février 1734, à 63 ans. Ses ouvrages sont : 1° des Elémens de mathématiques ; 2° un Traité de physique expérimentale qui a eu beaucoup de vogue, et qui est intitulé *Expériences de physique :* la meilleure édition est celle de 1734, en 2 vol. in-12. M. Polinière s'expliquait fort clairement, en faisant les expériences de physique dans les colléges ; mais il ne cherchait pas à plaire par des expressions élégantes et choisies.

POLIPHILE. *Voy.* Colonne (François).

POLITI (Alexandre), clerc régulier des écoles pieuses, né à Florence en 1679, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie à Gênes et à Pise, et mourut en 1752, à 73 ans. Il a donné la traduction latine et des Notes sur Eustathe, Florence, 1730, 32 et 35, 3 vol. in-fol. : cet ouvrage n'est pas fini ; un Traité des testamens, 1712, in-12 ; un Martyrologe romain, 1751, in-folio.

POLITIEN (Ange), l'un des plus doctes et des plus polis écrivains du 15e siècle, naquit à Monte-Pulciano en Toscane, le 14 juillet 1454. On dit qu'il fut élevé dans les lettres aux dépens de Côme de Médicis. Il étudia le grec sous Andronic de Thessalonique et y fit de grands progrès. Il assure lui-même qu'il apprit la philosophie platonicienne sous Marcille Ficin, et celle d'Aristote sous Argyropyle. Le poëme qu'il fit sur le tournoi de Julien de Médicis, frère de Laurent, lui acquit une grande réputation, et son Histoire de la conspiration des Pazzi, qu'il composa quelque temps après, fut très-estimée. Etant devenu professeur en langue latine et en langue grecque à Florence, il s'attira tant d'éloges et d'applaudissemens, que les écoliers abandonnèrent l'auditoire de Chalcondyle, Grec de nation, et l'un des plus savans hommes de son temps. Ange Politien eut, entre autres adversaires, Georges Mérula, et selon quelques-uns, le poète Marulle. C'est avec raison qu'on l'a mis au nombre des enfans célèbres. Il fut dans la suite prêtre et chanoine de Florence, et précepteur des enfans de Laurent de Médicis. Ceux qui ont cru que Bassi ou Basso était son nom de famille, se sont trompés, car il s'appelait Cino ou Cini, par abréviation d'Ambrogini. On le nomme *Messer Agnolo da Monte Pulsiano*, dans l'histoire de Florence de Machiavel. Il changea son nom de *Angelus de Monte Pulsiano*, en celui d'*Angelus Politianus*. Il mourut à Florence le 24 septembre 1494, à 40 ans. On a débité qu'il était mort d'un philtre. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui *Canzoni a ballo con quelle di Lorenzo Medici*, Firenze, 1568, in-4° ; Stanze, 1537, in-12, et les mêmes, 1759, in-8° ; des Poésies latines, des OEuvres mêlées, des Epîtres, une excellente Version latine d'Hérodien, et d'autres écrits

en vers et en prose. On estime beaucoup l'édition des Œuvres de Politien, de Venise, 1498, in-fol., et celle de Lyon chez S. Gryphe, en 1550, 3 vol. in-8°; celle de Bâle, 1553, in-fol., est la plus ample. M. Mencke a écrit sa vie, in-4°.

POLLIER (CHARLES), fils d'un ecclésiastique de Suisse, étudia en l'université de Groningue, servit en France dans un régiment suisse, ensuite dans un régiment suisse de Lausanne. Le lord Tirone le nomma gouverneur de ses enfans. Il en accompagna trois en Angleterre en 1779, et les mit dans une pension à Manchester. Il est mort en Irlande, dans la terre du comte de Tirone, le 18 octobre 1782, à 29 ans. Il est auteur de l'*Essai sur les plaisirs que l'esprit reçoit de l'exercice de ses facultés, et particulièrement du goût;* il se trouve dans les Mémoires de la société littéraire de Manchester, dont les deux premiers volumes ont paru in-8°.

POLLION *Cayus Asinius Pollio*, poète latin et célèbre orateur, était homme consulaire, et avait composé des tragédies qui furent estimées de son temps, mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il ouvrit le premier à Rome une bibliothèque à l'usage du public. Il était ami de Marc-Antoine, ce qui l'empêcha de se rendre aux sollicitations d'Auguste, qui le pressait d'embrasser son parti. Dans la suite Auguste ayant fait contre Pollion des vers fescennins; comme on l'engageait à y répondre: « Je m'en garderai bien, répondit Pollion; il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire. » Virgile et Horace parlent de lui avec éloge.

POLLUCHE (DANIEL), né à Orléans le 4 octobre 1689, était de la société littéraire de cette ville, et y est mort le 5 mars 1768. Il a publié des Dissertations sur la pucelle d'Orléans, qu'on trouve dans l'histoire qu'en a publiée l'abbé Lenglet; des Discours sur les droits des évêques d'Orléans et sur la ville, qu'on trouve dans les Mémoires d'Artignyou dans des journaux : elles mériteraient bien d'être recueillies.

POLLUX (JULIUS), fameux grammairien, natif de Naucrate en Egypte, florissait dans le 2e siècle, vers l'an 180 de Jésus-Christ. Il se fit estimer de Commode, fils de l'empereur Marc-Aurèle, et devint professeur de rhétorique à Athènes. On a de lui un *Onomasticon*, ou Dictionnaire grec, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol. en grec et en latin, avec des notes; les éditions de Venise, 1502, et de Florence, 1520, in-fol., sont encore estimées.

POLLUX. *Voyez* CASTOR.

POLOGNE (LA), habitée successivement par les Sarmates, par les Suèves, les Goths et les Slavons, a conservé l'ancien gouvernement de ces peuples. Les nobles y sont seuls comptés pour citoyens; le peuple est esclave des seigneurs. L'élection du roi s'y fait à la pluralité des voix. L'archevêque de Gnesne, primat du royaume, a l'administration du royaume pendant l'interrègne; c'est lui qui convoque la diète et qui nomme le roi quand il est élu. Le roi n'a qu'un pouvoir subordonné au sénat, et le sénat lui-même ne peut faire aucune loi qu'elle n'ait été acceptée en diète à l'universalité des voix. Le premier roi chrétien de ce royaume est

* Boleslas, mort en . . .	1025
Micislas.	1034
Interrègne de six ans.	
* Casimir.	1059
Boleslas II.	1081
* Ladislas I.	1102
Boleslas III.	1139
* Ladislas II.	1146
Boleslas IV.	1174
Micislas II.	1178
Casimir II.	1195
Lescus V.	1203
Ladislas III.	1226
Boleslas V.	1279
Lescus VI.	1289
Boleslas, Henri, Ladislas, *ont le titre de gouverneurs jusqu'en*	1295
Premislas.	1296
* Venceslas, roi de Bohème,	1305
* Ladislas IV pour la 2e fois,	1333
* Casimir III.	1370
* Louis, roi de Hongrie. . .	1383
Interrègne de trois ans.	
* Ladislas V, duc de Lithuanie.	1434
* Ladislas VI.	1444
Interrègne jusqu'en	1447
Casimir IV.	1492
Jean Albert.	1501
Alexandre.	1507
* Sigismond I.	1548

*Sigismond II, jusqu'en . 1572
*Henri III, roi de France, jusqu'en 1574
*Etienne Battori, prince de Transilvanie. 1586
*Sigismond III. 1632
*Ladislas VII. 1648
Jean * Casimir jusqu'en . . 1669
Michel Ier. 1674
Jean * Sobieski. 1696
*Frédéric-Auguste de Saxe, jusqu'en 1705
*Stanislas, élu, jusqu'en . 1709
*Frédéric Auguste remonte sur le trône jusqu'à sa mort. . 1733
*Stanislas, élu de nouveau, ne possède pas. 1733
*Frédéric Auguste de Saxe, 1763
Stanislas Auguste II.

Voyez l'Histoire de Pologne, de Solignac, 5 vol. in-12; celle de Massuet, 4 vol. in-12; mais encore mieux l'Histoire universelle de Puffendorf.

POLONUS. *Voy.* MARTIN.

POLTROT DE MÉRO (JEAN), gentilhomme d'Angoumois, avait été élevé parmi les pages du baron d'Aubeterre. Il avait passé sa jeunesse en Espagne, avait pris la gravité et les manières de cette nation; il était petit, basané, de sorte qu'on ne l'appelait que l'Espagnol. De retour en France, il avait embrassé la religion protestante, et avait servi dans l'armée de M. de Soubise. Son humeur mélancolique s'allumait à la vue des progrès du duc de Guise sur les protestans; il disait hautement qu'il assassinerait ce tyran, et personne ne le croyait, parce qu'on le jugeait trop prudent pour publier un tel projet, s'il eût eu dessein de l'exécuter. Cependant M. de Soubise l'envoya à l'amiral de Coligni au mois de janvier 1563, et Feuquières le lui avait présenté comme un brave homme, sur l'habileté duquel il pouvait compter. L'amiral lui avait donné de l'argent, et l'avait envoyé dans le camp du duc de Guise en qualité d'espion. Poltrot était venu rendre compte de sa mission à l'amiral, qui lui avait donné cent écus pour servir d'Andelot, qui était dans Orléans en la même qualité. Poltrot fit connaissance avec quelques gens de la maison du duc pour s'y insinuer; mais jugeant trop de difficulté à tromper la vigilance de ceux de la maison, il résolut d'exécuter le projet qu'il avait formé quand le duc sortirait. Le 18 février il descendit de cheval dans un bois, se mit à genoux, et pria Dieu de lui ôter la pensée de tuer le duc, si elle venait du malin esprit, ou de lui en donner le courage si c'était sa volonté. Là-dessus, étant remonté à cheval, et son fanatisme lui donnant une nouvelle vigueur, qu'il crut venir d'en haut, il se cacha derrière une haie, d'où il lâcha un coup de pistolet dont la balle passa dans l'épaule par le défaut de la cuirasse. Poltrot, effrayé de ses remords, ne vit plus d'inspiration; il ne vit que le crime et la peine qui l'attendait; il courut toute la nuit, et se trouva le lendemain près du lieu d'où il était parti. Il fut arrêté, déclara qu'il avait fait ce coup à la sollicitation de Coligni, d'Andelot, Soubise, Bèze et un autre ministre qu'il ne nomma pas. Les accusés se défendirent, et ne convinrent que de l'avoir envoyé en qualité d'espion. Il déchargea ensuite les accusés; et dans le délire que l'approche des tourmens lui causait, il les chargea et déchargea de nouveau. Enfin le 18 mars il fut tenaillé et tiré à quatre chevaux.

POLUS ou POOL (RENAUD), très-célèbre cardinal, archevêque de Cantorbéri, et l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits, était proche parent des rois Henri VII et Édouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et se distingua dans les plus célèbres académies de l'Europe. Il s'acquit une estime générale par sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement. Le roi Henri VIII en particulier l'estima beaucoup; mais lorsque ce prince eut abandonné la religion de ses pères, Polus, n'ayant pu se résoudre à flatter sa passion, fut contraint de sortir du royaume. Henri VIII, irrité contre lui, mit sa tête à prix; mais le pape Paul III, qui l'avait fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pape, le cardinal Polus refusa d'être élu en sa place. Il fut employé en diverses légations, présida au concile de Trente et retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéri et président du conseil royal. Il s'appliqua alors avec

zèle à ramener les protestans dans le sein de l'église, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étaient opprimés. Peu de temps avant sa mort, ayant appris celle de la reine, il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria : « *Domine, salva nos, perimus; Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam.* » Il tomba ensuite dans l'agonie et mourut 15 heures après, le 25 novembre 1558, à 59 ans. On a de lui des Traités de l'unité ecclésiastique, imprimés à Rome, in-fol.; *De Officio summi pontificis; de ejusdem potestate*, où il suit les maximes ultramontaines, *Lovanii*, 1569, in-8°; *De concilio*, avec le précédent : un grand nombre de Lettres, Bresse, 1744 et 1748, 4 vol. in-4°, et d'autres ouvrages estimés. Louis Beccatelli, archevêque de Raguse, a écrit sa vie en italien, laquelle a été traduite en latin par André Dudith, à la tête du recueil de ses lettres.

POLYBE, roi de Corinthe, éleva le jeune OEdipe, qui avait été exposé aux bêtes, et le retint à sa cour comme s'il eût été son fils. *Voyez* OEdipe.

POLYBE, *Polybius*, très-célèbre historien grec, et l'un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, était de Mégalopolis, ville d'Arcadie, et fils de Lycortas, chef de la république des Achéens. Il se signala dans plusieurs expéditions contre les Romains, dans la guerre de Persée, et fut du nombre de ces mille Achéens qui furent emmenés à Rome pour avoir défendu leur liberté. Il y contracta une étroite amitié avec Scipion et Lélius. C'est dans cette ville qu'il composa son excellente histoire, après avoir fait divers voyages dans les lieux dont il devait parler. Elle était divisée en 40 livres; mais il ne nous en reste que les cinq premiers, avec des extraits de quelques endroits des autres. Nous en avons plusieurs éditions en grec et en latin, dont les meilleures sont celle de Paris en 1609, in-fol., et d'Amsterdam en 1670, in-8°, 3 vol. *cum notis variorum*. La publication de la première a été faite à Rome, 1473, in-fol. Dom Vincent Thuillier, bénédictin, en a donné une bonne traduction française avec les savans Commentaires du chevalier Folard, Paris, 1727, en 6 vol. in-4°. On y a joint un 7e vol. en Hollande. Polybe est regardé avec raison comme l'un des plus judicieux et des plus excellens historiens que la Grèce ait produits. Il accompagna Scipion l'Africain-le-Jeune, son ami, dans ses expéditions, et se trouva avec lui au siége de Numance. Il mourut à Mégalopolis, 121 avant J.-C., à 82 ans, d'une chute de cheval.

POLYCARPE (Saint), célèbre évêque de Smyrne, était disciple de saint Jean l'évangéliste, et prenait soin de toutes les églises d'Asie. Il fit un voyage à Rome vers l'an 160 de J.-C., pour conférer avec le pape Anicet. Ils parlèrent du jour de la célébration de la Pâque, question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur du temps du pape Victor. Il avait un si grand zèle pour la pureté de la foi, que quand on avançait quelque erreur en sa présence, il se bouchait les oreilles en s'écriant : « Ah! bon Dieu à quel temps m'avez-vous réservé! » et il s'enfuyait aussitôt. On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait: « Oui, répondit le saint évêque, je te reconnais pour le fils aîné de Satan. » Une autre fois ayant vu Cérinthe entrer dans un bain : « Fuyons, s'écria-t-il, de peur que le bain ne tombe sur nous. » De retour en Asie, il souffrit la mort pour la foi de Jésus-Christ, vers l'an 169. Son martyre est rapporté d'une manière très-élégante dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont. Il ne nous reste de saint Polycarpe qu'une seule épître écrite aux Philippiens, dans la Bibliothèque des Pères et dans Cotelier, et avec celles de saint Ignace, par Usserius, Londres, 1644 et 1647, 2 tomes in-4°. Saint Photin, premier évêque de Lyon, et saint Irénée, son successeur, étaient Grecs de nation et disciples de saint Polycarpe.

POLYCLÈTE, célèbre sculpteur grec, natif de Sicyone, vers 432 avant J.-C.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers 532 avant J.-C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire; mais dans la suite Oronte, gouverneur de Sardes, le surprit et le fit mourir en croix vers 524 avant J.-C.

POLYDECTE, petit-fils de Nep-

tune, roi de l'île de Sériphe, reçut chez lui Danaé et son fils Persée, qu'il engagea à aller combattre les Gorgones.

POLYDORE, fils de Priam et d'Hécube, fut confié à Polymnestor, qui le tua lors de la prise de Troie, pour s'emparer des trésors que Priam avait envoyés avec lui. Priam avait un autre fils de ce nom, tué par Achille. Il y eut un Polydore, fils de Cadmus, et un autre fils d'Hippomédon.

POLYDORE VIRGILE ou VERGILE, célèbre écrivain du 16e siècle, natif d'Urbin. Après s'être acquis beaucoup de réputation en Italie par ses ouvrages, il passa en Angleterre pour y recevoir ce qu'on appelait *le denier de saint Pierre*, et y fut fait archidiacre de Wels. Il retourna ensuite en Italie, où il mourut en 1555. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, dont le plus connu est celui *De inventoribus rerum*, en huit livres, Amsterdam, Elzévir, 1671, in-12, qui a été traduit en français. Les autres sont 1° un Recueil d'adages ou de proverbes, sujet sur lequel aucun des modernes n'avait encore travaillé; un Traité des prodiges en forme de dialogues, Bâle, 1545, in-8°; 3° des corrections sur Gildas; 4° une Histoire d'Angleterre en 27 livres, imprimée à Bâle en 1534, in-fol. Tous les ouvrages de Polydore Vergile sont bien écrits en latin, mais ils sont peu exacts et sans critique, ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante :

Virgilii duo sunt, alter Maro, tu Polydore,
Alter; tu mendax, ille poeta fuit.

POLYDORE DE CARAVACCIO, peintre célèbre. *Voyez* POLIDORE.

POLYEN, *Poliænus*, écrivain grec, natif de Macédoine, est auteur d'un Recueil de stratagèmes, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vérus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage en grec et en latin. Celle de Casaubon en 1589 est la première, et celle de Pancratius Masvicius, en 1691, in-8°, est la meilleure. Polyen vivait vers 180 de J.-C. Ses stratagèmes ont été traduits en français par dom Lobineau, sous ce titre, *Les ruses de guerre de Polyen*, en 2 vol. in-12.

POLYEUCTE, célèbre martyr d'Arménie avant le 4e siècle. Il est le sujet d'une des belles tragédies de Corneille.

POLYGNOTE, excellent peintre grec, natif de Thase, île de la mer Egée, se distingua surtout par une suite de tableaux qui renfermaient les principaux événemens de Troie. Il refusa les présens que les Grecs lui offrirent en cette occasion; ce qui charma tellement les Amphictyons, qui composaient le conseil général de la Grèce, qu'ils portèrent un décret solennel pour le remercier, par lequel décret ils ordonnèrent en même temps que dans toutes les villes où cet habile peintre passerait il serait logé et défrayé aux dépens du public.

POLYGONE, fils de Protée, et son frère Télégone, furent tués par Hercule, qu'ils avaient osé provoquer à la lutte.

POLYMNESTOR, roi de Thrace, eut les yeux crevés par Hécube, pour avoir tué Polydore.

POLYMNIE, l'une des neuf Muses, ainsi nommée des mots grecs πολυς, *beaucoup*, et μνεια, *mémoire*. Elle présidait à l'histoire, ou plutôt à la rhétorique. On la représentait avec une couronne de perles et une robe blanche, la main droite en action, comme si elle haranguait, et tenant de la gauche un caducée ou sceptre, pour marquer son pouvoir.

POLYPHÈME, cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avait qu'un œil au milieu du front. Il renferma Ulysse et ses compagnons dans sa caverne, pour les dévorer l'un après l'autre. Mais Ulysse ayant trouvé le moyen de l'amuser par ses narrations, et de l'enivrer, lui creva l'œil. Polyphème se tint à l'entrée de sa caverne, de façon que ses moutons ne pouvaient passer que l'un après l'autre; mais Ulysse et ses compagnons s'étaient attachés dessous, et se sauvèrent. Polyphème avait aimé Galathée, et avait écrasé contre un rocher Acis qu'elle lui préférait.

POLYPHONTE, tyran de Messène, massacra tous les princes de la maison royale, en usurpant le trône sur Cresphonte et Mérope. Mais un de leurs fils, nommé Téléphon, échappé au carnage, tua Polyphonte.

POLYXÈNE, fille de Priam et d'Hécube, se mariait avec Achille, quand

Pâris tua ce héros. Après la prise de Troie, Pyrrhus immola cette princesse sur le tombeau de son père.

POLYXO, prêtresse d'Apollon, excita les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avaient amené d'autres femmes de Thrace. Il y eut une autre Polixo, femme de Triptolème, qui fit pendre Hélène, pour avoir causé la guerre de Troie, où son mari avait été tué.

POMBAL (N. Carvalho, marquis de), naquit à Coimbre, d'une famille noble. Son génie vif, ambitieux, était propre à tout. D'abord il crut parvenir dans le parti des armes, et pour étayer son ambition il s'allia dans la maison d'Aveito. Mais cette maison ne lui fut d'aucun secours, et il changea de batterie. Il demanda à entrer dans le ministère; il eut peine à obtenir la place de secrétaire de l'ambassadeur à Vienne; il s'y rendit agréable aux deux cours; et, sa femme étant morte, il aspira à la fille du comte de Dauhn. Sa recherche fut agréée; mais on y mit la condition d'être nommé lui-même ambassadeur. Par ses intrigues et par ses amis, par l'appui même de la cour de Vienne, il l'obtint. Son mérite le fit connaître; son maître le désira pour ministre; c'était où il tendait; il fut rappelé pour en remplir les fonctions. A son entrée dans le ministère il considéra l'état déplorable de sa patrie; renfermée en Europe dans un petit espace, elle avait des possessions immenses dans les trois autres parties du monde; et cette puissance, qui devait être maritime, n'avait ni vaisseaux ni matelots; les terres étaient incultes; les Anglais faisaient tout le commerce d'importation et d'exportation; toutes les productions du pays se vendaient à vil prix aux étrangers, qui les rapportaient toutes fabriquées dans le pays. En peu de temps le marquis de Pombal eut vingt frégates et dix vaisseaux de guerre; il inspira à ses compatriotes le goût de l'agriculture, en faisant traduire dans la langue portugaise les meilleurs ouvrages des étrangers sur cette matière; on dit même qu'il en composa. Il attira dans le pays les étrangers pour y manufacturer et apprendre leurs arts aux Portugais. Les Anglais qui achetaient les vins des cultivateurs ne purent plus les acheter que d'une compagnie, qui avait seule le droit de les vendre aux étrangers; c'était un malheur pour les cultivateurs, mais en y mettant un plus haut prix la compagnie pouvait faire rentrer plus d'argent dans le royaume. Les Anglais continuèrent d'être bien reçus dans tous les ports du royaume, les étrangers le furent également, et les Anglais ne purent plus exercer le monopole de l'exclusion. Les projets du marquis de Pombal étaient grands; ils étaient louables; mais il en a perdu tout le fruit par une cupidité insatiable. Il fit venir des étrangers; mais il leur vendait des priviléges exclusifs, de faire tel ou tel commerce, d'exercer tel ou tel art. Les Portugais n'étaient pas à portée de profiter de leur industrie; le peuple n'était pas maître de vendre ses denrées à qui il lui plaisait; il fallait les vendre à un compagnie privilégiée, qui y mettait le prix. C'était une compagnie qui faisait le commerce du Brésil, une autre faisait celui des Indes, sous de grosses redevances, que le ministre croyait obtenir plus sûrement d'une compagnie que des particuliers. Les impôts furent extrêmes sur l'importation et sur l'exportation; ainsi la tête était gonflée, et les membres desséchés. L'activité parut renaître, et la misère des Portugais fut la même; il n'y eut que quelques particuliers qui s'enrichirent. Les loteries achevèrent la misère du peuple; l'envie d'en sortir leur faisait sacrifier tout leur argent à cette chimère, et les laissait sans ressource; qui croirait qu'une de ces loteries était au profit d'une abbesse, sœur du ministre? Il avait des vignes, des manufactures à lui; il poussa la barbarie jusqu'à interdire des manufactures semblables, jusqu'à faire arracher des vignes pour faire valoir les siennes. Ces actes de despotisme firent crier la nation; il y eut des émeutes, qui ne firent que resserrer les chaînes des malheureux Portugais. A son entrée dans le ministère, le marquis de Pombal avait gagné la confiance de son maître; il savait enchaîner sa volonté, pour que personne ne pût résister à la sienne. Les Portugais virent leur pays en proie à la délation; les grands disparaître pour habiter des cachots; les prisons se remplir de gens de tous états:

on vivait en méfiance les uns des autres, comme à Rome dans les temps les plus malheureux. Le ministre sentait bien qu'une pareille conduite lui suscitait des ennemis ; il se fit une garde, et l'on ne parvenait à lui qu'en traversant une troupe de militaires. Quand il sortait, quarante gardes, l'épée nue, environnaient son carrosse, tandis que le roi, respecté de ses sujets, n'avait pour gardes que quelques soldats de la garnison. Le tremblement de terre qui renversa Lisbonne en 1757 est l'époque la plus glorieuse du marquis de Pombal; rassurer des citoyens effrayés, porter des secours aux blessés, retirer des malheureux écrasés sous des débris, conserver les effets renfermés dans les ruines des maisons, fournir des vivres à des gens qui n'ont pas le moyen de s'en procurer, rebâtir une ville immense en peu de temps sont des traits qui auraient comblé le ministre de gloire, si, après s'être montré grand, humain une fois, il n'était retourné à ses anciens erremens de fonder son empire sur la terreur et l'effroi. L'effet en fut un attentat à la vie du roi en 1758 ; le coup fut manqué ; les coupables ignorés. Chacun se tenait dans un morne silence, s'observait, de peur de faire naître des soupçons. Les coupables furent enfin découverts et punis ; les jésuites, qu'il impliqua dans cette conjuration, furent proscrits. *Voyez* AVEIRO, MALACRIDA. Son règne n'est plus qu'un tissu d'injures faites surtout à la noblesse, qui ne put parvenir aux emplois militaires; les parens, les créatures du ministre obtinrent seuls les distinctions militaires. Les prisons ne suffirent plus à contenir ceux que le tyran y destinait ; il les faisait exporter en Asie, en Afrique. Enfin la mort du roi, arrivée en 1777, mit fin à ces calamités. Le marquis de Pombal fut exilé ; ceux qui étaient privés de la liberté y furent rendus. Le ministre eut bientôt à redouter le sort du ministre de Charles XII. Une commission fut nommée pour lui faire son procès ; mais le jugement n'eut pas d'exécution, on le laissa mourir tranquillement en 1782, dans un âge très-avancé.

POMÈRE (JULIEN), *Pomerius*, natif de Mauritanie, passa dans les Gaules, et y fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. On dit qu'il demeura long-temps à Arles. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre de la Vie contemplative, ou des Vertus et des Vices, qu'on a long-temps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses œuvres. *Voyez* Julien.

POMFRET (JEAN), poète anglais, né en 1667, était fils de M. Pomfret, recteur de Luton dans le comté de Bedford. Son fils y commença ses études, et les acheva dans l'université de Cambridge. Il vint à Londres en 1703 pour prendre possession d'un bénéfice considérable, au sujet duquel il essuya beaucoup de tracasseries de la part du docteur Henri Compton, pour lors évêque de Londres, qu'on avait prévenu contre lui au sujet de quelques vers auxquels on avait donné une fausse interprétation. Pomfret mourut de la petite-vérole à Londres, dans la 36me année de sa vie. Ses principaux ouvrages sont le Choix de la vie, l'Amour triomphant de la raison ; un Essai pastoral sur la mort de la reine Marie ; des vers à un ami sur la douleur ; la raison, poëme, etc. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, in-12, en 1740. M. Trochereau a traduit le Choix de la vie.

POMET (PIERRE), habile marchand droguiste à Paris, né le 2 avril 1658, rassembla à grands frais de tous les pays les drogues de toute espèce, et se rendit célèbre par son livre intitulé *Histoire générale des drogues simples et composées*, etc., imprimée en 1694, in-fol. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du Roi, et donna le catalogue de toutes les drogues contenues dans son ouvrage et une liste de toutes les raretés de son cabinet, dont il se proposait de publier la description; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris le 18 novembre 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accordait. Joseph Pomet son fils a fait réimprimer en 1735, en 2 vol. in-4°, l'Histoire générale des drogues. C'est le droguier le plus complet que l'on ait jusqu'à présent.

POMEY (FRANÇOIS), laborieux jésuite, a beaucoup travaillé pour l'instruction de la jeunesse. Il fut long-temps préfet des basses classes à Lyon,

où il mourut en 1673. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Dictionnaire français-latin, auquel on préfère celui du père Joubert, autre jésuite; 2° *Flos latinitatis*; 3° un *Indiculus universalis*; 4° des Colloques scolastiques et moraux; 5° *Libitina*, ou Traité des funérailles des anciens, en latin 6° *Pantheum myticum, seu fabulosa deorum historia*, in-12: c'est une mythologie exacte et méthodique. Elle a été traduite en français par M. Tenant, in-12; 7° *Novus Rhehoricæ candidatas*: c'est une mauvaise méthode de rhétorique, dont le père Jouvency a donné une nouvelle édition, 1712, in-12.

POMMERAYE (dom JEAN-FRANÇOIS), laborieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant M. Bulteau, auquel il était allé rendre visite, le 28 octobre 1687, à 70 ans. On a de lui, 1° l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, et celle *de Saint-Amand et de Sainte-Catherine* de la même ville, in-fol.; 2° l'*Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol.: c'est le meilleur de ses ouvrages; 3° un Recueil des Conciles et synodes de Rouen, in-4°; 4° l'*Histoire de la Cathédrale de Rouen*, in-4°; 5° *Pratique journalière de l'aumône*, petit ouvrage pour exhorter à donner à ceux qui quêtent pour les pauvres. Les ouvrages de ce bénédictin sont écrits sans agrément, et ne sont pas toujours exacts; mais ils renferment des recherches curieuses et importantes.

POMONE, déesse des jardins et des fruits, selon la fable, fut aimée par Vertumne.

POMPADOUR (JEANNE-ANTOINETTE POISSON, marquise de), était mariée à M. d'Etioles, quant elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Chateauroux. Elle conserva son crédit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1764, ce qui a donné lieu de publier en Hollande des Mémoires sous son nom, Liége, 1765, 2 vol. in-8°. Suivant l'usage, on l'y rend l'arbitre de la guerre et de la paix, de la faveur et de la disgrâce des ministres et des généraux; mais il ne faut pas se fier à ces assertions, ni adopter sans réserve les portraits des gens en place qui s'y trouvent.

POMPADOUR (GEOFROI DE), successivement évêque d'Angoulême, de Périgueux et du Puy, grand-aumônier du roi, le servit encore en qualité de président de la cour des Aides et des comptes. Il mourut à Paris en 1514. Il descendait d'une famille du Limousin, connue dès le 12e siècle, qui s'est éteinte en 1722.

POMPÉE-LE-GRAND (*Cneius Pompeius Magnus*), fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, naquit le 30 septembre 106 avant J.-C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son père, qui était grand capitaine, et dès l'âge de 23 ans il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe, 81 avant J.-C. Après la mort de Sylla il obligea Lépidus de sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une seconde fois, 73 avant J.-C., n'étant encore que simple chevalier romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, pénétra par ses victoires dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie, soumit les Colques, les Achéens et les Juifs, et retourna en Italie avec plus de puissauce et de grandeur que les Romains ni lui-même n'auraient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen, ce qui le fit recevoir avec une joie extrême, 61 avant J.-C. Pompée triompha pendant deux jours avec une magnificence extraordinaire, et mit dans le trésor public de plus grandes sommes qu'il n'y en était jamais entré par les victoires d'aucun autre général. Sa gloire lui suscita des ennemis et des jaloux; il s'unit à Crassus et à César pour les repousser. C'est ce qu'on appelle le premier triumvirat. Mais sa gloire et ses prospérités semblaient être obscurcies par celles de César, et celui-ci ne voulant point de maître, ni

l'autre d'égal, la jalousie se mit bientôt entre ces deux grands hommes. Julie, fille de César, que Pompée avait épousée, et Crassus, leur ami commun, entretinrent pendant quelque temps l'union et la concorde entre eux; mais après leur mort, Pompée s'étant fait donner le gouvernement d'Espagne, et voulant que César quittât le commandement des armées dans les Gaules, pour venir à Rome en simple particulier demander le consulat, César refusa d'obéir, et la guerre fut déclarée. Pompée sortit de Rome avec les consuls et le sénat, et passa en Epire; mais César, après avoir défait les lieutenans de son rival en Espagne, alla le joindre et le défit à la célèbre bataille de Pharsale, 48 ans avant J.-C. Après cette victoire si fatale à la liberté des Romains, Pompée se sauva en Egypte, où le roi Ptolomée lui fit couper la tête par un esclave nommé Photin. Ainsi périt ce grand homme, dans la 58e année de son âge, après avoir été trois fois consul, avoir triomphé de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, et être parvenu, peu d'années auparavant, au plus haut comble de gloire et de grandeur. Cicéron assure qu'il était né pour les grandes choses et qu'il était capable d'atteindre au plus haut degré d'éloquence, s'il n'eût mieux aimé suivre son inclination militaire. Pompée usa de sa puissance avec beaucoup de modération, et sa mort fut très-sensible aux Romains. Il laissa deux fils. Cnéius Pompée, l'aîné, se rendit formidable en Espagne, où il fut vaincu par César à la bataille de Munda, 45 avant J.-C., et tué quelques jours après. Sextus Pompée, le plus jeune, qui avait aussi été vaincu à la bataille de Munda, se rendit maître de la Sicile; puis ayant été entièrement défait par Auguste et par Lépidus, il passa en Asie, où il se soutint quelque temps; mais il fut enfin tué par ordre de Marc-Antoine, 35 ans avant J.-C.

POMPÉE. *Voyez* TROGUE POMPÉE.

POMPEIA, troisième femme de Jules César, fille de Q. Pompée, fut soupçonnée d'avoir eu un commerce illicite avec Clodius, qui s'était glissé dans la maison pendant les cérémonies de la bonne déesse. César la répudia.

POMPEIO LEONI, sculpteur italien, fut appelé par Philippe II pour orner l'Escurial. On y distingue les quinze statues et le célèbre crucifix de bronze qui décorent le maître-autel.

POMPONACE (PIERRE), fameux philosophe du 15e siècle, naquit à Mantoue le 16 septembre 1462. Il était de si petite taille, qu'il ne s'en fallait guère qu'il ne fût un nain; mais il avait beaucoup d'esprit et de génie. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire, et publia un livre sur l'immortalité de l'âme, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et que l'on ne la peut prouver que par l'Ecriture sainte et par l'autorité de l'Eglise. Ce Livre fit grand bruit, avec raison, et fut vivement attaqué. Mais Pomponace en fit l'apologie; et ayant pris le cardinal Bembe pour juger son différend, on dit que cet habile cardinal n'y trouva rien de contraire à la foi; que le maître du sacré palais pensa de même, et que les inquisiteurs en permirent une seconde édition. Pomponace mourut à Bologne, d'une rétention d'urine, en 1526, à 64 ans. Il avait été marié deux fois et n'avait eu qu'une fille. Outre son livre de l'immortalité de l'âme, on a de lui un traité des Enchantemens, dans lequel il soutient qu'ils ne doivent point être attribués au démon, ce qui le fit mettre à l'*Index*, et quelques autres ouvrages en latin imprimés, à Venise, 1525, in-fol. Il s'était fait cette épitaphe :

Hic sepultus jaceo. Quare? nescio; nec si scis aut nescis, curo. Si vales, bené est : vivens valui. Fortasse nunc valeo. Si, aut non dicere nequeo.

POMPONE. *Voyez* BELLIÈVRE.

POMPONIUS SECUNDUS (P.), célèbre poète latin, fut consul l'an 18 et l'an 40 de J.-C. Il avait fait plusieurs tragédies, dont Pline et Quintilien font un grand éloge. On trouve des vers de lui dans *Corpus Poetarum* de Maittaire.

POMPONIUS MELA, célèbre géographe, natif de Mellaria, dans le royaume de Grenade, est auteur d'une bonne géographie intitulée *De situ orbis*, en 3 livres, dont la première édition est de 1471, in-4°, et les meilleures celles de Leyde en 1646, in-12, de Gronovius, 1722, in-8°, qui se

joint aux éditions *cum notis variorum*; la dernière est de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°. Il vivait dans le premier siècle de l'Eglise.

POMPONIUS LÆTUS ou SABINUS (JULIUS), savant écrivain du 15e siècle, nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit à Amendolara, dans la haute Calabre. On dit qu'il était fils naturel d'un prince de Salerne, de la maison de San-Séverino. Ayant été faussement accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise et revint dans la suite à Rome, où il vécut en philosophe suspect d'impiété et d'athéisme; mais il se convertit et mena une vie chrétienne quelques années avant sa mort, arrivée en 1497, étant si pauvre qu'il fut contraint de se faire porter à l'hôpital pendant la maladie dont il mourut. On lui donne aussi le nom de Julius Pomponius Sabinus, et de Pomponius Fortunatus. On a de lui un Recueil d'ouvrages, Mayence, 1516, in-4°, qui contient la plus grande partie des suivans : 1° un Abrégé de la vie des Césars depuis la mort de Gordien jusqu'à Justinien III, 1588, in-fol.; 2° un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil imprimé à Bâle, sur ce sujet, 1533, in-fol.; 3° un autre des Magistrats romains, in-4°; 4° *De sacerdotiis; de legibus ad M. Pantagathum*, in-4°; 5° dix Epîtres familières; 6° *Vita Statii poetæ et patris ejus; De arte grammaticâ*, Venise, 1484, in-4°; des éditions de Salluste, de Pline le jeune, et de quelques écrits de Cicéron; des Commentaires sur Quintilien, sur Columèle et sur Virgile, etc. Sabellicus, son disciple, a écrit sa vie. On dit qu'on était si avide de l'entendre, qu'on retenait des places dans son école dès le milieu de la nuit, parce qu'il faisait ses leçons dès la pointe du jour. Il avait eu deux filles fort savantes.

POMPONIUS ATTICUS. *Voyez* ATTICUS.

PONA (FRANÇOIS), né à Vérone en 1594, y exerça la médecine et mourut vers 1652; On a de lui *Medicina animæ*, 1629, in-4°; *La Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4° : c'est un entretien avec sa lampe, qui, suivant les principes des pythagoriciens, était animée d'une âme qui avait passé par plusieurs corps. *Saturnalia*, 1632, in-8°; des Tragédies et Comédies, etc.; l'*Ormondo*, 1635, in-4° : c'est un roman. La *Galeria delle donne celebri*, 1641, in-12; l'*Adamo, poema*, 1664, in-16; la *Messalina*, roman, in-4°; *Della contraria forza di due belli occhi*, in-4°, etc.

PONCE (PAUL), sculpteur florentin, s'est rendu célèbre en France, sous les règnes de François II et de Charles IX. On voyait aux Célestins de Paris plusieurs de ses ouvrages, qui ont fait admirer ses talens, et qui ont attiré les curieux dans cette église, surtout la colonne et l'urne qui contenaient le cœur de François II.

PONCE DE LARAZE, gentilhomme du diocèse de Lodève dans le 12e siècle. Après avoir déshonoré long-temps sa noblesse par ses brigandages et ses violences, et s'être rendu le fléau de sa province, se sentit subitement touché de Dieu, et prit aussitôt la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Ayant communiqué son dessein à sa femme, elle l'approuva, puis elle entra avec sa fille dans le monastère de Drinon. Elle avait aussi un fils, que Ponce offrit au monastère de Saint-Sauveur de Lodève. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, il paya tous ses créanciers, et tous ceux à qui il avait fait quelque tort. Il se rendit ensuite à Lodève le dimanche des Rameaux, avec six compagnons de ses désordres, qu'il avait gagnés à Dieu, et ayant attendu que la procession fût arrivée à la place publique, où l'on avait dressé une estrade, pour faire de là un sermon au peuple, il s'y fit conduire la corde au col, et les épaules découvertes, se faisant frapper de verges par ceux qui l'accompagnaient. Là, étant monté sur l'estrade, il se prosterna aux pieds de l'évêque, et lui présenta un papier, où il avait écrit tous ses péchés, le conjurant de le faire lire devant le peuple. Le prélat le refusa d'abord; mais Ponce fit tant d'instances, qu'il fallut le satisfaire. Cet exemple singulier de pénitence et d'humilité fut l'occasion de la conversion de plusieurs personnes. Quand il eut achevé de payer ce qu'il devait, et de réparer avec usure tous les torts qu'il avait faits, il alla avec ses six compagnons à Saint-Jacques en Galice

et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé Salvanès, qu'Arnauld du Pont, qui en était seigneur, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémar, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE (Constantin). *Voy.* Fuente.

PONCE DE LÉON (Basile), savant canoniste et théologien, natif de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de saint Augustin, à Salamanque, et enseigna la théologie et le droit canon à Alcala avec une grande réputation. Il mourut à Salamanque en 1629. Ses principaux ouvrages sont 1° *De sacramento confirmationis*; *De sacramento matrimonii, cum appendice de matrimonio catholici cum hæretico*, in-fol; 2° *De impedimentis matrimonii*, in-4°; 3° diverses questions tirées de la théologie scolastique et de la positive, en latin, etc.

PONCE-DE-LÉON (Gonsalve Marin), excellent traducteur, natif de Séville, était très-habile dans la langue grecque. Il a traduit en latin les OEuvres de Théophane, archevêque de Nicée, et le *Physiologue* de saint Epiphane. Ses traductions sont exactes et très-estimées.

PONCET. *Voy.* Rivière.

PONCHER (Etienne), célèbre évêque de Paris, était fils de Martin Poncher, échevin de Tours, et receveur des aides au pays du Maine. Il devint d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de Tours, puis conseiller-clerc au parlement de Paris en 1485; président aux enquêtes en 1498, et évêque de Paris en 1503. Il fut fait garde des sceaux de France en 1512, ambassadeur de France en Espagne en 1517, puis en Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet. Etienne Poncher eut part aux grandes affaires de son temps. Il fut pourvu de l'archevêché de Sens en 1519, et mourut à Lyon le 54 février 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les sacremens. Il les publia en 1514. Elles sont estimées.

PONCHER (François), neveu du précédent, et fils de Poncher, secrétaire du roi, général des finances, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1510, et succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère du roi François Ier, et ayant manœuvré sourdement en Espagne en 1525, pour prolonger la prison du roi, et pour empêcher que la duchesse d'Angoulême n'eût la régence, ses intrigues furent découvertes, et on le renferma par ordre du roi à Vincennes, où il mourut le 1er septembre 1532. Il a composé des *Commentaires sur le droit Civil*, qu'il dédia à Etienne Poncher son oncle. Cette famille a pris fin en Jean, maître des requêtes en 1553, mort sans enfans.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph Ansquer de), né à Quimper le 24 septembre 1730, entra chez les jésuites. Rendu à lui-même lors de leur dissolution, il s'occupa de littérature, en analysant les Traités de Sénèque, des bienfaits et de la clémence, 1776, in-12, et en publiant le *Code de la raison, ou principes de Morale*, 1778, 2 vol. in-12; des pièces fugitives qui se trouvent dans des journaux. Il est mort au château de Bardy près de Pithiviers le 13 janvier 1783.

PONCY DE NEUVILLE (Jean-Baptiste), natif de Paris, se fit jésuite à l'âge de 16 ans, et enseigna les humanités et la rhétorique à Mâcon avec applaudissement. Il quitta la société des jésuites en 1728, prêcha avec succès dans différentes églises de Paris, et remporta sept fois le prix des Jeux floraux de Toulouse, mais il n'en devint pas plus à son aise, et il fut obligé en 1735 d'entrer en qualité de précepteur auprès d'un neveu du cardinal de Polignac, au collége d'Harcourt à Paris, où il mourut d'une fièvre maligne, le 27 juin 1737, à 39 ans. On a de lui plusieurs pièces de vers français, et quelques écrits en prose, dont la plupart sont imprimés dans les Mercures. Il y a de l'esprit et de la facilité dans sa versification.

PONIATOVIA. *Voy.* KOTTER.

PONS (JEAN-FRANÇOIS DE), naquit en 1683 à Marly près de Paris; ayant été pourvu d'un canonicat de la collégiale de Chaumont, où son père était chevalier d'honneur du présidial, ce bénéfice lui fut disputé; mais il gagna son procès au parlement en 1709, avec dépens et restitution de fruits. Ce succès fut suivi peu de temps après de la démission volontaire de son canonicat, ayant résolu de se fixer à Paris. Il se lia surtout avec M. de la Motte, dont il était l'apologiste outré, car il alla jusqu'à entreprendre la défense de sa pitoyable *Iliade*, ce qui ne fait point d'honneur à son goût. L'abbé de Pons sentant sa santé s'affaiblir de jour en jour, retourna à Chaumont dans le sein de sa famille, en 1727, et y mourut avec de grands sentimens de piété et de religion, en 1732. Il n'était que sousdiacre. On a imprimé à Paris, en 1738, *les OEuvres de l'abbé de Pons*, in-12: ce qu'il y a de meilleur dans ce recueil est le *factum* qu'il fit pour l'affaire de son canonicat; un nouveau Système d'éducation; et quatre Dissertations sur les langues, et sur la langue française en particulier. Il y a de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un style affecté, et tous les défauts de la Motte, dont il n'avait pas le mérite.

PONT (le royaume de), dans l'Asie-Mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé parce qu'il était en partie le long du Pont. On prétend que Darius, fils d'Hystaspe, en établit pour premier roi,

Artabaz, avant J.-C. 486

On connaît à peine le nom de sept de ses successeurs jusqu'à Pharnace, 183; Mithridate V, ou Evergètes, 157; *Mithridate VI ou Eupator, 123; à sa mort le Pont fut réduit en province romaine; les Romains y nommèrent cependant encore quelques rois.

*Pharnace	64
Darius	39
Mithridate	29
Polémon	21

Ce royaume fut ensuite gouverné par des proconsuls comme les autres provinces romaines. *Voyez* comme à Argos.

PONT-DE-VESLE (ANTOINE DE FERRIOL, comte de), fils d'un président au parlement de Metz, était né le 1er octobre 1697. Son père le destinait à remplir une charge de conseiller au parlement; mais les occupations de cette charge étaient si contraires à son naturel gai et enjoué, qu'il obtint de ses parens qu'il ne l'occuperait pas; il eut une charge de lecteur du roi et d'intendant-général des chasses, qui ne l'empêchèrent pas de suivre son goût pour les bonnes sociétés dont il faisait les délices par ses talens agréables, surtout par sa facilité de faire des chansons. Il mourut sans avoir été marié, le 3 septembre 1774. On a de lui les comédies du *Complaisant*, *le Fat puni*; *le Somnambule*, *le comte de Marseille*: cette dernière n'a pas été imprimée; il avait aussi travaillé au *Siége de Calais* et aux *Malheurs de l'amour*, qui ont paru sous le nom de madame de Tencin sa tante, sœur du cardinal de ce nom; son goût pour le théâtre lui en avait fait faire une collection presque universelle, dont le catalogue a paru après sa mort, in-8o. Il était neveu de M. de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui a fait peindre les figures des Levantins, dont il a fait graver cent estampes qui ont paru avec l'explication, 1715, in-fol. Il doit y avoir trois estampes doubles qui manquent quelquefois; ce sont le mariage, l'enterrement des Turcs et la danse des dervis. Les tableaux originaux étaient chez M. le comte de Pont-de-Vesle, d'où ils ont passé chez M. le prince de Conti.

PONT (LOUIS DU), jésuite, natif de Valladolid en Espagne, s'est rendu célèbre par ses livres de piété. Il enseigna la philosophie et la théologie avec réputation, et passa pour un excellent maître de la vie spirituelle. Il mourut saintement le 27 février 1624, à 70 ans. Ses Méditations ont été traduites en français, Paris, 1683, 3 vol. in-4o, et 6 vol. in-12. Le père Brignon les a fait réimprimer en 1702, 3 vol. in-4o, et 7 vol. in-12. Nicolas Frizon en a donné un abrégé, Châlons, 1712, 4 vol. in-12, et le père Cachupin, jésuite, a écrit sa vie.

PONTAC (ARNAUD DE), savant évêque de de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par

l'assemblée du clergé, tenue à Melun, pour faire au roi Henri III des remontrances qui se trouvent dans les Mémoires du clergé. Il composa encore des Commentaires sur Abdias, 1566, in-4°, des Notes sur la chronique d'Eusèbe, et un Traité de Controverse contre Duplessis Mornai. Il mourut au château de Jouberthes le 4 février 1605.

PONTANUS (Louis), habile jurisconsulte du 15e siècle, natif de Cerreto, bourg d'Ombrie, fut protonotaire du saint Siége, et mourut de peste à Bâle, pendant la tenue du Concile, le 9 juillet 1439, à 30 ans.

PONTANUS (*Octavius*), théologien et jurisconsulte du 15e siècle, natif de Cerreto, s'acquit l'estime du pape Pie II, qui l'envoya en 1459, en qualité de nonce, pour régler les différends de Ferdinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut envoyé à Bâle, et nommé cardinal; mais il mourut dans ce voyage sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'Épîtres, et un autre de Réponses à des consultations de droit

PONTANUS (*Joannes-Jovianus*), philosophe, poëte, orateur et historien du 15e siècle, né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse-le-Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Dans la révolte des seigneurs du royaume de Naples, contre Ferdinand, où son fils Alphonse était entré, Pontanus tâcha de les réconcilier, et il y réussit. Chagrin de n'en avoir pas été récompensé par Ferdinand, il fit un dialogue peu mesuré de l'ingratitude, et tomba lui-même dans ce vice, en louant dans un discours public, avec une basse flatterie, Charles VIII, qui s'était emparé du royaume de Naples en 1495, et en décriant dans ce même discours la maison d'Aragon, dont il avait reçu tant de bienfaits. Cependant Ferdinand II, ayant chassé les Français, lui continua sa charge de secrétaire; ce qui fut admiré avec raison comme un acte de générosité digne d'un grand prince. Pontanus mourut en 1503, à 78 ans. On a de lui l'Histoire des Guerres de Ferdinand Ier et de Jean d'Anjou, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers et en prose, tous écrits en latin, et imprimés à Bâle en 1556, en 4 vol. in-18; celle des Aldes, 1518 et 1519, 3 vol. in-8°, est plus estimée.

PONTANUS, ou DU PONT, (Pierre), savant grammairien du 16e siècle, natif de Bruges, fut surnommé l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de trois ans; cela ne l'empêcha pas de devenir fort savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation. C'était un homme d'une grande probité et très-réservé dans ses écrits. Les principaux sont une Rhétorique et un Traité de l'Art de faire des vers. Il y attaque Despautère en quelques endroits.

PONTANUS (Jacques), habile jésuite, natif de Brugg, ville de Bohème, enseigna long-temps les belles-lettres en Allemagne avec réputation, et mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin des Instructions poétiques, 1602, in-8°; des Commentaires sur Ovide, 2 vol.; des Traductions de divers auteurs grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers.

PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemarck, et de la province du Gueldre, était originaire de Harlem. Il naquit en Danemarck, où ses parens étaient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick en 1640, à 69 ans, laissant une fille, après y avoir enseigné la médecine et les mathématiques. Ses ouvrages sont 1° *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, in-fol.; 2° *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, in-12; 3° *Rerum danicarum historia*, in-fol. Cette histoire, qui est estimée, va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Leipsick, 1740, in-fol. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern Ier et des cinq rois suivans. L'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus; 4° *De Rheni divortiis et accolis populis, adversus Ph. Cluverium*, 1617, in-4°, livre savant et judicieux; 5° *Discussiones historicæ*, in-8°; 6° *Historia Geldrica*, in-fol.; 7° *Origines Francicæ*, in-4°, assez

bon; 8° la Vie de Frédéric II, roi de Danemarck et de Norwégé, publiée en 1737, par M. Georges Krysing, docteur en médecine à Flinsbourg. Pontanus a encore laissé en manuscrits plusieurs ouvrages, entre autres une Bibliothèque des femmes qui sont devenues illustres par leur science. Il fit aussi des vers, Amsterdam, 1634, in-12, mais fort mauvais; ce que Schreverius lui fit bien sentir à l'occasion que voici: Pontanus lui proposa une énigme, dont le mot était un trou, en ces termes: « Dites-moi ce qui devient plus grand plus on en ôte?

Dic mihi quid majus fiat, quo plura demas?

Schreverius lui repartit sur-le-champ: C'est Pontanus; qui lui ôterait ses vers, il en serait bien plus grand homme.

Pontano demas carmina, major erit.

PONTAS (Jean), célèbre casuiste, naquit à Saint-Hilaire de Harcourt, au diocèse d'Avranches, le dernier de décembre 1638. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul en 1663. Trois ans après il se fit recevoir docteur en droit canon et en droit civil, et devint vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant 25 ans, et fut ensuite sous-pénitencier à Paris. Il mourut en cette ville le 27 avril 1728, à 90 ans. On a de lui 1° un grand *Dictionnaire des cas de conscience*, dont la plus ample édition est en 3 vol. in-fol., de 1741: M. Collet en a donné un abrégé en 2 vol. in-4°; 2° *Scriptura sacra ubiquè sibi constans*, in-4°, ouvrage où il concilie les contradictions apparentes du *Pentateuque*; 3° des *Entretiens spirituels pour instruire, exhorter et consoler les malades*, et un grand nombre d'autres livres de piété.

PONTAULT DE BEAULIEU (Sébastien), célèbre ingénieur et maréchal-de-champ des armées de France, après s'être signalé dans un très-grand nombre de siéges et de combats, employa son loisir à dessiner et à faire graver toutes les expéditions militaires du règne de Louis XIV, qu'il accompagna de discours instructifs. Il mourut le 17 août 1674. Madame Reine de Beaulieu, épouse de Jean-Baptiste Hamon, sieur des Roches, sa nièce, fit continuer et achever son ouvrage qui est très-estimé, 1694, 2 vol. in-fol. avec les explications.

PONTBRIAND (René-François du Breuil de), Breton, abbé de Lanvaux, chanoine et grand chantre de la cathédrale de Rennes, est mort dans cette ville en 1767. Il a donné au public *Nouvelles vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8°; *l'Incrédule détrompé*, 1752, in-8°; *Essais de grammaire française*, 1754, in-8°; *Pélerinage du calvaire*, 1751, in-18.

PONTCHARTRAIN (Paul-Phelypeaux de), né en 1569, devint secrétaire d'état en 1610. Peu de temps avant la mort de Henri IV, Marie de Médicis, sa protectrice, n'eut qu'à se louer de son zèle pendant les troubles de sa régence; il mourut en 1621. Ses Mémoires ont été imprimés à la Haie, 1720, 2 vol. in-8.

PONTCHARTRAIN (Louis-Phelypeaux de), petit-fils du précédent, fut contrôleur général en 1689, ministre et secrétaire d'état en 1690, et chancelier de France en 1699; il s'en démit volontairement en 1714, et mourut en 1727, à 85 ans. Le comte de Maurepas, qui a mérité la confiance de Louis XVI par sa probité et son intelligence dans les affaires, est son petit-fils. Cette famille a produit d'habiles gens dans plusieurs de ses branches.

PONT-CHASTEAU (Sébastien-Joseph du Cambout de), s'est rendu fameux dans le dernier siècle par son attachement à MM. de Port-Royal. Il était né le 29 janvier 1634, d'une famille illustre et ancienne. Son père était cousin-germain des cardinaux de Richelieu et de Lyon. Il se vit chargé de trois abbayes dès sa jeunesse, et ayant de l'esprit, des talens, des connaissances, et l'art de plaire et de se faire rechercher des meilleures compagnies, il pouvait aspirer aux plus grandes places; mais s'étant mis sous la direction de M. de Singlin, il conçut dès lors le dessein d'abandonner tous ses biens et de se consacrer à la pénitence. Cette première ferveur ne fut pas de longue durée, et il se dégoûta peu à peu de la retraite et du silence. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne, et de retour à Paris en 1653,

il pensa faire un mariage avantageux avec une demoiselle qui mourut peu de temps après M. de Pont-Chasteau fit alors un nouveau voyage à Rome, et résolut enfin de quitter entièrement le monde. Il disait depuis, en parlant des cardinaux de Richelieu et de Lyon, qui avaient sur lui de grands desseins de fortune, que « Dieu avait tué deux hommes pour le sauver. » Ce fut le jeudi saint de l'an 1662, que M. de Pont-Chasteau prit une résolution efficace de renoncer entièrement au monde. Il se démit de ses bénéfices, disposa de son patrimoine, et ne se réserva que deux cents écus de rentes viagères sur l'Hôtel-de-ville. Il fut reçu de nouveau à Port-Royal, après bien des instances, et il s'y chargea, en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions les plus basses et les plus laborieuses. Obligé de sortir de Port-Royal en 1679, M. l'évêque d'Alet l'engagea d'aller à Rome, où il agit avec zèle en faveur de ses amis de Port-Royal. Il y demeurait sous un nom emprunté, lorsque la cour de France, en ayant été informée, demanda son expulsion de Rome. Il se retira dans l'abbaye de Haute-Fontaine en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans dans la pénitence la plus austère. Quelques affaires de charité l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade, et y mourut le 27 juin 1690, à 57 ans. Le voyage qu'il fit en 1664 à l'île de Noordstrant en Danemarck, dans laquelle il avait mis du bien, a fourni bien des réflexions à la critique. C'est lui qui est l'auteur des deux premiers volumes de la Morale pratique des jésuites, dont M. Arnauld a fait les six autres. Sa Lettre écrite à M. de Péréfixe en 1666 en faveur de M. de Saci, qui avait été mis à la Bastille, a été imprimée. Il a aussi traduit en français les Soliloques de M. Hamon, sur le psaume 118. Il est encore auteur de la manière de cultiver les arbres fruitiers, donnée sous le nom de Le Gendre, Paris, 1652, in-12.

PONTEDERA (Julien), natif de Pise, fut professeur de botanique à Padoue, au commencement du 18e siècle; il y fit paraître *Compendium tabularum Botanicarum*, 1718, in-4°; *De florum naturâ*, 1720, in-4°.

PONTIEN (Saint), succéda au pape Urbain au mois de juin 230, et fut martyrisé pour la foi de Jésus-Christ en 235. Les deux Epîtres qu'on lui attribue sont supposées.

PONTIS (Louis de), gentilhomme de Provence, ainsi nommé de la terre de Pontis en Dauphiné, dont son père était seigneur, fut lieutenant dans le régiment des gardes, puis commissaire général des Suisses, sous le règne de Louis XIII, qui l'estimait beaucoup à cause de sa fidélité et de sa valeur. Cependant plusieurs obstacles s'étant opposés à l'élévation de M. Pontis, après avoir servi avec honneur sous trois rois, il quitta le service et se retira à Port-Royal-des-Champs, où il passa près de 20 ans, et où il mourut le 14 de juin 1670, à 87 ans. On a sous ce nom des Mémoires rédigés par Thomas du Fossé, en 2 vol. in-12. Ils sont agréables, intéressans et remplis de réflexions judicieuses, mais pas toujours exactes.

PONTIUS (Paul), excellent graveur des Pays-Bas, dont nous avons un grand nombre d'estampes d'après Rubens, Vandyck et Jordans. Elles sont très-estimées. *Voy.* Fuente.

PONTORNE, ou PONTORME (Jacques de), fameux peintre de Toscane, mort à Florence en 1556, à 63 ans. Ses premiers ouvrages firent sa réputation; mais ayant pris le goût allemand, il ne fit plus rien d'estimable, même quand il voulut revenir à la manière de Michel-Ange et de Raphaël.

PONTOUX (Claude), poète français et docteur en médecine, natif de Châlons-sur-Saone, d'une famille noble. Nous avons de lui des Élégies, des Stances, et d'autres pièces de poésie, 1579, in-16; *Gelodacrie amoureuse*, 1596; ce doit être 1569, in-16. Il mourut vers 1579. On a encore de Pontoux une traduction française de la Harangue de saint Basile-le-Grand à ses jeunes disciples et neveux, et d'autres ouvrages en prose.

POOL (Renaud). *Voyez* Polus.

POOLE (Matthieu), né à Yorck en 1624, devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres en 1648. Il proposa en 1658 un projet avantageux pour l'éducation de la jeunesse, lequel fut approuvé par les chefs des deux

chambres du parlement; mais ce projet fut abandonné dans la suite, à cause des affaires qui furent suscitées à Mathieu Poole. On le chassa de sa place en 1662, et il fut obligé de se retirer en Hollande, où il mourut en 1679, laissant un fils. On a de lui divers ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est intitulé *Synopsis Criticorum*, 1669 et suivantes, Londres, 5 tomes qui se relient en 9 volumes in-fol., réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.: la première est plus chère, la seconde plus ample. Il contient en abrégé les remarques des plus savans critiques et des plus habiles commentateurs sur l'Ecriture sainte, surtout celles des protestans.

POPE (Alexandre), très-célèbre poète anglais, naquit à Londres le 8 juin (vieux style) 1688, d'une famille noble et ancienne, originaire du comté d'Oxford, mais épuisée par les doubles taxes et les autres lois pénales qu'imposa le roi Guillaume, gendre de Jacques II, à ceux de la communion romaine. Le jeune Pope fit paraître de bonne heure un talent extraordinaire pour la poésie. Dès l'âge de 12 ans il composa une Ode sur la solitude, qui lui procura un grand nombre d'admirateurs; à 14 il fit son *Polyphème et Acis*, et à 16 il publia des Pastorales qui parurent aux Anglais dignes de Théocrite et de Virgile. C'est vers ce temps-là que Pope traduisit le 4e livre de la Thébaïde de Stace. Il composa ensuite son Messie, poëme sacré, à l'imitation du Pollion de Virgile. Il règne dans ce petit poëme un style si noble et si majestueux, et des pensées si belles et si sublimes, que les Anglais ne doutèrent plus que Pope ne fût l'un de leurs plus grands poètes. Sa réputation parvint au plus haut degré par son excellente traduction, en vers anglais, de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, chacun en 6 vol. in-8o. Il joignit à cette traduction des remarques savantes et judicieuses, avec une belle préface, qui a été traduite en français, et dans laquelle il donne une idée juste de la beauté du génie du poète grec et de l'excellence de ses deux poëmes. On assure que cette traduction valut à Pope cent mille écus. Mais sa gloire et son opulence lui firent des envieux. On l'attaqua dans plusieurs écrits publics, et on alla même jusqu'à se déchaîner sur sa taille et sur sa figure, en le traitant de bossu, de dégoûtant et de contrefait. Pope eut aussi ses apologistes. Il avait une jolie maison de campagne à Twickenham, à trois lieues de Londres, où il mourut d'une hydropisie de poitrine, dans le sein de l'église catholique, le 30 mai (vieux style) 1744, à 56 ans. Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, sont 1o les *Essais sur l'homme et sur la critique*, qui ont été traduits en vers français par M. l'abbé du Rénel, et en prose par M. de Silhouet et par l'abbé Millot; 2o *La Boucle de cheveux enlevée*, poëme ingénieux et galant, qui a aussi été traduit en français, mais dont les traductions ne rendent pas toutes les beautés de l'anglais. Pope fit ce poëme pour réconcilier deux familles d'Angleterre qu'une boucle de cheveux coupée indiscrètement à une dame avait brouillées. 3o La *Dunciade*, satire sanglante contre des auteurs et des libraires de sa nation qui l'avaient critiqué. Il la publia en 1728, et s'attira par là un torrent d'injures et de libelles. On fit courir à cette occasion dans les rues de Londres une relation écrite d'un ton sérieux et naïf, dans laquelle on l'accusait d'avoir été fouetté à cause de sa Dunciade, et on donnait à cette aventure toutes les couleurs de la vraisemblance. Pope, craignant que cette relation ne fût crue, fit aussitôt imprimer cet avis au public: « Comme on a dit, dans une relation scandaleuse, que j'ai été fouetté jeudi dernier, je donne avis au public que je ne suis point sorti de chez moi ce jour-là. » 4o D'autres Satires que les Anglais comparent à celles de Juvénal. 5o Des Odes, des Fables, des Epitaphes, des Prologues, des Epilogues, des Préfaces; un grand nombre d'Épîtres en vers et de Lettres en prose. Les Epîtres morales ont été traduites en français par M. de Silhouet. Tous ces ouvrages, qui sont regardés par les Anglais comme des chefs-d'œuvre chacun en leur genre, ont été recueillis et imprimés à Edimbourg, 1764, 6 vol. in-8o. Il en a paru une traduction française, Amsterdam, 1767, 8 vol. in-12. L'*Essai sur l'homme* a été attaqué par M. de Crousaz et par plusieurs autres écrivains; d'un autre côté, M. Warbur-

ton en a pris hautement la défense dans ses *Lettres philosophiques et morales,* traduites en français par M. de Silhouet, avec la traduction des *Essais sur la critique et sur l'homme*, et des *Epîtres morales,* dans un recueil intitulé *Mélanges de littérature et de philosophie*, Londres, 1742, 2 vol. in-12.

POPELINIÈRE (LANCELOT VOESIN, seigneur de la), gentilhomme gascon, était calviniste, et mourut catholique en 1608, selon le père Le Long. On a de lui 1° une Histoire de France depuis 1550 jusqu'en 1577, 4 vol. in-8°; 2° un ouvrage intitulé *Les trois Mondes*, in-4°; 3° l'*Histoire des Histoires*, in-4°, etc.

POPILIUS (C), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine, fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolomée, roi d'Égypte, et allié du peuple romain. Antiochus chercha à éluder par adresse la demande des Romains, mais Popilius aperçut son dessein, et traçant, avec sa baguette, un cercle autour de ce roi, il lui ordonna de n'en point sortir sans lui donner une réponse décisive de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus, qu'il renonça à son projet, 168 avant J.-C. L'assassin de Cicéron se nommait aussi Popilius.

POQUELIN. *Voy.* MOLIÈRE.

PORCACCHI (THOMAS), auteur toscan, mort en 1585, a traduit en italien Justin, Dion, Plutarque, etc. Il a fait quelques poésies peu estimées, et un livre intitulé *Isole del mondo*, 1620, in-fol.; *Funerali antichi*, Venise, 1574, in-4°, figures.

PORCELLETS (GUILLAUME DES), seigneur en partie de la ville d'Arles, se signala à la conquête de Sicile en 1265. Sa haute probité, sa sagesse et sa douceur, le firent seul épargner dans l'horrible massacre des Vêpres siciliennes.

PORCELLUS ou PORCEILIUS (PIERRE), natif de Naples dans le 15e siècle, garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse; ce qui lui fit donner le nom de Porcellus. On ne sait comment il sortit de l'obscurité; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie de secrétaire du roi de Naples, et qu'il était en grande estime auprès de Frédéric, duc d'Urbin, et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva aussi en 1452 dans l'armée des Vénitiens, ce qui lui donna occasion d'écrire l'Histoire du comte Jacques Picinin, qui combattait à ses frais pour les Vénitiens, qui honorait Porcellus de son estime, le logeait avec lui, et l'admettait tous les jours à sa table. Muratori a publié ce morceau d'histoire en 1731, dans le 20e tome de ses écrivains d'Italie. Il avait fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des Epigrammes d'un style simple et naturel, imprimées avec quelques autres mauvais poètes italiens, Paris, 1539, in-8°. Il mourut après l'an 1452, et n'était né qu'après 1400. Ainsi il ne florissait point du temps de Pétrarque, vers 1370, comme le disent Vossius et Baillet.

PORCHAIRE (SAINT), était abbé de Lérins, à la tête de 500 religieux, en 731, lorsque les Maures d'Espagne vinrent fondre sur l'île et les massacrèrent tous, excepté quatre qu'ils emmenèrent en captivité. Ceux-ci s'étant sauvés rétablirent le monastère de Lérins.

PORCHÈRES D'ARBAUD (FRANÇOIS DE), né à Saint-Maximin en Provence, fut l'élève de Malherbe en poésie, et l'un des premiers membres de l'académie française. Il mourut en 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies font un vol. in-8°, 1633. On le dit auteur d'un Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle, qui se trouve dans le tome 1er du Parnasse des poètes de ce temps, 1607, in-12, et qui lui valut une pension de 1,400 livres.

PORCHERON (DOM DAVID PLACIDE), savant religieux bénédictin, et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berry l'an 1652. Il se rendit habile dans les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles, et mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 14 février 1794, à 42 ans. On a de lui 1° une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur,* qu'il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une traduction des

Instructions de l'empereur Basile-le-Macédonien pour Léon son fils, et la Vie de ces deux princes; 2° une édition de la Géographie de l'anonyme de Ravenne, qu'il publia à Paris en 1688, in-8°, avec des notes curieuses et savantes, ouvrage très-utile pour la géographie du moyen âge, cet auteur anonyme ayant vécu dans le 17e siècle. Dom Porcheron a aussi contribué à la nouvelle édition de Saint-Hilaire.

PORCHET, de Silvaticis, chartreux génois, qui vivait ver 1315, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé *Victoria adversus impios hebræos*, Parisiis, 1520, in-fol., gothique assez rare. *Voy.* GALATIN.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme en premières noces de Bibulus, puis de Brutus, savait les belles-lettres et la philosophie, et se rendit illustre par son esprit et son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter la conjuration contre César, qu'on lui cachait, elle se fit elle-même une grande blessure; et, voyant son mari alarmé: « Je me suis blessée, lui dit-elle, pour vous donner un témoignage de mon amour, et pour vous faire connaître avec quelle constance je me donnerais la mort, si l'affaire que vous allez entreprendre venait à échouer, et causer votre perte. » Dans la suite, ayant appris la mort de Brutus, 42 avant J.-C., elle résolut de mourir. Ses parens s'opposèrent à ce funeste dessein, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire; mais elle eut le courage d'avaller des charbons ardens, dont elle mourut 42 avant J.-C. Il ne faut pas la confondre avec une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge. Celle-ci était morte avant qu'on eût tué César.

PORCIUS. *Voyez* CATON, PLACENTINUS.

PORDENON (JEAN-ANTOINE LICINIO REGILLO, surnommé), peintre célèbre, né en 1484, à Pordenon, bourg du Frioul, fut disciple du Giorgion, et s'acquit une réputation immortelle par la beauté de son coloris, la noblesse de son expression et la perfection de son dessin. Ces grandes qualités le faisaient souvent préférer au Titien, ce qui rendit celui-ci son ennemi et son rival. Charles-Quint combla de biens le Pordenon, et le décora du titre de chevalier. Il mourut en 1540. Jules Licinio, surnommé Pordenon-le-Jeune, son neveu, naquit à Venise, et mourut à Augsbourg en 1561. Ce fut aussi un excellent peintre, et plusieurs l'égalent ou le préfèrent même à son oncle.

PORÉE (CHARLES), célèbre jésuite du 18e siècle, naquit dans la paroisse de Vendes, près de Caen, le 14 septembre 1675. Il entra chez les jésuites en 1692, et si l'on eût suivi son inclination et ses sollicitations, il se fût consacré pour toujours aux missions chez les infidèles. Il devint professeur de rhétorique au collége Louis-le-Grand à Paris en 1708, et remplit cette place avec une réputation extraordinaire jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1741, à 66 ans. On a publié une partie de ses Harangues en 1735 et 1747, 3 vol. in-12, et de ses Poésies latines, dans lesquelles on remarque beaucoup d'esprit, des expressions ingénieuses, et des pensées vives et brillantes; mais son latin n'est pas si beau que celui de Jouvenci. Les Tragédies et les Comédies, en deux vol. in-12, qu'il a faites à l'usage des colléges, sont estimées. Le père Porée avait un frère nommé Charles-Gabriel, chanoine honoraire du Saint-Sépulcre à Caen sa patrie, et curé de Louvigni, mort en 1770, à 85 ans, qui a fait des brochures sur la Sépulture dans les églises; les *Nouvelles littéraires de Caen*, 3 vol. in-8°; *La Mandarinade*, ou l'histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin, 1738, 3 vol. in-12, satire contre une espèce de fou.

PORPHYRE, célèbre philosophe platonicien, natif de Tyr, fut disciple de Longin, et devint l'ornement de son école à Athènes. De là il passa à Rome et s'attacha entièrement à Plotin, auprès duquel il demeura 6 ans. Après la mort de Plotin, il enseigna la philosophie à Rome avec une très-grande réputation, et se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans la géographie, dans l'astronomie et dans la musique. Il vécut jusqu'à la fin du 3e siècle, et mourut sous le règne de Dioclétien. Il nous reste de lui un Livre sur les catégories d'Aristote; un Traité de l'abstinence des Viandes, qui a été traduit en français par M. de

Burigni, et divers autres écrits en grec. Il avait aussi composé un grand Traité contre la religion chrétienne, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Cet ouvrage fut réfuté par saint Methodius, évêque de Tyr, par Eusèbe, par Apollinaire, par saint Augustin, par saint Jérôme, par saint Cyrille et par Théodoret. L'empereur Théodose-le Grand fit brûler les livres de Porphyre en 388. Ce philosophe avait lu l'Écriture sainte pour la combattre; et en comparant avec les historiens profanes les prophéties du livre de Daniel, il trouva ces prophéties si claires, si détaillées et si conformes à l'histoire profane, qu'il s'imagina que Daniel n'en avait pu être l'auteur, mais qu'elles avaient été composées par un écrivain qui avait vécu depuis Anthiochus Epiphanes, et qui avait emprunté le nom de Daniel. Cette fausse prétention fut solidement réfutée par les pères cités dans cet article; et la tradition constante des Juifs, jointe à la manière dont s'est formé leur canon des livres de l'Écriture, ne permet pas de douter que le livre de Daniel ne soit authentique, et qu'il n'ait été écrit plus de 350 ans avant le règne d'Antiochus Epiphanes. Ainsi Porphyre, en voulant détruire les prophéties de Daniel, en a plutôt constaté la vérité et la divinité. On a imprimé sous son nom, *Porphirii isagoge latinè*, Ingolstadt, 1492, in-fol. rare; *De abstinentiâ ab animalibus necandis et de vitâ Pytagoræ*, Cambridge, 1655, in-8°. Il a été traduit en français par Jacques de Maussac, Paris, 1622, in-8°, et par M. de Burigni, 1747, in-12. *Voyez* PYTHAGORE.

PORPHYRIUS (PUBLIUS-OPTATIANUS), poète latin, composa un Panégyrique de Constantin, en vers, avant la mort du prince Crispe, qui arriva la 19e année du règne de son père. Ce poète était en exil, et ce Panégyrique lui valut son rappel. Il fut tiré de la bibliothèque de Paul Velser, et imprimé à Augsbourg en 1595, in-fol., 28 feuillets. Il n'y a rien de si extravagant que les difficultés que le poète a recherchées dans la confection de ce poëme. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu du vers. Sur chaque page de ce poëme on trouve des chiffres entrelacés, des figures mathématiques, un vaisseau, etc., tracés avec des lignes rouges, et les lettres cachées sous ces lignes forment des vers latins, et quelquefois grecs, ou même de la prose, étrangère au Panégyrique, et relative aux figures, comme au feuillet coté 11, *Publius Optatianus hæc lusi*. Sur un autre feuillet on voit quinze vers héroïques, dont chacun a une lettre de moins, jusqu'au dernier; d'un autre côté on trouve vingt-six vers de même mesure, qui augmentent chacun d'une lettre. Pour faciliter ces combinaisons tout le poëme est imprimé en lettres capitales, sans ponctuation. Raban Maur a encore enchéri sur ce poète dans son poëme *De laudibus sanctæ crucis*. *Voy.* dans l'addition faite à Raban Maure.

PORRÉE (GILBERT DE LA), natif de Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville en 1141, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. C'était l'un des plus savans hommes de son temps; mais ayant voulu expliquer le mystère de la Trinité, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Écriture, il fut accusé d'enseigner plusieurs erreurs dans un traité qu'il avait composé sur ce mystère. Il regardait la divinité et les attributs de Dieu comme des formes différentes, et Dieu comme la collection de ces formes, d'où il conclut que la propriété des personnes, n'étant pas ces personnes, la nature divine ne s'était pas incarnée. On avait tiré les propositions condamnables de son commentaire sur le livre de la Trinité de Boëce, imprimé en 1470, in-fol. Il a encore fait un traité *De sex Principiis*, qui se trouve dans Albert-le-Grand et dans Aristote. Saint Bernard et les deux archidiacres de Poitiers le déférèrent au concile tenu à Reims par Eugène III, en 1148, et ce pape ayant traité cette affaire à la fin du concile, Gilbert de la Porrée se rétracta. Il mourut en 1154.

PORRETTE (MARGUERITE), femme de Hainaut, donnait dans les erreurs renouvelées depuis par Molinos. *Voyez* ce mot. Cette doctrine abominable la fit condamner à être brûlée à Paris en 1310.

PORSENNA, roi d'Etrurie, dont la capitale était *Clusium*, aujourd'hui Chusi en Toscane, alla assiéger Rome,

507 ans avant J.-C., pour rétablir Tarquin-le-Superbe. Ce siége réduisit les Romains à la dernière extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mutius Scévola contribua au salut de Rome, et fit lever le siége à Porsenna, qui fut contraint de se retirer dans son pays, où il mourut laissant un fils nommé Aruns.

PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain, mort en 1515, à 70 ans, s'est rendu célèbre par son application aux belles-lettres et aux sciences, surtout à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il tenait souvent chez lui des assemblées d'hommes de lettres, et les étrangers y étaient bien reçus. Il fallait pour y être admis apporter quelque secret nouveau pour la santé du corps, ou pour l'usage des arts mécaniques, ce qui lui fit donner à ses assemblées le nom d'académie des Secrets. Ce fut là que prit naissance son Traité de la magie naturelle, Amsterdam, 1664, in-12. Lazare Meyssonier l'a traduit en français, Lyon, 1650 ou 1688, in-12, ouvrage qui renferme bien des chimères, et qui porta la cour de Rome à lui défendre de continuer ses assemblées. Après cette défense il s'amusa à faire des tragédies et des comédies. On a de lui un traité fort curieux sur les notes occultes des lettres, *De occultis litterarum notis*, Strasbourg, 1603, in-8°, c'est-à-dire de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Porta est encore auteur d'un Traité de physionomie, Leyde, 1643, in-12: Rault l'a traduit en français, Rouen, 1655, in-8°; *Phytognomonica, seu methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Neapoli, 1583, in-fol.; *de Distillationibus*, Rome, 1608, in-4°; *Della chirofisonomia*, 1677, in-4°; Pompée Sarnelli qui a donné ce traité, a mis une vie de Porta à la tête; *Cœlestis physionomia*, Leyde, 1645, in-12: et de plusieurs autres ouvrages par lesquels on voit qu'il donnait tête baissée dans l'astrologie judiciaire.

PORTA (Joseph), habile peintre, prit le surnom de Salviati dont il était élève. Il excellait dans la peinture à fresque et à l'huile. Sa connaissance de la chimie lui fit trouver plusieurs secrets relatifs à son art. Il mourut à Venise en 1585, à 50 ans, étant né en 1535 à Castelnuovo, dans la Garsignagna.

PORTA (Simon). *Voyez* Portius.

PORTE (Charles de la), duc de la Meilleraie, pair, maréchal, et grand-maître de l'artillerie de France, était fils de Charles de la Porte, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il se signala en plusieurs siéges et combats, et s'avança extrêmement par son mérite et par la faveur du cardinal de Richelieu son parent. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les siéges. Le roi érigea en sa faveur la terre de la Meilleraie en duché-pairie. Il mourut à Paris à l'arsenal, le 8 février 1664, à 62 ans. Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin.

PORTE (Jacques de la), architecte milanois, exécuta le projet de Michel Ange Buonaroti, en voûtant la coupole de Saint-Pierre sous Sixte V. Il continua les travaux du Capitole, et fit plusieurs autres belles constructions à Rome et à Frescati, où a il fait élever le Belvédère.

PORTE (François de la), fameux avocat à Paris, était fils d'un apothicaire de Partenay en Poitou. Ayant fait gagner un procès à MM. de Malte, ils en eurent tant de reconnaissance qu'ils reçurent son fils, Amador, chevalier de Malte, sans preuves. Une sœur du premier lit de ce chevalier, nommée Susanne, était mère du cardinal de Richelieu, ce qui ne contribua pas peu à sa fortune. Il devint grand-prieur de France, bailli de la Morée, ambassadeur de son ordre en France, gouverneur d'Angers, du Havre, lieutenant de roi au pays d'Aunis, et mourut en 1644. François avait un autre fils, Charles, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui fut père de Charles, mentionné ci-dessus.

PORTE (Joseph de la), né à Béfort dans la haute Alsace, débuta dans le monde littéraire par la poésie. En 1741 il fit paraître une Pastorale sur le mariage du prince de Soubise. Les jésuites, chez qui il demeura 15 ans, la prônèrent beaucoup. La comédie de l'*Antiquaire*, qu'il fit paraître à Paris en

1749, et qui ne put être jouée sur les théâtres de cette capitale, fut pour lui l'indice d'abandonner ce genre. Fréron lui offrit de l'occupation; il l'employa pendant le temps qu'ont paru ses 40 premières feuilles. Ensuite l'abbé de Porte fit seul l'*Observateur littéraire*, 1758 et suivantes, 18 vol. in-12, qui avait été précédé des *Observations sur la littérature moderne*, 1749, 9 vol. in-12. Ce goût pour la critique n'empêcha pas qu'il ne fît paraître son *Voyage au séjour des ombres*, ou *Nouvelles littéraires de celui-ci*; des *Observations sur l'esprit des lois*, qui n'ont pas diminué l'estime générale que M. de Montesquieu s'était acquise; l'*Ecole de littérature*, 2 vol. in-12; *Le Voyageur français*, 30 vol. in-12; *La France littéraire*, avec ses supplémens, 3 vol. in-12. Enfin il avait établi une manufacture de compilations, d'où sont sortis l'*Histoire littéraire des femmes françaises*, 5 vol. in-8°; *les Pensées de l'abbé Prévôt*, 2 vol.; l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, 4 vol.; *l'Esprit des monarques philosophes*; *Recueil de contes moraux*; *Bibliothèque des fées*, 2 vol.; *Ressources contre l'ennui*. Il a fini sa laborieuse carrière le 19 décembre 1779.

PORTE (Pierre de la), valet de chambre de Louis XIV, a laissé des Mémoires depuis 1637 jusqu'en 1666, où il paraît avoir été mal récompensé de sa fidélité. Le manuscrit original contient des pièces fort curieuses, qui n'ont pas été imprimées.

PORTES (Philippe des), célèbre poète français, né à Chartres en 1546, fut en grande faveur à la cour du roi Henri III, qui le fit son lecteur, et l'appella souvent dans son conseil. Il avait un génie excellent pour la poésie, et la langue française lui est redevable d'une partie de sa beauté. C'est lui qui la purgea de ce mélange ridicule de grec et de latin qui était en usage avant lui. Il savait très-bien la langue italienne; et il avait emprunté des auteurs italiens le style fleuri et enjoué, les belles figures, les traits brillans et les descriptions vives qui se voient dans ses ouvrages. La tendresse et la facilité de ses vers le firent comparer à Tibulle. Jamais poète n'a été si bien payé de ses poésies que des Portes. Il reçut de Henri III trente mille livres pour publier ses premiers ouvrages. Charles IX, étant encore jeune, lui donna 800 écus d'or pour son Rodomont; et l'amiral de Joyeuse, beau-frère de ce prince, lui donna une abbaye pour un sonnet. Des Portes avait outre cela l'abbaye de Tiron et d'autres bénéfices qui valaient dix mille écus de rente. On dit qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il se retira en Normandie, où il devint ligueur, ce qui l'a fait maltraiter dans la satire Menippée; mais il contribua dans la suite à faire rentrer cette province sous l'obéissance de Henri IV, et ce prince lui accorda son amitié. Il mourut en 1606, laissant une traduction des Psaumes en vers français, 1598, in-8°, et d'autres Poésies françaises, imprimées par Robert Etienne en 1573, in-4°, et réimprimées plusieurs fois depuis. Ce sont des Sonnets, des Stances, des Elégies, des Chansons, des Epigrammes, des Imitations de l'Arioste, etc. Malherbe en avait fait une critique détaillée. Il était oncle de Régnier le satirique, et frère de Joachim des Portes, auteur d'un Abrégé de la vie du roi Charles IX.

PORTIUS (Grégoire), célèbre poète latin qui florissait en 1630, était Italien. On a de lui en beaux vers latins des Odes, des Elégies, des Epigrammes, etc., où il se fait admirer par sa facilité et sa manière naturelle. Il a aussi composé des Poésies grecques qui sont estimées, mais inférieures à ses poésies latines.

PORTIUS ou PORTA (Simon), napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions et la doctrine. Il enseigna la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° un Recueil in-4°, imprimé à Florence en 1551, qui contient *De mente humanâ*, mauvais ouvrage; *De dolore*; *An homo bonus vel malus volens fiat*; *De puellâ germanicâ, quæ vixit biennium sine cibo et potu*; *De coloribus oculorum*; 2° un autre vol. in-4°, imprimé à Florence en 1553, qui contient *De rerum naturalium principiis*; 3° *De conflagratione agri Puteolani*, Florentiæ, 1551, in-4°; 4° *Opus phisiologicum, in quo tractatur num ars chimica verum aurum*

efficere queat, etc., Messanæ, 1618, in-4°, etc. Il ne faut pas le confondre avec un autre Simon Portius, Romain, qui est auteur d'un *Lexicon Græco-Barbarum et Græco-Litteratum*, 1635, in-4°, et d'une Grammaire de la langue grecque vulgaire, 1638, in-8°.

PORTLAND (Guillaume Benting, comte de), favori de Guillaume III, reçut en France les plus grands honneurs, quand il y vint en qualité d'ambassadeur de son roi. Sa faveur excita la jalousie des Anglais. Les communes demandèrent inutilement sa disgrâce. Il mourut en 1710.

PORTUGAL (le), était occupé par les Maures, lorsque Henri de Bourgogne y vint en 1087, avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille. Alphonse, ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri pour faire des conquêtes sur les Maures. Il conquit le royaume de Portugal. Alphonse lui donna sa fille Thérèse en mariage, et le fit comte de Portugal.

Henri étant mort en 1112
*Alphonse, son fils, est proclamé roi par ses troupes en . . . 1139
et meurt en 1185
Sanche Ier 1212
Alphonse II 1233
Sanche II 1246
Alphonse III. 1279
Denys. 1325
Alphonse IV. 1357
Pierre-le-Cruel. 1367
Ferdinand. 1383
Interrègne. 1385
* Jean Ier. 1433
Edouard. 1438
* Alphonse V. 1481
* Jean II. 1495
*Emmanuel. 1521
*Jean III. 1557
* Sébastien. 1578
* Henri, cardinal. 1580
* Philippe II, roi d'Espagne. . 1598
*Philippe III. 1621
*Philippe IV, jusqu'en . . . 1640
que les Portugais proclamèrent roi.
*Jean IV, duc de Bragance. . 1656
* Alphonse VI, déposé en . . 1667
Pierre. 1706
* Jean V. 1540
Joseph Ier.

Voyez l'Histoire de Portugal de la Clède, 8 vol. in-12.

PORTUS (François), savant écrivain du 16e siècle, natif de Candie, enseigna la langue grecque à Ferrare, puis à Genève, avec beaucoup de réputation. Il mourut en cette dernière ville en 1581, à 70 ans. On a de lui des Commentaires sur Pindare, sur Thucydide, sur Longin, et sur plusieurs autres auteurs grecs; des additions au dictionnaire grec de Constantin, dans l'édition de Genève, 1592, in-fol., qui a quelquefois des titres de 1607 et 1637. Emilius-Portus son fils se rendit aussi très-habile dans la langue grecque, et l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg. On a de lui une traduction de Suidas et d'autres ouvrages. Ces deux écrivains étaient calvinistes.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspes et Acesines, ayant été vaincu par Alexandre, 328 avant J.-C., fut conduit devant lui. Ce prince lui demanda de quelle manière il voulait être traité : *En roi*, reprit-il, *ce mot comprend tout.* Cette intrépidité, jointe à sa valeur, lui firent obtenir tout ce qu'il exigeait; car Alexandre le reçut au nombre de ses amis et le rétablit dans son royaume. Porus suivit ensuite ce conquérant avec ses troupes pendant le cours de son expédition dans les Indes.

POSADES (François), dominicain de Cordoue, refusa un évêché et n'en fut pas moins respecté par ceux qui connaissaient ses talens et sa modestie. Il mourut à Cordoue en 1720. Il a laissé des Sermons, 3 vol. in-4°; la Vie de saint Dominique, in-4°; le Triomphe de la chasteté, contre Molions, in-4°. Sa Vie a été imprimée en 1 vol. in-fol.

POSSEVIN (Antoine), célèbre jésuite du 16e siècle, natif de Mantoue, prêcha avec applaudissement en Italie et en France, et fut envoyé par le pape Grégoire XIII dans les principales cours de l'Europe, pour des affaires importantes. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, à 78 ans. On a de lui une Bibliothèque choisie, Rome, 1593, 2 vol. in-fol.; un Apparat sacré, 2 vol. in-fol.; Description de l'état des Moscovites, 1587, in-fol., et divers autres ouvrages en latin. Le père Dorigni, jésuite, a écrit sa vie, 1712, in-12; elle est curieuse. Il faut bien se garder de le confondre avec Antoine

Possevin son neveu, médecin de Mantoue, dont on a aussi divers ouvrages.

POSSIDIUS, évêque de Calame et disciple de saint Augustin, assista à la mort de ce saint docteur en 430. On a de lui la Vie de saint Augustin son maître, d'un style assez simple. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce père.

POSSIDONIUS, savant astronome, et mathématicien d'Alexandrie, vivait après Eratosthènes, et avant Ptolémée. Il mesura le tour de la terre et la trouva de trente mille stades.

POSSIN (PIERRE). *Voyez* POUSSINES.

POSTEL (GUILLAUME), naquit de parens pauvres, le 25 mars 1510, à Dolerie, proche de Barenton, au diocèse d'Avranches; ayant perdu à l'âge de 8 ans son père et sa mère, il s'appliqua tellement à la lecture, qu'il fut reçu maître d'école dans le village de Sagy, près de Pontoise, à l'âge de 14 ans. Il vint ensuite à Paris, où il trouva moyen de faire ses études dans un collége de l'université, en servant quelques régens. Il acquit par son application à l'étude et par ses talens une espèce de science universelle, et il fit deux voyages en Orient, d'où il rapporta divers manuscrits. Il enseigna ensuite à Paris, et passa pour l'un des plus habiles hommes de son temps dans la connaissance des langues orientales et des mathématiques. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Il se retira à Vienne, s'en fit chasser, passa à Rome, s'y fit jésuite et prêtre, fut exclus de la société en 1545, et mis en prison; il alla en 1546 à Venise, où une vieille fille s'empara de son esprit et de son cœur. Il s'en infatua tellement, qu'il soutint, dans un livre fait à son sujet, que le genre humain avait besoin d'une seconde réparation, qui s'est faite par la substance spirituelle de la partie inférieure du Verbe incarné, répandue sensiblement dans toute la substance de la mère Jeanne, pour être communiquée à lui, sieur Postel, premier né de la régénération, et par lui à tout le genre humain. Sur la fin de sa vie la reine, sur sa rétractation, lui avait fait rendre sa place du collége royal; mais sachant qu'il continuait toujours à débiter ses rêveries, pour l'en empêcher, elle le fit enfermer dans le prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, où il mourut le 6 septembre 1581, à 71 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est celui *De orbis concordiâ*, Basileæ, 1544, in-fol. On y trouve le projet qui a donné lieu à ses rêveries, c'est de réunir toute la terre sous deux autorités, le pape pour le spirituel et le roi de France pour le temporel. Ses livres sont remplis de ce projet. Il avait une si haute réputation, que les plus grands seigneurs recherchaient son entretien et lui faisaient en quelque façon la cour. Charles IX prenait plaisir à sa conversation, et l'appelait son philosophe. Ayant reçu un jour des lettres du roi d'Ormus, il les lui envoya pour les expliquer. Postel les interpréta en présence de toute la cour, et dit au roi : « Je puis, sire, aller sans truchement depuis votre royaume jusqu'à la Chine; les langues de tous les peuples me sont aussi connues que la vérité. On assure aussi que quand il enseignait à Paris au collége des Lombards, il avait un si grand nombre d'auditeurs, que la grande salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisait descendre dans la cour, et leur parlait d'une fenêtre. Tous les ouvrages de Postel ne sont pas communs; mais les plus rares sont : *Alcorani et Evangelii Concordia*, Parisiis, 1543, in-8°; *De rationibus Spiritûs sancti*; idem; *De nativitate mediatoris ultimâ*, 1547, in-4°; *Proto Evangelion*, 1552, in-8°; *Clavis absconditorum*, 1546, in-16 : La réimpression d'Amsterdam de 1646, in-12, n'est pas recherchée, quoique plus ample; *Liber de causis naturæ*, 1552, in-16; *De originibus nationum*, 1553, in-8°; *Le prime nove dell' alro mondo cive la vergine venetiana*, 1555, in-8°; *La divina ordinazione*, 1556, in-8°; *Epistola ad Schwenfeldium de virgine venetianâ*, 1556, in-8°; *Les très-merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde*, 1553, in-16, chez Ruelle; *Merveilles des Indes*, 1555, in-16; *Description et carte de la Terre-Sainte*, idem; *Les Raisons de la monarchie*, Paris, 1551, in-8°; *Histoire des Gaulois depuis le déluge*, Paris, 1552, in-16; *La Loi salique*, idem;

De fœnicum litteris, 1552, in-12. On trouve dans les bibliothèques un manuscrit de Postel, intitulé *Apologia pro Serveto, de animâ mundi.*

POSTHUME (*Marcus Cassius Latinus*), fut chef du conseil de Cornélius Valérianus, que son grand-père, l'empereur Valérien, venait de mettre à la tête des troupes des Gaules. Mais le gouverneur du jeune prince ayant voulu enlever aux soldats le butin qu'ils avaient fait, tuèrent Valerien et son gouverneur, et déclarèrent Posthume empereur. Il sut repousser les Germains et se maintenir contre Gallien pendant plusieurs années, et fut tué en 269.

POTAMON, d'Alexandrie, habile philosophe du temps de l'empereur Auguste, ou sur la fin du 2e siècle, fut chef de la secte des philosophes qu'on appela *éclectique*, parce qu'il choisissait dans les autres ce qu'il jugeait être le plus véritable, sans s'attacher à aucun en particulier.

POTE (JOSEPH), ci-devant imprimeur et libraire du collége d'Eton, y est mort en 1787, à 84 ans. Il a publié en 1749 Histoire et antiquités du château de Windsor, du collége royal d'Eton, qui n'est séparé de Windsor que par une rivière, et de la chapelle de Saint-Georges, comprenant l'établissement de l'ordre de la Jarretière et la description du château, in-4°. On en a fait un Abrégé; mais celui qui l'a fait est un mauvais rédacteur, car il est plein de fautes, ce qui est moins rare qu'on ne le croit dans les livres anglais.

POTENGER (JEAN), né à Winchester le 21 juillet 1647, d'un maître d'école de Winchester, nommé comme lui, et mort en 1659, fit ses études à Oxford, et est mort le 18 décembre 1733. On a de lui Réflexions sur la mort, poëme, 1691; Vie d'Agricola, par Tacite, et autres poésies, traductions, épîtres.

POTER (PAUL), habile peintre hollandais, naquit à Enchuysen en 1625. Il excella dans le paysage, et l'on admire surtout l'art avec lequel il a rendu les différens effets que l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brûlant peuvent produire sur la campagne. Les animaux sont rendus avec tant de vérité qu'ils semblent animés dans ses tableaux. Il mourut à Amsterdam en 1654. Ses tableaux sont rares, chers et très-recherchés.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), fils d'un conseiller au présidial d'Orléans, naquit dans cette ville le 9 janvier 1699. Il devint lui-même conseiller à ce présidial, à l'âge de 21 ans. Un goût particulier le porta d'abord à l'étude du droit romain, et le public jouit du fruit de ses travaux sur cette partie du droit dans les Pandectes de Justinien, mises dans un meilleur ordre, qu'il publia en 1748, en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage le fit connaître de M. le chancelier d'Aguesseau, qui lui donna, sans qu'il l'ait demandée, la chaire de droit français, vacante dans l'université d'Orléans, en 1749. Ce fut le motif qui le fit s'attacher particulièrement à cette autre partie du droit. Il mourut le 2 mai 1772, sans avoir été marié. Occupé sans cesse à être utile à ses concitoyens et à tous ceux qui le consultaient, il trouva moyen cependant, par son assiduité au travail, de donner le jour aux ouvrages suivans, indépendamment de celui mentionné ci-dessus: *Coutume d'Orléans*, 1740, 1760, 2 vol. in-12, et 1773, in-4°; *Traité des obligations*, 1764, 2 vol. in-12, qui a été suivi de Contrat de vente, de constitution, du louage, de société et à cheptels, de bienfaisance, de dépôt et nantissement, qui forment 5 vol. qui se vendent séparément; *Traité des contrats aléatoires*, 3 vol.; de mariage, 2 vol.; *Traité du douaire*, 1 vol.; *Traité du droit d'habitation, don mutuel*, etc., 1 vol.; *Traité du domaine, de propriété et de possession*, 2 vol. On a réimprimé en 1774 tous ces ouvrages en 4 vol. in-4°.

POTHIN (SAINT), premier évêque de Lyon, dans le 2e siècle, était disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il était âgé de 90 ans, lorsque la persécution s'étant élevée sous l'empire de Marc-Aurèle, l'an 177 de J.-C., il fut conduit vers les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens, qui criaient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel était le Dieu des chrétiens: « Vous le connaîtrez, » répondit saint Pothin, si vous en êtes digne.» Après cette réponse, on le maltraita cruellement et on le traîna en prison, où il mourut

deux jours après. Saint Irénée fut son successeur.

POTIER (Louis), seigneur de Gesvres et secrétaire d'état, était le second fils de Jacques Potier, seigneur de Blancmesnil, conseiller au parlement, d'une noble et ancienne famille de Paris, qui a fourni plusieurs grands hommes à la France. Il se forma alors aux affaires sous M. de Villeroy, secrétaire d'état, et s'acquit ensuite, par son zèle et par sa fidélité, la confiance des rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il rendit à ces princes de grands services durant les guerres civiles, et mourut le 25 mars 1630. René Potier son fils aîné, comte de Tresme en Valois, fut capitaine des gardes-du-corps, gouverneur de Châlons, etc. Sa terre de Tresme fut érigée en duché-pairie en 1648, sous le nom de Gesvres. Bernard Potier son second fils fut lieutenant-général de la cavalerie légère de France, et mourut en 1662. Enfin Antoine Potier son troisième fils fut secrétaire d'état, et fit paraître beaucoup d'habileté dans les affaires et les négociations. Il mourut le 13 septembre 1621.

POTON. *Voy.* SAINTRAILLES.

POTT (JEAN-HENRI), habile chimiste, dont on a des ouvrages estimés: *De sulphuribus metallorum*, 1738, in-4°; *Observationes circa sal*, Berolini, 1739 et 1741, 2 vol. in-4°.

POTTER (CHRISTOPHE), savant théologien anglais du 17e siècle, naquit en 1591, et fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles Ier, puis doyen de Worcester et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Il fit paraître beaucoup de zèle et souffrit avec constance pour la cause du roi, durant les guerres civiles d'Angleterre; ce qui le fit nommer au doyenné de Durrham en 1646; mais il mourut environ deux mois après, avant que d'en avoir pris possession. On a de lui divers ouvrages qui sont estimés. Il ne faut pas le confondre avec François Potter, autre savant théologien et mécanicien anglais du 17e siècle, dont on a aussi plusieurs ouvrages; il mourut aveugle en 1678; il était de la société royage de Londres.

POTTER (JEAN), né en 1674 à Wakefield dans le comté d'Yorck, fit de grands progrès dans la langue grecque. Dès 1693, étant encore à l'université d'Oxford, il publia des variantes sur le livre de Plutarque, *De audiendis poetis*, et sur le discours de saint Basile, *Ad Juvenes*, in-8°, dans *Archæologia græca*, Leyde, 1702, in-fol., et dans Gronovius. Une édition de Lycophron en 1697, réimprimée en 1702; *Les Antiquités grecques*, réimprimées en 1751 en 2 vol.; mais rien ne lui fit plus d'honneur que son édition de saint Clément d'Alexandrie, imprimée à Oxford en 1736, 2 vol. in-fol. Il fut nommé à l'archevêché de Cantorbéry, et mourut en 1745. Ses ouvrages théologiques ont été réunis à Oxford, 1753, 3 vol. in-8°.

POUGET (FRANÇOIS-AMÉ), habile prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier en 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre de la Fontaine, dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une lettre qui se trouve dans les Mémoires du père Desmolets. Il eut la confiance des évêques de Montpellier et de Saint-Malo, et mourut à Paris dans la maison de Saint-Magloire en 1723, à 57 ans. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4°, ou 5 vol. in-12. Il avait lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il voulait le publier avec les passages entiers, qui ne sont que cités dans l'original français; mais étant mort avant que d'avoir exécuté ce dessein, le père Desmolets son confrère acheva ce travail, et le mit au jour en 1725, en 2 vol. in-fol. M. Colbert, évêque de Montpellier, condamna cette édition latine, à cause des changemens qui y avaient été faits. M. de Charancy, évêque de Montpellier, a encore fait des changemens dans une édition française qu'il a donnée en 4 vol. in-12; elle est bonne pour ceux qui pensent comme lui.

POULETIER (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Hupy près d'Abbeville, est mort à Paris le 18 novembre 1719. On remarque entre autres de lui, dans

les jardins de Versailles, une Cérès et une Didon.

POULIN. *Voy.* ESCALIN.

POULLAIN. *Voy.* BARRE.

POULLE (LOUIS), prédicateur ordinaire du roi, et abbé commendataire de Nogent, mourut à Avignon sa patrie le 8 novembre 1781. Lorsqu'il fit imprimer ses Sermons en 1778, 2 vol. in-12, il ne les avait jamais mis par écrit; leur succès a donné de la réputation à l'auteur, qui avait remporté les prix de poésie à Toulouse en 1732 et 1733.

POULLIN DE LUMINA (ÉTIENNE-JOSEPH), négociant de Lyon, né à Orléans, est mort à Lyon en 1772, après avoir fait imprimer *Histoire de la guerre contre les Anglais*, 1759, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4°; *Histoire de l'église de Lyon*, 1767, 2 vol. in-4°; *Mœurs et coutumes des Français*, 1770, 2 vol. in-12.

POUPART (FRANÇOIS), habile naturaliste, natif du Mans: croyant que la chirurgie lui était nécessaire pour perfectionner son étude de l'histoire naturelle, il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il subit les examens et fut reçu avec applaudissement. Il se fit ensuite recevoir docteur en médecine à Reims. Poupart fut admis en qualité d'anatomiste à l'académie des sciences en 1699. Il mourut à Paris au mois d'octobre 1709, à 48 ans. On a de lui une Dissertation sur la sangsue, dans le Journal des savans; un Mémoire sur les insectes hermaphrodites; l'Histoire du *formica-leo* et du *formica-pulex*; des Observations sur les moules, et d'autres savans écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. On croit aussi qu'il est l'éditeur du livre intitulé *la Chirurgie complète*: c'est un recueil de plusieurs traités.

POUPELINIÈRE (ALEXANDRE-JEAN-JOSEPH LE RICHE DE LA), ancien fermier-général, mort le 5 décembre 1762, à 70 ans, est auteur de *Daïra*, histoire orientale, 1761, in-8° ou in-12.

POURBUS (FRANÇOIS), habile peintre, apprit les élémens de son art de Pierre Pourbus son père, peintre et ingénieur. Il excella dans le paysage et les animaux, et encore plus dans le portrait, et mourut à Anvers en 1580. François Pourbus, son fils et son élève, l'égala dans le portrait, et le surpassa même. Le coloris de ce dernier est admirable, ses draperies bien jetées, ses ordonnances bien entendues, et ses expressions vraies et nobles. Il mourut à Paris en 1622.

POURCHOT (EDME), né au village de Piolly près d'Auxerre en 1651, de parens obscurs, devint professeur de philosophie au collége des Grassins, puis en celui de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université, et travailla avec zèle à la défense de ses droits et au maintien de sa discipline. Il lia amitié avec M. Masclef, et apprit l'hébreu selon sa méthode. Il mourut à Paris le 22 juin 1734, à 83 ans. On a de lui plusieurs écrits, et un cours de philosophie intitulé *Institutiones philosophicæ*, 1734, 5 vol. in-12.

POURFOUR (FRANÇOIS), savant médecin, plus connu sous le nom de Petit, naquit à Paris le 24 juin 1664. Il servit dans les hôpitaux de nos armées, et après la paix d'Utrecht en 1713 il se fixa à Paris, où il fut reçu de l'académie des Sciences en 1722. Il s'acquit une grande réputation, surtout pour la cure des maladies des yeux. Il avait imaginé et fait construire un ophthalmomètre, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Il mourut à Paris le 18 juin 1741. On a de lui, 1° trois Lettres sur un nouveau système du cerveau, Namur, 1710, in-4°; 2° une Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte, 1727, in-12; 3° Lettre dans laquelle il est démontré que le crystallin est fort près de l'uvée, Paris, 1729, in-4°; une autre Lettre contenant des Réflexions sur ce que M. Hecquet a fait imprimer, touchant la maladie des yeux, 1729, in-4°; une troisième Lettre contenant des Réflexions sur des découvertes faites sur les yeux, 1732, in-4°; 4° plusieurs autres savans écrits, dont la plupart se trouvent dans les Mémoires de l'académie des Sciences.

POUSSIN (NICOLAS), très-célèbre peintre français, naquit à Andely en Normandie en 1594, d'une famille

noble, mais très-pauvre. La violente inclination qu'il se sentait pour la peinture le détermina à venir à Paris à l'âge de 18 ans, pour s'y instruire. Il eut d'abord beaucoup de peine à subsister; mais quelque temps après, ses grands talens lui attirèrent des pratiques et le firent connaître. Il quitta Paris à l'âge de 30 ans, et alla à Rome, où il trouva le Cavalier Marin, qui lui fit mille caresses, et qui parla avantageusement de lui au cardinal Barberin; mais le Cavalier Marin étant mort peu de temps après, le Poussin se trouva sans ressources. Il vécut long-temps retiré, s'occupant à examiner les tableaux des grands maîtres et les figures antiques. Il s'attacha surtout à Raphaël et au Dominiquin, comme à ceux qu'il croyait avoir le mieux réussi dans l'invention, dans la correction du dessin, et dans l'expression des passions de l'âme, trois choses qu'il regarda toujours comme les plus essentielles à la peinture. Quelques années après, sa réputation s'étant répandue en Italie, en France et dans toute l'Europe, M. des Noyers, ministre d'état et surintendant des bâtimens de Louis XIII, le rappela en France, lui assigna une pension, et lui donna aux Tuileries un logement tout meublé. Le Poussin fit, pour la chapelle du château de Saint-Germain, le tableau de la Cène, et celui qui était à Paris dans le noviciat des jésuites; mais quelque temps après, ne se plaisant point à la vie tumultueuse de Paris, et chagrin des mauvais discours que l'école de Vouet répandait contre lui, il demanda la permission de retourner à Rome, sous prétexte de mettre ordre à ses affaires domestiques, et d'en emmener sa femme. Quand il y fut arrivé, il ne voulut plus revenir en France; il vécut à Rome, dans une honnête médiocrité, et ne pensa jamais à s'enrichir. Un jour le prélat Massini, qui a été depuis cardinal, l'étant allé voir, et la conversation ayant duré jusqu'à la nuit, le Poussin, la lampe à la main, l'éclaira le long de l'escalier, et le conduisit jusqu'à son carrosse; ce qui fit tant de peine au prélat, qu'il ne put s'empêcher de dire: « Je vous plains beaucoup, M. Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. —Et moi, répondit le Poussin, je vous plains beaucoup plus, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. » Les biens du Poussin ne passaient pas 60,000 livres. Il mourut à Rome, à moitié paralytique, en 1665, à 71 ans. Il excellait surtout dans le dessin et dans l'expression des passions; il a plus négligé le coloris depuis qu'il eut quitté la méthode du Titien. Félibien a écrit sa vie, et y a donné la liste de ses tableaux. Il y en a plusieurs au palais Royal, et entre autres les sept sacremens, suite précieuse et très-estimée, mais dont le tableau du sacrement de mariage est inférieur aux autres et moins estimé, ce qui a donné lieu à cette jolie Epigramme:

Parmi les sacremens dont l'élégant Poussin
Sur la toile exprima le divin caractère,
Au mariage seul, ni son docte dessin,
Ni son art n'ont forcé le critique à se taire.

Tiens-toi, lecteur, pour avisé,
Considérant cette aventure,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon, même en peinture.

POUSSINES, *Possinus* (PIERRE), habile jésuite du 17e siècle, natif de Narbonne, demeura long-temps à Rome, où il se fit estimer de la reine Christine de Suède, du cardinal Barberin, et de plusieurs autres personnes illustres. Il savait bien la langue grecque, et il était très-versé dans l'étude des pères. On a de lui des Traductions d'un grand nombre d'écrivains grecs, avec des notes; une Chaîne des pères grecs sur saint Marc, Rome, 1673, in-fol.; et d'autres ouvrages. Il mourut en 1686, à 77 ans.

POVODOVIUS (JÉRÔME), savant archidiacre de Cracovie, était d'une famille noble, et se distingua par son érudition et par ses talens pour la chaire. Il mourut en 1613. On a de lui une Instruction des confesseurs, un Traité de la cène, un autre de la résurrection, et des ouvrages polémiques contre les ariens, etc. Ils sont en latin, Cracovie, 1610, in-4°.

POWEL (GUILLAUME-SAMUEL), théologien anglais, né à Colchester le 27 septembre 1717, recteur de Colkirck en Norfolck, archidiacre de Colchester, et enfin recteur de Freswather dans l'île de Vight, est mort le 19 janvier 1775. Son ami Thomas Bal-

guy a publié de lui des Discours sur différens sujets.

POYET (François), né à Angers, était prieur des Dominicains, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les huguenots, n'ayant pu l'attirer à leur parti, le tuèrent à coups de fusil, après lui avoir fait souffrir des tortures inouïes.

POYET (Guillaume), chancelier de France, était fils de Guy Poyet, avocat et échevin perpétuel d'Angers. Il parut avec tant d'éclat dans le barreau, à Paris, que Louise de Savoie, mère du roi François Ier, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Il devint ensuite président à mortier, puis chancelier de France en 1538; mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, et par arrêt du parlement, auquel on avait joint un certain nombre de juges tirés de divers parlemens, qu'il avait consentis lui-même, il fut privé, le 23 avril 1545, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, et condamné à 100,000 livres d'amende, qui en feraient sept cents d'à présent, et qu'il paya pour obtenir sa liberté. Il mourut d'une rétention d'urine, dans la pauvreté et dans l'ignominie, en 1548, à 74 ans. Tel fut le fruit de son dévouement à des méchans en crédit. Quand à force d'injustices il eut de la répugnance à en faire de nouvelles, ils se servirent, pour l'opprimer, de celles qu'il avait faites pour leur plaire. Ce ne fut pas l'amour de la justice, mais la vengeance qui causa sa disgrâce. Elle vint du refus qu'il fit de sceller des lettres qui lui étaient recommandées par la duchesse d'Etampes. Ayant ensuite été obligé de les sceller par un ordre exprès du roi, et la reine de Navarre le sollicitant en ce moment pour un de ses domestiques accusé de rapt, il dit à la reine, en lui montrant les lettres qu'il venait de sceller: « Voilà le bien que les dames font à la cour. Elles ne se contentent pas d'y exercer leur empire, elles entreprennent même de violer les lois, et de faire des leçons aux magistrats les plus consommés dans l'exercice de leurs charges. » Ces paroles, que Poyet n'entendait que de la duchesse, piquèrent la reine qui se les appliqua; et le chancelier, qui était d'ailleurs coupable de plusieurs délits, ne put se soustraire à leur vengeance.

POZZO (André del), frère jésuite, excella dans la pratique de la peinture et de l'architecture, et fit de bons traités sur l'une et sur l'autre. Les superbes peintures de la voûte de la magnifique église ou chapelle de Saint-Ignace, à Rome, sont de lui.

POZZO (Modeste). *Voyez* Fonte-moderata.

PRADILHON. *Voyez* Barrière.

PRADO (Jérôme), savant jésuite espagnol, natif de Baëça, enseigna la théologie à Cordoue avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome en 1595, à 48 ans, peu de temps après y être arrivé pour y faire imprimer ses commentaires sur l'Ecriture sainte. Il travailla pendant seize ans avec le père Villalpand, autre jésuite, par ordre et aux dépens de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le temple; leur ouvrage est imprimé en 3 vol. in-fol. C'est un des meilleurs qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la description du temple et de la ville de Jérusalem.

PRADON (Nicolas), poète français, natif de Rouen, est moins connu par ses poésies que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Tout le monde sait qu'animé par la cabale de madame Deshoulières et de quelques autres personnes distinguées, il osa entrer en lice avec le célèbre Racine, et que deux jours après que la *Phèdre* de celui-ci eût paru, il fit représenter la sienne qui eut d'abord du succès par la cabale qui la faisait valoir, mais tomba peu de temps après dans le mépris qu'elle méritait. Pradon a fait, outre sa *Phèdre*, plusieurs tragédies, dont la moins mauvaise est celle de *Régulus*, qu'il donna en 1688. On dit qu'il était si ignorant qu'un jour, au sortir d'une de ses tragédies, le prince de Conti lui ayant dit qu'il avait transporté en Europe une ville d'Asie: « Je prie Votre Altesse de m'excuser, répondit-il, parce que je ne sais pas trop la *chronologie*. » Il mourut

d'apoplexie à Paris, au mois de janvier 1698. Ses pièces ont été imprimées à Paris en 1744, 2 vol. in-12.

PRADOVENTURA (ANTOINE), mathurin espagnol, né en 1701, se distingua dans la prédication à Madrid, et mourut à Cordoue en 1753. On a de lui le Poëme de saint Raphaël, in-4°; Sermons des Saints, 2 vol. in-4°; des Consultations théologiques, in-fol.

PRAGEMANN (NICOLAS), savant jurisconsulte allemand, naquit à Stade en 1690. Après avoir fait d'excellentes études, il voyagea avec quelques jeunes seigneurs dont on lui avait confié la conduite, et fut fait maitres-ès-arts et docteur en philosophie à Iène, où il mourut à la fleur de son âge en 1719. On a de lui 1° une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentiâ naturali*; 2° un ouvrage latin sur le droit naturel : il est fort estimé.

PRASLIN. *Voyez* CHOISEUL.

PRAT (ANTOINE DU), chancelier de France, puis cardinal, et l'un des plus grands politiques du 16e siècle, était fils d'Antoine du Prat, seigneur de Veyrières, d'une famille noble et ancienne d'Auvergne. Il parut d'abord avec distinction entre les avocats du parlement de Paris, et fut fait lieutenant-général au bailliage de Montferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse, et maître des requêtes de l'hôtel du roi Louis XII. Il présida en cette qualité aux états de Languedoc par ordre du roi, devint premier président au parlement de Paris en 1507, enfin chancelier de France le 7 janvier 1515. Les historiens conviennent que ce chancelier avait de grands talens et beaucoup de capacité pour les affaires; mais ils l'accusent d'avoir irrité Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon, dans l'espérance de profiter d'une partie de la dépouille de ce prince. Il en eut en effet les baronies de Thiern et de Thouri. C'est lui qui persuada au roi François Ier de rendre vénales les charges de judicature, d'augmenter les tailles, et de créer de nouveaux impôts, sans attendre l'octroi des états du royaume; qui mit la discorde entre le conseil et les parlemens, en osant dire au roi que sa volonté est la loi suprême, et que ceux qui réclamaient les lois de l'Etat, contre sa volonté, étaient les ennemis de l'Etat. Ce fut lui aussi qui établit cette maxime si contraire à la liberté naturelle, « Nulle terre sans seigneur. » Il engagea aussi François Ier à abolir la Pragmatique Sanction dans la conférence que ce prince eut à Bologne avec le pape Léon X, le 19 décembre 1515, où se fit le concordat. Le chancelier, ayant perdu sa femme, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint aussitôt aux premières dignités de l'Église. Il fut successivement évêque de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die et de Gap, archevêque de Sens, abbé de Fleury, etc., enfin cardinal en 1527. On dit que sur la fin de sa vie il devint si gros qu'on fut obligé d'échancrer sa table pour faire place à son ventre. Il mourut dans son château de Nantouillet, le 9 juillet 1535, à 72 ans. Il fut enterré dans son église de Sens où il n'avait pas mis le pied de son vivant. Il eut beaucoup de part aux affaires civiles et ecclésiastiques de son temps, et fut légat *a latere* en France. Les grands événemens du règne de François Ier donnèrent lieu au dictum : « Il a autant d'affaires que le légat. » Il laissa, de Françoise de Veny sa femme, fille de Michel, seigneur d'Arbouse, Antoine du Prat, seigneur de Nantouillet, et prévôt de Paris en 1547, et Guillaume du Prat, évêque de Clermont, qui assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collége de Clermont à Paris, pour les jésuites, et mourut le 22 octobre 1560, à 53 ans. Ses descendans sont substitués au nom et armes de Barbançon.

PRATEOLUS (GABRIEL DU PRÉAU), docteur de Sorbonne, mort en 1585, mit au jour la Géomance de Cattan; *Elenchus hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4°; *Concilia*, Francfort, 1614, in-8°, etc.

PRATINAS, poète dramatique, était de Phlionte, ville du Péloponèse, voisine de Sicyone, et vivait 500 avant J.-C. Il composait principalement de ces espèces de farces connues sous le nom de *Satires*. On trouve quelques fragmens de lui dans *Corpus poëtarum græcorum*, Genève, 1605 et 1614, 3 vol. in-fol.

PRAXAGORAS, d'Athènes, composa, à l'âge de 19 ans, l'histoire des rois d'Athènes, en 2 livres; et à 22 ans,

la Vie de Constantin-le-Grand, dans laquelle, quoique païen, il parle très-avantageusement de ce prince. Photius nous en a conservé des fragmens. Il avait aussi écrit l'Histoire d'Alexandre-le-Grand. On croit qu'il vivait sous Constance, vers 345 de J.-C.

PRAXEAS, fameux hérésiarque du second siècle, était d'Asie, d'où il alla à Rome, du temps du pape Eleuthère, puis en Afrique. Tertullien écrivit fortement contre lui. Sa plus grande erreur était de soutenir qu'il n'y avait qu'une personne dans la Trinité, et que le Père avait été crucifié.

PRAXILLE, dame de Sicyone, s'acquit une grande réputation par ses poésies, et fut mise au nombre des neuf poètes lyriques. On dit qu'elle inventa une espèce de vers qui, de son nom, fut appelée Praxiléenne. Elle vivait vers l'an 492 avant J.-C. On trouve des fragmens de ses poésies avec ceux d'Anyte.

PRAXITÈLES, très-célèbre sculpteur grec de l'antiquité, vivait vers 364 avant J.-C., un peu avant le règne d'Alexandre-le-Grand. Tous les anciens écrivains ont parlé avec éloge de ses statues, et surtout de la Vénus qu'il fit pour la ville de Gnide; cette statue était si admirable, que le roi Nicomèdes offrit aux Gnidiens de les affranchir du tribut qu'ils lui payaient, s'ils voulaient la lui donner; mais ils le refusèrent, et aimèrent mieux payer. Ce célèbre sculpteur était amant de la courtisane Phryné, laquelle voulait savoir quel était celui de ses ouvrages auquel il donnait la préférence: un jour qu'il était chez elle, le domestique de Praxitèles, qu'elle avait su gagner, vint lui dire que le feu était à son atelier, et avait déjà gâté une partie de ses ouvrages: « Je suis perdu, s'écria Praxitèles, si les flammes n'ont point épargné mon Satyre et mon Cupidon. » Le président de Thou assure dans ses Mémoires avoir vu en Italie ce Cupidon, et il en parle comme d'un chef-d'œuvre. *Voy.* Phryné.

PRÊCHEURS (Frères). *Voy.* Dominique.

PRÉMONTRÉS. *Voy.* Lairuels, Norbert.

PREMONTVAL (André-Pierre Le Guay de), né à Charenton le 16 février 1716, s'établit à Berlin, où il fut reçu à l'académie, et où il mourut en 1767. Il est auteur de plusieurs discours sur différens objets de mathématiques; de *l'Esprit de Fontenelle*, 1744, in-12; *Panagiana panurgica*, ou le Faux évangéliste, 1750, in-8°; *La Monogamie*, ou *Utilité du mariage*, 1751, 3 vol. in-12; *Pensées sur la liberté*, 1750, in-8°; *Du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8°; *Le Diogène de d'Alembert*, 1754, in-8°; *Cause bizarre*, ou *Pièces d'un procès ecclésiastico-civil*, 1755, in-8°, livres singuliers, revêtus d'une teinte de nouvelle philosophie; *Préservatif contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8°, 5 parties. Madame de Prémontval, Marie-Anne-Victoire Pigeon d'Osangis, née à Paris en 1724, tutrice de la princesse, épouse du prince Henri de Prusse, morte peu après son mari, a donné *Le Mécaniste philosophe; Mémoires concernant la vie de Jean Pigeon*, 1750, in-8°.

PRÉPOSITIVUS (Pierre), célèbre théologien scolastique de l'université de Paris, florissait au commencement du 13e siècle. Il nous reste de lui une somme de théologie qui n'a point encore été imprimée, quoiqu'elle soit meilleure que beaucoup d'autres, dont il y a eu un grand nombre d'éditions.

PRESLE (Raoul de), avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince, par ordre duquel il traduisit en français *la Cité de Dieu*, de saint Augustin. Il mourut en 1382. Sa traduction a été imprimée à Abbeville en 1486, et à Paris en 1531, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui 1° un *Traité des puissances écclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le premier tome de sa *Monarchie*. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que Raoul de Presle fit à la sollicitation de Charles V; 2° il y a de fortes raisons de croire qu'il est aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol, et dans les *Libertés de l'église gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol.; 3° il a laissé en manuscrit une traduction française de la Bible, qui est plutôt de Guyars des Moulins; un traité intitulé *Musa*, mêlé de prose et de vers. C'est une fiction ingénieuse contre les mœurs de son siècle: *Compendium morale de*

republicâ. Il était fils naturel de Raoul de Presle, seigneur de Pizy, qui a fondé le collége de Presle.

PRESTET (JEAN), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Châlon-sur-Saône. Il vint jeune à Paris, et après ses études il entra au service du père Mallebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 17 ans il donna la première édition de ses *Élémens de mathématiques.* Il entra la même année 1675 dans la congrégation de l'Oratoire, et y enseigna les mathématiques avec une réputation extraordinaire, surtout à Angers. Il mourut à Marines le 8 juin 1690. La meilleure édition de ses Élémens, est celle de 1689, en 2 vol. in-4°. On y trouve un très-grand nombre de problèmes curieux.

PRESTON (THOMAS), poète anglais du temps de la reine Élisabeth, fit ses études à Cambridge, et publia en 1566 la tragédie du *Roi Cambyse*, et *Porcie*.

PRESTRE (CLAUDE LE), habile conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 17ᵉ siècle, était un très-bon juge et un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui 1° un recueil fort estimé sous le titre de *Questions de droit*, avec deux cents arrêts, et des observations. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1679, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts, in-fol.; 2° un Traité des mariages clandestins, et les Arrêtés de la 5ᵉ chambre des enquêtes.

PRESTRE (SÉBASTIEN LE), seigneur de Vauban, maréchal de France, commissaire-général des fortifications, et le plus grand ingénieur que la France ait produit, était fils d'Urbain Le Prestre, seigneur de Vauban, d'une ancienne noblesse du Nivernois, et d'Emée de Carmignole. Il naquit le 1ᵉʳ mai 1633, et commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat aux siéges de Sainte-Menehould en 1652 et 1653, de Stenay en 1654, et d'un grand nombre d'autres places les années suivantes. M. de Vauban parvint par son mérite et par ses services aux premières dignités militaires. Il fut nommé gouverneur de la citadelle de Lille en 1668, et commissaire-général des fortifications de France en 1678. Il prit Luxembourg en 1684, et fut fait lieutenant-général en 1688. Il servit cette année au siége et à la prise de Philisbourg, de Manheim et de Frakendal sous monseigneur le dauphin. Ce prince, en récompense de ses services, lui fit don de quatre pièces de canon à son choix à prendre dans les arsenaux de ces trois places, pour mettre en son château de Bazoche; honneur accordé depuis à l'illustre maréchal de Saxe. M. de Vauban eut le commandement en Flandre du côté de la mer en 1689. Enfin il fut fait maréchal de France le 14 janvier 1703. Sa dignité lui fut à charge; le roi ne voulut point souffrir qu'il servît en second, quoiqu'il s'y offrît de bonne grâce. Il mourut à Paris le 30 mars 1707, à 74 ans, après avoir porté la manière de fortifier les places, de les attaquer et de les défendre, à un degré de perfection auquel personne n'était parvenu avant lui. Il en avait fortifié plus de 300 anciennes, en avait fait trois neuves, et avait eu la conduite principale et la direction en chef de 53 siéges; mais il n'eut point l'occasion de mettre en œuvre son habileté à défendre les places; les ennemis de la France ne s'étant jamais présentés pour assiéger celles où il s'était renfermé. Il a laissé deux filles mariées. On a de lui 1° un traité intitulé *la Dîme royale*, 1707, in-4° et in-12, où l'on voit les idées d'un bon citoyen qui cherche à rendre l'Etat florissant et ses concitoyens heureux; mais on regarde son projet comme impraticable; 2° un vaste recueil d'ouvrages en manuscrit en douze volumes, qu'il a intitulé ses *Oisivetés.* Ces Oisivetés renferment les idées, les réflexions et les projets de M. de Vauban pour l'utilité et l'avantage de la France, et seraient d'une utilité infinie, si on pouvait les exécuter; 3° on lui attribue encore les trois ouvrages suivans, soit qu'il les ait faits ou qu'ils aient été composés sur ses mémoires et suivant ses idées, savoir: 1° *Manière de fortifier*, in-8° et in-12, imprimée aussi à Paris chez Michalet, in-8°, sous ce titre: *L'Ingénieur fran-*

çais. M. Hébert, professeur de mathématiques, et l'abbé du Fay, ont fait des notes sur ce traité qui est estimé, et que l'on dit avoir été mis en ordre par le chevalier de Cambrai, et réimprimé à Amsterdam, 1702 et 1727, 2 vol. in-4°; 2° *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places*, suivant le système de M. de Vauban, par M. Desprez de Saint-Savin, 1736, in-8°, très-estimé; 3° *Essai sur la fortification*, par M. de Vauban, 1740, in-12. A l'égard du Testament politique de M. de Vauban, qui a paru aussi sous le titre de *Détail de la France*, il est de Pierre Le Pesant, sieur de Boïs-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Le neveu à la mode de Bretagne de M. de Vauban, Antoine Le Prêtre, connu sous le nom de Puy-Vauban, a été aussi un très-célèbre ingénieur. Il est mort lieutenant-général des armées du roi, et gouverneur de Béthune, le 10 avril 1731, à 77 ans.

PRETEXTAT, évêque de Rouen, fut mis en prison par ordre du concile de Paris en 577, pour avoir marié Brunehaut avec son neveu Mérovée en 584. Il fut mis en liberté, et assista au deuxième concile de Mâcon; mais Frédégonde le fit assassiner en 589.

PRÉTI (MATHIAS), peintre célèbre. *Voy.* CALABROIS (LE).

PRÉTI (JÉRÔME), poète italien, natif de Toscane, est auteur de plusieurs poésies, 1666, in-12, qui sont estimées. On fait surtout beaucoup de cas de son idylle de *Salmacis*. Il mourut à Barcelone le 6 avril 1626.

PRÉTORIUS (JEAN), professeur à Altorf, mort en 1616, a le premier trouvé le carré géométrique.

PREVOT (CLAUDE-JOSEPH), né à Paris, plaida sa première cause au parlement de Paris à l'âge de 18 ans, avec applaudissement. Son succès ne ralentit pas son ardeur à s'instruire; comme tous les vrais savans, plus il acquérait, plus il connaissait qu'il lui restait à apprendre. Aussi personne ne fit-il un aussi prodigieux amas de connaissances sur toutes les parties de la jurisprudence, surtout en matière criminelle. Il ne se présentait guère de cause importante dans ce genre qu'il ne fût consulté des parties, et même des juges. Son laconisme, l'énergie de ses expressions donnaient du poids à ses réponses, et de la confiance à ses cliens. En 1731 il eut ordre de se retirer à Mayenne pour avoir soutenu chaudement les droits de son ordre. Il y fut accueilli avec tendresse et distinction; il en a témoigné sa reconnaissance toute sa vie, non pas une reconnaissance de protestation, mais d'actions. Il est mort à la fin de janvier 1753, âgé de 78 ans 4 mois, dans les sentimens d'une piété exemplaire, qu'il avait professée toute sa vie. Il est auteur du *Réglement des scellés et inventaires*, 1734, in-4°; la *Manière de poursuivre les crimes*, ou *Lois criminelles*, 1739, 2 vol. in-4°; *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des médecins, chirurgiens, accoucheurs et sages-femmes*, 1753, in-12, tous ouvrages estimés.

PREVOT (JEAN), né à Disperg, dans le diocèse de Bâle, en 1585, fut médecin à Padoue, et y mourut en 1631. Il avait été marié deux fois. On a de lui *Opera medica*, 1656, in-12; *De morbosis uteri passionibus*, 1669, in-8°; *De urinis*, 1667, in-12, etc.

PREVOT D'EXILES (ANTOINE), naquit à Hesdin en 1697. Il entra deux fois chez les jésuites qu'il quitta deux fois pour entrer dans le service militaire. Il y menait la vie d'un officier voluptueux, lorsque la malheureuse fin d'un engagement trop tendre le fit confiner chez les bénédictins. Il s'en dégoûta et passa à Londres en 1729, d'où il vint en Hollande, où il eut une intrigue avec une femme qui le suivit à Londres en 1733; enfin il obtint son retour en France en 1734, sous la protection du prince de Conti, qui lui donna le titre de son aumônier et de son secrétaire. Il passa les dernières années de sa vie à Saint-Firmin, près Chantilly, et mourut en 1763 en revenant d'un couvent de bénédictins nommé Saint-Nicolas, qui n'est qu'à un quart de lieue de Saint-Firmin. Il est enterré dans ce monastère. Ses ouvrages sont *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, 6 vol. in-12, auxquels on a joint l'*Histoire de Manon l'Escaut et du chevalier des Grieux*, 2 vol.; *Cleveland*, 6 vol.; *Pour et Contre*, ouvrage périodique, 20 vol.; *Le doyen de Killerine*, 6 parties; *Marguerite d'Anjou*, 2 vol.;

Histoire d'une Grecque moderne, 2 parties; *Campagnes philosophiques, ou Mémoires de Mont-Calm*, 2 parties; *Mémoires du commandeur de...*, 2 vol.; *Histoire de Guillaume-le-Conquérant*, 2 vol.; *Mémoires d'un honnête homme*, in-12; *Histoire des voyages*, 17 vol in-4°, et 68 vol. in-12; *Manuel lexique*, 1755, 2 vol. in-8°: c'est le dictionnaire dont les définitions sont les plus claires; *Le monde moral*, 2 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais *Tout pour l'amour*, tragédie anglaise; *Voyage de Robert Lade*, 2 vol.; la Vie de Cicéron de Midleton, 4 vol., à laquelle il a joint les Lettres à Brutus, 1 vol., et celles à ses amis, 5 vol.; *Miss Clarice*, 12 vol.; *Grandisson*, 4 vol.; Histoire de la maison Stuart, de Hume, 3 vol. in-4° ou 6 in-12.

PREYSIUS (Christophe), Hongrois, professa la philosophie à Francfort. Il a donné une histoire de Cicéron, à Bâle, 1555, in-8°, avec un traité *De imitatione ciceronianâ*.

PRIAM, fils de Laomédon, fut emmené dans la Grèce quand Hercule eut pris la ville de Troie; mais on le racheta dans la suite, ce qui lui fit donner le nom de Priam, mot grec qui signifie *racheté*. A son retour il rebâtit Ilium, et étendit les limites du royaume de Troie, qui devint très-florissant sous son règne. Il épousa Hécube, fille de Cistée, roi de Thrace, dont il eut dix-neuf enfans, et entre autres Pâris qui enleva Hélène. Ce rapt fut cause de la ruine de Troie, que les Grecs saccagèrent vers 1240 avant J.-C. Priam fut tué alors par Pyrrhus, fils d'Achille, au pied d'un autel où il s'était réfugié, après avoir régné douze ans.

PRIAPE, dieu du paganisme, fils de Bacchus et de Vénus, présidait, selon la fable, aux jardins et aux actions les plus déshonnêtes; il était surtout adoré à Lampsaque, ville de l'Hellespont, lieu de sa naissance. On le mettait dans les jardins pour servir d'épouvantail, sous la figure d'un homme nu, avec une barbe et une chevelure négligée, tenant d'une main une faucille. On croit que le Priape des Grecs était une copie du Belphégor des Orientaux.

PRICE, *Pricæus* (Jean), habile écrivain anglais. Après avoir longtemps voyagé il se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique. Il mourut à Rome en 1676. On a de lui des Notes sur Apulée, des Remarques sur les Psaumes, sur saint Mathieu, sur les Actes des apôtres et sur quelques autres livres du Nouveau Testament, dans les *Critici sacri* de Pearson, et séparément; elles sont estimées.

PRIDEAUX (Jean), savant théologien anglais, naquit à Stafford en 1578, et fit ses études à Oxford. Il y devint professeur de théologie, recteur du collége d'Exon, et vice-chancelier de l'université; il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paraître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église anglicane; ce qui le fit élever à l'évêché de Vinchester en 1641. Il mourut le 29 juillet 1650, à 72 ans. On a de lui une Apologie pour Casaubon contre Eudæmon Jean, en latin, Oxford, 1614, in-8°; des Leçons de théologie, Oxford, 1648, in-fol., et d'autres ouvrages.

PRIDEAUX (Humphrey), très-célèbre écrivain anglais, naquit à Padstow, dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, puis au collége de Christ à Oxford. Quelque temps après il devint recteur de Saint-Clément, chanoine de Norwich et doyen de Suffolk. Après la mort d'Edouard Pocock, arrivée en 1691, on lui offrit la chaire d'hébreu à Oxford, qui venait de vaquer par la mort de ce savant, mais il la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1702, et se fit tailler de la pierre en 1710, ce qui interrompit le cours de ses études. Il mourut à Norwich en 1724, universellement regretté des savans. On a de lui 1° une édition des marbres d'Arondel, avec de savantes notes, 1676, in-fol.; 2° la Vie de Mahomet; 3° l'Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume de Juda jusqu'à la mort de J.-C. Cette Histoire est universellement estimée; elle a été traduite en français, et les meilleures éditions de cette traduction sont celles de Hollande, 1729, 2 vol. in-4°, et en 6 vol. in-12. On la fait précéder ordinairement de l'Histoire

du monde de Samuel Schucbfort, Leyde, 1738 et suiv., 3 vol. in-12. Sa vie de Mahomet a aussi été traduite en français, Amsterdam, 1698, in-8°; 4° d'autres ouvrages en anglais.

PRIE (AYMAR DE), dernier maître des arbalétriers, était d'une famille du Berry, dont la filiation remonte au commencement du 14e siècle. Il suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, et mourut vers 1527. La marquise de Prie, qui avait pris beaucoup d'ascendant sur le prince de Condé, lorsqu'il était premier ministre sous Louis XV, étoit Agnès Berthelot, dame du palais de la reine, mariée en 1713, à Louis, marquis de Prie, et morte en 1727, à 29 ans. Il a été le dernier de sa famille.

PRIERIO *Voy.* MOZOLINO.

PRIEUR, *Priorius* (PHILIPPE LE), natif de Normandie, professa pendant plusieurs années les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui 1° des Notes sur Tertullien et sur saint Cyprien, dont il a revu et retouché les éditions par le docte Rigault; 2° un bon Traité des formules des lettres ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*, in-8°; 3° une bonne édition d'Optat de Milève; 4° un Traité latin sous le nom d'Eusèbe Romain, contre le livre des préadamites de la Peyrère. Ce traité est intitulé *Animadversiones in librum præadamitarum*, Paris, Bilaine, 1656, in-8°. On trouve à la fin la censure de l'évêque de Namur contre le livre de la Peyrère. Il ne faut pas confondre ce Traité avec celui que le père Dormay a publié contre la Peyrère, Paris, Thierry fils, 1657, in-8°.

PRIEZAC (DANIEL DE), savant jurisconsulte et conseiller d'état ordinaire, naquit au château de Priezac en Limousin, avant l'an 1590. Il prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec tant de réputation que le chancelier Seguier le fit venir à Paris. Il y devint peu de temps après conseiller d'état ordinaire, et fut reçu de l'académie française en 1639. Il mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont 1° *Vindiciæ gallicæ*, Paris, 1638, in-8°, traduit en français par Bandouin, 1639, in-8° : c'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour au *Mars gallicus* du fameux Jansénius; 2° deux vol. in-4° de Discours politiques; 3° deux livres de Mélanges en latin, in-4°. Salomon de Priezac son fils a fait une Dissertation sur le Nil, in-8°, 1664; l'Histoire des éléphans, 1650, in-12; une Dissertation latine sur les couleurs, 1657, in-8°, et plusieurs autres ouvrages en latin; des Poésies, 1650, in-8°.

PRIMASE, *Primasius*, évêque d'Adrumète en Afrique au 6e siècle, se trouva en 553 au 5e concile général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres. On a de lui des Commentaires sur les Epitres de saint Paul et sur l'Apocalypse, dans la Bibliothèque des Pères; on lui attribue encore un Traité des hérésies.

PRIMATICE, peintre célèbre du 16e siècle, plus connu sous le nom de *Boulogne*, parce qu'il était gentilhomme bolonnais, fut appelé en France par le roi François Ier en 1531, et y introduisit le vrai goût de la peinture. Il eut pour récompense une charge de valet de chambre du roi, l'abbaye de Saint-Martin de Troyes et l'intendance générale des bâtimens; il forma d'excellens élèves, et mourut dans un âge fort avancé. Il avait puisé dans Homère et dans Virgile, à l'exemple de Jules Romain son maître. Il travailla surtout à Fontainebleau. Il a donné le dessin du château de Meudon et celui du tombeau de François Ier à Saint-Denis. Il mourut en 1570.

PRIMAUDAYE (PIERRE DE LA), gentilhomme angevin, seigneur de la Primaudaye et de la Barrée, vers 1580, est auteur d'un ouvrage intitulé *l'Académie francaise*, 1581, in-fol., 1613, in-4°, qui fut très-bien reçu du public.

PRIMEROSE (JACQUES), savant médecin de Paris, natif de Bordeaux, et fils d'un ministre écossais, est auteur d'un livre intitulé *De vulgi erroribus in medicinâ*, Londini, 1638, in-8°, qui contient des choses curieuses; *De mulierum morbis*, 1655, in-4°; *De circulatione sanguinis*, Leyde, 1639, in-4°; *Academia monspeliensis*

descripta, Oxford, 1631, in-4°; *Enchiridion medico-practicum*, Amsterdam, 1654, in-8°; *Ars pharmaceutica*, Amsterdam, 1651, in-8°. Il vivait dans le 17e siècle.

PRINCE (Jean Le), naquit à Metz en 1733, d'un père qui étudiait le goût de ses enfans pour leur choisir un état. Celui-ci donna des marques de son inclination pour la peinture, et fut envoyé chez le maître de dessin de la ville. Peu content de ses leçons, il eut la franchise de se présenter chez M. de Belle-Isle, qui, charmé de ses grâces et de son zèle, l'envoya à Paris, et le recommanda à M. Boucher. Ses progrès furent rapides, et ses dessins qu'il gravait à la pointe lui procurèrent quelques profits. Croyant être en état de n'être plus à charge à son bienfaiteur, il épousa une demoiselle dont l'humeur économe s'accordait peu avec la sienne. Ils se séparèrent volontairement, en rendant à sa femme la fortune qu'elle lui avait apportée, et partit pour la Russie. Il y fut employé à peindre des plafonds du palais impérial. Le costume de ces peuples l'occupait dans ses momens de loisir. La révolution qui mit sur le trône Catherine II le détermina à revenir en France. En 1764 l'académie de peinture l'agréa, et le reçut l'année suivante; il fut fait conseiller en 1772, et mourut à Saint-Denys-du-Port près de Lagny le 30 septembre 1781, à 48 ans, d'une maladie qui le minait depuis 15 ans. Ses tableaux soutiennent dans les cabinets le parallèle avec les Téniers et les Vouvermans. On a vu son dernier tableau à l'exposition de 1781: ce sont des frères quêteurs qui distribuent des *agnus Dei* à la porte d'un cabaret. Quoiqu'il fût mourant quand il l'a fini, il ne se ressent pas de son triste état. Il a transmis le secret qu'il avait de graver au pinceau en matière de lavis, à sa nièce, qu'il a faite son héritière: madame Le Prince de Beaumont était sa sœur.

PRINGLE (Jean), naquit le 10 avril 1707, à Stichel-House, dans le comté de Roxburg, au nord de l'Angleterre, de Jean Pringle, chevalier baronet, et de Madeleine Elliot de Stobs. Quoique ses études fussent principalement dirigées sur la médecine, il commença par remplir une chaire de métaphysique et de morale dans l'université d'Edimbourg. Milord Stairs, général des troupes anglaises dans la guerre de 1741, crut qu'il serait plus utile à sa patrie en le mettant à la tête des hôpitaux de l'armée. Il suivit ce général en Flandre et sur le Mein. Ce fut lui qui procura, entre les armées française et anglaise, le cartel qui rendait les hôpitaux de l'une et de l'autre armée respectivement respectés. En 1745 M. Pringle fut nommé médecin en chef des armées britanniques. Il servit encore dans les armées en 1755. Ce ne fut qu'en 1758 qu'il fixa son séjour à Londres. La société Royale l'avait admis en 1745; elle le nomma président en 1772. Son âge avancé lui fit quitter cette place en 1778, quatre ans avant sa mort, qui arriva le 14 janvier 1782. Il était médecin du roi et de la reine d'Angleterre, et associé de l'académie des sciences de Paris. Nous avons une traduction française de son Traité des maladies des armées, en 2 vol. in-12; une Dissertation sur les substances septiques et antiseptiques, qui fut couronnée en 1752. Sa méthode curative était plus fondée sur l'expérience que sur les raisonnemens théoriques, qu'il croyait avoir tout gâté. Il aimait mieux convenir que la connaissance de la nature humaine surpassait notre intelligence, que d'éblouir par des raisonnemens faciles que l'expérience dément.

PRIOLO ou PRIOLI (Benjamin), né à Saint-Jean d'Angeli le 1er janvier 1602, descendait de l'illustre famille des Priuli ou Prioli, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Il s'attacha au duc de Rohan, qui l'employa en plusieurs négociations importantes, et pendant la guerre de la Valteline en 1635, il se trouva dans tous les combats, et y paya de sa personne à pied et à cheval. Après la mort du duc de Rohan, arrivée en 1638, Priolo se retira dans une terre qu'il avait achetée près de Genève, d'où le duc de Longueville, qui allait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il fit. Ce prince fut si content de ses services qu'il lui assura une pension de 1200 livres et qu'il lui donna encore une gratification peu de temps avant sa mort. Au retour de Munster Priolo alla à Genève dans le

dessein de venir s'établir à Paris avec sa famille; et en passant par Lyon le cardinal François Barberin le convainquit de la vérité de la religion catholique, et lui fit faire abjuration à lui et à toute sa famille, même à ses domestiques. Arrivé à Paris il s'engagea en 1652 dans le parti du prince de Condé, et le suivit en Flandre : son bien fut alors confisqué et sa famille exilée; mais il rentra peu après dans les bonnes grâces du roi et revint à Paris, où il ne songea plus qu'à vivre en homme privé et à cultiver les belles-lettres. Il eut des pensions considérables de la cour, et mourut à Lyon en 1667, comme il allait à Venise par ordre de la cour de France pour une affaire secrète. Il avait 65 ans, et a laissé sept enfans. La meilleure édition de son Histoire de France est celle de 1686, in-4°, en latin : il y traite principalement de la guerre de Paris et de ce qui concerne le cardinal Mazarin.

PRIOR (Mathieu), très-célèbre poète anglais, né à Londres en 1664 d'un père qui était menuisier, fut élevé par les soins du comte de Dorset, qui le produisit à la cour. Après la révolution il fut fait en 1690 secrétaire du comte de Berkeley, plénipotentiaire à la Haie; il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Riswick en 1697, et accompagna l'année suivante le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. L'année précédente il avait été fait secrétaire d'état d'Irlande; et en 1700 il fut créé maître-ès-arts, conformément aux ordres du roi. On lui donna en même temps une place dans le conseil du commerce et des plantations; il était aussi député dans le parlement. Prior fut envoyé en France en 1711, en qualité de plénipotentiaire anglais, pour y travailler à la paix; mais il fut rappelé en Angleterre en 1715; et par le conseil du chevalier Robert Walpole il fut arrêté, et on lui intenta un procès criminel; mais il fut relâché vers la fin de 1717, et se retira dans sa terre de Dowentsall. Il mourut à Wimpole le 18 septembre 1721. On a de lui un grand nombre de Poésies anglaises, Londres, 1733, 2 vol. in-12, qui sont universellement estimées, et dans lesquelles il s'efforce d'imiter Horace.

PRIORIUS. *Voy.* Prieur.

PRISCIEN, *Priscianus*, docte grammairien du 6e siècle, dont on a divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1476, in-fol., et à Paris par Badius en 1517, in-fol.; il se trouve aussi dans le Recueil des grammairiens latins, Hanoviæ, 1605, in-4°.

PRISCILLIEN, *Priscillianus*, hérésiarque, chef des priscillianistes, sortait d'une famille noble et riche d'Espagne. Il était très-éloquent, et avait beaucoup d'esprit et de science; il était sobre, laborieux, éloigné de toute avarice, et eût passé pour un des plus grands hommes de son siècle si l'orgueil et l'hérésie n'eussent terni ses belles qualités : il s'adonna d'abord à la magie, et se laissa ensuite entraîner dans les erreurs des gnostiques et des manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et Hygyn, évêque de Cordoue, le fit condamner au concile de Saragosse en 381, par les évêques d'Espagne et d'Aquitaine. Après cette condamnation Priscillien fut ordonné évêque par Instance et Savien ses disciples; mais ayant été condamné de nouveau au concile de Bordeaux en 385, il en appela à Maxime, qui avait usurpé l'empire et qui résidait à Trèves. Il y fut condamné avec ses partisans à perdre la tête; ce qui fut exécuté à la sollicitation d'Idace, évêque de Munda, et d'Ithace, évêque d'Osma en Espagne. Ces deux évêques, si l'on en croit Sulpice Sévère, étaient de très-malhonnêtes gens, et cherchaient plutôt dans la punition des priscillianistes à satisfaire leur passion particulière qu'à soutenir la vérité; ce qui porta saint Martin de Tours à se séparer de leur communion. Les disciples de Priscillien l'honorèrent comme un martyr, et jurèrent dans la suite par son nom avec beaucoup de respect.

PRITZ, *Pritius* et *Pritzius* (Jean-Georges), né à Leipsick le 12 septembre 1662, s'y fit recevoir docteur en théologie. Il fut professeur en métaphysique et en théologie, et ministre à Zerbst. Trois ans après il devint surintendant à Sclaitz, puis chapelain du comte de Reuss. Il fut choisi en 1707 pour être professeur de théologie, conseiller ecclésiastique, et ministre à Gripswalde. Il remplit ces emplois avec honneur

jusqu'en 1711, qu'il fut appelé à Francfort-sur-le-Mein pour y être à la tête du ministère ecclésiastique. Il s'y fixa, et y mourut le 24 août 1732, à 70 ans. Il avait travaillé aux journaux de Leipsic depuis 1687 jusqu'en 1698. On a de lui des Sermons, une Morale et un grand nombre de traductions et d'autres ouvrages en allemand. Les principaux de ceux qu'il a composés en latin sont une excellente Introduction latine à la lecture du Nouveau Testament, dont la meilleure édition est celle de 1724, in-8°; une Thèse in-4°. contre Hobbes; 3° *De gloriæ cupiditate*, in-4°; 4° *De contemptu divitiarum atque facultatum apud antiquos philosophos*, in-4°; 5° *Dissertatio de atheismo et in se fœdo et humano generi noxio*, in-4°; 6° *De prærogativâ sexûs masculini præ feminino*, in-4°; 7° *De recto usu rationis*; 8° *De Christo crucifixo*; 9° *De causis finalibus in rerum essentiis explicandis attendendis*, in-4°; 10° *Dissertatio de quæstiones, quantùm conferat eruditio ad felicitatem humanam*, in-4°; 11° *De republicâ litterariâ*, in-4°; 12° *De pelagianismo orthodoxæ Ecclesiæ à reformatis iniquè imputato*, in-4°; 13° *De amore Dei puro in causâ Fenelonii*, in-4°; 14° *De translatione in vitam æternam sine transitu per mortem*, in-4°; 15° *De immortalitate hominis contra Asgillum*, in-4°. Ce Jean Asgil est un philosophe anglais qui a fait un livre de l'immortalité des hommes sur la terre, en anglais, que M. Pritz a traduit en allemand; 16° *De renatorum experientiâ spirituali*, in-4°; 17° *De statu religionis christianæ in regno Sinensi*, in-4°; 18° *De vero opum et divitiarum usu*, in-4°; 19° *De principio juris naturæ genuino et universali*; 20° *De bonis et facultatibus prudenter administrandis*, in-4°; 21° *De Christo Jesu, auctore salutis humanæ consummato*, in-4°; 22° *De enthusiasmo Malebranchii*, in-4°; 23° une bonne édition des Œuvres de saint Macaire, en grec et en latin, Leipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8°; 24° une bonne édition du Nouveau Testament grec, avec les diverses leçons, des cartes géographiques, etc., Leipsick, 1702, 1709 et 1724, in-12; 25° une édition des lettres de Milton, etc.

PROBA FALCONIA. *Voy.* Anicius Probus.

PROBUS (M. Valerius), excellent grammairien latin dans le 2ᵉ siècle, composa plusieurs ouvrages, dont ce qui reste se trouve dans le corps des anciens grammairiens de Pustchius, 1605, in-4°.

PROBUS (M. Aurélius), empereur romain, originaire de Sirmick en Pannonie, fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Il fut en grande estime auprès de Gallien, d'Aurélien et de Tacite, qui lui donna le commandement de l'Orient. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 276, Probus fut proclamé empereur la même année. Il défit Florien son concurrent, et remporta de grandes victoires sur les Germains, les Gaulois, les Sarmates et les Goths. Il se préparait à aller porter la guerre jusque dans la Perse, qui avait repris les armes, et l'on espérait, à cause de ses excellentes qualités, qu'il allait rétablir l'empire romain dans son ancienne splendeur, lorsqu'il fut tué en 282, par quelques soldats séditieux qu'il occupait, suivant sa coutume, à des ouvrages publics auprès de Sirmick. Les soldats qui l'avaient assassiné lui dressèrent un monument qu'ils ornèrent d'une épitaphe.

PROCACCINI (Camille), habile peintre, naquit à Bologne en 1546, et fut disciple des Carraches. Il s'acquit une grande réputation par la beauté de ses tableaux, et se retira avec sa famille à Milan, où il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de peinture de cette ville. Il y mourut en 1626. Jules César Procaccini son frère puîné naquit à Bologne en 1548. Il fut aussi élève des Carraches, et devint excellent peintre, ce qui le fit élire chef de l'académie de peinture à Milan, où il mourut en 1626. Carlo Antonio Procaccini, le plus jeune frère des deux précédens, quitta la musique pour la peinture, et réussit dans le paysage et dans l'art de peindre des fleurs et des fruits. Enfin Ercolo-Junior Procaccini, fils de ce dernier, excella comme lui à peindre les fleurs, et réussit dans les tableaux d'histoire. Il mourut en 1676, à 80 ans.

PROCHITA (Jean de), seigneur de l'île de ce nom, ayant perdu ses charges

lorsque Charles d'Anjou fit la conquête de la Sicile, ourdit, déguisé en cordelier, la révolte qui éclata en faveur de Pierre, roi d'Aragon, le jour de Pâques 1282. Au premier coup de vêpres, tous les Français furent massacrés avec tant de cruauté par toutes sortes de personnes, même des prêtres et des moines, qu'il n'en échappa que Guillaume des Porcellets, que les Siciliens renvoyèrent chez lui.

PROCLUS, *Diadocus*, célèbre philosophe grec, et savant mathématicien, qui vivait vers l'an 500 de J.-C., était natif de Lycie. Il fut disciple de Syrien, et eut beaucoup de part dans l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeait Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain. Ce philosophe était païen, et il écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des commentaires sur quelques livres de Platon et plusieurs autres savans ouvrages écrits en grec, avec le Iamblique de Venise, 1497, in-fol. Allatius a donné *Proclus in Ptolomæi tetrabiblos*, grec et latin, Leyde, 1635, in-8°. On trouve ses hymnes dans le Recueil de Maittaire. Marin de Naples a écrit sa vie.

PROCLUS (SAINT), célèbre patriarche de Constantinople, fut disciple de saint Jean Chrisostome, et mourut le 24 octobre 447. Il nous reste de lui des Homélies, des Epîtres et d'autres écrits en grec qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères, et qui sont imprimés à Rome, 1640, in-4°.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien grec, natif de Césarée, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, sous l'empire de Justinien, et fut secrétaire de Bélisaire pendant toutes les guerres que ce général fit en Perse, en Afrique et en Italie. Il devint ensuite sénateur, obtint le titre d'illustre, et fut fait préfet de Constantinople. Il nous reste de lui, en grec, deux livres de la guerre des Perses, dont Photius a fait l'abrégé, deux autres de la guerre des Vandales, et quatre de celle des Goths. Ces trois ouvrages sont exacts et estimés. Ils ont été imprimés au Louvre en 1662, en grec et en latin, par les soins du père Maltret, jésuite, in-fol., et traduits en français par le président Cousin. On attribue encore à ce Procope une Histoire secrète, ou des anecdotes contre Justinien et Théodora son épouse. C'est une satire sanglante et calomnieuse où il rapporte de cette princesse des choses horribles, et où il charge de crimes affreux Justinien et Bélisaire, qu'il avait accablés de louanges dans ses premiers livres. Ces anecdotes ont aussi été imprimées au Louvre, avec son Traité des édifices, en 1663, en grec et en latin, in-fol. Ces deux volumes font partie de la Bysantine. On a conservé dans le tome 1er du *Menagiana* quelques passages indécens que l'éditeur avait supprimés.

PROCOPE COUTEAUX (MICHEL), médecin de la faculté de Paris, mort le 29 décembre 1753, s'est autant occupé du théâtre que de son état. Il a donné seul et en société des pièces aux Italiens, *les Fées, la Gageure, le Roman*, etc. Il a donné en médecine, *Analyse du Système de la trituration* de M. Hecquet, 1712, in-12; l'*Art de faire des Garçons*, in-12.

PROCOPE DE GAZE, rhéteur et sophiste grec qui vivait vers l'an 560, et dont nous avons 1° des Commentaires sur les livres des Rois et des Paralipomènes, que Meursius a fait imprimer en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4°; 2° des Commentaires sur Isaïe, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol.; 3° une Chaîne des pères grecs et latins sur l'Hoctateuque, c'est-à-dire sur les huit premiers livres de la Bible, imprimée en latin, in-fol. Photius loue le stile et l'exactitude de Procope de Gaze; mais il le blâme, avec raison, de ses trop longues digressions.

PROCOPE RASE ou LE RASÉ, surnommé *le Grand*, à cause de sa valeur et de ses exploits militaires, était un gentilhomme bohémien, qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, fut tonsuré, et même, à ce que l'on dit, ordonné prêtre malgré lui; ce qui lui fit donner le nom de Rase ou de Rasé. Dans la suite il quitta l'habit ecclésiastique, et s'attacha à Zisca, chef des hussites, qui eut pour lui une estime et une confiance particulière. Il succéda à Zisca en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le

Brandebourg, la Silésie et la Saxe, se rendit maître de plusieurs places et d'une grande partie de la Bohème. Il eut une entrevue avec Sigismond, dont n'ayant rien pu obtenir de ce qu'il demandait, il continua la guerre. Ayant appris que le concile de Bâle était indiqué en 1431, il écrivit en son nom et en celui des hussites une longue lettre circulaire en latin à tous les États, qu'il termine en protestant que lui et ceux de son parti combattront pour ces quatre articles, savoir 1° qu'on doit empêcher les désordres publics des prêtres et autres ecclésiastiques; 2° réduire le clergé à l'état de pauvreté observé par les disciples du Seigneur; 3° laisser la liberté à tous ceux qui exercent le ministère, de prêcher de la manière, dans le temps, et sur la matière qu'ils voudront; 4° enfin de distribuer l'eucharistie selon l'institution de Jésus-Christ, c'est-à-dire sous les deux espèces. Il écrivit une autre lettre à l'empereur Sigismond le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle avec les hussites. Procope s'y rendit avec les siens au commencement de 1433. Ils y défendirent avec chaleur les quatre articles précédens, et voyant qu'on ne voulait pas y satisfaire à leurs prétentions, ils en repartirent fort irrités le 6 avril, et continuèrent leurs courses et leurs ravages. Procope mourut en 1434, des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Ses deux lettres dont nous avons parlé, et la proposition qu'il fit au nom des taborites, se trouvent dans le dernier volume de la grande collection des pères Martenne et Durand. Il ne faut pas le confondre avec Procope, surnommé le Petit, qui fut chef d'une partie de l'armée des hussites, accompagna Procope-le-Grand, et fut tué dans la même action de 1434, où Procope-le-Grand fut blessé à mort.

PROCRIS. *Voy.* Céphale.

PRODICUS, fameux sophiste et rhéteur grec, natif de l'île de Céa, était disciple de Protagoras, et fut maître d'Euripide, de Socrate, de Théramène et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. L'envie de gagner de l'argent le portait à aller de ville en ville faire parade de son éloquence, et il en gagna effectivement beaucoup. Les anciens vantent surtout un discours d'apparat, où l'on dit que personne n'assistait qu'en payant 50 dragmes par tête, ce qui le fit nommer la harangue de 50 dragmes. Suidas parle aussi d'un livre de Prodicus, intitulé Ωραι, dans lequel on trouvait cette fiction ingénieuse de la Vertu et de la Volupté qui se présentent à Hercule déguisées en femmes, et tachent à l'envi de se l'attirer. Ce héros est enfin persuadé par la Vertu, et méprise la Volupté. Lucien, dans son songe, a très-adroitement imité cette fiction. Prodicus florissait vers 396 avant J.-C. Les Athéniens le firent mourir, comme corrupteur de la jeunesse.

PRODICUS, chef des hérétiques nommés adamites, qui prétendaient que l'on devait être nu dans la prière, comme Adam dans l'état d'innocence. Il vivait vers 130 de J.-C.

PROGNÉ, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan, selon la fable. *Voyez* Philomèle.

PROMÉTHÉE, fils de Japet et frère d'Atlas et d'Épiméthée, selon la fable, forma les premiers hommes de terre et d'eau, et déroba le feu du ciel pour les animer. Jupiter, irrité de cet attentat, ordonna à Vulcain d'attacher Prométhée sur le mont Caucase avec des chaînes de fer, et envoya un aigle ou un vautour, qui lui déchirait tous les jours une partie du foie. La fable ajoute que Prométhée fut enfin délivré par Hercule qui tua l'aigle ou le vautour à coups de flèches. Les savans tirent de l'histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart, en particulier, dans son Phaleg., livre 1er chapitre 2, s'efforce de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Écriture sainte. *Voyez* Pandore.

PRONAPIDE, d'Athènes, ancien poëte grec qui, selon Diodore de Sicile, fut le maître d'Homère. On dit aussi que c'est ce Pronapide qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux, ou de haut en bas. On lui a attribué

un poëme intitulé *le premier monde*.

PRONOMUS, Thébain, que l'on fait inventeur des flûtes sur lesquelles on pouvait jouer tous les tons. D'autres attribuent cette invention à Diodore de Thèbes, ou à Antigénides.

PROPERCE (*Sextus Aurelius Propertius*), trè-célèbre poète latin, natif de Moravia ou Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette, alla à Rome après la mort de son père, chevalier romain, qui avait été égorgé par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Properce s'acquit en peu de temps beaucoup de réputation par son esprit et par ses talens, et eut une grande part dans l'estime de Mécène et de Cornélius Gallus. Il eut aussi pour amis Ovide, Tibulle, Bassus, et les autres beaux esprits de son temps. Il mourut à Rome, 19 ans avant J.-C. Il nous reste de lui quatre livres d'Elégies, (Amsterdam, 1702, in-4°, ou avec Catule *voyez* Catule), sur ses amours avec une dame appelée Hostia, ou Hostilia, à laquelle il donne le nom de Cynthie. Le style en est très-pur et très-châtié, mais trop licencieux Il imite Callimaque, Mimnerne et Philetas, et a su faire usage de la fable et même de l'histoire, en quoi il a l'avantage sur Tibulle. La traduction de Marolles, in-8°, est détestable, et celle de M. de Longchamps, 1772, in-8°, vaut mieux.

PROPERTIA DE ROSSI, dame illustre par son talent dans la sculpture et dans la peinture, florissait à Bologne, sous le pontificat de Clément VII. On dit qu'elle mourut de langueur et de chagrin, parce qu'un jeune homme qu'elle aimait n'avait pas voulu répondre à sa passion. Avant sa mort, elle représenta l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, dans un bas-relief, où la figure de Joseph est parfaitement ressemblante à celle de son amant. Ce morceau fut son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre.

PROPETIDES, filles qui soutenaient que Vénus n'était pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et pudeur, jusqu'à ce qu'elles périrent, et furent changées en rochers.

PROPHÈTES (SECTE DES). *Voyez* KODDE.

PROSERPINE, fille de Cérès et de Jupiter, selon la fable, fut enlevée par Pluton, tandis qu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes sur une montagne de Sicile. Cérès, affligée de la perte de sa fille, s'adressa à Jupiter, et le supplia de la faire revenir des enfers; ce que ce dieu lui accorda, pourvu qu'elle n'eût . en mangé dans les enfers; mais il se trouva, au rapport d'Ascalaphe, que Proserpine y avait goûté quelques grains de grenade; ainsi elle fut condamnée à demeurer dans les enfers, en qualité d'épouse de Pluton, et de reine de ces lieux ténébreux. La fable ajoute néanmoins que Cérès obtint depuis, de Jupiter, que sa fille passerait six mois dans les enfers avec Pluton, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même déesse qui est appelée Diane sur la terre, et la Lune dans le Ciel; ce qui l'a fait nommer *Hecate triformis*. Quelques écrivains assurent que ce ne fut point Pluton, mais Aidoneus ou Orchus, roi des Molosses, qui enleva Proserpine.

PROSPER (SAINT), d'Aquitaine, célèbre docteur de l'Église, au 5e siècle, et l'un des plus grands défenseurs de la grâce de Jésus-Christ après saint Augustin, fut secrétaire de saint Léon, et passe même auprès de plusieurs critiques pour l'auteur de l'épître adressée par ce saint pape à Flavien, contre l'hérésie d'Eutychès. Saint Prosper avait défendu auparavant avec zèle les livres de saint Augustin, auquel il écrivit en 429, touchant les erreurs des semipélagiens, qui venaient de naître dans les Gaules. Après la mort de ce saint évêque, saint Prosper continua de défendre sa doctrine. Il répondit aux objections des prêtres de Marseille, réfuta les conférences de Cassien dans un livre qu'il intitula *Contra Collatorem*, et composa plusieurs autres ouvrages, dans lesquels il explique en théologien très-profond la doctrine catholique, contre les erreurs des pélagiens et des semipélagiens. Plusieurs savans soutiennent avec beaucoup de vraisemblance que saint Prosper n'était que laïque, d'autres croient qu'il a été évêque de Rhége en Italie, ou plutôt de Riez en Provence. Quoi qu'il en soit, il mourut vers 463. La meilleure édition de ses OEuvres est

celle de Paris en 1711, in-fol., par M. Mangeant, réimprimée à Rome, 1732, in-8°. On estime surtout le poëme de ce saint docteur contre les ingrats; c'est-à-dire contre les ennemis de la grâce de Jésus-Christ. M. Le Maître de Sacy en a donné une belle traduction en vers français, in-12. Il faut bien se garder de le confondre avec un autre Prosper, qui vivait vers le même temps, et qui, pour éviter la persécution des Vandales, avait passé d'Afrique, sa patrie, en Italie. C'est ce Prosper Africain qui est l'auteur du Traité de la vocation des gentils, qui est estimé; et de l'Épitre à la vierge Démétriade, dans l'*Appendix Augustiniana*, Anvers, 1703, in-fol.

PROSPER (Saint), évêque d'Orléans, vers l'an 454, mort vers l'an 463.

PROSPER ALPINI. *Voyez* Alpini.

PROST DE ROYER (Antoine-François), fils d'un avocat, et avocat lui-même, joignit la littérature à la gestion des différentes places dont il fut honoré successivement; administrateur des hôpitaux, échevin, président du tribunal du commerce, lieutenant-général de police, lieutenant provincial des monnaies. Il remplit toutes ces places à la satisfaction de ceux qui y avaient rapport. D'un autre côté, les académies de Lyon, des Arcades, de Bordeaux, etc., se l'associèrent. Les savans recherchaient sa correspondance. A leur passage à Lyon, l'empereur, le comte du Nord grand-duc de Russie, l'archiduc, le roi de Suède, le prince Henri de Prusse, lui donnèrent des marques d'estime et de considération. Il est mort le 12 septembre 1784. On a de lui une Lettre à l'archevêque de Lyon, sur le prêt à intérêt, qui a paru en 1763. Les vues politiques de ce petit ouvrage ont donné lieu aux différens écrits qui ont paru depuis sur cet objet, qui n'est plus abandonné aux écoles. Il a donné un ouvrage sur la municipalité de Lyon, et un projet d'un bureau de nourrices, qu'il eut la satisfaction de voir exécuter. Quand il est mort il allait faire mettre sous presse le cinquième volume in-4° du Dictionnaire des arrêts de Brillon, ouvrage dans lequel on conservait le plan de Brillon, mais absolument neuf, par l'abondance des matières et la manière dont elles sont traitées.

PROTAGORAS, fameux philosophe grec, natif d'Abdère, selon les uns, était fils d'un homme riche de Thrace, qui avait reçu Xerxès dans sa maison, mais selon Épicure, cité par Athénée, et suivant Aulugelle, Protagoras était crocheteur de son métier, et fut instruit dans la philosophie par Démocrite. Il était plus subtil que soside, et ne laissa pas d'enseigner à Athènes avec une grande réputation; mais il en fut exilé à cause de sa doctrine impie; car il révoquait en doute la divinité, et il avait commencé un de ses ouvrages par ces mots impies: « Je ne puis dire s'il y a des dieux, ou s'il n'y en a point; plusieurs choses m'empêchent de le savoir, comme l'incertitude de la chose en elle-même, et la briéveté de la vie des hommes. » Ce fut ce livre qui fut brûlé publiquement, et qui le fit chasser d'Athènes. Il voyagea alors dans les îles de la Méditerranée. On dit qu'il fut le premier des philosophes qui enseignèrent pour de l'argent. Il mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé. Il florissait vers 400 avant J.-C. Il raisonnait ordinairement par dilemmes, et laissait l'esprit en suspens sur toutes les questions qu'il proposait. On raconte qu'un jeune homme riche nommé Evathlus, étant devenu son disciple pour une grosse somme d'argent dont il lui paya la moitié sur-le-champ, et promit de lui payer l'autre moitié quand il aurait gagné la première cause qu'il plaiderait, demeura long-temps dans l'école de Protagoras, sans s'embarrasser de plaider ni de payer; notre philosophe fit alors un procès à Evathlus pour être payé. Quand ils furent venus en présence des juges, le jeune homme se défendit en disant qu'il n'avait encore gagné aucune cause, Protagoras lui fit alors ce dilemme: « Si je gagne ma cause, tu seras condamné de me payer; et si tu la gagnes, tu me dois suivant ta convention. » Mais Evathlus, bien instruit par son maître, retournait contre lui le dilemme de cette sorte: « Si les juges me déchargent, je ne te dois rien; et s'ils me condamnent à payer, je ne te dois rien non plus suivant la convention, puisque je n'aurai pas gagné ma cause. » On

ajoute que ces dilemmes embarrassèrent si fort les juges, qu'ils laissèrent la cause indécise. Quoi qu'il en soit de ce récit, qui a tout l'air d'une historiette inventée à plaisir, Protagoras s'appliquait à fournir des argumens subtils pour surprendre et éblouir les juges, et n'avait pas honte de s'afficher comme un homme qui enseignait les moyens de gagner une mauvaise cause. Platon a écrit un dialogue contre lui.

PROTÉE, dieu marin, selon la fable, et fils de Neptune et de Phœnice, habitait dans le phare d'Alexandrie. Les poètes feignent qu'il prenait toutes sortes de formes, et qu'il se changeait tantôt en animal, tantôt en arbre, tantôt en feu, en eau et en rocher. Il avait le don de prédire l'avenir, et ne s'expliquait que lorsqu'il y était contraint par la force. On croit que ce qui a donné lieu à ces fables, vient de ce que Protée était un roi d'Egypte qui avait son état le long de la mer, et qui était doué d'une sagesse, d'une dextérité, d'une prévoyance et d'une politique admirables, ou selon d'autres, parce qu'il changeait presque tous les jours d'habit, sur lesquels il faisait représenter différentes figures. C'est lui qui rendit Hélène à Ménélas, avec tout ce que Pâris lui avait enlevé.

PROTÉSILAS, fils d'Iphiclus, roi d'une partie de l'Epire, fut tué au siége de Troie. *Voyez* Laodamie.

PROTOGÈNE, peintre célèbre, natif de Caune, dans la Carie, était contemporain et ami d'Apelle et d'Aristote. Il se fit tellement estimer par ses talens, que Démétrius Poliorcète ayant assiégé Rhodes, 304 avant J.-C. ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place (quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer), parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogène avait son atelier; et leva le siége. Ce prince ayant su que pendant ce siége Protogène ne laissait pas de travailler tranquillement dans une maison hors de la ville, malgré le bruit des armes et des trompettes, le fit venir et lui demanda comment il se croyait en sûreté au milieu des ennemis de Rhodes. « C'est que je sais, répondit Protogène, qu'un grand prince comme Démétrius a déclaré la guerre aux Rhodiens et non pas aux arts. » Le plus fameux tableau de ce peintre était l'Ialyse, célèbre chasseur, qui passait pour le fondateur de Rhodes. Il y mit sept ans de travail, et n'en était pas encore content, parce qu'il n'avait pu représenter, dans ce tableau, un chien tout haletant, et la gueule pleine d'écume. Enfin de dépit, ayant jeté sur ce chien l'éponge dont il s'était servi pour l'effacer, le hasard fit ce que l'art n'avait pu faire, et l'écume fut parfaitement représentée. Les anciens parlent souvent de ce peintre avec éloge. On dit qu'Apelle ayant été un jour lui rendre visite, et ne l'ayant pas trouvé, acheva un trait sur un tableau que Protogène avait commencé, et que celui-ci, de retour à son atelier, reconnut aussitôt le pinceau d'Apelle.

PROU (JACQUES), sculpteur parisien, mort le 6 mars 1706, à 51 ans, a travaillé pour les jardins de Versailles. On y distingue une Vénus.

PROVENZALIS (JÉRÔME), natif de Naples, fut médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento; c'était un des plus habiles hommes de son temps, non-seulement en médecine, mais aussi en philosophie, et même en théologie. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut en 1612. On a de lui un Traité des sens, en latin, Rome, 1597, in-4°.

PRUDENCE (*Aurelius-Prudentius-Clemens*), fameux poète chrétien dans le 4e siècle, sous l'empire de Théodose-le-Grand et de ses enfans, naquit, à ce que l'on croit, à Saragosse en 348. Il fit d'abord la profession d'avocat, puis celle de juge. Il embrassa ensuite le parti des armes; enfin on l'attacha à la cour par un emploi honorable; mais il ne fut point consul, comme quelques-uns l'ont cru. Prudence mourut vers 412. Il nous reste de lui un assez grand nombre de poésies, qu'il a rendues chrétiennes par le choix de ses sujets, mais dont le style est assez souvent barbare et bien éloigné de la pureté du siècle d'Auguste. Il y a beaucoup de fautes de quantité et quelques opinions qui ne sont pas orthodoxes. On y trouve cependant des morceaux, comme son hymne *Salvete flores martyrum*, qui sont élégamment écrits, et qui se font lire avec plaisir. Les éditions les plus estimées des œuvres de Prudence sont

celles d'Amsterdam, Elzevir, en 1667, in-12, avec les notes de Nicolas Heinsius, et celle de Paris en 1687, *ad usum Delphini*, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

PRUDENCE-LE-JEUNE, évêque de Troyes. *Voy.* GALINDON.

PRUSIAS, roi de Bithynie, et l'un des plus plus grands politiques de son temps, reçut Annibal dans ses Etats, et voulait, contre les droits de l'hospitalité, le livrer aux Romains, lorsque ce célèbre général, pour éviter cette trahison, s'empoisonna lui-même. Prusias eut ensuite de grands démêlés avec Attale, roi de Pergame, et fut obligé de faire une paix honteuse avec lui, par ordre des Romains, 154 avant J.-C. Enfin, son extrême cruauté le rendit odieux à ses sujets. Ils se soulevèrent contre lui avec son fils Nicomède, qu'il avait voulu faire assassiner, et il fut tué à Nicomédie, près de l'autel de Jupiter, qu'il avait choisi pour asile, 148 avant J.-C.

PRYNN ou PRYNE (GUILLAUME), savant jurisconsulte anglais, s'éleva d'abord avec tant de violence contre les épiscopaux, dans sa tragédie du violement du sabbat et de l'état des évêques, qu'il fut condamné, en 1647, à avoir les oreilles coupées et à 5000 livres sterling d'amende; ce qui fut exécuté. Ce traitement le fit regarder comme un martyr de la bonne cause, et choisir pour être un des membres de la chambre des communes, dans le parlement assemblé contre le roi. Après avoir pendant quelque temps fait paraître beaucoup d'animosité contre ce prince, il changea ensuite et ne voulut point suivre les mouvemens et les menées du parlement: ce qui le fit mettre en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi, et mourut le 24 octobre 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans le *Sylloge variorum tractatuum*, qu'un royaliste fit imprimer en 1649, on a de lui 1° Remarque sur les institutions des rois Jean, Henri III et Edouard Ier, Londres, 1672, 2 vol. in-fol., en anglais: il y défend le pouvoir suprême de ces rois; 2° l'Histoire de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, in-fol., en anglais; 3° plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, où il y a beaucoup d'érudition.

PRZIBRAM (JEAN), zélé hussite, qui rétracta ses erreurs et en conserva toujours une partie; il était pasteur de la paroisse de Saint-Gilles et professeur en théologie dans l'université de Prague, lorsqu'il mourut en 1447. On trouve ses ouvrages dans l'histoire des hussites de Cochlée.

PRZISCOVIUS (SAMUEL), gentilhomme polonais et conseiller de l'électeur de Brandebourg, suivit une partie des sentimens de Socin, et fut chassé de la Pologne comme tous les sociniens. Il mourut en Prusse en 1670, à 80 ans. Ses ouvrages sont dans la Bibliothèque des Frères polonais, 1556, 9 vol. in-fol.

PSALMANASAR (GEORGES), se donna tantôt pour un catholique romain persécuté par son père, tantôt pour un catholique irlandais persécuté par ses compatriotes. Il se fit soldat dans un régiment écossais, et se donna pour Japonais; sous ce travestissement il tira une grosse somme de l'évêque de Londres, en lui présentant un catéchisme anglican traduit dans une prétendue langue japonaise qu'il s'était forgée. Peu de temps après il donna la description de l'île Formose; enfin il se mit à étudier les langues orientales et devint habile en hébreu. Sur le point de mourir, en 1763, il donna l'Histoire de sa vie, qui a été publiée à Londres, 1764, in-4°. Il a travaillé à l'Histoire ancienne de l'Histoire universelle, d'une société de gens de lettres de Londres, qui a 38 vol. in-4°.

PSAMMENITE, roi d'Egypte, succéda à Amasis son père, 526 ans avant J.-C. Il fut défait dans une sanglante bataille par Cambyse, roi de Perse, et se sauva à Memphis, où il fut investi et fait prisonnier après un règne de six mois. On le mena captif à Suze; mais comme il faisait des brigues secrètes pour porter les Egyptiens à la révolte, on le contraignit de boire du sang de taureau; ce qui lui donna la mort.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, natif de Laïs, était fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacon, roi d'Ethiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Egypte. Il aurait eu le même sort que son père, s'il ne se fût sauvé en Syrie. Après la

retraite de Sabacon, on rappela Psammitique, et il fut l'un des douze seigneurs égyptiens qui partagèrent entre eux le gouvernement de l'Egypte. Ses collègues, jaloux de sa gloire et de ses richesses, le reléguèrent dans des marais voisins de la mer, où il vécut avec tranquillité jusqu'à une descente que des Ioniens et des Cariens firent dans ses états. Ayant trouvé le moyen de s'accommoder avec eux et de se les attacher, il les joignit à son armée, et livra à ses ennemis une grande bataille, qu'il gagna près de Memphis, 670 avant J.-C. Par cette victoire Psammitique devint maître de toute l'Egypte. Il donna des terres à habiter aux Grecs qui l'avaient secouru, ouvrit à leurs compatriotes l'accès de son pays et se servit d'eux pour bannir de ses états la barbarie, pour y faire fleurir le commerce et pour élever des jeunes Egyptiens dans la connaissance des arts et des sciences. On assure qu'il fut le premier roi d'Egypte qui introduisit l'usage de boire du vin en Egypte, qu'il fit chercher les sources du Nil, qu'il prit la ville d'Azote après un siége fameux qui dura 29 ans, et qu'il empêcha, par ses présens et par ses prières, une armée innombrable de Scythes de fondre dans son pays. Il mourut vers 616 avant J.-C., et fut enterré à Saïs dans le temple de Minerve. Necos son fils lui succéda.

PSEAUME (Nicolas), fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, bourg du diocèse de Verdun, eut l'abbaye de Saint-Paul de Verdun, que son oncle lui résigna en 1538. Il se fit recevoir docteur de Sorbonne en 1541, et fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente et mourut à Verdun le 10 août 1575. On a de lui 1° un Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente. Ce Journal, qui est très-important, a été donné au public par le père Hugo, prémontré, dans ses *Sacræ antiquitatis monumenta*; 2° un écrit intitulé *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1563, in-8°.

PSELLUS (Michel), auteur grec, dont nous avons un grand nombre d'ouvrages, vivait sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace. Celui-ci succéda à Romain Diogène en 1071. Ses ouvrages sont *De operatione dæmonum*, grec-latin; Parisiis, 1623, in-8°; Kiloni, 1688, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères; *De quatuor mathematicis scientiis*, Basileæ, 1556, in-8°; *De lapidum virtutibus*, Tolosæ, 1615, in-8°. Léon Allatius a fait un Traité *De Psellis*, Rome, 1534, in-8°. C'est l'histoire de tous les auteurs qui ont porté le nom de Psellus.

PSYCHÉ, divinité du paganisme, ainsi nommée du mot grec Ψυχὴ qui signifie *âme*. Les amours de Cupidon et de cette déesse et le mariage qu'ils contractèrent ensemble sont fameux dans les poètes. On représentait Psyché avec des ailes de papillon aux épaules, pour exprimer en quelque sorte la légèreté de l'âme : car le papillon en était le symbole; et lorsqu'on peignait un homme mort, on représentait un papillon qui paraissait être sorti de sa bouche et s'envolait en l'air.

PTOLÉMÉE LAGUS ou SOTER, roi d'Egypte, et l'un des plus grands princes qui aient régné entre les successeurs d'Alexandre, était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe de Macédoine, lequel la maria étant déjà grosse de lui, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre-le-Grand. Ptolémée fut élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris, et eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, dans la distribution qui fut faite de ses états, Ptolémée eut l'Egypte en partage, où il se fit aimer par ses manières douces et engageantes. Il attira près de lui, à force de libéralités, les chefs et les soldats les plus connus, mit partout des garnisons, leva une bonne armée, et fit alliance avec les princes et les gouverneurs voisins, pour se maintenir en Egypte contre Perdiccas, qui prétendait lui enlever cette province. La mort l'ayant délivré de cet ennemi dangereux, il ne songea plus qu'à étendre les bornes de son empire. Il soumit par Nicanor, l'un de ses généraux, la Syrie, la Phénicie et l'île de Chypre. Il surprit ensuite Jérusalem, dont il se rendit maître, sous prétexte d'y vouloir sacrifier, et emmena plus de cent mille captifs de la Judée. Il défit Anti-

gonus dans une grande bataille près Gaza, 312 avant J.-C.; et le traité qu'il avait conclu ensuite avec ce prince et avec Cassander et Lysimachus ayant été rompu, il fit mourir Nicoclès, roi de Paphos, qui entretenait des intelligences avec Antigonus. La célèbre bataille d'Ipsus en Phyrgie, que Ptolémée donna avec Séleucus et Lysimachus, contre Antigonus et Démétrius, 301 avant J.-C., fut funeste à Antigonus, qui y fut tué, et à Démétrius son fils, qui fut entièrement défait; mais elle sema la division entre les vainqueurs, dont Séleucus abandonna le parti pour se joindre à Démétrius. Ptolémée reprit l'île de Chypre sur ce dernier, et une partie de la Syrie et de la Phénicie. Enfin, se sentant vieux et infirme, il associa à l'empire Ptolémée Philadelphe son fils, et mourut 285 avant J.-C., à 92 ans, après un règne sage et glorieux de quarante. Les guerres continuelles ne l'empêchèrent point de s'appliquer aux sciences, et Arrien assure qu'il avait composé une histoire des conquêtes d'Alexandre-le-Grand. Ce fut lui qui fit bâtir le phare d'Alexandrie, qui passa pour une des sept merveilles du monde.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE, fils du précédent, fut ainsi nommé par ironie, parce qu'il avait fait mourir ses frères, qui avaient conspiré contre lui. Il succéda à Ptolémée Lagus son père, dans le royaume d'Egypte, 285 avant J.-C., et fut l'un des plus puissans princes de son temps. Il s'attacha beaucoup plus à faire fleurir la paix, le commerce, l'abondance et les arts dans ses états, qu'à entreprendre des conquêtes. Son amour pour les sciences éclata surtout dans la superbe bibliothèque qu'il éleva à Alexandrie. Il y rassembla plus de 200,000 volumes, que Démétrius Phaléréus, auquel il en avait confié le soin, lui promit de faire bientôt monter jusqu'à 500000. La dédicace s'en fit avec une magnificence incroyable. On y institua des jeux en l'honneur des Muses et d'Apollon, et l'on proposa des prix pour les vainqueurs dans toutes sortes de combats de corps et d'esprit. Ce fut par le conseil du même Démétrius que Ptolémée fit traduire, d'hébreu en grec, les livres de la loi de Moïse, par des Juifs que lui envoya le grand-prêtre Eléazar. Ptolémée, par reconnaissance, donna la liberté à un nombre prodigieux de Juifs qui étaient esclaves dans ses états, combla d'honneurs et de biens les traducteurs, et les renvoya avec de riches présens pour le souverain pontife Eléazar. Cette traduction, que l'on nomme la Version des Septante, fut faite l'an 271 avant J.-C. Ptolémée avait remporté l'année précédente une victoire par mer sur Antigonus Gonatas, roi de Macédoine. Il eut une autre guerre à soutenir contre Antiochus Theos, ou le Dieu, roi de Syrie, et lui donna, pour la terminer, sa fille Bérénice en mariage. Ptolémée Philadelphe aimait éperdument sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimachus. Sa femme, qui se nommait aussi Arsinoé, s'en étant aperçue, voulut, dans le transport de sa jalousie, se venger par le poison, ce qui fut découvert et la fit exiler. Après cet exil, Ptolémée épousa publiquement Arsinoé sa sœur. Dans la suite cette princesse étant morte, le chagrin que lui causa cette mort avança ses jours, et il mourut 246 avant J.-C., après un règne heureux et florissant d'environ 39 ans. Le commerce enrichissait ce prince; il y avait un canal qui venait de la mer Rouge au Nil, par où venaient toutes les richesses des Indes; et par le Nil elles se répandaient en Europe. Ptolémée Evergètes son fils lui succéda.

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTES, c'est-à-dire *bienfaiteur*, fils et successeur du précédent, tenta inutilement de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus-le-Dieu. Il ne laissa pas de ravager la Syrie, selon la prophétie de Daniel, qui l'appelle *le roi du midi*, et fit sur les terres de l'ennemi un butin immense, entre autres des statues que Cambyse avait enlevées d'Egypte. Il mourut 221 avant J.-C., après un règne de 26 ans. Il eut pour successeur Ptolémée Philopator son fils.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR, roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolémée Évergètes son père, fut un prince très-cruel. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme, et se livra tout entier au luxe et à la volupté, ce qui lui fit donner le nom de *Tryphon*. Il vain-

quit à Raphia Antiochus-le-Grand, 217 avant J.-C., et voulut entrer dans le sanctuaire du temple de Jérusalem; mais le grand-prêtre l'en empêcha. Il mourut 204 avant J.-C., laissant pour héritier son fils Ptolémée Epiphanes, âgé de 4 ans.

PTOLÉMÉE ÉPIPHANES, c'est-à-dire *l'Illustre*, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de 4 ans, après la mort de son père Ptolémée Philopator. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avaient le soin de sa tutelle; mais les Egyptiens le délivrèrent et le mirent sous la protection des Romains. Il épousa Cléopâtre, fille d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, qui lui apporta les provinces de Célésirie et de Palestine; et il mourut 180 av. J.-C., après un règne de 24 ans.

PTOLÉMÉE PHILOMETOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestait Cléopâtre sa mère, à laquelle il devait la vie; monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée Épiphanes son père, et mourut 146 avant J.-C.

PTOLÉMÉE PHYSCON, c'est-à-dire *le ventru*, nommé aussi *Cacourgètes*, c'est-à-dire *malfaisant*, régna en Egypte après la mort de Ptolémée Philométor son frère. Ses cruautés le rendirent si odieux à ses sujets, qu'ils abandonnèrent Alexandrie. Les savans qui en sortirent répandirent le goût des sciences dans l'Asie-Mineure et dans les îles de l'Archipel. Il mourut 116 avant J.-C.

PTOLÉMÉE LATHYRUS, roi d'Egypte, ainsi nommé à cause d'un porneau ou excroissance qu'il avait au nez, succéda à son père Physcon, 116 avant J.-C., et fut chassé par Cléopâtre sa mère, qui mit sur le trône Ptolémée Alexandre son frère. Cette princesse s'était servie en cette occasion des forces d'Alexandre Jannée, roi des Juifs; ce qui irrita tellement Ptolémée qu'il entra en Judée et fit un horrible carnage de Juifs, après les avoir vaincus auprès du Jourdain. Ensuite ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, il se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée Alexandre son frère, qui fut tué par un pilote, 88 avant J.-C. Il mourut dix ans après.

PTOLÉMÉE AULÈTES, c'est-à-dire *joueur de flûte*, monta sur le trône d'Égypte 73 avant J.-C. Les Egytiens, qu'il accablait d'impôts, le chassèrent et mirent en sa place sa fille Bérénice, qui épousa Archélaüs, prêtre d'une ville de Pont. Il alla chercher du secours à Rome. Les Alexandrins y envoyèrent aussi pour plaider leur cause. Il fit prier les uns et gagna les autres; cependant il n'obtint rien. Dans la suite, ayant été rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille et mourut lui-même peu de temps après, 51 avant J.-C.

PTOLÉMÉE DENIS ou BACCHUS, roi d'Egypte, succéda à son père Aulètes, avec sa sœur Cléopâtre, 51 avant J.-C. C'est lui qui reçut et qui fit mourir Pompée après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle envers César; car il lui dressa des embûches à son arrivée à Alexandrie; mais César en sortit victorieux, et pendant le tumulte Ptolémée se noya dans le Nil, l'an 47 avant J.-C.

PTOLÉMÉE ou PTOLOMÉE, (CLAUDE), très-célèbre mathématicien, natif de Péluse, surnommé par les Grecs *très-divin et très-sage*, florissait à Alexandrie dans le 2e siècle, sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 138 de J.-C. On a de lui une géographie, dont on recherche l'édition de Servet, Lyon, 1535, in-fol., plus que celle de 1541, à laquelle il a fait des changemens; mais la meilleure édition est celle de Bertius, Amsterdam, 1619, in-fol. La première édition est de Bologne, 1462, in-fol. Il a fait aussi plusieurs savans ouvrages sur l'astronomie, Bâle, 1551, in-fol., dont les principaux sont 1° l'*Almageste*. Ce livre est intitulé en grec σύνταξις μεγίστη: c'est de ce dernier mot, en y ajoutant l'article *al* des Arabes, que nous avons formé le terme d'*Almageste*; 2° *De judiciis astrologicis*; 3° *Planisphærium*; 4° *Harmonicorum libri III*, Cxinii, 1682, in-4°. Son système du monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes; mais les savans l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic.

PTOLOMÉE DE LUCQUES, dominicain du 14e siècle, soutenait que Jésus-Christ avait été formé dans le cœur de la Vierge. Ses supérieurs lui imposèrent silence. On trouve de lui

dans la Bibliothèque des Pères des annales depuis 1060 jusqu'en 1303; une Chronique de papes et des empereurs, Lyon, 1619, in-4°.

PUBLIUS SYRUS, fameux poète mimique, natif de Syrie, florissait à Rome 44 avant J.-C. Il s'acquit l'estime de Jules César, et parut avec tant d'éclat sur le théâtre de Rome, qu'il effaça Labérius, chevalier romain, dont les mimes étaient estimés. Il ne nous reste de ce poète que des fragmens, ou un Recueil de sentences, dont la meilleure édition est celle de Gruter, avec les Sentences de Sénèque, Leyde, 1708, in-8°, et avec le Phèdre de Paris, 1729 et 1742, in-12. La Bruyère a répandu dans ses caractères presque toutes les sentences de Publius Syrus, dont la meilleure traduction française est celle de M. de Serionne, Paris, 1736, in-12. *Voyez* LABERIUS.

PUCELLE (RENÉ), né à Paris le 1er février 1655, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de Françoise de Catinat, sœur du célèbre maréchal de même nom, fit quelques campagnes en qualité de volontaire sous les yeux de ses oncles. De retour à Paris, il se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris le 10 avril 1684. Il s'y distingua par la droiture de son cœur, par l'intégrité de ses jugemens et l'élévation de son esprit. L'abbé Pucelle fut pourvu de l'abbaye de Saint-Léonard de Corbigny en 1694, et ne voulut jamais être revêtu d'aucun autre bénéfice, quoiqu'il se soit trouvé dans la suite à portée de profiter des faveurs de la cour. Il fut rapporteur dans l'affaire du livre du père Jouvenci en 1713; et les arrêts qui furent rendus contre ce livre n'exprimèrent pas toute l'aversion qu'il en avait. Il s'éleva contre la bulle *Unigenitus* en 1714; et après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut l'honneur d'entrer dans le conseil de conscience établi par M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Depuis ce temps M. l'abbé Pucelle continua de se distinguer dans le parlement, et d'y favoriser avec vivacité la cause des anti-constitutionnaires. Lorsqu'il sentit que sa santé s'affaiblissait, il se retira des affaires ordinaires du palais pour vaquer avec plus de liberté à celle de son salut, et à l'étude de la religion. Il vécut dans une grande régularité, assistant généreusement les pauvres et les indigens; et il mourut à Paris le 7 janvier 1745, à 90 ans.

PUCELLE D'ORLÉANS. *Voy.* ARC.

PUCELLE (CLAUDE), avocat, père de M. Pucelle le conseiller, est mort au mois de mai 1660. Gui Patin dit qu'il se chargeait volontiers de mauvaises causes pour gagner davantage. Plaidant un jour pour la famille de Rohan, qui voulait faire casser, comme disproportionné, le mariage de l'héritière de la branche aînée avec le comte de Chabot, dont le nom est celui d'un poisson, se servit fort heureusement par allussion de ce vers d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

PUFENDORF (SAMUEL DE), naquit à Fleh, petit village de Misnie, en 1631, d'Élie Pufendorf, ministre de ce village. Il tourna toutes ses études du côté du droit public et des intérêts respectifs de l'Empire et des différens souverains dont l'Allemagne est composée. Il joignit à cette étude celle de la philosophie de Descartes et des mathématiques. Il fut, en 1658, gouverneur du fils de M. Coyet, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemarck, et se rendit à cet effet à Copenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Ce fut pendant sa prison, qui dura huit mois, qu'il mit en ordre ses réflexions sur les écrits de Grotius et de Hobbes, et les publia à la Haie en 1660, sous le titre d'Élémens de la jurisprudence universelle : *Elementa jurisprudentiæ universalis*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf demeura en cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, lui donna une chaire de professeur de droit naturel à Lunden, et quelques années après le fit son historiographe et l'un de ses conseillers, avec le titre de baron. De là il fut appelé à Berlin par l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume-le-Grand. Pufendorf mourut à Berlin le

26 octobre 1694, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés. Les principaux sont 1° un Traité du droit naturel et des gens, écrit en allemand, dont on a une bonne traduction française avec des notes, par Jean Barbeyrac, imprimée à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4°. Les devoirs de l'homme et du citoyen en sont l'abrégé; l'édition latine d'Edimbourg, in-8°, est la meilleure, comme la meilleure de la traduction française de Barbeyrac est celle d'Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8°. Il y a eu plusieurs ouvrages composés pour et contre ce traité de Pufendorf, dont on a imprimé le recueil à Francfort en 1686, in-4°, sous ce titre : *Eris scandica*, c'est-à-dire querelle de Scandinavie: 2° une Introduction à l'histoire des principaux états qui sont aujourd'hui dans l'Europe, écrite en allemand. Les meilleures éditions françaises de cet ouvrage sont celle d'Amsterdam, 1742, 11 vol. in-12, et celle de Paris, 1754 et suivantes, 8 vol. in-4°; 3° Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne, jusqu'à l'abdication de la reine Christine, 1686, in-fol.; 4° *Histoire de Charles-Gustave*, en français, 1698, 2 vol. in-fol.; 5° un Recueil de dissertations académiques, en latin, 1698, in-8°; 6° un Traité latin de l'état de l'empire d'Allemagne, sous le nom déguisé de *Severin de Mozanbane*, Genève, 1667, in-12, traduit en français par Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12. Il veut prouver dans cet ouvrage que l'Allemagne est un corps de république, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux ; 7° Histoire de l'électeur Frédéric-Guillaume-le-Grand, Nuremberg, 1695, 2 vol. in-fol.; 8° Description historique et politique de l'empire du pape, en allemand. Elle a été traduite en latin, et se trouve dans son Introduction à l'histoire, de 1742. Pufendorf a aussi donné une édition de *Joannis Meursii miscellanea laconica*, in-4°, et de la Grèce ancienne de Jean Lauremberge, aussi in-4°.

PUFENDORF (Isaïe), frère de Samuel, naquit au même lieu le 25 juillet 1628. Il devint habile dans la jurisprudence, et jeta les fondemens du droit de la nature et des gens, que Samuel a mis au jour. S'étant fait connaître de la reine douairière de Suède, le roi l'employa long-temps en qualité d'espion chez ses ennemis, ensuite de résident en plusieurs cours. Croyant avoir été desservi auprès du roi, il se retira à Hambourg en 1686. Le roi de Danemarck le nomma son résident à Ratisbonne en 1687, et son ambassadeur à Vienne en 1689; mais pendant qu'il faisait les préparatifs de son voyage il mourut le 26 août à Ratisbonne, où sa veuve lui a fait ériger un monument. On a de lui *De druidibus; De legibu salicis: De theologia platonica*, imprimés séparément, et réunis sous le titre d'*Opuscula juvenilia*, Hall, 1699, in-8°. On lui attribue *Anecdotes de Suède, ou Histoire secrète de Charles XI*, la Haie, (Berlin), 1716, in-8°, et plusieurs fois depuis; car c'est un ouvrage satirique.

PUGATCHEF (Témelka), Cosaque, né à Simoveisk sur le Don, est un des imposteurs* qui se sont donnés pour Pierre III. Il avait servi dans les troupes russes contre le roi de Prusse et contre les Turcs en 1769. Il déserta ensuite, et se retira avec quelques Cosaques dans le Kuban. Ses discours séditieux le firent arrêter; mais, ayant su s'évader, il prit alors le nom de Pierre III dans le désert de l'Irghise Des sectaires russes et les Cosaques du Yaick s'étant joints à lui en 1773, il se trouva en état d'attaquer et de prendre quelques forteresses dans le gouvernement d'Orembourg. Il fallut envoyer des troupes pour le réduire. Les excès auxquels il se portait aliénèrent de lui ceux qui l'avaient mis à leur tête. Le comte de Panin l'ayant défait entièrement, ses partisans le lièrent et l'amenèrent au général, d'après la promesse qu'on leur avait faite de leur accorder leur grâce. Il fut conduit à Moscou, où il fut décapité le 21 janvier 1775, sans avoir été appliqué à la question, par ordre de l'impératrice, qui ne voulut pas qu'on fît mourir plus de cinq de ses complices.

PUGET (Pierre), très-célèbre sculpteur, peintre et architecte, naquit à Marseille en 1623. Il fit paraître dès l'enfance des dispositions admirables pour le dessin, et fut disciple de Roman, habile sculpteur, qui lui apprit son art avec un soin extrême. Puget

alla ensuite en Italie, où il apprit la peinture et l'architecture. Il y imita si bien la manière de Pierre Cortone, que ce fameux peintre voulut le voir; et fit ensuite amitié avec lui. Une maladie dangereuse qu'il eut en 1657 l'obligea de renoncer à la peinture pour le reste de ses jours. Depuis ce temps il ne s'appliqua plus qu'à la sculpture. Sa réputation le fit appeler à Paris par M. Fouquet, puis par M. Colbert; et Louis XIV, qui l'appelait l'inimitable, lui donna une pension de 1200 écus, en qualité de sculpteur et de directeur des ouvrages qui regardaient les vaisseaux et les galères. Puget mourut à Marseille en 1695, à 72 ans. On voit en France et en Italie des statues admirables de cet excellent sculpteur. Le Milon et l'Andromède de Versailles sont de lui.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), né à Meaux le 28 novembre 1713, avait le titre d'avocat au parlement de Paris, et est mort au mois d'octobre 1772. Il a traduit beaucoup de livres: *Grammaire géographique*, de Gordon, avec une addition pour la France, in-8°; *Histoire navale d'Angleterre*, de Lediard, en 3 vol. in-4°; *Grammaire des sciences philosophiques*, de Martin, in 8°; *Elémens des sciences*, 3 vol. in-12, du même; *Consultations de médecine d'Hoffman*, 8 vol. in-12; *Observations*, du même, 2 vol. in-12; *Géographie de Varénius*, 4 vol. in-12; *Les Hommes volans*, 3 vol.; *Amélie*, 4 vol.; *Thomson*, 3 vol.; *Les Frères, ou Miss Osmond*, 4 parties in-12; *La Campagne*, 2 vol.; *La Femme n'est pas inférieure à l'homme*, in-12; *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel*, 1763, 4 vol. in-12; *Les Voyageurs modernes*, 4 vol. in-12; *Observations sur le jardinage*, 3 vol. in-12; *Avis et préceptes de médecine*, de Méad, in-12; *Expériences physiques*, de Léwis, 3 vol. in-12. Son épouse, Madeleine Dorsant, née à Paris, a donné au public les ouvrages suivans: *Conseils à une amie*, in-8°; *les Caractères*, 2 vol. in-8°, qui ont eu du succès quand ils ont paru; *Le Plaisir et la volupté*, conte, in-12; *L'Education du marquis de... ou Mémoires de la comtesse de Zurlac*, 2 parties in-12; *Zamor et Elmanzine*, 3 vol. in-12; *Réflexions et avis sur les ridicules à la mode*, in-12; *Alzarac, ou la nécessité d'être inconstant*, in-12; *Histoire de mademoiselle de Terville*, 6 parties in-12; *Histoire du règne de Charles VII*, 4 vol. in-12; *Mémoires d'un homme de bien*, 3 parties in-12; *le Marquis à la mode*, comédie. Depuis la traduction des romans anglais nous ne regardons plus les français.

PUISIEUX. *Voy.* Brulart.

PULAWSKI, général de l'armée des confédérés en Pologne, attribuant, ainsi que ses partisans, au roi de Pologne, les priviléges accordés aux dissidens, résolut de l'enlever, et de faire procéder à une nouvelle élection. L'influence de la Russie, dans cette élection, l'avait fait regarder comme nulle par les confédérés, qui ne croyaient pas attenter à la personne d'un roi, en attentant à celle de Stanislas-Auguste. Il chargea donc de ce crime environ 40 personnes, dont les chefs étaient Lukawski, Strawenski et Kosinski, qui s'engagèrent de la manière la plus solennelle à le lui amener vivant ou à le tuer s'ils ne pouvaient l'emmener. Cet affreux projet fut pris dans la petite ville de Chenstokou, où il y a un couvent qui possède une image miraculeuse de la Vierge, peinte par saint Luc. Les protestans ont été jusqu'à dire que le nonce du pape avait béni leurs armes. Il a pu bénir des armes qu'on lui a dit destinées au soutien de la religion catholique, dont la confédération faisait profession, mais non à l'assassinat d'un roi. Ce fut au 3 septembre 1771 qu'ils arrêtèrent l'exécution de leur complot. Le roi revenait entre dix et onze heures du soir de l'hôtel du prince Czartowski son oncle; ils tirèrent plusieurs coups sur le carrosse; un heyduque, le seul qui se mit en devoir de défendre son maître, reçut une balle, dont il mourut le lendemain; un autre fut blessé; les autres, au nombre de seize ou de dix-sept, et l'aide-de-camp qui était dans le carrosse, furent au palais chercher du secours. Cependant les conjurés avaient tiré sur le roi sans effet; mais il reçut un coup de sabre sur la tête, qui pénétra jusqu'à l'os. Ils ne laissèrent pas de l'entraîner à pied jusqu'au fossé de la ville, où ils le firent monter à cheval pour le franchir; par deux fois le che-

val tomba dedans, et se cassa la cuisse à la seconde; enfin un autre cheval franchit le fossé; et quand les conjurés furent hors de la ville, la plus grande partie alla l'annoncer à Pulawski : sept seulement restèrent sous les ordres de Kosmski. Ils errèrent autour de la ville, dans une nuit obscure, sans savoir où ils allaient; ils rencontrèrent deux patrouilles russes, auxquelles ils répondirent en russe, et le roi se tut, de peur que, si les conjurés se voyaient obligés de céder, ils ne le tuassent. Cependant des gardes et des gentilshommes étaient montés à cheval pour aller secourir le roi; et tout en cherchant à le délivrer, ils craignaient de le faire massacrer. Ils arrivèrent à l'endroit où le roi avait passé le fossé; ils y trouvèrent sa pelisse ensanglantée, percée de balles et de coups de sabre; ils se persuadèrent que le roi n'existait plus. Les patrouilles russes que les conjurés avaient rencontrées avaient intimidé l'escorte; ils disparurent, et Kosmski resta seul. Cet homme était combattu par deux sentimens opposés, que l'honneur lui inspirait. Il croyait se déshonorer en tuant le roi, qui était sans défense, et il trouvait un déshonneur égal à manquer à sa parole. Le roi, qui voyait son incertitude, lui demandait inutilement de le laisser entrer dans le couvent de Biélami, auprès duquel ils passaient, pendant qu'il pourvoirait à sa sûreté; mais il ne put lui refuser un moment de repos, car le roi était excédé de fatigue; ils s'assirent l'un et l'autre à terre. Le roi fit de nouveaux efforts pour l'engager à le sauver; il lui promit le pardon de son crime, ou lui offrit encore, s'il en doutait, de prendre la fuite, en l'assurant qu'il indiquerait à ceux qui le chercheraient une autre route que celle qu'il aurait prise. Kosmski ne put y tenir; il se jeta aux pieds du roi, lui demanda pardon de son crime, en se remettant à sa générosité, et jurant de le défendre jusqu'à la mort. Ils allèrent à un moulin, où ils furent pris pour des voleurs; on leur en ouvrit cependant la porte au bout d'une demi-heure. Le roi écrivit au général Coccéii, colonel de ses gardes à pied, de venir le chercher; cet officier partit aussitôt; il trouva à la porte du moulin Kosmski, le sabre à la main, qui le laissa entrer quand il l'eut reconnu. Le roi, couché par terre, car les lits ne sont pas communs en Pologne, s'était endormi; il retourna à Varsovie dans le carrosse qu'on lui avait amené à cinq heures du matin. Les rues étaient illuminées; on n'entendait autre chose que : Le roi est vivant; chacun courut au château, s'empresser de lui baiser la main ou son habit. Quelque besoin que le roi eût de repos et d'être pansé, il eut la complaisance de ne pas se refuser à son empressement, et à raconter toutes les circonstances de son enlèvement, et ce qu'il avait eu à souffrir dans cette nuit horrible. Quand il fut seul, le chirurgien pensa ses plaies, qui ne furent pas trouvées dangereuses, et il ne s'en ressentit pas long-temps. Lukawski et Strawenski furent arrêtés et décapités; les autres conjurés furent condamnés aux travaux de la forteresse de Kaminiec. Kosmski fut renfermé, pour lui faire déclarer ce qu'il savait à la charge des conjurés. Il fut ensuite remis en liberté, et il s'est retiré à Sinigaglia, où il vécut d'une pension que lui fit le roi. Lukawski et Strawenski moururent avec courage, et traitèrent Kosmski de traître. Quelle idée ces gens-là, qui avaient abandonné le prisonnier, avaient-ils donc de l'inobservation de leur parole? Pulawski, le chef du complot, passa en Amérique à la fin des troubles de Pologne; il y entra au service des Etats-Unis, et fut tué au siége de Savanah en 1779. Le roi fit élever un monument en l'honneur de Georges-Henri Butzau, cet heyduque qui s'était fait tuer en le défendant, et il pourvut généreusement aux besoins de sa famille.

PULCHERIE (Sainte), impératrice illustre par sa vertu et par son mérite, était fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose-le-Jeune. Elle fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, sainte Pulchérie fit élire Marcien, et l'épousa, à condition de vivre avec lui en continence. C'est par ses soins que fut assemblé en 451 le concile général de Chalcédoine, où les pères lui donnèrent de très-magnifiques éloges, qu'elle méritait par sa piété, par sa capacité dans le gouvernement de l'E-

tat, et par la protection qu'elle accordait au mérite, à la vertu, aux arts et aux sciences. *Voy.* Léonce. Elle mourut en 453, à 56 ans.

PULCI (Luigi le), célèbre poète italien, natif de Florence, mort vers 1487, est auteur d'un long poëme intitulé *Morgante maggiore*, où il allie le comique au sérieux. Les éditions les plus estimées de ce poëme du *Morgante* sont celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4°; Paris, 1768, 3 vol. in-12. Ce poëme, et ses stances à la villageoise *in Lode della beca*, ont fait sa réputation; *Opere poetiche*, Firenze, 1582, in-4°. C'est un des poètes italiens des plus estimés entre ceux qui ont paru avant l'Arioste. Quelques-uns le confondent avec Luc Pulci, dont nous avons deux poëmes assez rares : *Il Driadeo*, Florentia, 1479, in-4°; *Il Ciriffo*, Vinegia, 1518, ou Firenze, 1572, in-4°; Pistoie, 1510, in-4°.

PULLUS (Robert), célèbre théologien du douzième siècle, était Anglais. Il fit ses études à Paris avec distinction, et repassa en Angleterre vers 1130. Il rétablit, trois ans après, l'académie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal et chancelier de l'église romaine par le pape Célestin II en 1144. Il mourut vers 1150. Don Mathoud, bénédictin, publia, en 1655, son livre des sentences, in-fol.

PULSANO. *Voyez* Jean de Matera.

PULTENEY (Guillaume), né en 1682, descendait d'une des plus anciennes familles d'Angleterre. C'est un personnage intéressant pour les Anglais, à cause de son opposition perpétuelle au ministère de Valpole. Il entra dans le conseil privé en 1741, fut créé comte de Bath, et mourut le 8 juin 1764.

PURBACH, PEURBACH ou BURBACH, *Purbachius* (Georges), célèbre mathématicien, né au village de Purbach entre la Bavière et l'Autriche, le 13 mai 1423, se rendit très-habile dans les mathématiques, et enseigna la philosophie et la théologie à Vienne, où le cardinal Bessarion conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'emmena en Italie pour lui faire apprendre la langue grecque. Purbach, de retour à Vienne, y mourut subitement le 8 avril 1461, à 38 ans. Il avait travaillé sur l'Almageste de Ptolémée, et composé quelques ouvrages, dont Regiomatan a fait imprimer une partie.

PURCEL (Henri), musicien anglais, né en 1658, passe pour le fondateur de la musique anglaise; car les Anglais prétendent aussi à une musique nationale : elle est entée sur l'ancienne mélodie des Celtes et sur les vaudevilles écossais, accommodés au goût italien. Il est auteur de la musique de l'opéra d'*Arthur*, de Dryden, de celle de *Dioclétien*. Depuis Purcel la musique anglaise a souffert bien des changemens, comme elle en éprouve ailleurs; car le beau, trop souvent répété, ennuie; il faut des idées de fantaisie pour ranimer l'attention. Purcel est mort le 21 novembre 1695.

PURCHAS (Samuel), théologien anglais et grand compilateur de voyages, était né à Thaxstead en Essex en 1577. Sa Collection de voyages, dont le premier volume parut en 1613, et le second en 1625, in-fol., l'endetta; il mourut en prison en 1628.

PURE (Michel, abbé de), laborieux écrivain français, mort en 1680, est auteur de quelques pièces de théâtre qui ne sont pas estimées. Il a aussi traduit en français les Institutions de Quintilien, 1663, in-4°; l'Histoire des Indes orientales de Maffée, 1665, in-4°; et l'Histoire africaine de J. B. Birago, 1666, in-12.

PUTEANUS. *Voyez* les articles Puy.

PUTSCHIUS (Elie), jeune homme très-habile, naquit à Anvers le 6 novembre 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il mit au jour Salluste, avec des fragmens et de bonnes notes. Il donna ensuite un recueil de 33 anciens grammairiens, avec des notes, Hanoviæ, 1605, in-4°, et il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Stade le 9 mars 1606, à 26 ans.

PUY (Raymond du), gentilhomme du Dauphiné, succéda à Gérard, recteur de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et prit le nom de grand-maître de l'ordre, qu'il partagea en chevaliers, servans d'armes et chapelains. Il aida Baudouin à la conquête d'Ascalon; il fit de nouvelles constitutions pour son ordre, qui furent con-

firmées en 1123 et 1130. Il mourut en 1160, à 80 ans, révéré de ses frères comme bienheureux.

PUY (Henri du), *Ericius Putaneus*, né à Venlo dans la Gueldre le 4 novembre 1574, fut professeur d'éloquence à Milan, et historiographe du roi d'Espagne. L'archiduc Albert lui donna en 1606 la chaire de Juste Lipse à Louvain. Il devint gouverneur de la citadelle de cette ville, et conseiller d'état. Il mourut au château de Louvain le 27 septembre 1646, à 72 ans, laissant plusieurs enfans. On a de lui un livre intitulé *Statera belli et pacis*, 1633, in-4°, où il conseille aux Espagnols de faire la paix; *Historia insubrica*, Lipsiæ, 1676, in-fol., assez estimée. *Orchestra Burgundica*, in-fol.; *Theatrum heroicum imperatorum*, in-fol., et un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de philologie, de philosophie et de mathématiques; entre autres *Comus, seu de luxu*, qui a été traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus, ou le Banquet dissolu des Cimmeriens*, Paris, 1613, in-12. On remarque dans tous beaucoup d'érudition, de science et de modestie.

PUY (Claude du), conseiller au parlement de Paris, était fils de Clément du Puy, célèbre avocat au même parlement, et de Philippe Poncet. Il fut regardé comme l'un des plus judicieux magistrats et des plus habiles critiques de son temps. On l'employa en des affaires très-importantes, dans lesquelles il fit paraître sa capacité et son intégrité. Il mourut à Paris le 1er décembre 1594, à 49 ans. Tous les savans firent de lui les plus magnifiques éloges. Il laissa de Claude Sanguin son épouse, fille de Jacques Sanguin, seigneur de Livry, 1° Christophe, Pierre et Jacques du Puy, dont il sera parlé dans les articles suivans: 2° Augustin du Puy, chanoine et prévôt d'Imprenay, dans l'église de Chartres; Clément du Puy, commissaire de l'artillerie, tué à la bataille d'Avein en 1636; et Nicolas du Puy, chevalier de Malte, mort en 1625.

PUY (Christophe du), fils aîné de Claude du Puy, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire, et y empêcha que la première partie de l'histoire de M. de Thou ne fût mise à l'index. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine. Quelques années après, le cardinal Barberin l'engagea de retourner à Rome, où il fut fait procureur-général de son ordre, et prieur de la Chartreuse de Rome. Il mourut le 28 juin 1654. C'est lui qui composa le recueil intitulé *Perroniana*, 1669, in-12, pendant qu'il était aumônier du roi, et près du cardinal du Perron.

PUY (Pierre du), frère du précédent, et troisième fils de Claude du Puy, naquit à Paris en 1582. Après avoir accompagné en Hollande M. Thumery de Boissise, que Sa Majesté y envoyait, il travailla, à son retour, à la recherche des droits du roi, et à l'inventaire du trésor des chartes. Les pièces rares et importantes qu'il vit et qu'il examina lui donnèrent une si grande connaissance de tout ce qui concerne notre histoire, que peu de personnes y ont fait d'aussi curieuses découvertes. Il fut employé avec MM. Lebret et Delorme, pour justifier les droits du roi sur les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et fournit quantité de titres et de mémoires pour la vérification de ces droits. Son humeur obligeante l'intéressait pour tous les hommes de lettres qui travaillaient, et le portait à leur communiquer ce qu'il avait de plus curieux dans un vaste recueil de mémoires et de recherches qu'il avait amassés pendant cinquante ans. Il mourut à Paris, étant garde de la bibliothèque du roi, le 14 décembre 1651, à 69 ans. On a de lui un très-grand nombre d'excellens ouvrages. Les principaux sont 1° *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1655, in-fol.; 2° *Preuves des libertés de l'église gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol.; *Commentaire sur le traité des libertés de l'église gallicane*, de Pithou, 1715, 2 vol. in-4°, par l'abbé Lenglet; 3° *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers;* avec d'autres traités concernant l'histoire de France, Paris, 1654, in-4°, par M. Godefroy; Bruxelles, 1751, in-4°: ouvrage curieux et très-estimé; 4° *Histoire générale du schisme* qui a été dans l'Église depuis 1378 jusqu'en 1428, 1654, in-4°; 5° *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe-*

le-Bel, in-fol.; 6° *Histoire des favoris*, in-4° et en 3 vol. in 12; 7° *Traités concernant l'histoire de France*, Paris, 1652, in-4°; 8° *Traité des régences et majorités des rois de France*, in-4°, ou 2 vol. in-8°; 9° *Instructions et missives au concile de Trente*, 1654, in-4°; 10° Mémoires de la vie de J. A. de Thou, en latin, avec son histoire, et traduit en français par M. Diss, Amsterdam, 1711, in-4°, ou 1713, in-12, etc.; 11° *Apologie de l'histoire de M. le président de Thou*, dans le Recueil des pièces historiques, Delft, 1717, in-12, etc. On remarque dans tous ces ouvrages de M. du Puy une vaste et profonde érudition. Nicolas Rigault son ami et Jacques du Puy son frère ont écrit sa vie.

PUY (Jacques du), frère du précédent, et cinquième fils de Claude du Puy, travaillait avec son frère, et l'aidait dans tous ses ouvrages. Il devint prieur de Saint-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua d'entretenir les savantes conférences qui se faisaient tous les jours à cette bibliothèque. C'est lui qui publia le plus grand nombre des ouvrages de son frère. Il mourut le 17 novembre 1656.

PUY (Claude Thomas du), fils d'un négociant de Paris où il était né, fut maître des requêtes, intendant du Canada, et avocat-général au grand conseil pendant douze ans. Il avait du talent pour la mécanique, et a fait le premier des sphères mouvantes, suivant le système de Copernic. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUYCIBOT (Gasberg de), poète provençal du treizième siècle, se fit beaucoup de réputation par ses poésies et par son traité intitulé *Las Bausias d'amours*. L'infidélité de sa femme, qui était de la maison des Bartas, et qu'il aimait éperdument, le dégoûta du monde, et l'engagea à se faire moine au monastère de Pignans.

PUYGUILLON. *Voyez* Pingolan.

PUY-HERBAULT (Gabriel), savant religieux de l'ordre de Fontrevrault, et docteur de Sorbonne, était natif de Touraine. Il fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-Dame de Colinance en Picardie. L'un de ses plus célèbres ouvrages est son *Théotime*, ou ses trois livres de la condamnation des mauvais livres, en latin, Paris, 1549, in-8°.

PUYLAURENS (Antoine de l'Age de), attaché à Monsieur qu'il trahissait, reçut de la cour des gratifications, et la trahit ensuite. Il fut même condamné à mort en 1633, comme complice de l'évasion du duc d'Orléans en Lorraine. Il fit cependant sa paix en faisant celle de son maître. Il épousa mademoiselle de Pontchâteau, cousine germaine du cardinal de Richelieu, et fut fait duc et pair en 1634; mais il ne jouit pas long-temps de la splendeur de sa fortune. Le roi le fit arrêter le 14 février 1635, et conduire à Vincennes, où il mourut le 1er juillet suivant, sans enfans. Sa veuve mourut en 1674, s'étant remariée au comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine.

PUY-SÉGUR (Jacques de Chastenet, marquis de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Bergues, était fils de Jacques de Chastenet, seigneur de Puy-Ségur, lieutenant-général des armées du roi, d'une noble et ancienne famille originaire du comté d'Armagnac. Il fut du conseil de guerre établi en 1715, après la mort de Louis XIV, et devint maréchal de France le 14 juin 1734. Il mourut à Paris le 15 août 1743, à 88 ans. On a de lui un excellent livre sur l'Art militaire, 1748, in-fol., et 2 vol. in-4°. Il était neveu de Jacques de Chastenet, seigneur de Puy-Ségur, colonel du régiment de Piémont et lieutenant-général des armées du roi, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Il se trouva en un très-grand nombre de siéges et de combats, où il se distingua et où il ne reçut cependant aucune blessure. On remarque aussi que pendant plus de 40 ans qu'il servit dans les armées sans discontinuation, il n'y fut jamais malade, et qu'il ne fit pas une brillante fortune, parce qu'il était plus attaché au roi qu'à ses ministres. Il nous reste de lui des Mémoires curieux et fort bien écrits, qui contiennent ce qui s'est passé depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont été imprimés en 1690, en 2 vol. in-12, par les soins de M. Duchesne, historiographe de France.

PUZOZ (Nicolas), fameux accoucheur de Paris, y est mort en 1753.

On a publié depuis sa mort un *Traité des accouchemens*, 1759, in-4°. M. Morisot Deslandes l'a publié sur des notes informes que M. Puzoz avait laissées; mais ce livre n'a pas répondu à sa réputation.

PYGMALION ou PIGMALION, fameux roi de Tyr, vers l'an 900 avant J.-C., régna conjointement avec sa sœur Elise, plus connue sous le nom de Didon. Cette princesse épousa Sichée, autrement Hiarbas ou Sicharbas son oncle, lequel avait de grands trésors. Pygmalion, prince avare et cruel, en étant averti, le fit mourir; ce qui obligea Didon de fuir et de se sauver en Afrique, emportant avec elle les trésors de son époux. Elle y bâtit Carthage vers l'an 882 avant J.-C. Astébé, femme de Pygmalion, aussi cruelle que lui, l'empoisonna; et voyant qu'il ne mourait pas assez tôt, elle l'étrangla. Plusieurs autres l'ont confondu avec un autre prince du même nom, qui vivait avant la guerre de Troie, et qui, selon la fable, devint amoureux d'une statue que Vénus anima pour contenter ses désirs, et dont il eut Paphus.

PYLADE. *Voyez* ORESTE.

PYLADE, célèbre pantomime, natif de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il fit une troupe à part, et il inventa une danse où, par des gestes ingénieux et par les divers mouvemens du corps, des doigts et des yeux, les acteurs exprimaient admirablement, sans parler, les sujets comiques ou satyriques. Pylade excellait surtout dans les sujets tragiques, graves et sérieux. Il s'éleva entre lui et Hyllus son disciple une dispute en présence du peuple romain, pour savoir qui des deux représenterait mieux la grandeur d'Agamemnon. Hyllus, pour exprimer cette grandeur, s'éleva sur ses pieds; mais Pylade lui cria: « Tu le fais long, et non pas grand. » Pour lui, il représenta Agamemnon rêveur, pensif, et tout occupé du bien et du bonheur de ses sujets, en quoi consiste la véritable grandeur d'un prince. *Voyez* BATHYLLE.

PYLE (THOMAS), né à Stodey en Norfolk en 1674, fut curé de Lings Lynn, jusqu'à sa mort, en 1757. On a de lui des Sermons, des Paraphrases sur les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse.

PYRAME, Babylonien, fameux dans la fable, à cause de la passion qu'il eut pour une jeune fille nommée Thysbé. *Voyez* le quatrième livre des Métamorphoses d'Ovide.

PYRGOTELES, célèbre graveur grec, vivait du temps d'Alexandre-le-Grand et avait seul le droit de graver ce fameux conquérant. Ses gravures en creux passaient pour des chefs-d'œuvre.

PYRRHA. *Voyez*. DEUCALION.

PYRRHON, fameux philosophe grec, natif d'Elide au Péloponèse, et chef de la secte des Septiques ou Pyrrhoniens, fut disciple d'Anaxarque et l'accompagna jusqu'aux Indes. Il avait exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Ses sentimens ne différaient guère des opinions d'Arcésilas; car peu s'en fallait qu'il ne soutînt, comme lui, l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier; et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendait son consentement, et se réduisait à dire que la chose examinée n'était pas claire. Ainsi il cherchait toute sa vie la vérité, et ne voulait jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appelle le pyrrhonisme; quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Ce qu'Antigonus Carystius rapporte, que Pyrrhon allait toujours devant lui sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie, paraît être un conte fait à plaisir; car il n'y a aucune vraisemblance qu'il ait été fou jusqu'à ce point. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il enseignait que l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice, dépendent uniquement des lois humaines et de la coutume; doctrine qui renverse les idées de la vertu et du vice. Son indifférence était si étonnante, qu'Anaxarque, son maître, étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. On dit cependant qu'il prit un jour la

fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivait; et comme on l'en raillait, ayant agi en cela contre ses principes: « Il est difficile, répondit-il, de dépouiller entièrement l'homme. » Pyrrhon soutenait que vivre et mourir était la même chose; sur quoi quelqu'un lui ayant dit: « Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — C'est précisément, répondit-il, parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort et la vie. » Quand il parlait il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas; et il continuait ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus petits soins domestiques. Il vivait du temps d'Epicure et de Théophraste, environ 300 ans avant J.-C., et mourut à 90 ans. On trouve sa vie dans Sextus Empiricus.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, roi de l'île de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troie, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille. Alors Ulysse et Phénix furent envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au siége de Troie, parce qu'on leur avait prédit que c'était le seul moyen de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla malgré sa grande jeunesse; ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolème*, comme la couleur de ses cheveux l'avait fait appeler Pyrrhus. Il se montra digne du sang d'Achille; il fut, comme lui, brave, féroce et inhumain. Il combattit contre Eurypile, fils de Télèphe, et le tua. Cette victoire lui plut si fort, qu'il institua, à cette occasion, la danse qu'on nomma *pyrrhique*, dans laquelle les danseurs devaient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois; et la nuit de la prise de Troie, il fit un carnage épouvantable et massacra le roi Priam d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit Astianax, fils d'Hector, et qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. Après le sac de Troie il eut Andromaque en partage, et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire, où il fonda un royaume. Quelque temps après il épousa la belle Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, et fut tué dans le temple de Delphes, à la sollicitation d'Hermione, laquelle avait été promise en mariage à Oreste, avant que d'épouser Pyrrhus. Ce prince eut trois femmes, Hermione, dont il n'eut point d'enfans, Lassasse et Andromaque. C'est de lui et de ces deux dernières femmes que descendaient les rois qui possédèrent l'Epire jusqu'à Pyrrhus, roi des Epirotes, dont on va parler dans l'article suivant.

PYRRHUS, roi des Epirotes, célèbre par ses guerres avec les Romains, et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, descendait du précédent. Il était fils d'Æacide et de Phthie, fils de Menon le Thessalien. Les Molosses ayant tué son père avec la plus grande partie de sa famille, il échappa au carnage, et fut mis sous la tutelle de Glaucias, roi d'Illyrie, qui le fit élever avec soin et le rétablit dans son royaume à l'âge de 12 ans. Cinq ans après il fut chassé de ses états par des séditieux, et se retira chez son beau-frère Démétrius. Il se trouva avec lui à la mémorable bataille d'Ipsus, 301 avant J.-C., où il donna des marques d'un courage héroïque. La paix étant faite entre Démétrius et Ptolémée, roi d'Egypte, Pyrrhus fut envoyé en otage à la cour de ce dernier prince. Son mérite y parut avec tant d'éclat, qu'on lui fit épouser Antigone, que Bérénice avait eue de son premier mari, avant que d'épouser Ptolémée. Ce mariage lui procura les secours dont il avait besoin pour rentrer dans son royaume. Il le partagea avec Néoptolème, qui l'avait usurpé; mais peu de temps après il se défit de cet usurpateur. Pyrrhus s'empara de la Macédoine 292 avant J.-C., et la partagea avec Lysimachus. Mais sept mois après les Macédoniens le chassèrent et ne voulurent reconnaître pour leur souverain que Lysimachus, qui était de leur nation. Les Tarentins l'appelèrent ensuite en Italie pour être leur général contre les Romains. Il y passa avec de bonnes troupes, et s'avança du côté d'Héraclée, où il offrit sa médiation au consul Lævinus; mais celui-ci lui répondit que les Romains ne voulaient point de son arbitrage et ne craignaient point son inimitié. Ainsi on en vint à une grande bataille, qui fut donnée sur le fleuve Syris. Pyrrhus la gagna par le

moyen de ses éléphans ; ce qui le rendit maître de la campagne. Il s'avança ensuite jusqu'à sept lieues de Rome et ne put cependant ébranler la fermeté des Romains. Quelque temps après, voulant faire la paix, il envoya à Rome Cinéas, disciple de Démosthène, pour la leur proposer. Cinéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence ; mais on lui répondit que, si Pyrrhus souhaitait l'amitié du peuple romain, il ne devait en faire la proposition que quand il serait sorti d'Italie. Le consul Fabricius livra ensuite à ce prince son médecin, en lui donnant avis qu'il s'était offert de l'empoisonner. Pyrrhus entreprit de gagner Fabricius et de se l'attacher à force d'argent ; mais celui-ci méprisa ses offres et lui dit : « Vous garderez, s'il vous plaît, vos richesses, et moi ma pauvreté et ma réputation. » Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli, dans la Pouille, où la victoire fut balancée. Pyrrhus la gagna par le moyen de ses éléphans ; mais son armée en fut tellement diminuée, que quand on voulut le féliciter, il répondit : « C'est fait de nous, si nous remportons encore une victoire. » Il continuait la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île, pour les délivrer du joug des Carthaginois et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa aussitôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois, l'une en 277, et l'autre en 276 avant J.-C., et prix Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. Sur ces entrefaites, les Tarentins le rappelèrent en Italie. Les Carthaginois défirent sa flotte dans le trajet, et après le débarquement, les Mamertins incommodèrent fort ses troupes. Enfin il se donna une troisième bataille entre lui et les Romains, 275 avant J.-C., dans laquelle il fut défait auprès de Bénévent, par le consul Curius Dentatus. Ce mauvais succès l'obligea de retourner en Epire, où ayant levé une nouvelle armée, il attaqua Antigone Gonatas, roi de Macédoine, le défit et lui ôta la meilleure partie de son royaume. Pyrrhus entra ensuite dans le Péloponèse, et ravagea le pays des Lacédémoniens, mais il fut obligé de lever le siége de devant Sparte. De là il prit la route d'Argos, où il s'était élevé une faction entre Aristias et Aristippe. Il fut introduit dans la ville par Aristias ; mais il fallut se battre dans les rues avec les habitans et avec les troupes d'Antigone, qui soutenaient Aristippe. Pyrrhus fut assommé, dans cette conjoncture, d'un coup de tuile que lui jeta sur la tête une femme dont il voulait tuer le fils, l'an 272 avant J.-C. Il aurait été un grand capitaine, et fut un roi médiocre, n'ayant aucun but dans ses projetst. C'est à ce prince que plusieurs écrivains attribuent l'invention du jeu des échecs. Tout le monde sait la réponse sensée que lui fit Cinéas, lorsqu'il se proposait de se réjouir et de faire bonne chère après la conquête de l'univers : « Qui vous empêche de le faire à présent ? »

PYTHAGORE, très-célèbre philosophe, et l'un des plus grands génies qui ait paru dans le monde, florissait du temps de Tarquin-le-Superbe, vers 540 avant J.-C., et non point du temps de Numa, comme plusieurs écrivains l'ont débité. On ne convient point du lieu de sa naissance ; les uns le fond Sydonien, d'autres Syrien ou Céphalonien, etc. L'opinion la plus probable le fait naître dans l'île de Samos. Il exerça d'abord le métier d'athlète ; mais ayant entendu Phérécide raisonner sur l'immortalité de l'âme, il fut si touché de ses leçons, qu'il se fit son disciple, et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Il voyagea ensuite dans la Grèce, en Egypte, en Phénicie, dans la Chaldée, et en plusieurs autres pays, où il conversa avec les savans, et s'instruisit à fond de toutes leurs opinions. De retour à Samos, ne pouvant souffrir la tyrannie qu'on y exerçait, il alla enseigner en d'autres villes, et fut le premier des anciens qui, trouvant que le titre de sage, que l'on donnait ordinairement aux savans, était trop superbe et trop fastueux, se contenta de prendre celui de philosophe, c'est-à-dire d'amateur de la sagesse. Après avoir enseigné dans la Grèce, il se retira dans cette partie d'Italie qu'on appelait la grande Grèce, d'où sa secte prit le nom d'italique ; il fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métaponte, à Tarente et dans les villes voisines. Son élo-

quence avait tant de force, qu'il porta par ses exhortations les habitans de Crotone à quitter la débauche pour vivre selon les règles de la vertu, et les dames à sacrifier leurs parures à la principale divinité du lieu. Il obtenait de ses disciples les choses du monde les plus difficiles à pratiquer, leur faisant subir un noviciat de silence qui durait au moins deux ans, et qu'il faisait durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeait les plus enclins à parler. Il les faisait vivre tous en commun : ils quittaient la propriété de leur patrimoine, et apportaient leurs biens aux pieds du maître. L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettaient dans les mariages. Il voulait non seulement que les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils observassent les lois de la chasteté et de la pudeur envers leurs épouses. Il mit la police dans presque toutes les villes d'Italie, pacifia les guerres et les séditions intestines, et eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Métaponte, de Tarente, et des autres grandes villes, dont les magistrats étaient obligés de prendre et de suivre ses conseils. Il disait souvent qu'il ne fallait faire la guerre qu'à cinq choses, « aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Telles sont les cinq choses, s'écriait-il, qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu. » On dit que, pour donner du poids à ses exhortations, il s'enferma dans un lieu souterrain, où il demeura le temps qu'il jugea convenable, et que sa mère lui ayant communiqué en secret tout ce qui se passait pendant son absence, il sortit ensuite de ce lieu obscur avec un visage pâle et tout défait ; qu'il assembla le peuple, et qu'il assura qu'il venait des enfers. Pour le persuader, il récita tout ce qui s'était fait dans la ville, et fit gémir et pleurer tous les assistans, qui ne doutèrent plus que ce ne fût un homme divin. Quoi qu'il en soit de ce récit qui a tout l'air d'une fable, il est constant que Pythagore fit de très-grands biens par ses instructions politiques, et qu'il eut la gloire de former des disciples qui devinrent d'excellens législateurs, tels que Zaleucus, Charondas et quelques autres. D'ailleurs Pythagore était très-habile, non-seulement en philosophie et en politique, mais aussi en astronomie, en géométrie, en arithmétique et en toutes les autres parties des mathématiques. C'est lui qui inventa cette fameuse démonstration du carré de l'hypothénuse, qui est d'un si grand usage dans tous les traités de mathématiques. On dit qu'il en sentit lui-même tellement l'utilité qu'il immola à Dieu par reconnaissance un hécatombe de cent bœufs. Apparemment que c'étaient des bœufs de cire ou de pâte ; car ce grand philosophe ne voulait point que l'on tuât les animaux, et défendait à ses disciples l'usage de la viande. Cette défense était une suite de son système sur la métempsycose, doctrine qu'il avait puisée en Egypte. On assure qu'il était si entêté de cette chimère, qu'il se vantait de se souvenir dans quels corps il avait été avant que d'être Pythagore. Il disait qu'il avait d'abord été Céthalide, fils putatif de Mercure ; puis Euphorbe, qui fut blessé par Ménélas au siége de Troie ; ensuite Hermotime ; puis un pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus, et enfin Pythagore ; qu'il se souvenait de toutes ces transmigrations et de ce qu'il avait souffert lui-même ou vu souffrir aux autres dans les enfers. En quoi il serait tombé en une grande contradiction ; car si les âmes en sortant du corps allaient tout de suite dans un autre corps, selon sa doctrine, il s'ensuit qu'elles n'allaient point aux enfers. Cette contradiction fait douter avec raison de ce récit débité sur Pythagore. Il n'y a rien de plus beau dans les auteurs profanes que la doctrine de ce philosophe sur la divinité. Il enseignait « qu'il n'y a qu'un Dieu, auteur de toutes choses, que Dieu est un entendement, un esprit infini, et que de son action sont sortis les élémens, les figures, les nombres, le monde visible et tout ce qu'il renferme ; que Dieu est une nature impassible qui ne tombe point sous les sens, qui ne peut être représentée par aucune image, et qui n'est aperçue que par l'entendement. » Sa morale n'était pas moins admirable ; il voulait que le but de toutes nos actions et de toutes nos études fût de nous rendre semblables à Dieu ; que l'acqui-

sition de la vérité était l'unique moyen de parvenir à cette ressemblance; et que pour connaître la vérité il la fallait rechercher avec une âme purifiée, qui eût dompté les passions et qui imitât Dieu. « Les plus beaux présens, disait-il, que le ciel ait faits à l'homme, sont de dire la vérité et de rendre de bons offices aux autres; car ces deux choses, continuait Pythagore, sont les œuvres de Dieu, etc. » Il défendait à ses disciples de dire que « telle chose est possible à Dieu, et que telle autre lui est impossible. » Il voulait qu'ils reconnussent que « Dieu peut tout, et que tout lui est possible. » Cicéron, *De nat. Deor.*, liv. 1, n. 11, croit que Pythagore regardait Dieu comme l'esprit du monde, et que nos esprits étaient pris ou faisaient partie de cet esprit divin. Il passa dans le monde pour un homme si extraordinaire, que l'on débita sur son compte mille prodiges imaginaires. Ses disciples regardaient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions; et quand on leur en demandait les raisons, ils donnaient pour toute réponse : αὐτὸς ἔφα, *il l'a dit;* c'est-à-dire qu'il en fallait croire Pythagore sur sa parole. Les circonstances de sa mort sont rapportées diversement; mais il vaut mieux croire, comme semble l'insinuer Justin, qu'après avoir demeuré vingt ans à Crotone, il mourut tranquillement, dans un âge fort avancé, à Métaponte, où il s'était retiré. Sa mémoire y fut en si grande vénération, que sa maison fut convertie en un temple et qu'on l'honora comme un Dieu. C'est un grand sujet de controverse parmi les savans de savoir pourquoi il ne voulait point manger de fèves, et défendait à ses disciples d'en manger; opinion qu'il avait prise chez les Egyptiens. Nous avons sous le nom de Pythagore un ouvrage en grec intitulé *Les Vers dorés*, commentés par Hiéroclès, Patavii, 1474, in-4°; Romæ, 1475, in-4°; Cambridge, 1709, et Londres, 1742, in-8°. Ces deux éditions se joignent aux auteurs *cum notis variorum*. Mais il est constant que ce livre n'est point de lui. Diogène Laërce, Porphire, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la vie de ce célèbre philosophe, Amsterdam, 1707, in-4°, et M. Dacier en français, avec ses *Vers dorés* et le Commentaire de Hiéroclès, 1706, 2 vol. in-12, réimprimé en 1771. *Voy.* DAMO.

PYTHEAS, célèbre voyageur de l'antiquité, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture avec raison que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connaissances et de ses talens, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employaient Euthymènes à découvrir les pays du Sud. Pythéas parcourut toutes les côtes de l'Océan, depuis Cadix jusqu'à l'île de Thulé, où il s'aperçut que le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché; ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwége en été. De retour de ce premier voyage, il parcourut par terre toutes les provinces maritimes de l'Europe, sur l'Océan et la Baltique, jusqu'au Tanaïs où il s'embarqua pour revenir à Marseille. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon; mais Gassendi, Sanson et Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe, et les navigateurs modernes l'ont pleinement justifié. On lui doit la découverte de l'île de Thulé, et de la distinction des climats, par la différente longueur des jours et des nuits. Strabon nous a conservé une autre observation que Pythéas fit dans sa patrie au temps du solstice. Pythéas vivait du temps d'Aristote et d'Alexandre-le-Grand, puisque Polybe, cité par Strabon, témoignoit que Dicéarque, disciple d'Aristote, avait lu les ouvrages de Pythéas. Cet habile Marseillais est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soient connu. Le plus célèbre de ses ouvrages était intitulé γῆς περίοδος, le Tour de la terre; mais ni cet ouvrage ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du quatrième siècle. Ils étaient écrits en grec, qui était alors la langue des Marseillais.

Q

QUADES, peuple sarmate, qui habitait la Moravie. Le gouverneur de la Pannonie, qui avait eu ordre d'enceindre les provinces romaines, empiétait sur leurs terres; ils firent des remontrances; leurs remontrances ne furent pas écoutées. Les Quades se répandirent dans les provinces romaines, et y mirent tout à feu et à sang. Valentinien les défit au printemps suivant, et les força à demander la paix. Soit qu'ils usassent de termes peu respectueux, ou qu'ils fissent des propositions qui déplurent à l'empereur, ce prince, naturellement colère, se laissa tellement aller à sa passion, qu'il en mourut subitement le 17 novembre 374. On n'entend plus parler depuis des Quades sous ce nom.

QUADRATUS, disciple des apôtres, fut évêque d'Athènes vers l'an 126. Il présent, a l'an 131, à l'empereur Adrien, une apologie en faveur des chrétiens; ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il ne nous reste que des fragmens de cette apologie.

QUADRIO (FRANÇOIS-XAVIER), né dans la Valteline le 1er décembre 1695, de différentes académies d'Italie, et bibliothécaire du marquis Luc Pallavicini, gouverneur de Milan, est mort le 21 novembre 1756. On a de lui des dissertations historiques sur la Rhétie et la Valteline, en italien, Milan, 1755 et suivantes, 3 vol. in-4°; *Versi in lingua runica di Skogon Volgarizati*, Milano, 1751.

QUAINI (LOUIS), habile peintre italien, naquit à Ravenne en 1643. Il fut élève du Cignani, et travailla avec Franceschini, son ami et son condisciple. Il excellait surtout dans les parties qui concernent l'architecture, le paysage et les ornemens. Il mourut à Bologne en 1717.

QUAKERS. *Voyez* Barclai, Farnsworth, Keith, Penn.

QUARESME (FRANÇOIS), né à Lodi, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages de théologie, et une Description de la Terre-Sainte assez curieuse.

QUARLES (FRANÇOIS), poète anglais, né à Stewards en Essex en 1592, eut beaucoup à souffrir pendant la guerre civile, et ne fut pas assez heureux pour la voir finir, étant mort en 1644. Il est auteur de *La Fille veuve*, comédie, imprimée en 1649, et d'autres poésies, qu'il dédiait à ceux qui étaient curieux de dédicace, pour en être récompensé; mais si la mémoire du Mécène n'est étayée que sur les poésies de Quarles, elle pourra bien tomber dans l'oubli. Il eut un fils nommé Jean, né en 1624, qui fut aussi poète; mais son plus grand mérite est d'avoir été un zélé royaliste. Il est mort de la peste à Londres en 1695.

QUARRÉ (JACQUES-HUGUES), pieux et savant docteur de Sorbonne, natif de Franche-Comté, entra dans l'ordre de l'Oratoire en 1618, étant déjà docteur. Il se distingua par ses prédications, par sa piété et ses ouvrages, et mourut à Bruxelles, où il était supérieur de la maison de l'Oratoire, le 26 mai 1656. On dit qu'il se fit des miracles à son tombeau, lequel ayant été ouvert quelques années après, le corps du père Quarré se trouva, à ce que l'on prétend, aussi frais et aussi entier que le jour qu'on l'avait enterré. Ses principaux ouvrages sont 1° la *Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice des mères de Sainte-Ursule*, in-12; 2° *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12; 3° *Trésor spirituel, contenant les obligations que nous avons d'être à Dieu, et les vertus nécessaires pour vivre en chretiens parfaits*, in-8°: il y a eu six éditions de cet ouvrage; 4° *Direction spirituelle pour les âmes qui veu*,

lent se renouveler en la piété, avec des méditations, in-8°

QUATREMAIRES (dom Robert), fameux bénédictin, né à Courseraux, au diocèse de Séez, en 1611, et mort dans l'abbaye de Ferrières en Bourgogne le 7 juillet 1671, à 59 ans, a composé plusieurs écrits pour prouver que Gersen ou Gessen, bénédictin et abbé de Verceil, est auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. D'un autre côté, le père Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, en a fait plusieurs autres pour prouver, contre le père Quatremaires, que c'est Thomas à Kempis qui a composé l'Imitation. La dispute entre ces deux religieux fut beaucoup plus vive que le sujet ne le demandait; et Naudé, qui y avait donné feu, en disant que le nom de Gersen était d'une écriture plus moderne sur les manuscrits de l'Imitation où il se trouvait, piqué des injures que le père Quatremaires disait contre lui dans ses écrits, le fit assigner au Châtelet, en réparation d'honneur, en 1650, et demanda qu'il lui fût permis d'en faire saisir les exemplaires; ce qui lui fut accordé. Les bénédictins évoquèrent l'affaire aux requêtes du palais; et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, qui intervinrent aussi dans l'affaire, demandèrent que tous les écrits en faveur de Gersen demeurassent supprimés. Le jugement rendu en 1652 aux requêtes du palais ordonna la suppression des injures mutuelles, fit défenses d'imprimer l'Imitation sous le nom de Gersen, et permit de continuer à l'imprimer sous celui de Thomas à Kempis. Les bénédictins appelèrent à la grand'chambre, mais l'affaire traîna en longueur, et le père Quatremaires mourut avant que d'en voir la fin. Après sa mort les bénédictins aimèrent mieux s'en rapporter sur ce point à une assemblée d'habiles critiques, lesquels ayant décidé en leur faveur, ils firent imprimer l'Imitation avec le nom de Gersen, et il ne fut plus question de cette affaire au parlement. Le père Quatremaires a fait encore deux dissertations, pour prouver contre M. de Launoi le privilége qu'a l'abbaye Saint-Germain-des-Prés d'être immédiatement soumise au saint Siége; la première, 1657, in-8°; la seconde, 1668, in-4°; une semblable dissertation publiée en 1659, pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le Recueil des ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de Gilbert Mauguin, en 2 vol. in-4°; mais M. l'abbé d'Olivet attribue le second volume de ce recueil à l'abbé de Bourzeis.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosence, entra au service de différens seigneurs, où il ne sut pas se maintenir par son naturel pointilleux et vindicatif. Il mourut vers 1606, à 66 ans. On a de lui *Filosofia di Bernardino Telesio*, 1589, in-8°; *l'Istoria del grand' Capitano*, 1595, in-4°; *Lettere e rime*, 1714, in-8°.

QUELLINUS (Erasme), savant peintre, né à Anvers en 1607, était élève de Rubens, et se fit admirer par ses talens. Il mourut fort âgé à Anvers, dans une abbaye où il s'était retiré. Jean Erasme Quellinus son fils réussit aussi dans la peinture; et Artus Quellinus son neveu fut un très-habile sculpteur.

QUENSEL (Conrad), savant mathématicien suédois de l'académie des sciences de Suède, mourut le 13 janvier 1732, à 66 ans, étant né le 16 avril 1676. Il a été marié deux fois. On trouve de lui plusieurs mémoires intéressans sur l'astronomie, dans *Acta Litteraria Sueciæ*.

QUENSTEDT (Jean-André), fameux théologien luthérien, natif de Quedelinbourg, dont on a 1° un Traité, en forme de dialogue, touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres, Wittemberg, 1654, in-4°. Il y a beauboup de fautes de géographie; 2° un système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg, 1685, en 4 vol. in-fol.: il est rempli d'érudition, mais il y a une animosité affectée contre les catholiques; 3° un ouvrage plein de recherches, et très-estimé, qui a pour titre *Sepultura veterum, sive tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, in-8° et in-4°. Dans l'édition in-4°, on a ajouté un quatrième ouvrage de Quenstedt, intitulé *Antiquitates Biblicæ et ecclesiasticæ*. Il mourut le

22 mai 1688, à 71 ans, laissant un fils et trois filles.

QUENTAL (Barthélemi du), né dans l'île Saint-Michel, l'une des Açores, le 22 août 1626, fut instituteur de la congrégation de l'Oratoire, en Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement le 20 décembre 1698, à 72 ans. On a de lui des Méditations sur les mystères, et des Sermons en portugais, qui sont estimés. Clément XI lui donna le titre de vénérable.

QUENTIN (Saint), est regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois. On croit qu'il y souffrit le martyre durant la persécution de Dioclétien, le 31 octobre 287.

QUERAS (Mathurin), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Sens ou dans le diocèse, le 1er. août 1614, fut mis par M. Gondrin, archevêque de Sens, à la tête de son séminaire, et devint un de ses grands-vicaires. M. Quéras établit des conférances ecclésiastiques entre les curés, qu'il instruisit par ses exhortations, et qu'il édifia par sa vertu. Il fut exclus de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre M. Arnauld. Il mourut à Troyes le 9 avril 1695, à 80 ans, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Quentin, dont il était prieur. On a de lui un gros volume in-8°, imprimé en 1685, sous ce titre : *Eclaircissement de cette question : Si le concile de Trente a déclaré que l'attrition conçue par les seules peines de l'enfer, et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la grâce de la justification au sacrement de Pénitence.*

QUERDES (Des). Voyez Crevecoeur.

QUERENGHI ou QUÉRENGI (Antoine), habile écrivain du 17e siècle, naquit à Padoue en 1546. Il se rendit habile dans les langues et dans les belles-lettres, et fut secrétaire du sacré collége sous cinq papes. Clément VIII le fit chanoine de Padoue; mais Paul V le rappela à Rome, pour le faire camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Querenghi eut les mêmes emplois sous Grégoire XV et Urbain VIII, et mourut à Rome le 1er septembre 1633, à 87 ans. On a de lui divers ouvrages, dont les plus estimés sont ses poésies latines, Romæ, 1629, in-8°, et italiennes, Rome, 1616, in-8°, dans lesquelles on trouve du goût, du feu et de l'invention.

QUERLON (Anne-Marie-Gabriel Meusnier de), a été aussi connu par sa modestie, sa simplicité, sa candeur, que par son goût, son discernement et sa critique éclairée. Il était né à Nantes le 15 avril 1702. Ses occupations se bornèrent à cultiver les lettres. Dans sa jeunesse, il composa le *Roman du Jour*, in-12, qui mériterait de sortir de l'oubli où il est. Du temps de l'abbé Sallier, il était attaché à la bibliothèque du roi; il la quitta pour travailler à la *Gazette de France*, ensuite il s'occupa des *Affiches de province*; c'est dans cet ouvrage périodique qu'il a consigné une érudition immense, un attachement inébranlable au maintien du bon goût et des vrais principes. Son grand âge lui rendant difficile le travail suivi d'un journal, il trouva une retraite honorable chez M. Beaujon, avec la qualité de son bibliothécaire. Il est mort le 12 avril 1780. Sa veuve a joui de sa retraite chez M. Beaujon, qui voulait être utile aux gens de lettres. Il a présidé à l'édition de différens livres. Il a donné quelques critiques, telles que le *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*; le *Code lyrique* est de lui, ainsi que *Psaphion, ou la Courtisane de Smyrne*, etc.

QUERNO (Camillo), poète italien, né à Monopoli, dans le royaume de Naples, vint à Rome en 1514, avec un poëme intitulé *Alexiada*, de 20,000 vers, qu'il récitait par cœur. Ses camarades lui donnèrent le titre d'*Archipoeta*. Léon X le mit au nombre de ses bouffons, et s'amusait avec lui. Il lui permit même de monter au Capitole, sur un éléphant, pour y être couronné, et qu'il célébrât son couronnement par un repas. Querno, avec la réputation d'un parasite, se retira à Naples, où il mourut à l'hôpital, en 1528.

QUESNAY (François), né au village d'Ecquevilly en 1694, s'occupa dans son enfance des travaux rustiques dont ses parens le chargèrent. A seize ans il ne savait pas lire, mais il observait et combinait ses idées.

Une *Maison rustique* lui tomba dans les mains. Il sut que ce livre traitait des travaux de la campagne. Le désir de voir si ses idées se retrouvaient dans ce livre lui fit apprendre à lire, presque sans maître. Ce livre lui citait les pratiques des anciens. Il eut envie de les connaître, et à l'aide du chirurgien du village, il apprit le grec et le latin. Son maître devait naturellement porter ses idées du côté de la chirurgie, et en effet le jeune Quesnay avait observé les rapports de cette science avec la physique, et avait composé quelques cahiers sur ses lectures. Le chirurgien d'Ecquevilly sollicitait d'être admis au collége de Saint-Côme. Il n'hésita pas de présenter les cahiers de son élève comme les siens, et il fut admis. M. Quesnay, encouragé par cet événement, vint finir ses études à Paris, et y prendre la maîtrise en chirurgie, qu'il alla exercer à Mantes. M. de la Peyronie, qui connaissait ses talens, le tira de cette ville, pour en faire le secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il voulait établir. La goutte qui l'affligea lui fit craindre de ne pouvoir continuer l'exercice de la chirurgie; il se fit recevoir médecin, et ne se distingua pas moins dans ce nouvel état, qu'il ne l'avait fait dans le précédent. Il est mort au mois de décembre 1774, laissant un fils. Son premier ouvrage est une critique de M. Silva. *Observations sur les effets de la saignée*, 1730, in-12, réimprimé en 1750; *Essai physique sur l'économie animale*, 1747, 3 vol. in-12; *L'Art de guérir par la saignée*, 1736, in-12, réimprimé en 1750; *Traité des fièvres continues*, 1753, 2 vol. in-12; *Traité de la gangrène*, 1749, in-12; *De la suppuration*, 1749, in-12. La préface du tome premier des mémoires de l'académie de chirurgie est de lui. *Observations sur la conservation de la vue*, 1760, in-4°; *Physiocratie, ou constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, in-8°. Il a été regardé comme un des premiers économistes, secte raisonneuse qui nous donne, comme nouveaux, d'anciens raisonnemens que l'expérience démentait et qu'elle dément encore.

QUESNE (Abraham du), né en Normandie en 1610, d'une famille noble, apprit le service de la marine, sous son père, qui était un habile capitaine, et se distingua dès l'âge de 17 ans. Le marquis du Quesne passa en Suède en 1644, et y fut fait major-général de l'armée navale, puis vice-amiral. C'est en cette qualité qu'il servait, le jour de la fameuse bataille où les Danois furent entièrement défaits, et ce fut lui qui prit leur vaisseau amiral, appelé *la Patience*, où le général de l'armée danoise fut tué. Le marquis du Quesne fut rappelé en France en 1647, et commanda une des escadres qui furent envoyées à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue, il arma en 1650 plusieurs vaisseaux à ses dépens, à l'occasion des premiers mouvemens de Bordeaux. Les Espagnols arrivaient dans la rivière en même temps que lui, mais il y entra malgré eux, ce qui fut la principale cause de la réduction de cette ville. Il ne fut pas moins heureux dans les dernières guerres de Sicile. Il vainquit les Hollandais en trois différens combats, dans le dernier desquels le fameux Ruyter fut tué d'un coup de canon. Dans la suite, il foudroya les vaisseaux des Tripolitains, et obligea leur république à conclure une paix très-glorieuse à la France. Le marquis du Quesne força, quelques années après, Alger et Gènes à implorer la clémence du roi, et rendit la liberté à un grand nombre d'esclaves chrétiens. Enfin, l'Asie, l'Afrique et l'Europe furent témoins de sa valeur, et publient encore ses exploits. Quoiqu'il fût calviniste, le roi, pour le récompenser, lui donna pour lui et pour sa postérité la terre du Bouchet, qui est une des plus belles du royaume, auprès d'Etampes, et l'érigea en marquisat, avec cette condition qu'elle s'appellerait la terre de du Quesne, pour immortaliser la mémoire de ce grand homme. Il mourut le 2 février 1688, à 78 ans, laissant quatre fils qui se sont tous distingués. L'aîné, Henri, mort à Genève en 1722, à 71 ans, a donné des *Réflexions sur l'eucharistie*, 1718, in-4°, dont les protestans font beaucoup de cas. Il avait aussi plusieurs frères qui sont tous morts dans le service.

QUESNEL (Pasquier), né à Paris le 14 juillet 1634, entra dans la congrégation de l'Oratoire le 17 novem-

bre 1657. Il s'appliqua tout entier à l'étude de l'Écriture sainte et de saints Pères, et à composer des livres de piété. A peine avait-il 28 ans, qu'il fut fait premier directeur de l'institution de Paris, sous la supériorité du père Jourdain. C'est dans cette maison qu'il commença le fameux livre des Réflexions morales sur chaque verset du Nouveau Testament, pour l'usage de ses jeunes élèves de l'Oratoire, du nombre desquels était M. Soanen, depuis évêque de Senez. Ce n'était d'abord que quelques pieuses pensées sur les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ. M. de Loménie, qui, de ministre et secrétaire d'état, s'était fait de l'Oratoire, le marquis de Laigue, et quelques autres personnes de piété, ayant goûté cet essai, engagèrent le père Quesnel à faire de semblables réflexions sur le texte entier des quatre évangélistes. Il le fit, et M. de Laigue en ayant parlé à M. Félix de Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, ce prélat, qui était en grande réputation de piété et de sagesse, lut l'ouvrage, l'adopta pour son diocèse, et en recommanda la lecture par un mandement du 9 novembre 1671, après l'avoir fait imprimer la même année à Paris chez Pralard, avec le consentement de M. de Harlai, archevêque de Paris, le privilége du roi, et l'approbation des docteurs. Le père Quesnel travailla ensuite à une nouvelle édition des Œuvres de saint Léon. M. de Harlai, archevêque de Paris, ayant fait exiler le père de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, obligea le père Quesnel, qui lui était fort attaché, de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant ordonné en 1684 la signature d'un Formulaire de doctrine, dressé en 1678, sur divers points de philosophie et de théologie, le père Quesnel ne voulut point s'y soumettre, et se retira dans les Pays-Bas espagnols, au mois de février 1685. Il tira avantage du mélange absurde de philosophie et de théologie qu'on avait fait dans ce Formulaire. Il alla alors trouver M. Arnauld à Bruxelles, auquel il tint compagnie jusqu'à sa mort. Ce fut là qu'il acheva ses Réflexions morales sur tout le Nouveau Testament, et l'ouvrage ainsi complet parut pour la première fois en 1693 et 1694, et fut approuvé en 1695, par M. le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, qui en recommanda la lecture à son clergé et à son peuple par un mandement. *Voy.* Noailles. Ce prélat, étant devenu archevêque de Paris, chargea quelques théologiens de les revoir avec soin. Ce fut d'après cette révision qu'elles parurent à Paris en 1699. Cette édition est la plus ample de toutes celles qui avaient été faites jusqu'alors. Le célèbre Bossuet, évêque de Meaux, avait aussi travaillé sur le livre du père Quesnel, et on publia sous son nom en 1710 la Justification des Réflexions morales contre le problème. L'éclat du fameux cas de conscience (*Voyez* Noailles) donna occasion de renouveler les disputes sur la signature du formulaire et sur les matières de la grâce. Humbert de Précépiane, archevêque de Malines, fit arrêter le père Quesnel à Bruxelles le 30 mai 1703, et le fit conduire en prison. Ce père en fut tiré, le 13 septembre suivant, par dom Livio, jeune Espagnol, employé par le marquis d'Aremberg, et demeura caché à Bruxelles jusqu'au 2 octobre qu'il en sortit pour se rendre en Hollande. Il y arriva au mois d'avril 1704, et fit paraître plusieurs écrits contre M. l'archevêque de Malines, qui le condamna par une sentence datée du 10 novembre 1704. Le père Quesnel attaqua cette sentence, et composa deux écrits pour en faire voir la nullité. Ces deux écrits parurent en 1705, l'un a pour titre *Idée générale du libelle publié en latin, etc.*; l'autre est intitulé *Anatomie de la sentence de M. l'archevêque de Malines*. Quelque temps après il parut plusieurs écrits contre le livre des Réflexions morales; on en avait déjà publié deux, l'un intitulé *Le père Quesnel hérétique*, et l'autre *Le père Quesnel séditieux*. Ces écrits contre le livre du père Quesnel engagèrent le pape Clément XI à le condamner en général, par un décret du 13 juillet 1708. Mais ce décret n'apaisa point les troubles; et le père Quesnel le réfuta, en 1709, par un écrit très-vif, intitulé *Entretiens sur le décret de Rome, contre le Nouveau Testament de Châlons, accompagné de réflexions morales*. D'un autre côté les évêques de Luçon, de la Rochelle et de Gap

condamnèrent le livre du père Quesnel par des mandemens, lesquels devaient être suivis et appuyés d'une lettre écrite au roi, et signée par la plupart des évêques de France. Elle leur fut envoyée toute dressée; mais le projet échoua en partie, le paquet que l'abbé Bochart de Saron envoyait à l'évêque de Clermont son oncle, et dans lequel était contenu le modèle de la lettre au roi, étant tombé entre les mains du cardinal de Noailles; ce qui fit beaucoup de bruit. Enfin les disputes continuant toujours, le pape Clément XI, à la sollicitation de Louis XIV, donna, le 8 septembre 1713, la célèbre constitution qui commence par ces mots: *Unigenitus Dei Filius*; par laquelle il condamna le livre de père Quesnel, avec 101 propositions extraites de ce livre, et tous les écrits faits ou à faire pour sa défense. Cette constitution fut reçue par l'assemblée du clergé de France, et enregistrée en parlement en 1714, avec des modifications. De 48 évêques, dont l'assemblée du clergé était composée, 40 acceptèrent la bulle, et en donnèrent des explications en 1714; mais M. le cardinal de Noailles, à la tête des sept autres évêques, ne jugeant pas ces explications suffisantes, refusa de l'accepter; ce qui irrita tellement Louis XIV, qu'il fit expédier un grand nombre de lettres de cachet contre les opposans; mais après la mort de ce prince, MM. de la Broue, évêque de Mirepoix, Soanen, évêque de Senez, Colbert de Croissi, évêque de Montpellier, et de Langle, évêque de Boulogne, appelèrent de cette bulle au futur concile général, le 5 mars 1717, et leur exemple fut suivi par M. le cardinal de Noailles et par quelques autres évêques. Cet appel a causé beaucoup de disputes dans l'église de France, qui ont duré presque jusqu'à nos jours, et qui paraissent enfin terminés. Le père Quesnel mourut à Amsterdam le 2 décembre 1719, à 86 ans. On a de lui, outre ses Réflexions morales, qui ont fait tant de bruit, et dont les éditions les plus complètes sont celles de 1699, de 1705, 4 vol. in-8°, et de 1727 et 1736, 8 vol. in-12, 1° une édition des OEuvres de saint Léon, qui est estimée; 2° plusieurs ouvrages de piété, dont les principaux sont intitulés *Prières et pratiques de piété*, en 2 vol. in-12; *Idée du sacerdoce*, in-12; *Les trois Consécrations*, in-12, et avec le précédent; *Élévations sur la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, in-16; *Jésus pénitent*, in-12; *Du bonheur de la mort chrétienne*, in-12; *La Discipline de l'Église*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4°; *Lettres spirituelles*, 1721, 3 volumes in-12, etc.; 3° un grand nombre d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, comme l'*Apologie historique des deux censures de Louvain et de Douai*, in-12; la *Tradition de l'Église romaine*, sous le nom de M. Germain, Cologne, 1687, 4 vol in-12; *La Paix de Clément IX*, Chambéry, 1700, in-12; *Causa Arnaldina*, 1699, in-8°; *La Justification de M. Arnauld*, 1702, 3 vol. in-12; sept Mémoires, en sept volumes in-12, pour servir à l'examen de la constitution, etc. On trouvera dans le Moréri une liste exacte des ouvrages du père Quesnel. Lorsqu'il fut pris à Bruxelles le 30 mai 1703, et mis en prison, on enleva ses papiers avec ceux qu'il avait de M. Arnauld. Ils n'ont point été publiés, mais ils servirent à la composition de certains extraits, administrés à Louis XIV par son confesseur, cahier par cahier, dont madame de Maintenon lui faisait la lecture tous les soirs pendant les dix dernières années de sa vie, comme elle le dit dans sa lettre 129, à madame de Caylus.

QUESNOY (FRANÇOIS DE), excellent sculpteur, surnommé le *Flamand*, natif de Bruxelles, et mort à Livourne en 1644, à 52 ans, dont on voit des ouvrages admirables, principalement dans les Pays-Bas et en Italie, a traité en relief sur le bronze, sur le marbre et sur l'ivoire, des jeux d'enfans, des bacchanales et d'autres sujets gais.

QUETIF (JACQUES), savant dominicain, né à Paris le 6 août 1618, fut bibliothécaire du couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui une édition des opuscules et des lettres de Pierre Morin; une nouvelle édition du Concile de Trente, in-12; de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; des lettres spirituelles et ascétiques de Savoranole; de la vie

du même Savonarole, écrite en latin, par Jean-Baptiste Pic de la Mirandole, avec plusieurs autres pièces concernant Savonarole, et d'autres ouvrages. Il préparait une bibliothèque des auteurs de son ordre, qui a été finie par le père Echard son confrère.

QUEVEDO DE VILLEGAS (François), célèbre poète espagnol, naquit à Villa-Nueva de l'Infantado en 1570, d'une famille noble. Il devint chevalier de Saint-Jacques, et l'un des meilleurs écrivains de la nation. Il fut mis en prison par ordre du comte d'Olivarez, dont il avait décrié le gouvernement dans ses vers, et ne fut mis en liberté qu'après la disgrâce de ce ministre. Quevedo s'exerça dans tous les genres de poésies. On a de lui des pièces héroïques, des lyriques et des facétieuses, 1650, in-4°. Il a aussi composé divers traités de piété, et a donné des traductions de plusieurs auteurs. Il mourut à Villa-Nueva de l'Infantado, le 8 septembre 1645, à 75 ans. Les plus connus de ses ouvrages sont le Parnasse Espagnol, Madrid, 1650, in-4° ; l'Aventurier Buscon ; les Visions ; l'Enfer réformé, etc. Dom Nicolas Antonio, excellent critique, dit, en parlant des OEuvres de Quevedo, que ses pièces héroïques ont de la force et de l'élévation ; les lyriques, de la beauté et de la douceur ; et les bouffones ou facétieuses, un certain air aisé, un tour ingénieux, plaisant et plein de sel, qui charme le lecteur. Il écrivait également bien en prose. Ses OEuvres ont été réunies à Bruxelles, 3 vol. in-12, et traduites en français. Bruxelles, 1718, 2 vol. in-12. L'Aventurier Buscon a été nouvellement traduit, 1775, 3 broch. in-12.

QUIEN DE LA NEUFVILLE (Jacques Le), né à Paris le 1er mai 1647, de Pierre Le Quien, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulenois, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour prendre le parti du barreau. Une banqueroute considérable faite à son père dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Suivant les avis de M. Pélisson, il s'appliqua à l'histoire. Il donna en 1700, en 2 vol. in-4°, l'*Histoire générale de Portugal*, ouvrage estimé et bien écrit, qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions en 1706. M. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel Ier. M. de la Clède, secrétaire de M. le maréchal de Coigni, donna en 1735, en 2 vol. in-4°, et en 8 vol. in-12, une nouvelle *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, dans la préface de laquelle il prétend que M. Le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, et passé légèrement sur beaucoup d'autres. Il donna ensuite le *Traité de l'origine des postes*, imprimé sous le titre de l'*Usage des postes*, chez les anciens et les modernes, Paris, 1734, in-12. Ce traité lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que M. l'abbé de Mornay ayant été nommé ambassadeur en Portugal, le demanda et l'obtint pour l'y accompagner. M. Le Quien fut reçu à son arrivée avec les marques de distinction les plus glorieuses. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1500 livres, payable en quelque lieu qu'il fût, le nomma chevalier de l'ordre de Christ, le plus considérable des trois ordres de Portugal, et celui que le roi porte lui-même, et lui demanda ses vues et ses avis sur l'académie d'histoire qu'il avait dessein d'établir, et qu'il établit en effet peu de temps après à Lisbonne. M. Le Quien, flatté du succès qu'avait eu son histoire de Portugal, voulut l'achever, mais sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Lisbonne, le 20 mai 1728, à 81 ans, laissant deux fils, dont l'aîné a été chevalier de Saint-Louis, et major du régiment dauphin étranger ; et le cadet, directeur-général des postes à Bordeaux.

QUIEN (Michel Le), pieux et savant dominicain, naquit à Boulogne le 8 octobre 1661, d'un père qui était marchand. Il vint achever ses études à Paris, et s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il se fit aimer et estimer des savans, et mourut à Paris le 12 mars 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° la défense du texte hébreu contre le père Pezron, avec une réponse au même père, qui

avait réfuté cette défense, in-12; 2° une édition des Œuvres de saint Jean Damascène, en grec et en latin; 3° un traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé *Panoplia contral schisma Græcorum*, in-4°, sous le nom d'Etienne de Altimuta; 4° un grand ouvrage intitulé *Oriens christianus*, 1740, 3 vol. in-fol., dans lequel il se propose de traiter des églises d'Orient comme on a fait de celles des Gaules dans le *Gallia christiana*; 5° nullité des ordinations anglicanes, contre le père Le Courayer, 4 vol. in-12; 6° plusieurs dissertations dans les mémoires de littérature et d'histoire recueillis par le père Desmolets.

QUIETISTES. *Voyez* Molinos, Guyon.

QUIGNONES (François de), célèbre cardinal espagnol, de l'ordre des cordeliers, était fils de Diego Fernandez de Quignones, premier comte de Lune, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons d'Espagne. Il fut élu général des cordeliers à Burgos en 1522, et eut un grand crédit auprès de l'empereur Charles-Quint, qui le nomma conseiller de son conseil de conscience, et lui procura le chapeau de cardinal en 1527. Le cardinal Quignones fut ensuite évêque de Cauria, légat en Espagne et dans le royaume de Naples, et mourut à Véroli en 1540. On a de lui un Bréviaire fameux, imprimé à Rome, 1536, et réimprimé plusieurs fois depuis, in-4° et in-8°. Chacune des heures canoniques y est réduite à trois psaumes, et les matines à trois leçons. Le Psautier y est disposé de manière à être récité chaque semaine. La brièveté de ce bréviaire, ou plutôt le retranchement de plusieurs histoires apocryphes, firent crier les ignorans, et engagèrent à le supprimer, quoiqu'il eût été approuvé par les papes Clément VII et Paul III. La préface en est belle et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux bréviaires de France, le plan du bréviaire proposé par ce cardinal; et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est pendant le temps paschal, il y serait presque entièrement conforme.

QUIGNONES (Jean de), médecin de Madrid, né vers 1600, a donné un Traité des langoustes ou sauterelles, Madrid, 1620, in-4°. On y trouve des oraisons pour les chasser. *El monte Vesuvio*, Madriti, 1632, in-4°, figures; un Traité sur les monnaies des Romains, Madrid, 1620, in-4°.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre parisien, élève et imitateur de Wateau, est mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de son âge. Il a gravé, d'après ses propres dessins, la pompe funèbre du duc Nuno Olivares, Pereira, 1730, in-fol.

QUILLET (Claude), né à Chinon, y pratiqua la médecine avec réputation. S'étant déclaré contre les possédés de Loudun et de Chinon, par un traité manuscrit, dont l'original se trouve dans la bibliothèque de Sorbonne, il fut obligé de se retirer en Italie, où il devint secrétaire du maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome. Quillet n'était ni bénéficier ni dans les ordres, lorqu'il publia en Hollande, en 1655, in-4°, sous le nom de *Calvidius Lœtus*, un poëme latin intitulé *Callipædia*, c'est-à-dire la manière d'avoir de beaux enfans. Ce poëme plut par la singularité de la matière, la distribution du sujet, la variété des épisodes et la vivacité de la poésie; mais la diction n'en est pas toujours pure ni correcte, on y débite des rêveries sur les diverses influences des signes du zodiaque par rapport à la conception; et les descriptions en sont trop licencieuses. Quillet y avait inséré quelques vers contre le cardinal Mazarin et sa famille; mais ce cardinal l'ayant fait venir, se plaignit avec douceur, et lui promit la première abbaye vacante: le poète, vivement pénétré d'un exemple si rare de bonté et de modération, se jeta aux genoux de cette éminence, lui demanda pardon, promit de corriger son poëme, et lui demanda la permission de le lui dédier. Il en fit en effet une seconde édition à Paris en 1656, in-8°, dans laquelle il retrancha ce qui regardait le cardinal Mazarin, et la lui dédia. Le cardinal lui avait tenu parole en lui donnant une abbaye quelque temps auparavant. Quillet avait composé un autre poëme latin, intitulé *Henriciados*, en l'honneur d'Henri IV, et plusieurs autres ouvrages; mais ils n'ont pas été imprimés. Il mourut en 1661, à 59 ans, après avoir donné à Ménage tous ses écrits, et 500 écus

pour les faire imprimer; mais cet abbé prit l'argent et les papiers, et ne publia aucun écrit de Quillet. On a donné en 1749 une nouvelle édition de sa Callipédie, avec une traduction française par M. de Monthenault d'Egly, in-12, et en 1774, une traduction en vers français, in-8°, avec le texte latin.

QUIN (Jacques), comédien célèbre, né à Londres en 1593, débuta sur le théâtre de Drury-Lane en 1718, et mourut retiré du théâtre le 21 janvier 1766.

QUINAULT (Philippe), célèbre poète français, natif de Paris, d'une bonne famille, fut d'abord domestique de Tristan l'Hermite, auprès duquel il apprit à faire des vers. Il se mit ensuite chez un avocat au conseil, et donna au théâtre plusieurs comédies et tragédies, qui sont oubliées aujourd'hui, mais qui eurent alors un grand succès et qui furent jouées avec applaudissement depuis 1654 jusqu'en 1666. Ce sont ces pièces qui méritèrent la censure des personnes de goût, par leur irrégularité et par le ton fade et doucereux qui y règne, ce que Boileau a très-bien peint dans ces vers :

> Les héros, dans Quinault, parlent bien autrement,
> Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Quinault joignait au travail du théâtre l'étude du droit, et ce fut à cette étude qu'il dut sa fortune; car un riche marchand de Paris étant inquiété par ses associés, eut recours à lui pour mettre ses comptes en règle; il le fit, et ce marchand, délivré de toute chicane, étant mort peu de temps après, Quinault épousa sa veuve, qui lui apporta plus de cent mille écus en mariage, et le mit en état d'acheter une charge d'auditeur des comptes en 1671. Il avait été reçu de l'académie française l'année précédente. Il renonça alors au théâtre de la comédie pour se livrer à celui de l'opéra, genre de spectacle qui ne faisait que de naitre en France. Quinault y travailla avec succès depuis 1672 jusqu'en 1686, et Louis XIV, pour l'encourager, lui donna une pension de 2000 livres. Lully composait la musique des opéras de Quinault; parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il désirait : une oreille délicate, des paroles harmonieuses, un goût tourné à la tendresse, cent manières différentes de varier les sentimens, une grande facilité à rimer, et surtout une docilité très-rare pour se conformer toujours aux idées du musicien. Quinault avait d'ailleurs ce qui rend les hommes aimables dans la société; il était d'un caractère doux, complaisant et sans fiel. Il regretta à la fin de sa vie le temps qu'il avait employé à faire des opéras, et résolut de ne plus faire de vers qu'à la gloire de Dieu et du roi. Il mourut à Paris avec de grands sentimens de piété et de religion, le 28 novembre 1688, à 53 ans. De tous nos poètes qui ont fait des opéras, c'est celui qui a le mieux réussi. Ses principaux ouvrages, 1739, 5 vol. in-12, sont 1° *Les fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Cadmus et Hermione*, *Alceste*, *Psyché*, *La mascarade du carnaval*, *Thésée*, *Athis*, *Isis*, *Proserpine*, *Roland*, *Le temple de la paix*, et *Armide*; 2° seize pièces de théâtre, qui sont des comédies, des tragédies et des tragi-comédies; *La Mère coquette* est la moins mauvaise; 2° des Épigrammes ingénieuses, et quelques poésies répandues en différens recueils; 4° la *Description de la maison de Sceaux de M. Colbert*, petit poëme écrit avec beaucoup d'esprit et de délicatesse, etc. Un jour le roi lui ayant prescrit le sujet d'un opéra, il fit ces jolis vers :

> C'est avec peu de bien un terrible devoir
> De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père;
> Quoi! cinq actes devant notaire,
> Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
> O ciel! peut-on jamais avoir
> Opéra plus facheux à faire ?

C'était une plaisanterie toute pure, car Quinault était riche; outre les biens dont nous avons parlé, il avait de Lully 4000 livres pour chaque opéra. Trois de ses filles se firent religieuses, et les deux autres furent mariées avantageusement. Il n'eut point de fils.

QUINAUT DU FRESNE (Abraham-Alexis), fils d'un comédien de Paris, et comédien lui-même, a eu un frère et trois sœurs, qui se sont distingués sur la scène française, mais aucun n'y a acquis autant de réputation que lui.

Il était fort jeune quand il débuta par le rôle d'Oreste, dans la tragédie d'Électre, en 1712. Une figure avantageuse, un organe séducteur, des sentimens trop élevés pour un homme de son état, et qu'il ne déposait pas en quittant la scène, lui faisaient jouer d'original les rôles à grands sentimens. Son triomphe était le rôle du Glorieux; mais pour le déterminer à le jouer, Destouches avait été obligé d'en gâter le dénoûment. L'auteur avait eu le bon esprit de punir le comte de Tuffières; mais Dufresne ne voulait pas être puni. Il est mort retiré du théâtre, en 1767, à 72 ans. Sa femme était aussi comédienne.

QUINCY (Charles Sevin, marquis, de), lieutenant-général d'artillerie, est auteur de l'*Histoire militaire de Louis XIV*, 1726, 7 vol. in-4°, qui se rélient en huit. Il y entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne.

QUINQUABRES. *Voy.* Cinq-Arbres.

QUINTE-CURCE (*Q. Curtius-Rufus*), célèbre historien latin, vivait dans le 1er siècle, sous le règne de Vespasien ou de l'empereur Claude, selon l'opinion la plus probable. Il nous reste de lui une excellente Histoire d'Alexandre-le-Grand en beau latin, Venise, 1470, in-fol.; Elzevir, 1633, in-12; *Ad usum Delphini*, 1678, in-4°; *cum notis variorum*, 1708, 2 vol. in-8°; Delphis, 1724, 2 vol. in-4°. Vaugelas en a donné une traduction française, 2 vol. in-12, estimée. Les deux premiers livres, la fin du 5e, le commencement du 6e et quelques endroits du 10e, qui est le dernier livre de cette histoire de Quinte-Curce, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Bruno, Freinshemius et d'autres y ont fait des Supplémens. Les meilleurs sont ceux de Freinshemius.

QUINTIANUS STOA (Jean-François), professeur de belles-lettres à Paris, naquit à Quinzano en 1486, et y mourut en 1557. Ses poésies, qui sont peu estimées, sont imprimées à Paris, 1514, in-fol.

QUINTIEN (Saint), né en Afrique, sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodez. Il assista en cette qualité au concile d'Agde en 506. Dans la suite, ayant été chassé de Rhodez par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque de Clermont en 514. Il mourut le 13 novembre 527.

QUINTILIEN, (*Marcus-Fabius*), célèbre orateur latin, le plus judicieux critique et le plus excellent maître d'éloquence de son siècle, naquit à Calahorra en Espagne, fut disciple de Domitius Afer, et mourut l'an 59 de J.-C. Il enseigna l'éloquence à Rome pendant 20 ans avec une réputation extraordinaire, et parut au barreau avec applaudissement. Quelques auteurs pensent, sans beaucoup de fondement, qu'il parvint au consulat; mais il est plus constant que l'empereur Domitien le chargea de l'éducation des petits-fils de sa sœur. Il nous reste de lui un excellent ouvrage intitulé *Institutiones oratoriæ*. C'est un traité de rhétorique en 12 livres, dont on admire avec raison les préceptes, le jugement et le goût. Ces institutions de Quintilien furent trouvées tout entières par le Pogge dans une vieille tour de l'abbaye de Saint-Gal, et non point dans la boutique d'un épicier allemand, comme quelques-uns l'ont écrit. On attribue encore à Quintilien un Traité des causes de la corruption de l'éloquence, en forme de dialogue; mais on le donne plus communément à Tacite, et nous avons de fortes raisons de croire que celui que Quintilien avait composé sur le même sujet s'est perdu. Les meilleures éditions des œuvres de Quintilien sont celles d'Obrecht, à Strasbourg, en 1698, et de M. Cappronier, 1725, in-fol. Les éditions des institutions, Rome, 1470, in-fol., sont rares; il y en a deux: celle de Comanus l'est plus que celle de l'évêque d'Aleria. Mais les éditions des institutions et déclamations, *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8°, et de Burmann, 1720, 4 vol. in-4°, sont bonnes; la première plus recherchée que la seconde. L'abbé Gedoyn a traduit en français les Institutions, 1718, in-4°, réimprimées en 4 vol. in-12. Quintilien eut un fils nommé Quintilien comme lui, et dont il fait un grand éloge. Il ne faut pas le confondre avec Quintilien, père, ou plutôt aïeul du premier. C'est de ce dernier Quintilien

qu'il nous reste 145 Déclamations. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le 15e siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol.; les autres furent publiées en 1563 par Pierre Ayrault, et ensuite par Pierre Pithou en 1580; elles ont été traduites en français par Jean Nicole, in-4°, père du célèbre auteur de ce nom. Il y a encore 19 autres Déclamations, imprimées sous le nom de Quintilien l'Orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son père, l'an 260 de J.-C.

QUINTIN (Jean), naquit à Autun le 20 janvier 1500. Il fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France il devint professeur en droit canon à Paris en 1536, et s'y acquit beaucoup de réputation. Ce fut lui qui harangua pour le clergé, dans l'assemblée générale des états du royaume, convoquée à Orléans en 1560. L'amiral de Châtillon, à la tête des protestans, se plaignit hautement au roi et à la reine de cette harangue, parce qu'on les y exhortait à la rigueur contre les protestans. Quintin mourut de déplaisir des railleries faites contre sa harangue, à Paris, le 9 avril 1561. On a de lui une Description de l'île de Malte, en latin, 1536, in-4°, et d'autres ouvrages en grand nombre.

QUINTIN MESSIUS ou MATYSIS, surnommé *le maréchal d'Anvers*, parce qu'après avoir exercé pendant 20 ans à Anvers la profession de maréchal, il devint amoureux de la fille d'un peintre, et la demanda en mariage; mais le père ayant déclaré qu'il ne donnerait sa fille qu'à une personne exerçant son art, Quintin apprit aussitôt à dessiner, et s'appliqua à la peinture avec tant d'ardeur, qu'il devint en peu de temps habile peintre. Le premier tableau qu'il fit fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint en mariage peu de temps après. On voit à Anvers un grand nombre de beaux tableaux de ce peintre. Il mourut vers 1529, et l'on mit sur son épitaphe ce vers latin:

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques nommés *libertins*, disait que J.-C. était Satan, que l'Evangile était faux, qu'il n'y avait qu'un seul esprit, qui était Dieu, et qu'on pouvait se laisser aller à ses passions sans péché. Il fut brûlé à Tournai en 1530.

QUINTINIE (Jean de la), né près de Poitiers en 1626, vint à Paris pour se faire recevoir avocat. Ses talens lui procurèrent l'éducation du fils unique de M. Tambonnau, président à la chambre des comptes. Il employait le temps dont il pouvait disposer à satisfaire son inclination pour l'agriculture. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit dans ce temps-là en Italie avec son disciple. De retour à Paris, M. Tambonnau lui abandonna entièrement le jardin de sa maison, afin qu'il pût joindre à la théorie l'expérience et la pratique. M. de la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. C'est lui qui fit voir le premier l'inutilité du chevelu que l'on laissait aux racines des arbres que l'on transplantait. C'est lui aussi qui découvrit le premier, par ses expériences, la méthode certaine et infaillible de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit, à le donner aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes leurs branches; ce qui n'avait jamais été ni pensé ni même cru possible. Le grand prince de Condé, qui aimait l'agriculture, prenait un extrême plaisir à s'entretenir avec lui; et Jacques II, roi d'Angleterre, lui offrit une pension considérable pour l'attacher à la culture de ses jardins. Mais M. de la Quintinie refusa ces offres avantageuses par l'amour qu'il avait pour sa patrie, et trouva en France les récompenses dues à son mérite. Louis XIV créa en sa faveur la charge de directeur général des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales, et M. Colbert lui en expédia les provisions. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. On a de lui un excellent livre intitulé *Instructions pour les jardiniers fruitiers et potagers*, 1725, 2 vol. in-4°.

QUINTUS-CALABER. *Voy.* Calaber.

QUIQUERAN DE BEAUJEU, nom d'une ancienne maison de Provence, qui descend de Rostan de Quiqueran qui demeurait à Arles en 1143. Cette maison a été décorée des premières charges de l'état à la cour des comtes de Provence, et depuis la réunion de cette province à la couronne, elle a eu des chambellans et maîtres-d'hôtel de nos rois, des chevaliers de l'ordre, des officiers-généraux, plusieurs évêques, des grands-prieurs, des grand'-croix, des commandeurs, et un très-grand nombre de chevaliers de Malte, etc. On y remarque surtout les suivans :

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre de), célèbre évêque de Senez, était fils d'Antoine de Quiqueran, baron de Beaujeu, et d'Anne de Forbin. A l'âge de 18 ans il fut fait évêque de Senez, en 1544 ou 1545, et ce fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François Ier. Il dut cette nomination singulière à sa naissance et au grand nom qu'il s'était déjà fait parmi les savans de l'Europe ; il serait devenu un des plus habiles hommes de son siècle s'il eût vécu plus long-temps, mais une mort prématurée l'enleva à Paris le 18 août 1550, à l'âge de 24 ans. Il nous reste de lui un magnifique éloge de sa patrie en vers latins, sous ce titre, *De laudibus provinciæ*, à Paris, 1551, in-fol., 89 feuillets, et un Poëme latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules, aux bords du Rhône, près de la ville d'Arles. Ils ont été imprimés l'un et l'autre plusieurs autres fois. Le premier a été traduit en français par Pierre de Niny de Claret, archidiacre d'Arles, in-8°. Ce jeune prélat était arrière-petit-fils de Jean de Quiqueran, chevalier, baron de Beaujeu et de Vaquière, seigneur de Ventabren et de Monrouge, mort en 1466, lequel rendit à Louis III d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence, des services signalés, et en reçut de grandes récompenses. Le même prélat était cousin germain de Robert de Quiqueran de Beaujeu, chevalier de Saint-Michel en 1508, gouverneur des villes d'Apt et de Manosque en 1583, maréchal des camps et armées du roi en 1586, et premier consul d'Arles en 1593. Paul-Antoine de Quiqueran son cousin et chevalier de Malte, fut l'un des plus grands hommes de mer de son temps ; il combattit souvent et avec succès contre les Turcs ; mais au mois de janvier 1660 une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un mauvais port de l'Archipel, il y fut investi et attaqué par les 30 galères de Rhodes, que le capitan pacha Mazamamet commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions, et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier : M. de Beaujeu le sauva par l'habileté de ses manœuvres, ce qui fit tant de plaisir au capitan, que, pour le sauver à son tour, il supprima sa qualité de chevalier, et le confondit avec les plus vils esclaves ; mais le grand-visir, qui sans doute en avait eu avis, voulut le voir, le reconnut à sa mine guerrière et au portrait qu'on lui en avait fait, et le fit mettre au château des Sept-Tours sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il y avait onze ans qu'il était en prison, lorsque Jacques de Quiqueran, un de ses neveux, âgé seulement de 22 ans et chevalier de Malte, forma le hardi dessein de la délivrer, et l'exécuta. Il passa à Constantinople avec M. de Nointel, vit son oncle (car on ne refusait à personne la liberté de le voir) et lui porta des cordes en secret et à plusieurs reprises. Quand on jugea qu'il en avait suffisamment, on convint du jour, de l'heure et du signal. Ce signal donné, le chevalier descendit, et la corde se trouvant trop courte de 4 ou 5 toises, il s'élança dans la mer qui mouille le pied du château. Le bruit qu'il fit en tombant attira quelques Turcs qui passaient dans un brigantin ; mais le neveu arrivant à force de rames dans un esquif bien armé, les écarta, et le conduisit à bord d'un vaisseau de roi que montait le comte d'Apremont, qui le ramena heureusement en France. Le chevalier fut ainsi délivré après avoir été 11 ans prisonnier. Il est mort commandeur de Bordeaux.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), neveu de Paul-Antoine de Quiqueran, et frère de Jacques de Quiqueran dont il est parlé dans l'article précédent, fut l'un des plus illustres prélats et des meilleurs prédicateurs de France. Il naquit à Arles, le 19 juin 1655, et entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de 17 ans. Il professa la théologie à Arles, puis à Saumur, et y prêcha en même temps les dominicales avec un succès étonnant. Ses supérieurs, après la révocation de l'édit de Nantes, l'envoyèrent dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis. Le célèbre Fléchier, évêque de Nîmes, se l'attacha en lui donnant un canonicat dans sa cathédrale, et le choisissant pour un de ses grands-vicaires. Sa confiance fut bientôt pleinement justifiée. Le maréchal de Montrevel, qui commandait en Languedoc, informé que le dimanche des Rameaux les fanatiques devaient tenir leur assemblée dans un moulin des faubourgs de Nîmes, fit investir ce moulin avec ordre de le brûler. Les habitans de Nîmes, croyant qu'on en voulait à leur vie et à la ville, prirent l'alarme, et se réfugièrent bien armés dans l'église, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'abbé de Beaujeu monta aussitôt en chaire, et parla avec tant de force et d'onction, que le calme, la dévotion même ayant succédé au tumulte, le service se fit à l'ordinaire, et que chacun s'en retourna chez soi en paix et tranquille. Il s'était accoutumé de si bonne heure à parler sur-le-champ, que de trois carêmes entiers qu'il prêcha à Aix, à Paris et à la Rochelle, et d'un grand nombre d'autres sermons, il n'en avait pas écrit quatre. Cette grande facilité à parler et son éloquence le firent tellement admirer dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, où il fut député du second ordre, que le célèbre Bossuet et l'abbé Bignon, pour le fixer à Paris, lui firent donner une place d'associé à l'académie des Inscriptions. Le roi le nomma enfin en 1705 à l'évêché d'Oléron, et presque aussitôt à celui de Castres. En prêtant serment de fidélité entre les mains du roi, il prit en même temps congé de Sa Majesté pour partir dès le lendemain; le roi lui dit: « C'est bientôt; mais c'est bien fait. » Arrivé à Castres, il y établit un séminaire, et il y remplit avec édification toutes les fonctions de son ministère. Louis XIV étant mort, en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, M. l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer, à Saint-Denis, l'oraison funèbre de ce monarque; ce qu'il fit avec beaucoup d'éloquence, par une harangue qui a été imprimée. Il mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, le 26 juillet 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4° des mandemens, des lettres et des instructions pastorales qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, sur les abus de la mendicité, sur la légende de Grégoire VII, et sur le fameux concile d'Embrun, auxquels il n'était point favorable. Il portait dans la société une douceur, une aménité, un enjouement, des saillies et une vivacité qui en faisaient les délices; ami sûr et constant, il fit le bonheur et il emporta les regrets de tous ceux qui lui étaient attachés.

QUIRINI (Antoine), sénateur de Venise, et l'un des plus distingués de cette république, dans le temps de l'interdit jeté par le pape Paul V, fit un savant écrit contre cet interdit en 1607, dans lequel il fait un grand usage des principes et des ouvrages du célèbre Gerson. Cet écrit d'Antoine Quirini fut approuvé par des théologiens, par des jurisconsultes et par le conseil des dix, qui est celui qui juge des crimes d'État. M. de Thou en parle avec éloge.

QUIRINI (Ange-Marie), savant cardinal et noble Vénitien, de la même famille que le précédent, naquit le 16 mars 1680. Il entra jeune dans l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin, et continua ses études à Florence, où étant devenu professeur, il y composa une harangue, *De Mosaicæ historiæ præstantiâ*, que son général Ange Ninci fit imprimer. Le P. Quirini vint ensuite en France vers 1710; il passa 2 ans dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, se lia avec les savans, et parcourut ensuite toutes les provinces de France, où il observa tout ce qu'il y avait de plus curieux et de plus utile.

La relation qu'il a donnée lui-même de ce voyage renferme des anecdotes curieuses et très-intéressantes. De retour en Italie, il dressa un plan de l'histoire de ce pays, et publia une édition des livres de l'office divin, à l'usage de l'église grecque. Peu de temps après le pape Innocent XIII lui donna l'archevêché de Corfou, où il composa son livre intitulé *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Bresse, 1738, in-4°, ouvrage plein d'érudition et de critique. Il fut fait évêque de Brescia par Benoît XIII en 1726, puis cardinal le 26 novembre 1727. Il travailla alors à une édition des ouvrages de quelques saints évêques de Bresce, et la publia en 1738, in-fol., sous ce titre, *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii, et sancti Gaudentii opera; nec non beati Ramperti et venerabilis Aldemanni opuscula*, etc. Il y joignit, en 1739, *Specimen variæ litteraturæ quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., in-4°. Etant devenu bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle édition des œuvres de saint Ephrem, Rome, 1742, 6 vol. in-fol. Le cardinal Quirini fut nommé par Benoit XIV, en 1743, préfet de la congrégation de l'Indice, et par l'académie des inscriptions de Paris, académicien honoraire pour remplacer dom Anselme Banduri. Il mourut à Brescia le 9 janvier 1755, à 76 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui 1° une édition de l'*Enchiridion Græcorum*; 2° *Gesta et epistolæ Francisci barbari*; 3° un recueil de ses lettres en dix livres; 4° la Vie du pape Paul II, contre Platine, Rome, 1740-in 4°; 5° une édition des lettres du cardinal Polus; 6° quatre Instructions pastoralles, des lettres qui ne sont pas dans le recueil dont nous venons de parler; un Abrégé de sa vie jusqu'à l'année 1740, Bresce, 1749, in-8°; et quelques autres ouvrages.

QUIRINUS, nom sous lequel Romulus fut adoré à Rome après sa mort. Ce nom lui fut donné parce qu'il était fondateur des Romains, lesquels il appela lui-même *Quirites* après avoir fait part de sa nouvelle ville aux Sabins, qui quittèrent la ville de Cures pour aller s'établir à Rome, comme le rapporte Tite-Live. Romulus avait son temple sur la montagne qui, de son nom, fut appelée *Quirinale*. La porte de Rome par où on allait à cette montagne s'appelait aussi *Quirinale*, aussi bien que les fêtes qu'on célébrait tous les ans en son honneur.

QUIRINUS (Publius-Sulpicius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie, où il soumit les peuples nommés *Hemonades*, et mérita par là l'honneur du triomphe. Auguste, après la condamnation d'Archélaüs, envoya Quirinus pour gouverner en Syrie et faire le dénombrement de cette province et de la Judée. Il n'y a pas de doute que ce ne soit celui que saint Luc et Joseph nomment Cyrénius; et il y a tout lieu de croire que le saint évangéliste lui attribue le dénombrement de la Judée, parce qu'il le continua et l'acheva, ce dénombrement ayant été commencé par Sentius Saturnius, qui était gouverneur de la Judée dans le temps de la naissance de Notre Seigneur. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia Lépida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J.-C.

QUIROS (Augustin de), savant Espagnol, natif d'Andujar, se fit jésuite en 1585, et enseigna long-temps la grammaire, puis les saintes lettres. Il fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique, où il mourut le 13 décembre 1522, à 56 ans. On a de lui des Commentaires sur le cantique de Moïse, sur Isaïe, Nahum, Malachie, sur l'épître aux Colossiens, sur celle de saint Jacques, et sur quelques autres livres de l'Ecriture sainte.

QUIROS (Fernand de), Portugais de nation, avait déja parcouru la mer du Sud, lorsqu'il fut chargé par Philippe III, roi d'Espagne, de perfectionner les découvertes que Philippe II son père avait fait faire dans les mers Pacifiques. Il partit de Lima le 21 décembre 1605, rencontra, à 20 degrés de latitude, les îles auxquelles il a donné son nom. A 187 degrés de longitude, il vit un grand continent, qu'il

nomma la *Terre du Saint-Esprit* ou *Terre australe*. Il présenta un mémoire au roi d'Espagne sur sa découverte, pour y établir une colonie ; il n'essuya pas un refus absolu ; mais l'affaire fut traînée en longueur jusqu'à la mort de Quiros, et puis on n'en parla plus. On trouve ces mémoires dans le *Recueil des petits voyages*, de Théodore de Bry, et dans *Purchas*.

QUISTORP (Jean), savant théologien luthérien, né à Rostock l'an 1584, fut professeur de théologie en cette ville, puis surintendant des églises. Le savant Grotius étant tombé malade à Rostock, Quistorp l'assista à la mort et lui rendit tous les services d'un ami tendre et sincère. Nous avons dans la Bibliothèque choisie de Colomiès la lettre latine qu'il écrivit à cette occasion le 28 septembre 1645, à Culovius, auquel il rend compte de la mort de Grotius. Il mourut lui-même le 2 mai 1648. Ses principaux ouvrages sont 1° *Articuli formulæ concordiæ illustrati* ; 2° *Manuductio ad studium theologicum* ; 3° des notes latines sur tous les livres de la Bible ; 4° des commentaires latins sur les épîtres de saint Paul, des Sermons et des Dissertations. Jean Quistorp son fils, né en 1624, et mort en 1669, pasteur et professeur à Rostock, s'est aussi fait connaître par divers ouvrages de théologie, où il n'y pas assez de modération.

R.

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des augustins, naquit à Vauves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, le 30 août 1594. Il mourut à Angers le 5 septembre 1616, à 60 ans.

RABAN MAUR (Magnentius), célèbre archevêque de Mayence, et l'un des plus savans théologiens du 9e siècle, naquit à Mayence, ou plutôt à Fulde, en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde. Il y fut instruit dans la vertu et dans les lettres, et fut ensuite envoyé à Tours pour y étudier sous le fameux Alcuin. Il y fit tant de progrès, qu'il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages dès l'âge de 30 ans. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, et réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince que l'on avait déposé injustement, et publia un traité sur le respect que doivent avoir les enfans envers leurs pères et les sujets envers leurs princes: il est dans Marca, *de Concordiâ*, de Baluse. Il succéda à Otgar, archevêque de Mayence, en 847, fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son église, condamna Gotescalc, et mourut dans sa terre de Winsel en 856, à 68 ans, après avoir légué ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Cologne en 1627, 6 tom. en 3 vol. in-fol. Les principaux sont 1° des Commentaires sur l'Ecriture sainte, qui ne sont presque, pour la plupart, que de simples extraits des pères, selon la coutume des commentateurs de son temps; 2° un écrit en vers en l'honneur de la sainte croix; 3° un Traité de l'institution des clercs; 4° un Traité du calendrier ecclésiastique, où il enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions; 5° un livre sur la vue de Dieu, la pureté du cœur et la manière de faire pénitence; 6° un grand ouvrage intitulé *De Universo, sive etymologiarum opus*; 7° des Homélies, un martyrologe, etc. Le Traité des vices et des vertus, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve son Traité contre les Juifs dans le *Thesaurus* de Martenne, et quelques autres petits traités dans les *Miscellanea* de Baluse et dans les œuvres du père Sirmond.

RABARDEAU (Michel), jésuite qui a écrit *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, Paris, 1641, in-4°. Il mourut en 1649, à 77 ans.

RABEL (Jean), peintre français, né à Fleury dans le 16 siècle, a réussi dans le portrait. Daniel Rabel peignait des fleurs.

RABEL (Daniel), peintre et graveur, avait donné une collection de fleurs et d'insectes, gravée sous le titre De *Theatrum Floræ*, Paris, 1622, in-fol. Il a peint les mêmes fleurs et les mêmes insectes sur vélin, en miniatures, sur cent planches, en 1624, que M. le duc de la Valière avait dans sa bibliothèque, en un vol. in-fol., relié en maroquin, qui a été vendu 7400 liv.

RABELAIS (François), était de Chinon. Il prit l'habit de cordelier dans le monastère de Fontenay-le-Comte, en Bas-Poitou. Une aventure scandaleuse l'ayant fait renfermer dans la prison monastique, il trouva le moyen de s'échapper. Son esprit enjoué et facétieux lui procura de puissans protecteurs, qui lui obtinrent du pape Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais. Rabelais quitta dans la suite tout-à-fait l'habit reli-

gieux, et alla étudier la médecine à Montpellier, où il publia en latin les aphorismes d'Hippocrate, et où il prit le dégré de docteur. On dit que le chancelier du Prat ayant fait abolir par arrêt du parlement les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier, Rabelais eut l'adresse de le faire révoquer, en changeant d'idiome à chaque personne à qui il s'adressait. Ceux qui sont reçus docteurs dans cette université portent la robe de Rabelais, qui y est en grande vénération. Sa capacité le fit ensuite connaître à Paris, et le cardinal Jean du Bellay, qui en était évêque, le choisit pour son médecin ordinaire. Ce prélat le mena en cette qualité à Rome, et lui obtint une bulle d'absolution de la faute qu'il avait faite en quittant l'habit religieux. Il l'employa à son retour en quelques négociations, et lui donna une prébende à Saint-Maur-des-Fossés avec la cure de Meudon, en 1545. Ce fut vers ce temps-là que Rabelais composa son *Pantagruel*. Il mourut à Paris en 1553, à 70 ans, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Paul. Il y a eu un très-grand nombre d'éditions de ses œuvres. La plus complète est celle d'Amsterdam, 1711, en 5 vol. in-8°, avec les notes de M. le Duchat, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°, figures de Picart. Les Elzévirs ont donné une édition du texte, 1663, 2 vol. in-12. On y voit que Rabelais savait bien le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, le latin, le grec, l'hébreu, et même l'arabe; qu'outre cela il était grammairien, poëte, philosophe, médecin, jurisconsulte, astronome, et même théologien. Ses écrits sont remplis de traits vifs, de railleries et de plaisanteries fines, et de satires si ingénieuses, que les savans l'ont comparé à Lucien. Mais il y tient des propos si licencieux sur les choses sacrées et sur les religieux, qu'il est fort décrié pour les mœurs, et qu'il a été accusé d'impiété et d'irréligion. L'abbé Pérau en a donné en 1752, en 3 vol. in-12, une édition dont il a retranché les obscénités. On a encore de Rabelais des lettres, in-8°, qui sont estimées, et sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait de bonnes notes, et quelques ouvrages de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, 1565, in-8°, rare.

RABIRIUS (Caïus), poète latin, contemporain de Virgile, écrivit un poëme de la guerre entre Auguste et Marc-Antoine. On en trouve des fragmens dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait du temps de l'empereur Domitien, qui l'employa à construire son palais et d'autres excellens monumens d'architecture, dont on voit encore les restes.

RABUSSON (D. Paul), né en 1634, à Gannat dans le Bourbonnais, entra dans l'ordre de Clugny en 1655. Il fut chargé, avec D. Cl. de Vert, de rédiger le bréviaire de Clugny, dans lequel il inséra les belles hymnes de Santeuil, dont le Tourneux et lui fournissaient les pensées à ce poëte. Il fut élu supérieur-général de la réforme en 1693, et mourut en 1717, à 83 ans.

RABUTIN (Roger, comte de Bussy), maitre-de-camp de la cavalerie légère de France, lieutenant-général des armées du roi, conseiller d'état, lieutenant de roi en Nivernais, et l'un des plus beaux esprits de la cour de Louis XIV, naquit à Epiry en Nivernais, le 3 avril 1618, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du duché de Bourgogne. Il servit dans le régiment de son père dès l'âge de douze ans, et se signala tellement par sa valeur et par sa prudence en plusieurs siéges et combats, qu'il serait parvenu à la dignité de maréchal de France, s'il eût réprimé le penchant qui le portait à critiquer et à plaisanter. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion, et il l'enleva; mais ce fut inutilement: elle ne voulut point répondre à sa passion. En 1665 il fut reçu de l'académie française. La même année il courut sous son nom une histoire manuscrite et calomnieuse que l'on nomme l'*Histoire amoureuse des Gaules*, contenant l'histoire des amours de deux dames (d'Olonne et de Châtillon) qui avaient un grand crédit à la cour. Elle a été jointe à d'autres historiettes du temps et imprimée en Hollande, 2 vol. in-12, et Paris, sous le titre de Hollande, 5 vol. in-12. Le roi, à qui on avait porté cette histoire

manuscrite, en fut irrité; et pour satisfaire les personnes offensées, il fit conduire M. de Rabutin à la Bastille le 17 avril 1665. Ce seigneur écrivit de la Bastille plusieurs lettres par lesquelles il avoue qu'il avait composé cette histoire, et qu'il en avait confié l'original à la marquise de la Baume, qui avait abusé de sa confiance en en tirant une copie; mais que l'on avait changé et gâté les portraits pour lui faire des ennemis. Étant tombé malade à la Bastille, au mois de décembre de la même année, on le mit en liberté, et on lui permit de demeurer un mois à Paris. Il se retira ensuite dans ses terres, où il fut exilé jusqu'en 1681, que le roi lui permit de revenir à Paris. Il le rappela même à la cour en 1682, et lui permit, sur les pressantes sollicitations du duc de Saint-Agnan, de se trouver à son lever; mais ayant vu, au bout de huit jours, que le roi évitait de le regarder, cela continuant durant deux mois, il se retira de nouveau dans ses terres. Il fit un voyage à la cour en 1687, pour les intérêts de ses enfans, et retourna chez lui l'année suivante. Il ne cessa d'offrir ses services à sa majesté, en obtint plusieurs grâces pour sa famille, et mourut à Autun le 9 avril 1693, à 75 ans. On a de lui 1° des mémoires, en 2 vol. in-4°, ou in-12, touchant ce qui lui est arrivé à la cour et à la guerre, et ce qui s'est passé depuis sa disgrâce; 2° sept volumes de lettres; 3° une petite *Instruction pour se conduire dans le monde*, qu'il donna à ses fils en les envoyant, l'un à l'académie, et l'autre au collége. Cette instruction est pieuse et fort sage. Avant que M. de Rabutin fût renfermé à la Bastille, on dit qu'il avait un petit livre proprement relié en manière d'heures, dans lequel, au lieu des images que l'on met dans les livres de prières, il avait inséré les portraits en miniature de quelques seigneurs de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanterie; et qu'au bas de chaque portrait il avait mis un petit discours en forme d'oraison, accommodé au sujet. Par cet abus sacrilége (dont il se repentit dans la suite), il se servait à l'église de ce livre, comme d'un livre de prières, et il l'appelait ses *Heures galantes*. C'est à ce livre que Boileau fait allusion dans les vers suivans de sa huitième satire :

J'irais, par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébré Bussi ?

RABUTIN (François Bussy de), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, est célèbre par ses mémoires militaires, qu'il fit imprimer à Paris en 1574, in-8°. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX.

RACAN (Honorat de Beuil, marquis de), très-célèbre poète français, naquit à la Roche-Racan en Touraine, en 1589, d'un père qui était chevalier des ordres du roi et maréchal-de-camp. Il fut mis page à la cour du roi Henri IV, en 1605, où il s'appliqua à la poésie française, sous la conduite de Malherbe, qu'il eut occasion d'y connaître chez M. de Bellegarde son allié. Il s'y acquit une réputation immortelle par ses bergeries ou églogues, et par ses odes sacrées et sa paraphrase des sept psaumes. Racan fut un des premiers membres de l'académie française. Il fit quelques campagnes et se maria à l'âge de 39 ans; sa postérité est aujourd'hui tout ce qui reste de la maison de Beuil, une des meilleures du royaume. Il n'avait point étudié; il avait même une si grande incapacité pour la langue latine, qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *confiteor*, et qu'il était obligé de le lire lorsqu'il allait à confesse. Il avait la voix si basse, qu'on avait beaucoup de peine à l'entendre; ce qui fit qu'ayant un jour achevé dans une nombreuse compagnie un conte fort agréable, voyant que personne ne riait, il se tourna vers Ménage, en lui disant : « Je vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu; traduisez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire. » Son engagement dans le mariage ne ralentit pas son amour pour les muses. Il mourut au mois de février 1670, à 82 ans. C'est un de nos meilleurs poètes dans le genre pastoral et dans le lyrique. La plupart de ses œuvres ont été imprimées à Paris, chez Coutelier, en 1724, 2 vol. in-12. Boileau en parle ainsi dans le premier chant de son Art poétique :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

Et dans sa neuvième satire :

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Rocan pourrait chanter au défaut d'un Homère.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, 1752 av. J. C. Elle en eut Joseph et Benjamin.

RACHEL (JOACHIM), poète allemand, dans la Basse-Saxe, s'est distingué par ses satires, ce qui l'a fait surnommer *le Lucile allemand*. Il étoit recteur de l'école de Norden au 17e siècle.

RACINE (JEAN), très célèbre poète français, naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639. Il fut élevé à Port-Royal, où Marie des Moulins sa grand'-mère s'était retirée, y ayant une fille religieuse. Il fit paraître, dès son enfance, un génie et des talens extraordinaires pour les belles-lettres. L'étude des anciens auteurs grecs eut surtout pour lui un attrait particulier. Au sortir de Port-Royal, il vint faire sa logique au collége d'Harcourt. Ce fut en 1660 qu'il commença à se faire connaître pour un poète habile, par deux odes sur le mariage du Roi, dont l'une est intitulée *la Renommée aux Muses*, et l'autre, *la Nymphe de la Seine*. M. Colbert, à la recommandation de Chapelain, lui envoya d'abord cent louis de la part du roi, et le mit peu après sur l'état pour une pension de 600 liv. dont Racine a joui pendant toute sa vie. Un de ses oncles maternels, le père Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, prieur de Saint-Maximin, official et grand-vicaire d'Usez, aurait bien voulu l'attirer dans l'état régulier; mais la répugnance qu'il avait à s'engager, et quelques autres difficultés, l'ayant fait revenir à Paris, il se jeta dans la carrière du théâtre. Il n'avait que vingt et-un ans lorsqu'il donna sa *Thébaïde*. Quoique cette tragédie ne fût pas comparable aux belles pièces de Corneille, elle reçut cependant des applaudissemens. Racine donna successivement dix autres tragédies, qui ne furent pas moins applaudies que celles de Corneille, et qui partagent encore les sentimens du public, pour savoir lequel de ces deux grands hommes a fait les tragédies les plus parfaites. Quelque sentiment que l'on prenne, on ne peut contester à Racine le génie, l'expression et les autres qualités qui caractérisent les plus grands poètes. Avant de livrer au théâtre sa tragédie d'*Alexandre*, il alla la montrer à Corneille, qui après l'avoir lue, dit à l'auteur qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie : ce qui prouve que l'on peut avoir les plus grands talens, sans avoir le goût pour en juger. Ce fut vers ce temps-là que Racine lia une étroite amitié avec Boileau, qu'il consulta toujours depuis, et qu'il regardait comme son maître. Ce fut aussi vers le même temps qu'il se brouilla avec MM. de Port-Royal. M. Nicole tourna en ridicule Desmarets de Saint-Sorlin dans ses Lettres intitulées *Visionnaires*, dans la première desquelles il dit que les faiseurs de romans et les poètes de théâtre étaient des empoisonneurs publics des âmes. Racine, que MM. de Port-Royal n'avaient plus voulu voir depuis qu'il s'était livré à ce genre de poésie, s'appliqua ces paroles; et s'imaginant que M. Nicole avait voulu l'humilier, il écrivit contre MM. de Port-Royal une première lettre, qui fit grand bruit, et qui fut réfutée par Barbier d'Aucour et par M. du Bois. Le jeune poète répliqua par une seconde lettre, aussi piquante que la première; mais avant que de la rendre publique, il la montra à son ami Boileau, qui lui dit, après l'avoir lue, que « cet ouvrage ferait honneur à son esprit, mais n'en ferait point à son cœur, parce qu'il y attaquait des personnes de mérite, auxquelles il avait les plus grandes obligations. — Eh bien! répondit Racine pénétré de ce reproche, le pubic ne la verra jamais. » Il la supprima en effet, et elle n'a été imprimée qu'après sa mort. Son *Andromaque*, qui parut en 1667, eut le plus grand succès, et coûta la vie au célèbre acteur Mont-Fleury, par les violens efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste. Racine fut alors pourvu du prieuré de l'Epinay, mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut enlevé par un régulier, qui le lui disputa par un procès que « ni lui ni ses juges n'entendirent jamais, » comme il le dit dans la préface de sa comédie des *Plaideurs*, qu'il composa à cette occasion.

et qu'il imita des *Guêpes d'Aristophane*. Il y désigne et il y tourne en ridicule plusieurs personnes alors très-connues. La manie du juge qui veut toujours juger fait allusion à un président qui exerçait son métier jusque dans son domestique. La dispute entre la comtesse et Chicaneau s'était réellement passée entre la comtesse de Crissé et un fameux plaideur, chez Boileau le greffier. Le discours de l'Intimé, qui, dans la cause du chapon, commence par cet exorde de Cicéron : *Quæ res duæ plurimùm possunt..... gratia et eloquentia*, désigne un avocat qui s'était servi du même exorde dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger, et ainsi de plusieurs autres traits. La comédie des *Plaideurs* fut suivie de *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie et Phèdre*, tragédies qui eurent toutes le plus brillant succès. Il fut reçu de l'académie française en 1673, et Louis XIV le choisit pour travailler à son histoire, conjointement avec Boileau, en 1677. Sa *Phèdre*, qui parut cette année, fut la dernière de ses pièces profanes. Les grands sentimens de religion dont il avait été rempli dès son enfance se réveillèrent alors, et il prit le parti de renoncer pour toujours au théâtre, quoiqu'il n'eût qu'environ 38 ans : sa ferveur alla même jusqu'à vouloir se faire chartreux; mais son directeur trouvant ce parti trop violent et trop peu conforme à son caractère, lui conseilla prudemment de rester dans le monde, et de se marier à quelque personne vertueuse. Racine, docile à cet avis, épousa Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France. M. de Colbert lui fit avoir une charge de trésorier de France au bureau des finances d'Amiens, qui était tombée aux parties casuelles. En 1690, il eut une charge de gentilhomme ordinaire du roi, à laquelle il en joignit une de secrétaire du roi. Aussitôt après son mariage, désirant se réconcilier avec MM. de Port-Royal, il alla d'abord faire sa paix avec M. Nicole, qui le reçut à bras ouverts; et peu après Boileau le conduisit chez M. Arnauld, qui devait être le plus irrité à cause des plaisanteries piquantes que le poète avait écrites sur la mère Angélique, sœur de ce célèbre docteur. M. Arnauld était en nombreuse compagnie, lorsque Racine, humble et confus, alla se jeter à ses pieds : le docteur se jeta aux siens, et tous deux s'étant embrassés, se jurèrent une amitié éternelle. Quoique Racine se fût fait un devoir de religion de ne plus penser à la poésie, il s'y vit néanmoins rappelé par madame de Maintenon, qui le força en quelque sorte de travailler pour les demoiselles de Saint-Cyr. C'est à cette condescendance que l'on doit la tragédie d'*Esther*, qui fut représentée en présence de toute la cour par les demoiselles de Saint-Cyr, que l'auteur avait formées lui-même à la déclamation. Elle eut un applaudissement universel. D'ailleurs, le sujet était heureusement choisi, et assorti au lieu et aux circonstances où se trouvait la cour. Les jeunes et tendres fleurs transplantées ressemblaient aux demoiselles de Saint-Cyr; *Vasti*, à la marquise de Montespan ; *Esther* était madame de Maintenon. Ces sortes d'applications particulières contribuèrent encore au succès de cette pièce, qui parut en 1689. Racine fit la même année, pour la maison de Saint-Cyr, quatre cantiques spirituels, pleins de beauté et d'onction. Le roi les fit exécuter plusieurs fois devant lui; et lors qu'il entendit chanter ces paroles :

Mon Dieu! quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi.

il se tourna vers madame de Maintenon en lui disant : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien. » Le succès d'*Esther* si bien mérité n'empêcha pas Racine de reconnaître qu'elle était défectueuse. Il entreprit donc de traiter un autre sujet tiré de l'Ecriture sainte, et de faire une tragédie plus parfaite. Racine fit *Athalie*, et cette pièce, qui parut en 1691, est peut-être la plus belle tragédie française que nous ayons. Cette pièce admirable eut néanmoins d'abord peu de succès, et le poète, craignant d'avoir manqué son sujet, s'en plaignit à son ami Boileau, qui lui soutint au contraire qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre : « Je m'y connais, lui disait-il, et le public y reviendra. » Il y revint en effet, mais ce ne fut que sous la régence de M. le duc d'Orléans, et Racine n'eut pas le plaisir de voir accomplir la prédiction

de son ami. Après la composition d'*Athalie* il ne songea plus qu'à écrire l'histoire du roi. Sa Majesté lui fit communiquer tous les mémoires nécessaires, et voulut encore qu'il l'accompagnât dans ses campagnes pour être témoin lui-même des choses qu'il devait transmettre à la postérité. Lorsque Racine avait fait quelque morceau intéressant, il allait le lire au roi, qui avait pris beaucoup de goût pour lui et qui aimait à l'entendre lire, parce qu'il avait un talent singulier pour faire sentir les beautés de ce qu'il lisait; mais il n'eut pas le temps d'achever cette histoire, sa trop grande sensibilité ayant abrégé ses jours. Témoin de la misère du peuple, il composa un mémoire solide et bien raisonné sur les moyens de le soulager. Madame de Maintenon, à qui il l'avait communiqué, le lisait, lorsque le roi entra chez elle, le prit et en voulut savoir l'auteur, quoique la marquise eût promis le secret. Ce prince loua le zèle de Racine, mais il trouva mauvais qu'il se mêlât de choses qui ne le regardaient pas, et ajouta d'un air fâché: « Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre? » Ces paroles furent un coup de foudre pour Racine. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes, et mourut peu de temps après à Paris, le 21 avril 1699, à 60 ans. Il voulut être enterré à Port-Royal-des-Champs, où il avait été élevé. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, Paris, 1765, 3 vol. in-4°. Il y en avait déjà une de Londres, 1723, 2 vol. in-4°; il y en a une édition avec des commentaires, Paris, 7 vol. in-8°. Les éditions ordinaires ont 2 ou 3 vol. in-12. On a encore de lui l'Histoire de Port-Royal, 1767, 2 parties in-12, et d'autres ouvrages donnés au public par son fils en 1747, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires de la vie et lettres de Jean Racine*. L'histoire de Port-Royal, selon M. l'abbé d'Olivet, et à notre avis les deux lettres qu'il écrivit contre MM. de Port-Royal, sont des chefs-d'œuvre; et nous n'avons aucun ouvrage en prose écrit avec plus d'esprit, de pureté et d'élégance. Les morceaux qu'il avait composés de l'histoire de Louis XIV périrent dans l'incendie de la maison de M. de Valincourt à Saint-Cloud, à qui Boileau les avait remis en manuscrit. Madame de Romanet, sa veuve, mourut à Paris au mois de novembre 1732, ayant eu de Racine deux fils et cinq filles. L'aîné eut la charge de gentilhomme ordinaire chez le roi, qu'avait son père. Boileau fit les quatre vers suivans pour être mis au bas de son portrait:

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

RACINE (Louis), fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Contre l'avis de Boileau, ami de son père, il s'occupa de la poésie, et fit paraître en 1710 son poëme *de la Grâce*. Le cardinal de Fleury, qui avait connu le père, procura au fils un emploi dans les finances, qui lui donna les moyens de couler des jours tranquilles et heureux avec une épouse qu'il chérissait. Leur fils unique périt à Cadix lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755. M. Racine ne mena plus qu'une vie triste, qui fut terminée en 1763. Son poëme *sur la religion* a eu un grand succès; il a été imprimé in-8° et in-12. Il y a trois autres volumes de ses œuvres diverses, des Mémoires sur la vie de Jean Racine, et ses Lettres, chacun un volume; des Remarques sur les tragédies de son père, 3 vol. in-12, et une Traduction de Milton, 3 vol. in-8°, moins estimée que celle de M. Dupré de Saint-Maur.

RACINE (Bonaventure), né à Chauny le 25 novembre 1708, vint achever ses études à Paris au collége Mazarin. Il se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, et dans les sciences ecclésiastiques. M. de la Croix-Castries, archevêque d'Albi, l'appela en 1729 pour rétablir le collége de Rabastens, dont les habitans demandaient la restauration. M. Racine fit fleurir dans ce collége les lettres et la piété pendant deux ans; mais il en fut ensuite exilé à cause de son attachement aux anti-constitutionnaires, et se retira à Montpellier auprès de M. Colbert, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après,

pour éviter des ordres rigoureux, passa à la Chaise-Dieu pour y voir M. de Senez, puis à Clermont, où il vit la fameuse nièce de M. Pascal, et vint à Paris, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre de M. le cardinal de Fleury, et depuis ce temps il se renferma et vécut dans la retraite, uniquement occupé de l'étude et de la prière. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, résolu de se l'attacher, lui donna un canonicat d'Auxerre, et lui conféra tous les ordres sacrés; mais ces nouveaux titres n'apportèrent aucun changement dans la manière de vivre de M. Racine, qui mourut à Paris, épuisé par le travail, le 15 mai 1755, à 47 ans. Il fut enterré à Saint-Severin. On a de lui 1° quatre Ecrits sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance, qui plurent à tous les contendans, à cause de la modération avec laquelle ils sont composés; 2° un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, en 13 vol. in-12, et 13 in-4°. Cet ouvrage a eu le plus grand succès, surtout auprès de ceux qui sont opposés à la bulle *Unigenitus*, et qui n'aiment pas les jésuites, lesquels y sont fort maltraités. L'auteur se proposait de pousser cet abrégé au moins jusqu'en 1750, mais la mort ne lui en a pas donné le temps. Un de ses amis a donné l'Histoire des 33 premières années du 18e siècle, en 2 vol. in-12. On a imprimé des Réflexions de M. Racine sur l'Histoire ecclésiastique, 2 vol. in-12, qui sont un Abrégé de son abrégé.

RACONIS (CHARLES-FRANÇOIS D'ABRADE), né en 1580 au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, après avoir professé la philosophie au collége du Plessis, et la théologie à celui de Navarre, devint évêque de Lavaur en 1637, et mourut en 1646. On a de lui *Conférences avec les hérétiques*, 1618, in-12; une Théologie et une Philosophie latines; *Vie de la duchesse de Mercœur; Oraison funèbre du maréchal de Schomberg; Réponse à la tradition de l'Eglise de M. Arnaud.*

RADCLIFFE (ALEXANDRE), officier d'armée, et partisan du Parnasse, de la joie et du plaisir, a publié en 1682, in-8°, *la Course*, poëme antihéroïque en anglais, avec des *Hymnes terrestres* et des *Ejaculations charnelles;* et en 1680, l'*Ovide travesti.*

RADCLIFFE (JEAN), célèbre médecin anglais, né à Wakefield, prit ses degrés dans l'université d'Oxford, et vint s'établir à Londres en 1684. La reine Anne l'avait choisi pour son médecin dès 1686. Le bourg de Buckingham le nomma son représentant au parlement en 1713, et il mourut le 1er novembre 1714. Il fut transporté à Oxford, où il est enterré dans l'église de Sainte-Marie.

RADEGONDE (SAINTE), reine de France, célèbre par sa beauté et par sa vertu, était fille de Berthaire, roi de Thuringe, et naquit en 519. Elle fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire Ier l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Ce prince l'épousa lorsqu'elle eut atteint l'âge nubile; et l'on dit qu'il lui permit six ans après de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard, d'où elle alla à Tours honorer le tombeau de saint Martin. Elle fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix, qu'elle avait fait bâtir. Nous avons sa Vie, Poitiers, 1527, in-4°, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le père de Monteil, Rhodez, 1627, in-12, et son Testament dans le Recueil des conciles.

RADEMAKER, habile peintre hollandais qui a excellé dans le paysage. Ses dessins sont rares et très-recherchés des connaisseurs.

RADERUS (MATHIEU), habile jésuite, natif du Tyrol, dont on a *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 4 vol. in-fol.; *Viridarium sanctorum*; et un grand nombre d'autres ouvrages remplis d'érudition. C'est lui qui publia en 1615 la Chronique d'Alexandrie, in-4°, qui est curieuse et estimée. Il mourut le 22 décembre 1634, à 74 ans.

RADULPHE ou RAOUL. *Voy.* RODOLPHE.

RADZIWIL (NICOLAS), palatin de Wilna, grand-maréchal et chancelier de Lithuanie, était d'une des plus illustres maisons de Pologne. Dans sa

jeunesse il voyagea dans la plupart des pays de l'Europe, et s'acquit à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite un des plus grands généraux de son temps, et commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie. Il soumit cette province à la Pologne après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands, où l'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la persuasion de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette Traduction à ses dépens en 1563, in-fol., et mourut en 1567, laissant quatre fils, qui embrassèrent dans la suite la religion catholique.

RAGOTSKI (François-Léopold), seigneur hongrois, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur, fut mis en prison en 1701. Il trouva le moyen d'enivrer les gardes et de s'évader à deux heures après midi avec un habit de soldat qu'un capitaine lui avait donné. Ce malheureux capitaine eut le poing coupé, la tête tranchée, et fut écartelé. La femme du prince Ragotski fut enfermée dans un couvent; ses enfans furent remis à la garde du maître-d'hôtel de l'évêque de Raab; tous leurs domestiques emprisonnés. Le prince se mit à la tête des mécontens de Hongrie; mais ce royaume étant pacifié, il vint en France et de là en Turquie, où il finit ses jours à Rodosto en 1735, à 56 ans. On a donné sous son nom un Testament politique, 2 vol. in-12. Son cœur est enterré aux Camadules de Grosbois, où il avait demeuré long-temps pendant son séjour en France.

RAGUEAU (François), habile professeur en droit dans l'université de Bourges, est auteur d'un Commentaire fort étendu sur les coutumes de Berry, 1615, in-fol.; d'un *Indice des droits royaux*, que Laurière a fait réimprimer en 1704, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages estimés. Il mourut en 1605.

RAGUEL. *Voy.* Tobie.

RAGUENET (François), natif de Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'académie française en 1689, et mourut à Paris en 1722. Ses principaux ouvrages sont 1° les *Monumens de Rome*, Paris, 1700 et 1702, in-12: ce petit ouvrage valut à l'auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là; 2° le *Parallèle des Français avec les Italiens dans la musique et dans les opéras*, avec une défense de ce parallèle contre ceux qui avaient attaqué cet ouvrage, parce qu'il y donnait la préférence aux Italiens, in-12; l'*Histoire d'Olivier Cromwel*, 1671, in-4°, point estimée; 4° *Histoire de l'ancien Testament*; 5° *Histoire du vicomte de Turenne*, imprimée à la Haie en 1738, 2 vol. in-12, mauvais ouvrage. On attribue encore à l'abbé Raguenet les Voyages et aventures (imaginaires) de Jacques Sadeur dans la découverte de la terre australe; mais il est de Gabriel Frogny, cordelier apostat.

RAGUSE (Jean de). *Voy.* Jean de Raguse.

RAHAB, femme de la ville de Jéricho, réfugia chez elle les deux espions que Josué avait envoyés pour reconnaître le pays. A la prise de cette ville, 1451 avant J.-C., Josué épargna Rahab avec tout ce qui était dans sa maison, selon le serment que les espions lui en avaient fait lorsqu'elle les tint cachés et leur sauva la vie. Rahab épousa ensuite Salmon, prince de la tribu de Juda, dont elle eut Booz, l'un des ancêtres de Notre-Seigneur. Les savans ne conviennent pas tous que Rahab ait été une femme de mauvaise vie. Pagnin, Arias Montanus et plusieurs autres soutiennent que le mot hébreu *zonab*, attribué à Rahab dans Josué, ne signifie pas en cet endroit une femme de mauvaise vie, mais seulement une hôtesse ou une aubergiste. Ils disent qu'il n'y a aucune apparence que les espions de Josué se soient retirés chez une femme publique, ni que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu l'épouser.

RAIMOND DE PEGNAFORT ou DE ROCHEFORT (Saint), né au château de Pegnafort, près de Barcelone, en 1175, enseigna le droit canon à Bologne avec réputation. Il devint en-

suite chanoine et prévôt de l'église de Barcelone, et se fit dominicain en 1222. Le pape Grégoire IX le fit ensuite son chapelain et son pénitencier, et l'employa à la compilation des décrétales; il voulut même lui donner l'archevêché de Tarragone: mais saint Raimond le refusa, et obtint la permission de se retirer dans la maison de son ordre à Barcelone, pour y vaquer à l'étude et à la prière avec plus de tranquillité. Il fut élu général de son ordre le 24 mai 1238, et se démit de cette dignité le 3 juin 1240, préférant la vie douce et tranquille qu'il menait auparavant dans sa retraite aux fonctions du généralat. Il eut beaucoup de part à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le pays de Languedoc. Les papes lui donnèrent l'autorité de pourvoir aux offices de ce redoutable tribunal. Il mourut à Barcelone le 6 janvier 1275, à 99 ans accomplis. Le pape Clément VIII le canonisa le 29 avril 1601. Outre la compilation des décrétales, nous avons de saint Raimond de Pegnefort une excellente somme des cas de conscience, dont la meilleure édition est celle du P. Laget, Lyon, 1718, in-fol.

RAIMOND (Pierre), *lou prou*, c'est-à-dire *le preux* et *le vaillant*, naquit à Toulouse, et fut aussi grand guerrier que bon poète en langue provençale. Il suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se distingua: le métier des armes ne l'empêcha pas de faire en Syrie plusieurs pièces de vers, qu'il adressait à Josserande de Puech, de noble et ancienne maison de Toulouse. A son retour, il choisit pour objet de ses vers une dame de la maison de Cadolet, et mourut en 1225, à la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois. Il avait fait un poëme contre les erreurs des ariens, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Pétrarque l'a imité en plusieurs choses.

RAIMONDI. *Voy*. Marc-Antoine.

RAINALDI (Jérôme), architecte, né en 1570, était d'une famille qui a produit grand nombre d'architectes. Il a achevé le Capitole, construit la maison professe des jésuites à Rome, leur collége de Saint-Louis à Milan, le palais du duc de Parme, le palais Pamphile à Rome, la belle église des carmes déchaussés à Captarole, etc. Il est mort en 1655. Son fils Charles, né en 1611, fut aussi architecte, et mourut en 1641; l'église de Sainte-Agnès, sur la place Navonne, et le palais de l'académie de France, qui a appartenu au duc de Nevers, sont de lui. Il reçut la croix de Saint-Maurice, pour des dessins qu'il avoit envoyés au duc de Savoie, un portrait de Louis XIV, enrichi de diamans, pour un dessin du Louvre. *Voy*. Raynaldi.

RAINIER, habile dominicain, natif de Pise, vice-chancelier de l'église romaine, et évêque de Maguelone, mort le 13 janvier 1249, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus considérable de tous est un dictionnaire théologique, qu'il a intitulé *Pantheologia*, et dans lequel il a rangé les matières théologiques par ordre alphabétique. La meilleure édition de cet ouvrage est avec les Additions du père Nicolai, dominicain, Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., réimprimées en 1670.

RAIS (le maréchal de). *Voy*. Laval.

RAISIN (Jean-Baptiste), fameux acteur français dans le comique, naquit en 1656, d'un organiste de Troyes. Il n'était pas moins agréable dans la société que sur le théâtre; mais pour plaire il faut souvent faire des excès qui nuisent à la santé. Il mourut le 5 septembre 1693, à l'âge de 40 ans. Son frère aîné, Jacques Raisin, jouait les seconds rôles dans le tragique, et les amoureux dans le comique. Il est auteur de quatre comédies, qui ont été jouées, mais non imprimées. Il s'est retiré en 1694, et est mort quelques années après. Les titres de ses pièces sont *Le Niais de Sologne*, 1686; *Le petit homme de la foire*, 1687; *Le Faux Gascon*. 1688; *Merlin, Gascon*, 1690, toutes en un acte.

RALEGH. *Voy*. Rawlegh.

RALPH (Jacques), maître d'école à Philadelphie dans l'Amérique septentrionale, vint en Angleterre sous le règne de Georges II, et s'y fit des protecteurs par son talent pour la poésie. Il a publié un poëme de la Nuit, une pièce satirique intitulée *Saweney*, contre Swift, Gay et Pope, qui lui a

valu une place dans la Dunciade; diverses pièces de théâtre, et une histoire d'Angleterre, sous le règne des Stuarts. Il est mort de la goutte à Chiswick le 24 janvier 1762.

RAM (Jean), imprimeur d'Anvers, est auteur d'un dictionnaire latin, d'après celui de Robert Estienne, et d'un autre, latin et espagnol. Il est mort en 1595.

RAMAZZINI (Bernardin), habile médecin italien, né à Carpi le 5 novembre 1633, après avoir exercé la médecine avec succès à Rome et à Carpi, alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue, où il mourut le 5 novembre 1714, à 81 ans, ayant eu trois enfans : il était de plusieurs académies. On a de lui une Dissertation latine sur les maladies des artisans, un traité latin de la conservation de la santé des princes, et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, qui sont estimés, et dont le recueil a été imprimé à Londres, 1716, in-4°. Un de ses grands principes était que, pour conserver la santé, « *il fallait varier ses occupations et ses exercices*, » et il le mettait en pratique.

RAMBAM. *Voy.* Maimonide.

RAMBOUILLET (Charles d'Angennes, marquis de), chevalier des ordres du roi, conseiller d'état, et maréchal-de-camp, fut envoyé ambassadeur en Piémont en 1627, pour moyenner la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Il mourut à Paris le 26 février 1652, à 75 ans. Catherine de Vivonne son épouse, qu'il avait épousée en 1600, était une femme de beaucoup d'esprit, qui se plaisait avec les savans. C'est elle et ses quatre filles, dont l'esprit était fort orné, qui rendirent si fameux parmi les personnes de génie l'hôtel de Rambouillet, sous le règne de Louis XIII et au commencement de celui de Louis XIV. Elle mourut le 27 décembre 1665. De ses quatre filles, deux furent abbesses d'Hières, une le fut de Saint-Étienne de Reims, et la quatrième épousa le duc de Montausier. *Voy.* (Sainte-Maure Angennes, Fargis.)

RAMBOUTS (Théodore), peintre d'Anvers, mort en 1642, a excellé dans le petit. Il a représenté des preneurs de tabac, des buveurs et d'autres sujets semblables, où l'on admire la légèreté et la finesse de sa touche.

RAMBURES (David, sire de), chambellan du roi, et grand maître des arbalétriers de France en 1411, était de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie. Il rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI, et fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), né à Dijon en 1683, avec une forte inclination pour la musique, suivit les opéras ambulans, dans l'idée que la pratique sert à fortifier l'artiste. A 18 ans il donna ses premiers essais en musique : il ne réussit pas, parce qu'ils ne ressemblaient à rien de ce que l'on connaissait alors en musique. Il fit ensuite une étude particulière du clavecin, et toucha l'orgue à Dijon et à Clermont. Il vint enfin à Paris, où il prit des leçons du célèbre Marchand, qui lui découvrit toute la magie de son art; mais s'apercevant qu'il ne primerait jamais dans cette partie, il l'abandonna, pour ne s'occuper que de la théorie de la musique. Par ses soins, on vit à l'opéra un spectale et un orchestre nouveau. La difficulté d'exécuter sa musique rebuta d'abord; il tint bon, et l'on vit naître des beautés que l'on ne connaissait pas. Les mœurs de Rameau étaient pures; son union avec une épouse chérie fut heureuse. Il mourut en 1764. Ses ouvrages sont : *La démonstration du principe de l'harmonie*, in-4°, et *Le Code de musique*, 1760, 2 vol. in-4°. Ses opéras sont : *Hippolyte et Aricie*, *les Indes galantes*, *Castor et Pollux*, *les Fêtes d'Hébé*, *Dardanus*, *Platée*, *les Fêtes de Polymnie*, *le Temple de la Gloire*, *les Fêtes de l'Hymen*, *Zaïs*, *Pygmalion*, *Naïs*, *Zoroastre*, *la Guirlande*, *Acante et Céphise*, *Daphnis et Églé*, *Lisis et Délie*, *les Sibarites*, *la Naissance d'Osiris*, *Anacréon*, *les Surprises de l'Amour*, et *les Paladins*. Le roi lui avait donné le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse.

RAMÉE (François de la), jeune homme, ainsi appelé du nom d'un gentilhomme de Poitou, chez qui il avait été élevé, se donnait, en 1596, pour fils de Charles IX, et d'Elisabeth d'Autriche. Il prétendait que Catherine de Médicis l'avait soustrait pour faire ré-

gner son fils Henri III. Un paysan en Vermandois, chez qui il était logé, paraissait persuadé de la fable, et cherchait à l'accréditer; mais un conseiller au parlement les fit arrêter, et conduire à Reims. La Ramée fut condamné à être pendu, et son paranymphe à assister à la potence. Le parlement confirma la sentence et ajouta que le corps de la Ramée serait brûlé, et ses cendres jetées au vent; ce qui fut exécuté en place de Grève le 8 mars 1596, après qu'on leur eut fait avouer leur imposture.

RAMELLI (Augustin), parvint au grade de capitaine, moins par ses exploits que par son génie à inventer des machines. Elles ont été réunies sous ce titre: *Le diverse machine d'A. Ramelli*, italien et français., Paris, 1588, in-fol., fig., rare. Il vivait dans le 16e siècle.

RAMESSÈS, roi de la basse Égypte, quand Jacob y alla avec sa famille, 1706 avant J.-C. On croit qu'il donna son nom au pays de Ramessès, où les Israëlites habitèrent, et dont il est parlé dans la Genèse, chap. 47. On trouve dans les anciens auteurs plusieurs autres rois d'Égypte, nommé Ramessès; et l'on croit que c'est l'un de ces princes qui fit élever, à Thèbes en Egypte, dans le temple du soleil, un magnifique obélisque, que l'empereur Constantin fit rapporter à Alexandrie en 334. Ce prince étant mort, son fils Constance transporta ce superbe obélisque d'Alexandrie à Rome, en 352, et le fit élever dans le grand cirque. Sa hauteur était de 132 pieds, et l'on avait attaché à sa pointe une boucle d'or, qui fut abattue par la foudre. Lorsque les Goths assiégèrent Rome en 409, ils renversèrent cet obélisque, qui demeura enfoncé sous le sable jusqu'au temps de Sixte V. Ce pape l'ayant fait chercher sous terre, on le trouva rompu en trois pièces en 1587. On les rejoignit, et on dressa cet obélisque dans la place de Saint-Jean de Latran. On voit, sur les quatre côtés de ce merveilleux obélisque, quantité de figures et de caractères hiéroglyphiques, qui contiennent des éloges de Ramessès, selon l'explication que l'on en trouve dans Ammien Marcellin, liv. XVII, chap 4.

RAMSAY (André-Michel de), chevalier baronet en Écosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Écosse le 9 juin 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques et pour la théologie; mais cette étude le jeta dans un pyrrhonisme que M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, termina en le fixant dans la religion catholique en 1709. Ce grand maître, jusqu'à sa mort, honora toujours d'une estime et d'une tendresse particulière un disciple dont il connaissait le mérite et la droiture. M. de Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient de grands talens. Le roi d'Angleterre, Jacques III, l'appela à Rome en 1724, pour le faire entrer dans l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries et des jalousies de cour l'obligèrent à demander la permission de venir en France, où il a été gouverneur de M. le duc de Château-Thierry, et ensuite de M. le prince de Turenne. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, dont voici la liste: 1° un bon Discours sur le poëme épique, à la tête de la bonne édition de Télémaque de 1717; 2° l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, in-12; 3° *Essai sur le gouvernement civil*, in-12; 4° *le Psychomètre*, ou réflexions sur les différens caractères de l'esprit, par un milord anglais; 5° les *Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12, ouvrage estimé; 6° *Plan d'éducation*, par l'auteur des voyages de Cyrus, en anglais; 7° plusieurs petites pièces de poésie, en anglais; 8° l'*Histoire de M. de Turenne*, assez bonne, Paris, 1735, 2 vol. in-4°, ou Hollande, 4 vol in-12; 9° enfin, un vrage posthume, imprimé en anglais à Glascow, sous ce titre: *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*. M. de Ramsay mourut le 6 mai 1743, à Saint-Germain-en-Laie, à 57 ans. Son corps fut enterré dans l'église paroissiale de cette ville, et son cœur repose dans une

chapelle des religieuses du Saint-Sacrement à Paris.

RAMSAY, peintre de portraits, et de S. M. Britannique, est mort à Douvres, à 71 ans, le 10 août 1784. Il est également regretté de sa famille, de ses amis et de la nation. Auteur de divers ouvrages estimables, il en écrivit plusieurs sur des matières politiques, où il manifesta une connaissance exacte de la constitution, dont il était un zélé défenseur.

RAMUS ou LA RAMÉE (Pierre), fils d'un gentilhomme liégeois, naquit à Cuthe, village de Vermandois, en 1502. Son inclination à l'étude le détermina de venir à Paris, où il eut tant de peine à subsister, qu'il fut contraint de se mettre domestique au collége de Navarre. Il y étudia avec tant de succès, qu'il fut reçu maître-ès-arts avec éloge quelques années après. Son acharnement à réfuter Aristote par ses discours et par des écrits imprimés lui attira beaucoup d'ennemis, et surtout Antoine de Govea, Portugais, l'un des plus savans philosophes de son temps, qui était alors à Paris. François Ier, à leur sollicitation, fit examiner par Pierre Danès et par d'autres savans la doctrine et la conduite de Ramus; et par le jugement qui fut rendu en 1543, il fut interdit de la profession, et ses livres furent défendus. L'année suivante, il continua d'enseigner dans le collége de Presles, dont il était principal. On voulut le chasser de ce collége, mais il y fut maintenu par arrêt du parlement. Henri II lui donna une chaire de professeur royal en 1551. Les affaires qu'on lui suscita dans la suite, sous prétexte qu'il suivait les opinions des protestans, l'obligèrent de se cacher en plusieurs endroits, puis d'aller en Allemagne visiter les académies. Il y fut bien reçu de plusieurs savans; mais Bèze et les principaux protestans ne le goûtèrent pas, et refusèrent de lui donner une chaire à Genève. Enfin, de retour en France, il se cacha dans une cave pendant le massacre de la Saint-Barthélemi; mais il en fut tiré par des meurtriers que lui envoya Charpentier, son compétiteur; et après avoir donné beaucoup d'argent, et reçu quelques blessures, il fut jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison en 1572. Son corps fut ensuite traité indignement par les écoliers. Il laissa, par son testament, 500 livres de rente pour fonder une chaire de mathématiques au collége Royal. Il nous reste de lui un traité *De militiâ Cæsaris*, 1559, in-8°; un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8°; Grammaire grecque, 1560, in-8°; Grammaire latine, 1559 et 1564, in-8°; Grammaire française, 1571, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages. On y voit que Ramus était un très-habile homme, qu'il savait les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques, et qu'il excitait les savans à faire de nouvelles recherches, et à ne pas s'en tenir aux opinions d'Aristote. L'un de ses plus célèbres disciples fut le cardinal d'Ossat, qui dans sa jeunesse composa pour la défense de son maître un ouvrage sous ce titre: *Expositio Arnaldi Ossati, in disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo*, in-8°. Le style en est pur, vif et ingénieux.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), habile secrétaire de la république de Venise sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur d'un traité *De nili incremento*, dans son Recueil en 3 vol. in-fol. des navigations écrites par divers auteurs. Les éditions les plus complètes de ce Recueil sont celles de 1606 et de 1615.

RANC (Jean), habile peintre français, naquit à Montpellier en 1674, et fut élève de Rigaud. Il excella dans le portrait, et s'acquit en ce genre une grande réputation. Il fut reçu de l'académie de peinture en 1703, et devint premier peintre du roi d'Espagne en 1724. Il mourut à Madrid en 1735, à 62 ans. Un jour, ayant reçu des reproches d'une personne dont il avait fait le portrait, les amis de cette personne ne trouvant pas le portrait ressemblant, piqué de cette mauvaise critique, il prépara une toile, y fit un trou, et pria celui qu'il avait peint d'y placer sa tête. Celui-ci le seconda dans ses idées; et lorsqu'on lui annonça ses critiques, il mit aussitôt sa tête dans le trou de la toile préparée. Ils ne manquèrent pas, en arrivant, de blâmer, à leur ordinaire, le tableau: « *Vous vous trompez, messieurs*, leur répondit alors la tête, *car c'est moi-même.* » M. de la Motte, dans ses

tables, a fait usage de cette aventure singulière.

RANCÉ (dom ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE), très-célèbre abbé et réformateur de la Trappe, naquit à Paris le 9 janvier 1626. Il était neveu de Claude Le Bouthillier de Chavigni, secrétaire d'état, et surintendant des finances. Il fit paraître dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que dès l'âge de douze à treize ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris à l'âge de dix ans, et fut pourvu en peu de temps d'un grand nombre de bénéfices. L'abbé de Rancé prit le bonnet de docteur en théologie en Sorbonne, le 10 février 1654. Il entra ensuite dans le monde, et s'y fit aimer et estimer par son esprit, par sa politesse, et par toutes les autres qualités qui rendent la société aimable. Il refusa l'évêché de Laon par un principe de vanité, fut aumônier du duc d'Orléans, et parut avec éclat dans l'assemblée du clergé de 1655, en qualité de député du second ordre. Enfin il prit la résolution de renoncer aux vanités du siècle, et de ne plus vivre que pour Dieu. On dit, d'après les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe*, de Daniel de la Roque, Cologne, 1685, in-12, que l'abbé de la Trappe se détermina à changer de vie, parce qu'étant allé pour voir une dame qu'il aimait, il la trouva dans un cercueil, et conçut une douleur extrême de sa mort. Mais l'un des auteurs qui ont écrit sa vie regarde ce fait comme une fable. Ce que dit Marsollier est plus vraisemblable. Les balles d'un fusil qui devaient naturellement le percer, ayant donné dans sa gibecière, elle para le coup : « Hélas! que deviendrais-je, s'écria-t-il, si Dieu n'eût eu pitié de moi? » Voilà, selon Marsollier, l'accident qui donna occasion à sa conversion. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Rancé se retira du monde, et ne voulut pas même être coadjuteur de son oncle, qui était archevêque de Tours. Il fit mettre son abbaye de la Trappe entre les mains des pères de l'étroite observance de Cîteaux, donna le prix de sa terre de Véret, qu'il vendit 100,000 écus, à l'Hôtel-Dieu de Paris, et prit l'habit monastique dans l'abbaye de Notre-Dame de Perseigne, où il fit profession le 6 juin 1664. Il alla ensuite prendre possession de l'abbaye de la Trappe, où il mit la réforme, et où il établit cette régularité qui fait l'admiration de toute l'Europe. Il y vécut dans les exercices de la plus éminente piété, et s'étant démis de son abbaye en 1695, il mourut saintement, couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté, le 26 octobre 1700, à 74 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété. Les principaux sont 1° un livre de la *Sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4°; 2° *Eclaircissemens sur ce livre*, 1685, in-4°; 3° *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12; 4° *Reflexions morales sur les quatre Évangiles*, 4 vol. in-12; 5° *Conférences sur les Évangiles*, 4 vol. in-12; 6° *Instructions et maximes*, in-12; 7° *Conduite chrétienne*, composée pour madame de Guise, in-12; 8° un grand nombre de Lettres spirituelles, en 2 vol. in-12; 9° plusieurs écrits au sujet des études monastiques; 10° Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe, en 4 vol. in-12, continuées jusqu'à 6 vol.; 11° enfin les constitutions et les réglemens de l'abbaye de la Trappe, 1701, 2 vol. in-12. M. de Maupeou, M. Marsollier, et dom Le Nain, frère de M. de Tillemont, ont écrit sa Vie, 2 vol. in-12.

RANCHIN (ÉTIENNE), habile professeur en droit dans l'université de Montpellier, mort en 1583, à 73 ans, est auteur d'un savant ouvrage intitulé *Miscellanea decisionum juris*, Genève, 1709, in-fol. Ce livre a été traduit en français.

RANCHIN (GUILLAUME), parent du précédent, était avocat du roi en sa cour des aides de Toulouse, et a fait un livre assez rare intitulé *Révision du concile de Trente*, 1600, in-8°. Ce livre a fait douter de sa catholicité. La famille de Ranchin a produit plusieurs autres personnes distinguées dans la robe. Henri de Ranchin, conseiller en la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, donna en 1697 une traduction des Psaumes en vers français. Jacques de Ranchin, originaire

de Montpellier, et conseiller en la chambre de l'édit, est auteur de diverses poésies, entre autres du fameux triolet, qui commence ainsi :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie, etc.

RANCONET (AIMAR DE), natif de Périgueux, ou, selon Ménage, de Bordeaux, était fils d'un avocat de cette dernière ville. Il se rendit très-habile dans le droit romain, dans la vraie philosophie, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président au parlement de Paris. Le président Ranconet étudiait rarement le jour. Il soupait légèrement, et s'étant couché de bonne heure, il se levait après son premier sommeil, à peu près dans le temps que les religieux se lèvent pour dire matines. Il se couvrait alors la tête d'une manière de capuchon, et donnait quatre heures à l'étude, après quoi il se recouchait, et achevait, après un sommeil doux et tranquille, ce qu'il avait médité durant la nuit. Il prétendait que par cette manière d'étudier on pouvait faire les plus grands progrès. Le président de Ranconet écrivait bien en grec et en latin, et si l'on en croit M. Pithou, ce fut lui qui composa le dictionnaire qui porte le nom de Charles Etienne. M. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris, pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconet y porta les OEuvres de Sulpice Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé du fait de Priscillien dans la vie de saint Martin de Tours ; ce qui ayant déplu au cardinal, Ranconet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. D'autres disent que Ranconet fut mis en prison pour avoir été accusé faussement d'un crime énorme. On a de lui en manuscrit le *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, qui a servi de base aux dictionnaires de Nicot et de Monet.

RANDAIN. *Voyez* ROCHEFOUCAUD ET FOIX.

RANDOLPH (THOMAS), célèbre poète anglais, entra comme écolier du roi dans le collége de la Trinité à Cambridge, et fut incorporé en 1623 dans l'université d'Oxford. Il mourut à Blatherwicke, au mois de mars 1634, et fut enterré le 17 dudit mois. On lui a élevé un monument de marbre blanc avec une épitaphe. Ses pièces dramatiques sont intitulées *Le Miroir des muses*, *Amyntas*, *Aristippe*, *Le Colporteur affecté*, *Les Amans jaloux*, recueillies en un volume in-8°, 1664, par son frère Robert Randolph, qui était lui-même bon poète, et qui est mort vicaire de Donington le 7 juillet 1671. Il y a eu un autre Thomas Randolph, envoyé par la reine Elisabeth en ambassade en Ecosse, en France, en Russie, qui est mort en 1590, à 60 ans. Ses voyages se trouvent dans le premier volume de Purchas.

RANGOUSE, fit imprimer en 1648 un vol. in-8°, sous le titre de *Lettres panégyriques aux héros de la France*, elles commençaient toutes en pages et n'étaient pas chiffrées, de sorte qu'en faisant relier son livre, il mettait à la tête celle qui convenait à la personne à qui il le présentait, ce qui lui procura des reconnaissances lucratives.

RANS (BERTRAND DE), ermite, natif de Reims, après avoir passé quelque temps dans la retraite, entreprit de se faire passer pour Baudouin Ier, empereur de Constantinople et comte de Flandre, qui avait été pris en 1205 par le roi des Bulgares, et que l'on avait fait mourir l'année suivante. Jeanne, fille de Baudouin, refusa de le reconnaître ; mais quelques seigneurs flamands le reconnurent pour comte de Flandre. Jeanne, avec le secours de Louis VIII, roi de France, vint à bout de le faire saisir. Il avoua tout dans la question. On le promena dans toutes les villes de Flandre pour détromper le peuple, et il fut ensuite pendu publiquement à Lille.

RANTZAU (JOSIAS, comte de), du duché de Holstein, servit dans l'armée suédoise jusqu'en 1635, qu'il passa au service de France. Il perdit un œil au siége de Dole en 1636, et fit lever celui de Saint-Jean-de-Losne en 1640. Il perdit une jambe et fut estropié d'une main au siége d'Arras, ce qui ne l'empêcha pas de se trouver au siége d'Aire en 1641. il fut fait maréchal de France en 1645, et se fit catholique la même année. En 1649 il fut arrêté sur quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité ;

mais s'étant justifié il sortit de prison le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans.

RAON (Jean), habile sculpteur de Paris, mort le 4 avril 1707, à 77 ans, dont on voit plusieurs statues dans les jardins de Versailles, un Bacchus, un Arion, une Flore, etc.

RAOUL ARDENT, ainsi nommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, était prêtre du diocèse de Poitiers; il suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101, et y périt, suivant les apparences. On a de lui des Homélies latines, 1586, in-8°, traduites en français, 1575, en 2 vol. in-8°.

RAOUL, fils de Richard, duc de Bourgogne, fut élu régent pendant la prison de Charles-le-Simple; mais il se fit sacrer roi dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons le 13 juillet 923. Il fut perpétuellement troublé dans la jouissance de son usurpation, par Herbert, comte de Vermandois, qu'il soumit à la fin, en 935. Raoul ne jouit pas long-temps de cette tranquillité, étant mort de phthisie à Auxerre, le 15 janvier 936. Il fut enterré à Sainte-Colombe de Sens.

RAOUX (Jean), peintre français, naquit à Montpellier en 1677, et fut élève de Bon Boulogne. Il alla se perfectionner en Italie, et à son retour, le grand-prieur M. de Vendôme le logea dans son palais du Temple. Raoux excellait dans le coloris. Il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et des morceaux de caprice. Il fut reçu de l'académie de peinture en 1717, et mourut à Paris en 1734.

RAPHAEL D'URBIN, le plus grand, le plus sublime et le plus excellent peintre qui ait paru depuis la renaissance des beaux-arts, était fils d'un peintre médiocre nommé Sanzio. Il naquit à Urbin en 1482, le jour du vendredi saint. Les papes Jules II et Léon X l'employèrent, et le comblèrent d'honneurs et de richesses. On dit même que le cardinal de Sainte-Bibiane en fit tant de cas, qu'il lui offrit sa nièce en mariage. Il eut pour maître Pierre Pérugin; mais il le surpassa aussitôt et l'abandonna entièrement, pour se former sur les ouvrages de frère Barthélemy de Saint-Marc, de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. Son génie se fait admirer dans tous ses tableaux. Ses contours sont coulans, ses ordonnances magnifiques, son dessin correct, ses figures élégantes, ses expressions naïves, ses attitudes naturelles, ses têtes gracieuses. Partout il est beau, grand, sublime, sage et rempli de grâces. On doit tant de perfections, non-seulement à ses rares talens, mais aussi à l'étude qu'il fit de l'antiquité et de l'anatomie, et à l'amitié qu'il contracta avec l'Arioste, lequel ne contribua pas peu à former son goût. Ce qui nous reste de ses tableaux se trouve principalement en Italie et à Paris. Celui de la transfiguration, que l'on conserve à Rome dans l'église de Saint-Pierre *Montorio*, passe pour son chef-d'œuvre. Ses dessins sont moins rares que ses tableaux. Raphaël se servait ordinairement de crayon rouge. Il était beau et bien fait, doux, poli, affable et modeste, mais trop adonné aux plaisirs; c'est ce qui lui causa la maladie dont il mourut à Rome en 1520, à 37 ans, le jour du vendredi saint, qui est celui de sa naissance. Il laissa un grand nombre de disciples, entre autres Jules Romain, Jean François Penni, qui furent aussi ses héritiers, Polidore Caravage, etc. Plusieurs habiles graveurs, surtout Raimondi, Georges Mantouan et Bloemart, ont gravé d'après Raphaël.

RAPHAEL D'AREZZO, peintre, fils d'un paysan, apprit la peinture sous Fréderic Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux qui sont de lui dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, etc.

RAPHELENGIUS (François), habile écrivain du 16e siècle, et professeur en langues orientales dans l'université de Leyde, naquit à Lanoy près de Lille le 27 février 1539. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa en 1565 la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la Bible polyglotte d'Anvers, imprimée en 1571, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir en

1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita, par son érudition, d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. On a de lui des observations et des corrections sur la Paraphrase chaldaïque; une Grammaire hébraïque; un Dictionnaire chaldaïque dans l'Apparat de la Polyglotte d'Anvers; un Lexicon arabe, 1613, in-4°, et d'autres ouvrages. Il mourut le 20 juillet 1597, à 58 ans. Un de ses fils, de même nom que lui, a aussi publié des notes sur les tragédies de Sénèque.

RAPIN (Nicolas), poète français, natif de Fontenai-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette province, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de prévôt de la connétablie, qu'il garda jusqu'en 1598. Dans la suite, son grand âge le détermina à se retirer à Fontenai-le-Comte. Il mourut à Poitiers, le 15 février 1609, à 74 ans, laissant des enfans. On trouve une bonne partie de ses vers latins dans le troisième tome des Délices des poètes latins français; on en estime particulièrement ses épigrammes; les meilleurs de ses vers français sont *Les plaisirs du gentilhomme champêtre*, imprimés en 1583, et ceux qu'il fit à l'occasion de *la Puce* de Desroches. Rapin entreprit aussi de faire des vers français non rimés, à la manière des vers grecs et latins, en suivant la mesure de leurs pieds; mais il n'y réussit pas mieux que Le Baïf, qui avait fait la même tentative. Il fut l'un de ceux qui travaillèrent à la fameuse satyre Ménippée; il en a composé les vers avec Passerat: et les harangues de l'archevêque de Lyon et du recteur Rose. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Paris en 1610, in-4°.

RAPIN DE THOYRAS (Paul), fils de Jacques de Rapin de Thoyras, naquit à Castres le 25 mars 1661, d'une noble et ancienne famille originaire de Savoie. Il se fit recevoir avocat dans sa patrie, et à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, il passa en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de temps après, il passa en Hollande, et entra dans une compagnie de cadets français qui était à Utrecht, commandée par M. de Rapin, son cousin germain. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en 1688, et l'année suivante milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il passa en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et combats, où il montra beaucoup de valeur et de courage. Rapin céda sa compagnie en 1693, à l'un de ses frères, pour être gouverneur de milord Portland. Il suivit souvent ce jeune seigneur en Hollande et en France, et l'accompagna dans les voyages qu'il fit en Allemagne, en Italie et ailleurs. Enfin, ayant fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à la Haie, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel, où il travailla à l'histoire d'Angleterre, et où il mourut le 16 mai 1725, à 64 ans, laissant un fils et six filles. On a de lui, 1° une bonne Dissertation sur les Wighs et les Torys, imprimée à la Haie en 1717, in-12; 2° une Histoire d'Angleterre, imprimée à la Haie, 1725 et 1726, et réimprimée à Trévoux en 1728, en dix volumes in-4°, auxquels ont joint une continuation en trois vol., avec les remarques de Tindall, 2 vol. Il est à remarquer que dans les 10 vol. de Trévoux se trouve l'extrait de Rymer, qui n'est pas dans celle de Hollande; mais la meilleure édition est celle de M. Le Fèvre de Saint-Marc, 1749, 16 vol. in-4°. Il y en a un abrégé en dix vol. in-12. Cette Histoire est universellement estimée. On voit cependant que c'est un Français réfugié qui parle, les rois de France et les Français ont trop souvent tort.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, enseigna les belles-lettres dans sa société avec une réputation extraordinaire, et passa avec raison pour l'un des meilleurs poètes latins et des plus beaux esprits de son temps. Il mourut à Paris le 27 octobre 1687, à 66 ans. On a de lui 1° d'excellentes Églogues sacrées et un grand nombre d'autres poésies latines, 1673, in-4°, qui ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe. On estime surtout son poëme latin des Jardins: il est regardé comme son chef-d'œuvre; 2° des Ré-

flexions sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie : ces dernières ne sont pas estimées ; 3° les comparaisons de Virgile et d'Homère, de Démosthène et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucidide et de Tite-Live ; 4° plusieurs ouvrages de piété, dont le dernier est intitulé *La Vie des prédestinés*, etc. Tout se trouve réuni à Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. La meilleure édition des poésies latines du père Rapin est celle de Paris, 1681, 3 vol. in-12.

RAPIN (le vicomte de), gentilhomme languedocien, était un capitaine huguenot, qui fut chargé en 1568 de porter la pacification à enregistrer au parlement de Toulouse. Cette grande ville voyait avec peine la paix accordée aux huguenots. Le parlement fit arrêter Rapin, et n'enregistra l'édit qu'après 4 jussions ; mais auparavant, ayant renouvelé quelque vieux crime de Rapin, et cela n'était pas difficile en ces temps de désordre, il lui fit trancher la tête. Malgré la paix, les huguenots n'en étaient pas mieux traités ; en moins de trois ans il y en eut plus de deux mille tués en différens endroits, ou par leurs ennemis particuliers, ou dans des émotions populaires. A Ligny en Barrois, un huguenot ayant refusé de tendre sa porte le jour de la Fête-Dieu, fut tiré de sa maison, et brûlé sur une pille de bois que la populace alla prendre chez lui. Il n'était pas possible qu'une pareille paix subsistât long-temps ; aussi la guerre recommença-t-elle l'année suivante sans déclaration. Les huguenots, s'étant approchés de Toulouse, mirent le feu à toutes les fermes et maisons des conseillers ; et ils écrivaient sur les murailles qui restaient, avec des charbons tout fumans : « Vengeance de Rapin. » Mais le plaisir de la vengeance était bien payé par les maux que chacun des partis avait à souffrir par représailles.

RAPINE (Claude), savant religieux célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre ; ce qu'il exécuta avec fruit. Il fut aussi choisi par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre suivant les ordonnances des chapitres précédens, et mourut en 1493. Ces principaux ouvrages sont 1° *De studiis philosophiæ et theologiæ* ; 2° *De studiis monachorum*, où il fait voir que les moines doivent s'appliquer à l'étude. Le père Mabillon en a fait usage dans son traité des études monastiques.

RASARIO (Jean-Baptiste), philosophe, médecin et savant humaniste, était natif de Valdugia dans le Novarais, d'une famille noble. Il enseigna la rhétorique avec réputation à Venise et à Milan, fut de l'académie *de gli Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à plus de 60 ans. Il était lié d'amitié avec Sigonius, Manuce, Muret, Ferrari, et plusieurs autres savans de son temps. On a de lui des traductions latines de Galien, d'Oribase, etc.

RASCAS (Bernard), gentilhomme limousin, et selon quelques auteurs, parent des papes Clément VI et Innocent VI, se rendit célèbre dans le 14e siècle par son esprit, par son éducation, par sa capacité dans la jurisprudence, par ses poésies provençales, et par la connaissance qu'il avait des saintes lettres. Ses ouvrages se lisaient avec admiration.

RASCHI ou RACHI. *Voyez* Jarchi.

RASIS. *Voyez* Rhasès.

RASSICOD (Etienne), habile avocat au parlement de Paris, était de la Ferté-sous-Jouare, en Brie. Il se livra tout entier, pendant plusieurs années, à l'étude des poètes et des historiens grecs, latins et français. Il s'attacha ensuite à M. de Caumartin, et s'appliqua à l'étude du droit. Il travailla, depuis 1701, au journal des savans, devint censeur royal, et mourut le 17 mars 1718, âgé d'environ 73 ans, laissant un fils. On a de lui un livre intitulé *Notes sur le concile de Trente... avec une dissertation sur la réception et l'autorité de ce concile en France*, in-8°. Cet ouvrage, qui est estimé, fut imprimé sans sa participation, et il y en a eu plusieurs éditions. Il le composa pour les conférences que tenaient sur le concile de Trente MM. de Caumartin, Bignon, Le Pelletier et de Besons, tous conseillers d'état.

RASTIGNAC (Louis Jacques de Chapt, ou de Chat de), troisième fils de François de Chapt, marquis de

Rastignac, d'une noble et illustre maison qui fait remonter son origine aux anciens sires de Chabannais en Limousin, connus dans nos histoires dès la fin du 11e siècle, naquit en Périgord l'an 1685, et devint docteur de la maison et société de Sorbonne; grand-vicaire et dignitaire du chapitre de Luçon, et évêque de Tulle en 1721. Il fut député en 1723 à l'assemblée du clergé, où il parut avec tant d'éclat que, deux mois après la fin de cette assemblée, il fut transféré à l'archevêché de Tours. C'est en cette qualité qu'il fut député en 1726 de l'assemblée du clergé, où ayant été chargé des principales affaires, et de la harangue qui se fait au roi pour la clôture, il se concilia tellement l'estime et la confiance du clergé et de la cour, qu'il eut dès lors une très-grande part aux affaires les plus importantes du gouvernement ecclésiastique. Il assista en 1734 à l'assemblée du clergé, et fut chargé de presque toutes les affaires de cette assemblée, dont il fit la clôture par une harangue que sa majesté honora de son approbation. Il ouvrit l'assemblée du clergé en 1745, par une harangue universellement applaudie, et comme le grand âge de M. de Vintimille, archevêque de Paris, ne lui permettait que rarement de s'y trouver, M. de Rastignac y présida en chef presque pendant tout le cours de l'assemblée. Ses rares talens le firent choisir pour présider aux assemblées de 1747 et de 1748. Les procès-verbaux de ces différentes assemblées sont des monumens de son éloquence, de sa science et de l'attention qu'il eut à conserver le dépôt de la foi, et à écarter toutes les doctrines étrangères qui peuvent l'altérer. Il possédait dans un degré éminent le talent inestimable de gouverner. Né généreux et conciliant, il ne se servait de son crédit que pour rétablir la paix dans les familles, et faire du bien à ses diocésains, dont il était tendrement aimé. Il se plaisait à cultiver à ses frais les talens des jeunes ecclésiastiques, et à inspirer à son clergé le goût des sciences. Il mourut avec de grands sentimens de piété et de religion, le 3 août 1750, à 65 ans. Il était abbé de Marmoutier, de la Couronne, de la Trinité de Vendôme, et de Vauluisant; doyen du chapitre de Saint-Martin de Tours, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, dont il fut décoré en 1746. Il est le second de son nom qui ait eu cet honneur. (*Voyez* CHAT). On a de M. de Rastignac, archevêque de Tours, 1o des Harangues, des Discours et autres pièces qui se trouvent dans les procès-verbaux du clergé; des Lettres, des Mandemens et des Instructions pastorales, où il défend avec zèle la doctrine de l'Eglise et l'autorité de la bulle *Unigenitus*; 2o des instructions pastorales sur la pénitence, la communion et la justice chrétienne, contre le fameux livre du père Pichon, jésuite. Ces instructions pastorales, qui sont les principaux ouvrages de M. de Rastignac, ont été reçues avec les plus grands applaudissemens par les uns, et attaquées avec beaucoup de vivacité par les autres, comme si ce savant prélat, en attaquant une doctrine relâchée, y contredisait ce qu'il avait écrit et dit auparavant en faveur de la constitution; mais il a toujours déclaré constamment jusqu'à sa mort, de vive voix et par un écrit public, qu'il n'avait jamais varié dans la doctrine ni sur la bulle *Unigenitus*.

RATDOLT (ERHARD), imprimeur d'Augsbourg, travailla à Venise depuis 1476 jusqu'en 1488; qu'il revint à Ausbourg, où il continua son état jusqu'en 1505; c'est à lui qu'on doit l'invention de tirer des figures de mathématiques en bois, au milieu des caractères d'imprimerie, comme dans son Euclide de 1482.

RATHÈRE ou RATHIER, l'un des plus savans hommes du 10e siècle, était moine dans l'abbaye de Lobbes. Ayant été mené en Italie, il y devint évêque de Véronne, mais n'ayant pas voulu abandonner la plus grande partie des revenus de son évêché à Hugues, roi d'Italie, il fut mis en prison, puis exilé. L'empereur Othon le mit dans la suite auprès de son frère Brunon, qui fut fait archevêque de Cologne en 953. Rathère, appuyé du crédit de cet illustre prélat, obtint l'évêché de Liége, dont il fut dépossédé au bout de deux ans. Un concile tenu à Paris l'ayant rétabli sur le siége de Véronne, il se brouilla avec son clergé, et fut obligé de se retirer. Il vint alors en France, y acheta des terres, et y eut les ab-

bayes de Saint-Amand, d'Hautmont et d'Aunai. Il mourut à Namur en 974. On a de lui 1° des apologies, des ordonnances synodales, des lettres et des sermons, qui se trouvent dans le tome 2 du Spicilége de dom Luc d'Acheri; 2° six livres de discours *Prælequiorum*, où il explique les devoirs des personnes de tous les états et de toutes les conditions. Ces discours se trouvent dans le tome 9 de l'*Amplissima collectio* des pères Martenne et Durand. Rathère s'élève avec force dans ses ouvrages contre les déréglemens de son temps.

RATRAMNE, RATRAM ou BERTRAM, fameux moine et prêtre de l'abbaye de Corbie, vivait dans le 9e siècle, du temps de Charles-le-Chauve. On a de lui un Traité contre les objections des Grecs; un autre de l'enfantement de Jésus-Christ, dans le Spicilége de d'Acheri; deux de la prédestination contre Hincmar, dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères, et plusieurs autres, par lesquels on voit qu'il était habile dans les belles-lettres grecques et latines, et dans la connaissance de l'Écriture sainte. En 1714, le père Oudin publia dans ses *Ecrivains ecclésiastiques*, article de Ratrame, une lettre sur les cynocéphales, ou hommes ayant une tête de chien fort curieuse. Mais de tous les livres de Ratramne, celui qui a fait le plus de bruit est son Traité du corps et du sang du Seigneur. Cet ouvrage parut d'abord favorable à l'erreur des protestans sur la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie; ce qui porta plusieurs savans à le regarder comme un livre hérétique et supposé; mais le père Mabillon en montra clairement dans la suite l'authenticité. M. Boileau, docteur de Sorbonne, qui en a donné une excellente édition en latin et en français, 1686, in-12, réimprimée avec une défense en latin seulement, 1712, in-12, prouve que l'ouvrage est orthodoxe. Ratramne entreprend d'y prouver que 1° dans l'eucharistie, le corps et le sang de Jésus-Christ sont des figures, par l'apparence visible du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ; 2° que le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie est différent, non quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de Jésus-Christ, tel qu'il était sur la terre et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure.

RAULIN (Joseph), né dans le diocèse d'Auch le 19 mars 1708, a trouvé dans la médecine l'art d'être utile à ses contemporains et aux races futures, par la quantité de livres qu'il a publiés. Il était médecin ordinaire du roi, censeur royal de la société de Londres, et d'autres académies. Il est mort à Paris le 12 avril 1784. Ses principaux ouvrages sont *De la conservation des enfans*, 3 vol. in-8° ou in-12, entrepris par ordre du gouvernement, mais non continué; *Traité des maladies occasionnées par les variations de l'air*, in-12; *Des fleurs blanches*, in-12; *des maladies des femmes en couche*, in-12; *Instructions sur les accouchemens*, in-12; *Traités sur les eaux minérales de différens lieux*; *De la phthisie pulmonaire*, in-12, etc.

RAULIN (Jean), docteur de Sorbonne et professeur en théologie, né à Toul, entra dans l'ordre de Cluny en 1497, et mourut au mois de février 1514, à 71 ans. On a de lui des Sermons, 1541, in-8°, et quelques livres de piété. Le tout a été imprimé à Anvers, 1612, 6 vol. in-4°. Un autre Raulin (Jean Facond), Espagnol, vivait dans le 18e siècle, et a donné une histoire ecclésiastique de Malabar, imprimée à Rome, in-4°, qui est curieuse.

RAVAILLAC (François), homme fameux, dont la mémoire sera à jamais en exécration, était d'Angoulême, et fils d'un praticien, dont il suivit quelque temps la profession. Il prit ensuite l'habit chez les feuillans, mais il en fut chassé pendant son noviciat, à cause de ses idées noires, de ses visions et de ses extravagances. Quelque temps après il fut accusé d'un meurtre et mis en prison, mais n'en ayant pas été convaincu, on le relâcha, et il redevint solliciteur de procès. Il en perdit un en son nom pour une succession; ce qui le réduisit à une telle misère, qu'il fut obligé, pour subsister, de faire le métier de maître d'école à Angoulême. C'était un homme atrabilaire, dont les excès, les libelles, et les sermons des ligueurs, avaient dérangé l'imagination dès sa première jeunesse, et lui

avaient inspiré une grande aversion pour Henri IV. Avec cette croyance abominable, qu'il est permis de tuer tous ceux qui mettent la religion catholique en danger, ou qui font la guerre au pape, au seul nom de huguenot, il entrait en fureur. La dure nécessité où il se vit réduit, la perte de son procès, les tristes réflexions qu'il fit sur son emprisonnement, et sur son expulsion du cloître, irritèrent de plus en plus son humeur atrabilaire, et lui firent prendre la résolution exécrable d'assassiner Henri IV, que son imagination échauffée lui faisait regarder comme un injuste tyran, qui allait faire la guerre au pape, et qui ne se mettait pas en peine de convertir les huguenots. S'étant affermi dans son dessein, et préparé à cet attentat, il alla s'asseoir sur une pierre à la porte du Louvre; et voyant que le roi montait en carrosse un peu avant quatre heures du soir, pour aller, sans gardes, à l'arsenal, conférer avec le duc de Sully, il observa avec soin la place que ce prince prenait, et suivit l'équipage à dix pas derrière, attendant l'occasion. Un embarras de charrettes ayant arrêté le carrosse du roi au milieu de la rue de la Féronnerie, qui était alors fort étroite, Ravaillac monta sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse, au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epernon, assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donna dans la poitrine deux coups de poignard, dont le second lui coupa l'artère du poumon, et fit sortir le sang avec tant d'impétuosité que ce grand roi fut étouffé en un instant sans proférer une seule parole, le 14 mai 1610. Ravaillac en jetant son couteau eût pu se sauver sans être reconnu, mais étant demeuré à la même place tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epernon le fit arrêter. On le conduisit d'abord à l'hôtel de Retz, où on le laissa parler à tout le monde. Deux jours après, il fut transféré à la Conciergerie, où plusieurs personnes eurent encore la liberté de le voir. Enfin, son procès ayant été fait, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé en place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire, dans tous ses interrogatoires, qu'il n'avait point de complices; mais cela est difficile à croire. Car après que les chevaux eurent commencé à tirer, pressé par les vives instances de MM. de Filesac et de Gamache, docteurs de Sorbonne, qui l'assistaient à la mort, et qui l'exhortaient à déclarer ses complices, en le menaçant d'être damné éternellement, s'il ne les déclarait, il demanda à parler, et dicta un testament de mort. Mais le greffier Voisin l'écrivit si mal, qu'il n'est pas possible de le lire. Cette pièce a aussi été omise dans le procès-verbal du supplice de Ravaillac. Pourquoi ces affectations, s'il n'avait rien avoué, et s'il n'avait point de complices? Mais apparemment que les juges, effrayés du nombre et de la qualité de ceux qui avaient trempé dans cet horrible forfait, évitèrent d'en trop approfondir les causes et les auteurs. On assure que Henri IV avait reçu plusieurs avis de l'exécrable complot formé contre lui, et qu'on l'avertit plusieurs fois de se tenir sur ses gardes; mais que nonobstant ces avis, et les raisons de défiance qu'il devait avoir, il négligea de prendre des précautions: ce qui fut malheureusement cause de sa mort. Le peuple en fureur donna pendant et après le supplice de Ravaillac les marques les plus expressives de son attachement et de son amour pour la personne de ce grand roi.

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, vint trouver le maréchal de Villars, et lui demanda les mille écus de récompense en se découvrant. Le maréchal lui pardonna, et lui donna les mille écus. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration en Languedoc, il fut brûlé vif en juin 1705.

RAVISIUS TEXTOR, célèbre grammairien du 16e siècle. *Voyez* TIXIER.

RAVIUS ou RAVE (CHRÉTIEN), né, à ce que l'on croit, à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta de précieux manuscrits. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht avec réputation, et demeura ensuite auprès de la reine Christine de Suède. Enfin, il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-la-

Mein, où il mourut le 21 juin 1677, à 64 ans. On a de lui 1° deux Discours en faveur des langues orientales, Utrecht, 1643, in-4°; 2° une Exhortation à toute l'Europe, sur le même sujet; 3° un Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques; 4° une Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise, Londres, 1640, in-8°; 5° une Dissertation sur les Doudaim de Ruben, Upsal, 1655, in-8°; 6° une Traduction latine de l'arabe d'Apollonius de Perge; 7° une Version du IVe chapitre de la Genèse, et sur les derniers versets du 50e, etc. Jean Rave ou Ravius son fils fut professeur de philosophie à Rostock, puis conseiller et bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg. On a de lui des Commentaires sur Cornélius Népos, des Aphorismes militaires, et plusieurs autres ouvrages en latin.

RAWLEGH ou RALEGH (Guillaume), fameux amiral d'Angleterre, naquit à Budley en Devonshire, d'une famille noble et ancienne. Il alla dans l'Amérique septentrionale en 1584; il s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de Virginie, en l'honneur de la reine Elisabeth. En 1592 Rawlegh se mit en mer avec 15 vaisseaux de guerre, ayant sous lui le lord Borrough et le célèbre Martin Forbisher. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterling. A son retour il fut fait capitaine de la garde de la reine, et épousa une de ses dames d'honneur. Il se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orenoque; mais n'ayant pu aborder dans la Guyane, il réduisit en cendres la ville de Comana. Revenu de ses voyages, il fit présent à la reine des statues d'or qu'il y avait trouvées, et lui fit une description si avantageuse de ce pays, qu'en 1597 il fut envoyé avec la grande flotte destinée à enlever les gallions des Espagnols. On l'accusa, sous le règne de Jacques Ier, d'avoir voulu mettre sur le trône Arbelle Stuart, dame du sang royal, et il fut condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une histoire du monde, dont la première partie fut imprimée en 1614. C'est l'un des meilleurs ouvrages que l'on ait faits en ce genre. Il avait achevé la seconde partie; mais le libraire lui ayant dit que la première n'avait pas eu un grand débit, il jeta sur-le-champ au feu le manuscrit; ce qui a été regardé comme une perte considérable. Rawlegh fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de Guyane; mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Wesminster sous divers prétextes, à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, le 29 octobre 1618. Les Anglais regardent cette action comme une des principales taches du règne de Jacques Ier. On a de Rawlegh, outre son *Histoire du monde*, in-8°, une relation de son premier voyage en Amérique, ou la découverte de la Guyane, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°.

RAWLEY (Guillaume), savant chapelain du chancelier Bacon, était né en 1588; il prit le degré de docteur en théologie en 1621, et est mort le 18 juin 1667. On voit son épitaphe dans l'église de Landbeach; c'est lui qui a donné l'édition latine des Œuvres de Bacon.

RAWLINSON (Thomas), né à Londres en mars 1647, fut nommé shériff de Londres par Jacques II en 1687, lord-maire en 1706, et mourut à Chelséa le 14 novembre 1708, laissant six enfans. Son quatrième fils, Richard, savant antiquaire et bienfaiteur de l'université d'Oxford, prit le degré de docteur en droit civil en 1719. En sa qualité d'associé de la compagnie des antiquaires il a contribué à l'édition des antiquités de différentes villes et provinces d'Angleterre. Le principal de ses ouvrages est une topographie britannique, 1720, in-8°. Il est mort le 6 avril 1755, et est enterré à Saint-Gilles d'Oxford, ou l'on voit son épitaphe.

RAY (Jean), célèbre botaniste et physicien anglais, naquit dans le comté d'Essex en 1628. Il fut élevé à Cambridge, et après avoir pris les degrés académiques, il s'appliqua à la

théologie, et fut ordonné prêtre par l'évêque de Lincoln. Mais n'ayant pas voulu se conformer entièrement aux sentimens des épiscopaux, il ne put jamais obtenir les bénéfices ecclésiastiques; c'est ce qui le détermina à l'étude de l'histoire naturelle, à laquelle son inclination le portait. Il s'y livra avec un zèle et une ardeur infatigables. Il parcourut l'Ecosse et l'Angleterre, voyagea en Hollande, en Allemagne, en Italie, en France, et en plusieurs autres pays, pour faire des recherches, et fut reçu de la société royale de Londres en 1667. Il était ami intime de François Willoughby, savant naturaliste anglais, dont il publia l'histoire des poissons, 1686, in-fol., avec de très-belles figures, et l'Ornythologie, 1676, in-fol. M. de Salerne en a donné une traduction avec des augmentations, dont le premier vol., in-4°, a paru en 1767. Ray n'était pas moins recommandable par sa probité que par sa science. C'était un homme modeste, affable, communicatif, frugal et très-studieux. Il mourut à Black-Norley en 1707, à 77 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° une *Histoire des plantes*, 1686 et suivantes, en 3 vol. in-fol. Le 3e est de 1704, et le plus rare; il faut prendre garde que, quoiqu'il n'y ait pas de 23e livre, il n'est pas imparfait. Entre les pages 58 et 59, tome I, il y a deux cartons insérés, qui sont une table des herbes. Entre les pages 1350 et 1351, tome II, il y a aussi un feuillet inséré, qui contient une table des arbres. *Voyez* PETIVER; 2° une *Nouvelle méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8°; Tubinge, sous le nom de Londres, 1733, in-8°; 3° un catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes, Londres, 1677, in-8°, avec un supplément en 1688; un catalogue des plantes des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un appendix de 1663, et un de 1685. *Synopsis methodica stirpium britannicarum*, Londres, 1724, in-8°; *Stirpium britannicarum extra Britannias nascentium sylloge*, Londres, 1696, in-8°; 4° *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, in-8°; 5° *Synopsis methodica avium et piscium*, Londini, 1713, in-8°; 6° *Historia insectorum cum appendice Martini Lister de scarabeis britannicis*, 1710, in-8°; 7° *Methodus insectorum*, in-8°; 8° *Dictionnariolum trilingue secundum locos communes*. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais sont 1° l'Existence et la sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la création : ce livre a été traduit en français, 1714, in-8°; 2° trois Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°; 3° une Exhortation à la piété, fondée principalement sur ce qu'elle rend l'homme heureux en cette vie et en l'autre. Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens, qui observeraient exactement les même préceptes de Jésus-Christ, pût se soutenir; 4° divers Discours sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8°; 5° un Recueil de lettres philosophiques, 1718, in-8°, qui sont très-curieuses, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de solidité, de jugement et d'érudition.

RAY (BENJAMIN), curé de Spalding, mort en 1760, a donné différens mémoires dans les Transactions philosophiques, sur les eaux jaillissantes, sur les anciennes monnaies, etc.

RAY DE SAINT-GENIEZ (JACQUES-MARIE), chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Geniez, diocèse de Viviers, en 1712, mort le 15 mars 1777, a publié l'*Art de la guerre pratique*, 1754, 2 vol. in-12; *Histoire militaire du règne de Louis XIII*, 1755, 2 vol. in-12, *du règne de Louis XIV*, 1756, 3 vol. in-12; *L'Officier partisan*, 1763, 2 vol. in-12.

RAYMOND VII, comte de Toulouse, vit publier une croisade contre les Albigeois, qu'il protégeait. Simon de Montfort, qui était à la tête, le chassa de ses états, quoique appuyé du roi d'Aragon. Ses terres furent données au vainqueur, qui en fit hommage au roi. Le comte revint d'Espagne en 1217, reprit Toulouse et quelques autres places. Après la mort de Montfort, qui fut tué au siége de Toulouse en 1218, il mourut lui-même en 1222, à 66 ans, avant que d'avoir été absous; ce qui

fit que les frères de Saint-Jean de Jérusalem n'osèrent l'enterrer. Son fils Raymond VIII continua la guerre contre Amauri de Montfort, fils de Simon. Amauri, ne se trouvant pas en état de résister, céda toutes ses terres en 1223 à Louis VIII. Le comte fit enfin son accommodement avec saint Louis; il fut reconcilié à l'Eglise, ainsi que la ville de Toulouse, et fit un traité à Paris, dont une des principales clauses était qu'il donnerait sa fille au frère du roi; ce qui réunit le comté à la France. Il mourut en 1249, et est enterré à Fontevrauld.

RAYNALDI (ODERIC), prêtre de l'Oratoire de Rome, mort vers 1670, est auteur d'une continuation des Annales de Baronius, depuis 1199 jusqu'en 1567, Rome, 1646, 1677, 9 vol. in-fol. peu estimée; il y en a un abrégé, 1667, in-fol.

RAYNAUD (THÉOPHILE), fameux jésuite, naquit à Sospello, au comté de Nice, en 1583. Il demeura presque toujours en France; et la singularité de ses opinions, jointe à son esprit caustique et naturellement porté à la satire, lui attira beaucoup de traverses dans sa société. Cependant il ne voulut point en sortir, et mourut à Lyon le 31 octobre 1663, à 80 ans. Les carmes lui rendirent des honneur funèbres dans tous les couvens de leur ordre, à cause de l'ouvrage qu'il avait fait sur le scapulaire. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Lyon, 1665, 20 vol. in-fol. Le tome 20 n'est pas coté tel, mais est intitulé *Apopompæus*, 1669, sous la fausse indication de Cracovie; il contient les ouvrages que le père Raynaud n'avait pas osé avouer. On y remarque une érudition et une lecture prodigieuse; mais comme presque tous les sujets qu'il traite sont très-singuliers et qu'il les traite singulièrement, ses livres n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et Boissat, son imprimeur, se ruina et mourut à l'hôpital. La plupart des livres du père Raynaud avaient déjà été imprimés séparément, et il avait eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'index; deux des meilleurs et des plus singuliers sont, l'un, *Erotemata de bonis et malis libris*, c'est-à-dire questions sur les bons et sur les mauvais livres; l'autre, *Symbola antoniana*, Rome, 1648, in-8°, relatif au feu Saint-Antoine.

RAYNAUD ou RAYNOLD (JEAN), Anglais, qui se fit un nom et parvint à différentes places par les satires qu'il fit paraître contre l'église de Rome, sur la fin du 16e siècle. La plus connue est celle de *Romanæ ecclesiæ idololatria*, Oxonii, 1596, in-4°; Genève, 1598, in-8°.

RAZILLY (MARIE DE), demoiselle illustre par son goût pour les belles-lettres et par son talent pour la poésie, était d'une noble et ancienne famille de Touraine. On a d'elle un sonnet sur la prise de Luxembourg, 1684, et plusieurs autres pièces de poésie qui se trouvent en différens recueils. Elle mourut à Paris en 1707, à 83 ans. Louis XIV lui avait accordé une pension de 2,000 livres.

RÉAL (CÉSAR VICHARD DE SAINT-), né à Chambéry, d'un conseiller au sénat de cette ville, prit le nom de Saint-Réal, d'une terre qui appartenait à sa famille, et vint fort jeune à Paris, où il fit connaissance avec le fameux Varillas, qu'il quitta quelque temps après, parce qu'il l'avait soupçonné de lui avoir enlevé des papiers. Saint-Réal, s'étant fait tonsurer, se retira à Chambéry en 1675, pour écrire la vie de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie; mais on ne sait point s'il exécuta ce projet. Il y eut occasion de connaître la duchesse de Mazarin, qu'il accompagna en Angleterre. Son amour pour l'étude le fit bientôt revenir à Paris; il y mena une vie extrêmement studieuse et retirée jusqu'en 1692, qu'étant allé à Chambéry, il y mourut vers la fin de cette année. Les ouvrages qui nous restent de lui sont 1° un Traité de l'usage de l'histoire, contenu en sept discours précédés d'une introduction; 2° *Don Carlos*, nouvelle historique; 3° *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise*: cet ouvrage est un chef-d'œuvre; 4° la *Vie de Jésus-Christ*: ce livre n'est point estimé; 5° *Relation de l'apostasie de Genève*. Cet ouvrage curieux et intéressant est une nouvelle édition du livre intitulé *Levain du calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le

style et la publia sous un autre titre ; 6° *Césarion*, ou divers entretiens curieux ; 7° *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de l'abbé de Saint-Réal ; 8° *Traité de la critique* ; 9° traduction des deux premiers livres des lettres de Cicéron à Atticus, 2 vol. in-12. Les ouvrages de l'abbé de Saint-Réal sont très-bien écrits, et l'on y remarque beaucoup de goût, d'esprit et de délicatesse ; mais la vérité de l'histoire n'y est pas toujours observée. La meilleure édition des œuvres de l'abbé de Saint-Réal est celle de Paris, chez Nyon, en 1745, en 3 vol. in-4° et en 6 vol. in-12, et 1757, 8 vol. petit in-12, par les soins de M. l'abbé Perau.

RÉAL (GASPARD DE), seigneur de Curban et grand-sénéchal de Forcalquier, naquit à Sisteron le 20 novembre 1682, d'une bonne famille. Il se distingua par son esprit et par ses talens, s'acquit l'estime de plusieurs princes et ambassadeurs, et s'appliqua pendant plus de 30 ans à composer un *Traité complet de la science du gouvernement*. M. de Réal finit ce grand ouvrage un peu avant sa mort, arrivée à Paris le 8 février 1752, et le dédia à monseigneur le dauphin, qui en reçut les deux premiers volumes du vivant de l'auteur. Tout l'ouvrage contient 8 vol. in-fol. en manuscrit, qui ont fait autant de volumes in-4° imprimés.

RÉAUMUR (RENÉ-ANTOINE FERCHAULT, sieur de), né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, s'appliqua aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Étant venu à Paris, il fut reçu de l'académie des sciences dès 1708. Depuis ce moment il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle, qui avait pour lui un attrait particulier, et il en embrassa tous les genres. Ses mémoires, ses observations, ses recherches et ses découvertes sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, les graines qui fournissent la couleur pourpre, et sur la cause de l'engourdissement de la torpille, excitèrent la curiosité du public, et acquirent de bonne heure à M. de Réaumur la réputation bien méritée d'habile, d'ingénieux et d'agréable naturaliste. Ce fut lui qui découvrit, en Languedoc, des mines de turquoises. Il découvrit aussi la matière dont on se sert pour donner la couleur aux pierres fausses, matière qui se tire d'un petit poisson nommé able ou ablette, à cause de sa blancheur. Ses tentatives sur l'art de convertir le fer en acier, sur lequel il publia un livre en 1622, in-4°, lui valurent une pension de 12,000 livres, et il obtint que cette pension serait continuée à l'académie pour subvenir aux frais des expériences nécessaires aux progrès des arts. Il chercha ensuite l'art de fabriquer le fer-blanc, de faire la porcelaine, de composer des thermomètres meilleurs que ceux que nous avions, en les rendant uniformes ; il composa l'histoire intéressante des rivières aurifères de France, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer des paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Il fit aussi des observations importantes et curieuses sur la nature des cailloux, sur le banc des coquilles fossiles, dont on tire en Touraine la matière qui sert à fertiliser les terres ; sur les oiseaux et sur leur conservation, sur l'art avec lequel ils savent construire leurs nids, sur la digestion, sur les insectes et sur un grand nombre d'autres objets non moins utiles que curieux. Il imagina d'abord de vernir les œufs pour les conserver frais ; mais le temps, la dépense et les autres inconvéniens qu'emporte cette méthode le firent revenir à celle qui s'observe depuis un temps immémorial dans la Grèce et dans les îles de l'archipel, qui est de tremper ou de mettre les œufs dans l'huile ou dans la graisse fondue ; par ce moyen, n'étant plus exposés à l'air ni à la gelée, ils se conservent très-bien et ne contractent aucune mauvaise odeur. Une autre tentative beaucoup plus importante de M. Réaumur fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couver ces œufs. Exact dans ses observations et dans ses expériences, il n'en laissait échapper aucune circonstance ; ce qui rend ses écrits très-propres à former d'excellens observateurs. Il était d'ailleurs d'un caractère doux et agréable dans la société, qui le faisait aimer et estimer. Il mourut dans sa 76e année, avec de grands sen-

timens de religion, le 18 octobre 1757, des suites d'une chute qu'il avait faite au château de la Bernardière, dans le Maine, où il était allé passer ses vacances. Il a laissé à l'académie des sciences ses manuscrits et son cabinet d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont 1° un très-grand nombre de mémoires et d'observations sur différens points d'histoire naturelle : ils sont imprimés dans les mémoires de l'académie des sciences ; 2° un grand ouvrage imprimé séparément en 6 vol. in-4°, intitulé *Histoire naturelle des insectes*. Les ouvrages de M. de Réaumur sont exacts, curieux, intéressans et très-ingénieux, cependant un peu trop diffus. Nous ne devons pas dissimuler non plus que dans la pratique on ne retire pas toujours des découvertes de M. de Réaumur tous les avantages qu'il semble nous promettre par ses écrits. Telle est en particulier sa manière de faire éclore et d'élever les poulets, sur laquelle il a donné 2 vol. in-12. Il n'a jamais pu parvenir à réussir au point d'être dédommagé, dans la pratique, de ses peines ni de ses frais.

REBEL (Jean-Féri), né à Paris en 1669, devint le premier violon des 24 de la chambre du roi, et batteur de mesure à l'Opéra. Il est mort en 1747. La musique de l'opéra d'*Ulysse* est de lui, ainsi que quelques symphonies.

REBEL (François), fils du précédent, fut lié avec M. Francœur, et fit avec lui la musique de *Pyrame et Thisbé*, 1726; *Tarsis et Zélie*, 1728; *Scanderberg*, 1735; *Ismène*, *Zélindor*, *le Prince de Noisy*, *etc.* Il a eu la direction de l'Opéra pendant longtemps, et il est mort au mois d'octobre 1775, à 75 ans.

REBOULET (Simon), ex-jésuite et Avignonais, fut obligé de renoncer à sa profession d'avocat à cause de ses vomissemens de sang réitérés. Il se maria en 1718 et mourut à Avignon en 1752. Il est auteur des Mémoires de Forbin, 2 vol. in-12; de l'*Histoire de l'Enfance*, en 2 vol., qu'il a faite sur des mémoires fournis par les jésuites dont il était trop servile adulateur pour révoquer en doute les faits qu'ils lui donnaient pour vrais; elle a été brûlée comme diffamatoire par arrêt du parlement de Toulouse. Voyez Juliard et Mondonville. De l'*Histoire du pape Clément IX*, en deux petits vol. in-4°, que le roi de Sardaigne a fait supprimer : son père n'avait pas aimé les jésuites, il ne pouvait pas être un grand homme aux yeux de Reboulet; de l'*Histoire de Louis XIV*, 3 vol. in-4°, ou 9 vol. in-12. Les faits sont assez exacts, mais la narration est sèche.

REBUFFE (Pierre), savant jurisconsulte, naquit à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1500. Il enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris ; mais il refusa toutes ces places et se contenta du rang de professeur. Il entra dans l'état ecclésiastique en 1547, et s'appliqua à l'hébreu, pour être en état de mieux entendre l'Ecriture sainte. Il mourut à Paris le 2 novembre 1557, à 58 ans. On a de lui de savans ouvrages en latin, imprimés en 1609 et suivantes, en 6 vol. in-fol. Les principaux sont *Praxis beneficiorum ;* un traité sur la bulle *in Cœnâ Domini;* des notes sur les règles de la chancellerie ; des commentaires sur les édits et les ordonnances de nos rois, sur les Pandectes, etc.

RECARÈDE Ier, roi des Wisigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde son père en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran près de Carcassone, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frère, fit embrasser la religion catholique à ses sujets, et mourut en 601. Leuva ou Liuba II son fils lui succéda. Il ne faut par le confondre avec Recarède II, lequel ayant succédé à Sisebut son père en 621, fut détrôné trois mois après par Suinzila.

RECHABITES. *V.* Jonadab.

RECHENBERG (Adam), savant théologien protestant, né à Meissen dans la haute Saxe en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsick, où il mourut en 1721. On a de lui quelques livres de controverse, des éditions d'Athénagore, des épîtres de Roland Desmarets, de l'*Obstetrix animorum* du fameux docteur

Richer; *Fundamenta religionis prudentum*, dans le *Syntagma dissert. Philolog.*, Roterdam, 1699, in-8°. *Hierolexicon*, etc. Il a été l'éditeur d'*Historiæ rei nummariæ scriptores*, Leipsick, 1692, 2 vol. in-4°.

RECHENBERG (Charles-Othon), célèbre jurisconsulte, né à Leipsick en 1689, était fils du précédent. Il devint professeur en droit l'an 1711, et fut décoré du titre de conseiller et de plusieurs autres emplois honorables qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Ses ouvrages sont *Institutiones jurisprudentiæ naturalis*; *Institutiones juris publici*; *Regulæ juris privati*; *Epistolæ ad Jo. Mourtium scriptæ*; un grand nombre de dissertations et de pièces académiques. Il avait travaillé au journal de Leipsick.

REDI (François) habile et célèbre médecin, naturaliste et philosophe du 17e siècle, naquit à Arezzo le 18 février 1626, d'une famille noble. Il cultiva les belles-lettres et la poésie italienne avec succès, et devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au dictionnaire de l'académie de la Crusca, dont il était membre aussi bien que de celles des *Gelati* de Bologne, et des *Arcadi* de Rome. Il fut trouvé mort dans son lit le 1er mars 1697, à 71 ans. On a de lui des poésies italiennes fort estimées, et d'excellens ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle, 1684, 1686 et 1724, 3 vol. in-4°, fig., qui rendront sa mémoire immortelle. On imprima à Venise, en 1712 et suivantes, le Recueil de ses œuvres, en 6 vol in-8°; et à Naples en 1741, 6 vol. in-4°. Ses Sonnets sont imprimés à Florence, 1702, in-fol.

REESENDE. *V.* Resende.

REGILLO. *V.* Pordenon.

REGINALD (Antoine), religieux dominicain, et l'un des plus grands défenseurs du thomisme et de la grâce efficace par elle-même, mourut à Toulouse en 1676. Ses principaux ouvrages sont 1° un petit Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé; 2° un gros vol. in-fol. imprimé en 1706; *De mente concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*. *Voy.* Gifbort.

REGINON, savant abbé de Prum, de l'ordre de Saint-Benoît, sur la fin du 9e siècle, est auteur d'une bonne chronique, dans le recueil des historiens d'Allemagne de Pistorius, 1583, 3 vol. in-fol., et d'un recueil de canons et de réglemens ecclésiastiques intitulé *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christianâ*. Il composa ce dernier ouvrage à la persuasion de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'étoit retiré, après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. M. Baluse a donné de ce recueil de canons une excellente édition avec des notes, 1671, in-8°. Réginon mourut à Trèves en 915.

REGIOMONTAN. *Voy.* Muller.

REGIS (Pierre-Silvain), célèbre philosophe cartésien, naquit à la Salverat de Blanquefort, dans le comté d'Agénois en 1632. Il vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la nouvelle philosophie; ce qui engagea cette ville à lui faire une pension. Il revint à Paris en 1680. L'archevêque de Paris, par déférence pour la philosophie d'Aristote, lui fit défendre celle de Descartes. Il fut choisi de l'académie des sciences en 1699, et mourut en cette ville le 7 janvier 1707. On a de lui 1° un cours de philosophie en 3 vol in-4°; 2° un livre intitulé *Usage de la raison et de la foi*, in-4°; 3° une réponse au livre de M. Huet, intitulé *Censura philosophiæ cartesianæ*, 1691, in-12, et une autre réponse aux Réflexions critiques de M. du Hamel, 1691, en-12; 4° des Ecrits contre le père Mallebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine, et suiv. *Si le plaisir nous rend actuellement heureux*, 1694, in-4°.

REGIS (Pierre), habile médecin, né à Montpellier en 1656, reçu docteur à l'âge de 22 ans en 1678, se lia d'une étroite amitié avec Pierre-Silvian Régis, qu'il regarda comme son maître, et qu'il prit pour le directeur de ses études. Il pratiqua la médecine à Montpellier avec succès en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam, parce qu'il était calviniste. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac

le 30 septembre 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont 1° une Lettre à M. Chauvin sur la proportion selon laquelle l'air se condense, dans la Bibliothèque universelle de Leclerc; 2° des Observations touchant deux petits chiens d'une ventrée, qui sont nés ayant le cœur situé hors de la capacité de la poitrine, dans le Journal des savans, 1681; 3° une édition des œuvres posthumes du savant Malpighi, 1698, in-4°; 4° des Observations sur la peste de Provence, en 1721; 5° il a revu et augmenté le dictionnaire de Furetière, de l'édition de M. Basnage de Beauval, et tout ce qui regarde la botanique et la médecine.

REGIUS ou LE ROY (Urbain), né à Languenargen, sur le lac de Constance, fit à Ingolstad des leçons particulières à des jeunes gens, de la dépense desquels il se chargeait, ce qui l'amena à faire une espèce de banqueroute; il fut obligé de faire la cession de ses livres et de ses meubles et de s'enrôler. Le professeur Eckius, qui avait été son maître, l'ayant reconnu tandis qu'il passait en revue, le dégagea et le réunit avec les muses. Régius fit tant de progrès dans les sciences à Ingolstad, qu'il reçut en cette ville la couronne d'orateur et de poète de la main même de l'empereur Maximilien. Quelque temps après il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la théologie, et donna dans les erreurs de Luther, ce qui le brouilla avec Eckius, son maître et son bienfaiteur. Pour éviter ses reproches il se retira à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien; mais ensuite il devint zélé luthérien. Eckius alla le trouver à Augsbourg pour le ramener à la communion catholique; mais il n'en put venir à bout. Régius s'attacha, en 1530, au service du duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il se maria à une femme d'Augsbourg qui était de bonne famille, qui savait bien l'hébreu, et qui lui donna 13 enfans. Il mourut à Zell en 1541. Ses œuvres ont été imprimées en 3 vol. in-fol., dont les 2 premiers contiennent les écrits latins, et le 3e ce qu'il a composé en allemand.

REGIUS ou DU ROI (Henri), né à Utrecht le 29 juillet 1598, devenu professeur de médecine à Utrecht. Son estime pour la philosophie de Descartes se tourna en une vraie passion: ce qui lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres ennemis de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire; mais Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers que Régius avançait dans ses Fondemens de physique, celui-ci se brouilla avec lui, et renonça publiquement au cartésianisme en 1645. Il retint cependant la plus grande partie de la doctrine de son maître, en y faisant divers changemens. Il mourut le 19 février 1679. Ses principaux ouvrages sont 1° une Physiologie, Utrecht, 1641, in-4°; 2° *Fundamenta physices*, 1646, in-4°. C'est ce livre que Descartes ne voulut pas approuver. On accuse Régius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son Traité des animaux, et de l'avoir ensuite presque tout inséré dans cet ouvrage; 3° une Philosophie naturelle, 1661, in-4°, qui a été traduite en français, Utrecht, 1686, in-4°; *Praxis medica*, etc.

REGNARD (Jean-François), l'un de nos meilleurs poètes comiques après Molière, naquit à Paris en 1656, d'une bonne famille. Il eut dans sa jeunesse une extrême inclination pour les voyages. Après avoir parcouru l'Italie, il s'embarqua à Gènes sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille; mais ce bâtiment fut pris par les corsaires, et Regnard fut mené en captivité à Alger, où il courut grand risque de la vie. Ayant été racheté par le consul français, il revint en France. Il partit de nouveau en 1681 et alla en Flandre et en Hollande, puis en Dannemarck et en Suède. Le roi de Suède l'engagea aussi à voir la Laponie; Regnard la parcourut et composa une relation curieuse de ce voyage. Il revint à Paris par la Pologne et par l'Allemagne, et acheta les charges de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de la forêt de Dourdan. Il acquit peu de temps après la terre de Grillon, près de Dourdan. Ce fut dans cet agréable séjour qu'il composa la plupart de ses comédies. Il y mourut de chagrin au mois de septembre 1710, à 54 ans. La plus ample édition de ses œuvres est celle

de 1770, Paris, 4 vol. in-12. On estime surtout *Le Joueur*, *Les Menechmes*, *Le Légataire*, etc.

REGNAULDIN (Thomas), habile sculpteur, natif de Moulins, était de l'académie royale de peinture et de sculpture, et mourut à Paris en 1706, à 79 ans. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'Automne et Faustine; et aux Tuileries l'Enlèvement de Cibèle par Saturne, sous la figure du Temps.

REGNAULT (Noel), jésuite, né à Arras en 1683, mort à Paris en 1762, a donné des *Entretiens physiques*, 5 vol. in-12; les *Entretiens mathématiques*, 3 vol.; l'*Origine ancienne de la physique nouvelle*, 3 vol.; la *Logique*, in-12.

REGNIER (Mathurin), fameux poète satirique français, naquit à Chartres le 21 décembre 1573, de Jacques Regnier, bourgeois de cette ville, et de Simone des Portes, sœur du célèbre Philippe des Portes, abbé de Tiron. Il fut quelque temps chanoine de Chartres, eut d'autres bénéfices avec une pension de 2000 livres sur l'abbaye de Vaux de Cernai. Il est un des premier qui aient fait des satyres en vers français. La vie licencieuse qu'il menait lui causa la maladie dont il mourut à Rouen, le 22 octobre 1613, à 40 ans. Son corps fut porté et enterré à l'abbaye de Royaumont. Il nous reste de lui 17 satires et d'autres poésies dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de Londres en 1733, in-4°, avec les remarques de M. Brossette. Il y en a une édition d'Elzévir, 1652, et de Paris, 1746, in-12. Voyez le jugement que Boileau porte de Regnier, dans son Art poétique.

REGNIER DES MARAIS, ou plutôt DES MARETS (François-Séraphin), naquit à Paris le 13 août 1632, de Jean Regnier, écuyer, seigneur des Marets, et de Marie Faure, sœur du père Faure, général et réformateur des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Il s'attacha au comte de Lillebonne, puis au duc de Bournonville, gouverneur de Paris. Il suivit à Rome, en 1662, le duc de Créqui en qualité de secrétaire d'ambassade, et donna dans la suite une relation curieuse de l'affaire des Corses dont il avait été témoin, 1707, in-4°. La facilité qu'il avait à écrire en italien, soit en vers, soit en prose, lui mérita une place dans l'académie *della Crusca*, en 1667. L'année suivante sa majesté lui donna le prieuré de Grammont, près de Chinon, ce qui lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut reçu de l'académie française en 1670, et depuis ce temps il suivit la cour ou quelqu'un des principaux seigneurs. Il mourut à Paris étant secrétaire de l'académie française et abbé de Saint-Laon de Thouars, le 6 septembre 1713, à 81 ans, pour avoir mangé trop de melon. Les principaux ouvrages de des Marais sont 1° une bonne Grammaire française, Paris, 1706, in 4°; 2° une traduction en français du Traité de la perfection chrétienne de Rodriguez, 3 vol. in-4°, 6 vol. in-12, ou 4 vol. in-8°. Il fit cette traduction à la prière des jésuites: elle est estimée; 3° une traduction française des deux livres de la Divination de Cicéron, in-12, et des 5 livres *De finibus bonorum et malorum*, avec des remarques, in-12; 4° plusieurs autres pièces en prose et en vers, tant en italien qu'en français et en espagnol, Paris, 1708, 2 vol. in-12. Les françaises ont été augmentées en 1716 et 1750, 2 vol in-12.

REGULUS. *Voy.* Attilius.

REIDANUS (Everhard), célèbre historien, natif de Deventer, fut bourgmestre à Arnheim et député des états-généraux. Il mourut le 25 février 1602, à 53 ans. On a de lui une *Histoire de Flandre* depuis 1566 jusqu'en 1601, traduite en latin par Denis Vossius, Leyde, 1633, in-fol. Elle est estimée.

REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, se fit jésuite et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstad avec une réputation extraordinaire. Il combattit avec zèle pendant plusieurs années les erreurs de Luther; mais ennuyé du célibat, il se retira à la cour de Wirtemberg, se fit lutérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubinge, et la direction du collége. Il mourut en 1628. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens temps dans lesquels il les écrivit.

REIN. *Voyez* Rembrant.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell le 25 janvier 1682, fut ministre à Berlin, et y est mort le 21 août 1741. Il était marié, et huit de ses enfans lui ont survécu. Il a publié des Sermons et des livres de théologie en allemand, entre autres un ouvrage contre le concubinage, 1715, in-4°.

REINECCIUS (Reinier), savant écrivain allemand, natif de Steinheim, dans le diocèse de Paderborn, enseigna long-temps les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstat avec un applaudissement universel, et mourut en 1595. On a de lui 1° un bon traité de la méthode de lire et d'étudier l'histoire, *Methodus legendi historias*, Helmstat, 1583, in-fol; 2° *Historia Julia*, dont la plus ample édition, qui est rare, est de 1594, 1595 et 1597, en 3 vol. in-fol.; ouvrage curieux et très-estimé pour les anciennes familles; 3° *Historia orientalis*, in-4°; 4° *Chronicon Hierosolymitanum*, in-4°; 5° un grand nombre d'autres savans ouvrages en latin, principalement sur ce qui concerne les généalogies historiques des princes des différens peuples anciens, surtout des Juifs, des Grecs et des Romains.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha le 13 décembre 1587, se rendit très-habile dans les belles-lettres et dans la médecine, et devint bourgmestre d'Altembourg, et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsick où il pratiqua la médecine, et où il mourut le 24 février 1667, à 80 ans. Il avait été marié deux fois. On a de lui six livres de diverses leçons, Altembourg, 1640, in-4°, remplis d'une profonde érudition; trois vol. in-4° de lettres, un en 1667 et deux en 1670, à Leipsick et à Iène; un bon supplément au grand recueil de Gruter, sous ce titre, *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Lipsiæ, 1682, en 2 vol. in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ce fut l'un de ces savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

REINOLD ou REINHOLD (Erasme), habile astronome et mathématicien du 16e siècle, natif de Salfed, dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrages de mathématiques. Il mourut en 1553, en prononçant le vers suivant:

Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

Il y avait vers le même temps en Allemagne un autre Erasme de Salfeld, qui a fait aussi quelques ouvrages de mathématiques.

REISK (Jean), célèbre recteur du collége de Wolfembuttel, était fort savant dans les belles-lettres, dans les langues orientales et dans la connaissance des anciennes médailles. Il mourut en 1701, à 60 ans. Il a écrit sur la corne d'Amnon, sur les oracles des sibylles, et sur les autres anciens oracles; sur l'Asuerus d'Esther, sur la maladie de Job, sur les images de Jésus-Christ, et sur la langue qu'il parlait; sur les glossopètres, etc. Il a aussi donné une édition du *Chronicon Saracenicum et Turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendix.

REISKE (Jean-Jacques), né en Misnie, était docteur en médecine et professeur d'arabe dans l'université de Leipsick. Il s'est distingué par les différens auteurs de l'antiquité, dont il a donné d'excellentes éditions, entre autres *Oratores græci*, 12 vol. in-8°; *Denys d'Halicarnasse*, 6 vol. in-8°; *Plutarque*, 7 vol. in-8°; *Homère*, etc. Ce savant professeur est mort en 1774, à 58 ans.

RELAND (Adrien) naquit à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1696, d'un père qui était ministre de ce village, et qui le fut ensuite à Amsterdam. On lui donna une chaire de philosophie à Haderwick, quoiqu'il n'eut que 24 ans. Il quitta ensuite cette chaire pour être professeur en langues orientales et en antiquités ecclésiastiques à Utrecht. Il y mourut de la petite-vérole le 11 février 1719, à 43 ans, laissant un fils et une fille, et fut universellement regretté. Ses principaux ouvrages sont 1° une excellente Description de la Palestine, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°; 2° cinq Dissertations sur les médailles des anciens Hébreux, et plusieurs autres dissertations sur différens sujets, 1706, 7 et 8, 3 vol. in-12; 2° une Introduction à la grammaire hébraïque, 1710, in-8°, 3° les Antiquités des anciens Hébreux, 1717, in-8°, ouvrage estimé; 4° *De religione*

mahammedica, 1717, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Durand, avec des additions, 1721, in-12; 6° *Antiquitates Hebræorum*, Lipsiæ: 1715, in-8°; 7° *Les Fastes Romains*, livre curieux de son frère P. Reland, 1715, in-8°. Tous ces ouvrages sont en latin. A ses heures perdues il s'exerçait aussi à la poésie, et il n'y réussissait pas mal.

REMBRANT (Van-Rein), peintre et graveur célèbre du 16e siècle, natif de Van-Rein, village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde, était fils d'un meunier et disciple d'un assez bon peintre d'Amsterdam, appelé Lesman. Il ne s'attacha ni à la correction du dessin ni au goût de l'antique; mais il s'efforça uniquement d'imiter la nature telle qu'elle se voit; ce qui l'a fait réussir dans le portrait. Ses tableaux et ses estampes, qui sont en grand nombre, se font admirer par la force et le naturel qui y règnent. Il mourut à Amsterdam en 1688. Il excellait dans le clair-obscur. Ses gravures, qui sont estimées, sont en grand nombre.

REMI (Saint), très-célèbre archevêque de Reims, était d'une naissance illustre et avait de gros biens. Il fut élevé sur le siége de Reims vers 460, et se distingua par sa science et par sa vertu. Ce fut lui qui convertit et qui baptisa le roi Clovis. Il mourut vers le 15 janvier 533. On lui attribue quelques lettres et un testament, dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'Histoire de Reims de Marlot.

REMI (Saint), illustre archevêque de Lyon dans le 9e siècle, avait été grand-aumônier de l'empereur Lothaire; il succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 853. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de l'église de Lyon, la réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence, dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, qu'il craignait que l'on n'eût attaquée en condamnant Gothescalck. On la trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4°; et dans la Bibliothèque des Pères, ainsi que le traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par Jésus-Christ, du même auteur. Il présida au concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonières près de Toul en 859. Il fit diverses fondations pieuses et mourut le 28 octobre 875.

REMI D'AUXERRE, savant religieux de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, mort vers 908, dont on a un Traité des offices divins dans Alcuin, et plusieurs autres ouvrages superficiels, si on en excepte son Commentaire sur les Psaumes, Cologne, 1536, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont le 2 octobre 1738, fut ordonné prêtre par M. Drouas, évêque de Toul, qui voulut le retenir dans son diocèse; mais son goût pour les sciences le fixa à Paris, où il se fit recevoir avocat, et en exerça la profession. Il concourut pour différens prix de l'académie française, l'éloge de Molière, celui de Fénélon, celui de Colbert; enfin il remporta la palme dans celui du chancelier de l'Hôpital en 1777. La faculté de théologie en censura quelques propositions; il y avait fait une réponse, où il disait que ces propositions étaient tirées de M. Fleury ou de M. de Laurière; mais par esprit de modération il la supprima. Il fit imprimer en 1770 le *Cosmopolisme*, et donna la même année, sous le titre des *Jours*, un badinage pour tourner en ridicule *les Nuits d'Young*. *Le Code des Français*, 2 vol. in-12, parut en 1771. Lorsqu'il est mort, le 12 juillet 1782, il travaillait à rédiger la partie de jurisprudence de l'Encyclopédie, dont il avait fini le premier volume. Il était aussi un des rédacteurs du Mercure. On a trouvé à sa mort le manuscrit d'un Dictionnaire de physique, d'un Traité des communes, et de la suite des Synonymes de l'abbé Girard.

REMI *Remmius* (Abraham), poète latin, et professeur en éloquence au collége royal, né à Remi, village de Beauvaisis, en 1600, et mort en 1646. On a de lui plusieurs pièces de poésie latine, publiées en 1646, in-12, qui le firent mettre au nombre des meilleurs poètes de son temps. Son nom était Ravaud.

REMIGIO FIORENTINO. *Voyez* Nanni.

REMOND DE SAINT-MARD,

(TOUSSAINT), natif de Paris, et proche parent de M. Rémond, qui a écrit sur les jeux de hasard et sur plusieurs questions de métaphysique (*Voyez* Montmort), prit le parti de vivre en philosophe, de mener une vie exempte de toute contrainte, et de partager son temps entre la culture des belles-lettres et la société de quelques personnes d'esprit. Il vécut ainsi dans une entière liberté; et quoique d'un tempérament faible, infirme et délicat, il parvint jusqu'à l'âge d'au moins 75 ans. Il mourut à Paris le 29 octobre 1757, et fut enterré dans la paroisse Saint-Roch. Ses OEuvres ont été imprimées en 1750, 5 petits volumes in-12. Ce sont des *Dialogues des dieux; Réflexions sur les passions;* des *Lettres galantes et philosophiques; Histoire de mademoiselle ***; Réflexions sur l'Opéra*; un petit poëme, intitulé *La Sagesse*, faussement attribué au marquis de la Fare; trois Lettres sur les causes de la décadence du goût; une Lettre sur le goût et le génie; enfin, un ouvrage sur la poésie en général, et sur les différens genres de poésie, où il ne traite cependant ni du poëme épique, ni de la tragédie, ni de la comédie. Ce dernier ouvrage est le plus estimé de tous ceux de M. de Saint-Mard, mais le style en est trop affecté et trop maniéré, ainsi que celui de tous ses autres écrits.

REMOND DE SAINT-ALBINE (PIERRE), s'est fait connaître par un ouvrage qui a paru en 1749, in-8°, intitulé *Le Comédien*. Il était censeur royal à Paris, et membre de l'académie de Berlin, lorsqu'il est mort à Paris sa patrie le 9 octobre 1778, à 84 ans. On a encore de lui l'*Abrégé de l'Histoire de M. de Thou*, 1759, 10 vol. in-12, qui, quoique bien fait, tombe avec l'original, parce que cette histoire s'éloigne de nous. Il y en a cependant bien peu d'aussi intéressantes, par les intrigues et les grands événemens.

REMOND. *Voyez* FLORIMOND DE RÉMOND.

RENAU D'ELIÇAGARAY (BERNARD), né dans le Béarn en 1652, était de la maison d'Eliçagaray, maison ancienne dans la Navarre. M. le comte de Vermandois, amiral de France, se l'attacha en 1679, et lui donna une pension de mille écus. Ses avis sur la construction des vaisseaux furent préférés à ceux de M. Duquesne, par M. Duquesne lui-même. En conséquence, il eut ordre d'aller à Brest et dans les autres ports, pour instruire les constructeurs; et il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, ayant conseillé le bombardement d'Alger, il inventa pour cette expédition les galiotes à bombes, et le bombardement d'Alger réussit. Après la mort de l'amiral, M. de Vauban le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim et de Frankendal. Au milieu d'une vie si agitée, il travaillait à sa *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, qui parut en 1689, in-8°. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec douze mille livres de pension. M. Renau fut demandé par le grand-maître de Malte, pour défendre cette île que l'on croyait devoir être assiégée par les Turcs; mais ce siége n'ayant pas eu lieu, M. Renau revint en France. Il fut fait, à son retour, conseiller de marine, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut le 30 septembre 1719. Il avait été reçu honoraire de l'académie des Sciences en 1699. On a de lui plusieurs lettres pour répondre aux difficultés de MM. Huygens et Bernouilli, contre sa *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*. C'était un homme de réflexions, qui lisait peu, mais qui méditait beaucoup plus au milieu des compagnies où il se trouvait fréquemment, que dans la solitude, où on le trouvait peu. Il était de très-petite taille, et presque nain, mais adroit, vif, spirituel, courageux, et le plus habile ingénieur de France, après M. de Vauban.

RENAUD. *Voyez* AIMON.

RENAUDIE (JEAN DU BARY DE LA), d'une ancienne maison de Périgord, avait été banni pour crime de faux, et avait passé le temps de son ban à Ge-

nève. Croyant effacer par quelque action d'éclat l'affront qu'il avait reçu, il s'offrit aux huguenots qui en voulaient aux Guises, pour réunir leurs partisans, auxquels il donna rendez-vous au 1er février, à Nantes. L'assemblée s'y tint, et on y résolut d'exécuter la conjuration à Amboise où était la cour. La Renaudie eut l'imprudence de s'en ouvrir à un avocat chez qui il logeait, nommé Pierre Avenelles. Celui-ci, épouvanté du péril, découvrit l'entreprise à l'intendant du cardinal de Lorraine. La Renaudie fut tué dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, comme il y conduisait ses troupes. Un de ses domestiques, nommé La Bigne, qui fut pris dans cette occasion, expliqua le chiffre, et découvrit le secret de la conspiration.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, natif de Loudun, s'établit à Paris en 1623, et fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *gazettes*. Il en obtint le privilége de Louis XIII, lequel lui fut confirmé, pour lui et pour ses héritiers, par Louis XIV. Ce mot de *gazette* vient du mot italien *gazetta*, petite monnaie en usage à Venise, avec laquelle on payait la lecture des nouvelles publiques, qui se distribuaient en manuscrit. Renaudot crut devoir conserver ce mot déjà en usage. Il mourut le 25 octobre 1653, à 70 ans. On a de lui, outre ses gazettes, 1° une suite du Mercure français, depuis 1635 jusqu'en 1643. Ce Mercure curieux est en 25 vol. in-8°, dont les six derniers, qui sont les moins bons, mais les plus rares, ont été donnés par Renaudot; 2° un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4°; la *Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°; la *Vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4°.

RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, académicien de l'académie Française, de celle des Inscriptions et de celle de *La Crusca*, et l'un des plus habiles hommes de son siècle dans la connaissance de l'histoire et des langues orientales, naquit à Paris le 20 juillet 1646. Il entra chez les pères de l'Oratoire, et en sortit peu de temps après en 1665. Il fut chargé, par la cour, de commissions importantes. Il devint prieur de Frossay et de Châteaufort. Clément XI l'avait accueilli honorablement, quand il avait été à Rome avec le cardinal de Noailles en 1700; et le grand-duc de Toscane l'avait comblé de présens. Il mourut à Paris le 1er septembre 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui 1° deux volumes in-4°, 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de la Perpétuité de la foi; 2° *Historia patriarcharum Alexandrinorum, Jacobitarum*, 1713, in-4°, etc.; 3° un Recueil d'anciennes liturgies grecques et orientales, 1716, 2 vol. in-4°; 4° deux anciennes Relations des Indes et de la Chine, avec de savantes observations, 1718, in-8°; 5° *Défense de la perpétuité de la foi*, in-8°, contre le livre d'Aymon; 6° plusieurs Dissertations qui se trouvent dans les mémoires de l'académie des inscriptions; 7° *Défense de l'histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12; 8° une traduction latine de la vie de saint Athanase, in-8°, écrite en arabe. Elle a été insérée dans l'édition des œuvres de ce père par dom Montfaucon, etc.

RENAUT (Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur ordinaire du roi, était de Lyon, et est mort le 20 juin 1771, à 80 ans. Quoiqu'il ait prêché à Paris avec succès, et devant le roi, l'avent de 1740, on n'a pas publié ses sermons. Il n'y a d'imprimé de lui que les Oraisons funèbres du maréchal de Villeroy, 1730, du duc d'Orléans, 1752. Il ne faut pas le confondre avec le père Renaud de l'Oratoire, qui prêchait dans le même temps. Son auditoire était si nombreux qu'en 1653 qu'il prêcha son dernier carême à Notre-Dame, on fut obligé d'agrandir l'enceinte ordinaire; encore n'était-elle pas suffisante.

RENÉ, comte d'Anjou, descendait de la seconde branche d'Anjou, qui avait été appelée par la reine Jeanne Ire, pour lui succéder au royaume de Naples. Il était arrière-petit-fils du roi Jean, et naquit à Angers le 16 janvier 1408. Il épousa, en 1420, Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II. Il prétendit en vain succéder à

son beau-père dans le duché de Lorraine. Quoique les pères du concile de Bâle et l'empereur Sigismond lui eussent adjugé le duché, Antoine, comte de Vaudemont, vint à bout de l'en expulser par les armes; il le fit prisonnier, et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, qui a continué par lui et ses descendans de régner en Lorraine. Il fit un voyage inutile à Naples pour succéder à la reine Jeanne II, qui l'avait institué son héritier en 1435, et mourut à Aix en Provence en 1480. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Laval, dont il eut des enfans, ainsi que de la première; mais tous moururent avant lui. Ce fut son neveu qui hérita de lui. *Voyez* Anjou. Ce prince s'amusait à peindre et à faire des vers et des ouvrages en prose. On lui attribue *l'Abusé en cour*, imprimé dans un recueil d'anciennes poésies, sans date, mais fort ancien, in-fol., et depuis à Vienne, 1484, in-fol. Il a recueilli les cérémonies que l'on observait pour faire un chevalier, et a orné ce manuscrit de belles miniatures.

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. *Voyez* Ferrare.

RESCIUS (Stanislas), secrétaire du cardinal Hosius, fut chanoine de Warmie, député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne. Etienne Battori lui donna l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux, et l'envoya ambassadeur à Rome. Il mourut à Naples en 1598. Nous avons de lui *Tractatus de atheismis et phalarismis Evangelicorum*, Neapoli, 1596, in-4°, rare; *De rebus in electione regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Romæ, 1573, in-4°; *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8°.

RESENDE ou RÉESEND, *Resendius* (André), ou Louis-André de), né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et fut chargé de l'éducation des princes frères de Jean III. Ayant obtenu du pape la permission de quitter l'habit de religieux, il eut un canonicat d'Evora. De Resende s'acquit l'estime et la confiance de l'infant dom Henri, qui voulait toujours l'avoir auprès de lui. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans, et fut enterré aux Dominicains. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont été recueillis et imprimés ensemble à Cologne en 1600, en 2 vol. Les principaux sont 1° *De antiquitatibus Lusitaniæ*, Eboræ, 1593, in-fol., curieux et rare; *Deliciæ Lusitano-Hispanicæ*, 1613, in-8°, bon et recherché; 3° un vol. in-4° de poésies latines; 4° *De vitâ aulicâ*, in-4°; 5° une grammaire sous le titre *De verborum conjugatione*, etc. Il ne faut pas le confondre avec Garcias de Resende, dont on a une Chronique ou Vie du roi Jean II, en portugais, in-fol.

RESENIUS (Pierre), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prévôt des marchands de cette ville, et conseiller d'état, et mourut en 1688, à 83 ans, sans enfans. Il a donné des ouvrages relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne: *Jus aulicum Norvagicum*, 1673, in-4°; un Dictionnaire islandais, 1683, in-4°; deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4°; M. Mallet en a donné une traduction dans son introduction à l'histoire de Danemarck, Copenhague, 1756, in-4°.

RESNEL DU BELLAY (Jean François du), né à Rouen en 1692, s'est fait connaître dès sa jeunesse par ses talens pour la poésie. Quand il vint à Paris, il y trouva des amis qui lui procurèrent l'abbaye de Fontaines et une place à l'académie Française. Sa traduction en vers français des Essais sur la critique et sur l'homme de Pope, in-12, lui a fait honneur. Il a fait aussi un Panégyrique de Saint-Louis. Il est mort en 1761.

RESTAUT (Pierre), né à Beauvais en 1694, fut avocat aux conseils, et mourut en 1764, à 70 ans. Il a donné une bonne Grammaire française, 1767, in-12, dont il y a un abrégé. Il a revu le traité d'orthographe de M. Le Roi, Poitiers, 1775, in-8°; la traduction de la Monarchie des Solipses, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites, chez qui il demeurait alors, étant chargé de l'éducation de quelques jeunes gens.

RESTOUT (Jean), peintre de Caen, s'établit à Rouen en 1680. Il y épousa

la sœur du grand Jouvenet. Ses ouvrages ont le caractère de son beau-frère, avant même qu'ils se connussent. Il fut père du suivant.

RESTOUT (Jean), peintre du roi, naquit à Rouen en 1692. Il était fils d'un peintre, et neveu du grand Jouvenet, avec qui il a passé les vingt-cinq premières années de sa vie. Son goût pour l'étude et pour la retraite fut cause que son mérite ne perça que tard. Il a été directeur de l'académie de peinture, et est mort en 1768, laissant un fils qui marcha sur ses traces. Le triomphe de Bacchus, peint pour le roi de Prusse, Orphée et Euridice pour les Gobelins, le plafond de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, l'immortaliseront.

RETZ (le cardinal de). *Voyez* Gondy.

REUCHLIN (Jean), né à Pforzhein, village d'Allemagne, près de Spire, en 1455, est aussi connu sous le nom de Fumée et de Capnion, parce que *Reuch* en allemand, et Κάπνιον en grec, signifient fumée. Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers, puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut choisi triumvir de la ligue de Souabe, pour l'empereur et les électeurs, et s'opposa à ce que tous les livres des juifs fussent traités indistinctement, comme les théologiens de Cologne l'avaient obtenu par un édit. Il fut d'avis que cet édit n'eût lieu que pour ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il se retira ensuite à Ingolstad, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or, pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique d'Ingolstad, et alla enseigner le grec à Tubinge. Quelque temps après, étant tombé malade, il se fit transporter dans sa maison de Stuttgard, où il mourut le 30 juillet 1522, à 67 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne. Un de ceux dont on fait plus de cas, est *De arte cabalisticâ*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalisticæ Scriptores*, 1587, in-fol. On y remarque une vaste littérature et une profonde érudition. Quelques écrivains lui attribuent les *Litteræ obscurorum virorum*. *Voyez* Gratius. La vie de Reuchlin a été donnée par Mainus, 1687, in-8°.

RÉVEL (Jean), fils de Gabriel Révél, peintre du roi, naquit à Paris en 1684. Il a fait quelques portraits et quelques tableaux d'histoire, mais il a surtout excellé dans les dessins qu'il a inventés pour les fabriques de Lyon, dont il a fait de vrais tableaux, par la distribution des ombres toutes d'un côté. Il est mort à Lyon en 1751.

REY (Guillaume), médecin de Lyon, né en 1687, mort le 10 février 1756, est auteur d'une Dissertation latine sur les causes du délire; d'une autre en français sur la peste de Provence, sous le nom de M. Agnez; d'une autre sur un nègre blanc.

REYHER (Samuel), né à Schleusingen dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, fut fait précepteur du jeune prince de Gotha, puis professeur de mathématiques à Kiel en 1655. Quelques années après il y devint professeur en droit, et y mourut le 22 novembre 1714. Il était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand et démontré par l'algèbre les ouvrages d'Euclide, et il a composé un grand nombre d'ouvrages en latin, dont on estime surtout son livre intitulé *Mathesis biblica*, et une dissertation fort curieuse sur les inscriptions de la croix de Jésus-Christ et sur l'heure de son crucifiement.

REYNA (Cassiodore), a traduit la Bible en espagnol, 1569, in-4°. Elle est calviniste, et est fort recherchée de cette édition, parce que les réimpressions ont été mutilées; il ne faut pas la confondre avec celle des juifs. *Voy.* Abraham Usque. Celle de Reyna a au bas de la préface ces deux lettres C. R.

REYNEAU (Charles-René), prêtre de l'Oratoire, académicien de l'académie des sciences, naquit à Brissac, au diocèse d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, maître chirurgien. Il professa la philosophie à Toulon et à Pézenas, puis les mathématiques à Angers, avec une réputation extraordinaire. Il mourut à Paris le 24 fé-

vrier 1728, à 72 ans. On a de lui 1° *L'Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4°; 2° la *Science du calcul*, avec une suite, 1739, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages sont très-estimés.

REYNIE (GABRIEL DE LA). *Voy.* NICOLAS.

REYRAC (FRANÇOIS-PHILIPPE DE LAURENS DE), né au château de Longeville en Limousin le 20 juillet 1734, était chanoine régulier de Chancelade, et prieur-curé de Saint-Maclou à Orléans; il s'est distingué par plusieurs pièces de poésie, tirées des saintes Écritures, 1770, in-8°; mais principalement par son Hymne au soleil, en prose, souvent imprimée. Il est mort à Orléans le 22 décembre 1782, censeur royal, et de plusieurs académies. Il a été fait à l'imprimerie royale une édition de son Hymne au soleil, in-8°, en 1783, qui est de la plus grande beauté pour le caractère, dont l'œil est toujours flatteur à l'imprimerie royale, le papier et l'égalité du tirage; mais, n'ayant été tirée que pour quelques amis, elle est rare, et tous les exemplaires n'en sont pas également beaux, quand les feuilles n'ont pas été choisies.

REYS (ANTOINE DOS), né à Pernes, à 3 lieues de Santaren, en 1690, entra dans l'ordre de l'Oratoire de saint Philippe de Neri, à Lisbonne, où il se distingua par ses prédications, et devint ensuite historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint office, consulteur de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il possédait parfaitement la langue latine, et l'on dit qu'il était très-versé dans toutes les langues vivantes. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne le 19 mai 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont 1° des Poésies latines très-élégantes: on estime surtout ses épigrammes, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état; 2° la Vie de Ferdinand de Menèze, en latin; 3° une Introduction au recueil des meilleurs poètes portugais, in-8°; 4° une édition du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latinè scripserunt*, en 7 vol. in-4°, etc.

RHADAMANTE, fils de Lycaste, roi de Lycie, se rendit recommandable par sa sévérité et par son exactitude à rendre la justice, ce qui a donné lieu aux poètes de feindre qu'il était l'un des trois juges de l'enfer, et collègue d'Æacus et de Minos.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille, appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate, et l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison; mais son crime ne demeura pas impuni, car ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir tué lui-même sa femme Zénobie, l'an 52 de J.-C. Son père Pharasmane le fit ensuite mourir comme un traître. Cette histoire a fourni à Crébillon le sujet de sa meilleure tragédie.

RHASES (ABUBEKER-MOHAMMED, surnommé), et ALMANSOR, qui signifie *grand*, fut surnommé Arazi ou Rhases, de la ville de Ray en Perse, où il était né l'an 860 de l'ère chrétienne. La ville de Ray était le siége d'une académie très-célèbre; il y apprit la philosophie et la médecine. A 40 ans il passait pour le plus habile médecin de son siècle; il eut la direction de plusieurs hôpitaux, et mourut dans un âge avancé; car il était médecin du calife Moklader Billah, lorsqu'il fut tué en 935. Rhases était mahométan, et a laissé plusieurs ouvrages, 1548, in-fol., avec le *Trallien*. On a imprimé son Traité de la petite-vérole, en arabe et en latin, Londres, 1767, in-8°.

RHENANUS (BEATUS) était fils d'Antoine Bilde, qui, s'étant retiré à Schelestat, fut appelé Rhenanus, du lieu de Rhenaque où il était né. Celui qui fait le sujet de cet article naquit à Schelestat en 1485. Il fut correcteur de l'imprimerie de Froben à Bâle, et mourut à Strasbourg le 20 mai 1547, à 62 ans, s'étant marié sur la fin de ses jours. Il avait conçu une grande estime pour Luther, et

on lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme; mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'histoire de *Velleius Paterculus*. Il a fait aussi la belle préface qui est à la tête des œuvres d'Erasme, a donné de bonnes Notes sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Corneille-Tacite, et a composé un grand nombre d'autres ouvrages, dont le plus estimé est son histoire d'Allemagne, sous le titre de *Res germanicæ*, 1693, in-4°, qui passe pour son chef-d'œuvre.

RHENFERD (JACQUES), né à Mulheim le 15 août 1654, professa pendant près de 30 ans, avec réputation, les langues orientales et la philologie sacrée à Francker, où il mourut le 7 novembre 1712, à 59 ans. On a de lui un grand nombre de Traités et de Dissertations curieuses, imprimés à Utrecht en 1712, en un vol. in-4°. Il aimait à traiter des sujets singuliers, et il se piquait de ne dire que des choses nouvelles.

RHODIGINUS (*Ludovicus-Cœlius*), célèbre professeur en grec et en latin à Milan, naquit à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450. Son nom de famille était Ricchieri. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est celui de ses anciennes leçons, Bâle, 1566, et Francfort, 1666, in-fol.

RHODIUS (AMBROISE), docteur en médecine, né à Kemberg près de Wittemberg le 18 août 1577, pratiqua la médecine à Anslo en Norwége, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques plus qu'il ne devait, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut le 26 août 1633. Ses ouvrages sont 1° *Disputationes de scorbuto*; 2° une Optique, avec un traité des crépuscules en latin, Wittemberg, 1611, in-8°; 3° *Dialogus de transmigratione animarum Pythagoricâ, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit.

RHODIUS (JEAN), habile médecin et antiquaire, né à Copenhague vers l'an 1587, passa en Italie, et se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement qu'il s'y fixa, et qu'il voulut y vivre en liberté, sans accepter les chaires qu'on lui offrit à Padoue et à Copenhague. Il mourut à Padoue le 14 ou le 24 février 1659, à 72 ans. On a de lui 1° un Traité de la composition des médicamens, dans Scribonius, Patavii, 1655, in-4°; 2° trois centuries d'observations médicinales, Patavii, 1657, in-8°, et avec Borell, Leipsick, 1676, in-8°; 3° un Traité des bains artificiels, 1659, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, qui sont remplis d'érudition.

RHODOMAN (LAURENT), savant littérateur, né à Sassowerf en Saxe, faisait ses délices de la poésie grecque; il a traduit Diodore de Sicile et Quintus Calaber en latin. Il est mort en 1606 à Wittemberg, où il était recteur de l'université, et fut enterré à côté de sa première femme. On distingue parmi ses ouvrages *Historiæ sacræ, libri IX*, Francofurti, 1589, in-4°. Il fut célèbre dans un temps où les épines de l'étude n'en détournaient pas; mais aujourd'hui une historiette dialoguée donne rang dans la littérature; il n'est pas étonnant de voir se multiplier ceux qui ont cette prétention.

RHODOPE, fameuse courtisane, native de Thrace, fut esclave avec Esope. Charax, marchand de Mitilène, frère de Sapho, l'acheta de Xanthus, et lui donna sa liberté. Elle fit ensuite le métier de courtisane à Naucratis, où elle acquit de si grands biens que l'on dit qu'elle en fit bâtir une des fameuses pyramides d'Egypte; ce qui paraît être une fable, aussi bien que ce que l'on dit de son soulier, et de son mariage avec Psammitique, roi d'Egypte.

RHOE (THOMAS), né dans le comté d'Essex, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord. Il fut chancelier de l'ordre de la Jarretière, conseiller du conseil privé du roi, et mourut en 1644, à 64 ans. Son voyage au Mogol est dans Purchas et Thévenot. Il a fait aussi la relation de la mort du sultan Osman, en anglais, 1622, in-8°, etc.

RHOTENAMER (JEAN), peintre célèbre, né à Munich en 1564, alla se perfectionner en Italie, et s'acquit en-

suite une grande réputation par ses tableaux qui tiennent du goût flamand et du goût vénitien. Ceux qu'on admire le plus sont le banquet des dieux, qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II; le bal des nymphes, pour Ferdinand, duc de Mantoue; et son tableau de tous les saints, que l'on voit à Augsbourg.

RIBADENEIRA (PIERRE), célèbre jésuite, natif de Tolède, fut l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola. Il enseigna la rhétorique à Palerme, et fut employé par saint Ignace dans les affaires les plus importantes. Il mourut à Madrid le 1er octobre 1611, à 84 ans. On a de lui 1° les Vies de saint Ignace, de saint François de Borgia, du P. Lainez et du P. Salmeron, Col., 1604, in-8°; 2° les Fleurs des vies des saints, en 2 vol. in-fol., remplies de fables; 3° un Traité du schisme d'Angleterre, 1594, in-8°; 4° la Bibliothèque des écrivains de la société des jésuites, Lyon, 1609, in-8°, *Voy.* Oudin; 5° un livre intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien, et qui contient quelques maximes répréhensibles; il a été traduit d'espagnol en latin, Ant., 1603, in-fol., etc.

RIBAS (JEAN DE), habile théologien, et célèbre prédicateur de l'ordre de saint Dominique, était natif de Cordoue, où il enseigna longtemps la philosophie et la théologie avec réputation. Il y fut aussi régent et chef des études dans son ordre. Il mourut à Cordoue le 4 novembre 1687, à 75 ans. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé *Theatro jesuitico*, Coimbra, 1654, in-8°; et non pas Dom Ildefonse de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'a aussi attribué. On a encore du père de Ribas des sermons et d'autres ouvrages, dont la plupart sont des écrits contre les jésuites. Du nombre de ces derniers est son écrit intitulé *Barragan Botero*, qui plaisait tellement à Philippe IV, roi d'Espagne, qu'il se le faisait lire après dîner par forme d'entretien et de récréation.

RIBEIRA (JOSEPH), peintre. *Voy.* L'ESPAGNOLET.

RIBEIRO (JEAN-PINTO), jurisconsulte portugais, mort en 1649, a donné des ouvrages réunis en un vol, in-fol., Lisbonne, 1729. On y trouve une ample apologie de la révolution de 1640.

RIBERA (FRANÇOIS DE), savant jésuite espagnol, enseigna la théologie avec réputation à Salamanque, où il mourut en 1591, à 54 ans. On a de lui des commentaires sur les douze petits prophètes, Col., 1599, in-fol.; sur l'Evangile de saint Jean, Lyon, 1623, in-fol.; sur l'épître aux Hébreux, Col, 1600, in-8°; et sur l'Apocalypse, Anvers, 1603, in-8°; un Traité du temple, avec le précédent, et la Vie de sainte Thérèse, Col., 1620, in-8°.

RIBERA (ANASTASE-PANTALÉON DE), célèbre poète espagnol, natif de Madrid, florissait au 17e siècle, sous le règne du roi Philippe IV. C'est un des plus agréables et des plus facétieux poètes d'Espagne. Ses poésies ont été imprimées à Saragosse en 1640, et à Madrid en 1648. C'est le Scarron d'Espagne.

RIBEYRAC. *Voy.* CAYLUS.

RIBIER (GUILLAUME), président du baillage de Blois, fut député aux états de 1614, et s'en retourna avec un brevet de conseiller d'état dans sa patrie, où il est mort le 21 janvier 1663. Il y avait réuni une bibliothèque considérable, et de ses recueils manuscrits on a publié, depuis sa mort, *Lettres et Mémoires d'état, sous les règnes de François Ier, Henri II et François II*, 1666, 2 vol in-fol. Il avait un frère, Jacques Ribier, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui avait la même passion pour les livres, et qui a publié *Mémoires des chanceliers et gardes des sceaux*, Paris, 1629, in-4°; *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4°.

RICARD (JEAN-MARIE), très-célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un de ceux qui ont le mieux écrit sur le droit français, était né à Beauvais en 1622. La facilité de plaider lui manquait, ce qu'il a eu de commun avec plusieurs grands hommes; mais il était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages, et il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume. Il mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui un excellent Traité des donations, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol., avec le Com-

mentaire sur les coutumes de Senlis.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, fut secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur du roi Charles II auprès du sultan Mahomet IV, et devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne, secrétaire du comte de Clarendon, conseiller privé du roi Jacques II, et résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il mourut en Angleterre en 1700. Ses principaux ouvrages sont : 1° Histoire de l'état présent de l'empire ottoman. ouvrage excellent, dont nous avons deux traductions françaises, l'une de Briot, qui est bonne, et dont l'édition de 1670, in-4° et in-12, avec fig., est fort recherchée ; et l'autre de Bespier, en 2 vol. in-12, dont on estime les remarques qui sont curieuses ; 2° une bonne Histoire des Turcs, dans le 17e siècle, 3 vol. in-12 ; 3° l'État présent (en 1678) des églises de la Grèce et de l'Arménie, 1578, in-12, etc., ouvrage estimé.

RICCATI (Vincent), né à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, se fit jésuite en 1726, à 19 ans, et professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque il se retira dans sa patrie où il est mort d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui de bons ouvrages de mathématiques, entre autres un grand traité de calcul intégral, 3 vol. in-4°. Il avait été beaucoup occupé à travailler sur le cours des fleuves, et la république de Venise avait fait frapper en son honneur une médaille d'or en 1774, de la valeur de mille livres.

RICCI (Mathieu), fameux jésuite, né à Maccrata le 6 octobre 1552, d'une bonne famille, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Pendant ce temps-là, ayant été destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses et des peines il arriva enfin à Pékin, s'y fit estimer de l'empereur, des mandarins et des lettrés, et s'y acquit une grande réputation. Le père Ricci fit pour les Chinois une carte géographique, et prêcha à la Chine la religion chrétienne. Il acheta à Pékin une maison où il bâtit une église, et y mourut en 1610, à 58 ans, laissant des mémoires curieux sur la Chine, dont le père Trigault s'est servi pour écrire l'histoire de ce vaste empire. Le père d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1693, in-12, la vie du père Ricci, dit que ce père composa pour les Chinois un petit catéchisme, « où il ne mit presque, dit-il, que les points de la morale et de la religion les plus conformes à la religion chrétienne. » Ces paroles du père d'Orléans ont fourni aux ennemis des jésuites bien des réflexions critiques.

RICCI (Joseph), natif de Bresce et clerc régulier de Somasque, s'est acquis de la réputation dans le 17e siècle, par deux ouvrages historiques, dont l'un est une histoire de la guerre d'Allemagne, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la guerre de 30 ans, Venise, 1649, in-4° ; le second est une histoire des guerres d'Italie, depuis 1613 jusqu'en 1653, Venise, 1655, in-4°. Ces deux ouvrages sont écrits en latin assez bon, et passent pour exacts et intéressans dans les faits. Les retranchemens des traits satiriques qu'on obligea l'auteur de faire dans le second le rendent moins agréable.

RICCI (Michel-Ange), savant cardinal, naquit à Rome en 1619, et se rendit très-habile dans les mathématiques et dans la théologie. Le pape Innocent XI le fit cardinal en 1681 ; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort le 12 mai 1682, à 64 ans. On a de lui un bon traité *De Maximis et minimis*, imprimé plusieurs fois.

RICCI (Sébastien), bon peintre italien, naquit à Belluno en 1659. Il travailla dans presque toutes les cours de l'Europe, et se fixa ensuite à Venise, où il mourut en 1734. Il avait été reçu, en passant par Paris, de l'académie royale de peinture et de sculpture.

RICCI (N.), dernier général des jésuites, vit s'élever l'orage qui détruisit sa société, sans diminuer l'opinion qu'il avait que l'on ne pouvait s'en passer. Aussi quand il reçut de la part de la France des propositions de réforme, il répondit fièrement qu'il

n'y avait rien à réformer dans son ordre. Le roi de France laissa agir les tribunaux de son royaume, qui anéantirent la société en France en 1763, ce qui fut confirmé par le roi. Les autres souverains en firent autant dans leurs états respectifs jusqu'à ce que Clément XIV fulminât en 1773 la bulle d'extinction de la société dans tout le monde chrétien. Ricci et plusieurs de ses confrères furent conduits au château Saint-Ange ; quelques-uns recouvrèrent la liberté sous Pie VI, successeur de Clément XIV ; mais Ricci y mourut en 1775. Le roi de Prusse avait laissé subsister les jésuites dans ses états, ce que Pie VI avait approuvé, en leur permettant en 1775 d'élire un général pour les maisons qui subsistent sous la domination prussienne.

RICCI (François), peintre espagnol, né à Madrid, est un de ceux qui ont donné les dessins de la magnifique église de Tolède. Il est mort à l'Escurial en 1684, à 77 ans.

RICCIAVELLI (Daniel). *Voyez* Volterre.

RICCIOLI (Jean-Baptiste), savant jésuite italien, naquit à Ferrare en 1598. Il enseigna la théologie à Parme et à Bologne, et se rendit habile dans l'astronomie et les mathématiques. Il mourut en 1671. On a de lui 1° *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, 2 tom. en 1 vol. in-fol. ; 2° *Geographiæ et hydrographiæ libri*, Bononiæ, 1661, in-fol., Venise, 1672, augmentée ; 3° *Astronomia reformata*, 1665, 2 tom. en 1 vol. in fol. ; 4° *Astronomia vetus*, Bononiæ, 1651, 2 vol. in-fol., et d'autres savans ouvrages.

RICCOBONI (Louis), acteur de la comédie italienne, connu sous le nom de *Lelio*, forma une troupe en 1716, et mourut en 1753. Il est auteur de comédies italiennes, 3 vol. in-12 ; des Réflexions sur les théâtres de l'Europe, 1736, in-8° ; d'un Discours sur la réformation du théâtre, 1743, in-12 ; des Observations sur la comédie et le génie de Molière, 1736, in-12 ; de l'Histoire du théâtre italien, 1730 et 1731, 2 vol. in-8°.

RICCOBONI (Antoine-François), fils de Louis, naquit à Mantoue en 1707 ; il vint à Paris avec ses parens en 1716, débuta dans les rôles d'amoureux en 1726, et joua jusqu'en 1750, que des raisons de santé lui firent abandonner le théâtre. Il est mort le 15 mai 1772. Il est auteur d'un grand nombre de pièces françaises, jouées au théâtre Italien, et d'autres en société avec Dominique et Romagnési, qui, pour la plupart, n'ont pas été imprimées ; de *l'Art du Théâtre*, 1750, in-8°. Il avait épousé Marie Laboras de Mézières, Parisienne, qui débuta sur le théâtre Italien en 1734, et qui s'en est retirée en 1761. Elle s'est distinguée par un grand nombre d'ouvrages dont elle est auteur, ou qu'elle a traduits de l'anglais. On les a réunis en 9 vol. in-8° ou in-12 en 1786.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-lion*, succéda au roi Henri II son père le 6 juillet 1189. Il était en même temps comte de Poitou et duc de Normandie. Il s'embarqua en 1190 pour aller au secours de la Terre-Sainte, s'empara de l'île de Chypre en 1191, et alla ensuite au siége d'Acre, qui se rendit le 13 juillet. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. Richard remporta, l'année suivante, une victoire complète sur Saladin, et s'empara ensuite de plusieurs places ; mais la retraite du roi Philippe-Auguste et des ducs de Bourgogne et d'Autriche l'empêcha de continuer ses progrès. Ayant donc conclu une trève de trois ans avec Saladin, il s'embarqua à Ptolémaïde pour retourner en Angleterre ; mais il fit naufrage près d'Aquilée, et fut arrêté le 20 décembre 1192, par Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait maltraité au siége d'Acre. Ce duc le vendit l'année suivante à l'empereur Henri VI, qui ne le mit en liberté qu'en 1194, après avoir exigé une rançon de 100,000 marcs d'argent. Richard, de retour en son royaume, dissipa la faction que Jean son frère y avait formée, et fit ensuite la guerre à Philippe-Auguste avec divers succès. Richard mourut le 6 avril 1199, à 42 ans, d'une blessure qu'il avait reçue devant le château de Chalus. Brave, féroce, passionné pour la gloire des armes, il fut de tous les princes croisés l'un de ceux qui jetèrent le plus de terreur dans l'esprit des Sarrasins et des infidèles. Jean-sans-Terre son frère lui succéda.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils

du fameux prince de Galles et de Jeanne de Kent, succéda à Edouard III son aïeul le 24 juin 1377, à l'âge de 11 ans. Son règne fut extrêmement troublé par des séditieux. Enfin, ayant fait condamner à mort le duc de Glocester et fait saisir les biens du duc de Lancastre, il se mit en marche en 1399 pour aller soumettre l'Irlande, qui s'était révoltée l'année précédente, laissant le duc d'Yorck régent du royaume. Mais pendant son absence les mécontens appelèrent le duc de Herford, devenu duc de Lancastre par la mort de son père. Le duc se rendit maître de Londres, fit signer au roi un écrit par lequel il se déclarait indigne et incapable de gouverner, et le fit ensuite renfermer dans la tour de Londres. Peu de temps après il fut transféré à Pont-Fract, où il fut mis à mort en 1400, à 33 ans. Il défendit plus sa vie que son trône; car s'étant saisi de la hache d'armes d'un de ses assassins, il en tua quatre des huit qui l'assassinaient. Isabelle de France sa seconde femme fut la principale cause de ses malheurs.

RICHARD III, roi d'Angleterre, fils du duc de Glocester, et frère d'Edouard IV, usurpa la couronne, et se fit proclamer roi le 22 juin 1483. Il fit mourir Edouard V et le duc d'Yorck, héritiers légitimes de la couronne. Un parlement assemblé par l'usurpateur déclara la mère de Richard adultère, et que de tous ses frères il n'y avait que lui de légitime. Il dissipa une conjuration formée contre lui par le duc de Buckingham, qui fut arrêté et décapité. Mais Henri, comte de Richemont, étant venu en France et ayant obtenu du roi Charles VIII de grands secours d'hommes et d'argent, passa en Angleterre et fit déclarer en sa faveur tout le pays de Galles. Richard marcha aussitôt contre lui et fut tué dans la sanglante bataille de Bosworth, le 22 août 1485. Ce prince fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck, ou Plantagenets, dont Henri II fut le chef. Sa mort termina la guerre civile qui durait depuis si long-temps entre les maisons de Lancastre et d'Yorck. Le comte de Richemont régna ensuite sous le nom de Henri VII, et fut surnommé le *Salomon du Nord*.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, fameux théologien du 12e siècle, était Ecossais. Il vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il s'acquit une grande réputation par sa science et par sa vertu, fut prieur de l'abbaye de Saint-Victor en 1164, et mourut le 19 mars 1173. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec beaucoup de justesse et de méthode, et fait paraître une grande connaissance de la théologie. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Rouen, 1650, in-fol.

RICHARD D'ARMAGH, célèbre théologien du 14e siècle, était Irlandais. Il étudia à Oxford, devint chancelier de cette université, puis archidiacre de Litchfield, et enfin archevêque d'Armach en Irlande en 1347. Il soutint avec zèle la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians, et mourut vers 1359. On a de lui un grand Traité contre les erreurs des Arméniens, Paris, 1512, in-8°; plusieurs Sermons; un écrit intitulé *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8°, et un autre *De audientiâ confessionum*. On remarque dans ces ouvrages une grande lecture de l'Ecriture sainte, et beaucoup d'esprit et de force dans les raisonnemens, qui ne sont pas toujours exempts des erreurs qu'a reproduites Wiclef. Ce fameux théologien est connu aussi sous le nom de Fitz-Ralfe, c'est-à-dire fils de Rodolphe, et sous ce-d'Armachanus, parce qu'il était archevêque d'Armarch et primat d'Irlande.

RICHARD (MARTIN), peintre, natif d'Anvers, naquit avec le bras gauche seulement; ce qui ne l'empêcha point d'exceller dans le paysage. Il mourut en 1636, à 45 ans. David Richard son frère s'appliqua aussi à la peinture, mais avec beaucoup moins de succès.

RICHARD (RENÉ), né à Saumur le 23 juin 1654, d'un père qui était notaire dans cette ville, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et après y avoir enseigné les humanités et la rhétorique, il fut employé aux missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de la Rochelle. Il quitta par la suite l'Oratoire, devint chanoine de Sainte-Opportune à Paris, et prêcha long-temps dans cette capitale du royaume. Il mourut le 21 août 1727. On a de lui un assez grand

nombre d'ouvrages remplis de singularités. Les principaux sont 1° des *Maximes chrétiennes* et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; 2° *Vie de J. A. Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de l'union chrétienne*, in-12; 3° *Histoire de la vie du père Joseph du Tremblay, capucin*, 2 vol. in-12. L'abbé Richard nous peint dans cet ouvrage le père Joseph comme un saint et vertueux capucin, tel qu'il aurait dû être; mais peu de temps après il nous en donna le vrai portrait, et nous le représenta tel qu'il était, dans le livre intitulé *Le véritable père Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdote du cardinal de Richelieu*, saint Jean de Maurienne, Rouen, 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12; et pour se mieux déguiser, il fit une critique de cette histoire sous le titre de *Réponse au livre intitulé Le véritable père Joseph*, in-12, avec le précédent; 4° *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, point estimé; *Traité des pensions royales*, in-12; *Dissertation sur l'indult*, in-8°.

RICHARD (Jean), né à Verdun en Lorraine, se fit recevoir avocat à Orléans, et s'occupa toute sa vie à faire et vendre des sermons, quoique laïque et marié. Il mourut en 1719, à 81 ans. On a de lui des *Discours moraux*, 12 vol.; les *Dominicales*, 5 vol.; *l'Avent et le Carême*, 5 vol.; *les Mystères*, 2 vol.; les *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12, le *Dictionnaire moral*, 5 vol. in-8°, y compris le supplément. Il a aussi été éditeur des Sermons de Fromentières, des Prônes de Joli et des Discours de l'abbé Boileau.

RICHARD (Jean), né à Paris, fut bachelier en théologie et curé de Triel; il y avait 18 ans qu'il édifiait cette paroisse, lorsqu'il fut mis dans les prisons de l'officialité, pour avoir écrit contre la signature du formulaire. Il permuta sa cure en 1673 contre le prieuré de Saint-Avoie, près Chevreuse, et mourut à Paris en 1686, à 65 ans. On a de lui *L'Agneau pascal*, 1686, in-8°; *Pratique de piété pour honorer le Saint-Sacrement*, 1683, in-8°; *Sentimens d'Erasme conformes à l'Église catholique*; *Aphorisme de controverse*.

RICHARDOT (François), célèbre évêque d'Arras, naquit en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans le couvent de Champlite. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon, et succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestans, parut avec éclat au concile de Trente, eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai, et mourut le 26 juillet 1574, à 67 ans. On a de lui des Ordonnances synodales, un Traité des controverses, et d'autres ouvrages. Jean Richardot son neveu fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé à Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes. Il était plénipotentiaire au traité de Vervins, et mourut en 1609.

RICHARDSON (Jean), savant théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Ardach en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des Observations choisies sur l'Ancien Testament, in-fol.; en anglais.

RICHARDSON (Samuel), né en 1689 en Darbyshire, exerça long-temps la profession d'imprimeur à Londres; ce qui lui donna la facilité de satisfaire son génie politique par l'impression de divers pamphlets favorables à l'opposition. Il fut membre de la compagnie des ciriers, maître de celle des papetiers, et mourut d'apoplexie le 4 juin 1761. Sa sépulture est auprès de sa première femme, dans l'église de Saint Brice. L'abbé Prevôt a traduit *Paméla*, en 4 volumes; *Clarisse*, en 13 parties, et *Grandisson*, en 8; mais il avait fait sagement des retranchemens dans ces romans pour les accommoder au génie français. D'autres se sont avisés de traduire ces retranchemens et de publier *Paméla* en 8 vol., *Grandisson* en 14 parties. Le peu de réussite de ces traductions entières a justifié l'abbé Prevôt. Cependant M. Letourneur a donné une nouvelle traduction complète de *Clarisse*, en 14 vol. in-8° ou in-16, 1787, qui se soutiendra peut-être par la réputation du traducteur. Outre ces romans, Richardson est auteur de divers ouvrages peu intéressans hors de l'Angleterre.

RICHEBOURG. *Voy.* Bourdot.

RICHELET (César-Pierre), savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1631, à Cheminon en Champagne, diocèse de Châlons-sur-Marne. Il s'appliqua à l'étude de la langue française, et s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages. Son humeur satirique lui attira quelques disgrâces. Il mourut à Paris le 29 novembre 1698, à 67 ans. On a de lui 1° un grand *Dictionnaire français*, qui est estimé, et dont les meilleures éditions sont celle de Lyon, en 1759, 3 vol. in-fol., et celle d'Amsterdam, en 1732, 2 vol. in-4°. La première édition, qui est regardée comme la plus curieuse, fut faite à Genève en 1680, en 1 vol. in-4° : *voy.* Fabre ; 2° un *Petit dictionnaire de rimes*, 1770, in-8° ; 3° *Recueil des plus belles lettres*, 2 vol. in-12; la traduction de l'histoire de la Floride, 2 vol. in-8°.

RICHELIEU. *Voy.* Plessis-Richelieu, Vignerod.

RICHEMONT (le connétable). *Voy.* Artus *le Justicier* et Charles VII.

RICHEOME (Louis), jésuite, natif de Digne en Provence, après avoir été recteur et provincial, devint assistant général de France à Rome en 1598. Il mourut à Bordeaux le 15 septembre 1625, à 87 ans. On a de lui plusieurs traités de controverse et des ouvrages de piété, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol.

RICHER (Edmond), né à Chource, diocèse de Langres, le 30 septembre 1560, fut d'abord entraîné dans le parti et dans les sentimens de la ligue, et eut la hardiesse, dans une de ses thèses, d'approuver l'action de Jacques Clément ; mais il revint bientôt de son erreur, et fut l'un des premiers à reconnaître l'autorité de son légitime souverain, dès qu'il eut pris le bonnet de docteur, en 1590. Il devint ensuite grand-maître du collége du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608 Il maintint avec zèle les anciennes maximes des docteurs de cette faculté, et s'éleva, en 1611, contre la thèse d'un dominicain, qui soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité au-dessus du concile. Richer publia la même année un petit écrit intitulé *De la puissance ecclésiastique et politique*, in-8°, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'église de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Ce petit livre fit grand bruit, et souleva contre Richer le nonce et quelques docteurs, lesquels entreprirent de faire déposer Richer du syndicat, et de faire condamner son livre par la faculté de théologie ; mais le parlement empêcha que la faculté ne délibérât sur ce sujet. Cependant le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla à Paris huit évêques de sa province, et leur fit censurer le livre de Richer le 9 mars 1612. Richer interjeta appel, comme d'abus, de cette censure, au parlement, et y fut reçu appelant ; mais la chose en demeura là. Son livre fut encore censuré par l'archevêque d'Aix et par trois évêques de sa province, le 24 mai de la même année, et il fut proscrit et condamné à Rome. On vit alors paraître de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter, et Richer reçut un ordre exprès de la cour de ne point écrire pour sa défense. Enfin l'animosité contre lui alla si loin, que ses ennemis obtinrent du roi et de la reine régente des lettres de jussion, adressées à la faculté, pour élire un autre syndic. Richer fit ses protestations, lut un écrit pour sa défense, et se retira. On élut ensuite un autre syndic en 1612 ; et depuis ce temps les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa ensuite d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude. Mais ses ennemis lui ayant suscité plusieurs autres traverses, il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il aurait même été livré au pape, si le parlement et le chancelier de France ne l'eussent empêché, sur les plaintes de l'université. Il refusa, en 1617, de se trouver à la censure des livres d'Antoine de Dominis, donna, en 1620, une déclaration, à la sollicitation de la cour de Rome, par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*, de les expliquer en un sens orthodoxe ; et de plus, qu'il soumettait son ouvrage au jugement du saint

Siége et de l'Église catholique. Il en donna même une seconde; mais tout cela ne satisfit point ses adversaires, ce qui l'obligea de faire réimprimer son livre en 1629, avec les preuves des propositions qu'il y avait avancées, et les deux déclarations qu'il avait données. Le cardinal de Richelieu l'obligea, selon quelques-uns, le pistolet sous la gorge, d'en donner une troisième, qu'il signa dans la chambre du père Joseph. Richer s'appliqua ensuite à retoucher ses ouvrages, et mourut le 28 novembre 1631, dans sa 72e année. Il fut enterré en Sorbonne, où l'on dit tous les ans une messe pour le repos de son âme. Outre le Traité de la puissance ecclésiastique qu'il composa en latin pour Nicolas de Verdun, premier président, dont la première édition est de 1611, in-4°, réimprimé à Cologne, 1701, 2 vol. in-4°, avec les explications, l'apologie de Gerson et sa défense, on a de lui une Histoire des conciles généraux, en latin, 4 tom. en 3 vol. in-4°; l'Histoire de son syndicat, publiée en 1753, in-8°; *Vindiciæ doctrinæ majorum, de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Coloniæ, 1683, in-4°; *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4°; *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1693, in-4°, et quelques autres livres de grammaire; *De optimo academiæ statu*, in-8°; plusieurs écrits en manuscrits, dont le plus considérable consiste en de grands Mémoires sur l'histoire de la faculté de théologie de Paris. On remarque dans tous les ouvrages de Richer une profonde érudition, beaucoup de science et d'habileté dans les matières théologiques, de la force et la véhémence dans les raisonnemens, et beaucoup plus de critique qu'il ne s'en trouve dans les autres théologiens de son temps; mais on lui reproche d'avoir eu l'esprit et les sentimens trop républicains. Baillet a écrit sa vie, in-12.

RICHER (Henri), né en 1685, à Longueil, village voisin de Longueville, bourg de la haute Normandie, au pays de Caux, à trois lieues de Dieppe, fut reçu avocat au parlement de Rouen. M. Richer quitta bientôt le barreau pour suivre son goût et pour se livrer tout entier à la poésie et à la littérature. C'est, de tous nos poètes, celui qui a le mieux réussi dans la fable, depuis l'inimitable La Fontaine. Il a fait aussi des tragédies, et mourut à Paris le 12 mai 1748, à 62 ans et 7 mois. Outre ses fables, dont le Recueil a paru en 1748, in-12, et ses deux tragédies, *Sabinus*, qui eut plusieurs représentations, et *Coriolan*, qui n'a pas été représenté, on a de lui 1° une traduction en vers des églogues de Virgile, réimprimés en 1736, avec une vie de Virgile qui est curieuse, et quelques autres poésies; 2° les huit premières héroïdes d'Ovide en vers français, avec quelques autres pièces; 3° la *Vie de Mécénas*, en 1746, in-12, avec de bonnes notes.

RICHER D'AUBE (François), avait été intendant de Soissons, et demeurait chez M. de Fontenelle son cousin, lorsqu'il mourut en 1752, à 66 ans. Il a donné *Essais sur les principes du droit et de la morale*, 1743, in-4.

RICHER (Jean), libraire de Paris dès 1573, et dont on date la mort de 1655, est le premier rédacteur du Mercure français, dont il a imprimé le premier volume. C'est Etienne Richer qui a imprimé les suivans, jusqu'au vingtième. Il faut prendre garde si la contestation de l'archevêque de Bordeaux avec le parlement se trouve à la fin du tome 19e; le 21e jusques et compris le 25e, sont de Théophraste Renaudot, et ont été imprimés chez Olivier de Varennes. Ces 25 volumes contiennent l'histoire et les pièces y relatives, depuis 1605 jusqu'en 1644. Les éditeurs de la nouvelle *Bibliothèque historique de la France* y ont ajouté un tome 16, tome 2 de Louis XIV, Paris, Sommaville, 1648, in-8°. Ce volume n'est connu que d'eux. Il y a grande apparence qu'ils veulent parler du tome 1er de l'Histoire de notre temps, de Malingre, continuée par Gilbert Saunier du Verdier, 2 vol. in-8°.

RICIUS (Paul), savant juif converti, était Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien l'attira ensuite en Allemagne, et le mit au nombre de ses médecins. Il publia un grand nombre d'ouvrages contre les juifs et sur d'autres matières, dans lesquels il soutient que les cieux sont animés, et avance d'autres paradoxes : *De*

ecclesiæ agricultura, Basileæ, 1517, in-fol.; *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4°; *De 73 Mosaicæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4°. On loue beaucoup sa candeur, son honnêteté, sa modération et son savoir. Il florissait au 16e siècle. Erasme a fait son éloge dans la dernière lettre de son premier livre.

RICOBONI ou RICOBON, *Riccobonus* (ANTOINE), né à Rovigo en 1541, enseigna les belles-lettres à Rovigo avec réputation; c'est ce qui le fit appeler à Padoue pour y être professeur d'éloquence. Il s'en acquitta avec succès pendant 30 ans, et mourut à Padoue en 1599. On a de lui 1° des Commentaires historiques avec des fragmens des anciens historiens; 2° des Commentaires sur les oraisons et sur quelques autres ouvrages de Cicéron; 3° une Rhétorique, 1595, in-8°; 4° des Commentaires sur la rhétorique, sur la poétique et sur la morale d'Aristote, in-4°; 5° l'histoire de l'université de Padoue, Paris, 1592, in-4°, et quelques autres ouvrages. Ils sont tous en latin. Il n'était point ami de Joseph Scaliger; ce qui fait que celui-ci le maltraite beaucoup.

RIDLEY (NICOLAS), fameux évêque anglais, né dans le Northumberland près de Cambridge, fut élevé, sous le règne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres; mais à l'avénement de la reine Marie à la couronne, il fut déposé et brûlé à Oxford le 16 octobre 1555. C'était un des plus fameux théologiens du parti des protestans. On a de lui un traité *De cœnâ dominicâ*, et quelques autres livres contre la religion catholique. Il ne faut pas le confondre avec Thomas Ridley, savant jurisconsulte anglais, mort en 1628, dont on a une idée des lois civiles et ecclésiastiques.

RIDLEY (GLOSTER), théologien anglais, né en 1702, commença par se faire connaître en publiant une tragédie intitulée *La Correction inutile*, dans les vacances de 1728. Il se plaisait beaucoup dans sa jeunesse à jouer la comédie avec ses amis. Il réussissait surtout dans les rôles de Marc-Antoine, Jaffier, Horace. Du théâtre il monta dans la chaire, ayant été nommé chapelain de la compagnie des Indes orientales à Poplar, où il a été enterré en 1774, avec une épitaphe qui date sa mort du 3 novembre 1774. On trouve de ses poésies dans différentes collections anglaises. Il a, outre cela, donné au public la Vie de l'évêque Ridley, 1763, in-4°; des Sermons; quelques ouvrages sur la version syriaque du Nouveau-Testament.

RIEDESEL (le baron de), ambassadeur de Prusse à la cour de Vienne, et auteur d'un Voyage de la grande Grèce, plein de curieuses recherches, en allemand, est mort pendant son ambassade à Vienne, le 19 septembre 1785, dans sa 45e année.

RIENZI. *Voy.* LAURENTIO.

RIESCH (BONAVENTURE), savant théologien luthérien, naquit en 1696 à Lindau, où il fut pasteur et bibliothécaire, et où il mourut en 1749. Il a fait plusieurs Dissertations latines; un grand nombre de Sermons en allemand; l'Histoire de la guerre de 30 ans, et celle du ministère et des écoles de Lindau, depuis la prétendue réformation. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas encore imprimés.

RIEUX (JEAN DE), sire de Rieux et de Rochefort et maréchal de France, était fils de Jean de Rieux, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Bretagne. Il rendit de grands services au roi Charles VI, et défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne, en 1404. Il fut destitué en 1411, puis rétabli en 1412. Il se démit de sa dignité le 12 août 1417, en faveur de Pierre de Rieux son fils, seigneur de Rochefort, d'Asserac et de Châteauneuf. Celui-ci fut aussi destitué en 1418. Il se jeta dans le parti du dauphin, qu'il servit avec beaucoup de fidélité et de succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglais en 1435, reprit sur eux la ville de Dieppe, et leur fit lever le siége d'Harfleur en 1438; mais Guillaume Flavi, vicomte d'Assi, l'arrêta devant la porte du château de Compiègne, et le mit dans une prison, où il mourut de misère.

RIEUX (JEAN IV DE), petit-neveu du précédent, suivit le duc François dans la guerre du bien public en 1464. Il fut fait maréchal de Bretagne en 1470, et lieutenant-général des armées du duché en 1472. Les favoris du duc le forcèrent à se joindre aux mécontens en 1484. Mais étant rentré dans

le devoir, le duc le nomma tuteur de sa fille Anne de Bretagne, dont il conclut le mariage avec Charles VIII qu'il suivit à la guerre de Naples. Il fut fait maréchal de France en 1494. Louis XII l'envoya commander en Roussillon. Il y mourut de maladie devant Salces en 1518, à 71 ans. Sa postérité subsiste.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre célèbre, naquit à Perpignan le 25 juillet 1663. Il excella dans le portrait, et eut l'honneur de peindre toute la famille royale jusqu'à la quatrième génération. Le grand tableau où il a représenté le cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte, est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de Rubens. Il devint professeur et directeur de l'académie de peinture, fut anobli en considération de ses talens, et mourut à Paris le 29 décembre 1743, à 80 ans. Il avait épousé une dame qui, ayant envoyé son laquais chercher un peintre pour mettre sa chambre en couleur, s'adressa à Rigaud. Celui-ci, charmé de la méprise, y alla ; la dame ne tarda pas à s'apercevoir de la bévue de son laquais, mais l'événement leur donna occasion de se connaître et ils s'épousèrent.

RIGAULT (Nicolas), conseiller au parlement de Metz, garde de la bibliothèque du roi, naquit à Paris en 1577, d'un père qui était médecin. Il se rendit très-habile dans l'antiquité profane et ecclésiastique, et dans les langues grecque et latine. Il devint procureur-général de Nancy, puis intendant de Metz, et mourut à Toul au mois d'août 1654, à 77 ans ; sa femme lui survécut. On a de lui des éditions de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., avec de savantes notes, qui ont donné occasion à une dispute littéraire, parce que Rigault y dit que Jésus-Christ était laid de visage. On vit paraître, contre cette assertion, *Pilartius de J.-C. pulchritudine*, 1641, in-12 ; *Glossarium τάκτικον μιξοβάρβαρον*, 1601, in-4° ; *Observationes de papulis fundis*, 1651, in-4° ; des Notes sur Phèdre, sur Julien, et sur les écrivains *de re agraria*, Amsterdam, 1674, in-4° ; *Onosandri strategicum*, en grec et en latin, 1600, in-4° ; *Funus parasiticum*, 1601, in-4° ; *Accipitrariæ rei scriptores*, 1612, in-4° ; *Artemidori et Achmetis oneirocritica*, 1603, in-4°, et d'autres savans ouvrages en grand nombre.

RIGORD, RIGOLD ou RIGOT, moine de Saint-Denis, au 12e siècle, et célèbre historien, était natif de Gothie ou Languedoc. Il pratiqua la médecine, et devint historiographe du roi de France. Il mourut le 19 novembre, au commencement du 13e siècle, mais on ne sait en quelle année. Il nous reste de lui une histoire curieuse et fort exacte du règne de Philippe-Auguste, roi de France, quoiqu'elle soit remplie de visions, de songes et de superstitions. Elle commence en 1179, et finit en 1209. Elle est intitulée *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*, dans les historiens de France.

RILEY (Jean), peintre, né à Londres en 1646, s'attacha au portrait et eut l'honneur de peindre les souverains d'Angleterre dont il devint le premier peintre. Il est mort en 1691.

RIMINI. *Voyez* Grégoire d'Arimini.

RINUCCINI (Ottavio), gentilhomme de Florence, et grand poète italien, suivit en France la reine Marie de Médicis, auprès de laquelle il avait un grand crédit, et dont il avait eu la folle idée de se faire aimer. Le roi Henri IV le fit un de ses gentilshommes de la chambre. C'est lui auquel on attribue l'invention de l'opéra, c'est-à-dire de l'usage de représenter en musique les comédies, les tragédies et les autres pièces dramatiques. Il était poli et éloquent ; il avait beaucoup d'esprit et de génie, et mourut à Florence en 1621. Ses œuvres furent imprimées à Florence en 1622, in-4°, par les soins de Pierre-François Rinuccini son fils. On en estime surtout les trois pièces intitulées *Daphné*, *Euridice*, et *Ariadne*.

RIOLAN (Jean), habile médecin de Paris, natif d'Amiens, mort le 18 octobre 1605, dont les ouvrages furent imprimés en 1610, in-fol. Il faut bien se garder de le confondre avec Jean Riolan son fils, médecin et professeur royal, qui soutint avec honneur la réputation de son père, et qui composa divers traités d'anatomie et d'autres ouvrages qui sont estimés. Il mourut en 1657, à 77 ans.

RIPAMONTE (Joseph), né à Ti-

gnone, dans l'état de Milan, et historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége Ambrosien, et vivait encore en 1640. Son ouvrage le plus connu est son Histoire de l'église de Milan, 1617 et suivantes, 4 vol. in-4°, en latin.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, baron de), d'une famille noble de Groningue, était colonel au service des états-généraux, lorsqu'il fut envoyé en ambassade en Espagne. Il plut tellement au roi, qu'il le fit passer à son service, et lui donna le pouvoir de premier ministre, quoiqu'il n'en eût pas le titre. En 1726 il fut disgracié et renfermé au château de Ségovie, d'où il s'échappa en 1728. Il passa en Portugal, en Hollande, en Angleterre, enfin, chez le roi de Maroc, où il se fit circoncire, et prit le nom d'Osman. Il y acquit autant de crédit qu'il en avait eu en Espagne, et y essuya une pareille disgrâce. Il imagina enfin un nouveau système de religion, dans lequel il cherchait à se concilier les mahométans et les juifs; mais il n'y fut pas plus heureux qu'en politique. Il fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il se retira à Tetuan, où il mourut en novembre 1737.

RIPUAIRES, nom donné à des peuples de Germanie et des Gaules, qui habitaient les bords des fleuves, entre autres ceux du Rhin et de la Meuse, ceux de la Seine et de la Loire.

RIQUET ou RIQUETY (Pierre-Paul de), baron de Bonrepos, et l'un des plus grands géomètres, était né à Béziers, d'une noble et ancienne famille originaire de Provence. Il forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès; mais il n'eut pas la satisfaction d'en voir faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680, et cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, et Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi le 25 mars 1730.

RIST (Jean), excellent poète allemand, naquit à Pinneberg le 8 mars 1607. Il fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial, et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg. Il fonda la société du Cygne; s'acquit une grande réputation par ses poésies latines et allemandes, et mourut le 31 août 1667. Ses principales œuvres poétiques sont *Hortus poeticus*, *Theatrum poeticum*, *Parnassus poeticus*, *Vindiciæ linguæ germanicæ*, *Musa Teutonica*, un poème allemand fort estimé, intitulé *Galathée et Florabelle*, etc.

RITTANGELIUS (Jean Etienne), était de Forcheim, dans l'évêché de Bamberg. Quelques-uns disent qu'il était né juif, mais d'autres assurent que de catholique romain il était devenu juif, et que de juif il se fit luthérien. Quoi qu'il en soit, il publia quelques livres d'érudition juive. Il fut professeur en langues orientales dans l'académie de Konigsberg, et mourut vers 1652. On a de lui un commentaire sur le livre *Jesirah*, ou de la création, attribué à Abraham, Amsterdam, 1642, in-4°; un traité *De veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699, *Libra veritatis*, 1698, où il soutient que la paraphrase chaldaïque fournit des argumens contre les juifs et les antitrinitaires; des Lettres; une traduction allemande des prières que les juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres ouvrages. Il soutenait ce paradoxe, « qu'il n'y avait rien dans le Nouveau Testament, qui ne fût tiré des antiquités judaïques. »

RITTERSHUYS (Conrad), *Rittershusius*, savant jurisconsulte allemand, natif de Brunswick, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés, et dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altorf en 1613, où il était professeur en droit. Il a donné des éditions d'anciens auteurs.

RITTERSHUYS (Nicolas), *Rittershusius*, fils du précédent, naquit à Altorf en 1597. Il s'appliqua à l'étude de l'histoire, des généalogies, des mathématiques et de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, étant professeur du droit féodal. On a de lui un grand ouvrage intitulé *Genealogiæ imperatorum, regum, du-*

cum, *comitum*, etc. Tubingæ, 1664 et suivantes, 7 tomes in-fol.

RITTMEIER (Christophe-Henri), savant théologien luthérien, et célèbre philologue, né à Helmstädt le 30 janvier 1671, fut professeur en langue grecque, puis en théologie, et mourut le 4 août 1719. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en latin, dont la plupart roulent sur des questions de philologie sacrée et ecclésiastique.

RIVALZ (Jean-Pierre), peintre et architecte, né dans le diocèse de Saint-Papoul, est mort à Toulouse en 1706. On voit beaucoup de ses tableaux dans les églises de Toulouse : le palais de Malte ou du grand-prieur de Toulouse est de sa construction. Il est père d'Antoine.

RIVALZ (Antoine), habile peintre, était fils de Jean Pierre Rivalz, peintre et architecte de l'hôtel-de-ville de Toulouse. Ayant appris le dessin sous son père, il alla à Rome, où il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc. Il retourna ensuite à Toulouse, où il remplit avec distinction les places de son père, et où il mourut en 1735, à 68 ans. Il avait une touche ferme, un pinceau vigoureux, un dessin correct. Barthélemi Rivalz son cousin a gravé d'après lui; et le chevalier Rivalz son fils soutint par son talent la réputation de sa famille dans la peinture.

RIVARD (Dominique-François), né en 1697, à Neufchâteau en Lorraine, vint faire ses études à Paris. M. Coffin lui donna une chaire de philosophie au collége de Beauvais, qu'il quitta à la mort de ce digne principal. Il décéda à Paris le 5 avril 1778, et est enterré à Saint-Louis, en l'île. On a de lui *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12; des *Elémens de Géométrie*, in-4°; un *Abrégé des Mathématiques*, in-8°; *Traité de la Sphère*, in-8°; une *Gnomonique*, in-8°; des *Tables des Sinus*, in-8°; *Grammaire française*, in-8°. Ses ouvrages de mathématiques sont d'une clarté singulière; il y en a un Abrégé avec algèbre, et un autre sans algèbre.

RIVAROLLES (Joseph-Philippe de Saint-Martin-d'Aglié, marquis de), leva par commission un régiment de cavalerie de son nom en 1672, et le commanda à l'armée du Roussillon en 1674 et 1675. Les dangers ordinaires de la guerre ne suffisaient pas à la chaleur de son courage, qui lui fit donner le titre de *Débauché de bravoure*; c'est dans une de ces occasions inutiles qu'en faisant le coup de pistolet contre la garnison de Puicerda il eut la jambe emportée d'un coup de canon. Il alla servir en Allemagne en 1676, et fut dangereusement blessé à la défense du pont de Kell en 1677. Un boulet de canon lui ayant emporté sa jambe de bois, son sang-froid dans le plus grand danger lui permit cette plaisanterie : «Ah! cette fois-ci j'ai pris l'ennemi pour dupe; car j'en ai une autre dans ma valise.» En 1678 il devint mestre-de-camp lieutenant du régiment Royal-Piémont; fut employé comme brigadier au siége de Luxembourg en 1684, et fut fait maréchal-de-camp en 1688. Quoiqu'il eût quitté le service en 1690, à la création de l'ordre de Saint-Louis, en 1693 il en fut nommé grand-croix. Il était grand-prieur de l'ordre de Saint-Lazare en Languedoc, et commandeur de Saint-Maurice de Savoie, lorsqu'il mourut le 31 mai 1704.

RIVAULT (David), sieur de Fleurance, naquit à Laval, vers 1571. Il fut élevé auprès de Guy, comte de Laval, et devint sous-précepteur, puis précepteur du roi Louis XIII, et mourut à Tours au mois de janvier 1616, à 45 ans. On a de lui divers ouvrages. Malherbes et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime. Les plus connus de ses ouvrages sont 1° *Les Etats, esquels il est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre tems*, 1596, in-12; *Les élémens de l'artillerie*, 1605, in-8°, etc.; 3° une édition d'Archimède, in-4°; 4° *L'art d'embellir, tiré de sens de ce sacré paradoxe* : la sagesse de la personne embellit sa face, *étendu à toutes sortes de beautés, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme*, 1608, in-12. Malherbe fit sur ce livre un petit sonnet qui se trouve à la tête.

RIVAZ (Pierre-Joseph de) naquit à Saint-Gingoulph, au bas Valais, le

29 mars 1711 ; son inclination pour les mathématiques l'engagea à se démettre, en faveur de son frère puîné, d'une charge de magistrature. On lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, dans les pompes et dans les desséchemens de marais. Les momens de loisir que la mécanique lui laissa il les passa à discuter quelques points d'histoire, comme le *Martyre de la Légion Thébéenne*, que son fils a publié en 1779, in-12 ; l'*Antiquité de la maison de Savoie*. C'est au milieu de ses recherches qu'il est mort le 6 août 1772.

RIVERY (Claude-François-Félix Boulanger de), né en 1724, fut lieutenant particulier au présidial d'Amiens, et mourut en 1758. Il a donné *Momus philosophe*, petite comédie ; *Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité*, 2 vol. in-8° ; *Apologie de l'Esprit des lois*, in-12 ; *Recherches sur les mimes et pantomimes*, in-12 ; Fables et Contes en vers, in-12.

RIVET (André), fameux et savant ministre calviniste, naquit à Saint-Maixent en Poitou en 1572. Il s'acquit une très-grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Breda le 7 janvier 1651, à 78 ans. On a de lui un traité intitulé *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8° ; des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture ; divers Traités de controverse, et d'autres ouvrages recueillis en 3 vol. in-fol. Guillaume Rivet, un de ses frères, aussi ministre en France, est auteur d'un Traité de la justification ; d'un autre de la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape, Genève, 1625, in-8° ; et de quelques autres ouvrages.

RIVET DE LA GRANGE (dom Antoine), était de la même famille que les fameux ministres calvinistes André et Guillaume Rivet, mais d'une branche catholique. Il naquit à Confolens, petite ville du Poitou, le 30 octobre 1683, et fit sa philosophie à Poitiers, sous les jacobins. Un grand danger auquel il échappa le détermina à se faire bénédictin. Il en prit l'habit à Marmoutier en 1704 ; et y fit ses vœux en 1705. Il fut transféré en 1716 dans le monastère de Saint-Cyprien de Poitiers ; et fut appelé à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Benoît ; mais cette entreprise ayant échoué, dom Rivet se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé tout le reste de sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet, et dom Jean Colomb, tous trois de ses amis, bons critiques, exacts et laborieux. Ayant fait imprimer en 1723, à Amsterdam, in-4°, le Nécrologe de Port-Royal des Champs, ouvrage qu'il affectionnait beaucoup, et auquel il joignit une longue préface historique, la publication de cet ouvrage jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, fit grand bruit, et on l'obligea de se retirer cette même année dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, où il travailla avec assiduité pendant plus de 30 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître le premier volume en 1733, in-4°, et il finissait le neuvième, qui renferme les premières années du 12e siècle, lorsqu'il mourut avec de grands sentimens de piété, accablé par le travail, par ses austérités, et par l'observation exacte et rigoureuse de sa règle, dont il ne s'écarta jamais, le 7 février 1749, dans sa 66e année. Dom Taillandier son confrère a fait son éloge à la tête du neuvième volume de l'*Histoire littéraire*, qui a été continué jusqu'au 12e, ouvrage généralement estimé. Dom Rivet était appelant et réappelant, adhérent à M. Senès, et très-vif contre la bulle *Unigenitus*.

RIVIÈRE (Poncet de), chevalier, bailli de Montferrand, maire de Bordeaux, conseiller et chambellan du roi Louis XI, et commandant des francs-archers d'ordonnance de sa garde, était grand homme d'état et grand homme de guerre. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Montlhéry, contre le comte de Charollois, en 1464. On croit qu'il était de l'ancienne maison des vicomtes de Rivière, seigneurs de Labatut.

RIVIÈRE (Bureau de la), succéda

à la faveur que son frère s'était acquise auprès de Charles V. Ils lui avaient rendu l'un et l'autre de grands services et en avaient reçu de grands biens. Charles VI lui fut aussi favorable; il le choisit pour un de ses trois conseillers les plus intimes. Les gens en faveur mécontentent toujours les grands, parce qu'on ne peut jamais satisfaire à toutes leurs demandes. La maladie du roi survint; ses oncles reprirent le gouvernement et se vengèrent des favoris. Ils les firent mettre en prison et leur firent passer deux ans dans des transes continuelles d'aller au gibet. Le roi étant revenu en santé les fit sortir et leur rendit une partie de leurs biens; mais en même temps ils furent déclarés incapables d'exercer aucun emploi. La Rivière mourut en 1400 et fut enterré à Saint-Denis, aux pieds de Charles V, qui l'avait ainsi ordonné de son vivant. Deux fils qu'il avait ne laissèrent pas d'enfans.

RIVIÈRE (Mathias Poncet de la), né à Paris en 1707, ayant été chargé de quelques oraisons funèbres dont on fut content, parvint à l'évêché de Troyes en 1742. S'il eût suivi son inclination naturelle, il se serait fait aimer dans son évêché; mais son ambition n'était pas satisfaite. Il crut s'élever en persécutant les jansénistes, et en favorisant les jésuites qui étaient en horreur aux habitans de sa ville épiscopale. Son zèle fut si outré que le roi l'exila en Alsace et lui fit donner la démission de son évêché; il en fut récompensé par une abbaye et par le doyenné de Saint-Marcel à Paris, où il est mort le 5 août 1780. Ses oraisons funèbres ont été imprimées en 1760, in-12.

RIVIÈRE (Lazare), habile professeur de médecine dans l'université de Montpellier, est auteur d'une excellente pratique de médecine, et de plusieurs autres ouvrages recueillis en un vol. in-fol. Il mourut en 1656. Il était né à Montpellier en 1590. *Voyez* Bailli.

RIVIÈRE (Henri-François de la), très-connu par son procès avec le fameux comte de Bussy-Rabutin, était fils de Charles-François de la Rivière, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et contrôleur-général de la maison de la reine. Il naquit à Paris, où après avoir fait quelques légères études, il prit le parti des armes et se trouva en 1664 au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Ayant servi quelque temps avec distinction, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait pour lors le fameux comte de Bussy-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin sa fille, qui était d'une grande beauté, spirituelle, riche, remplie de grâces et d'agrémens, et qui était veuve du marquis de Coligny-Langeac. M. de la Rivière sut lui plaire et l'épousa à l'insu de M. de Bussy-Rabutin le 13 mai 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea aussitôt à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Ce procès fit grand bruit et occasionna plusieurs libelles et factums, où le beau-père et le gendre ne s'épargnèrent pas. Après la décision du procès, ils demeurèrent tranquilles; mais malgré l'arrêt en faveur de M. de la Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui, quoiqu'elle lui eût d'abord témoigné son amour en héroïne de roman. Quelques années après, M. de la Rivière renonça au grand monde, et se retira à l'institution de l'Oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1734, à 94 ans. On a de lui des Lettres, 1752, en 2 vol. in-12, peu intéressantes, et écrites d'un style affecté. Ce qu'il y a de mieux dans ce recueil est son factum contre M. de Rabutin, et la traduction française d'une lettre d'Héloïse à Abeilard; *Abrégé de la vie de Juste Clermont d'Amboise, chevalier de Reynal*, 1706, in-8°; 3° *Vie de M. de Courville*, 1719, in-8°, etc.

RIVIÈRE (l'Abbé de la). *Voyez* Barbier.

RIVINUS (Augustus-Quirinus), de Leipsick, professeur de médecine et de botanique, mort en 1722, âgé de 70 ans, est auteur de *Introductio in rem herbariam*, Lipsiæ, 1690, in-fol.; *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690, *tetrapetalo*, 1691, *pentapetalo*, 1699, in-fol.

RIVINUS (André), dont le vrai nom était Barchmat, né à Halle en Saxe, fut professeur de belles-lettres à Leipsick et mourut en 1656, à 55 ans, ayant été marié trois fois. Il a donné des dissertations littéraires et des commentaires sur des auteurs anciens : celui sur le *Pervigilium Veneris* se trouve dans l'édition de la Haie, 1712, in-8°.

RIVIUS (Jean), habile religieux augustin, natif de Louvain, et fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut vers 1656. On a de lui une Vie de saint Augustin qui est estimée, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Jean Rivius, savant luthérien allemand, natif d'Altendorn, qui enseigna long-temps les belles-lettres en Allemagne, fut ensuite conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste, qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissein, en 1553, à 53 ans. On a aussi de ce dernier plusieurs ouvrages sur les auteurs latins.

RIUPEROUX (Théodore de), poète français, naquit à Montauban le 4 mars 1664. Il porta d'abord l'habit ecclésiastique; mais M. de Barbesieux, qui avait beaucoup de bonté pour lui, l'en dépouilla un jour lui-même au milieu d'un repas, persuadé qu'il n'était pas appelé à cet état. Riuperoux devint dans la suite secrétaire de M. le marquis de Créqui; et l'on dit que ce seigneur, devant un jour jouer avec le roi, conserva mille louis pour cette occasion, et les mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs; mais que Riuperoux les alla jouer et les perdit. Il mourut à Paris en 1706. On a de lui quelques petites pièces de vers, et quatre tragédies, savoir *Annibal*, *Valérien, La Mort d'Auguste*, et *Hypermnestre*. Cette dernière est estimée et se joue encore.

RIZZO (David), né à Turin, savait la musique et chantait agréablement. Le comte de Moretto le mena avec lui en Ecosse, où il allait en ambassade. La reine Marie Stuart y régnait. Rizzo charma la reine par ses talens, qui ne se bornaient pas à la musique. Cette princesse se servit de lui dans des négociations importantes. Henri Stuart était le mari de la reine, et voulait être déclaré roi : la reine s'y refusait. Henri, qui soupçonnait Rizzo de lui être opposé, trouva quelques seigneurs qui lui promirent de le venger. Quelques jours après la reine était seule à souper avec la comtesse d'Argyle et Rizzo qui lui parlait d'affaires : le duc de Rotsay y entra avec Retwin, suivi de cinq personnes armées. Retwin prit Rizzo par le bras pour l'emmener dans la chambre voisine. La reine, qui se doutait de ce qui allait arriver, voulut en vain s'y opposer; Rizzo fut entraîné et assassiné en 1566. La reine le vengea sur quelques-uns des assassins, qu'elle fit exécuter publiquement.

ROA (Martin), jésuite espagnol, mort en 1657, a fait un livre singulier: *Stato dell' anime del purgatorio, de beati in cielo*, etc., Venise, 1672, in-12.

ROALDÈS (François), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, était issu d'une famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue. Après avoir professé le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, il devint professeur en droit à Toulouse, où il mourut de chagrin en 1589, à 70 ans, à cause de la mort tragique du président Duranti. On a de Roaldès, 1° *Annotationes in notitiam utramque, tum orientis, tum occidentis*; 2° un Discours des choses mémorables de la ville de Cahors; 3° quelques autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. François Roaldès, lieutenant principal au présidial de Cahors, son cousin germain, mort à Cahors le 22 février 1587, fut aussi un habile jurisconsulte.

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi, naquit à Soissons en 1643. Il fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, et avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. Ses deux principaux ouvrages sont 1° *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, 2 vol. in-12; 2° *Emblème sur la paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. Ces deux ouvrages sont estimés. Il est auteur de *La Rapinière*, comédie sous le nom de Barquebois.

ROBECK (Jean), né à Colmar le

13 septembre 1672, n'ayant pu obtenir de publier et de soutenir des thèses contre le suicide, quitta sa patrie, se fit jésuite et prêtre, quitta les jésuites et devint prêtre missionnaire. Après avoir demeuré 13 mois à Rinteln, il distribua tout ce qu'il avait, excepté un habit, s'en alla à Brême, où on le vit monter dans un petit bateau en plein jour, et le lendemain on trouva son corps mort sur les bords du Véser, au mois de juin 1735. Son ami, M. Funccius, a fait imprimer sa dissertation latine sur le suicide, à Rinteln, 1736, in-4°.

ROBERT DE COURTENAY, empereur français d'Orient, succéda à Pierre de Courtenai sur la fin l'an 1220, et fut couronné à Sainte-Sophie le 25 mars 1221. Il se laissa resserrer par Vatace, empereur de Nicée, jusque dans le territoire de Constantinople, et fut obligé de lui demander la paix. Il avait épousé la fille d'un chevalier d'Artois qui avait été promise à un gentilhomme bourguignon. Celui-ci, pour se venger, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les oreilles de la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur en 1228. Les seigneurs appelèrent Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II.

ROBERT ou RUPERT, empereur d'Allemagne, surnommé le Bref et le Débonnaire, était prince palatin et duc de Bavière, lorsqu'il fut élevé à l'empire en 1400, après la déposition de Venceslas, roi de Bohême. Il fonda une université à Heidelberg, et mourut à Oppenheim le 18 mai 1410. Robert, en cédant aux seigneurs allemands la haute justice, que les empereurs s'étaient réservée, acheva d'établir leur souveraineté. Il partagea ses états à ses quatre fils qui ont fait différentes branches de la maison Palatine.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Dévôt, le Droit* et *le Sage*, succéda à Hugues Capet son père, en 997. Il fut obligé de renvoyer Berthe sa parente, qu'il avait épousée sans dispense; et peu de temps après il épousa Constance, fille de Guillaume, comte de Provence et d'Arles. Il avait été excommunié pour ce premier mariage, et cet anathème l'avait fait abandonner de ses domestiques : deux seuls restèrent près de lui, en observant de passer dans le feu les plats et les vases qu'il avait touchés pour les purifier. Henri, duc de Bourgogne, son oncle, et frère de Hugues Capet, étant mort sans enfans légitimes, Robert réunit ce duché à la couronne, et en investit Henri son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. C'est ce dernier prince qui fut le chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura près de 360 ans. Le roi Robert pacifia les troubles de son royaume, s'efforça d'y faire fleurir les lettres et les sciences, et contribua à la dévotion des peuples, en faisant bâtir un grand nombre d'églises magnifiques. Il fit plus, car il fit restituer les biens aux églises. Depuis la fin de la première race les séculiers s'en étaient emparés. Sous la seconde race, la déprédation avait été encore plus grande : on les possédait à titre héréditaire, on les partageait à ses enfans, on donnait une cure en mariage; cependant il n'y avait plus d'idolâtres en France; c'étaient des chrétiens qui en usaient ainsi. Hugues Capet et son père étaient abbés de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Martin-de-Tours, de Corbie et de Marmoutiers. Robert voyait avec peine cet abus. Les prêtres mercenaires que les possesseurs de bénéfices payaient pour en acquitter les charges le faisaient mal. Les biens, dans la main des séculiers, restaient en friche. Deux motifs engagèrent donc le roi à remettre les choses dans leur état primitif; d'un côté, l'avantage temporel du royaume; de l'autre, la célébration de l'office divin et l'instruction des peuples dans la religion. Ses efforts n'allèrent pas aussi loin qu'il l'aurait désiré. Le concile de Mâcon, en 785, avait ordonné que l'on paierait la dîme des biens pour le service de l'Église. La plupart des seigneurs se l'étaient appropriée, et plusieurs seigneurs laïques en tinrent long-temps encore à titre d'inféodation.

Robert était un prince humain, débonnaire et sans ambition. Il refusa l'empire et le royaume d'Italie

que les Italiens lui offraient. Il fit couronner à Reims son second fils Henri Ier, malgré les intrigues de la reine Constance, qui voulait l'engager à préférer Robert son fils cadet, duc de Bourgogne. Robert mourut à Melun le 20 juillet 1031, à 60 ans, après avoir composé plusieurs hymnes que l'on chante encore dans l'église. Henri Ier son fils lui succéda.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage* et *le Bon*, roi de Naples, succéda à son père au préjudice de Charles II, roi de Hongrie, fils de son frère aîné. Ce prince était libéral, aimait les gens de lettres, et mourut à Naples le 19 janvier 1343, à 64 ans. Sa fille Jeanne Ire lui succéda.

ROBERT Ier, duc de Normandie, était le chef de ces Danois, ou Normands, c'est-à-dire hommes du Nord, qui firent tant de courses et de ravages en France dans les 9e et 10e siècles. Pour les arrêter le roi Charles-le-Simple, touché des représentations de ses peuples, qui voulaient absolument la paix, conclut à Saint-Clair-sur-Eptes en 912 le fameux traité par lequel il donna à Rollon, chef des Normands, sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie dite depuis de leur nom Normandie, à condition qu'il en ferait hommage et qu'il se ferait chrétien. Rollon y consentit, et après s'être fait instruire, il fut baptisé et prit le nom de Robert, parce que dans la cérémonie Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Ce duc de Normandie gouverna avec beaucoup d'équité, et mourut en 917. On dit que la clause judiciaire, *nonobstant clameur de Haro*, vient du non de Rollon ou de Raoul.

ROBERT III, duc de Normandie, quoique fils aîné de Guillaume-le-Bâtard, n'eut en partage que la Normandie. Il était dans la Palestine lorsque son frère, Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, fut tué à la chasse en 1100; il revint au plus vite en Europe pour lui succéder; mais son troisième frère Henri était déjà couronné roi d'Angleterre. Les deux frères se firent mutuellement la guerre jusqu'à la bataille de Tinchebray, en 1106, que le duc Robert perdit, et où il fut fait prisonnier. Son frère eut l'inhumanité de lui faire perdre la vue et de le laisser périr dans la prison, où il ne mourut qu'en 1134.

ROBERT DE BRUIS, ou BRUCE, roi d'Ecosse, et l'un des plus grands et des plus vaillans princes du 14e siècle, descendait de la race de David Ier, roi d'Ecosse. Il monta sur le trône le 25 mars 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul ou Baillol, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse par le secours d'Edouard Ier, roi d'Angleterre; et secouant le joug des Anglais, il les chassa de son pays et rendit l'Ecosse très-puissante et très-florissante. Il mourut le 7 juin 1329, à 55 ans, laissant pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT DE BAVIÈRE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, amiral d'Angleterre, et l'un des plus grands généraux du 17e siècle, était fils de Frédéric, prince électeur palatin du Rhin, et d'Elisabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Ecosse. Après s'être signalé en Hollande, il passa en Angleterre en 1642, et offrit ses services au roi Charles Ier son oncle, qui le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Dans la suite il s'acquit l'estime de Charles II, roi d'Angleterre, qui le fit membre de son conseil privé en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais en 1664. Le prince Robert défit l'année suivante la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre en 1673. Il se signala en plusieurs autres occasions, et mourut le 29 novembre 1682.

ROBERT (SAINT), premier abbé de la Chaise-Dieu, mort le 17 avril 1667.

ROBERT (SAINT), abbé de Molesme, premier auteur de l'ordre de Citeaux en 1098, mort le 21 mars 1110, à 92 ans. *Voy.* ETIENNE (Saint).

ROBERT D'ARBRISSEL. *Voyez* ARBRISSEL.

ROBERT SORBON ou DE SORBONNE. *Voy.* SORBONNE.

ROBERT GROSSE TESTE, en latin *Capito*, l'un des plus grands théologiens et des plus savans philosophes du 13e siècle, naquit en Angleterre, dans le pays de Suffolck, de parens pauvres. Il s'acquit une grande réputation par sa piété et par sa science, et devint docteur d'Oxford, puis archidiacre de Leicester, et enfin évêque de Lincoln en 1235. Il défendit avec zèle la juridiction des ordinaires contre le pape Innocent IV et contre les moines, et mourut en 1253. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis d'une grande érudition, et dans plusieurs desquels il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglemens des ecclésiastiques. Il y en a un fort rare intitulé *Testamentum XII prophetarum*, Haganoæ, 1532, in-8°; il se trouve dans la Bibliothèque des Pères.

ROBERT (CLAUDE), chanoine et grand archidiacre de Châlons-sur-Saône, naquit à Bar-sur-Aube vers 1564. Après s'être distingué à Paris dans ses études, il devint précepteur d'André Frémiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les pays-Bas. Il se fit estimer des cardinaux Baronius, d'Ossat et Bellarmin, et de divers autres grands hommes. Il mourut le 16 mai 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia en 1626, en 1 vol. in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent dans la suite considérablement cet ouvrage, et les pères bénédictins en ont donné une nouvelle édition.

ROBERT BOYLE. *Voy.* BOYLE.

ROBERT (N.), savant musicien français, mort vers 1686, étant maître de musique de la chapelle du roi. On a de lui plusieurs motets à grands chœurs.

ROBERT DE VAUGONDY, né à Paris le 24 août 1688, fut géographe ordinaire du roi, et mourut le 10 avril 1766. On a de lui *Abrégé des différens systèmes du monde*, 1745, in-16; *Introduction à la géographie*, par Samson, 1743, in-8°; *Géographie sacrée*, 1746, 2 vol. in-12; *Usage des globes*, 1752, in-12; *Observations sur les découvertes de l'amiral de Fuentes*, 1753, in-12; *Atlas portatif*, in-4°, et un grand atlas en 108 cartes, 1755, qui est fort estimé. Son fils, censeur royal, se distingua dans la même science.

ROBERT (NICOLAS), habile peintre d'Orléans et excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit en ce genre, pour Gaston de France, une belle suite de miniatures que l'on voit à la bibliothèque du roi, dans le cabinet des estampes. Il a travaillé aux 319 planches des plantes de l'académie des Sciences de Paris.

ROBERT (MARIE-ANNE ROUMIER, épouse de M.), née à Paris en 1705, s'est occupée de romans pendant sa vie, tels que *La Paysanne philosophe*, 1762, 4 parties; *La voix de la nature*, 1763, 5 parties; *Voyage de milord Ceton dans les sept planètes*, 1765, 7 parties; *Nicole de Beauvais*, 1767, 2 vol.; *Les Ondins*, 1768, 2 vol. in-12. On juge bien que, n'étant pas traduits de l'anglais, on ignore jusqu'à leur existence. Cette dame est morte le 12 janvier 1771.

ROBERTSON (GUILLAUME), né à Dublin le 16 octobre 1705, fit ses études à Glascow, où il eut de grands démêlés avec les membres de l'université; il entra dans les ordres à Londres, et fut nommé curé de Ravilly et de Kiltavelo en Irlande, et successivement vicaire de divers autres lieux. Enfin, étant passé en Angleterre, il y devint maître d'école de Wolverhampton, où il est mort le 20 mai 1783, d'une goutte remontée dans l'estomac. Il est auteur d'un poëme intitulé *Eleutheria*, publié en 1768; de différens ouvrages de politique publiés en 1767 et 1769.

ROBERTSON (GUILLAUME), habile théologien anglais, dont on a un bon Dictionnaire hébreu, Londres, 1680, in-4°; et un Lexicon grec, Cambridge, 1676, in-4°, qui est estimé.

ROBERVAL (GILLES PERSONNE, sieur de), célèbre mathématicien, né le 8 août 1602, à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais, devint professeur de mathématiques au collége

de Maître Gervais à Paris, et disputa ensuite la chaire de Ramus, et l'emporta. Roberval lia une étroite amitié avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans sa chaire de mathématiques au collége Royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus, fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balance, dont l'une est propre à peser l'air, et mourut dans le collége de Maître Gervais le 27 octobre 1675. Il était de l'académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont 1° un Traité de mécanique dans l'Harmonie du père Mersenne; 2° une édition d'*Aristarchus Samius*, etc.

ROBINS (Benjamin), mathématicien anglais, naquit à Bath en 1707, de parens quakers dont il ne suivit pas la secte. En 1749 il fut chargé d'aller faire des observations dans les Indes, où il arriva en 1750. La chaleur du climat lui donna une fièvre qu'on fit passer; mais il lui en resta une langueur qui l'enleva le 29 juillet 1751, à Madras. On a traduit en français ses *Principes d'artillerie* qui n'y ont pas fait autant de fortune qu'un roman. Les Français n'en doivent guère aux étrangers en fait de principes de mathématiques. Il passe pour l'auteur des *Voyages d'Anson*, qui ont paru sous le nom de Walther.

ROBINSON CRUSOÉ, personnage imaginaire, dont les aventures ont quelque fondement. Un Moskite indien, abandonné dans l'île de Jean Fernand, pendant qu'il était à la chasse, y vécut seul pendant trois ans, vers 1681, de chasse et de pêche; il se faisait des lignes, et il s'était fabriqué des hameçons, des fers de lance, un couteau avec le canon de son fusil; il faut voir comment il en vint à bout, dans le voyage de Dampierre; il s'était construit une cabane; son lit était de peaux de bêtes, ainsi que ses habits. Lorsqu'il vit le vaisseau de Dampierre, la veille du jour qu'il aborda, il tua trois chèvres, qu'il fit cuire avec des choux pour régaler ceux qu'il croyait venir exprès pour le reprendre. En 1709 on y trouva un autre homme, nommé Alexandre Selkirck, Ecossais, qui avait été maître à bord du vaisseau *les Cinq-Ports*, et que le capitaine Stralling avait abandonné sur cette île depuis quatre ans, pour un démêlé qu'il avait eu avec lui. On lui avait laissé ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine. Avec cette petite provision il pourvut à ses besoins et s'amusa; il s'était construit deux huttes; dans l'une il faisait sa cuisine, dans l'autre il dormait. Quand il n'eut plus de poudre, il prenait les chèvres à la course, ce qui l'avait rendu extrêmement agile; il montait même sur les arbres fort habilement, et cette retraite l'avait préservé de tomber entre les mains des Espagnols. C'est ce canevas qui servit à Daniel de Foé pour faire son roman de *Robinson*, traduit en français par Van-Effen, 3 vol. in-12.

ROBINSON (Anastasie), fille d'un peintre en portraits, commença à peindre en miniature; mais ses talens pour la musique la lui firent abandonner. Elle eut pour maître Bononcini, à Londres, et Rameau, à Paris. Après avoir chanté dans des concerts particuliers, elle monta sur le théâtre, et débuta dans l'opéra de *Narcisse*, de Scarlatti; elle se fit beaucoup applaudir dans l'effet de l'écho, et continua jusqu'en 1723, qu'elle se retira du théâtre pour épouser le comte de Péterborough, qui, dans un âge avancé, s'était épris des charmes de cette virtuose. Il avait 77 ans quand il la laissa veuve, en 1735. La comtesse ne mourut qu'en 1750. Elle avait formé une académie de musique dans sa maison de Parson's Green.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon, son père, 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts immenses dont son père les avait accablés. Roboam demanda trois jours pour leur faire réponse. Pendant ce temps les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais aimant mieux suivre l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avait été élevé, il menaça le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam et qui choisi-

rent pour leur roi Jéroboam. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam, auquel il n'était resté que deux tribus, fut ensuite attaqué par Sesach, roi d'Egypte, qui assiégea Jérusalem avec une puissante armée. Il était près de la prendre, lorsque Roboam eut recours à Dieu, à la persuasion du prophète Semeia. Le Seigneur, touché du repentir de ce prince, sauva la ville d'une ruine inévitable. Sesach fit la paix avec Roboam et emporta tous les trésors du temple. Roboam y mit des boucliers d'airain en la place des boucliers d'or qui en avaient été emportés. Il fortifia et fit bâtir plusieurs villes dans la tribu de Juda, et s'attira la colère de Dieu par son impiété et par ses idolâtries. Il mourut 958 avant J.-C., à 58 ans, laissant, de 18 femmes et de 60 concubines, 28 fils et 60 filles.

ROBOREUS. *Voy.* Rovère.

ROBORTELLO (François), célèbre critique du 16e siècle, natif d'Udine, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Luques, à Pise, à Venise, à Bologne et à Padoue, où il mourut le 18 mars 1567, à 51 ans. On a de lui un Traité d'histoire, 1543, in-8°, qui est peu de chose; des Commentaires sur plusieurs des poètes grecs et latins; *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus*, 1559, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages dans lesquels il fait souvent paraître une aigreur indigne d'un homme de lettres. Cette aigreur dans la dispute lui attira de la part de Baptiste Egnace un coup d'épée dont il fut dangereusement blessé.

ROBUSTI. *Voy.* Tintoret.

ROCABERTI (Jean-Thomas de), célèbre général des dominicains, et l'un des plus zélés défenseurs de l'autorité des papes, naquit vers 1624, à Péselade, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, de François Jofre, vicomte de Rocaberti, d'une maison illustre et ancienne. Etant entré jeune dans l'ordre de saint Dominique, il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand-inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi Catholique, qui le fit deux fois viceroi de Valence, et mourut le 13 juin 1699. On a de lui 1° un grand traité *De romani pontificis autoritate*, en 3 vol. in-fol., qui est estimé des ultramontains; 2° *Bibliotheca pontificia*, qui est un grand recueil de tous les traités composés par différens auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité du pape, Rome, 1700 et suivantes, en 21 vol. in-fol. Le parlement de Paris défendit le débit de cet immense recueil; 3° un traité intitulé *Aliment spirituel*, etc.

ROCCA (Ange), religieux augustin, sacristain du pape et évêque de Tagaste, mourut à Rome le 7 avril 1620, à 75 ans. Il a donné différens ouvrages imprimés à Rome, 1719, 2 vol. in-fol. On estime sa *Bibliotheca vaticana illustrata*, quoique inexacte. On a encore imprimé à Rome, en 1745, *Thesaurus pontificiarium antiquitatum necnon rituum ac ceremoniarum*, 2 vol in-fol.

ROCH (Saint), naquit à Montpellier sur la fin du 13e siècle, d'une famille noble et riche. On dit qu'ayant perdu son père et sa mère à l'âge de 20 ans, il alla à Rome en pélerinage, qu'il y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et qu'à son retour il s'arrêta à Plaisance, où cette maladie régnait alors. Saint Roch en fut frappé lui-même, et contraint de sortir de la ville pour ne pas infecter les autres. Il se retira dans une forêt, où l'on dit que le chien d'un gentilhomme voisin, nommé Gothard, lui apportait tous les jours un pain. Quelque temps après, étant guéri, il retourna à Montpellier, où il mourut le 13 août 1327. Son culte est célèbre par la dévotion des fidèles qui l'invoquent, surtout dans les maladies contagieuses.

ROCHE (Antoine-Martin), quitta les pères de l'Oratoire en 1748, pour éviter les troubles que la signature du Formulaire et l'acceptation de la bulle y causaient; il se retira chez une pauvre veuve où il mourut inconnu en 1755. Il a donné un Traité de la nature de l'âme contre les nouveaux philosophes, 1759, 2 vol. in-12.

ROCHE (Jacques Fontaine de la), mort en 1767, à 73 ans, eut depuis 1735 la principale part aux nouvelles ecclésiastiques. Il avait quitté sa cure

dans le diocèse de Tours en 1728. Il vécut toujours inconnu à Paris.

ROCHE (JEAN DE LA), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et prêcha dans les villes de province et à Paris, avec réputation. Il mourut en 1711, à 55 ans. On a de lui des Sermons de l'avent, du carême et des mystères, en 6 vol. in-12, et 2 vol. in-12 de Panégyriques : ces derniers sont les plus estimés, surtout ceux de saint Augustin et de saint Louis.

ROCHE-BLAVE (HENRI DE), habile théologien et prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffouse avec un applaudissement général dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Angleterre, et devint ministre de l'église française de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un vol. de sermons que l'on estime à cause de leur justesse et de leur solidité.

ROCHEBLOND (CHARLES HOTMAN, dit LA), auteur de la faction des Seize opposée à Henri III, et plus favorable au roi d'Espagne qu'aux Guises. Les curés de Saint-Severin et de Saint-Benoit, unis à dix docteurs, en furent les chefs. Quand une foule de fanatiques de tous états se furent joints à eux, ils en élirent seize d'entre eux, pour veiller à leurs intérêts dans les seize quartiers de Paris. Cette faction se joignit à la grande ligue ; mais elle eut toujours de petits intérêts particuliers.

ROCHECHOUARD (RENÉ DE), baron de Mortemar et de Montpipeau, seigneur de Vivonne, de Lussac, etc., chevalier des ordres du roi et l'un des plus grands capitaines du 16e siècle, était fils de François de Rochechouart, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du royaume, laquelle tire son nom de la terre de Rochechouart dans le Poitou. Il suivit son père dès l'âge de 15 ans au siége de Perpignan, où il conduisait la noblesse de Poitou. Il se trouva ensuite à la défense de Metz en 1552, et se signala en un grand nombre de siéges et de combats. Il mourut le 17 avril 1587, à 61 ans. Il avait épousé en 1570 Jeanne de Saulx, fille de Gaspard, seigneur de Tavannes, maréchal de France, dont il eut neuf enfans ; l'aîné, Gaspard de Rochechouard, marquis de Mortemar, seigneur de Vivonne, servit les rois Henri III et Henri IV, et mourut le 25 juillet 1643, à 68 ans, laissant Gabriel de Rochechouard, duc de Mortemar, pair de France, chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de sa chambre, puis gouverneur de Paris, etc., mort le 26 décembre 1675.

ROCHECHOUARD (LOUIS-VICTOR DE), duc de Mortemar et de Vivonne, prince de Tonnai-Charente, etc., gouverneur de Champagne et de Brie, maréchal de France et général des galères, était fils aîné de Gabriel de Rochechouard, dont il est parlé dans l'article précédent. Il servit de maréchal-de-champ à la prise de Gigeri en Afrique en 1664, de Douai en 1667, et au siége de Lille. Il conduisit les galères du roi au secours de Candie, fut blessé pendant la guerre de Hollande, en 1672, et devint viceroi de Messine. Enfin il fut fait maréchal de France en 1675, et mourut le 15 septembre 1688. Le duc de Vivonne dut en partie son élévation à sa sœur madame de Montespan ; mais il méritait aussi par lui-même. C'était un des plus beaux esprits de la cour. Il se plaisait à dire des bons mots, et il faisait bien des vers. Il était ami intime de Despréaux aussi bien que les marquises de Mortemar et de Thiange ses sœurs. Il le présenta au roi, et le poète ayant récité à ce prince le plus bel endroit de sa première épître, le duc de Vivonne, qui ne s'y attendait pas, prit Boileau par la gorge et lui dit par une saillie que la présence du roi ne put retenir : « Ah traître ! vous ne m'aviez pas dit cela. » C'est de lui que descendent les ducs de Mortemar.

ROCHECHOUART (MARIE-MADELEINE-GABRIELLE DE), abbesse de Fontevrault, et l'un des plus beaux esprits du 17e siècle, était fille de Gabriel de Rochechouard, duc de Mortemar, pair de France, etc. Elle avait un génie propre à toutes les sciences ; elle apprit les langues grecque, latine, italienne et espagnole, la philosophie, l'Ecriture sainte et la théologie. Elle se plaisait, surtout dans ses heures de récréation, à la lecture d'Homère et de Platon, qu'elle se rendit très-familiers. Sa science, la beauté de son génie, sa

régularité, sa vertu et sa piété lui acquirent une grande réputation dans toute la France. Elle mourut à Fontevrault le 15 août 1704, à 59 ans, laissant un grand nombre d'écrits en manuscrits.

ROCHECHOUART (Françoise-Athenaïs de), sœur de la précédente, fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Valière l'admit dans sa société, et le roi, qui ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie, devint passionnément épris de ses charmes; son humeur impérieuse et bizarre la chassa peu à peu de son cœur. Elle était retirée de la cour depuis quelques années, quand elle mourut en 1707, à 66 ans. La maison de Rochechouart a donné à la France un grand nombre d'autres personnes illustres de l'un et de l'autre sexe.

ROCHE-FLAVIN (Bernard de la), l'un des plus savans jurisconsultes et des plus grands magistrats de son siècle, naquit en 1552, à Saint-Cernin en Rouergue. Il fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Il devint ensuite premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, et fut fait conseiller d'état par le roi Henri III. Il mourut en 1627, à 76 ans. On a de lui 1° un excellent Recueil des arrêts notables du parlement de Toulouse, Toulouse, 1720, in-4°; 2° un grand Traité des parlemens, 1617, in-fol., etc., qui est curieux et estimé.

ROCHEFORT (Gui de Montlhery, comte de), fut de la première croisade en 1097. Philippe Ier le fit sénéchal en 1109, et fit épouser sa fille aînée à son fils Louis-le-Gros. Mais ce prince ayant fait casser ce mariage trois ans après sans l'avoir consommé, sous prétexte de parenté, Gui en conçut un tel dépit, qu'il déclara la guerre au roi. Il ne fut pas heureux dans cette entreprise, et mourut en 1108.

ROCHEFORT (Hugues de), dit de Cressi, du nom d'une petite ville qui était à lui, était fils du précédent. Il fut aussi sénéchal; mais c'est pour le malheur des peuples qu'il fut constitué en dignité; car l'histoire ne fait mention que de sa cruauté, de ses injustices et de ses brigandages. Son humeur remuante occasionna toutes les guerres de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre et contre les gentilshommes qui avaient des châteaux dans les environs de Paris. Ce seigneur, ayant enlevé un de ses cousins, l'étrangla dans une tour, et le jeta par la fenêtre, pour faire croire qu'il s'était tué en voulant se sauver; mais tout le monde l'en croyait coupable, malgré son désaveu. Il fallut se résoudre à se purger par le duel; il préféra d'avouer son crime et d'en demander pardon au roi; après quoi il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'ordre de Cluni.

ROCHEFORT (Gui de), seigneur de Pleuvant, et chancelier de France, descendait d'une maison originaire de Bourgogne. Il s'appliqua à l'étude des belles lettres, et se signala à la guerre et dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan. Le roi Louis XI l'attira ensuite à son service; et Charles VIII le fit chancelier de France le 9 juillet 1497. Il mourut le 15 janvier 1507. C'est lui qui fit créer, par édit du mois d'août 1497, le grand conseil. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume de Rochefort son frère, aussi chancelier de France, mort le 12 août 1492.

ROCHEFORT (Henri-Louis d'Aloigni de), après la paix des Pyrénées, passa en Hongrie avec M. de la Feuillade. A son retour, il passa par tous les grades du militaire, jusqu'à celui de maréchal de France en 1676, et mourut la même année. Il était capitaine des gardes du corps, et gouverneur de Lorraine. Son fils mourut en 1701, sans alliance; mais il eut une fille mariée d'abord au marquis de Nangis, de la maison de Brichanteau, et ensuite au comte de Blanzac, de la maison de la Rochefoucauld.

ROCHEFOUCAULD (Antoine de la), de Barbesieux, commandait à Marseille lorsque Charles V voulut l'assiéger. Il fut pourvu de la charge de général des galères en 1528, et mourut en 1537. Il descendait d'un frère du trisaïeul de François VI de la Rochefoucauld, et a laissé postérité, qui subsiste sous le nom de marquis de Langheac.

ROCHEFOUCAULD (François VI, duc de la), prince de Marsillac, che-

valier des ordres du roi, gouverneur de Poitou, et l'un des plus grands hommes et des plus beaux génies du 17e siècle, était fils de François, premier duc de la Rochefoucauld, mort le 8 février 1650, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du royaume, féconde en hommes illustres. Il se signala en diverses occasions par son courage, par sa prudence et par son esprit. Il joua un très-grand rôle dans les guerres de la Fronde, à cause de son attachement à madame deLongueville. Après les troubles, sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la France avait de plus ingénieux. Il mourut à Paris le 17 mars 1680, à 68 ans, laissant plusieurs enfans. On a de lui deux excellens ouvrages, dont l'un est un livre de Maximes, avec des notes d'Amelot de la Houssaye ou de l'abbé de la Roche, in-12, et l'autre des Mémoires de la régence de la reine Anne d'Autriche, in-12, 2 vol., Amsterdam (Trévoux), 1723. Il a travaillé à la *Princesse de Clèves*.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric de Roye de la), d'une branche descendante du bisaïeul du précédent, devint archevêque de Bourges en 1729, abbé de Cluny et cardinal en 1757. L'année suivante il fut envoyé en ambassade à Rome. Le roi lui donna en 1755 l'abbaye de Saint-Vandrille et la feuille des bénéfices. Son attention à ne choisir que des ecclésiastiques modérés pour remplir les places les plus éminentes de l'église ramena la paix dans plusieurs diocèses. Ce même esprit de modération le fit choisir pour présider aux assemblées du clergé de 1750 et 1755. En 1756 il fut fait grand aumônier, et mourut en 1757, pleuré par les malheureux dont il était le consolateur, et par les indigens dont il était le père.

ROCHEFOUCAULD (François de la), cardinal, évêque de Senlis, abbé de Sainte-Geneviève à Paris, et de Tournus, grand-aumônier de France, et commandeur des ordres du roi, était fils de Charles de la Rochefoucauld, comte de Randan, et de Fulvie Pic de la Mirandole. Il devint évêque de Clermont, puis de Senlis, et travailla avec zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, pour détruire l'hérésie, et pour mettre la réforme dans les ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît. Il se démit de l'évêché de Senlis en 1622, et mourut le 14 février 1645, à 87 ans. Il fit de grands biens aux jésuites, chez lesquels il avait étudié, et fut l'un des plus zélés défenseurs de l'infaillibilité du pape et des autres maximes ultramontaines; ce qui le rendit grand ennemi du célèbre docteur Richer. Le père de la Morinière a écrit sa vie, 1646, in-4°.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre de la), frère de ce cardinal et prieur de Saint-Martin en Vallée, donna tête baissée dans les fourberies de Marthe Brossier, prétendue possédée, ce qui fit grand bruit. Il mena sa possédée à Rome; mais le cardinal d'Ossat, averti par M. de Sillery, l'y fit mal recevoir. Il en tomba malade peu de temps après et mourut de chagrin. *Voy.* l'abrégé de Mézerai à l'an 1599.

ROCHEFOUCAULD (Jean-Louis de la), comte de Randan, frère du précédent, fut tué à Issoire en 1590, laissant Marie-Catherine de la Rochefoucauld, duchesse de Randan, dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, et gouvernante de Louis XIV pendant son bas-âge, morte en 1677, à 89 ans. Elle avait épousé le marquis de Senecey, dont elle eut une fille qui épousa le comte de Fleix. *Voy.* Foix.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas de la), marquis de Surgères, né en 1700, se fit un nom par la délicatesse de son esprit et par les agrémens de son caractère. Il avait pris le parti des armes, devint lieutenant-général, et mourut en 1760. On a de lui une petite comédie intitulée *École du monde*, l'*Abrégé de Cassandre*, 3 vol. in-12, l'*Abrégé de Pharamond*, 4 vol. in-12.

ROCHEPOT, *Voy.* Fabers.

ROCHERS (Jean-Andier des), né à Lyon, s'établit à Paris pour exercer l'art de la gravure; il eut le titre de graveur du roi, et mourut dans un âge avancé, en 1741. Son principal ouvrage est une suite de plus de 700 portraits de personnes distinguées, avec des vers au bas, faits la plupart par Gacon. L'empereur Charles VI lui fit présent d'une médaille d'or, pour quel-

ques épreuves de son portrait qu'il lui envoya.

ROCHES (Madame et Mademoiselle des), dames illustres par leurs talens, par leur goût pour les belles-lettres et par leur tendre amitié, que le sang et la vertu avaient unies, et que la mort ne put désunir, étant mortes le même jour de la peste qui ravageait Poitiers en 1587. Madame des Roches se nommait Madeleine Neveu, et fut mariée à M. Fredenois, seigneur des Roches. Catherine des Roches sa fille, connue sous le nom de Mademoiselle des Roches, se distingua, comme Madame des Roches sa mère, par son habileté dans les langues et dans les sciences, et par ses ouvrages en vers et en prose, 1679, in-4°. De Guersans, amant de mademoiselle des Roches, en a fait une partie. Les poètes de leur temps font d'elles un grand éloge, et ont beaucoup célébré une puce qu'Etienne Pasquier aperçut sur le sein de mademoiselle des Roches.

ROCHESTER. *Voy.* WILMOT et ATTERBURY.

ROCHOIS (MATHILDE DE), célèbre actrice de l'Opéra, née à Caen, passe pour avoir excellé dans l'art de la déclamation. Elle avait environ 48 ans, lorsque, voyant sa voix s'affaiblir par les grands efforts qu'elle avait faits en 1697, en chantant dans l'opéra d'Armide, elle demanda sa retraite; elle est morte en 1728. Lully, qui connaissait son mérite, la consultait sur ses compositions; elle lui en faisait connaître l'effet, et il a dû à ses talens la réussite de quelques-uns de ses opéras.

RODERIC, évêque de Zamora. *Voy.* SANCIO.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius. *Voy.* CLÉOPATRE.

Il y a eu d'autres princesses de ce nom.

RODOLPHE Ier (DE HASPOURG), empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, était fils d'Albert, comte d'Haspourg, château situé entre Bâle et Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, et ne voulut point aller à Rome pour se faire couronner, disant « qu'aucun de ses prédécesseurs n'en était jamais revenu qu'avec perte ou de ses droits ou de son autorité. » Il vainquit Ottocare, roi de Bohème, et fit un traité, en 1278, avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea de conserver les biens et les priviléges de l'Église romaine. Rodolphe donna, en 1282, à Albert son fils, le pays d'Autriche, qu'il avait pris sur Ottocare. Prévoyant trop de difficultés à s'emparer de l'Italie, il rendit la liberté à différentes villes; Florence paya 40 mille ducats, Lucques 12 mille, Gènes et Bologne 6 mille. Il mourut à Germesheim, sur le chemin d'Erford à Spire, le 30 septembre 1291, à 73 ans. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, naquit à Vienne le 18 juillet 1552. Il devint roi de Hongrie et de Bohème, fut ensuite élu roi des Romains, et succéda à l'empereur son père, le 12 octobre 1576. Ses occupations se bornaient à la chimie, à l'astronomie et à bien manier un cheval; quand on voulait le voir il fallait se déguiser en palefrenier et l'attendre dans son écurie, autrement il ne se laissait approcher de personne. Sous un tel maître les finances étaient si mal administrées que l'on fut obligé de faire une collecte d'aumônes pour s'opposer aux Turcs qui s'étaient emparés de la Hongrie. Le duc de Mercœur rétablit un peu les affaires; mais son frère Mathias lui donna d'autres chagrins. Il fut obligé de lui céder la Hongrie et la Bohème, et mourut le 20 janvier 1612, à 60 ans, sans avoir été marié.

RODOLPHE, comte de Reinfelden, duc de Souabe, avait épousé Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV. Il ne laissa pas d'entrer dans le parti soutenu par Grégoire VII, contraire à son beau-frère; il fut même proclamé anti-César en 1077; mais il périt en 1080, à la bataille de Wolcksheim, et fut inhumé à Mersbourg. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Bertholde, duc de Zéringhen.

RODON ou DÉRODON (DAVID DE), fameux calviniste du 17e siècle, était du Dauphiné. Il enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nimes, et fut un des plus subtils logiciens et métaphysiciens de son temps. Il fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. On a de

lui 1° un livre fort rare intitulé *De Supposito*, Francfort, ou plutôt en France, 1645, in-8°, Genève, 1662, in-4°, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en Jésus-Christ. Il avait déjà puplié l'*Imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8°, plus rare que le précédent; 2° un traité de controverse intitulé *Le Tombeau de la messe*, Francfort, 1665, in-8°. C'est ce traité qui le fit bannir; 3° *La messe trouvée dans l'Ecriture*, 1647, in-8°; 4° *Dispute de la messe*, Genève, 1662, in-8°; 5° *De Libertate et atomis*, Nemausii, 1662, in-8°. Il avait des sentimens fort singuliers, et soutenait que la conservation des créatures n'est pas une création continuelle. On a encore de lui d'autres ouvrages réimprimés à Genève, 1668, 2 vol. in-4°.

RODRIGUEZ (Alfonse), célèbre jésuite, natif de Valladolid, enseigna long-temps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monteroi en Galice. Il mourut saintement à Séville le 21 février 1616, à 90 ans. On a de lui un excellent ouvrage des exercices de la perfection et des vertus chrétiennes, dont l'abbé Regnier Desmarais à donné une belle traduction française, 3 vol. in-4°, 6 in-12, ou 4 in-8°. L'abbé Tricalet en a donné un abrégé, 2 vol. in-12. MM. de Port-Royal en avaient donné une traduction en 2 vol. in-4°.

RODRIGUEZ (Simon), célèbre jésuite portugais, natif de Voussella, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coimbre. Il devint précepteur de dom Juan, alla prêcher au Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne le 15 juillet 1579.

RODRIGUEZ (Emmanuel), savant religieux franciscain, natif d'Estremos en Portugal, passa pour habile théologien et pour un bon canoniste. Il mourut à Salamanque le 25 février 1619, à 68 ans. On a de lui une Somme des cas de conscience, Salamanque, 1595, 2 tom. in-4°; un recueil des priviléges de réguliers, Anvers, 1623, in-fol.; des questions régulières et canoniques, 1609, 4 tom. in-fol., et plusieurs autres ouvrages.

ROÉ (Thomas), né à Low-Leyton en Essex, vers 1580, fut admis au collége de la Madeleine à Oxford en 1593. Jacques Ier l'envoya en ambassade auprès du grand Mogol en 1614, et à Constantinople en 1620. Il rendit de grands services aux marchands anglais auprès de ces puissances. A son retour il publia la Relation de la mort du sultan Osman, Londres, 1622, in-4°. Ses Négociations à la Porte ne furent publiées qu'en 1740, in-fol. Roé rapporta de ses voyages des manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque de Bodley, excepté un manuscrit grec de la Bible, écrit par le patriarche Cyrille, qu'il donna à Charles Ier, et que Grabe a publié. Cet habile négociateur fut ensuite envoyé pour médiateur de la paix entre la Suède et la Pologne, et il persuada à Gustave-Adolphe de venir en Allemagne au secours des protestans; ce que ce prince exécuta en 1630. En 1640 il fut député au parlement par l'université d'Oxford, et mourut en novembre 1644.

ROELAS (Paul de las), d'origine flamande, était né à Séville; il eut le Titien pour maître dans l'art de la peinture. On estime la correction de son dessein, son coloris, son intelligence dans la composition, la perspective et l'anatomie. Il mourut à Séville en 1620, à 60 ans. C'est dans les églises de cette ville qu'on voit beaucoup de ses tableaux.

ROELL (Hermand-Alexandre), né en 1653, dans la terre de Doelberg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, se rendit habile dans la philosophie, dans la théologie et dans les langues savantes. Il devint, en 1704, professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam le 12 juillet 1718, à 66 ans. On a de lui un bon Discours et de savantes Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées, en latin, Franeker, 1700, in-8°; des Thèses, 1689, in-8°, et plusieurs autres ouvrages estimés.

ROEMER (Olaus), né à Arhus dans le Jutland le 25 septembre 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. M. Picart, de l'académie des Sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671, par Louis XIV, pour faire des observations

dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune Roëmer, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques à M. le dauphin, et lui donna une pension. Il fut associé à l'académie des Sciences en 1670, et travailla, pendant dix ans qu'il demeura à Paris, aux observations astronomiques, avec MM. Picart et Cassini. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, professeur d'astronomie avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer fut fait ensuite conseiller de la chancellerie et assesseur du tribunal suprême de la justice. Enfin il devint bourguemestre de Copenhague et conseiller d'état sous le roi Frédéric IV. Il mourut le 19 septembre 1710. Pierre Horrebow son disciple et professeur d'astronomie à Copenhague, y fit imprimer en 1725, in-4°, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer, du même, sous le titre de *Basis astronomiæ*.

ROGAT, évêque donatiste d'Afrique, vers 372, se fit un parti mitoyen autant opposé aux catholiques qu'aux donatistes. Il est accusé d'avoir suivi les sentimens de Donat de Carthage, sur l'inégalité des trois personnes; ses sectateurs furent appelés rogatistes.

ROGER (Joseph-Louis), médecin de l'académie de Montpellier, né à Strasbourg, est mort en 1761. Il est auteur de thèses intéressantes: *De vi soni et musices in corpus humanum*, 1758, in-8°; *De perpetuâ fibrarum muscularium palpitatione, novum phenomenon in corpore humano detectum*.

ROGERS (Christophe), de la société Royale et de celle des Antiquaires de Londres, commis des certificats de la douane de Londres, mourut le 2 janvier 1784. Il a publié une collection de 112 planches, imitant le dessin, d'après les tableaux qui sont dans le cabinet de Sa Majesté, avec la Vie des peintres, 1778, 2 vol. in-fol., papier impérial.

ROGERS (Jean), théologien anglais, né en 1679, à Ensham, dans le comté d'Oxford, fit ses études à Oxford. Étant devenu vicaire de Wrington, il se maria et passa successivement par différentes places ecclésiastiques; le Discours qu'il fit imprimer en 1719, in-8°, sur l'Église visible et invisible de Jésus-Christ, lui donna beaucoup de considération, qui augmenta par deux volumes de Sermons qu'il publia en 1727, sur la nécessité de la révélation contre Collins. Il mourut le 1er mai 1729, et fut enterré dans la paroisse d'Ensham. Depuis sa mort on a publié plusieurs volumes de ses Sermons, un Traité contre le retour à l'église de Rome, et une exhortation à la conformité, adressée aux non-conformistes.

ROGGERS (Wood), fut choisi pour commander un armement que quelques Anglais formèrent pour aller faire des prises dans la mer du Sud. Il partit de Bristol le 2 août 1708, fit plusieurs prises sur les Espagnols, et se rendit aux îles des Larrons, où il était le 11 mars 1710. Il revint aux Dunes d'Angleterre le 1er octobre 1711. Son voyage est traduit en français, et imprimé à Amsterdam, 1725, 3 vol. in-12.

ROHAN (Pierre de), chevalier, seigneur de Gié, etc., et maréchal de France, plus connu sous le nom de maréchal de Gié, était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI le fit maréchal de France en 1475. Il gouverna l'état, avec trois autres seigneurs, pendant la maladie de ce prince à Chinon, se signala en diverses occasions importantes, et commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue en 1495. Louis XII le fit ensuite chef de son conseil, lieutenant-général en Bretagne, et général de ses armées en Italie. Mais depuis, ayant déplu à la reine Anne de Bretagne, pour avoir fait arrêter ses équipages qu'elle envoyait en Bretagne pendant une maladie du roi, il fut disgracié, et mourut à Paris le 22 avril 1513.

ROHAN (Anne et Catherine de). *Voy.* Parthenay.

ROHAN (Henri, duc de), pair de France, prince de Léon, colonel général des Suisses et Grisons, et l'un des plus grands hommes et des plus beaux

génies de son siècle, naquit au château de Blein en Bretagne le 21 août 1579. Il se signala dès l'âge de 16 ans au siége d'Amiens, sous les yeux de Henri IV, et après la mort de ce grand prince, dont il était tendrement aimé, il devint chef des calvinistes en France, auxquels il rendit les plus grands services, à la tête des armées et dans les négociations. Il fit la guerre avec succès en Hollande, en Allemagne, en Italie et en France. Il soutint en faveur des protestans trois guerres contre Louis XIII. La dernière finit à l'avantage des catholiques, par la prise de La Rochelle. Malgré la consternation que la prise de cette place jeta dans le parti protestant, le duc de Rohan se soutint par les ressources de son génie, et ne se soumit qu'à des conditions avantageuses qui leur furent accordées par la paix de 1629. Les guerres civiles de la religion ayant été ainsi terminées, il rentra dans les bonnes grâces de Louis XIII; mais ne voulant pas vivre à la cour, il se retira à Venise, et cette république le choisit pour son généralissime, après la malheureuse journée de Valeggio contre les impériaux. Le traité de Querasque conclu le 19 juin 1631, rendit ses dispositions inutiles. Le roi l'envoya en qualité d'ambassadeur extraordinaire chez les Grisons, pour les aider à faire rentrer sous leur obéissance la Valteline et les comtés de Bormio et de Chiavènes, dont les Espagnols et les impériaux soutenaient la révolte. Les Grisons le déclarèrent aussitôt leur général. Louis XIII confirma ce choix, et le nomma en 1632 ambassadeur extraordinaire auprès de tout le corps helvétique. Mais au commencement de 1633 il lui donna ordre de retourner à Venise, où ayant demeuré quelques mois, il fut renvoyé chez les Grisons. Il se saisit en 1635 des passages de la Valteline, s'empara de Bormio, de Chiavènes et de la Rive, et défit les Allemands et les Espagnols. Quelque temps après, les Grisons s'étant soulevés parce que la France ne se pressait pas de retirer ses troupes, le duc de Rohan fit avec eux, le 26 mars 1637, un nouveau traité dont la cour ne fut pas contente, ce qui l'obligea de se retirer à Genève en 1637 pour éviter le ressentiment du cardinal de Richelieu; et il en partit au mois de janvier de l'année suivante, et alla joindre le duc de Saxe-Weimar son ami, qui était prêt à combattre les impériaux près de Rhinfeld; le duc de Rohan se mit à la tête du régiment de Nassau, enfonça les ennemis, fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures le 13 avril suivant, à 59 ans. On a de lui 1° des Mémoires, dont les plus amples éditions sont en 2 vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629; 2° un livre intitulé *Les Intérêts des princes*, in-12; 3° *Le parfait capitaine*, ou l'abrégé des guerres des commentaires de César, in-12; 4° les Mémoires et les Lettres de ce grand général sur la guerre de la Valteline, 1758, en 3 vol. in-12. Le premier volume contient les mémoires, et les deux autres les pièces justificatives, dont la plupart n'avaient pas encore été imprimées. On apprend dans la préface cette anecdote, que le duc de Rohan étant à Venise, il lui fut proposé qu'en donnant deux cent mille écus à la Porte, et en payant un tribut annuel de vingt mille écus, le grand seigneur lui vendrait le royaume de Chypre et lui en donnerait l'investiture. Le duc de Rohan, qui était protestant, avait dessein d'acheter cette île pour y introduire des familles protestantes de France et d'Allemagne. Il négocia habilement cette affaire à la Porte par le moyen du patriarche Cyrille, avec lequel il avait de grandes correspondances; mais la mort de ce patriarche et d'autres accidens imprévus la firent manquer. On tire cette anecdote des mémoires de la duchesse de Rohan, Marguerite de Béthune, fille du grand Sully, mariée à Paris avec Henri de Rohan le 7 février 1605. Elle était protestante, et se rendit célèbre par son courage. Elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines en 1625, vécut en grande union avec le duc son époux, et mourut à Paris le 22 octobre 1660. Tous les ouvrages de Henri de Rohan sont excellens et très-propres à former de bons militaires. Il écrit en grand général et en habile politique. Ses lettres sont très-instructives sur la guerre des montagnes. Il marcha sur les traces de Sertorius, qu'il avait apprises dans Plutarque; et M. de Catinat marcha sur les siennes. Le duc de Rohan joi

gnait à tant de rares qualités beaucoup de douceur dans le caractère, des manières affables et gracieuses, une générosité qui a peu d'exemples. On ne remarquait en lui ni ambition, ni hauteur, ni vue d'intérêt; il avait coutume de dire « que la gloire et l'amour du bien public ne campent jamais où l'intérêt particulier commande. » Nous avons deux bonnes Vies de ce grand homme; l'une de Fauvelet du Toc, imprimée à Paris en 1666, in-12, l'autre de l'abbé Perau, Paris, 1757, 2 vol. in-12. M. de Voltaire a fait les vers suivans, pour être mis au bas du portrait de Henri, duc de Rohan, qui est à la tête de ses Mémoires sur la guerre de la Valteline :

Avec tous les talens le ciel l'avait fait naître,
Il agit en héros, en sage il écrivit,
Il fut même grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise et frère du précédent, seconda vigoureusement ses entreprises pendant les guerres de la religion. Il avait appris le métier des armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau. Il se rendit maître du bas Poitou en 1622, et alla quelque temps après en Angleterre pour solliciter des secours en faveur des Rochellois. Il se saisit de l'île de Rhé en 1625, et désola ensuite toute la côte, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à l'embouchure de la Garonne, par la prise de plusieurs vaisseaux marchands. Quelque temps après on le chassa de l'île de Rhé, puis de celle d'Oleron, et on le contraignit de se retirer en Angleterre. Il y négocia vivement le secours qu'on envoya aux Rochellois; mais la ville ayant été prise nonobstant ce secours, il ne voulut point revenir en France, et mourut en Angleterre en 1640, sans laisser de postérité. Il n'avait ni la bravoure ni la probité de son frère.

ROHAN (Marie-Eléonore de), fille d'Hercule de Rohan-Guemenée, duc de Montbazon, s'est rendue célèbre par sa vertu et par ses écrits. Ayant pris l'habit de religieuse de l'ordre de saint Benoît dans le couvent de Montargis, elle y fit profession le 12 avril 1646. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de celle de Malnoue près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, rue de Chassemidi, à Paris, ayant pris en 1669 l'office et la règle de saint Benoît, madame de Rohan se chargea encore de la conduite de cette maison, y donna de très-belles constitutions, qu'elle avait dressées elle-même, et qui sont un excellent commentaire de la règle de Saint-Benoit. Elle mourut dans ce couvent de Chassemidi le 8 avril 1681, dans sa 53e année. L'abbé Anselme prononça son oraison funèbre, qui a été imprimée. Les ouvrages de cette illustre abbesse sont 1° *La Morale du sage*, in-12 : c'est une belle paraphase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse ; 2° *Paraphrase des psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; 3° plusieurs belles Exhortations aux vêtures ou aux professions des filles qu'elle recevoit; 4° des Portraits écrits avec beaucoup d'agrément et de délicatesse.

ROHAN (Armand Gaston de), né le 14 juin 1674, fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne, et devint évêque de Strasbourg, abbé de Monstier, de Foigni, de la Chaise-Dieu et de Saint-Wast d'Arras, l'un des quarante de l'académie Française et honoraire de celles des Sciences et des Inscriptions, cardinal le 8 mai 1712, grand-aumônier de France le 10 juin 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, fit paraître beaucoup de zèle pour la bulle *Unigenitus*, vécut avec beaucoup de splendeur et de magnificence, et se distingua par la douceur de son caractère, par son affabilité et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. Il mourut à Paris le 19 juillet 1749. On a de lui des Lettres, des Mandemens, des instructions pastorales, et le Rituel de Strasbourg.

ROHAN (Armand de), neveu du précédent, né le 1er décembre 1717, connu sous le nom d'abbé de Ventadour et de cardinal de Soubise, fut prieur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris à laquelle il fit révoquer l'appel de la bulle *Unigenitus*, docteur de la maison et société

de Sorbonne, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne le 28 juillet 1756.

ROHAN (Louis, chevalier de), fils du duc de Montbason, fut exilé parce que Louis XIV le soupçonnait d'entraîner dans la débauche son frère le duc d'Orléans. Le chevalier, soit pour se venger, soit pour se procurer de l'argent, se proposa de livrer au comte de Monterey Honfleur, le Havre et quelques autres places de Normandie. Il s'associa la Truaumont, fils d'un auditeur des comptes de Rouen, le chevalier de Préau son neveu, Louise de Belleau, fille d'un seigneur de Villars, Boudeville et Vanden-Ende, maître d'école. La conspiration fut découverte. La Truaumont se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter; les autres furent décapités en 1674; Vanden-Ende fut pendu.

ROHAN (Charles de), prince de Soubise, descendait du second fils d'Hercule de Rohan, duc de Montbason; il naquit le 16 juillet 1715, fut capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde, le 6 juillet 1734, servit dans les campagnes de Flandre en 1744, et années suivantes. Il avait été créé maréchal-de-camp le 14 mai 1743, lieutenant-général le 1er janvier 1748, maréchal de France le 19 octobre 1758. Tout le monde sait que, s'étant avancé à la tête des Français jusqu'à Rosback, le roi de Prusse remporta sur lui, le 5 novembre 1757, une victoire complète, et fit rompre la capitulation de Closter Séven. Sans doute que le malheur de cette journée ne put lui être attribué, puisqu'il continua de commander l'armée dans la Hesse, d'où il ne revint qu'en 1759. Il fut depuis ministre d'état, et mourut le 4 juillet 1787.

ROHAULT (Jacques), très-célèbre philosophe cartésien, né en 1620, était fils d'un marchand d'Amiens. Il se rendit très-habile dans les mathématiques, et vint enseigner à Paris, où il se fit connaître de M. Clerselier, avocat, qui lui donna sa fille en mariage. Rohault enseigna aussi la philosophie à Paris avec une réputation extraordinaire. Il y perfectionna tous les arts, et donna aux ouvriers et aux artistes des leçons excellentes pour les mettre en état de pousser les arts à un plus grand degré de perfection. Il mourut à Paris en 1674, à 55 ans. On a de lui 1° un excellent traité de physique, in-4°, ou 2 vol. in-12; 2° des élémens de mathématiques; 3° un traité de mécanique, qui est très-curieux, etc., compris en 2 vol. in-12, sous le titre d'œuvres posthumes.

ROLDAN (Louise), née à Séville, d'un sculpteur, apprit cet art de son père, et mourut en 1704, âgée de 50 ans, à Madrid. On estime beaucoup un crucifix et une vierge de douleur, de grandeur naturelle, qu'elle a sculptée pour un monastère de religieuses, nommé Jésus de Nazareth, qui est dans une petite ville de la Manche, nommée Sisanté, jointe à Saint-Clément.

ROLFINCK (Guerner), médecin allemand, natif de Hambourg, mourut à Iène en 1673, à 74 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres, *Dissertationes anatomicæ*, in-4°, que les nouvelles découvertes ont fait oublier. Ses Dissertations chimiques, qui ont paru à Iène en 1679, in-4°, sont à peu près dans le même cas; mais ce qu'il a écrit sur les maladies particulières peut avoir encore quelque utilité.

ROLLE (Michel), né à Ambert, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1719, à 67 ans. Il a donné un Traité d'algèbre, 1690, in-4°, et une Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre, en 1699.

ROLLENHAGUEN, célèbre poète allemand, né le 22 avril 1542, est auteur d'un poëme épique intitulé *Froschmausler*, dans le goût de la Batrachomyomachie d'Homère. Ce poëme est fort estimé des Allemands pour sa morale. On a encore de lui des comédies, des tragédies et d'autres poésies. Il mourut le 18 mai 1609, à 67 ans.

ROLLI (Paul), savant italien établi à Londres dans le 18e siècle, fut de la société Royale: il a donné une traduction d'Anacréon en vers italiens, Londres, 1739, in-8°; du Paradis perdu de Milton, 1735, in-fol. Il a fait aussi des Poésies italiennes, 1735, in-8°;

et il a donné une bonne édition du Décaméron, 1725, in-4° et in-fol., et d'autres auteurs italiens.

ROLLIN (Charles), naquit à Paris le 30 janvier 1661, d'un père qui était coutelier. Il fit ses études au collége du Plessis, et s'acquit l'estime de M. Gobinet, principal de ce collége, qui eut pour lui une affection singulière. Il devint ensuite professeur de seconde, puis de rhétorique au même collége, et succéda à Hersan son maitre dans la chaire d'éloquence au collége Royal en 1688. Il fut fait recteur de l'université en 1694, et coadjuteur du collége de Beauvais en 1708. Il mourut à Paris le 14 septembre 1741, à 80 ans. Il avait été reçu de l'académie des Inscriptions en 1701. Ses principaux ouvrages sont 1° un excellent *Traité des études* en 4 vol. in-12; 2° *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens*, etc., 13 vol. in-12, ouvrage qui a eu le plus grand succès; 3° *Histoire romaine depuis sa fondation*, etc. M. Crevier son disciple, et professeur de rhétorique au collége de Beauvais, a continué ce dernier ouvrage depuis le 9e vol. inclusivement jusqu'au 16e, et a donné l'*Histoire des empereurs* jusqu'à Constantin, en 12 vol. in-12. Le tout a été imprimé in-4°; le *Traité des études*, 2 vol.; l'*Histoire ancienne*, 6 vol.; l'*Histoire romaine*, 8 vol.; l'*Histoire des empereurs*, 6 vol. On est surpris que M. Rollin ait si bien écrit en français, lui qui depuis son enfance s'était livré au grec et au latin; mais il avait soin, avant que de faire imprimer ses ouvrages, de les communiquer à M. l'abbé d'Asfeld et à d'autres bons connaisseurs, qui prenaient plaisir à les limer et à les corriger. Il essuya quelques disgrâces à cause de sa vivacité contre la bulle *Unigenitus*. M. Rollin était aussi excellent citoyen que bon écrivain. Il formait ses disciples à la vertu, à l'amour de la religion et de la patrie. Personne n'était plus propre que lui à leur inspirer le goût de l'étude et du travail. Au bas de son portrait commencé par Desrochers, et fini par Petit, on lit les quatre vers suivans :

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnaît l'image;
Mais, crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connaître son cœur et pour former le tien.

Ses œuvres posthumes ont 2 volumes in-12.

ROLLON. *Voyez* Robert Ier, duc de Normandie.

ROLLWINCK (Wernerus de Laet), chartreux de Cologne, mort en 1502, à 77 ans, et 55 de profession, est auteur de *Chronica, sive fasciculus temporum*, Lovanii, 1476, in-fol., rare.

ROLT (Richard), un des entrepreneurs du théâtre anglais, mort en 1773, est auteur de plusieurs opéras-ballets.

ROMAGNESI, fils de Cinthio, comédien italien, et comédien lui-même, mourut en 1742. Il excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. On a imprimé ses meilleures pièces, 1774, 2 vol in-8°. Les autres se trouvent dans le nouveau théâtre italien.

ROMAIN (Saint), célèbre archevêque de Rouen, issu de la race des rois de France, fut nommé à cet archevêché du temps de Clotaire II en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent une grande considération. On dit que par le signe de la croix il dompta un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux aux environs de Rouen; et que c'est en mémoire de cette action miraculeuse que le roi donna pouvoir à l'église de Rouen de délivrer tous les ans un criminel; ce qui s'observa long-temps. Saint Romain mourut le 23 octobre 639.

ROMAIN, succéda au pape Etienne VI, au mois d'octobre 897. On dit qu'il cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose. Il mourut vers la fin de janvier 898. On a de lui une Lettre.

ROMAIN (Jules), l'un des plus excellens peintres du 16e siècle, né à Rome en 1492, fut disciple de Raphaël, qui avait tant d'amitié pour lui, qu'il l'institua son héritier avec Jean-François Penni. Jules Romain était aussi très-habile dans l'architecture. Il fut employé par le cardinal de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, et alla ensuite à Mantoue, où Frédéric de Gonzague, marquis de cette ville, l'avait attiré. Il évita par là le juste châtiment qu'il n'aurait pas manqué de subir à Rome, pour avoir fait les dessins de 20 estampes très-dissolues, gravées par Marc Antoine, et auxquelles l'Aretin ajouta autant de son-

nets. Jules Romain puisa dans Homère et dans Virgile. Il y a du feu dans ses compositions, mais il manque de l'agréable dans l'imitation de la belle nature. Il embellit la ville de Mantoue d'ouvrages de peinture et d'architecture, et y mourut en 1546, à 54 ans, fort regretté du marquis, qui avait pour lui une extrême amitié. Son nom de famille était Giulio Pippi. Les plus distingués de ses disciples furent le Primatice, qui vint en France, et un Mantouan nommé Rinaldi, qui mourut jeune.

ROMAIN (Le Frère). *Voyez* François Romain.

ROMAIN DE HOOGE, dessinateur et graveur hollandais On a de lui un grand nombre d'estampes : celles de la Bible avec des explications hollandaises, 1721; celles des hiéroglyphes des Egyptiens, Amsterdam, 1735, petit in-fol.; celles des Contes de La Fontaine, 1685, 2 vol. in-8°; de Bocace, 1695, 2 vol. in-8°; de la reine de Navarre, 1698, 2 vol. in-8°; des Cent Nouvelles, 1701, 2 vol. in-8° (quand les figures sont détachées de l'impression, elles sont plus estimées); les figures de l'Histoire du Vieux et Nouveau Testament de Basnage, 1704, in-fol.; celles de l'Académie de l'art de la lutte, 1674, en hollandais, 1712, in-4°, en français, etc.

ROMANELLI (Jean-François), habile peintre, naquit à Viterbe en 1617. Il fut élève de Pierre de Cortone, fut prince de l'académie de Saint-Luc à Rome, et vint ensuite en France avec le cardinal Barberin. Le roi le combla d'honneurs et de bienfaits, et prenait plaisir, avec toute sa cour, à le voir peindre et à l'entendre parler. Romanelli mourut à Viterbe en 1662, à la fleur de son âge. Il était grand dessinateur et bon coloriste; ses airs de tête sont gracieux; il ne manque que du feu dans ses compositions.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né à Anvers en 1597, avait du génie et du talent, et fut très-jaloux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote, auquel il opposa toujours ses ouvrages; mais il lui était de beaucoup inférieur, et mourut à Anvers en 1637. Après avoir représenté des sujets graves et majestueux, il s'amusait à peindre des charlatans, des cabarets, des musiciens.

ROME, fondée par son premier roi

* Romulus.	en	753
* Numa Pompilius.		715
* Tullus Hostilius.		672
* Ancus-Martius.		640
* Tarquin l'Ancien.		616
* Servius Tullius.		578
* Tarquin-le-Superbe.		534

Les Romains le détrônèrent en 509, abolirent la royauté, et y suppléèrent par deux consuls, qu'on nommait chaque année. Dans des occasions critiques, on élisait des dictateurs, qui avaient un pouvoir absolu jusqu'à leur abdication. L'autorité des consuls s'évanouit sous les empereurs. *Voyez* Empereurs. *Voyez* Tite-Live, Rollin, Laurent Echard.

ROMILLON (Elisabeth), de Lille au comtat Vénaissin, établit, de concert avec sa fille, les religieuses du tiers-ordre de Saint-François, dites de Sainte-Elisabeth. Elle mourut en 1619. Sa fille mourut dans le couvent de Paris en 1645.

ROMUALD (Saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, d'une famille ducale. Ayant embrassé la vie monastique pour faire pénitence de ses péchés, il se mit sous la conduite d'un ermite nommé Marin, qui demeurait près de Venise. Ce solitaire était peu propre à conduire les autres. Il récitait tous les jours le psautier, avec Romuald, lequel ne sachant pas lire, Marin lui donnait sans cesse des coup. de baguette sur la tête du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir longtemps souffert, lui dit enfin : « Mon maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit, car je n'entends presque plus de l'oreille gauche. » Marin, admirant sa patience, le traita ensuite avec moins de rigueur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Évangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, en 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane, dans les vallées de l'Apennin. C'est de là que son ordre a pris le nom de Camaldule. Il mourut près de Val-de-Castro en 1027, à 75 ans.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille Rhéa Sylvia fut mise au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir de la posterité; mais dans la suite elle prétendit être enceinte du dieu Mars, et accoucha de deux jumeaux. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les fit élever par sa femme Laurentia, que l'on appelait Louve, à cause de ses débauches; c'est ce qui donna lieu à la fable que ces deux enfans avaient été allaités par une louve. Rémus et Romulus, étant devenus grands, rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers 752 avant J.-C. Il y donna un asile assuré aux étrangers; et comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra une grande solennité, pendant laquelle il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit de bonnes lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort, vers 715 avant J.-C. C'est lui qui donna le nom à la ville de Rome et aux Romains. On dit qu'après sa mort un certain Proculus témoigna, en présence du sénat, qu'il l'avait vu avec un air et une majesté toute divine, et qu'il lui avait annoncé la future grandeur de Rome, dont il serait le protecteur. Sur ce témoignage, on décerna à Romulus des honneurs divins, et on lui offrit tous les ans des sacrifices. Voilà ce que les historiens racontent communément de Romulus; mais Jacques Gronovius publia en 1684 une Dissertation dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance et son éducation, aussi bien que l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé Dioclès. Il soutient en même temps que Romulus n'était point né en Italie, mais en Syrie. Saumaise, au contraire, pense qu'il était Grec. *Voyez* QUIRINUS.

RONDEL (JACQUES DU), habile philologue, et littérateur français, était protestant, et enseigna long-temps les belles-lettres à Sedan; mais l'académie de cette ville ayant été cassée en 1681, il se retira à Mastricht, où il fut professeur en belles-lettres, et où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12, qui lui a fait beaucoup d'honneur; un Discours sur le chapitre de Théophraste, qui traite de la superstition, Amsterdam, 1685, in-12, et plusieurs autres petits traités. C'est à lui que Bayle a adressé la préface de son projet de dictionnaire.

RONDELET (GUILLAUME), célèbre professeur de médecine à Montpellier, naquit en cette ville le 27 septembre 1507. Après avoir exercé la médecine en diverses petites villes, il vint à Paris, où il apprit le grec. Dans la suite, il retourna à Montpellier, et y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi fit bâtir le théâtre anatomique de Montpellier. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans; opération qui le fit passer pour un père barbare et dénaturé. Il mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, le 18 juillet 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui un grand Traité des poissons, en latin, 1554, 2 tom. in-fol, et 1558, in-fol., en français; et plusieurs autres ouvrages de médecine, Genève, 1628, in-8°, qui ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. On trouve la vie de Rondelet dans les œuvres de Joubert.

RONDET (LAURENT-ETIENNE), né à Paris le 6 mai 1717, s'est occupé toute sa vie à donner de bonnes éditions de différens livres et à dresser des tables des matières de l'Histoire ecclésiastique, de Fleury, de la Bibliothèque de la France, du père Le Long, de l'Histoire des auteurs ecclésiastiques de D. Cellier, etc. L'édition qui lui a fait le plus d'honneur est celle de la

Bible, connue sous le nom de l'abbé de Vence. 17 vol. in-4°, dans laquelle il y a plusieurs Dissertations de sa façon. Il a fait imprimer séparément une petite Dissertation sur l'Apocalypse, et une Dissertation sur le rappel des juifs, 2 vol. in-12. M. Rondet est encore auteur d'un Précis de la vie de M. Besongne. Il est mort à Paris le 1er avril 1785, et a été enterré le 3, à Saint-Jacques-du-haut-Pas.

RONSARD (Pierre de), prince des poètes français du 16e siècle, naquit au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, le 11 septembre 1524, d'une famille noble et ancienne, originaire de Hongrie. Il fut élevé à Paris, au collége de Navarre, d'où étant sorti à cause de son dégoût pour l'étude, il devint page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, marié à Madeleine de France. Ronsard demeura en Ecosse auprès de ce prince plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans en diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire; et ce savant lui ayant inspiré, dans ses conversations, du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Dorat, avec Jean-Antoine Baïf, fils de Lazare. On dit que Ronsard étudiait jusqu'à deux heures après minuit, et qu'en se couchant il réveillait Baïf qui prenait sa place. Il se livra tout entier à la poésie, et s'y acquit une réputation extraordinaire. Les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III eurent pour lui une estime particulière, et le comblèrent de bienfaits. Charles IX surtout, qui aimait la poésie, prenait un plaisir extrême à s'entretenir avec Ronsard, et à lui écrire en vers. Il mourut à Saint-Côme-les-Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 décembre 1585, à 61 ans. On a de lui un poëme intitulé *La Franciade*, des Odes, des Sonnets, et plusieurs autres pièces, que la trop grande affectation d'y fourrer de l'érudition grecque et de la fable ancienne a rendues dures et obscures. Claude Binet a écrit sa vie; et du Perron, qui fut depuis cardinal, prononça son oraison funèbre. Il y a une édition de ses poésies, Paris, 1604, 10 vol. in-12. *Voy.* Boileau.

ROOKE (Georges), habile officier de marine, né dans le comté de Kent, en 1650, se distingua surtout à la prise de Gibraltar, au combat de la Hogue, et à la glorieuse action de Vigo. Il est mort le 24 janvier 1709, et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry, où on lui a élevé un monument.

ROOME (Edouard), solliciteur de la trésorerie à Londres, y est mort le 18 octobre 1728. Il est auteur d'une pièce intitulée *La bande joyeuse*, qui a eu beaucoup de succès, et de satires contre Pope, qui lui ont valu une place dans la Dunciade.

ROORE (Jacques), peintre d'Anvers, mort en 1747, à 61 ans, a travaillé beaucoup pour l'Allemagne; le plafond de la trésorerie de l'hôtel-de-ville d'Anvers, un autre qu'on voit à Louvain, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il n'avait jamais été à Rome, mais il consultait la nature.

ROOS (Jean-Henri), peintre et graveur, né à Otterberg, dans le bas Palatinat, en 1631, a gagné beaucoup d'argent en peignant le portrait; ce qui ne l'a pas empêché de peindre le paysage et les animaux. Il est mort en 1685, à Francfort. On a de lui plusieurs belles eaux-fortes, d'après ses dessins.

ROQUE (Gilles-André de la), sieur de la Loutière, gentilhomme normand, natif de la paroisse de Cormelles, près de Caen, est auteur de plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason; et d'un traité savant et curieux de la noblesse et de ses diverses espèces, Rouen, 1734, in-4°; un bon *Traité du ban*, in-12; la *Généalogie de la maison d'Harcourt*, 1662, 4 vol. in-fol; *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1754, in-fol. Il mourut à Paris le 3 février 1687, à 90 ans. Après la mort de sa femme, il avait repris le petit collet.

ROQUE (La), ministre protestant. *Voy.* Larroque.

ROQUE (Antoine de la), poète français, naquit à Marseille en 1672. Il fut chargé pendant 23 ans de la composition du Mercure, et s'en acquitta fort bien. Il mourut à Paris le 3 octobre 1744. On a de lui les paroles de deux opéras, *Médée et Jason*, et *Théonoé*; elles passent pour être

de l'abbé Pellegrin. Il avait formé une riche collection d'estampes, etc., dont feu M. Gersaint donna un catalogue curieux. M. de la Roque fut chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis après la bataille de Malplaquet, où il fut blessé, ayant pris la place d'un garde du roi, qui venait de se retirer par le pressentiment qu'il eut d'y être tué. Jean de la Roque son frère travailla avec lui au Mercure depuis 1722, qu'il en fut chargé, et mourut à Paris le 28 décembre 1745, à 84 ans. Il avait voyagé en Orient; et l'on a de lui 1° *Voyage de l'Arabie heureuse*, in-12; 2° *Voyage de la Palestine*, in-12; 3° *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un Abrégé de la vie de M. du Chasteuil, 2 vol. in-12. Il avait aussi promis de donner son *Voyage littéraire de Normandie*; mais il n'a point paru.

ROQUELAURE (Antoine de), seigneur de Roquelaure en Armagnac, de Gaudoux, etc., maréchal de France, grand-maître de la garde-robe du roi, et chevalier de ses ordres, maire perpétuel de Bordeaux, etc., était fils puîné de Géraud de Roquelaure, d'une maison noble et ancienne. Il s'acquit l'estime de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et de Henri IV son fils, qui le combla de biens et d'honneurs, en considération de ses services et de sa fidélité. Il fut pourvu de plusieurs gouvernemens, et devint maréchal de France sous Louis XIII, en 1615. Il remit dans le devoir Clérac, Nérac, et quelques autres places, et mourut à Leictoure le 9 juin 1625, à 82 ans. Gaston, duc de Roquelaure, l'un de ses fils, se signala en plusieurs siéges et combats, et fut fait prisonnier à la bataille de Sedan en 1641. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France, et chevalier de ses ordres, et lui donna le gouvernement de Guienne en 1676. Il mourut le 11 mars 1683, à 68 ans. On a imprimé ses bons mots sous le titre du *Momus français*, petit vol. in-16. Gaston Jean-Baptiste-Antoine, duc de Roquelaure, son fils, commanda en chef en Languedoc, et fut ensuite nommé maréchal de France en 1724. Il mourut à Paris le 6 mai 1738, à 42 ans. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons et la princesse de Léon.

ROQUES (Pierre), pieux et savant ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Canne, petite ville du haut Languedoc, l'an 1685. Il devint, en 1710, ministre de l'église française à Bâle, où il s'acquit la plus haute réputation par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages très-estimés des protestans. Les principaux sont: *Le pasteur évangélique*, in-4°: les protestans font de cet ouvrage les plus grands éloges, et ne cessent d'en recommander la lecture à leurs jeunes théologiens; sermons sur divers sujets de morale; dissertation théologique et critique, dans laquelle on tâche de prouver que l'âme de J.-C. était dans le ciel une intelligence pure et glorieuse, avant que d'être unie à un corps humain. Cette opinion, qui n'est rien moins que nouvelle, ayant été combattue par M. de la Chapelle dans le 24e tome de la *Bibliothèque raisonnée*, et par M. des Roches dans le 2e tome de la *Défense du christianisme*, M. Roques leur répondit dans le journal imprimé à Genève en 1740. Une édition augmentée du dictionnaire de Moreri, à Bâle, en 1731, 6 vol. in-fol.; la première Continuation des discours de M. Saurin sur la Bible; la nouvelle édition de la Bible de Martin, en 2 vol. in-4°; une édition augmentée de la Dissertation de M. Basnage sur les duels et les ordres de chevalerie, en 1740. Diverses pièces dans le Journal Helvétique et dans la Bibliothèque Germanique.

ROQUESANNE, chef des calixtains, se trouva au concile de Bâle, où il souscrivit à la condamnation des erreurs de Jean Hus, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces. Le concile y consentit.

RORARIUS (Jérôme), savant écrivain du 16e siècle, que l'on croit natif de Pordenone en Italie, fut nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie. Il s'est rendu fameux par un livre curieux et

singulier, qu'il a intitulé *Quod animalia bruta ratione utantur meliùs homine*, Parisiis 1648, in-8°, ou Amsterdam, 1666, in-12. Il entreprend d'y prouver non-seulement que les bêtes sont des animaux raisonnables, mais qu'elles se servent aussi de la raison mieux que l'homme. C'est Naudé qui a fait connaître cet ouvrage.

ROSA ALBA CARRIERA, vénitienne, se distiugua par ses talens dans la peinture en pastel et en miniature, et mourut en 1761. Elle réussissait surtout dans la portrait.

ROSCIUS (Quintus), le plus célèbre comédien de l'ancienne Rome, était Gaulois de nation, et contemporain d'Esope, autre excellent acteur pour le tragique. Il s'acquit une réputation extraordinaire par ses talens, par sa probité et par son désintéressement. La république lui faisait une pension de 20 mille écus de notre monnaie. Pison et Sylla avaient pour lui une affection singulière. Quoique Roscius eut les yeux difformes et un peu de travers, cela n'empêchait pas qu'il n'eût très-bonne grâce à parler et à déclamer. Il mourut à Rome, vers 61 avant J.-C. Ceux qui ont dit qu'il fut le premier qui usa de masque sur le théâtre, se sont trompés, car il ne s'en servit jamais. Cicéron, son ami particulier, parle souvent de lui avec éloge; il prit sa défense contre Fannius, dans le beau discours intitulé *pro Roscio*. Ce grand orateur dit de Roscius, qu'il avait tant de talent pour le théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre, et tant de probité et de vertu, qu'il n'aurait jamais dû y monter.

ROSCOMMON (Wentworth Dillon, comte de), l'un des plus beaux génies et des plus célèbres poètes anglais du 17e siècle, était fils de Jacques Dillon, comte de Roscommon, d'une noble et ancienne maison originaire d'Irlande. Charles II le reçut avec bonté au retour de ses voyages; mais ayant eu une dispute avec un lord du conseil privé, il fut obligé de se retirer en Irlande, où le duc d'Ormond, vice roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Sa passion pour le jeu le mit souvent en danger de sa vie. De retour à Londres, il devint écuyer de la duchesse d'Yorck, et épousa la fille de Richard, comte de Burlington, veuve du colonel Courteney. Il mourut le 17 janvier 1684, en prononçant une belle prière en deux vers. On a de lui 1° une traduction en vers anglais de l'Art poétique d'Horace; 2° un poëme intitulé *Essai sur la manière de traduire en vers*; et plusieurs autres excellentes pièces de poésie, réunies avec celles de Rochester, Londres, 1731, in-12. Le célèbre Pope, dans son essai sur la critique, parle de lui en ces termes:

Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
Egalait la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé:
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le voit favorable.

ROSE (Sainte), religieuse du tiers-ordre de saint Dominique, naquit à Lima dans le Pérou, et y mena une vie exemplaire. Elle mourut le 24 août 1617, à 31 ans.

ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, et le plus fameux ligueur qui fût en France, donna dans les plus grands excès, et se rendit redoutable à son souverain même, comme on peut le voir dans les Notes sur le Catholicon d'Espagne. On lui fit faire amende honorable, le 25 septembre 1598, à la grand' chambre, avec ses habits épiscopaux, n'ayant point voulu les quitter. Il mourut en 1602. On lui attribue, *De justâ reipublicæ christianæ in reges impios autoritate*, Parisiis, 1590, in-8°.

ROSE (Salvator), très-célèbre peintre, graveur et poète italien, naquit à Naples en 1615. Sa misère l'obligea d'exposer ses tableaux en vente dans les places publiques; mais Lanfranc en ayant acheté plusieurs, et l'ayant encouragé, il s'acquit en peu de temps une grande réputation, et devint riche. Il excellait surtout à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats, dont il saisissait admirablement l'air et la contenance. Le feuillet de ses arbres, dans ses paysages, est d'un goût exquis. Il travaillait avec une

telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. Ayant fait un tableau pour le connétable Colonne, ce seigneur en fut si charmé, qu'il lui donna une bourse pleine d'or. Salvator fit un second tableau, et le connétable lui envoya une bourse plus considérable. Un troisième et un quatrième tableau lui méritèrent le même présent; mais enfin, au cinquième, le connétable lui envoya deux bourses, et lui fit dire qu'il lui cédait l'honneur du combat. Salvator était d'un caractère plaisant et enjoué. Il composa des satires et des sonnets, Amsterdam, 1719, in-8°, la dernière est de 1770, in-8°, dans lesquels il y a de la finesse et des saillies. Sa maison était une espèce d'académie, où les personnes de goût et d'esprit se rassemblaient. Ses repas étaient distingués par la délicatesse des mets, et plus encore par la joie et par la liberté des convives. Il avait des salles où il faisait jouer la comédie, et où lui-même était acteur. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable. Ses dessins sont aussi très-estimés. Cet illustre peintre conserva jusqu'à la mort son humeur enjouée, et sa dernière parole fut une plaisanterie. Il mourut à Rome en 1673.

ROSE (Louis), ancien échevin de Béthune, de l'académie royale d'Arras, mort à Lille en 1776, a publié des livres utiles pour l'économie, tels que *La bonne fermière*, 1765, in-12; *Le bon fermier*, in-12. Il est un des auteurs d'*Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, in-8°, dont la première édition est de 1772. M. Filassier, qui en était aussi un des auteurs, a revu les éditions suivantes.

ROSE-CROIX (Les frères de la), société prétendue qui se vantait de posséder le mouvement perpétuel, la transmutation des métaux et la médecine universelle. Les Allemands furent un peu la dupe de ces prétendus confrères. Les Français eurent bien la curiosité de les connaître, mais aucun de se faire inscrire. Naudé publia en 1623, in-8°, une instruction à la France sur les frères de la Rose-croix. Quelques-uns, comme filoux, furent pendus ou envoyés aux galères. On n'en parle plus depuis 1650.

ROSELLINI, architecte florentin, fut employé par le pape Nicolas V bâtir plusieurs églises, entre autr celle de Saint-Benoit à Guado, cel de Saint-François à Assise. Il éta aussi ingénieur, et a été employé p le même pontife à différens objets d pendans de cet art.

ROSEN (Conrad de), comte Bolweiler, fils d'un gentilhomme Livonie, entra au service de France 1651, et se fit honneur dans tout les guerres que la France eut à sout nir. Il avait le grade de lieutenant-néral, lorsqu'il eut le commandeme des troupes françaises qui passère en Irlande avec Jacques II, qui l'h nora du titre de maréchal d'Irlan en 1689. Il fut fait maréchal de Fra en 1703, et mourut en 1715, à 83 ans, laissant un fils. Le maréchal de Rosen savait maintenir la subordination militaire, sans redouter les plus grands risques. On raconte de lui qu'ayant reçu ordre de faire changer de garnison à son régiment, les officiers refusèrent de partir avant qu'on leur eût payé quelque contribution de corps qui leur était due. Le comte de Rosen se transporte sur la place; il ordonne au premier capitaine de partir, il refuse; le comte lui casse la tête d'un coup de pistolet; il l'ordonne au second qui part aussitôt; et les autres officiers suivent sans difficulté. Cependant il pouvait recevoir la pareille de vingt mécontens.

ROSIER (Hugues Sureau du), *Hugo Suræus Rosarius*, fameux ministre protestant de la ville d'Orléans, sous le règne de Charles IX, était natif de Rosoi en Picardie. Il se fit de fâcheuses affaires par les maximes séditieuses répandues dans un livre qu'on lui attribuait, intitulé *La défense civile et militaire des Innocens et de l'église de Christ*, Lyon, 1563. Il eut en 1566, avec un autre ministre, une célèbre conférence contre deux docteurs de Sorbonne, chez le duc de Montpensier, en présence de la duchesse de Bouillon, qui était calviniste et fille de ce prince. Du Rosier fut contraint d'abjurer son hérésie pendant le massacre de la Saint-Barthélemi en 1572, pour racheter sa vie. Il fut ensuite employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé, et plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la commu-

nion romaine; ce qu'il fit avec tant de succès, que la cour l'envoya au pays Messin avec le père Maldonat pour y convertir les hérétiques; mais il s'y pervertit lui-même de nouveau par les conférences particulières qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg, où ceux de son parti le méprisèrent tellement qu'il fut obligé pour vivre d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Vechel. Il mourut de peste dans cette dernière ville avec toute sa famille. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse dans lesquels il soutient des opinions très-singulières.

ROSIÈRES (François de), archidiacre de Toul, prétendit prouver que la France appartenait à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, 1580, in-fol. Il fit amende honorable en présence de Henri III, fut enfermé à la Bastille, et il lui fallut toute la protection de la maison de Guise pour échapper au châtiment qu'il méritait. Il mourut en 1607.

ROSIMOND. *Voy.* Mesnil.

ROSIN (Jean), célèbre antiquaire, naquit à Eisenach le 14 décembre 1551. Il se rendit très-habile dans les antiquités romaines, et mourut à Aschersleben en 1626, à 75 ans, laissant un fils. Le plus considérable et le plus estimé de ses ouvrages est son Traité des antiquités romaines, en latin, dont la meilleure édition est d'Utrecht, 1701, in-4°.

ROSNE (Chrétien de Savigni, baron de), au duché de Bar, était un brave homme, fort attaché aux Guises. Le duc de Mayenne le fit maréchal de France. Dans la déroute de son parti il ne songea pas à faire son accommodement, mais suivit le duc d'Aumale dans les Pays-Bas; il fut tué au service des Espagnols, devant la ville d'Hulst, en 1569.

ROSNI. *Voyez* Béthune.

ROSSELLI (Mathieu), habile peintre, né à Florence en 1578, et mort dans la même ville en 1660.

ROSSET (François), laborieux traducteur du 17e siècle, a été effacé par des traducteurs plus modernes. On recherche encore son *Chevalier du Soleil*, 1629 et suiv., 8 vol. in-8°, et le roman des *Chevaliers de la gloire*, Paris, in-4°.

ROSSET DU PONT, habile sculpteur, demeurant à Saint-Claude, d'où il n'est pas sorti, sut, par son génie et à l'aide de quelques bas-reliefs qu'il s'était procurés, deviner toutes les beautés de la sculpture. Il a fait les premiers bustes de Voltaire, qui ne put refuser à la bonhomie de ce sculpteur, la satisfaction de le modeler. Le roi de Prusse disait que personne ne savait donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté. Falconnet, en admirant un saint Jérôme sorti de ses mains, était persuadé qu'il avait fait son cours en Italie, ou qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres. Le bois, le marbre, l'albâtre, l'ivoire devenaient entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. Ses ouvrages ont un fini et un gracieux remplis d'expression; ses têtes de vierge ont un si beau caractère, qu'elles inspirent la dévotion. La candeur de son âme et la vérité se manifestent dans son travail; quelques artistes, en substituant leur nom à celui de Rosset, qu'ils effaçaient, se sont fait honneur de ses ouvrages, auxquels il ne mettait pas le prix qu'ils méritaient. Il est mort le 3 décembre 1786, à près de 80 ans, et a laissé trois fils héritiers de ses talens.

ROSSI. *Voy.* Propertia, Salviati.

ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nitius Erithræus*, noble romain et célèbre écrivain du 17e siècle, fut domestique du cardinal Perreti. Il se rendit habile dans les belles-lettres et dans l'histoire littéraire; et après la mort de ce cardinal, il se livra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. Il mourut le 15 novembre 1647, à plus de 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus considérables sont *Pinacotheca imaginum illustrium virorum*, 1729, in-8°; *Epistolæ*, in-8°; *Dialogi*, in-8°; *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine Rossi, ou *Rubeus*, jurisconsulte célèbre, natif d'Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur en droit, le 17 mars 1544, à 56 ans. On a aussi de ce dernier divers ouvrages.

ROSSI (Jean-Antoine), habile gra-

veur en pierres fines, était Milanais d'origine; son chef-d'œuvre est la famille de Côme Ier, grand-duc de Toscane, gravée sur un camée de sept pouces de diamètre.

ROSSI (Propertia), née à Bologne, sculptait avec beaucoup de goût vers l'an 1528. Elle mourut de chagrin de n'avoir pas trouvé de retour dans un jeune homme qu'elle aimait. Elle était aussi habile musicienne.

ROSSI (Jean-Antoine), habile architecte, né à Rome en 1616, bâtit dans cette ville les palais Rinuccini et Altiéri, et mourut en 1695.

ROSSI (Mathias), autre architecte, né à Rome en 1637, succéda à la plupart des emplois du Cavalier Bernin, surtout dans celui d'architecte de saint Pierre; Innocent XII le décora de la croix de l'ordre de Christ. Louis XIV le fit venir pour exécuter quelques dessins du Cavalier Bernin, et le combla de présens lorsque la guerre fit discontinuer les travaux. Il est mort en 1695.

ROSSI (Angelo), sculpteur, né à Gènes en 1671, a fait les sculptures qui ornent le tombeau d'Alexandre VIII, dans Saint-Pierre de Rome, et l'autel de saint Ignace. Il est mort en 1715.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, naquit à Albi le 1er janvier 1590, d'une des plus considérables familles de cette ville. Il fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et parvint, par la seule pénétration de son génie, à expliquer tout ce qui était écrit en chiffres sans en avoir presque trouvé un seul pendant toute sa vie qui lui ait été impénétrable. Ce fut en 1626 et au siége de Réalmont, ville alors en la puissance des prétendus réformés, qu'il fit son premier coup d'essai en déchiffrant sur-le-champ la lettre qu'avaient écrite les assiégés aux calvinistes de Montauban, pour leur mander qu'ils manquaient de poudre, et que s'il n'y était pourvu au plus tôt ils seraient obligés de se rendre. Le prince de Condé, qui commandait l'armée du roi, envoya cette lettre déchiffrée aux assiégés, et ils se rendirent le jour même. Le cardinal de Richelieu, en ayant été informé, fit venir Rossignol à la cour : il se servit utilement de son talent au siége de La Rochelle, et fut récompensé comme il le méritait par le cardinal. Louis XIII le recommanda en mourant à la reine mère, et Louis XIV eut pour lui une estime singulière. Ce prince lui fit une pension considérable, et ne cessa de lui faire des grâces. Rossignol, après avoir servi l'état pendant 56 ans, mourut dans sa belle maison de Juvisi, à l'âge de 83 ans, laissant Charles-Bonaventure Rossignol son fils, seigneur de Juvisi et président de la chambre des comptes de Paris.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail en 1736, fut employé du temps de la régence à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce maître, le plus grand peintre en écriture qu'il y ait jamais eu.

ROSSO (Le), peintre célèbre du 16e siècle, natif de Florence, nommé ordinairement Maître-Roux. Après s'être fait admirer en Italie, il fut attiré en France par le roi François Ier. Ce prince eut pour lui une estime particulière, lui donna un canonicat de Notre-Dame, avec de grosses pensions. Le Rosso fit un grand nombre de tableaux admirables, et s'empoisonna en 1541, du chagrin qu'il conçut pour avoir accusé injustement Pellegrin son ami de lui avoir volé une somme d'argent, et avoir été cause des tourmens qu'il avait soufferts à la question.

ROSSWEIDE (Héribert), savant jésuite, naquit à Utrecht en 1569. Il se rendit habile dans les antiquités ecclésiastiques, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut en cette dernière ville le 5 octobre 1629. On a de lui une édition de saint Paulin, avec des notes; une Histoire des vies des pères du désert, Anvers, 1628, in-fol., qui est estimée; une édition du martyrologe d'Adon, *Fasti sanctorum*, in-8°, où il donne le projet et le plan des *Acta sanctorum*, exécuté depuis par Bollandus; et plusieurs autres ouvrages.

ROTA (Bernardin), excellent poète italien, natif de Naples, d'une famille noble et ancienne, s'acquit l'estime des gens de lettres, et mourut à Naples en 1575, à 66 ans. On a de lui divers ouvrages en vers et prose, qui sont fort estimés, Naples, 1726, 2 vol. in-8°.

ROTGANS (Luc), très-célèbre poète hollandais, naquit à Amsterdam au mois d'octobre 1645, d'une famille distinguée. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande en 1672; mais après deux ans de service il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Veght, où il ne s'occupa que de l'étude et de la poésie. Il fit ensuite un voyage à Paris; puis étant de retour en Hollande, il y épousa Anne-Adrienne de Salingre, laquelle mourut en 1689, le laissant père de deux filles. Rotgans mourut lui-même de la petite-vérole le 3 novembre 1710, à 66 ans. On a de lui 1° la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poëme épique en huit livres, très-estimé des Hollandais; 2° plusieurs autres poésies hollandaises imprimées à Leuvarden en 1715, in-4°. Lui, Vondel et Antonides, sont les trois plus célèbres poètes hollandais.

ROTHARIC, roi des Lombards, fut un prince juste, d'une prudence consommée et d'une valeur extraordinaire. C'est lui qui donna le premier des lois écrites aux Lombards en 644. Ses successeurs l'imitèrent; et de leurs édits se forma insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*, données par Lindinbroge, Francfort, 1613, in-fol. Ces lois devinrent célèbres dans toute l'Europe par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharic était arien.

ROTHELIN (CHARLES d'Orléans DE), né à Paris le 5 août 1691, d'Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, embrassa l'état ecclésiastique et fit ses études d'une manière distinguée. Il accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques et former une nombreuse bibliothèque. Il savait non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'italien et l'anglais. Il se faisait un plaisir d'encourager et de favoriser les hommes de lettres, et il leur rendait tous les services qui dépendaient de lui. Il mourut le 17 juillet 1744, dans sa 53e année. Il était de l'académie Française et honoraire de celle des Inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrèce* encore imparfait, il le mit en état de paraître. *Voy.* LONGUEVILLE.

ROTROU (JEAN DE), célèbre poète français, naquit à Dreux le 21 août 1609. Il se distingua du commun des poètes par ses comédies et par ses tragédies, et s'acquit l'estime du cardinal de Richelieu qui lui donna une pension. Le célèbre Pierre Corneille l'appelait son père dans la tragédie; il faisait beaucoup de cas de ses pièces. On dit que Rotrou faisait beaucoup de dépense, et que lorsqu'il était pressé d'argent il composait une pièce en deux mois. Il acheta la charge de lieutenant-particulier au bailliage de Dreux, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée à Dreux le 28 juin 1650. On a de lui trente-sept pièces de théâtre, dont l'*Antigone* et le *Venceslas* sont les plus estimées. Les meilleures se trouvent dans le *Théâtre français*, Paris, 1737, 12 vol. in-12. Tous les poètes s'étant ligués contre le *Cid*, Rotrou fut le seul qui refusa de se prêter à la jalousie du cardinal de Richelieu, quoiqu'il en eût une pension de 600 livres; et il fut toujours l'admirateur et le zélé partisan de Corneille. Etant allé demeurer à Dreux, il se fit estimer de toute la province par son intégrité, par sa conduite et par sa piété. Lorsque cette ville fut affligée d'une maladie épidémique, ses amis de Paris le pressèrent avec les plus vives instances de quitter un lieu si dangereux, et de mettre sa vie en sûreté; mais il répondit qu'il ne pouvait en conscience suivre leur avis, parce qu'il n'y avait que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances; et il finissait sa lettre par ces mots: « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Il mourut en effet quelques jours après, avec des sentimens pleins de religion et de piété, laissant trois enfans.

ROTTENHAMER (JEAN), peintre, né à Munich en 1564, a beaucoup peint de petits tableaux sur cuivre, qui sont estimés. Il a fait aussi de grands tableaux d'histoire. Ses meilleurs tableaux sont ceux qui approchent de

la manière du Tintoret, qu'il prenait pour guide.

ROUAULT (JOACHIM), seigneur de Boismenard, de Gamache et de Chaillon, maréchal de France, et l'un des plus grands capitaines du 15e siècle, descendait d'une illustre et ancienne maison originaire de Picardie. Il se signala en divers siéges et combats, et assiégea Castillon en Périgord où il rendit un grand service à la France par la défaite du fameux Talbot qui y fut tué avec son fils en 1456. Il devint ensuite maréchal de France et gouverneur de Paris, et rendit au roi Louis XI les services les plus importans. Ce prince ne laissa pas de le faire arrêter en 1475, et le fit condamner à perdre ses biens; mais ce jugement n'eut pas lieu, et le maréchal de Gamache eut la jouissance de tous ses revenus jusqu'à sa mort, arrivée le 7 août 1478.

ROUELLE (GUILLAUME-FRANÇOIS), né à Caen en 1703, est le restaurateur de la chimie en France. Les plus grands chimistes de Paris se glorifient de l'avoir eu pour maître. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au jardin royal des Plantes, de plusieurs académies étrangères et de l'académie des sciences de Paris. Il y est mort le 3 août 1770. On trouve de lui plusieurs mémoires dans le Recueil de l'académie. Ses leçons de chimie sont en manuscrit, entre les mains de plusieurs personnes.

ROUET (LOUISE DE LA BÉRAUDIÈRE DE L'ISLE), l'une des syrènes de la reine Catherine de Médicis, fut maîtresse d'Antoine, roi de Navarre, dont elle eut un fils nommé Charles, archevêque de Rouen, mort en 1610; elle épousa en 1573 Robert de Combaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, premier maître-d'hôtel du roi, chef du conseil des mignons de Henri III, chevalier des ordres du roi en 1583, mort en 1601, laissant deux filles mariées.

ROUILLAC. *Voy.* GOTH.

ROUILLÉ (PIERRE-JULIEN), savant jésuite, né à Tours le 11 janvier 1681, travailla avec le père Catrou à cette vaste *Histoire romaine* que celui-ci avait entreprise, et dont on a 21 vol. in-4°. Le père Rouillé fit les dissertations et les bonnes notes dont cet ouvrage est rempli. Il eut aussi quelque part à la révision et à l'édition des *Révolutions d'Espagne*, 3 vol. in-4° ou 5 vol. in-12, que le père d'Orléans avait laissées imparfaites. Il mourut à Paris le 17 mai 1740, à 59 ans. Il avait travaillé au journal de Trévoux depuis 1733 jusqu'en 1737. La seconde lettre de l'Examen du poëme (de M. Racine) sur la grâce est de lui.

ROUILLE (GUILLAUME), célèbre imprimeur de Lyon, est auteur du *Promptuaire des médailles*, en latin, français et espagnol; la première partie contient les portraits des grands hommes, et la seconde, des médailles; on prétend l'une et l'autre peu exactes. Ce livre a paru à Lyon, 1553, in-4°.

ROULLET (JEAN-LOUIS), excellent graveur, naquit à Arles en 1645, et fut élève de François Poilly. Il alla ensuite en Italie, où Ciroferri, peintre célèbre, s'attacha à lui, et augmenta sa réputation. L'amour de la patrie le fit revenir en France. Il mourut à Paris en 1699. On admire dans ses estampes la correction du dessin et la pureté et l'élégance du burin.

ROULLIARD (SÉBASTIEN), avocat au parlement de Paris, mort en 1639, est auteur de quelques poésies oubliées; d'un Traité de la virilité d'un homme né sans testicules, 1600, in-8°, page 139; *Histoire de l'église de Chartres*, in-8°; la magnifique *Doxologie du fétu*, in-8°; *Les Gymnopodes*, ou de la nudité des pieds, in-4°; *Li Hungs en Santerre*, in-4°; *Histoire de Melun*, in-4°; *Priviléges de la sainte Chapelle de Paris*, in-8°.

ROUQUET, peintre en émail, né à Genève, mort en 1758, est auteur de l'*Etat des arts en Angleterre*, 1755, in-12; *Art de la peinture en fromage ou en ramequin*, 1755, in-12.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), très-célèbre poète français, naquit à Paris en 1669. Son père, qui était cordonnier, et qui vivait avec aisance dans son état, n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation, et le fit étudier dans les meilleurs colléges de Paris. Rousseau y brilla par ses talens et par son esprit. Il se livra ensuite tout entier à la poésie, et se fit bientôt connaître par divers petits ouvrages, pleins d'images vives et agréables, qui lui acquirent une grande réputation, et

qui le firent rechercher par plusieurs personnes du premier rang et d'un goût délicat. Il fut admis en qualité d'élève dans l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701, et s'attacha presque tout le reste de sa vie à quelques grands seigneurs. Il suivit en Angleterre le maréchal de Tallard, en qualité de secrétaire, et s'y lia d'amitié avec M. de Saint-Evremont. De retour à Paris, il était souhaité dans les plus brillantes compagnies, vivait parmi les grands de la cour, et paraissait content de son sort, lorsqu'en 1708 les ennemis qu'il s'était faits par sa poésie libre et satirique le poursuivirent en justice comme auteur de ces fameux couplets dans lesquels plusieurs personnes d'esprit et de mérite étaient noircies par les calomnies les plus atroces. Ce procès fit grand bruit, et Rousseau fut banni du royaume à perpétuité, par arrêt du parlement de Paris, en 1712. Cependant il a toujours nié, de vive voix et par écrit, même au lit de la mort, avant que de recevoir le viatique, qu'il fût auteur de ces couplets. Depuis cet arrêt, il vécut dans les pays étrangers, où il trouva d'illustres protecteurs. M. le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse, voulut l'avoir auprès de lui, et se fit un plaisir de lui rendre la vie douce et agréable. Il le mena avec lui au traité de Bade en 1714, où il avait été nommé l'un des plénipotentiaires, et le présenta au prince Eugène. Ce prince eut pour Rousseau une estime particulière; il le demanda au comte du Luc, et l'emmena avec lui à Vienne, où il le fit connaître à la cour de l'empereur. Rousseau demeura environ trois ans avec le prince Eugène. L'affaire du comte de Bonneval l'obligea de quitter Vienne; il se retira à Bruxelles, où il fit son séjour ordinaire. M. le duc d'Aremberg lui donna un appartement, et lui assura en 1733 une pension de 1500 livres, qu'il perdit pour avoir mis dans un journal que M. de Voltaire l'avait accusé auprès du duc d'Arembert d'avoir fait des couplets pour lesquels il était banni. Boutet, notaire à Paris, pourvut à ses besoins dans tous les temps. Rousseau trouva aussi de généreux protecteurs dans M. le comte de Lannoy, gouverneur de Bruxelles, et dans M. le prince de la Tour-Tassis. M. Duluc et M. de Senosan le firent venir à Paris dans l'espérance de le faire relever de son ban; mais n'ayant pu y réussir, il retourna à Bruxelles, où il mourut avec de grands sentimens de religion, le 17 mars 1741, à 72 ans. On a de lui quatre livres d'odes, dont le premier est d'odes sacrées, tirées des psaumes; des cantates; 2 livres d'épîtres en vers; deux livres d'Allégories; 2 livres d'épigrammes; un livre de poésies diverses; quatre comédies en vers; deux comédies en prose; une très-belle pièce en vers intitulée *Epode tirée principalement des livres de Salomon*; un recueil de lettres, etc. La plus belle édition de ses œuvres est celle de Paris en 1743, en trois vol. in-4° et en 4 vol. in-12, donnée par M. Séguy, attaché à M. le prince de la Tour-Tassis. L'éditeur s'est conformé, dans cette édition, aux intentions de Rousseau; il n'y a inséré que les pièces avouées par ce célèbre poète, et il en a retranché les pièces trop libres et trop licencieuses. L'édition de 1767, 5 vol. in-12, contient ses pièces rejetées. Rousseau est regardé, avec raison, comme le plus excellent de nos poètes lyriques. Les grandes vérités sont exprimées dans ses odes avec une force, une noblesse et une énergie qui ne se trouvent dans aucun autre de nos poètes. Les images y sont peintes en grand, et représentées avec cette majesté qui convient aux maximes et aux vérités de la religion. Rousseau excelle aussi dans ses cantates, genre de poésie dont il est comme l'inventeur; et l'on remarque dans toutes ses œuvres le génie et les talens qui caractérisent les grands poètes. On a imprimé 5 vol. in-12 de ses lettres.

ROUSSEAU (L'abbé), ex-capucin, connu assez long-temps sous le nom de capucin du Louvre. Son zèle pour étendre la religion catholique en Ethiopie et en Abyssinie lui avait fait étudier la médecine chimique, dans l'espérance qu'en se rendant utile il réussirait mieux dans sa mission. Le pape approuva son projet; Louis XIV et Colbert s'occupèrent de son exécution. Il fut tiré de son couvent et logé au Louvre, où il eut toutes les facilités de préparer ses remèdes chimiques. On lui donna un brevet de médecin

du roi et de son envoyé auprès du Prête-Jean; mais sa mission n'eut pas lieu : il se retira chez les capucins en Bretagne; ensuite il passa dans l'ordre de Cluny, où, sous le nom d'abbé Rousseau, il exerça la médecine avec d'autant plus de réputation qu'il n'était pas médecin. Quelque temps après sa mort, son frère mit en ordre ses manuscrits, et les publia sous le titre de *Remèdes et secrets éprouvés*, par défunt M. l'abbé Rousseau, ci devant capucin, et médecin de sa majesté, Paris, 1697, in-12. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois, et mis à contribution par des compilateurs.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), fils d'un horloger, citoyen de Genève, naquit à Genève le 28 juin 1712; sa mère, Susanne Bernard, fille du ministre de ce nom, mourut en lui donnant la naissance; il nous apprend qu'à côté de ses outils son père avait un Plutarque, un Tacite, un Grotius, dont il nourrissait son esprit, et qu'en gagnant sa vie du travail de ses mains, il lui enseignait l'art de penser et de raisonner. Mais avant la lecture de Plutarque, son père avait eu l'imprudence de lire avec lui une foule de romans, et de lui en faciliter l'intelligence. Cette lecture ridicule pour un enfant lui tourna la tête, et fit le malheur de sa vie. C'est de là qu'est venue l'effervescence de son tempérament, qui lui faisait croire être aimé de toutes les femmes qu'il voyait, qui l'enflammait pour elles, et lui faisait croire qu'il ne manquait leurs faveurs que par sa timidité. De là l'esprit d'indépendance et de paresse, qui lui a fait quitter ou renoncer à des emplois lucratifs, pour ne pas éprouver la gêne de ne pouvoir faire ce qui lui passait par la tête. Et lorsque, sur ses vieux jours, les fantaisies de sa jeunesse ne pouvaient plus avoir lieu, une mélancolie noire lui persuadait que tout le monde lui en voulait, que chacun cherchait à lui faire de la peine, ou en lui nuisant, ou en le tournant en ridicule, ou au moins en n'ayant pas pour lui toute l'estime qu'il méritait. Son père fut obligé de sortir de Genève pour une querelle. Rousseau resta sous la tutelle de son oncle Bernard, ingénieur, qui lui fit apprendre le latin pendant deux ans. Après du temps perdu, il fut mis chez un graveur, d'où il allait quelquefois à Nions voir son père, qui y était remarié. Ennuyé aussi de cette vie, il quitta son maître à l'âge de 17 ans, et ne sachant que devenir, il passa en Savoie, où, comme bien d'autres, il demanda à embrasser le catholicisme, pour avoir de quoi vivre. M. de Bernex, pieux évêque de Genève, et souvent la dupe de ces nouveaux convertis, l'accueillit et l'adressa à madame de Varens, autre nouvelle convertie, qui prit soin de lui et l'envoya à Turin, où il fit son abjuration. Il y servit deux maîtres, chez qui il ne sut pas se maintenir. Il vola même chez l'un d'eux, et souffrit qu'une fille innocente fût accusée du vol, et chassée de la maison. Les devoirs de la servitude devaient naturellement choquer son caractère; il revint à Anneci trouver madame de Varens. Cette dame eut la générosité de le recevoir, quoiqu'elle ne vécût que d'une pension que le roi de Sardaigne lui avait assignée sur le duché de Savoie, et qu'elle en fût souvent mal payée, quand le duché changeait de maître pendant la guerre. Elle lui fit apprendre la musique, et l'aurait mis en état de se passer de ses secours, s'il n'eût été détourné d'occupations utiles par sa négligence, le temps qu'il employait à la contemplation des beautés du ciel et de la nature, à la promenade, à la lecture, aux niaiseries amoureuses, aux raisonnemens philosophiques; car il lui semblait que c'était la philosophie qui dirigeait sa conduite. A l'âge de 20 ans il était à Besançon, où il se promettait d'entrer à la musique de la chapelle du roi, par le moyen de l'abbé Blanchard : mais ce projet ne réussit pas; il revint enseigner la musique à Chambéry, et finit par ne plus vivre que des secours de madame de Varens. Si cette dame eût été la bienfaitrice d'un homme moins philosophe que Rousseau, nous n'aurions pas le portrait qu'il fait d'elle dans ses *Confessions*; elle joue un si grand rôle dans l'histoire de Rousseau, qu'il est à propos de le copier, en épargnant à nos lecteurs le cynisme de sa narration. Louise-Eléonore de la Tour du Pil, d'une noble et ancienne famille de Vévay, ville du pays de Vaud, était née avec le siècle; elle avait

épousé, fort jeune, M. de Varens, de la maison de Loys, fils aîné de M de Villandin de Lausanne. Cette dame avait un philosophe pour maître de philosophie. Il lui établit, par raisonnement, et la persuada que la fidélité conjugale n'était qu'un arrangement de société, et qu'il n'y avait rien que de louable à procurer la satisfaction des autres. Cette philosophie pouvait n'être pas accueillie par les habitans du pays de Vaud, gens simples et respectant les lois de la société. Elle prit donc le parti, en 1726, de quitter son mari, sa religion, et de venir à Anneci faire abjuration entre les mains de M. de Bernex, qui reçut la prosélyte à bras ouverts, et lui obtint, du duc de Savoie, une pension pour subsister. Si nous en croyons Rousseau, madame de Varens fut plus zélée prosélyte de son maître de philosophie que de M. de Bernex. Ce maître lui avait sûrement inculqué des principes sur l'égalité des conditions, que Rousseau a développés dans la suite; mais comme sa conduite avait sa source dans une force d'esprit qui la mettait au-dessus des préjugés, elle n'a rien que de louable. Et qui pourrait en douter, lorsque nous avons pour garant Rousseau, qu'on traite, dans un prospectus de ses ouvrages en 1786, de bienfaiteur sublime et sensible de l'enfance et de l'homme, de la raison et des passions; d'ami de la vérité et de la vertu; d'un homme qui est peut-être le seul qui ait pu adresser ces mots à l'Éternel: « Que chacun découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il ose, je suis meilleur que cet homme-là. » Rousseau s'aperçut cependant qu'il devenait à charge dans la maison de madame de Varens, parce que ceux qui plaisaient à la dame lui déplaisaient; il suivit l'ambassadeur de France à Venise en 1743. De retour à Paris, la place de commis, qu'il obtint chez M. Dupin, lui procura le moyen de vivre, et même d'aider sa bienfaitrice. La musique qu'il copiait à ses momens perdus et quelques articles de l'Encyclopédie, dont il fut chargé, et qui lui donnèrent lieu de faire dans la suite son *Dictionnaire de musique*, lui procurèrent une certaine aisance. Quoique, dès l'âge de 18 ans, il eût fait sa comédie de *Narcisse*; quoique ses amis particuliers eussent vu quelques-uns de ses vers relatifs aux circonstances de ses sociétés, ses talens étaient ignorés; et quand l'anecdote publiée depuis peu serait vraie, qu'il n'était pas admis à la table de M. Dupin le jour que les gens de lettres y étaient invités, il n'aurait pas eu lieu de s'en plaindre, puisqu'il n'avait pas mis ses talens au jour. Il les ignorait peut-être lui-même, lorsqu'il tenta le prix proposé par l'académie de Dijon, pour un discours sur cette question: Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. Son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750. Sans doute que l'académie jugea que, si cet ouvrage n'était pas le plus raisonnable, il était le plus éloquent. La singularité de l'opinion, qui le fit passer pour un homme à paradoxes, et qui aurait plutôt dû le faire qualifier d'avocat d'une mauvaise cause, le style éloquent dont il sut l'étayer, le fit connaître dans la littérature. Ce fut alors qu'il osa produire sur le théâtre sa comédie de *Narcisse, ou l'Amant de lui-même*, qui n'eut aucun succès. Il en fut bien dédommagé par le *Devin du village*, dont il avait fait les paroles et la musique, et qui parut la même année 1752. Le succès de cette pièce lui procura ses entrées à l'Opéra. Après avoir adapté une musique simple, naturelle, agréable, à des paroles françaises, il n'y avait pas lieu de s'attendre à lui voir soutenir, dans sa lettre sur la musique, qui parut en 1753, que la langue française n'était pas susceptible de musique. Il dit que cette lettre le fit taxer d'ennemi de la nation française; au moins elle lui fit perdre ses entrées à l'Opéra; et les gens raisonnables n'y virent qu'un homme qui se plaisait à se distinguer par des opinions singulières. C'était dans la vue de ne mettre aucun frein à ses opinions qu'il était retourné à la religion protestante. Il en avait dû sans doute trop coûter à sa sincérité, lorsqu'il fit un mémoire pour avoir part aux libéralités du roi de Sardaigne, à raison de sa catholicité et des droits qu'il avait abandonnés à Genève, lorsqu'en 1742 il avait fait, par complaisance pour madame

de Varens, un mémoire sur M. de Bernex, qu'il élevait jusqu'au don des miracles. Son cœur était trop droit pour professer, même seulement en apparence, une religion contre les dogmes de laquelle il se préparait à écrire; et comme il croyait que l'essence de la religion protestante était de n'avoir que les dogmes que ses sectaires voulaient bien adopter, il s'y réunit authentiquement à Genève, en 1754, et se fit réintégrer dans ses droits de citoyen. Dès 1755 il fit paraître son *Discours sur l'inégalité des conditions*, qui contient en substance toutes les opinions qu'il a développées depuis, sur la religion et le gouvernement; ce sujet avait encore été proposé par l'académie de Dijon; mais son discours n'y fut pas couronné. Rousseau y soutient que la vie de l'homme sauvage et isolé est la vie naturelle de l'homme; la vie de l'homme en société est, selon lui, la source de l'inégalité des conditions et de l'abâtardissement de son être. Cependant, pour remonter son individu sur le ton de la dignité de l'homme, il n'alla pas se retirer dans un désert pour y vivre isolé; il continua de vivre dans les sociétés policées, d'user des alimens connus dans les sociétés, de se vêtir avec des étoffes fabriquées par des artistes, et de loger dans des maisons mieux construites que celles des sauvages. Comme, après son *Discours sur les sciences*, il n'alla pas se confiner chez les sauvages de la Nouvelle-Zélande, qui, sans arts et sans sciences, vont épier leurs voisins pour les prendre et les manger; il aima mieux rester avec les Français, qui, avec des sciences et des arts, surmontent leurs vices naturels, ou du moins les pallient de façon à ne pas nuire à la société. Ce système de l'inégalité le fit jouer publiquement sur le théâtre, dans la comédie des *Philosophes*. Cependant le satirique ne fut pas universellement applaudi; il pensa être rayé du catalogue des académiciens de Nancy, et ne dut la conservation de cet honneur qu'à la prière de Rousseau. Son *Discours sur l'économie politique*, son *Contrat social*, son *Exrait du projet de paix perpétuelle*, partent d'un esprit chagrin de se voir dominer; et comme il n'est pas le seul ainsi conformé, il ne manqua pas d'approbateurs. On trouva fort étrange de le voir écrire contre les théâtres, dans sa lettre à M. d'Alembert, qu'il publia en 1758; mais il a depuis expliqué ce paradoxe, en disant qu'il avait travaillé pour le théâtre dans sa jeunesse, et qu'il ne l'aurait pas fait depuis qu'il avait connu le danger des théâtres. Le roman de *Julie*, qui parut en 1761, fut lu avec une avidité surprenante, et il est bien fait pour l'être. L'intérêt que Rousseau a su y répandre, le ton de raison qui y règne, satisfont l'esprit et le cœur; il n'en est que plus dangereux pour les jeunes personnes; le vice y reçoit une absolution trop honorable. Ces ouvrages lui avaient acquis une grande célébrité; il ne lui restait, pour l'augmenter, que d'étendre les principes de sa religion, qu'il avait jetés dans son discours sur l'inégalité, et qu'il avait mis en action dans sa *Nouvelle Héloïse*. Le silence qui avait été gardé lors de la publication de ces ouvrages l'enhardit à donner clairement et distinctement son système de religion naturelle dans son *Émile*, où, parmi plusieurs préceptes d'éducation bons et mauvais, il fait faire à un vicaire savoyard une confession de foi qui donne tout aux œuvres et rien à la foi. Cette témérité fut réprimée par les ministres de la religion dans leurs mandemens, et par les ministres de la justice dans leurs arrêts. Le parlement de Paris, par son arrêt du 9 juin 1762, condamna l'*Émile* à être brûlée, et décréta l'auteur. Rousseau fut obligé de quitter son séjour de Montmorency, où il avait passé plusieurs années à composer son *Héloïse* et son *Emile*; il avait choisi pour retraite la ville de Genève, dont il s'était fait honneur et qu'il honorait, lorsqu'il apprit que son Émile y avait été traitée, le 19 juin, comme à Paris. Forcé de renoncer à cette retraite et à celle qu'il voulut prendre dans le canton de Berne, il obtint du roi de Prusse la permission de se retirer dans le comté de Neuchâtel. Il choisit Motier-Travers, où il était établi le 21 juillet 1762. M. de Montmolin, qui en était pasteur, accueillit le fugitif, et l'admit à la communion protestante, suivant ses désirs; il pouvait y vivre tranquille s'il n'eût rien publié de nouveau. Quoique sa lettre à M. de

Beaumont, datée de Motier-Travers, le 18 novembre 1762, contint les mêmes erreurs qu'Émile, même avec plus de détails; comme elle était écrite contre un archevêque catholique, elle n'excita pas le zèle des protestans. Les Genevois reçurent avec indifférence l'abdication du titre de citoyen de Genève, que Rousseau leur adressa le 12 mai 1763; mais ils ne reçurent pas de même l'apologie de sa doctrine, dans ses *Lettres écrites de la Montagne*, qu'il publia en 1764. Ce dernier ouvrage, qui critiquait principalement la conduite qu'on avait tenue à son égard à Genève, excita contre lui le zèle des ministres et du gouvernement. Les administrateurs du gouvernement étaient mécontens des principes de zizanie qu'il semait dans ces lettres entre les différens ordres de citoyens. La bile des ministres était allumée par les armes victorieuses avec lesquelles Rousseau les combattait. Il leur objectait qu'un des points fondamentaux de leur réformation était de reconnaître la Bible pour règle de sa croyance et de ses mœurs, et de ne déférer aux interprétations du sens de la Bible qu'autant qu'elles ne sont pas contraires aux lumières de la raison; qu'il se conformait à ce principe, mais qu'il ne déférait pas à leurs explications, parce qu'elles surpassaient les lumières de sa raison. M. Vernes avait beau écrire qu'il convenait de la vérité du principe, mais qu'il fallait recevoir les interprétations les plus généralement reçues; Rousseau lui répondait que les premiers réformateurs n'avaient pas suivi les interprétations généralement reçues, lorsqu'ils s'étaient séparés de l'Église catholique, et qu'il suivait leur exemple. M. de Montmolin, par déférence pour les uns et pour les autres, se crut obligé de citer Rousseau au Consistoire; il n'y comparut pas. La pluralité des suffrages ne conclut pas cependant à l'excommunication; mais le pasteur ne profita pas de ce moyen pour laisser l'effet de ses démarches sur le compte de la vénérable classe, et pour cesser de persécuter Rousseau. Les prédications, les conversations le rendirent tellement odieux, qu'un jour de foire quelques ivrognes s'ameutèrent devant sa maison, en criant : A l'impie. Une pierre fut, dit-on, lancée dans les fenêtres; la justice chercha en vain ceux qui avaient commis le délit. On trouva cependant une pierre dans la chambre et un carreau cassé; mais quand on approcha la pierre du trou, elle se trouva plus grosse que le trou n'était grand. Rousseau n'en crut pas moins qu'elle avait été lancée par le peuple; sa gouvernante le lui avait dit; « sa gouvernante était incapable de lui en imposer; et si elle lui eût dit à minuit qu'il faisait jour, il l'aurait cru. » C'est ainsi qu'il avait argumenté dans une autre occasion, où sa gouvernante lui avait dit qu'un louis d'or, qui ne se trouvait plus dans un tiroir, avait été pris par son hôtesse. La probité reconnue de cette dame, qui voulut bien descendre à se justifier, ne put balancer dans son esprit une assertion de mademoiselle Le Vasseur. Chose étrange! qu'un philosophe qui doutait de ce qu'avaient dit positivement Jésus-Christ, les apôtres, les plus grandes lumières de l'Église, ne doutât pas d'une assertion de l'intendante de sa maison, tout incroyable qu'elle fût. Il fallut cependant quitter Motier-Travers; il chercha inutilement un asile dans l'île Saint-Pierre; les souverains du lieu lui firent signifier d'en chercher un autre. Il se décida pour l'Angleterre; Hume lui procura une retraite honnête à Londres, en 1766; il le produisit dans les meilleures compagnies. La misanthropie de Rousseau le dégoûta bientôt du tumulte de Londres; Hume lui procura alors une campagne agréable. Il fit plus : Rousseau s'étant plaint de son peu de fortune, Hume sollicita pour lui une pension du roi; et lorsqu'il l'eut obtenue, et que Rousseau n'avait plus qu'à remercier le ministre et à jouir, il lui vient des soupçons extravagans sur les motifs de la conduite de Hume; il refuse la pension; il quitte l'Angleterre; il demande la permission de venir à Paris, il l'obtient, à condition de ne plus rien publier. Il y passa le reste de ses jours à copier de la musique, pour n'être à charge à personne; il refusa tous les bienfaits qu'on lui offrit, pour ne dépendre que de lui-même. Il n'accepta que l'amitié de quelques personnes, qui n'en jouissaient pas autant qu'elles l'auraient désiré. Enfin l'âge

le mettant hors d'état de copier de la musique, M. Gérardin lui donna l'usage d'une petite maison à Ermenonville; c'est là qu'il est mort subitement le 2 juillet 1778. M. Gérardin l'a fait embaumer et mettre dans un cercueil de plomb, pour l'enterrer dans ses beaux jardins. Il a choisi l'île des Peupliers, où Rousseau se plaisait pendant sa vie, et où il lui a fait dresser un monument. Mademoiselle Le Vasseur a été élevée par Rousseau, du rang de sa gouvernante, à celui de son épouse : elle lui survécut. On ne peut mieux terminer cet article que par le portrait que Rousseau fait de lui-même. Plus ardent qu'éclairé dans ses recherches, mais sincère en tout, même contre lui; simple et bon, mais sensible et faible; faisant souvent le mal et toujours aimant le bien; lié par l'amitié, jamais par les choses, et tenant plus à ses sentimens qu'à ses intérêts; n'exigeant rien des hommes, et n'en voulant point dépendre; ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leur volonté, et gardant la sienne aussi libre que sa raison; craignant Dieu, sans peur de l'enfer; raisonnant sur la religion, sans libertinage; n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme, mais haïssant les intolérans encore plus que les esprits forts; ne voulant cacher ses façons de penser à personne, sans fard, sans artifice en toutes choses, disant ses défauts à ses amis, ses sentimens à tout le monde; au public ses vérités sans flatterie et sans fiel, et se souciant tout aussi peu de le fâcher que de lui plaire. Il y a une édition de ses œuvres diverses, 9 vol. in-8° et in-12; *Julie*, en 4 vol.; *Emile*, en 4 vol., ce qui fait 17 vol. Depuis sa mort il a paru un 10e vol. d'œuvres diverses. Les 17 vol. avaient été imprimés à Amsterdam, 1762, 11 vol. in-8°. Il en a paru une autre édition avec des supplémens qui passent à la faveur du nom, 12 vol. in-4°. Il s'en est fait à Paris une nouvelle édition in-8°, avec de belles gravures en 1788.

ROUSSEAU (Jacques), peintre, né à Paris en 1630, mort à Londres en 1693, réussit à peindre l'architecture par l'illusion de la perspective, et dans les paysages.

ROUSSEL (Guillaume), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était de Conches en Normandie. Il fit profession le 23 septembre 1680, et se distingua dans son ordre par son esprit et par son talent pour la chaire; mais préférant le repos d'une vie privée, il se retira à Reims, où il fit une bonne traduction française des lettres de saint Jérôme, qui a été réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°; le bel éloge du père Mabillon en prose carrée est aussi de dom Roussel. Il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France;* mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques mémoires à ce sujet, qu'il mourut à Argenteuil le 5 octobre 1717, à 59 ans. *Voyez* Rivet.

ROUSSEL (Michel), jurisconsulte français, qui s'est distingué au commencement du 17e siècle, par un livre intitulé *Anti-Mariana*, Paris et Rouen, 1610, in-8°, qui réfute les assertions de Mariana et des autres jésuites contre l'inviolabilité de la personne des rois. Il a encore publié une *Historia jurisdictionis pontificiæ*, Paris, 1625, in-4°, qui a servi de répertoire à des canonistes postérieurs.

ROUSSELET (Gilles), graveur, né à Paris en 1614, a gravé d'après Raphaël, le Titien, le Dominiquin, le Guide, etc., entre autres, les travaux d'Hercule, en 4 feuilles; les quatre évangélistes. Il est mort le 15 juillet 1686.

ROUSSEVILLE, procureur du roi en la commission pour la recherche de la noblesse de Picardie, engagea la noblesse de cette province à faire dresser le nobiliaire dont chaque famille est portée, sur une grande feuille forme d'atlas, en 427 feuilles, imprimées depuis 1708 jusqu'en 1717. Il est fort rare et cher.

ROUTIERS. *Voy.* Cotterealx.

ROUVRE. *Voy.* Rovère.

ROUX (Maitre). *Voyez* Rosso.

ROUX (Augustin), né à Bordeaux le 27 janvier 1726, prit les degrés de docteur en médecine dans l'université de cette ville en 1749, et fut docteur-régent de cette faculté à Paris en 1762. Au mois de juillet de la même année, il fut choisi pour succéder à M. Vandermonde, dans la rédaction du journal de médecine qui commence au mois de juillet 1754. Il l'a continué jusqu'à sa mort arrivée au mois de

juin 1776. Il a aussi travaillé aux *Annales typographiques*, 1757 à 1762. Outre ces journaux, il a donné, *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; la traduction de l'Essai sur l'eau de chaux de With, 1767, in-12, etc. Il était de l'académie de Bordeaux et de la société d'agriculture de Paris.

ROVÈRE, maison d'Italie, qui doit tout son lustre aux papes Sixte IV et Jules II. Ce dernier fit épouser à son frère la fille du duc d'Urbin, et fit adopter son neveu François-Marie par le dernier duc d'Urbin, de la maison de Montefeltre. François-Marie fut un des grand captiaines de son temps, et mourut de poison le 21 septembre 1538, à 48 ans. Son épouse Éléonore Hippolite de Gonzague fut une princesse très-vertueuse, fort attachée à son mari, et qui participa à toutes les disgrâces qu'il eut à essuyer de la part de Léon X, qui tâchait d'opprimer cette famille dont la sienne avait à se plaindre. Elle mourut en 1570, avec le chagrin de voir son fils Guidobalde dépouillé de l'état de Camerino, dont il avait épousé l'héritière de la maison Cibo, par Paul III, qui en enrichit ses neveux. Guidobalde fut capitaine des armées de Philippe II en Italie, et mourut en 1574. Son petit-fils Frédéric Ubalde, mort en 1623, ne laissa qu'une fille, Victoire, mariée à Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, et qui mourut en 1694, à 72 ans; mais elle ne lui porta pas en dot le duché d'Urbin qui retourna au saint siége. Il y avait à Turin une famille de la Rovère, d'une noblesse illustre qui a produit plusieurs cardinaux. Sixte IV, entre autres, en fit deux de cette famille, pour donner à penser qu'il en était.

ROVÈRE (Jérôme de la), ou DU ROUVRE, en latin *Ruvereus* ou *Roboreus*, était de la famille de la Rovère de Turin où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin cardinal en 1564. Il mourut en 1592, à 62 ans. C'est avec raison que Baillet le met au rang des enfans célèbres; car dès l'âge de dix ans on imprima à Pavie en 1540, un recueil de ses poésies latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne, 1683, in-8°.

ROWE (Nicolas), célèbre poète anglais, naquit à Listle-Bedfort en 1673, d'une ancienne famille de Devonshire. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres grecques et latines, étudia le droit et l'hébreu, et se livra ensuite tout entier à la poésie. Il s'y acquit une grande réputation, devint secrétaire du duc de Queenberry, eut quelques autres emplois, sous le règne de Georges Ier, et mourut à Londres en 1718, à 45 ans. Ses Œuvres, Londres, 1733, 3 vol. in-12, contiennent sept tragédies, dont l'une, intitulée *Tamerlan*, est très-estimée, et une traduction de Lucain, qui est très-estimée des Anglais. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

ROWE (Thomas), savant écrivain anglais, de la même famille que le précédent, naquit à Londres le 25 avril 1687. Il fut élevé avec soin par son père qui avait beaucoup d'érudition, et se rendit familiers les anciens auteurs grecs et latins. Il fit paraître beaucoup de zèle pour la liberté de ses concitoyens, et mourut le 13 mai 1715, à 29 ans. Il avait entrepris de donner les vies des grands hommes de l'antiquité, omises par Plutarque, et il avait tous les talens nécessaires pour réussir dans cette entreprise, mais il mourut avant que de l'avoir exécutée. On a seulement de lui huit de ces vies; savoir: celles d'Énée, de Tullus Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin-l'Ancien, de Lucius-Junius Brutus, de Gelon, de Cyrus et de Jason. L'abbé Bellanger les a traduites d'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des Vies de Plutarque par M. Dacier. On a encore de Thomas Rowe quelques poésies anglaises.

ROWE (Elisabeth Singer, femme de Thomas), était fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, célèbre par la pureté de ses mœurs, par sa probité et par sa charité envers les pauvres. Elle naquit à Ilchester, dans la province de Sommerset, le 11 septembre 1674. Elle eut, dès son enfance, beaucoup de goût pour le dessin et pour la poésie. Elle apprit aussi la musique, et commença à faire des vers dès l'âge de 12 ans. Elle n'en avait que 22 lorsqu'on publia en 1696 un Recueil de ses poésies, qui eut un applaudissement universel. Mademoiselle Singer épousa,

en 1710, Thomas Rowe, dont il est parlé dans l'article précédent, et qu'elle perdit en 1715. Cette perte l'affligea tellement, qu'elle se retira à Frome, dans la province de Sommerset, où elle avait la plus grande partie de son bien. Elle ne quittait sa retraite que très-rarement, et par complaisance pour quelques dames illustres par leur naissance, et en particulier pour la comtesse de Hertford, qui avait pour elle une tendre amitié. Quoiqu'elle eût toutes les grâces du corps, tous les talens de l'esprit, et toutes les belles qualités que l'on peut désirer dans une personne du sexe, elle ne voulut jamais consentir à se remarier, et mourut subitement à Frome, le 20 février 1737, laissant un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, universellement estimés des Anglais. Les principaux sont, 1° l'*Histoire de Joseph*, poëme en vers anglais; 2° l'*Amitié après la mort*, avec des lettres morales et amusantes, mêlées de prose et de vers, traduites en français, in-12; 3° des œuvres mêlées de prose et de vers, etc. Il y a dans tous les ouvrages de madame Rowe beaucoup de feu et d'imagination, des images vives et hardies, un style majestueux, grave et coulant. On n'y trouve rien qui puisse, en aucune sorte, alarmer la pudeur. Tout y porte à la vertu, à la chasteté et aux bonnes mœurs. En un mot, tout s'y ressent de la conduite régulière et vertueuse de cette dame.

ROWNING (Jean), philosophe et mécanicien, mort en 1771, à 72 ans, a publié l'Abrégé du système de la philosophie naturelle, Cambridge, 1738, in-8°.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était l'une des plus belles personnes de l'Asie. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius; et en mourant, 324 avant J.-C., il la laissa grosse d'un fils, qu'on nomma le jeune Alexandre. Dans la suite, Cassandre la fit mourir avec son fils.

ROY (Louis Le), *Regius*, excellent humaniste, et habile critique du 16e siècle, était de Coutances. Il se rendit très-habile dans les langues grecque et latine, et succéda en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professeur en langue grecque au collége Royal à Paris. Il mourut le 2 juillet 1577. On a de lui des Lettres, Paris, 1560, in-4°; la Vie de Guillaume Budé, très-bien écrite en latin, Paris, 1577, in-4°; la traduction française du Timée, de la République et du Simpose de Platon, imprimée en différentes années, in-4°, et de plusieurs autres ouvrages grecs; et un grand nombre d'autres livres.

ROY (Marin Le). *Voyez* Gomberville.

ROY (Pierre Le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia en 1593 la *Vertu du Catholicon d'Espagne*, petite pièce ingénieuse, qui a été augmentée par plusieurs autres écrivains, sous le titre de *Satire Ménippée*, 3 vol. in-8°.

ROY (Guillaume Le), savant et laborieux écrivain et traducteur français, né à Caen le 10 janvier 1610, d'une bonne famille, fut chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris, et permuta son canonicat pour l'abbaye de Haute-Fontaine, où il alla demeurer. Il y vécut dans la retraite, la prière et le travail, et il y mourut le 19 mars 1684, à 74 ans. Il était ami intime de MM. Arnauld, Nicole et du Pont-Chateau. On a de lui 1° des Instructions recueillies des sermons de saint Augustin sur les psaumes, imprimées chez Savreux en 7 vol. in-12; 2° *La solitude chrétienne*, chez Savreux, en 3 vol. in-12; 3° un grand nombre de lettres, de traductions, et d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans Moreri, édition de 1759. M. Huet, dans les *Origines de Caen*, fait de lui un grand éloge.

ROY (Julien Le), très-célèbre horloger, né à Tours le 8 août 1686, fit paraître dès son enfance tant de goût pour les mécaniques, que dès l'âge de 13 ans il fabriquait déjà de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. Il vint à Paris à l'âge de 17 ans, et il y fut admis dans le corps des horlogers en 1713. L'horlogerie rampait alors parmi nous, et les Anglais étaient nos maîtres; mais M. Julien Le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres; de sorte que M. Graham, le plus célèbre horloger d'Angleterre, l'admira et en fit l'éloge. M. Julien Le Roy était bienfaisant et généreux à l'égard des artistes et de tous les ouvriers qu'il employait

ou qui le consultaient. Il mourut à Paris le 20 septembre 1759, laissant quatre fils très-bien élevés et dignes de lui. On peut voir le détail de ses découvertes dans l'horlogerie, dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, de M. Le Roy son fils aîné, horloger du roi.

ROY (Charles Le), fils du fameux Julien Le Roy, à qui l'horlogerie de France a tant d'obligations, était d'une mauvaise constitution, ce qui le décida à embrasser le parti de la médecine, qui pouvait lui procurer des secours. Un voyage qu'il fit à cheval à Montpellier lui rendit de la vigueur. Il y prit le bonnet de docteur et s'y maria. L'académie des Sciences, dont il était, lui doit plusieurs mémoires, qu'il a réunis en 1771, en 1 vol. in-8°, sous le titre de *Mélanges de physique et de médecine*. En 1777 il revint à Paris, où il ne se ménagea pas assez sur le soin qu'il prenait de ses malades. Il mourut d'un squirre au pilore, qui ne laissait passer aucune nourriture, le 12 décembre 1779. On a encore de lui *Mémoires sur les fièvres aiguës*, 1766, in-8°; *Usage et effets de l'écorce du garou*, 1767, in-12; *De aquarum mineralium naturâ et usu*, 1762, in-8°; *Pronostics dans les maladies aiguës*, 1777, in-12.

ROY (Jacques Le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, et mort à Lyon en 1719, à 86 ans, est auteur de *Notitia Marchionatûs Sancti Imperii*, 1678, in-fol., figures; *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol.; le *Théâtre profane du Brabant*, 1730, 2 vol. in-fol., figures. *Voyez* Sanderus.

ROY (Charles Le) de la Carbinaye, prote de l'imprimerie de M. Félix Faulcon, imprimeur du roi à Poitiers, fit paraître en 1739 un Traité d'orthographe, in-8°, qui fit oublier tous les précédens, comme il est d'usage dans une langue vivante, dont les changemens successifs deviennent loi. Les réflexions qui accompagnent le parti qu'il prend sur chaque mot dont l'orthographe est équivoque sont extrêmement satisfaisantes. Une des plus judicieuses est de supprimer les lettres qui ne se prononcent pas, comme *espée*, *espace*. M. Le Roy supprime l's d'*espée*, et met le premier é avec un accent aigu; ce qui rend exactement la prononciation, dont on cherche toujours à se rapprocher dans l'orthographe. Mais comme on ne le fait que peu à peu, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Richelet et autres grammairiens, qui, pour avoir trop généralisé ce projet, n'ont pas été suivis, chaque édition de ce dictionnaire éprouve des changemens, en suivant ceux qu'indique le dictionnaire de l'Académie. M. Restaut s'en est occupé, et ce dictionnaire a pris son nom, au lieu de celui du véritable auteur. La dernière édition est de 1785. M. Le Roi est mort en juillet 1739.

ROY (Chrétien Le), de Sedan, habile professeur d'éloquence au collége du cardinal Le Moine, à Paris, y est mort le 11 mai 1780. Il est auteur de poésies et discours latins, relatifs à des événemens, entre autres *Quantùm litteris debeat virtus*, 1751, in-4°, qui affaiblit les argumens, mais n'ôte rien à l'éloquence de Rousseau; Lettre sur l'éducation du collége de Sorrèse; Lettre en faveur du commerce.

ROY D'ÉGUILLY (Jérôme Le), poète français, né à Orléans, a publié une Ode sur le rétablissement de la santé du roi, 1744; *Les Anglais vaincus par les Français*, 1745; *Augustin*, poëme en cinq chants, in-8°, 1768, année de sa mort.

ROY (Pierre-Charles Le), poète français, travailla pour l'Opéra. *Les Elémens* et *Callirhoé* sont ce qu'il a fait de mieux dans ce genre. Il mourut en 1763. Ses poésies font 2 vol in-8°, elles sont médiocres.

ROYE (Mathieu de), était grand-maître des arbalétriers en 1347; il servit fidèlement le régent pendant la prison du roi Jean, qu'il alla rechercher en Angleterre. Il est mort en 1380. Sa famille, connue dès la fin du 11e siècle, est fondue dans celle de la Rochefoucauld, après la mort du dernier mâle de cette famille, en 1551. *Voyez* Rochefoucauld.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, était fils de Mathieu, seigneur de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, d'une illustre et ancienne maison originaire de Picardie. Il fut d'abord chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes qui étaient à Avignon.

Il suivit Grégoire XI à Rome, et s'attacha ensuite au parti de Clément VII et de Pierre de Lune, autrement Benoît XIII. Gui de Roye devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, et enfin archevêque de Reims en 1391. Il tint un concile provincial en 1407, et partit 2 ans après, pour se trouver au concile de Pise; mais étant arrivé à Voutre, bourg situé à cinq lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un homme de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition furieuse parmi le peuple, qui investit la maison de ce prélat. Il voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte; mais en descendant il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitans, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. C'est lui qui fonda le collége de Reims à Paris en 1399. Il laissa un livre intitulé *Doctrinale sapientiæ*, qu'il composa en 1388, et qu'un religieux de Cluni traduisit en français l'année suivante, sous le titre de *Doctrinal de sapience*, imprimé in-4°, en gothique, et y ajouta des exemples et des historiettes, quelquefois assez plaisantes; par exemple, au folio 37 de cette traduction imprimée in-4° en caractères gothiques: « On lit, dit le traducteur, d'une femme » qui souvent alloit au Monstier; le » prêtre de l'église avoit très-mauvaise » voix, et toutefois qu'il chantoit, » cette femme plouroit. Le prêtre la » vit, et cuidoit qu'elle plourât pour » son beau chanter, si s'en efforçoit » plus fort, et comme plus fort chantoit, la femme plus fort plouroit. Le » prêtre ne se put plus tenir, mais lui » alla demander pourquoi elle plouroit en l'église quand il chantoit. » — Hélas! sire, dit-elle, je dois bien » plourer, car je avois un âne, qui » me faisoit moult de bien, que » j'ai perdu, et il me semble que » quand je vous oy chanter, que ce » soit lui. Le prêtre, qui cuidoit avoir » louange, s'en alla tout confus et » mocqué ».

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Angers sa patrie, mourut en 1686. On a de lui *De jure patronatûs*, Angers, 1667, in-4°; *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, 1672, in-4°, livre qui a donné lieu de rire sur le compte de ceux qui ont expliqué ce titre en français *des messes du dimanche*.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien célèbre, né en Savoie, vint s'établir en France vers 1725, et se distingua par son goût pour le chant et par son habileté à toucher l'orgue et le clavecin. Il devint maître de musique des enfans de France en 1746, directeur du concert spirituel en 1747, inspecteur de l'opéra en 1754. Il mourut en 1755, à 50 ans. On a gravé un livre de ses pièces de clavecin. Il a fait la musique des opéras de *Pyrrhus*, *Zaïde*, *le pouvoir de l'Amour*, *Amasis*, *Prométhée*.

ROZÉE (Mademoiselle), née à Leyde en 1632, y est morte en 1682; elle avait l'art de peindre sans couleur, mais par le mélange de fils de soie de différentes couleurs. Ses tableaux sont fort chers.

RUAR (Martin), fameux socinien allemand, natif de Krempen, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il devint recteur du collége de Cracovie, puis ministre des sociniens de Dantzick, et s'acquit une grande réputation parmi ceux de son parti. Il mourut en 1657, à 70 ans. On a de lui 1° des Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne, imprimées avec le catéchisme; 2° deux vol. in-12 de Lettres, 1677 et 1681, qui sont très-curieuses et très-intéressantes; 3° quelques autres écrits.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia, naquit 1702 ans avant J.-C. Il commit un inceste avec Bala, servante de Rachel, et perdit par cette incontinence son droit d'aînesse. Il empêcha ses frères de faire mourir Joseph, et fut chef d'une tribu de son nom. Il mourut 1626 avant J.-C., à 124 ans.

RUBENS (Pierre-Paul), très-célèbre peintre du 17e siècle, naquit à Anvers le 28 juin 1577. Il apprit le dessin sous Octavio Van-Veen, passa ensuite en Italie, à Mantoue, à Rome, à Gênes et à Venise. Il résolut dans cette dernière ville d'imiter la manière de peindre du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. De retour à Anvers, il fit d'excellens ta-

bleaux, et fut ensuite employé par la reine Marie de Médicis, par le roi d'Espagne et par le roi d'Angleterre. Son talent ne se bornait pas à la peinture; il était en même temps excellent architecte; il parlait 7 langues différentes; il savait l'histoire et il était habile homme d'état, ce qui le fit employer en diverses négociations très-importantes. Ses plus beaux ouvrages de peinture se faisaient admirer à Witehall en Angleterre, à l'Escurial en Espagne, et dans la galerie du Luxembourg à Paris, qui contenait l'histoire de Marie de Médicis; elle a été gravée par Nattier; 1710, in-fol. Il excelle surtout dans le coloris, dans l'invention et dans la noblesse de l'expression. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640, laissant de grands biens à ses enfans, dont l'aîné lui succéda dans la charge de secrétaire d'état en Flandre. On a de Rubens un Traité de peinture, imprimé à Anvers en 1622; l'Architecture italienne, Amsterdam, 1754, in-fol. Le plus célèbre de ses disciples fut Ant. Vandick. Philippe Rubens, frère du peintre dont on vient de parler, naquit à Cologne en 1574. Il devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 38 ans. Il a fait imprimer *Antiquorum rituum emendationes*, Anvers, 1608, in-4°. Albert Rubens, fils du peintre, fut aussi un habile homme, surtout dans la connaissance des médailles. On a de lui un traité, *De re vestiariâ et lato clavo*, et un Commentaire sur les médailles de Charles, duc d'Arschot.

RUBEUS. *Voy.* Rossi.

RUBRUQUIS (Guillaume), fameux cordelier, fut envoyé par le roi saint Louis vers Sartach, prince tartare, en 1252.

RUCCELLAI (Jean), ou *Oricellarius*, parent de Léon X et de Clément VII, fut envoyé nonce en France par le premier, et nommé gouverneur du château Saint-Ange par le second. Il était dans l'état ecclésiastique, et mourut en 1525 ou 1526, à 50 ans. On a de lui *Rosmunda*, 1525, in-8°; le *Api*, 1531, in-8°, Pad., 1718, in-4°; *Oreste*, 1723, in-8°. *Voy.* Oricellarius

RUCCELLAI (L'abbé), fils d'un de ces Italiens qui étaient venus en France pour y faire le métier de partisan, jouissait de plus de trente mille livres de rente en bénéfices. Son père, qui lui avait procuré ce bien-être, lui en fournissait autant; une fortune si considérable lui servait à vivre dans une mollesse et une splendeur qui lui donna cette maladie connue depuis sous le nom de vapeurs. L'ambition l'en guérit; il avait été dans les bonnes grâces du maréchal d'Ancre, il conçut le dessein de venger sa mort, et de servir la reine Marie de Médicis. Ses affaires demandaient beaucoup d'activité, le plus violent travail ne lui coûtait rien pour réussir dans son dessein. Il vint à bout de mettre le comte d'Epernon dans ses intérêts; mais s'apercevant que ce duc avait plus de part à la confiance de la reine que lui, il revint à la cour, rechercha l'amitié du duc de Luynes, fit disgracier le père Arnould, et mourut vers 1627. S'il avait été fidèle au maréchal d'Ancre, il ne le fut pas moins au connétable de Luynes. Quand il mourut ses domestiques pillèrent tellement sa maison, qu'il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. Les frères du connétable, qui étaient présens à sa mort, l'abandonnèrent sans donner aucuns ordres pour sa sépulture; ce fut l'abbé Ruccellai et un nommé Contades, qui prirent soin de le faire embaumer et de le faire porter à Maillé, lieu de sa sépulture.

RUCHAT (Abraham), né au canton de Berne, était en 1733 professeur de théologie à Lausanne, où il mourut le 29 septembre 1750. On a de lui une Grammaire hébraïque, un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8°; *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève, 1727 et 1728, 6 vol. in-8°; les *Délices de la Suisse*, sous le nom de Kipseler, Leyde, 1714, 2 vol. in-8°; les *Délices de la Grande-Bretagne*, *d'Espagne et de Portugal*; la *Géographie*, qui a paru sous le nom d'Abraham Dubois, 2 vol. in-4°. Ruchat est exact dans son histoire; mais son style est mauvais et pesant.

RUDBECK (Olaüs), savant médecin et littérateur suédois, né à Arosie dans le Westermanland en 1630, d'une famille noble et ancienne, fut

professeur de médecine à Upsal, où il s'acquit une grande réputation par sa science dans l'anatomie, la médecine, la musique, la peinture, les mécaniques et les belles-lettres. Il mourut au mois de septembre 1702, dans sa 73e année, laissant des enfans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Exercitatio anatomica exhibens ductus novos hepaticos aquosos, et vasa glandularum serosa*, in-4°. Il a publié la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques; il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Il a fait plusieurs autres écrits pour appuyer cette prétention; 2° *Athlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689; et 1698, 3 vol. in-fol. il devait y avoir un 4e tome qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e tome un atlas de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. Ce livre est rempli d'érudition, et suppose une lecture prodigieuse; mais l'auteur y avance et y soutient les paradoxes les plus étonnans. Il y prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Athlantide de Platon, et que c'est de la Suède que les Allemands, les Français, les Anglais, les Danois, les Grecs, les Romains et tous les autres peuples sont sortis; 3° il est auteur d'un Traité sur la comète de 1667; de *Leges West-Gothicæ*, Upsaliæ, in fol., rare; d'une description des plantes, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol.; il devait y en avoir 12. Son fils, nommé comme lui, a donné *Laponia illustrata*, 1701, in-4°; *Dissertation sur l'oiseau Selaï de la Bible*, 1705, in-4°; *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4°.

RUE (Charles de la), né à Paris en 1643, entra de bonne heure chez les jésuites. Le poëme latin qu'il composa en 1667, sur les conquêtes de Louis XIV, fut traduit en français par le célèbre Pierre Corneille, qui en parla très-avantageusement au roi. Telle fut l'origine de la bienveillance que ce grand prince témoigna souvent dans la suite au père de la Rue. Après avoir professé la rhétorique à Paris pendant plusieurs années avec réputation, il se tourna du côté de la chaire, et prêcha avec applaudissement dans les provinces, à Paris et à la cour. Quelques années après il fut envoyé dans les Cévennes, où il travailla avec zèle à la conversion des calvinistes, et il eut le bonheur d'en ramener quelques-uns à la foi catholique. Le père de la Rue témoigna toute sa vie beaucoup d'ardeur pour aller prêcher l'Évangile dans les missions du Canada; mais il ne put jamais en obtenir la permission de ses supérieurs. Il mourut à Paris dans le collége de Louis-le-Grand, le 27 mai 1725, à 82 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° quatre livres de Poésies latines, 1680, in-4° et in-12; 2° une édition de Virgile, avec des notes, *ad usum Delphini*, en 1 vol. in-4° et en 4 vol. in-12; 3° trois vol. in-12 de Panégyriques et d'Oraisons funèbres. On estime surtout son oraison funèbre de M. de Luxembourg; 4° un Carême et un Avent en 4 vol. in-12 ou in-8°; 5° des tragédies latines et françaises, etc.

RUE (Dom Charles de la), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie le 12 juillet 1684, s'est acquis de la réputation par sa nouvelle édition d'Origène. Il en donna les deux premiers volumes, et il était près d'en publier le 3e lorsqu'il mourut à Paris le 5 octobre 1739, à 55 ans. Dom Vincent de la Rue son neveu a achevé cette édition qui est en 4 vol in-fol.

RUELLE (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris, et médecin de François Ier, mourut en 1537, à 63 ans. Il a donné *De naturâ stirpium*, Paris, 1536, in-fol.; *Veterinariæ medicinæ Scriptores græci*, Paris, 1530, in-fol.

RUFFI (Antoine de), célèbre conseiller dans la sénéchaussée de Marseille sa patrie, s'acquitta de sa charge avec tant d'intégrité, que, n'ayant pas assez examiné la cause d'un plaideur dont il était le rapporteur, il lui fit remettre tout ce qu'il avait perdu par la perte de son procès. Il joignait à la vertu une grande érudition, et fut fait conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689. On a de lui 1° une excellente *Histoire de Marseille*, dont la meilleure édition est celle de 1696, 2

vol. in-fol., donnés par son fils Louis-Antoine, mort en 1724; 2° la *Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12; une savante *Histoire des comtes de Provence*, 1655, in-fol. 4° une *Histoire des généraux des galères*, dans le père Anselme.

RUFIN, favori et ministre d'état de l'empereur Théodose, était Gaulois et natif d'Éluse, capitale du pays qu'on nomme aujourd'hui l'Armagnac. Sa naissance était obscure, mais il avait un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à se faire aimer des princes. Étant allé à Constantinople, il fut connu de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ces commencemens de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confidence, et le fit consul avec son fils Arcadius. Rufin se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de Théodose, voyant avec dépit le crédit de Stilicon au-dessus du sien, il résolut de se mettre sur le trône, et appela les Goths et d'autres barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie, car tandis que les Goths assiégeaient Constantinople, on découvrit son attentat, et il fut tué en 395. Son corps fut taillé en mille pièces après sa mort, et sa tête fut portée au bout d'une lance pour la faire voir au peuple, qui le haïssait à cause de sa cruauté et de son avarice.

RUFIN, très-célèbre prêtre d'Aquilée, surnommé *Toranus* ou *Tyranius*, naquit à Concorde, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4e siècle. Il se retira dans un monastère d'Aquilée, où il ne s'occupait que de la lecture et de la méditation des saintes Écritures et des ouvrages des saints Pères. Saint Jérôme, passant par Aquilée, se lia étroitement avec lui, et ils se promirent une amitié indissoluble. Quelques années après, saint Jérôme s'étant retiré en Orient, Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte, et il visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Mais les ariens qui dominaient sous le règne de Valens firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et la soif, et ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie le racheta avec plusieurs autres exilés, et se retira avec lui en Palestine. C'est alors que saint Jérôme, croyant que Rufin irait incontinent après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui demeurait en cette ville, pour le féliciter de l'arrivée de Rufin. « Vous verrez, lui dit-il, briller en la personne de Rufin des caractères de sainteté, au lieu que je ne suis que poussière. C'est assez pour moi de soutenir avec mes faibles yeux l'éclat de ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le creuset de la persécution, et il est maintenant plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé de toutes sortes de péchés. » Rufin bâtit un monastère au mont des Oliviers. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Église plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs Macédoniens et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Il s'appliqua en même temps à traduire en latin les ouvrages grecs qui lui parurent les plus intéressans; mais la traduction de divers ouvrages d'Origène, surtout celle du livre des Principes, occasionna entre lui et saint Jérôme cette rupture qui fit grand bruit dans l'Église, et qui affligea sensiblement saint Augustin et tous les grands hommes de ce temps-là. Le pape Anastase cita Rufin à Rome, et condamna la traduction du livre des Prin-

cipes. Rufin, que l'on accusait d'hérésie, publia des apologies très-orthodoxes, où l'on trouve un grand fonds de doctrine, et dans lesquels il déclare « qu'il n'a prétendu être que simple traducteur, sans avoir voulu se rendre garant ni défenseur de tout ce que l'on reprend dans les écrits d'Origène. » Il alla ensuite en Sicile, où il mourut vers l'an 410. Il a traduit de grec en latin les OEuvres de Joseph; l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, à laquelle il a ajouté deux livres; plusieurs écrits d'Origène, avec son Apologie, par saint Pamphile; dix Discours de saint Grégoire de Naziance, huit de saint Basile. Rufin se donne beaucoup de liberté dans ces traductions. On a encore de lui un écrit pour la défense d'Origène; deux Apologies contre saint Jérôme; des Commentaires sur les bénédictions de Jacob, sur Osée, Joel et Amos; plusieurs Vies des pères du désert, et une Explication du Symbole, qui a toujours été estimée. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580, in-fol. Le Commentaire sur les psaumes qui porte son nom, n'est point de lui. L'abbé Gervaise a donné sa vie en 2 vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec Rufin, prêtre de Palestine, qui vint à Rome en 399, fut maître de Pélage, et dont on trouve la profession de foi dans les Dissertations du père Garnier, sur Marius Mercator.

RUFUS, médecin d'Ephèse, qui vivait du temps de l'empereur Trajan, l'an 112 de Jésus-Christ, a laissé divers ouvrages que l'on trouve dans *Artis Medicæ principes*, d'Etienne, et qui sont aussi imprimés séparément. *Apellationes corporis humani partium*, Venetiæ, 1552, in-4°; *De vesicæ renumque morbis*, Paris, 1554, in-8°.

RUGGERI (CÔME), fameux astrologue florentin, vint en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Il eut grand crédit à la cour par ses horoscopes et par ses intrigues, et y obtint l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Mais ayant été accusé, en 1574, d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des almanachs en 1604; ce qu'il continua tous les ans, et parut même à la cour de Henri IV. Il mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait eu l'impiété de déclarer qu'il mourait en athée.

RUINART (Dom THIERRY), pieux et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Reims le 10 juin 1657. Il fut disciple du père Mabillon, et composa avec lui le 6e siècle des Actes des saints de l'ordre de saint Benoît. Dom Ruinart travailla ensuite en son particulier, et devint célèbre dans toute l'Europe par ses excellens ouvrages. Il mourut à l'abbaye d'Hautvillers en Champagne, le 29 septembre 1709, à 53 ans. On a de lui 1° un excellent Recueil des actes sincères et véritables des premiers martyrs, avec une savante préface, dans laquelle il réfute Dodwel, qui prétendait qu'il n'y avait eu qu'un petit nombre de martyrs, 1713, in-fol., traduit en français par Drouet de Maupertuy, 2 vol. in-8° ou in-12; 2° une édition de la Persécution des Vandales, composée par Victor, évêque de Vite en Afrique, 1694, in-8°; 3° une nouvelle édition des œuvres de saint Grégoire de Tours, 1699, in-fol.; 4° la Vie du père Mabillon; 1709, in-12; 5° la Vie du pape Urbain II, dans les œuvres diverses du père Mabillon, 3 vol. in-4°; le 5e vol. des Annales bénédictines qui en ont 6, et quelques autres ouvrages.

RUISCH. *Voyez* RUYSCH.

RUISDAAL (JACOB), célèbre peintre paysagiste, né à Harlem en 1640, et mort dans la même ville en 1681. On fait aussi beaucoup de cas de ses dessins. Salomon Ruisdaal son frère, mort à Harlem en 1670, s'est aussi distingué par ses paysages.

RULAND (MARTIN), célèbre médecin, natif de Fresingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, et mourut le 3 février 1602, à 70 ans. On a de lui un Traité du mal de Hongrie, Francfort, 1600, in-8°; un petit livre de la scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen, Bâle, 1596, in-8°; un autre de l'origine de l'âme, Bâle, 1628, in-8°, etc. Martin Ruland son fils, né à Lawingen en 1569, fut médecin de l'empereur, et mourut à Prague, du mal de Hongrie, le 23 avril 1611. Il est au-

teur d'une Hydriatique, c'est-à-dire d'un traité des eaux médicinales, Dilingæ, 1568, in-8°; l'Histoire de la dent d'or et du jugement qu'on en doit porter, Francfort, 1597, in-8°, etc.

RUMPHIUS (Georges-Everard), né en 1627, était docteur en médecine de l'université d'Hanau, et de l'académie des curieux de la nature. Il passa à Amboine, où il devint consul et ancien marchand, ce qui ne l'empêcha pas d'employer ses momens de loisir à la recherche des plantes du pays, quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons de botanique. Cette science avait tant d'attraits pour lui, qu'il y devint habile de lui-même. Quoiqu'il eût perdu la vue à l'âge de 43 ans, au goût et au toucher il connaissait la nature et la figure de la plante. Il réunit en douze livres ce qu'il avait ramassé de plantes du pays où il s'était établi, et les dédia, en 1690, aux gouverneur et conseil de la compagnie des Indes. Ils ne furent cependant pas imprimés alors; mais Jean Burman les mit au jour, depuis 1740 jusqu'en 1750, en 6 vol. in-fol., qui ont ordinairement des titres de 1751, sous le titre d'*Herbarium Amboinense,* en 1755. Burman y joignit un *Auctuarium* avec la table, qui se relient ordinairement à la fin du tome 6. Cet ouvrage comprend 702 planches, y compris le frontispice gravé, deux portraits, les nos 84 et 107 du tome 3, qui sont doubles; le n° 90 du tome 5 qui manque, et le n° 75 du même vol. qui est double. On a encore imprimé de Rumphius, *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, in-fol., réimprimé en 1739; la première est recherchée pour les figures. Rumphius avait fait l'histoire politique d'Amboine; mais elle n'a pas vu le jour. On en conserve un exem plaire dans le dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam, et un à Amboine.

RUNGIUS (David), savant théologien luthérien, né en Poméranie en 1564, enseigna la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. Il mourut en 1604. On a de lui des Commentaires sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques, etc.

RUPERT. *Voy.* Robert de Bavière.

RUPERT (Saint), évêque de Wormes, alla prêcher la foi dans la Bavière, sur la fin du 7e siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes de toutes sortes de conditions. Quelque temps après il fixa son siége épiscopal à Jevave, ville que l'on appelle aujourd'hui Salzbourg. Il mourut le 25 mars 718. Il descendait du sang royal de France.

RUPERT, pieux et savant bénédictin du 12e siècle, né dans le territoire d'Ypres, fut abbé de Deutsch, et s'acquit une grande réputation par sa piété, par sa science et par ses ouvrages. Il mourut le 11 février 1135, à 44 ans. On a de lui 1° des Commentaires sur l'Ecriture sainte, dans lesquels il traite diverses questions de théologie, selon la méthode scolastique, 2° un traité *De Officiis*, qui est regardé comme son principal ouvrage; 3° un grand traité de la Trinité, et plusieurs autres livres. Toutes les œuvres de Rupert ont été imprimées à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol., et à Venise, 1748 à 1752, 4 vol. in-fol.

RUPERT (Christophe-Adam), né à Altorf en 1610, était bon poète, bon orateur et bon historien. Il fut pendant neuf ans professeur en histoire à Altorf, et y mourut en 1647. Il a composé des Commentaires sur Florus, Velleius Paterculus, Salluste, Valère Maxime, etc. On a aussi de lui *Mercurius epistolicus et oratorius*; *Orator historicus*, etc.

RUSBROCH ou RUSBROECH (Jean), prieur des chanoines réguliers de saint Augustin, au monastère de Groenendall, près de Bruxelles, prit son nom du lieu de sa naissance, qui est un village sur la Senne, entre Halle et Bruxelles. Il s'occupa tellement de la méditation, et s'acquit une telle réputation par ses ouvrages de spiritualité, qu'il fut surnommé *le très-excellent contemplatif et le docteur divin*. Il mourut le 2 décembre 1381, à 88 ans. La meilleure édition de ses œuvres, traduites de flamand en latin, par Laurent Surius, chartreux, est celle de Cologne, 1692, in-4°, où l'on trouve sa vie, composée par Henri de Pomère; elles ont fait du bruit dans l'affaire des quiétistes.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, et l'un des savans attachés à la bibliothèque Ambroisienne, par Frédéric Borromée, a donné *De inferno et statu dæmonum, ante mundi exitium*, Mediolani, 1621, in-4°, rare.

RUSCA (Charles-François), habile peintre en portraits, né à Lugano en 1701, mourut à Milan en 1769.

RUSCONI (Camille), célèbre sculpteur, né à Milan, s'est établi à Rome, où il est mort en 1728. Le tombeau de Grégoire XIII, à Saint-Pierre, et celui du prince Sobieski aux Capucines, qu'il a orné de sculptures, sont admirés avec justice.

RUSHWORTH (Jean), écrivain anglais, célèbre par ses recueils historiques de tout ce qui s'est passé dans les parlemens depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 vol. in-fol. Il descendait d'une bonne famille du Northumberland. Il naquit vers 1607, devint en 1643 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois; mais après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et fut ensuite constitué prisonnier pour dettes. Il mourut dans sa prison, au bout de 6 ans, en 1690, à 83 ans.

RUSSEL (Guillaume, lord), fut un des nouveaux ministres choisis par le roi en 1679, et en 1680 il fut élu député au parlement par le comté de Bedford. Charles II n'avait point d'enfans; le duc d'Yorck professait la religion romaine. Le lord Russel, attaché jusqu'au fanatisme à la religion protestante, fit tout son possible pour faire passer à la chambre haute le bill d'exclusion, que la chambre basse avait porté contre le duc d'Yorck. Ce parlement et un suivant, cassés, avaient anéanti le bill; mais les esprits n'en étaient pas plus modérés. Le lord Russel fut accusé de haute trahison, comme ayant projeté d'attenter à la vie du roi, et fut décapité le 21 juillet 1683.

RUSSIE. Ses souverains sont peu connus jusqu'à Jean Basilowitz, qui affranchit sa nation de la domination des Tartares, et jeta les fondemens du puissant empire de Russie. Ce fut lui qui prit le titre de czar. Il régna depuis 1450 jusqu'en 1505.

Basile Iwanowitz.	1533
Jean Basilowitz.	1584
Fœdor Bosirowitz.	1605
* Boris Godounove, depuis .	1598
jusqu'à.	1605
Basile Rustri, usurpateur. .	1606
Dimitri ou * Demetrius, imposteur.	1606
Dimitri, imposteur. . . .	1610
Vladislas, prince de Pologne.	1613
Dimitri IV, imposteur. . .	1611
Michel Fœderowits. . . .	1645
* Alexis Michaelowits. . . .	1676
Fœdor Alexiowitz. . . .	1682
Iwan et Pierre Ier, ensemble.	1696
* Pierre Ier, seul.	1725
* Catherine.	1727
Pierre II.	1730
* Anne Iwanowa.	1740
* Iwan ou Jean VI, détroné en	1741
* Elisabeth Petrowna. . . .	1762
* Pierre III.	1762
Catherine Alexiewna.	

Voyez l'Histoire universelle de Puffendorf; les différentes Histoires du czar Pierre, les Lois et Constitutions de la czarine Catherine II, 1775, in-4°, ou 2 vol. in-12.

RUST (Georges), se rendit habile dans la connaissance de l'Ecriture sainte, des saints Pères et de l'histoire ecclésiastique. Il devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande. Il mourut jeune, au mois de décembre 1670. On a de lui quelques ouvrages.

RUSTICI (Jean-François), habile sculpteur du 16e siècle, natif de Florence, vint se fixer en France en 1528, et fut employé par François Ier à plusieurs ouvrages considérables. Ses statues sont la plupart en bronze, et les connaisseurs en font grand cas.

RUTGERS (Janus), conseiller du roi de Suède, né à Dordrecht, mort à la Haie en 1625, à 36 ans, a commenté différens auteurs anciens, et a donné *Variæ lectiones*, 1618, in-4°, des Poésies latines, avec celles d'Heinsius, Elzévir, 1653, in-12.

RUTH, célèbre femme moabite, dont l'histoire est écrite au long dans un livre particulier de l'Ecriture sainte, qui porte le nom de *Ruth*, et qui est comme une suite de celui des Juges. Elle épousa Booz, vers 1254 avant Jésus-Christ, et fut mère d'Obed,

père d'Isaïe, et aïeul de David. *Voyez* Noemi.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), né à Verviers, ville du pays de Liége, le 23 février 1653, d'une famille patricienne, après avoir pris le degré de bachelier à Louvain, vint à Paris, et s'attacha à M. Arnauld, dont il suivit les conseils, et avec lequel il lia une étroite amitié. Il assista à la mort de ce célèbre docteur en 1694, et il apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs le 9 novembre de la même année. Ce fut dans cette cérémonie qu'il fit le discours français que l'on trouve sous le nom de M. Guelphe, dans l'abrégé de la vie de M. Arnauld, par le père Quesnel. M. Ruth d'Ans ayant été exilé dans les Pays-Bas par une lettre de cachet le 17 janvier 1704, M. de Précipiano, archevêque de Malines, l'accusa d'hérésie; mais il s'en justifia par une Apologie, et par une Requête à M. le marquis de Bedmar. Il alla aussi exprès à Rome pour se justifier auprès du pape Innocent XII, qui le reçut favorablement, le fit protonotaire apostolique, voulut qu'il prît le bonnet de docteur en théologie au collége de la Sapience à Rome, et le déclara innocent par un bref qu'il lui donna. M. Ruth d'Ans mourut à Bruxelles le 24 février 1728. Il était aumônier de madame la duchesse de Bavière, chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, et doyen de l'église cathédrale de Tournai. C'est lui qui a composé le 10e et le 11e vol de l'*Année chrétienne* de M. Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages.

RUTHERFORTH (Thomas), né le 13 octobre 1712, fut de la société de Spalding, à laquelle il communiqua un nouveau miroir concave, et différens instrumens de mathématiques, dont on trouve la description dans les Mémoires de cette société. Il a publié, en outre, Essai sur la nature et les obligations de la vertu, 1744, in-8°; Système de philosophie naturelle, 1748, 2 vol. in-4°; des Sermons, etc. Il est mort le 5 octobre 1771, et a laissé des enfans. On lui a élevé un monument avec une épithaphe dans l'église de Barley, dont il était curé.

RUTILIE, célèbre dame romaine, sœur de Publius Rufus, qui souffrit constamment l'injustice de son exil, et femme de Marcus-Aurélius Cotta, eut un fils de grand mérite, qu'elle aima tendrement, et dont elle supporta la perte avec beaucoup de courage. Ce fils s'appelait Caïus-Aurélius Cotta. Il était grand orateur, et fut consul 72 ans avant J.-C. Sénèque propose cette vertueuse dame pour exemple, dans le livre qu'il écrivit, pendant son exil, pour consoler sa mère.

RUTILIUS (Claudius-Numatianus Gallus), homme d'un grand savoir et d'une grande réputation, était préfet de Rome, lorsque cette ville fut prise par Alaric en 410. On a de lui un Itinéraire en vers élégiaques, dans lequel il se déchaîne contre les solitaires et contre les juifs, en faveur du paganisme. La meilleure édition de cet Itinéraire est celle d'Amsterdam, 1686, in-12, avec les notes de plusieurs savans, ou dans *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. On croit que ce célèbre écrivain était natif de Toulouse. M. Le Franc l'a traduit en français avec des notes.

RUVEREUS. *Voy.* Rovère.

RUVIGNY. *Voy.* Galloway.

RUYSCH (Fréderic), l'un des plus savans anatomistes, médecins et naturalistes qui aient paru en Hollande, naquit à la Haie le 23 mars 1638, d'une bonne famille; il y pratiqua la médecine avec succès et fut appelé à Amsterdam en 1665 pour y être professeur en anatomie. Il y exerça cet emploi avec une réputation extraordinaire, et fit dans l'anatomie plusieurs découvertes importantes. C'est lui en particulier qui est comme l'inventeur de l'art de préparer et de conserver les cadavres. Il fut reçu de l'académie des sciences de Paris en 1727, et mourut à Amsterdam le 22 février 1731, à 93 ans. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, Amsterdam, 1737, 4 vol. in-4°. Les principaux sont *Dilucidatio valvularum in vasis limphaticis et lacteis*; *Thesaurus animalium primus*; Description du jardin des plantes d'Amsterdam; de Commelin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol., figures. Il avait un très-beau cabinet d'histoire naturelle. Henri Ruysch son fils, mort en 1727, fut aussi un habile médecin, savant dans l'histoire naturelle, dans l'ana-

tomie et dans la botanique. Il a donné le Jonsthon *de Animalibus*, sous le titre de *Theatrum animalium*, 1718, 2 vol. in-fol., augmenté.

RUYTER (MICHEL-ADRIEN), né à Flessingue en 1607, d'un bourgeois de cette ville, fut successivement matelot, contre-maître, pilote, capitaine de vaisseau, commandeur, contre-amiral, vice-amiral, et enfin lieutenant-amiral-général, qui est la plus haute dignité à laquelle il pouvait aspirer, celle d'amiral étant attachée à la qualité de gouverneur de Hollande. Ruyter se signala en diverses occasions. Il secourut les Portugais contre les Espagnols, s'acquit une gloire immortelle devant Salé, combattit plusieurs fois les Anglais, prit quantité de vaisseaux turcs avec le fameux renégat Amand de Dias, qu'il fit pendre en 1655. Il alla, en 1659, au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, et donna des marques d'une valeur extraordinaire dans l'île de Funen, ce qui le fit annoblir lui et toute sa famille. Il mit à la raison les corsaires d'Alger en 1661, prit un grand nombre de vaisseaux sur la côte de Guinée en 1665, et remporta une victoire considérable sur les Anglais en 1666. Tant de belles actions le firent élire, la même année, lieutenant-amiral-général. Il continua de se signaler jusqu'en 1676, qu'il fut blessé mortellement d'un coup de canon, dans un combat qu'il donna aux Français devant la ville d'Agouste en Sicile. Il mourut de sa blessure peu de jours après. Son corps fut porté à Amsterdam, où les états-généraux lui firent dresser un superbe monument. Sa vie, écrite en flamand par Gérard Brand, in-fol., a été traduite en français.

RUZANTES (LE). *Voyez* BEOLCUS.

RYAN (LACY), gentilhomme anglais, né à Westminster en 1694, manifesta de bonne heure son inclination pour le théâtre. En 1710 il fut introduit dans la compagnie de Hay-Market, et mourut en 1771. L'opéra du *Savetier*, en un acte, est de lui; il a eu part à plusieurs autres.

RYCKAERT (DAVID), peintre d'Anvers, où il était né en 1615, devint directeur de l'académie en 1651; s'étant occupé de sujets rians et toujours piquans, on ne sait pourquoi, à l'âge de cinquante ans, il n'a plus fait que des diableries dégoûtantes, telles que la tentation de saint Antoine, qu'il a répétée plusieurs fois. Ses tableaux de ce genre ne furent pas moins recherchés que les autres.

RYCKEL. *Voy.* DENYS.

RYCKIUS (THÉODORE), avocat à la Haie, et ensuite professeur en histoire à Leyde, mourut en 1690. Il a donné une excellente édition de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12; de *Stephanus Bisantinus*, 1684, in-fol. On trouve dedans sa dissertation *De primis Italiæ colonis*.

RYER (ANDRÉ DU), sieur de Malesair, né à Marcigny dans le Mâconnais, fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, dans le 17e siècle. Il séjourna long-temps à Constantinople pour le service du roi, et fut consul de la nation française en Egypte. Il apprit les langues turque et arabe, et mourut après son retour en France. On a de lui 1° une Grammaire turque en latin, Paris, 1630, in-4; 2° une traduction française de l'Alcoran (Elzévir), 1649, in-12, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, qui n'est point estimée, et dans laquelle il a mêlé mal à propos les rêveries des commentateurs mahométans avec le texte de Mahomet; 3° une traduction française de *Gulistan*, ou de l'*Empire des roses*, composé par Sadi, prince des poètes turcs et persans, Paris, 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*.

RYER (PIERRE DU), fameux historiographe du roi, et l'un des quarante de l'académie française, était né à Paris en 1605, d'Isaac du Ryer, dont on a quelques poésies pastorales, et qui mourut vers 1631. Il s'acquit de la réputation par ses traductions, quoiqu'elles fussent peu exactes, parce qu'étant aux gages des libraires il n'avait pas le loisir de les rendre parfaites. Du Ryer fut pourvu d'une charge de secrétaire du roi en 1626; mais ayant fait un mariage peu avantageux, il vendit cette charge en 1633. Il devint ensuite secrétaire de César, duc de Vendôme, eut un brevet d'historiographe de France avec une pension sur le sceau, et mourut à Paris le 6 novembre 1658, à 53 ans. On a de lui

raductions françaises d'un très-
l nombre d'ouvrages. Le style de
yer est pur et coulant; il écrivait
une grande facilité en vers et en
; et l'on ne peut douter qu'il ne
apable de donner d'excellens ou-
s au public, si la nécessité de
ir aux dépenses de sa famille ne
ût ôté le temps et le loisir de les
ctionner. Il a fait aussi dix-neuf
dies; on se souvient encore d'*Al-
ée*, de *Saül* et de *Scévole*.

MER (THOMAS), fut chargé par
ine Anne de mettre au jour les
s des rois d'Angleterre avec les autres puissances. Ils parurent sous ce titre : *Fœdera, conventiones, et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704 et suiv., 17 vol. in-fol. Sanderson y en joignit trois autres en 1726. Le tout a été réimprimé à Londres en 1727 et suiv., 20 vol. in-fol., et à la Haie, 1739 et suiv., 10 vol. in-fol. Cette dernière est plus ample et de plus petit caractère.

RYSSEN (LÉONARD), s'est fait connaître par sa *Justa detestatio libelli Beverlandi de Peccato originali*, 1680, in-8o, peu commun.

S.

SA ou SAA (EMMANUEL), habile jésuite portugais, natif de Condé en Portugal, enseigna à Gandie, à Coimbre et à Rome, et prêcha avec réputation dans les principales villes d'Italie. Il fut employé par le pape Pie V à la nouvelle édition de la Bible, et mourut à Aronne, dans le diocèse de Milan, le 30 décembre 1596, à 66 ans. On a de lui des notes courtes et littérales sur les quatre Evangiles, 1620, in-fol., et sur toute la Bible, 1651, in-fol., et un livre intitulé *Aphorismi confessariorum*, Rouen, 1617, in-12, où il y a des maximes dangereuses sur la morale et sur l'autorité des rois.

SA DE MIRANDA (FRANÇOIS), chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, natif de Coimbre, s'est rendu si célèbre par ses poésies portugaises que ses compatriotes le comparent au Camoëns. Il mourut en 1558, à 65 ans. C'est le plus ancien des bons poètes en langue portugaise. La meilleure édition de ses poésies est celle de Lisbonne en 1614, in-4°. Elles consistent en satires pleines de sel et de fines plaisanteries, en comédies, pastorales, etc.

SAADIAS GAON, c'est-à-dire l'*Excellent*, célèbre rabbin du 10ᵉ siècle, fut le chef de l'académie des Juifs établie à Sora près de Babylone, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il mourut en 943, à 50 ans. On a de lui 1° un traité intitulé *Sepher Haemounoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des juifs, *Constantinæ*, 1562, in-4°; 2° une explication du livre *Jezira*; 3° un Commentaire sur Daniel; une traduction en arabe de l'Ancien Testament, et d'autres ouvrages.

SAAS (JEAN), né le 3 février 1703, reçut l'ordre de prêtrise en 1728. La littérature et la bibliographie remplirent les momens de sa vie que son état lui laissait libres. Il fut successivement secrétaire de l'archevêque de Rouen, et garde de la bibliothèque publique du chapitre. L'académie de l'Immaculée Conception de Rouen l'admit en 1729; il accepta en 1742 la cure de Saint-Jacques-sur-d'Arnetal, à laquelle les chartreux de Rouen l'avaient nommé, et y resta jusqu'en 1751, qu'il fut pourvu d'un canonicat de l'église métropolitaine de Rouen. Il est mort le 10 avril 1774, d'une attaque d'apoplexie, laissant une nombreuse bibliothèque. Ses différens ouvrages roulent sur la critique, tels que les Lettres à l'auteur du nouveau supplément au Dictionnaire de Moréri, 1735, in-12; Lettres sur le catalogue de la bibliothèque du roi, 1749, in-12; Lettres d'un professeur de Douai à un professeur de Louvain, sur le Dictionnaire historique de l'abbé Ladvocat, 1762, in-8°; Lettres sur l'Encyclopédie, 1764, in-8°. Rien ne fit mieux voir qu'il est plus aisé de critiquer que de bien faire, car l'abbé Saas donna une nouvelle édition du nouveau Dictionnaire historique, imprimée d'abord à Avignon sous le titre d'Amsterdam, chez Rey, 1766, en 4 vol. in-8°. L'édition de l'abbé Saas fut faite à Rouen, en 1769, et fourmille de fautes qui sont reproduites dans l'édition suivante, faite à Lyon en 1770, et encore mieux dans celle de Paris, 1772, 6 vol. in-8°, et les suivantes.

SAAVEDRA FAJARDO (DIEGO), issu d'une famille noble du royaume de Murcie, fut résident d'Espagne en Suisse, et mourut en 1648, chevalier de l'ordre de Santiago et conseiller du conseil suprême des Indes. On a de lui l'Idée d'un prince politique, la Couronne gothique, etc., Anvers, in-fol. On a traduit à Lausanne, en 1770, in-12, sa République littéraire. *Voy*. CERVANTES.

SABADINO (JEAN), compatriote et mauvais imitateur de Bocace, a donné 70 nouvelles sous ce titre : *Por-*

ritane, Bologne, 1483, in-fol., rare. Les éditions de Venise, 1504 et 1510, in-fol., ne sont pas communes; celles de 1531 et 1540, in-8°, sont augmentées d'une nouvelle.

SABBATHIER (Dom Pierre), né à Poitiers en 1682, fit profession chez les bénédictins de Saint-Faron, à Meaux, en 1700; il s'occupait, à Paris, de l'édition des anciennes versions latines de la Bible, lorsque par le malheur des temps il fut relégué à Saint-Nicaise de Reims. Il y continua son travail et y mourut le 24 mars 1742. Dom de la Rue a pris le soin d'en achever l'édition sous le titre de *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ; seu vetus Italica*, Reims, 1743, 3 vol. in-fol. Ce livre n'a eu de succès que chez les vrais savans, et ceux-ci sont bien rares.

SABÆUS (Fauste), né à Brescia, dans l'état de Venise, vers 1500, s'occupait de la poésie latine, lorsqu'un voyage qu'il fit à Rome lui donna du goût pour les antiquités ecclésiastiques. On a de lui un Recueil d'épigrammes, Rome, 1556, et une édition d'Arnobe, Rome, 1542, in-fol.

SABAS (Saint), abbé, et supérieur général des monastères de Palestine, naquit en 439, à Mutallosque, bourg situé dans le territoire de Césarée en Cappadoce. Il défendit avec zèle la foi du concile de Calcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut le 5 décembre 531, à 92 ans.

SABELLICUS (Marcus-Antonius Caius), fameux écrivain du 15e siècle, naquit à Vicovaro, sur le Teverone, vers 1436, d'une famille honnête, et non pas d'un pauvre maréchal, comme l'assure Paul Jove. Il devint professeur de belles-lettres à Udine et ensuite à Venise en 1484: ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut le 18 avril 1506, à 70 ans. On a de lui 1° une Histore universelle peu exacte; 2° l'Histoire de la république de Venise, remplie de flatteries basses et rampantes, 1487, in-fol., et dans le Recueil des histoires de Venise, 1718, 10 vol. in-4; 3° plusieurs autres ouvrages en vers et en prose imprimés en 1502, in-fol., et la totalité de ses ouvrages l'a été en 1560, en 4 vol. in-fol.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 3e siècle, était de Ptolémaïde en Libye, et disciple de Noëtus de Smyrne. Il confondait les personnes de la sainte Trinité, et il soutenait qu'il n'y avait point d'autre distinction entre elles, que celle qui est entre les opérations d'une même chose, d'où il s'ensuivait que le Père et le Saint-Esprit avaient souffert la mort aussi bien que le Fils. Sabellius répandit ces erreurs vers l'an 250. Elles furent condamnées dans le concile d'Alexandrie en 261, et dans plusieurs autres conciles. Saint Denis d'Alexandrie composa d'excellens traités contre les erreurs de Sabellius, dont les sectateurs furent appelés sabelliens.

SABIN (Georges), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé par Mélanchton, qui lui donna sa fille en mariage. Il devint professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Konisberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin se fit admirer par son éloquence et par sa capacité dans les affaires. Il fut anobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles V, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder le 2 décembre 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8°, qui sont estimées. On distingue son poëme intitulé *Res gestæ Cæsarum germanicorum*, qu'il fit à l'âge de 20 ans.

SABINIEN, diacre de l'église romaine et nonce de saint Grégoire-le-Grand, à Constantinople, auprès de l'empereur Maurice, succéda à saint Grégoire-le-Grand le 13 septembre 604, et mourut le 22 février 606.

SABINUS (Floridus). *Voy.* Floridus (François).

SABINUS, Gaulois, natif de Langres, eut l'imprudence de se faire saluer empereur par les soldats qu'il commandait pendant que Vespasien disputait l'empire à Vitellius. Le parti de Sabinus fut défait: il se cacha dans les souterrains d'une maison de campagne où il mit le feu pour répandre le bruit de sa mort: deux affranchis dans le secret devaient l'y nourrir. Eponine sa femme fut inconsolable jusqu'à ce que son mari, instruit de son désespoir, lui fit savoir où il était. Elle alla le trouver et y accoucha de

deux jumeaux. Les fréquentes disparitions d'Eponine donnèrent à penser: on la suivit, Sabinus fut découvert et conduit à Rome. Eponine se jeta aux genoux de Vespasien, lui demanda la grâce de son mari et ne l'obtint point: elle l'accompagna au supplice.

SABLIER (N.....), mort à Paris le 10 mars 1785, âgé de 93 ans, est auteur des Variétés sérieuses et amusantes, 1765 ou 1769, 4 vol. in-12; d'un Essai sur les langues, 1777, 1 vol. in-8°; de plusieurs morceaux de vers et prose, imprimés en un vol. in-12, sous le titre d'*OEuvres de M*........., 1767, et de quelques ouvrages manuscrits, entre lesquels on distingue un Abrégé de l'Histoire des Juifs, depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours.

SABLIÈRE (ANTOINE DE RAMBOUILLET DE LA), secrétaire du roi, mort à Paris en 1680, a composé des madrigaux, in-12, qui sont écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel. C'est chez madame de la Sablière son épouse que le célèbre La Fontaine trouva un asile tranquille et paisible durant près de vingt ans.

SABLON (VINCENT), Chartrain, a donné un Abrégé de l'ouvrage de Rouillard sur la cathédrale de Chartres, imprimé à Orléans en 1671, in-12. Ce livre ne mérite pas les quatre réimpressions qu'il a eues à Chartres en 1683, 1697, 1707 et 1714. On n'a pas fait autant d'honneur à sa traduction en vers de la Jérusalem délivrée, Paris, 1671, 2 vol. in-16. La traduction en est mauvaise, et la poésie en est plate; mais il y a de petites figures dans le goût de Le Clerc, qui la font rechercher. Nous avons vu de nos jours des accessoires faire valoir des ouvrages auxquels on n'aurait pas songé sans cela.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (CHARLES-FRANÇOIS), docteur en droit, mort en 1781, a traduit le manuel des inquisiteurs, 1762, in-12; les Constitutions des jésuites, 1762, 3 vol.; Economie rurale, 6 vol. in-8°, contenant la traduction de Columelle et autres anciens auteurs agraires.

SABURRANUS, colonel de la garde prétorienne de Trajan. Cet empereur, en lui présentant l'épée pour l'installer dans cette charge, lui dit ces paroles: « Reçois cette épée et emploie-la pour mon service dans tout ce que je t'ordonnerai de juste, mais sers-t'en contre moi si je te commande quelque chose d'injuste. »

SACCHETTI (FRANÇOIS DE BENCI), né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce, et remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il mourut en 1408, veuf de sa troisième femme. C'était un des beaux génies et des bons poëtes de son siècle. Il a fait un Recueil de nouvelles imprimé à Florence en 1724, 2 vol in-8°. Ses autres ouvrages sont manuscrits.

SACCHI (ANDRÉ), excellent peintre, né à Rome en 1599, fut disciple de l'Albane dont il imita les grâces dans l'expression de la belle nature; il l'a même surpassé par son goût de dessin qu'il ne terminait jamais sans consulter la nature. Il mourut à Rome en 1661.

SACCHINI (FRANÇOIS), célèbre jésuite, né dans le diocèse de Pérouse, fut professeur de rhétorique à Rome pendant plusieurs années, et secrétaire de son général Vitelleschi pendant 7 ans. Il mourut à Rome le 26 décembre 1625, à 55 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° la continuation de l'Histoire de la société des jésuites, en 4 vol. in-fol. Cette histoire a été commencée par Orlandin et continuée par Jouvency; 2° un autre petit livre judicieux et fort estimé sous ce titre, *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours *De vitandâ librorum moribus noxiorum lectione*, que le père Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603.

SACCHINI (ANTONIO-MARIO-GASPARDO), célèbre musicien italien, né à Naples le 11 mai 1735, qui, après avoir été considéré en Italie comme un des plus habiles compositeurs, parcourut quelques cours d'Allemagne, et se fixa à Londres, où il a demeuré 11 ans. M. Framery le fit connaître en France en adaptant à des paroles françaises plusieurs de ses morceaux de musique dans la *Colonie* et l'*Olympiade*. Il ne tint pas à cet admirateur de ses talens de l'attirer en France; mais ce fut inutilement. Enfin une maladie l'y conduisit heureusement dans le temps du

voyage de l'empereur. Ce prince sut le déterminer à s'y fixer en acceptant la promesse de 30,000 livres pour trois opéras qui furent *Renaud*, *Chimène* et *Dardanus*. On ne pouvait trop payer l'acquisition d'un sujet si utile. Il fit depuis *OEdipe à Colonne*, qui fut joué en 1785, à Versailles, avec un succès prodigieux. Lorsque la mort l'a enlevé, le 7 octobre 1786, il travaillait à *Evelina*. Sa sœur a été son héritière, n'ayant pas été mariée. Sa musique est gracieuse, intéressante et noble, ce qui la rend peu propre au genre bouffon. L'*Amore Soldato*, qu'il a faite à Londres, est son meilleur ouvrage en ce genre. Dans tous les endroits où il a séjourné, il a mis des opéras en musique qu'il accommodait au goût de la nation.

SACCO (JOSEPH POMPÉE), professeur en médecine à Padoue et à Parme, mort en 1718 à 84 ans, est auteur d'un Traité latin sur les fièvres, 1695, in-8°; *Medicina theorico-practica*, 1596, in-fol.; *Medicina-practica-rationalis*, 1717, in-fol.

SACHEVERELL (HENRI), célèbre docteur en théologie anglais, qui osa prêcher contre le gouvernement, à Saint-Paul, à Londres, le 23 janvier 1710. On porta contre lui différens chefs d'accusation, entre autres, comme ayant prêché des principes contraires à la succession protestante. Le 2 avril il fut jugé à être interdit de prêcher pendant trois ans, et ses deux derniers sermons à être brûlés. Cette sentence fit la fortune de Sacheverell. Il fut reçu partout en triomphe. Il fut nommé, le même mois de sa condamnation, recteur de Saint-André par la reine elle-même, qu'on prétendait entrer pour quelque chose dans la hardiesse de Sacheverell. Il mourut le 5 juin 1724. La duchesse de Marlborough dépeint Sacheverell comme un ignorant et un incendiaire impudent. C'est ainsi qu'en parlaient les Wighs; mais les Torys lui firent plus d'honneur, et le traitaient de martyr de la bonne cause.

SACHS (JEAN), natif de Fraustadt en Pologne, fut secrétaire de Thorn, puis envoyé de Hollande en Pologne. Il écrivit, en 1665, contre Herman Conringius, sous le nom de François Marini, le fameux traité *De Scopo reipublicæ polonicæ*. Ayant entrepris divers voyages de long cours, et se préparant à s'embarquer pour l'île de Ceylan, il mourut en chemin à l'âge de 30 ans.

SACHS (PHILIPPE-JACQUES), médecin de Breslau, de l'académie des Curieux de la nature, mort en 1672, à 44 ans, a donné *Consideratio vitis viniferæ*, Lipsiæ, 1661, in-8°; *De Cancris*, 1665, in 8°; *De mirâ lapidum naturâ*, *Oceanus Macro-microcosmicus*, Vratislaviæ, 1664, in-8°. Il prouve la circulation du sang dans cet ouvrage par la circulation des eaux.

SACHSE (JEAN), cordonnier de Nuremberg, puis maître d'école et chantre, laissa un grand nombre de poésies allemandes qui sont estimées, et que Georges Weller a fait imprimer. Il mourut le 15 septembre 1567, à 81 ans.

SACKVILLE (GEORGES, vicomte de), né en 1716, était le quatrième fils du duc de Dorset. En 1770 il prit le titre de lord Germaine, comme héritier de lady B. Germaine sa femme, très-connue par ses liaisons avec le docteur Swift. En 1782 il quitta ce titre, parce qu'il fut créé pair sous le titre de vicomte de Sackville. Il s'est également distingué dans le militaire et dans le cabinet; mais il n'a été heureux ni dans l'un ni dans l'autre. Il commandait sous le duc de Marlborough, à la désastreuse descente de Saint-Malo. A la bataille de Minden, il fut accusé par le prince Ferdinand de Brunswick d'avoir manqué aux ordres. Sûr de son innocence, il demanda son rappel, et une cour martiale pour le juger. Elle le cassa du conseil privé et le déclara incapable de servir le roi. Il soutint cette disgrâce avec la force de l'âme d'un philosophe qui n'a rien à se reprocher. Aussi ne perdit-il point l'estime des personnes instruites des ressorts de ce procès, dans lequel il avait été sacrifié au besoin que les Anglais avaient du prince Ferdinand. L'effet de cette condamnation eut peu de durée. En 1761 deux bourgs se le disputèrent pour représentant au parlement. En 1775, le roi le créa ministre des colonies et premier lord du bureau de commerce, postes qu'il résigna en 1782. Quoiqu'on l'ait accusé de la perte de l'Amérique, le mal était fait lorsqu'il entra en place; et si les

autres administrateurs n'eussent pas voulu soutenir ce qu'ils avaient commencé, le vicomte de Sackville était plus propre qu'un autre à prévenir ce malheur. Il est mort à sa terre de Stroneland, au mois d'août 1785. Il laissa deux fils et trois filles; l'aîné de ses fils fut l'héritier du duc de Dorset, ambassadeur en France en 1788, et son cousin germain. On croit le lord de Sackville auteur des Lettres de Junius, attribuées faussement à M. Burke et à d'autres. On a traduit en français la Correspondance du lord Germaine avec les généraux d'Amérique.

SACKVILLE. *Voy.* DORSET.

SACRATO, *Sacratus* (PAUL), chanoine de Ferrare sa patrie, et neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs cicéroniens du 16e siècle. On a de lui un vol. in-12 de lettres latines écrites avec beaucoup de politesse et d'élégance.

SACREMENT (Congrégation des prêtres du Saint-) *Voy.* AUTHIER.

SACROBOSCO (JEAN DE), célèbre mathématicien du 13e siècle, appelé aussi *Holiwood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, aujourd'hui *Holifac*, dans le diocèse d'Yorck. Après avoir étudié dans l'université d'Oxford, il vint à Paris, où il s'acquit une grande réputation, et où il mourut en 1256. On a de lui deux célèbres ouvrages, Paris, 1560, in-8°; l'un *De sphœrâ mundi;* et l'autre, *de Computo ecclesiastico*.

SACY. *Voy.* MAISTRE (Le).

SACY (LOUIS DE), avocat au parlement de Paris, et l'un des 40 de l'académie française, se distingua dans le barreau, et était lié avec madame Lambert et autres beaux esprits de son temps. Il mourut à Paris le 26 octobre 1727, à 73 ans. On a de lui 1° une excellente traduction française des lettres de Pline-le-Jeune et du panégyrique de Trajan; 2° un bon *Traité de l'amitié*; 3° un *Traité de la gloire*; 4° enfin un Recueil de factums et d'autres pièces, en 2 vol. in-4°.

SADDUCÉENS. *Voy.* SADOC.

SADEEL (ANTOINE). *Voy.* CHANDIEU.

SADELER ou SADLER (JEAN), fut élevé à Cambridge, où il se rendit habile dans la connaissance des langues orientales. Il se livra ensuite à l'étude du droit et eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwel, qui eut pour lui une estime singulière. Il mourut en 1674, à 59 ans. On a de lui un livre intitulé *Les droits du royaume*, et un autre ouvrage qui a pour titre *Olbia*.

SADELER (JEAN, RAPHAEL et GILLES), noms de trois célèbres graveurs. Jean naquit à Bruxelles en 1550, d'un père qui était fondeur et ciseleur. Il s'appliqua de bonne heure au dessin et à la gravure, et publia quelques estampes à Anvers, qui lui firent beaucoup d'honneur. Ce succès l'encourageant, il parcourut toute la Hollande pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres, et trouva un généreux bienfaiteur dans le duc de Bavière. Jean Sadeler alla ensuite en Italie et présenta quelques-unes de ses estampes au pape Clément VIII; mais n'ayant reçu de ce pontife que des complimens stériles, il se retira à Venise où il mourut peu de temps après son arrivée, laissant un fils nommé Juste ou Justin, dont on a aussi de bonnes estampes. Raphael Sadeler était frère de Jean et son disciple. Il se distingua comme lui dans la gravure par la correction du dessin et par le naturel qu'il exprimait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome et à Venise où il mourut. On a de lui des figures pour un traité *De opificio mundi*, 1617, in-8°, dont les figures sont souvent arrachées; Gilles Sadeler était neveu et disciple de Jean et de Raphaël. Il les surpassa par la correction du dessin et par le goût et la netteté de sa gravure. Après avoir fait quelque séjour en Italie il fut appelé en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui fit une pension. Mathias et Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'estimer et d'honorer Gilles Sadeler. On a de lui *Vestigi dell' antichità di Roma*, Rome, 1660, in-fol. oblong. Il mourut à Prague en 1629, à 59 ans, étant né à Anvers en 1570. Marc Sadeler, parent des précédens, semble n'avoir été que l'éditeur de leurs ouvrages.

SADEUR. *Voy* FOIGNI.

SADI, né à Schiras l'an 1193 de J.-C., se distingua par ses préceptes philosophiques et par ses poésies. Forcé de quitter sa patrie que les Turcs ravageaient, il se mit à voyager. Les Fran-

çais de Tripoli le firent prisonnier; un marchand d'Alep le racheta et lui donna sa fille en mariage. On a traduit de lui, en français, *Gulistan, ou l'Empire des Roses*, in-12; *Traditions orientales, ou morale de Sadi*, 1762, in-12.

SADOC Ier, grand pontife des Juifs, succéda à Abiathar 1014 avant J.-C., après avoir contribué à mettre Salomon sur le trône. Il ne faut pas le confondre avec Sadoc II, grand pontife des Juifs sous le règne de Manassès, vers 670 avant J.-C.

SADOC, fameux docteur juif et chef de la secte des saducéens, vivait près de deux siècles avant J.-C. Il eut pour maître Antigone qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avait donc ni récompenses à espérer ni peine à craindre dans une autre vie. Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de saducéens, formèrent une des quatre principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'âme, et ils ne reconnaissaient ni anges ni esprits. Ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ils ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent la Providence, les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettaient les livres de l'Ancien Testament, qu'ils pratiquaient la loi de Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étaient fort sévères, et il est remarquable que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens. La mauvaise doctrine des saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, ni même à la souveraine sacrificature. Leur secte subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET (JACQUES), naquit à Modène en 1478, de Jean Sadolet, habile professeur en droit à Ferrare, mort en 1511. Après avoir fait sa philosophie sous Nicolas Léonicène, il alla à Rome où il entra chez le cardinal Olivier Caraffe, qui aimait les gens de lettres. Sadolet se lia ensuite d'amitié avec Pierre Bembo, depuis cardinal, et devint quelque temps après secrétaire du pape Léon X. Il écrivait avec beaucoup de facilité et de délicatesse, et était tout à la fois théologien, orateur, philosophe et poète. Sadolet avait une grande modestie et vivait sans ambition. Il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pape il se retira en son évêché; mais Clément VII le rappela à Rome. Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet, mais Paul III voulut aussi l'avoir à Rome. Il l'employa en diverses négociations importantes et le fit cardinal en 1536. Le nouveau cardinal assista à la conférence que Paul III eut à Parme avec l'empereur, et lorsque la paix eut été conclue, il écrivit une harangue, *De bono pacis*. Il mourut à Rome en 1547, à 71 ans. On a de lui dix-sept livres d'épîtres; diverses oraisons; plusieurs poëmes, dont le *Curtius* et le *Laocoon* sont les plus estimés; une Interprétation des psaumes et des épîtres de saint Paul, *De philosophicâ consolatione et meditatione in adversis; De liberis rectè instituendis; De philosophiæ laudibus, etc.* Tous les ouvrages du cardinal Sadolet ont été recueillis et imprimés à Vérone en 1737, 38 et 40, 3 vol. in-4°. Ils sont écrits d'un style purement cicéronien, et c'est celui de tous les savans de son temps qui a le mieux réussi à faire revivre la belle latinité. On remarque aussi dans tous ses écrits qu'il était doux, modéré, équitable, amateur de paix, pieux et zélé pour la réforme de la discipline. La lettre qu'il écrivit de Carpentras, le 15 avril 1539, aux habitans de Genève, est digne des temps apostoliques.

SAENREDAM (JEAN), célèbre graveur, dont les estampes sont recherchées des curieux. Le dessin lui manque souvent, mais c'est le défaut des peintres qu'il a copiés.

SAGE (DAVID LE) poète, natif de Montpellier, renommé pour ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé *Les folies du Sage*, 1650, in-8°. Il mourut vers 1650.

SAGE (ALAIN-RENÉ LE), né à Ruis en Bretagne l'an 1677, avait de l'esprit et

de l'imagination, et possédait bien les langues française et espagnole. Il est auteur de plusieurs romans ingénieux qu'il a tirés et imités d'auteurs espagnols. Ces romans sont 1° *La Valise trouvée*, avec les lettres d'Aristenette, 2 vol. in-12; 2° *Gusman d'Alfarache*, 2 vol. in-12; 3° *Le Bachelier de Salamanque*, 2 vol. in-12, bien écrit et fort estimé; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, 2 vol. in-12; 5° *Gilblas de Santillane*, 4 vol. in-12, ingénieux et le plus estimé de ses romans; il y désigne le célèbre médecin Hecquet sous le nom de *Sangrado*; 6° *Estevanille* ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12; 7° *Le Diable boiteux*, 2 vol. in-12, dont le premier, qui est tiré de l'espagnol, vaut mieux que le second. M. Le Sage a fait aussi six comédies pour le théâtre Français, où *Crispin rival de son maître* et *Turcaret* ont encore beaucoup de succès; trois comédies pour le théâtre italien, et plusieurs pièces remplies de bonnes plaisanteries pour le théâtre de la foire. Il avait deux fils: l'un, nommé Montmenil, était bon acteur, surtout dans le comique, au théâtre Français. C'était un comédien d'une grande probité. Après sa mort, en 1743, M. Le Sage alla demeurer chez l'autre qui était chanoine de la cathédrale de Boulogne-sur-mer. Il mourut en 1747.

SAGITTARIUS (Gaspard), fameux théologien luthérien, historien du duc de Saxe et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg le 23 septembre 1643. Il fréquenta la plupart des universités d'Allemagne, où il se fit estimer par son érudition dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut le 9 mars 1694. On a de lui 1° des Dissertations sur les oracles, sur les souliers, in-4°, et sur les portes des anciens, in-8°; 2° la Succession des princes d'Orange jusqu'à Guillaume III, in-4°; 3° l'Histoire de la ville d'Hardevic, in-4°; 4° et ce qui peut paraître singulier de la part d'un luthérien, l'histoire de saint Norbert, qu'il publia en 1683. *Tractatus varii de historiâ legendâ*, in-4°, bon ouvrage; 5° *Historia antiqua Noribergæ*, in-4°, savante et curieuse; 6° les Origines des ducs de Brunswick, in-8°; 7° Histoire de Lubec, in-4°; 8° Les antiquités du royaume de Thuringe, in-4°, ouvrage curieux et plein de recherches; 9° une Histoire exacte et curieuse des marquis et des électeurs de Brandebourg, in-4°, et un grand nombre d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans le Moréri, édition de 1759. J. A. Schmidius a donné sa vie en latin, Iène, 1713, in-8°.

SAGREDO (Jean), noble vénitien, fut élu doge en 1675, et s'en démit parce que son élection n'était pas agréable au peuple. Il fut provéditeur de Saint-Marc en 1691, et ensuite ambassadeur dans les principales cours de l'Europe. Il publia en italien, en 1677, une histoire ottomane depuis l'an 1300 jusqu'en 1644, in-4°, traduite en français par Laurent, 1724, 6 vol. in-12.

SAGTEVEN, excellent paysagiste hollandais, dont les tableaux et les dessins sont rares et très-recherchés.

SAINCTES (Claude de), *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra ensuite dans la maison du cardinal de Lorraine, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente avec onze autres docteurs. C'est lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes chez le duc de Nevers en 1566. De Sainctes fit imprimer, deux ans après, les actes de cette conférence. Il s'acquit une si grande réputation par ses écrits, par ses sermons et par son zèle contre les hérétiques, qu'il fut élevé à l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581; mais étant devenu un des plus ardens ligueurs, il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV, qui t ouvèrent dans ses papiers un écrit où il prétendait justifier l'assassinat de Henri III, et disait que le roi méritait le même traitement. Il fut conduit prisonnier à Caen, où il aurait subi le châtiment dû à son attentat, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui. Il fut donc, à leurs prières, seulement condamné à une prison perpétuelle, et enfermé dans le château de Crève-Cœur, au diocèse

de Lisieux, où il mourut en 1591. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages dont le plus considérable est : un Traité de l'eucharistie, en latin, in-fol., et le plus rare; une édition des Liturgies de saint Jacques, saint Basile et saint Chrisostôme, Anvers, 1560, in-8°, qui se joint à celle de Flaccus Illyricus : elles ont été réimprimées, mais il n'y a que cette édition qui soit recherchée.

SAINT-AMAND. *Voy.* AMAND.

SAINT-AMOUR. *Voy.* AMOUR.

SAINT-AULAIRE (FRANÇOIS JOSEPH DE BEAUPOIL, marquis de), poète français, natif du Limousin, ne cultiva guère la poésie qu'à l'âge de plus de 60 ans, et les plus jolis vers que l'on ait de lui ont été faits lorsqu'il était plus que nonagénaire. Il fut reçu de l'académie française en 1706, et mourut à Paris le 17 décembre 1742, à 98 ans. On rapporte que quand il postulait pour l'académie, Boileau lui refusa sa voix. M. de Saint-Aulaire, qui avait envie de le gagner, employa le crédit de M. le président de Lamoignon, qui lui envoya la pièce de vers que le postulant avait faite pour avoir entrée à l'académie. Boileau, après avoir lu le début : « Voilà, dit-il, encore un plaisant titre pour entrer à l'académie; il n'a que faire de compter sur ma voix. Je dirai tout net à M. de Lamoignon que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'aussi méchans vers à 60 ans, et des vers qui renferment une morale impudique. » Il alla en effet exprès à l'académie le jour de l'élection pour donner sa boule noire au marquis de Saint-Aulaire; et quelques académiciens lui représentant que ce marquis était un homme de qualité qui méritait des égards : « Je ne lui conteste pas, s'écria Boileau, ses titres de noblesse, mais ses titres de Parnasse, et je le soutiens non-seulement mauvais poète, mais poète de mauvaises mœurs. — Mais, reprit l'abbé Abeille, M. le marquis ne travaille pas comme un poète de profession, il se borne à faire de petits vers comme Anacréon. — Comme Anacréon, répliqua le satirique : et l'avez-vous lu, vous qui en parlez? Savez-vous bien, monsieur, qu'Horace, tout Horace qu'il était, se croyait un très-petit compagnon auprès d'Anacréon? » Mais nonobstant cette critique sévère de Boileau, M. le marquis de Saint-Aulaire fut reçu de l'académie, et ses vers furent trouvés jolis. Il passa plus de 40 ans à la cour de madame la duchesse du Maine, qui l'appelait son berger. Ses poésies sont dans différens recueils.

SAINT-BONNET (JEAN DE), seigneur de Toiras, descendait de l'ancienne maison de Caylar, baronnie vendue depuis aux évêques de Lodève. Il naquit à Saint-Jean du Cardonnenques le 1er mars 1585, et devint page du prince de Condé, puis lieutenant de la vénerie de Louis XIII, et capitaine de sa volière. Toiras prit ensuite une compagnie au régiment des gardes, et donna des marques de son courage en diverses occasions, comme il en avait donné de son adresse à la chasse auprès de Sa Majesté. Il se trouva, en qualité de maréchal-de-camp, à la prise de l'île de Rhé, et fut fait gouverneur de cette île qu'il défendit courageusement contre les Anglais en 1627. Il commanda ensuite dans le Montferrat, et défendit Casal contre le marquis de Spinola, général de l'armée d'Espagne. Le roi, pour récompenser ses belles actions, le fit maréchal de France le 13 décembre 1630, et lieutenant-général de ses armées en Italie. Mais dans la suite il fut disgracié et privé de ses pensions et de ses gouvernemens en 1633. Les ennemis de la France voulurent alors l'attirer à leur service, mais le maréchal de Toiras n'y voulut jamais consentir, aimant mieux être malheureux qu'infidèle. Cependant Victor-Amédée, duc de Savoie, s'étant joint d'intérêts avec le roi, leva contre l'Espagne une armée dont il fit le maréchal de Toiras lieutenant-général, avec l'agrément de Sa Majesté. Ce général fut tué devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais, en reconnaissant la brèche, le 14 juin 1636. Il n'avait point été marié. Michel Baudier a écrit sa vie, in-12.

SAINT-CYRAN. *Voyez* VERGER.

SAINT-CYRE, l'un des plus braves capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, s'appelait Tanneguy du Bouchet de Puy-Greffier, et descendait de Pierre-de-Bouchet, président au parlement de Paris en 1389. Il

fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour, à 85 ans, après avoir rallié ses troupes et chargé l'ennemi avec une valeur extrême. Il sauva, par sa mort, la vie à un grand nombre des siens.

SAINT-DIDIER. *Voyez* LIMOJON.

SAINT-EVREMOND (CHARLES DE SAINT-DENIS, seigneur de), naquit à Saint-Denis-le-Guast, à trois lieues de Coutances, le 1[er] avril 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, dont l'ancien nom est Marquetel, ou Marguastel. Il fut capitaine d'infanterie et s'attacha à M. le prince Louis de Bourbon, sous lequel il combattit à Fribourg et à Norlingue, où sa bravoure lui acquit l'estime de tous les généraux. Dans la suite, ayant perdu les bonnes grâces de M. le prince à cause de son penchant à railler, il alla servir en Catalogne, où il fut fait maréchal-de-camp. De retour à Paris, il s'acquit l'amitié de M. Fouquet, dont il profita pour ses affaires domestiques. Il eut aussi un grand crédit auprès de M. de Candale, ce qui lui attira quelques disgrâces de la part du cardinal Mazarin, qui le fit renfermer pendant trois mois à la Bastille. Enfin une lettre qu'il écrivit à M. de Créquy sur la paix des Pyrénées indisposa tellement les ministres contre lui qu'il fut obligé de sortir du royaume. Sa principale retraite fut en Angleterre, où il fut en grande considération auprès du prince d'Orange et de madame Mazarin, et où il demeura depuis 1665 jusqu'à sa mort arrivée à Londres le 20 septembre 1703, à 90 ans. Il fut enterré à Westminster. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit, un tour ingénieux, des pensées fines et une diction pure et hardie, surtout dans ce qu'il a écrit sur les Grecs et les Romains, sur les choses qui sont d'usage dans la vie, sur la paix des Pyrénées, sur la retraite du duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie, et sur la conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye : car tout le reste est de beaucoup inférieur. La première édition complète de ses œuvres est celle de Londres, 1705, 3 vol. in-4°. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1739, ou de Paris, 1740, 10 vol. in-12, fig., et encore de Paris, 1759, 12 vol. petit in-12. On y trouve les mémoires du comte de....., de l'abbé de Villiers, et ceux de la comtesse de...., de madame de Murat. On a imprimé comme de lui en 1761, in-12, un livre contre la religion, intitulé *Elémens de religion*, dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi.

SAINT-FELIX (FERDINAND DE), architecte napolitain, fut chargé des décorations de la pompe funèbre de Charles II, à Naples, des fêtes de l'avénement de Philippe V et de celles du mariage de dom Carlos, depuis roi d'Espagne.

SAINT-FOIX (GERMAIN POULLAIN DE), né à Rennes le 25 février 1703, prit le parti des armes dans un temps où les militaires se faisaient un honneur de battre le guet et de se battre entre eux. Saint-Foix, dont la jeunesse était des plus fougueuses, ne fut pas un de ceux qui se signalèrent le moins dans ces beaux exploits. Aussi, quoiqu'il fût réformé de bonne heure, il ne perdit jamais ce caractère turbulent et ferrailleur; témoin l'aventure de l'homme aux coutumes et celle de la tasse de café, dans laquelle il fallut lui faire la grâce de le traiter comme un fou. Si cependant on jugeait des qualités de son cœur par les ébullitions de son sang et de son humeur caustique, on se tromperait beaucoup. M. de Saint-Foix était bon ami, aimait à rendre service, pourvu qu'on ne choquât pas directement sa façon de penser. Il mourut sans avoir été marié, à Paris, le 26 août 1776. Ses *Lettres turques* ont eu du succès; cependant, pour la philosophie et l'intérêt, elles sont bien au-dessous des *Lettres persannes*, avec qui elles sont souvent jointes. Ses *Essais sur Paris*, 7 vol. in-12, font peut-être mieux connaître les mœurs de nos pères que toute autre histoire; aussi ont-ils eu beaucoup de succès. Il avait commencé l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, dont il n'a paru que 3 volumes in-12. Son Théâtre est imprimé au Louvre, en 3 volumes in-12. L'édition ordinaire en a quatre, et n'est pas plus ample. On y distingue *l'Oracle*, *les Grâces*, *la Colonie*, *les Veuves turques*. Toutes ses œuvres réunies ont paru en 1778, 6 vol. in-8°.

SAINT-GELAIS (Octavien de), né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Montlieu et de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la poésie et à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême en 1494. Octavien de Saint-Gelais alla résider dans son diocèse en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère et de l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des poésies, *Le Vergier d'honneur*, in-8°, in-4° et in-fol. sans date; *Le Château de Labour*, 1532, in-16, et d'autres ouvrages en français. Melin de Saint-Gelais était son fils.

SAINT-GELAIS (Melin de), célèbre poète latin et français, au 16e siècle, était fils, à ce que l'on croit, d'Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. Il étudia à Poitiers, à Padoue et ailleurs, et apprit le droit, la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il se livra ensuite à la poésie, et il s'y acquit une si grande réputation sous le règne de François Ier et de Henri II qu'il fut surnommé l'*Ovide Français*. Il fut jaloux de Ronsard quand il parut, et avait mal lu exprès une pièce du jeune poète devant le roi; mais il reconnut ses torts, et ils se réconcilièrent. Il devint aumônier et bibliothécaire du roi, et eut l'abbaye de Reclus, ou Reculs, et mourut à Paris en 1559, à 67 ans. On a de lui plusieurs pièces de poésie qui sont estimées. La plus ample édition est celle de Paris, 1719, in-12.

SAINT-GELAIS. *Voy.* Lansac

SAINT-GENIEZ (Jean de), poète latin, né à Avignon en 1602, fut chanoine d'Orange, et mourut étique en 1663, à 56 ans. Ses poésies sont imprimé à Paris en 1654, in-4°.

SAINT-GERMAIN (Louis, comte de), servit avec distinction dans les guerres terminées par la paix de 1748, et par celle de 1763. Le gouvernement militaire ne laisse de ressource à celui qui essuie une injustice de ses supérieurs que de le quitter. Le comte de Saint-Germain crut avoir des sujets de mécontentement et passa au service du Danemarck. S'il n'y reçut pas de nouveaux mécontentemens, la rigueur du climat fut une raison pour revenir en France en 1768. Un banquier de Hambourg, à qui il avait confié sa fortune, fit banqueroute. Les colonels allemands au service de France vinrent à son secours et obtinrent du roi une pension pour lui. Louis XVI, instruit de son mérite, lui confia le ministère de la guerre. Il diminua les dépenses; et avec cette méthode il est difficile que les mécontens ne se multiplient, et qu'à la fin le ministre ne soit obligé de renoncer au bien qu'il veut faire au ministère. M. le comte de Saint-Germain se retira en 1777 et mourut l'année suivante. Il a laissé des Mémoires imprimés à Amsterdam, 1779, in-8°. Il en a paru une autre édition, avec les *Commentaires d'un militaire*. Ils peuvent être fort utiles aux vues d'un ministre.

SAINT-GILLES, poète français. *Voy.* Gilles.

SAINT-JULIEN (Pierre de), chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône, mort en 1593, a donné *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol.; *Mélanges historiques*, 1589, in-8°.

SAINT-MARC. *Voy.* Le Fèvre.

SAINT-MARD (Toussaint-Remond de). *Voy.* Remond de Saint-Mard.

SAINT-MARTIN, de Bologne, peintre. *Voy.* Primatice.

SAINT-PAVIN. *Voy.* Pavin.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée Castel de), fameux écrivain en matière de politique, naquit au château de Saint-Pierre en Normandie, diocèse de Coutances, le 18 février 1658, d'une famille noble et ancienne. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint premier aumônier de feu Madame, et fut reçu de l'académie française en 1695. Il eut l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron en 1702, et accompagna en 1712 le cardinal de Polignac, nommé l'un des plénipotentiaires de Sa Majesté pour la paix d'Utrecht. Le discours sur la Polysynodie qu'il fit en 1717, après son retour, ayant déplu à l'académie française, parce qu'il préférait les conseils établis par le régent à la manière de gouverner de Louis XIV, il fut exclus des assemblées de cette compagnie. Il contribua par ses écrits à faire établir la taille proportionnelle,

et mourut à Paris le 29 avril 1743, à 86 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages recueillis et imprimés en Hollande, 1744, en 18 vol. in-12; les *Annales politiques de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On trouve dans tous beaucoup de réflexions politiques et des idées extrêmement singulières qui décèlent toujours le bon citoyen et le vrai philosophe.

SAINT-PREUIL (FRANÇOIS DE JUSSAC DE), vaillant capitaine aux gardes sous Louis XIII, se distingua à l'île de Rhé, à Castelnaudari, aux siéges de Corbie et d'Arras, dont il fut fait gouverneur. La garnison de Bapaume ayant capitulé en 1641, à condition d'être escortée jusqu'à Douai, ne put aller que jusqu'à l'Écluse le premier jour; l'escorte l'y laissa avec un trompette. Saint-Preuil, en ayant eu avis, vint la charger; quoi que pût dire le trompette, il en tua une partie, et enleva les bagages. Cette infraction d'une capitulation servit de prétexte à arrêter Saint-Preuil; il fut de plus accusé de concussion, et pour s'en disculper il produisit la permission qu'il en avait. Cette pièce peut faire connaître combien le peuple avait alors à souffrir des gens de guerre. La voici: « Brave et généreux » Saint-Preuil, vivez d'industrie; plu» mez la poule sans crier; faites ce que » font tels et tels; faites ce que font » beaucoup d'autres dans leurs gou» vernemens. Tout est bien fait par » vous; vous avez tous pouvoirs dans » votre empire; tranchez, coupez; » tout vous est permis. » Il produisait plusieurs missives pareilles, tant du roi que de M. de Noyers, secrétaire d'état, en réponse à des représentations qu'il faisait sur le peu de moyens qu'il avait pour soutenir la splendeur des gouverneurs précédens qui avaient beaucoup de bien par eux-mêmes; mais il entrait de l'humeur du cardinal de Richelieu dans ce procès, car il avait été arrêté par ses gardes. Ainsi, quoiqu'il se fût si bien défendu sur l'affaire de Bapaume, qu'il n'en est pas fait mention dans sa sentence; quoiqu'il prétendit que les fautes qu'il avait pu faire avant d'être gouverneur d'Arras étaient censées pardonnées par les provisions qu'il en avait reçues; quoiqu'il eût fait voir qu'il avait été autorisé dans les concussions dont on l'accusait, il n'en fut pas moins condamné à être décapité; ce qui fut exécuté le 9 novembre 1641. *Voyez* son procès et sa mort dans le journal du cardinal de Richelieu, ou dans son histoire, par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12.

SAINT-RÉAL. *Voyez* RÉAL.

SAINT-SIMON (CLAUDE DE ROUVROY DE), était, suivant M. de Bassompierre, un homme de piètre mine, et de pire esprit, qui fut mis auprès du roi en 1628, pour lui tenir lieu de Baradas son favori, que ses ministres l'avaient forcé de renvoyer. Au reste, il a mieux réussi que son prédécesseur; il commença par être premier écuyer de la petite écurie, et finit par être duc et pair, et chevalier du Saint-Esprit. Il est mort le 3 mai 1693, à 85 ans. Sa famille était connue dès le onzième siècle, et pouvait prétendre à tous ces honneurs: elle subsiste honorablement.

SAINT-SORLIN. *Voyez* MARETS.

SAINTE-ALDEGONDE. *Voyez* MARNIX.

SAINTE-BEUVE (JACQUES DE), très-célèbre et très-savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1613, devint professeur royal de théologie dans les écoles de Sorbonne, dès l'âge de 30 ans. Il remplit cette place avec une réputation extraordinaire, et passa pour le plus habile casuiste et pour un des plus savans théologiens de son temps. Mais ayant été engagé dans l'affaire de M. Arnauld, il fut obligé de se défaire de sa chaire, par ordre du roi, le 26 février 1656, et M. de Lestoc fut fait professeur en sa place. M. de Sainte-Beuve signa, dans la suite, le Formulaire, et fut choisi pour théologien du clergé de France, qui lui fit une pension. Il vécut toujours au milieu de Paris, dans la même retraite que s'il eût été dans une solitude écartée, continuellement occupé de l'étude et de la prière. Il était consulté par des évêques, par des chapitres, par des curés, par des religieux, par des princes et par des magistrats, de sorte que l'on pouvait dire de son cabinet ce que Cicéron disait de la maison d'un célèbre jurisconsulte, que c'était l'oracle, non-seulement de toute une ville, mais même de tout un royaume. Il mourut à Paris le 15 décembre 1677, à 64 ans.

Il fut un des docteurs choisis, par l'assemblée du clergé de France tenue à Mantes, pour composer une théologie morale. Ses ouvrages imprimés sont, 1° un Traité du sacrement de la confirmation, et un autre de l'extrême-onction, 1686, in-4°, en latin; 2° trois tomes in-4° et in-8° de décisions des cas de conscience. On trouve dans la Bibliothèque de Sorbonne, et ailleurs, plusieurs autres ouvrages manuscrits de M. de Sainte-Beuve, et l'on remarque dans tous beaucoup d'érudition, une science profonde, une saine et judicieuse critique, et une morale exacte. C'est Jérôme de Sainte-Beuve son frère, que l'on appelait M. le prieur de Sainte-Beuve, qui publia les ouvrages imprimés dont nous venons de parler. Ce dernier mourut en 1711. C'est à lui que M. de Launoi adresse la première de ses lettres critiques.

SAINTE-FOI (Jérôme de), célèbre juif espagnol, ayant reconnu, par la lecture des livres hébreux, que Jésus-Christ est le vrai Messie prédit par les prophètes, embrassa le christianisme, et reçut à son baptême le nom de Jérôme de Sainte-Foi. Il s'appelait auparavant Jehoschuah Halloski ou Josué Lurki. Il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, qui prenait le nom de Benoît XIII. Cet antipape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le seul lieu de son obédience, Jérôme de Sainte-Foi lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les juifs qui étaient en grand nombre en Espagne, et l'assura que s'il voulait faire tenir une conférence publique, il convaincrait tous les rabbins, par des passages du Thalmud, que Jésus-Christ était le Messie, et qu'il n'y en avait point d'autre à attendre. Garcias Alvarez d'Alarcon, savant dans l'hébreu, et un autre juif converti nommé Bertrand, et aumônier de Pierre de Lune, appuyèrent ce dessein, et la conférence fut publiée et indiquée. Elle se tint à Tortose en Catalogne, et commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques et de savans théologiens; le Nasi ou chef des synagogues du royaume d'Aragon y était présent avec tous les plus savans rabbins de ce royaume, et ils choisirent le rabbin dom Vidal de Tolose pour le tenant dans la dispute. Jérôme de Sainte-Foi entreprit de leur prouver que le Messie, était venu, et que Jésus-Christ avait rempli parfaitement les 24 caractères attribués au Messie. Les juifs furent très-embarrassés à défendre leur prétention, que le Messie n'est pas venu. Ils eurent recours à de vaines chicanes et à des subtilités ridicules. Tantôt ils avouent qu'il était né dans le temps que Jérusalem avait été détruite, mais qu'il demeurait à Rome, ou dans quelque autre lieu, comme on dit qu'Henoch et Élie vivent dans le Paradis terrestre. Tantôt ils soutenaient qu'il était impossible de savoir quand le Messie viendrait, mais qu'on était obligé de promettre toujours au peuple une venue prochaine, de peur qu'il ne perdit courage, et que sa foi ne s'ébranlât. Enfin ils répondaient insolemment qu'il leur était bien permis de croire et de dire quelque absurdité sur le Messie, puisque les chrétiens ne se faisaient pas un scrupule d'en publier de plus grandes sur cet article, et celui qui fit cette réponse, dont Benoît fut souverainement irrité, ne l'a pas dissimulée dans sa relation, quoiqu'il en eût été censuré par ses confrères, comme on peut le voir dans Salomon Ben Virga. Les juifs, qui étaient mal menés dans cette célèbre conférence, donnèrent de l'argent à plusieurs évêques qui étaient présens, afin qu'ils persuadassent au pape de la rompre promptement; mais Benoît demeura ferme, et voulut que la conférence continuât. Elle ne finit que le 10 mai 1413. Jérôme de Sainte-Foi présenta le 10 novembre de la même année à l'antipape son traité contre les juifs, contenant les erreurs dangereuses qui sont dans le Thalmud, contre la loi de Moïse, contre le Messie et contre les chrétiens. Ce traité fut approuvé par Benoit le 12 décembre, après avoir été lu en présence de ce qui s'était trouvé de plus habile à la conférence. Pierre de Lune publia en conséquence l'année suivante une bulle contre le Thalmud et contre les usures des juifs; mais cet antipape ayant été déposé quelque temps après, la bulle demeura sans effet. Cette fameuse conférence et le livre de Jérôme de Sainte-Foi firent tant d'impression sur les juifs, qu'il s'en convertit au chris-

nianisme environ cinq mille. Il faut bien que les rabbins aient été extrêmement pressés dans cette conférence, sur l'article de la venue du Messie, puisque Joseph Albo, l'un des plus savans de ceux qui y furent présens, publia peu de temps après, dans son livre des Fondemens, que « la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, et que ce n'est point un dogme ni un article de foi essentiel ; » mais qu'il suffisait pour être sauvé de croire l'existence de Dieu, la loi de Moïse, les peines et les récompenses. On sent assez que cette réduction des articles de foi était intéressée dans ces conjonctures, et que le rabbin Joseph Albo ne la fit que pour raffermir la foi des juifs ébranlée par cette fameuse conférence. Le traité de Jérôme de Sainte-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, in-8°, et inséré dans la Bibliothèque des Pères, par Margarin de la Bigne.

SAINTE-MARTHE (Gaucher de), habile président et trésorier de France, dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de Scevole de Sainte-Marthe, naquit le 2 février 1536, de Claude de Sainte-Marthe, médecin de François Ier, maître des requêtes de la reine de Navarre, et lieutenant-criminel d'Alençon, mort en 1555. Il cultiva les lettres et les sciences avec tant de succès qu'il devint orateur, jurisconsulte, poète, historien, et qu'il se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque. Il exerça des emplois considérables sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. C'est lui qui réduisit Poitiers sous l'obéissance du roi Henri IV, et qui sauva de la ruine la ville de Loudun. Il mourut en cette dernière ville, le 29 mars 1623, à 87 ans. On a de lui 1° des éloges intitulés *Gallorum doctrina illustrium, qui suâ patrumque memoriâ floruêre, elogia*, Isenaci, 1722, in-8°, traduits en français par Colletet, 1644, in-4° ; 2° un grand nombre de poésies latines, savoir : 3 livres de la *Pædotrophie*, ou de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mamelle, imprimée avec la traduction française qu'en a donnée son petit-fils, Abel de Sainte-Marthe, 1698, in-12; (Ce petit-fils était garde de la bibliothèque du roi, et est mort en 1706.) 3° deux livres de Poésies lyriques ; deux Livres de Sylves, un d'Élégies, deux d'Epigrammes ; des Poésies sacrées, avec plusieurs Poésies françaises, 1632, in-4°, etc. Il passe avec raison pour l'un des plus excellens poètes latins de son siècle. Il laissa de René de la Haie sa femme, Abel, Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, dont nous allons parler dans les articles suivans.

SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état, et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, fut un très-habile homme, et mourut à Poitiers en 1652, à 82 ans. On a de lui un Recueil de poésies latines, dont on estime principalement le poëme du *Laurier*, et celui de la *Loi salique*. Elles furent imprimées en 1632, in-4°, avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages.

SAINTE - MARTHE (Gaucher, plus connu sous le nom de *Scevole*, et Louis de), frères jumeaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit, vécurent ensemble dans une parfaite union, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms immortels. Gaucher, autrement Scevole de Sainte-Marthe, était chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, et historiographe de France. Il mourut à Paris le 7 septembre 1650, à 79 ans. Louis de Sainte-Marthe son frère jumeau était seigneur de Grelay, conseiller du roi, et historiographe de France. Il mourut à Paris le 29 avril 1656, à 85 ans. Ils furent enterrés à Saint-Severin. On a de ces deux grands hommes 1° l'*Histoire généalogique de la maison de France*, en 2 vol. in-fol., ouvrage très-excellent, dont la meilleure édition est de 1647 ; 2° *Gallia christiana*, publiée par les fils de Scevole de Sainte-Marthe, 4 vol. in-fol. ; 3° l'*Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, in-fol., et quelques autres ouvrages.

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), théologien, poète latin, et général des pères de l'Oratoire, était fils de Scevole de Sainte-Marthe, et neveu de Louis. Il se démit de son em-

ploi de général, le 14 septembre 1696, et se retira à Saint-Paul-au-Bois, près de Soissons, où il mourut subitement le 7 avril 1697, à 77 ans, laissant plusieurs ouvrages manuscrits.

SAINTE-MARTHE (PIERRE GAUCHER, autrement SCEVOLE DE), frère aîné du précédent, seigneur de Meré-sur-Indre, conseiller, maître-d'hôtel du roi, et historiographe de France, soutint, par son mérite et par son savoir, la réputation de ses ancêtres, et mourut le 9 août 1690. On a de lui un livre intitulé l'*Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12; *Traité historique des armes de France*, in-12; *Histoire de la maison de la Trimouille*, 1688, in-12, et d'autres ouvrages.

SAINTE-MARTHE (CLAUDE DE), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scevole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris le 8 juin 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, prit l'ordre de prêtrise, et se livra tout entier au soulagement et à l'instruction des pauvres et des affligés. Il mourut à Corbeville le 11 octobre 1690, à 71 ans, après avoir été long-temps confesseur des religieuses de Port-Royal. On a de lui 2 vol. in-12 de Traités de piété, 2 vol. in-12 de Lettres, et d'autres ouvrages.

SAINTE-MARTHE (DENIS DE), seigneur de Chandoiseau, et savant général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Paris le 24 mai 1650. Il suivit les traces de ses ancêtres, et donna plusieurs savans ouvrages au public. Il mourut à Paris le 30 mars 1725, à 75 ans. On a de lui 1° un excellent Traité de la confession auriculaire; 2° deux ouvrages contre les protestans sur la persécution qu'ils prétendaient souffrir en France et sur l'usurpation du prince d'Orange; 3° la Vie de Cassiodore, in-12, 1705; 4° *Histoire de saint Grégoire-le-Grand,* avec une belle édition des œuvres de ce père, 4 vol. in-fol.; 5° une nouvelle édition du *Gallia christiana*, dont il publia le premier vol. et dont il y a 12 vol. in-fol.

SAINTE-MAURE (CHARLES DE), duc de Montausier, pair de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Louis, dauphin de France, etc. descendait de l'ancienne maison de Sainte-Maure, originaire de Touraine. Il se signala en divers siéges et combats, et dans les guerres civiles pendant la minorité de Louis XIV. Il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il était gouverneur. Toute la France a admiré sa probité, son mérite, et la protection qu'il accordait aux savans. Il mourut le 17 mai 1690, à 80 ans. Il avait épousé, en 1645, Julie-Lucie d'Angennes, dame d'un mérite singulier et de beaucoup d'esprit, qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et gouvernante du dauphin. Elle mourut le 15 novembre 1671, à 64 ans. Il est souvent question d'elle dans les œuvres de Voiture et de Sarrasin. M. Fléchier a prononcé l'oraison funèbre du duc et de la duchesse de Montausier. Ils n'eurent qu'une fille, qui épousa le duc d'Usez. Sa vie a été imprimée à Paris, 1731, in-12.

SAINTE-MAURE (LOUIS-MARIE, comte de), premier écuyer du roi, maréchal-de-camp en 1740, mort le 14 septembre 1763, à 63 ans, a donné des preuves de son goût pour la littérature, dans les *Délassemens du cœur et de l'esprit,* qu'il a fait paraître en 1758, 2 vol. in-12.

SAINTONGE (LOUISE-GENEVIÈVE GILLOT DE). *Voyez* GILLOT.

SAINTRAILLES (JEAN POTON, seigneur de), célèbre gentilhomme gascon, se signala par sa valeur et par ses services sous les règnes de Charles VI et de Charles VII. Il défit en 1435, et arrêta prisonnier Thomas, comte d'Arondel. Il fut fait maréchal de France en 1454, et mourut à Bordeaux en 1461, sans enfans. Il était sénéchal du Limousin, et le roi lui donna la ville de Saint-Macaire.

SAISSET (BERNARD), profita des vues d'autorité du pape Boniface VIII, pour faire ériger son abbaye de Saint-Antonin de Pamiers en évêché, et pour en être le premier évêque. Boniface le délégua auprès de Philippe-le-Bel, pour l'engager à la croisade. Ce nouvel évêque, fier du caractère dont il était revêtu, et croyant représenter un prince supérieur à tous les monarques, s'acquitta de sa commission avec tant de hauteur que le roi le fit emprisonner en 1300. L'année suivante le clergé ob-

tint sa liberté du roi qui le remit à l'archevêque de Narbonne son métropolitain. Devenu plus sage il s'occupa de ses fonctions et mourut en 1314.

SALADIN ou SALAHEDDIN, fameux sultan d'Egypte et de Syrie, et l'un des plus grands conquérans du 12ᵉ siècle, était Curde d'origine, et alla avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ces deux frères s'acquirent une si grande réputation dans les armées, qu'Adad, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Egypte de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin, étant arrivé en Egypte, s'y acquit une si grande autorité, que le calife fut obligé de lui donner la charge de visir et de général de ses armées. Adad étant mort quelque temps après, Saladin s'empara aussitôt du palais impérial et des trésors que les califes y avaient amassés, et se fit déclarer souverain de l'Egypte. Quelque temps après, Noradin étant aussi venu à mourir, Saladin se déclara tuteur de son fils, qui n'était âgé que de onze ans, et s'empara de Damas, de la ville d'Alep et de plusieurs autres places. Après cette expédition, il se prépara au siége de Jérusalem; mais étant tombé malade, ses troupes furent entièrement défaites. Il remporta en 1187 une célèbre victoire sur les princes chrétiens, près de Tibériade, où Gui de Luzignan, roi de Jérusalem, et le grand maître des Templiers furent faits prisonniers. Il se rendit maître de Naplouse, de Sébaste, de Ptolémaïde, de Sidon, de Barut, d'Ascalon, de Gaza et de Ramlah. Il attaqua, la même année, la ville de Jérusalem, et la prit par composition, le 11 octobre 1188. L'année suivante, les chrétiens, qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre, battirent les musulmans et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à mettre le siége devant Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure une trève de trois ans et trois mois avec le sultan en 1192. Saladin mourut l'année suivante, à Damas, à 57 ans, après avoir régné 24 ans en Egypte, et environ 19 ans en Syrie. C'était un prince doué de grandes qualités. Il était brave, généreux, humain et fidèle observateur de sa parole. Après la grande victoire qu'il remporta sur les chrétiens, il reçut le roi de Jérusalem, son prisonnier, sous une tente magnifique, le fit asseoir à son côté, ne voulut jamais souffrir qu'on lui fît aucune insulte, et le traita toujours en prince. Il permit à la reine de se retirer où elle voudrait, rendit la liberté aux prisonniers grecs et à une grande partie des prisonniers latins. Il rendit le saint sépulcre aux chrétiens, exigeant seulement que les pélerins vinssent sans armes; mais s'il témoigna tant de grandeur d'âme, il ne laissait pas les offenses impunies. Gautier de Châtillon avait insulté des ambassadeurs qu'il lui avait envoyés; lorsqu'après la bataille de Tibériade on le lui présenta prisonnier, il lui abattit la tête d'un coup de sabre. Saladin, en mourant, laissa 17 fils, qui partagèrent entre eux ses états. Sa vie a été donnée par M. Marin en 1758, en 2 vol. in-12. Elle est curieuse.

SALARIO DEL GOBBO (André), habile peintre, natif de Milan, fut élève de Léonard de Vinci. On a de lui plusieurs tableaux qui sont très-gracieux.

SALAS. *Voyez* Barbadillo.

SALCÈDE (Nicolas), était fils d'un autre Nicolas Salcède, ennemi des Guises, et assassiné à la Saint-Barthélemi, en 1572, quoique bon catholique. Celui-ci fut accusé d'avoir voulu assassiner le duc d'Alençon, à l'instigation du duc de Parme, et condamné à être écartelé; ce qui fut exécuté le 26 octobre 1532.

SALDEN (Guillaume), savant écrivain du 17ᵉ siècle, natif d'Utrecht, fut successivement ministre de plusieurs églises de Hollande, et enfin de la Haie, où il mourut en 1694. Les plus connus et les plus estimés de ses ouvrages sont 1° *Otia theologica*, in-4°. Ce sont des dissertations sur différens sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament; *Concionator sacer*, in-4°; 3° *De libris, varioque eorum usu et abusu*, in-12, Amsterdam, 1688.

LE (Georges), l'un des plus sa-hommes du 18e siècle, dans la aissance de la langue arabe, était es principaux membres de la so- qui a entrepris de nous donner Histoire universelle, dont il y a 38 vol. in-4° imprimés. Il mou- à Londres le 14 novembre 1736. de lui une excellente traduction aise de l'Alcoran, imprimée à Lon- en 1734, in 4°. Il a mis à la tête ette traduction une Introduction use, qui a été traduite en français, , et dans l'édition de l'Alcoran ais, Amsterdam, 1770, 2 vol.

LEL (Hugues), célèbre poète ais du 16e siècle, né à Casals le Quercy en 1503, se rendit ha- lans les belles-lettres grecques et es, et s'acquit l'estime du roi Fran er, qui le fit son valet de cham- et lui donna l'abbaye de Saint- on, près de Chartres, avec une on. Salel fit, par ordre de ce e, une bonne traduction en vers ais, des douze premiers livres de le d'Homère, 1574, in-8°, et ut à Saint-Chéron en 1553, à 50 On a encore de lui un Recueil de es, dans lequel il se trouve des s qui sont estimées, entre autres *asse royale*; la *Misère et l'incon- e de la vie humaine*; et l'*Eglogue ne*, Paris, 1539, in-12, 64 feuil-

LERNE (François), médecin à ns, mort en 1760, est auteur livre qui a un grand cours, inti- *Manuel des dames de charité*, ; il a aussi traduit l'Ornithologie y, 1767, in-4°.

LIAN ou SALLIAN (Jacques), t jésuite, natif d'Avignon, en- avec beaucoup de réputation. t recteur du collége de Besançon, ourut à Paris le 23 janvier 1640. de lui des *Annales de l'Ancien ment*, Paris, 1625, 6 vol. in-fol., sieurs ouvrages de piété.

LIENS, peuples français qui ha- nt les îles de Zélande et celle de r. On croit qu'ils avaient ce nom ur légèreté à la course, comme les s d'Hercule qu'on nommait Sa- , ou du nom de la rivière d'Issel, le laquelle ils habitaient, et qui se ait *Sal*. Julien les soumit aux Romains. Le nom de Salique, donné à la loi des Français, vient ou du nom de ce peuple, ou de celui de la cour de ses princes, qui se nommait *Sale*, parce que cette loi n'était que pour les nobles.

SALIER (Jacques), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définiteur de la province de Bourgogne, né à Saulieu en 1615, et mort à Dijon le 10 août 1707, à 92 ans, était un bon théologien scolastique. On a de lui 1° *Historia scholastica de speciebus eucharisticis*, Lyon, 1687, et Dijon, 1692 et 1704, en 3 vol. in-4°; 2° *Cacocephalus, sive de plagiariis opusculum*, 1694, in-12; 3° des Pensées sur l'âme raisonnable, in-8°.

SALIEZ. *Voyez* Salvan.

SALIGNAC. *Voyez* Fénélon.

SALINAS ou SALINES (François de), célèbre écrivain espagnol, natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de 10 ans, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans la musique. C'était un des plus beaux esprits du 16e siècle. Il professa la musique à Salamanque, se fit d'illustres protecteurs, entre autres le pape Paul IV, et mourut en 1590. On a de lui 1° un excellent Traité de musique en latin, Salamanque, 1592, in-fol.; 2° une élégante traduction en vers espagnols de quelques épigrammes de Martial.

SALIS (Ulysse de), célèbre capitaine de la noble et illustre maison des barons de Salis, dans le pays des Grisons, naquit le 24 juillet 1504. Après s'être distingué au service des Vénitiens, il assista sa patrie dans les troubles de la Valteline contre les Autrichiens et les Espagnols. Il leva ensuite une compagnie entière au régiment des gardes suisses, et l'amena au service de Louis XIII, pendant le siége de la Rochelle. Salis acquit beaucoup de gloire à ce siége, et en 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze. Il leva un nouveau régiment grison en 1631, pour le secours de sa patrie, que les Autrichiens voulaient subjuguer, et remporta, le 4 avril 1635, une victoire complète sur ces derniers, au mont Francesca. Salis fut le dernier des Grisons qui ne voulurent point souscrire

au traité par lequel les Ligues Grises se réconciliaient avec les deux branches de la maison d'Autriche. Il continua de servir la France, fut nommé en 1641 maréchal-de-camp, se signala cette même année au siége de Coni, dont il devint gouverneur; et prit, le 19 octobre suivant, le château de Demone. Dans la suite il quitta le service à cause de sa mauvaise santé, et mourut dans le pays des Grisons, le 3 février 1674, à 79 ans.

SALLE (Antoine de la), secrétaire de René d'Anjou, roi de Sicile et duc de Lorraine, fit en 1459 l'*Histoire du petit Jehan de Saintré, et de la jeune dame des belles Cousines*, 1517, in-fol. Elle a été imprimée plusieurs fois et en dernier lieu en 1724, 3 vol. in-12. L'auteur avait contracté le goût des nouvelles dans un voyage d'Italie. *La Sallade*, Paris, 1527, in-fol.

SALLE (Simon-Philibert de la), conseiller au présidial de Reims, mourut à Paris en 1765. Il a donné les *Prairies artificielles*, in-8° ; le *Manuel d'Agriculture*, in-8°, ouvrages dictés par l'amour du bien public.

SALLÉ (Jacques-Antoine), né à Paris le 4 juin 1712, fut reçu avocat en 1736; une timidité modeste le fit renoncer à la plaidoirie pour ne s'occuper que des travaux du cabinet. Son goût pour l'étude et les recherches lui firent employer ses momens de loisir à commenter les nouvelles ordonnances, et à donner des éditions de bons livres de jurisprudence. On peut regarder comme une chose singulière que des Observations sur le Code Frédéric, qui ne lui donnaient pas l'avantage sur notre jurisprudence française, lui ouvrirent l'entrée de l'académie de Berlin; ce qui ne fit pas moins d'honneur à M. Sallé qu'au monarque qui l'honorait. En 1771 il ferma son cabinet et quitta le bailliage de Saint-Jean-de-Latran; mais lorsque les choses furent remises en ordre, il fut nommé bailli de Saint-Martin-des-Champs, et mourut d'hydropisie le 14 octobre 1778, regretté de sa famille dont il avait fait les délices pendant sa vie, ainsi que de ses amis qu'il ne s'était pas moins attachés par sa gaîté, sa liberté, sa modestie. On a de lui l'*Esprit des ordonnances de Louis XV*, rédigées par l'illustre M. d'Aguesseau, 3 vol. in-12, réunies en un vol. in-4°, 1759; l'*Esprit des ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4°; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, 1750, 2 vol in-4°.

SALLENGRE (Albert-Henri de), naquit à la Haie en 1694, d'Albert Henri Sallengre, seigneur de Grisoort, receveur-général de la Flandre wallone, d'une famille noble et ancienne, originaire de Hainaut. Il se fit recevoir avocat de la cour de Hollande, et devint conseiller de madame la princesse de Nassau-Orange, et commissaire des finances des états-généraux. Il voyagea en France et en Angleterre, et l'on croit qu'en passant par Cambrai en 1723 il y contracta la contagion de la petite-vérole, dont il fut attaqué peu de jours après à la Haie, où il mourut le 27 juillet 1723, à 30 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont, 1° l'*Histoire de Montmaur, professeur royal en langue grecque*, 1717, 2 vol. in-12; 2° *Mémoire de littérature*, 1715, 4 parties en 2 vol. in-12; 3° *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716, 3 vol. in-fol.; 4° l'*Éloge de l'ivresse*, 1714, in-12, pièce badine et spirituelle, etc.

SALLIER (Claude), prêtre, garde de la bibliothèque du Roi, membre de l'académie Française, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Saulieu dans le diocèse d'Autun, et mort à Paris en 1761, à 75 ans, a été un des éditeurs de Joinville, imprimé au Louvre en 1761, in-fol.; de plusieurs Mémoires donnés à l'académie des Inscriptions. Il a aussi travaillé au catalogue de la bibliothèque du Roi, dont il a paru 4 vol. in-fol. de manuscrits, 3 de théologie, 2 de belles-lettres, un de jurisprudence; en tout dix volumes.

SALLO (Denis de), seigneur de la Coudraye, conseiller au parlement de Paris, et le premier auteur du *Journal des savans*, naquit à Paris en 1626, d'une famille noble et ancienne. Il s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, et fit des réflexions utiles sur toutes sortes de matières; ce qui engagea la cour à le consulter en diverses occasions. Il fut le premier qui conçut en 1664 le projet du *Journal des savans*, et il commença de le don-

ner au public l'année suivante, sous le nom supposé du sieur d'Hédouville; mais les plaintes qu'on formait de tous côtés contre sa critique et quelques ordres supérieurs l'obligèrent d'interrompre ce travail, après avoir donné le 13e journal. Il en laissa le soin à l'abbé Gallois en 1666. L'abbé Jean-Paul de la Roque, du diocèse d'Alby, lui succéda en 1675, jusqu'en 1687, et fut remplacé par le président Cousin. Depuis ce journal fut confié à quelques savans nommés par M. le chancelier. Ce journal commence à 1665; les annéees 1707, 8 et 9 ont chacune un volume de supplément. Il a été imprimé en Hollande, in-12. On y a ajouté des observations tirées du Journal de Trévoux. Il y a une table en 10 vol. in-4°. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans. Son projet a été imité dans toutes les nations de l'Europe, et l'on y donne, depuis sa mort, différens journaux littéraires, sous différens titres. On a de Sallo, *Traité de l'origine des légats*, 1665, in-12, et plusieurs autres ouvrages outre son Journal.

SALLUSTE, capitaine gaulois, avait gagné l'amitié de Julien, autant par sa valeur, que par sa probité et son habileté dans les affaires. Julien, déclaré Auguste, le fit préfet des Gaules en 360, et se l'associa au consulat en 363. On lui attribue un Traité des dieux et du monde, Rome, 1638, in-12, grec et latin, Leyde, 1639, in-12; et dans les *Opuscula mythologica physica de Th. Gal.*, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8°. M. Formey en a donné une traduction dans son Philosophe païen, 1759, 3 vol. in-12.

SALLUSTE (*Caïus Crispus Sallustius*), très-célèbre historien latin, et l'un des plus polis écrivains de l'ancienne Rome, était natif d'Amiterne, aujourd'hui San-Vittorino en Italie. Il fut élevé à Rome avec soin, et y exerça des emplois considérables; mais son avarice et ses débauches le firent chasser du sénat. César le rétablit dans sa dignité de sénateur, lui fit obtenir la prêtrise, et l'envoya en Numidie. Salluste pilla cette province, et retourna à Rome si riche, qu'outre sa maison de Tivoli, il acheta une place au mont Quirinal, avec des jardins qu'on nomme encore aujourd'hui les jardins de Salluste. Eusèbe assure que cet historien épousa Terentia, répudiée par Cicéron, et qu'il mourut 35 avant J.-C. Il nous reste de lui deux excellens ouvrages latins, savoir, la Conjuration de Catilina et la Guerre de Jugurtha. Nous avons aussi quelques fragmens de son Histoire romaine. Il y en a deux éditions de 1470, in-fol., et une in-4°, toutes également rares; une d'Elzévir, 1634, in-12, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8°; *ad usum Delphini*, 1679, in-4°; Cambridge, 1710, in-4°; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°; Paris, 1744 et 1761, in-12. La traduction du père d'Otteville, 1763, in-12, et celle de l'abbé Paul, 1775, in-12, sont estimées. Il ne faut pas le confondre avec Salluste, fils de sa sœur, qui fut favori d'Auguste et de Tibère, auquel Horace adresse la seconde ode de son 2e livre.

SALMANASAR, roi d'Assyrie, succéda à Théglat-Phalasar son père, 728 avant J.-C. Osée, roi d'Israël, ayant refusé de lui payer le tribut accoutumé, il leva une puissante armée, prit Samarie, après un siége de trois ans, la détruisit et mit fin au royaume d'Israël, dont il transporta le roi et les habitans en Assyrie, 721 ans avant J.-C. Salmanasar fut vaincu dans la suite par les Tyriens, et mourut l'année suivante, 714 avant J.-C. Sennacherib son fils lui succéda.

SALMERON (Alphonse), natif de Tolède, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un de ses dix premiers disciples. Salmeron voyagea ensuite en Italie, en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il s'acquit partout une grande réputation par son savoir et par ses prédications, et rendit de grands services à l'Église. Il parut avec éclat au concile de Trente, et contribua beaucoup à l'établissement du collége de Naples, où il mourut le 13 février 1585, à 69 ans. On a de lui des questions et des dissertations sur les évangiles, sur les actes des apôtres, et sur les épîtres canoniques, imprimées en 1612 et suivantes, 16 tomes en 8 vol. in-fol. On y voit beaucoup de science; mais il y soutient les opinions

ultramontaines, et des maximes dangereuses sur l'autorité des rois.

SALMON (François), savant docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, était natif de Paris, et d'une famille opulente. Il se rendit habile dans les langues savantes, et surtout dans l'hébreu, acquit une grande connaissance dans la littérature, et fit paraître beaucoup d'affection envers les jeunes gens qui aimaient l'étude. Il les animait par son exemple et par ses conseils, et se faisait un plaisir de leur prêter ses livres. Il mourut subitement à sa maison de campagne de Chaillot près de Paris, le 9 septembre 1736, à 59 ans. On a de lui 1° un Traité de l'étude des conciles, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce traité a été traduit en latin en Allemagne, et imprimé en cette langue à Leipsick en 1729. Un grand nombre d'autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits.

SALMON (Nathanael), se destina d'abord à entrer dans les ordres; mais ne croyant pas que sa conscience lui permît de prêter serment de fidélité au roi Guillaume ni à la reine Anne qui lui succéda, il s'appliqua à la médecine. Cette étude ne l'empêcha pas de faire paraître des ouvrages d'un genre bien différent, les Stations des Romains en Angleterre, 1731, 2 vol. in-8°; Histoire du comté d'Hertford, 1728, in-fol.; les Antiquités de Surrey, 1736, in-8°. Il travaillait aux Antiquités d'Essex, sur les collections de M. Strangeman, quand la mort l'a enlevé.

SALMON (Thomas), frère puîné du précédent, mort subitement à Londres au mois d'avril 1743, et enterré à Saint-Dunstan, est auteur d'un Abrégé chronologique d'histoire d'Angleterre, qui a été traduit en français, Paris, 1751, 2 vol. in-8°; d'une Histoire universelle, in-8°, qui s'est continuée, et dont il y a en français 44 vol. in-4°.

SALMON (Jean), surnommé *Macrinus* ou *Macrin*. *Voyez* Macrin.

SALMONÉE, roi d'Elide, fut écrasé par Jupiter, parce qu'il contrefaisait la foudre, et se faisait rendre les honneurs divins.

SALNOVE (Robert de), après avoir été page d'Henri IV et de Louis XIII, fut lieutenant de la grande louveterie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie. Il fut aussi gentilhomme de la chambre de Victor Amédée, duc de Savoie. Il fit paraître, en 1655, sa *Vénerie royale*, qu'il dédia à Louis XIV. Il y en a une autre de 1665, in-4°.

SALOMÉ, femme de Zébédée, mère de saint Jacques-le-Majeur, fut une des saintes femmes qui allèrent embaumer le Sauveur.

SALOMON, c'est-à-dire *Pacifique*, célèbre roi des Juifs, et le plus sage des princes qui ont régné dans le monde, naquit 1033 avant J.-C. Il était fils de David et de Betsabée, et fut couronné roi des Juifs du vivant de son père. Après la mort de David, il se défit d'Adonias, de Joab, de Semeï, et de tous les ennemis de son père, et rechercha l'alliance du roi d'Egypte, dont il épousa la fille. Peu de temps après Dieu lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder ce qu'il lui demanderait, à cause de David son père. Salomon, considérant alors qu'il était roi d'un grand peuple, demanda la sagesse, comme la chose la plus nécessaire pour bien gouverner ses états. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche et le plus magnifique de tous les Rois. Salomon fit connaitre cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins, pour bâtir un temple au Seigneur. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la beauté et la magnificence donnaient une idée de la grandeur et de la majesté du Dieu qu'on y devait adorer. Il fit ensuite bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes, et employa vingt ans à faire construire tous ces bâtimens. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer tribut; étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate; équipa une flotte à Asiongaber, qu'il envoya à Ophir,

d'où elle rapporta une quantité d'or, et rendit son royaume le plus puissant et le plus florissant qui fût dans le monde. Les merveilles de son règne et la sagesse de son gouvernement le firent tellement admirer dans les pays étrangers, que la reine de Saba voulut elle-même en être témoin. Elle alla à Jérusalem, et après avoir conversé avec ce prince, elle déclara publiquement que la sagesse et la magnificence de Salomon surpassaient tout ce qu'elle avait entendu dire. Mais la suite ne répondit point à de si beaux commencemens. Salomon, le plus pieux et le plus sage de tous les princes, s'abandonna ensuite à l'idolâtrie. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites, et commit d'autres abominations semblables, ce qui donne un juste sujet de douter de son salut, quoique plusieurs des saints Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort. Quoi qu'il en soit de cette opinion, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut 975 ans avant J.-C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui trois ouvrages admirables, qui sont reçus entre les livres canoniques, et qu'il composa par l'inspiration du Saint-Esprit, savoir: les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques*. L'Ecriture marque qu'il avait aussi composé 3000 paraboles et 1500 cantiques, et qu'il avait fait des traités sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans les temps postérieurs; tels que les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens; *De lapide philosophorum*, dans le recueil de Rhénanus, Francfort, 1625, in-8°; les *Dits de Salomon avec les réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, rare, 7 feuillets. Roboam son fils lui succéda.

SALOMON JARCHI. *Voy.* JARCHI.

SALOMON BEN-VIRGA, célèbre rabin espagnol et savant médecin, au commencement du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé *Schebet Juda*, qui contient l'histoire des Juifs, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. Gentius en a donné une traduction latine, imprimée à Amsterdam en 1651, in-4°.

SALOMON, musicien français, fut reçu à la musique de la chapelle du roi, pour la basse de viole dont il jouait bien. Il mourut à Versailles en 1731, âgé d'environ 70 ans. On a de lui un opéra intitulé *Médée et Jason*, qui fut fort applaudi, et celui de *Theonoe*, et des Motets.

SALOMON (BERNARD), célèbre graveur en bois, a travaillé à Lyon, depuis 1550 jusqu'en 1580. On ne sait qui lui a fait donner le nom de Petit-Bernard; mais c'est sous ce nom qu'on le désigne, quand on parle des ouvrages qui sont de lui. Celui de tous qui en est plus sûrement, puisque le titre indique que les figures sont de Salomon Bernard, est le livre des Hymnes du temps, par Guillaume Guérout, à Lyon, chez de Tournes, en 1560, in-4°. On lui attribue aussi les figures de la Bible, au-dessous desquelles sont des quatrains, et dont la première édition est in-8°, et a paru vers 1550; la seconde est de 1555, et a 251 estampes; la première n'en avait que 240. Elles ont paru depuis dans des Bibles in-8°, et même in-fol.; mais dans ces dernières il y a de plus 62 figures du Nouveau Testament; les Métamorphoses d'Ovide, avec un huitain dessous, ont paru en 1557, in-12; un livre de Thermes, l'Ane d'or, 1558; l'Enéide de Desmasures, 1560, in-4°; des estampes séparées.

SALONIUS, savant évêque du 5e siècle, était fils de saint Eucher l'ancien, qui fut depuis évêque de Lyon. Il fut élevé dans le monastère de Lérins avec son frère Veran, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Veran le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius: on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange en 441. Nous avons de Salonius, dans la Bi-

bliothèque des Pères, une Explication morale sur les Proverbes, en forme de dialogue entre les deux frères, et un Commentaire sur l'Ecclésiaste. Ils sont aussi imprimés à Haguenau en 1532, in-4°.

SALPION, sculpteur d'Athènes, auquel on attribue le beau vase antique qui sert pour les fonts de baptême, dans la grande église de Gaïette, au royaume de Naples.

SALTER (SAMUEL), docteur en théologie et maître de Charter-House, est auteur d'un ouvrage sur l'administration de cette maison, 1777, in-fol. Il était très-savant dans la littérature grecque, et a été éditeur ou correcteur d'épreuves de différens ouvrages. Il est mort le 2 mai 1778.

SALVADOR (ANDRÉ), excellent poète italien, sous le pontificat de Grégoire XV et d'Urbain VIII. On estime principalement ses pièces intitulées *Médore*, *Flore* et *Sainte-Ursule*.

SALVAING. *Voy.* BOISSIEU.

SALVAN DE SALIEZ (ANTOINETTE DE), dame illustre par son goût pour les belles-lettres, et par son talent pour la poésie, naquit à Alby en 1638. Elle fut reçue de l'académie des Ricovrati de Padoue, et mourut à Alby le 14 juin 1730, à 92 ans. On a d'elle plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont les principaux sont 1° des Paraphrases sur les psaumes de la pénitence; 2° la *Comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, roman historique, qui a été traduit en plusieurs langues. Madame de Salvan avait épousé Antoine de Fantvielle, seigneur de Saliez, viguier d'Alby, dont étant demeurée veuve de bonne heure, elle ne voulut point se remarier, afin de se livrer aux muses avec plus de liberté. Elle forma une société qui s'assemblait une fois la semaine, et à laquelle elle donna le titre de *Société des chevaliers et des chevalières de la Bonne Foi*. Elle en dressa les statuts en 1704. Le premier en marque le caractère en ces termes :

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des chevaliers de Bonne Foi.

SALVATOR ROSE. *Voy.* ROSE.

SALVI (NICOLAS), architecte romain, mort en 1751, à 52 ans, a construit à Rome la belle fontaine de Trévi, par ordre de Clément XII; elle représente l'Océan dans un char formé d'une coquille, tiré par deux chevaux conduits par deux tritons. Ces figures sont sur un amas de rochers, au travers desquels l'eau s'écoule.

SALVIANI (HIPPOLYTE), natif de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome avec beaucoup de réputation, et y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui un Traité latin des poissons, Rome, 1554, in-fol., 256 feuillets, rare, qui est estimé; un autre des crises, etc.

SALVIATI (BERNARD), Florentin, chevalier de Malte, fut amiral de son ordre, ruina le port de Tripoli, prit Coron, brûla l'île de Scio, et emmena beaucoup d'esclaves. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint évêque de Saint-Papoul, de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis sa parente le fit son grand-aumônier et lui procura le chapeau de cardinal. Il mourut en 1568, à Rome.

SALVIATI (JOSEPH), peintre. *Voy.* PORTA.

SALVIATI (FRANÇOIS), excellent peintre italien, naquit à Florence en 1510. Son nom était Rossi; il prit celui de Salviati, parce qu'il s'était attaché au cardinal de ce nom. Il était bon dessinateur; ses carnations sont belles, ses draperies légères, ses idées agréables. Il fit de très-beaux tableaux à Rome, en France et à Florence, et mourut en 1563, à 54 ans.

SALVIEN, *Salvianus*, célèbre prêtre de Marseille, au 5e siècle, descendait de parens illustres de Cologne, de Trèves ou des environs. Il se rendit habile dans les sciences divines et humaines, et vécut en continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, comme si elle eût été sa sœur. Il était prêtre et déjà célèbre dans l'Église en 430. Il déplorait avec tant de douleur les déréglemens de son temps, qu'on l'appelait *le Jérémie du 5e siècle*; et il s'acquit une telle réputation par sa piété et par sa science, qu'il fut nommé *le maître des évêques*. Il mourut à Marseille vers l'an 484. Il nous reste de lui dans la Bibliothèque des Pères un bon Traité de la providence de Dieu; un autre contre l'avarice, et

quelques Épîtres. Ces ouvrages sont écrits d'un style étudié, net, orné, aisé et agréable. Baluse en a donné une édition, 1684, in-8°. On estime aussi celle de Conrad Rittershusius, 1623, en 2 vol. in-8°, et celle de Galesinius, Rome, 1564, in-fol. Mais toutes ont été effacées par celle du père Mareuil, Paris, 1734, in-12. Le père Bonnet de l'Oratoire les a traduits en français, 1700, 2 vol. in-12. Il n'y a aucune apparence que Salvien ait été évêque, comme quelques écrivains l'ont prétendu.

SALVINI (Antoine-Marie), professeur en langue grecque à Florence, sa patrie, était dans l'état ecclésiastique, et y mourut en 1729, à 76 ans. Il a traduit en vers italiens Homère, 1723, 2 vol. in-8°; Hésiode, Padoue, 1747, in-18; Théocrite, Venise, 1817, in-12; Anacréon, Florence, 1695, in-12, et d'autres petits poètes grecs; Perse, et quelques fragmens d'Horace et d'Ovide; une partie du livre de Job, les Lamentations de Jérémie. Il a aussi traduit la *Vie de saint François de Sales* de Marsollier, *Caton* d'Adisson. On a encore de lui un volume in-4° de sonnets, des proses toscanes, Florence, 1715, 2 vol. in-4°; cent discours académiques sur les questions proposées par l'académie des Apatistes. Il a aussi travaillé au dictionnaire de la Crusca, Florence, 1729, 6 vol. in-fol.

SAMBLANÇAY. *Voyez* Beaune, Louise de Savoie.

SAMBUC (Jean), célèbre médecin, et l'un de plus savans écrivains du 16e siècle, naquit à Tirnau en Hongrie en 1531. Il fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France, et se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Il fut en grande considération à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, le 13 juin 1584, à 53 ans. On a de lui 1° une belle Histoire de Hongrie, dans les Histoires d'Allemagne de Schardius; 2° les Vies des empereurs romains; 4° des traductions latines d'Hésiode, de Théophylacte et d'une partie des œuvres de Platon, de Xénophon et Thucydide; 4° des Commentaires sur l'Art poétique d'Horace, et des notes sur plusieurs auteurs grecs et latins; 5° un grand nombre d'autres ouvrages en vers et en prose.

SAMPIÉTRO. *Voy.* Ornano.

SAMSON, juge et libérateur des Juifs, renommé par sa force prodigieuse, naquit vers 1155 avant J.-C. Il était fils de Manué, de la tribu de Dan; et selon l'ordre qu'un ange en avait donné à sa mère, il fut élevé comme un Nazaréen, c'est-à-dire qu'on lui laissa croître les cheveux et qu'il ne but ni vin ni aucune autre chose qui enivre. Samson épousa une femme de Thamnatha, qu'il répudia quelque temps après, et proposa une énigme fort difficile à deviner aux jeunes gens de cette ville, au sujet d'un lion qu'il avait tué, ce qu'ils ignoraient. Il tua un grand nombre de Philistins avec une machoire d'âne, brûla leur blé, en se servant de 300 renards par un stratagème particulier, et leur fit plus de maux que tous les Israélites ensemble; mais s'étant laissé tromper par les caresses et les flatteries de Dalila, cette femme de mauvaise vie, qu'il aimait, lui coupa les cheveux, où résidait sa force, et le livra aux Philistins. Ceux-ci lui crevèrent les yeux, le mirent, chargé de chaînes, dans une étroite prison à Gaza, et le condamnèrent à tourner la meule; mais un jour l'ayant fait venir dans un festin solennel où ils étaient assemblés pour se divertir, en lui faisant mille outrages, Samson, à qui la force était revenue avec les cheveux, embrassa deux colonnes qui soutenaient la salle, et les ébranla de telle sorte, que la voûte l'accabla en tombant, et avec lui toutes les personnes qui s'y trouvaient, vers 1117 avant J.-C. Saint Paul le met au nombre des grands saints.

SAMUEL, prophète, juge et gouverneur d'Israël, naquit vers 1155 avant J.-C., d'Elcana, lévite, et d'Anne, qui était stérile depuis longtemps. Il fut consacré à Dieu dès son enfance, et élevé dans le tabernacle, auprès du grand-prêtre Héli. Dieu le favorisa dès lors d'une révélation. Le grand-prêtre étant mort après la prise de l'arche par les Philistins, Samuel lui succéda à l'âge de 40 ans. Il fit mettre dans la maison d'Aminadab

l'arche que les Philistins avaient renvoyée, et s'appliqua avec un soin extrême à retenir les Israélites dans le culte du vrai Dieu. Sur la fin de ses jours, il établit ses deux fils juges d'Israël; mais le peuple, ne pouvant souffrir leurs violences, pressa le prophète de leur donner un roi. Samuel sacra alors Saül par ordre de Dieu, et les Philistins, l'ayant attaqué, furent entièrement défaits. Cependant les désobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur, qui le rejeta du trône et commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut si sensiblement touché du malheur de Saül, que, selon l'Ecriture, il le pleurait tous les jours de sa vie. Il mourut peu de temps après l'onction de David, vers 1057 avant J.-C., à 98 ans. Le Saint-Esprit fait lui-même son éloge dans l'Ecclésiastique. On croit que Samuel est auteur du livre des Juges, de celui de Ruth et des deux premiers livres des Rois. Ces deux livres portent en effet le nom de Samuel dans les exemplaires hébreux, et ressemblent au style de celui des Juges et de celui de Ruth. Ils sont tous quatre reconnus dans l'Eglise pour des livres canoniques. *

SANADON (Noel-Étienne), célèbre jésuite, naquit à Rouen le 16 février 1676. Il enseigna les humanités à Caen, où il lia une étroite amitié avec M. Huet, et professa ensuite la rhétorique à Paris avec réputation. Il fut chargé pendant quelque temps de l'éducation de M. le prince de Conti, et devint bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand à Paris, où il mourut le 21 septembre 1733, à 58 ans. On a de lui 1° des poésies latines, 1715, in-12, qui sont estimées; 2° une traduction française d'Horace, avec des notes, 1727, 2 vol. in-4°, réimprimée en 8 vol. in-12. Il y a des exemplaires non corrigés, qui ont l'indication d'Amsterdam sur le titre. C'est l'une des meilleures traductions d'Horace; 3° des harangues et d'autres ouvrages.

SANCÈRE (Louis de), seigneur de Charenton, etc., maréchal et connétable de France, descendait d'une illustre et ancienne maison de Champagne. Il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, et mourut le 6 février 1402, à 60 ans. Charles V le fit enterrer à Saint-Denis dans sa chapelle. Il ne laissa que des enfans naturels. C'est lui, Duguesclin et Clisson qui étaient les trois plus grands généraux du règne de Charles V.

SANCHE II, roi de Portugal, fit lever les censures qui avaient été lancées contre son père, et obtint qu'il serait enterré en terre sainte. Il reprit Elvas sur les Maures, et les combattit heureusement jusqu'en 1238, qu'il se brouilla avec le clergé. Le pape Grégoire IX chargea son frère Alphonse de réformer les abus du royaume. Sanche fut obligé de se retirer en Castille, et ne put rentrer dans son royaume. Il finit sa vie dans les exercices de piété, à Tolède, où il fut enterré, dans la cathédrale. Il ne laissa pas d'enfans.

SANCHES (Antoine-Nunès-Ribeiro), né le 7 mars 1689, à Pennamaços en Portugal, conseiller d'état de la cour de Russie, docteur en médecine de l'université de Salamanque, ancien premier médecin des camps et armées, du noble corps des cadets, et du corps de sa majesté Anne, impératrice de toutes les Russies, associé des académies de Saint-Pétersbourg, de Lisbonne et de la société royale de médecine de Paris, quitta la Russie à la révolution qui suivit la mort de l'impératrice. Il vint en 1747 résider à Paris, d'où il n'est plus sorti, jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1783, à 94 ans. Il fut enterré à Saint-Méri. On a de lui deux brochures curieuses sur l'origine de la maladie vénérienne.

SANCHEZ (François), *Sanctius*, l'un des plus célèbres grammairiens du 16e siècle, était natif de Las Brocas en Espagne. Il s'acquit une telle réputation par ses ouvrages, qu'il fut regardé comme le père de la langue latine et le docteur de tous les gens de lettres. Il mourut en 1600, à 77 ans. On a de lui un excellent traité intitulé *Minerva*, ou *De Causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8°; 2° l'Art de parler et la manière d'interpréter les auteurs; 3° plusieurs autres savans ouvrages sur la grammaire.

SANCHEZ (Thomas), savant et laborieux jésuite, naquit à Cordoue en 1551, et mourut à Grenade en 1610 On a de lui 1° quatre vol. in-fol sur

le Décalogue, sur les vœux monastiques et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence; 2° un fameux traité *De matrimonio*, Anvers; 1607, in-fol.; après cette édition, celle de 1614 est la plus estimée. On l'accuse avec raison d'avoir traité trop en détail dans ce dernier et savant ouvrage, des matières obscènes, qu'il devait omettre, et qui n'étaient pas nécessaires pour l'instruction de son lecteur.

SANCHONIATHON, célèbre historien de Phénicie, natif de Bérite, vivait, selon Porphyre, du temps de Sémiramis, ou, selon d'autres, du temps de Gédéon, juge d'Israël, vers 1245 avant J.-C. Il écrivit en phénicien l'histoire de l'ancienne théologie et des antiquités des Phéniciens. Philon de Biblos, qui vivait du temps d'Adrien, le traduisit en grec, et il nous reste des fragmens de cette version dans Porphyre et dans Eusèbe. Dodwel et M. Dupin rejettent ces fragmens comme des pièces supposées; mais M. Fourmont, dans son *Histoire des peuples*, 1735, 2 vol. in-4°, et plusieurs autres savans les regardent comme des pièces authentiques, et ce dernier sentiment nous paraît le mieux fondé, pour des raisons qu'un ouvrage tel que celui-ci ne nous permet pas de détailler.

SANCIO (RODRIGUE), né à Santa-Maria-da-Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, fut successivement évêque de Zamora, de Calahorra et de Palencia, mais fort peu occupé du soin de ses évêchés. Il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange, et employé en diverses négociations. Il mourut à Rome le 4 octobre 1470. Nous avons de lui *Speculum vitæ humanæ*, Romæ, 1468, in-fol., très-rare de cette édition. Il y en a deux traductions françaises, l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-fol.; l'autre de P. Farget, Lyon, 1482, in-fol.; *Historia hispanica ad annum* 1469, dans *Hispania illustrata* de Schott, 4 vol. in-fol. Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol., sans date, de 63 feuillets, dont 5 forment la préface, et 58 autres sont imprimés au *recto*, et ont au *verso* une figure au bas de laquelle il y a deux colonnes d'un discours latin rimé, très-rare.

SANCROFT (GUILLAUME), né à Fresingfield, dans le comté de Suffolck, le 30 janvier 1616, fit ses études à Cambridge, prit le degré de docteur en théologie et parcourut toutes les dignités ecclésiastiques, depuis celle de chapelain, de curé, de doyen de plusieurs cathédrales, jusqu'à celle d'archevêque de Cantorbéry, en 1677. Ce prélat, attaché au protestantisme, mais craignant de nuire à sa famille, refusa de faire ses fonctions dans la cour ecclésiastique, sans la blâmer; il signa cependant la requête contre la liberté de conscience en 1688, et fut envoyé à la tour. Maltraité par Jacques II, l'avénement du roi Guillaume paraissait devoir être assorti à sa façon de penser; mais il ne se crut pas délivré du serment qu'il avait prêté à Jacques II, et refusa de le prêter à Guillaume. Il fut déposé en 1690. Tillotson accepta sa place; l'évêque déposé, plus grand que son successeur, quoique avec moins de mérite, se retira dans le lieu de sa naissance, où il est mort le 25 août 1693. Il fut enterré dans le cimetière avec une épitaphe. Il y a trois de ses sermons imprimés à Londres, in-8°; *Dialogus inter quemdam ordinis prædicantium calvinistam, et furem ad laqueum damnatum*, 1651, in-12; le Politique moderne, 1652, in-12, en anglais.

SANCTA CRUX. *Voyez* SANTA-CRUX.

SANCTES PAGNIN, savant religieux dominicain, naquit à Lucques vers 1470. Il se rendit très-habile dans la langue hébraïque et dans la théologie, et passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, où il s'acquit une grande réputation à prêcher, et où il fit de grands biens. Il mourut à Lyon en 1541, à 70 ans. On a de lui une version latine de la Bible, faite sur l'hébreu, Lyon, 1542, in-fol., recherchée à cause des notes marginales de Servet; un excellent dictionnaire hébreu intitulé *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont la meilleure édition est avec les notes de Mercerus, 1614, in-fol., et d'autres savans ouvrages.

SANCTORIUS. *Voy.* SANTORIUS.

SANCY. *Voy.* HARLAI.

SANDERSON (Nicolas). *Voyez* Saunderson.

SANDERSON (Robert), très-célèbre théologien casuiste anglais, naquit à Sheffield, dans le comté d'Yorck, le 18 septembre 1587, et fut élevé a Oxford, dans le collége de Lincoln. Il devint ensuite chapelain ordinaire du roi Charles Ier, chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissemena de Charle II, il eut l'évêché de Lincoln, et fut l'un des évêques qui assistèrent à la conférence qui se tint à la Savoye, entre les conformistes et les non conformistes. Il mourut le 29 janvier 1662. C'était un prélat d'une vie exemplaire et d'une grande modération. Il avait bien lu les Pères et les Scolastiques. Il savait l'histoire de sa nation, était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont *Logicæ artis compendium*, Oxonix; 1618, in-8°.; un vol. in-fol. de sermons; neuf cas de conscience *De juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-8°; *Physicæ scientiæ compendium*, Oxonix, 1671, in-8°; Histoire de Charles Ier, en anglais, etc.

SANDERUS (Antoine), célèbre écrivain flamand, était petit-fils de Jean Sanderus, médecin de l'empereur Charles V, et naquit à Anvers en 1586, où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étaient de Gand. Il se distingua par la beauté de son génie et par son assiduité au travail, fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres et théologal de Térouane. Il travailla beaucoup à la conversion des anabaptistes, et mourut à Afflinghem en 1664, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont les principaux sont *Flandria illustrata*, 1641 à 1644, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1735, 3 vol. in-fol.; *Elogia cardinalium*, Lovan., 1626, in-fol.; *Hagiologium Flandriæ*, 1639, in-8°; *De Gandavensibus famâ claris*, 1624, in-4°; *Brabantia sacra et profana*, 1644, in-fol.; *Chorographia sacra Brabantiæ*, 1659, in-fol., réimprimé à Bruxelles, 1726, 3 vol. in-fol. *Voy*. Roy (Jacques Le).

SANDERUS (Nicolas), savant théologien anglais, natif de Charlewod, dans le comté de Surrey, fut professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford, et se retira à Rome, lorsque la religion catholique eut été bannie d'Angleterre. Il suivit le cardinal Hosius au concile de Trente et en Pologne; et à son retour il devint professeur de théologie à Louvain; mais le pape Pie V le rappela à Rome, et Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, puis en Irlande, où il mourut de misère dans un bois en 1583. On a de lui *De visibili monarchiâ Ecclesiæ*, Virceburgi, 1592, in-fol.; *De schismate anglicano*, Coloniæ, 1628, in-8°. Il y en a trois traductions françaises, dont la dernière de Maucroix, Paris, 1678, in-12; *De Ecclesiâ Christi*, Louvain, 1571, in-fol., et d'autres ouvrages, dans lesquels il soutient les prétentions des ultramontains.

SANDHAGEN (Gaspard), savant théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une Introduction à l'histoire de Jésus-Christ et des apôtres, tirée des quatre Évangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse. Il y a joint un discours sur le temple de Jérusalem, avec la description de ce temple.

SANDIUS (Christophe), fameux socinien, natif de Konigsberg, dans la Prusse, mort à Amsterdam en 1680, à 36 ans, est auteur 1° de la Bibliothèque des antitrinitaires, ou sociniens, livre curieux, 1684, in-8°; d'un livre intitulé *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, 1669, in-8°, dans lequel il rapporte tout ce que l'on trouve dans l'histoire ecclésiastique concernant les ariens. On a encore de lui *Interpretationes paradoxæ in Joannem; De origine animæ; Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*, etc.

SANDRART (Joachim), fameux peintre allemand, naquit à Francfort le 12 mai 1606. Il voyagea dans tous les pays de l'Europe, et mourut à Nuremberg en 1683, à 77 ans, après avoir établi une académie de peinture en cette ville. Le plus considérable de ses ouvrages est son Histoire de la vie des peintres, sous le titre de *Academia artis pictoriæ*, en allemand, Nu-

remberg, 1675 et 1679, 2 parties in-fol., et 1683, en latin. Il a aussi donné *Sculpturæ veteris admiranda*, 1680; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, 1684, in-fol.; *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol.; *Iconologia deorum*, en allemand, 1680, in-fol. Jacques Sandrart son neveu s'est distingué dans la gravure; il a gravé les Jardins de Rome de Falda, Nuremberg, 1680, in-fol., et les Métamorphoses d'Ovide, avec le discours allemand, Nuremberg, 1698, in-fol. Suzanne Sandrard, fille de Joachim, a réussi dans le même art.

SANDRAS. *Voy.* COURTILZ.

SANDYS (EDWIN), second fils d'Edwin Sandys, archevêque d'Yorck, naquit à Worcester en 1577. Il eut une prébende dans l'église d'Yorck, et voyagea dans les pays étrangers, où il s'acquit une grande réputation par son savoir, par sa prudence et par sa probité. Le roi Jacques Ier l'employa en diverses affaires très-importantes, dans lesquelles il fit paraître beaucoup d'habileté et de politique. Cependant, étant membre du parlement en 1621, il s'opposa à la cour avec tant de liberté, que le roi le fit mettre à la garde du shérif de Londres avec Selden; mais il n'y demeura qu'un mois. Il mourut en 1629. On a de lui un livre intitulé *Europæ speculum*, ou Description de l'état de la religion dans l'Occident. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4°. Georges Sandys, le plus jeune de ses frères, avait aussi un mérite distingué. On a de lui une description de la Terre-Sainte, en anglais, in-fol., et d'autres bons ouvrages en vers et en prose. Il mourut en 1642.

SANGALLO (JULIEN DE), architecte du duc de Florence, mort en 1517, a bâti l'église des Ermites de Saint-Augustin, hors de la porte Saint-Gal à Florence, qui lui en a fait donner le nom; car le nom de son père était Giamberti, aussi architecte. Il bâtit dans la ville le *Poggio imperiale*, la coupole de l'église de Notre-Dame de Lorette. Il fut aussi employé comme ingénieur.

SANGALLO (ANTOINE DE), frère du précédent, et architecte, mort en 1534, a bâti le château Saint-Ange à Rome, la forteresse de Civita-Vecchia, et celle d'Arezzo. Il était surintendant des fortifications de Florence.

SANGALLO (ANTOINE DE), neveu des précédens, fut employé dans les fortifications comme architecte. Il est mort en 1546. Il eut un fils, Antoine Baptiste, qui fut aussi architecte.

SANGUIN. *Voy.* PAVIN.

SANGUIN (ANTOINE), dit le cardinal de Meudon, descendait d'un bâtard d'un riche bourgeois de Paris, dont il avait su faire adjuger la succession à ses enfans. Il fut évêque d'Orléans en 1533, cardinal en 1539, et grand-aumônier en 1543. Il dut en partie sa faveur à la duchesse d'Etampes, fille de sa sœur; aussi en 1547 fut-il obligé de se démettre de sa charge de grand-aumônier, et de passer en Italie. Il fut pourvu de l'archevêché de Toulouse en 1553, et mourut en 1559. Il a été inhumé à Sainte-Catherine de la Culture. Sa famille s'est éteinte à la fin du seizième siècle.

SANLECQUE (JACQUES DE), était de Chanleu, dans le Boulonnais, puîné de plusieurs frères; il porta les armes pendant les guerres de la Ligue, et les quitta à la paix. Etant venu à Paris pendant la guerre, il eut occasion de voir travailler aux caractères d'imprimerie chez Guillaume Le Bé. Il s'y appliqua et devint très-habile dans cet art. C'est lui qui a gravé les caractères de la Polyglotte de Le Jay, et les caractères de musique avec les règles. Il mourut calviniste en 1648, à 90 ans. L'un de ses fils, Jacques, poussa plus loin que son père le talent de la gravure des caractères d'imprimerie. Il mourut le 23 décembre 1659, à 46 ans. Un autre de ses fils, Jean, continua l'art de la fonderie de caractères. A sa mort, arrivée en 1716, il transmit sa fonderie à Jean-Eustache-Louis de Sanlecque, mort dans un âge fort avancé, le 10 février 1778. Sa fonderie a passé à Nancy.

SANLECQUE (LOUIS DE), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, naquit à Paris en 1650. Il était fils de Jacques de Sanlecque, l'un des plus savans hommes de son temps, très-habile dans l'art de tailler des poinçons et de faire des matrices et des caractères d'imprimerie, et petit-fils de Jacques de Sanlecque, dont il est parlé dans l'article précédent. Il entra

fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanité, dans leur collége de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, entra dans la querelle de ce duc avec Boileau, au sujet de la *Phèdre* de Racine; et comme on disait que le duc s'était vengé autrement que par des vers, Sanlecque fit un sonnet qui commence ainsi :

Dans un coin de Paris, Boileau, tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien :
Voilà ce que produit son style peu chrétien ;
Disant du mal d'autrui, il s'en fait à lui-même.

Le reste du sonnet est à la louange du duc de Nevers, qui en conçut tant d'amitié pour Sanlecque, qu'il le nomma à l'évêché de Bethléem en 1701; mais le roi Louis XIV s'opposa à ses bulles, à cause des deux satires qu'il avait composées contre les faux directeurs et contre les évêques. Il passa le reste de sa vie dans son prieuré de Garnai, qu'il a tant chanté dans ses poésies, et où il mourut le 14 juillet 1714, à 64 ans, fort regretté de ses paroissiens, qui étaient plus maîtres du revenu de sa cure que lui-même. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses poésies est celle de Lyon, sous le nom supposé d'Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux épîtres au roi, cinq satires, trois autres épîtres, un poëme sur le mauvais geste des prédicateurs, plusieurs épigrammes, placets et madrigaux, et un poëme latin sur la mort du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève.

SANNAZAR (Jacques), *Actius-Sincerus Sannazarus*, très-célèbre poète latin et italien, naquit à Naples en 1458. Il tirait son origine de Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Il s'acquit, par son esprit, les bonnes grâces du roi Frédéric, et suivit ce prince en France, lorsqu'il eut été détrôné. Il demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. Sannazar retourna ensuite en Italie, où il s'appliqua aux belles-lettres et surtout à la poésie latine et italienne. Son humeur gaie et enjouée le faisait rechercher dans toutes les compagnies. On dit que, voyant un jour plusieurs physiciens s'entretenir en présence de Frédéric, roi de Naples, de qui pouvait le plus contribuer à la bonne vue, et que l'un tenant pour l'odeur du fenouil et l'autre pour le vert : « Pour moi, dit Sannazar, je prétends qu'il n'y a rien qui rende la vue meilleure que l'envie, car elle fait voir les choses plus grandes qu'elles ne sont. » Sannazar eut tant de déplaisir de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que le prince d'Orange avait été tué dans un combat, il s'écria : « Je mourrai content, puisque Mars a puni ce barbare ennemi des muses. » Il n'a jamais été marié; mais il avait eu un fils naturel. On a de lui un grand nombre de poésies latines et italiennes. Entre les latines, on estime surtout le poëme intitulé *De partu Virginis*, et les églogues, chez les Aldes, à Venise, 1535, in-8°, Amsterdam, 1728, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*. On lui reproche d'avoir mêlé la fable dans les sujets sacrés qu'il a choisis. La plus célèbre de toutes ses pièces italiennes est son *Arcadie*, imprimée avec ses autres poésies italiennes, Venise, 1608, in-16 ; Padoue, 1723, in-4° ; Naples, 1720, in-12. Il y a dans cette édition une farce de Sannazar qui n'avait pas encore été imprimée. Il y a une traduction française de l'*Arcadie* par Pecquet, 1737, in-12. Colletet a traduit *De partu Virginis*, 1634, in-12.

SAN-MICHELI (Michel), architecte de Vérone, né en 1484, est le premier qui ait construit les fortifications dans le goût moderne, comme on l'a vu pratiquer du temps de Louis XIV, soit que les ingénieurs français eussent eu connaissance de sa manière, ou que, sans l'avoir vue, ils l'aient imaginée. Les bastions de Vérone paraissent avoir été le nouveau modèle des bastions. Sans-Micheli fortifia toutes les places de la république, et mourut en 1669. Il est enterré dans l'église de Saint-Thomas, dont il a donné le dessin.

SAN-PIETRO. *Voyez* Ornano.

SANREY (Ange-Benigne), né à Langres de parens pauvres, devint clerc d'œuvre de la paroisse de Saint-Martin, où il commença à apprendre le latin. N'ayant pas de quoi avoir de l'huile pour étudier la nuit, il descendait dans l'église, et à la faveur de la lampe qui brûlait devant le saint Sacrement, il lisait et composait; et quand le sommeil l'accablait, il allait se jeter pour dormir sur un tas de meubles de rebut. Son application le rendit habile, et il fut choisi pour enseigner la rhétorique dans le collége de cette ville. Sanrey alla dans la suite trouver à Lyon le père Théophile Raynaud, auquel il était recommandé. Ce jésuite lui facilita les moyens d'étudier en philosophie et en théologie, et de recevoir les ordres sacrés. Ayant reçu la prêtrise, il prêcha à Lyon en présence de la reine Anne d'Autriche, qui en fut si contente, qu'elle lui fit donner un brevet de prédicateur ordinaire de Sa Majesté, et lui promit d'avoir soin de lui. Peu de temps après il disputa la théologale de Beaune, et l'emporta. Dans la suite ayant été nommé à une des chapellenies de Saint-Martin de Langres, il quitta Beaune, et retourna dans sa patrie, où il mourut le 15 octobre 1659, à 70 ans. Il était habile non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avait lu tous les saints Pères, et fait une étude particulière de saint Augustin, qu'il savait presque par cœur. On a de lui un traité savant, curieux et rare, intitulé *Paracletus, seu de rectâ illius pronunciatione*, 1643, in-12, et plusieurs autres ouvrages, dont la plupart n'ont pas été imprimés.

SANSON (Nicolas), très-célèbre géographe, naquit à Abbeville le 20 décembre 1600. Il s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta, et vint à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Sanson fut dans la suite géographe du roi, avec 2000 livres de pension. Il fit un grand nombre de cartes beaucoup plus parfaites que celles qui avaient paru avant lui. On a aussi de ce célèbre géographe plusieurs ouvrages sur des matières de géographie. Il eut en 1641 une dispute fort vive avec le père Labbe, jésuite, et en sortit avec honneur. Trois ans auparavant, Louis XIV, étant à Abbeville, avait logé chez Sanson, l'avait admis à son conseil, et lui avait donné un brevet de conseiller d'état; mais cet habile homme ne voulut jamais prendre cette qualité, de peur (disoit-il) d'affaiblir dans ses enfans l'amour de l'étude. Il mourut à Paris le 7 juillet 1667, à 67 ans. Il eut trois fils, dont l'aîné (Nicolas) fut tué aux barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier; les deux autres (Guillaume et Adrien) mirent au jour un grand nombre de cartes parfaitement belles. Guillaume mourut en 1703, et Adrien le 7 septembre 1718. Ce dernier était géographe du roi.

SANSON (Jacques), de la même famille que le précédent, né à Abbeville le 10 février 1595, prit l'habit de religion chez les carmes déchaussés, le 30 novembre 1618, fut confesseur de madame Royale en Savoie, et mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, et des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol. Son nom de religion était Ignace-Joseph de Jésus-Maria.

SANSOVINO (François), naquit à Rome en 1521, de Jacques Sansovino, sculpteur célèbre et fameux architecte, dont le Vasari nous a donné l'éloge. Il étudia les belles-lettres à Venise, et prit des degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à la poésie, à l'histoire et aux belles-lettres. Il mourut à Venise en 1586, à 65 ans. On a de lui plus de 50 ouvrages, tous écrits en italien; ce sont des Poésies, des Notes sur le Décameron, l'Arioste, le Dante, etc.; des traductions d'anciens historiens, des Histoires de sa composition. Ses Satires sont dans un recueil de satires d'Arioste, et autres, Venise, 1560, in-8°. Ses *Capitoli* avec ceux d'Aretin et autres, 1541 ou 1583, in-8°; *Cento novelle scelte*, Venise, 1566, in-4°. Ses histoires ne sont pas toujours exactes dans les faits, à cause de la trop grande précipitation avec laquelle il les composait.

SANTA-CRUX DE MARZENADO

(Don Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de), chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans, se distingua en plusieurs siéges et combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il se fit admirer, et s'acquit l'estime et la confiance de tous ceux qui négociaient avec lui. Ayant été fait lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y signala et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse d'un coup de fusil, dans une sortie, et renversé de cheval le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avait été laissé, lui coupèrent la tête, et mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des Réflexions politiques et militaires, en 14 vol. in-4°, en espagnol. M. de Vergi a entrepris une traduction française de cet excellent ouvrage du marquis de Santa-Crux, en 12 vol. in-12. Il y a eu un autre célèbre général de ce nom.

SANTAREL ou SANCTAREL, *Sanctarellus* (Antoine), fameux jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il fit imprimer en 1625, in-4°, un livre de sa composition, qui a fait beaucoup de bruit. Ce livre a pour titre: *Tractatus de hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ; et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*. Santarel enseigne dans cet ouvrage les maximes les plus séditieuses, et y donne au pape un pouvoir exorbitant. La Sorbonne le censura en 1626, et le parlement de Paris le condamna, par arrêt du 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé par la main du bourreau; il obligea en même temps les jésuites de Paris de souscrire à la censure de Sorbonne, ce qu'ils firent. Plusieurs autres facultés du royaume suivirent l'exemple de la Sorbonne, et censurèrent aussi le livre de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer donna en 1629, in-4°, la Relation et le Recueil des pièces concernant cette affaire. Santarel mourut à Rome, à ce que nous croyons, en 1649.

SANTE (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite de Redon en Bretagne, où il était né en 1684, s'acquit une grande réputation dans ses harangues et ses poésies latines, par sa précision énigmatique, sa vivacité antithétique, ses peintures tantôt burlesques et toujours spirituelles (selon l'abbé Desfontaines). Ses poésies sont réunies sous le titre de *Musæ rhetorices*, 2 vol. in-12. Ses discours latins ont aussi 2 vol. in-12. Le père la Sante est mort vers 1763.

SANTERRE (Jean-Baptiste), célèbre peintre français, naquit en 1657, à Magny, ville du Vexin français. Il fut reçu de l'académie royale de peinture en 1704, et mourut à Paris le 21 novembre 1717, à 66 ans. On a de lui des tableaux admirables de chevalet, d'un coloris vrai et tendre. On estime aussi beaucoup ses Liseuses et sa Dessineuse à la chandelle, la Voilée, la Coupeuse de choux, la Tireuse de rideaux, la Chanteuse, la Pélerine, les Curieuses, etc. Son tableau d'Adam et d'Eve est un des plus beaux qu'il y ait en Europe.

SANTEUIL ou plutôt SANTEUL (Jean-baptiste de), *Santolius Victorinus*, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, y naquit le 12 mai 1630, d'une bonne famille. Il fit ses humanités au collége de Sainte-Barbe et ensuite au collége de Louis-le-Grand, sous le savant père Cossart. Quelque temps après il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Victor, et se livra tout entier à la poésie, pour laquelle il avait une passion extraordinaire. Il chanta aussitôt les louanges de plusieurs grands hommes de son temps; ce qui lui acquit un applaudissement universel. Il enrichit la ville de Paris d'un grand nombre d'inscriptions qu'on y lit sur les fontaines publiques et sur les monumens consacrés à la postérité. Santeuil parle dans ses inscriptions avec beaucoup de noblesse, de clarté et de simplicité. Il n'affecte point les pointes ni les jeux puériles, et paraît avoir trouvé le tour et le caractère de ce genre d'écrire, et l'avoir porté à sa perfection. Dans la suite, lorsqu'il fut question de composer les nouvelles hymnes du bréviaire de Paris, Claude Santeuil son frère, Pélisson et Bossuet, l'excitèrent à entrer dans cette nouvelle carrière. Santeuil y réussit avec un tel applaudissement, qu'on n'a rien vu, en ce

genre, de plus parfait ni de plus excellent depuis la naissance de l'église jusqu'aujourd'hui. Il règne dans toutes ses hymnes un style noble, clair et majestueux, tel qu'il convient à la grandeur de notre auguste religion. Il a évité avec soin tout ce qui pouvait en altérer la vérité. Il a rompu la cadence des vers, et ôté les élisions qui pouvaient nuire à la mesure et à l'harmonie du chant. La réputation que lui mérita l'excellence de ses hymnes engagea l'ordre de Cluny à lui en demander aussi pour son bréviaire. Santeuil le fit, et cet ordre, par reconnaissance, lui accorda des lettres de filiation, et le gratifia d'une pension. Santeuil fut chéri de tous les savans de son temps. Il eut pour admirateurs les deux princes de Condé, père et fils, dont il ressentit souvent les bienfaits. Louis XIV lui donna aussi des marques sensibles de son estime, en le gratifiant d'une pension. L'épitaphe qu'il composa à la louange de M. Arnauld fit grand bruit, et donna occasion à plusieurs pièces de poésie. Santeuil désavoua ces vers, où il avait dit :

Arnaldus, veri defensor, et arbiter æqui.

Et ce désavœu lui attira une pièce très-mortifiante, intitulée *Santolius pœnitens*. Il suivit M. le duc de Bourbon à Dijon, lorsque ce prince y alla tenir les états de Bourgogne, et y mourut le 5 août 1697, à 66 ans, comme il était sur le point de revenir à Paris. Outre ses hymnes latines, in-12, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, on a de lui un assez grand nombre de poésies latines, 1739, 3 vol. in-12, dans lesquelles on remarque le feu, le génie et les autres talens qui caractérisent les grands poètes.

SANTEUIL (Claude de), frère du précédent, pieux et savant ecclésiastique, dont on trouve aussi de belles hymnes dans le bréviaire de Paris, sous le nom de *Santolius Maglorianus*, nom qui lui fut donné pour avoir demeuré long-temps au séminaire de Saint-Magloire à Paris, en qualité d'ecclésiastique séculier. Quoiqu'il fût frère de Santeuil et poète comme lui, il avait cependant un génie et un caractère tout différent. Il était doux, tranquille, modéré, et n'avait rien de ce feu et de cette impétuosité dont son frère était toujours agité. Il se fit estimer non-seulement par ses talens pour la poésie, mais aussi par sa profonde érudition et par une piété exemplaire. Il mourut à Paris le 29 septembre 1684, à 57 ans, étant né en cette ville le 3 février 1628. Outre ses hymnes, on a de lui une belle pièce en vers, imprimée avec les ouvrages de son frère.

SANTORIUS ou SANCTORIUS, très-célèbre professeur en médecine dans l'université de Padoue, au commencement du 17e siècle, étant persuadé que la santé et les maladies dépendent de la manière dont se fait la transpiration insensible par les pores du corps, fit un grand nombre d'expériences sur cette transpiration, et se mit pour cet effet dans une balance faite exprès, par le moyen de laquelle, en pesant tous les alimens qu'il prenait, et tout ce qui sortait sensiblement de son corps, il parvint à déterminer le poids et la quantité de la transpiration insensible, et son rapport avec les alimens qui l'augmentent ou qui la diminuent. Il trouva, par exemple, que si l'on mange et si l'on boit en un jour la quantité de huit livres, il en sort environ cinq livres par la transpiration insensible. Il composa à ce sujet un livre intitulé *De medicinâ staticâ*, dont il y a eu plusieurs éditions. La meilleure est celle qu'a donnée Noguez en 1725, 2 vol. in-12, qui renferme les commentaires de Lister et de Baglivi, et celle de 1770, in-12. Ce livre est très-curieux et très-intéressant. Il a été traduit en français par Le Breton, sous ce titre, *la Médecine statique de Sanctorius, ou l'Art de conserver la santé par la transpiration*, imprimé à Paris en 1722, in-12. On a encore de Sanctorius, *Methodus vitandorum errorum qui in arte medicâ contingunt*, etc., in-4°.

SANUTI (Marin), célèbre écrivain du 15e siècle, était fils de Léonard Sanuti, patrice ou sénateur de Venise. Il fut chargé d'affaires importantes dans sa république, et s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont 1° une Histoire des magistrats vénitiens, en latin; une Histoire ou relation *de bello Gallico* en latin et en italien; 3° les Vies des doges de Venise depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ou-

vrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22e tome de la collection de Muratori. Les écrits de Sanuti sont estimés.

SAOSDUCHIN, roi d'Assyrie, succéda à Assaraddon 668 avant J.-C., et mourut 20 ans après, 648 avant J.-C.

SAPIN (Jean-Baptiste), conseiller-clerc au parlement, fut la victime de son zèle contre ceux qui avaient embrassé les nouvelles opinions; car, étant en voyage avec Jean de Troyes, abbé de Gatines, pour accompagner Odet de Selve, nommé ambassadeur à la cour d'Espagne en 1562, ils furent arrêtés par un parti de la garnison d'Orléans. Le chef de ce parti fit pendre Sapin et l'abbé de Gatines, en représailles du conseiller du Bourg, et comme ayant persécuté ceux qui professaient la religion évangélique; ils réservèrent de Selve pour l'échanger. Le corps de Sapin fut rapporté à Paris et enterré aux Grands-Augustins, où se voit son épitaphe: le parlement assista à ses funérailles.

SAPOR Ier, roi des Perses, succéda à Artaxerxès, vers l'an 242 de Jésus-Christ. Il ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmiréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. Sapor fit mourir cruellement l'empereur Valérien qu'il avait fait prisonnier, et mourut lui-même en 272, après avoir été vaincu par Odenat qui lui enleva ses femmes et son trésor. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume de Hormisdas, fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens, défit les armées de l'empereur Constance, de Julien et de Valens, et mourut sous l'empire de Gratien en 380. Son frère Artaxerxès, ou Ardezebir, lui succéda, lequel étant mort 4 ans après, Sapor III, fils de Sapor II, monta sur le trône de Perse; il fut obligé d'envoyer demander la paix à Théodose-le-Grand, et mourut en 388.

SAPHO, native de Mitylène, dans l'île de Lesbos, s'acquit une telle réputation par ses poésies, qu'elle fut surnommée la dixième muse. Tous les anciens en parlent avec admiration. Elle vivait environ 600 ans avant J.-C. On dit qu'étant devenue veuve d'un habitant de l'île d'Andros, elle conçut une violente passion pour Phaon, jeune poète d'Erythée; et que les mépris de celui-ci l'irritèrent tellement qu'elle se précipita dans la mer; mais ce fait n'est pas constant, car Athénée croit qu'on l'a confondue avec une autre Sapho, qui était d'Erèse, et qui aima Phaon. Il ne nous reste de Sapho qu'une Hymne à Vénus, une Ode et quelques Fragmens, qui se trouvent dans la plupart des éditions de l'Anacréon, et qui sont imprimés séparément à Londres, 1733, in-4°, avec les notes de J. Chrétien Volfius. La beauté et la délicatesse de ces précieux restes font regretter la perte des autres poésies de Sapho. C'est elle qui inventa cette espèce de vers qui de son nom sont appelés vers Saphiques.

SARA, nièce et femme d'Abraham, fut enlevée pour sa beauté par un roi d'Egypte et par un roi des Philistins; mais Dieu sauva sa vertu. Elle enfanta Isaac à 90 ans, et mourut à 127 ans. *Voyez* Abimelech, Abraham, Tobie.

SARASA (Antoine-Alphonse de), jésuite, naquit à Nieuport en 1618, de père et mère espagnols. Les belles-lettres, les mathématiques, mais principalement la morale, firent l'objet de ses études. Il séjourna à Gand, à Bruxelles et à Anvers, et mourut dans cette dernière ville en 1667. On a de lui un excellent ouvrage de morale intitulé *Ars semper gaudendi demonstrata ex solâ consideratione providentiæ*, Col. Agripp., 1676, in-4°, qui a été traduit sous le titre de l'*Art de se tranquilliser dans tous les événemens de la vie*, Strasbourg, 1752, in-8°, petit format. Leibnitz et Wolf faisaient un cas particulier de cet ouvrage, qu'ils ont mis à contribution; le premier, dans sa *Théodicée*; le second dans sa *Morale*. C'est de ce livre que Leibnitz a pris l'idée de son *Meilleur Monde*, qui est devenu si fort à la mode parmi les philosophes.

SARASIN (Jean-François), natif d'Hermanville, près de Caen, en sortit bientôt par un mariage mal assorti. Il avait l'art de réjouir toutes les com-

es où il se trouvait, et devint se-
re des commandemens de M. le
e de Conti. Ce prince passant un
par une ville de province, le
, les échevins vinrent le haranguer
ortière du carrosse; mais le ha-
ieur demeura court à la seconde
de, sans pouvoir retrouver le fil
n discours; Sarasin sauta aussi-
; l'autre portière en bas, et ayant
romptement le tour du carrosse,
joignit au harangueur, et pour-
; la harangue de la manière à peu
qu'elle devait être conçue; mais
nêla des louanges si plaisantes et
icules, quoique très-sérieuses en
rence, que le prince ne pouvait
)êcher d'éclater de rire. Ce qu'il y
le plus plaisant, c'est que le maire
; échevins remercièrent Sarasin de
leur cœur de les avoir tirés d'un si
ais pas, et lui présentèrent le vin
ı ville comme à M. le prince de
i. Dans la suite ayant été mal-
é par ce prince pour s'être mêlé de
nariage, il en mourut de chagrin
zenas en 1654, à 51 ans. On a de
° plusieurs pièces de poésie qui
très-ingénieuses; 2° plusieurs ou-
s en prose, ou mêlés de prose et
ers, 1685, 2 vol. in-12, dont les
ipaux sont l'*Histoire du siége de*
kerque, par Louis de Bourbon,
e de Condé; la *Pompe funèbre*
'oltaire; la *Conspiration de Val-*
; un *Traité du nom et du jeu des*
es, etc.

ıRASIN (Jacques), célèbre sculp-
et peintre, natif de Noyon, après
demeuré long-temps à Rome,
ıt en France, et fit un grand nom-
de belles statues qui ornent Ver-
s et Marly, et quelques tableaux
lui acquirent une grande réputa-
, sous les règnes de Louis XIII et
ouis XIV. Il mourut le 4 décem-
660, à 68 ans.

ıRBIEWSKI, *Sarbievius* (Ma-
s Casimir), naquit dans le duché
Masovie en 1595, de parens illus-
Il se fit jésuite en 1612, et fut
oyé à Rome pour y faire sa théolo-
Il s'y livra à l'étude des antiquités,
u goût qu'il avait pour la poésie.
lques odes latines qu'il présenta à
ain VIII lui acquirent l'estime
e pontife, et l'honneur d'être choisi
corriger les hymnes que le saint
père voulait employer dans un nou-
veau bréviaire qu'il faisait faire. De
retour en Pologne, Sarbiewski professa
successivement les humanités, la phi-
losophie et la théologie à Wilna. Quand
il s'y fit recevoir docteur, la cérémo-
nie fut accompagnée d'une circonstance
bien honorable pour lui. Ladislas V,
roi de Pologne, qui y assistait, tira
l'anneau qu'il avait au doigt, et le mit
à celui du nouveau docteur. C'est le
même anneau que l'on conserve dans
l'université de Wilna, et qui sert encore
aujourd'hui à l'inauguration des doc-
teurs. Ladislas ajouta une nouvelle fa-
veur à l'estime qu'il marquait pour Sar-
biewski, en le choisissant pour son pré-
dicateur, fonction dont le nouveau doc-
teur s'acquitta avec applaudissement.
Ce prince prenait tant de plaisir à sa
conversation, qu'il le mettait de tous
ses voyages, surtout quand il allait
aux bains de Bade. Le père Sarbiewski
fit une étude particulière des poètes
latins; on assure qu'il avait lu Vir-
gile 60 fois, et les autres poètes latins
plus de 30. Il mourut en 1640, à 45
ans. Nous avons de lui un Recueil de
poésies latines, où parmi quelques dé-
fauts on trouve de grandes beautés.
On en a donné une édition augmentée
et fort élégante, à Paris, chez Barbou,
en 1759, in-12. On y trouve quatre
livres d'odes, un livre d'épodes, un
de vers dithyrambiques, un autre
de poésies diverses, et un d'épigram-
mes. On estime surtout ses vers lyri-
ques, dans lesquels il y a de l'élévation,
mais qui manquent de pureté et de
clarté dans le style.

SARCER (Erasme), savant théolo-
gien luthérien, né à Anneberg en
Saxe, l'an 1501, fut surintendant et
ministre de plusieurs églises, et mou-
rut en 1559. On a de lui 1° des Com-
mentaires sur une partie de l'Ancien
Testament; 2° un Corps du droit ma-
trimonial, et plusieurs autres ouvra-
ges. Il ne faut pas le confondre avec
Reinier Sarcer, recteur à Utrecht,
mort en 1597, à 57 ans, dont on a
divers ouvrages de littérature et de
théologie. Guillaume Sarcer, fils d'E-
rasme, est aussi auteur de quelques
ouvrages. Ce dernier était pasteur à
Islèbe.

SARDANAPALE, fameux roi d'As-
syrie, dont la mollesse et la vie volup-

tueuse ont passé en proverbe chez les anciens, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Écriture sainte. Il passait, dit-on, les jours à filer au milieu de ses femmes et de ses concubines, fardé comme elles, et portant un habit de femme pour n'en être point distingué. Cette mollesse fit soulever contre lui Arbaces, gouverneur des Mèdes, et Belesis, gouverneur de Babylone. Les rebelles furent d'abord vaincus; mais dans la suite Arbaces ayant taillé en pièces les troupes de Sardanapale, ce prince efféminé fut contraint de se renfermer dans Ninive, où après un siége de deux ans, voyant qu'il ne pouvait plus résister, il fit élever un bûcher magnifique au milieu de son palais, et s'y jeta avec ses concubines, ses eunuques et ses trésors, vers 767 ans, avant J.-C. après un règne de 20 ans. Arbaces régna ensuite dans Ninive. Voilà, à peu près, ce que les anciens racontent de Sardanapale; mais quelques savans révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince, et l'on trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une savante dissertation en son honneur, intitulée *Apologia Sardanapali*.

SARISBERI, SALISBERY ou SALISBURI *Sarisberiensis*, (JEAN DE), célèbre évêque de Chartres, et l'un des plus savans hommes et des plus polis écrivains de son siècle, naquit en Angleterre, vers l'an 1110. Il vint en France à l'âge de 16 à 17 ans, et eut ensuite commission du roi son maître de résider à la cour du pape Eugène, pour ménager les affaires d'Angleterre. Ayant été rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime de Thomas Becquet, grand-chancelier du royaume, lequel gouvernait alors l'esprit du roi Henri II. Ce chancelier ayant été fait archevêque de Cantorbéri, Jean de Sarisberi le suivit et l'accompagna dans tous ses voyages. Dans la suite, lorsque ce célèbre archevêque fut assassiné dans son église, Jean de Sarisberi, voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat, le reçut sur le bras, et en eut une plaie dont la guérison fut attribuée à un miracle opéré par l'intercession de saint Thomas de Cantorberi. Quelques années après, Jean de Sarisberi fut élu évêque de Chartres. Il s'y acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et y mourut l'an 1182. C'était un des plus beaux esprits de son siècle. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est un traité en latin, des vanités de la cour, intitulé *Polycraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, in-4°, sous le titre de *Vanités de la cour*. On trouve de ses lettres avec celles de Gerbert, Paris, 1611, in-4°.

SARNO. *Voyez* COPPOLA.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellerophon, conduisit du secours à Priam, roi de Troie, et fut tué par Patrocle.

SARPI (PIERRE PAUL), célèbre religieux de l'ordre des Servites, plus connu sous le nom de Fra-Paolo, ou de Paul de Venise, naquit à Venise le 14 août 1552. Il fut élevé avec un soin extrême, et se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, dans la philosophie, la médecine et les mathématiques, dans l'histoire, le droit et la théologie. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie, et lui attira l'estime des papes, de plusieurs cardinaux, du duc de Mantoue, du célèbre Vincent Pinelli, d'Aquapendente, et des autres savans de son temps. Il devint provincial de son ordre à l'âge de 27 ans, et en fut aussi procureur-général. Dans les fameuses affaires de la république de Venise avec le pape Paul V, Fra-Paolo fut conseiller et théologien des Vénitiens, et défendit leur cause contre la cour de Rome, avec tant de chaleur, qu'il se fit excommunier par le pape en 1606. Il s'attira ensuite d'autres ennemis puissans, et fut un jour attaqué par cinq assassins, qui lui donnèrent trois coups dont il guérit. Il mourut le 14 janvier 1623, à 71 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Venise, 1677, 6 vol. in-12, dont les principaux sont 1° Considérations sur les censures du pape Paul V contre la république de Venise; 2° Traité de l'interdit, traduit en français; les Droits des souverains, défendus contre les excommunications et l'interdit des

papes, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-12; 3° l'Histoire particulière des choses passées entre le pape Paul V et la république de Venise; 4° *De jure asylorum*; 5° Traité de l'inquisition, 1638, in-4°; un Traité des bénéfices et des biens de l'église, qui a été traduit en français, in-12; 7° un petit livre sous le titre de *Sentiment*, adressé à MM. les inquisiteurs d'état. C'est un excellent traité de politique. Il a été traduit en français par l'abbé Marsy, ex-jésuite, sous le titre de *Prince de Fra-Paolo*, 1751, in-12, etc. Mais l'ouvrage de Fra-Paolo qui a fait le plus de bruit est son Histoire du concile de Trente, composée en italien, Londres, 1619, in-fol., ou latin, 1620. Il a semé dans cette histoire des réflexions malignes et dangereuses, par lesquelles on voit qu'il cachait dans son cœur un esprit et des sentimens protestans. M. Amelot de la Houssaie l'a traduite en français, 1686, in-4°. Le père Courayer a traduit cette histoire en français avec des notes, 1736, en 2 vol. in-4°, réimprimé en 3 vol. in-4°. Cette traduction est encore plus dangereuse que l'histoire même de Fra-Paolo.

SARRABAT (Daniel), peintre, né à Paris, se fixa à Lyon où il s'était marié, après avoir fait un voyage à Rome. Son peu de fortune lui a fait multiplier ses ouvrages, qui pourraient être plus parfaits, quoiqu'il ait eu beaucoup de réputation. Il est mort à Lyon en 1747, fort âgé.

SARRASIN (Pierre), de Dijon, débuta sur le théâtre de la comédie française en 1729. On se souviendra longtemps des larmes qu'il a fait verser dans les rôles tragiques, surtout dans Lusignan, et de haut comique qu'il jouait avec une extrême sensibilité. Il s'était retiré du théâtre en 1759, et mourut en 1763.

SART (Corneille du), peintre hollandais, né à Harlem, avait le goût de peindre des fêtes villageoises. Il est mort le 6 octobre 1704.

SARTO (André del), peintre célèbre, natif de Florence, fut élève de Pierre de Cosimo. Après avoir travaillé quelque temps pour Léon X, il vint en France, où il fut employé par le roi François Ier, qui le combla de biens et d'honneurs. Dans la suite, pressé par les sollicitations de sa femme, qui l'invitait de retourner en Italie, il repassa les Alpes, sous prétexte d'aller querir sa famille pour l'emmener en France. Il dépensa à bâtir et à régaler ses amis une somme considérable que François Ier lui avait donnée pour acheter des tableaux en Italie. Cette conduite le déshonora, et l'obligea de se retirer à Florence, où il fit des tableaux admirables. Il y mourut de peste en 1530, à 42 ans.

SARTRE (Pierre), né à Montpellier le 8 décembre 1693, prit l'ordre de prêtrise, fut docteur et prieur de Sorbonne, et mourut à Paris le 22 juin 1771. Son attachement au parti contraire à la bulle *Unigenitus* lui a fait écrire quelques Lettres contre les jésuites et surtout contre les pères Hardouin et Berruyer. La *Vie de mademoiselle de Joncoux, bienfaitrice de Port-Royal*, in-12.

SAS (Corneille), chanoine de la cathédrale d'Ypres, pieux et savant ecclésiastique, décédé vers la fin du dix-septième siècle, a fait un traité sur l'obligation où sont les ecclésiastiques de n'avoir pas dans leur maison de femmes pour les servir, même de vieilles, *Ei citiùs deficit robur et labor corporis, quàm ardor libidinis.* Ce traité, rempli de recherches, a pour titre : *Œcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium*, Bruxelles, 1653, in-4° : l'édition en est belle.

SASBOUTH (Adam), habile cordelier, naquit à Delft le 21 décembre 1516, d'une famille noble et ancienne. Il fit de grands progrès dans les langues grecque et hébraïque et dans la théologie, et mourut saintement à Louvain, le 21 mars 1553, à 36 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol. Le plus considérable est un Commentaire sur Isaïe et sur les Épîtres de saint Paul.

SATURNE ou LE TEMPS, père des dieux, selon la fable, était fils d'Uranus ou du Ciel, et de Vesta, et frère de Titan. Celui-ci, qui était son aîné, lui céda l'empire, à condition qu'il n'élèverait aucun enfant mâle; et que le royaume retournerait aux siens. Saturne le promit, et mutila son père d'un coup de faulx; le sang qui coula dans la mer, s'étant mêlé avec

l'écume, donna naissance à Vénus, selon la fable. Saturne sachant d'ailleurs qu'un de ses fils devait le détrôner, comme il avait lui-même détrôné son père, il prit le parti de les dévorer lorsqu'ils naitraient. Mais Ops, autrement Rhéa, sa femme, et en même temps sa sœur, ayant mis au monde Jupiter, Neptune et Pluton, trouva moyen de les soustraire à la cruauté de Saturne et de Titan, et de les faire élever en secret par des personnes affidées. Titan, informé de cette supercbérie, se mit à la tête de ses enfans, fit la guerre à Saturne, et l'ayant pris avec Ops sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Mais Jupiter, qu'on élevait dans l'île de Crète, étant devenu grand, alla au secours de son père, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, Saturne, ayant appris que Jupiter avait dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci, en étant averti, se rendit maître de l'empire, et en chassa son père. Saturne se retira en Italie, où il porta l'âge d'or, et où il régna avec gloire et avec tranquillité. On le représentait sous la forme d'un vieillard avec une faux à la main, pour marquer que le temps détruit tout. Les Romains lui dédièrent un temple, et célébraient en son honneur des fêtes appelées Saturnales, pendant lesquelles on n'observait aucun rang, pas même celui du maître envers ses esclaves; on ne traitait d'aucune affaire, et on n'exerçait d'autre art que la cuisine.

SATURNIN (SAINT), premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement saint Sernin, fut envoyé avec saint Denis pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers 245. Il fut fait évêque de Toulouse en 250, et souffrit le martyre en 257.

SAUBERT (JEAN), savant critique et bon antiquaire du 17e siècle, a donné *De sacrificiis veterum*, *De sacerdotibus hebræorum*, Leyde, 1699, in-8°, estimé.

SAUL, premier roi d'Israël, était fils de Cis, de la tribu de Benjamin. Il fut sacré roi des Israélites par le prophète Samuel, selon l'ordre de Dieu, vers 1095 avant J.-C. Sa taille et sa bonne mine le rendirent respectable au peuple. Il défit Naas, roi des Ammonites, et fut victorieux de divers autres peuples; mais dans une guerre contre les Philistins, ayant offert un sacrifice sans attendre Samuel, et ayant conservé ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur, son sceptre fut destiné à David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Quelque temps après Saül fut tourmenté du malin esprit; il ne trouvait d'autre remède à son mal, que le son de la harpe de David; ce qui ne l'empêcha point de le persécuter, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait livrer aux Philistins. Elle évoqua l'ombre de Samuel, qui lui annonça le malheur qui lui arriva le lendemain. Son armée fut taillée en pièces, et croyant la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer. Mais cet écuyer ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, et mourut en se laissant tomber dessus, vers 1055 avant J.-C.

SAULT (JEAN-PAUL DU), né à Saint-Sever-Cap-de-Gascogne, en 1650, fit profession chez les bénédictins de la Daurade, le 2 novembre 1667. Sa piété, ses lumières l'ont fait appeler à la supériorité pendant 40 ans dans différentes maisons. Il est mort à Saint-André d'Avignon, dont il était prieur, le 16 janvier 1724. Ses ouvrages sont: *Entretiens avec Jésus-Christ dans le saint Sacrement*, 1701 et 1703, Toulouse, 7 vol. in-12, et souvent réimprimé (il y en a un abrégé, 1706, un vol. in-12, qu'on a mal à propos attribué à dom Morel); *Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux*, Toulouse, 1706, 3 vol. in-12; *Le Religieux mourant*, ou *Préparation à la mort*, Avignon, 1718, 2 vol. in-8°. Il y en a un Abrégé, Toulouse, 1725, in-12.

SAULX DE TAVANES. *Voyez* TAVANES.

SAULX (PIERRE DE), chanoine de Reims sa patrie, a fait des Stances, des Odes, des Epîtres en vers, titre suffisant pour être agrégé dans différentes académies de province, comme il l'a été. Il s'est exercé aussi dans l'é-

loquence, par l'Oraison funèbre de madame de la Rochefoucauld, abbesse de Saint-Pierre de Reims, in-4°; Eloge de M. de Pouilly, 1751, in-4°. M. de Saulx est mort le 30 janvier 1768.

SAUMAISE (Claude de), fameux critique du 17e siècle, naquit à Semur en Auxois le 15 avril 1588, d'une famille noble, ancienne et distinguée dans la robe. Ayant embrassé ouvertement le calvinisme, il ne put parvenir aux charges auxquelles il était destiné. Il eut néanmoins un brevet de conseiller d'état en 1645. Saumaise fut professeur honoraire à Leyde, après Scaliger. Le cardinal de Richelieu lui offrit une pension de 12,000 livres pour le retenir en France, et pour l'engager à écrire en latin l'histoire de son éminence; mais Saumaise n'y voulut pas consentir. Il demeura un an à Stockholm, où il av[illegible]té appelé par la reine de Suède, et [illegible]rna ensuite en Hollande. En 1649 il se fit honneur par son Apologie de Charles Ier, à laquelle Milton fit une réponse pleine d'invectives. Il mourut aux eaux de Spa le 3 septembre 1653. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il exerce souvent une critique outrée contre les plus savans hommes de son temps. Les principaux sont des Commentaires sur les écrivains de l'histoire d'Auguste ou des empereurs, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8°; des Notes sur Solin, sur Simplicius et sur plusieurs auteurs anciens; *De re militari Romanorum*, 1657, in-4°; *De primatu papæ*, 1645, in-4°; *De fœnore*, 1639 et 1640, in-8°; *Tertulianus de pallio*, Leyde, 1656, in-8°; *De annis climatericis et antiquâ astrologiâ*, Elzévir, 1648, in-8°; *De mannâ et saccharo*, 1663, in-8°.

SAUMAISE (Claude de), parent du précédent, naquit à Dijon en 1603. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1635, devint successivement supérieur de la maison de Tours, de celle de Rouen et de celle de Dijon, et fut chargé d'écrire l'histoire de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux à cet effet; mais l'ouvrage est demeuré imparfait, le père Saumaise étant mort à Paris, avant que de l'avoir achevé, le 25 mars 1680, à 77 ans. On a de lui une traduction française du Directoire des pasteurs de dom Juan de Palafox; un Panégyrique de Louis XIII; quelques pièces en vers latins et français, etc. *Voy.* Somaise.

SAUNDERSON (Nicolas), naquit au mois de janvier 1682, d'une famille originaire de la province d'Yorck. Il n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite-vérole, non-seulement l'usage de la vue, mais les yeux mêmes; ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Il comprenait les ouvrages d'Euclide, d'Archimède et de Diophante, quand on les lui lisait en grec. Virgile et Horace étaient ses auteurs favoris, et le style de Cicéron lui était devenu si familier, qu'il parlait latin avec une facilité et une élégance peu communes. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, son père commença à lui enseigner les règles ordinaires de l'arithmétique; mais le jeune disciple fut bientôt plus habile que son maître. Il avait 18 ans quand M. Richard West lui apprit les élémens de la géométrie et de l'algèbre. Etant sur la voie, il poussa plus loin, sans autre guide que lui-même; il suffisait qu'il eût un bon auteur, et quelqu'un qui fût capable de lui en faire la lecture. Ses amis lui conseillèrent ensuite d'aller à Cambridge pour y enseigner la philosophie. Il se rendit à leurs avis, et il expliqua dans ses leçons les ouvrages immortels de Newton, ses principes mathématiques de la philosophie naturelle, son arithmétique universelle, et les ouvrages même que Newton a publiés sur la lumière et sur les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'explique entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. M. Whiston ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Chambridge, l'habileté de M. Saunderson se trouva si généralement reconnue et tellement supérieure à celle de tout compétiteur qui aurait pu se mettre sur les rangs, qu'il fut nommé pour lui succéder en 1711. Il fut reçu de la société royale de Londres, se maria en 1723, et mourut en 1739, à 56 ans, laissant un fils et une fille. On a de lui des Elémens d'algèbre en anglais, imprimés à Londres

après sa mort en 1741, aux dépens de l'université de Cambridge. Ils sont très-estimés, et ont été traduits en français par M. de Joncourt en 1756, 2 vol. in-4°. C'est à M. Saunderson qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Il avait aussi inventé pour son usage une arithmétique palpable, c'est-à-dire une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une planchette percée de plusieurs trous, avec de grandes et de petites chevilles, dont on peut voir la description à la tête du premier volume de ses Élémens d'algèbre.

SAURIN, (BERNARD-JOSEPH), né à Paris, s'y fit recevoir avocat. M. le duc d'Orléans lui donna une place de secrétaire ordinaire, et il fut reçu de l'académie Française en 1761. Il est mort à Paris le 17 novembre 1781. On a de lui des comédies intitulées *Les Rivaux*, *Les Mœurs du temps*, *L'Orpheline léguée*, *Le Joueur*, ou *Béverley*, *Le Mariage de Julie*. Des tragédies intitulées *Aménophis*, *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, le conte de *Mirza et Fatmé*, 1755, in-12; une Lettre critique sur les mathématiques du père Castel, 1730, in-4°.

SAURIN (ELIE), né à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière de Dauphiné, le 28 août 1639, d'un ministre de ce lieu, fut reçu lui-même ministre de Venterole en 1661, puis d'Embrun en 1662. On était près de le faire professeur en théologie à Die, lorsque ayant rencontré par hasard un prêtre qui portait la sainte hostie à un malade, il ne voulut point ôter son chapeau. Cette affaire fit un si grand bruit, que Saurin fut obligé de se retirer en Hollande, où il arriva au mois de juin 1664. Il devint l'année suivante ministre de l'église wallone de Delft, et eut beaucoup de part à la déposition du fameux Labadie. Saurin fut appelé à Utrecht en 1671, pour y être ministre de l'église wallone. Il s'y acquit une réputation extraordinaire par ses ouvrages, et eut des démêlés très-vifs avec le ministre Jurieu, qui firent grand bruit, et dont il se tira avec honneur. Il mourut à Utrecht le 8 avril 1703, à 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui, 1° *Examen de la théologie de M. Jurieu*, en 2 vol. in-8°, dans lesquels il a éclairci diverses questions importantes de théologie; 2° des *Reflexions sur les droits de la conscience*, contre Jurieu et contre le Commentaire philosophique de Bayle; 3° un *Traité de l'amour de Dieu*, dans lequel il soutient l'amour désintéressé; 4° un *Traité de l'amour du prochain*, etc.

SAURIN (JACQUES), célèbre ministre de la religion prétendue réformée, et le plus grand prédicateur que les protestans aient produit, naquit à Nimes en 1677, d'un habile avocat protestant de cette ville. Il fut élevé avec soin, et fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régi[illegible]t du colonel Renault, qui servait [illegible]émont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva sous de savans maîtres. Il alla, en 1700, en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à la Haie, où il fut retenu et où il prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Il y mourut le 30 décembre 1730, à 53 ans. On a de lui 1° douze volumes in-8° de Sermons, Amsterdam, 1730 et suivantes, à Lyon en 12 vol. in-12, écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dans lesquels on ne trouve point ces imprécations et ces fureurs que les calvinistes font ordinairement paraître dans leurs sermons contre l'Église romaine. Il avait publié les cinq premiers volumes pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725: les sept derniers ont été donnés après sa mort; 2° des Discours sur l'Ancien et le Nouveau Testament, dont il publia les deux premiers volumes in-fol.: MM. de Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage jusqu'à six volumes, 1720, et sans figures. Une Dissertation du second volume, qui traite du mensonge officieux, fut vivement attaquée par M. de la Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à M. Saurin, qui mourut avant de voir sa doctrine condamnée; 3° un livre intitulé l'*Etat du*

christianisme en France, la Haie, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points importans de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame Lafosse, à Paris; 4° *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8°. M. Saurin publia, deux ans après, un Abrégé de cet abrégé.

SAURIN (Joseph), savant géomètre de l'académie des Sciences de Paris, naquit à Courtaison, dans la principauté d'Orange, en 1659, d'un père qui était ministre calviniste à Grenoble. Il fut ministre fort jeune à Eure en Dauphiné; mais obligé de sortir du royaume à cause d'un de ses sermons, il passa à Genève en 1683, et de là dans l'état de Berne, qui le fit pasteur de l'église de Bercher dans le bailliage d'Yverdun. Il s'y distingua par ses talens, et s'y maria à une demoiselle de la famille de Crouzas. Quelque temps après il fut accusé d'avoir composé des vers satiriques, et fut forcé de se retirer en Hollande. Il vint ensuite à Germini, maison de campagne des évêques de Meaux, et abjura le calvinisme entre les mains de M. Bossuet, le 21 septembre 1690, et eut une pension de Louis XIV. Depuis ce temps il ne s'occupa que des mathématiques. Dans la suite il fut accusé par le célèbre Rousseau d'avoir fait ces fameux couplets qui ont fait tant de bruit; mais le parlement rendit un arrêt en sa faveur le 7 avril 1712, et bannit Rousseau du royaume, après l'avoir convaincu de subornation de témoins. Saurin mourut à Paris le 29 décembre 1737. On a de lui plusieurs savans écrits, dans les mémoires de l'académie des Sciences, et d'autres ouvrages, parmi lesquels il y a une Épître en vers à son ami la Mothe sur sa sortie de la Trappe. Cette épître prouve que Saurin était capable de faire les couplets. Il a laissé un fils qui s'est distingué par plusieurs tragédies et comédies.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, official et grand vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit à Paris vers 1595. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et composa par ordre de ce prince le *Martyrologium gallicanum*, 1638, en 2 vol. in-fol. Il succéda à Paul de Fiesque dans l'évêché de Toul en 1649, et gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse. Il mourut à Toul le 9 septembre 1675, à 80 ans. On a de lui, outre son *Martyrologium gallicanum*, un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition, mais très-peu de critique.

SAUSSAYE (Charles de la), né à Orléans en 1565, était petit-neveu de Mathieu de la Saussaye, évêque de cette ville. Il fut d'abord conseiller au grand conseil; mais son inclination lui ayant fait embrasser l'état ecclésiastique, il se fit un nom par ses prédications, devint chanoine de la cathédrale d'Orléans, dont il devint doyen jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques-de-la-Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut le 21 septembre 1621, à 56 ans. Il est auteur des *Annales ecclesiæ Aurelianensis*, Paris, 1615, in-4°.

SAUTEL (Pierre-Juste), célèbre jésuite, né en 1613, à Valence en Dauphiné, s'est distingué par ses petites pièces en vers latins, lesquelles sont délicates et très-ingénieuses. Elles comprennent 1° l'*Année sacrée poétique*, 1665, in-16. Ce sont des épigrammes sur tous les jours et les fêtes de l'année, selon l'ordre où elles se trouvent dans le calendrier romain. La latinité en est pure, le style net et facile, et les vers fort naturels. 2° *Les Jeux poétiques allégoriques*, 1656, in-12. Ils consistent en élégies faites pour divertir les lecteurs, en les instruisant utilement, et en leur formant les mœurs. Quelques critiques ont trouvé ces *jeux* si beaux, et la diction si pure, qu'ils n'ont pas hésité à les comparer aux vers d'Ovide. 3° *Les jeux sacrés et les pieuses larmes de la Madeleine*. C'est un tissu d'épigrammes et d'éloges, dans lesquels il y a bien du feu. Cet ouvrage est imprimé avec le précédent. On lui reproche des digressions trop longues, quelquefois de mauvais choix dans ses sujets, et surtout de ne savoir pas toujours finir ses pièces à propos, ni s'arrêter où il le faudrait.

Il mourut à Tournon le 8 juillet 1662 ou 1661, dans sa 49e année.

SAUVAGE (Jean), en latin *Ferus*, cordelier de Mayence, mort en 1554, à 60 ans, se distingua par ses prédications qui ont été imprimées en plusieurs volumes in-8°, et par différentes Explications de l'Ecriture sainte qu'il a publiées aussi en différens temps, in-8°.

SAUVAGE (Denis), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit *le sieur du Parc* était Champenois et historiographe du roi Henri II. Il a traduit en français les Histoires de Paul Jove, et a donné les éditions d'un grand nombre d'Histoires et de Chroniques, entre autre celle de Froissart à Lyon, en 1559, en 4 vol. in-fol. Celle de Monstrelet, à Paris, en 1572, en 2 vol. in-fol. *Voy.* Abrabanel.

SAUVAGES (François Boissier de), professeur royal de médecine à Montpellier, y est mort le 19 février 1767, à 61 ans, laissant deux fils et quatre filles. Il a donné des Dissertations sur la rage, sur la paralysie, sur les médicamens; *Pathologia methodica*, in-12; *Physiologiæ elementa*, in-12, etc. Il a traduit la Statique des animaux de Hales, 1744, in-4°; *Nosologia methodica*, Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°, et 1758, 2 vol. in-4°, traduite en français par M. Nicolas, Paris, 1771, 3 vol. in-8°.

SAUVAL (Henri), avocat au parlement, mort en 1670, a composé les *Antiquités de Paris*, 1733, 3 vol. in-fol., ouvrage plein de recherches. Rousseau, auditeur des comptes, y a mis la dernière main. Il y a un cahier des *Amours des rois de France*, qui y manque quelquefois.

SAUVEUR (Joseph), né à la Flèche le 24 mars 1653, fut entièremest muet jusqu'à l'âge de 7 ans; les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge, lentement et par degré, et ils ne furent jamais bien libres. Dès lors M. Sauveur était déjà machiniste. Il construisait de petits moulins, il faisait des siphons avec des chalumeaux, des jets d'eau et d'autres machines. Il apprit sans maître la géométrie, l'enseigna dès l'âge de 23 ans, et il eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé *la bassette* étant alors à la mode à la cour, le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. M. Sauveur satisfit si pleinement à cette demande que le roi et la reine voulurent entendre de lui-même l'explication de son calcul. Il fit les mêmes opérations sur le quinquenove, le hoca et le lansquenet, et fut ainsi l'un des premiers qui calculèrent les avantages et les désavantages des jeux de hasard. Il devint, en 1680, maître de mathématiques des pages de madame la dauphine; et l'année suivante étant allé à Chantilly avec M. Mariotte pour faire des expériences sur les eaux, le prince de Condé le goûta tellement qu'il voulut souvent l'avoir auprès de lui dans la suite. M. Sauveur travailla vers ce temps-là à un Traité de fortification; et pour mieux y réussir il alla en 1691 au siége de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Le siége fini il visita toutes les places de Flandre; et à son retour il devint le mathématicien ordinaire de la cour. Il avait déjà eu en 1686 une chaire de mathématiques au collége royal, et il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin M. de Vauban ayant été fait maréchal de France en 1703, M. Sauveur lui succéda dans l'emploi d'examinateur des ingénieurs, et le roi lui donna une pension. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1716, à 64 ans. Il avait coutume de dire « que tout ce que peut un homme en mathématiques, un autre le peut aussi; ce qui ne doit s'entendre que de ceux qui se bornent à apprendre, et non pas des inventeurs. On a de lui plusieurs savans écrits dans les Mémoires de l'académie des Sciences. On a imprimé sa Géométrie, in-4°.

SAVACE (Richard), fils naturel de la comtesse de Macclesfield et du comte de Rivers, né en 1698, fut abandonné de ses parens; il parvint cependant à s'instruire et fit paraître en différens temps des poésies et des pièces de théâtre qui l'aidèrent à subsister et lui firent des amis; mais sa mauvaise conduite et son ingratitude les éloignèrent. Il mourut en prison le 1er août 1743, à 46 ans. Ses œuvres ont été recueillies depuis sa mort, en 2 vol. in-8°.

SAVAGE (Jean), docteur en théologie, curé de Bygrave, était appelé

l'Aristipe de son siècle, par ses plaisanteries et ses facéties. Il est mort le 24 mars 1747. On a imprimé de lui des Sermons.

SAVARON (Jean), célèbre président, et lieutenant général en la sénéchaussée et siége présidial de Clermont en Auvergne, était natif de cette ville. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, et devint l'un des plus savans hommes et des plus éloquens magistrats de son temps. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du tiers-état contre la noblesse et le clergé. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, et mourut fort âgé en 1622. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés et qui sont remplis d'érudition. Les principaux sont 1° une édition de Sidoine Apollinaire en 1609, in-4°, avec des notes; 2° *Origine de Clermont, capitale d'Auvergne*, dont la plus ample édition est celle de Pierre Durand, 1562, in-fol.; 3° *Traité des duels*, in-8°; 4° *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°, 2 parties; ouvrage rare et curieux; 5° *Chronologie des états-généraux*, in-8°, pour prouver que le tiers-état y a toujours eu entrée, séance et voix délibérative.

SAVARY (Jacques), poète latin, natif de Caen, est auteur d'un poëme latin sur la chasse du lièvre, 1655, in-12; du renard et de la fouine, 1658, in-12; du cerf, etc., 1659, in-12, et d'un sur le manége, 1662, in-4°, dans lesquels il y a beaucoup d'invention. Il mourut le 21 mars 1670, à 63 ans.

SAVARY (Jacques), habile écrivain du 17e siècle, naquit à Doué en Anjou, le 22 septembre 1622. Ayant fait une fortune assez considérable dans le négoce à Paris, il fut pourvu d'une charge de secrétaire du roi, et fut nommé en 1670 pour travailler au code marchand, qui parut en 1673. Il mourut le 7 octobre 1690, à 68 ans. On a aussi de lui 1° *Le parfait négociant*, dont il y a un grand nombre d'éditions, 1721, 2 vol. in-4°, avec les avis et conseils sur les plus importantes matières de commerce. Jacques Savary des Brulons, l'un de ses fils, fut inspecteur-général de la douane de Paris, et travailla conjointement avec Philémon-Louis Savary, l'un de ses frères, chanoine de l'église de Saint-Maur-des-Fossés, au dictionnaire universel du commerce, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques Savary des Brulons mourut d'une fluxion de poitrine le 22 avril 1716, à 56 ans. Philémon-Louis mourut le 20 septembre 1727, à 73 ans. On a de lui un troisième vol. imprimé en 1730, pour servir de supplément au Dictionnaire du commerce, qui est fort estimé: le tout réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol.

SAVARY DE BRÈVES (François), profita de l'occasion que lui procura son ambassade à Constantinople pour satisfaire son goût pour la littérature orientale, et son zèle pour la propagation de la foi catholique dans l'Orient. Il y fit graver à ses frais un grand nombre de poinçons arabes, turcs, syriaques, etc., et y acquit beaucoup de manuscrits orientaux. Il revint en 1611 de Constantinople, et fut envoyé presque aussitôt à Rome. Ce fut pendant cette ambassade qu'il fit usage de ses poinçons arabes, en faisant imprimer, en 1613, le Catéchisme du cardinal Bellarmin, en arabe, et, en 1614, le Psautier dans la même langue, avec l'indication *è Typographiâ Savarianâ*. M. de Brèves revint à Paris en 1615; il y apporta ses caractères et amena un imprimeur de Rome, nommé Paulin, qui imprima le traité fait entre Henri IV et le sultan Ahmed. Paulin retourna à Rome après cette impression; mais il avait instruit des imprimeurs dans la connaissance et la composition des caractères orientaux. Vitré se distingua le plus dans ces sortes d'impressions. Il imprima entre autre un Psautier syriaque et latin, avec les caractères de M. de Brèves, qui mourut trop tôt pour les lettres, en 1627. Après sa mort les étrangers et les Français briguèrent l'acquisition de ces caractères. Louis XIII en offrit 27,000 liv., et ne les obtint pas; mais à force de les estimer ils restèrent à la famille, qui prit le parti de les faire vendre à l'encan Vitré fut chargé par le roi de les acheter comme pour lui, et en fit l'acquisition pour 4300 livres.

SAVARY (Jacques), médecin de la

marine à Brest, a traduit le Traité de l'hydropisie de Monro, 1760, in-12; le Traité du scorbut de Lind, 1776, 2 vol. in-12. Il est mort en 1768.

SAVERY (Roland), habile peintre du 17e siècle, naquit à Courtrai en 1576, et fut élève de Jacques Savery son frère. Il fut long-temps employé par l'empereur Rodolphe II, et il excella principalement dans le paysage. Les torrens qui se précipitent du haut des rochers, les animaux, les plantes et les insectes, sont exprimés dans ses tableaux d'une manière admirable. Il mourut à Utrecht en 1639.

SAVIGNY (Christophe de), gentilhomme du Réthelois, a gravé en bois la chaîne ou arbre encyclopédique des sciences et des arts libéraux que Bacon a donné depuis, peut-être sans avoir vu l'ouvrage de Savigny; mais tous les deux étaient parvenus au même but. La seconde édition de cet ouvrage est de Paris, 1619; c'est un in-fol. de 37 pages dont 18 en caractères d'imprimerie, et les autres gravées en bois; ce sont ces dernières qui contiennent l'encyclopédie ou la liaison de tous les arts et sciences.

SAVILE (Henri), Anglais, professeur en grec à Oxford, mort en 1622, à 73 ans, a donné une édition de Bradwardin, *De causâ Dei contra Pelagium*, Londres, 1618, in-fol.; d'un saint Jean Chrisostôme grec de *Rerum anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol.; des Commentaires sur Euclide et sur Tacite.

SAVILE (Georges), marquis d'Halifax, grand homme d'état, s'opposa au bill d'exclusion du duc d'Yorck; et, lorsque ce prince monta sur le trône, il appela le marquis dans le conseil privé. Il ne lui fut pas plus fidèle pour cela; car il devint un des principaux instigateurs de l'élévation du roi Guillaume. Il mourut en avril 1695. On a de lui Maximes d'état, 1717, in-8o; Caractère de Charles II, 1750, in-8o; Observations historiques sur les règnes d'Edouard Ier, II et III, et Richard III, 1686, etc.

SAVOIE. La succession de ses comtes et ducs remonte jusqu'à Bertold, qui fut comte de Maurienne en 998. Amé, quatrième de ses successeurs, fut le premier comte de Savoie en 1106.

Amédée III, mort en	1149
Humbert III	1188
Thomas	1233
Amédée IV	1253
Boniface	1263
Pierre	1268
Philippe	1285
* Amédée V	1323
Edouard	1359
Aimon	1373
* Amédée VI	1383
Amédée VII	1391
* Amédée VIII	1440
Louis	1465
Amédée IX	1472
Philibert	1482
* Charles Ier	1489
Charles II	1496
Philippe	1497
Philibert II	1504
Charles III	1553
* Emmanuel Philibert	1580
* Charles-Emmanuel Ier	1630
Victor-Amédée Ier	1637
François-Hiacinthe	1638
* Charles-Emmanuel II	1675
* Victor-Amédée II devient roi de Sicile en 1713, roi de Sardaigne en 1720, abdique en 1730.	
* Charles-Emmanuel III	1773
Victor-Amédée III.	

Voy. Guichenon.

SAVOIE (Thomas-François de), prince de Carignan, grand-maître de France, et général des armées du roi en Italie, était fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et de Catherine d'Autriche. Il naquit le 21 décembre 1596, et donna dès l'âge de 16 ans des preuves de son courage, de sa valeur et de sa prudence. Il fit paraître ensuite beaucoup d'empressement pour s'établir en France, à quoi n'ayant pu réussir, par l'aversion que le cardinal de Richelieu avait pour sa maison, il se lia d'intérêts avec l'Espagne. Il surprit Trèves en 1634, sur l'archevêque qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 27 mai de la même année, la bataille d'Avein contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siége de Breda aux Hollandais en 1636, et entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, prétendant la

régence de l'état, et déclara la guerre à la duchesse de Savoie sa belle-sœur. Il emporta Chivas et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec Louis XIII le 2 décembre 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie le 14 juin 1642, et un autre avec sa majesté très-chrétienne. Il fut ensuite déclaré généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin le 22 janvier 1656, à 60 ans. *Voyez* Tende. Il a eu pour fils aîné Emmanuel, qui a continué la branche de Carignan, et Eugène Maurice, comte de Soissons, qui fut lieutenant-général en France, et mourut en 1673, laissant d'Olympe Mancini, morte en 1708, Eugène-François, dit le prince Eugène. Il a survécu à son frère aîné et à ses neveux qui étaient passés au service de l'empereur.

SAVOIE (le prince Eugène de), *Voy.* Eugène.

SAVOISY (Charles de), fut élevé auprès de Charles VI dont il était chevalier d'honneur en 1388. Le procureur du roi de l'hôtel étant venu dans sa chambre à l'hôtel Saint-Pol, prendre un de ses domestiques accusé de vol et de meurtre, il le fit maltraiter; ce qui lui occasionna un grand procès, à la suite duquel il lui fallut obtenir des lettres de rémission. En 1404, l'université allant en procession à Sainte-Catherine-du-Val, et passant par la rue du Roi-de-Sicile, un domestique de Savoisy éclaboussa, avec des chevaux qu'il ramenait de l'abrevoir, quelques écoliers; l'un d'eux donna un coup de poing à ce domestique, qui appela ses camarades à lui. Ceux-ci outragèrent et blessèrent des écoliers; ils les poursuivirent jusqu'à l'église; une flèche fut même tirée dans l'église, et alla jusqu'au maître-autel. Savoisy avoua ses domestiques; l'université lui intenta un procès; il fut condamné à cent livres de rente pour la fondation d'une chapelle, à mille livres de dommages et intérêts envers les blessés, et autant envers l'université; son hôtel fut démoli, et le procès fut fait à ses domestiques qui furent fouettés et bannis. Savoisy n'en fut pas moins bien à la cour; en 1407 il fut fait grand échanson jusqu'en 1413, et mourut en 1420. Sa famille, qui n'est connue que depuis son aïeul, finit en la personne de son petit-fils, en 1517. Son hôtel était situé dans la rue Pavée, au Marais. C'est sur son emplacement qu'a été bâti l'hôtel de Lorraine.

SAVONAROLE (Jérôme), fameux religieux dominicain, naquit à Ferrare le 21 septembre 1452, d'une famille noble. Il s'acquit d'abord une grande réputation par ses sermons et par ses prédications. Il devint chef du parti démocratique à Florence, ce qui le rendit odieux aux grands. S'étant ensuite déchaîné contre les vices des ecclésiastiques et contre la conduite d'Alexandre VI, ce pape lui fit défendre de prêcher, à quoi n'ayant pas obéi, il fut excommunié. Quelque temps après, ses ennemis tournèrent contre lui une émotion populaire, qu'on prétend qu'il avait suscitée lui-même: on le traita comme un séditieux et comme un hérétique, parce qu'il était excommunié, et parce qu'ayant offert de prouver sa doctrine par l'épreuve du feu, il avait biaisé lors de l'exécution. Ayant été arraché de son couvent, il fut conduit en prison et condamné à être pendu et brûlé; ce qui fut exécuté à Florence le 23 mai 1498, avec deux de ses confrères. Savonarole était alors âgé de 46 ans. Le motif de sa condamnation fut de s'être vanté de prédire l'avenir, ce qu'il avoua être faux dans la prison; il fut ainsi la victime de son fanatisme et de la fureur d'Alexandre VI, dont il reprenait les vices, le luxe et les déréglemens. On a de lui un grand nombre de Sermons, et d'autres ouvrages en latin et en italien, dont la plupart sont des livres de piété. Le père Jacques Quétif a publié sa vie, composée en latin par Jean-François Pic de la Mirandole, prince de Concordia; et il y a ajouté des notes, la traduction latine de quelques-uns de ses ouvrages, avec la liste des ouvrages de Savonarole, Paris, 1674, 3 vol. in-12. Balesdens les a aussi publiés en latin, Leyde, 1633, et suivantes, 6 vol. in-12. Le dernier est l'*Eruditorium confessorum*, 1640.

SAVOT (Louis), savant médecin et célèbre antiquaire, naquit à Saulieu, au diocèse d'Autun, vers 1579. Après le cours ordinaire de ses études,

il se destina à la chirurgie, et vint à Paris à l'âge de 20 ans pour s'y rendre habile; mais il poussa ensuite ses vues plus loin, et prit des degrés en médecine. Il mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont 1° un Discours sur les médailles antiques, 1627, in-4°. estimé; 2° l'*Architecture française des batimens particuliers*, dont la meilleure édition est celle de Paris, avec les notes de François Blondel, en 1684, in-8°; 3° le livre de Galien, de l'Art de guérir par la saignée, traduit du grec, avec un discours préliminaire sur la saignée, in-8°; 4° *Nova, seu Verius, nova antiqua de causis colorum sententia*, 1609, in-8°.

SAXE. *Voyez* Albert.

SAXE (Maurice, comte de), né à Dresde le 19 octobre 1696, était fils naturel de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Konismarc. Il donna dès son enfance des marques décidées de son inclination pour les armes. On eut même toutes les peines du monde à lui faire apprendre à lire et à écrire, et ce n'était qu'en lui promettant qu'il monterait à cheval l'après-midi qu'on le faisait consentir à étudier quelques heures le matin. Il aimait à avoir des Français auprès de lui, et c'est pour cette raison que la langue française fut la seule étrangère qu'il voulut bien apprendre par principes. Le comte de Saxe suivit ensuite l'électeur dans toutes ses expéditions militaires. Il se trouva au siége de Lille en 1708, à l'âge de 12 ans, et monta plusieurs fois à la tranchée, tant à la ville qu'à la citadelle, sous les yeux du roi son père, qui admirait son intrépidité. Il n'en marqua pas moins au siége de Tournai l'année suivante, où il manqua de périr deux fois, et à la sanglante bataille de Malplaquet; loin d'être rebuté par l'horrible carnage de ce combat, il dit le soir « qu'il était content de sa journée. » Il suivit, en 1711, le roi de Pologne à Stralsund, où il passa la rivière à la nage à la vue des ennemis, le pistolet à la main; il vit tomber à ses côtés, pendant ce passage, trois officiers et plus de vingt soldats sans en paraître ému. De retour à Dresde, le roi, qui avait été témoin de son expérience et de sa capacité, lui fit lever un régiment de cavalerie. Le comte de Saxe passa tout l'hiver à faire exécuter par son régiment les nouvelles évolutions qu'il avait imaginées, et le mena l'année suivante contre les Suédois. Il se trouva, le 20 décembre 1712, à la sanglante bataille de Gadelsbush, où son régiment, qu'il avait ramené trois fois à la charge, souffrit beaucoup. Après cette campagne madame de Konismarc lui fit épouser la jeune comtesse de Loben, demoiselle riche et fort aimable qui avait le nom de Victoire. Le comte de Saxe a dit depuis que ce nom avait autant contribué à le décider pour la comtesse de Loben, que sa beauté et ses gros revenus. Il en eut un fils qui mourut jeune; dans la suite, s'étant brouillé avec elle, il fit dissoudre son mariage en 1721. Il promit à la comtesse de ne jamais se remarier, et il lui a tenu parole. A l'égard de la comtesse, elle épousa peu après un officier saxon dont elle eut trois enfans, et avec lequel elle vécut en bonne intelligence. La comtesse de Loben ne consentit à la dissolution de son mariage qu'avec beaucoup de répugnance, car elle aimait le comte de Saxe; celui-ci s'est repenti plusieurs fois dans la suite d'avoir fait une telle démarche. Il continua de se signaler dans la guerre contre les Suédois. Il se trouva, au mois de décembre 1715, au siége de Stralsund, où Charles XII était renfermé. Il eut la satisfaction de le voir au milieu de ses grenadiers. La manière dont se comportait ce fameux guerrier fit concevoir au comte de Saxe une grande vénération qu'il a toujours conservée depuis pour sa mémoire. Il alla servir en Hongrie contre les Turcs en 1717. De retour en Pologne, en 1718, le roi le décora de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Il vint en France en 1720, et le duc d'Orléans, régent du royaume, lui fit expédier un brevet de maréchal de camp. Le comte de Saxe obtint ensuite de sa majesté polonaise la permission de servir en France. Il y acheta en 1722 un régiment allemand qui a depuis porté son nom. Il fit changer à ce régiment son ancien exercice pour lui en faire prendre un nouveau qu'il avait imaginé. Le chevalier Folard, témoin de cet exercice, prédit dès lors, dans son Commentaire sur Polybe, tom. 3, liv. 2, chap. 14, que le

comte de Saxe deviendrait un grand général. Pendant son séjour en France, il apprit avec une facilité étonnante le génie, les fortifications et les mathématiques jusqu'à l'année 1725. Le prince Ferdinand, duc de Courlande et de Sémigale, étant tombé dangereusement malade, au mois de décembre de cette même année 1725, le comte de Saxe pensa alors à la souveraineté de la Courlande. Il fit dans ce dessein un voyage à Mittaw, où il arriva le 18 mai 1726. Il y fut reçu à bras ouverts par les états, et il eut plusieurs entrevues secrètes avec la duchesse douairière de Courlande, qui y résidait depuis la mort de son mari. Il lui fit confidence de son dessein et la mit bientôt dans ses intérêts. C'était Anne Iwanowa, seconde fille du czar Iwan Alexiowits, frère de Pierre-le-Grand. Elle agit avec tant d'ardeur et conduisit si bien cette affaire, que le comte de Saxe fut unanimement élu duc de Courlande et de Sémigale le 5 juillet 1726. Les Moscovites et les Polonais s'étant opposés à cette élection, la duchesse de Courlande soutint le comte de Saxe de tout son crédit. Elle alla même à Riga et à Saint-Pétersbourg où elle redoubla ses sollicitations en faveur de l'élection qui avait été faite : il paraît certain que si ce comte avait voulu répondre à la passion de la duchesse, non-seulement il se serait soutenu en Courlande, mais il aurait encore partagé avec elle le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta dans la suite; mais pendant son séjour à Mittaw une intrigue galante qu'il eut avec une des demoiselles de la duchesse rompit ce mariage et fit prendre à cette princesse le parti de l'abandonner. Depuis ce moment les affaires du comte allèrent en décadence, et il fut enfin obligé de revenir à Paris en 1729. Une particularité assez remarquable sur cette entreprise c'est que le comte de Saxe ayant écrit de Courlande en France pour avoir un secours d'hommes et d'argent, mademoiselle Le Couvreur, célèbre comédienne, qui pour lors lui était attachée, mit ses bijoux et sa vaisselle en gage et lui envoya une somme de quarante mille livres. Le comte de Saxe, de retour à Paris, s'appliqua à se perfectionner dans les mathématiques, et prit du goût pour les mécaniques. Il refusa en 1733 le commandement de l'armée polonaise, que le roi son frère lui offrit, et se signala sur le Rhin sous les ordres du maréchal de Berwick, surtout aux lignes d'Etlingen et au siége de Philisbourg, après lequel il fut fait lieutenant-général le 1er août 1734. La guerre s'étant rallumée après la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Saxe prit d'assaut la ville de Prague le 26 novembre 1741, puis Egra et Ellebogen. Il leva ensuite un régiment de hulans, et ramena l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, où il établit différens postes et s'empara des lignes de Lauterbourg. Il fut fait maréchal de France le 26 mars 1744, et commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Il observa si exactement les ennemis qui étaient supérieurs en nombre, et fit de si belles manœuvres, qu'il les réduisit dans l'inaction et qu'ils n'osèrent rien entreprendre. Cette campagne de Flandre fit beaucoup d'honneur au maréchal de Saxe, et passa en France pour un chef-d'œuvre militaire. Il gagna, sous les ordres du roi, la fameuse bataille de Fontenoi, le 11 mai 1745, où, quoique malade et languissant, il donna ses ordres avec une présence d'esprit, une vigilance, un courage et une capacité qui le firent admirer de toute l'armée. Cette victoire fut suivie de la prise de Tournai, dont les Français faisaient le siége : de Gand, de Bruges, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath, etc; et dans le temps que l'on croyait la campagne finie il se rendit maître de Bruxelles le 28 février 1746. La campagne suivante fut aussi très-glorieuse au comte de Saxe. Il gagna la bataille de Raucoux le 11 octobre de cette même année 1746. Sa majesté, pour le récompenser d'une suite si constante de glorieux services, le déclara maréchal-général de ses camps et armées le 12 janvier 1747. Le maréchal de Saxe fit entrer des troupes en Zélande, gagna la bataille de Lawfeldt le 2 juillet suivant, approuva le siége de Berg-op-Zoom, dont M. de Lovendal se rendit maître, et prit la ville de Maëstricht le 7 mai 1748. Ces succès furent suivis de la paix, laquelle fut conclue à Aix-la-Chapelle le 18 octobre de cette même année 1748. Le maréchal de Saxe alla ensuite à Chambord, que sa majesté lui avait

donné. Il y fit venir son régiment de hulans, et y entretint un haras de chevaux sauvages, plus propres pour les troupes légères que ceux dont nous nous servons. Quelque temps après il fit un voyage à Berlin, où le roi de Prusse lui fit un accueil magnifique et passa plusieurs nuits à s'entretenir avec lui. De retour à Paris il projeta l'établissement d'une colonie dans l'île de Tabago; mais l'Angleterre et la Hollande s'étant opposées à cet établissement, le maréchal de Saxe n'y pensa plus. Enfin, comblé de biens et d'honneurs, et jouissant de la plus haute réputation, il mourut à Chambord, après neuf jours de maladie, le 30 novembre 1750, à 54 ans. Son corps fut transporté à Strasbourg avec une magnificence royale, et déposé dans le temple neuf de Saint-Thomas, où le roi lui fit ériger un monument superbe par les mains de Pigalle. Peu de temps avant sa mort, pensant à la gloire dont il avait joui, il se tourna vers son médecin et lui dit : « M. Senac, j'ai fait un beau songe. » Il avait été élevé et il mourut dans la religion luthérienne; ce qui fit dire à une princesse vertueuse et catholique, « qu'il était bien fâcheux qu'on ne pût dire un *De profundis* pour un homme qui avait fait chanter tant de *Te Deum*. Il avait composé un livre sur la guerre, qu'il intitula *Mes rêveries*; il le légua à M. le comte de Frise son neveu, et on en a donné en 1757 une magnifique édition en 2 vol. in-4°, avec un abrégé de sa vie. Sa Vie a été imprimée en 1752, en 3 vol. in-12; et en 1774 M. d'Espagnac en a donné une nouvelle, 2 vol. in-12, et 2 vol. in-4°.

SAXI (Pamphile), poète latin, était de Modène, et vivait à la fin du 15e siècle. Ses Poésies sont imprimées à Bresse, 1499, in-4°, et ne sont pas communes.

SAXON, le Grammairien, a écrit une Histoire de Danemarck, depuis les temps fabuleux jusqu'à l'an 1186. Cette histoire ne mérite de confiance que pour les derniers règnes : elle est écrite en latin, d'un style élégant et trop poétique, mais qui est une espèce de prodige pour le siècle barbare où elle a été composée. On croit que Saxon est enterré dans l'église cathédrale de Roschild.

SAY (Samuel), co-pasteur d'Ipswich, mort le 12 avril 1743, est auteur d'un Essai sur l'harmonie, et de quelques Poésies, dans la collection de Nichols.

SBIEK, célèbre peintre hollandais, dont les tableaux sont très-rares et très-estimés.

SCACCHI. *Voyez* Schacchi.

SCALA (Barthélemi), homme d'état de Florence, fut employé en diverses négociations par Côme et Pierre de Médicis. Il contribua aussi beaucoup à la renaissance des lettres en Italie, et mourut à Florence en 1497. On a de lui *Apologia Florentiæ*, 1496, in-fol; *Historia Florentina*, Romæ, 1677, in-4°. *Voy*. Dubraw.

SCALCKEN (Godefroy), peintre hollandais, naquit à Dordrecht en 1643, et fut disciple du célèbre Gérard Dou. Il excella dans les portraits en petit, et dans les sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Personne ne l'a surpassé dans le talent d'exprimer les reflets de lumière et le clair-obscur. Il était d'une humeur bizarre et capricieuse, et mourut à la Haie en 1706.

SCALIGER (Jules-César), critique, poète, médecin, philosophe, et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, naquit en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone. Il se disait descendu des princes de l'Escale, souverains de Vérone; mais par les lettres de neutralité qu'il obtint en France en 1528, on voit que c'était une vanité ridicule. Il porta les armes avec honneur dans sa jeunesse, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Il exerça long-temps la médecine avec succès dans la Guienne, et mourut à Agen, le 21 octobre 1558, à 74 ans. On a de lui 1° un Traité de l'art poétique, 1561, in-fol.; un livre des Causes de la langue latine, 1540, in-4°, et des Exercitations contre Cardan, 1557, in-4°: ces trois ouvrages sont très-estimés; 3° des Commentaires sur l'histoire des animaux d'Aristote, sur les livres des plantes de Théophraste; des Problèmes sur Aulu-Gèle; quelques Traités de physique; des Lettres, Lugd. Bat., 1600, in-8°; des Ha-

rangues, des Poésies, 1600, in-8°; et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans tous les écrits de Jules-César Scaliger beaucoup d'esprit, de critique et d'érudition; mais comme il était peu habile dans la poésie grecque, on ne doit faire aucun fond sur les jugemens qu'il porte d'Homère et des autres poètes grecs. Son goût bisarre le fait souvent juger très-mal des poètes latins. Sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, surtout Cardan.

SCALIGER (JOSEPH-JUSTE), fils du précédent et l'un des plus savans critiques et des plus érudits écrivains de son siècle, naquit à Agen le 4 août 1540. Il embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il apprit le grec sous Turnèbe. Il se rendit aussi très-habile dans la langue hébraïque, dans la chronologie et dans les belles-lettres. Dans la suite il fut appelé à Leyde, où il fut professeur pendant 16 ans, et où il mourut le 21 janvier 1609, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition et d'une impertinence outrée, de termes injurieux contre les autres savans, que sa vanité lui suggérait. Scioppius crut l'humilier en publiant les bassesses de sa famille. Il y eut plusieurs libelles à ce sujet. Les principaux de ses ouvrages sont 1° des Notes sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompéius Festus, etc.; 2° des Poésies, 1607, in-12; 3° un traité *De emendatione temporum*, dont la meilleure édition est celle de Genève, 1609, in-fol. C'est le premier ouvrage où la chronologie soit bien traitée; et quoique le père Petau en fasse partout une critique amère, il n'est pas moins d'une érudition immense. Il y a même tout lieu de croire que sans cet ouvrage nous n'aurions peut-être pas celui de ce savant jésuite sur la même matière. *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°; 4° la Chronique d'Eusèbe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol.; 5° *De origine gentis Scaligeræ*, 1594, in-4°, et divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit et de génie. Les recueils intitulés *Scaligeriana* ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger. Ce n'est point lui qui en est l'auteur. Il est joint à d'autres *ana*, 1740, 2 vol. in-12.

SCALIGER (CAMILLE), poète italien burlesque du 16e siècle, est auteur de *Il furto amoroso, comedia onesta*, Venise, 1613, in-12; *Bertoldo con Bertoldino, poema*, Bologne, 1736, in-4°, fig.

SCAMOZZI, célèbre architecte, qui le premier a perfectionné le chapiteau ionique. Ses ouvrages sur l'architecture, traduits en français, sont imprimés à Leyde, 1736, in-fol. figures.

SCANDERBEG, c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de Georges Castriot, roi d'Albanie, l'un des plus grands héros des chrétiens. Il naquit en 1404, et fut donné en otage, par Jean Castriot son père, au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Repose, Stanise et Constantin. Ces trois jeunes princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner; mais Georges Castriot fut conservé, à cause de son extrême jeunesse. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. Scanderbeg s'acquit aussitôt une grande réputation par sa valeur et par sa prudence; ce qui le mit en grand crédit à la cour du sultan; mais son père étant mort en 1432, voyant l'Albanie au pouvoir des Turcs, il sut dissimuler avec tant d'habileté le dessein qu'il avait de recouvrer ses états, que les Turcs n'en conçurent aucun soupçon. Il se servit du trouble que causait dans l'armée turque la victoire que venait de remporter sur eux Huniade, pour contraindre le secrétaire du grand visir d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croye de la lui remettre. Il le tua ensuite et l'enterra dans sa tente. Arrivé à Croye, il y entra sans difficulté avec ses fausses lettres, en 1443. Il remporta plusieurs victoires sur les Turcs, et leur fit lever le siége de Croye en 1450, après la mort d'Amurat, qui y commandait en personne. Scanderbeg fit la paix avec les Turcs en 1461, et passa ensuite en Italie au secours de Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Barri. Il fit lever le siége de cette ville te contribua beaucoup à la vic-

toire que ce prince remporta contre le comte d'Anjou et le général Picinini. Ferdinand lui donna pour récompense les villes de Trani, de Siponte et de Saint-Jean-le-Rond. Quelque temps après, les Turcs ayant recommencé la guerre, Scanderbeg leur fit lever deux fois le siége de Croye, et les battit en diverses rencontres. Il mourut à Lisse, ville des états de Venise, le 17 janvier 1467, à 63 ans, après avoir gagné vingt-deux batailles. Il laissa un fils nommé Jean, qui devait lui succéder dans le royaume d'Albanie, mais qui fut dépouillé de ses états par les Turcs, et qui ne posséda que les places du royaume de Naples que Ferdinand avait données à son père. Scanderbeg faisait paraître une force si extraordinaire dans les combats, que l'on attribuait à son cimeterre une vertu surnaturelle; ce qui engagea, dit-on, le sultan Mahomet II à le lui demander; mais l'ayant reçu, et voyant qu'il n'avait rien de particulier, il le renvoya, en disant qu'il en avait de bien meilleurs, avec lesquels néanmoins personne ne pouvait faire de si grandes choses. On ajoute que Scanderbeg lui fit réponse « qu'en lui envoyant son cimeterre il ne lui avait point envoyé son bras. » Le père du Poncet, jésuite, publia en 1709 la Vie de ce héros chrétien, in-12.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que ce grand homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, Scapula en faisait en secret un abrégé, sans en rien communiquer à Henri Etienne, afin d'en retirer un gain particulier. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être de plus grand usage et plus à portée des étudians, et en composa un *Lexicon*, ou dictionnaire grec, qu'il publia en 1580, in-fol., et que les Elzévirs ont fait réimprimer à Leyde, 1652, in-fol. Ce Lexicon étant beaucoup moins cher que celui de Henri Etienne, fut par conséquent d'un plus grand débit; il empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de Henri Etienne, qui fut réduit par là à une extrême pauvreté. Ainsi Scapula s'enrichit et s'acquit beaucoup de réputation par son Lexicon; mais il s'est couvert d'un opprobre éternel par son infidélité envers son maître, qui se plaint de sa mauvaise fortune dans les vers suivans :

Thesauri momento alii ditantque beantque,
Et faciunt Crœsum qui prior Irus erat.
At Thesaurus me hic ex divite fecit egenum,
Et facit ut juvenem ruga senilis aret.
Sed mihi opum levis est, levis et jact ura juventæ,
Judicio haud levis est si labor iste tuo.

SCARELLA (Jean-Baptiste), né à Brescia, entra chez les théatins en 1728; il fut un des premiers qui fit connaître à l'Italie Locke, Newton, Keil, Musschembroeck, Wolff et les physiciens modernes; ce qui lui fit naitre des adversaires auxquels il se fit un devoir de répondre avec autant de politesse qu'il était attaqué avec aigreur. Il mourut le 26 février 1779. On a de lui *Physica generalis methodo mathematicá tractata*, Brescia, 1754 à 1757, 3 vol. in-4°; *De Magnete, lib. IV*, 1759, in-4°; *Commentarii XII, de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4°; *Hydrodinamica*, 1769, in-4°, 2 parties; des Elémens de logique, d'ontologie, de psycologie et de théologie naturelle, 4 vol. in-4°, 1762 et 1763; des Opuscules, dans différens recueils, entre autres dans le tome 5 de l'académie de Bologne; un Mémoire sur la vision, où il n'est pas de l'avis de M. Dalembert; un Traité du baptême des enfans dans le sein de leur mère, Udine, 1769, in-4°, dans lequel l'opinion ordinaire, concernant le baptême des enfans avant leur naissance, est attaquée.

SCARGA (Pierre), docte et pieux jésuite polonais, né en 1536, fut recteur du collége de Wilna et prédicateur aulique de Sigismond III. Il mourut à Cracovie en 1612. On a de lui un Abrégé des Annales de Baronius, et un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARRON (Paul), fameux poète dans le genre burlesque, né à Paris en 1610, était fils de Paul Scarron, conseiller au parlement de Paris, d'une famille noble et ancienne. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine du Mans. Son état ne l'empêchait pas de prendre toute sorte de divertissemens. Au carnaval de 1638, il

se déguisa en sauvage. La singularité de ce déguisement le fit tellement suivre par les enfans de la ville, qu'il fut obligé de se cacher dans un marais. Un froid glaçant le saisit et le fit tomber, à l'âge de 27 ans, dans une espèce de paralysie, qui lui ôta l'usage des jambes, ce qui le fit surnommer *Cul-de-jatte*. Scarron avait naturellement l'esprit agréable; il s'attacha au genre d'écrire que nous appelons burlesque, et il y réussit en vers et en prose. Sa maison était fréquentée par un grand nombre de personnes d'esprit et de qualité, qui prenaient plaisir à sa conversation. Son père étant mort, il eut un procès contre sa belle-mère; il plaida sa cause burlesquement et la perdit. Etant réduit à une grande indigence, il demanda à la reine d'être son malade à titre d'office, et cette auguste princesse lui accorda cet honneur singulier avec une pension de 500 écus. La Mazarinade, satire infâme qui ne se trouve que dans les éditions de ses œuvres faite en Hollande, la lui fit perdre; M. Fouquet y suppléa avec une pension de 1600 livres. Ce fut avec ce revenu et le marquisat de Quinet, qu'il soutint sa maison sur un ton de décence. Ce marquisat n'était autre que le revenu que lui produisaient ses ouvrages imprimés par le libraire Quinet. Il épousa alors mademoiselle d'Aubigné, si connue depuis sous le nom de madame de Maintenon. Il vécut heureusement avec elle; et depuis son mariage, il devint plus circonspect et plus réservé dans ses bouffonneries. Peu avant sa mort, voyant ses parens et ses domestiques qui fondaient en larmes autour de son lit: « Mes enfans, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire. » Il mourut le 14 octobre 1660. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont les principaux sont le *Roman comique*, le *Virgile travesti*, neuf comédies et une tragi-comédie en style burlesque; un poëme intitulé *Typhon*; la *Légende de Bourbon*, *La Précaution inutile*, *l'Adultère innocent*, etc. Tous ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière en 1737, 10 vol. in-12. Les éditions de Paris ont 12 vol. et sont moins amples. Il a excellé dans le burlesque; mais avec ce genre on acquiert difficilement de la gloire.

SCARUFFI (Gaspard), est auteur de l'ouvrage le plus rare sur les monnaies, intitulé *l'Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre *Breve instruzione sopra il discorso di Scaruffi*.

SCAURUS (M. Æmilius), étant édile, fit construire à Rome le plus vaste et le plus magnifique théâtre qu'on ait vu. Il pouvait contenir 80,000 personnes; il y avait 360 colonnes de marbre, 3000 statues, des tableaux, etc.

SCEPTIQUES. *Voy.* Pyrrhon.

SCHAAF (Charles), né à Nuys, dans l'électorat de Cologne, le 28 août 1646, de Henri Schaaf, major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel, devint professeur en langues orientales à Duisbourg et à Leyde, avec une réputation si extraordinaire que les curateurs de l'université de cette ville augmentèrent souvent ses appointemens. Il mourut en 1729, laissant quelques enfans de deux mariages. Ses principaux ouvrages sont 1° *Opus Aramæum, sive grammatica chaldaica et syriaca*, 1686, in-8°; 2° *Novum Testamentum syriacum*, avec une traduction latine, 1708, in-4°; 3° *Lexicon syriacum concordantiale*, 1708, in-4°; 4° *Epitome grammaticæ hebrææ*, 1716, in-8°.

SCHABOL (Jean-Roger), diacre, licencié de Sorbonne, mort le 9 avril 1768, à 78 ans, s'était occupé toute sa vie du jardinage, sur lequel il a fait trois bons ouvrages : la *Théorie du jardinage*, Paris, 1774, in-12; la *Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12; le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8°.

SCHACCI, SCHACCHI, ou SCACCHI (Fortunat), fils naturel d'un gentilhomme d'Ancône, naquit à Trau en Dalmatie, vers 1560. Ayant été exposé, il fut nourri pendant cinq ans dans un hôpital, puis reconnu et légitimé par ses parens. Il prit l'habit de bonne heure dans le couvent des augustins de Fano, et enseigna la théologie, l'hébreu et l'écriture en plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, sans demeurer au

Vatican, parce que l'air était contraire à sa santé. Le pape, mécontent de cette absence, lui ôta cette charge au bout de 15 ans, sous prétexte qu'il avait demandé de lui-même à s'en défaire, quoiqu'il n'en eût pas eu la pensée. Le père Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque et se retira à Fano, où il mourut en 1643, à l'âge d'environ 70 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Myrothecium*, Rome, 1625, 27 et 37, en 3 vol. in-4° et en 1 vol. in-fol., Amsterdam, 1701 ou 1710; c'est la même édition avec des titres différens. Il y traite savamment de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, comme celles des rois, des prêtres, des prophètes et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums; il y fait entrer plusieurs questions incidentes qu'il discute avec beaucoup d'érudition. Il a aussi donné une traduction latine de la Bible, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, et la Paraphrase chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol.; *De cultu sanctorum*, Romæ, 1639, in-4°; des Sermons italiens, Rome, 1636, in-4°.

SCHALCH (Jean-Jacques), peintre et graveur, distingué par ses talens, est mort à Schaffouse le 12 janvier 1713.

SCHARDIUS (Simon), savant philologue, jurisconsulte et historien, né en Saxe en 1535, était assesseur de la chambre impériale à Spire. Il mourut le 26 mai 1573. Il a composé en latin les ouvrages suivans : 1° l'Idée du conseiller; 2° un Dictionnaire du droit civil et canonique; 3° un Recueil des écrivains de l'histoire d'Allemagne, 1574, en 4 tom. in-fol.; 4° des Harangues, des Élégies sur la mort des princes d'Allemagne, etc.

SCHEDIUS (Paul Melisse), poète latin du 16e siècle, naquit à Méristad en Franconie le 20 décembre 1539; à l'âge de 25 ans il reçut la couronne poétique de l'empereur, et mourut à Heidelberg le 3 février 1602, à 63 ans. Ses ouvrages sont 1° huit livres de Considérations ou de Pensées, 1586 et 1625, in-8°; 2° deux d'Exhortations, deux d'Imitations; des épigrammes, des odes, etc., 1592, in-8°. On estime principalement ses vers lyriques.

SCHEELE (Charles-Guillaume), né le 9 décembre 1742 à Stralsund, fit son apprentissage chez un apothicaire, et passa à Stockholm chez un autre apothicaire. Ce fut là qu'il présenta à l'académie des Sciences un mémoire sur le spath-fluor de Stockholm. Il alla à Upsal, où Bergman fut saisi d'étonnement quand il connut les nouvelles découvertes de Scheele sur les sels, les terres, les acides, les régules nouveaux, les élémens d'une nouvelle théorie de l'air et du feu. Bergman ne le regarda pas comme un élève, mais le considéra comme un jeune homme qui avait déjà atteint des connaissances qui le plaçaient auprès des grands hommes de son genre. Scheele quitta Upsal pour prendre la direction d'une pharmacie à Kœping, dont le propriétaire avait laissé ses affaires en mauvais état. Par son travail Scheele répara le désordre, paya les dettes et épousa la veuve le 16 mai 1786; mais le jour même de son mariage il fut attaqué d'une fièvre aiguë dont il est mort. On a traduit de lui un Traité chimique de l'air et du feu, 1782, in-12.

SCHEELSTRATE (Emmanuel de), fameux écrivain ecclésiastique du 17e siècle, natif d'Anvers, devint chanoine et chantre de cette ville, puis garde de la bibliothèque du Vatican, et chanoine de Saint-Jean-de-Latran en 1687, et de Saint-Pierre en 1688. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et défendit avec zèle l'autorité du saint Siége. Il mourut à Rome le 5 avril 1692, à 43 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont 1° *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol., peu estimées; 2° *Ecclesia africana sub primate carthaginensi*, Ant., 1679, in-4°, plein d'érudition; 3° *Acta Constanstiensis concilii*, in-4°, etc. M. Arnauld a très-bien réfuté cet ouvrage; 4° *Acta Ecclesiæ orientalis contra Lutheri et Calvini hereseon*, Romæ, 4 vol. in-fol.

SCHEFFER (Jean), l'un des plus savans hommes du 17e siècle, naquit à Strasbourg en 1621. La reine Christine de Suède l'appela dans ses états, et le fit professeur en éloquence et en politique à Upsal, et bibliothécaire de

l'université de cette ville. Il y mourut le 26 mars 1679. On a de lui un excellent traité *De militiâ navali veterum; Upsalia antiqua*, in-8°; *Laponia*, in-4°, traduit en français par le père Lubin, 1678, in-4°; *Suiaçe litterata*, dans *Bibliotheca septentrionis eruditi*, Lipsiæ, 1699, in-8°; *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4°, et un grand nombre d'autres savans ouvrages.

SCHEFFER (Pierre), de Gernsheim, doit être regardé comme le premier inventeur de l'imprimerie. *Voy*. Fust.

SCHEGKIUS (Jacques), laborieux écrivain allemand, né à Schorndorff, dans le duché de Wirtemberg, se maria en 1539 et devint un des principaux soutiens du péripatétisme. Après avoir professé pendant 13 ans la philosophie et la médecine à Tubinge, il devint aveugle en 1577. Cela ne l'empêcha point de continuer ses occupations, et il fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa en disant que « comme il avait vu pendant sa vie beaucoup de choses qu'il aurait été ravi de ne pas voir, il n'était pas fâché d'avoir perdu la vue, et que même en diverses rencontres il souhaiterait de ne pas entendre. » Il mourut en 1587. On a de lui *Refutatio errorum Simonii*, Tubingen, 1573, in-fol.; *Commentarii in libros Aristotelis de animâ*, Basileæ, 1550, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages de philosophie, de médecine et de théologie, dont les Allemands font grand cas.

SCHEINER (Christophe), savant jésuite et célèbre philosophe et mathématicien, né à Schwaben, dans le pays de Mendelheim, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il mourut à Nice le 18 juillet 1650. On dit qu'il observa le premier les taches du soleil, quoique d'autres attribuent cette découverte à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé *Rosa ursina*, dans lequel il traite de ces taches, de l'incorruptibilité du ciel et d'autres questions de cette nature. Le célèbre M. Wolff parle de cet ouvrage avec de grands éloges. On a encore de Scheiner des écrits sur la gnomonique, sur les réfractions célestes, sur l'œil; *Novum solis elliptici phænomenon*, etc.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), célèbre médecin et philosophe allemand, naquit à Iène le 3 mars 1649, de Christophe Schelhammer, savant professeur d'anatomie et de chirurgie dans cette ville, à Helmstadt et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. Il était marié, et mourut le 11 janvier 1716, dans sa 67e année. On a de lui *Introductio in artem medicam*, Hall., 1726, in-4°, un grand nombre d'écrits curieux et savans sur la médecine, dont il serait à souhaiter que l'on donnât un recueil complet. Scheffelius a donné sa Vie en latin, à Vismar, 1727, in-8°, à la tête des lettres qui lui ont été écrites par divers savans.

SCHENCKIUS (Jean-Théodore), professeur en médecine à Iène, mourut en 1671, à 52 ans, sans enfans de deux mariages. Il y a de lui, en latin, Observations de médecine, 1644, in-fol., ou 1670, in-8°; *De sero sanguinis*, 1671, in-4°; le Catalogue des plantes du jardin médicinal de Iène, 1659, in-12, etc.

SCHERBIUS (Philippe), savant professeur en logique et en métaphysique à Altorff, où il mourut en 1605, était grand aristotélicien, et a beaucoup écrit contre les ramistes.

SCHERTLIN (Sébastien), l'un des plus grands généraux du 16e siècle, naquit le 17 janvier 1495, à Schorndorff, dans le duché de Wittemberg, d'une famille honnête. Après avoir servi quelques années l'empereur, en Hongrie et dans les Pays-Bas, il passa en Italie, et se distingua si bien à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il servit avec les Allemands à la prise de Rome en 1527, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Charles V le nomma en 1544 grand-maréchal de son armée, et capitaine et commissaire-général de ses troupes dans son expédition contre François Ier. Mais en 1546 il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalcald contre l'empereur, et la servit de toutes ses forces. L'empereur le mit au ban de l'empire en 1549, parce qu'il avait passé au service de France. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Char

les V et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grâce en 1553, et lui rendirent tous ses honneurs et emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand Ier, et fut anobli en 1562. Il reçut de nouvelles pensions de la ville d'Augsbourg, et mourut fort âgé en 1577.

SCHERZER (Jean-Adam), savant théologien luthérien de Leipsick, professeur en hébreu et en théologie, fut marié deux fois en 1659 et en 1670; il mourut en 1684, à 56 ans. Il est auteur d'un livre intitulé *Collegium antisocinianum*, dans lequel il réfute solidement les erreurs des sociniens. La meilleure édition de ce livre est celle de 1684. On a de cet auteur d'autres ouvrages.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine et célèbre professeur en mathématiques et en physique à Zurich, naquit en cette ville en 1672. Il se rendit habile dans l'histoire naturelle, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il mourut à Zurich en 1733. On a de lui un très-grand nombre de livres, dont le principal est sa Physique sacrée, ou Histoire naturelle de la Bible, en latin, Augsbourg, 1751 et suivantes, en 4 vol. in-fol. La traduction française est d'Amsterdam, 1732, 8 vol. in-fol. Ces éditions sont précédées d'une en allemand, dont les épreuves des 750 planches sont les plus belles. *Itinera Alpina*, Leyde, 1713, 4 tom. en 2 vol. in-4°; *Piscium querelæ*, 1708, in-4°, fig.; *Herbarium diluvianum*, Tiguri, 1709, in-fol. Jean-Gaspard Scheuchzer son fils, mort fort jeune le 10 avril 1729, s'était déjà rendu habile dans les antiquités et dans l'histoire naturelle, et avait donné une traduction en anglais de l'Histoire du Japon de Kæmpfer. Jean Scheuchzer, frère de Jean-Jacques, était professeur ordinaire de physique à Zurich, docteur en médecine, et premier médecin de la république de Zurich. Il mourut le 8 mars 1738. On a aussi de lui plusieurs ouvrages, entre autres *Agrostographia, seu graminum, juncorum*, etc., *historia*, Tiguri, 1775, in-4°, fig.

SCHIAVONE (André), célèbre peintre d'Italie, né à Sebenigo en 1522, fut employé par le Titien à peindre la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et fit plusieurs excellens tableaux qui lui ont acquis une grande réputation. Son dessin est incorrect, mais son coloris est beau. Il réussissait à peindre les femmes, les têtes de vieillard, les draperies, etc. Il mourut à Venise en 1582.

SCHICKARD (Guillaume), savant professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, au 17e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, dans lesquels il fait paraître beaucoup de savoir et d'érudition rabbinique. On estime principalement son petit abrégé de grammaire hébraïque intitulé *Horologium Schickardi*, in-8°. Il mourut de la peste en 1635, à 43 ans. Les principaux de ses autres ouvrages sont 1° *Examen interpretationum hebraïcarum in Genesim*; 2° *De jure regio Judæorum*, Leipsick, 1673, in-4°; *Series regum Persiæ*, Tubinge, 1628, in-4°; 3° plusieurs traités sur l'astronomie, la géographie, etc.

SCHIDONE (Barthélemi), excellent peintre italien, né à Modène vers 1560, fut élève d'Annibal Carrache, et travailla dans le goût du Corrége, en quoi il réussit très-bien. Il devint premier peintre du duc de Parme, et aurait fait fortune, si sa passion pour le jeu ne l'eût ruiné et couvert de honte. Il mourut à Parme en 1610. Ses tableaux sont rares et recherchés. Il réussissait dans le portrait.

SCHILLING (Diebold), natif de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne. Il a laissé une Histoire de la guerre des Suisses contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Cet ouvrage est d'autant plus important que l'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit. Il est en allemand, et fut imprimé pour la première fois à Berne en 1734, in-fol.

SCHILTER (Jean), savant jurisconsulte du 17e siècle, naquit à Pegaw en Misnie en 1932, d'une bonne famille. Il étudia à Leipsick et à Naumbourg, et alla ensuite à Iene, où il eut des charges très-honorables. Dans la suite il devint conseiller et avocat de Strasbourg, et professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut le 14 mai 1705. Il avait été marié deux fois. On a de lui 1° des In-

stitutions canoniques, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes; 2° une Analyse de la vie de Pomponius Atticus; 3° des Institutions du droit public, 1696, 2 vol. in-8°, ouvrage très-estimé; 4° *De pace religiosâ*, in-8°, bon livre; 5° *Codex juris Allemanici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°; 6° *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol.; un grand nombre d'autres ouvrages, surtout sur des matières de droit.

SCHINDLERUS (VALENTIN), célèbre philologue du 16e siècle et savant professeur en langues orientales, est auteur d'un excellent *Lexicon Pentaglotton*, dont la meilleure édition est de 1612, in-fol.

SCHINER (MATHIEU), fameux cardinal, dit *de Syon*, était né dans le haut Valais, et mourut à Rome le 30 septembre 1522. En 1514 il prononça à Londres, devant le conseil d'état du roi d'Angleterre, une harangue pour exciter ce monarque à prendre les armes contre la France, que Toland fit imprimer à Amsterdam chez les Wetstein, 1709, in-8°, sous le titre de *Oratio philippica...... autore Mathæo cardinale Sedunensi, qui Gallorum ungues non resecandos sed penitùs evellendos esse voluit.*

SCHLICHTING (JONAS DE BUCOWIEC), fameux et très-habile écrivain socinien, né en Pologne l'an 1592, d'une famille noble, fut d'abord pasteur à Racovie, puis dans une autre ville de Pologne; mais il fut chassé en 1647, par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christianæ*. Il se retira en Moscovie, alla ensuite en plusieurs villes d'Allemagne, et enfin à Zullichau, où il mourut en 1661. Sa femme était morte l'année précédente. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam en 1666, in-fol., et ils se trouvent dans la Bibliothèque des Frères Polonais.

SCHMEIZEL (MARTIN), savant jurisconsulte et littérateur allemand, né à Crondstad en 1679, enseigna la philosophie et la jurisprudence à Iène, jusqu'en 1731, que le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Halle, où il mourut en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont 1° *Præcognita historiæ civilis*; 2° *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*; 3° *Dissertationes de naturâ et indole Heraldicæ*; 4° plusieurs écrits en allemand; 5° différens ouvrages en manuscrit, dont il serait à souhaiter qu'on imprimât celui qui a pour titre *Bibliotheca hungarica, seu de scriptoribus rerum hungaricarum.*

SCHMID (ERASME), natif de Delitsch en Misnie, se rendit habile dans les mathématiques et dans le grec. Il en devint professeur à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une bonne édition de Pindare, avec un savant commentaire, 1616, in-4°, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Sébastien Schmid, professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, dont on a aussi plusieurs ouvrages; ni avec Jean André Schmid, abbé de Mariandal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726, à 74 ans. Il avait été marié deux fois. Ce dernier est aussi auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8°; *De bibliothecis*, 1703, in-4°; *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1712, in-8°.

SCHMIDT (GEORGES-FRÉDÉRIC), célèbre graveur allemand, naquit à Berlin en 1712. Le désir de se distinguer dans la gravure lui fit entreprendre le voyage de Paris, où il prit des leçons de Larmessin, et grava chez lui plusieurs sujets des Contes de La Fontaine. Il y avait à peine un an qu'il était à Paris que le portrait du comte d'Evreux, qu'il fit d'après Rigaud, lui ouvrit la nouvelle carrière qu'il allait parcourir. Le portrait de M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, confirma l'idée qu'on avait de son talent. Le roi de Prusse, flatté de la réputation méritée d'un de ses sujets, fut à peine monté sur le trône qu'il lui fit une pension de 3000 livres, sans lui enjoindre de revenir à Berlin pour lui donner le temps d'achever les ouvrages qu'il avait commencés à Paris. Avant son retour il fut reçu de l'Académie, et donna pour sa réception le portrait

de Mignard, d'après Rigaud. En 1744 Schmidt retourna à Berlin; le roi l'y reçut avec cette faveur qu'il savait si bien faire sentir aux gens de mérite; il le chargea de graver les portraits de ses prédécesseurs, dont il avait écrit l'histoire, pour en orner une édition. La cour de Dresde, celle de Russie l'engagèrent à venir graver les portraits de leurs souverains et de quelques-uns des premiers de l'État. Comblé d'honneurs, de bienfaits et de richesses, Schmidt eut le chagrin de ne pouvoir élever d'enfans. Une apoplexie termina sa carrière en 1775. On a de lui une suite d'environ 60 pièces gravées à l'eau-forte, d'après lui-même, et d'après d'autres peintres, qui est recherchée par les connaisseurs, indépendamment des portraits.

SCHNEIDER, en latin *Sartorius*, (Jean Friedman), savant professeur de philosophie à Halle, né en 1669 à Cranichfeld, petite ville de Turinge, est auteur de divers ouvrages, dont les principaux sont 1° *Philosophiæ rationalis fundamenta*; 2° *De vero logicæ usu*; 3° *De affectatâ moralium omniscientiâ*; 4° *De logicâ non otiosâ*; 5° *De Avosio, seu ascensu hominis in deum pythagorico*.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse en 1520, engagea ses concitoyens à rentrer dans le sein de l'Église catholique. On a de lui une Chronique de Suisse en allemand, qui est fort estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER. *Voyez* Scheffer.

SCHOERER (Jean-Jacques), habile peintre et stucateur, né à Schaffouse en 1676, y est mort en 1746.

SCHOEN (Martin), nommé par les Italiens *Il Buon Martino*, était natif de Colmar, et est mort en 1494. Il est le premier qui a gravé passablement au burin. On a de lui plusieurs sujets de la passion, un saint Antoine, la mort de la Vierge, etc.

SCHOEPHLIN (Jean-Daniel), né à Sultzbourg dans le Brisgau le 5 septembre 1694, professeur d'histoire dans l'université luthérienne de Strasbourg, s'est distingué par les nombreuses recherches qu'il a consignées dans ses dissertations: *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4°; *Alsatia diplomatica*, 1768, in-fol.; *Alsatia illustrata*, 1751 et 1762, 2 vol in-fol.; *Alsaticarum rerum scriptores*, in-fol., etc. Il est mort au mois d'août 1771. Ring a donné sa Vie en latin.

SCHOLARIUS (Georges), l'un des plus savans Grecs du 15e siècle, fut juge-général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire. Il embrassa ensuite l'état monastique, et prit le nom de Gennade. Il se trouva au concile de Florence, où il favorisa l'union des Grecs avec les Latins, et où il prononça des harangues fort estimées. De retour à Constantinople en 1439, il prit le parti des schismatiques, et écrivit contre les latins. Après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, Georges Scholarius fut élu patriarche de Constantinople, avec la permission de Mahomet II. Il gouverna cette église environ 5 ans, et se retira ensuite dans un monastère, où il mourut peu de temps après. On a de lui un grand nombre de Traités, dont plusieurs sont écrits contre les latins, dans les conciles du père Labbe, et dans la Bibliothèque des Pères. L'abbé Renaudot a publié une homélie de Scholarius sur l'Eucharistie, et l'extrait d'une autre homélie citée par Melecius Syrigus. Il reconnait dans ces deux homélies la Transsubstantiation, en propres termes μετουσίωσις. On trouvera dans la *Créance de l'Église orientale sur la transsubstantiation*, un catalogue ou notice exacte de tous les ouvrages de Scholarius, et de son dialogue *De sinceritate christianæ fidei*, 1530, in-8°.

SCHOLASTIQUE (Sainte), vierge et sœur de saint Benoît, morte vers l'an 543, après avoir établi une communauté de religieuses, où elle mena la vie ascétique.

SCHOMBERG (Gaspard de), gentilhomme de Misnie, fut pendant trente ans maréchal-de-camp des troupes allemandes en France. C'était un homme d'un rare mérite, qui se distingua dans son état militaire sous Charles IX, Henri III et Henri IV, et qui favorisait les gens de lettres. Il mourut en 1599, d'une oppression subite, dans son carrosse. Elle était occasionnée par la membrane qui enveloppe le cœur, qui s'était ossifiée.

SCHOMBERG (Henri de), comte de Nanteuil et de Durtal, marquis

d'Epinay en Bretagne, etc., chevalier des ordres du roi, et maréchal de France, fils du précédent. Il se signala par sa valeur et par sa prudence, en diverses occasions, et fut fait maréchal de France en 1625. Il défit les Anglais au combat de l'île de Ré, le 8 novembre 1627; commanda l'armée du roi avec les autres généraux, au siége de la Rochelle en 1628; força le pas de Suse en 1626, et se rendit maître de Pignerol en 1630. Il gagna la bataille de Castelnaudari le 1er septembre 1632, et mourut d'apoplexie à Bordeaux le 17 novembre 1632, à 49 ans. On a de lui une Relation de la guerre qu'il fit en Italie, 1630, in-4°.

SCHOMBERG (CHARLES DE), fils du précédent, duc d'Halluin, pair et maréchal de France, colonel-général des Suisses et Grisons, gouverneur de Metz, etc., fut élevé auprès du roi Louis XIII, qui eut pour lui une estime particulière. Ayant défait les Espagnols près de Leucate en Roussillon, le 27 septembre 1637, il fut fait maréchal de France, et remporta dans la suite plusieurs autres avantages sur les Espagnols. Devenu viceroi de Catalogne, il prit d'assaut la ville de Tortose en 1648, et il mourut à Paris le 6 juin 1656, à 56 ans, sans postérité.

SCHOMBERG (FRÉDÉRIC ARMAND DE), maréchal de France, grand de Portugal, duc et pair d'Angleterre, et l'un des plus habiles généraux du 17e siècle, était d'une autre maison que les précédens, originaire de l'électorat de Trèves. Il donna les premières preuves de sa valeur dans les Provinces-Unies, et passa ensuite au service de la France d'où il fut envoyé en Portugal en 1661. Il commanda si heureusement l'armée portugaise, qu'il obligea l'Espagne de faire la paix en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance. Il commanda l'armée française en Catalogne en 1672, fut fait maréchal de France en 1675, quoique protestant, et fit lever le siége de Maëstricht. La religion protestante ayant été abolie en France en 1685, il sortit de ce royaume, et passa en Angleterre avec Henri Guillaume, prince d'Orange, en 1688. Ce prince l'envoya commander en Irlande, et s'y rendit lui-même en 1690. Il y eut un combat le 22 juillet, contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la Boyne. Le maréchal de Schomberg, étant sans cuirasse, y fut tué par un officier irlandais, d'un coup de pistolet et d'un coup d'épée, à la queue d'un régiment d'infanterie qu'il faisait avancer vers l'ennemi. Sa postérité est restée au service d'Angleterre.

SCHOMER (JUSTE-CHRISTOPHE), savant théologien luthérien, né à Lubec en 1648, devint surintendant et professeur de théologie à Rostock en 1680, et publia dix ans après sa *Theologia moralis sibi constans*, qui est si estimée dans les universités de la basse Saxe, que c'est presque l'unique que l'on suive dans les écoles. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des Commentaires sur toutes les épîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4°, et d'autres ouvrages. Il mourut le 9 avril 1693.

SCHONÆUS (CORNEILLE), poète latin, natif de Goude, s'est acquis beaucoup de réputation par ses Élégies, ses Epigrammes et ses Poésies latines, surtout par ses Comédies saintes, dans lesquelles il a tâché d'imiter le style de Térence, ce qui a fait intituler le recueil de ses comédies *Terentius christianus, seu comediæ sacræ*, Amsterdam, 1629, in-8°. Il mourut en 1611, à 71 ans.

SCHONER (JEAN), savant mathématicien allemand, né à Carlstadt en Franconie le 16 janvier 1477, fut professeur de mathématiques à Nuremberg, et s'acquit une grande réputation par les Tables astronomiques qu'il publia après celles de Regiomontan, et qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, Wittebergæ, 1588, in-4°. Il mourut le 10 janvier 1547. On a encore de lui *Opera mathematica*, Norimbergæ, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN (JEAN-LOUIS), né à Laubach, y fut professeur d'histoire. Il a donné *De primâ origine domûs Hasburgo-Austriacæ*, in-fol.; *Carniola antiqua et nova*, 3 vol. in-fol. Il est mort au commencement du 18e siècle.

SCHOOCKIUS (MARTIN), érudit et très-laborieux écrivain, né à Utrecht le 1er avril 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence et en histoire, en physique, en logique, et en philosophie pratique à Utrecht, à Deventer, à Groningue,

et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1665, à 51 ans, laissant des enfans. Il se plaisait à traiter des sujets singuliers, et l'on a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, la plupart in-12 ou in-8°, etc. Les plus connus sont 1° des Traités sur les tourbes, *De Turffis, seu de cespitibus bituminosis*; 2° sur le beurre; 3° sur l'aversion pour le fromage; 4° sur l'œuf et sur le poulet; 5° sur les inondations; 6° *De harengis, seu halecibus*; 7° *De signaturis fœtus*; 8° *De ciconiis*; 9° *De nihilo*; 10° *De sternutatione*; 11° *De figmento legis Regiæ*; 12° *De bonis ecclesiasticis et canonicis*, in-4°; 13° *De statu reipublicæ fœderati Belgii*; 14° *De justitiâ belli Belgici*; 15° *De imperio maritimo*; 16° *De republicâ Achæorum*; 17° *De scepticismo*; 18° *De linguâ hellenisticâ*; 19° *De naturâ soni et echûs*; 20° *De libero arbitrio*; 21° *Desperatissima causa papatûs*, in-4°; 22° *Collegium logicum*; 23° *Physica generalis*; 24° *Physica cœlestis*; 25° *Fabula hamelensis*; 26° *Admiranda methodus novæ philosophiæ R. Descartes*. Il fit ce dernier ouvrage contre la méthode de Descartes, à la sollicitation du fameux Voëtius, avec lequel il était fort lié; 27° *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec le titre *Martini Themidis exercitationes*, 1688, in-4°, etc.

SCHOREL (Jean), peintre hollandais du 16e siècle, ainsi nommé du nom du village où il prit naissance, étudia quelque temps sous Albert Durer, et alla ensuite à Jérusalem, où il dessina le lieux saints. Il voyagea aussi en Italie, en France et dans les autres états de l'Europe, et mourut en 1562.

SCHORUS (Antoine), très-habile grammairien du 16e siècle, natif d'Hooghtraten en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs ouvrages de grammaire, qui sont excellens, savoir: *Thesaurus Ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4°; *Phrases linguæ latinæ è Cicerone collectæ*, in-8°; *Ratio discendæ, docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8°; une comédie latine intitulée *Eusebia, sive Relligio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres. Il introduisait dans cette pièce la religion qui se présente à la porte des grands, mais tous la lui ferment les uns après les autres sous divers prétextes. Enfin elle va trouver les paysans et le menu peuple, qui la reçoivent et où elle trouve un domicile agréable. L'empereur, irrité de cette pièce, fit chasser Schorus d'Heidelberg.

SCHOT ou SCOT (Reginald), gentilhomme anglais, s'est rendu célèbre par un livre anglais, 1584, in-4°, qui a été brûlé en Angleterre, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles.

SCHOTT ou SCHOT (André), né à Anvers le 12 septembre 1552, alla enseigner les langues et les belles-lettres à Tolède, puis à Saragosse, et se fit jésuite en 1586. Quelques années après il fut professeur en éloquence à Rome, et retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec une grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1629, dans sa 77e année. Il a traduit en latin Photius et divers autres ouvrages grecs, et a donné de savantes notes sur plusieurs auteurs tant grecs que latins. On a encore de lui la Vie de saint François de Borgia, Rome, 1596, in-8°; *Hispania illustrata*, 1603 à 1608, 4 vol. in-fol.; et un grand nombre d'autres savans ouvrages, tous estimés. Il y a de fortes raisons de douter que la Bibliothèque d'Espagne, 3 tomes en 1 vol. in-4°, en latin, qu'on lui attribue aussi, soit de lui, et il est plus vraisemblable qu'elle a été faite sur ses mémoires. François Schott son frère, et membre de la régence d'Anvers, acquit beaucoup de réputation par son *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vicence, 1601, in-8°. Il mourut en 1622.

SCHOTT (Gaspard), né dans l'évêché de Wurtzbourg en 1608, entra chez les jésuites en 1627; il enseigna la théologie et les mathématiques à Palerme, et revint à Wurtzbourg, où il enseigna les mathématiques jusqu'à sa mort en 1662. Ses principaux ouvrages sont *Organum mathematicum*, 1668, in-4°; *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 4 vol. in-4°, figures;

Thecnica curiosa, Norimbergæ, 1664, in-4°.

SCHOTT (Pierre), sénateur et chanoine de Saint-Pierre de Strasbourg sa patrie, mourut en 1491, à 31 ans. Ses œuvres furent imprimées en 1498, in-4°; elles contiennent les Vies de quelques saints, en vers élégiaques, quelques Lettres et quelques Résolutions de cas de conscience.

SCHOTT (Jean), docteur en théologie anglais, né à Chippenham, dans le comté de Wilts, en 1638, posséda plusieurs bénéfices et mourut le 10 mars 1695. Il est enterré dans l'église de Saint-Gilles-des-Champs, dont il était vicaire. On a de lui beaucoup de sermons, une Vie chrétienne, 5 vol. in-8°, ou un in-fol., 1729; la première partie a été traduite en français, Amsterdam, 1699, in-12.

SCHOTTELIUS (Juste-Georges), célèbre jurisconsulte et philologue, né à Eimbeck en 1612, fut conseiller du duc Brunswick-Lunebourg, et mourut à Wolffembuttel en 1676. Sa grammaire allemande et les autres écrits qu'il a faits pour enrichir et pour perfectionner la langue allemande sont fort estimés.

SCHOUTEN (Guillaume), habile marin hollandais, curieux de faire des découvertes, s'adressa à Isaac Le Maire, fameux négociant d'Egmont, qui faisait de grandes entreprises. Il lui démontra la possibilité de trouver un autre passage au sud du détroit de Magellan, et le détermina à équiper deux vaisseaux et à lui donner son fils Jacques Le Maire pour adjoint. Les deux vaisseaux partirent du Texel le 14 juin 1615. En carénant le plus petit vaisseau dans le port Désiré, le feu y prit; ils continuèrent leur route avec le plus grand. Après avoir dépassé l'entrée du détroit de Magellan, ils avancèrent au sud jusqu'à 54 degrés 46 minutes, où ils trouvèrent un autre détroit de huit lieues de large, le 24 janvier 1616. Le lendemain ils reconnurent la mer du Sud; ils descendirent jusqu'au 57e degré, où ils rencontrèrent, le 29 janvier, un cap auquel ils donnèrent le non de cap Horne, comme ils donnèrent le nom de Barnevelt à quelques rochers gris et arides. Ils prirent ensuite leur route pour Batavia, où le vaisseau fut confisqué, et Schouten mis en prison, pour avoir attenté aux priviléges de la compagnie; et si on les eût observés on ignorerait peut-être encore ce passage. Schouten revit sa patrie, où il reçut les éloges qu'il méritait; mais on ne sait s'il fut indemnisé de la confiscation du vaisseau. Son voyage se trouve à la suite de ceux de la compagnie des Indes orientales, et forme 2 vol.

SCHREVELIUS (Corneille), laborieux écrivain hollandais, au 17e siècle, a donné au public des éditions d'Homère, d'Hésiode et de plusieurs autres auteurs anciens. Ces éditions sont fort belles, mais faites sans goût et sans discernement. On a aussi de Schrevelius un Lexicon grec et latin, fort commode pour les commençans, Leyde, 1657, in-8°. Ce lexicon passe pour son meilleur ouvrage. Il mourut en 1667.

SCHUDT (Jean-Jacques), savant théologien allemand dans les langues orientales, naquit à Francfort-sur-le-Mein le 14 janvier 1664. Il prêcha avec applaudissement en cette ville, y fut recteur de l'université et professeur en langues orientales, et y mourut le 14 février 1722. On a de lui un commentaire sur les psaumes, et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition hébraïque.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi longtemps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après, il en soutint le siége avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever. Il fut fait maréchal de France en 1658, chevalier des ordres du roi en 1661, et mourut en 1671, sans postérité.

SCHULEMBOURG (Mathias-Jean, comte de), né en 1661, porta les armes de bonne heure. Le roi de Pologne lui donna en 1704, le commandement des troupes de Pologne contre Charles XII, dont la fortune était aussi redoutable que l'habileté; il choisit un camp si avantageux, qu'après cinq attaques Charles XII fut obligé d'abandonner le champ de bataille. Quoiqu'il fut défait l'année suivante, il ne perdit rien de sa réputation: le roi de Pologne l'envoya en Flandre en 1708. Il se trouva à la bataille de Malplaquet en 1711. Il quitta le service de Po-

logne pour celui de Venise, dont il fut déclaré généralissime. En 1716 il fit lever le siége de Corfou assiégé par les Turcs qui y perdirent leur canon et leurs munitions. Les Vénitiens augmentèrent sa pension, qui était déjà de dix mille sequins; ils lui firent dresser une statue dans l'ile de Corfou. En 1726 il alla à Londres voir sa sœur qui était comtesse de Kindale et dans les bonnes grâces du roi, qui voulut le voir et souper avec lui en habit de campagne. Il mourut à Venise en 1743.

SCHULTENS (ALBERT), natif de Groningue, devint ministre de Wassenar, et deux ans après, professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec une réputation extraordinaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont les principaux sont 1° un Commentaire sur Job, 2 vol. in-4°; 2° un Commentaire sur les Proverbes, in-4°; 3° un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraizandi*, in-4°; 4° une traduction latine du livre arabe d'Hariri; 5° un traité des Origines hébraïques; 6° plusieurs écrits contre le système de Gouffet; 7° *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca Veteris Testamenti*; 8° une excellente Grammaire hébraïque; 9° la Vie de Saladin, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol.; 10° *De palmâ ardente*, Franeker, 1729, in-4°, etc. Schultens fait paraître dans tous ses ouvrages une saine critique et beaucoup de science et d'érudition. Il y soutient, avec raison, contre Gousset et Driessen, que pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude non-seulement du chaldéen et du syriaque, mais aussi et principalement de la langue arabe.

SCHULTINGIUS (CORNEILLE), pieux et savant licencié en théologie, régent de la bourse Laurentienne, et chanoine de Saint-André à Cologne, mort en 1607, est auteur de *Bibliotheca catholica et orthodoxa contra theologiam calvinianam, seu variæ lectiones contra Institutiones Calvini*, Cologne, 1602, 4 tom. en 1 vol. in-fol.

SCHUPPEN (PIERRE VAN), graveur, né à Anvers, travailla à Paris, où il est mort en 1707, à 74 ans. Les portraits du cardinal Mazarin, de Louis XIV et beaucoup d'autres l'ont rendu le rival d'Edelink. Il a aussi gravé des sainte Famille, un saint Sébastien, une Vierge, etc.

SCHUPPIUS (JEAN-BALTHASAR), né à Giessen au mois de mars 1610, devint professeur en éloquence et en histoire à Marpurg dès l'âge de 25 ans, ensuite prédicateur du landgrave de Hesse, et surintendant des églises. Ce prince l'envoya en 1647 pour assister en son nom au traité de Munster. Quelques années après la conclusion de ce traité, Schuppius devint pasteur à Hambourg le 26 octobre 1661. C'était un théologien luthérien, de beaucoup d'esprit, mais très-satirique. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime surtout ses oraisons latines, et un petit traité en allemand, intitulé l'*Ami au besoin*; il fait voir l'imperfection des amitiés ordinaires, et combien il est rare d'avoir un véritable ami.

SCHURMAN (ANNE-MARIE DE), née à Cologne le 5 novembre 1607, d'une famille noble et ancienne, fit paraître dès son enfance une adresse de main extraordinaire. Elle s'appliqua ensuite à la musique, à la peinture, à la sculpture et à la gravure, et réussit parfaitement bien dans tous ces arts. Son père, s'apercevant des grands talens qu'elle avoit pour les sciences, s'appliqua à les cultiver. Marie de Schurman se rendit familières les langues latine, grecque, hébraïque, et les langues orientales qui ont du rapport à l'hébreu. Elle parlait sans peine le français, l'anglais et l'italien. Elle apprit aussi la géographie, la philosophie, les mathématiques, et même la théologie. Après la mort de son père, arrivée à Franeker en 1623, elle alla, avec sa mère, demeurer à Utrecht, où elle continua de s'appliquer à l'étude, mais avec tant de modestie, que son mérite et son savoir seraient demeurés inconnus, si Rivet, Vossius et Spanheim ne l'eussent fait paraître dans le grand monde. Tous les plus savans hommes de son temps se firent honneur d'avoir commerce de lettres avec elle, et les personnes du plus haut rang étaient charmées de trouver l'occasion de la voir et de lui parler. Sur la fin de ses jours elle s'at-

tacha au fameux Labadie, embrassa ses opinions et ses pratiques, et le suivit dans ses voyages. Après la mort de ce visionnaire, elle se retira à Wieward dans la Frise, où elle mourut le 5 mai 1678. On a d'elle des Lettres, des Opuscules, une Dissertation latine sur cette question, *Si les femmes doivent étudier*, et d'autres ouvrages. La meilleure édition de ses Opuscules est celle d'Utrecht, 1652, in-8°. On n'y trouve pas les deux lettres que madame de Zontcland a traduites en français du flamand, Paris, 1730, in-12; l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'aveugle né.

SCHURTZFLEISCH (CONRAD-SAMUEL), né au mois de décembre 1641, à Corbac, dans le comté de Waldeck, ayant été reçu docteur en philosophie à Wittemberg, en 1664, retourna à Corbac, où il régenta quelque temps à la place de son père. De retour à Wittemberg, il publia sous le nom supposé d'*Eubulus Theosdatus Sarckmasius*, le savant écrit qui a pour titre *Judicium de novissimis prudentiæ civilis scriptoribus*, etc. Ce petit ouvrage, qui ne contient qu'une feuille et demie, où l'auteur porte un jugement fort libre sur quinze jurisconsultes ou écrivains politiques allemands, lui attira beaucoup d'ennemis, l'engagea dans une guerre littéraire qui produisit un grand nombre d'écrits recueillis par Crusius, in-8°, sous le titre d'*Acta Sarckmasiana*, et le fit même effacer de la liste des docteurs par l'université de Wittemberg; mais il fut rétabli deux ans après, et on lui donna même une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Il eut en 1700 la chaire d'éloquence, fut conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, et mourut le 7 juillet 1708. On a de lui un très-grand nombre de savans ouvrages d'histoire, de poésie, de critique; de littérature, etc. Les plus connus sont 1° *Disputationes historicæ civiles*, Leipsick 1699, 3 tomes in-4°; 2° trois volumes in-8° de Lettres; 3° une continuation de Sleidan jusqu'en 1678; 4° un grand nombre de Dissertations et d'Opuscules sur divers sujets. Henri Léonard Schurtzfleisch son frère est aussi auteur de quelques ouvrages.

SCHUT (CORNEILLE), bon peintre, natif d'Anvers, fut disciple de Rubens, et orna, par ses tableaux, plusieurs églises d'Anvers. Il a gravé quelques sujets à l'eau-forte. Corneille Schut son neveu excella dans le portrait, et mourut à Séville en 1676.

SCHWART (BERTHOLD), fameux cordelier de la fin du 13e siècle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. On dit qu'il fit cette invention par le moyen de la chimie, dans le temps qu'il était en prison.

SCHWARTZ (CHRISTOPHE), célèbre peintre du 16e siècle, naquit à Ingolstad en 1550. Il travailla à Venise, sous le Titien, et imita le Tintoret. Il devint premier peintre de l'électeur de Bavière, et s'acquit une telle réputation par ses tableaux qu'il fut surnommé *le Raphael d'Allemagne*. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. Il mourut à Munich en 1594.

SCHWEITZER (JEAN-HENRI), natif de Zurich, et ministre du Rickenbach dans le même canton, depuis 1594 jusqu'en 1612, est auteur d'un Abrégé de l'histoire helvétique, qui va jusqu'en 1607. Cet ouvrage, qui est en latin, est estimé.

SCHWENCKFELD (GASPARD DE), gentilhomme de Silésie, et fameux fanatique du 16e siècle, naquit en 1490 dans son château d'Ossig dans le duché de Lignitz. Après avoir fait de bonnes études et avoir appris le grec, il se mit à lire les pères de l'église, et soutint d'abord le parti des protestans; mais peu après ayant soutenu que l'autorité des livres saints devait être subordonnée à l'esprit intérieur ou à l'inspiration particulière, il eut une conférence avec Luther au mois de décembre 1525, après laquelle, ayant persisté dans ses sentimens, il fut également rejeté des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Tous écrivirent contre lui, et il écrivit pendant 28 ans un grand nombre de livres contre eux tous. Luther disait que « c'était le diable qui vomissait tous ces livres par sa bouche. » Schwenckfeld étant devenu ainsi en butte à tout le monde, fut chassé de la Silésie, où il avait déjà fait un grand nombre de partisans. Il roula de lieu en lieu sans être presque nulle part en sûreté;

et mourut à Ulm le 19 décembre 1561, à 71 ans. Toutes ses œuvres ont été recueillies et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592 en 4 vol., in-4°. Il y a de lui un traité très-rare *De statu, officio et cognitione Christi*, 1556, in-8°, de 22 pages. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des schwenckfeldiens qui vivent paisiblement et qui ne dogmatisent point.

SCHWENTER (DANIEL), savant mathématicien, né en 1585 à Nuremberg, fut pendant 28 ans professeur à Altorf, où il mourut le 19 janvier 1636, à 51 ans. Sa femme était morte quelques jours avant lui, aussi bien que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée. Ils furent tous les quatre enterrés ensemble. On a de Schwenter des récréations philosophiques et mathématiques qui sont estimées, et qu'il a intitulées *Deliciæ physico-mathematicæ*; une Géométrie pratique et d'autres ouvrages.

SCHWERIN (N., comte de), célèbre général du roi de Prusse, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyaient perdue. Il se signala dans toutes les batailles postérieures données contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Potchernitz, autrement de Prague, le 6 mai 1757.

SCIOPPIUS (GASPARD), l'un des plus redoutables critiques du 17e siècle, naquit à Neumark, dans le haut Palatinat, le 27 mai 1576. Il étudia dans les universités du Palatinat, et y fit des progrès si rapides qu'à l'âge de 16 ans il mit au jour des livres qui le firent admirer. Il abjura la religion protestante et se fit catholique en 1599. Cela ne l'empêcha point de se déchaîner contre les jésuites par des libelles sanglans et anonymes, comme il avait fait avant sa conversion. Le plus connu est sous le nom d'Alphonse de Vargas, *Relatio ad reges et principes de stratagematibus*, etc., *societatis Jesu*, 1641, in-12. Il ne s'emporta pas avec moins de fureur contre le parti protestant et surtout contre le célèbre Joseph Scaliger, qui ne demeura pas en reste; il donna une Histoire de Scioppius, suivant laquelle son père, de fossoyeur était devenu brasseur, sa femme et sa fille s'étaient prostituées. Scioppius enchérit dans sa réponse; ce qui lui fit donner le surnom de cynique. Les livres qu'il écrivit contre Jacques Ier, roi d'Angleterre, lui coûtèrent beaucoup plus cher; car les domestiques de l'ambassadeur de ce prince l'attaquèrent en Espagne en 1614, et le percèrent de plusieurs coups. Il n'épargna point la personne du roi Henri IV dans son libelle intitulé *Ecclesiasticus*, Hartbergæ, 1611, in-4°, et ce libelle fut brûlé à Paris par la main du bourreau. Enfin, Scioppius, haï de tout le monde, et craignant justement pour sa vie, alla chercher un asile à Padoue, où il mourut le 19 novembre 1649, à 74 ans. On ne peut douter qu'il n'eût beaucoup d'esprit, de génie et de littérature; mais l'emportement, ou plutôt la fureur avec laquelle il déchirait tous les plus savans hommes de son siècle, a rendu avec raison sa mémoire odieuse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont les plus considérables sont *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8°; *Commentarius de arte criticâ*, 1661, in-8°; *De suâ ad catholicos migratione*, 1600, in-8°, etc.; *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeia*, Patavii, 1674, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*, etc., *suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8°; *Classicum belli sacri*, 1619, in-4°; *Collyrium regium*, 1611, in-8°; *Grammatica philosophica*, 1664, in-8°, etc.

SCIPION (*Publicus Cornelius*), surnommé *l'Africain*, l'un des plus grands généraux de l'ancienne Rome, était fils de Publius-Cornélius Scipion, consul dans la seconde guerre punique. Il n'avait pas encore 18 ans qu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin; et après la bataille de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son père et son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, et prit Carthage-la-Neuve en un seul jour. La femme de Mandonius et les enfans d'Indibilis, qui étaient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, Scipion les fit mener honorablement à leurs parens. Ce fut dans cette occasion que par un

motif de continence il renvoya une jeune prisonnière à un seigneur celtibérien auquel elle était fiancée. *Voy.* ALLUCIUS. Cette douceur et cette générosité de Scipion contribuèrent beaucoup à ses conquêtes. Il mit fin à la guerre d'Espagne par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50.000 hommes de pied et 4000 chevaux. Scipion porta ensuite la guerre en Afrique. Il vainquit en deux fameuses batailles les Carthaginois commandés par Asdrubal et par Syphax, roi des Numides, 203 ans avant J.-C. L'année suivante il défit Annibal à la bataille de Zama; Carthage se soumit alors à des conditions très-avantageuses pour les Romains. Après cette victoire Scipion rentra triomphant dans Rome, 201 ans avant J.-C., et mérita le nom d'*Africain*. Il fut consul une seconde fois, et suivit son frère en Asie 189 avant J.-C. A son retour les deux frères Pétilliens, tribuns du peuple, osèrent l'accuser de péculat, et même d'intelligences secrètes avec le roi Antiochus; mais Scipion se contenta de faire souvenir le peuple qu'il avait vaincu Annibal à pareil jour; puis il ajouta « qu'il était juste d'en aller rendre grâces aux dieux. » Alors le peuple, oubliant l'accusation et regardant Scipion comme son principal défenseur, l'accompagna dans tous les temples, comme si c'eût été le jour de son triomphe. Quelque temps après, piqué de l'ingratitude des Romains, il se retira à Linterne, dans la campagne de Rome, où il passa le reste de ses jours à l'étude et dans l'entretien des gens de lettres. Publius Cornélius Scipion son fils était aussi homme de lettres et très-éloquent. Il fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et adopta le fils de Paul Emile, qui fut nommé *le jeune Scipion l'Africain*. M. l'abbé Séran de la Tour a donné, en 1738, in-12, une *Histoire de Scipion l'Africain*, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, avec les Observations du chevalier Folard, sur la bataille de Zama.

SCIPION (*Lucius-Cornelius*), surnommé l'*Asiatique*, était fils de Publius Scipion et frère de Scipion l'Africain. Il suivit ce dernier en Espagne et en Afrique, et fut consul l'an 189 avant J.-C. On lui donna alors la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques perdirent 50,000 hommes de pied et 4000 chevaux. Cette victoire procura à Scipion l'honneur du triomphe, et le fit surnommer *l'Asiatique*. Dans la suite il fut accusé par Caton le Censeur d'avoir détourné les deniers publics; mais lorsqu'on voulut saisir ses biens il s'en trouva si peu que sa pauvreté justifia son innocence et tourna la haine publique contre son accusateur.

SCIPION NASICA, fils de Cneïus Scipion Calvus et cousin de Scipion l'Africain, était éloquent, courageux, et doué d'une si grande vertu, qu'il fut estimé le plus homme de bien de la république, lorsqu'il eut ordre de recevoir chez lui la statue de la mère des dieux. Son fils mérita, par sa prudence et par ses belles qualités, d'être appellé les *Délices du peuple romain*.

SCIPION (*Publius Æmilianus*), surnommé *Scipion l'Africain-le-Jeune*, était fils de Paul-Emile, et fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Il réunissait dans sa personne toutes les vertus de Scipion l'Africain son aïeul adoptif, et de Paul-Emilie son père. Il fut le plus grand homme de son siècle, obtint en Espagne une couronne murale pour avoir escaladé le premier les remparts d'une ville ennemie que les Romains attaquaient, et défit, dans un combat singulier, un général espagnol d'une grandeur démesurée. Il passa ensuite en Afrique, où l'on avait commencé la troisième guerre punique, et sa valeur lui fit déférer la dignité de consul avant l'âge requis, l'an 147 avant J.-C. L'année suivante il fut chargé de la guerre d'Afrique, prit et brûla Carthage, et mit fin à la troisième guerre punique. Il fut fait consul pour la dixième fois, l'an 134 avant J.-C., et fut envoyé en Espagne, où il prit et rasa Numance. Peu après son retour ayant aspiré à la dictature, il fut trouvé mort dans son lit, ayant été assassiné par les Gracques, à ce que l'on crut. D'autres disent qu'il fut empoisonné par sa femme et par Cornélie, mère des Gracques. Il était très-habile dans les belles-lettres, aimait les sciences et les savans, et avait toujours auprès de lui, soit à Rome,

soit dans les armées, Polybe et Panétius, deux des plus beaux esprits et des plus judicieux écrivains de l'antiquité.

SCOPAS, célèbre architecte et excellent sculpteur grec, natif de l'île de Paros, travailla au fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari à Halicarnasse. On admirait aussi sa colonne d'Ephèse, sa Vénus, etc. Il florissait vers 430 avant Jésus-Christ.

SCORZA (SINIBALDO), excellent peintre et graveur, natif de Voltaggio, dans le territoire de Gènes, imita parfaitement les estampes d'Albert Durer, et excella à peindre des animaux, des fleurs et des paysages. Il s'appliqua aussi à la miniature. Il fut accusé d'une intelligence avec le duc de Savoie, et banni; mais il fut bientôt rappelé. Il mourut à Gènes en 1631, à 41 ans.

SCORDISQUES, qu'on croit être un détachement des armées de Belgius et de Brennus, habitaient la Pannonie, et s'étendaient jusque dans la Thrace. Sylla les soumit aux Romains. On n'en parle plus depuis le règne de Tibère.

SCOT (JEAN). *Voy.* DUNS.

SCOT ÉRIGÈNE (JEAN). *Voy.* JEAN SCOT ÉRIGÈNE.

SCOTTI (JULES-CLÉMENT), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, professa la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue, où il mourut en 1669, à 67 ans. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12, traduite en français par Restaut, 1721, in-12; *De potestate pontificiâ in societatem Jesu*, 1646, in-4°; *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4°.

SCOTUS. *Voy.* MARIANUS.

SCRIBANIUS (CHARLES), fameux jésuite, né à Bruxelles en 1561, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Il mourut le 24 juin 1629, à 69 ans. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas estimés, et dont celui qui a fait le plus de bruit est son Amphithéâtre d'honneur, in-4°, en latin, où il avance et soutient des maximes si horribles contre la sûreté de la vie des princes, que Pasquier et Casaubon disaient que ce livre était plutôt un *Amphithéâtre d'horreur*. Il le publia en 1606, sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom.

SCRIBONIUS LARGUS, ancien médecin du temps d'Auguste ou de Tibère, est l'auteur de plusieurs ouvrages dont la meilleure édition est celle de Jean Rhodius.

SCRIMGER (HENRI), né à Dondée en Écosse, d'une maison dont le chef a droit de porter l'étendard dans le royaume. Ulric Fugger, célèbre protecteur des savans, lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Scrimger alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, qui était pensionnaire de Fugger. C'est là qu'il lui fit aussi imprimer les Novelles de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans à Genève, il fut le premier qui y enseigna le droit. Il y mourut en 1571, à 65 ans. On a de lui une Histoire d'Écosse imprimée sous le nom d'Henri d'Écosse. Il avait fait aussi des notes sur Athénée, qui n'ont pas été publiées.

SCRIVERIUS (PIERRE), de Harlem, mort en 1653, à 63 ans, a donné des Notes sur plusieurs écrivains de l'antiquité, un Recueil d'historiens de Hollande sous le titre de *Batavia illustrata*, ou *inferioris Germaniæ antiquitates*, 1611, in-4°, et quelques ouvrages en hollandais sur son pays; *Principes hollandiæ*, Harlemi, 1650, in-fol.

SCUDERI (GEORGES DE), poète français, et l'un des plus féconds écrivains de l'académie française, naquit au Havre-de-Grâce en 1601, d'une famille noble originaire d'Apt en Provence. Il devint gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde en Provence; et quoique ce gouvernement fût très-peu de chose, cependant comme Scuderi était encore plus fanfaron qu'indigent, il en fit une description magnifique dans une pièce de vers faite exprès: ce qui lui attira les railleries de Chapelle et de Bachaumont, qui en parlent ainsi dans leur voyage:

> C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
> Gouvernement commode et beau,
> A qui suffit pour toute garde,
> Un suisse avec sa hallebarde
> Peint sur la porte du château.

Il conserva cette forfanterie pendant toute sa vie, dans le temps même qu'il était dans la misère et qu'il mendiait les secours du cardinal de Richelieu. Il mourut à Paris le 14 mai 1667, à 66 ans, laissant un fils. Sa veuve n'est morte qu'en 1711. On a de lui un

très-grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, qui ne sont pas estimés. Les principaux sont 1° seize pièces de théâtre qu'il donna depuis 1629 jusqu'en 1643; 2° un recueil de poésies diverses; 3° *Le Temple*, poëme in-fol.; 4° *Alaric*, ou *Rome vaincue*, in-fol. et in-12, poëme héroïque en dix livres, dont Boileau fait la critique avec raison, et dont il blâme le début dans le 3e chant de son Art poétique, en ces termes :

N'allez pas dès l'abord, sur Pegase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.

5° des Observations sur *le Cid*, et quelques autres écrits à ce sujet; 6° l'*Apologie du théâtre*; 7° des Discours politiques; 8° *la Calloandre fidèle*, traduite de l'italien d'Ambroise Marini, en 3 vol. in-8° etc. C'est cette prodigieuse facilité qui fit dire à Boileau dans sa deuxième satire :

Bienheureux Scuderi dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

SCUDERI (Madeleine de), sœur du précédent, naquit au Havre-de-Grâce en 1607. Elle s'acquit une si grande réputation par ses romans et par ses autres écrits, qu'elle fut surnommée la *Sapho* de son siècle. Mademoiselle de Scuderi remporta le prix d'éloquence à l'académie Française en 1671, par son Discours de la gloire. Le cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament. Le chancelier Boucherat lui en établit une sur le sceau; et le roi lui en donna une autre de 2000 livres en 1683. Mademoiselle de Scuderi entretenait commerce de littérature avec plusieurs savans, auxquels elle répondait en vers et en prose. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Artamène, ou le Grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°, 2° *Clélie*, 1660, 10 vol. in-8°; 3° *Célanire, ou la Promenade de Versailles*, 1698, in-12; 4° *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°; 5° *Almahide, ou l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8°; 6° *Célinte*, 1661, in-8°; 7° *Mathilde d'Aguilar*, 1667, in-8°; 8° des Conversations et des Entretiens, en 10 vol., etc. Ces 10 vol. de conversations sont ce que mademoiselle de Scuderi a fait de meilleur. Elle était de l'académie des Ricovrati de Padoue, et de toutes les autres académies où les personnes de son sexe peuvent être reçues.

SCULTET (Abraham), savant théologien protestant, né à Grumberg en Silésie le 24 août 1566, se fit admirer dans l'église protestante par ses prédications. Il devint ensuite professeur de théologie à Heidelberg, et fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestans. Il mourut à Embden le 24 octobre 1626, après qu'on lui eut fait perdre sa chaire par les calomnies les plus atroces. Il avait été marié trois fois et ne laissa qu'une fille. On a de lui un livre intitulé *Medulla patrum*, 1634, in-4°, et plusieurs autres savans livres de théologie. Il était si laborieux qu'il avait écrit sur la porte de son cabinet d'étude :

Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

Il ne faut pas le confondre avec Christophe Scultet, natif de Stutgard, et ministre luthérien à Stettin, mort en 1646. Celui-ci a fait un bon Commentaire sur Job et d'autres ouvrages.

SCUPOLI (Laurent), entra chez les théatins en 1571, à l'âge de 40 ans, et mourut en 1610; c'est à lui qu'on doit *le Combat spirituel*, traduit dans toutes les langues et imprimé une infinité de fois. L'original est italien. Comme l'auteur avait eu la modestie de ne pas se nommer, on l'a attribué à différentes personnes; mais enfin il passe pour constant que c'est Scupoli qui en est l'auteur.

SCYLAX, célèbre mathématicien et géographe de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, vers 522 avant J.-C. Quelques-uns lui attribuent l'invention des tables géographiques. Nous avons sous son nom un

périple, publié par Hœschélius, avec d'autres anciennes géographies, Leyde, 1697, in-4°, et dans Dodwell; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent, et n'est peut-être qu'un abrégé de la géographie de l'ancien Scylax.

SCYLITZE (JEAN), dit *Curopalate*, à cause d'une charge qu'il possédait dans la maison de l'empereur, qui revient à celle de grand-maître, vivait dans le 11e siècle. Il a continué l'histoire de Cedrenus, et cette continuation est imprimée avec celle de Cedrenus.

SEBA (ALBERT), savant naturaliste, né à Etzel en Oostfrise, était de l'académie des Curieux de la nature, et a fait imprimer et graver la description d'un recueil immense sur l'histoire naturelle, Amsterdam, 1734 et suivantes, 3 vol. in-fol., fig. Les explications sont latines et françaises. Il devait y avoir 4 vol.

SÉBASTIEN (SAINT), surnommé le *Défenseur de l'église romaine*, fut martyrisé le 20 janvier 288.

SÉBASTIEN, fameux roi de Portugal, était fils posthume de Jean, et de Jeanne, fille de l'empereur Charles V. Il naquit en 1554, et succéda, en 1557, à Jean III son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre en 1574 un voyage en Afrique contre les Maures. Dans la suite, Mahomet lui ayant demandé du secours contre Abdémélec son oncle, roi de Fez et de Maroc, dom Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger le 9 juillet 1578. Il se donna, le 4 août suivant, une grande bataille à Alcacer, où son armée fut entièrement défaite. Dans ce combat Abdémélec mourut dans sa litière, Mahomet périt dans un marais, et l'on ne sait avec certitude ce que devint le roi Sébastien. Deux ermites se donnèrent pour lui, l'un fils d'un tailleur de pierres, l'autre d'un tuilier; l'un finit sa vie sur l'échafaud, l'autre aux galères.

SÉBASTIEN (le Frère). *Voyez* TRUCHET.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, nommé aussi SEBASTIEN DE VENISE et FRA-BASTIEN, peintre célèbre, naquit à Venise en 1485, et fut élève du Giorgion. Il alla ensuite à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange, qui lui apprit les secrets de son art. Sébastien devint le rival de Raphaël, et l'égala dans le coloris; mais il n'avait ni son génie ni son goût de dessin. Le tableau de la Résurrection de Lazare, qu'il fit pour l'opposer à celui de la Transfiguration, est admirable, mais ne prévaut point à celui de Raphaël. Ce tableau est au Palais-Royal. Sébastien excellait dans le portrait. Il obtint du pape Clément VII l'office *del Fratel del Piomdo*, c'est-à-dire de scelleur dans la chancellerie, ce qui l'ayant mis dans un état d'opulence, il quitta la peinture et ne songea plus qu'à mener une vie douce et tranquille avec ses amis, associant à ses plaisirs la poésie et la musique, pour lesquelles il avait du goût et du talent. Il mourut en 1547.

SEBONDE (RAYMOND), médecin espagnol du 15e siècle, enseignait l'Écriture sainte à Toulouse en 1436. Il s'est fait connaître par un Traité latin de théologie naturelle, Strasbourg, 1496, in-fol., gothique, rempli de singularités conformes aux idées de Montagne, qui l'a traduit en français, Paris, 1581, in-8°, et Rouen, 1603 et 1641, in-8°.

SECKENDORF (GUY-LOUIS DE), naquit dans la Franconie en 1626, d'une maison noble et ancienne. Il se rendit habile dans les langues savantes, dans le droit, dans l'histoire et dans la théologie, et devint gentilhomme de la chambre du duc de Gotha, conseiller aulique, premier ministre et directeur en chef de la régence, de la chambre et du consistoire, puis conseiller privé et chancelier de Maurice, duc de Saxe-Zeitz. Après la mort de ce prince Seckendorf accepta la charge de conseiller privé à la cour d'Eisenach. Il fut fait, en 1691, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle. Il mourut en 1692, à 66 ans, laissant un fils. Il était zélé luthérien. On a de lui une savante Histoire du luthéranisme, Francfort, 1692, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages en latin et en allemand, qui sont estimés. Il était aussi peintre et graveur.

SECOND EVERARD, *Secundus*, (JEAN), célèbre poète latin du 16e siècle, né à la Haie en Hollande en 1511, fut successivement secrétaire de

l'archevêque de Tolède et de l'évêque d'Utrecht, et mourut à Utrecht en 1536, à 25 ans. Il est auteur de plusieurs Élégies, Épigrammes, Odes, ou vers lyriques, Poésies galantes, intitulées *Basia*, et autres poésies, qui sont très-estimées, Leyde, 1631, in-12, et qui ont été traduites en français, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Son père, Nicolas Everard, assesseur du grand conseil de Malines, puis président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort en 1532, à 70 ans, est auteur de *Topica juris*, in-fol.; *Concilia*, in-fol. Il eut un autre fils, Nicolas, qui prit le nom de Grudius, fut trésorier de Brabant, et mourut en 1571. Il a laissé des Poésies latines profanes, Leyde, 1612, in-8°, des Poésies sacrées, Anvers, 1566, in-8°. Il avait un autre frère, Adrien Marius, né à Malines, et chancelier de Gueldres, mort à Bruxelles en 1568, qui réussit aussi dans la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le Recueil de Grudius, de 1612. Dans l'édition des poésies de Jean Second, de Leyde, 1631, in-12, on trouve de celui-ci, *Cymba amoris*.

SECONDAT. *Voy.* MONTESQUIEU.

SECOUSSE (DENIS-FRANÇOIS), né à Paris le 8 janvier 1691, fut obligé d'étudier en droit, par respect pour son père, qui était habile avocat. Peu de temps après, son père et sa mère étant morts, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra tout entier à l'études des belles-lettres et de l'histoire de France. Son application au travail, qu'aucune autre passion ne détournait, le fit bientôt connaître des savans, et il fut reçu de l'académie des Inscriptions en 1723. Cinq ans après (en 1728) il fut choisi par M. le chancelier d'Aguesseau pour continuer la grande collection des Ordonnances de nos rois, commencée par M. de Laurière. M. Secousse réunissait tout ce qu'il fallait pour une entreprise de cette importance, et les volumes qu'il a publiés ont reçu un applaudissement universel. Dans la suite sa vue s'affaiblissant de jour en jour, il tenta avec courage tous les remèdes qui lui furent conseillés par des médecins habiles; mais ces remèdes, bien loin de lui être utiles, contribuèrent peut-être à abréger ses jours. On le vit dépérir les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris le 15 mars 1754, âgé d'un peu plus de 63 ans. Il avait recueilli avec soin tous les livres et toutes les pièces qui concernent l'histoire de France; et sa bibliothèque, en ce genre, était la plus ample et la plus curieuse qu'aucun particulier ait eue jusqu'ici. M. Secousse était d'un accès facile et avait le caractère le plus doux et le plus propre à la société. On a de lui 1° la suite du Recueil des ordonnances de nos rois, jusqu'au 9e volume inclusivement, qui a été publié par les soins de M. de Villevault, conseiller à la cour des aides, qui a succédé à M. Secousse dans ce travail. Il a donné une table qui sert de 10e vol., et depuis, un 11e et un 12e; 2° plusieurs Dissertations dans les mémoires de l'académie des Inscriptions; 3° les éditions de plusieurs ouvrages et de plusieurs pièces curieuses.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda, était fils de Josias. Il fut mis sur le trône par Nabuchodonosor, à l'âge de 21 ans, à la place de son neveu Joachim, ou Jéchonias, 599 avant J.-C. Il méprisa les conseils de Jérémie, vécut dans l'impiété et dans l'idolâtrie, et se révolta ensuite contre Nabuchodonosor. Mais ce dernier prince, ayant pris Jérusalem après un long siége, reprocha à Sédécias son infidélité et son ingratitude, fit égorger ses enfans en sa présence, et après lui avoir fait crever les yeux, il le fit mener, chargé de chaînes, à Babylone, où il mourut en prison. Ainsi finit le royaume de Juda, 588 avant J.-C., et 387 ans depuis sa séparation d'avec celui d'Israël.

SEDLEY (CHARLES), poète anglais, né en 1639, fut député au parlement de 1661, et aux suivans. Sa fille avait plu au roi Jacques qui l'avait faite comtesse de Dorchester. Cet honneur déplut au poète, qui en conçut de la haine pour le roi. Il a vécu jusque sous la reine Anne. Ses œuvres ont paru en 1719, 2 vol. in-8°.

SEDULIUS (*Caius Cælius*, ou *Cæcilius*), célèbre prêtre et poète latin du 5e siècle, vers 430, est auteur d'un poëme latin intitulé *Paschale carmen*, qui contient la vie et les miracles de J.-C., qui est notre Pâque. Il est imprimé avec d'autres poètes latins chez

les Aldes, 1502, in-8°, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire. On a encore de lui d'autres écrits dans la bibliothèque des Pères.

SEDUSIENS (les), étaient un peuple suève.

SEED (JÉRÉMIE), théologien anglais, curé d'Entram, mort en 1747, a publié pendant sa vie des Discours sur différens sujets, 2 vol in-8° ; et depuis sa mort il en a été publié deux autres à Oxford, 1750. Son éloquence est trop chargée d'antithèses et de pointes.

SEGA (PHILIPPE), Boulonnais, fut évêque de Placentia en Espagne, et cardinal en 1591. Il fut envoyé légat aux états de la ligue, et mourut à Rome en 1596. Il prenait le titre de cardinal de Plaisance.

SEGAUD (GUILLAUME), célèbre prédicateur jésuite, né à Paris en 1674, enseigna les humanités avec distinction dans le collége de Louis-le-Grand à Paris, puis la rhétorique à Rennes et à Rouen. Ce fut dans cette dernière ville que le père Segaud fit l'essai de son talent pour la chaire. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On tarda pas à l'y admirer, et il eut l'honneur de prêcher avec applaudissement trois carêmes devant le roi, qui lui fit une pension de 1200 livres. Le père Segaud joignit à la prédication la pratique des vertus religieuses et apostoliques. Au sortir d'un avent et d'un carême il courait avec zèle faire une mission dans une petite ville, et quelquefois même dans le fond d'une campagne. Au travail des missions succédait celui des retraites que lui demandaient des communautés religieuses. Il était également recherché des grands et des petits, surtout aux approches de la mort. Il mourut avec de grands sentimens de piété, dans la maison professe des jésuites à Paris, le 19 décembre 1748, à 74 ans. On a de lui des sermons imprimés à Paris en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12. On ne peut disconvenir que dans quelques-uns de ses sermons il n'ait profité et fait usage de ceux du célèbre ministre Saurin.

SEGHERS (GÉRARD), excellent peintre, né à Anvers en 1592, travailla d'abord dans la manière de Michel-Ange, de Caravage et de Barthołomée Manfrède. Il imita ensuite le goût de Rubens et de Vandick. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion, et des assemblées de joueurs et de musiciens. Il mourut à Anvers en 1651. Daniel Seghers son frère aîné naquit à Anvers en 1590, et se fit jésuite. Il s'appliqua à la peinture par amusement, et il excella à peindre des fleurs. Son coloris, pour ce genre de peinture, est admirable. Il mourut à Anvers en 1660.

SEGNERI (PAUL), très-célèbre prédicateur et missionnaire italien, naquit à Neptuno le 21 mars 1624, d'une famille distinguée, originaire de Rome. Etant entré dans la société des jésuites, il s'y distingua par ses talens et par la pureté de ses mœurs, prêcha et fit des missions dans toute l'Italie avec un succès extraordinaire. Il fut appelé à Rome par le pape Innocent XII, qui le fit son prédicateur ordinaire et théologien de la pénitencerie. Le père Segneri contracta, par ses austérités, une langueur et une maladie dont il mourut le 9 décembre 1694, à 70 ans. On a de lui un grand nombre d'excellens Sermons, et des Livres de piété très-estimés. Ils ont été recueillis et publiés en italien, en 3 vol. in-fol. Quelques-uns ont été traduits en français, entre autres ses Méditations, 5 vol. in-12; des Sermons sous le titre du *Chrétien instruit*, Lyon, 1713, 7 vol. in-12; le *Devoir des curés*, in-12.

SEGRAIS (JEAN-RENAUD DE), célèbre poëte français, et l'un des quarante de l'académie française, était natif de la ville de Caen, dont il fut le premier échevin. Il s'adonna à la poésie dès sa première jeunesse. Il n'avait que 19 à 20 ans lorsque le comte de Fiesque, retiré à Caen, prit du goût pour lui, et l'amena à la cour. Il entra ensuite dans la maison de la princesse Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, en qualité de son gentilhomme ordinaire; et ce fut pendant le séjour qu'elle fit à Saint-Fargeau qu'il travailla à la traduction de l'*Énéide* en vers français. Il sortit de chez mademoiselle de Montpensier en 1672, pour n'avoir pas approuvé son mariage avec M. de Lauzun, et se retira chez Marie-Madeleine de la Vergne, comtesse de la Fayette, qui lui donna un appartement. Cette retraite lui fit prendre

part à *Zaïde* et à *la Princesse de Clèves*, deux romans estimés. Enfin, lassé du grand monde, il se retira à Caen, sa patrie, où il épousa une riche héritière, sa parente. L'académie de Caen, dispersée depuis la mort de M. de Matignon son protecteur, fut réunie chez lui. Il mourut le 25 mars 1701, à 76 ans. On a de lui des Poésies et d'autres ouvrages, dont les plus considérables sont 1° la traduction en vers français de l'Énéide et des Géorgiques de Virgile, 2 vol. in-8°; 2° des Églogues très-estimées, etc., dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1723; 3° le recueil intitulé *Diverses poésies;* 4° *Nouvelles françaises*, 2 vol. in-12, etc. L'ouvrage intitulé *Segresiana* a été recueilli de ses entretiens, mais on y a mêlé beaucoup de faussetés, Amsterdam, 1723, in-12.

SEGUENOT (Claude), fameux prêtre de l'Oratoire, né à Avalon le 6 mai 1596, devint successivement supérieur des maisons de Nanci, de Dijon, de Rouen et de Saumur. Il fit une étude particulière des ouvrages de saint Augustin, et se lia étroitement avec MM. de Saint-Cyran, Arnauld et leurs amis, ce qui lui attira de mauvaises affaires. Ayant fait paraître en 1638, in-8°, sa traduction française du livre de saint Augustin sur la sainte Virginité, avec d'amples notes théologiques, le fameux père Joseph crut que sa conduite y était critiquée, et qu'on en voulait à la profession religieuse; en conséquence le père Seguenot fut mis à la Bastille, et son livre fut censuré en Sorbonne au mois de juillet de la même année 1638. Il se soumit à cette censure sans qu'on lui rendit la liberté. Etant sorti de la Bastille, il fut assistant du général, essuya quelques nouvelles disgrâces, qu'il dut à son attachement à Port-Royal, et mourut à Paris le 7 mars 1676, à 80 ans. On a de lui quelques autres ouvrages. Après sa sortie de la Bastille, il avait entrepris la défense de son livre contre la censure de Sorbonne, à laquelle il s'était soumis auparavant; mais cette défense n'a point paru.

SÉGUIER (Pierre), président à mortier au parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats du 16e siècle, descendait d'une noble et ancienne famille du Querci, féconde en personnes de mérite. Il rendit des services importans aux rois Henri II et Charles IX, et mourut comblé d'honneurs et de biens le 25 octobre 1580, à 76 ans. On a de lui des Harangues, et un traité intitulé *De cognitione Dei et sui.* Antoine Séguier, l'un de ses fils, fut conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes en 1577, conseiller d'état en 1586, avocat-général en 1587, président à mortier en 1597, et ambassadeur à Venise en 1598. Il mourut en 1624, après avoir fondé par son testament l'hôpital des Cent-Filles, au faubourg Saint-Marcel, à Paris.

SÉGUIER (Pierre), chancelier de France, duc de Villemot, comte de Gien, pair de France et garde des sceaux, etc., naquit à Paris le 29 mai 1588, de Jean Séguier, conseiller au parlement, fils de Pierre Séguier, président à mortier, dont il est parlé dans l'article précédent. Il fut successivement conseiller, maître des requêtes, président à mortier, garde des sceaux, et enfin chancelier en 1635. Il quitta les sceaux en 1650 et 1651, mais on les lui rendit ensuite, et il les posséda jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-en-Laye le 28 janvier 1672, à 84 ans, ne laissant que deux filles: Marie, qui épousa le marquis de Coislin, et ensuite le marquis de Laval, et mourut en 1710; Charlotte, qui fut d'abord duchesse de Sully, puisse duchesse de Verneuil, et mourut en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats célèbres. Il aimait les gens de lettres, et fut protecteur de l'académie française, après la mort du cardinal de Richelieu.

SÉGUIER (Jean-François), naquit à Nimes en 1703, d'une famille distinguée. Son amour pour l'étude lui fit refuser de succéder à la charge de conseiller qu'avait son père; il lia connaissance avec le marquis Maffei qui passait à Nimes, le suivit dans ses voyages, et ne le quitta qu'à la mort. Au bout de 25 ans d'absence, il revint dans sa patrie qui l'admit dans son académie dont il devint secrétaire perpétuel; il était associé libre de la société de Montpellier, correspondant des aca-

démies des Sciences de Paris et de Toulouse, et de plusieurs académies d'Italie, quand il est mort à Nîmes le 1er septembre 1784. Il est auteur de *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4° ; c'est une liste des auteurs qui ont travaillé sur la botanique. Elle est réimprimée en 1760. *Plantæ Veronenses*, 1747, 3 vol. in-8° ; *Dissertation sur l'ancienne maison Carrée à Nîmes*, 1759, in-8° ; *Osservazioni sopra la Cometa del' anno* 1744, in-8° ; *Viridarium Lusitanum Gabrielis Grislei cum annotationibus*, 1749, in-12 ; la traduction des Mémoires de Maffei, 2 vol. in-12.

SEGUIN (JOSEPH), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, a donné les *Antiquités de la ville d'Arles*, imprimées à Arles, 1687, in-4°, 2 parties.

SÉGUR (JEAN-CHARLES DE), fameux évêque de Saint-Papoul, né à Paris le 26 décembre 1695, après avoir été quelque temps dans le service militaire, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et appela de la bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille sous la régence de M. le duc d'Orléans lui inspira de l'ambition ; et ayant révoqué son appel, il fut pourvu de l'abbaye de Vermand, quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de Saint-Albin, évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Dans la suite s'étant lié avec les anti-constitutionnaires, ils l'engagèrent à abdiquer son évêché, et à publier à ce sujet un mandement qui fit grand bruit. Après cette démarche éclatante dont on a parlé fort diversement, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris le 28 septembre 1748, dans sa 53e année.

SEGUSIO. *Voyez* HENRI DE SUZE.

SEGUY (JOSEPH), né à Rodez, a rempli avec distinction les chaires de la cour et de la capitale. Il mourut en 1761, à 72 ans. On a imprimé ses Panégyriques, 2 vol. in-12 ; des Sermons, 2 vol. ; des Discours académiques, 1 vol. Il était de l'académie française.

SEILLANS (DE), Provençal, mort en novembre 1758, a fait deux poëmes intitulés l'un l'*Esculapédie*, 1757, in-12 ; l'autre le *Triomphe de la foi sur la raison*, 1756, in-12 ; *Imitation des odes d'Anacréon*, 1754, in-12 ; *La Gageure de Village*, comédie, 1756.

SEIZE (LES), faction fameuse à Paris du temps de la Ligue, dénommée des Seize, non en raison de leur nombre, mais en raison des seize quartiers de Paris, dans chacun desquels ils avaient distribué un d'entre eux. Le projet de cette union, formée en 1585, était de défendre la religion catholique envers et contre tous. Ce prétexte y fit entrer presque tout Paris, jusqu'à ce qu'on se fût aperçu que ceux qui étaient à la tête faisaient mille violences et mille injustices pour leur intérêt particulier, conduite assez ordinaire de tous ceux qui croient être assez forts pour violer les lois. Ce furent eux qui conduisirent en prison plusieurs membres du parlement ; qui firent pendre le président Brisson, et se seraient portés tous les jours à de nouvelles violences, si le duc de Mayenne, qui les croyait plus favorables à son neveu ou au roi d'Espagne qu'à lui-même, n'eût pris le parti d'abattre cette faction en faisant pendre quatre des principaux, en 1591 : Louchard, Amélie, Anroux et Ennemond, quatre bourgeois que Mayenne accusait principalement de la mort des trois magistrats.

SÉJAN (ÆLIUS), favori et ministre d'état de l'empereur Tibère, naquit à Vulsine en Toscane, d'un chevalier romain. Il était humble et modeste en apparence ; mais il cachait dans son cœur une ambition insatiable. Il sut tellement plaire à l'empereur Tibère par ses artifices et par ses flatteries, et il s'empara si absolument de son esprit et de sa confiance, que ce prince lui donna un pouvoir égal au sien. Drusus, fils de l'empereur, ne pouvant souffrir une si grande autorité dans un favori, lui donna un jour un soufflet dans une contestation qu'il eut avec lui. Séjan, outré de dépit, se vengea en corrompant Livie, femme de Drusus, qui empoisonna ensuite son mari. Agrippine, Germanicus et ses fils moururent aussi par les artifices de Séjan. Enfin, il porta l'audace jusqu'à faire jouer sur le théâtre et tourner en ridicule les défauts de Tibère. Alors ce prince ayant ordonné au sénat de faire le procès à Séjan, il fut arrêté, et étranglé en prison, le 18 octobre de l'an 31 de Jésus-Christ. Ses enfans périrent du dernier supplice.

SEKENDORF. *Voyez* SECKENDORF.

SELDEN (JEAN), savant jurisconsulte, et l'un des plus judicieux critiques du 17e siècle, appelé par Grotius la gloire de l'Angleterre, naquit à Salvington dans le Sussex le 16 décembre 1584. Il fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et se rendit très-habile dans le droit et dans l'antiquité sacrée et profane. Jacques Ier le fit mettre en prison comme parlementaire. Il eut ensuite des emplois considérables de la part du parlement, contraire à Charles Ier; et il aurait pu être élevé aux plus grandes places d'Angleterre, s'il n'eût renoncé aux vues d'ambition pour se livrer à l'étude. Il mourut le 30 novembre 1654, à 70 ans. On a de lui un très-grand nombre de savans ouvrages en latin et en anglais. Les principaux sont 1o *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos; De jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum; De nuptiis et divortiis; De anno civili veterum Hebræorum; De nummis; De diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8o, livre curieux; *Uxor hebraica; De synedriis Hebræorum*, ouvrage plein d'érudition et de recherches; *De laudibus legum Angliæ; Jani Anglorum facies altera; Mare clausum; Vindiciæ de scriptione maris clausi; Analecton Anglo-Britannicum*, etc.; 2o une Explication des marbres d'Arondel, 1628, in-4o, en latin, avec des notes si estimées, qu'elles firent dire « que si les hommes refusaient à Selden les éloges qui lui sont dus, les pierres parleraient pour lui; » 3o un Traité des dîmes, un autre de l'origine du duel; Dieu fait homme; et plusieurs autres ouvrages en anglais. C'est lui aussi qui a publié le livre d'*Eutichius* d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden ont été recueillis et imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol.

SELENUS. *Voyez* AUGUSTE, duc de Brunswick.

SELEUCUS Ier, *Nicanor*, c'est-à-dire *Victorieux*, célèbre roi de Syrie, était fils d'Antiochus et de Laodicé. Il devint l'un des principaux généraux d'Alexandre-le-Grand, après la mort duquel il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, près de Ptolémée. Dans la suite, ayant traversé toute la Perse, et reçu un renfort de Sandrocorus, roi des Gangarides, il se ligua avec Ptolémée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigonus, roi de l'Asie-Mineure, qui fut tué dans la bataille d'Ipsus, 301 ans avant J.-C. Séleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, et commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé le royaume des Séleucides. Quelque temps après il fit la guerre à Démétrius, et reçut sous sa protection l'eunuque Philetère. Il tua dans une bataille Lysimachus, qui poursuivait cet eunuque, 281 ans avant J.-C. Après cette victoire, il voulut conquérir la Thrace et la Macédoine; mais il fut assassiné dans la ville d'Argon, par Ptolémée *Ceraune* l'an 280 avant J.-C., à 78 ans, après en avoir régné 30, et après avoir fait bâtir 34 villes, pour immortaliser sa mémoire et celle des personnes qui lui étaient chères. C'était un prince doux, courageux, politique, bienfaiteur de ses sujets, protecteur des gens de lettres, et doué des plus grandes qualités. Antiochus *Soter* son fils lui succéda.

SÉLEUCUS PHILOPATOR, fils d'Antiochus-le-Grand, lui succéda. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qui était nécessaire pour les sacrifices du temple de Jérusalem; mais des flatteurs lui ayant fait changer de pensée, il envoya Héliodore piller le temple qu'il avait respecté jusque là. Quelque temps après, le même Héliodore l'empoisonna.

SELIM Ier, empereur des Turcs, se révolta contre son père Bajazet II, et l'obligea de lui céder l'empire, le 23 juin 1512, au préjudice d'Achmet son aîné, qui, ayant perdu une bataille, fut pris et mis à mort par l'ordre de Selim. Il se défit de même de son autre frère Corchut, prince paisible et ami des gens de lettres. Selim fit la guerre aux Perses en 1514, et leur livra une grande bataille, le 26 août, dans laquelle il perdit plus de 50,000 hommes. Il marcha, en 1516, contre Campson, sultan d'Egypte, qu'il défit dans un combat. Par cette victoire il devint maître de la Syrie. L'année suivante il remporta de grandes

victoires sur Thomambei, successeur de Campson, le prit, le fit mourir le 13 avril, et se rendit maître du Caire, d'Alexandrie et de toute l'Egypte, qu'il réduisit en province. Ainsi finit la domination des Mameluss en Egypte, après avoir duré environ 267 ans, à compter depuis la mort du sultan qui fit saint Louis prisonnier. Selim, enflé de tant de succès, se proposait de porter les armes en Europe contre les chrétiens, mais la mort arrêta ses projets. Il mourut à Cluri en Thrace le 21 septembre 1520, à 46 ans, dans le même lieu où il avait combattu et fait mourir son père. Ce prince était courageux, libéral, et se plaisait à lire l'histoire et à faire des vers; mais sa cruauté le rendit l'horreur de ses sujets. Soliman II son fils unique lui succéda.

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, et petit-fils de Selim I[er], succéda à son père en 1566. Il fit l'année suivante une trève de 8 ans avec l'empereur Maximilien II, et déclara, en 1570, la guerre aux Vénitiens, sur lesquels il s'empara de l'île de Chypre, par son général Mustapha, en 1571; mais il perdit, le 7 octobre de la même année, la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle Hali Bassa fut tué avec près de 35,000 infidèles; ce qui jeta la consternation dans Constantinople. Selim fit ensuite la paix avec les Vénitiens, et mourut d'apoplexie en 1574. C'était un prince livré aux plaisirs et à la débauche. Amurat III son fils aîné lui succéda.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzick, fut de l'académie Impériale de Pétersbourg et de la société Royale de Londres, et mourut le 25 juin 1767. Il a fait son séjour en France, où il a traduit en français différens ouvrages, entre autres le Dictionnaire des monogrammes, 1751, in-8°; l'*Histoire des Provinces-Unies*, 1755 et suivantes, 8 vol. in-4°.

SEM, patriarche et fils de Noé, naquit vers 2446 ans avant J.-C. Ayant couvert la nudité de son père, qui s'était endormi dans une posture indécente, Noé, à son réveil, le combla de bénédictions, en lui disant : « Que le Seigneur le Dieu de Sem soit béni, et que Canaan soit esclave de Sem. » La plus grande prérogative de Sem est que le Messie est sorti de sa race, et que le culte du vrai Dieu s'est conservé dans sa postérité. Il mourut vers 1846 avant J.-C., à 600 ans. Ses descendans eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie.

SEMELIER (Jean-Laurent Le), savant prêtre de la doctrine chrétienne, natif de Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec réputation, et fut assistant du général. Il mourut à Paris le 2 juin 1725, à 65 ans. On a de lui 1° d'excellentes *Conférences sur le mariage*, dont la meilleure édition est celle de Paris en 1715, en 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne; 2° des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12; 3° des *Conférences sur les péchés*, 3 vol. in-12. Ce livre est rare, parce qu'il n'y en eut que très-peu d'exemplaires de distribués. On a publié en 1755 4 vol. in-12 des Conférences du père Semelier sur plusieurs points importans de la morale chrétienne. En 1759 il en a paru deux nouveaux vol. sur la morale, et quatre sur le Décalogue.

SÉMIRAMIS, fameuse reine des Assyriens, succéda à Ninus son mari, durant la minorité de Nynias son fils. Elle étendit les limites de ses états, et fit bâtir ou acheva les murs et les jardins de Babylone, qui passèrent pour une des merveilles du monde. On dit qu'elle ternit la gloire de ses belles actions par ses débauches, et qu'ayant voulu solliciter son fils Nynias à commettre un inceste avec elle, ce prince la fit mourir, vers 2080 avant J.-C. D'autres disent que Sémiramis jeta les fondemens du royaume de Babylone, quelques années avant la fameuse guerre de Troie; mais il n'y a rien de bien constant sur l'histoire de Sémiramis, ni sur le temps auquel elle a vécu.

SÉNAC (Jean), né dans le diocèse de Lombez, médecin de Montpellier, de l'académie des Sciences, se distingua pendant la peste de Marseille; il devint premier médecin du roi, et mourut fort âgé en 1770. Il a donné un *Traité de la peste*, 1744, in-4°; un *Traité de la structure du cœur*,

1748, 2 vol. in-4° : M. Tarin y a eu beaucoup de part; *Nouveau cours de chimie*, 1737, 2 vol. in-12; *Discours sur l'opération de la taille*, 1727, in-12; il a traduit l'Anatomie d'Heister, et l'Histoire de la médecine de Freind.

SENALLIÉ (Jean-Baptiste), musicien français, excellait à jouer du violon. Il mourut à Paris en 1730, à 42 ans. On a de lui cinq livres de Sonates pour le violon.

SENAULT (Jean-François), né à Paris en 1601, de Pierre Senault, greffier du conseil de la Ligue, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, qui venait d'être établie par le cardinal de Bérulle, et fut l'un des plus grands prédicateurs et des plus excellens directeurs de son temps. Il prêcha avec une réputation extraordinaire, pendant 40 ans à Paris et dans les principales villes de France, et composa plusieurs excellens livres de piété et de morale. Il refusa des pensions considérables et deux évêchés, et fut élu général de l'Oratoire en 1662. Il mourut à Paris le 3 août 1672, à 71 ans. Ses principaux ouvrages sont une *Paraphrase sur le livre de Job*, in-8°; *l'Usage des passions*, in-12; *L'homme chrétien*, in-4°; *L'homme criminel*, in-4°; *Le monarque, ou les devoirs du souverain*, in-12, ouvrages estimés; des Panégyriques des saints, 3 vol. in-8°; plusieurs Vies de personnes illustres par leur piété, etc. Ce fut lui qui purgea la chaire de ce vain étalage d'érudition profane, et de ce mauvais goût qui la déshonorait, et qui introduisit cette éloquence noble, sublime, majestueuse qui convient à la grandeur de nos mystères et des vérités de notre sainte religion.

SENECÉ, ou SENEÇAI (Antoine Bauderon de), poète français, naquit à Mâcon le 27 octobre 1643, de Brice Bauderon de Senecé, lieutenant-général au présidial de Mâcon, dont on a plusieurs ouvrages imprimés et manuscrits. Il devint, en 1673, premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV; mais ayant perdu cette charge par la mort de cette auguste princesse en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. M. de Senecé y jouit, pendant environ 30 ans, d'une retraite également honorable et utile, et s'y acquit l'estime et l'amitié de tous ceux qui approchaient de la princesse, laquelle étant morte en 1713, M. de Senecé retourna à Mâcon, où il mourut le 1er janvier 1737, dans sa 94e année. On a de lui des Satires, 1695, in-12; un Recueil d'épigrammes, 1727, in-12, et d'autres pièces de poésie, dans lesquelles il y a des imaginations singulières. « Son conte du Kainac, dit M. de Voltaire, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine. On peut ajouter que cette pièce, la seule bonne qu'il ait faite, est la seule qui ne se trouve point dans son recueil. » Tel est le jugement que porte de ce poète M. de Voltaire, dans son histoire du siècle de Louis XIV, imprimée à Berlin en 1751. M. de Senecé était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, habile médecin, dont on a une Pharmacopée, et d'autres ouvrages.

SÉNÉCHAL (Sébastien-Hyacinthe Le), chevalier de Carcado, ou Kercado Molac, un des braves et habiles officiers de son temps, issu d'une des plus grandes et anciennes maisons de la province de Bretagne, était fils de Marie-Anne de Rosmadec et de René Le Sénéchal, comte de Carcado, tué le 11 août 1674, à la bataille de Sénef, brigadier des armées du roi, et maître-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom. Le chevalier de Carcado, après avoir servi fort jeune dans la 1re compagnie des mousquetaires, ensuite deux ans dans le régiment infanterie du Roi, fut fait colonel du régiment infanterie de Dauphiné, qui fut créé et levé pour lui. Il donna en diverses occasions des marques si signalées de courage et de capacité, qu'il fut envoyé dès l'âge de 27 ans, n'étant encore que brigadier des armées du roi, pour commander en chef dans le royaume de Naples, les campagnes de 1704 et 1705. Il s'y acquit la plus grande réputation, et il y fut chargé de plusieurs affaires importantes également politiques et militaires, dont il se tira avec honneur. Il s'acquit, à Naples, l'estime et la considération

des grands du pays, l'amour du peuple, et la confiance de la cour. Ayant été fait maréchal de camp, il vint au siége de Turin en 1706, et y fut tué d'un éclat de bombe, à l'âge de 30 ans, dans le temps qu'il donnait les plus grandes espérances, et qu'il était à portée de remplir dans son état la carrière la plus brillante et la plus flatteuse pour un homme de son nom. Il était oncle du marquis de Molac, tué au siége de Prague, colonel du régiment de Berri. *Voyez* MOLAC.

SÉNÉCHAL. *Voyez* GEOFFROI, GRISEGONELLE, FOULQUES V.

SÉNÈQUE (*Marcus Annæus Seneca*), orateur, natif de Cordoue en Espagne, dont il nous reste des déclamations que l'on a faussement attribuées à Sénèque le Philosophe son fils, et qui se trouvent jointes à ses œuvres; il y a de l'esprit et de belles pensées; mais trop de pointes, de jeux de mots, et de faux brillant. Sénèque l'Orateur vivait du temps d'Auguste. Il épousa une dame espagnole nommée Helvia, dont il eut trois fils, Sénèque le Philosophe, Annæus Novatus, et Annæus Mela, père du poète Lucain.

SÉNÈQUE-LE-PHILOSOPHE (*Lucius Annæus Seneca*), fils du précédent, naquit à Cordoue vers l'an 13 de Jésus-Christ. Il fut élevé dans l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius et par Asinius Gallus, et dans la philosophie par Socion d'Alexandrie et par Photin, célèbres philosophes stoïciens. Il donna ensuite des preuves de son esprit et de son éloquence dans divers plaidoyers; mais il quitta le barreau, de peur de déplaire à Caligula par sa liberté. Quelque temps après, ayant été soupçonné d'avoir trop de familiarité avec la veuve de son bienfaiteur Domitius, il fut relégué en l'île de Corse. C'est-là qu'il écrivit ses livres de la Consolation, qu'il adressa à sa mère, et quelques autres ouvrages. Agrippine, ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque pour lui donner la conduite de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de Sénèque, il se fit estimer de tout le monde; mais après que Poppée et Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre humain. La vertu de Sénèque lui paraissant être une censure continuelle de ses vices, il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner; mais la chose n'ayant pas réussi, soit par le repentir de ce domestique, ou par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits, et ne buvait que de l'eau, Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison, dont Sénèque avait eu connaissance, et fut charmé de trouver cette occasion pour se défaire de lui. Sénèque, auquel l'empereur avait laissé le choix du genre de mort, se fit ouvrir les veines, et s'entretint avec ses amis; puis, ennuyé des longueurs de la mort, il pria Statius Annæus, son médecin et son ami, de lui donner du poison, lequel n'ayant point eu d'effet, parce que les veines étaient déjà épuisées, on fut obligé de l'étouffer avec la vapeur d'un bain chaud. Il mourut l'an 65 de Jésus-Christ, et le 12ᵉ du règne de Néron. Il avait été honoré des charges de préteur et de questeur. Tacite, en parlant de sa mort, rapporte que « comme il entrait dans le bain, il prit de l'eau, dont il arrosa les plus proches de ses domestiques, en disant qu'il faisait ces effusions à Jupiter le libérateur. » Ces paroles de Tacite prouvent clairement que Sénèque-le-Philosophe n'était point chrétien, comme quelques-uns se le sont imaginé, et que les 13 Epîtres, tant de Sénèque à saint Paul que de saint Paul à Sénèque, sont des pièces supposées. D'ailleurs, Sénèque, épître 94, ne reconnaît point d'autre Dieu que le Monde; ce qui prouve encore qu'il n'était pas chrétien. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages de philosophie morale, suivant les principes des stoïciens. Les principaux sont, *De irâ; De consolatione; De providentiâ; De tranquillitate animi; De constantiâ sapientis; De clementiâ; De brevitate vitæ; De vitâ beatâ; De otio sapientis; De beneficiis*; et un grand nombre de Lettres morales. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup d'esprit et de génie; mais le style en est trop affecté et bien éloigné du goût qui régnait chez les Latins du temps d'Auguste; c'est pourquoi il faut bien se garder de les mettre d'abord entre les mains des jeunes gens. Les éditions recherchées de cet auteur

sont la première, Naples, 1475, in-fol.; celle d'Elzévir, 1640, 3 vol. in-12; celle *cum notis variorum*, Amsterdam, 1672, 3 vol. in-8°. Il a été traduit en français par Malherbe et du Ryer, 1659, in-fol. A l'égard des tragédies latines qui portent le nom de Sénéque, elles sont écrites d'un style enflé et de mauvais goût. Elles sont de différens auteurs. La meilleure édition de ces tragédies est celle de Gronovius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1662, Leyde, 1708, in-8°, ou celle de Delft, 1728, 2 vol. in-4°. Elles ont été traduites par l'abbé de Maroles, 2 vol. in-8°.

SENGUERD (Arnold), natif d'Amsterdam, fut professeur de philosophie à Utrecht, puis à Amsterdam, où il mourut en 1667, à 56 ans. On a de lui divers ouvrages sur toutes les parties de la philosophie. Wolferd Senguerd son fils, professeur de philosophie à Leyde, est aussi auteur de plusieurs ouvrages philosophiques.

SENLIS (Etienne de), évêque de Paris et chancelier de France, mort le 30 juillet 1140, est enterré à Saint Victor. Sa famille n'était connue que depuis son trisaïeul, dans le onzième siècle; mais il eut deux frères qui furent successivement grands bouteillers ou échansons de France, charge qui resta pendant plusieurs générations dans cette famille, qui prit enfin le nom de *Le Bouteiller de Senlis* : elle s'est éteinte vers 1670.

SENNACHÉRIB, roi des Assyriens, succéda à Salmanazar, vers 717, ou plutôt en 714 avant J.-C. Il conquit l'Égypte sur Sethon, prêtre de Vulcain; et après avoir ravagé la Judée, il envoya menacer le roi Ezéchias, qui lui refusait le tribut auquel Achaz s'était soumis, se moquant de la confiance qu'il avait en Dieu. Ezéchias crut l'apaiser en lui envoyant 300 talens d'argent et 30 talens d'or; mais Sennachérib n'en vint pas moins mettre le siége devant Jérusalem; Dieu punit sa perfidie; il envoya un ange exterminateur pendant la nuit, qui tua 185000 hommes de l'armée de ce prince. Sennachérib, après ce carnage, s'enfuit dans ses états, et fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers 709 avant J.-C. Asarhadon, le plus jeune de ses fils, lui succéda.

SENNE (La). *Voyez* Lasena.

SENNERT (Daniel), célèbre médecin du 17e siècle, était fils d'un cordonnier de Breslaw, où il naquit le 25 novembre 1572; il devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg, où il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages et par la manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait la médecine. L'attachement qu'il eut pour la chimie, joint à la liberté avec laquelle il réfutait les anciens, et à la singularité de ses opinions, lui suscita un grand nombre d'ennemis. Il mourut de la peste, le 21 juillet 1637, à 65 ans, laissant deux fils et une fille. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Lyon, en 1676, 6 tomes in-fol. Il ne faut pas le confondre avec André Sennert son fils, qui mourut à Wittemberg le 22 décembre 1689, à 84 ans, après y avoir enseigné les langues orientales avec succès pendant 51 ans. On a de ce dernier un grand nombre d'ouvrages sur la langue hébraïque; il avait été marié deux fois.

SENNETERRE, maison d'Auvergne, connue dès le 13e siècle, qui a produit plusieurs personnages célèbres, entre autres Madeleine, qui épousa en 1548 Gui de Saint-Exupéri, sieur de Miremont en Limousin. Elle en devint veuve, et tint, dans le château de Miremont, le parti des protestans. Elle était toujours suivie, dit Mézerai, de soixante gentilshommes des plus braves qui faisaient des efforts incroyables de valeur pour mériter ses bonnes grâces. Montal, lieutenant de roi en Auvergne, irrité de ce que cette vaillante femme lui avait défait deux compagnies, envoya cinquante cavaliers faire le dégat jusqu'aux portes du château. Cette amazone fit une sortie et les tailla en pièces. A son retour elle trouva l'entrée de son château saisie par les ennemis. Aussitôt elle courut à Turenne et en amena quatre compagnie d'arquebusiers à cheval; Montal voulut lui couper le passage, mais ayant été blessé, sa troupe se débanda, et il mourut quatre jours après de ses blessures, en 1575. Une autre Madeleine, nièce de la précédente, était dame d'honneur de la comtesse de Soissons,

et mourut fort âgée vers 1646. Elle est auteur d'un roman de chevalerie intitulé *Orasie*, 1646, 4 vol. in-8°. Le maréchal de La Ferté était neveu de cette dernière. *Voyez* FERTÉ. Henri, petit-neveu de la première Madeleine, fut ambassadeur en Angleterre; et Jean Charles, né le 11 novembre 1685, fut maréchal de France en 1757, et mourut le 23 février 1771. Il est auteur de *Nouveaux contes des fées*, 1745, in-8°, figures, et de l'opéra des *Jeux Olympiques*, en un acte, 1753, qui n'a pas été imprimé. Il a laissé des enfans.

SENSARIC (BERNARD), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à la Réole en 1710, s'est distingué par ses talens pour la chaire et par les vertus qui constituent le chrétien et le religieux. Il a prêché devant le roi, et est mort en 1758. Il a donné l'*Art de peindre à l'esprit*, 1758, 3 vol. in-8°. C'est un choix de morceaux de poésie et de pièces d'éloquence, dont une critique sévère n'a pas été le médiocre. Ses sermons ont été imprimés en 1771, 4 vol. in-12.

SÉPHORA, fille de Jethro, prêtre madianite, épousa Moïse dont elle eut Gerson et Eliézer.

SEPTCHÊNES (LE CLERC DE), mort en 1788, a donné un ouvrage sur la Mythologie ancienne, et une traduction des trois premiers volumes de l'Histoire de la décadence de l'empire romain, de Gibbon, 1776, in-8°.

SÉPULVÉDA (JEAN-GENÈS DE), né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint, et eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las Casas, au sujet des mauvais traitemens et des cruautés que les Espagnols exerçaient contre les Indiens. Sépulvéda autorisait ces barbaries, et fit même un livre pour prouver qu'elles étaient permises par les lois divines et humaines, et par le droit de la guerre; mais une morale si contraire au christianisme et à l'humanité doit le faire regarder comme un très-mauvais théologien, et comme une plume vénale, vendue sans pudeur à ceux qui ne voulaient pas qu'on réprimât ces excès, parce qu'ils en retiraient du profit. Il mourut à Salamanque, où il était chanoine, en 1572, dans sa 82e année. C'est un des plus fameux interprètes d'Aristote, et Naudé estime beaucoup les versions que Sépulvéda a faites des œuvres de ce philosophe, aussi bien que ses notes; mais M. Huet en fait peu de cas. On a encore de lui plusieurs traités: *De regno et regis officio; De appetendâ gloriâ; De honestate rei militaris; De fato et libero arbitrio contra Lutherum;* des Lettres latines, fort curieuses, etc., réunis à Cologne en 1602, in-4°.

SÉRAPION (JEAN), médecin arabe, vivait entre le huitième et le onzième siècle. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, 1497, in-fol., et plusieurs fois depuis; il ne traite que des maladies intérieures.

SÉRAPHINO. *Voy.* AQUILANO.

SÉRARIUS (NICOLAS), savant jésuite et habile commentateur de l'Écriture sainte, naquit à Rambervillers en Lorraine en 1555. Il s'appliqua à l'étude des langues savantes, enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie à Vurtzbourg et à Mayence, et mourut dans cette dernière ville le 20 mai 1610. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition. Les principaux sont 1° des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible, Moguntiæ, 1611; 2° *Opuscula theologica*, 3 tomes in-fol.; 3° un Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs, savoir, des pharisiens, des Sadducéens et des esséniens, avec l'ouvrage de Drussius et de Scaliger sur la même matière. Delft, 1703, 2 vol. in-4°; 4° des *Prolegomènes* estimés sur l'Ecriture sainte, Paris, 1704, in-fol.; 5° un traité *De rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol., très-estimé; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ils ont tous été rassemblés en 16 vol. in-folio.

SERBELLONE ou SERBELLONI (GABRIEL), chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, et l'un des plus célèbres capitaines du 16e siècle, était fils de Jean-Pierre Serbellone, d'une noble et ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite. Après avoir donné des preuves de sa valeur au siége de Strigonie, il fut lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles V en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe qui était à la tête des protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les

guerres d'Italie, eut grande part à la victoire de Lépante en 1571, et fut fait vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise et son défenseur fait prisonnier, il fallut donner trente-six officiers turcs pour sa rançon. Il gouverna le Milanez en qualité de lieutenant-général en 1576, et mourut en 1580. Il avait de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes.

SERENUS SAMMONICUS (QUINTUS), célèbre médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers 210 de J.-C., écrivit divers traités d'histoire et des choses naturelles, dont il ne reste qu'un assez mauvais poëme de la Médecine et des Remèdes, 1581, in-4°, qui se trouve dans *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire, etc. Il périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62 mille volumes que Q. Serenus Sammonicus son fils donna à Gordien II, dont il était précepteur.

SERGIUS Ier, originaire d'Antioche, et natif de Palerme, fut élu pape après la mort de Conon, en 687. Il improuva les canons du concile connu sous le nom de *Quini-Sexte*, ce qui le brouilla avec l'empereur Justin-le-Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe. Il mourut le 1er septembre 701 : il y eut de son temps un antipape qui prit le nom de Pascal.

SERGIUS II, Romain, fut ordonné pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847.

SERGIUS III, prêtre de l'Église romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe en 905, par la faction du marquis Adalbert, ou Albert. Sergius, regardant comme usurpateur Jean IX qui lui avait été préféré, et les trois papes qui avaient succédé à Jean, se déclara contre la mémoire du pape Formose et approuva la procédure d'Étienne VI. Il mena une vie très-scandaleuse avec une femme de qualité nommée Marozie, et mourut en 911.

SERGIUS IV, succéda au pape Jean XVIII le 11 octobre de l'an 1009. Il fit paraître une grande libéralité envers les pauvres, et composa l'épitaphe du pape Silvestre II. Il mourut en 1012.

SERGIUS, fameux patriarche de Constantinople en 610, était Syrien. Il se déclara, en 629, chef du parti des monothélites, et persuada à l'empereur Héraclius qu'il n'y avait qu'une volonté et qu'une opération en J.-C. Ce prince autorisa cette erreur par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire *Exposition de la Foi*. Sergius fit recevoir cet édit dans un synode, et répandit le poison de l'hérésie en divers diocèses. Il en imposa même au pape Honorius; mais Sophrone écrivit fortement contre lui. Il mourut en 639. Sa mémoire fut condamnée dans le 6e concile général tenu en 681, et dans plusieurs autres conciles. Il ne faut pas le confondre avec un autre patriarche de Constantinople nommé aussi Sergius, qui succéda à Sisinnius en 999, et soutint le schisme de Photius contre l'Église romaine.

SERIPAND (JÉRÔME), né à Naples en 1493, se fit religieux de l'ordre de saint Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne, archevêque de Salerne, cardinal et légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563. On a de lui 1° un Traité latin de la justification; 2° des Commentaires latins sur les épîtres de saint Paul et sur les Épîtres catholiques; 3° un Abrégé en latin des chroniques de son ordre; 4° des Sermons en italien sur le Symbole.

SERLIO (SÉBASTIEN), célèbre architecte du 16e siècle, natif de Bologne, est auteur d'un livre d'Architecture, Venise, 1660, in-fol., qui est très-estimé. Il florissait en 1544, et mourut au service du roi François Ier qui l'avait fait venir en France.

SERMENT (LOUISE-ANASTASIE), demoiselle célèbre par son érudition et par son goût pour les belles-lettres et pour la philosophie, était de Grenoble. M. Quinault et d'autres savans la consultaient souvent sur leurs ouvrages. Elle fut reçue de l'académie des Ricovrati de Padoue, et mourut à Paris vers 1692, âgée d'environ 50 ans. Elle est auteur de quelques petits o-

vrages écrits avec beaucoup de pureté et d'élégance de style. Comme la pièce de vers qu'elle fit deux jours avant sa mort n'est pas exacte dans plusieurs recueils, même dans la Bibliothèque de l'abbé Gouget, en voici une copie fidèle :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux ;
Bientôt quitte envers la nature,
Je vais dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil,
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Condamnée à sentir les troubles de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie,
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Frappe, seconde mon envie,
Viens, favorable mort, viens briser les liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie.
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir, j'entre l'esprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

Le recueil de Vertron, dans lequel elle se trouve, est intitulé *La nouvelle Pandore*, ou *les Femmes illustres du siècle de Louis-le-Grand; Recueil de pièces académiques en prose et en vers sur la préférence des deux sexes, par M. C. Guyonnet de Vertron*, Paris, 1698, 2 vol. in-12.

SERNIN. *Voy*. SATURNIN.

SERODINI (JEAN), né à Ascona, dans le bailliage de Lucarno, l'un des plus grands peintres, sculpteurs et architectes de son temps, mourut à Rome vers 1633.

SERRAO (FRANÇOIS), premier médecin du roi de Naples, naquit dans un village de la Campanie en 1702, et est mort à 81 ans, d'une péripneumonie qu'il gagna pour être allé chez la reine, malade, pendant la nuit, sans manteau. On lui a l'obligation d'avoir détruit le prestige de la morsure de la tarentule dans un ouvrage italien qu'il a publié. Il y dévoile l'art trompeur des histrions, qui se disaient mordus de la tarentule, et s'en faisaient guérir par le son des instrumens qui les faisaient danser. Il y donne aussi la description des spasmes qu'éprouvent les malheureux qui sont agités de la crainte de la mort que leur donne leur crédulité. Des expériences répétées détruisirent l'opinion reçue, et réduisirent le danger de la morsure de la tarentule à quelques taches érésipélateuses et à des crampes légères.

SERRANUS. *Voy*. LAMBERT.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

